HISTOIRE

DE

FRANÇOIS GUICHARDIN.

TOME SECOND.

TOME SECOND.

HISTOIRE

DE

CHARLES DE FRANCE,

DAUPHIN DE VIENNOIS,

DEPUIS

CHARLES VII.

17704

HISTOIRE
DES
GUERRES D'ITALIE,
TRADUITE DE L'ITALIEN
DE
FRANÇOIS GUICHARDIN.
TOME SECOND.

1508. ═══ 1522.

A LONDRES.
Chez PAUL & ISAAC VAILLANT.

MDCCXXXVIII.

VICTOIRES

FRANÇOIS CONICHARDIN

DE

FRANÇOISE DE FIENFIEN

COMTESSE D'ALVARE

DES

HISTOIRE

SOMMAIRE
DU LIVRE HUITIÉME.

I. *Suites fâcheuſes de la Tréve.* II. *L'inſolence & la témérité des Vénitiens font renaître la Guerre.* III. *Ligue de Cambray entre le Pape, l'Empereur, le Roy de France & le Roy d'Arragon contre les Venitiens.* IV. *Le Pape offre aux Venitiens de ſe retirer de la Ligue, pourvû qu'ils lui rendent ſeulement Rimini & Faenza; ce qu'ils refuſent de faire.* V. *Suite de la Guerre de Piſe.* VI. *Traité entre les Rois de France & d'Arragon, & les Florentins.* VII. *Le Roy de France ſe diſpoſe à la Guerre, & paſſe en Italie.* VIII. *Préparatifs des Venitiens pour ſe défendre.* IX. *Accidens ſiniſtres qui leur arrivent.* X. *Commencement de la Guerre par le Roy de France.* XI. *Le Pape publie un Monitoire foudroyant contre les Venitiens.* XII. *Bataille de la Chiaradadda, gagnée par Louis XII. ſur les Venitiens.* XIII. *Progrès des François après cette victoire.* XIV. *Conſternation des Venitiens après l'affaire de Vaila.* XV. *Conquêtes de l'Armée du Pape ſur les Venitiens dans la Romagne.* XVI. *Les Venitiens ſont attaqués de toutes parts.* XVII. *Ils prennent la réſolution d'abandonner leurs Etats de Terre Ferme.* XVIII. *Ils députent vers l'Empereur pour tâcher de le fléchir, mais inutilement.* XIX. *Harangue baſſe & rampante de leur Ambaſſadeur.* XX. *Le Pape jaloux de l'agrandiſſement de l'Empereur & du Roy de France, entreprend de ſoutenir les Venitiens.* XXI. *Louis XII. borne lui-même ſes conquêtes, & s'en tient aux termes du Traité*

1508.

1509.

de Cambray. XXII. *Treviſe ſe conſerve aux Venitiens.* XXIII. *Négligence & mauvaiſe conduite de l'Empereur, qui reſte dans l'inaction pendant toute cette Guerre.* XXIV. *Fin de la Guerre de Piſe, & réduction de cette Ville.* XXV. *Les Venitiens reprennent Padoue ſur l'Empereur.* XXVI. *Traité de Biagraſſa entre le Pape & le Roy de France.* XXVII. *Embarras du Roy de France après ſa victoire.* XXVIII. *L'Empereur arrive en Italie avec de foibles Troupes.* XXIX. *Les Ambaſſadeurs de Veniſe arrivent à Rome.* XXX. *Siége de Padoue par l'Empereur.* XXXI. *L'Empereur leve le Siége de Padoue.* XXXII. *Il retourne en Allemagne.* XXXIII. *Brouillerie entre le Pape & le Roy de France, à l'occaſion d'un Evêché de Provence vacant en Cour de Rome.* XXXIV. *Le Pape forme le deſſein de faire perdre à Louis XII. tout ce qu'il poſſede en Italie.* XXXV. *Difficultés à Rome ſur l'Abſolution des Venitiens.* XXXVI. *Les Venitiens recouvrent Vicence, & d'autres Places.* XXXVII. *Expédition malheureuſe des Venitiens contre le Duc de Ferrare.* XXXVIII. *Intrigues du Pape contre le Roy de France.* XXXIX. *Traité entre l'Empereur & le Roy d'Arragon, au ſujet de la Régence de*

1510. *Caſtille.* XL. *Suite de la Guerre contre les Venitiens.* XLI. *Louis XII. s'efforce à regagner le Pape.* XLII. *Les Venitiens obtiennent l'Abſolution malgré les Confédérés.*

SOMMAIRE DU LIVRE NEUVIE'ME.

I. LE *Pape continue ſes intrigues contre le Roy de France.* II. *Brouillerie des Suiſſes pour un leger intérêt.* III. *Le Pape fait une querelle au Duc de Ferrare.* IV. *Diſpoſitions de l'Empereur & du Roy de France pour*

la Campagne prochaine. V. *Vaine tentative des Venitiens sur Verone.* VI. *Diſpoſitions apparentes du Pape à ſe reconcilier avec le Roy.* VII. *Nouvelle querelle ſuſcitée par le Pape au Duc de Ferrare.* VIII. *Louis XII. tente inutilement d'accommoder cette affaire.* IX. *Suite de la Guerre contre les Venitiens.* X. *Priſe de Vicence & de Legnago, par les Impériaux & les François.* XI. *Mort du Cardinal d'Amboiſe.* XII. *Suite de la Guerre contre les Venitiens.* XIII. *Intrigues ſecretes du Pape contre la France.* XIV. *Le Pape attaque en même tems le Ferrarois.* XV. *Irruption des Suiſſes dans le Milanès.* XVI. *Suite de la Guerre contre les Venitiens.* XVII. *Seconde entrepriſe du Pape contre Genes.* XVIII. *Animoſité de Jule, augmentée par ſes mauvais ſuccès.* XIX. *Le Roy penſe à ſe défendre, & à convoquer un Concile conjointement avec l'Empereur.* XX. *Guerre du Pape & des Venitiens contre le Roy de France & le Duc de Ferrare.* XXI. *Le Pape excommunie le Duc de Ferrare, Chaumont & les Principaux de l'Armée Françoiſe.* XXII. *L'Aſſemblée du Clergé de France menace le Pape d'un Concile.* XXIII. *Brouillerie du Pape avec cinq Cardinaux, qui preſſent la tenue du Concile.* XXIV. *ſuite de la Guerre du Ferrarois.* XXV. *Le Maréchal de Chaumont aſſiége le Pape dans Bologne.* XXVI. *Suite de la Guerre du Ferrarois.* XXIX. *Siége de la Mirandole.* XXX. *Conjuration contre le Gonfalonier de Florence.* XXXI. *Le Pape ſe rend en perſonne au Siége de la Mirandole, & prend cette Place.* 1511. XXXII. *Le Pape ſe retire à Ravene.* XXXIII. *Démarche téméraire de Chaumont qui expoſe l'Armée.* XXXIV. *Diſcours de Trivulce dans le Conſeil de Guerre.* XXXV. *Siége de Modéne réſolu dans le Conſeil.* XXXVI. *Mort du Maréchal de Chaumont.* XXXVII. *L'Empereur prend tout d'un coup la réſolution de faire la Paix.* XXXVIII. Comman-

dement de l'Armée d'Italie donné à Trivulce. XXXIX. *Congrés pour la Paix à Mantoue.* XL. *Le Pape ne laiſſe pas de continuer la Guerre.* XLI. *Il fait des Cardinaux pour s'appuyer contre le Concile.* XLII. *Il eſt cauſe que la Négociation de la Paix eſt rompue.* XLIII. *Suite de la Guerre.* XLIV. *Le Pape quitte Bologne à l'approche des François.* XLV. *Bologne ſe revolte contre le Pape, & reçoit les Bentivoglio.* XLVI *Déroute de l'Armée du Pape & des Venitiens.* XLVII *Le Duc d'Urbin neveu du Pape, aſſaſſine le Cardinal de Pavie.* XLVIII. *Concile de Piſe contre le Pape.*

SOMMAIRE DU LIVRE DIXIE'ME.

I. *MOdération de Louis XII. après ſa victoire.* II. *Le Pape refuſe la paix que le Roy lui offre.* III. *Concile convoqué par le Pape contre le Concile de Piſe.* IV. *Suite de la Guerre contre les Venitiens.* V. *L'Empereur ſe refroidit par rapport au Concile de Piſe.* VI. *Maladie du Pape.* VII. *Il négocie en même tems la paix avec le Roy de France, & une Ligue offenſive contre lui.* VIII. *Il excite le Roy d'Angleterre à faire la Guerre à Louis XII.* IX. *Imprudente ſécurité du Roy de France.* X. *Il rejette l'occaſion de ſe reconcilier les Suiſſes.* XI. *Ouverture du Concile de Piſe.* XII. *Le Pape met Piſe & Florence en interdit.* XIII *Diviſions dans la Republique de Florence.* XIV. *Les Florentins appellent au Concile.* XV. *Ligue de Rome entre le Pape, le Roy d'Arragon & les Venitiens contre la France.* XVI. *Le Pape ſonge à attaquer d'abord les Florentins.* XVII. *Subſides impoſés ſur le Clergé de Florence.* XVIII. *Le Concile de Piſe eſt transféré à Milan.* XIX. *Diſpoſitions de Louis XII. au ſujet de la Ligue de Rome.* XX. *Diſgreſſion ſur la Nation*

Nation Suiſſe. XXI. *Troiſiéme irruption de l'Armée des Suiſſes dans le Duché de Milan, mais ſans ſuccès.* XXII. *Neutralité des Florentins cauſée par leurs diviſions.* XXIII. *L'Armée du Pape & du Roy d'Arragon commencent la Guerre.* XXIV. *Elle aſſiége Bologne.* XXV. *Gaſton de Foix* 1512. *ſe jette dans Bologne, & fait lever le ſiége.* XXVI. *Succès des Venitiens.* XXVII. *Gaſton de Foix marche au ſecours du Château de Breſſe.* XXVIII. *Il taille en pieces, chemin faiſant, une partie de l'Armée des Venitiens.* XXIX. *Conquêtes & Victoire de Gaſton.* XXX. *Le Roy d'Angleterre accede à la Ligue, & ſe diſpoſe à la Guerre.* XXXI. *Extrême embarras de Louis XII.* XXXII. *Gaſton a ordre d'attaquer l'Armée Confédérée, & les Etats de l'Egliſe.* XXXIV. *Tréve entre l'Empereur & les Venitiens.* XXXV. *Siége de Ravene.* XXXVI. *Bataille de Ravene.* XXXVII. *La mort de Gaſton de Foix fait perdre à l'Armée toute ſa vigueur.* XXXVIII. *Effroi de la Cour de Rome après la défaite de Ravene.* XXXIX. *Artifice du Pape à l'égard de Louis XII.* XL. *Retraite des François dans le Duché de Milan.* XLI. *Ouverture du Concile de Latran.* XLII. *Jule rejette ouvertement la Paix.* XLIII. *Mépris des Milanois pour le Concile de Piſe.* XLIV. *Irruption des Suiſſes dans le Milanès.* XLV. *Succès du Pape, & perte de Louis XII.*

SOMMAIRE DU LIVRE ONZIE'ME.

I. *ARtifices de Jule contre le Duc de Ferrare.* II. *Le Pape s'empare de Reggio.* III. *Semences de diviſions entre les Alliés.* IV. *Affaire de Florence.* V. *Conférence de Mantoue.* VI. *Le Viceroi de Naples fait la Guerre aux Florentins.* VII. *Diſcours du Gonfalonier de Florence.* VIII.

Traité de Prato entre les Florentins & le Viceroi. X. *Suite de la Guerre du Milanès.* XI. *Arrivée de l'Evêque de Gurck à Rome.* XII. *Négociation entre les Alliés.* XIII. *Elle ne réussit pas entre l'Empereur & les Venitiens.* XIV. *Traité entre le Pape & l'Empereur contre les Venitiens.* XV. *L'Evêque de Gurck adhere au Concile de Latran pour l'Empereur.* XVI. *Maximilien Sforce fils de Ludovic, prend possession du Milanès.* XVII. *Digression sur les affaires de France.* XVII. *Le Roy d'Arragon usurpe le Royaume de Navarre.* XVIII. *Louis XII. songe à rentrer dans le Milanès.* XIX. *Il tente en vain de regagner les Suisses.* XXI. *Nouveaux projets de Jule II.* XXII. *Mort & portrait de Jule II.* XXIII. *Le Cardinal de Médicis est élû Pape, & prend le nom de Leon X.* XXIV. *Soumission des Cardinaux de Sainte Croix & San-Severino.* XXVI. *Magnificence de son Couronnement.* XXVII. *Treve entre le Roi de France & d'Arragon* XXVIII. *Armée Françoise en Italie.* XXIX. *Ligue entre la France & les Venitiens.* XXX. *Démarches équivoques du Pape & des Espagnols à cette nouvelle.* XXXI. *Armée de Suisses dans le Milanès.* XXXII. *Succès des armes Françoises dans ce Duché.* XXXIII. *Réduction de Genes & du Milanès.* XXXIV. *Défaite de l'Armée Françoise à Novare par les Suisses.* XXXV. *Continuation de la Guerre.* XXXVI. *Leon X. s'efforce de regagner le Roy de France.* XXXVII *Retour de Ste Croix & de San-Severino à Rome.* XXXVIII. *Le Pape veut reconcilier l'Empereur & les Venitiens.* XXXIX. *Suite de la Guerre.* XL. *Le Viceroi s'avance jusqu'aux Lagunes de Venise.* XLI. *Déroute de l'Armée Venitienne.* XLII. *Négociation inutile. Paix entre l'Empereur & les Venitiens.* XLIII. *Suite de la Guerre.*

1513.

SOMMAIRE DU LIVRE DOUZIE'ME.

I. IRruption *des Suiſſes dans la Bourgogne.* II. *Traité de Dijon.* V. *Siége & priſe de Tournay.* VI. *Bataille de la Tvvede où le Roy d'Ecoſſe eſt tué.* VII. *Réconciliation du Roy de France avec le Pape.* VIII. *Mort d'Anne de Bretagne.* X. *Prorogation de la Tréve entre la France & l'Eſpagne.* XI. *L'Empereur & les Venitiens prennent le Pape pour arbitre.* XII. *Bizare & inutile déciſion du Pape.* XIII. *Continuation de la Guerre entre l'Empereur & les Venitiens.* XIV. *Paix entre la France & l'Angleterre.* XV. *Louis XII. épouſe Marie d'Angleterre.* XVI. *Le Pape traite avec l'Empereur & le Roy d'Arragon, & enſuite avec le Roy de France.* XVII. *Artifice du Pape à l'égard de Louis XII.* XVIII. *Leon achette Modéne de l'Empereur.* XIX. *Suite de la Guerre entre l'Empereur & les Venitiens.* XX. *Le Roy de France ſe prépare à la Guerre d'Italie.* XXI. *Mort & Portrait de Louis XII.* XXII. *Avénement de François I. à la Couronne. Son Portrait.* XXIII. *Il traite avec le Roy d'Angleterre & l'Archiduc.* XXIV. *Il renouvelle la Ligue avec les Venitiens.* XXV. *Ligue des Suiſſes, de l'Empereur, du Roy d'Arragon, du Duc de Milan contre François I.* XXVI. *Le Pape entre ſecretement dans cette Ligue.* XXVII. *Le Doge de Génes traite avec la France.* XXVIII. *François I. paſſe en Italie.* XXIX. *Henri VIII. diſſuade François I. de ſon entrepriſe.* XXX. *L'Armée paſſe les Alpes.* XXXI. *Traité entre la France & les Suiſſes, qui le rompent auſſi-tôt.* XXXII. *Les Eſpagnols & les Allemans marchent vers le Milanès.* XXXIV. *Bataille de Marignan.* XXXV. *Milan & tout le Milanès ſe ſoumettent au Roy.* XXXVI.

1514.

1515.

Paix entre le Pape & le Roy. XXXVII. *Traité entre le Roy & Maximilien Sforce.* XXXVIII. *Continuation de la Guerre entre l'Empereur & les Venitiens.* XXXIX. *Entrevûe de Leon X. & de François I. à Bologne.* XL. *Traité entre le Roy de France & les Suisses.* XLI. *Mort de Ferdinand Roy d'Arragon.* XLII. *François I. brûle de faire la conquête du Royaume de Naples.* XLIII. *Expédition de l'Empereur contre le Milanès.* XLIV. *Le Pape se rend suspect à François I.* XLV. *Le Pape se vit contre le Duc d'Urbin.* XLVI. *François I. tente de gagner le Pape.* XLVII. *Traité de Noyon, entre François I. & Charle Roy d'Espagne.* XLVIII. *L'Empereur accéde au Traité de Noyon.* XLIX. *Nouveaux Traité entre François I. & les Suisses.* L. *Tréve entre l'Empereur & les Venitiens.*

1516.

1517.

SOMMAIRE DU LIVRE TREIZIE'ME.

I. *APparence d'une Paix solide en Italie.* II. *François-Marie de la Rovere entre dans le Duché d'Urbin à la tête d'une Armée.* III. *Nouveau Traité entre le Pape & le Roy de France.* IV. *Suite de la Guerre d'Urbin.* V. *Expédition de la Rovere dans la Toscane.* VI. *Suite de la Guerre d'Urbin.* VII. *On conspire contre le Pape.* VIII. *Promotion de trente-un Cardinaux dans un seul jour.* IX. *Suite de la Guerre d'Urbin.* X. *Défiances réciproques entre les Princes.* XI. *Fin de la Guerre d'Urbin.* XII. *Victoires & conquêtes de Selim.* XIII. *Projet d'une Croisade contre les Turcs.* XV. *L'Empereur & les Venitiens prorogent la Tréve pour cinq ans.* XVI. *Traité entre les Rois de France & d'Angleterre.* XVII. *Nouveau Traité entre la France & l'Espagne.* XVIII. *L'Empereur veut faire élire Roy des Romains le Roy d'Espagne son petit fils.*

1518.

fils. XIX. *Mort de Maximilien.* XX. *Les Rois de France & d'Eſpagne ſe diſputent l'Empire.* XXI. *Mort de Laurent de Médicis.* XXII. *Election du Roy d'Eſpagne à l'Empire.* XXIII. *Tentative inutile du Pape contre Ferrare.* XXIV. *Origine du Luthéraniſme.* XXV. *Supplice de Jean-Paul Baglioné.* XXVI. *Seconde tentative du Pape contre Ferrare.* XXVII. *Charle V. eſt couronné Empereur à Aix-la-Chapelle.* XXVIII. *Troubles d'Eſpagne.* XXIX. *Il s'empare de l'Iſle des Gerbes, & dépouille le Duc de Wirtemberg de ſes Etats.*

1519.

1520.

SOMMAIRE DU LIVRE QUATORZIE'ME.

1521.

II. LE *Pape & le Roy de France traitent enſemble contre l'Empereur.* III. *François I. enleve la Navarre aux Eſpagnols.* IV. *Alliance de ce Prince avec les Suiſſes.* V. *Il différe de ratifier le Traité de Rome.* VI. *L'Empereur met Luther au Ban de l'Empire.* VII. *Ligue entre le Pape & l'Empereur.* VIII. *Prétentions de l'Empereur ſur le Duché de Milan.* IX. *Vaines tentatives du Pape ſur Genes, & ſur le Milanès.* X. *Le Tonnerre tombe au Château de Milan.* XI. *Meſures du Pape & de l'Empereur pour la Guerre du Milanès.* XII. *Préparatifs de François I. pour la défenſe du Milanès.* XIV. *Siége de Parme.* XV. *L'Empereur forme & leve le ſiége de Mézieres.* XVI. *Suite de la Guerre du Milanès.* XVII. *Conquête de Milan & de la plus grande partie du Milanès.* XX. *Mort de Leon X.* XIX. *Siége de Parme par les François.* XX. *La Rovere rentre dans ſes Etats.* XXI. *Continuation de la Guerre entre Charle V. & François I. dans le Milanès.* XXII.

1522. *Conclave après la mort de Leon X.* XXIII. *Révolution de Pérouſe.* XXIV. *Brigue du Cardinal de Médicis dans le Conclave.* XXV. *Adrien VI. élû Pape.* XXVII. *La Guerre continue dans le Milanès.* XXVIII. *Affaire de la Bicoque.* XXIX. *Vaine tentative de Bentivoglio contre Bologne.* XXX. *François I. tente de rétablir les Soderins à Florence.* XXXI. *Troubles de la Ville de Lucques.*

HISTOIRE
DES
GUERRES D'ITALIE
DE FRANÇOIS
GUICHARDIN.

LIVRE HUITIE'ME.

ON ſe flatoit que la Tréve concluë entre l'Empereur & les Venitiens ſeroit la fin de la guerre en Italie; mais il n'étoit pas ſi facile d'y rétablir le calme, & d'éloigner les maux qui la déſoloient. Cette Tréve même qu'on regardoit comme un gage aſſuré de la paix, fut la ſource d'une infinité de malheurs, & de guerres plus ſanglantes & plus cruelles que les précedentes. En effet, quoique l'Italie eût éprouvé des révolutions & des troubles continuels depuis quatorze ans, il n'y avoit eu de ſang ré-

1508.

I. Suites fâcheuſes de la Tréve.

1508. pandu que du côté des Etrangers, qui s'y disputoient leurs conquêtes, & les peuples en avoient moins souffert que les Princes. Mais dans la suite ce malheureux païs fut inondé du sang de ses enfans; les Villes furent saccagées & détruites; la licence du soldat devint aussi funeste à ses alliés qu'à ses ennemis; enfin la Religion violée vit profaner les choses sacrées avec la derniere indignité.

II. L'insolence & la témerité des Venitiens font renaître la guerre.

L'ambition des Princes, source ordinaire du malheur des Peuples, fut en géneral la cause de tous ces maux; mais il y en eut encore une autre plus particuliere; ce fut la témérité & l'insolence des Venitiens; ces Républicains leverent eux-mêmes les obstacles qui avoient empêché jusqu'alors l'Empereur & le Roi de France de s'unir contre eux. Ils mirent l'un au désespoir, & ils irriterent tellement l'autre, qu'ils lui fournirent un prétexte plausible de faire ce qu'il désiroit peut-être depuis longtems.

L'Empereur outré de rage, & honteux d'avoir perdu une partie de ses Etats héreditaires, lorsqu'il comptoit de conquerir ceux des autres, ne songeoit qu'à la vengeance. Les Venitiens eurent l'imprudence de l'aigrir encore par l'ostentation avec laquelle ils reçurent d'Alviane après la Tréve. Ce Général entra dans Venise, comme en triomphe, & avec une pompe toute extraordinaire. A l'égard du Roi de France, quoique d'abord il eût fait esperer qu'il ratifieroit la Tréve, il témoigna depuis une extrême indignation de ce que les Venitiens avoient osé le comprendre & le nommer dans le Traité comme un de leurs alliés, & de ce qu'en assurant leur tranquillité particuliere, ils lui avoient laissé une guerre fâcheuse à démêler.

Les ressentimens de ces deux Princes ne tarderent pas à éclater. L'Empereur se défiant de ses propres forces, & n'esperant plus que les Allemans voulussent venger ses injures, ne pensa désormais qu'à se liguer avec le Roi de France contre les Venitiens, regardant cette alliance comme l'unique moyen de réparer son honneur & ses pertes. Il trouva le Roi aussi disposé que lui-même à faire la guerre à ces Républicains; Louis venoit d'en recevoir une nouvelle injure qui lui rappelloit toutes celles qu'ils lui avoient faites pendant la guerre de Naples. D'ailleurs il y étoit encore excité par l'envie

qu'il avoit depuis longtems de s'emparer de Cremone & d'autres anciennes dépendances du Duché de Milan. Ainſi pour lever les difficultés que des affaires moins importantes pourroient faire naître, & afin d'être enſuite en état de traiter plus aiſément de la principale, on commença par chercher les moyens de terminer les differends de (*a*) l'Archiduc & du Duc de Gueldre; parce que le Roi de France avoit fort à cœur les interêts de ce dernier, à cauſe de ſon ancienne alliance avec lui & des ſervices qu'il en avoit reçus. 1508.

Le Pape ne contribuoit pas peu à animer le Roi contre les Venitiens, qui venoient d'ajouter de nouveaux ſujets de plainte à ceux qu'ils avoient déja donnés à ce Pontife. Il étoit perſuadé que c'étoit par leur moyen que les bannis de Forli, qui demeuroient à Faënza, avoient fait une tentative ſur cette premiere Ville; d'ailleurs ils avoient donné retraite dans leurs Etats aux Bentivoglio, que le Roi de France avoit chaſſés du Duché de Milan; & ils affectoient plus de mépris que jamais pour l'autorité de la Cour de Rome: Le Pape avoit tout récemment conféré l'Evêché de Vicence & les autres Bénéfices vacans par la mort du Cardinal de S. Pierre-aux-liens ſon neveu, à (*b*) Sixte ſon autre neveu, qu'il avoit auſſi fait Cardinal; non ſeulement les Venitiens n'avoient eu aucun égard à cette collation, mais ils avoient même nommé à cet Evêché un noble Venitien, qui ſur le refus que le Pape fit de confirmer ſon Election, prit, ſans balancer, le titre d'Evêque de Vicence, élu par le très-excellent Conſeil des Pregati.

Jule outré de colere contre les Venitiens, envoya d'abord au Roi, Maxime Sécretaire du Cardinal de Narbonne, & enſuite ce Cardinal lui-même, qui s'appelloit alors le Cardinal d'Auch, parce qu'il avoit ſuccedé dans l'Evêché d'Auch au (*c*) Cardinal de ce nom: l'un & l'autre furent reçus avec joïe; & étant retournés à Rome, ils expoſerent au Pape pluſieurs moyens propoſés par le Roi pour ſe venger des Venitiens, conjointement avec l'Empereur, ou ſans lui.

(*a*) C'étoit Charle d'Autriche, nommé auparavant le Duc de Luxembourg. Il avoit pris le titre d'Archiduc depuis l'avenement de Philippe ſon pere à la couronne de Caſtille.

(*b*) Sixte Gara de la Rovere, Cardinal du même titre de S. Pierre-aux-liens.

(*c*) C'étoit Jean de la Tremoille,

1508. Jule ne fut pas ſi prompt à prendre ſa réſolution qu'il l'avoit été à ſe plaindre : d'un côté il ſouhaitoit avec ardeur de voir porter la guerre dans le ſein de la République ; mais de l'autre, il étoit retenu par la crainte de ſe mettre dans une trop grande dépendance de Louis XII. & encore plus par ſes anciens ſoupçons contre le Cardinal de (*a*) Roüen. La ſeule idée d'une nombreuſe armée de François en Italie l'effrayoit ; d'ailleurs il arriva deux incidens qui troublerent la bonne intelligence où il étoit avec le Roi. Il confera les Evêchés d'Aſt & de Plaiſance, ſans la participation de Louis, qui de ſon côté empêcha le nouveau Cardinal de S. Pierre-aux-liens de ſe mettre en poſſeſſion de l'Abbaye de Chiaravallé auprès de Milan, que le Pape lui avoit donnée après la mort du Cardinal de ce nom.

III. Ligue de Cambrai contre les Venitiens.

Mais pendant que Jule ne prenoit aucune réſolution, l'Empereur & le Roi de France conclurent ſecretement une ligue contre les Venitiens. Maximilien, pour mettre la derniere main au Traité, envoya à Cambrai Madame Marguerite (*b*) ſa fille, qui traitoit encore en qualité de Gouvernante de l'Archiduc, des Pays-Bas & des autres Etats échus au Roi Philippe du chef de ſa mere.

Matthieu Lang Sécretaire de l'Empereur dont il avoit toute la confiance, ſecondoit la Princeſſe dans cette négociation, où le Cardinal de Roüen ſe trouva pour le Roi. Le prétexte de cette aſſemblée fut l'accommodement de l'Archiduc & du Duc de Gueldre, entre leſquels on avoit déja trouvé moyen de faire une tréve de quarante jours. On eut grand ſoin d'en cacher le véritable ſujet à l'Ambaſſadeur de Veniſe, auquel le Cardinal de Roüen faiſoit de grandes proteſtations que le Roi vouloit perſéverer dans l'alliance de la République. Ce Prélat auroit bien voulu que l'Ambaſſadeur d'Arragon ne le ſuivît pas à Cambrai ; mais il n'oſa l'en empêcher : Quoique Ferdinand eût été le premier moteur de la négociation entre l'Empereur & le Roi de France, ils l'avoient continuée ſans lui, parce qu'outre qu'ils ſe défioient tous deux de la droiture de ſes intentions, ils ſçavoient

(*a*) Autrement le Cardinal d'Amboiſe.

(*b*) Elle s'appelloit alors la Ducheſſe de Savoie, ayant épouſé en 1501. Philibert II. Duc de Savoie, dont elle devint veuve en 1504. ſans en avoir d'enfans.

qu'il ne voyoit qu'avec chagrin la proſpérité de la France, & que l'agrandiſſement de l'Empereur lui étoit ſuſpect à cauſe de l'adminiſtration du Royaume de Caſtille. On convint en peu de jours des Articles du Traité, ſans en rien communiquer à l'Ambaſſadeur d'Arragon, qui ne ſçut la choſe qu'après la concluſion. Le lendemain qui étoit le dix de Décembre, Madame Marguerite, le Cardinal de Rouen & cet Ambaſſadeur en jurerent ſolemnellement l'obſervation dans la grande Egliſe de Cambray. 1508.

On ne publia qu'une Paix & une Alliance perpetuelles entre le Pape, & tous les Princes Confédérés; mais il y eût des Articles ſecrets, qui contenoient des choſes bien plus importantes. Après un préambule fort chrétien, dans lequel on expoſoit le grand deſir qu'avoient ces Puiſſances de faire conjointement la guerre aux Infidelles, & l'obſtacle que les Venitiens avoient apporté à l'exécution de ce deſſein en s'emparant des Terres de l'Egliſe, il étoit arrêté qu'on prendroit les armes contre ces Républicains, pour les obliger à rendre les Villes & les Terres qu'ils détenoient à chacun des Confédérés; ſçavoir, Faenza, Rimini, Ravenne, & Cervie au Pape; Padoüe, Vicence, & Verone à l'Empire; le Frioul, & Treviſe à la Maiſon d'Autriche; Cremone, la Chiaradadda, Breſſe, Bergame, & Crême au Roy de France; & au Roy d'Arragon, les Ports & les Places du Royaume de Naples engagés par Ferdinand II. Que le Roy de France commenceroit la guerre en perſonne le premier d'Avril prochain, & que le Pape, & le Roy Catholique la feroient auſſi le même jour: Que pour fournir à l'Empereur un prétexte honnête de rompre la Tréve, le Pape lui demanderoit du ſecours comme au Protecteur de l'Egliſe: Que ſur cette demande, Maximilien lui envoyeroit au moins une Compagnie de Gens d'Armes, & que quarante jours après que le Roy de France auroit ouvert la campagne, l'Empereur attaqueroit auſſi en perſonne les Etats des Venitiens: Qu'auſſi-tôt que l'un des Alliés auroit recouvré ce qui lui appartenoit, il ſeconderoit les autres juſqu'à ce qu'ils fuſſent auſſi rentrés dans leurs biens: Qu'ils ſeroient réciproquement tenus de ſe défendre les uns & les autres, s'ils étoient troublés par les Venitiens dans la poſſeſ-

1508. sion des Places reconquises, & qu'aucun des Confédérés ne pourroit traiter avec l'ennemi sans le consentement des autres : Que le Duc de Ferrare, le Marquis de Mantoue, & tout autre qui prétendroit avoir été dépouillé par les Venitiens, pourroient acceder à la ligue dans trois mois ; & qu'en ce cas ils joüiroient de tous les avantages du Traité : Que le Pape presseroit les Venitiens sous peine des Censures Ecclésiastiques, de rendre les Places usurpées sur le St. Siege : Qu'il seroit Juge du différend qui étoit entre Blanche-Marie Femme de l'Empereur, & le Duc de Ferrare, pour raison de la succession d'Anne sœur de l'Imperatrice, & premiere Femme du Duc : Que l'Empereur donneroit l'Investiture du Duché de Milan au Roy de France pour lui, pour François Duc d'Angoulême, & pour leurs descendans mâles, moyennant quoi le Roy lui payeroit cent mille Ducats : Que pendant que la Guerre dureroit, & six mois après, l'Empereur ni l'Archiduc n'inquiéteroient en aucune maniere le Roy Catholique pour raison de la Castille : Que le Pape exhorteroit le Roy de Hongrie à entrer dans la ligue : Que chacun des Confédérés pourroit nommer dans quatre mois ses Alliés & ses Partisans, parmi lesquels ne pourroient être compris ni les Venitiens, ni les Sujets, ou Vassaux des autres Confédérés : Et qu'enfin les ratifications seroient respectivement fournies dans soixante jours.

En concluant la ligue, on fit la Paix entre l'Archiduc, & le Duc de Gueldre ; il fut stipulé que le dernier rendroit toutes les Places qu'il avoit prises, mais la restitution ne fût pas réciproque ; car l'Archiduc garda ses conquêtes. Le Cardinal de Rouen partit de Cambray le lendemain de la publication, après avoir chargé (*a*) l'Evêque de Paris & Albert Pio Comte de Carpi, d'aller chercher la ratification de l'Empereur qui la donna sur le champ, & qui la confirma par un serment solemnel.

(*a*) Etienne Poncher, Prélat d'une rare prudence, & fort sçavant. Il étoit fils d'un Grenetier du Grenier à sel de Tours. Il fut d'abord Chanoine de St. Gatien de cette Ville, & ensuite Conseiller Clerc au Parlement de Paris en 1485. Président aux Enquêtes en 1498. Evêque de Paris en 1503. & Archevêque de Sens en 1519. Louis XII. le fit Garde des Sceaux en 1512. après la mort du Chancelier de Ganay. Poncher les remit le deuxiéme Janvier 1515. à François I. qui fit Antoine du Prat Chancelier. Il mourut le 24 de Février 1524. agé de 78 ans.

Il eſt certain que quoiqu'on eût exprimé dans le Traité, qu'il ſe faiſoit en vertu des pleins pouvoirs du Pape & du Roy d'Arragon, ils n'en avoient pourtant donné aucun: mais l'Empereur & le Roy de France ne douterent pas qu'ils ne le ratifiaſſent, ſoit en conſidération de l'utilité qui leur en reviendroit, ſoit parce que dans la ſituation préſente de leurs affaires, ni l'un ni l'autre n'oſeroit le refuſer. En effet, quoique le Roy Catholique fut bien éloigné d'approuver cette Ligue, parce que l'agrandiſſement de la France lui étoit fort ſuſpect, & qu'il auroit préféré la ſureté du Royaume de Naples au recouvrement de la portion de cet Etat, qui étoit entre les mains des Venitiens, il ſe hata de confirmer ce Traité, pour ne pas découvrir ce qu'il en penſoit. 1508.

IV. Le Pape offre aux Venitiens de ſe retirer de la Ligue; pourvû qu'ils lui rendent ſeulement Rimini & Faenza; ce qu'ils refuſent de faire.

Le Pape étoit bien éloigné de prendre ſon parti ſi vîte; il flotoit toujours entre l'envie de rentrer dans les Places de la Romagne en ſe vengeant des Venitiens, & la crainte que lui donnoit le Roy de France; ſes défiances s'augmentoient encore par la conſidération du péril, où le St. Siege & ſa perſonne même alloient être expoſés, ſi l'Empereur s'agrandiſſoit en Italie. Dans cet embarras, jugeant qu'il ſeroit plus avantageux d'obtenir par le moyen de la paix une partie de ce qu'il déſiroit, que le tout par la voye des armes, il ſollicita les Venitiens à lui rendre au moins Rimini & Faenza. Il leur fit repréſenter que le danger qui les menaçoit par l'union de tant de Puiſſances, ſeroit encore bien plus grand s'il ſe joignoit à elles, parce qu'il ne pourroit alors ſe diſpenſer d'employer contre eux les armes ſpirituelles & temporelles; au lieu qu'en lui rendant ſeulement les Places qu'ils avoient enlevées à l'Egliſe depuis ſon Pontificat, & en rétabliſſant ainſi ſon honneur, ils lui donneroient une raiſon plauſible de ne pas ratifier la Ligue, qui ſe diſſiperoit facilement, dès qu'elle ne ſeroit pas appuyée de l'autorité Pontificale. Il les aſſuroit qu'en ce cas il travailleroit de tout ſon pouvoir à la faire échoüer, quand ce ne ſeroit que pour empêcher en Italie l'agrandiſſement des barbares qui n'étoit pas moins à craindre pour le St. Siege, que pour les autres Puiſſances.

On délibera dans le Senat ſur cette propoſition. Quelques-uns furent d'avis qu'il importoit beaucoup de ſéparer le Pape

d'avec les Confédérés ; mais les autres ſoutenoient, que la
1508. reſtitution qu'il exigeoit, ſeroit une tache à la gloire de la République, & que d'ailleurs elle n'éloigneroit pas la guerre qui les menaçoit ; on auroit pris le bon parti ſans Dominique Treviſani, Senateur de grande autorité, & l'un des Procurateurs de St. Marc, dignité qui eſt immédiatement après celle du Doge.

Il repréſenta avec beaucoup d'éloquence : » Que l'union » du Pape avec les Confédérés, ou ſa ſéparation d'avec eux, » étoit la choſe du monde la plus indifférente : Qu'on ne » l'avoit nommé dans le Traité de Cambray, que pour donner » à la Ligue des couleurs plus favorables, & la rendre moins » odieuſe ; mais qu'en effet elle avoit été conclue ſans lui, » & que quand même il n'y contribueroit pour rien, les » Confédérés n'en exécuteroient pas leur projet avec moins » de chaleur : Que les Troupes de l'Egliſe, rebut de la mili- » ce, n'étoient pas aſſez rédoutables pour qu'on achetât ſi » cher l'avantage de ne les point avoir pour Ennemies : Que » d'ailleurs les Places de la Romagne ſe defendroient d'el- » les-mêmes avec de foibles garniſons, ſuppoſé que le Pape » voulût les attaquer dans le même tems que les autres Con- » fédérés agiroient contre la Republique : Qu'il ne falloit » pas croire que les armes ſpirituelles puſſent ſe faire enten- » dre parmi le bruit & la confuſion de la guerre : Qu'elles » ne ſeroient pas plus dangereuſes dans cette occaſion qu'el- » les l'avoient été dans l'expédition de Ferarre, où malgré » les foudres du Vatican, ils avoient ſçû obtenir une Paix » honorable pour eux, & honteuſe au reſte de l'Italie, » alors riche, puiſſante, & réünie toute entiere contre leur » République : En effet, quelle apparence que Dieu vou- » lût exercer ſa ſévérité, ou ſa miſericorde, ſa colere, » ou ſa bonté au gré d'un homme ambitieux & ſuperbe, » adonné au vin & à tant d'autres excès, & qu'il ſe re- » glât plutôt ſur les caprices de Jule, que ſur la juſtice, » & ſur le bien de la Chrétienté ? Peut-on, ajouta- » t'il, s'aſſurer que le Pape, après la reſtitution de Faen- » za & de Rimini, ne ſe joindra pas aux Confédérés » pour avoir encore Ravenne & Cervie ? ſera-t-il de meil- » leure foi que ſes Prédéceſſeurs, qui pour autoriſer leurs injuſtices,

» injuſtices, ont établi par des Loix expreſſes cette Maxime, 1508.
» que nonobſtant tous contrats, toutes promeſſes, & toute preſ-
» cription, l'Egliſe peut toujours pourſuivre ſes prétentions &
» contrevenir directement aux engagemens les plus ſolemnels?
» Qu'à la vérité l'Empereur & le Roy de France avoient for-
» mé la Ligue de Cambray avec beaucoup d'ardeur, mais qu'il
» n'en étoit pas ainſi des autres Confédérés; que le Roy Catho-
» lique n'y étoit entré que malgré lui, & qu'on voyoit aſſez que
» le Pape étoit toujours incertain, & livré à ſes défiances or-
» dinaires: Qu'ainſi cette Ligue n'étoit pas plus à craindre,
» que les projets concertés à Trente, & enſuite à Blois entre
» les mêmes Maximilien & Louis, qui trouveroient toujours
» dans l'exécution des difficultés auſſi inſurmontables, que cel-
» les qui les avoient déja arrêtés: Que le point le plus important
» que le Sénat devoit ſe propoſer, étoit de détacher l'Empereur
» de cette Ligue; qu'il étoit facile d'y réüſſir attendu le caractere
» de ce Prince, ſes beſoins continuels, & ſon ancienne haine
» contre les François; qu'après cela on devoit ceſſer de crain-
» dre la guerre, parce que le Roy de France n'oſeroit attaquer
» les Venitiens ſeul comme il ne l'avoit pas fait juſqu'alors: Que
» dans les affaires d'Etat, ce n'étoit que dans le commencement
» qu'il falloit déliberer; mais que quand une fois on les avoit
» entamées, & ſuivies juſqu'à un certain point, on ne pou-
» voit plus reculer ſans deshonneur, & ſans danger: Que
» l'eſprit de la République avoit été dans tous les tems d'ac-
» croître ſon Empire, & qu'elle en avoit ſaiſi toutes les occa-
» ſions, ſans craindre les effets de la haine & de la jalouſie:
» Que rendre aujourd'hui une partie de ce qu'elle poſſedoit
» après avoir été conſtamment dans un uſage contraire, n'étoit
» pas un moyen ſûr d'éloigner le péril, parce qu'on n'attri-
» bueroit cette conduite qu'à une extrême crainte, ce qui ne
» feroit qu'augmenter l'audace de ſes Ennemis: Que ſi une
» fois les Venitiens cedoient dans la plus petite choſe, ils per-
» droient beaucoup de leur réputation, & qu'enſuite ils au-
» roient ſans comparaiſon plus de peine à ſauver le reſte, qu'ils
» n'en auroient aujourd'hui à conſerver le tout, en s'oppoſant
» avec courage au premier qui les attaqueroit: Que la Répu-
» blique avoit pluſieurs fois ſoutenu de grandes guerres contre
» les Princes Chrétiens, & qu'elle les avoit glorieuſement ter-

1508. » minées par ſa valeur & ſa fermeté : Qu'il y avoit lieu d'eſpe-
» rer que dans un tems où elle étoit plus floriſſante que ja-
» mais, on viendroit à bout d'éloigner le péril, quoique plus
» grand que les précédens : Que dans les Guerres entrepriſes
» en commun par pluſieurs Puiſſances contre une ſeule, il y
» avoit toujours plus d'apparence que de réalité ; & que leur
» premiere ardeur étoit bien-tôt refroidie par la diviſion & la
» défiance qui ſe mettoient ordinairement entre des Alliés :
» Qu'enfin les Venitiens devoient s'aſſurer, que quand ils fe-
» roient de leur côté tout ce qui dépendroit d'eux pour ſe
» bien défendre, Dieu qui eſt un Juge équitable, n'abandon-
» neroit pas une République née & nourrie dans la liberté ;
» l'ornement & l'honneur de toute l'Europe ; & ne permet-
» troit pas que des Princes ambitieux, ſous le vain prétexte de
» porter enſuite la guerre chez les Infidéles vinſſent à bout de
» ſe rendre maîtres, & de diſpoſer du ſort d'une Ville, qui
» s'étoit toujours ſignalée par ſon zele pour la Religion, &
» qui depuis tant de ſiecles ſervoit de Boulevart à toute la
» Chrétienté.

La plus grande partie du Sénat fut entraînée par ce diſcours, & la même fatalité qui avoit engagé pluſieurs fois les Venitiens depuis quelques années à prendre le plus mauvais parti, les détermina encore dans cette occaſion, contre l'avis des meilleures têtes du Sénat : C'eſt pourquoi le Pape après avoir différé juſqu'au dernier jour, ratifia le Traité de Cambray ; mais il déclara en même tems qu'il ne feroit aucun acte d'hoſtilité, qu'après que le Roy de France auroit commencé la guerre.

V. Suite de la Guerre de Piſe.

Cependant les Piſans étoient réduits à la derniere extrémité. Outre que les Florentins leur avoient enlevé la recolte de l'année précédente, & qu'ils faiſoient continuellement des courſes juſqu'aux portes de leur Ville, ils avoient pris à leur ſolde le Fils de Bardella de Portoveneré avec quelques vaiſſeaux, pour empêcher qu'il n'entrât des vivres dans Piſe par la Riviere ; c'eſt pourquoi cette Place aſſiegée par terre & par mer, manquant de moyens pour louer des Vaiſſeaux & des Soldats étrangers, & ne recevant plus de ſes voiſins que des ſecours tardifs, déſeſperoit preſqu'entierement de pouvoir ſe ſoutenir.

Les Genois, & les Lucquois voulurent faire un effort,

pour envoyer à Piſe un grand convoy de grains, qu'on mit dans pluſieurs Barques, qui furent eſcortées par deux Vaiſſeaux Genois, & par deux Galions. Cette petite Flote s'avança à la Specié, & enſuite à Vioreggio, afin que delà les Piſans fiſſent tranſporter ces bleds dans leur Ville ſur quatorze Brigantins, & quelques Barques. Les Florentins jugeant que Piſe étoit ſauvée pour cette année ſi elle recevoit ces rafraîchiſſemens, firent tous leurs efforts pour en empêcher le tranſport. Dans cette appréhenſion ils joignirent aux Vaiſſeaux qu'ils avoient déja, un bâtiment Anglois, qui ſe trouva par hazard dans le Port de Livourne, avec quelques Flutes, & quelques Brigantins; enſuite pour appuyer cette Eſcadre du côté de la terre, ils envoyerent un grand nombre de Gens de pié levés à la hâte dans leurs Etats, & toute leur Cavallerie, dans les lieux par où les Vaiſſeaux des Ennemis pouvoient remonter à Piſe, ſoit par l'embouchure de l'Arno, ſoit par celle de la Riviere morte qui ſe décharge dans ce Fleuve. Les Ennemis vinrent juſqu'à l'embouchure de l'Arno; mais ils trouverent les Vaiſſeaux des Florentins entre cet endroit & la Riviere morte, leurs Troupes de terre dans tous les poſtes avantageux, & les deux rivages de l'Arno bordés d'Artillerie. Voyant donc l'impoſſibilité qu'il y avoit de paſſer outre, ils ſe retirerent dans la Riviere de Genes après avoir perdu trois Brigantins chargés de bled. 1508.

Cette tentative ayant été inutile, on ne pouvoit douter que les Piſans ne fuſſent contraints par la famine de ſe rendre. Enfin pour leur couper abſolument les vivres du côté de la Riviere, & les ſecours de leurs voiſins, les Florentins jetterent ſur l'Arno un Pont de bois, fortifié de deux Baſtions aux deux bouts; & forcerent en même tems les Lucquois de s'accommoder avec la République. Ils envoyerent de Caſcina un détachement de Troupes dans le Port de Vioreggio, avec ordre de piller des magaſins d'étoffes de ſoye, qui appartenoient aux Marchands de Lucques. Cette réſolution fit tant de peur aux Lucquois, qu'ils envoyerent des Députés à Florence. On conclut un Traité, par lequel il fut arrêté qu'il y auroit une alliance défenſive entre les deux Républiques pour trois ans, pendant leſquels les Lucquois ne pourroient ſecourir en aucune maniere les Piſans; qu'en cas que les Florentins repriſſent la

1508. Ville de Piſe dans un an, cette Alliance ſeroit cenſée conclue pour douze autres années; & que pendant qu'elle dureroit, ils ne pourroient troubler les Lucquois dans la poſſeſſion de Pietraſanta, & de Mutroné, ſans préjudice néanmoins de leurs droits ſur ces Places.

VI. Traité entre les Rois de France & d'Arragon, & les Florentins.

Mais le Traité que les Florentins conclurent avec le Roy de France & avec le Roy Catholique, fut encore plus important pour la réduction de Piſe. Il s'y étoit trouvé beaucoup de difficultés. Les Florentins, ſur l'expérience du paſſé, craignoient que toute cette négociation ne tendît qu'à tirer d'eux beaucoup d'argent, & qu'après cela l'affaire de Piſe ne demeurât dans le même état. D'un autre côté le Roy de France perſuadé, que les Florentins ne différoient de conclure, que parce qu'ils ſe flatoient que Piſe dans l'extrémité où elle ſe trouvoit, ne tiendroit pas encore long-tems, vouloit abſolument retirer quelque avantage de la réduction de cette Ville. Dans cette vue, il ordonna à Bardella, qui étoit ſon Sujet, de ſe retirer du ſervice des Florentins, & à Chaumont d'envoyer ſix cens Lances au ſecours des Piſans. Cette démarche fit enfin conclure le Traité. Il fut ſtipulé que ni le Roy de France, ni celui d'Arragon ne pourroient donner du ſecours aux Piſans; Qu'ils empêcheroient efficacement leurs Sujets, ou leurs Alliés de fournir aux aſſiégés des vivres, de l'argent, des troupes, ou des munitions de guerre: Que les Florentins payeroient cinquante mille Ducats dans de certains termes à chacun des deux Rois, en cas que Piſe fût réduite dans un an; Qu'il y auroit ligue entr'eux pour trois ans, à commencer du jour de cette réduction; & qu'en vertu de cette Alliance, les Florentins ſeroient obligés de défendre les Etats des deux Rois en Italie avec trois cens hommes d'armes; obligation qui devoit être réciproque de la part de Louis, & de Ferdinand à l'égard de la République de Florence.

Outre ce Traité qui étoit commun aux deux Rois, il y eut encore une convention faite à l'inſçu de celui d'Arragon, par laquelle les Florentins promirent de payer cinquante mille autres Ducats au Roy de France. Outre ces ſommes déja conſidérables, ils s'obligerent encore de donner vingt-cinq mille Ducats aux Miniſtres des deux Rois. Le Cardinal de Rouen devoit diſtribuer cet argent pour la plus grande partie.

Si ces obligations furent onéreuſes aux Florentins, elles couvrirent d'infamie ces deux Princes. L'un abandonnoit pour de l'argent une Ville qu'il avoit pluſieurs fois hautement aſſurée de ſa protection, & dont même, comme on le découvrit depuis, Gonſalve avoit accepté la Souveraineté pour ſon Maître. L'autre, malgré toutes les promeſſes qu'il avoit faites, tantôt aux Florentins, & tantôt aux Piſans, vendoit à vil prix la liberté de ceux-ci, dans laquelle il les avoit autoriſés, & forçoit leurs ennemis à lui payer bien cher la permiſſion de recouvrer leur propre bien. Preuve funeſte, mais trop ordinaire aujourd'hui, que l'interêt eſt plus fort que l'honneur même. 1509.

VII. Le Roy de France ſe diſpoſe à la guerre, & paſſe en Italie.

L'affaire de Piſe, qui avoit long-tems tenu toute l'Italie en ſuſpens, étoit alors un objet peu important en comparaiſon des grandes choſes, dont on étoit occupé. Après que la Ligue de Cambray eut été ratifiée par tous les Confédérés, le Roy de France commença à faire de grands préparatifs. Il n'y avoit encore de ſa part ni menaces, ni déclaration de guerre; mais comme ſes deſſeins ne pouvoient ſe cacher plus long-tems, le Cardinal de Rouen prit prétexte de quereller avec beaucoup de vivacité l'Ambaſſadeur de Veniſe dans le Conſeil, ſur ce que le Sénat au mépris de l'Alliance du Roy, faiſoit fortifier l'Abbaye de Cerreto dans le Territoire de Crême. Il y avoit eu autrefois une Forteresſe en cet endroit, mais elle avoit été raſée en conſéquence d'un des articles de la Paix conclue en 1454. entre les Venitiens, & François Sforce Duc de Milan. Cet article portoit que les Venitiens ne pourroient dans aucun tems y élever des Fortifications; Le Traité conclu entre le Roy & eux étoit relatif à cette paix, & particulierement à l'article concernant l'Abbaye de Cervetto.

Peu de jours après le Roy ſe rendit à Lyon; ſes Troupes ſe mirent en marche pour paſſer les Monts; & ſix mille Suiſſes qu'il avoit à ſa ſolde, ſe tinrent prêts à partir. Les Genois lui fourniſſoient quatre Caraques; les Florentins lui donnoient par avance cinquante mille Ducats ſur ce qu'ils devoient lui payer après le recouvrement de Piſe; le Duché de Milan, où l'on déſiroit avec chaleur la réünion des anciennes dépendances de cet Etat, avoit foutni au Roy cent mille Ducats; Enfin un grand nombre de Gentilshommes & de Vaſſaux de ce Duché ſe

préparoient à ſuivre ce Prince avec des Troupes en bon état.

1509.

VIII.

Préparatifs des Venitiens pour ſe défendre.

Pendant ce tems-là les Venitiens ſe diſpoſoient avec beaucoup de courage à bien ſoutenir la guerre. La République n'oublia rien pour mettre ſur pié des forces dignes d'elle, & capables de la défendre, & enfin elle mit en uſage tout ce qu'elle avoit de reſſources avec d'autant plus de diligence qu'elle avoit tout lieu de préſumer que ſi elle pouvoit réſiſter aux premiers efforts de l'ennemi, la Ligue de Cambray dont les membres n'étoient pas trop bien unis entr'eux perdroit facilement ſa premiere chaleur, ou ſe diſſiperoit même tout à fait. Il n'y eut pas juſqu'à ceux qui s'étoient oppoſés le plus fortement à la réſolution qu'on avoit priſe, qui ne firent paroître autant d'ardeur que ceux qui en étoient les auteurs. Plus touchés de la ſureté publique que de leur propre interêt, ils ne chercherent point à ſe rendre plus conſidérables en reprochant aux autres leur témérité, ou en empêchant de prendre les moyens de prévenir le danger auquel on expoſoit la République. Cette unanimité fit beaucoup d'honneur au Sénat.

Lorſqu'ils virent preſque toute la Chrétienté ſe déclarer contre eux, ils eurent grand ſoin de déſunir les Confédérés. Ils ſe repentoient déja d'avoir rejetté la propoſition du Pape, d'autant plus qu'ils avoient lieu de croire qu'il ſe ſeroit contenté de la reſtitution de Faenza ; ainſi ils renoüerent la négociation avec lui, & ils en entamerent une autre avec l'Empereur, & avec le Roy Catholique. A l'égard du Roy de France, ils ne lui firent aucune propoſition, ſoit à cauſe de la haine réciproque qui étoit entr'eux, ſoit parce qu'ils déſeſperoient de l'amener à leur but. Mais le Pape n'étoit plus en état d'accepter ce qu'il avoit demandé d'abord. Le Roy Catholique auroit bien voulu s'accommoder, mais il ne pouvoit le faire ſans les autres ; & l'Empereur étoit animé d'une ſi furieuſe colere contre les Venitiens, qu'il ne voulut ni entendre, ni voir Jean-Pierre Stella Secretaire de la République, muni d'amples pouvoirs pour faire des offres avantageuſes à l'un & à l'autre de ces Princes.

Dans ces circonſtances ils ne penſerent plus qu'à ſe défendre par les armes ; ils leverent de toutes parts une Cavalerie & une Infanterie nombreuſe ; & ils armerent beaucoup de

Vaiſſeaux & de Barques pour garder les côtes de la Romagne, les Places de la Poüille, & pour garnir le Lac de Garde, le Po, & les autres Rivieres par où le Duc de Ferrare & le Marquis de Mantoue pouvoient les inſulter. 1509.

IX. Accidens ſiniſtres qui leur arrivent.

La République eut encore ſujet d'être allarmée par pluſieurs accidens qui arriverent alors. Le Tonnere tomba ſur la Citadelle de Breſſe. Une Barque qu'on envoyoit porter de l'argent à Ravene, périt avec dix mille Ducats, & les Archives de la République s'écroulerent tout d'un coup : mais ce qui les effraya plus que tout le reſte, fut que pendant que le Conſeil des Dix étoit aſſemblé, le feu prit à l'Arſenal, ſoit par hazard, ſoit que quelqu'un eut été aſſez méchant pour l'y mettre. C'étoit dans le lieu où l'on gardoit la poudre. On y accourut en foule pour l'éteindre, mais on ne put empêcher que la flamme excitée par un grand vent, & trouvant des matieres combuſtibles, ne conſumât les carcaſſes de douze Galeres, & une grande quantité de poudre à Canon.

Il leur arriva encore un autre accident : ils avoient pris à leur ſolde Jule & (*a*) Renzo des Urſins, & Troïle Savelli avec cinq cens hommes d'Armes, & trois mille hommes d'Infanterie ; mais le Pape fit de ſeveres défenſes à ces Capitaines, qui étoient Sujets & Vaſſaux de l'Egliſe, de ſortir du Territoire de Rome, & les engagea même à retenir quinze mille Ducats qu'ils avoient reçus des Venitiens, ſous la promeſſe qu'il fit d'en tenir compte à la République ſur ce qu'elle devoit au Saint Siége à cauſe de la Romagne.

Les Venitiens deſtinerent leurs meilleures Troupes à faire tête au Roy de France, parce que vraiſemblablement c'étoit par ce Prince qu'ils devoient être plus vivement & plutôt attaqués. Quoique le Roy d'Arragon eut fait de grandes promeſſes aux autres Confédérés, on ne voyoit pas qu'il fit beaucoup de préparatifs ; & il y avoit grande apparence, que l'Empereur qui étoit alors en Flandre, où il tachoit d'engager les Sujets de ſon petit Fils à lui fournir de l'argent, ne pourroit ſe mettre en Campagne dans le tems promis ; & que le Pape, qui comptoit plus ſur les Victoires des autres que ſur ſes forces, ſe regleroit par les événemens.

(*a*) Il a été plus connu ſous le nom de *Renzo de Cere*. Voyez ci-deſſus ; pag. 622.

1509. On ne doutoit pas que les François n'ouvriſſent la Campagne dans la Ghiaradadda, & qu'ils ne paſſaſſent la Riviere d'Adda vers Caſciano; c'eſt pourquoi l'on choiſit Pontevico ſur la Riviere de l'Oglio, pour y aſſembler l'Armée Venitienne; le Comte de Pitigliano en étoit Capitaine Général, Barthelemy d'Alviano Gouverneur, George Cornaro & André Gritti Provediteurs. Ils avoient tous un merite ſupérieur qui répondoit à leur grande réputation. Deux d'entr'eux s'étoient couverts de gloire l'année derniere, l'un par ſes Victoires dans le Frioul, l'autre en chaſſant les Allemands de Roveré.

Dans le Conſeil qui ſe tint ſur la maniere dont on feroit la guerre, les avis furent partagés. D'Alviano vif & boüillant, prompt à ſaiſir l'occaſion attendue, plein de feu dans le Conſeil & dans l'exécution, & fier des ſuccès de l'année précédente, vouloit qu'on établît le ſiege de la guerre dans le Païs Ennemi, au lieu d'attendre les François ſur les Terres de la République, & qu'on attaquât le Duché de Milan, avant l'arrivée du Roy de France. Mais le Comte de Pitigliano, ſoit que l'âge eût émouſſé ſon courage, comme le diſoit d'Alviane, ſoit qu'une longue expérience le rendît plus prudent & plus retenu, étoit d'avis que ſans s'amuſer à défendre la Ghiaradadda, dont la perte n'étoit d'aucune importance pour le fond de la guerre, il falloit camper à Orci, comme avoit fait autrefois François Carmignole, & enſuite Jacques Piccinino, les plus fameux Capitaines de leur tems, dans les Guerres des Venitiens, & des Ducs de Milan. Il diſoit pour appuyer ſon ſentiment que ce poſte étoit extrêmement avantageux par ſa ſituation, & à portée de donner du ſecours à toutes les Places de l'Etat de Veniſe, ſe trouvant juſtement au milieu des Rivieres de l'Oglio & du Serio: Que ſi les François venoient attaquer l'Armée dans cet endroit, ils ſeroient contraints de ſe retirer avec perte, attendu la force du lieu: Que s'ils vouloient aſſiéger Cremone, Crême, Bergame, ou Breſſe, on pourroit aiſément s'approcher d'eux, & ſe ſaiſir des poſtes avantageux, d'où la Cavalerie legere, & les Stradiots les harceleroient facilement; qu'on leur couperoit les vivres; & qu'ainſi ſans rien hazarder on les empêcheroit de prendre aucune Ville importante, & de porter la guerre dans les Terres de la République.

Le

Le Sénat rejetta ces deux avis ; le premier lui parut trop hardi ; le ſecond trop timide, & peu convenable aux circonſtances ; on auroit bien voulu ſuivre dans cette occaſion l'ancien eſprit de la République, qui étoit de ne rien riſquer, & de ſe meſurer toujours ſur ſes forces. Le parti d'oppoſer toutes les Troupes au Roy de France étoit bien en lui-même le plus ſage & le plus ſûr : mais les conjonctures le rendoient incertain & dangereux ; car ſi dans le tems qu'on feroit tête aux François, l'Empereur venoit à fondre ſur les Etats de la République par un autre côté, quelle Armée, quels Capitaines pourroit-on lui oppoſer ? C'eſt pourquoi le Sénat prit le milieu entre ces deux avis contraires, comme il arrive ſouvent ; & il fut arrêté que l'on ſe porteroit ſur la Riviere d'Adda pour ne pas laiſſer la Ghiaradadda à la diſcrétion des Ennemis ; mais les Généraux eurent un ordre précis de n'en point venir aux mains avec eux, à moins qu'il n'y eut beaucoup d'apparence de remporter l'avantage, ou ſans une néceſſité abſolue. 1509.

X. Commencement de la Guerre par le Roy de France.

Auſſi-tôt que le Roy eut (*a*) paſſé les Alpes avec le (*b*) Duc de Lorraine & toute la Nobleſſe de France, il envoya déclarer la guerre aux Venitiens par le Herault *Monjoye*, qui eut ordre de la déclarer auſſi chemin faiſant aux Magiſtrats qu'ils avoient à Crémone. L'Armée n'étant pas encore entierement aſſemblée, le Roy réſolut de n'ouvrir la Campagne que lorſqu'il ſeroit en perſonne à Caſciano. Mais ſoit pour ſatisfaire à l'impatience du Pape, qui ſe plaignoit déja que le terme marqué par le Traité étoit expiré, ſoit pour faire écouler plutôt les quarante jours après leſquels l'Empereur étoit obligé d'agir de ſon côté, il donna ordre à Chaumont de commencer la guerre avant que l'Armée des Venitiens, qui n'étoit pas auſſi tout-à-fait aſſemblée, ſut partie de Pontevico.

Suivant cet ordre * Chaumont fit paſſer la Riviere d'Adda à gué auprès de Caſciano à trois mille Chevaux ; & ſix mille hommes d'Infanterie la traverſerent ſur des bateaux avec l'Artillerie, après quoi il marcha à Trevi, qui eſt à trois milles de Caſciano. Juſtinien Maroſini Provéditeur des Stradiots, Vitelli de Citta di Caſtello, & Vincent de Naldo, étoient dans cette Ville où ils s'occupoient à lever l'In-

* Le 15. d'Avril.

(*a*) Il les paſſa au commencement d'Avril.
(*b*) Antoine, qui avoit ſuccédé à René II. ſon Pere, mort en 1508. Il mourut en 1544.

fanterie qu'on devoit diſtribuer dans les Villes voiſines. Ils
1509. crurent que les François qui s'étoient diſperſés par pelotons, n'étoient venus que pour piller la campagne, & non pour aſſieger Trevi ; ils ſe contenterent donc d'envoyer contr'eux deux cens hommes de pié, & quelques Stradiots. Une partie des François les ayant attaqués, s'avança juſqu'au Ravelin de la Porte de cette Place, & le reſte de leurs Troupes y étant arrivé preſque auſſi-tôt, ils mirent du Canon en batterie, & commencerent à faire tirer des Fauconneaux contre les murailles. La lâcheté des Commandans qui furent effrayés de cette attaque imprevuë, ou le ſoulevement des habitans fit rendre la Place à diſcrétion. Le Provéditeur, Vitelli, Vincent, & pluſieurs autres, furent faits priſonniers, & avec eux cent chevaux legers, & environ mille hommes de pied, qui étoient tous du Valdilamoné ; & il n'y eut que deux cens Stradiots qui ſe ſauverent par la fuite. Après la priſe de cette Ville & de quelqu'autres Places voiſines, Chaumont repaſſa l'Adda avec toutes ſes Troupes.

Le même jour le Marquis de Mantoue, qui avoit une Compagnie de cent Lances au ſervice du Roy, s'avança juſqu'à Caſal maggiore. Cette Place lui fut d'abord livrée avec Louis Bono Officier Venitien, par les habitans. Dans le même tems, Roquebertin étant ſorti de Plaiſance avec cent cinquante Lances, & trois mille hommes d'Infanterie, paſſa l'Adda ſur un pont de bateaux à l'endroit où cette Riviere ſe jette dans le Po, & ravagea le Territoire de Crémone : La garniſon de Lodi y entra auſſi par un autre côté, après avoir jetté un pont ſur l'Adda, pour s'en ouvrir le chemin. Enfin tous les Païſans de la Montagne de Brianza coururent tout le Païs juſqu'à Bergame. Ces cinq différentes attaques faites dans un même jour firent plus de bruit que d'effet ; car Chaumont s'en retourna auſſi-tôt à Milan pour y recevoir le Roy, qui s'approchoit de cette Ville ; le Marquis de Mantoue, qui avoit manqué ſon coup ſur Aſola, ayant appris que d'Alviane avoit paſſé l'Oglio à Ponte-Molaro avec beaucoup de troupes, abandonna Caſal-Maggiore.

XI. Le Pape publie un Monitoire.

La guerre étant ainſi commencée, le Pape publia une Bulle foudroyante ſous le titre de *Monitoire*, dans laquelle il parloit de toutes les Villes uſurpées par les Venitiens ſur le ſaint

Siege ; des droits qu'ils s'étoient arrogés, au préjudice des Libertés de l'Egliſe, & de la Juriſdiction des Papes, en conférant des Evêchés & d'autres Bénéfices, & en attribuant aux Tribunaux ſéculiers les Cauſes ſpirituelles, & d'autres matieres du reſſort de la puiſſance Eccléſiaſtique ; en un mot, il y rappelloit toutes les injures faites par ces Républicains aux Souverains Pontifes, & leurs mépris pour l'autorité Apoſtolique. Il ajoutoit que tout récemment pour le troubler dans la poſſeſſion de Bologne, ils avoient fait venir à Faenza les Bentivoglio, rebelles à l'Egliſe, & excommuniés, auſſi-bien que ceux qui leur donnoient retraite. Enfin, il les ſommoit de lui reſtituer dans vingt-quatre jours toutes leurs uſurpations, avec les revenus qu'ils en avoient tirés, ſous peine d'encourir les Cenſures ; en cas de déſobéiſſance, il les déclaroit criminels de leze-Majeſté divine, mettoit en interdit, non ſeulement la Ville de Véniſe, mais encore tous les lieux de leur domination, & les Villes même des autres Etats qui donneroient retraite à quelque Vénitien : il permettoit auſſi à tous les Chrétiens de les traiter comme ennemis publics, de s'emparer de leurs biens, & de les réduire en ſervitude. Quelques jours après la publication de cette Bulle, on répandit dans Rome ſous le nom de la Seigneurie & des Magiſtrats de Veniſe un Ecrit, où le Pape & le Roy de France étoient fort maltraités.

1509. nitoire foudroyant contre les Venitiens.

Ce Libelle contenoit un Appel du Monitoire au futur Concile, & en cas que la juſtice humaine prévariquât, à Jeſus-Chriſt même, Juge intégre, & Souverain Maître des uns & des autres.

Dans le même tems Monjoye arriva à Veniſe, & déclara la guerre à la République de la part du Roy de France. Ce Héraut ayant été introduit devant le Doge & le Sénat, (*a*) ſoutint la validité des motifs de ſon Maître avec plus de véhémence, que de vérité, ou de juſtice. Après une délibération d'un moment, le Doge fit réponſe, que la république ne ſe ſeroit jamais attenduë à la guerre de la part du Roy, ſurtout après avoir exécuté fidélement le dernier Traité, & s'être même attiré l'inimitié de l'Empereur, pour n'avoir pas voulu abandonner le parti de la France : mais que puiſqu'il les attaquoit, ils tâcheroient de ſe défendre ; eſpérant d'y réuſſir avec

(*a*) Cet Acte de déclaration de guerre eſt du 17 d'Avril.

leurs forces, ſoutenues de la juſtice de leur cauſe. Cette réponſe
1509. parut plus convenable à la dignité de la République, que des juſtifications & des plaintes inutiles contre un Prince qui étoit déja en armes ſur leurs terres.

XII. Bataille *de la Ghiaradadda*, gagnée par Louis XII. ſur les Venitiens.

Quand l'Armée Venitienne ſe fut aſſemblée à Pontevico, elle ſe trouva compoſée de 2000 hommes d'armes, de 3000 hommes tant de Cavalerie légere, que Stradiots, de 1500. hommes d'Infanterie, que le courage des ſoldats, & l'expérience des Chefs pouvoient faire regarder comme la fleur & l'élite de toutes les tróupes Italiennes: on y comptoit encore 1500. hommes de pié tirés des Milices de la République, & elle étoit fournie d'une nombreuſe artillerie. Cette Armée s'étoit poſtée à Fontanella à ſix mille de Lodi, d'où l'on étoit à portée de ſecourir facilement Crémone, Crême, Caravagio, & Bergame. La retraite de Chaumont au-delà de l'Adda parut favorable aux Venitiens pour reprendre Trevi, d'autant plus que l'Armée du Roy n'étoit pas encore entierement aſſemblée. On y alla donc par ordre du Sénat, mais contre l'avis d'Alviano, comme il l'a aſſuré depuis: il diſoit que défendre de combattre les ennemis, & ordonner en même-tems de s'en approcher de ſi près, c'étoit ſe contredire: Qu'il ne ſeroit peut-être pas au pouvoir des Venitiens de ſe retirer: Qu'en tout cas ils ne pourroient le faire ſans perdre beaucoup de leur réputation, ce qui étoit d'une conſéquence infinie pour le fond de la guerre; Que pour lui ne voulant commettre ni ſon honneur, ni la gloire de la Milice Italienne, il aimeroit mieux mourir, que de s'expoſer à recevoir un pareil affront.

Cependant les Venitiens reprirent d'abord Rivolta, où les François n'avoient laiſſé aucune Garniſon, & ils y mirent cinquante chevaux & trois cens hommes d'Infanterie; enſuite ils s'approcherent de Trevi, qui eſt ſur une petite éminence, aſſez près de la Riviere d'Adda. Chaumont y avoit mis cinquante lances, & mille hommes de pié ſous les ordres du Capitaine Imbault, de Fontrailles Gaſcon, & du Chevalier Blanc. Les Venitiens établirent leur batterie du côté de Caſciano, où la muraille étoit plus foible, & en preſſerent ſi vivement l'effet, que les aſſiégés ſe rendirent le lendemain. Les Capitaines demeurerent priſonniers, & les ſoldats eurent la liberté de ſe retirer ſans armes. La Ville livrée à la diſcrétion des vainqueurs, fut

miſe au pillage : mais il leur en coûta plus cher qu'aux vain-
cus. 1509.

Le Roy de France ayant appris que l'Armée ennemie aſſiégeoit Trevi, & jugeant que la priſe de cette Place, preſque ſous ſes yeux, feroit tort à ſa réputation, partit auſſi-tôt de Milan pour la ſecourir ; il arriva ſur l'Adda auprès de Caſciano le lendemain de la reddition, qui fut le neuviéme jour de May. On avoit déja jetté ſur cette Riviere trois Ponts de bateaux, ſur leſquels il la paſſa avec toute ſon Armée, ſans que les ennemis fiſſent le moindre mouvement pour s'y oppoſer. On fut étonné de ce qu'ils ne chargeoient pas l'avant-garde avant que le reſte de l'Armée l'eût jointe ; Trivulce voyant paſſer les troupes ſans aucun obſtacle, cria au Roy : *Sire, la victoire eſt à vous.* Ce n'eſt pas que les Généraux Venitiens ne ſentiſſent tout l'avantage qui s'offroit à eux, & n'euſſent bien voulu en profiter ; mais ils ne pûrent ni par autorité, ni par prieres, ni même par menaces faire obéir les ſoldats, acharnés au pillage de Trevi. D'Alviano fit enfin mettre le feu à la Ville, jugeant que c'étoit le ſeul moyen de les en chaſſer ; mais il étoit trop tard, car les François étoient déja paſſés, ſe mocquant de la lâcheté & de la mauvaiſe conduite des ennemis.

Le Roy alla camper à un peu plus d'un mille du Camp ennemi, qui étoit ſur une éminence ; poſte ſi fort par ſon aſſiette, & par les ouvrages qu'on y avoit élevés, qu'il étoit très-dangereux de l'attaquer. Pluſieurs du Conſeil du Roy perſuadés que l'Empereur ne tarderoit pas à paroître, étoient d'avis de différer ; & ils diſoient que dans la guerre, ceux qui ſe tiennent ſur la défenſive, ont toujours de l'avantage ſur ceux qui attaquent ; & que ſi l'on attendoit que l'Armée de l'Empereur agît de ſon côté, les Venitiens ne pouvant garantir leur Etat contre lui & contre le Roy, ſans partager leurs forces, ſe trouveroient dans la néceſſité de chercher à en venir à une action déciſive. Mais le Roy étoit d'un autre ſentiment, ſuppoſé néanmoins que l'on pût combattre dans un terrain, dont l'avantage ne prévalût pas à la valeur de ſes Troupes. Il ne croyoit pas que l'Empereur dût ſe mettre en campagne auſſi promptement qu'on le diſoit : d'ailleurs, comme il ſe trouvoit en perſonne à la tête de toutes les forces de ſon

1509. Royaume, non ſeulement il ſe flattoit de vaincre, mais il étoit encore perſuadé qu'il y alloit de ſon honneur de terminer cette guerre ſans aucun ſecours étranger. Il ſe repaiſſoit par avance de la gloire qu'il y auroit à ne laiſſer à ſes Alliés que le ſoin de recueillir le fruit d'une victoire, qu'ils ne devroient qu'à ſa valeur, & à ſa puiſſance.

D'un autre côté, le plan du Sénat & des Généraux Venitiens, que la crainte de l'Empereur tenoit en reſpect, étoit de temporiſer, de prendre des poſtes avantageux, d'éviter ainſi le combat, & en même tems d'empêcher les François de faire aucun progrès conſidérable. C'eſt pourquoi les deux Armées paſſerent toute la journée en préſence l'une de l'autre, & il n'y eut que quelques eſcarmouches entre les Chevaux Légers; les François firent avancer, mais inutilement, leur artillerie, pour tâcher d'engager le combat

(a) Le lendemain le Roy tourna vers Rivolta, pour voir ſi l'envie de conſerver cette Place, ne feroit point ſortir les Venitiens de leurs retranchemens; mais voyant que tout étoit inutile, il voulut tirer d'eux au moins un aveu tacite qu'ils n'oſoient accepter le combat. Dans ce deſſein, il ſe tint en bataille pendant quatre heures en leur préſence; ils ſe contenterent de paroître en bataille à la tête du Camp, ſans en ſortir. Cependant un détachement de l'Armée conduiſit du canon devant Rivolta, qui fut emportée d'aſſaut. Le Roy y entra le ſoir même avec l'Armée, fort inquiet de la manœuvre des ennemis, qu'il loüoit d'autant plus qu'elle lui déplaiſoit davantage. Après qu'il y eût paſſé un jour, il voulut les mettre dans la néceſſité de décamper. Pour cet effet *(b)* ayant mis le feu à Rivolta, il en partit, dans le deſſein d'aller la nuit ſuivante à Vaïla, ou à Pandino, comptant que de l'un ou de l'autre de ces deux poſtes, il intercepteroit les vivres qu'ils tiroient de Crémone & de Crême. Les Généraux Venitiens ayant pénétré ſon deſſein, convinrent tous qu'il falloit décamper, & prendre ailleurs un poſte avantageux proche des François, afin de les tenir toujours en échec. Le Comte de Pitigliano étoit d'avis qu'on différât au lendemain; mais d'Alviane remontra ſi vivement, qu'il étoit néceſſaire de prévenir l'ennemi, qu'on réſolut enfin d'exécuter ſon avis ſur le champ.

(*a*) Ce fut un Samedy 12 de May. (*b*) Le Lundy 14.

Il y avoit deux chemins pour aller à Vaïla & à Pandino; l'un plus bas près de la Riviere, & qui étoit le plus long, parce qu'il étoit oblique; l'autre plus éloigné de l'Adda, mais plus droit & plus court; ces deux chemins formoient un arc. Le Roy fit prendre le premier à ſon Armée, que l'on diſoit être de plus de 2000 Lances, de 6000 Suiſſes, & de 1200 hommes d'autre Infanterie, partie Gaſcons, partie Italiens; elle étoit d'ailleurs bien pourvûe d'artillerie, & d'un grand nombre de Pionniers. Celle des Venitiens prit l'autre chemin à la droite des ennemis; elle étoit compoſée de 2000 hommes d'Armes, de plus de 20000. hommes d'Infanterie, & d'un grand nombre de Chevaux-Légers, partie Italiens, partie tirés de la Grece: ils étoient à la tête de l'Armée, & marchoient plus ſerrés qu'à l'ordinaire, ne pouvant s'étendre ſuivant leur coutume, à cauſe des hayes & des buiſſons, dont le terrain qui ſéparoit les deux Armées, & qui les cachoit l'une à l'autre, étoit rempli. Ainſi les Venitiens ayant pris le chemin le plus court, devancerent l'Armée Françoiſe, dont le front ſe trouva par ce moyen tout proche de l'arriere-garde des ennemis; d'Alviane y étoit avec 800 hommes d'Armes, & preſque toute l'élite de l'Infanterie: ce Général ne s'attendant pas à combattre dans ſa marche, laiſſoit aller ſes Soldats aſſez mal en ordre. L'avant-garde Françoiſe, où étoient 500. Lances & les Suiſſes, étoit commandée par Charles d'Amboiſe, & par Jean-Jacques Trivulce. 1509.

Soit que d'Alviane fut emporté par ſon impétuoſité naturelle, ou qu'il jugeât que la bataille étoit inévitable, il dépêcha ſur le champ vers le Comte de Pitigliano, qui marchoit devant avec le reſte de l'Armée, pour l'avertir du danger où il ſe trouvoit, & pour le prier de venir à ſon ſecours. Le Comte lui fit dire de continuer ſon chemin, & d'éviter le combat, tant parce que la prudence l'exigeoit, que par déférence aux ordres du Sénat. Cependant d'Alviane avoit placé ſon Infanterie avec ſix pieces de canon ſur une petite chauſſée, faite pour retenir un torrent, qui ſéparoit les deux Armées, & qui étoit alors preſque à ſec; il chargea les ennemis avec tant de fureur, qu'il les fit plier, à la faveur des vignes qui embarraſſoient leur Cavalerie. Cet avantage lui donna de grandes eſpérances de la victoire. Mais le corps de bataille de l'Armée du Roy, où ce Prince étoit en perſonne, s'étant avancé,

1509. les deux premiers Eſcadrons prirent les Venitiens par derriere, & rétablirent le combat.

On combattit de part & d'autre pendant trois heures avec une égale furie. D'un côté les François ranimés à la vûe du ſecours qui leur arrivoit, & combattant dans un lieu plus découvert, où leur Cavalerie ſupérieure à celle des Venitiens, pouvoit agir aiſément, étoient encore excités par la préſence du Roy. Ce Monarque (*a*) s'expoſoit au feu comme le moindre ſoldat, & il ſe portoit par tout où il falloit donner des ordres, employant à propos les exhortations & les menaces. D'un autre côté l'Infanterie Venitienne encouragée par le premier ſuccès, fit des efforts incroyables; & d'Alviane remplit tous les devoirs d'un grand Capitaine, & d'un Soldat intrépide. Mais ſes troupes déja beaucoup affoiblies par la Cavalerie Françoiſe, eurent encore un autre déſavantage à eſſuyer. Il vint à tomber pendant le combat une pluye, qui rendit le terrain ſi gliſſant, que leur Infanterie ſe ſoutenoit à peine. D'ailleurs n'étant point ſecourües par le reſte de l'Armée, elles commencerent à être fort embaraſſées. Neanmoins combattant encore avec une extrême valeur, non plus dans l'eſperance de vaincre, qu'elles venoient de perdre, mais ſeulement pour mourir avec gloire, elles tinrent long-tems la victoire en balance, & vendirent cherement leur vie. Enfin ayant perdu les forces, plutôt que le courage, ces braves Soldats ne voulurent point tourner le dos, & ils ſe firent preſque tous tuer ſur la place. Un de ceux qui moururent le plus glorieuſement dans cette occaſion, fut Pierre Marquis Del-Monte à S.-Maria en Toſcane; il avoit long-tems ſervi les Florentins dans la guerre de Piſe, & il étoit alors Colonel d'Infanterie dans l'Armée Venitienne.

La vigueur de cette partie de l'Armée fit croire à beaucoup de gens, que ſi l'Armée entiere s'étoit trouvé à l'action, elle auroit certainement remporté la victoire. Mais le Comte de Pitigliane, qui en avoit avec lui la plus grande partie, ne voulut pas donner, ſoit qu'il craignît, comme il le diſoit, qu'en s'avançant il ne fût renverſé par la Cavalerie

(*a*) Pluſieurs gens qui ſe trouvoient fort preſſés dans cet endroit, où le feu étoit terrible, voulurent repréſenter au Roy le grand péril où il s'expoſoit. *Ceux qui ont peur*, dit-il, *n'ont qu'à ſe mettre à couvert derriere moi.*

de

de l'arriere-garde, qui avoit pris la fuite ; ſoit, comme le bruit en courut, que piqué de ce que d'Alviane avoit entrepris de combattre contre ſes ordres, & d'ailleurs n'eſpérant pas de vaincre, il jugeât plus à propos de ſauver cette partie de l'Armée, que de hazarder de la perdre toute entiere pour appuyer la témérité de l'autre. 1509.

La perte des Gens-d'armes ne fut pas conſidérable dans cette action, mais l'Infanterie Venitienne y fut très-maltraitée ; quelques-uns aſſurent qu'il en périt 8000 hommes ; d'autres diſent que de part & d'autre il n'y eût que 6000 hommes de tués en tout. D'Alviane ayant été fait priſonnier, fut mené dans la Tente du Roy. Il avoit un œil & tout le viſage meurtri, & couvert de ſang. On prit vingt groſſes pieces d'artillerie ; le reſte de l'Armée ſe ſauva, parce qu'il ne fut pas pourſuivi.

XIII. Progrès des François après cette victoire.

Telle fut la fameuſe Bataille *de la Ghiaradadda*, que d'autres appellent *de Vaïla (a)*, donnée le 14 de May, & en mémoire de laquelle le Roy fit bâtir une Chapelle dans le lieu même du combat, ſous le titre de *Sainte Marie de la Victoire*. Le vainqueur voulant profiter de l'avantage qu'il venoit de remporter, s'avança le lendemain à Caravagio. La Ville ſe rendit d'abord à compoſition, & la Citadelle en fit autant le lendemain, après avoir eſſuyé le feu du canon : le jour ſuivant Bergame ouvrit ſes portes, ſans attendre l'approche de l'Armée. Le Roy y laiſſa 50 Lances, & 1000 hommes d'Infanterie pour aſſieger la Citadelle, & marcha à Breſſe. Avant qu'il y fût arrivé, la Citadelle de Bergame ſe ſoumit ; & Marin Giorgio, & les autres Officiers de la Garniſon furent faits priſonniers, parce que le Roy s'étoit fait une regle de ne recevoir aucune Place à compoſition, ſans retenir tous les Nobles Venitiens qui s'y trouvoient : Ce n'étoit point par haine, mais ſeulement dans l'eſpérance d'en tirer de groſſes rançons qu'il en uſoit ainſi avec eux. Les Breſſans étoient bien éloignés de la fidélité de leurs Ancêtres, qui ſoutinrent un ſiége opiniâtre contre Philippe-Marie Viſconti, pour ſe conſerver à la République de Veniſe. Diſpoſés par la frayeur des armes Françoiſes, & par les conſeils du Comte Jean-François de Gambara Chef de la Faction Gibe-

(a) Nos Hiſtoriens lui donnent un troiſiéme nom, & l'appellent la Bataille d'*Agnadel*.

line à ſe donner au vainqueur, ils ſe ſaiſirent des portes de
1509. Breſſe dès le lendemain de la Bataille, & s'oppoſerent ouvertement à George Cornaro qui étoit accouru pour y jetter des troupes. L'Armée Venitienne extrêmement affoiblie par la perte de la Bataille, & ſur-tout par les déſertions, qui ſuivent toujours de pareils malheurs, s'approcha enſuite de cette Place. Gritti s'y étant rendu pour engager les Habitans à le recevoir avec des Troupes, ils ne voulurent jamais y conſentir; ainſi l'Armée ne ſe trouvant pas en ſûreté dans ces quartiers, marcha vers Peſchiera. La Ville de Breſſe ſe ſoumit auſſi-tôt au Roy, & deux jours après la Citadelle capitula. Les conditions furent, que tous ceux qui y étoient auroient la liberté de ſe retirer, excepté les Nobles Venitiens.

XIV. Conſternation des Venitiens après l'affaire de Vaila.

Il n'eſt pas poſſible de décrire, ni même de concevoir la douleur & l'épouvante des Venitiens à ces triſtes nouvelles. Ils en furent d'autant plus vivement frappés, que nourris dans une longue proſpérité, ils n'enviſagerent alors qu'un avenir funeſte. A l'eſpérance de l'Empire de toute l'Italie, dont ils ſe flattoient quelques mois auparavant, ſuccédoit la crainte de la ruine entiere de la République & de la Patrie. Une foule de Citoyens pouſſant des cris pitoyables, accouroient de tous côtés au Palais de S. Marc, où les Sénateurs étoient aſſemblés pour prendre des meſures dans ces triſtes conjonctures. Après une longue délibération, ils ſe trouverent réduits au déſeſpoir, ſentant qu'il ne leur reſtoit que de foibles reſſources ſur leſquelles ils ne pouvoient compter. Ils n'avoient pour ſe défendre que les débris d'une Armée battue, ſans force & ſans courage; & des ſujets, ou portés à la révolte, ou très-éloignés de vouloir s'expoſer en leur faveur au moindre danger. D'un autre côté ils voyoient un Roy puiſſant & victorieux, dans la diſpoſition de pourſuivre ſes ſuccès, & devant qui tout plioit d'abord. Ils concevoient facilement que s'ils n'avoient pû réſiſter au Roy de France ſeul, ils ſeroient encore dans une ſituation plus fâcheuſe, lorſqu'ils auroient à ſe défendre contre l'Empereur, que l'on diſoit être en marche, & qui ne manqueroit pas de ſe hâter au bruit de la victoire des François. Outre cela ils avoient à craindre que le Peuple, qui étoit très-nombreux à Veniſe, ne ſe révoltât contre le Sénat, ſoit par l'envie de piller, ou en haine de la Nobleſſe. Enfin, ce qui prouve juſqu'où

la frayeur pouvoit aller, ils regardoient déja comme certains tous les malheurs qu'ils craignoient. 1509.

Cependant s'étant raſſurés autant qu'il leur fut poſſible dans les conjonctures préſentes, ils réſolurent de tout tenter pour ſe raccommoder avec le Pape, l'Empereur, & le Roy Catholique, ſans ſonger à appaiſer le Roy de France, dont ils croyoient la haine ſans retour. Ils penſerent auſſi à lever de nouvelles Troupes, & à augmenter de cinquante Galeres leur Armée Navale commandée par Ange Treviſani, pour s'oppoſer à celle qu'ils avoient appris qu'on équipoit à Gênes.

Mais l'activité du Roy de France rompoit toutes leurs meſures. La Ville de Cremone ſe rendit après Breſſe; & la Citadelle, quoique très-forte, ſe ſeroit auſſi rendue, à l'exemple de celle de Pizzighiton, qui reçut les François dans le même tems, ſi le Roy avoit voulu accorder la liberté de ſe retirer à pluſieurs Nobles Venitiens qui y étoient, & entr'autres à Zacharie Contarini, homme fort riche. Le Roy laiſſa des troupes pour la tenir aſſiegée. L'Armée Venitienne, qui diminuoit ſenſiblement, s'étoit retirée du côté de Verone, où l'on refuſa de la recevoir. Elle prit ſon poſte au Champ de Mars près de cette Ville. Enſuite Louis s'avança pour prendre la Citadelle de Peſchiera; car la Ville s'étoit déja rendue. Auſſi-tôt que le canon y eût fait breche, les Suiſſes & les Gaſcons s'y jetterent avec impétuoſité, & ils égorgerent la garniſon compoſée d'environ 400 Fantaſſins. (*a*) Le Gouverneur de la Citadelle, qui l'étoit auſſi de la Ville, fut fait priſonnier; & le Roy le fit pendre aux créneaux avec ſon fils, voulant par cet exemple de cruauté intimider la garniſon de la Citadelle de Cremone. Ainſi dans l'eſpace de quinze jours écoulés depuis ſa victoire, le Roy de France ſe rendit maître de ce qui devoit lui revenir ſuivant le Traité de Cambray, à l'exception de la Citadelle de Cremone; conquête très-utile par rapport au Duché de Milan, & qui augmentoit les revenus de Louis de plus de 200000 ducats par an.

XV. Conquêtes de l'Armée du Pape ſur les Venitiens dans la Romagne.

L'Empereur n'avoit pas encore commencé la guerre. Mais le Pape avoit envoyé dans la Romagne une Armée de 400 hommes d'armes, de 400 Chevaux-légers, & de 800 hommes d'Infanterie, avec l'artillerie du Duc de Ferrare, qu'il avoit fait

(*a*) Il ſe nommoit André de Riva, ſelon les Hiſtoriens de Veniſe.

Gonfalonnier de l'Egliſe, titre honorable aujourd'hui, mais
1509. ſans autorité. Cette Armée étoit commandée (*a*) par François de Caſtel-del-Rio Cardinal de Pavie, Légat Apoſtolique, & par François-Marie de la Rovere, fils de Jean, frere du Pape: Celui-ci étoit devenu Duc d'Urbin l'année précédente par le décès de Guy-Balde ſon oncle maternel, mort ſans enfans, & auquel il ſucceda en vertu d'une adoption confirmée par le Pape dans le Conſiſtoire.

L'Armée du Pape courut le Pays depuis Ceſene juſque vers Cervie, & elle parut enſuite entre Imola & Faenza; elle prit la Ville de Solarolo, & après avoir demeuré quelques jours à la Baſtia, qui eſt à trois milles de Faenza, elle ſe rendit à Briſighella, capitale du Val-di-lamoné. Jean-Paul Manfroné s'y étoit jetté avec huit cens Fantaſſins & quelques chevaux: cet Officier étant allé au-devant des ennemis, donna dans une embuſcade, où Jean-Paul Baglioné, & Ludovic de la Mirandole, qui étoient au ſervice du Pape, le chargerent vivement. Il voulut ſe ſauver dans la Place, mais les ennemis y entrerent pêle mêle avec ſes gens. Dans cette confuſion il tomba de cheval, & il eût bien de la peine à gagner la Citadelle, où le premier coup de canon que tirerent les ennemis, mit le feu aux poudres, ce qui effraya tellement les aſſiegés, qu'ils ſe rendirent à diſcrétion. L'Armée s'étant emparée de toute la Vallée, paſſa dans la Plaine, où elle prit Granarolo, & toutes les autres Places du Territoire de Faenza; après quoi elle alla aſſieger Ruſſi, ſitué entre cette Ville & Ravenne. Il n'étoit pas facile de prendre ce Château; car outre qu'il étoit bien fortifié, & environné d'un foſſé large & profond, il y avoit une bonne garniſon de ſix cens Fantaſſins étrangers: d'ailleurs l'Armée du Pape, quoique nombreuſe & tout nouvellement augmentée de 3000 Suiſſes, n'étoit pas fort à craindre, tant par l'inexpérience des Chefs, que par leur déſunion; ce qui étoit cauſe qu'elle n'avoit pas fait de grands progrès juſques-là dans la Romagne, malgré la foibleſſe des Venitiens. Neanmoins Ruſſi ſe rendit à compoſition après dix jours de ſiege; & il arriva encore que Jean

(*a*) François Alidoſio natif d'Imola, de la Famille des Seigneurs de *Caſtel-del-Rio*. Jule II. dès qu'il fut Pape, le fit Tréſorier Général de la Chambre Apoſtolique; enſuite Evêque de Mileto le 7 de Mars 1504, puis Evêque de Pavie le 30 de May 1505, & enfin Cardinal. Mezeray dit qu'il étoit ſon *Mignon*. Il l'avoit auſſi été de Sixte IV. oncle de Jule, ainſi il ne devoit pas être jeune.

Greco, Capitaine de Stradiots, étant ſorti de Ravenne avec ſa Compagnie, fut battu & fait priſonnier par Jean Vitelli Officier de l'Armée du Pape. 1509.

Les conquêtes du Roy de France, firent que la Ville de Faenza, qui dépendoit d'elle-même, parce qu'il y avoit peu de troupes Venitiennes, promit de ſe ſoumettre à la domination du Pape, ſi elle n'étoit ſecourue dans quinze jours. Après cette convention, cinq cens Fantaſſins Vénitiens en ſortirent ſur la parole du Légat; mais le Duc d'Urbin fit piller tous leurs bagages. La Ville de Ravenne ſe rendit auſſi aux approches de l'Armée. Ce fut ainſi que le Pape, plus à la faveur de la victoire des François, que par la force de ſes armes, conquit enfin les Places de la Romagne, où il ne reſtoit aux Venitiens que la Citadelle de Ravenne.

XVI. Les Venitiens ſont attaqués de toutes parts.

Ces Républicains découvroient chaque jour de nouveaux ennemis, depuis la défaite de leur Armée. Le Duc de Ferrare, qui juſques-là ne s'étoit point déclaré, chaſſa de Ferrare le *Bis domino* (*a*), Magiſtrat que les Venitiens y tenoient ſuivant d'anciens Traités, pour rendre la juſtice à leurs ſujets. Le Duc ayant pris en même-tems les armes, rentra ſans aucun obſtacle dans le Poleſine de Rovigo, & foudroya à coups de canon les Vaiſſeaux des Venitiens qui étoient ſur l'Adige. Le Marquis de Mantoue reprit Aſola & Lunato, Places que les Venitiens avoient enlevées à Jean-François de Gonzague (*b*) ſon biſayeul, durant leurs guerres contre Philippe-Marie Viſconti. En Iſtrie Criſtophe Frangipani s'empara de Piſinio & de Divinio, & le Duc de Brunſwik (*c*) étant entré dans le Frioul avec 2000 hommes par ordre de l'Empereur, prit Feltro & Bellona. A la nouvelle de la victoire des François, Trieſte & les autres Places, dont la conquête avoit attiré tant de maux aux Venitiens, retournerent ſous la domination de l'Empereur. Les Comtes de Lodroné s'emparerent de quelques Places dans leur voiſinage. Enfin l'Evêque de Trente ſe ſaiſit de Riva-di-Trento & d'Agreſté. Mais aucune de ces pertes n'effraya tant les Venitiens, que la priſe de Peſchiera,

(*a*) D'autres Auteurs Italiens nomment ce Magiſtrat le *Vis domino*: celui qui l'étoit alors s'appelloit Louis de *Mula*.

(*b*) Ce fut le premier Marquis de Mantoue, créé par l'Empereur Sigiſmond en 1433. Il mourut en 1444.

(*c*) Henry, ſurnommé *le Jeune*, fils d'Othon de Brunſwik & d'Anne de Naſſau. Il mourut à Paris en 1533.

1509. parce qu'ils avoient compté que cette forte Place arrêteroit l'impétuosité des François.

XVII. Ils prennent la résolution d'abandonner leurs Etats de Terre Ferme.

Accablés de tant de disgraces, ils oublierent la gloire & la splendeur de leur République ; & ils prirent avec plus de précipitation que de prudence l'étrange parti d'abandonner leurs Etats de Terre-Ferme, & de se réduire à l'Empire de la Mer. Leur principal motif, fut d'ôter au Roy de France l'occasion de songer à Venise, où ils craignoient que ses approches ne causassent quelque désordre. Cette crainte n'étoit pas sans fondement ; la Ville étoit remplie d'étrangers, qui auroient saisi cette occasion de la piller. D'ailleurs le Peuple portoit impatiemment qu'étant aussi anciens habitans de Venise que les Nobles, & qu'ayant la plûpart une même origine qu'eux, il fut néanmoins exclus des honneurs & des dignités, & traité presqu'en tout comme l'esclave de cette fiere Noblesse. Le Sénat saisit encore avec empressement une autre raison, à laquelle l'abattement où l'on étoit, donna un poids qu'elle n'avoit pas ; ce fut de se persuader, que si jamais la fortune leur redevenoit favorable, ils rentreroient facilement dans leur Domaine qu'ils auroient abandonné d'eux-mêmes, supposans que dans ce cas les Peuples n'ayant rien à craindre de leur ressentiment, reviendroient à eux plus volontiers. Cette résolution étant prise, les Venitiens retirerent à Mestré leur Armée, qui étoit réduite à fort peu de monde, & où il ne regnoit plus aucune discipline. Ils donnerent ordre aux Officiers qu'ils avoient à Padoue, à Verone, & dans les autres Villes destinées à l'Empereur par le Traité de la Ligue, de les laisser au pouvoir des habitans, & de se retirer.

XVIII. Ils députent vers l'Empereur pour tâcher de le fléchir ; mais inutilement.

Ils envoyerent en même-tems à ce Prince Antoine Justiniani pour tâcher d'obtenir la paix, à quelque condition que ce fût. Cet Ambassadeur s'efforça de le fléchir par un discours bas & rampant ; mais ce fut inutilement ; car, l'Empereur ne voulut entrer dans aucun Traité sans le Roy de France. Il ne me paroît pas hors de propos, pour mieux faire connoître l'extrême humiliation où descendit alors cette République, qui depuis plus de deux cens ans n'avoit point éprouvé de malheurs, d'inférer ici cette (a) Harangue, sans y rien changer.

(a) Justiniani l'avoit composée en Latin.

1509.

XIX. Harangue basse & rampante de leur Ambassadeur.

(*a*) » Les anciens Philosophes, & les plus grands Hommes du Paganisme ont dit avec raison, que la véritable gloire, » la plus sure, & la seule qui donne l'immortalité, consiste à » se vaincre soi-même; ils ont mis à juste titre cette victoire » au-dessus des conquêtes, des trophées, & des triomphes; » c'est elle qui a rendu le nom du grand Scipion plus célébre » que ne l'ont jamais fait ses exploits & la prise de Carthage; » & c'est par elle qu'Alexandre le grand s'est immortalisé: En » effet jamais la gloire de ce Conquérant ne fut plus brillante que » lorsque Darius, vaincu par ce rival dans une grande bataille (*b*) » s'écria: *Dieux immortels, daignez rétablir mon Empire; ou si* » *vous en avez ordonné autrement, ne me donnez point d'autre Suc-* » *cesseur que cet ennemi si débonnaire, & ce vainqueur si rempli de* » *modération.* Césat, dont vous portez le nom & la Couronne; » Césat, dont vous possédez la libéralité, la magnificence, & » les autres vertus; Césat ne mérita-t-il pas d'être mis au nom- » bre des Dieux par ses bienfaits, par sa douceur, & par sa » clémence? Enfin le Sénat & le Peuple Romain, ces vain- » queurs du monde, dont la puissance réside aujourd'hui en » vous seul, & dont vous représentez la Majesté, ne soûmi- » rent-ils pas plus de Nations par cette même clémence, cette » même douceur, & leur équité, que par l'effort de leurs armes » victorieuses?

» Votre Majesté va se couvrir d'une gloire immortelle, si » lorsqu'Elle tient dans sa main le sort des Venitiens, rete- » nue par la considération de l'instabilité des choses humaines, » Elle sçait en user avec modération, & préfere la Paix aux » événemens incertains de la Guerre. Il n'est pas nécessaire de » chercher des exemples chez les étrangers ni dans l'antiquité, » pour prouver l'inconstance de la fortune; nos malheurs en » sont une preuve trop certaine. La République de Venise » qui étoit si florissante il y a quelques mois, & dont on » parloit avec admiration, non seulement dans toute l'Europe,

(*a*) Les Venitiens prétendent que cette Harangue est supposée, & que bien loin qu'Antoine Justiniani l'ait prononcée devant l'Empereur Maximilien, il ne lui fut pas même permis dans les Etats. Ce fait peut bien prouver que la Harangue ne fut pas prononcée, mais il ne prouve point qu'elle n'ait pas été composée & préparée par Justiniani. Voïez le Diction. de Bayle, art. *Guicciardin*, Note (*k*).

(*b*) Ou plutôt lorsqu'il apprit que sa femme avoit trouvé toutes sortes d'égards à la Cour d'Alexandre. *V. Q. Curt. L. 5.*

1509. » mais encore dans l'Aſie, dans l'Afrique, & juſqu'aux ex-
» trêmités du Monde; cette République, dis-je, ébranlée par
» la perte d'une bataille, ou plutôt par le déſavantage d'une lé-
» gere action, ſe voit aujourd'hui privée de toute ſa ſplen-
» deur, dépouillée de ſes richeſſes, déchirée, foulée aux pieds;
» dans le beſoin de toutes choſes, & ſur-tout dépourvue de ſages
» conſeils; enfin tellement abattue, qu'on n'y trouve plus au-
» cune trace de ſon ancienne vigueur, & de ſon courage.

» Mais, que les François ne s'attribuent pas la gloire de
» cette triſte ſituation. On a vû pluſieurs fois les Venitiens en bute
» à de plus grands maux, ſans en être accablés, & ſur-tout
» dans les guerres qu'ils ont ſoutenues contre les Turcs. On
» les a vûs ſouvent devenir vainqueurs de vaincus qu'ils étoient;
» ſans doute qu'ils ſe ſeroient relevés avec la même force dans
» cette occaſion, s'ils n'avoient pas été arrêtés par le nom
» redoutable de Votre Majeſté, & par la réputation de l'in-
» vincible valeur de ſes Troupes. Nous en avons été telle-
» ment frappés, que nous avons perdu toute eſpérance, non
» ſeulement de vaincre, mais même de pouvoir réſiſter; c'eſt
» pourquoi mettant bas les armes, nous n'avons recours qu'à
» la clémence infinie, ou plutôt divine de Votre Majeſté,
» que nous eſpérons qui nous ſera favorable dans la miſere où
» nous ſommes réduits. Ainſi proſternés à vos pieds, nous vous
» prions, nous vous ſupplions, nous vous conjurons de la part
» du Doge, du Sénat, & du Peuple de Veniſe, d'avoir pitié
» de notre triſte ſituation, & de ſoulager nos maux.

» Nous nous ſoumettrons à toutes les conditions de Paix
» qu'il plaira à Votre Majeſté de nous impoſer, & nous les
» recevrons comme dictées par la raiſon & l'équité. Si vous
» nous permettez de nous les preſcrire à nous-mêmes, nous
» conſentons que tout ce que nos Ancêtres ont enlevé à l'Em-
» pire, ou au Duché d'Autriche, retourne à Votre Majeſté,
» comme à ſon Maître légitime. Pour vous rendre cette reſti-
» tution plus agréable, nous y joignons tout ce que nous poſ-
» ſédons en Terre-Ferme; & pour cet effet, nous renonçons
» à tous les droits que nous pouvons y avoir, quels qu'ils puiſ-
» ſent être. Outre cela, nous payerons à Votre Majeſté, &
» aux Empereurs ſes Succeſſeurs cinquante mille ducats tous les
» ans à perpétuité: Nous obéirons à tous vos Ordres, à vos

» Decret

» crets, & à vos Loix.

» Délivrez-nous donc de l'insolence de ceux auſquels nous 1509.
» avions joint il n'y a pas long-tems nos armes, & qui deve-
» nus aujourd'hui nos plus cruels ennemis, ne desirent que l'en-
» tiere extinction du nom Venitien. Si Veniſe eſt ſauvée par
» votre bonté, nous vous regarderons comme le Pere de la
» Patrie & le Fondateur de notre Ville; nous célébrerons vos
» vertus dans nos Annales, & nous les ferons admirer à nos
» enfans d'âge en âge : en effet, quelle gloire pour Votre
» Majeſté, d'être le premier Prince qui ait vû la République
» de Veniſe à ſes pieds, implorer ſa miſéricorde, & qu'elle
» ait honoré, reſpecté, & révéré comme un Dieu. Si nos
» Ancêtres avoient été aſſez prudens pour ne point entrer
« dans les affaires d'autrui, Veniſe effaceroit par ſa ſplendeur
» l'éclat de toutes les autres Villes de l'Europe, au lieu
» qu'aujourd'hui, couverte d'opprobres, d'ignominie, & de-
» venue un objet de dériſion, elle a perdu en un moment
» l'honneur de toutes ſes victoires. Mais pour finir par où
» j'ai commencé, il eſt en votre pouvoir d'égaler la gloire
» des plus célébres conquérans, en pardonnant aux Venitiens;
» gloire que rien ne pourra jamais effacer. C'eſt à ces traits
» que tous les ſiécles reconnoîtront dans Votre Majeſté, le
» plus grand Prince & le plus débonnaire qui ait jamais été.
» C'eſt par ce bienfait ſignalé que vos fidéles Venitiens ne
» tiendront que de vous l'avantage de vivre, & de jouir du
» commerce des hommes. »

En conſéquence de la réſolution que le Sénat avoit priſe, d'abandonner le Continent, les Venitiens envoyerent un Officier dans la Pouille, pour faire remettre les Ports de cette Province au Roy d'Arragon, qui s'attendant bien à les recouvrer ſans dépenſe ni danger, par le moyen des Alliés, s'étoit contenté d'envoyer d'Eſpagne une fort petite Eſcadre, qui s'étoit emparée de quelques Places de peu d'importance dans les Territoires de ces Villes Maritimes. Ils envoyerent auſſi en Romagne (*a*) un Secretaire de la République, pour rendre au Pape ce qu'ils y poſſédoient encore, à condition que Jean-Paul Manfroné & les autres priſonniers ſeroient délivrés : Qu'ils pourroient retirer leur artillerie des Places, & que la

(*a*) Il ſe nommoit Jacques Caroldo.

garniſon de la Citadelle de Ravenne auroit la liberté d'en ſortir.
1509. Pendant que le Pape faiſoit difficulté d'accepter ces conditions, pour ne pas déplaire aux Confédérés, cette Place lui fut livrée par la garniſon malgré le Secretaire. Jule ſe plaignit fort de ce que les Venitiens lui avoient fait plus de réſiſtance qu'à l'Empereur & au Roy d'Arragon; & quand les (*a*) Cardinaux Grimani & Cornaro Venitiens, lui demanderent l'abſolution du Monitoire, qu'ils diſoient être dûe à la République, puiſqu'elle avoit offert la reſtitution dans les vingt-quatre jours, il la leur refuſa, ſous prétexte que les offres du Sénat ayant été conditionnelles, on n'avoit pas ſatisfait au Monitoire, qui d'ailleurs portoit qu'outre les Places, on en reſtitueroit les revenus, & tout ce qui avoit été pris aux Egliſes & au Clergé.

Ainſi les affaires de la République de Veniſe ſe ruinoient par des pertes fréquentes qui ſe ſuivoient de près; toutes les reſſources ſur leſquelles elle avoit fondé quelque eſpérance, lui manquoient, & il n'y avoit preſque plus d'apparence qu'elle pût ſauver ſa liberté après la perte de tant d'Etats. Une révolution ſi ſurprenante, produiſit différens effets dans l'eſprit des Italiens. La plûpart s'en réjouiſſoient, par le ſouvenir de l'extrême ambition & de l'orgueil des Venitiens, qui leur faiſant mépriſer toutes les regles de la juſtice & de la bonne foi, les avoient portés à s'emparer de tout ce qu'ils avoient eû occaſion de prendre, & à laiſſer paroître un deſſein formé de ſubjuguer toute l'Italie, ce qui les avoit rendus généralement odieux. Mais d'autres, dont les réflexions alloient plus loin, & qui ſentoient tout le malheur de la Patrie, ſi elle venoit à être entierement réduite ſous une domination étrangere, voyoient avec douleur la ruine d'une République ſi noble, l'ancien azile, le ſiége de la liberté, l'honneur de l'Italie, & la ſeule puiſſance capable d'arrêter les Ultramontains.

XX. Le Pape jaloux de l'agrandiſſement de l'Empereur & du Roy de France, entreprend de ſoutenir les Venitiens.

Le Pape ſur-tout, jaloux de la puiſſance de l'Empereur & du Roy de France, commença à être touché de l'humiliation des Venitiens; & il réſolut de les ſoutenir ſecretement, pour empêcher leur ruine entiere, & de ſuſciter à ces deux Princes des occupations, qui leur otaſſent les moyens de l'opprimer lui-même. Ainſi il reçut favorablement une Lettre que lui écrivit

(*a*) Dominique Grimani, & Marc Cornaro, tous deux créatures d'Alexandre VI.

le Doge de Veniſe ; ce Magiſtrat le ſupplioit, en des termes fort ſoumis, de vouloir bien admettre ſix Ambaſſadeurs des principaux du Sénat, que la République avoit choiſis, pour aller lui demander très-humblement pardon, & recevoir l'Abſolution. Après avoir lû cette Lettre dans le Conſiſtoire, & allégué l'ancien eſprit de l'Egliſe, qui n'étoit pas d'uſer de rigueur envers ceux qui ſe repentant de leurs fautes, en demandoient pardon, il conſentit à recevoir les Ambaſſadeurs. Ceux de l'Empereur & du Roy de France s'y oppoſerent fortement, & lui repréſenterent, que ſuivant le Traité de Cambray, il étoit obligé de pourſuivre les Venitiens par les armes ſpirituelles & temporelles, juſqu'à ce que les Alliés ſe fuſſent remis en poſſeſſion de tout ce qui leur avoit été enlevé. Il leur répondit, que quoiqu'il reçût les Ambaſſadeurs du Sénat, ſon intention étoit de ne donner l'Abſolution, qu'après que l'Empereur, qui étoit le ſeul qui n'eût pas entierement recouvré tout ce qu'il prétendoit lui appartenir, n'auroit plus rien à deſirer. 1509.

XXI. Louis XII. borne lui-même ſes conquêtes; & s'en tient aux termes du Traité de Cambray.

Cette démarche du Pape donna un commencement d'eſpérance aux Venitiens: mais ce qui les raſſura bien davantage, fut la réſolution que prit le Roy de France, de s'en tenir de bonne foi aux termes du Traité de Cambray, & de ſe contenter de ce qui lui appartenoit, ſans permettre que ſon Armée paſſât plus avant. Il étoit en ſon pouvoir de s'emparer, ſans nul obſtacle, de Verone, de Padouë, & de toutes les autres Villes que les Venitiens avoient abandonnées. Les Veronois lui envoyerent même des Députés pour ſe donner à lui; mais il voulut qu'ils portaſſent les clefs de leur Ville à l'Ambaſſadeur de Maximilien, qui étoit dans ſon Camp; & il termina ſes conquêtes par la priſe de Peſchiera: cette Place appartenoit au Marquis de Mantoue, ſur les Ancêtres duquel les Venitiens l'avoient uſurpée en même tems qu'Aſola & Lonato; néanmoins Louis la retint pour lui, parce qu'elle étoit à la bienſéance de ſes Etats de Milan; mais il en réſerva les revenus à ce Prince, qui n'avoit oſé la lui refuſer, & promit de lui donner un équivalent en échange. La Citadelle de Cremone s'étoit auſſi rendue dans le même tems; il avoit accordé la vie & les biens à toute la garniſon; mais ceux qui étoient nés ſes ſujets, & les Nobles Venitiens demeurerent pri-

ſonniers de guerre, avec aſſurance de la vie.

1509. L'exemple de Verone fut ſuivi par Vicence, Padoue, & les autres Villes, à l'exception de Treviſe. Abandonnée par les Magiſtrats, & par la garniſon Venitienne, elle ſe ſeroit donnée à l'Empereur, s'il y eût envoyé les moindres troupes, ou même une ſeule perſonne d'autorité: mais il n'y vint que Leonard de Dreſſino, banni de Vicence, qui avoit déja pris poſſeſſion de Padoue au nom de Maximilien. Cet homme, quoique venu ſans troupes, ſans ſuite, & ſans aucun caractere, avoit néanmoins été reçû dans la Ville, lorſque quelques bannis nouvellement rétablis par les Venitiens, & que ce bienfait leur avoit attachés, commencerent à ſe ſoulever. Ils furent appuyés par la Populace, ayant à ſa tête un certain Cordonnier nommé *Marc*, qui alla planter l'Etendart de Veniſe dans la grande Place, accompagné d'une grande multitude, qui crioit: *Vive ſaint Marc, nous ne voulons point d'autres Maîtres que les Venitiens.* Cette chaleur fut fomentée par l'Ambaſſadeur de Hongrie, qui ſe trouva-là par hazard en allant à Veniſe. Ainſi Dreſſino fut chaſſé de Treviſe, où l'on fit entrer ſept cens hommes de pié Venitiens. Quelques jours après l'Armée, qui venoit d'être renforcée par de l'Infanterie tirée d'Eſclavonie, & par celle qui étoit revenue de Romagne, entra dans la Ville, au lieu de ſe poſter comme elle l'avoit projetté, en quelque lieu avantageux entre Maghera & Meſtré. Les Venitiens ſe mirent auſſi-tôt à faire fortifier Treviſe en grande diligence, & ils envoyerent leur Cavalerie faire des courſes dans tout le Pays circonvoiſin, pour ramaſſer le plus de vivres qu'il leur ſeroit poſſible, non ſeulement pour cette Place, mais encore pour Veniſe, où ils en mirent une prodigieuſe quantité.

XXII. Treviſe ſe conſerve aux Venitiens.

XXIII. Négligence & mauvaiſe conduite de l'Empereur, qui reſte dans l'inaction pendant toute cette Guerre.

La principale cauſe de cet événement, qui commença à faire eſpérer aux Venitiens qu'ils pourroient conſerver quelque partie de leur Etat, & l'origine des changemens qui arriverent enſuite dans les affaires, furent la négligence & la mauvaiſe conduite de l'Empereur. On n'avoit pas entendu parler de lui pendant le cours de toutes les victoires des François, quoiqu'elles lui euſſent procuré la reſtitution de pluſieurs Villes, qu'il lui auroit été facile de conſerver. Après le Traité de Cambray, il avoit paſſé quelque tems en Flandre pour y faire de l'argent;

mais il ne l'eût pas plûtôt reçû, qu'il le diſſipa en folles dépenſes ſelon ſa coutume. Il partit néanmoins de Malines avec une Armée, & tout l'aparcil de l'Empire, & il s'approcha de l'Italie, publiant qu'il vouloit commencer la Guerre avant le terme marqué dans le Traité; mais toujours arrêté par les mêmes difficultés, & par ſon indigence ordinaire, il n'avança pas plus loin. Néanmoins le Pape, à qui la crainte des Armes Françoiſes faiſoit ſouhaiter alors la préſence de l'Empereur en Italie, lui avoit envoyé Conſtantin de Macédoine avec cinquante mille ducats, pour l'engager à s'y rendre au plûtôt. Outre cela il lui avoit permis de ſe ſervir de cent mille autres ducats, qu'on gardoit depuis quelque tems en Allemagne pour faire la guerre aux Infidéles. Le Roy de France lui en avoit encore payé cent mille pour l'inveſtiture du Duché de Milan. Mais ces ſommes n'avoient pû ſuffire à ſes profuſions; de ſorte que lorſqu'il apprit à Inſpruck la défaite des Venitiens à Vaïla, il ne put en partir faute d'argent; & il envoya ſeulement le Duc de Brunſwik pour reprendre le Frioul. Enfin il ſe rendit à Trente, d'où il écrivit au Roy de France, pour le remercier de ce que par ſon moyen il avoit recouvré ſes Places; il lui mandoit que pour lui donner une preuve de ſa reconnoiſſance, & pour effacer entierement la mémoire du paſſé, il avoit fait brûler un Livre que l'on conſervoit à Spire, & qui contenoit toutes les injures faites par les Rois de France aux Empereurs, à l'Empire & à la Nation Germanique. 1509.

Le Cardinal de Rouen alla le trouver à Trente le 13 de Juin, & lui promit de la part du Roy cinq cens Lances. Ce Miniſtre fut reçû de l'Empereur avec de grands honneurs, & après avoir réglé toutes choſes à l'amiable, ils convinrent d'un jour pour une Conférence entre ce Prince & le Roy en pleine campagne auprès de la Ville de Garde, ſur les Confins de leurs Etats. Le Roy ſe mit en chemin pour s'y trouver au jour marqué, & l'Empereur vint juſqu'à Riva-di-Trento; mais après y avoir reſté deux heures, il s'en retourna bruſquement à Trente, & manda au Roy, que certains accidens nouvellement arrivés dans le Frioul, l'obligeoient de partir, le priant de l'attendre à Crémone, parce qu'il reviendroit inceſſamment pour l'entrevûe projettée.

Cette démarche, s'il eſt poſſible de pénétrer les véritables

1509. motifs d'un Prince auſſi léger, fut attribuée par quelques-uns, à des ſoupçons qu'il n'avoit pas été difficile d'inſpirer à un homme naturellement fort crédule: D'autres crurent que comme il avoit une petite Cour & peu de troupes, il eut honte de paroître à l'entrevûe dans un état ſi différent de la pompe & de la grandeur du Roy de France. Quoiqu'il en ſoit, Louis qui avoit envie de licentier promptement ſon Armée, pour ſe décharger d'une ſi grande dépenſe, & ſouhaitant encore plus de repaſſer les Monts, retourna à Milan, ſans vouloir attendre davantage; quoique Matthieu Lango devenu Evêque *de Gurk*, que l'Empereur lui avoit envoyé, & qui le ſuivit juſqu'à Crémone, l'en preſſât fort, l'aſſurant que ſon Maître ne manqueroit pas au rendez-vous.

La retraite du Roy & de ſon Armée, fit perdre à Maximilien beaucoup de ſa réputation. Il avoit néanmoins aſſez de troupes pour mettre de bonnes garniſons dans Padoue, & dans les autres Villes; mais il ne prit aucunes de ces meſures, ſoit par ſa négligence naturelle, ſoit qu'il eût en tête de faire auparavant d'autres entrepriſes, ſoit enfin qu'il lui parût plus honorable d'avoir avec lui toutes ſes forces à ſon entrée en Italie. Suppoſant même que l'objet de la Ligue étoit entierement rempli, il propoſa aux Confédérés de joindre leurs troupes aux ſiennes pour attaquer la Ville de Veniſe. Le Roy de France prêta l'oreille à cette propoſition, mais le Pape en étoit bien éloigné, & le Roy d'Arragon s'y oppoſa ouvertement.

XXIV. Fin de la Guerre de Piſe; & réduction de cette Ville.

Dans ce tems-là les Florentins terminerent enfin la guerre de Piſe. Depuis qu'ils avoient tout mis en uſage pour empêcher qu'il n'entrât des vivres dans la Ville ni par mer ni par terre, la diſette y croiſſoit de jour en jour; les Païſans, & le menu Peuple ne voulant plus la ſupporter, les principaux Citoyens qui avoient le Gouvernement en main, & qui étoient appuyés par la plus grande partie de la jeuneſſe, feignirent pour les amuſer de lier une négociation avec les Florentins, par la médiation du Seigneur de Piombino. En effet (*a*) Nicolas Machiavel Secretaire de la République de Florence, & quelques Députés de Piſe choiſis par les deux Ordres des Habitans de la Ville & du Territoire, ſe rendirent à Piom-

(*a*) Il a donné pluſieurs Ouvrages, entr'autres des Maximes de Politique fort dangereuſes.

bino, où les Piſans eurent l'artifice de conſumer beaucoup de tems ſans rien conclure. 1509.

Cependant il n'étoit pas aiſé de leur couper tout-à-fait les vivres, ſurtout pendant la nuit, à cauſe de l'étendue du Pays, plein de foſſés & de marais; d'ailleurs l'inclination des Lucquois les portoit toujours à leur en fournir autant qu'ils le pouvoient en ſecret, nonobſtant leur nouveau Traité avec les Florentins; enfin le courage déterminé des Piſans les pouſſoit à s'expoſer hardiment à toutes ſortes de dangers pour en avoir. Ainſi les Capitaines Florentins prirent la réſolution de diviſer leurs troupes en trois corps, afin de pouvoir faire une garde plus exacte. Ils poſterent l'un à Mezzana hors la Porte des Plages; le ſecond à S. Pier-à-Reno, & à Saint Jacque du côté de la Porte de Lucques; & le troiſiéme auprès de l'ancienne Egliſe de S. Pier-in-Grado, qui eſt entre Piſe & l'embouchure de l'Arno. Ils mirent dans chacun de ces poſtes, qu'ils firent bien fortifier, mille Fantaſſins, avec un bon nombre de Cavalerie; & pour mieux garder le côté des Montagnes, & le chemin du Val-d'Oſolé, qui va au Mont S. Julien, ils firent conſtruire vers le grand Hôpital, un Fort capable de contenir deux cens cinquante hommes de pié.

Les Piſans ſe trouverent par-là extrêmement ſerrés, & ne pouvant ſe dégager à force ouverte, ils eurent recours à la ruſe. Un jeune Piſan de baſſe extraction, nommé Alfonſe *del Mutolo*, ayant été pris quelque tems auparavant par des Soldats Florentins, avoit été fort bien traité par Canaccio de Pratovecchio, dont il étoit priſonnier. Ce jeune homme offrit aux Florentins de leur faire livrer la Porte de Lucques; les troupes, qui étoient poſtées à ſaint Jacque, devoient s'avancer vers cette Porte durant la nuit pour s'en emparer, & l'Armée ſe ſeroit enſuite approchée plus près de la Ville. Le deſſein des Piſans étoit d'introduire dans la Ville une partie de ces troupes, de faire main baſſe ſur elles, & en même-tems d'attaquer un autre quartier des Florentins; mais ceux-ci ſe conduiſirent avec tant de précaution, que les ennemis ne tirerent d'autre fruit de leur ſtratagême que la mort d'un petit nombre de ſoldats qui s'étoient avancés au ſignal dont on étoit convenu. Canaccio, ſur la foi duquel on avoit accepté la propoſition, & Paul de Parrana, Capitaine d'une Compagnie de Chevaux-Légers, y périrent auſſi.

1509. Le mauvais ſuccès de cette tentative, ôta toute eſpérance à la Ville de Piſe. Il n'y entroit rien à l'exception de quelques grains qu'on y tranſportoit ſecretement, & avec un péril extrême. D'ailleurs les Florentins forçoient les bouches inutiles à y reſter, en faiſant ſouffrir différens ſupplices à ceux qui ſortoient de la Ville. Tout ce qui étoit néceſſaire à la vie, s'achetoit à un prix exceſſif, & il s'en falloit bien qu'il y en eût ſuffiſamment pour tout le monde; de ſorte que beaucoup de gens moururent de faim. Cependant malgré cette affreuſe néceſſité, ceux qui commandoient dans la Place, perſiſtoient toujours dans leur opiniâtre réſolution; ils aimoient mieux laiſſer périr entierement la patrie, que de ſe rendre; ils imaginoient chaque jour quelque nouveau ſtratagême pour tromper le Peuple: ſur-tout ils lui faiſoient eſpérer les ſecours de l'Empereur, qui obligeroit les Florentins à lever le ſiege. Mais enfin un grand nombre de gens de la campagne, & particulierement ceux qui avoient été de la Conférence de Piombino, où ils avoient vû quelles étoient les intentions des Florentins, ſe ſouleverent, & forcerent les Chefs à renoüer la négociation.

Elle fut d'abord repriſe avec (*a*) Alamano Salviati, Commiſſaire du corps d'Armée, qui étoit poſté à S. Pier-in-Grado, & enſuite transférée à Florence, où les Députés de Piſe ſe rendirent. Après bien des conteſtations, & que les mêmes Chefs des Piſans eurent fait tous leurs efforts pour la rompre, le Traité (*b*) fut enfin conclu. Il n'y avoit point de doute que l'extrêmité, où les Piſans ſe trouvoient, ne les eût bientôt forcés à ſe rendre; cependant ils obtinrent des conditions très-favorables; car non ſeulement on leur pardonna tout ce qu'ils avoient fait contre la République & contre les particuliers, mais on leur accorda encore pluſieurs Privileges, & on les déchargea de la reſtitution des effets qu'ils avoient pillés, lorſqu'ils ſe révolterent; ce qui marque combien les Florentins ſouhaitoient de recouvrer cette Ville, & combien ils craignoient qu'il n'arrivât quelque contre-tems imprévû, ſurtout de la part de Maximilien, qui pourroit alléguer qu'il avoit nommé les Piſans dans la Ligue de Cambray, comme ſes Alliés, quoique le Roy de France n'eût pas accepté cette nomi-

(*a*) Il étoit beau-pere de Guichardin, Auteur de cette Hiſtoire.

(*b*) Ce fut au commencement de Juin.

nation.

nation. Mais ils aimerent mieux terminer cette affaire avec quelque désavantage pour eux, que de commettre au risque des événemens ce dont ils étoient actuellement assurés. La bonne foi, avec laquelle ils en userent dans cette occasion, est une chose bien digne de remarque; car malgré toutes les injures qu'ils avoient reçûes des Pisans, & le ressentiment dont ils devoient être animés contre eux, ils furent aussi exacts à leur tenir parole, qu'ils avoient été faciles à la leur donner. 1509.

XXV. Les Venitiens reprennent Padoue sur l'Empereur.

L'Empereur fut très-fâché de la soumission de Pise, car il s'étoit flaté ou de se rendre maître de cette Ville, qui lui auroit été d'une grande utilité pour ses desseins, ou de vendre bien cher aux Florentins la liberté d'y rentrer. Son indigence & sa légereté lui faisoient perdre toutes les occasions favorables, qui s'offroient à lui d'elles-mêmes; d'ailleurs il prenoit si peu de précautions, qu'il n'avoit presque pas un soldat dans Vicence ni dans Padoue. Tandis que se livrant à sa légereté, il alloit & venoit mal accompagné, suivant les différens projets qui lui passoient dans l'esprit, & qu'il laissoit refroidir par sa lenteur l'affection que les Peuples pouvoient avoir pour lui; les Venitiens saisirent l'occasion offerte de se remettre en possession de Padoue.

L'événement de Trevise leur avoit fait connoître qu'ils avoient commis une grande faute d'abandonner si légerement leurs Etats de Terre-Ferme, & que cette résolution, inspirée par le désespoir, avoit été non seulement trop précipitée, mais même inutile. D'ailleurs la conduite méprisable de Maximilien, le leur rendoit chaque jour moins redoutable. Il arriva encore dans ce tems-là, que plusieurs particuliers de Venise ayant voulu y faire transporter les fruits des biens qu'ils possedoient dans le Territoire de Padoue, les Habitans de cette Ville ne voulurent pas le permettre. Le ressentiment de ces particuliers, joint à l'intérêt public, anima beaucoup les Venitiens. Enfin ils sçavoient qu'il n'y avoit point de Garnison à Padoue; que la fierté des Nobles faisoit regretter au Peuple la domination moderée de la République, & que tous les gens de la Campagne étoient dans les intérêts de Venise.

Le plan de cette entreprise fut, qu'André Gritti, l'un des Proveditеurs, quitteroit l'Armée, alors composée de 400 hommes d'armes, de plus de 2000 Stradiots ou Chevaux-Legers,

& de 5000 hommes d'Infanterie, & ſe rendroit à Novalé
1509. dans le Padouan : Qu'il ſeroit joint en chemin par un détachement d'Infanterie, qu'on envoyeroit au Village de Mirano, & par un grand nombre de Payſans : Que de-là il marcheroit à Padoue, dont il attaqueroit la Porte de Codalunga : Qu'en même-tems, pour y cauſer plus de confuſion, 2000 Payſans ſoutenus de 300 Soldats & de quelques Cavaliers, donneroient l'allarme du côté de la Porte appellée le *Portello*, qui eſt à l'autre extrêmité de la Ville : Et que pour mieux couvrir ce deſſein, Chriſtophe Moro, l'autre Provediteur, feroit ſemblant d'aller aſſiéger la Ville de Citadella.

Ce deſſein fut exécuté auſſi heureuſement qu'il avoit été concerté avec ſageſſe. Quelques Fantaſſins arrivés long tems après la pointe du jour, trouverent la Porte de Codalunga à demi ouverte, parce que des Payſans venoient par hazard d'y faire entrer des Charettes chargées de foin : Ils ſe ſaiſirent facilement de cette Porte, & ils attendirent en ſilence l'arrivée du reſte de leurs gens qui n'étoient pas loin. Le Chevalier *Della Volpe* avec les Chevaux-Legers, Zitolo de Perouſe & Lanctance de Bergame, avec une partie de l'Infanterie entrerent dans la Ville. Ils étoient preſque arrivés à la grande Place, ſans qu'il y eût la moindre allarme dans Padoue, qui eſt d'un grand circuit, mais fort mal peuplée. Enfin le bruit étant venu juſqu'à la Citadelle, Dreſſino Gouverneur de Padoue pour Maximilien, ſortit avec 300 Fantaſſins Allemans, qui étoient tout ce qu'il avoit de Troupes, & ſe rendit ſur la Place. Brunoro de Serego y vint auſſi, ſuivi de 50 Chevaux, & là ils firent alte pour voir ſi pendant qu'ils ſoutiendroient le premier effort des ennemis, les Habitans affectionnés à l'Empereur ne prendroient point les Armes ; mais leur attente fut vaine ; car chacun étoit ſi ſurpris de cet événement imprévû, que perſonne n'oſa remuer ; de ſorte qu'ils furent bien-tôt contraints, après avoir perdu beaucoup de monde, de ſe retirer dans la Fortereſſe & dans la Citadelle, qui ſe rendirent l'une & l'autre quelques heures après, parce qu'elles étoient hors d'état de ſe défendre.

Quand les Venitiens ſe virent maîtres de Padoue, ils ſongerent à empêcher le déſordre & à ſauver la Ville, dont la plus grande partie leur étoit attachée : c'eſt pourquoi l'on

ſe contenta de piller les maiſons des Juifs, & celles de quelques Padouans qui s'étoient déclarés pour l'Empereur. Cette action ſe paſſa le jour de ſainte Marine, & tous les ans Veniſe en célébre la mémoire, comme d'un jour heureux, & l'époque du rétabliſſement de la République. 1509.

Au bruit de cet événement, tout le Pays ſe ſouleva; & Vicence auroit ouvert ſes Portes aux Venitiens, ſi Conſtantin de Macedoine, qui ſe trouva par hazard près de cette Ville, ne s'y fût jetté avec quelques troupes. Les Venitiens recouvrerent d'abord tout le Territoire de Padoue, ayant pour eux le commun peuple des Villes & les Payſans; ils reprirent auſſi avec la même promptitude la Ville & la Citadelle de Legnago, d'où ils pouvoient aiſément incommoder tout le plat pays aux environs de Verone & de Vicence. Ils firent une tentative ſur la Tour Marcheſana à huit milles de Padoue, paſſage commode pour entrer dans le Poleſine de Rovigo, & dans le Mantouan; mais ils la manquerent, parce que le Cardinal d'Eſt la ſecourut à propos.

XXVI. Traité *de Biagraſſa* entre le Pape & le Roy de France.

La priſe de Padoue n'empêcha pas le Roy de France de repaſſer les Monts, contre l'opinion de bien des gens. A ſon départ il fit un nouveau Traité dans la Ville de Biagraſſa avec le Cardinal de Pavie Légat du Pape, par lequel Jule & le Roy ſe promirent une aſſiſtance mutuelle. Ils ſe réſerverent de pouvoir traiter avec tel autre Prince qu'ils voudroient, pourvû que ce fût ſans préjudice de la préſente Alliance. Le Roy s'obligea de ne recevoir ſous ſa protection aucun Sujet ou Vaſſal du S. Siége, ni perſonne qui en dépendit de quelque maniere que ce pût être, annullant expreſſément tout ce qu'il avoit pû faire juſqu'alors contre cet article. Cette derniere clauſe parut peu convenable à la gloire d'un ſi grand Roy: car il n'y avoit pas long-tems qu'il avoit rendu ſes bonnes graces au Duc de Ferrare qui ne les avoit perdues que pour avoir accepté, ſans le conſulter, la dignité de Gonfalonier de l'Egliſe; il en avoit même reçu trente mille ducats, & il l'avoit pris ſous ſa protection. On convint encore que le Pape diſpoſeroit des Evêchés, qui étoient alors vacans dans tous les Etats du Roy; mais que ceux qui vacqueroient pendant un certain tems, ſeroient conférés ſur la nomination du Prince. De ſon côté, pour lui faire plaiſir, le Pape envoya par le

même Légat, un Bref, qui assuroit le Cardinalat à l'Evêque d'Alby, avec promesse de lui donner les marques de cette dignité dès qu'il viendroit à Rome.

1509.

XXVII. Embarras du Roy de France après sa victoire.

Le Roy revint en (*a*) France tout couvert de la gloire d'une Conquête si rapide & si entiere; mais comme nous ne goûtons presque jamais après l'accompliſſement de nos plus ardens desirs la satisfaction que nous en espérions, ce Prince n'en avoit pas moins d'inquiétude, & ses affaires n'en étoient pas plus assûrées; car si celles de l'Empereur venoient à prospérer, il s'imaginoit avoir plus à craindre de sa part, qu'il ne l'avoit eû de la part des Venitiens; & si les Venitiens se rétablissoient, il se voyoit dans la nécessité de se tenir continuellement sur ses gardes, pour conserver ce qu'il leur avoit enlevé. Il étoit actuellement obligé de secourir l'Empereur de Troupes & d'argent; autrement il étoit à craindre qu'il ne se joignit aux Venitiens contre lui, & que le Roy Catholique, peut-être même le Pape, ne suivissent son exemple. Des secours médiocres n'étoient pas suffisans, & il falloit qu'ils fussent tels, que Maximilien pût remporter l'avantage sur les Venitiens; si d'un autre côté ces secours étoient considérables, outre qu'ils lui coûteroient beaucoup, l'Empereur deviendroit trop puissant & trop redoutable.

Ainsi le Roy ne sçavoit dans le commencement, s'il devoit se réjouir, ou s'affliger de l'affaire de Padoue; mais enfin en balançant la sûreté qu'il trouvoit à voir les Venitiens dépouillés de leurs Etats de Terre-Ferme, avec la crainte de la puissance de l'Empereur, & avec l'espérance de pouvoir retirer d'entre ses mains pour de l'argent la Ville de Verone, qu'il desiroit passionément d'avoir, pour en faire un boulevart contre les entrepriſes de l'Allemagne, il jugea que ce qui convenoit le mieux à ses intérêts, étoit que l'Empereur & les Venitiens eussent à soutenir l'un contre l'autre une longue Guerre, qui les affoibliroit également; il se confirma encore plus dans cette idée après son Traité avec le Pape.

Il laissa sur les confins du Veronese la Palice avec 700 Lances, pour être employées suivant les ordres de l'Empereur à la conservation des Conquêtes déja faites, & à enlever aux Venitiens ce qu'ils possédoient encore. L'Empereur fit mar-

(*a*) Il y arriva au commencement d'Août.

cher ces Troupes à Vicence, & s'assura par ce moyen de Verone, dont il étoit fort en peine à cause de la foiblesse de la Garnison; l'Armée des Venitiens, qui étoit allée mettre le Siége à Citadella, fut obligée de se retirer. 1509.

Il arriva avant le départ du Roy une chose qui ranima encore davantage l'espérance des Venitiens. La Cavalerie qu'ils avoient à Legnago faisoit des courses continuelles dans tout le Pays, & jusqu'aux Portes de Verone. La Garnison de cette Ville, qui n'étoit que de deux cens Chevaux & de sept cens Fantassins, ne pouvoit s'y opposer. L'Evêque de Trente, Gouverneur de cette Place pour Maximilien, voulant empêcher ces ravages, résolut d'assiéger Legnago. Pour cet effet, il pria le Marquis de Mantoue de venir le joindre. Le Marquis en attendant que tout fût prêt, s'avança avec sa Compagnie, entretenue aux dépens du Roy, & se posta dans un Village du Veronese, nommé l'Isola della Scala, lieu sans défense & sans fortifications. Il s'y tenoit dans une grande sécurité, ne comptant pas y être attaqué, attendu l'éloignement & la foiblesse des Ennemis; mais il servit d'exemple à tous les Capitaines, qu'en tout tems & en tous lieux ils doivent se tenir sur leurs gardes. Il voulut engager quelques Stradiots de l'Armée Venitienne à passer dans ses Troupes; ils lui donnerent parole, mais ils en donnerent d'abord avis à leurs Chefs, qui résolurent de profiter de cette intrigue pour surpendre le Marquis. Luce Malvezzi avec 200 Chevaux, & Zitolo de Perouse suivi de 800 hommes d'Infanterie, se rendirent secretement de Padoue à Legnago; & ayant été joints par les Troupes qui y étoient & par 1500 Paysans, ils arriverent à la pointe du jour à l'Isola della Scala, faisant marcher devant eux quelques Cavaliers, qui crioient, *le Turc*, (*a*) surnom qu'avoit pris le Marquis; ils vouloient lui faire croire que c'étoient les Stradiots qu'il attendoit. Ils entrent sans résistance, n'ayant trouvé aucune Garde avancée, surprennent ses gens encore endormis, & les enlevent tous. Boisy (*b*) entr'autres, Lieutenant du Marquis

(*a*) Son Ayeul Louis III. Marquis de Mantoue, avoit porté le même surnom.

(*b*) Pierre Gouffier, Seigneur de Boisy, fils de Guillaume Gouffier, Seigneur de Boisy, Sénéchal de Xaintonge, &c. & de Louise d'Amboise, sœur du Cardinal de Rouen. Il fut tué à la Bataille de Marignan en 1515.

& neveu du Cardinal de Rouen, eſt fait priſonnier. Le Mar-
1509. quis éveillé par le bruit, ſaute par une fenêtre preſque tout nud, & ſe cache dans une piéce de ſeigle, ſur la promeſſe qu'un Payſan du lieu lui fait de lui aider à ſe ſauver: mais ce Payſan préférant l'intérêt des Venitiens aux grandes offres du Marquis, le trahit; de ſorte qu'il eſt pris & mené à Padoue, & de-là à Veniſe, où on l'enferme dans la petite Tour du Palais, au grand contentement de toute la Ville.

XXVIII. L'Empereur arrive en Italie avec de foibles Troupes.

Juſques-là l'Empereur n'avoit encore rien fait pour arrêter les progrès des Venitiens. Il n'avoit point aſſez de forces pour tenir la Campagne, & les Païſans affectionnés à la République, s'étoient ouvertement déclarés contre lui. Ils l'occuperent pendant pluſieurs jours dans la Montagne de Vicence à la faveur du lieu, qui eſt fort eſcarpé. Enſuite lorſqu'il deſcendit dans la Plaine, il fut attaqué par un nombre infini de ces mêmes Payſans, qui l'attendoient à un défilé dangereux, où il courut grand riſque de la vie: Enfin après les avoir chaſſés de cet endroit, il ſe rendit à la Scala dans le Vicentin, dont l'Armée Venitienne avoit déja recouvré une partie. Serravallé, paſſage important, avoit même été forcé, & on y avoit exercé de grandes cruautés contre les Allemans. L'Empereur reprit cette Place, & fit le même traitement à la Garniſon Italienne, & aux Habitans. Comme ſes Troupes n'étoient pas encore conſidérables, il ne formoit que des entrepriſes proportionnées à ſa foibleſſe, & il attaquoit ſucceſſivement de petites Places, avec peu de dignité & de gloire; néanmoins comme il imaginoit toujours des projets au-deſſus de ſes forces & peu praticables dans les conjonctures où il ſe trouvoit, il propoſoit dans le même tems aux autres Alliés d'aſſiéger Veniſe, en réuniſſant toutes leurs Troupes de terre, & par le moyen des Armées Navales de France & d'Arragon, unies aux Galeres du Pape.

Le Roy de France ne s'éloignoit pas de cette propoſition, quoiqu'il n'en eût pas été queſtion dans le Traité de Cambray, pourvû que la Conquête tournât à l'avantage commun. Le Pape n'approuvoit pas cette entrepriſe, & le Roy Catholique s'y oppoſa toujours, alors & depuis, quand la choſe fut traitée plus ſérieuſement. Ce Prince repréſentoit qu'il y auroit de l'injuſtice à pouſſer les Venitens juſques-là, mais ce n'étoit

qu'un prétexte ; ſon véritable motif étoit la crainte qu'il avoit que le Roy de France ne profitât tout ſeul de cette Conquête. 1509.

Pendant que le Vicentin, le Padouan & le Veroneſe étoient ainſi ravagés par les Troupes Allemandes & Venitiennes, le Frioul & l'Iſtrie étoient encore plus maltraités. Le Prince d'Anhalt entra dans le Frioul par ordre de l'Empereur avec 10000 hommes de Milices. Après avoir vainement tenté de s'emparer de Montefalconé, il prit d'aſſaut la Ville & la Citadelle de Cadoro, & fit un grand carnage de la Garniſon. D'un autre côté quelques Chevaux-Legers & Fantaſſins Venitiens, accompagnés d'un grand nombre de Païſans, forcerent la Ville de Valdiſera, & ils entrerent dans Bellona par compoſition. Le Duc de Brunſwik auſſi envoyé par l'Empereur, n'ayant pû ſe rendre maître d'Udine Capitale du Frioul, mit le Siége devant Cividal-d'Autriche ſur la Riviere de Natiſoné. Fréderic Contarini étoit dans cette Place avec une foible Garniſon ; mais il étoit raſſuré par le courage des Habitans, réſolus à ſe bien défendre. Jean-Paul Gradenigo, Proveditеur du Frioul, ſe mit en marche pour le ſecourir avec 800 Chevaux & avec 500 Fantaſſins, qui furent mis en fuite par les Allemans ; cependant malgré cet avantage, ceux-ci ne purent emporter la Place, quoiqu'ils lui euſſent donné un terrible aſſaut.

En Iſtrie, Chriſtophe Frangipani défit à Vermé quelques Officiers Venitiens, qui n'avoient d'autres Troupes que les gens du Pays ; enſuite il mit toute la Province à feu & à ſang, & il s'empara de Caſtelnuovo & de la Ville de Raſprucchio. Les Venitiens y envoyerent Ange Treviſani, Amiral de la Flotte avec ſeize Galeres : il prit d'abord la Ville de Fiumé, & il eſſaya de ſoumettre auſſi celle de Trieſte, mais il n'y réuſſit pas, & il ſe contenta de forcer Raſprucchio ; enſuite il mit à la voile pour Veniſe avec toute ſon Eſcadre. Ainſi le Frioul & l'Iſtrie ſe trouverent dans un état déplorable : Comme les Venitiens & les Allemans avoient tour à tour l'avantage, les Villes ſouvent priſes & repriſes, étoient toujours pillées par les uns ou par les autres ; la vie & les biens des Habitans étoient continuellement expoſés, & la Campagne ſe ruinoit entierement de jour en jour.

1509. Avant que les Venitiens fuſſent rentrés dans Padoue, les ſix Ambaſſadeurs de Veniſe étoient arrivés à Rome en habits de deuil, & dans une extrême humiliation. Les Ambaſſadeurs de cette République avoient coutume de faire leur Entrée avec beaucoup de faſte & de magnificence. La Cour de Rome alloit au-devant d'eux ; mais ceux-ci entrerent dans cette Ville pendant la nuit, ſans qu'on leur fit le moindre honneur & ſans aucun cortege ; ils ne furent pas même admis à l'Audience du Pape, & il fallut qu'ils allaſſent traiter chez le Cardinal de Naples, avec lui & avec d'autres Cardinaux & Prélats chargés de cette Négociation. Les Ambaſſadeurs de l'Empereur, du Roy très-Chrétien & du Roy Catholique, faiſoient tous leurs efforts pour empêcher qu'ils n'obtinſſent l'abſolution ; mais l'Archevêque d'York (*a*) que Henry VIII. nouvellement parvenu à la Couronne d'Angleterre par la mort d'Henry VII. (*b*) ſon Pere, avoit envoyé exprès à Rome, ſollicitoit hautement en faveur de la République.

XXIX. Les Ambaſſadeurs de Veniſe arrivent à Rome.

XXX. Une affaire plus importante attiroit alors l'attention du Public. L'Empereur ayant aſſemblé toutes ſes forces, & celles qu'on lui avoit prêtées, ſe diſpoſoit à aſſiéger Padoue avec une puiſſante Armée. Les Venitiens perſuadés que leur ſalut dépendoit de la conſervation de cette Place, ſe préparoient de leur côté à une vigoureuſe défenſe. Ils y avoient envoyé toute leur Armée, à l'exception des Troupes néceſſaires à la garde de Treviſe ; la Ville étoit fournie d'une quantité prodigieuſe de différentes piéces d'Artillerie, & de vivres pour pluſieurs mois. On y avoit fait entrer un nombre infini de Païſans & de Pionniers qu'on employoit à faire des travaux, pour s'aſſurer des eaux qui viennent d'auprès de Limini à Padoue par un Canal, & pour réparer & fortifier les murs & les autres défenſes de la Place. Quoi qu'on ne pût rien ajoûter à ſes ſages diſpoſitions, les Sénateurs ne pouvoient calmer leur inquiétude dans une occaſion ſi importante ; & ils penſoient continuellement à trouver & à propoſer de nouveaux moyens de défenſe. Comme ils délibéroient ſur cette matiere,

Siége *de Padoue* par l'Empereur.

(*a*) Il ſe nommoit Chriſtophe Brambridge.

(*b*) Henry VII. mourut le 21 d'Avril à Richemont, après 23 ans & ſept mois de regne. Ce Prince n'avoit que 52 ans, & ſon Fils 19 à 20.

Leonard

Leonard Loredano, qui étoit depuis long-tems Doge de Veniſe, parla ainſi. 1509.

» Il n'y a perſonne parmi vous, Meſſieurs, qui ne voye clai-
» rement que la perte de Padoue ſera la ruine de la Patrie, &
» que l'eſpérance de recouvrer nos Etats & la conſervation de
» la liberté, ſont inſéparablement unies à la ſûreté de cette Ville;
» auſſi n'avez-vous preſque rien négligé pour empêcher l'Ennemi
» de s'en emparer: mais ces préparatifs peuvent-ils vous inſpirer
» une ſécurité entiere, & répondre à la dignité de la République?
» Car il ne ſuffit pas, dans la conjoncture préſente, de pouvoir
» compter même avec quelque aſſurance ſur les meſures priſes
» pour la défenſe de Padoue, il faut encore la mettre autant
» qu'il eſt poſſible à l'abri des caprices de la fortune, dont le
» pouvoir eſt ſi grand dans toutes les affaires, mais ſur-tout
» à la Guerre. Après cela, Meſſieurs, pouvons-nous, avec hon-
» neur, abandonner à des mercenaires & à des étrangers la
» défenſe de la République, le ſoin de notre gloire, notre pro-
» pre ſalut, & celui de nos femmes & de nos enfans? Ah!
» Meſſieurs, que ne courons-nous plûtôt en foule à Padoue
» pour ſervir nous-mêmes de rempart à cette Ville; car ſi nous
» craignons de ſacrifier notre ſang & nos biens pour ſauver la
» Patrie, nous allons perdre pour toujours une ſi précieuſe oc-
» caſion. Hâtez-vous donc, tandis que vous le pouvez enco-
» re, hâtez-vous de faire un effort généreux, & n'attendez
» pas que vous ſoyez la proye d'un Ennemi altéré de votre
» ſang; le ſalut ou la ruine de la Patrie ſont le bonheur ou
» l'infortune de tous ſes enfans. En effet, l'eſclavage de la Ré-
» publique n'expoſe-t-il pas tous les Citoyens à l'avarice, à la
» licence & à la cruauté du Vainqueur? Mais je veux que nous
» n'ayons rien à craindre pour nous-mêmes, & que la Patrie
» ſeule ſoit en péril. Ce dernier motif n'eſt-il donc pas aſſez
» puiſſant pour animer de bons Citoyens? Leur faut-il d'autre
» récompenſe que l'eſtime des hommes, & l'avantage de faire
» une action agréable à Dieu; car, Meſſieurs, tous les Peuples
» & même les Payens, ont crû que les défenſeurs de la Patrie
» & les Héros dont les Conquêtes l'agrandiſſent, trou-
» voient dans le Ciel des places deſtinées à récompenſer leur
» amour pour le pays? Or, Meſſieurs, quelle Patrie fut jamais
» plus digne de devoir ſon ſalut à ſes enfans que la nôtre,

» elle qui leur procure tant de biens & d'honneurs ? Quelle
1509. » Ville a plus de droits à ces ſecours que Veniſe, qui tient
» depuis tant de ſiécles le premier rang entre les plus grandes
» Villes du monde, & qui ſe fait admirer par ſa ſituation, par
» une proſpérité preſque continuelle, par les vertus, & par la
» Nobleſſe de ſes Citoyens ? Unique par ſa ſituation dans la
» Mer, & jouiſſant en même-tems de la commodité des eaux
» & des agrémens de la Terre, elle eſt également à couvert,
» & des attaques du côté de la terre, & des inſultes de la Mer.
» Quelle magnificence dans les Edifices publics & particuliers !
» Quelle quantité de Marbres & de Pierres rares, apportés
» dans cette Ville de toutes les parties du monde, de Colonnes
» ſuperbes, de Tableaux des plus grands Maîtres, de Statues &
» de Mozaïques ! Quelle autre Ville peut ſe glorifier comme
» Veniſe, d'être l'abord des Nations étrangeres, que le Com-
» merce, ou les douceurs de la liberté attirent dans cet heu-
» reux Pays ? Voilà la ſource de l'opulence de nos Citoyens,
» & des revenus immenſes de la République ; en effet les ſeuls
» droits d'entrée de la Ville de Veniſe, ſurpaſſent de beaucoup
» les revenus de pluſieurs Rois. Je ne parle point de ce grand
» nombre de gens habiles en tout genre de ſciences, de l'eſprit ni
» du courage des Venitiens, dont les exploits ont effacé la gloire
» des autres Nations depuis les Romains. Je paſſe ſous ſilence
» la prodigieuſe abondance, qui regne continuellement dans
» une Ville, habitée par un Peuple très-nombreux, & où ce-
» pendant il ne croît rien de ce qui eſt néceſſaire à la vie.

» Cette République, d'abord renfermée dans les bornes
» étroites de ces ſtériles Rochers, commença à s'étendre dans
» les Mers voiſines, & dans les Terres des environs par le
» courage & par la prudence de nos Ancêtres. Elle pouſſa en-
» ſuite ſes conquêtes dans des Mers & des Pays plus éloi-
» gnés : enfin, après avoir pénétré juſqu'aux extrêmités de l'O-
» rient, elle s'eſt formé un ſi vaſte & ſi puiſſant Empire ſur
» mer & dans le continent, & elle s'y maintient depuis ſi long-
» tems, qu'elle s'eſt rendue formidable à toute l'Italie. Il a fal-
» lu, pour tenter de l'abattre, que tous les Princes de la Chré-
» tienté ligués enſemble ayent uni la force à l'artifice.

» Ces heureux ſuccès qui ont fait la grandeur de la Républi-
» que, nous ne les devons qu'à une protection ſpéciale du Ciel,

» qui a récompenſé notre exactitude à rendre la juſtice. C'eſt
» cette réputation d'équité à qui nous devons la ſoumiſſion vo- 1509.
» lontaire de pluſieurs Villes. En effet, y a-t-il une Ville ou un
» Empire qui égale la Religion & la Piété des Venitiens? Com-
» bien de Monaſteres! Combien de Temples décorés de ſu-
» perbes ornemens, & enrichis de Vaſes précieux! Combien
» d'Hôpitaux & d'aziles bâtis par la charité, qui s'applique
» ſans relâche à ſoulaget la miſere du Pauvre,

» Voilà ce qui diſtingue notre Ville d'avec les autres; mais
» elle eſt encore bien au-deſſus d'elles par un avantage propre
» & particulier; elle a pris ſon origine dans le ſein de la li-
» berté (*a*); elle a toujours vû naître & mourir ſes Citoyens
» libres; jamais cette heureuſe liberté n'a été troublée ni inter-
» rompue. La premiere ſource d'un bien ſi précieux eſt cette
» rare union, qui nous fait dépoſer nos haines & nos querelles
» particulieres en entrant au Sénat & dans les Conſeils. La
» ſeconde, eſt la forme de notre Gouvernement, où regne
» une harmonie ſi admirable dans toutes ſes parties, que de-
» puis tant de Siécles, on n'a vû ni ſéditions, ni guerres civi-
» les, ni ſang répandu parmi nos Citoyens; éloge uniquement
» propre à notre République, & que ni Rome, ni Cartage,
» ni Athenes, ni Lacédémone, ni aucune autre des plus célé-
» bres Républiques de l'Antiquité n'ont mérité: En un mot,
» les plus grands Politiques n'ont jamais pû imaginer un Gou-
» vernement plus ſage que le nôtre.

» Quoi donc, Meſſieurs, Veniſe, notre Patrie, le boulevart
» de la Foi, & l'honneur de la Chrétienté, ne trouveroit pas
» des défenſeurs dans ſes Citoyens? Il pourroit y avoir parmi
» nous un homme aſſez lâche pour ne pas expoſer ſa vie, celle de
» ſes enfans, & refuſer de voler à la défenſe de Padoue, lorſ-
» que le ſalut de la République dépend de la conſervation de
» cette Ville? Quand même nous ſerions bien aſſurés que les for-
» ces que nous y avons ſont ſuffiſantes, n'eſt-il pas de la gloire
» du nom Venitien, que l'Univers apprenne que nous avons bri-
» gué l'honneur de nous rendre ſur les remparts de cette Place?

(*a*) Le Livre intitulé, *Squitinio della liberta veneta*, communément attribué au Marquis de Bedmard (Alfonſe de la Cueva) Ambaſſadeur d'Eſpagne à Veniſe, a ſi bien établi le contraire, que Fra-Paolo prié de réfuter cet Ouvrage, répondit que ce ſeroit rendre la cauſe de la République plus mauvaiſe.

1509. » Le malheur de la République vient de nous faire per-
» dre une partie de nos Etats ; mais ne nous plaignons pas
» de la fortune, toutes les Républiques & les Empires ſont ſu-
» jets à de pareils malheurs. Plaignons-nous plûtôt de nous-
» mêmes ; notre courage, juſqu'alors inébranlable, nous a
» manqué tout à coup dans cette occaſion ; nous avons perdu
» de vûe la noble fermeté de nos Ancêtres, en cédant ſi lâ-
» chement à l'adverſité. Plaignons-nous d'avoir trop écouté
» un malheureux déſeſpoir, & de n'avoir pas inſpiré à nos en-
» fans cette mâle intrépidité, dont nos peres nous ont fait tant
» de leçons par leur exemple, ou plûtôt ſaiſiſſons avec empreſſe-
» ment l'heureuſe occaſion qui s'offre de rétablir notre gloire ;
» ſoyons aujourd'hui des hommes, & faiſons tête au malheur ;
» c'eſt par-là que nous effacerons notre honte ; c'eſt par ce
» moyen que nous ferons regarder notre foibleſſe paſſée com-
» me une de ces fatalités, que tous les conſeils & la fermeté hu-
» maine ne ſçauroient parer.

» Oui, Meſſieurs, j'irois tout à l'heure à Padoue ſans
» attendre votre réſolution, ſi je pouvois abandonner Veniſe
» pour quelques jours dans les circonſtances préſentes, & ſi nous
» pouvions tous en ſortir pour la défenſe d'une Ville, dont
» le ſalut de la République dépend : en effet, rien ne me paroît
» plus glorieux que de participer à la victoire dans mes der-
» niers jours, au moins par ma préſence ; ou s'il faut que la
» Patrie périſſe, (ce que je ne puis dire ſans horreur,) d'aller
» m'enſevelir ſous ſes ruines & périr avec ſes défenſeurs. Mais
» Veniſe ne peut être abandonnée par le Sénat, dont les Con-
» ſeils & les ordres, ſecondés par le courage de la Garniſon de
» Padoue, feront la ſûreté de cette Ville ; d'ailleurs une foule
» de vieillards ſans force ne pourroit qu'y être fort à charge :
» il n'eſt pas même convenable que Veniſe ſoit privée de toute
» la jeuneſſe néceſſaire dans mille cas imprévûs.

» Je crois donc qu'il faut choiſir deux cens hommes des plus
» diſtingués de la jeuneſſe ; que chacun d'eux ſe faſſe accompa-
» gner d'autant d'amis & de gens dévoués à ſes intérêts en état
» de porter les armes, que ſes facultés pourront lui permettre
» d'entretenir ; qu'ils aillent à Padoue pour y demeurer tant
» qu'ils ſeront néceſſaires à ſa défenſe. Mes deux fils bien ac-
» compagnés montreront l'exemple à cette brave Nobleſſe ; com-

» me leur pere, votre Prince a été le premier à propoſer cet
» avis, je ſacrifie avec joye mon ſang à la Patrie dans un ſi 1509.
» preſſant danger. Après cela Padoue aura moins à craindre;
» les Troupes étrangeres que nous avons dans cette Ville ſeront
» puiſſamment éguillonnées par l'ardeur de cette jeune Nobleſſe
» à qui elles verront faire avec empreſſement toutes les fonctions
» Militaires; renfermées dans les mêmes murs que nos enfans,
» pourront-elles craindre que nous puiſſions oublier leurs be-
» ſoins? Enfin la jeuneſſe qui reſtera dans Veniſe, ſera prête à
» bien faire dans toutes les occaſions à l'exemple des autres.

» Vous Sénateurs, vous les premiers Citoyens, ſur qui toute
» la Ville tient les yeux ouverts, & dont les paroles & les ac-
» tions ſont la régle du reſte des Vénitiens, preſſés-vous d'en-
» voyer à l'envi vos enfans à la défenſe de Padoue; qu'ils en
» partagent la gloire, & que toutes les Nations puiſſent dire,
» que nous avons expoſé notre propre ſang pour la défenſe de
» la Patrie.

A peine le Doge avoit-il fini que ſon avis fut approuvé tout d'une voix; toute la fleur de la jeune Nobleſſe de Veniſe ſe rendit à Padoue avec ce que chacun pût raſſembler de ſes amis & de ſes domeſtiques, capables de porter les armes. Ils furent ſuivis juſque ſur le rivage par le reſte de la Nobleſſe & par une foule innombrable de Peuple, qui donnoit mille éloges à leur courageuſe réſolution. Ils n'en reçurent pas moins à leur arrivée dans Padoue; les Capitaines & les Soldats élevoient à l'envi juſqu'au Ciel la valeur de ces jeunes Citoyens, qui n'ayant jamais eſſuyé les fatigues ni les périls de la Guerre, venoient expoſer leur vie pour le ſalut de la Patrie; les Troupes s'animant ainſi réciproquement, on attendit ſans crainte que l'Empereur vint former le Siége de la Ville.

Maximilien ayant raſſemblé les Troupes qui lui venoient de divers endroits, s'avança au Pont de la Brenta à trois milles de Padoue. Il força Limini, & par ce moyen il coupa le canal qui portoit de l'eau à Padoue, & il attendit en cet endroit une Artillerie formidable, & par le nombre, & par la bonté des piéces, qui lui venoit d'Allemagne. On en voituroit à Vicence une partie, eſcortée de 200 Chevaux-Légers, commandés par Philippe Roſſo & par Fréderic de Gonzague, Seigneur de Bozzolo; mais ces Troupes furent taillées en piéces à cinq

milles de Vicence par 500 Chevaux-Légers ſortis de Padoue,
1509. & guidés par les Païſans, qui dans toute cette Guerre furent d'une utilité infinie aux Venitiens ; Philippe fut fait priſonnier, & Fréderic ſe ſauva avec peine à pié & en chemiſe à la faveur de la nuit.

Du Pont de la Brenta, Maximilien s'étendit à douze milles vers le Poleſine de Rovigo, afin d'avoir plus facilement des vivres. Il prit d'aſſaut, & ſaccagea (*a*) le Château d'Eſt : il aſſiégea enſuite Monſelicé, & la Ville qui eſt dans la Plaine, ayant été abandonnée, il emporta au bout de deux jours la Citadelle, ſituée ſur la pointe d'un Rocher fort élevé. Il prit encore Montagnana par compoſition, après quoi il retourna vers Padoue ; enfin il ſe poſta au Pont de Baſſanello, dans le voiſinage de cette Ville, & il tenta vainement de détourner le cours de la Brenta qui paſſe à Padoue. Il reçut alors ſon Artillerie & les munitions qu'il attendoit, & ayant aſſemblé ſes Troupes qui étoient diſperſées en différens lieux, il inveſtit la Place avec toute ſon Armée.

Son deſſein étoit de l'attaquer par le Fauxbourg de Sainte-Croix, où il avoit mis 4000 Fantaſſins ; mais ayant reconnu que c'étoit le côté le mieux fortifié, & d'ailleurs ſe trouvant fort incommodé dans cet endroit par le canon de la Place, il réſolut de faire ſon attaque à la Porte de Portello qui regarde Veniſe ; on lui avoit rapporté que c'étoit le côté le plus foible de la Ville ; & il devoit y être plus à portée d'empêcher les ſecours qui pourroient venir de Veniſe par terre ou par la Brenta ; mais comme il ne pouvoit ſe rendre devant cette Porte, que par un long circuit à cauſe des marais & des eaux qui inondoient le Pays, il s'éloigna de Padoue, & il s'avança juſqu'au Pont de Bovolenta, qui en eſt à ſept mille. Il y avoit ſur les bords de la Riviere du Bacchiglioné, entre Padoue & Veniſe, des Prairies où trois mille Païſans s'étoient retirés avec une grande quantité de Bétail, comme dans le lieu le plus ſûr du Padouan, parce qu'il eſt environné d'eaux. Ils y furent forcés par l'avant-garde de l'Empereur, & tout fut pris, ou tué. Les Allemans s'occuperent pendant les deux jours ſuivans à courir tout le Pays, qui étoit rempli d'un nombre infini de Troupeaux, & à ſe ſaiſir de pluſieurs Barques qui portoient des

(*a*) C'eſt de ce Château que la Maiſon d'Eſt a pris ſon nom.

vivres à Padoue. Enfin le 15 de Septembre, l'Empereur après avoir consumé tant de tems inutilement, & donné aux Ennemis le loisir de fortifier Padoue & de la bien fournir de vivres, s'approcha des murs de cette Place du côté de la Porte de Portello. Jamais Siége en Italie plus important n'avoit attiré l'attention de tout le monde. Padoue, Ville située sur les Rivieres de la Brenta & du Bacchiglioné, & célébre par son Antiquité & par sa fameuse (*a*) Université, est défendue par une triple enceinte de murailles, & son circuit égale celui des plus grandes Villes d'Italie: elle est bâtie dans un Pays fort abondant, sous un ciel pur & serein; quoiqu'il y eût alors plus de cent ans que les Venitiens l'avoient asservie, après en avoir dépoüillé la Famille des Carrara; l'on y voyoit encore de superbes & magnifiques Edifices; monumens de son antiquité & de sa premiere splendeur; mais ce qui rendoit ce Siége plus considérable, c'est que de la prise ou de la résistance de cette Place dépendoient, non seulement l'établissement, ou la ruine de l'Empire des Allemans en Italie, mais encore le sort de la République de Venise. Si les Venitiens sauvoient Padoue, ils avoient lieu d'espérer que leur République, soutenue par ses richesses & par cette heureuse harmonie qui régnoit dans toutes ses parties, n'ayant d'ailleurs à craindre en aucune maniere ces révolutions funestes, qui bouleversent ordinairement les Etats des Princes, rentreroit bien-tôt dans son Domaine, ou du moins dans une grande partie. Les circonstances étoient propres à fonder ces flateuses espérances. Les Sujets de la République qui avoient souhaité un changement, n'y ayant pas trouvé les avantages qu'ils en avoient espéré, & comparant la douceur du Gouvernement Venitien, avec la domination Allemande, si contraire aux mœurs d'Italie, & que les désordres de la Guerre rendoient encore plus insupportable, commençoient à tourner les yeux vers leurs anciens Maîtres. Au contraire les Venitiens perdoient avec Padoue toute espérance de rendre jamais son premier éclat à la République; il étoit même fort à craindre que la Ville de Venise, dépoüillée de ses Etats de Terre ferme, & privée des revenus qu'en retiroient la République & les particuliers,

1509.

(*a*) Fondée par l'Empereur Fréderic en 1222.

qui poſſédoient des biens conſidérables dans ces Provinces, ne
1509. put ſoutenir l'effort des Confédérés, ou qu'elle ne tombât enfin dans la ſuite entre les mains des Turcs.

L'événement paroiſſoit fort incertain à tout le monde; car on voyoit tant de préparatifs des deux côtés, qu'il étoit bien difficile de prévoir quelle ſeroit l'iſſue de cette grande expédition. L'Empereur outre les ſept cens Lances que le Roy de France lui avoit prêtées ſous les ordres de la Palice, avoit reçû du Pape 200 hommes d'Armes, & le Cardinal d'Eſt lui en avoit amené 200 autres de la part du Duc de Ferrare ſon frere, quoique les différens de l'Empereur & de ce Duc ne fuſſent pas encore réglés; enfin il en avoit pris à ſa ſolde 600 en Italie, commandés par différens Capitaines. Son Infanterie n'étoit pas moins nombreuſe que ſa Cavalerie; car il avoit 18000 Allemans, 6000 Eſpagnols, 6000 Volontaires de différentes Nations, & 2000 Italiens entretenus aux dépens du Duc de Ferrare, qui les lui avoit envoyés ſous les ordres du même Cardinal. Enfin ſon Artillerie étoit formidable, & il avoit beaucoup de munitions, dont le Roy de France avoit fourni une partie; ſes propres Troupes, quoique la plûpart du tems mal payées, ſe contenoient par reſpect pour leur Chef, & par l'eſpérance du pillage de Padoue, & des autres Places qui reſtoient encore aux Venitiens; elles groſſiſſoient même chaque jour, à cauſe de l'opinion qu'on avoit de la libéralité de Maximilien, & de ſon humanité pour les Soldats; s'il ne les payoit pas, on ne l'en accuſoit pas pour cela d'avarice ou de mauvaiſe volonté; l'impuiſſance où il étoit de le faire, lui ſervoit d'excuſe auprès de tout le monde.

Telle étoit l'Armée de l'Empereur; mais les forces que les Venitiens avoient à Padoue, n'étoient pas moins conſidérables à proportion. Il y avoit ſix cens hommes d'Armes, quinze cens Chevaux-Légers & quinze cens Albanois; cette Cavalerie étoit commandée par le Comte de Pitigliano en chef, & en particulier par des Capitaines célébres & plcins d'expériences, tels que Bernardin de Montoné, Antoine Pio, Luce Malvezzi, Jean Greco, & par pluſieurs autres Officiers auſſi connus. L'Infanterie conſiſtoit en douze mille hommes, l'élite des Troupes Italiennes, ſous les ordres de Denis de Naldo, de Zitolo de Perouſe, de Lactance de Bergame, de Saccoccio de Spolette, &

d'autres

d'autres Capitaines. Elle étoit encore composée de dix mille Esclavons, Grecs & Albanois tirés de la Marine. Quoiqu'il y eût parmi ces Troupes beaucoup de gens inutiles, il ne laissoit pas de s'en trouver un grand nombre en état de bien servir. Enfin la jeune Noblesse de Venise n'étoit pas un des moindres remparts de la Place; car quoique l'éclat de sa naissance, & son zéle pour la Patrie l'emportassent de beaucoup sur son expérience, elle s'exposoit avec tant de bravoure, que son exemple étoit un puissant éguillon pour les autres; d'ailleurs elle étoit venue bien accompagnée. La Place étoit outre cela bien pourvûe de toutes les choses nécessaires; elle étoit munie d'une grande quantité d'Artillerie, & d'une prodigieuse abondance de toutes sortes de vivres, que les Officiers Venitiens y avoient fait porter, ou que les Païsans y avoient mis à couvert du pillage. Enfin on travailloit sans relâche à la fortifier, par le moyen d'un nombre infini de Païsans que la République payoit. Le Fossé qui regne autour des murailles fut rempli d'eau, & l'on construisit des Bastions à toutes les Portes & à tous les autres dehors qu'on pouvoit défendre. Tous ces Forts avoient une communication avec les murs & une issue dans la Ville; ils étoient bordés d'Artillerie, pointée contre le bas du Fossé, & minés, afin de pouvoir les faire sauter à la derniere extrémité. Quoiqu'on eût examiné & reparé la muraille avec grand soin, & qu'on en eût coupé tous les créneaux, néanmoins comme elle étoit vieille, on fit en dedans une palissade de gros arbres & d'autres piéces de bois, & on laissa entre le mur & ce nouveau retranchement un espace égal à l'épaisseur de la muraille. Ensuite on remplit de terre cet entre-deux dans toute la hauteur du mur. Outre cette terrasse qui l'appuyoit & qui en doubloit l'épaisseur, on creusa encore au-delà un fossé profond, large d'environ quarante piés par le haut & qui se retrécissoit par le bas, & l'on y fit par-tout des casemates & des défenses qui furent garnies d'Artillerie. Derriere ce fossé on éleva un rempart de la même largeur ou même plus large, qui regnoit tout autour de la Ville, à l'exception de quelques endroits où l'on avoit jugé qu'il n'étoit pas possible de placer du canon; il étoit revêtu d'un parapet de douze piés pour couvrir ceux qui le défendoient; on eût la précaution de miner tous ces ouvrages comme les Bastions.

1509.

1509. Le Comte de Pitigliano, pour engager les Troupes & les Habitans à une vigoureuſe défenſe, les aſſembla dans la Place de ſaint Antoine. Après un diſcours pathétique, il jura hautement en leur préſence, de ſoutenir le Siége juſqu'à la mort : tous les Officiers, les Soldats & les Habitans en firent autant à ſa ſollicitation.

L'Empereur étant arrivé devant Padoue, étendit ſes Troupes depuis la Porte de Portello juſqu'à celle de tous les Saints qui mene à Treviſe, & delà à celle de Codalunga, qui conduit à Cittadella, ce qui faiſoit un eſpace de trois milles ; enſuite il prit lui-même ſon quartier dans le Monaſtere de ſainte Hélene à un demi mille de la Ville, preſqu'au centre de l'Infanterie Allemande. Après avoir diſtribué ſes Troupes dans leurs Poſtes, il commença à faire établir ſes batteries ; mais on n'en vint à bout qu'avec beaucoup de travail & de tems, ſoit à cauſe de la grande quantité d'Artillerie & de la groſſeur énorme de quelques piéces, ſoit à cauſe du feu de la Place qui incommodoit tout le Camp, & ſur-tout les endroits choiſis pour placer les batteries ; la préſence de l'Empereur qui étoit plein d'activité & infatigable, ne fit pas avancer davantage les préparatifs, quoiqu'il courût jour & nuit pour animer les Travailleurs.

Le même jour que les batteries furent preſque dreſſées, l'Infanterie Françoiſe & Allemande du Quartier où commandoit la Palice, donna un aſſaut à un Ravelin, plutôt pour s'eſſayer, que dans l'eſpérance de l'emporter ; on y trouva une réſiſtance ſi ferme, qu'on fut obligé de ſe retirer promptement. Le lendemain l'Artillerie fit un grand feu, & les groſſes piéces, dont la charge étoit terrible, renverſerent en peu de tems un grand pan de muraille, & raſerent le Baſtion de la Porte de tous les Saints. Quelques boulets ayant paſſé pardeſſus les remparts, allerent ruiner les maiſons les plus voiſines.

Cependant les Aſſiégés ne témoignoient aucune frayeur. Ils déſoloient tout le Camp avec leur canon. Les Albanois, qui avoient eu l'aſſurance de ſe loger dans les Fauxbourgs, faiſoient continuellement des ſorties, auſſi-bien que les Chevaux-Legers. Tantôt ils tomboient ſur les Quartiers ennemis ; tantôt ils attaquoient les fourageurs & les convois ; & tantôt ils al-

loient gâter tous les chemins, à l'exception de celui qui va de Padoue au Mont d'Abano. Il y avoit néanmoins des vivres en abondance dans le Camp, parce que toutes les Maiſons de la Campagne en étoient pleines, & que ni la frayeur des Païſans, ni les précautions des Venitiens, ni le dégat que faiſoient les Soldats de part & d'autre, n'avoient pû épuiſer ce riche & fertile pays. Luce Malvezzi ſortit dans ce tems-là de la Place avec un gros de Cavalerie pour aller audevant d'un Commiſſaire qui apportoit dix mille Ducats de Veniſe. Sa Troupe fut priſe en queue dans ſon retour, mais ſans ſuccès. Il rentra avec cet argent dans Padoue, & ne perdit qu'un petit nombre des ſiens. 1509.

Le neuviéme jour du Siége, les murs ſe trouverent ſi fort ruinés par l'Artillerie Allemande, qu'elle ſembloit déſormais inutile; c'eſt pourquoi le lendemain l'Empereur mit toute ſon Armée en bataille, pour donner un aſſaut général; mais s'étant apperçû que pendant la nuit les Aſſiégés avoient hauſſé l'eau du Foſſé, qui auparavant étoit devenue fort baſſe, il ne voulut pas expoſer ſes Troupes à un péril ſi certain, & il fit ſonner la retraite. L'eau s'abaiſſa de nouveau, & le jour d'après on attaqua le Baſtion qui étoit à la Porte de Codalunga, mais avec peu de ſuccès. L'Empereur fit donc pointer contre ce Baſtion qu'il avoit réſolu d'emporter, la batterie qui étoit dans le Quartier des François, entre la Porte de tous les Saints & celle de Codalunga. Le canon ayant ruiné ce Fort en partie, il y fit donner deux jours après un ſecond aſſaut par un Corps d'Infanterie Allemande & Eſpagnole, ſoutenue de quelques hommes d'armes à pié. Cet aſſaut fut très-opiniâtre, les Aſſiégeans arriverent ſur le Baſtion où ils planterent deux Enſeignes; mais la valeur des Ennemis les contraignit à ſe retirer bien vîte. Zitolo de Perouſe qui fut bleſſé dangereuſement, ſe ſignala ſur-tout dans cette occaſion. Les Aſſiégés repouſſerent les aſſaillans, non ſeulement à la faveur de l'Artillerie, mais encore des pierres & des feux d'artifice qu'ils firent pleuvoir ſur eux. Les Impériaux firent une perte aſſez conſidérable à cet aſſaut, où il y eût auſſi beaucoup de bleſſés. L'Armée qui étoit en bataille pour donner un aſſaut général auſſi-tôt que le Baſtion auroit été emporté, ſe retira ſans rien faire.

XXXI. L'Empereur

Cet échec fit perdre à l'Empereur toute eſpérance de réduire

1509. Padoue, & lui fit prendre la réſolution de lever le Siége. Ayant donc fait conduire ſon Artillerie en lieu de ſûreté, il ſe retira avec toute ſon Armée à Limini ſur le chemin de Treviſe, ſeize jours après avoir inveſti la Place. Il campa enſuite en différens endroits, & ſe rendit enfin à Vicence, d'où, après s'être fait prêter ſerment de fidélité par les Habitans, il alla à Veronne avec ſes Troupes qui s'étoient preſque toutes diſſipées; il y reçût auſſi le ſerment des Veronois.

leve le Siége de Padoue.

Ce Prince étoit tombé dans un grand mépris, moins pour n'avoir pas réuſſi, que parce que les meſures qu'il avoit priſes, & encore plus leur exécution, étoient généralement blâmées dans toute l'Italie, & même parmi ſes Troupes. En effet, s'il avoit manqué Treviſe & perdu Padoue, il ne pouvoit l'imputer qu'à lui-même. C'étoit par ſa lenteur qui avoit donné le tems aux Venitiens d'y jetter des Troupes & des vivres, & d'y élever de ſi belles Fortifications, qu'il n'avoit pas pris cette derniere Place. Il convenoit lui-même, que plus d'activité lui auroit donné la victoire; mais il imputoit aux autres, ce qui n'étoit que l'effet de ſes irréſolutions & de ſa mauvaiſe conduite. Il ſe plaignoit hautement du Pape & du Roy de France. Selon lui, le premier en conſentant à recevoir les Ambaſſadeurs de Veniſe; & le ſecond, en envoyant trop tard ſes ſecours, avoient fait croire dans le monde qu'il y avoit de la méſintelligence entr'eux & lui, ce qui avoit encouragé les Payſans à le traverſer. Il diſoit que ceux des Montagnes de Vicence l'avoient arrêté long-tems dans ſon paſſage, & qu'il avoit trouvé les mêmes obſtacles dans la Plaine: Que pour aſſurer ſes Convois & ſes derrieres, il avoit fallu prendre toutes les Villes du pays; il ajoûtoit, que ſi les Troupes de France étoient venues plutôt, les Venitiens ne ſeroient pas rentrés dans Padoue, & que ſi Louis & le Roy d'Arragon n'avoient pas retiré leurs Armées Navales, ces Républicains occupés ſur la Mer n'auroient pû donner tous leurs ſoins à la défenſe de cette Place. Il diſoit encore que Ferdinand ne ſouhaitoit rien tant que de le voir dans l'embarras, afin de le forcer à lui laiſſer la Régence du Royaume de Caſtille. Mais toutes ces plaintes ne rétabliſſoient ni ſes affaires, ni ſa réputation, que ſa négligence dans une ſi belle & ſi rare occaſion lui avoit fait perdre entierement. Le Roy de France n'étoit pas même fâché que l'opinion

qu'on avoit de l'Empereur subsistât, & le Pape pensoit de même. Ce Pontife naturellement soupçonneux, considérant l'indigence continuelle de Maximilien & son importunité à demander, ne le voyoit qu'à regret en Italie. 1509.

Les Florentins envoyerent, par le conseil du Roy de France, des Ambassadeurs à l'Empereur qui étoit alors à Verone. Pierre Guichardin mon pere étoit un de ceux qui composoient cette Ambassade. Ces Ministres convinrent au nom de la République, de payer à Maximilien dans peu de tems quarante mille ducats, moyennant quoi ils obtinrent de lui d'amples Privileges, portant confirmation de leur Liberté, de Jurisdiction dans les Etats qu'ils possédoient, & enfin une décharge de tout ce qu'ils pouvoient lui devoir du passé.

XXXII. Il retourne en Allemagne.

L'Empereur ayant résolu de retourner en Allemagne, pour se préparer, disoit-il, à faire la Guerre le Printems prochain, fit venir Chaumont au Village d'Arsé dans le Veronese, afin de conférer avec lui sur les affaires présentes. Il lui remontra que les Venitiens enorgueillis par la défense de Padoue, se disposoient à assiéger Citadella & Bassano, & qu'il étoit à craindre qu'ils ne repriſſent, non seulement ces deux Villes importantes, mais encore Monselicé, Montagnana & Est; qu'il falloit songer à conserver toutes ces Places, & même à reprendre Legnago: Que comme il n'étoit pas en état de s'opposer à leurs efforts, il étoit nécessaire que le Roy de France le secourût puissamment; Que l'intérêt de ce Prince qui ne pouvoit se soutenir qu'en le soutenant lui-même, exigeoit qu'il lui accordât ces secours. Chaumont répondit qu'il en écriroit au Roy, & qu'il ne doutoit pas que sa réponse ne fût conforme aux desirs de Sa Majesté Impériale.

Maximilien se rendit ensuite à Chiusa, laissant la garde de Verone au Marquis de Brandebourg. Peu de tems après, la Palice, qui étoit resté avec cinq cens Lances dans le Veronese, où il ne pouvoit, disoit-il, demeurer qu'avec beaucoup d'incommodité, obtint de l'Empereur, presque par importunité, la permission de se retirer sur les Frontieres du Milanès. L'intention du Roy étoit, que ses Troupes fussent en quartier dans ses Etats tant qu'elles n'auroient rien à faire, mais qu'elles obéïssent aux ordres de l'Empereur toutes les fois qu'il en auroit besoin pour quelque entreprise, & en particulier pour celle

de Legnago. Maximilien l'avoit ſouhaité avec ardeur; mais ſa
1509. négligence ordinaire le fit tant différer, que le tems des grandes pluyes arrivant, il ne fut plus poſſible de camper dans ce pays, qui eſt bas & inondé dans cette ſaiſon. Il eût alors envie de faire une Tréve de quelques mois avec les Venitiens; mais encouragés par ſa lenteur & par la froideur qu'ils voyoient dans ſes Alliés, ils ne crurent pas qu'une ſuſpenſion convint à leurs intérêts : enfin il s'en retourna à Trente, laiſſant ſes affaires en fort mauvais état, & le ſort de l'Italie dans une entiere incertitude.

XXXIII. Brouillerie entre le Pape & le Roy de France, à l'occaſion d'un Evêché de Provence, vacant en Cour de Rome.

Il étoit ſurvenu entre le Pape & le Roy de France un nouveau différend, dont le ſujet paroiſſoit très-leger, mais on ſoupçonnoit qu'il pouvoit avoir une cauſe ſecrete très-ſérieuſe. Un Evêque de Provence étant mort à Rome, le Pape diſpoſa de ſon Evêché ſans attendre la nomination du Roy. Louis prétendoit que c'étoit enfraindre le dernier Traité (*a*) conclu avec le Cardinal de Pavie, & que, quoique le cas de mort à Rome n'y fût pas nommément exprimé, le Cardinal lui avoit donné parole qu'il pourroit nommer à tous les Evêchés ſans diſtinction, même dans le cas préſent. Le Cardinal nioit le fait, plus peut-être dans la crainte de déplaire au Pape, que parce que la choſe étoit ainſi. Le Pape diſoit qu'il n'avoit point de connoiſſance de ce qui pouvoit s'être paſſé entre le Roy & le Cardinal; mais que pour lui il n'avoit ratifié que ce qui étoit porté par le Traité, dont tous les articles avoient été inſérés dans cette Ratification, & qu'il n'étoit pas obligé à davantage. Le Roy indigné de ce procédé, refuſa d'écouter dans cette occaſion le Cardinal de Rouen, qui avoit toujours maintenu le Pape & le Roy en bonne intelligence, & fit ſaiſir les revenus des Bénéfices poſſédés dans le Duché de Milan par les Eccléſiaſtiques réſidens à la Cour de Rome. Le Pape de ſon côté refuſa de donner le Chapeau à l'Evêque d'Albi, qui s'étoit rendu à Rome pour le recevoir, ſuivant la parole donnée au Roy. Il eſt vrai que ce différend ne dura pas long-tems. Le Pape, à la priere de pluſieurs perſonnes, nomma à l'Evêché de Provence au gré du Roy, & fit avec lui une nouvelle convention par rapport aux Bénéfices, dont les Titulaires viendroient à mourir dans Rome. Le Roy ſe dé-

(*a*) C'eſt le Traité de Biagraſſa.

sista de la saisie, & l'Evêque d'Albi reçut le Chapeau; mais le Pape n'en fut pas moins indisposé contre ce Prince; ce n'avoit été que malgré lui qu'il avoit donné au commencement de son Pontificat la Légation de France au Cardinal de Rouen; il la regardoit comme ruineuse pour la Cour de Rome & déshonorante pour lui, & il étoit au désespoir de se voir comme forcé par l'autorité du Roy à la continuer à ce Ministre; d'ailleurs, persuadé que tous les desseins du Cardinal ne tendoient qu'à la Papauté, il se défioit de toutes les démarches & des succès de la France. 1509.

XXXIV. Le Pape forme le dessein de faire perdre à Louis XII. tout ce qu'il possede en Italie.

Telles étoient les causes apparentes de la mauvaise disposition du Pape à l'égard de la France; mais l'événement fit voir qu'il avoit dans l'esprit de plus grandes vûes. L'objet de tous ses désirs étoit d'enlever au Roy ce qu'il possédoit en Italie; soit pour s'acquérir de la gloire par ce moyen; soit par l'aversion secrete qu'il portoit à ce Prince; soit enfin pour procurer la liberté aux Génois. Il se plaignoit continuellement du Roy & du Cardinal sans ménager ses termes, mais d'une maniere à faire croire que ce n'étoit que par crainte, dans le tems qu'il projettoit un dessein si hardi. Comme il étoit naturellement ferme & intrépide, il se proposoit de l'exécuter lui seul, & par la seule autorité du S. Siége, sans se liguer, ni avec l'Empereur, ni avec le Roy Catholique, avec qui il étoit fort reservé.

XXXV. Difficultés à Rome sur l'Absolution des Venitiens.

Les Venitiens étoient les seuls en faveur desquels il paroissoit pancher, & il étoit résolu de leur donner l'Absolution, jugeant que la sûreté de l'Italie & la sienne propre exigeoit qu'il ne les laissât point succomber. Les Ambassadeurs de l'Empereur & du Roy de France s'y opposoient de tout leur pouvoir: celui du Roy d'Arragon parloit comme eux en public; mais il traitoit secretement du contraire avec le Pape, parce que son Maître craignoit l'agrandissement des François par rapport au Royaume de Naples, & ne se fioit nullement à l'Empereur à cause de sa légereté. Ces Ambassadeurs alléguoient, que par la Ligue de Cambray les Confédérés étoient obligés de s'assister mutuellement, jusqu'à ce que chacun d'eux eût entierement recouvré ce qui lui étoit assigné par ce Traité: Que l'Empereur étoit dans ce cas, puisqu'il n'avoit pas encore été remis en possession de Treviso; Qu'ainsi l'obliga-

tion des Confédérés ſubſiſtoit encore, & que par conſéquent le
1509. Pape étoit tenu de faire la Guerre aux Venitiens, bien loin de pouvoir leur accorder une pareille grace : Qu'enfin il avoit une juſte cauſe de leur refuſer l'Abſolution, en ce qu'ils n'avoient reſtitué à l'Egliſe les Villes de Romagne, ni volontairement, ni dans le terme marqué par le Monitoire, & qu'ils en devoient encore les revenus.

Jule répondoit, que puiſque les Venitiens ſe repentoient de leur conduite, & qu'ils demandoient l'Abſolution avec une entiere ſoumiſſion, il n'étoit pas au pouvoir du Vicaire de JESUS-CHRIST d'employer encore contr'eux les Armes ſpirituelles au préjudice du ſalut de tant d'ames, ſur-tout après la remiſe des Villes, dont l'uſurpation avoit donné lieu aux Cenſures : Que la reſtitution des fruits n'étoit pas eſſentielle, & qu'elle n'avoit été inſérée dans le Monitoire que pour aggraver la déſobéiſſance, & ne méritoit pas qu'on s'y arrêtât : Qu'à l'égard des Armes temporelles, il étoit prêt de les joindre à celles des Confédérés, conformément à la Ligue de Cambray, dont il n'avoit pas deſſein de ſe ſéparer : Que néanmoins chacun des Alliés étoit en droit de le faire, n'ayant tenu qu'à l'Empereur de ſe rendre maître de Treviſe ; Qu'il avoit refuſé les premieres offres que les Venitiens lui avoient fait faire par Antoine Juſtiniani leur Ambaſſadeur, de lui abandonner tout ce qu'ils poſſédoient dans le Continent, & que depuis ils lui avoient offert pluſieurs fois de lui donner un équivalent en échange de cette Place.

Ainſi ce n'étoit pas l'oppoſition des Ambaſſadeurs qui empêchoit le Pape de lever les Cenſures, mais il étoit retenu par ſa propre fierté. Quoiqu'il crût cette Abſolution utile à ſes deſſeins, il étoit néanmoins réſolu de ne la donner que d'une maniere, qui ajoutât à l'éclat de la dignité Pontificale, & qui mît pour toujours l'Egliſe à couvert de l'oppreſſion des Venitiens. Entre pluſieurs conditions qu'il avoit deſſein de leur impoſer, il vouloit ſur-tout qu'ils laiſſaſſent la Navigation de la Mer Adriatique libre à tous les Sujets de l'Egliſe, nonobſtant la poſſeſſion où cette République étoit de lever des droits ſur tout ce qui entroit dans ce Golfe, & qu'ils ne tinſſent plus dans Ferrare, Ville dépendante du S. Siége, le Magiſtrat nommé *Bis Domino*.

Les

Les Venitiens ne pouvoient ſe ſoumettre à ces deux conditions. Ils diſoient que la Souveraineté, & la garde du Golfe leur avoient été accordées avec d'amples Privileges, par le Pape (*a*) Alexandre III. parce qu'ils avoient défendu à grands frais, & avec beaucoup de courage cette Mer contre les Sarrazins, qu'ils l'avoient nétoyée des Corſaires, qui l'infeſtoient, & qu'ils en avoient aſſuré la navigation aux Chrétiens. Qu'à l'égard *du Biſdomino*, il avoit été établi par un Concordat fait avec les Ferrarois, ſans oppoſition de la part de Clement VI. qui réſidoit alors à Avignon. 1509.

Le Pape leur répondit, que les Ferrarois n'avoient pû conſentir à l'établiſſement d'un Magiſtrat étranger dans leur Ville, ni à l'exercice de ſa Juridiction, au préjudice de la Souveraineté de l'Egliſe ; & que d'ailleurs ce conſentement n'avoit pas été volontaire, n'ayant été donné qu'après une longue & ſanglante guerre, qui les força de ſubir la loy du plus fort, après avoir inutilement reclamé le ſecours du Pape, dont les Cenſures n'auroient pas beaucoup effrayé les Venitiens. Que la prétenduë conceſſion d'Alexandre III. (*b*) ne paroiſſoit point ; que l'Hiſtoire n'en faiſoit aucune mention, & qu'elle n'étoit fondée que ſur le témoignage des Venitiens, qui n'étoit d'aucun poids dans leur propre cauſe ; que ſuppoſé même qu'on rapportât cette conceſſion, il ſeroit bien plus naturel de croire, qu'ayant été donnée dans la Ville de Veniſe, comme les Venitiens le diſoient eux-mêmes, elle avoit été extorquée par la crainte, & la menace ; que de ſe perſuader qu'un Pontife Romain, dont le premier devoir eſt de protéger la Juſtice, & de reprimer l'oppreſſion, eût accordé un droit ſi contraire au bien public.

XXXVI. Les Venitiens recouvrent Vicence, & d'autres Places.

Pendant ces conteſtations les Venitiens informés que les Habitans de Vicence ſouhaitoient de retourner à l'obéiſſance de la République, y envoyerent leur Armée commandée par le Provéditeur André Gritti, qui s'y rendit à l'entrée de la nuit. Quoiqu'on ſe fut ſaiſi du Fauxbourg de la Poſterla après avoir tiré quelques coups de canon, & qu'il y eût peu de trou-

(*a*) Ce Pape fut élu le 5 de Septembre 1159.

(*b*) Jule II. ayant défié Jerome Donato, l'un des Ambaſſadeurs de Veniſe, de lui faire voir l'original de cette conceſſion, Donato lui répondit qu'elle étoit au dos de la donation de Rome, faite par Conſtantin au Pape Silveſtre.

pes dans la Ville, on ne crut pas néanmoins pouvoir l'emporter ;
1509. mais les Habitans, par le conſeil de Fracaſſe, comme le bruit en courut alors, leur envoyerent des Députés à minuit, & les introduiſirent dans la Place, d'où le Prince d'Anhalt, & Fracaſſe ſe retirerent dans la Citadelle. On ne doute pas, que ſi l'Armée avoit marché droit à Verone, cette Ville ne ſe fût auſſi renduë ; mais Gritti ne jugea pas à propos de quitter Vicence, ſans avoir pris la Citadelle. Elle ouvrit ſes portes au bout de quatre jours, ayant été abandonnée par d'Anhalt & Fracaſſe, qui ne crurent pas pouvoir y tenir. Dans cet intervalle quelques Troupes de l'Empereur, jointes à 300 lances Françoiſes commandées par d'Aubigny, ſe jetterent dans Verone. Cette place ſe trouvant alors défenduë par environ 500 lances, & par 5000 hommes d'Infanterie Eſpagnole & Allemande, il ne fut plus ſi facile de la prendre.

Cependant l'Armée Venitienne ne laiſſa pas de s'en approcher ; elle étoit partagée en deux corps, dont chacun étoit compoſé de 300 hommes d'armes, de 500 Chevaux-Legers, & de 3000 de pié ; les Généraux ſe flatoient qu'il s'y feroit un mouvement en faveur des Venitiens à leur approche ; mais ces deux corps n'arriverent pas en même tems. Le premier, qui vint du côté de l'Adige, & qui avoit déja occupé le Fauxbourg, fut chargé par la garniſon, qui l'obligea de ſe retirer ; & Luce Malvezzi arrivant peu de tems après par l'autre côté de la même Riviere, ſe retira auſſi : enſuite les deux corps s'étant joints, l'Armée ſe poſta au Village de San-Martino, à cinq milles de Verone.

Pendant que les Venitiens étoient dans cet endroit, ils eurent avis que 2000 fantaſſins Allemans ſortis de (*a*) Baſciano, étoient allés en courſe du côté de Citadella. Ils marcherent contr'eux, & les enfermerent dans la vallée Fidata : mais ces troupes ayant été jointes par des ſoldats de la garniſon de Baſciano, elles s'ouvrirent un paſſage à la pointe de l'épée, & ſe retirerent de ce mauvais pas avec quelque perte ; elles abandonnerent Baſciano, dont les Venitiens s'emparerent. Delà ils détacherent une partie de leur Armée, qui reprit Feltro, & Cividal, & prit d'aſſaut le Château de la Scala.

Dans le même tems, Antoine, & Jerôme de Savorgnano,

(*a*) Cette Ville eſt nommée ci-deſſus *Baſſano*. On lui donne indifféremment les deux noms.

Gentilshommes du Frioul, Partisans des Venitiens, prirent Castelnuovo, Place située sur une montagne escarpée au milieu de la *Patria*; c'est le nom que l'on donne à la partie du Frioul, qui est au-delà de la Riviere du Tajamento. 1509.

A la nouvelle de la prise de Vicence, l'Empereur s'étoit promptement avancé à la Pietra; mais pendant tous ces mouvemens, il ne fit qu'aller & venir sans aucun effet.

XXXVII. Expédition malheureuse des Venitiens, contre le Duc de Ferrare.

Les Venitiens, contre l'avis des plus sages du Senat, qui soutenoient qu'il y avoit de la témérité à former de nouvelles entreprises dans les conjectures présentes, firent marcher leur Armée vers Monselicé, & Montagnana, pour rentrer dans le Polesine de Rovigo, & pour passer dans le Ferrarois, en même tems que leur Armée Navale y entreroit par le Po. Ils avoient conçû ce dessein, moins par intérêt, que par ressentiment contre le Duc de Ferrare. Ils excusoient ce qu'il avoit fait pour secouer le joug humiliant du *Bisdomino*, & pour recouvrer le Polesine; mais ils ne pouvoient lui pardonner, que non content de ce qu'il prétendoit lui appartenir, il se fût fait donner par l'Empereur, après la levée du siége de Padouë, l'investiture du Château d'Est, dont l'ancienne Maison d'Est a pris son nom, & qu'il eût reçu du même Prince la Citadelle de Montagnana, pour sûreté de l'argent qu'il lui avoit prêté, n'ayant aucun droit sur ces deux Places. Outre cette raison, qui les animoit contre Alfonse, ils vouloient encore se venger de tous les excès commis par ses Troupes dans le Polesine, où elles avoient fait éclater leur haine contre les Nobles Venitiens, par l'incendie & le ravage de leurs Châteaux & de leurs Terres.

L'Armée Navale de la République, composée de dix-huit Galeres, & de plusieurs autres petits Bâtimens, fournie d'un grand nombre de bons soldats, & commandée par Ange Trevisani, entra dans le Po par l'embouchure des *Fornaci*, mit le feu à Corbola & à plusieurs autres Villages voisins de la Riviere, & s'avança au Lac Scuro, pillant & ravageant tout le Pays. Delà les Chevaux-Legers, qui la côtoyoient, firent des courses jusqu'à Fichervolo, Fort, ou plutôt Palais fameux par le long siége qu'il soutint contre Robert de San-Severino Général des Venitiens, dans la guerre qu'ils firent au Duc Hercule pere d'Alfonse. L'arrivée de la Flote, & le bruit qui

1509. couroit que l'Armée de terre devoit bientôt la ſuivre, conſternerent le Duc de Ferrare. Il avoit fort peu de Troupes, & ne pouvoit pas faire grand fond ſur le Peuple de Ferrare, attendu ſon petit nombre, & ſon inhabilité à la guerre. Ainſi ſon unique reſſource fut de faire mettre en batterie beaucoup de canon ſur le bord du Po, pour empêcher les Ennemis d'avancer, en attendant les ſecours qu'il eſpéroit du Pape, & du Roy de France.

L'Amiral voulut paſſer outre, mais voyant que cela étoit impoſſible ſans le ſecours de l'Armée de terre, il prit le parti de l'attendre; & il ſe mit à l'ancre au milieu du Po, derriere une petite Iſle, qui eſt vis-à-vis d'un lieu nommé *la Putiſella*, diſtant de onze milles de Ferrare, & d'où il lui étoit facile d'incommoder cette Ville. Pour y être plus en ſûreté, il fit conſtruire deux Forts ſur les deux bords du Po, & un pont de bateaux, afin de pouvoir ſecourir aiſément le Fort qui étoit du côté de Ferrare.

Le Duc voulant empêcher la conſtruction de ce dernier Fort, prit une réſolution plus hardie que ſage, & ayant ramaſſé tout ce qu'il put de ſoldats & de jeunes gens de Ferrare, il leur ordonna d'aller l'attaquer à l'improviſte. Ceux qui le défendoient, ſoutenus par l'Armée Navale, ſortirent à leur rencontre; ils les mettoient déja en fuite, lorſque le Duc ſurvint avec quelques chevaux, & ramena au combat cette Troupe mal aguerrie pour la plûpart, & ſans diſcipline. Les Ennemis favoriſés par l'avantage du lieu & par beaucoup de petites pieces d'artillerie, le chargerent ſi vivement, qu'il fut enfin obligé de ſe retirer, laiſſant pluſieurs morts & beaucoup de priſonniers, de ſes meilleurs ſoldats, & de la Nobleſſe de Ferrare. Hercule Cantelmo entre autres, jeune homme de grande eſpérance, dont les ancêtres avoient poſſedé le Duché de Sora dans le Royaume de Naple, fut fait priſonnier par quelques ſoldats Eſclavons, qui le menerent à bord d'une Galere. Tandis qu'ils ſe diſputoient leur priſonnier, un d'eux par une brutalité inouie lui abatit la tête.

Cependant l'Armée de terre des Venitiens reprit Montagnana par compoſition. Les Officiers Ferrarois & les Capitaines de la garniſon, furent faits priſonniers de Guerre. Elle conquit enſuite tout le Poleſine ſans aucun obſtacle.

Ferrare étant alors dans un danger évident, Chaumont y envoya (*a*) Châtillon avec 150 lances Françoiſes ; & le Pape piqué de ce que les Venitiens avoient attaqué le Ferrarois ſans reſpect pour la Souveraineté de l'Egliſe, donna ordre aux 200 hommes d'armes qu'il avoit au ſervice de l'Empereur, de marcher au ſecours de Ferrare. Mais ces ſecours ſeroient peut-être venus trop tard, ſi les Venitiens ne s'étoient pas trouvé dans la néceſſité de ſonger à leur propre défenſe. 1509.

On a vu plus haut que le Roy de France n'étoit pas fâché que l'Empereur eût de l'occupation, parce qu'outre la crainte que lui donnoit en général l'agrandiſſement de Maximilien, il ſe flatoit que ce Prince ſeroit obligé de lui vendre, ou du moins de lui engager Verone. Mais d'un autre côté il ne vouloit pas auſſi laiſſer croître la puiſſance des Venitiens, parce qu'il ſe ſeroit trouvé lui-même obligé de leur faire tête. C'eſt pourquoi voyant que l'Empereur ne pouvoit défendre Verone faute d'argent, il ſe crut dans la néceſſité de ſoutenir cette Ville contre les Venitiens. Chaumont qui s'étoit avancé ſur les confins du Veroneſe après la perte de Vicence, ayant appris que 2000 hommes de pié Eſpagnols qui étoient dans Verone, commençoient à ſe ſoulever faute de payement, les engagea à y reſter, en les prenant à la ſolde du Roy, & y envoya encore d'autre Infanterie pour plus grande ſûreté. Il avoit héſité à prendre à ſa ſolde ces Eſpagnols, ne ſçachant ſi le Roy approuveroit cette démarche ; mais Trivulce lui repréſenta qu'il fâcheroit bien davantage le Roy, s'il expoſoit ſes Etats à quelque péril. Outre cela il prêta à l'Empereur huit mille ducats pour payer les Troupes qu'il avoit dans Verone ; mais il reçût pour ſûreté de cette ſomme, & de toutes celles qu'il employeroit pour lui à l'avenir, la Ville de Valeggio, qui étoit fort utile au Roy pour la conſervation de Breſſe, dont elle n'eſt qu'à (*b*) ſix milles ; & parce qu'on eſt

(*a*) Jacque de Coligny II. du nom, Seigneur de Châtillon ſur Loing, & Prevôt de Paris, fils aîné de Jean III. du nom. Il mourut ſans poſtérité à Ferrare le 12 d'Avril 1512. d'une bleſſure qu'il reçût au ſiége de Ravene. Il avoit été fort avant dans la faveur de Charles VIII. qu'il ſuivit à Naples, & l'on y diſoit communement, ſi l'on en croit Brantome : *Châtillon, Bourdillon, Bonneval, Gouvernent le ſang Royal.* Il eût pour frere puîné le Maréchal de Châtillon Gaſpard I. du nom, qui fut pere du fameux Amiral Gaſpard II.

(*b*) Guichardin ſe trompe ici, car on compte huit lieues de Breſſe à Valeggio, ce qui fait vingt-quatre milles.

maître de la Riviere de Menzo, quand on a Valeggio & Peſchiera.

1509. L'arrivée de Chaumont ſuivie de la plus grande partie des Lances, qui étoient en quartier dans le Milanès, l'augmentation de la garniſon de Verone, & le bruit qui couroit que ce Général ſe diſpoſoit à aſſiéger Vicence, obligerent les Venitiens de retirer leur Armée du Ferrarois, & de la diſtribuer à Legnago, à Soavé, & à Vicence, ne laiſſant à la défenſe du Poleſine, & pour appuyer l'Armée Navale, que 400 Chevaux-Legers & 400 hommes de pié. Enſuite voulant mettre à couvert le Territoire de Vicence des courſes de la garniſon de verone, ils firent creuſer avec un travail prodigieux, un large foſſé plein d'eau, qui commençoit au pié de la Montagne au-deſſus de Soavé, & qui s'étendoit l'eſpace de cinq milles au travers de la plaine, qui va de Rovigo à Monforté, juſqu'à certains marais contigus à l'Adige; & ils le flanquerent d'un retranchement muni de pluſieurs redoutes de diſtance en diſtance. Ils avoient fortifié Soavé & Lonigo; à l'égard de tout le pays circonvoiſin, il étoit en ſureté par ſa ſituation, ſurtout pendant l'hiver.

La retraite de l'Armée de terre des Venitiens laiſſa reſpirer la Ville de Ferrare, mais elle ne la raſſura pas tout à fait; car quoiqu'il n'y eût pas d'apparence qu'elle pût être forcée, il étoit à craindre que les grandes incommodités qu'elle ſouffroit, ne la ruinaſſent inſenſiblement, & ne réduiſiſſent le Peuple au déſeſpoir. Les Troupes de la Flote & celles qui la cotoyoient, faiſoient tous les jours des courſes juſqu'aux Portes de la Ville; d'autres Bâtimens Venitiens ayant attaqué les Etats du Duc de Ferrare d'un autre côté, avoient pris Commachio. Ce fut dans ce tems-là que les Troupes du Pape & du Roy de France arriverent. Alors le Duc qui depuis la perte qu'il avoit faite à l'attaque du Fort, avoit tenu ſes Troupes dans un poſte ſûr auprès de Ferrare, commença à faire de fréquentes courſes pour attirer les Ennemis au combat; mais comme ils eſperoient que leur Armée de terre reviendroit, ils l'éviterent toujours. Dans une de ces courſes, où le Cardinal d'Eſt s'étoit avancé juſqu'auprès du Fort, le Comte Ludovic de la Mirandole, l'un des Chefs des Troupes de l'Egliſe, eût, en s'en retournant, la tête emportée d'un coup de canon, tiré d'un Vaiſſeau En-

nemi, accident d'autant plus triſte, que ce Seigneur fut le ſeul que le boulet atteignit dans un ſi grand nombre. 1509.

Le Duc & le Cardinal ſe flatoient, que s'ils pouvoient conduire leur artillerie à portée de l'Armée Navale, ils la ruineroient à coups de canon. La choſe paroiſſoit difficile & dangereuſe; mais la connoiſſance qu'ils avoient du pays & de la Riviere, firent qu'ils en vinrent à bout. Le Cardinal donna une nouvelle attaque au Fort avec une partie des Troupes: les Venitiens vinrent à ſa rencontre: mais il les repouſſa dans le Fort & leur tua quelques ſoldats; après quoi il s'empara d'une partie de la chauſſée, & la fortifia, ſans que les Ennemis s'en apperçuſſent. Au commencement de la nuit il conduiſit l'artillerie ſur la rive oppoſée à l'Armée Navale, & la mit en batterie de diſtance en diſtance ſans faire de bruit. Lorſqu'il eût diſpoſé toutes choſes, (a) il commença à foudroyer les Vaiſſeaux avec beaucoup de furie. Aux premiers coups ils ſe ſéparerent tous pour prendre la fuite: mais ils rencontroient partout le même péril; car outre que les batteries étoient établies par intervalles, il y avoit pluſieurs groſſes pieces qui portoient fort loin; d'ailleurs elles étoient ſervies par d'excellens Canoniers, & le Duc qui entendoit lui-même fort bien la fonte des canons, & qui étoit bon Artiller, animoit le feu par ſa préſence. Les Venitiens répondoient très-vivement aux coups des Ennemis, mais ſans effet; parce que les Ferrarois étoient garantis par la chauſſée; cependant les Vaiſſeaux de Treviſani périſſoient de différentes manieres, mais toutes affreuſes. Quelques-uns ne pouvant réſiſter à l'effort du canon, ſe rendirent; d'autres furent brulés avec tous leurs équipages; une partie ſe coulerent d'eux-mêmes à fond, pour ne pas tomber entre les mains des Ennemis. L'Amiral s'étant jetté dans un eſquif dès le commencement, ſe ſauva à force de rames; ſa Galere après avoir fui l'eſpace de trois milles, ramant toujours, & réparant ſes ouvertures, coula enfin à fond criblée de coups; la Riviére étoit couverte de feu, de ſang, & de morts.

Quinze Galeres, quelques gros Navires, & un nombre infini de Flutes, de Barques, & d'autres petits Bâtimens furent pris par le Duc de Ferrare; environ 2000 hommes périrent par le canon, par le feu, ou dans l'eau; on prit ſoixante En-

(a) Cette action ſe paſſa le 21 de Décembre.

1509. eignes, mais le grand Etendart fut ſauvé par le Général. Pluſieurs Soldats gagnerent la terre, & quelques-uns s'enfuirent vers les Chevaux-Legers Venitiens ; les autres, ou furent faits priſonniers par les Ennemis qui les pourſuivirent, ou furent maltraités dans leur fuite par les Payſans. Les Vaiſſeaux furent conduits à Ferrare, où pour conſerver la mémoire de cette action, on les garda pluſieurs années, juſqu'à ce qu'Alfonſe les rendit enfin à la République. Après cette expédition, il envoya trois cens chevaux & cinq cens hommes d'Infanterie contre l'autre Eſcadre, qui avoit pris Comacchio. Ces 800 hommes reprirent Loretó que les Venitiens avoient fortifié ; on croit qu'ils auroient auſſi diſſipé cette Eſcadre, ſi elle ne ſe fût pas retirée à Bebé.

Tel fut l'iſſue de cette guerre qui dura un mois. L'événement qui décide ſouvent avec juſteſſe, fit voir que les Vénitiens, ſuivant le conſeil de quelques Sénateurs, qui étoient d'avis de ne rien entreprendre, & de conſerver l'argent de la République pour de plus importantes occaſions, auroient mieux fait de ſe borner à la défenſe de Padoüe, de Tréviſe, & des autres places où ils étoient rentrés, que d'écouter le plus grand nombre, qui eut l'imprudence de ſuivre les mouvemens de la haine & du reſſentiment. Cette entrepriſe qui coura cher à la République, lui cauſa beaucoup de honte & de dommage.

Les Venitiens avoient été plus heureux du côté de Padoüe. Une partie peu conſidérable de leurs Troupes, ſoutenue par les Payſans, ſe ſaiſit du Pas de la Scala, & près de là de Cogolo, & de Baſciano, poſtes fort importans pour fermer les paſſages d'Italie du côté de l'Allemagne ; cette expédition ſe fit preſque ſous les yeux de l'Empereur qui ſe trouvoit encore dans le (*a*) Vicentin avec 4000 hommes de pié.

Il ſe rendit enſuite à (*b*) Bolzano pour ſe trouver à la Diéte qu'il avoit indiquée à Inſpruk, ſe plaignant beaucoup de la retraite de la Palice, qui, diſoit-il, avoit été fort préjudiciable à ſes affaires. Quand Chaumont ſçût qu'il étoit parti, il ſuivit ſon exemple, & il retourna à Milan, abandonnant le deſſein qu'il avoit eu d'aſſieger Vicence & Legnago, ces places étant en bon état, & la ſaiſon devenant contraire. Il laiſſa de bon-

(*a*) Ou plûtôt le Trentin, où il étoit alors.

(*b*) Entre Trente & Inſpruck.

nes

nes garniſons dans Breſſe, dans Peſchiera & dans Valeggio, & mit 600 Lances & 4000 hommes d'Infanterie dans Verone. Ces Troupes avoient des logemens différens de celles de l'Empereur, au Fauxbourg de San-Zeno, & elles occupoient la Citadelle pour plus grande ſûreté. 1509.

Verone, Ville très-célebre & très-ancienne, eſt arroſée par l'Adige, Fleuve très-gros & fort profond qui paſſe au milieu. Cette Riviere qui prend ſa ſource aux Alpes d'Allemagne, après avoir gagné la plaine, tourne à gauche, & coule au pié des montagnes juſqu'à Verone, d'où elle s'étend dans une belle & fertile plaine. La moitié de Verone, qui eſt ſituée partie à mi-côte & partie dans la plaine au-delà de l'Adige, regarde l'Allemagne. Le reſte qui eſt entierement dans la plaine endeçà de la même Riviere, eſt du côté de Mantouë. On voit ſur la hauteur à la porte de Saint George, le Fort de Saint Pierre, & à deux portées de trait plus haut celui de Saint Felix; ils ſont l'un & l'autre plus conſidérables par leur aſſiette que par leurs fortifications; cependant leur priſe rendroit la défenſe de Verone plus difficile, parce qu'ils commandent abſolument cette place. Les Allemans avoient la garde de ces deux Forts. Dans l'autre partie de Verone, qui eſt endeçà de l'Adige, eſt le Château vieux, ſitué preſqu'au milieu de la Ville du côté de Peſchiera, & communiquant par un pont à l'un & à l'autre bord de la Riviere. La Citadelle en eſt à trois portées de mouſquet vers Vicence. La muraille extérieure de la Ville va de l'un à l'autre de ces deux poſtes, bâtie en demi cercle; ils ſont joints par un autre mur endedans, élevé entre deux grands foſſés; l'eſpace qui eſt entre ces deux murailles, s'appelle le Fauxbourg de San-Zeno, qui avec la Citadelle étoit occupé par les François.

XXXVIII. Intrigues du Pape contre le Roy de France.

Pendant cette eſpece de ſuſpenſion d'armes, le Pape voulut négocier une Tréve entre l'Empereur & les Venitiens, par le miniſtere d'Achille de Graſſi, Evêque de Peſaro, ſon Nonce auprès de ce Prince. Il y eut même une conférence pour cet effet à Spedaletto au-deſſus de la Scala, entre les Ambaſſadeurs de Maximilien, & Jean Cornaro & Louis Mocenigo, Ambaſſadeurs de la République; mais les demandes exceſſives des Impériaux firent échouer la négociation. Le Pape en fut fort fâché. Il ſouhaitoit avec paſſion de délivrer les Vénitiens de cette

guerre ; & afin de n'avoir plus rien à démêler avec eux, il
1509. les avoit engagés à rendre Comacchio au Duc de Ferrare, ce qu'ils ne firent pour tant qu'après l'avoir brûlé. Il leur avoit auſſi fait promettre de ne plus attaquer les Etats de ce Prince, qu'il ſe flattoit de mettre dans ſes intérêts par ce bienfait, au préjudice de la France. Pour appuyer les grands deſſeins qu'il méditoit contre le Roy, il envoya ſecretement un Exprès en Angleterre : il entama auſſi une négociation avec les Suiſſes, qui commençoient alors à ſe broüiller avec Louis XII. & reçut très-bien l'Evêque (*a*) de Sion ennemi déclaré du Roy, qui étoit venu à Rome dans l'eſpérance d'obtenir le Chapeau à la faveur de ces intrigues.

XXXIX. Traité entre l'Empereur & le Roy d'Arragon, au ſujet de la Régence de Caſtille.

Vers la fin de cette année, le différend qui diviſoit l'Empereur & le Roy Catholique au ſujet de la Régence (*b*) des Royaumes de Caſtille, fut enfin terminé. Cette affaire avoit été long-tems négociée à la Cour de France, où elle avoit ſouffert de grandes difficultés ; mais enfin elle finit par les ſoins du Cardinal de Rouen. Il fut aſſez aveugle pour ne pas voir combien cette réconciliation bleſſoit les intérêts de ſon Maître : peut-être ſe flatta-t'il que le ſervice qu'il rendoit à ces deux Souverains, pourroit lui ſervir de dégré pour monter ſur le Trône de l'Egliſe. Quoiqu'il en ſoit, il ſçût engager Maximilien à conſentir que la Régence demeurât à Ferdinand tant que ce dernier n'auroit point d'enfans mâles, & juſqu'à ce que Charle leur petit-fils commun eût atteint l'âge de 25 ans. Il fut encore arrêté que Charle ne prendroit point le titre de *Roy* du vivant de ſa mere, dans la perſonne de qui réſidoit la Royauté, la Couronne de Caſtille tombant en quenouille, quoiqu'il y ait des mâles du Sang Royal ; que le Roy Catholique payeroit à l'Empereur 50000 Ducats ; que conformément au Traité de Cambray, il fourniroit des ſecours juſqu'à l'entiere conquête de ce qui devoit lui revenir ſuivant ce Traité, & qu'il payeroit à Charle 40000 ducats par an. Le Roy d'Arragon affermi par ce moyen dans la Régence de Caſtille, & à portée de ſe concilier la confiance de l'Empereur, tous leurs différends étant aſſoupis, &

(*a*) Mathieu Scheiner. Il étoit homme d'eſprit & ſçavant. On verra bien-tôt les effets de ſa haine contre la France, ſes intrigues dans les Diétes des Cantons, & ſon crédit parmi les Suiſſes ayant l'affaire de Marignan.

(*b*) La Monarchie de Caſtille comprenoit pluſieurs autres Royaumes, Grenade, Leon, Cordoüe, les Aſturies, &c.

leurs intérêts devenus communs par rapport à leur petit-fils, eût alors le champ libre pour s'oppoſer à l'agrandiſſement du Roy de France, qui devoit toujours lui donner de l'ombrage à cauſe du Royaume de Naples. 1509.

Dans ce même tems le Pape ſoupçonna le Protonotaire Bentivoglio, qui étoit alors à Crémone, de ſonger à ſurprendre Bologne. Dans cette penſée il fit retenir pendant quelques jours Julien de Médicis dans le Palais de cette Ville. Comme il attribuoit tout à la mauvaiſe volonté, qu'il diſoit, que le Roy de France avoit contre lui, il renouvella à cette occaſion les diſcours qu'il avoit tenus tant de fois, ſçavoir, que ce Prince avoit deſſein de ſubjuguer l'Italie, & de forcer le Sacré College à placer le Cardinal de Rouen ſur le S. Siége. Il ſe déchaînoit en même-tems contre Maximilien, l'accuſant d'avilir la dignité Impériale, dont il étoit, diſoit-il, incapable de ſoutenir le poids.

Sur la fin de cette année mourut le Comte de Pitigliano, Capitaine Général des Venitiens, homme dont l'expérience militaire égaloit le grand âge. Ils avoient beaucoup de confiance en lui, trop sûrs de ſa prudence pour craindre qu'il expoſât jamais la République (*a*) à aucun danger.

1510.

XL. Suite de la guerre contre les Venitiens.

La guerre ſe fit avec aſſez de lenteur au commencement de l'année 1510. eû égard à la ſaiſon, & il n'y eut aucune affaire conſidérable. L'Armée Venitienne poſtée à San-Bonifacio dans le Veroneſe, tenoit Verone bloquée. Les Albanois défirent Charle Baglioné, Sacromore Viſconti, & Fréderic de Bozzolo, qui en étoient ſortis pour eſcorter un Convoy. Les deux premiers furent faits priſonniers, & le troiſiéme ſe ſauva, par le moyen des François, qui vinrent à ſon ſecours. Peu de tems après, cette même Cavalerie défit une autre Compagnie de Cavalerie Françoiſe, & prit entr'autres M. de Cleſi. D'un autre côté un corps de 200 Lances Françoiſes, & de 3000 hommes d'Infanterie, ſorti de Verone, emporta d'aſſaut un Fort vers Soavé, dans lequel il y avoit une Garniſon de 600 hommes de pié, & à ſon retour il tailla en piéces une grande multitude de Payſans.

Cependant, l'Empereur ne ſçachant pas comment il pourroit ſoutenir la guerre, avoit tranſferé la Diéte à Auſbourg; mais

(*a*) Les Venitiens firent graver ſur ſon Tombeau ce vers d'Ennius, fait à la loüange de Fabius Maximus.
Unus homo nobis cunctando reſtituit Rem.

1510. il trouva que les Electeurs à l'inſtigation du Pape, vouloient commencer par traiter de la paix avec les Venitiens, bien loin d'être diſpoſés à fournir de nouveaux ſubſides pour continuer la guerre contre cette République. Il en conçût un ſi grand dépit contre le Pape, qu'il fit ſortir d'Auſbourg l'Evêque de Peſaro ſon Nonce, & il comprit qu'il ne devoit attendre des Diétes, que beaucoup d'incertitudes, de difficultés, & de longueurs. Il voyoit d'un autre côté le Roy de France fort indifférent pour toutes les entrepriſes qu'il lui propoſoit. En effet Louis avoit toujours quelque prétexte pour s'excuſer. Tantôt c'étoit la rigueur de la ſaiſon; tantôt il vouloit que l'Empereur lui donnât un gage certain, pour ſûreté des frais de la guerre; une autre fois il alléguoit que le Traité de Cambray ne l'obligeoit pas lui ſeul à lui fournir des ſecours, mais que le Pape & le Roy Catholique en étoient auſſi tenus; & qu'ainſi il falloit que ces Princes concouruſſent avec la France, & fiſſent cette dépenſe en commun. L'Empereur jugea donc qu'il n'avoit point d'autre reſſource, que d'engager le Roy à ſe charger de la priſe de Padoüe, de Vicence & de Treviſe, en l'intéreſſant par des offres proportionées à ce ſervice.

Pluſieurs perſonnes du Conſeil du Roy goûtoient ces propoſitions; & croyant que ſes Etats d'Italie ne ſeroient jamais en ſûreté, tant qu'il reſteroit aux Venitiens quelque choſe en terre ferme, ils étoient d'avis de faire un dernier effort pour leur enlever ces Places. Le Roy lui-même n'en étoit pas éloigné, & il paroiſſoit quelques fois diſpoſé à repaſſer les Monts, à la tête d'une puiſſante Armée, qui, diſoit-il, le feroit toujours aſſez, pourvû qu'il eut plus de 1600 Lances, avec ſes Penſionnaires & ſes Gentilshommes; mais d'autres raiſons l'en détournant, il demeuroit dans l'irréſolution. Le Cardinal de Rouen, Miniſtre actif, à qui le Roy laiſſoit ordinairement la déciſion des grandes affaires, étoit hors d'état d'agir par une longue & cruelle maladie. Le Roy étoit encore retenu par l'éloignement naturel qu'il avoit pour la dépenſe, & par le deſir d'avoir Verone, dont il eſpéroit ſe mettre facilement en poſſeſſion, en laiſſant l'Empereur dans l'embarras. En effet, moyennant 18000 Ducats qu'il venoit de lui prêter, pour payer la Garniſon Allemande qui étoit dans Verone, & la promeſſe de lui en fournir encore juſqu'à la concurrence de 50000, il l'avoit engagé à lui donner

pour sûreté de ces deux ſommes, la Citadelle de cette Ville, avec le Château vieux, & une Porte voiſine de ces deux Forts, afin d'avoir l'entrée & la ſortie libres. Ils étoient convenus, que ſuppoſé que ces ſommes ne fuſſent pas rendues dans un an, Valeggio appartiendroit à la France, qui pourroit faire fortifier cette Place & la Citadelle, aux dépens de l'Empereur. 1510.

XLI. Louis XII. s'efforce à regagner le Pape.

Outre ces deux motifs, il y en avoit encore un autre qui retenoit le Roy. Il craignoit d'aigrir tout-à-fait le Pape, en faiſant paſſer une nouvelle Armée en Italie. Jule continuant toujours dans ſes mauvaiſes intentions, & ne pouvant ſouffrir que le Roy vint à s'emparer de Verone, étoit non ſeulement réſolu de donner l'Abſolution des Cenſures aux Venitiens, mais encore il ne négligeoit rien pour s'attacher les Suiſſes. Dans ces vûes il avoit renvoyé l'Evêque de Sion avec de l'argent pour le répandre dans les Cantons, & lui avoit promis le Chapeau, afin de l'engager à faire tous ſes efforts pour réuſſir. D'un autre côté, il mettoit tout en uſage pour animer Henry VIII. Roy d'Angleterre contre la France. Henry VII. ſon pere s'étoit bien trouvé de ſes liaiſons avec cette Cour; & quoiqu'il fut monté, dans un tems de troubles, ſur un Trône nouvellement acquis, il avoit regné dans une heureuſe tranquillité ſur des Sujets, dont il avoit ſçû ſe faire obéir à la faveur de cette alliance. Auſſi en mourant, avoit-il recommandé à ſon fils, comme un moyen de regner paiſiblement, de maintenir la paix avec la France, dont il tiroit cinquante mille Ducats tous les ans. Mais ce jeune Prince emporté par le feu de l'âge, & fier des tréſors qu'il avoit trouvés dans ſes coffres, négligea les avis & l'exemple de ſon prédéceſſeur, pour ſe livrer aux impreſſions de ceux que l'amour des nouveautés, & la haine naturelle des Anglois pour la France, pouſſoient à lui conſeiller la guerre.

Sur ces entrefaites, le Roy de France ſe rendit à Lion pour être plus près de l'Italie; mais il ne pût ſe déterminer à paſſer les Monts, de peur d'être la cauſe d'une guerre funeſte, en irritant ſi ouvertement le Pape. D'ailleurs, le Roy Catholique l'en détournoit, l'aſſurant au reſte qu'il ne lui donnoit ces conſeils que comme un ami, & uniquement par amour pour la tranquillité publique: c'eſt pourquoi Louis crût n'avoir d'autre

parti à prendre, que de chercher les moyens d'appaiſer le Pape,
1510. de maniere qu'au moins il pût s'aſſurer de ne l'avoir pas pour ennemi déclaré. L'extrémité où étoit le Cardinal de Rouen, de la vie, duquel on n'eſpéroit pas beaucoup, ſembloit favoriſer le deſſein du Roy, parce qu'on eſpéroit que ſa mort diſſiperoit les craintes du Pape, craintes qu'on ſuppoſoit être la principale cauſe de ſa mauvaiſe volonté : D'ailleurs, le Roy informé que le (*a*) Cardinal d'Auch neveu du Cardinal de Rouen, & les autres perſonnes qui étoient chargées des affaires de France à la Cour de Rome, avoient eu l'indiſcrétion d'aigrir le Pape par leurs diſcours & leur conduite, au lieu de l'adoucir, comme il auroit été néceſſaire, avoit réſolu de les rappeller.

Il envoya donc à Rome en poſte Albert Pio, Comte de Carpi, homme qui joignoit beaucoup d'eſprit à une grande dextérité. Il lui donna ordre d'offrir au Pape ſes forces & ſon crédit pour toutes les occaſions où il voudroit les employer, & de lui rendre en ſon nom tous les reſpects qu'il jugeroit les plus capables de flatter un homme du caractere de Jule. Il devoit outre cela s'ouvrir avec franchiſe à ce Pontife touchant l'état des affaires, lui découvrir les propoſitions de l'Empereur, & enfin le prier de décider ſi le Roy devoit paſſer en Italie, quels ſecours ce Prince donneroit à l'Empereur, & ſi ces ſecours ſeroient prompts ou tardifs.

XLII. Les Venitiens obtiennent l'Abſolution malgré les Confédérés.

Le Comte de Carpi étoit encore chargé de faire changer le Pape par rapport aux Venitiens, mais leur affaire étoit finie avant qu'il arivât à Rome. Après que les Commiſſaires du Pape & les Ambaſſadeurs de Veniſe eûrent conféré pendant pluſieurs mois, les Venitiens conſentirent enfin aux articles, qui faiſoient difficulté, ne voyant que ce ſeul moyen d'éviter leur perte. Ainſi le 24 de Février, les conditions auſquelles l'Abſolution devoit leur être accordée, furent lûes dans le Conſiſtoire en préſence des Ambaſſadeurs, qui repréſenterent la Procuration de la République en bonne forme. Ces conditions furent, que les Venitiens ne diſpoſeroient à l'avenir d'aucuns Bénéfices, ni Dignités Eccléſiaſtiques, & qu'ils n'apporteroient aucun obſtacle à l'exécution des Bulles qui en ſeroient expédiées en Cour de Rome : Qu'ils n'empêcheroient pas que les

(*a*) François-Guillaume de Clermont, dont il eſt parlé plus haut ſous le nom de *Cardinal de Narbonne.*

causes Bénéficiales ou appartenant à la Juridiction Eccléſiaſtique, fuſſent portées en cette Cour : Qu'ils n'impoſeroient ni Décimes, ni aucuns autres Subſides ſur le Clergé, ou ſur des lieux privilegiés : Qu'ils ſe déſiſteroient de l'appel qu'ils avoient interjetté du Monitoire : Qu'ils renonceroient à tous les droits qu'ils pouvoient prétendre dans les Etats de l'Egliſe, & particulierement à celui de tenir le *Biſdomino* dans Ferrare : Que les Sujets de l'Egliſe pourroient naviger dans le Golfe ſans payer aucun péage, non ſeulement pour leurs propres Marchandiſes, mais encore pour celles des Etrangers, qui ſeroient chargées ſur leurs Vaiſſeaux, & ſans être obligés d'en faire aucune déclaration : Que les Venitiens ne ſe mêleroient en aucune maniere des affaires de Ferrare, ni des autres Places de cet Etat qui relevoient de l'Egliſe : Que toutes les conventions qu'ils pourroient avoir faites avec quelques Sujets ou Vaſſaux du Saint Siége à ſon préjudice, ſeroient anéanties : Qu'ils ne pourroient donner retraite à aucuns Ducs, Barons, autres Sujets ou Vaſſaux de l'Egliſe qui ſeroient rebelles au Saint Siége, ou ſes ennemis : Enfin, qu'ils reſtitueroient tous les impôts levés ſur le Clergé, & s'obligeoient d'indemniſer les Egliſes de tous les dommages qu'elles avoient ſoufferts. 1510.

Quand les Ambaſſadeurs eûrent juré ce Traité dans le Conſiſtoire, ſuivant la forme preſcrite, ils ſe rendirent le jour marqué au Portique de Saint Pierre ; là, ſelon l'ancien uſage, ils ſe proſternerent aux piés du Pape, aſſis ſur le Siége Pontifical, près des Portes de Bronze, au milieu de tous les Cardinaux, & d'un grand nombre de Prélats : ils lui demanderent humblement pardon, confeſſant les fautes commiſes par la République ; & après les cérémonies accoutumées, le Pape les reçût en grace, & leur donna l'Abſolution, leur impoſant pour pénitence d'aller viſiter les ſept Egliſes. Ils furent enſuite introduits dans la Baſilique de Saint Pierre par le grand Pénitencier, & ils entendirent la Meſſe, qui leur avoit été interdite juſqu'à ce jour ; ils furent reconduits avec honneur à leurs Hôtels par pluſieurs Prélats, & par d'autres Courtiſans, non plus comme des Excommuniés, mais comme de vrais Chrétiens, & des enfans dociles & ſoumis au Siége Apoſtolique. Enfin ils reprirent le

1510. chemin de Veniſe, laiſſant à Rome Jerôme Donato l'un d'eux, homme fort ſçavant, qui par ſon mérite & ſon eſprit facile & liant, ſçût ſe concilier la faveur du Pape, & ſervit utilement ſa Patrie dans les négociations où elle l'employa auprès de Jule.

HISTOIRE
DES
GUERRES D'ITALIE
DE FRANÇOIS
GUICHARDIN.

LIVRE NEUVIÉME

L'EMPEREUR n'apprit qu'avec beaucoup de chagrin la démarche du Pape, qui venoit de donner l'Abſolution aux Venitiens avec tant d'éclat & de fermeté. Quoique Maximilien fut le plus intéreſſé dans cette affaire, le Roy de France qui ne vouloit pas le rétabliſſement de ces Républicains, n'en fut guéres moins conſterné. Louis XII. ne ſoupçonnoit pourtant pas encore les véritables deſſeins de Jule, & ſe flatant par rapport aux intrigues de ce Pontife, il ſe perſuadoit qu'il n'avoit écouté dans cette occa- 1510.

1510.

sion que la jalousie que pouvoit lui causer de l'union de la France avec l'Empereur. Dans cette idée il comptoit encore qu'en l'amusant, & en ne lui donnant point d'autres sujets de défiance, il s'en tiendroit à l'Absolution sans passer outre, mais le Roy se trompoit. Jule confirmé chaque jour de plus en plus dans le projet qu'il avoit formé, permit, malgré les Ambassadeurs des Confédérés, aux Sujets & aux Vassaux de l'Eglise de se mettre au service des Venitiens. Cette République profitant des favorables dispositions du Pape, prit à sa solde Jean-Paul Baglioné, auquel on donna le titre de *Gouverneur* des Troupes, qui n'avoient plus de Chef depuis la mort du Comte de Pitigliano. Jean-Louis & Jean Vitelli, fils de Jean & de Camille, & Renzo de Ceré, qui fut fait Capitaine général de l'Infanterie, suivirent l'exemple de Baglioné. Après s'être déclaré ainsi pour les Venitiens, le Pape entreprit encore de les reconcilier avec l'Empereur; son dessein étoit non seulement de le détacher du Roy de France, mais encore de s'unir avec lui & la République de Venise pour faire la Guerre aux François. Il n'étoit pas facile d'amener l'Empereur à cette réconciliation; c'est pourquoi le Pape, afin de l'y forcer par le besoin d'argent, détourna la Diéte d'Ausbourg de lui accorder aucuns subsides. Mais cette affaire devenoit plus épineuse à mesure qu'on la négocioit, parce que l'Empereur ne vouloit la Paix qu'à condition de garder Verone, que les Venitiens s'opiniâtroient à redemander, offrant pour cette Place une somme d'argent considérable. Ces politiques, que le Pape avoit crû trouver plus faciles, ne se montroient si fermes, que parce qu'ils sentoient bien que si jamais Padoue venoit à être attaquée, ils ne pouvoient espérer de conserver cette Place qu'autant qu'ils seroient maîtres de Verone; d'ailleurs ils se mettoient par-là en état d'attendre du tems de favorables occasions pour réparer leurs pertes.

I. Le Pape continue ses intrigues contre le Roy de France.

Le Pape pour arriver à son but ne cessoit de presser secretement le Roy d'Angleterre de déclarer la Guerre aux François; il tâchoit de reveiller en lui la haine nationale des Anglois pour la France; il lui représentoit qu'il ne pouvoit s'offrir une plus heureuse occasion, & que dès qu'il auroit pris les armes contre le Roy, plusieurs autres Puissances, à qui sa grandeur étoit suspecte, ou même odieuse, se déclareroient

en même-tems : Enfin, il lui rappelloit l'attachement particulier des Rois d'Angleterre pour le S. Siége, & il l'exhortoit à prendre en main la protection & la défenſe de l'Egliſe, que l'ambition du Roy de France menaçoit ouvertement. Le Roy d'Arragon ſollicitoit auſſi très-vivement Henri VIII. mais avec encore plus de ſecret. Outre cela il y avoit ſur le tapis une intrigue bien autrement importante. Le Pape avoit toujours continué ſes intrigues avec les Suiſſes par le moyen de l'Evêque de Sion, dont le crédit étoit fort grand en ce pays, & qui ne ceſſoit de déclamer vivement contre Louis XII. dans les Diétes & en Chaire. Ce Prélat engagea enfin ſes Compatriotes à recevoir de Jule une penſion annuelle de mille Florins du Rhin par chaque Canton ; en conſéquence ils s'obligerent de veiller à la ſûreté du Pape & des Etats de l'Egliſe, & lui permirent de lever chez eux un certain nombre d'Infanterie pour s'en ſervir contre quiconque l'inquiéteroit. 1510.

II. Brouillerie des Suiſſes pour un leger intérêt.

La méſintelligence qui commençoit à ſe former entre le Roy de France & les Suiſſes, rendit cette négociation plus facile. Les Suiſſes enflés de l'eſtime qu'on faiſoit d'eux par-tout, & préſumant que toutes les Victoires que Louis XII. & ſon Prédéceſſeur avoient remportées en Italie, étoient principalement dûes au courage de leur Nation, s'imaginerent que la France ne pouvoit trop payer leurs ſervices ; c'eſt pourquoi, lorſque le Roy leur fit propoſer de renouveller l'Alliance qu'il avoit avec eux, & dont le terme alloit expirer, ils demanderent qu'on augmentât leurs penſions, réglées à 60000 francs par Louis XI. & payées depuis ſur le même pié, outre celles qu'on donnoit en ſecret à pluſieurs particuliers. Louis bleſſé de la hauteur avec laquelle on fit cette demande, la rejetta ſur le champ, diſant qu'il étoit ſurpris que de *miſerables Montagnards* vouluſſent le rendre leur tributaire d'une maniere ſi impérieuſe, & il lui échappa des diſcours que l'injure qu'il recevoit & la fierté de ſon rang pouvoient faire excuſer, mais que la prudence condamnoit dans la conjoncture préſente.

Le Roy de France ne traitoit les Suiſſes avec ſi peu de ménagement, que parce qu'il venoit de faire Alliance avec les Habitans des Vallées dépendans de la Ville de Sion, qui ſont partagés en ſept Communautés, qu'ils appellent *les Cours* ; il

les avoit gagnés par des préſens & des promeſſes de penſions
1510. publiques & particulieres, que George Sopraſaſſo leur avoit fait de ſa part ; ils s'étoient obligés de donner paſſage à ſes Troupes, de le fermer à ſes Ennemis, & de lui fournir autant de Soldats que leurs forces pourroient le leur permettre ; d'ailleurs les trois Ligues Griſes avoient fait un pareil Traité avec ce Prince. Il n'étoit encore aſſuré que d'une partie des Valleſans, mais il ſe flatoit de mettre l'autre dans ſes intérêts, par les moyens qui lui avoient déja réuſſi. Ces deux Traités, & ſur-tout la réſolution où il étoit de prendre des Troupes Allemandes à ſon ſervice, lui faiſoient négliger l'Alliance des Suiſſes. Enfin, il ne craignoit pas beaucoup les entrepriſes que cette Nation voudroit faire contre lui, perſuadé qu'ils ne pourroient attaquer le Duché de Milan que par Bellinzoné, ou par des défilés difficiles ; il comptoit d'ailleurs que s'ils venoient avec de grandes forces, il ſeroit aiſé de les affamer, & qu'on viendroit à bout de les chaſſer avec peu de monde, s'ils étoient en petit nombre. Sur le refus de Louis XII. les Suiſſes ne voulurent pas ſigner un nouveau Traité avec lui, malgré les vives inſtances de pluſieurs particuliers, qui ne vouloient pas perdre les penſions de la Cour de France, & prêterent plus volontiers l'oreille aux propoſitions du Pape.

III. Le Pape fait une querelle au Duc de Ferrare.

Jule regardant l'Alliance des Suiſſes comme la baſe de ſes projets, & d'ailleurs naturellement porté à maîtriſer les autres, cherchoit à ſe brouiller avec le Duc de Ferrare ; il ne pouvoit avoir d'autre motif d'en uſer ainſi, que le reſſentiment de la conduite de ce Prince, qui malgré les bienfaits & les honneurs dont il l'avoit comblé, lui étoit cependant moins attaché qu'au Roy de France. Quoiqu'il en ſoit, il commanda avec hauteur à Alfonſe, de fermer les Salines de Comacchio. La raiſon de ces ordres impérieux étoit que le Duc n'ayant pas eu le privilege de faire du ſel, pendant que les Venitiens poſſédoient Cervia, il n'en devoit pas jouir aujourd'hui, que cette Ville appartenoit au S. Siége, de qui Ferrare & Comacchio dépendoient immédiatement. Cet objet étoit important, parce que lorſque le ſel ne ſe faiſoit point à Comacchio, les Salines de Cervia en fourniſſoient à pluſieurs Villes des environs. Alfonſe à qui la protection du Roy de France donnoit plus de confiance que les menaces du Pape ne lui inſpiroient de crainte, ſe plai-

gnit qu'on voulût le priver d'un avantage qu'il trouvoit dans ſes Etats à peu de frais, & contraindre ſes Sujets à acheter des autres pour leur uſage, ce qu'ils avoient dans leur pays aſſez abondamment pour en fournir aux étrangers ; ajoûtant qu'on ne devoit pas s'autoriſer d'une choſe que les Venitiens avoient exigée par la ſeule force : ſes refus obligerent le Pape de le ſommer d'obéir, ſous peine des Cenſures. 1510.

IV. Diſpoſitions de l'Empereur & du Roy de France pour la Campagne prochaine.

Pendant que le Pape ſongeoit à rétablir les Venitiens, l'Empereur & le Roy de France piqués de ſa conduite s'unirent encore plus étroitement. Ils réſolurent d'attaquer les Venitiens la Campagne ſuivante avec de plus grandes forces. Le Roy devoit envoyer Chaumont à la tête d'une nombreuſe Armée, à laquelle les Troupes Allemandes qui étoient dans Verone ſe joindroient, tandis que d'un autre côté l'Empereur entreroit dans le Frioul avec les Troupes qu'il ſe flatoit d'obtenir de la Diéte d'Auſbourg. Après la Conquête de cette Province, les deux Monarques devoient former d'autres entrepriſes ſelon les occaſions. Avant de rien entamer, ils preſſerent conjointement le Pape d'unir ſes forces aux leurs, ſuivant le Traité de Cambray ; mais Jule fort éloigné de les contenter, déclara ouvertement que les obligations de cette Ligue étoient finies, puiſqu'il n'avoit tenu qu'à l'Empereur de ſe rendre d'abord maître de Tréviſe, & enſuite d'en recevoir l'équivalent en argent. L'Empereur en ſon particulier demanda auſſi des ſecours au Roy Catholique, tant en vertu du même Traité, que de celui qu'il avoit fait avec ce Prince au ſujet de la Régence de Caſtille, le priant de lui donner de l'argent au lieu de Troupes ; mais Ferdinand bien loin de ſe rendre à ſes inſtances, lui fit réponſe qu'il lui fourniroit quatre cens lances ; ſecours inutile pour Maximilien, ſa Cavalerie & celle des François formant un corps très-nombreux.

V. Vaine tentative des Venitiens ſur Verone.

Sur ces entrefaites les Venitiens tenterent de ſurprendre la Ville de Verone, à la ſollicitation des Habitans, que les vexations du Soldat, qui ne les traitoient ſi mal que faute de payement, avoient irrités. Il y eût des Officiers qui entrerent ſecretement dans cette conjuration. Les Venitiens partirent pendant la nuit de San-Bonifacio, & s'approcherent de la Ville pour eſcalader le Château de S. Pierre : ils avoient déja paſſé la Porte de S. George, & leurs échelles ne ſe trouvant pas

1510. aſſez longues, ils les lioient enſemble pour achever leur entrepriſe; mais ſoit qu'ils euſſent été entendus par la Garniſon de San-Felice, ſoit qu'ils s'imaginaſſent mal-à-propos entendre quelque bruit, la peur les ſaiſit; & laiſſant leurs échelles, ils reprirent le chemin de S. Bonifacio. Cette intrigue étant ainſi découverte, on fit périr pluſieurs Conjurés.

VI. Diſpoſitions apparentes du Pape à ſe reconcilier avec le Roy.

Quelque fut l'indiſpoſition du Pape à l'égard du Roy de France, ce Pontife parût avoir quelque envie de ſe reconcilier avec ce Prince. Maximilien lui demandoit avec hauteur deux cens mille Ducats à emprunter, le menaçant, en cas de refus, de ſe joindre au Roy contre lui; d'ailleurs le bruit couroit que la Diéte d'Auſbourg ſe déterminoit à accorder de grands ſubſides à l'Empereur; & la Paix qui venoit d'être renouvellée entre les Rois de France & d'Angleterre, avoit été ſolemnellement publiée. Ces raiſons firent que le Pape commença à traiter ſérieuſement avec le Comte de Carpi, qui juſques-là n'avoit pu tirer de lui que des paroles vagues; mais il ne fut pas long-tems dans ces ſentimens. La Diéte d'Auſbourg, dont les ſecours donnoient ſeuls du poids aux menaces de l'Empereur, ne répondit pas à ſes eſpérances, & ne lui accorda d'autres ſubſides que trois cens mille Florins du Rhin, dont il avoit déja diſſipé une partie; d'un autre côté le Roy d'Angleterre fit dire au Pape, qu'il avoit inſéré un article dans le Traité de Paix, portant qu'elle ne ſubſiſteroit plus, dès que le Roy de France attaqueroit l'Etat de l'Egliſe.

VII. Nouvelle querelle ſuſcitée par le Pape au Duc de Ferrare.

Toutes ces circonſtances ayant raſſuré le Pape, il reprit ſes premiers deſſeins, & recommença à inquiéter le Duc de Ferrare. Depuis que le Golfe avoit été rendu libre, ce Duc avoit mis de nouveaux droits ſur les Marchandiſes qui deſcendoient le Po pour aller à Veniſe: le Pape prétendit, que ſelon les Loix, un Vaſſal ne pouvoit établir de pareils impôts, ſans la permiſſion de ſon Seigneur, & que d'ailleurs ces péages faiſoient beaucoup de tort aux Bolonois ſes Sujets; c'eſt pourquoi il menaça le Duc de lui déclarer la guerre, s'il refuſoit d'ôter cette impoſition. Pour l'intimider même davantage, il fit avancer ſa Gendarmerie dans le Territoire de Bologne, & dans la Romagne.

VIII. Louis XII. tente inutile-

Cette nouvelle démarche donnoit beaucoup d'inquiétude au Roy de France. D'un côté il ne vouloit pas ſe brouiller avec

le Pape; & de l'autre, il ſentoit toute la honte dont il alloit ſe couvrir, s'il abandonnoit le Duc de Ferrare, dont il avoit reçû trente mille ducats, à condition de prendre ſa défenſe envers & contre tous. D'ailleurs il étoit intéreſſé à maintenir le Duc qui lui étoit abſolument dévoué, & dont l'attachement pour la France étoit augmenté depuis la perſécution du Pape; enfin les Etats d'Alfonſe étoient de la derniere importance pour les affaires de la Lombardie. Le Roy fit donc tous ſes efforts auprès du Pape pour le porter à quelque accommodement; mais Jule vouloit au contraire engager le Roy à lui abandonner le Duc de Ferrare, ſous prétexte qu'il lui avoit accordé ſa protection au préjudice du Traité de Cambray, qui portoit, qu'aucun des Confédérés ne pourroit protéger perſonne que du conſentement des Alliés. Le Pape ajoûtoit, qu'il avoit exclus nommément le Duc de Ferrare, & que d'ailleurs il étoit ſtipulé par le même Traité, que les Confédérés ne ſe mêleroient en aucune maniere des affaires temporelles de l'Egliſe: Il diſoit encore que le Roy étoit convenu par le Traité particulier de Biagraſſa, qu'il ne prendroit point ſous ſa protection les Etats dépendans du S. Siége, & qu'il la retireroit même à ceux auſquels il l'auroit précédemment accordée. Les François répondirent, que le Pape avoit le premier donné atteinte à ce dernier Traité, puiſqu'au préjudice de ce qu'il y étoit ſtipulé, que le Roy nommeroit aux Evêchés de France, Jule avoit uſurpé ce droit à la premiere occaſion qui s'étoit préſentée; Qu'il avoit violé de même le Traité de Cambray pour favoriſer les Venitiens, & que ces infractions autoriſoient la France à ne pas être ſcrupuleuſement eſclave de ces Traités: cependant Louis ne vouloit pas faire la guerre au Pape pour les intérêts du Duc de Ferrare; & dans la vûe d'en éloigner la néceſſité, il faiſoit des propoſitions, qui mettant en quelque façon ſon honneur à couvert, pouvoient contenter le Pape ſur la plûpart de ſes prétentions & des droits du S. Siége dans cette affaire. Il offroit même, conformément à la demande que Jule lui avoit faite, de ne point laiſſer paſſer le Po aux Troupes Françoiſes, ſinon pour donner aux Florentins les ſecours qu'il leur devoit; mais ce ſecours n'étoit qu'un prétexte pour avoir la liberté de ſe venger de Pandolphe Petrucci, & de Jean-Paul Baglioné. Le premier ne lui avoit pas fourni la ſomme

1510. ment d'accommoder cette affaire.

dont il étoit convenu ; & le ſecond gardoit de l'argent qu'il lui avoit enlevé.

1510.

IX. Suite de la guerre contre les Venitiens.

Pendant ces négociations Chaumont ſe mit en campagne à la tête de 1500 Lances & de 10000 hommes d'Infanterie de différentes Nations, parmi leſquels il avoit quelques Suiſſes, qui ſervoient ſans l'agrément des Cantons. L'Armée étoit pourvûe d'une nombreuſe Artillerie, & de tout ce qui étoit néceſſaire pour jetter des Ponts ſur les Rivieres. Il y avoit auſſi 3000 Pionniers. Le Général François fut joint par le Duc de Ferrare, ſuivi de 200 hommes d'armes, 500 Chevaux-Legers & 2000 hommes de pié. Alfonſe reprit d'abord ſans aucune difficulté le Poleſine de Rovigo, que les Venitiens avoient abandonné. Il ſe ſaiſit auſſi de la Torré-Marcheſana ſur l'Adige du côté de Padouë, & s'étant avancé à Caſtelbaldo, les Villes de Montagnana & d'Eſt ſe rendirent à la ſimple ſommation d'un Trompette. L'Empereur avoit fait une donation de cette derniere Place au Duc de Ferrare, & lui avoit remis la premiere pour ſûreté de l'argent que ce Prince lui avoit prêté. Quand le Duc eût été rétabli dans toutes ces Villes, il rappella la plus grande partie de ſes Troupes, ſous prétexte que quelques Galeres Venitiennes remontoient le Po. Après ſa retraite, le Prince d'Anhalt Lieutenant Général de l'Empereur, étant ſorti de Verone avec 300 Lances Françoiſe, 200 hommes d'armes, & 3000 hommes d'Infanterie Allemande, vint joindre Chaumont. Ils laiſſerent derriere eux Monſelicé, où il y avoit garniſon Venitienne, & entrerent dans le Vicentin, où Lonigo & tout le Pays abandonné par l'Armée de la République, ſe rendirent à eux ſans réſiſtance. Les Troupes de Veniſe étoient commandées par Jean-Paul Baglioné Gouverneur, & par André Gritti Provéditeur ; on diſoit qu'elles montoient à 600 hommes d'armes, 4000 Chevaux-Legers & Albanois, & 8000 hommes d'Infanterie. Elle avoit d'abord quitté Soavé, ſe retirant de poſte en poſte à meſure que les Ennemis avançoient, & après avoir laiſſé une bonne Garniſon à Treviſe, & 1000 hommes de pié dans Meſtri, elle s'étoit arrêtée à Brentelle, à trois milles de Padouë, poſte environné des Rivieres de la Brenta, la Brentella, & du Bacchiglioné ; cet endroit étoit encore aſſuré par les chauſſées, dont le Pays eſt rempli.

X. Priſe de Vicence & de Legnago, par les Impériaux & les François.

Les Vicentins ainſi abandonnés, n'eſpérant plus que dans la

la clémence des Vainqueurs, & comptant de trouver le Maréchal de Chaumont plus ſenſible que (a) le Général Allemand, ils demanderent un ſauf conduit pour envoyer des Députés au Camp, & ils l'obtinrent. Ces Députés s'étant rendus à Ponte Barberano, à dix milles de Vicence, ils ſe préſenterent aux Généraux en habits de deuil, ayant l'air triſte & abbatu. Le Chef de la Députation leur parla à peu-près en ces termes, devant tous les Capitaines & les principaux Officiers des deux Armées. » 1509.

» Meſſieurs, notre Ville qui cauſoit autrefois de la jalouſie » à ſes voiſins par ſon bonheur & ſes richeſſes, a ſouffert des » maux ſi cruels depuis qu'elle a été aſſez aveugle, ou plutôt aſſez » malheureuſe pour retourner ſous la domination Venitienne, » que ſon ſort, s'il vous étoit connu, exciteroit toute votre com- » paſſion, & que vous lui pardonneriez plus facilement ſa ré- » volte, ſi cependant on peut donner ce nom à la ſurpriſe & » à l'épouvante de cette nuit fatale, qui nous vit changer de » maître.

» Le Fauxbourg de la Puſterla étoit déja forcé, lorſque nos » Habitans conſternés aux approches de l'Ennemi, & trou- » blés par la préſence des périls de la guerre, auſquels ils ne » ſont point accoutumés, députerent avec précipitation vers » les Venitiens pour traiter avec eux. Ce ne fut point dans le » deſſein de ſe ſouſtraire à la douceur du Gouvernement Im- » périal, mais uniquement pour mettre la Ville à couvert du » pillage & des derniers malheurs. Dans le trouble où nous » étions, nous déferâmes encore à l'autorité de Fracaſſe. Ce » Capitaine ſi expérimenté qui ſervoit l'Empereur, nous con- » ſeilla de traiter avec les Ennemis, ſi nous voulions ſauver » nos femmes, nos enfans, & notre malheureuſe Patrie; il ne » nous appartient pas d'examiner ſi ce conſeil fut dicté par la » perfidie, ou par la frayeur. Quoiqu'il en ſoit, il perſuada » facilement un peuple tremblant, & qui n'avoit jamais connu » la guerre. Telles furent les circonſtances de notre changement; » car les Venitiens n'étoient alors ni aſſez heureux, ni aſſez puiſ- » ſans pour nous attirer dans leur parti. Perſonne ne peut igno- » rer combien on doit mettre de différence entre une faute dont » la crainte ou l'égarement ſont la cauſe, & celle qui a ſa ſour-

(a) On a vu plus haut qu'ils avoient rappellé les Venitiens, & que le Prince d'Anhalt avoit été obligé d'abandonner la Citadelle.

» ce dans la malice & la mauvaiſe volonté.

1510. » Mais je veux que nous nous ſoyons révoltés de deſſein » formé, & que notre conduite ſoit inexcuſable ; quelque grande » que pût-être notre perfidie, nous l'aurions aſſez expiée par les » maux que nous avons pleurés depuis ce funeſte événement, & » la punition eut ſurpaſſé le crime. Nous avons vû notre Ville » en proye à la rapacité du ſoldat, & vous voyez le triſte « état de nos campagnes : nos maiſons brulées, les arbres » coupés, nos troupeaux enlevés, les moiſſons arrachées » lorſquelles n'étoient encore qu'en herbe, depuis deux ans, » nous font déſeſpérer de revoir jamais ce malheureux Pays » dans l'état où il étoit auparavant. Nous avons conſumé » tout ce que nous avons pu dérober à l'avidité du ſoldat, » & il ne nous reſte pas même de quoi pourvoir à notre ſub- » ſiſtance, & à celles de nos femmes & de nos enfans.

» Si nous avons des Ennemis, dont la jalouſie & la haine » ayent été aigries par l'ancienne ſplendeur de Vicence, qu'ils » viennent maintenant, & qu'ils jettent les yeux ſur cette Ville » infortunée, ils ne ſeront pas aſſez barbares pour refuſer » des larmes à ſes malheurs. Autrefois habitée par un Peuple » nombreux, malgré l'étroite enceinte de ſes murs, brillante » par le luxe, ornée de riches bâtimens, & célébre par le » concours des Etrangers qui y abordoient de toutes parts, » on n'y entendoit parler que de feſtins, de fêtes, & de » plaiſirs. Aujourd'hui déſerte, triſte, ſes maiſons ſont fer- » mées, ſes Habitans couverts de haillons ; les moins malheu- » reux ont même à peine de quoi ſubſiſter un mois ; au lieu de » concerts & de cris de joye, les rues ne retentiſſent que de » gémiſſemens, & on n'y voit qu'un Peuple livré au déſeſ- » poir, que nous regarderions comme notre derniere reſſource, » ſi notre ſort n'étoit pas entre les mains du généreux Prince » d'Anhalt. Oui, Prince, nous eſpérons de votre humanité » & de votre clémence, que nous pourrons à l'ombre de la » domination Impériale, je ne dis pas nous relever après tant » de malheurs, nous ne devons plus y prétendre, mais ne pas » périr tout-à-fait, & traîner du moins les reſtes d'une vie lan- » guiſſante. Nous ſommes perſuadés que vous imiterez l'Em- » pereur, dont l'Europe entiere admire la douceur & la bonté. » Tous nos biens ſont pillés, nos eſpérances détruites, il ne nous

» reſte plus qu'un ſouffle de vie, & l'ombre de nos corps; quand
» vous acheverez de les diſſiper, l'Empereur en ſera-t'il plus 1510.
» puiſſant, & votre gloire plus éclatante?

» Nous embraſſons donc vos genoux, & nous apportons à
» vos piés les prieres & les larmes de tous nos Habitans, de
» tout ſexe, de tout âge, & de toute condition; vous ſuppliant
» de donner à toute la Terre dans la triſte Vicence, un exem-
» ple de la douceur de la domination Impériale, comme cette
» malheureuſe Ville eſt un monument d'infamie pour les Ve-
» nitiens, qui nous ont lâchement abandonnés dans les plus
» grands dangers, nous dont ils ont reçû des ſecours dans
» leurs moindres périls. Imités la généroſité de vos ancêtres,
» qui conſerverent autrefois en Italie les Villes qu'ils y avoient
» conquiſes, & dont pluſieurs s'y établirent, & nous ont laiſſé
» tant d'illuſtres Maiſons du ſang Germanique; les Gonzague,
» les Carrara, les La-Scala nos anciens maîtres.

» Qu'il nous ſoit permis d'implorer votre appui, ajouterent ces
» malheureux, en s'adreſſant au Maréchal de Chaumont, par-
» donnez-nous à l'exemple du Roy votre Maître, qui oublia ſi
» généreuſement la révolte de Milan & de Génes, bien plus
» coupables que notre Ville: Enſuite ſe retournant vers le Prin-
» ce d'Anhalt, Vicence conſervée, ſera, dirent-ils, Grand Prince,
» un monument éternel de la clémence de S. M. Imp. au lieu que
» ſa deſtruction, qui ne peut lui procurer aucun avantage, affli-
» gera toute l'Italie. Ce trait de bonté rendra plus aimable la
» domination de l'Empereur, & le fera reſſembler à ce Con-
» quérant débonnaire de l'ancienne Rome, qu'il repréſente déja
» par ſes talens militaires. C'eſt la clémence, plus que les Victoi-
» res de Céſar, qui lui ont mérité les honneurs divins, & le ſuffra-
» ge de la Poſtérité. Vicence eſt dans votre main; elle attend de
» vous ſon ſalut: Laiſſez-vous attendrir par les larmes de tant de
» malheureux & d'enfans, qui n'ont point trempé dans le crime
» de cette nuit fatale, où le trouble nous égara, & qui au mo-
» ment que je parle rempliſſent l'air de leurs cris, dans l'attente
» de votre déciſion. Soyez-nous favorable, grand Prince, &
» n'écoutant que la compaſſion, faites revivre notre malheureu-
» ſe Patrie, qui vous regardera toujours comme ſon pere.

Quelque touchant que fut ce diſcours, il ne fit aucune im-
preſſion ſur le cœur du Prince d'Anhalt. Au contraire, n'écou-

1509. tant qu'un reſſentiment barbare, & ſe livrant à la dureté naturelle aux Allemans, il ne put même adoucir la réponſe qu'il leur fit faire par un Juriſconſulte, dont il prenoit conſeil dans ſes affaires.

» Ne croyez pas, dit-il aux Députés, que vos diſcours ſou-
» mis & inſinuans puiſſent faire oublier votre rebellion. Vous
» avez appellé les Venitiens après une délibération publique,
» au mépris de l'Empereur, & de la bonté avec laquelle il
» vous avoit accordé ſa protection. Les Venitiens avoient eû
» beaucoup de peine à forcer le Fauxbourg, & ils ſe diſpoſoient
» à la retraite, déſeſpérant d'emporter la Ville, lorſque vous
» les rappellâtes malgré le Prince, qui tenoit à Vicence la
» place de l'Empereur; vous le forçâtes à ſe retirer dans
» la Citadelle, & vous fûtes aſſez hardis pour vous ſaiſir de
» l'Artillerie, & des munitions de nos Troupes. Votre furie alla
» même juſqu'à mettre en piéces ces Pavillons déployés en tant
» d'occaſions, & tant de fois marqués du ſceau de la Victoire.
» Ce ne furent point les ſoldats Venitiens qui donnerent dans
» cet excès d'emportement, ce fut le Peuple de Vicence: Ne
» dites pas que vous ſuivîtes alors les conſeils du Capitaine
» Fracaſſe, il s'eſt pleinement juſtifié de cette calomnie; vous
» ne conſultâtes que votre mauvaiſe volonté, & l'injuſte haine
» que vous portez aux Allemans.

» Vos crimes ne ſont pas de ceux qu'on puiſſe pardonner,
» & il y auroit de la foibleſſe & même du danger à les oublier ſi
» facilement, parce qu'on ne doit pas douter que vous ne vous
» portiez encore à de plus grandes extrêmités à la premiere oc-
» caſion. Les maux que vous avez ſoufferts, loin d'expier votre
» faute, ne ſont qu'un juſte châtiment de votre opiniâtreté à per-
» ſiſter dans la révolte. Si vous implorez aujourd'hui la miſéri-
» corde de l'Empereur, que vous avez trahi, c'eſt qu'abandon-
» nés des Venitiens, il ne vous reſte que la reſſource d'une ſou-
» miſſion forcée. Le Prince avoit réſolu de ne vous point en-
» tendre, & tel étoit l'ordre de l'Empereur, mais il n'a pû
» réſiſter aux inſtances de M. de Chaumont; cependant n'eſ-
» pérez pas que cette déférence change rien à la peine que
» l'Empereur prononça contre vous, lorſqu'il apprit votre
» rebellion. Le Prince ne vous accorde d'autres conditions
» que de vous remettre à ſa diſcrétion, avec vos biens, votre

» vie, & votre honneur ; ne vous flattez pas que ſon intention
» ſoit d'exercer enſuite un plus grand acte de clémence à votre 1509.
» égard : Non, ce n'eſt que pour vous faire ſervir à toute la
» Terre, d'un exemple terrible du châtiment mérité par des
» ingrats, qui ont ſi lâchement trahi la fidélité qu'ils devoient
» à leur Souverain.

Accablés d'une réponſe ſi cruelle, les Vicentins demeurerent quelque tems immobiles, comme des gens privés de tout ſentiment ; enſuite ils tenterent encore par des pleurs & par des gémiſſemens, de fléchir la colere du Vainqueur ; mais ils furent rebutés par le même Juriſconſulte, qui leur tint des diſcours plus durs & plus barbares que le premier, de ſorte qu'ils ne ſçavoient quel parti prendre. Alors Chaumont leur conſeilla de céder à la néceſſité, & de ſe remettre entierement à la diſcrétion du Prince d'Anhalt, que cette ſoumiſſion pourroit appaiſer. Il ajoûta, que la clémence de l'Empereur étoit grande, & qu'on ne devoit pas préſumer qu'un homme de la qualité & du mérite du Prince pût faire une choſe indigne de ſa naiſſance & de ſa vertu ; qu'il ne falloit pas s'effrayer de la ſévérité de ſa réponſe ; que ſouvent les hommes généreux exhalant leur colere en paroles, en uſoient enſuite avec moins de rigueur ; enfin il s'offrit à intercéder pour eux.

Suivant ce conſeil, & ſe pliant à la néceſſité, ils ſe jetterent aux piés du Prince d'Anhalt, & ſe remirent ſans réſerve à ſa diſcrétion. Chaumont prenant la parole, exhorta le Prince d'avoir plus d'égard en les puniſſant à la puiſſance & à la majeſté de l'Empereur, qu'à la grandeur de leur faute, & de prendre garde de donner dans eux un exemple, qui ôtant tout eſpoir de pardon à ceux qui pourroient les imiter dans leur révolte, les y fît perſiſter avec la derniere opiniâtreté : Que la clémence avoit toujours été la ſource de l'affection des Peuples & d'une grande renommée ; au lieu que la ſévérité, ſi elle n'étoit abſolument néceſſaire, produiſoit toujours la haine & le mépris ; & qu'enfin la terreur loin de faciliter les ſuccés, comme beaucoup de gens le penſoient mal, faiſoit naître & multiplioit toujours les difficultés.

L'autorité de Chaumont, & les prieres de pluſieurs autres perſonnes, jointes aux gémiſſemens des Vicentins, engagerent enfin le Prince d'Anhalt à leur accorder la vie, & à ſe con-

1510. tenter de leurs biens, qui étoient plus conſidérables en idée, qu'en effet, parce qu'il n'y avoit que très-peu de monde à Vicence, & qu'on en avoit preſque tout emporté. Les Allemans ayant appris que pluſieurs perſonnes de la Ville, & du Territoire s'étoient rétirées avec leurs effets dans deux Cavernes, qu'on appelle la Grote de Maſano, où ils ſe croyoient en sûreté par la ſituation du lieu, & la difficulté d'y pénétrer, ils y coururent ſur le champ; mais ils ne pûrent forcer la plus grande de ces deux Cavernes; ils y perdirent même quelques-uns des leurs, & ils n'auroient pas forcé la ſeconde, s'ils n'avoient allumé du feu à l'entrée: La fumée qui étouffoit ces malheureux, les obligea de ſe rendre, après qu'il en eut, dit-on, péri plus de mille.

Enſuite, il fut plus difficile d'avancer qu'on ne l'avoit crû. Non ſeulement Maximilien peu ſoigneux à tenir ſa promeſſe, ne ſe mettoit pas en campagne, mais les Troupes qu'il avoit en Italie diminuoient tous les jours faute de payement; auſſi Chaumont étoit-il aſſez occupé à la garde de Vicence. Néanmoins, il réſolut d'aſſiéger Legnago, parce que ſi cette Place demeuroit aux Ennemis, tout ce qu'on avoit fait juſqu'alors ſeroit inutile.

L'Adige coupe la Ville de Legnago en deux parties, dont la moindre qu'on appelle *Porto*, eſt au-delà de cette Riviere du côté de Montagnana, & la plus grande qui ſe nomme *Legnago*, eſt endeçà de la même Riviere. Les Venitiens ne comptant pas beaucoup ſur les Fortifications de la Place, & ſur le courage de la Garniſon, avoient pris le parti d'inonder le Pays, pour empêcher l'Ennemi de s'en approcher; c'eſt pourquoi ils avoient fait une ſaignée à l'Adige du côté de Porto, & deux autres à l'oppoſite, par le moyen deſquelles la Riviere s'étant répandue par différens endroits dans les lieux les plus bas, tout le pays étoit comme un Marais, parce que les eaux y avoient ſéjourné pluſieurs mois. La témérité & l'imprudence de la Garniſon lui firent perdre en partie cet avantage. Chaumont s'avançant avec ſon Armée dans le deſſein de camper à Minerbio, qui eſt à trois milles de Legnago, ſe fit précéder par un détachement peu conſidérable de Cavalerie & d'Infanterie. Ils rencontrerent ſur le bord du dernier bras qu'avoit formé la Riviere, à un demi mille de la

Ville, la Garniſon de Porto, qui en étoit ſortie pour s'oppoſer à leur paſſage. L'Infanterie Gaſcone & Eſpagnole s'étant jettée dans l'eau, chargerent l'Ennemi, & le pourſuivirent ſi vivement, qu'ils entrerent dans Porto pêle-mêle avec les fuyards, dont il ne ſe ſauva qu'un très-petit nombre; quelques-uns ayant été tués dans le combat, & la plûpart s'étant noyés dans l'Adige, en voulant regagner Legnago. Ce leger avantage fit que Chaumont, au lieu de camper à Minerbio, comme il l'avoit projetté, alla ſe poſter le ſoir même dans Porto; la nuit ſuivante ſes Pionniers refermerent l'ouverture faite à l'Adige. Ce Général comprit qu'il n'étoit pas poſſible de prendre la Ville par le côté de Porto, à cauſe de la largeur de la Riviere, qui eſt pourtant moindre en cet endroit, où elle eſt reſſerrée par deux Quais, qu'au-deſſous de la Place; c'eſt pourquoi il jugea à propos d'y jetter un Pont, pour faire paſſer ſon Artillerie de l'autre côté, avec la plus grande partie de ſon Armée. Mais les Bateaux qu'il avoit n'étant pas ſuffiſans, il prit le parti de poſter le gros de ſon Armée le long de la Riviere, à l'oppoſite de Legnago, & de faire ſeulement paſſer le Capitaine Molard avec 4000 hommes de pié Gaſcons, & ſix piéces de Canon. Quand Molard fut de l'autre côté, l'on battit, des deux bords de la Riviére, un Baſtion conſtruit dans la partie ſupéricure, & à la pointe de la Ville. Pendant que les Aſſiégés travailloient en grande diligence à réparer la brêche, le Provéditeur qui étoit dans Legnago craignant d'être mal-traité par les François, ſe retira la nuit ſuivante dans le Château, avec quelques Nobles Venitiens. L'Officier qui commandoit dans le Baſtion, ayant appris la retraite du Provéditeur, ſe rendit à Molard vies & bagues ſauves; mais malgré la capitulation, les Vainqueurs pillerent tous ſes effets & ceux de la Garniſon. La Ville fut miſe enſuite au pillage, & les Soldats qui gardoient un autre Baſtion à la pointe oppoſée, & dans la partie inférieure de la Place, s'enfuirent par ces Marais dont nous avons parlé, après avoir jetté leurs armes pour ſe ſauver plus facilement. C'eſt ainſi que la lâcheté de ceux qui défendoient Legnago, fut cauſe de la priſe de cette Place, dont on n'avoit pas eſperé de s'emparer ſi promptement, & avec tant de facilité. Le Château ne fit pas plus de réſiſtance; car dès le lendemain les dehors ayant été raſés à coups de

1510.

Canon, & les Travailleurs commençant à miner, on capitula
1510. ſur le champ. Les Nobles Venitiens demeurerent priſonniers de guerre, & les Soldats eûrent permiſſion de ſe retirer ſans armes.

XI. Mort du Cardinal d'Amboiſe.

Sur ces entrefaites, la nouvelle de la mort du Cardinal (*a*) de Rouen, oncle de Chaumont, vint troubler la joie du Vainqueur. Chaumont élevé à de grands honneurs, & devenu fort riche par la faveur de ce Miniſtre auprès du Roy, avoit tout lieu de prétendre (*b*) à une fortune encore plus brillante, ſans ce triſte événement. Ce Général laiſſa dans Legnago 100 Lances & 1000 hommes de pié, parce que les Allemans n'étoient pas en état d'y mettre Garniſon ; enſuite il congédia ſon Infanterie Griſone & Valleſane, & ſe diſpoſa à retourner dans le Milanès avec le reſte de ſes Troupes. Le Roy laſſé de faire des dépenſes ſi conſidérables que l'inaction de l'Empereur rendoit inutiles, avoit donné ſes ordres à Chaumont pour cette retraite ; mais ayant changé de ſentiment, il lui récrivit de tenir la campagne juſqu'à la fin de Juin. L'Empereur qui étoit enfin arrivé à Inſpruck, l'eſprit & le cœur pleins de projets & d'eſpérances, malgré ſes irréſolutions & ſon indigence ordinaires, avoit demandé cette grace au Roy, l'ayant aſſuré qu'il paſſeroit au premier jour en Italie.

XII. Suite de la guerre contre les Venitiens.

Les Impériaux ſouhaitant de rentrer dans Maroſtica, Citadella, Baſciano, & les autres Villes voiſine, pour faciliter la marche de l'Empereur par cet endroit, Chaumont ſe poſta avec ſon Armée à Lungara, ſur la Riviere du Bacchiglioné, afin d'empêcher les Venitiens de les traverſer & de reprendre Vicence, où il n'y avoit qu'une foible Garniſon. Mais ayant eû avis que les Ennemis s'étoient retirés à Padoue, il rejoignit les Allemans, avec qui il ſe rendit à Torricellé ſur le grand chemin, qui va de Vicence à Padoue. Enſuite laiſſant cette derniere Ville à droite, ils ſe préſenta devant Citadella, ayant eu beaucoup de peine à re-

(*a*) Il mourut à Lion le 25 Mai. *Sage Pilote de la France ; Miniſtre ſans avarice & ſans orgueil ; Cardinal avec un ſeul Bénéfice ; qui n'ayant en vûe d'autre richeſſe que celle du Public, s'eſt amaſſé un tréſor de bénédictions dans toute la poſtérité.*
Mezeray.

(*b*) Il lui eût été difficile daugmenter ſa fortune ; car il étoit Maréchal de France, Gouverneur de Paris & de Normandie, & il avoit été pourvû en 1508. de la Charge d'Amiral de France, après la démiſſion du Seigneur de Graville ſon beau pere.

couvrer

recouvrer des vivres, qui leur étoient coupés par les Chevaux-Legers de Padoue, & ſur-tout par ceux de Monſelicé : Citadella ſe rendit d'abord, Maroſtica, Baſciano, & les autres Villes des environs abandonnées par les Venitiens, ouvrirent leurs portes avec la même facilité. 1510.

Après cette expédition, on reprit le chemin de Torricellé, laiſſant encore Padoue à droite, & tournant à gauche vers la Montagne. Les Généraux s'arrêterent ſur la Brenta, à dix milles de Vicence ; ils prirent cette route, parce que les Impériaux vouloient ſe ſaiſir de la Scala, paſſage fort commode pour les Troupes qu'on attendoit d'Allemagne, & la ſeule Place qui reſtât aux Venitiens entre Treviſe & Vicence. Le Prince d'Anhalt partit avec ſes Lanſquenets & cent Lances Françoiſes, & marcha vers la Scala, qui eſt à 25 milles de l'endroit où l'Armée campoit ; mais il ne pût y pénétrer, parce que tous les défilés étoient gardés par les Payſans, ſi affectionnés aux Venitiens, qu'ils aimoient mieux mourir que de proférer la moindre injure contr'eux, lorſqu'on vouloit les y obliger quand on les avoit pris. Il s'empara néanmoins par compoſition de Caſtelnuovo, autre paſſage de la Montagne, après quoi il revint au Camp de la Brenta, s'étant contenté d'envoyer beaucoup d'Infanterie du côté de la Scala par un autre chemin. Ce détachement quitta la route de Baſciano pour éviter Covolo, autre défilé très-fort dans ces Montagnes, & prit plus bas par le chemin de Feltro. Comme il y avoit peu de Troupes dans cette derniere Ville, les Allemans en furent bien-tôt maîtres ; ils la brûlerent après l'avoir pillée, & ſe rendirent enſuite à la Scala qu'ils trouverent abandonnée, auſſi bien que Covolo.

Cependant le Frioul étoit toujours dans une triſte ſituation. Déſolé tour à tour par les Venitiens & par les Impériaux, qui reculoient & avançoient tour à tour ; il étoit tantôt défendu, tantôt pillé par la Nobleſſe du Pays. On ne voyoit partout que meurtres, que pillages, qu'incendies. Il arrivoit ſouvent qu'une même Ville éprouvoit tous ces malheurs de la part des deux Partis ; & à l'exception d'un fort petit nombre de Places fortes, tout le Pays étoit ravagé & détruit. Il n'y eut pendant tout ce tems-là aucune action mémorable, & qui importât au fond de la guerre, ainſi le détail n'en ſeroit pas intéreſſant.

1510. Le tems où les François devoient ſe retirer approchant, l'Empereur & le Roy de France convinrent que l'Armée Françoiſe tiendroit la campagne tout le mois de Juillet ſuivant, à condition que tous les frais de la guerre, excepté la ſolde & l'entretien des Gensd'armes, que le Roy avoit toujours payés juſqu'alors, rouleroient ſur l'Empereur, & qu'il ſeroit même chargé de la paye de l'Infanterie pendant ce délay; mais que comme l'Empereur manquoit d'argent, le Roy lui prêteroit 50000 ducats, la dépenſe néceſſaire ayant été évaluée à cette ſomme; en cas que Maximilien ne rendît pas cette ſomme dans un an, avec les autres 50000 ducats que le Roy lui avoit déja prêtés, Louis devoit garder Verone & ſon Territoire, juſqu'à ce qu'il fut entierement rembourſé.

Chaumont ayant eu ordre de ſe conformer à ce nouveau Traité, fit le projet d'aſſiéger Monſelicé. C'eſt pourquoi, dès que les Allemans eûrent été joints par 400 Lances Eſpagnoles, commandées par le Duc de Termini, que le Roy Catholique envoyoit au ſecours de l'Empereur, & qui ſelon la coutume de cette Nation, étoient venues fort lentement; les deux Armées paſſerent la Brenta, & enſuite le Bacchiglioné au Village de la Purla, à cinq milles de Padoue, & parurent à la vûe de Monſelicé. Elles ſouffrirent beaucoup en chemin par la difficulté d'avoir des vivres & des fourages, à cauſe des courſes de la Cavalerie qui étoit dans ces deux Places: Sonzino Benzoné de Crême, Officier du Roy de France, qui ſuivi d'un détachement de quelques Cavaliers, étoit allé reconnoître les eſcortes des convois, fut même pris par ces Coureurs. André Gritti le fit pendre ſur le champ, moins pour le punir de ſervir dans l'Armée Ennemie, que d'avoir fait révolter la Ville de Crême contre les Venitiens.

Monſelicé, Ville, ſituée dans une Plaine, a pris ſon nom d'un Rocher (*a*) fort élevé qui eſt au milieu de ſes murs. La Citadelle eſt bâtie ſur la cime de cette Roche, qui eſt environnée d'une triple enceinte de mur. La plus baſſe a beſoin de deux mille hommes au moins pour ſe défendre contre une Armée un peu forte. Les Ennemis abandonnerent d'abord la Place, & les François y étant entrés, dreſſerent leurs batteries contre la premiere enceinte, qui étoit gardée par 700

(*a*) *Selce* ſignifie Caillou ou Rocher.

hommes. On y fit pluſieurs bréches, & (*a*) l'Infanterie Gaſcone & Eſpagnole courut auſſi-tôt en déſordre pour s'y jetter par différens endroits; les Aſſiégés s'imaginant que c'étoit un aſſaut en forme, & ne ſe croyant pas aſſez forts pour réſiſter, prirent le parti de ſe retirer; mais ils le firent avec ſi peu d'ordre & de précaution, que quelques-uns des Aſſiégeans qui étoient déja entrés, les pourſuivant le long de la côte, pénétrerent pêle-mêle dans les deux dernieres enceintes, & juſque dans la Citadelle, dont ils tuerent une partie de la Garniſon: Le reſte ſe jetta dans une Tour, & offrit de ſe rendre, la vie ſauve; mais les Allemans refuſerent de les écouter, & mirent le feu à la Tour. Ainſi de 700 hommes & de cinq Commandans, dont le principal étoit Martino de San-Sepolcro en Toſcane, il ne s'en ſauva qu'un fort petit nombre; la lâcheté avec laquelle ils s'étoient comportés, étouffa la compaſſion qu'on auroit eu pour de braves gens. Les bâtimens & les murailles éprouverent la furie des Allemans; car non ſeulement ils raſerent la Citadelle, mais la Ville même fut brûlée, parce qu'on n'avoit pas aſſez de Troupes pour y laiſſer Garniſon. Ce fut la derniere expédition un peu importante des deux Armées, à l'exception d'une courſe que 400 Lances Françoiſes firent juſqu'aux Portes de Padoue. 1510.

Dans ces circonſtances, Chaumont donna 250 Lances à Châtillon, pour ſe jetter avec le Duc de Ferrare dans la Capitale de ce Duché, que la proximité du Pape inquiétoit. D'un autre côté, les Impériaux preſſoient fort Chaumont de faire le ſiége de Tréviſe, ſuivant le projet qu'ils en avoient formé, lui repréſentant que tout ce qu'on avoit fait juſqu'alors étoit inutile, ſi l'on ne s'emparoit de cette Place, n'y ayant aucune apparence de réuſſir à ſoumettre la Ville de Padoue. Mais Chaumont leur répondit, que l'Empereur n'avoit point exécuté ſes promeſſes réitérées d'attaquer les Venitiens; que les Troupes Françoiſes qu'il avoit dans l'Armée, étoient fort affoiblies: Que Treviſe étoit pourvûe d'une nombreuſe Garniſon, & d'ailleurs bien fortifiée: Que le Pays étoit épuiſé de vivres, & que les courſes continuelles des Chevaux-Legers & des Albanois y rendoient les longues marches dangereuſes: Que les Ennemis étant avertis à tems par les Payſans des moindres mouvemens de l'Armée, ils ne manquoient jamais de tomber ſur elle, l'orſqu'ils

(*a*) Cette action ſe paſſa le 21 Juin, ſelon Buonaccorſi.

avoient l'avantage, ce qui leur étoit facile, vû leur grand nom-
1510. bre. Cette conteſtation fut terminée par un ordre que Chaumont reçût, de reprendre le chemin du Milanès, où le Pape commençoit à exciter des mouvemens. Ce Général laiſſa aux Allemans 400 Lances & 1500 Fantaſſins Eſpagnols payés par le Roy, outre les Troupes qui étoient en Garniſon à Legnago. Chaumont exécuta l'ordre de ſon Maître, laiſſant à Percy le commandement des Troupes qui reſtoient. Les Impériaux perſuadés qu'ils ne pourroient rien entreprendre d'important à l'avenir, ſe retirerent à Lonigo.

XIII. Intrigues ſecretes du Pape contre la France.

Le Pape avoit formé la réſolution de remettre l'Egliſe en poſſeſſion de pluſieurs Etats qu'il prétendoit lui appartenir, & d'enlever à la France tout ce qu'elle poſſedoit en Italie. Jule écoutoit peut-être en cette occaſion ſon ancienne averſion pour le Roy; peut-être auſſi que la défiance qu'il avoit toujours eûe de ce Prince, s'étoit enfin tournée en une violente haine, & qu'il vouloit, comme il l'a dit depuis, avoir la gloire de délivrer l'Italie des *Barbares*. C'étoit dans ces vûes qu'il avoit donné l'abſolution aux Venitiens, & qu'il s'étoit lié avec les Suiſſes, feignant néanmoins de n'avoir pris ces deux partis que pour ſa ſûreté, & nullement dans le deſſein d'inquiéter les autres; ç'avoit encore été dans les mêmes idées, que n'ayant pû détacher le Duc de Ferrare du parti de la France, il avoit entrepris de le dépoüiller de ſon Duché, ſous prétexte du Péage & des Salines, dont nous avons parlé. Néanmoins pour ne pas ſe déclarer avant d'avoir pris ſes meſures, il négocioit toujours avec le Comte de Carpi.

Louis XII. croyant n'avoir rien à démêler avec Jule, que par rapport au Duc de Ferrare, & ne voulant pas ſe brouiller avec ce Pontife, conſentoit de faire un nouveau Traité rélatif à celui de Cambray, où il étoit porté, qu'il ne ſeroit permis à aucun des Confédérés de ſe mêler des affaires temporelles de l'Egliſe, & d'y ſtipuler que le Pape pourroit agir contre le Duc au ſujet du Péage & des Salines, dans la fauſſe idée où il étoit, que les prétentions de la Cour de Rome ſe bornoient à ces deux objets. Il donnoit donc au Traité fait avec le Duc de Ferrare une interprétation, à la faveur de laquelle il ſe croyoit permis d'y déroger par rapport à ces deux articles.

Mais plus le Roy s'efforçoit de concilier les choſes, plus

le Pape ſe rendoit difficile ; & lorſque les Partiſans de la Paix, repréſentoient à ce Pontife que ſes défiances avoient dû mourir avec le Cardinal de Rouen, il leur répondoit, que le même Roy vivoit encore, & qu'ainſi il avoit toujours les mêmes ſujets de crainte, ſur-tout n'ignorant pas que c'étoit Louis, qui de ſon propre mouvement & contre l'avis du Cardinal, avoit violé le (a) Traité fait avec le Cardinal de Pavie. Ceux même qui obſerverent le Pape de plus près, jugerent que la mort du Cardinal n'avoit fait qu'augmenter ſa hardieſſe & ſes eſpérances. Ces diſpoſitions de Jule étoient fondées ſur le caractere du Roy : Ce Prince bien loin d'être en état de tenir le gouvernail, avoit lui-même beſoin d'être gouverné ; preuve certaine que la perte du Cardinal avoit beaucoup affoibli ſa puiſſance. Ce ſage Miniſtre, outre une longue expérience, avoit beaucoup de fermeté & de vigueur ; d'ailleurs il avoit tellement captivé l'eſprit de ſon Maître, qu'il lui faiſoit preſque toujours approuver ſes conſeils ; & l'aſſurance qu'il avoit de ſon crédit & de ſon autorité, lui faiſoit ſouvent former des réſolutions qu'il exécutoit ſans la participation du Roy. Ses Succeſſeurs dans le miniſtere étoient bien éloignés d'un pouvoir ſi abſolu. Louis ne prenoit pas la même confiance en eux, & leur nombre étant une ſource de défiance mutuelle, loin d'agir de leur chef, ils n'oſoient rien propoſer qui pût déplaire au Roy ; auſſi les affaires dépériſſoient-elles par le flegme & la lenteur de ces nouveaux Miniſtres, qui auroient dû oppoſer plus de vivacité & de vigueur à l'ardeur infatigable avec laquelle Jule pourſuivoit ſes deſſeins. 1510.

Ce Politique ayant rejetté tous les expédiens propoſés par la France, il exigea hautement qu'on abandonnât ſans réſerve le Duc de Ferrare ; le Roy alléguant qu'une pareille démarche ſeroit une tache à ſa réputation, Jule déclara que ce refus l'obligeoit à ſe retirer de ſon Alliance, ajoûtant que ſans contracter d'engagement avec les uns ni les autres, il ſongeroit uniquement à maintenir la tranquillité dans l'Etat de l'Egliſe. Les amis du Duc de Ferrare, contre lequel le Pontife étoit plus aigri que jamais, lui conſeilloient d'interrompre le travail des Salines ; mais il répondit qu'il ne pouvoit faire

(a) Le Traité de Biagraſſa.

cette démarche, ſans préjudicier aux droits de l'Empire, dont
1510. Comacchio dépendoit.

On ſoupçonna dès-lors, & cette idée ſe confirma davantage dans la ſuite, qu'Albert Pio Ambaſſadeur du Roy de France, n'avoit pas ſervi ſon Maître avec beaucoup de droiture dans cette occaſion, & que ne conſultant que ſon intérêt propre, il avoit animé le Pape contre le Duc de Ferrare. Hercule, pere d'Alfonſe, avoit acheté de Gilbert Pio la moitié du Domaine de Carpi, & lui avoit donné en échange le Château de Saſſuolo avec quelques autres Places; Albert craignant qu'Alfonſe ne le contraignit à lui céder l'autre moitié, comme en uſe ordinairement un voiſin puiſſant, qui opprime toujours ceux qui ne peuvent lui réſiſter, il eut toute ſa vie un extrême paſſion de voir Alfonſe dépouillé de ſon Duché. Quoiqu'il en ſoit, le Pape réſolut de faire la guerre au Duc de Ferrare. D'abord il n'agit contre lui que par la voye des Cenſures, & voulant juſtifier ſa conduite, il diſoit qu'on avoit trouvé dans les Archives de l'Egliſe, l'Inveſtiture de Comacchio, donnée par les Papes à la Maiſon d'Eſt.

Cette entrepriſe n'étoit rien en comparaiſon des vaſtes projets que le Pape formoit en ſecret, & qu'il croyoit aſſez bien appuyés par les meſures qu'il avoit priſes. En effet il pouvoit compter ſur les Suiſſes avec qui il venoit de faire Alliance. Les Venitiens dont il avoit raffermi la puiſſance lui étoient entierement dévoués; d'ailleurs, le Roy d'Arragon lui paroiſſoit diſpoſé à s'unir avec lui, ou du moins n'avoir que des dehors d'amitié avec la France. A l'égard de l'Empereur il étoit ſi foible & ſi décrédité, qu'il ne lui cauſoit aucun ombrage: Enfin il ne déſeſperoit pas de réveiller la jalouſie du Roy d'Angleterre; mais ce qui fortifioit ſon audace, & ce qui au contraire auroit dû le rendre plus favorable à la France, étoit la connoiſſance qu'il avoit de la répugnance du Roy à faire la guerre à l'Egliſe, & de l'ardeur qu'il témoignoit pour la Paix avec le S. Siége. Ces diſpoſitions faiſoient croire à Jule que Louis le laiſſeroit toujours le maître des conditions de leur reconciliation, même après les plus mortels outrages. C'eſt pourquoi ſa fierté augmentant de jour en jour, il ne ceſſoit de ſe plaindre hautement de ce Prince & du Duc de Ferrare, & de joindre de violentes menaces à l'aigreur de ſes plaintes. Il pouſ-

ſa les choſes ſi loin, que le jour de Saint Pierre, où ſelon l'ancien uſage, on préſente les Cens qui ſont dûs au Saint Siége, il refuſa de recevoir celui de ce Duc, ſous prétexte que la réduction qu'Alexandre VI. en avoit faite de 4000 ducats à 100, par le Contrat de mariage de (*a*) ſa fille, étoit nulle, ce Pontife n'ayant pû préjudicier aux Droits de l'Egliſe. Il avoit refuſé au Cardinal d'Auch & aux autres Cardinaux François, la permiſſion de retourner en France; & le même jour de Saint Pierre, ayant appris que le premier étoit ſorti de la Ville pour aller à la chaſſe, il donna ordre de l'arrêter, ſous prétexte qu'il vouloit s'enfuir, & le fit enfermer au Château Saint Ange. 1510.

Cette violence étant le ſignal d'une rupture ouverte avec Louis XII. le Pape chercha à ſe procurer de nouveaux appuis: Dans cette vûe, il donna au Roy Catholique l'Inveſtiture du Royaume de Naples, n'y exigeant le Cens que ſur le pié de la diminution accordée aux Rois de la Maiſon d'Arragon, quoiqu'il eut aſſuré pluſieurs fois qu'il ne la donneroit jamais, à moins que Ferdinand ne payât cette eſpéce de tribut dans ſon entier, comme les Princes de la Maiſon d'Anjou l'avoient payé. Par le même Traité, le Roy Catholique s'obligea, ſuivant les anciennes Inveſtitures, d'entretenir 300 hommes d'Armes pour la défenſe des Etats de l'Egliſe; mais ce ne fut pas tant la conſidération de ce ſecours qui rendit le Pape ſi facile, que l'envie de gagner Ferdinand, & l'eſpérance que ſes liaiſons avec lui, pourroient devenir un ſujet de diviſion entre la France & l'Eſpagne, qui commençoient déja à ſe brouiller.

Ferdinand jaloux de la grandeur de Louis XII. & de ce que non content du partage que lui aſſignoit la Ligue de Cambray, il aſpiroit encore à ſe rendre maître de Verone, ſouhaitoit avec ardeur de le voir embarraſſé dans de nouvelles affaires; il y étoit auſſi porté par le ſouvenir de leurs anciens différends. Dans cette vûe, il n'oublioit rien pour réconcilier l'Empereur avec les Venitiens, au grand contentement du Pape, qui déſiroit cette paix avec ardeur. Quoiqu'il conduiſit cette intrigue avec un profond ſecret, il étoit difficile qu'on n'entrevit pas une partie de ſes deſſeins; c'eſt pourquoi, lors

(*a*) On a vû ci-deſſus, que Lucrece Borgia, fille d'Alexandre VI. avoit épouſé Alfonſe, depuis Duc de Ferrare.

1510. qu'on vit en Sicile l'Armée Navale qu'il deſtinoit à attaquer l'Iſle des Gerbes, appellée anciennement par les Romains (*a*) *Meningé*, le Roy de France en eût beaucoup d'inquiétude, & cette Flote exerça la politique de ceux qui connoiſſoient l'artificieuſe ſoupleſſe de Ferdinand.

Le Roy de France ſe vit donc attaqué par l'endroit dont il avoit eu moins de ſoupçon, & dans un tems où il ne paroiſſoit aucun préparatif contre lui. Les meſures du Pape, qu'il voila d'un ſecret impénétrable, furent que Genes ſeroit attaquée par Mer & par Terre : Que 12000 Suiſſes paſſeroient dans le Duché de Milan : Que les Venitiens réuniſſant toutes leurs forces, aſſiégeroient leurs Villes occupées par l'Empereur : Que l'Armée de l'Egliſe entreroit dans le Territoire de Ferrare, pour ſe rendre enſuite dans le Milanès, en cas que les Suiſſes y euſſent fait quelque progrès : Et qu'enfin tous ces mouvemens ſe feroient à la fois. Il comptoit que Genes attaquée ſans s'y attendre, ſe révolteroit contre la France, à cauſe du grand nombre de Genois indiſpoſés contre cette Couronne, & que la Faction des Fregoſes appuyeroit fortement cette révolution, pour faire nommer Doge Octavian, dont (*b*) le pere & l'oncle avoient été revêtus de cette Dignité : Que les François étonnés du ſoulevement de Genes & de l'irruption des Suiſſes, rappelleroient dans le Duché de Milan toutes les Troupes qu'ils avoient prêtées à l'Empereur & au Duc de Ferrare; ce qui faciliteroit aux Venitiens la priſe de Verone, après laquelle ils tomberoient ſur le Milanès : Que ſon Armée y entreroit auſſi en même tems, ſe flatant qu'elle auroit déja ſoumis Ferrare abandonnée des François : Et qu'enfin le Duché de Milan ne pourroit réſiſter à tant d'attaques différentes & imprévûes.

XIV. Le Pape attaque en même tems le Ferrarois.

Suivant ces diſpoſitions, le Duché de Ferrare & Genes furent attaqués dans le même tems. Le Duc, pour arrêter l'effet des Cenſures, offrit au Pape de lui livrer les Sels de Comacchio, & de s'engager à fermer les Salines à l'avenir; mais Jule renvoya les Ambaſſadeurs que ce Duc avoit à Rome, & fit partir ſes Troupes, auſquelles Cento & la Pievé, qu'Alfonſe ne défendit pas, ouvrirent leur porte ſur la ſimple ſommation d'un Trompette. Ces deux Places avoient appartenu à l'Evêché

(*a*) Ou plutôt Meninx. (*b*) Auguſtin Fregoſe, & le Cardinal Paul Fregoſe.

de

de Bologne ; mais Alexandre VI. les avoit unies au Duché de Ferrare par le Contrat de mariage de ſa fille, en dédommageant d'ailleurs l'Evêché. En même tems onze Galeres légeres des Venitiens commandées par Grillo Contarini, & une de celles du Pape eurent ordre de faire voile à Genes. Octavian Fregoſe, Jerôme Doria, & pluſieurs autres Bannis étoient ſur cette Eſcadre. Marc-Antoine Colonne y marcha par terre avec 100 hommes d'Armes & 600 Fantaſſins. Cet Officier s'étant mis au ſervice du Pape après avoir quitté les Troupes de Florence, il étoit reſté dans le Territoire de Lucques, ſous prétexte de rétablir ſa Compagnie, après quoi, diſoit-il, ſon deſſein étoit d'aller à Bologne. Son ſéjour en ces quartiers avoit fait ſoupçonner à Chaumont quelque choſe par rapport à Genes; mais ne ſçachant pas qu'on armoit ſur Mer, & le Pape ayant adroitement répandu le bruit que les Suiſſes qui lui arrivoient, étoient deſtinés à attaquer Ferrare avec Colonne, il s'étoit contenté d'envoyer de l'Infanterie à Genes. 1510.

Colonne s'avança avec ſes Troupes dans le Val-di-biſagna, à un mille des murs de Genes, ſans pouvoir être reçu à Serzane, ni à la Specié, comme le Pape s'en étoit flaté. L'Eſcadre, après avoir pris Seſtri & Chiaveri, & mouillé à Rappallo, parut à l'embouchure de la Riviere d'Entello, qui eſt auprès du Port de Genes. A la premiere nouvelle de l'approche des Ennemis, le fils de Jean-Louis de Fieſque ſe jetta dans Genes avec 800 hommes du Pays, & le neveu du Cardinal de Final y en fit entrer un pareil nombre. L'activité de ces deux Seigneurs empêcha les Mécontens de remuer, & diminua beaucoup les eſpérances des Bannis & du Pape. Enfin de nouvelles Troupes arrivant de Lombardie & de la côte de Ponant, & Prégent étant entré dans le Port avec ſix groſſes Galeres, les Ennemis virent bien que leur coup étoit manqué, & qu'il y auroit du danger à attendre davantage ; c'eſt pourquoi ils regagnerent Rappallo, où Colonne ſe retira par Terre. Ils tenterent ſans ſuccès en s'en retournant, de prendre Portofino. François Bolano Capitaine d'une Galere des Venitiens y fut tué. Enſuite l'Eſcadre fit voile à Civita-Vecchia ; & Colonne ne croyant pas pouvoir continuer ſa marche, parce que tout le Pays étoit en allarme, & qu'ordinairement les Payſans font un mauvais parti aux gens de guerre, qui ſe retirent ſans avoir

réuſſi, s'embarqua ſur les Galeres avec ſoixante de ſes meilleurs
1510. chevaux. Il renvoya à la Specié par terre le reſte de ſes Troupes, dont la plûpart perdirent leur bagage dans le Territoire de Genes, dans celui de Lucques, ou ſur les confins de l'Etat de Florence.

Grillo & Octavian acquirent peu d'honneur dans cette expédition, & n'eurent pas le courage d'attaquer les Galeres de Prégent, avant qu'elles entraſſent dans le Port de Genes, ce que leur ſupériorité les mettoit en état de faire avec avantage. Prégent ſe mit à pourſuivre les Ennemis avec ſept Galeres & quatre Navires. Les deux Eſcadres mouillerent à l'Iſle d'Elba, la Venitienne à Porto-Lungoné, & celle de Prégent à Porto-Ferraïo ; la premiere ayant plus de Galeres, & l'autre de Navires ; mais après que Prégent eût ſuivi les Ennemis juſqu'à Monte-Argentaro, il retourna à Genes.

Cependant l'Armée du Pape commandée par le Duc d'Urbin, s'étant avancée dans la Romagne contre le Duc de Ferrare, prit les Villes de Lugo, Bagnacavallo, & tout ce qu'il poſſédoit endeçà du Po ; elle faiſoit le ſiege du Château de la premiere avec aſſez de négligence, lorſque le Duc de Ferrare ſe mit en marche à la tête de quelques Troupes Françoiſes, de 150 hommes d'Armes, & d'un grand nombre de Chevaux-Legers pour ſecourir cette Place. Le Duc d'Urbin en ayant eû avis, leva le ſiége, & ſe retira à Imola avec tant de précipitation, qu'il abandonna trois piéces de canon. Sa retraite fut cauſe qu'Alfonſe ſe remit en poſſeſſion de tout ce qu'on lui avoit enlevé dans la Romagne ; mais l'Armée du Pape s'étant raſſurée, & ayant reçû de nouvelles Troupes, reprit ſans peine les mêmes Places, força même le Château de Lugo après un ſiége de pluſieurs jours, & fit une conquête bien plus conſidérable.

Alfonſe occupé à défendre les Places, dont le danger étoit plus preſſant, n'avoit pû mettre Garniſon dans Modéne, ni obtenir de Chaumont qu'il y envoyât 200 Lances. Le Cardinal de Pavie inſtruit de ces circonſtances, ayant fait marcher l'Armée du Pape à Caſtel-Franco, ſe préſenta tout d'un coup devant Modéne, qui capitula d'abord. Il ne ſongea à cette expédition que ſur les inſtances de Gerard & François-Marie Rangoni, Gentilshommes Modenois, l'un & l'autre ; mais ſur-

tout le premier avoit beaucoup de crédit dans cette Ville. On croit qu'ils n'eurent d'autres motifs dans cette occaſion que l'ambition & l'amour de la nouveauté. Le Duc de Ferrare après la perte de Modéne, mit promptement Garniſon dans Reggio, & Chaumont y envoya 200 Lances, quoique les Suiſſes commençaſſent à lui donner de l'occupation. 1510.

XV. Irruption des Suiſſes dans le Milanès.

Il y avoit déja pluſieurs mois que l'Alliance du Roy de France avec les Suiſſes étoit expirée. Le Roy ne voulut jamais conſentir à augmenter leurs penſions, contre l'avis de ſon Conſeil, qui lui repréſentoit de quelle conſéquence il étoit de ne pas irriter une Nation, dont la valeur l'avoit rendu redoutable à toutes les Puiſſances. Les Suiſſes animés par l'autorité & les promeſſes du Pape, par les ſollicitations de l'Evêque de Sion, & ſur-tout par le dépit d'avoir eſſuyé un refus de la part du Roy, réſolurent dans la Diéte de Lucerne, de déclarer la guerre à la France, & le Peuple y conſentit avec beaucoup de joye.

Chaumont qui avoit preſſenti leur deſſein, faiſoit garder tous les paſſages du côté de Côme, & ayant donné ordre de retirer toutes les Barques du Lac, il fit tranſporter les vivres dans les Places fortes, & mit les Moulins hors d'état de ſervir. Dans l'incertitude où l'on étoit ſi les Suiſſes tomberoient d'abord ſur le Milanès, ou ſi traverſant le Mont Saint Bernard ils ſe rendroient dans le Piémont par le Val-d'Aoſte, pour paſſer enſuite à Savone, afin de faire une tentative ſur la Ville de Genes, ou d'attaquer le Duché de Ferrare après avoir paſſé l'Apennin, ce Général avoit engagé le Duc de Savoye à leur refuſer le paſſage. Aſſuré du conſentement du Duc, il avoit envoyé 500 Lances à Ivrée, tandis que d'un autre côté il ne négligeoit rien pour gagner par préſens & par promeſſes les principaux des Suiſſes, afin de diſſiper cet orage; mais ils perſiſterent dans leur deſſein, tant cette Nation & ſurtout le Peuple, étoit animé contre le Roy. Cette haine étoit ſi vive, que chaque particulier regardoit cette guerre comme ſa propre affaire; & quoique le Pape ne leur eût point encore donné d'argent, parce que les Fuker Banquiers Allemans, qu'il en avoit chargés, refuſoient de ſatisfaire à leurs engagemens, dans la crainte de déplaire à l'Empereur, ils partirent au commencement de Septembre au nombre de 6000. Il

1510. y en avoit 400 à cheval, dont la moitié ſeulement étoit armée de mouſquetons, les autres étoient à pié; 2500 avoient auſſi des mouſquetons, 50 des arquebuſes, le reſte n'avoit point d'armes, & toute cette troupe manquoit abſolument d'Artillerie, de Munitions, de Bateaux, & de Pontons. Ils prirent le chemin de Bellinzoné, & s'étant ſaiſis du Pont de la Treſa, qui fut abandonné par 600 hommes de pié François qu'on y avoit poſtés, ils s'arrêterent à Vareſe, pour attendre, diſoient-ils, l'Evêque de Sion qui devoit arriver avec d'autres Troupes.

La marche de cette Armée donna beaucoup d'inquiétude aux François; car outre qu'ils craignoient naturellement les Suiſſes, ils n'avoient alors à Milan que fort peu de Troupes, parce qu'on en avoit envoyé beaucoup à Breſſe, à Legnago, à Valleggio, & à Peſchiera: d'ailleurs trois cens Lances étoient allés au ſecours du Duc de Ferrare, & cinq cens ſervoient dans l'Armée Impériale. Néanmoins Chaumont ayant raſſemblé toutes ſes forces, s'avança à la tête de 500 Lances & de 4000 hommes d'Infanterie dans la Plaine de Caſtiglioné, à deux milles de Vareſe, & il envoya Jean-Jacque Trivulce dans la Montagne de Brianza, avec un petit nombre de Troupes, pour s'oppoſer conjointement avec les gens du Pays, au paſſage des Suiſſes. A leur arrivée à Vareſe, ils avoient envoyé demander paſſage à Chaumont, pour aller, diſoient-ils, au ſervice de l'Egliſe: Cette demarche fit juger que leur deſſein étoit de traverſer le Duché de Milan, pour ſe rendre à Ferrare; & dans ce cas, outre qu'ils auroient eu en tête les Troupes Françoiſes, il leur auroit fallu paſſer le Po & l'Oglio, ce qui étoit aſſez difficile. On pouvoit auſſi penſer qu'ils ſe propoſoient de prendre à main gauche en tournant par les Collines, qui ſont au-deſſous de Côme & de Lecco, pour traverſer l'Adda dans ces quartiers où cette Riviere eſt plus étroite, & moins rapide qu'ailleurs; de paſſer enſuite l'Oglio, afin d'entrer dans le Breſſan, ou dans la Ghiaradadda, par les Collines du Breſſan, ou du Bergamaſque; & delà ſe rendre dans le Mantouan, Pays plat, où l'on n'avoit ni Troupes, ni Places à leur oppoſer. Quelque fut leur deſſein, Chaumont ne vouloit point les attaquer, pas même en raſe campagne, tant le courage & la diſcipline Militaire de cette Nation le rendoient

circonſpect ; mais il avoit réſolu de les côtoyer continuellement avec toutes ſes Troupes, & beaucoup de piéces de campagne, de leur couper les vivres, & de diſputer le paſſage des Rivieres autant qu'il le pourroit, ſans être obligé de livrer Bataille : Cependant il avoit bien garni de Troupes tout les poſtes voiſins de Vareſe, & toutes les nuits il donnoit l'allarme aux Ennemis, & les fatiguoit par différens mouvemens. 1510.

Les Suiſſes commençoient à manquer de vivres dans leur Camp de Vareſe, lorſqu'il leur arriva un renfort de 4000 hommes. Quatre jours après ils prirent le chemin de Caſtiglioné ; enſuite ils tournerent à gauche par les Collines, marchant toujours fort ſerrés, lentement, & dans un grand ordre. Les premieres lignes préſentoient un front de quatre-vingt ou cent ſoldats, & les derniers rangs étoient garnis de Mouſquetaires & d'Arquebuſiers, par le moyen deſquels ils repouſſoient avec vigueur les inſultes de l'Ennemi, qui les harceloit de tous côtés. Il ſortoit quelquefois de leur Bataillon 100 ou 150 hommes pour eſcarmoucher ; ces braves avançoient, faiſoient ferme, & ſe retiroient avec tant d'ordre que la marche n'en étoit ni retardée, ni dérangée. Le premier jour ils arriverent de cette maniere au paſſage de Ponte-di-Vedan, qui étoit gardé par le Capitaine Molard avec de l'Infanterie Gaſcone : Après qu'ils l'en eûrent délogé à coups d'arquebuſe, ils camperent à Appiano à huit milles de Vareſe, & Chaumont s'arrêta à Aſſaron, gros Village vers la Montagne de Brianza, à ſix milles d'Appiano.

Le lendemain les Suiſſes prirent le chemin de Cantu par les Collines, Chaumont les côtoyant toujours avec 200 Lances ſeulement, parce que la difficulté des chemins l'avoit obligé de laiſſer ſon Infanterie derriere lui, pour garder l'Artillerie ; mais quand ils furent à moitié chemin, ſoit qu'ils ne puſſent reſiſter à l'extrême fatigue qu'on leur donnoit, comme Chaumont le diſoit hautement, ſoit qu'ils euſſent formé ce deſſein, ils tournerent tout d'un coup à main gauche, & gagnant le haut des Montagnes, ils ſe retirerent vers Côme, & paſſerent la nuit dans un Fauxbourg de cette Ville, & dans les Villages voiſins. Delà ils allerent camper à Chiaſſo, à trois milles de Côme. Cette marche embarraſſa beaucoup les

1510. François, & leur fit douter ſi l'Ennemi vouloit s'en retourner à Bellinzoné par la Vallée de Lugara, ou ſe rendre ſur la Riviere d'Adda ; car quoique les Suiſſes manquaſſent de Pontons, beaucoup de gens croyoient qu'ils feroient en ſorte de la paſſer tous enſemble en même tems ſur des Radeaux. On ne douta plus le lendemain de ce qu'ils avoient deſſein de faire, lorſqu'on les vit camper au Pont de Treſa, & ſe ſéparer pour retourner dans leurs pays. Les cauſes d'une réſolution ſi ſubite, furent le beſoin d'argent, la difficulté de paſſer les Rivieres, mais ſur-tout la diſette de vivres, qui étoit ſi grande, qu'ils commençoient à manquer de pain. Cette retraite délivra les François d'un danger qui leur avoit cauſé beaucoup d'inquiétude, quoiqu'en pût dire le Roy de France, qui doutoit, s'il ne lui eût pas été plus avantageux de laiſſer paſſer les Suiſſes, & ſi les ſecours onéreux d'une Nation, que les penſions de la France n'avoient pû contenir dans de juſtes bornes, n'auroient pas rendu le Pape plus foible, que s'il n'avoit eu aucunes Troupes.

XVI. Suite de la Guerre contre les Venitiens.

La France ſe ſeroit trouvée dans un extrême embarras, ſi tous les reſſorts que le Pape avoit diſpoſés contre elle, agiſſant en même-tems, euſſent ſecondé la haine de ce redoutable ennemi. Mais d'un côté, les Suiſſes ne parurent qu'après l'entrepriſe de Genes manquée; & de l'autre, les Venitiens laiſſérent échapper la plus favorable occaſion.

Les Impériaux qui faiſoient la guerre dans le Vicentin, furent très-affoiblis par le départ de Chaumont, quoiqu'ils euſſent conſervé 500 Lances Françoiſes avec de l'Infanterie Eſpagnole : c'eſt pourquoi les Venitiens ſortirent de Padoue, & reprirent ſans peine Eſt, Monſelicé, Montagnana, Maroſtica & Baſciano, & avançant toujours à meſure que l'ennemi reculoit du côté de Verone, ils entrerent dans Vicence qui avoit été abandonnée. Dans cette prompte révolution ils recouvrerent tout ce que les François avoient enlevé à la République pendant cette Campagne, avec tant de peine & de dépenſe ; il n'y eût que Legnagno que ceux-ci conſerverent. Les Allemans ſe retirerent alors à Verone. Un peu plus de réſolution & de vigueur dans Luce-Malvezzi, qui avoit pris le commandement des Troupes de la République, depuis que Jean-Paul Baglioné avoit quitté leur ſervice, eût rendu cette retraite

périlleuſe, ſi l'on veut s'en rapporter aux Venititiens: Malvezzi s'étant avancé au Village de la Torré, les ennemis décamperent ſi bruſquement pour gagner Verone, qu'ils laiſſerent beaucoup de munitions dans leur Camp. Ce Général commanda les Chevaux-Legers pour prendre les ennemis en queue, ſans leur donner le moindre relache: Mais l'arriére-garde où étoient les François, ſoutint leurs attaques avec beaucoup de valeur, favoriſée par le feu de l'Artillerie; ainſi les Allemans ayant paſſé la Riviere d'Arpano, arriverent ſans aucune perte à Villa-Nuova. Les Venitiens camperent à un demi mille des ennemis, mais ils ne les pourſuivirent pas le lendemain avec la même vivacité, ſous prétexte que l'Infanterie ne pouvoit aller auſſi vite que la Cavalerie; ce qui fit que les ennemis gagnerent Verone ſans danger. 1510.

L'Armée Venitienne s'étant poſtée à San-Martino, qui eſt à cinq milles de Verone, elle y demeura pendant quelques jours dans l'inaction. Enfin s'approchant de cette Place, elle dreſſa une batterie ſur la Montagne oppoſée au Château de San-Felice, & la fit tirer contre ce Fort & contre la Muraille voiſine, choiſiſſant peut-être ce lieu-là, parce qu'il n'étoit pas aiſé à défendre, & que la Cavalerie n'y pouvoit agir que difficilement. Cette armée étoit compoſée de huit cens hommes d'Armes, de trois milles Chevaux-Legers, dont la plus grande partie étoient Albanois, & de dix mille hommes de pié: il y avoit outre cela beaucoup de Payſans. Veronne étoit défendue par trois cens Lances Eſpagnoles, cent autres, partie Allemandes, partie Italiennes, plus de quatre cens Françoiſes, cinq cens hommes de pié, à la ſolde du Roy, & quatre mille Allemans, qui n'étoient plus commandés par le Prince d'Anhalt, mort quelque tems auparavant: Mais d'un autre côté les Habitans de cette Ville étoient armés, & les diſpoſitions où ils étoient à l'égard des Impériaux, donnoient de grandes eſpérances aux Venitiens, dont la Cavalerie Legere ayant paſſé l'Adige à gué, au-deſſous de Verone, battoit tout le Pays; cependant l'Artillerie ruinoit la Muraille, tandis que d'un autre côté le Canon François incommodoit beaucoup les Aſſiégans, qui étoient à découvert. Lactance de Bergame, l'un des plus braves Colonels de l'Infanterie

Venitienne en ayant été bleſſé mourut peu de jours après.

1510. Les Aſſiégeans avoient renverſé une grande partie de la Muraille, & tellement endommagé toutes les Canonieres des Aſſiégés, que leur Artillerie étoit hors d'état de nuire; ce qui faiſoit craindre aux Impériaux, qu'on ne leur enlevât le Fort de San-Felice. Dans cette crainte ils avoient pris les méſures néceſſaires pour empêcher que cette perte n'entraînât celle de la Ville. Pour cet effet, ils avoient conſtruit un Rempart près de ce Fort & y avoient placé de l'artillerie, pour le ruiner, de maniere que les ennemis n'y puſſent tenir, cependant on preſſoit le Siége avec ardeur; mais quelque fut la vigueur des Aſſiégeans, il s'en falloit bien qu'ils égalaſſent le courage des Aſſiégés. Toute l'Infanterie des prémiers n'étoit compoſée que de Soldats Italiens, qu'on payoit ordinairement tous les quarante jours, & qui ne ſervoient que faute d'une meilleure condition. L'Infanterie Italienne étoit alors inférieure aux Troupes étrangeres, plus braves & mieux diſciplinées; auſſi ne l'employoit-on qu'à leur défaut, & ſurtout, lorſqu'on ne pouvoit avoir des Suiſſes, des Allemans, ou des Eſpagnols. Ainſi Verone fut mieux défendue, qu'attaquée.

Les Aſſiégés ayant fait une ſortie pendant la nuit, au nombre de dix-huit cens hommes de pié, ſoutenus de quelques Cavaliers François, ils tomberent ſur l'Artillerie des Ennemis, diſſiperent l'Infanterie qui la gardoit, & enclouérent deux piéces de Canon; ils les traînoient déja dans la Ville, lorſque le bruit s'en étant répandu par tout le Camp, Zitolo de Pérouſe accourut à la tête d'une nombreuſe Troupe, & ſe fit tuer en brave homme. Denis de Naldo parut enſuite, ſuivi de preſque toute l'Amée; alors les Ennemis furent obligés de ſe retirer & d'abandonner les Canons, dont ils s'étoient ſaiſis. Cette action ne laiſſa pas de leur procurer beaucoup de gloire; car après avoir battu ceux qui gardoient l'Artillerie, ils avoient encore défait une partie du ſecours qui étoit d'abord accouru, & s'étoient enfin retirés en bon ordre, preſque ſans aucune perte.

Les Venitiens découragés par cet échec, & voyant que les Habitans ne ſe déclaroient pas en leur faveur, jugerent qu'il

gerent qu'il étoit inutile & même dangereux, de s'opiniâtrer plus long-tems devant cette Place. en Effet, leur Camp n'étoit pas fort ſûr, à cauſe de l'éloignement des quartiers de leur Infanterie campée dans la Montagne, & de leur Cavalerie, qui étoit dans la Vallée: C'eſt pourquoi les Chefs réſolurent de lever le Siége & de ſe retirer à leur premier poſte de San-Martino; ils y furent encore déterminés par le bruit qui commençoit à ſe répandre que Chaumont, débarraſſé des Suiſſes, qui s'étoient déja retirés, marchoit au ſecours de Verone. 1510.

Pendant que l'Armée décampoit, on apprit que les Fourageurs de Verone ſoutenus par une groſſe Eſcorte, étoient dans la Vallée de Pollienté; auſſi-tôt un grand nombre de Chevaux-Legers commandés pour marcher contr'eux, s'étant poſtés à l'entrée de la Vallée, tuerent, ou firent priſonniers tous ces ſoldats. De San-Martino, les Venitiens ſe rendirent à San-Bonifacio, à la nouvelle de la venue de Chaumont. Sur ces entrefaites la Garniſon de Tréviſe s'empara par compoſition de la Ville & de la Citadelle d'Aſolo, près de la Riviere de Muſoné, où il y avoit huit cens Allemans en garniſon.

Durant ces différentes expéditions, le Frioul vexé & ravagé par les deux partis, étoit toujours en proye à l'avarice & à la cruauté des Soldats. Ce n'étoit plus une Guerre, c'étoit plûtôt un acharnement opiniâtre à détruire de fond en comble les Villes, & à ruiner tous le Pays par le fer & par le feu; l'Iſtrie étoit expoſée aux mêmes malheurs & à une égale déſolation.

Le Marquis de Mantoue recouvra dans le même-tems, la liberté par un moyen fort ſingulier. On crût en Italie que c'étoit le Pape qui la lui avoit procurée en faveur de leur ancienne amitié, & dans la vûe de ſe ſervir de la perſonne de ce Prince & de ſes Etats, pour faire la guerre au Roy de France; mais j'ai ſçû d'une perſonne digne de foy, qui avoit alors l'adminiſtration des affaires à Mantoue, la véritable cauſe de la liberté du Marquis. Le Conſeil de ce Prince comprit après pluſieurs tentatives inutiles, que la haine & la défiance des Venitiens étoient ſi grandes, qu'ils ne ſongeoient à rien moins qu'à le laiſſer en priſon tout le reſte de ſes jours. Cette découverte leur fit tourner les yeux du côté du Sultan Bajazet, auquel le Marquis avoit ſouvent envoyé de riches préſens. Le Monarque Ottoman, touché de la ſituation du Marquis,

manda le Bayle des Marchands Venitiens qui trafiquoient à
1510. (*a*) Pera, & le preſſa de lui promettre la liberté de Gonzague. Le Bayle répondit, qu'il n'étoit pas en ſon pouvoir de contenter ſa Hauteſſe, ſur une choſe qui ne dépendoit pas de lui; qu'au reſte, il en écriroit à Veniſe, & qu'il ne doutoit pas que le Sénat ne déférât à ſes volontés. Mais Bajazet ayant répliqué fiérement, qu'il le vouloit abſolument, le Bayle fut contraint de lui en donner ſa parole. Celui-ci en rendit compte au Sénat, qui ne crut pas devoir irriter alors un Prince ſi puiſſant: mais les Venitiens voulant cacher leur honte dans cette occaſion, & en même-tems ſe faire honneur auprès du Pape, feignirent de ſe rendre à ſes inſtances. Il fut donc arrêté par ſa médiation, mais ſecrétement, que pour aſſurer les Venitiens, que le Marquis de Mantoue ne leur feroit point la guerre, ſon fils aîné demeureroit en ôtage entre les mains du Pape. Le Marquis fut conduit à Bologne, & après qu'il y eût remis ſon fils entre les mains des Commiſſaires du Pape, il ſe rendit à Mantoue. Enſuite il pria l'Empereur & le Roy de France, de l'excuſer s'il ne ſervoit pas dans leurs Armées comme il y étoit obligé, en qualité de Vaſſal de l'Empire & de Penſionnaire de la France; car le Roy lui avoit toujours continué ſes Appointemens & ſes Penſions; le prétexte qu'il allégua pour s'en diſpenſer fut la néceſſité de mettre ordre à ſes affaires; mais au fond le deſſein du Marquis étoit de ſe tenir en repos.

XVII. Seconde entrepriſe du Pape contrre Genes.

Le peu de ſuccès des intrigues de Jule n'avoit pas diminué ſes eſpérances. Se perſuadant plus que jamais, qu'il viendroit à bout de changer la face de l'Etat de Genes, il réſolut de riſquer une ſeconde tentative contre cette Ville. Dans ces vûes, il engagea les Venitiens, qui ſe prêtoient à ſon impétuoſité, plus par néceſſité, qu'autrement, d'ajoûter quatre gros Vaiſſeaux à leur flote, qui étoit reſtée à Civita-Vecchia. Enſuite ſe flatant que ſon autorité ſeroit capable de porter Genes à un plus prompt ſoulévement, il joignit à cette Armée une Galeaſſe, & quelques autres Bâtimens qui lui appartenoient, & benit publiquement ſon Pavillon avec de

(*a*) Fauxbourg de Conſtantinople ſéparé de cette Ville par un bras de Mer fort étroit. C'eſt le *ſéjour* ordinaire des Chrétiens Latins, & des Miniſtres des Princes de l'Europe, réſidens à la Porte.

grandes cérémonies. Cette nouvelle tentative du Pape cauſa beaucoup de ſurpriſe à tout le monde La Garniſon de Genes avoit été augmentée depuis la derniere affaire, & le Port étoit défendu par une forte Eſcadre ; on avoit donc ſujet de s'étonner que Jule pût ſe flater de réuſſir dans une entrepriſe qui avoit échoué, lorſqu'il n'y avoit qu'une poignée de ſoldats dans la Ville, que le Port étoit ſans défenſe, & qu'on ne s'y défioit de rien. 1510.

Outre la Flote ſur laquelle étoient l'Evêque de Genes, (*a*) fils d'Objetto de Fieſque, & les Bannis qui s'étoient trouvés à la premiere tentative, le Pape devoit envoyer des Troupes de terres. (*b*) Fréderic, Archevêque de Salerne, frere d'Octavian Fregoſe, levoit de la Cavalerie & de l'Infanterie dans la Lunigiana au nom de Jule ; & Jean de Saſſatello & Regnier de la Saſſetta, qui étoient à la ſolde de l'Egliſe, avoient ordre de ſe tenir avec leurs Compagnies à la Porretta, pour être à portée de s'approcher de Genes, quand il en ſeroit tems ; mais cette Ville & par mer & par terre étoit en état de repouſſer cette nouvelle attaque. Dès qu'on eût appris que l'Armée Navale des Ennemis, compoſée de 15 Galeres légeres & de trois groſſes, d'une Galeaſſe, & de trois Navires de Biſcaïe s'approchoit, la Flote de France qui étoit de 22 Galeres légeres ſortit du Port. Elle étoit inférieure à toute la Flote de l'Ennemi réunie ; mais elle étoit ſupérieure, ou du moins égale aux Galeres par ſa légereté. S'étant approchées l'une & l'autre à la hauteur de Porto Veneré, elles ſe canonerent quelque tems : Enfin celle du Pape s'avança vers Seſtri-di-Levanté, & parut enſuite à la vûe du Port de Genes, dans lequel Jean Fregoſe entra même avec un Brigantin ; mais la Ville étoit trop bien gardée, pour que les Partiſans des Bannis puſſent y exciter le moindre trouble ;

(*a*) Genes a été érigée en Archevêché, dès l'an 1132. par le Pape Innocent II. D'ailleurs dans le Catalogue des Archevêques de Genes, on ne trouve point de Fieſque dans ce tems-ci, & il paroît que Jean-Marie Sforce, fils naturel de François, Duc de Milan, le fut depuis 1498. juſqu'en 1513. Ce qui fait croire qu'il y a faute d'impreſſion dans Guicchardin, & qu'au lieu du nom de l'Evêché qu'avoit de Fieſque dont il parle ici, on a mis *Genes*.

(*b*) Il fut pourvû de cet Archevêché le le 5 de May 1507. par Jule II. mais il n'en fut paiſible poſſeſſeur qu'en 1533. les Eſpagnols, & enſuite les Impériaux, l'ayant toujours inquieté juſqu'à ce tems, à cauſe de ſon attachement pour la France. Il jouit dans cet intervale de l'Evêché de Gobbio. Il fut fait Cardinal malgré lui par Paul III. en 1539. & il mourut en 1541.

& le canon de la Tour de Codifa tirant contre cette Flote ;
1520. elle fut obligée de s'éloigner. Elle ſe rendit enſuite devant Porto Veneré, qui fut canonné pendant quelques heures ſans effet. Enfin n'y ayant plus aucune eſpérance de réuſſir, on tourna du côté de Civita-Vecchia, d'où les Galeres Venitiennes mirent à la voile du conſentement du Pape, pour retourner dans le Golfe. Elles furent battues d'une ſi furieuſe tempête au Fare de Meſſine, que cinq y périrent ; les autres après avoir été emportées vers les côtes de Barbarie, revinrent enfin dans leurs Ports en fort mauvais état. Les Troupes de terre ne ſeconderent pas les efforts de l'Amée Navale : Celles qu'on avoit levées dans la Lunigiana, jugeant qu'elles ne pourroient ſe préſenter dans la côte de Levant ſans danger, attendu le bon ordre que les François avoient mis par tout, ne firent aucun mouvement ; & celles qui étoient à la Porretta ne ſe mirent pas en devoir d'avancer, ſous prétexte que les Florentins leur avoient refuſé le paſſage ; mais étant entrées dans la Montagne de Modéne, qui tenoit encore pour le Duc de Ferrare, elles attaquerent Farono. Cette Ville réſiſta d'abord, mais à la fin toute la Montagne ſe ſoumit, faute d'être ſecourue par le Duc.

C'eſt ainſi que les projets du Pape échouerent contre toutes les eſpérances dont il s'étoit flaté. Genes étoit toujours au pouvoir de la France. Les Venitiens ayant manqué leur coup ſur Verone, n'eſpéroient plus aucun ſuccès de ce côté-là ; les Suiſſes s'étoient plûtôt montrés, qu'ils n'avoient fait la guerre. Ferrare promptement ſecourue par les François, n'avoit rien à craindre, ſur tout aux approches de l'hyver où l'on alloit entrer, & tout le fruit de tant de préparatifs ſe réduiſoit à la ſurpriſe de Modéne.

XVIII. Animoſité de Jule, augmentée par ſes mauvais ſuccès.

On vit alors dans Jule un exemple de ce que la Fable raconte d'Anthée, qui reprenoit de nouvelles forces toutes les fois qu'abattu par Hercule, il venoit à toucher à terre. Ce Pontife toujours plein des mêmes eſpérances, loin de céder à ces contre-tems, n'en étoit que plus fier & plus entreprenant. Il n'avoit pourtant d'autre appuy que lui-même, & comme il le diſoit ſouvent, que la confiance où il étoit que Dieu favoriſeroit des deſſeins qui ne tendoient qu'à procurer la liberté de l'Italie. Sans Troupes, ſur le courage deſquelles il pût

compter, il n'avoit pour Alliés que les Venitiens, qui ne lui étoient attachés que par la néceſſité, & dont il ne pouvoit eſpérer de grands ſecours, attendu leur épuiſement & leur propre embarras. Le Roy Catholique ſe bornoit à lui donner ſecretement des conſeils. Ce Prince, ſuivant ſa politique ordinaire, l'amuſoit par des promeſſes, toujours ſuſpendues par des conditions difficiles, & par des remiſes ſans fin ; & cependant il entretenoit toujours une négociation avec l'Empereur & le Roy de France. Tous les efforts du Pape pour ſemer la diviſion entre Maximilien & Louis XII. & pour engager le premier à faire la Paix avec les Venitiens, avoient été inutiles, & même l'Empereur avoit refuſé de donner audience à Conſtantin de Macedoine, que Jule avoit chargé de cette négociation. Lorſque les Troupes de l'Egliſe avoient marché contre le Duc de Ferrare, l'Empereur avoit donné ordre à un Herault, d'aller défendre au Pape de l'attaquer ; il paroiſſoit même réſolu à s'unir encore plus étroitement avec le Roy de France, & il ſe diſpoſoit à envoyer l'Evêque de Gurk à ce Prince, pour concerter avec lui les opérations de la guerre. D'ailleurs quoique les Electeurs euſſent beaucoup de reſpect pour le Pape & pour le S. Siége, Jule ne pouvoit pourtant rien attendre de leur part ; car outre qu'ils étoient bien éloignés de faire des dépenſes, ils n'étoient occupés que des affaires d'Allemagne. Enfin il paroiſſoit qu'il devoit encore moins compter ſur le Roy d'Angleterre. Ce Prince qui faiſoit profeſſion d'un grand attachement à l'Egliſe, avoit reçû les propoſitions du Pape avec quelque empreſſement, & il étoit jeune & boüillant ; mais étant ſéparé de l'Italie par tant de terres & de mers, il n'y avoit aucune apparence qu'il pût y porter ſes forces : outre cela il venoit de ſigner la Paix avec la France, & de faire partir une magnifique Ambaſſade, pour recevoir la ratification de Louis XII. 1510.

Dans ces conjonctures, tout autre que Jule auroit abandonné des projets ſi peu appuyés, ſur tout étant le maître de faire la Paix avec le Roy de France, à des conditions telles qu'un Vainqueur pourroit à peine en exiger du Vaincu. Le Roy offroit de retirer ſa protection au Duc de Ferrare, non pas à la vérité ouvertement, ce qui auroit bleſſé ſa gloire, mais d'une maniere indirecte, en remettant cette affaire à la déciſion de

gens dont les ſuffrages ne pouvoient manquer d'être favorables au Pape. Lorſque Jule eût obtenu cet article, il déclara qu'il vouloit encore que le Roy remît Genes en liberté ; il paroiſſoit ſi opiniâtre ſur ce point, que perſonne, pas même ceux qui l'approchoient de plus près, n'oſoit lui en parler. L'Ambaſſadeur de Florence s'étant riſqué à entamer cette affaire par ordre du Roy, le Pape s'emporta comme un furieux ; & un Miniſtre que le Duc de Savoye lui avoit envoyé pour d'autres affaires, lui offrant un jour la médiation de ſon Maître, il ſe mit dans une violente colere, criant que c'étoit un Eſpion, & non pas un Envoyé. Sa fureur alla juſqu'à le faire mettre en priſon, & appliquer à la queſtion.

1510.

Enfin les difficultés ne faiſant qu'accroître ſon audace, & ne connoiſſant ni obſtacles, ni dangers, il réſolut de s'emparer de Ferrare à quelque prix que ce fût, & tourna toutes ſes penſées de ce côté-là. Pour mieux réuſſir dans ſon projet, lui donner plus d'éclat, & inſpirer ſon courage & ſa vivacité aux Officiers de ſes Troupes, il ſe rendit en perſonne à Bologne ; il diſoit que pour prendre Ferrare, il n'avoit beſoin que de ſes forces & de celles des Venitiens. Ces Politiques, dans la crainte de le voir bien-tôt reconcilié avec le Roy de France, l'excitoient encore à cette expédition. Louis XII. ne pouvant plus douter de l'animoſité du Pape, jugea qu'il étoit néceſſaire de le prévenir. C'eſt pourquoi il réſolut de défendre le Duc de Ferrare, de ſe lier plus étroitement avec l'Empereur, & de pourſuivre conjointement le Pape par les voyes Canoniques ; enſuite faiſant ſes préparatifs pendant l'Hyver, il ſe propoſa de paſſer lui-même en Italie au Printems prochain avec une nombreuſe Armée, pour faire la guerre au Pape ou aux Venitiens, ſelon les occurences. Il offrit à Maximilien, non ſeulementd'attaquer ces Républicains plus vivement qu'il n'avoit fait juſqu'à lors, mais encore de l'aider à ſe rendre maître de Rome & de l'Etat de l'Egliſe, comme appartenant de droit à l'Empire, & même de toute l'Italie, à l'exception du Duché de Milan, & des Etats de Genes, de Florence, & de Ferrare. C'étoit lui propoſer ce qu'il ſouhaitoit avec plus d'ardeur : auſſi le Roy n'eût-il pas de peine à le faire entrer dans ſes vûes, & il obtint ſans difficulté ſon conſentement, pour la convocation d'un Concile des Evêques d'Allemagne & de France. Ils ſe flatoient tous

XIX. Le Roy penſe à ſe défendre, & à convoquer un Concile conjointement avec l'Empereur.

deux que le Roy d'Arragon & les Eſpagnols voudroient bien y concourir auſſi, parce que Ferdinand n'oſeroit ſe ſéparer d'eux ; ce projet étoit encore appuyé par les offres de pluſieurs Cardinaux Italiens & Etrangers, qui n'écoutant que leur ambition & le deſir de la nouveauté, promettoient de demander eux-mêmes le Concile. Le Roy attendoit avec beaucoup d'impatience l'Evêque de Gurk, que l'Empereur devoit lui envoyer pour prendre des meſures ſur toutes ces choſes : cependant voulant commencer en quelque façon le Concile, & ſouſtraire par avance ſon Royaume à l'obéiſſance du Pape, il donna ordre à tous les Evêques de France de s'aſſembler dans la Ville d'Orleans à la mi-Septembre. 1510.

Ces meſures du Roy ne furent pas généralement applaudies dans ſon Conſeil & à la Cour. On lui repréſentoit qu'il étoit dangereux de laiſſer reſpirer ſon ennemi, & qu'il ne devoit pas attendre le Printems pour l'attaquer Il eſt certain que ſi le Roy eût écouté cet avis, le Pape ſe ſeroit trouvé dans un ſi grand embarras, qu'il n'auroit pas été à portée de lui ſuſciter le grand nombre d'Ennemis qu'il arma depuis contre la France. Mais Louis perſiſta dans ſa réſolution, ſoit par un eſprit d'épargne, ſoit qu'il eût peur que s'il entreprenoit ſeul de faire la guerre au Pape, les autres Princes n'en fuſſent offenſés, & n'en témoignaſſent du reſſentiment. Peut-être enfin qu'il écouta trop la répugnance qu'il avoit pour une guerre, ſi contraire au ſurnom de Roy *très-Chrétien*, & au zéle conſtant de ſes Prédéceſſeurs, qui s'étoient toujours montrés défenſeurs de l'Egliſe.

XX. Guerre du Pape & des Venitiens, contre le Roy de France & le Duc de Ferrare.

Cependant Jule ſe rendit à Bologne vers la fin de Septembre, réſolu d'attaquer Ferrare par terre (*a*) & le Fleuve avec toutes ſes forces, & celles des Venitiens. Il les engagea d'envoyer deux Eſcadres qui entrerent dans le Po ; l'une par Fornaci, l'autre par le Port de Primaro, & qui cauſerent de grands maux dans les Etats de Ferrare. En même tems ſon Armée courut & ravagea tout le Pays, mais ſans s'approcher de Ferrare, qui étoit défendue par 250 Lances Françoiſes, & par d'autres Troupes. Quoique cette Armée fut payée ſur le pié de 800 hommes d'Armes, 600 Chevaux-Legers, & 6000 hommes d'Infanterie, elle étoit au-deſſous de ce nombre, & compoſée de ſoldats ramaſſés à la hate, les Papes n'étant pas ordi-

(*a*) C'eſt le Po.

nairement bien ſervis à la guerre. D'ailleurs on avoit été obligé
1510. d'en détacher 200 hommes d'Armes, & 300 Fantaſſins, ſous les ordres de Marc-Antoine Colonne & de Jean Vitelli, pour ſe jetter dans Modéne, parce que Chaumont depuis la perte de cette Ville avoit poſté 250 Lances & 2000 hommes d'Infanterie entre Reggio & Rubiere.

Jule preſſoit les Venitiens de faire paſſer dans le Ferrarois une partie de leur Armée, qui profitant de la foibleſſe des Troupes que l'Empereur avoit dans Verone & dans d'autres Places, avoit repris preſque tout le Frioul, & le Poleſine de Rovigo, abandonné par le Duc de Ferrare, tout occupé de la défenſe de ſa Capitale. Le Pape attendoit encore 300 Lances Eſpagnoles qu'il avoit demandées au Roy d'Arragon, en vertu de l'obligation portée par l'Inveſtiture; il comptoit que quand elles auroient joint ſon Armée, pour laquelle il preſſoit de toutes parts des recrues d'Infanterie, elle attaqueroit Ferrare d'un côté, tandis que les Troupes Venitiennes agiroient de l'autre; il ſe flatoit que la Ville ne ſeroit pas plûtôt inveſtie, que les Habitans prendroient les armes contre le Duc. Ses Généraux lui repréſentoient néanmoins que la Garniſon de Ferrare étoit aſſez forte, pour défendre la Place contre lui, & pour contenir le Peuple, ſuppoſé qu'il eût envie de remuer. Les Troupes des Venitiens ne ſecondant pas l'impatience du Pape, arriverent plus tard qu'il ne l'avoit penſé. Le Duc de Ferrare leur avoit enlevé les Bateaux qu'ils avoient fait venir, pour jetter un Pont ſur le Po; il s'étoit auſſi rendu maître de pluſieurs Barques & d'autres Bâtimens qu'ils avoient dans les Canaux du Poleſine, & avoit fait priſonnier le Provéditeur qui les commandoit. Dans le même tems les Venitiens échouerent dans le projet qu'ils avoient formé pour faire révolter Breſſe contre le Roy de France. L'intelligence fut découverte, & le Comte Jean-Marie de Martinengo eut la tête tranchée.

Les Lances Eſpagnoles vinrent encore avec plus de lenteur que les Venitiens, & s'étant avancées juſqu'à la Frontiere du Royaume de Naples, elles déclarerent qu'elles avoient ordre de ne point paſſer le Tronto, que la Bulle d'Inveſtiture n'eût été remiſe à l'Ambaſſadeur de leur Maître; le Pape par une défiance réciproque ne vouloit délivrer cet acte qu'après l'arrivée de ces Troupes à Bologne.

Malgré

Malgré toutes ces difficultés & les remontrances de ſes Généraux, Jule comptoit de prendre Ferrare, avec ſes ſeules forces ; il régloit même les opérations de la guerre avec une application ſurprenante, ſans qu'une grande maladie, dont il fut alors attaqué, pût ralentir ſon ardeur ; il ſe comporta dans cette occaſion comme dans tout le reſte, & mépriſant les avis des Medecins, il ſe promettoit de ſortir auſſi heureuſement de ſa maladie que de ſes entrepriſes ; car il diſoit hautement que Dieu l'avoit choiſi pour être le Libérateur de l'Italie. Enſuite il fit venir à Bologne le Marquis de Mantoue, & l'ayant honoré du titre de Gonfalonier de l'Egliſe, il l'engagea d'accepter le Commandement des Troupes Venitiennes, avec le titre de Capitaine Général, promettant de ſon côté de fournir la ſolde de cent Gensd'armes & de douze cens hommes d'Infanterie. Le Marquis exigea que la choſe fut tenue ſecrete, ſous prétexte de mettre ordre à ſes affaires, & de garantir ſon Pays des inſultes de la France ; mais la vérité étoit, que ne s'étant lié que malgré lui, il ne ſongeoit qu'à gagner du tems, en attendant l'occaſion de ſe dégager ; cependant le Pape qui attaquoit les Etats des autres, fut bien-tôt dans la néceſſité de penſer à ſa propre défenſe ; il s'y ſeroit trouvé plûtôt & avec plus de danger, ſi des contre-tems n'avoient obligé Chaumont de différer l'exécution de ſes deſſeins. Ce Général s'étoit avancé à Peſchiera pour ſecourir Verone ; & après que les Venitiens eurent levé le Siége de cette Place, il avoit réſolu de s'approcher promptement de Modéne pour reprendre cette Ville. On croit qu'il en ſeroit venu facilement à bout, vû la foibleſſe de la Garniſon, & des Fortifications de la Place ; d'ailleurs il auroit encore été favoriſé par la plûpart des Habitans, qui n'aimoient pas la domination de l'Egliſe. Enfin, les Troupes qu'il avoit envoyées à Rubiere pour cet effet, avoient déja pris d'aſſaut la Ville de Formiginé ; mais il arriva que ſur le point de ſe mettre en marche, l'Infanterie Allemande qui étoit dans Verone ſe mutina, faute de payement de la part de l'Empereur ; Chaumont fut donc obligé de ſuſpendre l'exécution de ſon deſſein juſqu'à ce qu'il eût appaiſé ces Troupes ; ce qu'il fit, en donnant aux Allemans 9000 ducats & en s'engageant de leur payer la ſolde du mois prochain. 1510.

Chaumont n'eût pas plûtôt remédié à cet inconvénient, qu'il

en ſurvint un autre. Après que l'Armée Venitienne ſe fut re-
1510. tirée à Padoue (*a*), la Crotte Gouverneur de Legnago, croyant avoir une occaſion favorable de piller Montagnana, y fit marcher toutes ſes Lances & 400 hommes de pié. Pendant que les Habitans de cette Ville ſe défendoient vigoureuſement, il arriva un gros de Cavalerie legere des Venitiens, qui trouvant les François en déſordre, en fit un grand carnage, ayant eu la précaution de rompre un Pont par où ceux-ci auroient pû ſe ſauver. Si les Venitiens euſſent marché ſur le champ à Legnago, ils l'auroient trouvé ſans défenſe, & y ſeroient entrés ſans aucun obſtacle ; mais leur négligence donna le tems à Chaumont d'y jetter promptement d'autres Troupes.

Ces deux contre-tems avoient fait perdre à ce Général l'occaſion de rentrer dans Modéne, parce que dans cet intervalle le Pape y avoit envoyé une nombreuſe Garniſon, & l'avoit miſe en état de ſe défendre : néanmoins, Chaumont s'étant avancé à Rubiere, le Pape fut obligé d'envoyer à Modéne l'Armée qu'il avoit deſtinée pour le Siége de Ferrare. Jule voyant toutes ſes forces réunies en ces quartiers, ſous les Ordres du Duc d'Urbin ſon Capitaine Général, du Cardinal de Pavie ſon Légat, de Jean-Paul Baglioné, de Marc-Antoine Colonne, & de Jean Vitelli, Officiers de réputation, il les preſſoit vivement de donner Bataille. Mais ils étoient bien éloignés de le contenter, parce que les François leur étoient beaucoup ſupérieurs, que toute l'Infanterie du Pape n'étoit qu'un ramas de Milices levées à la hate, & qu'il n'y avoit dans ces Troupes ni ordre, ni diſcipline. D'ailleurs, le Duc d'Urbin & le Cardinal de Pavie étoient ouvertement brouillés. Cette méſintelligence alla même ſi loin, que le Duc accuſant le Cardinal d'infidélité, il le mena à Bologne comme priſonnier, ſoit de ſa propre autorité, ſoit par l'ordre du Pape ; mais le Cardinal ſe juſtifia ſi bien, que ſon crédit & ſa faveur n'en devinrent que plus grands. Cependant les deux Armées étoient en préſence ; d'un côté, Chaumont avoit ſa Cavalerie à Rubiere, & ſon Infanterie à Marzaglia ; de l'autre, les Troupes du Pape occupoient le Fauxbourg de Modéne qui regarde

(*a*) François Daillon étoit Seigneur de la Crotte, fils puîné de Jean Daillon II. du nom, Seigneur du Lude, & de Marie de Laval. Il fut un des plus braves hommes de ſon tems, & fut tué à la Bataille de Ravenne en 1512.

Rubiere, & les eſcarmouches étoient continuelles. Pendant ce tems-là, le Duc de Ferrare, après avoir encore recouvré le Poleſine de Rovigo, par le ſecours de Châtillon & des Lances Françoiſes, reprit (*a*) Final, & enſuite la Ville de Cento, où il entra par la Citadelle qui tenoit pour lui, & mit le feu à cette Place, après l'avoir livrée au pillage. L'Armée du Pape ayant eu avis qu'il ſe diſpoſoit à aller joindre Chaumont, ſe retira dans la Ville de Modéne, & une partie de l'Infanterie ſe poſta dans le Fauxbourg du côté de la Montagne. 1510.

Mais à peine le Duc de Ferrare étoit-il en chemin pour joindre Chaumont, qu'il ſe vit obligé de retourner ſur ſes pas. Les Venitiens dans le deſſein de ſe faire un paſſage ſur le Po, afin de pouvoir joindre l'Armée du Pape, formerent le Siége de Ficheruolo avec 300 hommes d'Armes, beaucoup de Chevaux-Legers, & 4000 hommes d'Infanterie. Cette Place eſt ſituée ſur le bord du Po. Quoique peu conſidérable & preſque ſans défenſe, elle ne laiſſe pas d'être célébre par le long Siége qu'elle ſoutint durant la guerre que les Venitiens firent à Hercule Duc de Ferrare. Robert de S. Severino y avoit eu alors en tête le Duc d'Urbin, qui ſe ſignala par une défenſe d'une extrême vigueur. Ces deux rivaux avoient la réputation d'être au nombre des plus grands Capitaines de leur tems. Ficheruolo ſe rendit à compoſition, après avoir eſſuyé le feu de l'Artillerie. Enſuite les Venitiens prirent la Ville de la Stellata, ſituée de l'autre côté du Fleuve. Par ce moyen ils furent les maîtres de paſſer le Po, & ils n'avoient plus qu'à jetter un Pont ſur ce Fleuve. Mais Alfonſe qui depuis la priſe de la Stellata, s'étoit venu poſter à Bondeno, les en empêchoit par le moyen d'une batterie qu'il avoit placée ſur une langue de terre, d'où il foudroyoit le rivage oppoſé ; d'ailleurs il avoit deux Galeres, qui croiſoient continuellement ſur le Po ; mais il fut obligé de ſe retirer, parce qu'une des Eſcadres Venitiennes qui d'abord n'avoit pû entrer dans cette Riviere, dont il faiſoit garder les bouches, y ayant enfin pénétré en remontant l'Adige, s'étoit jointe à la premiere pour déſoler tout le Ferrarois ; le Duc arrêta leurs ravages, & ayant d'abord attaqué celle

(*a*) Final dans le Duché de Modéne. Il ne faut pas le confondre avec le Marquiſat de Final, qui eſt ſitué ſur la côte de Genes.

qui étoit entrée par Primaro, & qui s'étoit avancée à Adria,
1510. il n'eut pas de peine à la diſſiper. Elle étoit de deux Galeres, deux Flutes, & pluſieurs Barques ; enſuite il marcha contre l'autre, qui étant entrée par Fornaci, étoit venue à la Puliſella, & qui n'étoit compoſée que de Flutes & d'autres Bâtimens plus petits. Elle voulut gagner l'Adige par un Canal voiſin ; mais l'eau s'étant trouvée trop baſſe, elle fut obligée d'eſſuyer toute la furie du canon d'Alfonſe ; ceux qui la montoient ne pouvant réſiſter à ce grand feu, abandonnerent les Vaiſſeaux, & ne ſongerent qu'à ſe ſauver avec leur Artillerie.

XXI. Le Pape excommunie le Duc de Ferrare, Chaumont & les principaux de l'Armée Françoiſe.

Au milieu du bruit & du tumulte de la guerre, on commença à entendre gronder les foudres de l'Egliſe. Le Pape venoit d'excommunier Alfonſe d'Eſt, & avec lui tous ceux qui lui avoient donné, ou qui lui donnoient des ſecours, & nommément Chaumont, & les principaux Officiers de l'Armée Françoiſe. D'un autre côté, l'Aſſemblée du Clergé de France, transférée d'Orleans à Tours, répondit ſelon l'intention du Roy aux articles propoſés contre le Pape ; mais ce fut uniquement pour ne pas déplaire à ce Prince, qui y aſſiſta pluſieurs fois en perſonne. Elle y ajoûta, qu'avant de ſe ſouſtraire à l'obéiſſance de Sa Sainteté, on feroit partir des Ambaſſadeurs pour lui notifier ces articles, & pour l'exhorter à s'y conformer ; & en cas que Jule refusât de ſe rendre, il fut réſolu de le citer à un Concile, pour la convocation duquel les autres Princes du Monde Chrétien, ſeroient priés de faire concourir leurs Sujets. La même Aſſemblée accorda au Roy des ſubſides conſidérables ſur le Clergé de France ; & peu de jours après, dans une autre Séance tenue le 27 de Septembre, elle indiqua un Concile à Lyon pour le commencement du mois de Mars. L'Evêque de Gurk arriva à Tours le même jour que ces articles furent ſignés, & il parut bien par les grands honneurs qu'on lui rendit, qu'il étoit attendu avec beaucoup d'impatience.

XXII. L'Aſſemblée du Clergé de France menace le Pape d'un Concile.

XXIII. Brouillerie du Pape avec cinq Cardinaux, qui preſſent la tenue du Concile.

Ce fut vers ce tems-là qu'on vit éclater la méſintelligence du Pape, & de quelques Cardinaux. Ce Pontife allant à Bologne par la Romagne, viſita, chemin faiſant, la Chapelle de Notre-Dame de Lorette, ſi célébre par tant de miracles. (a) Les

(a) Bernardin Caravajal, & François Borgia Archevêque de Cozenza, tous deux créatures d'Alexandre VI. Le dernier étoit bâtard du Pape Calixio III.

Cardinaux de Sainte Croix, de Cozenza Eſpagnols, (*a*) ceux de Bayeux & de Saint Malo François, & le Cardinal Fréderic San-Severino, lui demanderent permiſſion de ſe rendre à Bologne, par la Toſcane. Jule la leur accorda ſans difficulté; mais au lieu de venir le trouver, ils s'arrêterent à Florence à la faveur d'un ſauf-conduit, que cette République s'étoit réſervé le pouvoir de révoquer. Il y avoit déja quinze jours qu'on leur avoit ſignifié de ſe retirer; néanmoins ils demeuroient toujours dans cette Ville ſous divers prétextes. Le Pape conçut des ſoupçons de ce long ſéjour, & après les avoir preſſés pluſieurs fois de ſe rendre à Bologne, il envoya aux Cardinaux de Bayeux, de Saint Malo, & de San-Severino un Bref qui leur enjoignoit de ſe rendre auprès de lui ſans délai, ſous peine d'encourir ſon indignation. Il en uſa plus poliment à l'égard des deux autres, dont le premier étoit reſpectable par ſa naiſſance, par ſon ſçavoir, par ſes mœurs, & par les legations qu'il avoit remplies, & il ſe contenta de leur écrire, pour les engager à venir. Ils étoient réſolus de ne point obéir, & après avoir inutilement ſollicité à Florence un autre ſauf-conduit d'un plus long terme, tant pour eux que pour les autres Cardinaux qui voudroient venir dans cette Ville, ils ſe rendirent à Milan par la Lunigiana. 1510.

XXIV. Suite de la guerre du Ferrarois.

Cependant Carpi ayant été pris par les Troupes du Pape, Chaumont envoya Albert Pio, & la Palice, avec 400 Lances & 4000 hommes d'Infanterie pour reprendre cette Place. Albert s'avança vers la Ville avec un Trompette & quelques Cavaliers. Dès que les Habitans, dont il étoit aimé, ſçurent qu'il étoit là, ils ſe ſouleverent; la Garniſon compoſée de 40 Chevaux-Legers & 500 hommes d'Infanterie, prit le parti de ſe retirer vers Modéne. Les François qui arriverent alors, s'étant mis à les pourſuivre, les atteignirent près de Prato-del-Cortilé, entre Carpi & Modéne, & les taillerent en piéces; la Cavalerie ſe ſauva, mais preſque toute l'Infanterie reſta ſur la place.

Dans cet intervalle, pour lever toutes les difficultés qui arrêtoient les Eſpagnols, le Pape avoit conſenti de dépoſer la Bulle d'Inveſtiture entre les mains du (*b*) Cardinal de Reggio.

(*a*) René de Prie, & Guillaume Briçonet; le premier de la création de Jule II. & le ſecond de celle d'Alexandre VI.

(*b*) Pierre Iſvagli de Meſſine, il fut fait Archevêque de Reggio en 1497. & Cardinal en 1500. Quoiqu'il ſe fut démis

1510. D'un autre côté, les Venitiens avoient élevé des Redoutes, qui les mettoient à couvert du canon d'Alfonſe, au moyen de quoi ils comptoient de jetter facilement un Pont ſur le Po, & de joindre l'Armée du Pape. Chaumont auroit ſouhaité de combattre ces Troupes avant l'arrivée des Eſpagnols ou des Venitiens. Dans ce deſſein, il s'approcha de Modéne; mais il n'y eût que de fréquentes eſcarmouches entre la Cavalerie Legere des deux partis; & les Troupes du Pape ſentant toute la ſupériorité de l'Ennemi, ne voulurent jamais engager une action générale.

XXV. Le Maréchal de Chaumont aſſiége le Pape dans Bologne.

Le Général François n'ayant pu réuſſir de ce côté-là, réſolut (*a*) d'exécuter une entrepriſe à laquelle beaucoup de gens, mais ſurtout les Bentivoglio l'excitoient depuis long-tems. On lui repréſenta qu'il employoit un tems précieux à des expéditions pleines d'obſtacles & peu avantageuſes : Qu'il gagneroit bien davantage à fondre tout-à-coup ſur le centre de la guerre, & à remonter à la ſource des difficultés qui le traverſoient dans ſes deſſeins : Que l'occaſion étoit très-favorable, n'y ayant à Bologne que peu de ſoldats étrangers. Les Bentivoglio ajoutoient, qu'une grande partie des Habitans de cette Ville ſe déclareroient en leur faveur, & que le plus grand nombre des autres n'étoit pas diſpoſé à prendre les armes, ni à s'expoſer au moindre péril pour les intérêts du Pape : Que s'il ne ſaiſiſſoit ces heureuſes conjectures, l'arrivée des Eſpagnols ou des Venitiens rendroit ce projet impraticable, & qu'alors une nombreuſe Armée ne pourroit exécuter ce qui ne demandoit aujourd'hui, qu'une poignée de ſoldats. Le Maréchal ayant donc raſſemblé toutes ſes Troupes, marcha vers Bologne avec les Bentivoglio, qui avoient à leur ſolde quelque Cavalerie & 1000 Fantaſſins. Il prit ſa route entre la Montagne & le grand Chemin, & ayant attaqué Spilimberto, qui appartenoit aux Comtes Rangoni, & où le Pape avoit une Garniſon de 400 hommes de pié, il le prit à compoſition le même jour, après quelques coups de canon. Le lendemain il s'empara de Caſtel-Franco, & il paſſa la nuit à Creſpolano,

de cet Archevêché dès l'année 1506. en faveur de François Iſvagli ſon frere, il continua de porter le nom de *Cardinal de Rege*. Il fut dans la ſuite Archevêque de Meſſine, & mourut peu de tems après le 22 de Septembre 1511.

(*a*) Cette expédition ſe fit à la fin d'Octobre.

à dix milles de Bologne, dans l'intention de ſe préſenter le jour ſuivant aux Portes de cette Ville. 1510.

La nouvelle de l'approche d'une Armée où étoient les Bentivoglio, mit la Nobleſſe & le Peuple en mouvement. Une partie des Habitans ſouhaitoit le retour de cette famille, & l'autre l'appréhendoit beaucoup; mais leur crainte n'étoit rien en comparaiſon de la frayeur des Prélats & des Courtiſans, nourris dans l'oiſiveté & les délices de Rome, loin du bruit & des dangers de la guerre. Les Cardinaux dans la conſternation, ſe rendirent en diligence auprès du Pape, ſe plaignant de ce qu'il avoit expoſé ſa Perſonne & le Sacré College à un ſi grand péril; ils le conjurerent, ou de ſe mettre en état de défenſe, ce qui ne paroiſſoit pas poſſible, vû le peu de tems qu'on avoit pour cela, ou de traiter avec les Ennemis, & de tâcher d'en obtenir des conditions ſupportables, qu'ils ne croyoient pas ſi difficiles a obtenir; enfin, ils lui propoſerent d'abandonner Bologne, avec toute ſa Cour, ſans tarder davantage; ajoûtant, que s'il n'étoit pas ſenſible à ſes propres périls, il conſidérât du moins que l'honneur du S. Siége & de la Religion, étoit intéreſſé à ce qu'il n'arrivât aucun malheur à ſa Perſonne Sacrée. Ses Favoris, ſes Miniſtres, & ceux de ſes Domeſtiques en qui il avoit plus de confiance, lui firent les mêmes inſtances. Jule inébranlable au milieu de toutes ces craintes, malgré l'incertitude où il étoit de la fidélité des Bolonois, & le chagrin que lui cauſoit la lenteur des Venitiens, n'ayant même pour toute défenſe que Marc-Antoine Colonne, qu'il avoit fait venir d'abord avec une partie de la Garniſon de Modéne, fait ſeul tête à l'orage, & la maladie qui l'accable n'eſt pas capable de lui faire oublier ſon courage. Au contraire, ayant fait venir Jerôme Donato Ambaſſadeur de Veniſe, il lui fit de vifs reproches de la conduite que la République tenoit à ſon égard. » Quoi donc, lui dit-il, n'eſt-ce pas pour votre liberté, » qu'entreprenant une guerre onéreuſe & pleine de dangers, j'ai » rompu avec l'Empire & la France, & que Maximilien & Louis » ſont devenus mes Ennemis irréconciliables? Et lorſque j'at» tends des ſecours que vos promeſſes & la reconnoiſſance de» vroient hâter, vos délais éternels expoſent ma fortune & ma » vie. Ingrats! Encore ſi cette conduite odieuſe n'étoit funeſ» te qu'à moi! Mais répondez, aveugles Politiques, quand

1510. » mes Ennemis m'auront terraſſé, quel appui, quelle reſſource » aurez-vous. Je n'ai plus qu'un mot à vous dire. Si votre » Armée n'eſt pas demain dans cette Ville, je traite avec les » François. » Cette Armée qui étoit alors à la Stellata, avoit paſſé le Po ſur un grand nombre de Barques, ayant trouvé trop de difficulté à conſtruire un Pont.

Le Pape aſſembla en même tems la Régence & les Magiſtrats de Bologne, & leur fit un diſcours fort pathétique. » Rappellez-» vous, leur dit-il, les maux que vous avez ſoufferts ſous la ti-» rannie des Bentivoglio : Ce ſont ces mêmes Tirans dont l'éxil » augmente la fureur, qui reviennent aujourd'huy plus à crain-» dre que jamais : Prenez donc courageuſement la réſolution de » vous maintenir ſous la domination du S. Siége, qui vous a » paru ſi legere & ſi douce. » En même tems, Jule pour gagner tout-à-fait l'Aſſemblée, ajoûta aux exemptions qu'il leur avoit déja accordées, une remiſe de la moitié des droits d'entrée qu'on levoit ſur les denrées, & leur donna de plus grandes eſpérances pour la ſuite. Il fit même publier cette exemption, pour engager le Peuple à prendre les armes en ſa faveur ; mais ce fut inutilement : Enfin ouvrant les yeux ſur le danger qui le menaçoit, il ſe rendit aux larmes & aux importunités de tant de perſonnes, dont il étoit comme aſſiégé ; vivement preſſé par les Ambaſſadeurs de l'Empereur & des Rois d'Angleterre & d'Arragon, il conſentit enfin qu'on demandât à Chaumont un ſauf-conduit, pour Jean-François Pic, Comte de la Mirandole. Quelques heures après, il le fit prier lui-même par un de ſes Cameriers, de lui envoyer Albert Comte de Carpi, ne ſçachant pas qu'il n'étoit point alors à l'Armée. Il ſongea en même tems à mettre en ſûreté, ce que les Papes ont de plus précieux, c'eſt-à-dire la Thiare, qu'on appelle *le Royaume*, ornée de riches pierreries, & il l'envoya à Florence par (*a*) Laurent Pucci ſon Dataire, pour être gardée dans le fameux Monaſtere *Dellé-Muraté.*

(*a*) Il étoit d'une noble Famille de Florence. Jule II. lui avoit donné la Coadjutorerie de l'Evêché de Piſtoya, dont Nicolas Pandolphini étoit alors Titulaire ; après la mort de Pandolphini, il en fit pourvoir Antoine Pucci ſon neveu, le 5 de Novembre 1518. Il poſſeda pluſieurs autres Evêchés. Leon X. le fit Cardinal du Titre de *Santi Quattro*, dans la premiere année de ſon Pontificat. Il mourut à Rome Evêque de Paleſtrine le premier d'Octobre 1530. âgé de ſoixante-treize ans, & fut enterré à Sainte Marie de la Minerve, au pié de ce Pape.

Ces

Ces démarches perſuaderent Chaumont que le Pape vouloit ſincérement la paix, qu'il ſouhaitoit lui-même, n'ignorant pas quelles étoient les intentions de ſon Maître. C'eſt pourquoi, de crainte d'altérer ces bonnes diſpoſitions, il retint le lendemain ſon Armée dans ſon Camp de Creſpelano. Il permit ſeulement aux Benotivoglio de s'approcher des murs de Bologne, avec un grand nombre de Cavaliers de leurs Amis & de leurs Partiſans, & de ſe faire ſuivre d'un peu loin par 150 Lances Françoiſes. Leur approche ne cauſa aucun mouvement dans la Ville, quoi qu'Hermés le plus jeune, mais le plus fier de ſes freres, ſe préſentât à la Porte de la Ville. 1510.

Chaumont reçut avec beaucoup de politeſſe Jean-François de la Mirandole, & le renvoya le même jour à Bologne avec les conditions de la Paix qui furent : Que le Duc de Ferrare & tous ceux qui l'avoient ſecouru, ou qui à ſon occaſion avoient fait la guerre au Pape, ſeroient abſous des Cenſures : Que les Bentivoglio en ſeroient auſſi relevés : Qu'on leur rendroit les biens qui leur appartenoient inconteſtablement : Qu'à l'égard des autres qu'ils poſſedoient avant leur exil, il en ſeroit décidé par la voie de la Juſtice : Qu'il leur ſeroit permis de faire leur ſéjour où ils voudroient, pourvû que ce fût à 80 milles de Bologne : Que pour ce qui regardoit les Venitiens, on s'en tiendroit aux diſpoſitions du Traité de Cambray : Qu'il y auroit ſuſpenſion d'armes entre le Pape & le Duc de Ferrare pour ſix mois au moins, pendant leſquels chacun conſerveroit ce dont il étoit actuellement en poſſeſſion, & que durant cette Tréve, leurs différends ſeroient remis à la déciſion d'Arbitres, dont ils conviendroient : Que par rapport à Modéne, l'Empereur entre les mains de qui l'on dépoſeroit cette Ville, ſeroit prié de décider à qui elle devoit appartenir : Que Cotignuola ſeroit rendue à la France : Que le Cardinal d'Auch ſeroit mis en liberté : Que le Pape pardonneroit aux Cardinaux qui s'étoient retirés : Et qu'enfin les Bénéfices de tous les Etats du Roy, ſeroient conférés ſur la nomination de ce Prince. La Mirandole s'en retourna avec cette réponſe, non ſans quelque eſpérance que Chaumont n'inſiſteroit pas à la rigueur ſur tous les Articles.

Le Pape contre ſon ordinaire, ſe contint aſſez pour écouter ces Articles, & les Cardinaux, qui le ſupplioient d'ac-

cepter la Paix, même aux conditions propoſées. Mais Jule
1510. ſe récriant auſſi-tôt ſur la dureté de Chaumont, & mêlant toujours dans ſes diſcours des plaintes ameres contre les Venitiens, demeuroit cependant incertain, & laiſſoit écouler la journée ſans rien déterminer. Ses eſpérances ſe ranimerent ſur le ſoir, à l'arrivée de Chiappino Vitelli, qui lui amena 600 Chevaux-Legers & un Eſcadron de Turcs, que les Venitiens avoient à leur ſolde. Ils étoient partis de la Stellata la nuit précédente, & ſuivant l'ordre que le Général des Troupes Venitiennes leur avoit donné de marcher le plus promptement qu'ils pourroient, ils étoient accourus en toute diligence.

Le Maréchal de Chaumont ne recevant point de réponſe, vint camper le lendemain avec toute ſon Armée à Ponte à Reno, à trois milles de Bologne. Les Ambaſſadeurs de l'Empereur, des Rois d'Arragon & d'Angleterre, lui dépêcherent auſſi-tôt leurs Secretaires, qu'ils ſuivirent bien-tôt eux-mêmes. Pendant toute la journée, ces Miniſtres & Albert Pio, qui étoit venu de Carpi, firent pluſieurs allées & venues pour conclure la Paix.

Mais les choſes avoient bien changé de face de part & d'autre. Chaumont ayant reconnu par ce qui étoit arrivé la veille, que les Bolonois n'étoient pas fort diſpoſés à ſe ſoulever en faveur des Bentivoglio, & commençant à manquer de vivres, dont il y avoit toute apparence que le beſoin augmenteroit encore, ne faiſoit pas grand fond ſur le ſuccès de ſon entrepriſe. Au contraire, le Pape encouragé par le mouvement du Peuple, qui venoit de ſe déclarer pour lui, & de prendre les armes en ſa faveur, ſe raſſuroit encore par l'eſpérance de voir arriver avant la nuit 200 Albanois, & Fabrice Colonne avec 200 Chevaux-Legers & une partie des Lances Eſpagnoles. Non ſeulement il ſe croyoit hors de danger, mais reprenant ſon caractere, il menaçoit déja d'attaquer les François dès que le reſte des Troupes Eſpagnoles, qui n'étoient pas loin, ſeroit arrivé. Dans cette confiance, il rejetta fierement toutes conditions de Paix, à moins que le Roy de France ne s'obligeât d'abandonner entierement le Duc de Ferrare. Il y eût le jour ſuivant d'autres propoſitions; les mêmes Ambaſſadeurs ſe rendirent une ſeconde fois au Camp, mais ſans ſuccès, à cauſe des difficultés qu'on fit naître. Dans ces cir-

conſtances, le Général François déſeſpérant de réuſſir par les armes, ou par la négociation, réſolut de ſe retirer. Outre qu'il manquoit de vivres, l'approche de l'Hyver qui rendoit déja la ſaiſon incommode, le détermina à la retraite. C'eſt pourquoi, il retourna le jour même à Caſtel-Franco, & le lendemain à Rubiere, publiant qu'il n'en uſoit ainſi à la priere des Ambaſſadeurs, que pour donner au Pape le tems de réfléchir ſur ſes propoſitions, & pour attendre de ſon côté les ordres du Roy. 1510.

Les Politiques accuſerent Chaumont de s'être embarqué legerement dans ce projet, & d'avoir enſuite agi avec négligence. Ils diſoient que n'ayant pas aſſez de Troupes pour forcer Bologne, ſon Infanterie ne conſiſtant qu'en 3000 hommes, il n'avoit pas dû ſe livrer à des Bannis, dont les eſpérances toujours fondées ſur leurs deſirs plûtôt que ſur la raiſon, ne réuſſiſſent preſque jamais. Qu'ayant une fois entrepris la choſe, il devoit au moins ſuppléer à ſa foibleſſe par l'activité, mais qu'au contraire il avoit laiſſé échapper par ſa lenteur les occaſions favorables : Qu'après avoir reſté long-tems à Peſchiera, il avoit encore perdu trois ou quatre jours à délibérer, s'il tenteroit cette entrepriſe avec ſes ſeules forces, ou s'il attendroit les Troupes du Duc de Ferrare, & les Lances Françoiſes, commandées par Châtillon. Cette premiere faute, ajoutoient-ils, pouvoit ſe paillier ; mais comment l'excuſer de ne s'être pas préſenté aux Portes de Bologne, d'abord après la priſe de Caſtel-Franco, & d'avoir donné le tems de reſpirer à une Ville, où il n'y avoit aucunes Troupes, où le Peuple étoit irréſolu, & enfin où regnoient le trouble & l'épouvante, comme il arrive toujours dans les événemens imprévus. C'étoit là l'unique moyen, ſi la choſe étoit poſſible, ou d'emporter Bologne, ou de faire un Traité avantageux ; mais ceux qui cenſurent les démarches des gens en place, lorſquelles n'ont pas réuſſi, ne ſeroient pas ſi généralement applaudis, ſi l'on pouvoit ſçavoir ce qui ſeroit arrivé dans le cas, où l'on auroit pris le parti qu'ils approuvent.

XXVI. Suite de la guerre du Ferrarois.

Après le départ de Chaumont, le Pape outré de colere contre le Roy de France, fit retentir ſes plaintes dans toutes les Cours de la Chrétienté. Ce Prince, ſi l'on en croyoit la fureur de Jule, s'honoroit injuſtement du titre de *Roy très-Chrétien*,

qu'il démentoit par ſes actions; il ne ſongeoit qu'à envahir l'Italie,
1510. & c'étoit pour ſe déſalterer dans le ſang du pere des Fidéles, que Louis, au mépris de la foy du Traité de Cambray, avoit fait aſſiéger Bologne, où toute la Cour Romaine étoit alors. Dans le tems que le Pape ſe déchaînoit ainſi contre le Roy de France, il ſe préparoit à la guerre avec plus d'ardeur que jamais. Le redoublement même de ſa maladie, cauſé par ſes inquiétudes & par ſes fatigues, ne le rendoit pas plus traitable; enfin, il déclara aux Ambaſſadeurs qu'il falloit lui livrer Ferrare, avant d'entamer aucune négociation. Il ſe mit à faire de nouvelles levées, & preſſa les Venitiens, qui avoient enfin jetté un Pont entre Ficheruolo & la Stellata, d'envoyer avec une partie de leurs Troupes ſous les ordres du Marquis de Mantoue, pour joindre les ſiennes à Modéne, & de faire entrer le reſte dans le Duché de Ferrare pour le ravager. Après tous ces arrangemens, il ne doutoit pas qu'il ne fut bien-tôt maître de Reggio, de Rubiere & de Ferrare même.

Toutes les Troupes Venitiennes n'avoient pas encore paſſé le Po, dans la crainte que la mort du Pape, de la ſanté duquel on n'eſpéroit pas beaucoup, ne les jettât dans l'embarras; mais il fallut enfin ceder à ſon impatience. Leur Général envoya donc à Modéne 500 hommes d'Armes, 1600 Chevaux-Legers, & 5000 hommes d'Infanterie, retenant le reſte de l'Armée au-delà du Po. Le Marquis de Mantoue s'arrêta à Sermidi, ſous prétexte de lever du monde, & quoiqu'il promit de joindre au plûtôt l'Armée, ce retardement commença à devenir ſuſpect aux Venitiens. Il ſe rendit enſuite à San-Felice dans le Modénois, où il reçût avis que la Garniſon Françoiſe de Verone étoit entrée dans le Mantouan. A cette nouvelle il retourna à Mantoue, s'excuſant ſur la néceſſité de défendre ſes Etats. Le Pape lui en donna la permiſſion; mais les Venitiens ſe plaignirent hautement du Marquis: Et la promeſſe qu'il avoit faite de revenir au plûtôt, ne pût diſſiper leurs ſoupçons: Ils crurent avec toute l'Italie, qu'il étoit d'intelligence avec Chaumont, & qu'ils étoient convenus enſemble que les François feroient une courſe dans le Mantouan, pour lui fournir un prétexte de ne pas aller à l'Armée. Le Marquis confirma lui-même ces défiances, par la lettre qu'il écrivit de Mantoue au Pape. Il lui mandoit, qu'il lui étoit ſurvenu une maladie qui s'oppoſoit à

ſon départ. Lorſqu'on vit les Troupes du Pape, celles des Venitiens, & les Lances Eſpagnoles réunies à Modéne, on ne douta pas que Chaumont, qui depuis ſa retraite de Bologne, s'étoit encore affoibli en congédiant ſon Infanterie Italienne, afin d'éviter la dépenſe, ne fût obligé d'abandonner la Ville de Reggio, pour ſe borner à la défenſe de la Citadelle. Mais la lenteur de cette Armée lui donna le tems de lever d'autre Infanterie, dans le deſſein de ne défendre que Saſſuolo, Rubiere, Reggio, & Parme. Pendant que cette Armée campée autour de Modéne, ne ſçavoit ſi elle devoit avancer, ou ſi elle marcheroit contre Ferrare, quelques Eſcadrons des Troupes du Pape ayant pouſſé vers Reggio, furent défaits par les François, qui leur tuerent cent Chevaux, & firent le Comte de Matelica priſonnier. Le Duc de Ferrare accompagné de Châtillon, & des Lances Françoiſes, étoit alors poſté ſur le Po, entre Spedalletto & Bondeno, vis-à-vis de l'Armée des Venitiens, qui étoit de l'autre côté de la Riviere. La Flote Venitienne prit ce tems-là pour ſe retirer, à cauſe de la rigueur de la ſaiſon, & parce qu'elle étoit mal pourvûe; elle fut attaquée par un grand nombre de Barques de Ferrare, qui coulerent à fond huit Bâtimens à coups de canon, & ayant eu bien de la peine à ſe rendre à Caſtelnuovo par le Canal qui joint le Tanaro & l'Adige, elle ſe diſſipa depuis. Sur ces entrefaites, le Pape dépêcha un Courier à l'Armée, dont Fabrice Colonne avoit le commandement en l'abſence du Marquis de Mantoue, pour ordonner à ce Général de laiſſer le Duc d'Urbin à la garde de Modéne, & de marcher droit à Ferrare. Tous les Officiers étoient ouvertement oppoſés à cette expédition, malgré les aſſurances que Jule leur donnoit, que le Peuple ſe ſouleveroit à leur arrivée. Ils ſe mirent néanmoins en marche; mais le jour même ils eurent un ordre de revenir ſur leur pas, ne pouvant pénétrer la cauſe d'un changement ſi prompt. 1510.

Après cette retraite, ils allerent mettre le ſiége devant Saſſuolo, où Chaumont avoit envoyé 500 Fantaſſins Gaſcons. La Place fut battue pendant deux jours, & le Pape étoit charmé d'entendre de ſa chambre le bruit de ſes canons, au lieu que peu de jours auparavant il y entendoit tonner l'Artillerie Françoiſe, contre les murs de Spilimberto. Enfin, la Place fut

1510. emportée d'assaut, par la lâcheté de la Garnison, qui se retira dans la Citadelle. Elle se rendit d'abord, presque sans condition ; Jean de Casal Commandant de cette Place, fut exposé une seconde fois à la honte qu'il s'étoit attirée autrefois à la prise du Château de Forli par le Duc de Valentinois. Casal étoit de très-basse naissance ; & il ne devoit l'espéce de fortune qu'il avoit faite qu'à la faveur de Ludovic Sforce, à qui il avoit plû dans sa jeunesse.

Ensuite l'Armée s'empara de Formiginé. Le Pape vouloit qu'elle allât assiéger Montecchio, Place forte & importante, située entre le grand Chemin & la Montagne, sur les confins de Parme & de Reggio, & qui appartenoit au Duc de Ferrare, quoiqu'une partie du Territoire de cette Ville fût de la Juridiction de Parme : mais Fabrice Colonne refusa d'y marcher, alléguant, que le Roy Catholique lui avoit défendu d'attaquer les dépendances de l'Empire.

Cependant Chaumont ne faisoit aucune démarche pour arrêter les progrés du Pape. Suivant les ordres qu'il avoit reçus, de ménager la dépense, il s'étoit contenté de laisser dans Reggio, d'Augny, avec cinq cens Lances & deux mille hommes d'Infanterie Gascone sous les Ordres du Capitaine Molard, & il s'étoit retiré à Parme. Le Roy, toujours résolu de temporiser jusqu'au Printems, sembloit avoir oublié les affaires d'Italie ; & cette négligence diminuant sa réputation, augmentoit le courage de ses Ennemis. Jule ne pouvant souffrir que ses Troupes restassent dans l'inaction, & rejettant toutes les raisons de ses Capitaines, fondés sur la saison, & sur d'autres obstacles, leur ordonna de se rendre à Bologne, & leur proposa de faire le Siége de Ferrare. Le projet ne fut goûté que par les Ambassadeurs de Venise, soit qu'ils ne voulussent pas irriter Jule par leur opposition, qu'ils vissent avec plaisir que cette expédition alloit rapprocher leurs Troupes de leurs Frontiéres ; tous les autres s'y opposérent, mais inutilement. Le Pape les avoit mandés pour leur déclarer ses intentions, & non pour les consulter. Il fut donc arrêté, qu'on marcheroit contre Ferrare, mais que pour empêcher les François de secourir cette Place, on tenteroit auparavant de prendre la Mirandole, supposé, que la chose ne parût pas fort difficile. Cette Ville aussi bien que Concordia, appartenoient alors aux Enfans du Comte Ludovic Pic, qui étoient sous la tutelle de Françoise, leur

mere. Cette Princeſſe étoit dans les intérêts de Louis XII. à cauſe de Jean-Jacque Trivulce, dont elle étoit fille naturelle, & qui avoit procuré à ſes petits fils l'inveſtiture de l'Empereur. Il y avoit long-tems, que le Pape les avoit pris ſous ſa protection ; mais il s'excuſoit ſur les conjonctures préſentes de ce qu'il les attaquoit aujourd'hui, ne pouvant, diſoit-il, ſouffrir que ces Villes demeuraſſent entre les mains de perſonnes ſuſpectes ; & en cas qu'on les lui remit volontairement, il offroit de les rendre d'abord après la priſe de Ferrare. 1510.

On ſoupçonna alors, le Cardinal de Pavie d'intelligence avec le Roy de France, & ce ſoupçon s'accrut encore depuis. On croyoit qu'il avoit adroitement conſeillé l'entrepriſe de la Mirandole au Pape, pour rompre celle de Ferrare ; cette derniere auroit pû réuſſir, à cauſe du mauvais état de la Place & de la foibleſſe de la Garniſon : d'ailleurs, les Troupes Françoiſes étoient épuiſées de fatigues & de maladies ; enfin le Duc de Ferrare ſe trouvoit hors d'état de ſe défendre par lui-même, & le Roy étoit bien éloigné de faire les dépenſes conſidérables qu'il auroit fallu, pour le ſecourir.

Pendant que le Pape faiſoit la guerre avec tant d'ardeur, le Roy de France uniquement occupé de la Négociation, continuoit à traiter avec l'Evêque de Gurk ; mais ce qui n'avoit ſouffert aucunes difficultés dès le commencement, tira en longueur par la lenteur de Maximilien à donner ſa réponſe. Ce Prince & Louis XII. étoient dans une égale défiance du Roy d'Aragon, qui outre les ſujets de plaintes qu'il leur avoit déja donnés, venoit tout récemment de retirer ſes Troupes de Verone, ſous prétexte, qu'on avoit vû paroître des Vaiſſeaux Turcs du côté d'Otrante. Ils jugerent donc à propos de le faire expliquer, tant par rapport à l'exécution du Traité de Cambray, que ſur le parti qu'il prendroit en cas que le Pape demeurât uni aux Venitiens, & s'opiniatrât à vouloir réunir Ferrare au S. Siége.

Ferdinand, après avoir réfléchi quelque-tems ſur la réponſe qu'il devoit faire, prit delà occaſion de répondre aux plaintes de l'Empereur & du Roy de France, qu'il n'avoit accordé trois cens Lances au Pape, que parce qu'il y étoit obligé par l'inveſtiture de Naples, ſeulement pour défendre les Etats de l'Egliſe, & l'aider à rentrer dans ſes anciens Fiefs : Qu'il avoit retiré ſa Gend'armerie de Verone, parce

1510. que le tems pour lequel il avoit prêté ces Troupes à l'Empereur, étoit expiré : Que néanmoins il l'y auroit laiſſée, ſans l'allarme que les Turcs venoient de lui donner : Que quand ſon Ambaſſadeur à Bologne s'étoit joint à ceux de l'Empereur & du Roy d'Angleterre, pour engager Chaumont à faire la Paix, ce n'avoit pas été dans le deſſein de procurer au Pape le tems de recevoir du ſecours ; qu'il n'avoit eu en vûe que de garantir l'Italie d'un funeſte embraſement ; qu'il s'y étoit porté avec d'autant plus d'ardeur, qu'il n'ignoroit pas la répugnance que le Roy de France avoit à faire la guerre au Pape : Que pour lui il avoit toujours été dans la réſolution d'exécuter le Traité de Cambray ; & qu'il prétendoit le prouver par ſa conduite, en donnant à l'Empereur un ſecours de cinq cens Lances & de deux mille hommes d'Infanterie contre les Venitiens : Qu'il ne ſongeoit pas à prendre de nouveaux engagemens, parce qu'il ne voyoit rien qui le preſſât d'en contracter, & qu'il ne vouloit entrer dans aucune nouvelle affaire pour être à portée d'attaquer les Infideles d'Afrique, au lieu d'accroître les maux de la Chrétienté, qui avoit beſoin de repos : Qu'il étoit d'avis qu'on aſſemblât un Concile, & qu'on travaillât à la réforme de l'Egliſe, pourvû que cette réforme fut générale, & ſe fit dans des tems convénables : Qu'il ne vouloit point d'autre témoin de la droiture de ſes intentions ſur ce ſujet, que le Roy de France lui-même, qui pouvoit ſe rappeller ce qu'il lui avoit dit à Savone : Il ajoutoit que les conjonctures préſentes n'étoient pas favorables à ce deſſein, parce que la paix & l'union entre les Princes Chrétiens, étant un préalable néceſſaire à la convocation d'un Concile, il ne conviendroit pas de le tenir dans un tems qui pouvoit faire croire, que l'animoſité & la vengeance étoient plûtôt les Promoteurs de cette aſſemblée, que le zéle de la gloire de Dieu, & le bien de la Chrétienté. Il dit encore en particulier aux Ambaſſadeurs de l'Empereur, qu'il ne l'aidoit qu'à regret à conſerver des Places, pour les lui voir vendre enſuite au Roy de France ; ce qui étoit un reproche marqué de l'affaire de Verone.

Après cette réponſe, l'Evêque de Gurk & le Roy de France, conclurent un nouveau Traité, & ils laiſſerent au Pape la liberté d'y accéder dans deux mois, & au Roy d'Arragon & de Hongrie dans quatre. Il fut ſtipulé, que le Roy payeroit à l'Empereur

pereur cent mille ducats, partie comptant, partie dans certains termes; car on ne pouvoit traiter avec lui ſans argent. Que l'Empereur paſſeroit au Printems en Italie avec trois mille Chevaux & dix milles hommes d'Infanterie, pour faire la guerre aux Venitiens; Que le Roy l'y feroit joindre par douze cens Lances & huit milles hommes de pié, pourvus de l'Artillerie néceſſaire, & feroit partir une Eſcadre de deux Galéres legéres & quatre (*a*) Batardes: Qu'ils exécuteroient l'un & l'autre le Traité de Cambray, & ſommeroient conjointement le Pape & le Roy d'Arragon d'en remplir auſſi les conditions. Que ſi le Pape n'oppoſoit à cette ſommation, que l'affaire de Ferrare, le Roy ſe prêteroit par rapport à cet article, à un accommodement raiſonnable; mais que s'il s'y refuſoit abſolument, on pourſuivroit la tenue d'un Concile; & pour y parvenir, l'Empereur devoit aſſembler les Prélats d'Allemagne, comme le Roy avoit aſſemblé ceux de France, afin de ſe conformer enſuite aux meſures qu'on auroit priſes. Le Roy étoit aſſuré des cinq Cardinaux, qui demandoient le Concile; ils venoient de lui promettre de ne traiter jamais, ſans ſa participation avec le Pape, & Louis s'étoit obligé de ne faire auſſi aucun traité avec Jule, à moins qu'ils n'y fuſſent compris. 1510.

Après la Concluſion du nouveau Traité, l'Evêque de Gurck retourna à la Cour de l'Empereur, comblé d'honneur & de préſens; & le Roy déclara qu'il étoit réſolu d'aller en perſonne en Italie, à la tête d'une nombreuſe Armée, afin d'y mettre une bonne fois ſes affaires en ſûreté. Mais ne voulant pas les laiſſer déperir, en attendant, il donna ordre à Chaumont de ſoûtenir le Duc de Ferrare; auſſi-tôt ce Général joignit huit cens Lanſquenets aux deux cens Lances Françoiſes, qui étoient déja au ſervice de ce Duc, ſous la conduite de Châtillon.

XXIX. Siége de la Mirandole.

Cependant l'Armée du Pape après les préparatifs néceſſaires, qui ſe firent avec aſſez de lenteur, alla ſe préſenter devant Concordia, laiſſant Marc-Antoine Colonne à la garde de Modene, avec cent Hommes d'armes, quatre cens Chevaux-Legers, & deux milles cinq cens Hommes de pié. Les batteries ne furent pas plûtôt établies, que la Place fut forcée; enſuite la Citadelle ayant capitulé, l'Armée marcha droit à la Mirandole. On étoit alors vers la fin de Décembre, & la ſaiſon étoit fort rude

(*a*) Grand Vaiſſeaux fort longs.

cette année ; ce contre-tems joint au bon état des Fortifications,
1510. & au peu d'apparence qu'il y avoit que les François laiſſaſſent perdre une Place de cette importance, faiſoit deſeſperer aux Officiers de s'en rendre maîtres. Mais le Pape doutoit ſi peu, & de la priſe de la Mirandole, & même de celle Ferrare, que lorſque, pour prévenir les inconveniens, que pouvoit cauſer la meſintelligence du Duc d'Urbin & du Cardinal de Pavie, il fit partir le Cardinal de Sinigaglia (*a*) pour prendre la place de ce dernier, il recommanda ſur toutes choſes à ce nouveau Légat, en préſence de pluſieurs perſonnes, d'empêcher autant que cela ſe pourroit, qu'il ne ſe fît aucun deſordre à la priſe de Ferrare.

L'Artillerie commença à tirer contre la Mirandole le quatriéme jour du ſiége : mais l'Armée eut beaucoup à ſouffrir de la rigueur de l'Hyver, & de la diſette des vivres ; elle en tiroit fort peu du Modenois, le ſeul endroit néanmoins d'où elle en pouvoit avoir, parce que cens Lances Françoiſes, poſtées moitié à Guaſtalla, moitié à Correggio, & deux cens cinquante à Carpi, avoient rompu tous les Ponts & occupé tous les paſſages du Mantouan. A la vérité cette derniere incommodité diminua au bout de quelques jours ; parce que les Gens-d'armes qui étoient à Carpi, n'ayant point de Canon, prirent l'épouvante ſur le bruit que l'Armée ennemie venoit les attaquer, & abandonnerent cette Place.

XXX. Conjuration contre le Gonfalonier de Florence.

Vers la fin de cette année, le Cardinal de Médicis engagea Marc-Antoine Colonne & quelques jeunes Florentins, dans une Conjuration, pour aſſaſſiner Pierre Soderin, Gonfalonier de Florence. On croyoit que ce Magiſtrat retenoit la République dans les intérêts de la France. Cette affaire ne fit pas d'honneur au Pape, que l'on crût y avoir trempé. Il avoit tenté inutilement toutes ſortes de voyes pour attirer les Florentins dans ſon parti. Ceux-ci au contraire, pour faire plaiſir au Roy, venoient de rompre la Tréve avec les Siennois. Cette démarche avoit

(*a*) Marc Vigerio, natif de Savone, fils d'Urbin Vigerio & de Nicole Groſſo petite Niéce de Sixte IV. & Neveu d'un autre Marc Vigerio Evêque de Noli qui avoit été Précepteur du même Pape. Il fut d'abord Cordelier. Sixte IV. le pourvût de l'Evéché de Sinigaglia le 5. d'Octobre 1477. & Jule II. le fit Cardinal du Titre de ſainte Marie *in Traſtevere* en 1505. Il fut Préſident du Concile de Latran ; & il mourut à Rome Evêque de Paleſtrine le 18 Juillet 1516. âgé de 70 ans. Nous avons de lui, une ſçavante Apologie contre le Conciliabule de Piſe, & un Traité *de Lanceâ & Veſte Chriſti*.

extrémement irrité le Pape, malgré le tempéramment qu'ils avoient pris dans ces conjonctures ; car ils ne s'étoient engagés à faire la guerre contre Sienne que dans ſix mois. ils avoient auſſi envoié deux cens Hommes-d'armes pour la défenſe du Duché de Milan : Le Roy ne les leur avoit demandé en vertu du Traité, que pour les brouiller avec le Pape & non pour l'avantage qu'il pouvoit retirer d'un ſecours ſi peu conſidérable. 1510.

Le commencement de l'année 1511. fut marqué par un événement, dont les ſiécles précédens ne fourniſſent aucun exemple. Le Pape impatient de la lenteur du ſiége de la Mirandole, & attribuant à l'ignorance & à la perfidie des Généraux, & particuliérement de ſon Neveu, ce qui ne provenoit que de la difficulté naturélle de l'entrepriſe, réſolut d'aller preſſer ce ſiége en perſonne. La fougue & l'impétuoſité de ſon tempéramment l'emporterent ſur toutes ſortes de raiſons ; il ne conſidéra point qu'il étoit indigne du Chef de l'Egliſe de paroître dans une Armée contre des Chrétiens, & s'embaraſſant encore moins du jugement que l'Europe pourroit porter d'une pareille démarche, il ne fut point arrêté par le danger auquel elle pouvoit l'expoſer; car un éclat de cette nature étoit un prétexte ſpécieux, & même un motif preſque légitime pour ceux, qui blâmant ſon adminiſtration & le taxant de perſévérer avec opiniâtreté dans une conduite ſçandaleuſe, demandoient la convocation d'un Concile, & faiſoient tous leurs efforts pour animer les Puiſſances contre lui. C'eſt ce qu'on diſoit hautement dans ſa Cour ; chacun étoit dans le dernier étonnement, & on y blâmoit généralement ſa réſolution. Les Ambaſſadeurs de Veniſe, ne purent s'empêcher de la condamner : Enfin les Cardinaux le ſupplierent inſtamment d'abandonner ce deſſein ; mais les prieres & les remontrances furent inutiles. Il part de Bologne le 2. de Janvier, accompagné de trois Cardinaux, arrive au Camp, & ſe loge dans une Chaumiére, expoſée au feu de la Place, dont elle n'étoit qu'à deux portées de trait. 1511.

XXXI. Le Pape ſe rend en perſonne au Siége de la Mirandole, & prend cette Place.

Jule, continuellement à Cheval, parcouroit ſans ceſſe tout le Camp pour faire placer avantageuſement les Batteries. On n'avoit pû juſqu'alors employer que la moindre partie du Canon, parce que le grand froid & la neige continüe empêchoient toutes les opérations de la guerre, & que la plûpart des Travailleurs &

1511. des Pionniers ne pouvant réſiſter à l'âpreté du froid, & au feu des Aſſiégés, auquel ils étoient expoſés, avoient déſerté, quelque choſe qu'on fît pour les retenir. Il fallut donc en faire venir d'autres, & couvrir les Batteries pour garantir ceux qui les ſervoient; pendant ce tems-là, le Pape ſe retira à Concordia. Albert Pio vint l'y trouver de la part de Chaumont, & lui fit pluſieurs propoſitions; mais après un grand nombre d'allées & de venues, la négociation n'eût aucun ſuccès, ſoit par l'opiniâtreté naturelle du Pape, ſoit qu'Albert ſur le compte duquel les ſoupçons ſe fortifioient de jour en jour, n'agît pas avec toute la bonne foy qu'il devoit.

Le Pape ne reſta que peu de jours à Concordia; ſon impétuoſité, le ramena bien-tôt au Camp, & il ne fut arrêté ni par la neige qu'il eſſuia dans tout le chemin, ni par le froid ſi exceſſif alors, qu'à peine les Soldats pouvoient le ſupporter. (*a*) Il ſe logea, dans une petite Egliſe, attenant ſes Batteries, & plus voiſine encore de la place que ſa premiere demeure: Il ne fut content, ni de ce qu'on avoit fait, ni de ce qu'on faiſoit alors, & ſe répandant en invectives contre tous les Chefs, à l'exception de Marc-Antoine Colonne, qu'il avoit fait venir nouvellement de Modene, il rempliſſoit lui-même les fonctions de Général exhortant les uns, & menaçant les autres. Il alla même, juſqu'à promettre aux Soldats que s'ils preſſoient le ſiége avec ardeur il ne feroit aucun quartier à la Ville, & leur en abandonneroit le pillage. C'étoit un ſpectacle bien capable d'attirer les yeux par ſa ſingularité, que le contraſte du Roy de France, & du Pape dans cette occaſion. Louis dans un âge encore plein de vigueur, nourri dès l'enfance dans le tumulte des armes, s'endormoit pour ainſi dire au ſein de ſes Etats, ſe repoſant ſur ſes Capitaines du ſoin d'une guerre très-intéreſſante pour lui, tandis que le Vicaire de Jeſus-Chriſt, le Pere commun des Chrétiens, accablé d'infirmités, & vieilli dans la moleſſe & les plaiſirs, paroiſſoit tout de feu au milieu d'une Armée deſtinée contre des Chrétiens, & aſſiégeoit en perſonne une Ville peu connue; s'expoſant comme un ſimple Officier aux fatigues & aux dangers; & enfin ne retenant que l'habit & le nom de ſa dignité.

L'ardeur infatigable de Jule, ſes cris éternels, ſes promeſſes

(*a*) Jule fut ſur le point d'être pris en chemin par le Chevalier Bayard.

& ſes menaces preſſoient à la vérité le Siége bien autrement, que s'il eût été tranquille ; mais tout cela ne pouvoit lever les obſtacles qui le faiſoient tirer en longueur ; les Pionniers avançoient peu, parce qu'ils étoient trop expoſés ; d'ailleurs, outre que l'Artillerie n'étoit pas nombreuſe, il n'y avoit point de groſſes piéces dans celle des Venitiens ; & la neige énervoit la force dela poudre. 1511.

La Garniſon qui étoit de quatre cens Fantaſſins étrangers commandés par Alexandre Trivulce, ſe défendoit avec d'autant plus de courage, qu'elle eſperoit d'être bien-tôt ſecourue. Chaumont ayant reçu ordre du Roy de ne pas laiſſer prendre la Mirandole, avoit mandé à l'Infanterie Eſpagnole, qui étoit à Verone de venir le joindre ; il raſſembloit ſes Troupes de toutes parts, & il levoit tous les jours de l'Infanterie, auſſi-bien que le Duc de Ferrare. Il avoit promis aux Aſſiégés d'attaquer l'Armée du Pape avant le 20. de Janvier ; mais pluſieurs obſtacles s'oppoſoient à l'exécution de ce deſſein. On n'avoit pas aſſez de tems pour faire les préparatifs néceſſaires, & les ennemis avoient eu tout le loiſir de fortifier leur Camp ; d'ailleurs il n'étoit pas facile de tranſporter l'Artillerie, & les munitions, à cauſe de l'extrême rigueur du froid, de la difficulté des chemins ; & de la hauteur de la neige, qui étoit telle, qu'on n'avoit rien vû de pareil depuis long-tems. Chaumont même, au lieu de réparer par ſon activité le tems perdu, prit la poſte pour Milan ſous prétexte d'y faire de l'argent & d'autres préparatifs, mais en effet, pour y voir une belle Milanoiſe, dont il étoit amoureux. Quoi qu'il revint preſque auſſi-tôt, ce voyage ne laiſſa pas de rallentir l'ardeur des Soldats, & découragea la Garniſon de la Mirandole. On diſoit encore ouvertement, que la haine de Chaumont contre Jean-Jacque Trivulce, n'étoit pas moins préjudiciable à cette Ville, que ſa négligence ou ſa lâcheté ; & que ſa paſſion particuliere lui faiſant négliger les intérêts du Roy, il n'étoit pas fâché de voir les petits fils de Trivulce dépouillés de leurs Etats.

La fureur du Pape contre les Aſſiégés, redoubla encore par le malheur de deux hommes, qui furent tués dans ſa cuiſine d'un coup de canon tiré de la Ville. Cet accident lui fit quitter le quartier qu'il occupoit ; mais ſon impatience l'y ramena le lendemain. Enfin s'y voyant lui-même en peril, il l'abandonna pour

1511. la seconde fois, & se retira dans la tente du Cardinal de Rheggio. Il n'y fut pas plus en sûreté ; car les Assiégés ayant sçu qu'il y étoit, pointérent un gros Canon contre ce Pavillon, où il fut en danger de sa vie. Malgré la vigueur de cette défense, les Assiégés n'espérant plus de secours, & ne se croyant pas en état de soutenir l'assaut, qui devoit se donner dans deux jours, songerent à se rendre. En effet, la bréche étoit fort large, & la glace étoit si épaisse dans les Fossés, que les Soldats pouvoient passer dessus. Ils envoyerent des Députés au Pape, pour offrir de se rendre vies & bagues sauves. Cette députation se fit le jour-même, que Chaumont avoit promis de venir à leur secours. Le Pape ne voulut pas d'abord donner la vie aux Soldats ; mais enfin vaincu par les prieres de tous les siens, il accepta les conditions proposées ; mais il en excepta Alexandre Trivulce & quelques Capitaines qu'il fit Prisonniers de guerre. Il voulut encore que la Ville payât une certaine somme pour se racheter du pillage, qu'il avoit promis à ses Troupes. La Promesse qu'il leur en avoit donnée, leur faisoit regarder les biens des Habitans comme une chose due à leur travaux ; & il eut beaucoup de peine à contenir les Soldats, qui murmuroient contre la Capitulation. Les portes de la Mirandole se trouvant bouchées avec de la terre, Jule trop impatient pour attendre entra par la bréche dans la Ville. La Citadelle se rendit aussi, & la Comtesse eut la liberté d'en sortir avec tous ses effets. Le Pape donna la Mirandole au Comte Jean-François, & lui céda les droits des jeunes Pics, comme lui appartenant à titre de Conquête ; il exigea vingt milles ducats, que le Comte s'obligea de lui payer dans un certain tems pour le dédommager des frais de la guerre ; Jean-François lui donna son Fils en ôtage pour sûreté de cette obligation.

Jule laissa à la Mirandole cinq cens Fantassins Espagnols, & trois cens Italiens, de crainte que les François ne lui ravissent cette Conquête ; & marchant à Sermide Place située sur le bord du Po, dans le Mantouan, il se flatoit d'entrer bien-tôt dans Ferrare. Il en étoit si persuadé, que le jour que la Mirandole se rendit, il déclara ouvertement au Comte de Carpi, qu'il ne vouloit plus entendre parler de Paix, si on ne lui livroit Ferrare avant d'entamer la négociation ; mais la marche de Chaumont dérangea ses projets. Le Roy considerant quelle atteinte la perte de la

XXXII. le Pape se retire à Ravenne.

Mirandole donnoit à sa réputation, & désespérant de réduire le Pape à se tenir en repos, par d'autres moyens, que par la force, ordonna à Chaumont, non-seulement de défendre Ferrare, mais même d'attaquer l'Etat de l'Eglise, s'il en trouvoit l'occasion favorable. Chaumont s'étant mis en devoir d'exécuter ces ordres, Jule se retira à Bologne par le Conseil de ses Capitaines. Il en sortit même au bout de quelques jours, soit qu'il ne s'y crût pas en sûreté, soit qu'il voulût, comme il le disoit, veiller de plus près au Siége de Bastia de Genivolo, auquel il destinoit quelques Troupes qu'il avoit en Romagne. Il vint à Lugo; & enfin il se rendit à Ravenne, peut-être ne jugeant pas que l'expédition de Bastia fût assez importante pour y aller en personne. Le voisinage des François ne permettant pas d'assieger Ferrare, les Troupes Venitiennes se posterent à Bondeno; & celles du Pape camperent entre Cento & Final, avec les Espagnols, qui resterent à la priere de Jule, quoique le terme des trois mois qu'ils devoient servir, fût expiré. Sur ces entrefaites, Chaumont assembla son Armée. L'Infanterie Françoise étoit superieure en nombre à celles des Italiens, dont la Cavalerie étoit à la vérité plus nombreuse, mais moins brave que celle de ce Général. Après avoir délibéré sur le parti qu'on devoit prendre, le Conseil de guerre fut d'avis de se joindre au Duc de Ferrare, & de marcher droit aux Ennemis. Les Officiers disoient, que quoique les Italiens fussent dans un poste avantageux, il y avoit tout lieu d'espérer que le courage des Troupes Françoises & le feu de leur Artillerie, obligeroient facilement l'Ennemi de se retirer; Que leur retraite délivreroit Ferrare de toute crainte, & rendroit aux armes du Roi, la réputation qu'elles avoient perdue: Qu'en faisant passer l'Armée dans le Mantouan, l'on ôteroit toute excuse au Marquis de Mantoue, & qu'on leveroit tous les obstacles, qu'il prétendoit qui l'avoient empêché de prendre les armes en qualité de Vassal de l'Empereur & comme Pensionnaire du Roy: Que sa déclaration seroit de la derniere importance pour la sûreté de Ferrare, & fort préjudiciable aux Ennemis: Que par ce moyen, les Venitiens n'auroient plus l'avantage de tirer des vivres du Mantouan, ni la liberté du passage des Rivieres: Qu'enfin le Marquis seroit obligé de rappeller les Troupes qu'il avoit dans l'Armée du Pape.

1511.

XXXIII. Démarche téméraire de Chaumont qui expose l'armée.

Trivulce qui étoit revenu de France le jour que la Miran-

dole capitula, ne fut pas de cet avis. Il repréſenta qu'il étoit
1511. dangereux d'aller attaquer des Ennemis bien retranchés, & de ſe mettre dans la néceſſité de régler chaque jour ſes démarches par les leurs: Qu'il étoit plus avantageux & plus ſûr d'aſſiéger, ou Modéne, ou Bologne; parce que ſi les Ennemis venoient au ſecours de ces Places, on ſeroit arrivé au but pour lequel on ſe propoſoit de les attaquer, puiſque Ferrare ſeroit à couvert par ce moyen: Que s'ils reſtoient dans leurs poſtes, on prendroit facilement l'une ou l'autre de ces deux Villes, ce qui les mettroit dans la néceſſité de décamper, pour empêcher l'Armée de faire d'autres Conquêtes. Qu'en ce cas on auroit peut-être occaſion de leur donner Bataille, & de remporter une grande Victoire. Tel fut le ſentiment de Trivulce; mais la jalouſie que Chaumont & les Officiers François avoient de ſon crédit, qu'ils vouloient détruire, fit préférer l'avis oppoſé. Le Duc de Ferrare y contribua beaucoup; parce qu'il eſpéroit qu'en attaquant les Ennemis, on les forceroit à s'éloigner de ſes Etats, qui étoient, diſoit-il, tellement ruinés & épuiſés, qu'ils ne pouvoient plus ſupporter le poids de la guerre. D'ailleurs il craignoit encore que ſi les François venoient à s'éloigner, les Ennemis ne ſe jettaſſent dans (*a*) le Poleſine de Ferrare, ce qui réduiroit la Capitale aux dernieres extrémités.

L'Armée ſe mit donc en marche par Lucera & Gonzague, & alla camper à Razzuolo & à la Moia, où elle demeura trois jours, à cauſe de la rigueur du froid. On rejetta la propoſition qu'on fit d'aſſiéger la Mirandole, ſous prétexte que tous les Villages & les maiſons circonvoiſines ayant été brûlés, il n'étoit pas poſſible de camper en plein champ. On ne voulut pas non plus attaquer Concordia, qui n'étoit qu'à cinq milles; n'étant, diſoit-on, qu'une Bicoque, qui ne valoit pas la peine qu'on s'y arrêtât. L'Armée s'avança enſuite à Quiſtelli, & ayant paſſé la Secchia ſur un Pont de Batteaux, elle s'arrêta à Roveré ſur le Po. Alors André Gritti fut obligé de ſe retirer à Montagnana, après avoir pillé la Ville de Guaſtalla. Il avoit encore repris le Poleſine de Rovigo, & ayant laiſſé à Montagnana une partie de ſes Troupes ſous le Commandement de Bernardin de Montoné, pour défendre cette Place

(*a*) C'eſt un petit Pays aux environs de Ferrare, différent du Poleſine de Rovigo.

contre

contre la Garniſon de Verone, il s'étoit approché du Po, dans la vue d'aller joindre l'Armée du Pape avec 300 hommes d'Armes, 1000 Chevaux-Legers & 1000 Fantaſſins. 1511.

De Roveré, les François allerent à Sermide, & ſe diſperſerent en bon ordre dans les Villages voiſins. Après qu'ils eurent pris leurs quartiers, Chaumont accompagné de quelques Capitaines de ſon Armée, ſe rendit à la Stellata, où le Duc de Ferrare l'attendoit, pour délibérer enſemble de quelle maniere ils agiroient contre les Ennemis, qui s'étoient tous poſtés à Final; ce Général toujours jaloux de l'autorité de Trivulce, ne le mena point avec lui à cette Conférence: Il y fut arrêté que les Troupes d'Alfonſe joindroient l'Armée Françoiſe autour de Bondeno; qu'après cette jonction on occuperoit certains Villages à trois milles de Final; & qu'on agiroit enſuite ſelon l'aſſiete des lieux & les mouvemens des Ennemis. Mais lorſque Chaumont fut de retour à Sermide, on lui dit qu'il étoit fort difficile de pénétrer juſqu'à ces Villages, à cauſe des eaux qui couvroient les environs de Final, & qui ne laiſſoient à découvert que les chauſſées des Canaux creuſés par les Ennemis en différens endroits: Qu'ils y avoient poſé des Corps de Gardes pour empêcher le paſſage; ce qui joint à la rigueur de la ſaiſon, rendoit l'abord de ces Villages abſolument impoſſible. Alfonſe qui avoit avec lui des Ingénieurs & des gens qui ſe flatoient de bien connoître le Pays, n'oublioit rien pour perſuader le contraire; il aſſuroit qu'il ſeroit facile de chaſſer à coups de canon, ceux qui gardoient les paſſages, & qu'on jetteroit aiſément des Ponts où l'on pourroit en avoir beſoin; mais toutes ces belles eſpérances que donnoit le Duc, ne diminuoient point l'embarras de Chaumont. Sur le rapport qu'il en fit au Conſeil de Guerre, les avis furent partagés, & Trivulce ne parut ni approuver, ni condamner celui d'Alfonſe. Son ſilence fit peut-être plus d'effet qu'une oppoſition ouverte de ſa part. Quand on vint à examiner les choſes de plus près, & qu'on fit réflexion que ce vieux Capitaine, ſi (*a*) expérimenté, avoit toujours déſapprouvé cette entrepriſe, on jugea que s'il arrivoit quelque malheur, le Roy ne manqueroit pas de l'imputer à ceux qui l'au-

(*a*) Outre ſa grande expérience, il avoit encore l'avantage ſur Chaumont d'être plus ancien Maréchal de France que lui. Il l'étoit dès l'année 1500. & Chaumont n'avoit eu le Bâton qu'en 1504.

roient exécutée contre l'avis de Trivulce ; c'eſt pourquoi Chau-
1511. mont ayant raſſemblé le Conſeil le lendemain, pria inſtam-
ment Trivulce de vouloir bien dire ſon ſentiment. Le Ma-
réchal preſſé par cette priere, mais beaucoup plus par l'im-
portance de la choſe, & voyant que toute l'Aſſemblée étoit
extrémement attentive à ce qu'il avoit à dire, parla en ces
termes.

XXXIV. Diſcours de Trivulce dans le Conſeil de guerre.

» Meſſieurs, je pris hier le parti du ſilence, parce que l'ex-
» périence m'a fait connoître en pluſieurs occaſions qu'on fait
» peu de cas de mes conſeils. Cependant s'ils avoient été ſuivis,
» nous ne nous trouverions pas actuellement ici, & on n'auroit
» pas perdu un tems que nous pouvions mieux employer ailleurs.
» Je me tairois encore aujourd'hui, ſi l'importance du ſujet ne
» me forçoit de parler ; mais puis-je garder le ſilence, quand
» je voi qu'on eſt ſur le point de riſquer dans un ſeul jour
» cette Armée, le Duché de Ferrare, & le Milanès, & de
» s'expoſer à n'avoir plus de reſſource. Je parle même d'autant
» plus volontiers, que je ſens bien que M. de Chaumont ſou-
» haite que j'ouvre un avis qui commence à être le ſien : Ce
» n'eſt pas la premiere fois que je me ſuis apperçû que mes con-
» ſeils ſont moins négligés, lorſqu'après une réſolution trop
» précipitée, on veut revenir à un parti plus sûr, que celui qu'on
» avoit pris d'abord. Vous voulez aller combattre les Enne-
» mis : Mais quelle raiſon vous y oblige ? J'ai toujours obſer-
» vé que les plus grands Capitaines ont eu pour maxime, de ne
» jamais tenter le ſort des armes, ſans avoir une occaſion bien
» favorable de remporter l'avantage, ou ſans une néceſſité
» preſſante. D'ailleurs, ſuivant les régles de la guerre, c'eſt
» aux Ennemis, qui ſont les agreſſeurs, puiſqu'ils veulent s'em-
» parer de Ferrare, à nous attaquer, & ce n'eſt point à
» nous, dont le but eſt de couvrir cette Place, à les aller cher-
» cher. Examinons maintenant quels ſont nos avantages, &
» quelle néceſſité nous oblige de donner Bataille.

» Il me paroît (& la choſe ſemble parler d'elle-même,) il
» me paroît, dis-je, que nous ne pouvons ſuivre l'avis du Duc
» de Ferrare, ſans nous expoſer à un peril certain. Nous n'a-
» vons pour nous rendre au poſte, où l'on veut nous conduire,
» qu'une chauſſée & un chemin fort étroit, & preſqu'imprati-
» cable, où n'étant pas poſſible de s'étendre, une poignée de

» monde ſuffit pour arrêter une Armée nombreuſe. Il eſt même
» certain qu'on ne peut faire paſſer qu'un cheval de front ſur 1511.
» cette Chauſſée ; c'eſt pourtant par ce ſentier difficile qu'il
» faudra conduire notre Artillerie, nos Munitions, nos Baga-
» ges, nos Ponts, & qui ne ſçait que le moindre accident arrivé
» à un chariot dans un auſſi mauvais chemin, retardera la
» marche de l'Armée tout au moins d'une heure, & que dans de
» pareilles circonſtances, le moindre embarras peut-être cauſe
» d'une défaite. Au contraire, nos Ennemis ſont bien retran-
» chés, & abondamment pourvus de vivres & de fourrages ;
» tandis que nous ſerons preſque tous campés en plein champ,
» que nous ne pourrons nourir nos chevaux, ſi nous n'empor-
» tons des fourrages avec nous ; & que même avec beaucoup
» de peine il ne ſera pas poſſible de tranſporter plus de la moitié
» des choſes néceſſaires. On ne doit pas s'en rapporter à ce que
» diſent les Ingénieurs, ni les Païſans, quelque connoiſſance
» qu'ils ayent du Pays. Dans la guerre, les Capitaines doivent
» être l'ame & la tête des opérations, & les ſoldats ne ſçauroient
» en être que l'inſtrument & le bras ; c'eſt en combattant avec
» ordre ſur les lieux, & non en ſuivant des plans tracés ſur le
» papier, par des gens ſans expérience, qu'on réuſſit dans l'Art
» Militaire. Croyez-vous, les Ennemis aſſez aveugles pour n'a-
» voir pas ſçû profiter des avantages que leur offre l'aſſiete
» & l'inondation du Pays, par rapport au choix & aux dé-
» fenſes de leurs quartiers ; c'eſt pourquoy je doute fort que
» quand même nous percerions juſqu'au poſte, dont il s'agit,
» nous fuſſions en état de les attaquer d'abord. Il nous faudra
» au moins deux ou trois jours pour nous y préparer ; & ſi, ſans
» parler des autres accidens qui peuvent arriver, la neige, la
» pluye, & les autres incommodités de la ſaiſon, nous obligent
» de reſter là, à quelle diſette de vivres & de fourrages ne
» nous trouverons-nous pas expoſés ? Mais je veux que nous
» ſoyons en état de tomber ſur les Ennemis auſſi-tôt que nous
» paroîtrons ; peut-on ſe flater pour cela d'une Victoire fa-
» cile ? Ignore-t'on combien il eſt dangereux d'attaquer des
» gens avantageuſement retranchés. Si nous ne les forçons pas
» d'abord d'abandonner leur camp, nous ſerons forcés nous-
» mêmes de revenir ſur nos pas ; alors combien d'obſtacles &
» de difficultés dans un Pays où tout nous ſera contraire, & où

» la moindre disgrace sera d'une conséquence infinie contre
1511. » nous.

» Je voi encore moins quel motif peut nous obliger de mettre » les affaires du Roy dans un si grand péril : si la sûreté de » Ferrare est l'unique objet de tous nos mouvemens, il ne faut » que renforcer la Garnison de cette Place, pour la garantir des » insultes de l'Ennemi. Après ces précautions je ne crois pas » qu'on ait rien à craindre pour elle, quand même on prendroit » le parti de licentier l'Armée ; mais Ferrare, dira-t'on, est » tellement affoiblie, que si les Ennemis restent dans son voisi- » nage, il est impossible qu'elle ne se ruine pas d'elle-même. Eh ! » ne pouvons nous pas les obliger par la diversion, expédient si » efficace à la guerre, ne pouvons nous pas, dis-je, sans rien » hazarder, les obliger de s'éloigner de cette Ville ?

» J'ai toujours été, & je suis encore d'avis de marcher droit » à Modéne ou à Bologne, en laissant Ferrare bien pourvûe » pour quelques jours ; car bien-tôt elle n'aura plus rien à crain- » dre. Je crois encore qu'il faut préférer Modéne, sur l'assurance » que nous donne le Cardinal d'Est, de ses intelligences » dans cette Ville, ce qui doit en faciliter la conquête. Si nous » prenons cette Place, les Ennemis seront dans la nécessité de » s'approcher de Bologne ; ce qu'ils feront même, quand Modéne » nous résisteroit, pour couvrir ces deux Places. Je ne doute » pas même qu'ils n'eussent déja pris ce parti, si l'on avoit d'a- » bord écouté mes conseils.

XXXV. Ségede Modéne résolu dans le Conseil.

Tout le monde se rendit à la force des raisons de ce sage Capitaine, & Chaumont ramena l'Armée par où il étoit venu, vers Carpi, laissant au Duc de Ferrare plus de Troupes qu'il n'en avoit auparavant ; une des plus fortes raisons qui avoient d'abord empêché de suivre l'avis de Trivulce, étoit d'obliger le Marquis de Mantoue à se déclarer, mais on n'y avoit pas réussi. Le Marquis vouloit demeurer neutre dans tous ces troubles ; & comme il sentoit approcher le tems, où il avoit fait espérer aux deux partis de se déterminer en leur faveur, il faisoit d'instantes priéres pour obtenir encore quelque délai ; il représentoit au Pape ce qu'il avoit à craindre de l'Armée Françoise, & à Chaumont, qu'il espéroit que le Pape lui rendroit bien-tôt son fils.

L'entreprise de Modéne n'eut aucun succès, plûtôt par l'a-

droite politique & les intrigues ſecretes du Roy d'Arragon, que par l'obſtacle des Troupes du Pape. Maximilien n'avoit vû qu'avec beaucoup de chagrin l'entrepriſe de Jule ſur cette Ville, depuis ſi long-tems mouvante de l'Empire, dont la maiſon d'Eſt l'avoit tenue durant un grand nombre d'années; il ne s'en tint pas à de vaines plaintes, il fit encore de grandes inſtances pour qu'on lui remît cette Place. Le Pape qui penſoit autrement, par rapport aux droits de l'Empire ſur Modéne, & qui prétendoit au contraire, que cette Ville dépendoit du S. Siége, avoit toujours rejetté la demande de l'Empereur, ſur-tout dans le tems qu'il ſe flatoit de prendre Ferrare; mais quand il vit les François ſoutenir ſi puiſſamment Alfonſe, & qu'il ſeroit difficile de garder Modéne ſans beaucoup de dépenſes, il commença à écouter le Roy d'Arragon, qui lui conſeilloit d'accepter la propoſition de l'Empereur, & qui lui faiſoit entendre, que par-là il ſe délivreroit d'un grand embarras; qu'il adouciroit l'eſprit de Maximilien; qu'il pourroit même faire naître de la méſintelligence entre ce Prince & le Roy de France; & qu'au reſte, il n'auroit qu'à donner quelque argent à l'Empereur, pour retirer Modéne lorſqu'il voudroit l'a r'avoir. Cette négociation avoit traîné pendant quelque tems, parce que le Pape changeoit d'avis à meſure que ſes eſpérances croiſſoient ou diminuoient; mais il reſtoit toujours une difficulté: L'Empereur vouloit qu'en lui remettant Modéne, il fut déclaré dans l'acte de reſtitution, qu'elle appartenoit à l'Empire, & le Pape avoit beaucoup de peine à y conſentir. Enfin, lorſqu'il vit Chaumont maître de la Campagne, il n'inſiſta plus ſur les termes, & il fut dit dans l'Acte, qu'on reſtituoit Modéne à l'Empire dont cette Ville relevoit. Witfruſt Ambaſſadeur de Maximilien à la Cour de Rome, en prit poſſeſſion; & comptant que le nom ſeul de ſon maître ſuffiroit pour la conſerver, il congédia Marc-Antoine Colonne, & les Troupes que Jule y avoit miſes en Garniſon, & il fit ſçavoir à Chaumont que cette Ville n'appartenoit plus au Pape, mais qu'elle étoit retournée ſous la domination de ſon légitime Souverain. 1511.

Chaumont ne put croire cette nouvelle, & il preſſa le Cardinal d'Eſt de faire agir les amis qu'il diſoit avoir dans cette Ville. Pour cet effet, les Troupes de la Garniſon de Rubiere s'approcherent pendant la nuit à un mille de Modéne dans un grand ſi-

lence ; mais ſoit qu'il fût ſurvenu quelque difficulté dans la Ville,
1511. ſoit que les François fuſſent arrivés trop-tôt, il ne s'y fit aucun mouvement ; de ſorte qu'ils retournerent à Rubiere la même nuit ſans avoir rien fait. Ils voulurent tenter la même choſe une ſeconde fois, mais ils furent arrêtés par la Secchia qui étoit fort groſſe. Ces démarches ayant excité la méfiance de Witfruſt, il fit arrêter quelques Modénois, accuſés d'intelligence avec le Cardinal d'Eſt, & il obtint du Pape que Marc-Antoine Colonne revint à Modéne avec la même Garniſon qui en étoit ſortie. Cela n'auroit pas empêché Chaumont, qui s'étoit déja avancé à Carpi, de former le ſiége, s'il avoit pu tranſporter ſon Artillerie par le chemin qui eſt entre cette Place & Ruolo ; cette route qui n'a que dix milles de longueur, eſt la moins praticable de tous les chemins de la Lombardie, qui ſont fort mauvais en Hyver. D'ailleurs il eût des aſſurances que Modéne étoit véritablement à l'Empereur : En conſéquence, il convint avec Witfruſt qu'il n'attaqueroit point cette Ville, ni ſon Territoire ; & ce Miniſtre lui promit de ſon côté, qu'il demeureroit tranquille ſpectateur des différends du Pape & du Roy très-Chrétien.

XXXVI. Mort du Maréchal de Chaumont.

Quelques jours après, Chaumont fut attaqué d'une maladie dangereuſe, il ſe fit tranſporter à Corregio, où il mourut au bout de quinze jours. Il marqua beaucoup de repentir d'avoir fait la guerre à l'Egliſe, & il ſupplia le Pape par un écrit public, de lui donner l'Abſolution : Elle lui fut accordée lorſqu'il vivoit encore ; mais il mourut avant d'en être informé. Ce Capitaine eût une grande autorité en Italie, par le crédit du Cardinal de Rouen, & parce qu'il diſpoſoit en maître du Milanès, & de toutes les Armées du Roy ; mais ſes talens étoient fort au-deſſous de la Place qu'il occupoit. Sans connoiſſance dans l'Art Militaire, il ne voulut jamais réparer ſon ignorance par ſa docilité à ſuivre les conſeils d'une ſage expérience. Auſſi depuis la mort du Cardinal, n'étant plus regardé comme le neveu d'un premier Miniſtre, il parut tel qu'il étoit, ſans talens pour la guerre, & il tomba preſque dans le mépris des ſoldats ſur la fin de ſa vie. Inſtruit de ces diſpoſitions des Troupes, il les laiſſoit vivre dans une grande licence, craignant s'il en uſoit avec ſévérité, qu'elles ne le décriaſſent à la Cour. Trivulce nourri dans l'ancienne diſcipline, & ne pouvant ſupporter la conduite de Chaumont, avoit juré de ne plus ſervir dans les Ar-

mées, à moins que le Roy n'y fût en perſonne, ou qu'il ne lui en donnât le commandement en chef. Louis XII. avoit déja deſtiné la place du Maréchal de Chaumont (*a*) à M. de Longueville, Prince du Sang Royal, & plus recommandable par ſa naiſſance & ſes grands biens, que par un mérite perſonnel. En attendant les ordres du Roy, le commandement de l'Armée fut déféré, ſuivant l'uſage des François, à Jean-Jacque Trivulce, l'un des (*b*) quatre Maréchaux de France; mais n'étant pas aſſuré de l'agrément de la Cour, il n'oſoit rien entreprendre d'important. Il fit néanmoins retourner l'Armée à Sermide, pour ſecourir Baſtia de Genivolo. Le Pape faiſoit aſſiéger cette Ville par ſes Troupes de Romagne, & il avoit même engagé les Venitiens à en faire approcher leur Armée Navale, qui étoit de treize Galeres legeres, & de pluſieurs autres petits Bâtimens; mais il ne fut pas néceſſaire que Trivulce avançât plus loin. (*c*) A la nouvelle du mouvement des Ennemis, le Duc de Ferrare & Châtillon ſortirent de Ferrare avec des Troupes Françoiſes, plus nombreuſes que celles du Pape; l'Infanterie s'embarqua ſur le Po, & la Cavalerie avec les Chefs cotoya cette Riviere; ils arriverent ainſi ſur les bords du Santerno, qu'ils paſſerent ſur des Pontons qu'ils avoient apporté avec eux, & fondirent à l'inſtant ſur les Ennemis qu'ils trouverent en déſordre. Ceux-ci ne firent aucune réſiſtance, excepté 300 Fantaſſins Eſpagnols, qui gardoient l'Artillerie, & ils prirent la fuite: Guy Vaïna, Brunoro de Forli, & Méleagre ſon frere, Capitaines de Cavalerie, eurent beaucoup de peine à ſe ſauver. Les Troupes du Pape perdirent leurs drapeaux & leur canon; après cette défaite, la Flote des Venitiens ne ſe trouvant pas en ſûreté, ſe retira dans le Po. 1511.

Tels étoient les divers événemens de la guerre, qui ne permettoient guéres de bien juger quelle en ſeroit l'iſſue. Les Puiſſances, & ſur-tout l'Empereur, étoit fort incertain du parti

XXXVII. L'Empereur prend tout d'un coup la réſolution de faire la Paix.

(*a*) François d'Orleans II. du nom, Duc de Longueville, fils de François premier du nom, mort en 1491. & d'Agnès fille de Louis Duc de Savoye. Il étoit petit fils du fameux Comte de Danois.

(*b*) Il n'y en avoit plus que trois depuis la mort du Seigneur de Chaumont; ſçavoir, Pierre de Rohan Seigneur de Gié, Jean-Jacque Trivulce, & Jean Sire de Rieux. La Place de Chaumont ne fut remplie qu'en 1515. par le Seigneur de la Palice.

(*c*) Le Chevalier Bayard eût la principale part à cette action, qui eſt décrite fort au long dans l'Hiſtoire de ſa vie.

qu'il avoit à prendre ; mais il réſolut dans le tems qu'on ne s'y
1511. attendoit en aucune maniere, d'envoyer l'Evêque de Gurck à Mantoue pour y négocier la paix. Nous avons dit qu'il avoit été arrêté entre Maximilien & Louis XII. par le miniſtere de ce Prélat, qu'ils feroient vivement la guerre aux Venitiens le Printems prochain ; & qu'en cas que le Pape refusât d'exécuter le Traité de Cambray, on tâcheroit d'aſſembler un Concile. En conſéquence de ce Traité, l'Empereur, incontinent après le retour de l'Evêque de Gurck, avoit aſſemblé les Prélats de ſes Etats héréditaires, pour délibérer ſur le lieu où ſe tiendroit le Concile, dont il avoit la convocation fort à cœur ; mais ſa légereté naturelle, & la haine ſecrete qu'il portoit à la France, lui firent prêter l'oreille aux conſeils du Roy d'Arragon.

Ferdinand conſidérant que l'union de l'Empereur & du Roy de France, l'affoibliſſement des Venitiens par les armes de l'un & de l'autre, & la ruine du Pape par le moyen d'un Concile, rendroient la puiſſance de Louis formidable, entreprit de rompre les deſſeins de ce Prince. Dans ces vûes, il s'efforça de perſuader à Maximilien que la paix générale, pourvû qu'elle lui procurât la reſtitution de tout, ou de la plus grande partie de ce que les Venitiens lui retenoient, lui ſeroit beaucoup plus avantageuſe que la guerre : Qu'il ſeroit aiſé de la conclure, s'il vouloit envoyer à Mantoue une perſonne de marque & de confiance, avec d'amples pouvoirs, & engager le Roy de France à ſuivre ſon exemple : Qu'il y envoyeroit auſſi de ſon côté ; & qu'alors le Pape ne pourroit pas ſe refuſer à la négociation, ni s'éloigner de ce que trois puiſſantes Couronnes jugeroient convenable : Que la réſolution du Pape détermineroit les Venitiens, parce qu'il étoit impoſſible qu'ils ſe ſéparaſſent de lui, à moins qu'ils ne vouluſſent demeurer ſeuls à ſoutenir la guerre : Qu'ainſi Maximilien délivré de tout embarras, rentreroit en poſſeſſion de ce qui lui appartenoit, ſans travailler à augmenter la gloire & la puiſſance des François : Qu'il auroit le double avantage d'acquérir par-là beaucoup de gloire, & de procurer la paix au monde Chrétien : Que, ſuppoſé que la choſe ne réuſſit pas, il ſeroit toujours en état de faire la guerre dans le tems marqué, avec les mêmes avantages : Qu'il auroit l'honneur de s'être comporté d'une maniere digne du Chef des Princes Chrétiens

Chrétiens & du Défenſeur de l'Egliſe : Qu'outre cela le Public ſeroit convaincu qu'il ſouhaitoit ſincerement la paix & l'union de la Chrétienté ; & qu'après ces démarches, s'il ſe trouvoit dans la néceſſité de continuer la guerre, on verroit bien qu'il y auroit été forcé par l'imprudence & l'opiniâtreté d'autrui. 1511.

L'Empereur ſe rendit aux raiſons du Roy Catholique, & il écrivit en même tems au Pape & au Roy de France. Il manda au premier, que comme Prince Religieux, à qui la Dignité Impériale donnoit le Titre de *Défenſeur de l'Egliſe*, & de Chef des Princes Chrétiens, il avoit réſolu de procurer de tout ſon pouvoir le repos du S. Siége, & la paix du monde Chrétien ; que pour cet effet, il feroit partir l'Evêque de Gurck : Qu'il exhortoit Sa Sainteté de concourir avec lui dans le même eſprit, comme il convenoit au Vicaire de J. C. Qu'il le conjuroit de ne pas s'écarter des devoirs de Pere commun des Chrétiens ; qu'autrement il ſeroit forcé de recourir à d'autres remedes : Qu'il n'approuvoit pas le deſſein qu'il avoit de priver de leur dignité les Cardinaux abſens, dont la retraite, qui n'avoit pour principe ni mauvaiſe volonté, ni haine pour ſa perſonne, ne méritoit pas cette dégradation : Que d'ailleurs le Pape ſeul n'étoit pas le maître d'en uſer ainſi avec les membres du Sacré College : Qu'il ſeroit peu convenable, & même inutile de créer de nouveaux Cardinaux dans de ſi grands troubles : Que cette démarche étoit contraire aux conventions arrêtées dans le Conclave, lorſqu'il avoit été élû Souverain Pontife : Qu'il l'exhortoit de remettre cette Promotion à un tems plus tranquille, afin que la néceſſité ou d'autres motifs ne l'engageaſſent pas à revétir de la pourpre des perſonnes qui n'en ſeroient dignes, ni par la prudence, ni par le ſçavoir, ni par des mœurs pures & ſans tâche. D'un autre côté, il écrivit au Roy de France, que connoiſſant l'inclination qu'il avoit toujours eû pour une paix ſolide & durable, il avoit réſolu d'envoyer l'Evêque de Gurck à Mantoue pour la négocier ; Qu'il croyoit avec quelque raiſon que le Pape, dont l'autorité entraîneroit ſans doute les Venitiens, y avoit du panchant : Que les Ambaſſadeurs du Roy d'Arragon l'aſſuroient des bonnes intentions de leur maître ſur ce ſujet ; & qu'ainſi il le prioit d'envoyer auſſi ſes Miniſtres dans cette Ville, avec d'amples pouvoirs : Que quand le Congrès ſeroit aſſemblé, l'Evêque de Gurck preſſeroit le Pape d'y con-

courir par ſes Légats, & que s'il refuſoit de le faire, on lui
1511. dénonceroit alors le Concile. Il ajoûtoit, que pour y procéder avec ordre, & pour terminer tous les differends, l'Evêque de Gurck examineroit les prétentions de chacune des Parties; mais qu'il le prioit de s'aſſurer, que quelque choſe qui pût arriver, il ne feroit jamais la paix avec les Venitiens, à moins qu'en même tems on ne terminât les différends de la France avec le Pape. Cette réſolution de l'Empereur fit beaucoup de plaiſir à Jule. Ce n'eſt pas qu'il voulût ſincerement la paix, mais il ſe flata de pouvoir diſpoſer ce Prince & les Venitiens à un accommodement particulier; au moyen duquel, Maximilien n'étant plus dans la néceſſité de demeurer uni avec le Roy de France, il n'auroit pas de peine à s'en ſéparer bien-tôt. Le Pape eſpéroit qu'alors il lui ſeroit aiſé de former une puiſſante Ligue contre le Roy.

Cette démarche inattendue de Maximilien, donna beaucoup d'inquiétude à Louis XII. Perſuadé que cette négociation n'aboutiroit jamais à une paix générale, il comprit que le retardement de l'exécution des deſſeins concertés avec l'Empereur, étoit le moindre mal qui pouvoit en arriver. Il craignoit encore que le Pape ne fit changer Maximilien à ſon égard, en lui offrant des Troupes pour la conquête du Milanès, & le Chapeau avec d'autres graces à l'Evêque de Gurck; ou que du moins ſe rendant Médiateur de la paix avec les Venitiens, il ne fût trop favorable à l'Empereur, & ne mît la France dans la néceſſité de l'accepter à des conditions honteuſes. L'Alliance que Maximilien venoit de faire avec les Suiſſes, quoiqu'elle ne fut que défenſive, étoit encore un ſujet d'inquiétude pour le Roy, perſuadé d'ailleurs que Ferdinand, dont il avoit tout lieu de ſe défier, avoit procuré ce nouveau Traité. Il ſçavoit que l'Ambaſſadeur de ce Prince auprès de l'Empereur, n'avoit rien négligé & n'oublioit rien encore pour faire un accommodement entre l'Empereur & la République de Veniſe. Il croyoit même que Ferdinand animoit le Pape en ſecret; & en effet, ſes Troupes étoient demeurées dans l'Armée Eccléſiaſtique, beaucoup plus long-tems que ne l'exigeoit l'Inveſtiture du Royaume de Naples. Il n'ignoroit pas que ce Prince, pour le traverſer dans ſes deſſeins, s'oppoſoit de tout ſon pouvoir à la tenue d'un Concile, ſous prétexte qu'il ne convenoit pas, pendant que l'Italie étoit en feu,

de ſe ſervir, pour ainſi dire, de la force pour convoquer une Aſſemblée, qui ne pouvoit avoir que de funeſtes ſuites, ſi tous les Princes n'y concouroient unanimement. Enfin il étoit informé que ce Prince équipoit une nombreuſe Flote; & quoique Ferdinand publiât que ſon deſſein étoit de paſſer lui-même en Affrique, Louis ne pouvoit s'aſſurer qu'il n'eût point d'autre deſſein. 1511.

Mais rien ne rendoit le Roy d'Arragon plus ſuſpect à Louis XII. que l'eſpéce de cordialité fraternelle avec laquelle il lui faiſoit parler par ſon Ambaſſadeur, & parloit lui-même au ſien. Il le conjuroit inſtamment de faire la Paix avec le Pape, de relâcher même un peu de ſes Droits pour ne pas s'attirer la réputation de Perſécuteur de l'Egliſe, ſi oppoſée à la piété des Rois de Frances, & de ne point mettre d'obſtacle à la guerre que l'Eſpagne alloit porter en Afrique pour l'honneur du nom Chrétien. Il lui repréſentoit que ç'avoit toujours été l'uſage de demander des ſecours aux autres Princes Chrétiens pour de ſemblables expéditions, mais qu'il ne lui demandoit que de ne pas troubler de ſi beaux deſſeins, & de rendre la Paix à l'Italie. Il n'étoit pas difficile de voir que ces inſtances du Roy d'Arragon ſi affectueuſes en apparence, renfermoient une menace tacite de prendre les armes en faveur du Pape; ce qu'aparemment il n'oſeroit riſquer, s'il n'étoit pas sûr de l'Empereur. Toutes ces Réflexions jettoient le Roy dans un grand embarras, & lui faiſoient croire qu'une négociation par le miniſtére de l'Evêque de Gurck, ou n'auroit aucun effet, ou même ſeroit très-préjudiciable à la France. Néanmoins pour ne pas revolter l'Empereur, il réſolut d'envoyer à Mantoue (a) l'Evêque de Paris, Prélat reſpectable & grand Juriſconſulte.

XXXVIII. Commandement de l'Armée d'Italie donné à Trivulce.

Il fit en même tems ſçavoir à Trivulce qui étoit reſté à Sermide, & qui avoit diſtribué l'Armée dans les Villages circonvoiſins pour la commodité des quartiers & des vivres, qu'il ſe repoſoit ſur lui de la conduite de la guerre. Il lui ordonna de ne point attaquer l'Etat Eccléſiaſtique, parce qu'on attendoit l'Evêque de Gurck; mais la rigueur de la ſaiſon, qui ne permettoit pas encore de tenir la Campagne, quoiqu'on fût au mois de Mars, s'y oppoſoit aſſez. Lorſque Trivulce reçut cet ordre, il

(a) C'étoit Etienne Poucher, dont il eſt parlé ci-deſſus.

1511. étoit fort près des Ennemis, qui depuis que Chaumont étoit revenu de Sermide avoient posté presque toute leur Infanterie à Bondeno, & leur Cavalerie à Final & dans les Villes voisines. Ce Général ne pouvant donc faire autre chose alors, résolut de chercher à entamer les Italiens. Dans ces vûes le jour d'après qu'il eût reçu les ordres du Roy, il s'avança à la Stellata, & le surlendemain encore un peu plus loin. Il mit son Armée à couvert dans les Villages aux environs; fit jetter un Pont de Bateaux sur le Po entre la Stellata & Fichervolo, & manda au Duc de Ferrare d'en établir un autre à un mille au-dessous, dans un lieu appellé *la Punta*, sur le bras du Po, qui passe à Ferrare, & de se rendre avec son Artillerie à Spedaletto, situé dans le Polesine de Ferrare, vis-à-vis de Bondeno.

Cependant ayant été averti par ses Coureurs qu'un gros de Cavalerie Legere de cette partie de l'Armée Venitienne, qui étoit au-delà du Po, devoit aller la nuit suivante s'embusquer près de la Mirandole, il envoya secretement beaucoup de Cavalerie de ce côté-là. Les François s'étant avancés jusqu'à *Bellaeré*, Maison de plaisance, dans le Territoire de la Mirandole, y trouverent (*a*) Frere Leonardo, Napolitain, Capitaine des Chevaux-Legers des Venitiens & fort distingué dans leur Armée. Il avoit avec lui cent cinquante Chevaux, il en attendoit encore plusieurs autres qui devoient le suivre, & il n'avoit aucun soupçon que les Ennemis dussent venir en cet endroit. Ils le chargerent brusquement, & le tuerent avec la plus grande partie de sa Troupe.

Le Duc de Ferrare se rendit à Spedaletto comme on l'avoit projetté, & la nuit suivante, il commença à battre Bondeno avec son Artillerie. En même tems Trivulce donna à Gaston de Foix, neveu du Roy, qui étoit venu l'année précédente à l'Armée, encore fort jeune, cent Hommes-d'Armes, quatre cens Chevaux-Legers & cinq cens Fantassins, pour aller insulter les retranchemens des Ennemis. Gaston mit en fuite cinq cens Hommes de pié, qui étoient de garde à la tête du Camp; alors les Ennemis laissant Garnison dans Bondeno, se retirerent dans un poste avantageux au-delà du Fleuve.

Ce fut là tout le fruit que Trivulce retira de son Expédition:

(*a*) Il étoit Chevalier de S. Jean de Jerusalem. Il s'appelloit Leonard Prato d'Alessi.

L'Artillerie pointée contre Bondeno, fit peu d'effet à cauſe de la largeur du Po, qui étoit entre-deux ; & les Ennemis ayant coupé une chauſſée, la Riviere, qui étoit alors fort groſſe, inonda le Pays de façon, qu'on avoit beſoin de Bateaux pour aller des quartiers de l'Armée Françoiſe à Bondeno. C'eſt pourquoi, Trivulce n'eſpérant plus de pouvoir joindre les Ennemis par cet endroit, fit venir de Verone deux milles Lanſquenets, & donna ordre qu'on levât trois milles Griſons, pour tâcher de s'approcher de leurs poſtes par le chemin de San-Felicé, en cas que la négociation de l'Evêque de Gurck fût infructueuſe. 1511.

XXXIX. Congrés pour la Paix, à *Mantoue.*

L'arrivée de ce Prélat avoit été un peu retardée, par un aſſez long ſéjour qu'il fit à Salo, ſur le Lac de Garde, pour attendre la réponſe du Pape, auquel il avoit écrit d'envoyer ſes Plénipotentiaires à Mantoue ; mais l'ayant attendue inutilement, il ſe rendit enfin dans cette Ville, accompagné de Dom Pedro d'Urrea, Ambaſſadeur ordinaire du Roy d'Arragon auprès de l'Empereur ; peu de jours après, l'Evêque de Paris y arriva auſſi. Le Roy qui étoit venu à Lyon pour être plus près de la négociation ou des opérations de la Guerre, ne doutoit pas que le Pape ne députât auſſi au Congrés : mais Jule avoit des deſſeins bien différens. Il vouloit que l'Evêque de Gurck vint le trouver ; c'étoit moins pour ſoûtenir l'éclat de la dignité Pontificale, que dans l'eſpérance de gagner ce Miniſtre par de grands honneurs, de belles paroles, & par d'autres artifices ; car il étoit plus oppoſé que jamais à la concluſion de la Paix. Il chargea Jérôme Vic de Valence, Ambaſſadeur du Roy Catholique auprès de lui, d'engager ce Prélat de ſe rendre à ſa Cour. L'Evêque de Gurck ne refuſoit pas d'aller trouver le Pape, mais il prétendoit que cette démarche ne ſeroit convenable, qu'après que les choſes auroient été diſcutées, & preſque conclues à Mantoue, afin de prévenir toutes les difficultés : Que d'ailleurs il y étoit indiſpenſablement obligé ; en effet pouvoit-il laiſſer ſeul à Mantoue l'Evêque de Paris, que le Roy de France n'y avoit envoyé que ſur les inſtances de l'Empereur ? Convenoit-il de traiter ſans lui des Affaires du Roy ſon Maître ? Et comment lui propoſer de l'accompagner ? Outre que l'Evêque de Paris n'avoit point d'ordre de faire cette démarche, la dignité du Roy permettoit-elle que ſon Plénipotentiaire allât chez ſon Ennemi, avant que leurs différends fuſ-

ſent terminés, ou du moins ſur le point de l'être?

1511. Les deux Ambaſſadeurs d'Arragon lui repréſentoient au contraire, que tout dépendoit de l'Affaire de Ferrare: Que quand elle ſeroit une fois réglée, le Pape n'ayant plus de motif pour ſoûtenir les Venitiens, il faudroit bien qu'ils ſe réglaſſent ſur la volonté de l'Empereur. Que le S. Siége avoit de grands Droits ſur Ferrare, & que le Pape prétendoit avoir reçu un cruel outrage de la part d'Alfonſe d'Eſt; qu'il étoit convenable que le Vaſſal implorât la clémence de ſon Seigneur direct, plûtôt que de ſe meſurer avec lui; & que pour cet effet, non ſeulement la bienſéance, mais même une eſpéce de néceſſité exigeoit, que l'Evêque de Gurck ſe rendît à Rome. Qu'ils étoient perſuadés que cette démarche adouciroit beaucoup le Pape, & qu'il ſeroit plus avantageux de l'amener à ce point, qui étoit déciſif pour la Paix, que de perdre du tems & des ſoins à vouloir l'engager de faire partir ſes Légats pour l'Aſſemblée de Mantoue. Qu'au reſte on ne pouvoit diſcuter, ni terminer les différends, qu'en préſence de toutes les Parties, & qu'actuellement il n'y en avoit qu'une dans cette Ville, puiſque l'Empereur, le Roy très-Chrétien & le Roy Catholique étoient tellement unis par l'obligation des Traités, & par les liens du Sang & de l'amitié, qu'on devoit les regarder comme trois Freres, qui n'avoient qu'un même interêt. Enfin l'Evêque de Gurck ſe rendit aux inſtances du Pape, & il pria l'Evêque de Paris d'attendre à Parme quel ſeroit le fruit de ſon voyage.

XL. Le Pape ne laiſſe pas de continuer la guerre.

Tandis qu'on s'éforçoit de faciliter la Paix, Jule n'avoit pas ceſſé de faire la guerre. Il avoit aſſiégé pour la ſeconde fois la Baſtia de Genivolo, & il avoit chargé Jean Vitelli de cette expédition; mais ce Siége alloit fort lentement, parce que l'Infanterie du Pape étoit fort diminuée faute de payement, & que les grandes pluyes; & les ſaignées que les Aſſiégés avoient faites à la Riviere, avoient inondé tout le Pays. En même-tems l'Armée Navale des Venitiens, qui étoit auprès de Sant-Alberto pour favoriſer ce Siége, fut attaquée par le Duc de Ferrare avec une Eſcadre de Galeres & de Brigantins. Les Venitiens en ayant apperçu pendant le combat encore une autre qui venoit de Commacchio, ils prirent la fuite, & ſe réfugierent dans le Port de Ravenne, après avoir perdu deux Flutes, trois Barbottes, & plus de quarante autres Bâtimens plus petits. Ain-

ſi le Pape n'eſpérant plus de prendre Baſtia, donna ordre aux Troupes qui faiſoient ce Siége, de joindre le Corps d'Armée, campé à Final, dont l'Infanterie étoit auſſi fort diminuée par les déſertions continuelles. 1511.

XLI. Il fait des Cardinaux pour s'appuyer contre le Concile.

Dans ce tems-là le Pape, autant pour ſe concilier la faveur des Puiſſances, que pour oppoſer au Concile dont on le menaçoit, des Prélats ſçavans, pleins de maturité, conſidérés à la Cour de Rome, & ſur leſquels il pût compter, créa huit Cardinaux, du nombre deſquels furent (*a*) l'Archevêque d'Yorck, Ambaſſadeur du Roy d'Angleterre, & l'Evêque de Sion. Ce dernier obtint le Chapeau, parce que Jule avoit beſoin de ſon crédit en Suiſſe, & l'autre l'eut à la recommandation du Roy ſon Maître, que le Pape avoit d'autant plus d'intérêt de ménager, qu'il eſpéroit de l'engager dans une guerre contre la France. Par un trait d'habile politique, Jule après cette Promotion voulant faire eſpérer à l'Evêque de Gurck, qu'il ſeroit auſſi revêtu de la Pourpre Romaine, & ſe le rendre plus favorable par ce moyen, ſe réſerva un Chapeau du conſentement des Cardinaux.

XLII. Il eſt cauſe que la Négociation de la Paix eſt rompue.

Dans la réſolution où il étoit de rendre à ce Prélat des honneurs extraordinaires, il n'eût pas plûtôt appris qu'il avoit conſenti à le venir trouver, qu'il crut ne pouvoir lui en faire un plus grand, que d'aller en perſonne audevant de lui; il ſe rendit donc de Ravenne à Bologne, afin de le recevoir plus commodément & avec plus de magnificence. L'Evêque de Gurck y arriva trois jours après le Pape, & il fut reçû comme l'auroit été le plus grand Roy. La ſuite du Prélat étoit très-magnifique; car en qualité de *Lieutenant de l'Empereur en Italie*, il avoit un nombreux cortége de Seigneurs & de Gentilshommes ſuperbement vêtus, & dont les Livrées étoient fort brillantes. L'Ambaſſadeur de Veniſe vint audevant de lui à la Porte de la Ville avec les marques d'une grande ſoumiſſion; mais l'Evêque témoigna par des diſcours & des geſtes pleins de hauteur, que la préſence d'un homme qui repréſentoit les Ennemis de l'Empereur, le bleſſoit. Il fut conduit dans cette pompe au Conſiſtoire, où le Pape l'attendoit avec tous les Cardinaux; là il dit en peu de mots, mais fiérement, que l'Empereur l'avoit envoyé en Italie, pour ſe faire reſtituer par le moyen de la Paix ce qu'on avoit uſurpé ſur lui. Qu'il la deſiroit plus que la guerre;

(*a*) Chriſtophe Chambridge.

1511. mais qu'elle ne pouvoit ſe faire à moins que les Venitiens ne lui rendiſſent leurs uſurpations. Après l'Audience publique, il en eût une particuliere du Pape, où il lui répéta les mêmes choſes, avec la même fierté. Il ne fit pas moins paroître de hauteur le lendemain. Le Pape ayant nommé avec ſa participation les Cardinaux de S. George, de Reggio & de Medicis pour traiter avec lui, ils l'attendirent inutilement le lendemain à l'heure marquée. Gurck croyant qu'il étoit au-deſſous de lui, de traiter avec d'autres qu'avec le Pape-même, y envoya trois de ſes Gentilshommes, avec ordre de l'excuſer ſur ce qu'il étoit retenu par d'autres Affaires. La haine du Pape contre les François, balançant ſa fierté naturelle, lui fit dévorer toutes ces indignités.

La Paix entre l'Empereur & les Venitiens, par laquelle on entama la négociation, ſouffroit de grandes difficultés. A la vérité l'Evêque de Gurck, qui d'abord avoit demandé toutes les Villes uſurpées, venoit enfin de conſentir que Padoue & Treviſe, leurs Territoires & dépendances demeuraſſent aux Venitiens; mais il vouloit qu'ils payaſſent à l'Empereur une ſomme conſidérable en faveur de cette Ceſſion; Qu'ils reconnuſſent tenir ces Places de l'Empire; & qu'ils lui cédaſſent leurs Droits ſur toutes les autres Villes. Ces Conditions furent rejettées dans le Sénat, où l'on étoit unanimement d'avis, que puiſqu'on avoit fortifié Padoue & Treviſe, de maniere qu'il n'y avoit rien à craindre pour elles, il étoit plus à propos de garder l'argent que l'Empereur demandoit; parce que ſi l'orage venoit à ceſſer, il pourroit ſe préſenter des occaſions de recouvrer le reſte du Domaine de la République. Le Pape qui brûloit d'accommoder les Venitiens avec l'Empereur, dans l'eſpérance de le détacher enſuite du Roy de France, les preſſoit vivement & par prieres & par menaces, d'accepter ces Conditions; mais ils déféroient peu à ſon autorité, non ſeulement parce qu'ils n'ignoroient pas la cauſe de cette chaleur, mais encore parce qu'ils étoient perſuadés, que ne pouvant ſe paſſer de leurs ſecours, tant qu'il ſeroit brouillé avec la France, il n'oſeroit les abandonner. Néanmoins après bien des conteſtations qui durerent pluſieurs jours, l'Evêque de Gurck relachoit un peu de ſes prétentions; & les Venitiens de leur côté cédoient plus qu'ils n'avoient réſolu d'abord; ils s'étoient enfin

enfin rendus aux ſollicitations de Jule, & à celles des Ambaſſadeurs d'Arragon, qui ſe trouvoient à toutes les Conférences; les choſes en vinrent même au point, que l'Evêque de Gurck continuant dans la volonté de laiſſer aux Venitiens, Padoue & Treviſe, conſentît qu'ils ne payaſſent que dans des termes fort éloignés, la ſomme qu'il exigeoit d'eux. 1511.

Il ne reſtoit plus qu'à reconcilier le Pape avec le Roy de France, qui ſembloient n'avoir d'autre ſujet de diviſion que l'Affaire de Ferrare. L'Evêque de Gurck ſe flatoit d'en venir aiſément à bout, parce que le Cardinal de Pavie, & les Ambaſſadeurs d'Arragon lui avoient inſinué, que le Pape y avoit aſſez de penchant, & qu'il ſçavoit d'ailleurs, que le Roy ſacrifieroit volontiers quelque choſe de ſa dignité, & des intérêts du Duc de Ferrare en faveur de la paix. L'ordre exprès que l'Empereur lui avoit donné, de ne rien conclure à moins que cette Affaire ne fût terminée, l'obligea d'aller trouver le Pape pour expliquer les intentions de ſon Maître; mais à peine eût-il entamé cette matiere, que Jule l'interrompit, s'efforçant de lui perſuader de conclure avec les Venitiens, & de laiſſer l'Affaire de Ferrare indéciſe. Il lui repréſenta que l'Empereur n'entendoit guéres ſes véritables intérêts, s'il ne profitoit pas de l'occaſion qui s'offroit, pour venger par le moyen des forces & de l'argent des Venitiens, toutes les injures qu'il avoit reçues de la part des François, & s'il attendoit qu'on le ſollicitât d'une choſe dont il devoit prier les autres (*a*). L'Evêque de Gurck fit tous ſes efforts pour l'amener à ſon but; & voyant qu'il n'y réuſſiſſoit pas, il lui déclara qu'il alloit ſe retirer ſans conclure avec les Venitiens: en effet après avoir baiſé les piés de S. Sainteté, ſelon la coutume, il partit de Bologne ſur le champ, quinze jours après ſon arrivée dans cette Ville. Le Pape envoya auſſi-tôt après lui pour le faire revenir à Bologne, mais ce fut inutilement. Gurck ſe rendit à Modéne, & enſuite à Milan, ſe plaignant beaucoup de la conduite du Pape,

(*a*) Le Pape ajoûta à ce diſcours, de grandes offres pour l'Evêque de Gurck, & il lui promit de le faire Patriarche d'Aquilée, de lui donner le Chapeau de Cardinal, & d'augmenter ſes revenus juſqu'à 100000. Ducats de rente, s'il vouloit entrer dans ſes vûes. Comme les gens fiers & hauts ont ordinairement de l'honneur, l'Evêque mépriſa ces offres, & dit que rien n'étoit capable de l'engager à trahir ſon devoir. *Ni moi*, repartit le Pape, *à m'accommoder avec le Roy de France, dût-il m'en coûter la Tiare & la vie.*

mais sur-tout des hostilités qu'il avoit faites dans le tems, où
1511. la négociation de la paix auroit dû les suspendre. En effet ce fut dans ce tems-là, que le Pape envoya secretement (a) l'Evêque de Vintimiglia, fils du Cardinal Paul Fregose, pour exciter une revolte dans l'Etat de Genes. Les François en ayant été instruits, firent arrêter ce Prélat dans le Mont-Ferrat; il étoit déguisé, lorsqu'on se saisit de sa Personne, & ayant été conduit à Milan, il y révéla toute l'intrigue.

Les Ambassadeurs du Roy d'Arragon s'étant fort empressés, du moins en apparence, pour procurer la Paix, & ayant témoigné à l'Evêque de Gurck à son départ de Bologne, qu'ils étoient indignés de l'opiniâtreté du Pape, il les pria de faire retirer dans le Royaume de Naples les trois cens Lances Espagnoles, qui étoient dans les Troupes de l'Eglise, ce qu'ils lui promirent sans héfiter. Cette circonstance redoubla l'étonnement du Public sur la conduite du Pape. Dans le tems qu'il étoit question d'un Concile, & que selon toutes les apparences, les Armes de l'Empereur & du Roy de France alloient devenir plus formidables en Italie par la présence de ces deux Princes, non seulement Jule ayant déja Louis pour Ennemi, s'attiroit l'inimitié de Maximilien; mais il s'exposoit encore à se priver des secours du Roy Catholique. Quelques-uns s'imaginoient que les desseins secrets de Ferdinand étoient dans cette occasion, comme dans beaucoup d'autres, bien différens de ce qu'ils paroissoient au-dehors, & que ses Ambassadeurs traitoient en secret avec le Pape autrement qu'ils ne parloient en Public: Qu'ayant aigri le Roy de France par de nouvelles injures, il avoit lieu de craindre que la Paix générale ne mît ce Prince en liberté de se venger: Qu'alors il seroit exposé à un péril d'autant plus certain, que les Venitiens étoient fort affoiblis, & que l'Empereur qui n'avoit qu'une médiocre puissance en Italie, étoit toujours aussi inconstant & plus prodigue que jamais. D'autres poussant plus loin la politique, disoient que le Pape, quoique le Roy Catholique le menaçât de l'abandonner, & que même il retirât effectivement ses Troupes, pouvoit se persuader néanmoins, que ce Prince par le

(a) Alexandre Fregose. Il fut pourvû de l'Evêché de Vintimille en 1488; & quoiqu'il s'en fut démis dès l'année 1502. pour se donner tout entier aux affaires politiques, on ne laissa pas de l'appeller toujours l'Evêque de Vintimille.

grand intérêt qu'il avoit d'empêcher ſa ruine, le ſoutiendroit toujours, quand il le verroit en danger de ſuccomber. 1511

XLIII. Suite de la Guerre.

Le départ de l'Evêque de Gurck, avoit fait perdre toute eſpérance de Paix, quoique le Pape au bout de quatre jours l'eût fait ſuivre par l'Evêque de Murray, Ambaſſadeur du (*a*) Roy d'Ecoſſe pour renouer la Négociation. Alors Trivulce n'étant plus retenu par les raiſons qui l'avoient arrêté, brûloit de ſe ſignaler par quelque Exploit digne de ſon courage, & qui répondît à la gloire qu'il avoit acquiſe autrefois. Son deſſein étoit encore de convaincre le Roy, du tort que les Princes ſe font à eux-mêmes, quand au lieu de confier à des Capitaines vieillis dans les Armes, la conduite de la Guerre, Employ extrêmement difficile, & qui demande beaucoup de prudence & de capacité; ils jettent les yeux ſur des (*b*) jeunes gens ſans expérience, & qui n'ont d'autre mérite que la faveur. L'Infanterie Griſonne qu'il attendoit, n'étoit pas encore arrivée, parce que (*c*) le Général de Normandie, dans l'eſpérance de la Paix, & pour faire ſa Cour au Roy en lui épargnant de la dépenſe, avoit différé d'envoyer de l'argent pour la lever; cependant il ne laiſſa pas d'aſſiéger Concordia au commencement de May avec onze cens Lances & ſept mille hommes de pié. Il la prit le même jour. Les Aſſiégés tremblans aux prémiers coups de Canon, députérent vers lui pour capituler, mais ils négligérent cependant de faire la garde; l'Infanterie de l'Armée s'étant apperçue de cette négligence, ſe jetta dans la Ville, & la mit au Pillage.

Après la priſe de Concordia, Trivulce ne voulant pas que l'envie pût l'accuſer de préférer (*d*) ſes intérêts particuliers à ceux du Roy, paſſa outre la Mirandole, & marcha vers Buonporto, Village ſitué ſur le Panaro, pour s'approcher ſi près des

(*a*) Jacque IV.

(*b*) L'Auteur ſemble déſigner Chaumont, mort à l'âge de 38 ans.

(*c*) Thomas Bohier, Baron de S. Ciergue natif d'Iſſoire en Auvergne, fils d'Aſtremoine Bohier & de Beraulte du Prat, Tante Paternelle du Cardinal & Chancelier Antoine du Prat. Il avoit épouſé Catherine Briçonet, fille de Guillaume, Cardinal de S. Malo & de Roulette de Beaune, dont ce Cardinal étoit veuf quand il ſe fit d'Egliſe. Il fut Général ou Intendant des Finances, & Lieutenant pour le Roy en Italie, & il mourut en 1523. Thomas eût un frere, Antoine Bohier Archevêque de Bourges, qui fut fait Cardinal par Leon X. le 1. Avril 1517. par la faveur du Chancelier du Prat, qui étoit doublement ſon Couſin germain, étant fils de Jacqueline Bohier ſœur d'Aſtremoine.

(*d*) C'eſt-à-dire, ceux des enfans de Ludovic Pic de la Mirandole ſon gendre.

Ennemis, qu'il pût, en leur coupant les vivres, les chaſſer de
1511. leurs poſtes, ou les obliger d'en venir à une Bataille. Etant entré dans le Territoire de Modéne, il eût avis au Village de Cavezzo où il étoit campé, que Jean-Paul Manfroné étoit à Maſſa auprès de Final, avec 300 Chevaux-Legers de Venitiens; il y envoya 300 Fantaſſins & 500 Chevaux ſous le commandement de Gaſton de Foix. Manfroné ſe mit en Bataille ſur un Pont, mais le courage de ſes gens ne répondant pas à ſon intrépidité, ils l'abandonnerent, & il fut fait priſonnier avec quelques autres Officiers.

Dès que l'Armée fut à Buonporto, Trivulce voulut jetter un Pont à l'endroit où le Canal du Panaro creuſé au-deſſus de Modéne, rentre dans cette Riviere; mais les Ennemis voulant s'oppoſer aux François, avoient pris un poſte ſi voiſin, qu'on étoit de part & d'autre à la portée du canon, dont un coup tiré par ces derniers, tua le Capitaine Peralte, Eſpagnol au ſervice du Pape. Les bords du Panaro qui ſont extrêmement élevés dans cet endroit, favoriſoient beaucoup les Ennemis dans leur deſſein; c'eſt pourquoi, Trivulce fit jetter un Pont ſur le Canal à un mille au-deſſus, & le paſſa; enſuite il marcha vers Modéne le long du Panaro, cherchant un lieu commode pour le traverſer; mais les Ennemis qui étoient campés près de Caſtel Franco, dans un endroit environné de marais & de chauſſées, ayant toujours fait cotoyer par la Cavalerie & l'Infanterie, la rive oppoſée à celle que ſuivoit Trivulce, il fut obligé d'aller paſſer ſur le Pont de Foſſalta à deux milles de Modéne; enſuite tournant à droite du côté de la montagne, il trouva un endroit où le Panaro étoit fort large, mais preſque au niveau du terrain, il le paſſa facilement à gué, & il campa dans un lieu appellé la *Ghiara-di-Panaro*, à trois milles de l'Armée du Pape. Le lendemain il marcha vers Piumaccio, tirant des vivres de Modéne, avec l'agrément de Witfruſt.

Le même jour l'Armée du Pape n'oſant tenir la campagne devant les François, & jugeant qu'il étoit à propos de marcher vers Bologne, pour empêcher que l'approche des Bentivoglio qui étoient dans l'Armée de Trivulce, n'excitât des mouvemens dans cette Ville, elle alla ſe poſter à *Caſalecchio*, à trois mille au-deſſus de Bologne. C'eſt en ce même endroit qu'autrefois Jean-Galeas Viſconti Duc de Milan, remporta une grande Victoire

ſur les Florentins, les Bolonois, & leurs Alliés. Ce poſte avantageux ſitué entre le Reno & le Canal de cette Riviere, qui paſſe à Bologne, eſt appuyé contre la montagne, & aſſure à cette Ville la commodité de ce Canal. 1511.

XLIV. Le Pape quitte Bologne à l'approche des François.

Caſtel Franco ſe rendit le lendemain. Trivulce après avoir demeuré trois jours à Piumaccio à cauſe des pluyes, & pour ſe munir de vivres, dont il n'étoit pas abondamment pourvû, vint camper ſur le grand chemin entre la Samoggia & Caſtel Franco. Il fut alors fort embarraſſé ſur ce qu'il avoit à faire, enviſageant les obſtacles, dont il étoit comme aſſiegé de toutes parts. Il ſentoit bien qu'il étoit inutile d'attaquer Bologne, à moins d'être aſſuré du Peuple : En effet, iroit-t'il ſe préſenter devant les murs de cette Ville ſur une ſimple eſpérance, pour être obligé, comme Chaumont, de ſe retirer ſans autre fruit, que la perte d'une partie de ſa réputation ? D'ailleurs comment ſonger à attaquer les Ennemis dans un poſte bien fortifié, ſans s'expoſer encore avec plus d'imprudence à un péril certain ? S'il s'avançoit au-deſſous de Bologne, que pouvoit-il en eſpérer, ſi non que les Ennemis dans la crainte qu'il n'attaquât la Romagne, décamperoient peut-être, ce qui pourroit lui procurer une occaſion de les combattre ; les Bolonois pouvoient encore ſe ſoûlever en ce cas. Ce fut à ce dernier parti qu'il s'arrêta, pour eſſayer ſi la diſpoſition générale de la Ville, ou les intelligences particulieres des Bentivoglio produiroient quelque effet. Il donna donc des ordres pour ſe mettre en marche. L'Avant-garde étoit conduite par Théodore Trivulce ; le Corps de Bataille par le Général même, & l'Arriere-garde par Gaſton de Foix ; il fit camper l'Armée à *Laïno* ſur le grand chemin, à cinq mille de Bologne ; c'eſt là, ſi l'on en croit les Hiſtoriens, que Lepidus, Marc-Antoine, & Auguſte eurent cette grande entrevue, qui réunit ces trois Tirans de Rome, ſous le nom de *Triumvirs*, & qui vit ſigner ces proſcriptions ſanglantes, dont la mémoire ne ſçauroit être trop en horreur. Le Pape n'étoit plus alors à Bologne. Après le départ de l'Evêque de Gurck, & ſur la nouvelle que Trivulce étoit en marche, Jule agité tour à tour par l'audace & la crainte, ſortit de cette Ville, quoique les Lances Eſpagnoles euſſent pris congé de lui. Son deſſein étoit d'aller engager l'Armée par ſa préſence à donner Bataille aux Ennemis, ce qu'il n'avoit pû obtenir des Capitai-

nes, ni par lettres, ni par l'ordre qu'il leur en avoit fait don-
1511. ner plusieurs fois. En partant de Bologne, il vouloit aller coucher à Cento, mais il fut obligé de s'arrêter à la Pievé ; parce que 1000 Fantassins qu'il avoit dans cette premiere Place, vouloient être payés avant de se mettre en marche ; & soit qu'il fût piqué de cette résistance, ou qu'il envisageât le danger de plus près, il retourna le lendemain à Bologne.

L'approche de Trivulce l'effraya, & lui fit prendre le parti de se retirer à Ravenne ; mais avant de quitter Bologne, il fit venir le Magistrat des Quarante, & il représenta » qu'ayant » délivré les Bolonois d'un triste esclavage, il avoit encore ac» cordé de grandes immunités à leur Ville, & comblé plusieurs » particuliers de ses bienfaits : Qu'auparavant opprimés, mépri» sés par des Tirans, & sans aucune considération en Italie, » ils vivoient aujourd'huy dans la splendeur & l'opulence : Que » leur Ville voyoit depuis cet heureux tems les Arts & le Com» merce fleurir dans son sein : Que plusieurs d'entr'eux élevés » aux plus hautes dignités, jouissoient de l'estime de leurs » Concitoyens & de celles des Etrangers : Qu'ils étoient entie» rement maîtres de Bologne & de son Territoire ; puisqu'ils » nommoient aux Magistratures, qu'ils recevoient tous les re» venus publics, & que le S. Siége se contentoit pour toute mar» que de Souveraineté, de faire résider dans leur Ville un Legat » ou Gouverneur, qui même ne pouvant rien régler d'impor» tant sans leur approbation, laissoit à leur disposition les » choses qui dépendoient de lui : Que si pour se maintenir dans » un état si heureux, ils vouloient bien se défendre eux-mêmes, » il feroit pour leur Ville ce qu'il tenteroit pour Rome en pa» reil cas : Que la situation des affaires présentes l'obligeoit de » se rendre à Ravenne, mais qu'il n'en seroit pas moins attentif » à la conservation de Bologne : Que même pour la mettre davan» tage en sûreté, il avoit donné ordre que les Troupes Venitien» nes, qui étoient au-delà du Po, sous les ordres d'André Gritti, » joignissent son Armée ; & que pour cet effet, elles construi» soient un Pont à Sermide : Qu'il ne s'étoit pas contenté de » mettre Bologne en état de défense ; mais que pour lui épargner » même jusqu'aux moindres embarras de la guerre, & afin d'o» bliger les François de s'éloigner promptement de son Terri» toire, pour aller défendre leurs propres Etats, il avoit dis-

» posé 10000 Suisses à faire une descente dans le Milanès ; » moyennant 40000 ducats, dont les Venitiens lui avoient four- » ni la moitié : Que si néanmoins ils préféroient le joug des Ben- » tivoglio, à la douceur de la domination Pontificale, il les » prioit de lui déclarer sans détour leur intention, parce qu'il » s'y conformeroit ; mais qu'ils songeassent qu'en prenant une » ferme résolution de se défendre, ils alloient donner une preu- » ve de leur courage, & mériter pour toujours la reconnois- » sance & la protection de ses Successeurs dans le Pontificat. 1511.

A ce discours, où le Pape mit, selon sa coutume, plus de feu que d'éloquence, le Président des Quarante après une délibération en particulier des Membres de ce Conseil, exagerant fort au long leur fidélité, leur reconnoissance, & leur attachement pour la personne du Pape, répondit avec toute l'emphase Bolonoise : » Qu'ils sentoient tout leur bonheur, & combien la » suite des Tirans avoit augmenté les richesses & l'éclat de leur » Ville : Que leurs vies & leurs biens n'étoient plus le jouet du » caprice d'autrui : Qu'ils jouissoient tranquillement de leur Pa- » trie : Qu'ils avoient également part au Gouvernement & aux » revenus publics : Qu'il n'y avoit aucun d'eux qui en son » particulier n'eût reçû de Sa Sainteté des graces & des hon- » neurs ; & qu'on voyoit leurs Citoyens revêtus de la pourpre, & » dans les premiers emplois de la Cour de Rome : Que péné- » trés de reconnoissance pour tant de graces & de biens-faits, » ils étoient résolus d'exposer leurs biens, leur honneur & la vie » de leurs femmes & de leurs enfans, & de mourir eux-mêmes » plûtôt que de manquer de fidélité au S. Siége : Que Sa » Sainteté pouvoit se reposer sur eux de la défense de leur Ville, » & aller à Ravenne sans inquiétude : Et qu'enfin, le Canal » de Bologne regorgeroit du sang des Bolonois, avant qu'ils » reconnussent un autre Souverain que le Pape Jule.

Le Pape compta beaucoup au-delà de ce qu'il devoit sur l'affection des Bolonois après cette réponse, & laissant le Cardinal de Pavie dans leur Ville, il partit pour Ravenne ; mais la crainte qu'il avoit du Duc de Ferrare, lui fit quitter le grand chemin, quoiqu'il eût été joint par les Lances Espagnoles, qui en retournant dans le Royaume de Naples, voulurent bien l'escorter, & il en prit un plus long par Forli.

XLV. Bologne se

Quand on sçût à Bologne que Trivulce étoit à Laïno, il y

1511.

revolte contre le Pape, & reçoit les Bentivoglio.

eût de grands mouvemens dans la Ville. Les uns accoutumés à la licence de la tyrannie, & à vivre aux dépens d'autrui, ſouhaitoient paſſionément le retour des Bentivoglio ; les autres voyant deux armées dans leurs terres un peu avant la recolte, étoient au déſeſpoir, & ne demandoient qu'à les éloigner, à quelque prix que ce fût. Il y en avoit même pluſieurs, qui craignant que le Peuple ne mît la Ville au pillage, ou que les François ne la forçaſſent, s'embarraſſoient peu de changer de maître. On ſe ſouvenoit encore de l'impétuoſité que cette Nation avoit fait paroître, lorſque Chaumont parut devant cette Ville. Un petit nombre d'Ennemis déclarés des Bentivoglio, favoriſoit le Pape ; mais ils n'avoient que de la bonne volonté pour ſes intérêts, n'étant pas en état de le ſervir par des effets. Dans cette diverſité de ſentimens, chacun prit les armes par amour, pour la nouveauté, ou pour ſe garantir de l'inſulte.

Le Cardinal Legat n'étoit ni aſſez habile, ni aſſez ferme pour ſe tirer d'un pas ſi délicat ; il n'avoit dans une Ville ſi grande & ſi peuplée, que deux cens Chevaux-Legers & mille hommes de pié, & ſa méſintelligence plus grande que jamais avec le Duc d'Urbin, qui commandoit l'Armée à Caſalecchio, l'empêchant d'avoir recours à ce Général, il eût l'imprudence de ſoudoyer parmi les Citoyens mêmes, quinze Capitaines, qui formerent des Compagnies tirées du Peuple, & de leur confier la garde de la Ville & des Portes. La plus grande partie de ces Officiers étoient Partiſans des Bentivoglio, & entr'autres Lorenzo Arioſti, qui ayant été ſoupçonné autrefois d'intelligence avec eux, avoit été arrêté à Rome, appliqué à la queſtion, & enſuite long-tems enfermé dans le Château Saint Ange. Quand ces ſortes de gens ſe virent armés, ils ſe mirent à cabaler dans la Ville, & à ſemer parmi le Peuple des bruits propres à le faire ſoulever. Le Cardinal s'apperçut, mais trop tard, de ſa faute ; il voulut envoyer ces Capitaines & leurs Compagnies à l'Armée, feignant que le Duc d'Urbin l'en avoit prié ; ceux-ci ayant répondu qu'ils ne vouloient pas abandonner la garde de la Ville, il tenta d'y faire entrer (*a*) Ramazzotto avec 1000 hommes de pié ; mais le Peuple s'y oppoſa. Le Legat ſe voyant tombé dans un mépris général, & n'ignorant pas d'ailleurs qu'il s'étoit fait beaucoup d'ennemis parmi la No-

(*a*) Il commandoit les Troupes Venitiennes.

bleſſe,

bleſſe, par la cruauté qu'il avoit exercée quelque tems auparavant ſur trois Nobles Bolonois, auſquels il avoit fait trancher la tête ſans aucune formalité, ſous prétexte qu'il en avoit l'ordre du Pape ; il prit le parti de ſe retirer. Dès que la nuit fut venue, il ſortit déguiſé du Palais par une porte ſecrete, & paſſa dans la Citadelle avec tant de précipitation, qu'il oublia de prendre ſon argent & ſes pierreries. Il les envoya chercher promptement ; & quand on les lui eût apportées, il ſortit par la porte *del-Soccorſo*, & prit le chemin d'Imola, avec cent Cavaliers, & accompagné de Guy Vaïna ſon beau frere, Capitaine de ſes Gardes. Un moment après, Octavian Fregoſe ſe ſauva auſſi de la Citadelle, ſuivi d'un ſeul homme pour lui ſervir de guide. 1511.

A la premiere nouvelle de la fuite du Legat, on commença à crier par toute la Ville *vive le Peuple* ; Laurenzo Arioſti, & François Rinucci, qui étoit auſſi l'un des quinze Capitaines & Partiſan des Bentivoglio, ſuivis d'un grand nombre de gens de la même faction, coururent aux Portes de San-Felice & Dellé-Lamé, qui étoient le plus à portée du Camp des François, les rompirent à coups de haches, & s'en étant rendu maîtres, dépêcherent en diligence vers les Bentivoglio. A cette nouvelle, ceux-ci accourent, ſuivis d'un gros de Cavalerie Françoiſe que Trivulce leur donne, & laiſſant le grand chemin pour éviter Ponte-à-Reno, qui étoit gardé par Raphael Pazzi l'un des Capitaines du Pape, ils vont paſſer la Riviere plus bas, ſe préſentent à la Porte Dellé-Lamé, & ſont introduits dans la Ville.

LXVI. Déroute de l'Armée du Pape & des Venitiens.

La déroute de l'Armée du Pape ſuivit de près la défection de Bologne. Le Duc d'Urbin, dont les quartiers s'étendoient depuis Caſalecchio juſqu'à la Porte de Siragoza, ayant appris la retraite du Legat & la révolte du Peuple, décampa précipitamment & ſans ordre, laiſſant ſes Tentes toutes tendues ; il n'avertit pas même la partie de l'Armée, qui gardoit le Camp du côté de la Riviere, où étoient les quartiers des François. Les Bentivoglio informerent à l'inſtant Trivulce de ce déſordre, & firent ſortir de la Ville une partie du Peuple pour charger les Ennemis. Ces Troupes & les Payſans qui accouroient déja de toutes parts à grands cris, ſe jetterent ſur le Camp, & enleverent l'Artillerie, les Munitions, & une grande quantité de Bagage ;

1511. mais les François qui ſurvinrent, leur en ôterent la plus grande partie. Théodore Trivulce étant arrivé à Ponte-à-Reno ſuivi de l'avant-garde, Raphael Pazzi fit ferme pendant quelque tems avec beaucoup de courage; mais enfin accablé par le nombre, il fut obligé de ſe rendre. Cependant il arrêta les François aſſez de tems, pour donner à l'Armée du Pape le moyen de ſe ſauver. Les Troupes Venitiennes commandées par Ramazzotto, & qui étoient campées plus loin ſur le Mont de San-Luca, n'ayant pû être averties, que fort tard, de la fuite du Duc d'Urbin, ſe retirerent en Romagne par les Montagnes, malgré un échec conſidérable qu'elles reçurent en chemin.

Cette Victoire obtenue ſans combat, valut aux François quinze piéces de gros canon, & pluſieurs autres plus petites, qui appartenoient, partie au Pape, partie aux Venitiens; ils prirent auſſi l'Etendart du Duc d'Urbin, pluſieurs autres Drapeaux, une grande partie du Bagage des Troupes du Pape, & preſque tout celui des Venitiens. Quelques hommes d'Armes de l'Armée du Pape, & plus de 150 de ceux des Venitiens, perdirent leurs équipages. Preſque toute l'Infanterie de l'une & de l'autre Armée fut diſſipée, & l'on fit priſonniers Urſin de Mugnano, Jules Manfroné, & pluſieurs autres Officiers.

On n'exerça aucune violence à Bologne dans cette révolution: Il n'y eut que (*a*) l'Evêque de Chiuſi, qui fut arrêté avec pluſieurs autres Prélats, Secretaires, & Officiers de la Légation, auſquels le Cardinal de Pavie avoit caché ſa retraite, & qui étoient reſtés dans le Palais. Le Peuple dès la nuit même & le lendemain, fit beaucoup d'inſultes & d'outrages à une Statue du Pape, qu'il traîna dans la Place publique. On ne ſçait ſi cette inſolence vint des Satellites des Bentivoglio, ou du Peuple ennuyé des malheurs de la guerre, & qui naturellement ingrat & toujours ami des nouveautés, ſe laiſſa tout d'un coup tranſporter de fureur contre ſon libérateur & ſon pere.

Le lendemain, qui fut le 22 de May, Trivulce reſta dans ſon Camp de Laïno, & le jour ſuivant il ſe mit en marche vers la Riviere de Lidicé, laiſſant Bologne derriere lui. Il s'arrêta à Caſtel-San-Piero, à l'extrémité du Bologneſe, afin d'y atten-

(*a*) Nicolas Bonafidé. Il fut pourvû de cet Evêché par Jule II. le 12 de Juillet 1504. Il étoit homme d'eſprit, & exerça de grands Emplois.

dre les Ordres du Roy, pour attaquer les Etats de l'Egliſe, ou pour ſçavoir ſi ce Prince content d'avoir mis Ferrare en sûreté, & enlevé à ſon ennemi Bologne, que Jule avoit conquiſe avec les ſecours de France, voudroit borner ſa Victoire à ces deux exploits. Jean de Saſſatello l'un des Capitaines du Pape, offrit même inutilement à Trivulce de lui livrer Imola, où cet Officier s'étoit preſque rendu maître abſolu, comme Chef de la Faction Guelfe, après en avoir chaſſé les Gibelins. 1511.

La Citadelle de Bologne, où commandoit (*a*) l'Evêque Vitelli, tenoit encore ; mais cette Place aſſez grande & bien fortifiée n'étoit pas mieux pourvue que toutes celles de l'Egliſe, c'eſt-à-dire, qu'il n'y avoit qu'une foible, Garniſon très peu de vivres, & preſque point de munitions. Pendant qu'elle étoit aſſiégée, Witfruſt y vint lui-même de Modéne durant la nuit, pour engager l'Evêque par de grandes promeſſes, à remettre cette Place à l'Empereur. Mais l'Evêque préféra de la rendre aux Bolonois ; & il en ſortit cinq jours après, ayant obtenu, tant pour lui que pour la Garniſon, la liberté de ſe retirer où ils voudroient, & d'emporter leurs effets ; outre cela, on s'engagea de lui payer 3000 ducats dans un certain tems. Les Bolonois ne furent pas plûtôt maîtres de leur Citadelle, qu'ils la raſerent à la perſuation des Bentivoglio ; ceux-ci n'avoient pas tant en vue de faire plaiſir au Peuple par cette démarche, que de ſe délivrer de la crainte qu'ils avoient que le Roy de France ne voulût avoir ce Fort à ſa diſpoſition. En effet, un des Capitaines de l'Armée de Trivulce avoit déja propoſé de le demander, mais Trivulce ne jugea pas qu'il convînt aux intérêts du Roy, de faire croire qu'il vouloit s'emparer de Bologne. A la faveur de cette révolution & de la déroute des Ennemis, le Duc de Ferrare, reprit Cento, la Pievé, Cotignuola, Lugo, & ſes autres Places de Romagne, & il chaſſa Albert Pio de la Ville de Carpi, qu'ils poſſedoient en commun.

Le Pape fut très-ſenſible à la perte de Bologne. Ce n'étoit pas ſans raiſon ; car non ſeulement il ſe voyoit enlever la plus belle Ville de ſes Etats après Rome, & dont la conquête lui avoit fait un honneur infini, qu'il s'exageroit encore à lui-même ; mais il avoit outre cela tout lieu de craindre que

(*a*) Jove l'appelle Jule, mais il ne nomme point ſon Evêché.

les François ne vouluſſent profiter de leur Victoire. Se ſentant
1511. trop foible pour leur réſiſter, il ſongea à leur ôter toutes les occaſions de rien entreprendre contre lui ; pour cet effet, il preſſa le reſte des Troupes Venitiennes, qu'auſſi-bien le Sénat avoit déja rappellées, de s'embarquer au Port de Ceſena ; & il donna ordre qu'on lui renvoyât de Veniſe les 20000 ducats qu'il y avoit fait compter pour payer les Suiſſes. Il chargea encore (*a*) le Cardinal de Nantes, Breton de Nation, d'engager Trivulce comme de ſon propre mouvement, à faire la paix, & de lui inſinuer que la conjoncture préſente y étoit très-favorable. Trivulce répondit, qu'il n'étoit pas convenable de parler en termes ſi généraux, qu'il falloit s'expliquer ; que le Roy, quand il avoit déſiré la paix en avoit articulé les conditions, & que le Pape devoit aujourd'huy ſuivre ſon exemple ; puiſque ſelon l'état des choſes, c'étoit à lui à la ſouhaiter. Jule ne ſe plioit à cette démarche, que pour éloigner le danger qui le menaçoit ; car dans le fond, il n'étoit nullement déterminé à la paix ; & la crainte, la haine, & la colere l'agitoient alors également.

LXVII. Le Duc d'Urbin neveu du Pape, aſſaſſine le Cardinal de Pavie.

Il arriva dans ce tems-là un accident qui redoubla les chagrins du Pape. Beaucoup de gens avoient accuſé le Cardinal de Pavie auprès de lui, les uns de trahiſon, les autres de lâcheté, quelques-uns d'imprudence ; le Cardinal voulant ſe juſtifier lui-même, ſe rendit à Ravenne. Dès qu'il fut arrivé, il en fit avertir le Pape, & lui demanda à quelle heure il pourroit avoir Audience de Sa Sainteté. Jule qui l'aimoit beaucoup, fut charmé de ſon arrivée, & l'invita à diner. Le Cardinal ſortit de chez lui pour y aller, avec Guy Vaïna & ſa garde. Le Duc d'Urbin, animé par la haine qu'il avoit depuis long-tems pour le Cardinal, & que la perte de Bologne, & par conſéquent la déroute honteuſe de ſon Armée qu'il lui imputoit excitoient encore, vint à lui, ſuivi de peu de monde ; & traverſant les Gardes, qui s'ouvrirent par reſpect, il le poignarda de ſa propre main. Ainſi périt le Cardinal de Pavie, que ſa dignité devoit garantir de cet attentat, mais qui d'ail-

(*a*) Robert Guibé. Il fut d'abord Evêque de Treguier, & enſuite de Rennes. Louis XII. l'envoya en Ambaſſade auprès de Jule II. qui le fit Cardinal du Titre de *Sainte Anaſtaſie*. Il fut enſuite pourvû de l'Evêché de Nantes, & il mourut à Rome le 9 Septembre 1513.

leurs méritoit les plus grands ſupplices par ſes crimes. Le bruit de cet aſſaſſinat vint ſur le champ aux oreilles du Pape, qui ſe mit à jetter des cris perçans. Il fut pénétré de la plus vive douleur pour la perte d'un homme qui lui étoit ſi cher, & encore plus par la hardieſſe du coup, qui venoit de violer la dignité de la Pourpre Romaine, juſques ſous ſes yeux, lui qui avoit porté ſi haut l'autorité Eccléſiaſtique ; mais conſidérant que ſon neveu étoit l'auteur de cette ſanglante cataſtrophe, il ne put ſoutenir ſa douleur & ſa rage, & partit le jour même de Ravenne, pour retourner à Rome. Enfin pour qu'il ne manquât rien à ſa triſte ſituation, à peine fut-il arrivé à Rimini, qu'il apprit qu'on avoit affiché à Modéne, à Bologne, & dans pluſieurs autres Villes, (*a*) la convocation du Concile, auquel il étoit ſommé de ſe trouver en perſonne. 1511.

XLVIII. Concile *de Piſe* contre le Pape.

L'Evêque de Gurck en ſortant de Modéne, avoit marché lentement pendant quelques jours, pour attendre la réponſe de l'Ambaſſadeur d'Ecoſſe, qu'il avoit renvoyé à Bologne au ſujet des propoſitions, dont le Pape lui-même avoit chargé ce Prélat ; mais n'en ayant reçû que des réponſes vagues, il envoya auſſi-tôt à Milan trois Commiſſaires de l'Empereur, qui conjointement avec ceux du Roy de France, & les cinq Cardinaux, fixerent la tenuë du Concile au premier de Septembre prochain dans la Ville de Piſe.

Les Cardinaux choiſirent cette Ville comme un lieu que le voiſinage de la Mer, rendoit commode pour la plûpart de ceux qui voudroient venir au Concile ; ils y furent encore déterminés, par la ſûreté où l'on ſeroit dans cette Ville à la faveur de l'attachement & du zele des Florentins pour Louis XII. On avoit propoſé pluſieurs autres Villes, qui auroient pû être propres à tenir une pareille Aſſemblée ; mais on les avoit jugées incommodes, ou ſuſpectes ; enfin elles avoient été rejettées, parce qu'elles auroient pû fournir au Pape quelque prétexte de les refuſer. Il ne paroiſſoit pas convenable de tenir le Concile en France, ni dans aucun autre lieu de la domination du Roy. Conſtance, l'une des Villes Franches d'Allemagne, que l'Empereur propoſoit, quoique célébre par ce fameux Concile, qui dépoſa trois Concurrens, qui ſe prétendoient Souverains Pontifes, & qui étouffa le ſchiſme dont l'Egliſe avoit été déchirée

(*a*) Cette convocation étoit dattée du 16 de May.

durant près de quarante ans, parut peu commode, & ſuſpecte
1511. à quelques-unes des Parties. Turin fut auſſi rejetté, à cauſe du voiſinage des Suiſſes & des Etats du Roy de France. Bologne avant la révolution n'auroit pas été sûre pour les Cardinaux, & depuis, elle pouvoit-être ſuſpecte au Pape. D'ailleurs on crût que le choix de Piſe étoit d'un bon augure, par la mémoire de deux Conciles qui y avoient été tenus avec ſuccès, (*a*) l'un quand tous les Cardinaux ayant abandonné Grégoire XII. & Benoît XIII. qui ſe diſputoient le Pontificat, élûrent Alexandre V. & l'autre plus ancien, tenu vers l'an (*b*) 1126. par Innocent II. L'Antipape Pierre de Leoné Romain, qui ſous le nom d'Anaclet II. avoit long-tems inquiété, non ſeulement Innocent, mais même la Chrétienté, y avoit été condamné.

Le Roy de France s'étoit auparavant aſſuré du conſentement des Florentins, auſquels il avoit fait entendre que le Concile s'aſſembleroit ſous l'autorité de l'Empire, de la France, & du Roy d'Arragon. Le ſecret fut bien gardé dans cette occaſion; mais ils manquerent de prudence & de fermeté; car ils ne conſidererent pas aſſez le danger qu'il y a d'aſſembler un Concile malgré le Pape, & ils n'oſerent refuſer au Roy une choſe qui dans le fond ne leur étoit pas agréable. Ils cacherent ſi bien cette réſolution, priſe dans un Conſeil de plus 150 perſonnes, que les Cardinaux auſquels le Roy faiſoit eſpérer le conſentement de cette République, mais ſans les en aſſurer entierement, ne ſçûrent point qu'ils l'avoient donné; & que le Pape n'en eût aucune connoiſſance.

Les Cardinaux prétendoient avoir droit de convoquer un Concile, indépendamment de l'autorité du Pape, dans le beſoin, où, ſelon eux, l'Egliſe étoit d'une prompte réforme, non ſeulement dans les Membres, mais encore dans le Chef, c'eſt-à-dire, dans la perſonne du Pape même. Ils diſoient que Jule accoutumé dès long-tems à la ſimonie, continuoit de vendre les choſes ſacrées, & endurci dans le crime, ſe livroit toujours à des paſſions infâmes: Que ce Pontife incapable de gouverner l'Egliſe, & l'auteur de tant de troubles, perſéveroit, à la face du monde Chrétien, à ſcandaliſer l'Europe entiere, par ſon opiniâtreté dans ſa mauvaiſe conduite: Que pour ſauver la Reli-

(*a*) Il fut ouvert le vingt-cinq May 1409.

(*b*) En 1134. Innocent II. ne fut Pape qu'en 1130.

gion du péril qui la menaçoit, il n'y avoit point d'autre expédient que la tenue d'un Concile, & que puiſqu'il négligeoit de l'aſſembler, le pouvoir de le convoquer étoit légitimement dévolû aux Cardinaux, ſur-tout quand il ſe trouvoit appuyé de l'autorité de l'Empereur, du Roy très-Chrétien, & des Egliſes d'Allemagne, & de France. Ils ajoûtoient, que l'uſage fréquent de ce remede étoit non ſeulement utile, mais même néceſſaire pour guerir les maux de l'Egliſe, extirper les vieilles erreurs, prévenir les nouvelles, éclaircir les doutes qui naiſſent tous les jours, & enfin pour rectifier des Réglemens faits dans de bonnes intentions, mais dont l'expérience a découvert les inconvéniens : Que dans cette vûe, les Peres du Concile de Conſtance avoient ſagement ordonné qu'il ſeroit tenu un Concile tous les dix ans : Et en effet, quel autre frein étoit capable de retenir les Papes dans les bornes du devoir ? Comment s'aſſurer autrement, que ſollicité ſans ceſſe par la fragilité humaine, & par la pente naturelle vers le mal, un homme revêtu d'une puiſſance abſolue, ne ſe croira pas tout permis, quand il ſera ſûr de n'avoir jamais à rendre compte de ſa conduite ? 1511.

Pluſieurs combattoient ces raiſons, & plus attachés à la Doctrine des Théologiens, qu'à celle des Canoniſtes, ils ſoutenoient que le pouvoir d'aſſembler un Concile, réſidoit dans la ſeule perſonne du Pape, quoique dominé par toutes ſortes de vices, pourvû qu'il ne fut pas ſuſpect d'hereſie : Qu'autrement un petit nombre de particuliers, excités par leur ambition ou leur haines perſonnelles, qu'ils ſçauroient colorer de mille prétextes, pourroient troubler tous les jours le repos de l'Egliſe ; ce qu'on ne devoit jamais tolerer : Que les remedes les plus ſalutaires ſe tournoient en poiſons, s'ils n'étoient donnés avec meſure, & à propos. Ces Oppoſans qualifierent l'Aſſemblée dont il s'agiſſoit, non de Concile légitime, mais de Conciliabule diabolique, qui ſeroit la cauſe d'un ſchiſme funeſte à la Chrétienté.

HISTOIRE
DES
GUERRES D'ITALIE
DE FRANÇOIS
GUICHARDIN.

LIVRE DIXIEME.

1511.

I. Modération de Louis XII. après ſa Victoire.

L'ITALIE entiere, & preſque toute l'Europe, avoient les yeux tournés ſur le Roy de France, pour voir comment il uſeroit de ſa victoire. Il étoit le maître de s'emparer de Rome & de tout l'Etat Eccléſiaſtique ; car les Troupes de Jule ayant été miſes en fuite & diſſipées, & celles des Venitiens encore plus maltraitées, il n'y avoit plus en Italie aucunes forces capables d'arrêter l'impétuoſité du Vainqueur, & le Pape n'avoit pour toute défenſe, que la dignité du rang qu'il occupoit. Néanmoins, ſoit que Louis fût retenu par le reſpect de la Religion, ou qu'il craignit de s'attirer l'inimitié de toutes les Puiſſances, s'il

s'il pouſſoit plus loin ſa Victoire, il réſolut de la borner lui-même : Modération peut-être plus religieuſe que prudente ; il ordonna donc à Trivulce de laiſſer Bologne aux Bentivoglio, de rendre à l'Egliſe toutes les conquêtes faites ſur elle, & de ramener l'Armée dans le Milanès. Il défendit qu'on fît en France aucunes réjouiſſances publiques : Joignant même à cette modération des diſcours pleins de bonté & de douceur, il dit pluſieurs fois en publique, que quoiqu'il n'eût offenſé ni l'Egliſe, ni le Pape, & qu'il n'eût rien fait qu'après y avoir été forcé, il vouloit néanmoins par reſpect pour le S. Siége demander humblement pardon à Sa Sainteté, & qu'il eſpéroit que Jule, convaincu par l'expérience, que ſes projets n'étoient pas ſi faciles à exécuter qu'il ſe l'étoit imaginé, & reconnoiſſant le peu de fondement de ſa méfiance, voudroit bien faire la paix. La Négociation n'en avoit pas été tout-à-fait interrompue ; car quelque tems avant que le Pape partît de Bologne, il avoit envoyé au Roy (*a*) l'Ambaſſadeur d'Ecoſſe, pour remettre ſur le tapis le Traité entamé par l'Evêque de Gurck. D'un autre côté les Bentivoglio, pour obéir à la volonté du Roy, avoient déclaré au Pape qu'ils vouloient vivre en bonne intelligence avec le S. Siége, & qu'ils demeureroient dans la même dépendance, où leur pere avoit vêcu tant d'années ; en effet, ils avoient remis en liberté l'Evêque de Chiuſi, & l'avoient rétabli dans le Palais, en qualité de Légat de Sa Sainteté. 1511.

Trivulce partit donc avec l'Armée, & s'approcha de la Mirandole pour la reprendre. Witfruſt y étoit déja venu à la priere de Jean-François Pic, & il avoit fait dire à Trivulce de ne point attaquer cette Place qui relevoit de l'Empire ; mais voyant bien que ſon autorité ſeule ne ſuffiſoit pas pour l'arrêter, il ſe retira après certaines promeſſes que lui fit ce Général, ſeulement pour ſauver l'honneur de l'Empereur. Jean-François ſe retira auſſi à la faveur d'un ſauf-conduit qu'il obtint ; enſuite Trivulce n'ayant plus rien à faire, envoya cinq cens Lances & treize cens Lanſquenets ſous la conduite du Capitaine Jacob en Garniſon à Verone, & congédia toute ſon Infanterie, excepté 2500 Gaſcons, commandés par Molard & (*b*) Maugiron,

(*a*) L'Evêque de Murray, dont il eſt parlé dans le Livre précédent.

(*b*) Il ſe nommoit *Piraut de Maugiron*, & étoit d'une ancienne Maiſon de Dauphiné. BRANTOME.

qu'il distribua aussi-bien que sa Gendarmerie dans les Villes du Milanès.

1511.

II. Le Pape refuse la Paix, que le Roy lui offre.

Le Pape étoit bien éloigné des bonnes dispositions du Roy; car au lieu de s'adoucir après que l'Armée eût été licentiée, il n'en devint que plus intraitable; & quoiqu'il fût tourmenté de la goute à Rimini, & réduit à de grandes extrémités, il parloit plûtôt en vainqueur qu'en vaincu. Il fit dire au Roi par l'Ambassadeur d'Ecosse, qu'il vouloit que le Cens du Duché de Ferrare, fût payé sur l'ancien pié, & comme avant la diminution accordée par Alexandre VI. Que l'Eglise eût à Ferrare un *Vis Domino*, & Qu'Alfonse lui cédât Lugo, & les autres Villes qu'il avoit dans la Romagne. Quoique le Roi trouvât ces propositions extrêmement dures, il souhaitoit si ardemment de se reconcilier avec le Pape, qu'il répondit qu'il les accepteroit presque toutes, pourvû que l'Empereur y consentît; mais Jule avoit déja changé d'avis. Il étoit retourné à Rome, & outre qu'il étoit naturellement fier, le Roy d'Arragon venoit encore d'encourager son audace. Ce Prince dont la Victoire du Roy avoit augmenté la jalousie, interrompit d'abord les grands préparatifs qu'il faisoit pour passer en Afrique, où il étoit toujours en guerre avec les Maures; il en rappella Pierre Navarre avec trois mille hommes d'Infanterie Espagnole, & l'envoya dans le Royaume de Naples; par ce moyen, il rassura son propre Etat, & empêcha le Pape de prêter l'oreille à la négociation.

Jule déclara donc qu'il ne vouloit point entendre parler de Paix, à moins qu'on ne la fît entre l'Empereur & les Venitiens; que le Duc de Ferrare, outre ce qui avoit déja été demandé, ne le rembousât des frais de la Guerre; & que le Roy ne s'obligeât à le laisser agir contre Bologne. Il avoit déja mis cette Ville en interdit, comme Rebelle à l'Eglise; & il envoya Marc-Antoine Colonne & Ramazzotto pour faire le dégat dans le Bolognese; mais à peine y furent-ils entrés que les Habitans les forcerent à la retraite.

Le Pape à son retour à Rome, ne pût refuser aux instantes prieres des Cardinaux, la liberté du Cardinal d'Auch, qui avoit été prisonnier jusqu'alors dans le Château S. Ange: mais ce ne fut qu'à condition, qu'il ne sortiroit point du Palais du Vatican, jusqu'à ce que tous les Prélats & Officiers qui

avoient été arrêtés à Bologne, euſſent été mis en liberté, & qu'enſuite il ne pourroit ſortir de Rome, ſous peine de payer quarante mille Ducats, dont il donneroit caution. A la vérité le Pape lui permit depuis de retourner en France; mais il exigea, ſous la même peine, qu'il ne pourroit ſe trouver au Concile de Piſe. 1511.

Le Roy fut d'autant plus ſurpris de la déclaration du Pape, qu'il s'étoit imaginé, que ce Pontife ſigneroit ſans balancer des propoſitions dont il étoit l'auteur. Cette conduite lui fit prendre la réſolution d'empêcher qu'il ne reprît Bologne. Il y envoya donc quatre cens Lances, & il prit cette Ville & les Bentivoglio ſous ſa protection, ſans obligation de leur part de l'aider de Troupes ni d'argent. Enſuite comprenant que l'Alliance de l'Empereur lui devenoit plus néceſſaire que jamais, il lui envoya du Duché de Milan les Troupes qu'il lui avoit promiſes par le traité fait avec l'Evêque de Gurck, quoiqu'il eût réſolu de ne les fournir qu'en cas que Maximilien paſſât en Italie en perſonne, conformément au même traité. Ce fut la Palice qui en eut le commandement, au refus de Trivulce, que l'Empereur avoit néanmoins demandé.

Maximilien s'étoit rendu à Inſpruck, roulant différens projets dans ſa tête. Tantôt il brûloit d'attaquer les Venitiens; tantôt conſidérant qu'il ne pourroit rien faire d'important, ſans avoir auparavant réduit Padoue, dont il ne pouvoit ſe rendre maître avec le peu de forces qu'il avoit, il penchoit vers la Paix, à laquelle le Roy Catholique le preſſoit de conſentir; tantôt ſe livrant à ſes vaſtes projets & à ſes anciens deſirs, il vouloit marcher à Rome, pour ſe rendre maître de tout l'Etat de l'Egliſe, & il ſe propoſoit d'y mener une nombreuſe Armée d'Allemands, outre les Troupes Françoiſes; mais ſa foibleſſe & le déſordre de ſes affaires étoient un grand obſtacle à l'exécution de ſes deſſeins. Enfin il promettoit de venir de jour en jour; enſuite il mandoit qu'il envoyeroit des Troupes, & il laiſſoit ainſi paſſer le tems ſans rien faire.

Louis XII. ne ſe voyoit qu'avec peine obligé de porter ſeul tout le poids de la guerre, & cette réflexion qui s'accordoit avec ſon penchant pour l'économie, faiſoit ſouvent plus d'impreſſion ſur lui, que ce qu'on lui repréſentoit que l'Empereur, s'il n'étoit puiſſamment ſecouru, ſe joindroit enfin à ſes Ennemis; & que dans ce cas la France ſeroit obligée de faire des dépenſes bien

1511.

III.
Concile convoqué par le Pape contre le Concile de Piſe.

plus conſidérables, & verroit ſes Etats d'Italie expoſés à un extrême péril.

Tandis que Louis flotoit dans ces incertitudes, & qu'on laiſſoit les Armes temporelles dans l'inaction; les Cardinaux Auteurs du Concile, & le Pape qui ne négligeoit rien pour étouffer ce mal dans ſa naiſſance, employoient réciproquement les Armes ſpirituelles pour ſe détruire. Nous avons dit que le Concile avoit été indiqué ſous l'autorité de l'Empereur & du Roy de France. Les Cardinaux de S^te. Croix, de S. Malo, de Bayeux, de Conſenza avoient ſigné l'Acte de Convocation; S. Severino y accedoit ouvertement; & les Commiſſaires des deux Princes aſſiſtoient à toutes les délibérations concernant cette Affaire. Ces cinq Cardinaux en avoient nommé d'autres dans le même Acte, pour lui donner plus d'autorité (*a*). Le Cardinal d'Albret, François, qui n'obéit au Roy qu'à regret, étoit de ce nombre; mais les Cardinaux (*b*) Adrien & de Final déclarerent hautement, qu'ils n'avoient aucune part à l'Acte en queſtion. Ainſi comme il ne paroiſſoit que ſix Cardinaux pour tenir ce Concile, le Pape ſe flatant de les engager à ſe déſiſter volontairement de cette entrepriſe, négocioit ſans ceſſe avec eux. Il leur offroit une amniſtie entiere du paſſé, & toutes les sûretés qu'ils pouvoient déſirer; ils feignoient de prêter l'oreille à ces propoſitions. Jule ne s'en tint pas là, & pour faire tomber le reproche de négligence qu'on lui faiſoit, il indiqua lui-même un Concile univerſel pour le premier de May prochain, dans l'Egliſe de S. Jean de Latran à Rome; ce qu'il fît, dit-on, par le conſeil d'Antoine de Monte-à-Sanſovino, l'un des Cardinaux de la derniere Promotion. Il prétendoit que cette Convocation anéantiſſoit celle de ſes Adverſaires, & que toute autorité étoit transférée de plein droit au Concile qu'il avoit indiqué; au contraire, les Cardinaux ſoutenoient que cela eût été ainſi, ſuppoſé qu'il eût commencé le premier; mais que puiſqu'ils l'avoient prévenu, leur Concile devoit être préféré.

(*a*) Amanieu d'Albret, fils d'Alain, Sire d'Albret, & de Françoiſe de Bretagne, & Frere de Jean Roy de Navarre. Il fut Evêque de Pamiers, & enſuite de Pampelune. Alexandre VI. le fit Cardinal, & ce fut une des conditions du mariage de Charlote d'Albret ſa ſœur avec le Duc de Valentinois. Il mourut à Caſtel jaloux le deux de Septembre 1520.

(*b*) C'eſt celui qu'Alexandre VI. vouloit empoiſonner, quand il s'empoiſonna lui-même.

La démarche que Jule venoit de faire, l'ayant raſſuré ſur ſes droits, & déſéſperant d'ailleurs de ramener le Cardinal de Ste Croix, que le deſir d'obtenir la Thiare avoit mis à la tête de cette Conſpiration, ni S. Malo, ni Coſenza, il publia un Monitoire contr'eux ſeulement, n'ayant pas encore perdu l'eſpérance de regagner les deux autres (*a*); il leur enjoignoit de ſe rendre auprès de lui dans le terme de 65 jours, ſous peine d'être privés du Chapeau & de tous leurs Bénéfices. Pour donner plus de poids à ce Monitoire, il fit enſorte que le ſacré Collége leur envoyât un Auditeur de Rote, pour les preſſer d'oublier leurs querelles particulieres, de ſe réunir à l'Egliſe, & pour leur promettre toutes les sûretés qu'ils pouvoient ſouhaiter. 1511.

Cependant le Pape, ſoit par irréſolution, ſoit pour d'autres raiſons, ne ceſſoit de négocier la Paix avec le Roy de France; elle ſe traitoit à Rome par les Ambaſſadeurs de ce Prince, & en France par l'Ambaſſadeur d'Ecoſſe & par (*b*) l'Evêque de Tivoli, Nonce Apoſtolique. Jule négocioit dans le même tems, une ligue avec le Roy d'Arragon, & les Ventiens contre les François. Ce fut alors qu'il engagea les Siennois à reſtituer Montepulciano aux Florentins, non par amitié pour ceux-ci, mais parce que leur Tréve étant ſur le point d'expirer, il craignoit qu'ils ne fiſſent venir des Troupes Françoiſes en Toſcane pour reprendre cette Place. Il avoit eu même ſi peu d'envie que les Florentins euſſent Montepulciano, que pour les en empêcher, il avoit envoyé à Sienne cent Hommes d'armes, commandés par Jean Vitelli, qu'il avoit pris à ſon ſervice en commun avec les Siennois, & Guy Vaina avec cent Chevaux-Legers. Mais ayant fait refléxion que plus la Place feroit de réſiſtance aux Florentins, plus ils ſeroient diſpoſés à demander les ſecours de la France, il voulut ôter au Roy cette occaſion d'envoyer des Troupes dans un Pays ſi voiſin de Rome. Pandolphe Petrucci, plein de la même crainte, dans laquelle il étoit, adroitement entretenu par les Florentins, hata lui-même cette reſtitution.

Comme les moindres Affaires, ſont la plûpart du tems auſſi épineuſes que les plus importantes, la reſtitution de Montepul-

(*a*) San-Severino, & Bayeux.

(*b*) Camille Leonini, il avoit ſuccedé à ſon oncle dans cet Evêché le 3 d'Août 1509. Il mourut à Rome fort eſtimé en 1527.

1511. ciano occaſionna une négociation de pluſieurs jours. Pandolphe, pour ne pas s'attirer la haine des Siennois, vouloit que les choſes fuſſent préparées de maniere, que le Peuple fût perſuadé qu'il n'y avoit que ce moyen d'éviter la guerre, & de ſe conſerver en bonne intelligence avec le Pape. Ils vouloient tous deux que cette reſtitution engageât les Florentins à faire une Ligue offenſive avec les Siennois. Mais ils craignoient que s'il tranſpiroit la moindre choſe de cette intrigue à Montepulciano, cette Ville n'ouvrît d'elle-même ſes Portes aux Florentins, pour gagner leur bienveillance, & que ceux-ci n'ayant plus rien à deſirer, ne vouluſſent plus entendre parler de la Ligue. C'eſt pourquoi Jean Vitelli entra dans cette Place, & le Pape y envoya (*a*) Jacque Simonetta, Auditeur de Rote, qui fut Cardinal quelques années après. Ce dernier fut chargé de ménager l'Affaire; & il y réuſſit ſi bien, que la Ligue fut conclue pour 25 ans, dans le même-tems que Montepulciano fut rendu aux Florentins; ceux-ci accorderent un Pardon général aux Habitans, & confirmerent les anciens Priviléges de la Ville par la médiation de Simonetta.

IV. Suite de la guerre contre les Venitiens.

Quelques mois s'étoient écoulés preſque dans l'inaction de la part de Troupes de l'Empereur & de l'Armée Venitienne; les Allemans réduits à un petit nombre & ſans argent ſe contentoient de conſerver Verone; & les Venitiens trop foibles pour aſſiéger cette Place, ſe tenoient poſtés entre Soavé & Lonigo, d'où ils allerent brûler pendant la nuit une grande partie des bleds du Veronéſe, en-deçà & au-delà de l'Adige; mais ayant été chargés dans leur retour, ils perdirent trois cens hommes de pié. Les choſes changerent de face quand on apprit que la Palice s'avançoit vers Verone, à la tête de douze cens Lances & de huit mille hommes d'Infanterie. Alors les Venitiens ſe retirerent vers Vicence & Legnago dans un poſte avantageux. Les eaux qui l'environnoient & les Foſſés que les Troupes creuſérent autour, en firent une eſpéce d'Iſle; mais ils ne s'y crurent pas long-tems en ſûreté: Car la Palice s'étant mis en Campagne avec les Allemans, dès qu'il fut arrivé à Verone avec une partie de ſes Troupes, l'Armée Venitienne reprit le chemin de Lonigo preſque en déroute. La même frayeur leur faiſant enſuite abandonner Vicence, toutes les autres Places & le Poleſine de Rovigo, qui

(*a*) Il fut fait Cardinal par Paul III.

étoit ſucceſſivement pillé par les Venitiens & le Duc de Ferrare, ils ſe jetterent partie dans Padoue & partie dans Treviſe; la jeune Nobleſſe Venitienne accourut pour défendre ces deux Villes. Lonigo fut mis au pillage, & Vicence toujours déſolée par les plus forts, ouvrit ſes Portes. 1511.

Mais toutes ces conquêtes n'étoient rien, tant que Padoue & Treviſe reſtoient au pouvoir des Venitiens, parce qu'auſſitôt que les Troupes de France s'étoient retirées, ils reprenoient ſans peine, à la faveur de ces deux Places, tout ce que les Allemans avoient conquis ſur eux. C'eſt pourquoi la Palice s'arrêta pluſieurs jours à Ponté Barberano attendant, ouque l'Empereur ſe rendît à l'Armée, ou qu'il fît ſçavoir ſes deſſeins. Il étoit entre Trente & Roveré, où il paſſoit le tems à la Chaſſe, ſelon ſa coutume; il envoyoit delà quelques Troupes à l'Armée, promettant de venir à Montagnana, & propoſant tantôt le ſiége de Padoue, tantôt celui de Treviſe & tantôt l'attaque de Rome. Sa legéreté le promenoit ſans ceſſe de projets en projets, que ſon extrême indigence rendoit tous impoſſibles; mais le dernier ſouffroit encore de plus grandes difficultés que les deux autres. Il lui paroiſſoit peu convenable & peu sûr d'aller à cette expédition avec tant de Troupes Françoiſes; d'ailleurs il étoit à craindre, qu'en éloignant l'Armée, les Venitiens n'attaquaſſent Verone; & par cette raiſon il falloit y laiſſer une nombreuſe Garniſon: Enfin le Roy de France faiſoit difficulté de laiſſer aller ſes Troupes ſi loin du Milanès; parce qu'il n'eſpéroit preſque plus de regagner les Suiſſes, qui outre leur affection pour le Pape, avoient ouvertement déclaré à l'Ambaſſadeur de France, qu'ils s'oppoſeroient à la ruine des Venitiens en faveur des liaiſons de cette République avec les Cantons.

Enfin les grands deſſeins de l'Empereur aboutirent, ſelon ſa coutume, à quelques expéditions peu dignes de la Majeſté de l'Empire. Après avoir envoyé à l'Armée un renfort de trois cens hommes d'armes Allemans, ſans néanmoins diſcontinuer de négocier avec les Ambaſſadeurs de Veniſe, il fit venir la Palice à Longara près de Vicence, enſuite à Santa Croce, & il le pria d'aller ſe ſaiſir du Pas de Caſtelnuovo au-deſſous de la Scala, vers le Frioul, à vingt milles de Feltro, pour lui faciliter le paſſage par cet endroit. La Palice s'étant avancé à Montebellona, qui eſt à dix milles de Treviſe, envoya cinq cens Chevaux & deux

mille Hommes d'Infanterie pour ouvrir ce défilé, dont ils s'emparerent en effet, après quoi ils allerent à la Scala.

1511. Cependant les Chevaux-Legers des Venitiens, qui couroient tout le Pays ſans obſtacle, défirent auprès de Maroſtica environ ſept cent Hommes de pié & quelques Chevaux, François & Italiens. Ces Troupes pour ſe rendre ſans péril à l'Armée, alloient de Verone à Soavé, où elles devoient joindre trois cens Lances Françoiſes, qui ayant ſuivi la Palice, attendoient là ſes ordres. Au commencement de l'Action, les François eurent l'avantage, & ils firent même priſonnier le Comte Guy Rangoni; mais les Payſans étant accourus en grand nombre au ſecours des Venitiens, la Victoire ſe déclara pour ces derniers. Environ quatre cens Hommes de pié François furent tués, & Maugiron & Richemar deux de leurs Capitaines, demeurerent priſonniers.

Le Roy de France voyant que les effets ne répondoient pas aux promeſſes de l'Empereur, quitta le Dauphiné où il avoit ſéjourné quelque tems, & retourna à Blois. Maximilien ayant réſolu de ne pas aller à l'Armée, reprit le chemin de Trente, bien loin de ſoumettre tout ce que les Venitiens poſſédoient dans le Continent, Rome & l'Etat Eccléſiaſtique. Il ſe contenta d'envoyer les Allemans dans le Frioul & dans le Treviſan, uniquement pour tirer des Contributions de ces deux Pays. Il propoſa à la Palice de s'en approcher pour appuyer l'Armée, & de mettre deux cens Lances dans Verone, où la Peſte faiſoit de grands ravages. Il lui repréſenta qu'ayant beſoin de ſes Troupes dans le Frioul, il ne pouvoit laiſſer dans cette Ville que les Garniſons des Fortereſſes. La Palice conſentit à ſa demande; & après que d'Aubigny qui commandoit les trois cens Lances, qui étoient à Soavé, l'eût joint, il alla ſe poſter ſur la Riviere de la Piavé. Les Impériaux laiſſerent deux cens Chevaux à Soavé, pour aſſurer davantage Verone; mais ils y furent ſi peu ſur leurs gardes, qu'une nuit ils furent tous tués ou pris par un parti Venitien de quatre cens Chevaux-Legers, & d'autant de Fantaſſins.

Pendant toute cette année, le Frioul, l'Iſtrie, Trieſte & Fiumé furent continuellement déſolés par terre, & même du côté de la mer par de petits Bâtimens, ces malheureuſes Provinces étant ravagées tour à tour par les deux Partis. Dès que l'Armée

l'Armée Allemande ſe préſenta devant Udine, Capitale du Frioul, les Officiers Venitiens qui y faiſoient leur ſéjour, prirent honteuſement la fuite; la Ville ainſi abandonnée ouvrit ſes Portes ſur le champ. Toute la Province ſe rendit avec la même rapidité, chaque Place donnant de l'argent ſelon ſon pouvoir pour ſe racheter du pillage: il ne reſtoit plus aux Venitiens que Gradiſca, ſituée ſur la Riviere de Liſonzo; Louis Moncenigo, Provéditeur du Frioul, la défendoit avec trois cens Chevaux & beaucoup d'Infanterie. Elle ſoutint l'éfort du Canon, & réſiſta même à un premier Aſſaut; mais la Garniſon voulut abſolument ſe rendre, & le Provéditeur demeura Priſonnier. 1511.

Après l'Expédition du Frioul, les Impériaux vinrent rejoindre la Palice, qui étoit campé à dix milles de Treviſe; & ils s'approcherent enſemble de cette Ville, parce que l'Empereur demandoit inſtamment qu'on tentât de l'emporter: mais ils la trouverent ſi bien fortifiée de tous côtés, & ils avoient ſi peu de Pionniers & de munitions, que perdant toute eſpérance de réuſſir, ils ſe retirerent. Peu de jours après, la Palice retourna dans le Milanès par ordre du Roy, qui craignoit plus que jamais le reſſentiment des Suiſſes. Les Albanois des troupes Venitiennes furent ſans ceſſe à ſa pourſuite, eſpérant de l'entamer au paſſage de la Brenta & de l'Adige; mais il fit ſa route ſans aucune perte, & enleva même les Bagages de deux cens Chevaux Venitiens qu'il trouva logés hors de Padoue, & fit priſonnier Pierre de Longhera qui les commandoit.

Son départ chagrina beaucoup les Allemans: n'ayant pu obtenir de lui qu'il laiſſât encore trois cens Lances à Verone, ils furent obligés de s'y retirer pour garder cette Ville, abandonnant tout ce qu'ils avoient conquis durant cette Campagne. Auſſi-tôt les Troupes Venitiennes, dont Jean-Paul Baglioné étoit Général depuis la mort de Luce Malvezzi, reprirent Vicence; enſuite étant entrées dans le Frioul, elles recouvrerent tout le Païs, excepté Gradiſca, qu'elles attaquerent inutilement. D'un autre côté, quelques Milices du Tirol prirent Cadoré, & pillerent (*a*) Bellona preſque dans le même tems.

(*a*) Il n'y a point de Ville de ce nom dans le Tirol ni aux environs. C'eſt apparemment *Belluno*, Capitale d'un petit Pays, appellé le *Belluneſe*, qui eſt entre la Marche-Treviſane, le Frioul, & le Comté de Tirol.

1511. Ainſi toutes les opérations de cette Campagne, ſe réduiſirent à quelques legers ſuccès & de peu de durée, ſans aucun avantage ſolide; la réputation de l'Empereur en ſouffrit beaucoup, tandis que celle des Venitiens en fut conſidérablement augmentée. En effet après avoir eû ſur les bras pendant deux ans les Armées de l'Empereur & du Roy de France, cette République tenoit encore ſur pié le même nombre de Troupes, & n'avoit preſque rien perdu de ſes Etats: mais quelque honte & quelque déſavantage qu'il eût pour Maximilien, les affaires du Roi de France en ſouffroient bien davantage. Car tandis qu'aveuglé par la fauſſe crainte de l'agrandiſſement de l'Empereur, ou par ſon imprudence, qui lui cachoit le péril auquel il s'expoſoit, peut-être même par ſon avarice plus forte chez lui que toutes ſortes de conſidérations, il ne donnoit point à Maximilien les ſecours néceſſaires pour accabler ſes Ennemis, il le mit dans une eſpéce de néceſſité de prêter l'oreille à ceux qui le preſſoient ſans ceſſe de rompre avec lui. Par ce moyen il laiſſa aſſez de forces aux Venitiens, pour pouvoir accroître celles de ſes Ennemis en ſe joignant à eux.

V. L'Empereur ſe refroidit par rapport au Concile de Piſe.

L'Empereur commençoit déja à donner quelques marques de ſon changement, & particuliérement à l'égard du Concile. Il avoit témoigné moins d'ardeur depuis la convocation de celui de Latran, & il n'avoit envoyé à Piſe, ni Prélats Allemans, ni Commiſſaires de ſa part; quoique le Roy de France eût déja nommé vingt-quatre Evêques pour y aſſiſter au nom de l'Egliſe Gallicane, & eût donné ordre à tous les autres Prélats du Royaume de s'y rendre auſſi en perſonne, ou d'y envoyer leurs Procureurs. Soit que l'Empereur voulut excuſer ſon retardement, ſoit qu'en effet il déſirât que le Concile ne ſe tînt pas à Piſe, il demanda qu'il fut transféré à Mantoue, ou à Verone, ou à Trente, pour la plus grande commodité des Evêques d'Allemagne, & parce qu'il vouloit, diſoit-il, s'y trouver en perſonne. Cette propoſition qui déplut à tous les membres du Concile par pluſieurs raiſons, ne fut approuvée que du Cardinal Ste Croix, qui brûlant du deſir d'être Pape, n'avoit excité toute cette brouillerie, que dans ces vûes d'ambition, qu'il eſpéroit de faire réuſſir par la protection de l'Empereur, ſur lequel il comptoit beaucoup. Néanmoins tous les Prélats étant également perſuadés, que le Concile ne pouvoit ſe ſoutenir qu'à l'abri

de l'autorité de Maximilien, ils lui dépêcherent en commun le Cardinal de San-Severino, pour le ſupplier de faire partir ſes Evêques & ſes Commiſſaires, ſuivant ſes promeſſes réitérées & pour lui donner parole, que dès que le Concile auroit été ouvert, on le transféreroit par-tout où il voudroit. San-Severino devoit lui repréſenter que cette démarche faite avant l'ouverture de l'Aſſemblée pourroit nuire à l'intérêt commun, ſur-tout parce qu'il importoit infiniment de prévenir le Pape. Galeas de San-Severino qui plus heureux que Ludovic Sforce ſon premier Maître, avoit été honoré par le Roy de France de la (*a*) charge de Grand Ecuyer, accompagna le Cardinal ſon frere, pour faire au nom de ce Prince les mêmes inſtances à l'Empereur : mais le principal but de ſon voyage étoit de raſſurer par des offres avantageuſes, l'eſprit de Maximilien, dont l'inconſtance donnoit de terribles inquiétudes au Roy. 1511.

Louis n'avoit pourtant pas perdu toute eſpérance de faire la Paix avec le Pape. Elle avoit été négociée à Rome par les Cardinaux de Nantes & de Strigonie, & en France, par l'Evêque de Murray & par celui de Tivoli ; le Pape avoit même envoyé à ſon Nonce les Pouvoirs néceſſaires pour conclure : mais il y avoit inſéré des modifications, qui faiſoient ſoupçonner que ſes intentions n'étoient pas auſſi ſincéres qu'elles le paroiſſoient, ſur-tout le Roy n'ignorant pas que dans le même tems il avoit des négociations oppoſées avec pluſieurs autres Puiſſances.

VI. Maladie du Pape.

Il arriva alors au Pape un accident qui auroit mis fin à toutes ſes intrigues, & qui eût étouffé la ſemence des maux qu'elles alloient produire, s'il eût eu de plus grandes ſuites. Il tomba malade le 17 d'Août, & quatre jours après il fut tellement abbatu par ſon mal, qu'on le crût mort pendant quelques heures. Le bruit de ſa mort ſe répandant de toutes parts, pluſieurs Cardinaux ſe mirent en chemin pour venir à Rome, & entr'autres, ceux qui avoient convoqué le Concile. On vit alors dans cette Capitale les troubles, qui ſuivent ordinairement la mort des Papes, & même de beaucoup plus grands ; car (*b*) Pompée Colon-

(*a*) Il fut fait grand Ecuyer en 1506. à la Place du Seigneur d'Urfé.

(*b*) Il avoit ſuccédé dans l'Evêché de Rieti au Cardinal Jean Colonne ſon Oncle, le 6 d'Octobre 1508. Jule pour toute punition ſe contenta de ne lui point donner le Chapeau qu'il lui deſtinoit avec la Légation de Bologne. Mais Pompée étant entré depuis dans une Conjuration contre Jule, ce Pape le dépouilla de ſon Evêché dans un Conſiſtoire public, le 29 Octobre 1512. & nom-

ne, Evêque de Rieti & Antime Savelli, jeunes gens de la pre-
1511. miere Nobleſſe de la Ville, aſſemblerent le Peuple au Capitole, & tâcherent de le ſoulever, & de l'exciter par des diſcours ſéditieux, à ſe mettre en liberté. Ils diſoient: (a) » Que le Peuple » Romain, autrefois Maître du monde entier, avoit gémi aſſez » long-tems dans l'oppreſſion & dans la ſervitude. Que ſa ſou- »miſſion avoit pu s'excuſer en quelque façon dans les ſiécles » paſſés, où Rome uniquement par déférence pour la Religion, »avoit ſubi volontairement l'aimable joug de la Piété chré- » tienne & obéi à des Prêtres reſpectables par des mœurs pures, » & des Miracles ſans nombre. Mais aujourd'hui quelles Ver- » tus dans leurs Succeſſeurs pouvoient excuſer la honte de leur »être aſſervi? Etoit-ce l'intégrité de leurs mœurs, la ſainteté » de leurs exemples, ou enfin les prodiges qu'ils opéroient? Il n'y » avoit point au monde d'hommes plus corrompus & plus vi- » cieux, & le ſeul Miracle qui ſe fît encore en leur faveurs, étoit » que la Juſtice de Dieu tolerât ſi long-tems toutes leurs abomi- » nations. Eſt-ce donc, ajoutoient-ils, la force des Armes, qui ſou- »tient ce pouvoir? Sont-ce les talens & l'habilité de ces Tyrans, » ou leur application à maintenir la Majeſté du Pontificat? Mais » y a-t'il des hommes plus ennemis du travail, de l'étude & des » fatigues de la guerre, plus eſclaves de la moleſſe & du repos, & » qui ſoient moins touchés de la dignité & de l'intérêt de leurs » Succeſſeurs. Ils dirent encore qu'il n'y avoit que deux Puiſſan- » ces dans le monde, ſçavoir, celle des Papes, & celle des Sou- » dans du Caire, qui ſe reſſemblaſſent, en ce que la dignité du » Prince & le rang des Mammelus n'étant point héréditaires, » ils paſſent toujours à des familles étrangéres; mais que l'eſcla- » vage des Romains étoit beaucoup plus honteux que celui de » l'Egypte & de la Sirie: car au moins ces Provinces obéiſ- » ſoient à des hommes belliqueux, endurcis à la fatigue, & qui » ne connoiſſoient point la moleſſe; au lieu que les Romains ram- » poient devant des Maîtres effeminés & perdus de débauche,

ma le Cardinal de Nantes pour Adminiſtrateur de cette Egliſe. Dans la ſuite Leon X. l'y rétablit, & le fit Cardinal. Il réſigna l'Evêché de Rieti à Scipion Colonne ſon neveu en 1520. mais il en poſſéda pluſieurs autres, ſçavoir de Catane, d'Acerra, d'Aquila, d'Averſe & de Mont-Real. Il mourut Vice-Roy de Naples le 28 de Juin 1532.

(a) Ce Diſcours a été ſupprimé dans preſque toutes les Editions de l'Hiſtoire de Guichardin.

„ Etrangers, & dont ſouvent la baſſeſſe de mœurs égaloit l'ob-
„ ſcurité de la naiſſance. Qu'il étoit tems de ſortir d'un ſi lâche 1511.
„ engour diſſement, & de ſonger que le nom *Romain* qui releve
„ l'éclat, de la Vertu dans ceux qui le portent, ne ſert qu'à
„ augmenter leur opprobre & leur infamie, lorſqu'ils oublient
„ la gloire de leurs Ancêtres. Et qu'enfin la mort du Pape, la
„ diſcorde qui regnoit alors entre les Cardinaux, la diviſion des
„ Puiſſances, le trouble & la confuſion de l'Italie, la haine de
„ tous les Princes pour la tyrannie des Prêtres, offroient aux Ro-
„ mains une occaſion favorable de briſer un joug ſi honteux &
„ de rétablir la liberté dans Rome.

Cependant le Pape revint de ſa foibleſſe, & ſe trouve un peu ſoulagé le lendemain ; quoiqu'il y eût encore plus à craindre qu'à eſpérer pour ſa vie, il aſſembla les Cardinaux en forme de Conſiſtoire ; il avoit réſolu avant ſa maladie d'obſerver les formalités juridiques dans l'abſolution de l'aſſaſſinat commis par ſon neveu ; mais n'ayant pas aſſez de tems pour cela, il la lui donna dans cette Aſſemblée comme à un pénitent, à l'égard duquel il uſoit d'indulgence. Il recommanda auſſi au ſacré Collége de procéder canoniquement à l'Election de ſon Succeſſeur ; & voulant empêcher qu'on employât à l'avenir les moyens qui avoient procuré ſon exaltation, il fit publier une Bulle, qui ſoumettoit des peines terribles ceux qui ſe feroient élire par argent ou par d'autres voyes illicites. Ce même Décret annulloit toute Election où il y auroit Simonie ; Jule donnant ainſi lui-même au premier Cardinal qui voudroit l'attaquer, des armes sûres pour le faire avec ſuccès : il avoit fait cette Conſtitution, dès le tems qu'il étoit à Bologne, indigné contre certains Cardinaux, qui ſe ménageoient déja ouvertement les ſuffrages des autres pour regner après ſa mort. Depuis, ſa ſanté ſe rétablit de jour en jour, ſoit par la force de ſon tempérament, ſoit que dans ſa colére Dieu voulût attirer par ſon moyen ſur l'Italie de plus grands maux que ceux qu'elle avoit déja ſoufferts ; quoiqu'il en ſoit, ce ne fut point aux Médecins qu'il dut ſa guériſon ; car il ne ſuivoit en rien leurs avis, & il mangeoit dans le plus fort de ſa maladie, des fruits crus, & tout ce qu'ils lui défendoient comme contraire à ſon mal.

VII. Il négocie en même tems

Jule ne fut pas plûtôt hors de danger, qu'il reprît ſes premieres intrigues. Il continua à négocier en même tems la Paix avec

1511. la Paix avec le Roy de France, & une Ligue offenſive contre lui.

Louis XII., & une Ligue offenſive avec le Roy d'Arragon & les Venitiens contre la France; la raiſon de cette conduite oppoſée étoit, que ſon humeur martiale étoit quelquefois combattue par la réflexion.

Jule haiſſoit depuis long-tems le Roy de France; d'ailleurs il ſentoit bien que la Paix ne lui procureroit pas tous les avantages qu'il vouloit obtenir : Enfin les inſtances du Roy d'Arragon le faiſoient pencher vers la guerre. Ce Prince craignoit ſur-tout alors que Louis XII. après s'être reconcilié avec Jule, n'attaquât le Royaume de Naples à la premiere occaſion. Cette appréhenſion l'excitoit à diſſuader de tout ſon pouvoir le Pape de faire la Paix. Afin même de donner plus de poids à ſes conſeils, outre la premiere Flote qu'il avoit fait paſſer d'Afrique en Italie avec Pierre Navarre, il en avoit encore envoyé une autre d'Eſpagne, ſur laquelle on diſoit qu'il y avoit cinq cens Hommes d'Armes, ſix cens (*a*) Genetaires, & trois mille Hommes d'Infanterie; ces nouvelles forces jointes aux autres formoient une Armée redoutable par le nombre & par la valeur.

Cependant le Roy d'Arragon toujours plein d'artifice diſoit, qu'il auroit préféré de faire la guerre aux Maures : Que ſans conſidérer ſon intérêt particulier, il n'avoit eu en cette occaſion d'autre motif que ſon attachement pour le S. Siége; qu'au reſte, ne pouvant pas lui ſeul entretenir ſes Armées, il falloit que le Pape & les Venitiens y contribuaſſent, & pour les y obliger par la crainte, ſes Troupes qui étoient toutes débarquées dans l'Iſle de Capri voiſine de Naples, feignoient de mettre à la voile pour l'Afrique; mais le Pape ne pouvoit ſe réſoudre à lui accorder ſes demandes exceſſives, ni ſouffrir ſes artifices, qui lui étoient d'autant plus ſuſpects, qu'il n'ignoroit pas que ce Prince entretenoit toujours des liaiſons avec Louis XII. & lui donnoit de grandes eſpérances. Il ſçavoit bien que les Venitiens lui obéiroient aveuglément, mais il n'ignoroit pas auſſi qu'ils étoient extrêmement affoiblis, & que ſi la choſe dépendoit d'eux, ils ſe borneroient pour le préſent à la défenſe de leurs Places, ſans entreprendre une guerre onéreuſe, qu'ils n'étoient pas en état de ſoutenir. Il ſe flatoit que les Suiſſes, dont la plus grande partie étoit contraire à Louis XII. pour-

(*a*) Cavalerie-Legere de ce tems-là.

soient se déclarer contre lui ; mais il hésitoit à s'exposer à tant de périls sur cette espérance incertaine ; n'ignorant pas sur-tout que leurs négociations avec ce Prince n'avoient pas été entierement rompues, & qu'un grand nombre des Principaux de la Nation, auſquels l'Alliance de France étoit fort utile, travailloient de tout leur pouvoir à la faire renouveller dans la prochaine Diéte. D'ailleurs, il avoit plus à crainde qu'à espérer de la part de l'Empereur ; à la vérité, le Roy Catholique pressoit vivement ce Prince, naturellement ennemi des François, de rompre avec la France. Mais auſſi Jule n'ignoroit'il pas que Louis XII. venoit de lui faire tout récemment des offres considérables, pour l'engager à faire la guerre aux Venitiens & à l'Egliſe. Ces offres étoient beaucoup plus avantageuſes que tout ce qu'on auroit pû lui proposer d'ailleurs, & rien n'étoit plus facile au Roy que de les effectuer. Enfin, ſi Maximilien & Louis venoient à s'unir de bonne foy, leur intelligence rendroit le Concile bien plus à craindre pour Jule, & s'ils joignoient à l'argent de l'un, & aux forces de tous les deux, tous les avantages qu'ils pouvoient retirer de la ſituation de leurs Etats, comment pouvoit-il ſe flater de leur réſiſter, lui qui avoit bien de la peine à ſe défendre contre les ſeules forces de la France. 1511.

VIII. Il excite le Roy d'Angleterre à faire la guerre à Louis XII.

Mais ce qui le raſſuroit contre ces craintes, étoit l'eſpérance d'engager le Roy d'Angleterre à porter la guerre en France. L'Autorité du S. Siége étoit fort grande alors dans cette Iſle, & il employoit ce nom reſpectable pour exciter Henri VIII. à le ſecourir contre le Roy de France, qu'il traitoit d'Oppreſſeur de l'Egliſe, & d'Uſurpateur de ſes Biens. D'ailleurs ce Prince en étoit ſollicité par le Roy Catholique (*a*), ſon beau Pere. Ces deux motifs étoient encore moins puiſſans ſur l'eſprit de l'Anglois, que la haine nationale contre les François, & le deſir de faire revivre la gloire que ſes Prédéceſſeurs avoient acquiſe en France. En effet, ils avoient porté le Titre de *Rois de France* : & l'on avoit vû long-tems ſous leur obéiſſance la Guyenne & la Normandie, deux grandes & riches Provinces de ce Royaume, qu'ils avoient abbatu par de longues guerres & où la Victoire les avoit toujours ſuivis. A la (*b*) Bataille de Poitiers, ils avoient fait priſonnier le-

(*a*) Henri VIII. Roy d'Angleterre avoit épouſé Catherine d'Arragon, veuve d'Artus ſon frere aîné, & fille de Ferdinand & d'Iſabelle Roy d'Eſpagne.

(*b*) Donnée le 19 de Septembre 1356.

Roy Jean avec (a) deux de ſes fils, & pluſieurs grands Seigneurs.
1511. Enfin ils avoient été maîtres de Paris & de la plus grande partie de la France. Henri V. en auroit achevé la Conquête, ſi la mort ne l'avoit pas ſurpris dans la fleur de l'âge & au milieu de ſes Victoires. Le ſouvenir de tant de triomphes étoit un puiſſant éguillon à un jeune Roy, fier des Tréſors immenſes que ſon Prédéceſſeur lui avoit laiſſés, & qui n'avoit encore vû que des proſpérités dans ſa Maiſon. Il ſe laiſſoit donc entraîner à cette ardeur malgrè les conſeils de ſon Pere, qui en mourant lui avoit recommandé ſur-tout de vivre en Paix avec la France, l'aſſurant que c'étoit le ſeul moyen d'affermir le Trône & le repos des Rois d'Angleterre.

Si Henri VIII. déclaroit la guerre à la France, Louis devoit ſe trouver dans un extrême embarras ; car il auroit eu à défendre ſes propres Etats contre les Anglois, que le ſouvenir du paſſé rendoit redoutable aux François. Néanmoins le Pape ne pouvoit compter bien sûrement ſur cette eſpérance, attendu le peu de fond qu'il y avoit à faire ſur les promeſſes des *Barbares*, & vû l'éloignement des lieux.

IX. Imprudente ſécurité du Roi de France.

D'un autre côté le Roy de France ne ſe préparoit qu'avec une extrême répugnance à faire la guerre à l'Egliſe ; & il ſouhaitoit la Paix avec ardeur, tant pour éviter l'inimitié du Pape, que pour ſe délivrer des importunités de l'Empereur, & de la néceſſité d'y ſatisfaire. Comme il n'avoit imaginé le Concile de Piſe, que pour intimider Jule & l'amener à la Paix, il n'auroit pas eu de peine à s'en déſiſter, pourvû qu'on pardonnât aux Cardinaux & à ceux qui y avoient adheré. Mais la reſtitution de Bologne, que le Pape exigeoit, ſouffroit beaucoup plus de difficultés. Cette Place par ſa ſituation, étoit fort commode pour contenir Jule, ce que Louis jugeoit néceſſaire, y ayant toute apparence que le Pape n'accepteroit la Paix que pour éloigner le double peril où l'expoſoit le Concile & la Guerre, & qu'il la romproit à la premiere occaſion. Le Roy ſe flatoit de raſſurer l'Empereur par ſes offres ; voyant ſur tout que ce Prince continuoit à traiter avec lui de leurs Affaires communes, & lui conſeilloit même de ne pas conſentir à la reſtitution d'une Place auſſi importante que Bologne. A l'égard des Rois d'Arragon & d'Angleterre, il ne s'en défioit pas abſolument, quoiqu'il

(a) Il n'y en eut que Philippe Duc de Bourgogne qui fut pris.

n'ignorât

n'ignorât pas les démarches de l'un, & les bruits qui couroient des deſſeins de l'autre. A la vérité leurs Ambaſſadeurs après avoir parlé comme amis & comme Médiateurs l'avoient enſuite preſſé avec une ſorte de hauteur, d'envoyer les Cardinaux & les Prélats François au Concile de Latran, & de permettre que Bologne fut reſtituée à l'Egliſe; mais raſſuré par ſes propres Miniſtres ſur le compte de Henri VIII. qui feignoit de vouloir entretenir ſon Alliance, il ne croyoit pas que l'Angleterre dût ſe déclarer contre lui. Enfin l'artifice de l'Eſpagnol étoit ſi ſéduiſant que Louis donnoit plus de créance à de vaines promeſſes qu'à des faits palpables & ſenſibles, & qu'il ſe flatoit que Ferdinand ne ſe joindroit pas ouvertement à ſes Ennemis. 1511.

X. Il rejette l'occaſion de ſe reconcilier les Suiſſes

Le Roy de France ſe trompant ainſi lui-même par ces frivoles eſpérances, rejetta une ſeconde fois l'occaſion de ſe reconcilier avec les Suiſſes. Ceux de cette Nation qui étoient attachés à ſes intérêts, lui mandoient que la choſe étoit facile, pourvû qu'il augmentât les Penſions; mais il le refuſa avec hauteur, diſant qu'il ne vouloit pas être mis à contribution; & employant la rigueur & la dureté où la douceur auroit été néceſſaire, il défendit de laiſſer ſortir des vivres du Milanès pour la Suiſſe, dans l'eſpérance que la diſette, où ce Pays ſtérile par lui-même, alloit être expoſé, forceroit cette Nation à renouveller Alliance ſur l'ancien pié.

XI. Ouverture du Concile *de Piſe*.

Cependant le premier de Septembre, marqué pour l'Aſſemblée du Concile de Piſe arriva; les Procureurs que les Cardinaux y avoient envoyés, firent en leur nom les cérémonies de l'Ouverture. Le Pape fut dans une colére extrême contre les Florentins, parce qu'ils avoient permis qu'on tint dans leurs Etats le *Conciliabule*, (c'eſt ainſi qu'il l'appelloit toujours); & il mit en interdit les Villes de Florence & de Piſe, en vertu de la Bulle de Publication du Concile de Latran, par laquelle il déclaroit excommuniés, & ſoumis à toutes les peines portées par les Canons contre les Hérétiques & les Schiſmatiques, tous ceux qui favoriſoient le Conciliabule de Piſe. Il les menaça de leur faire la guerre; & il donna au Cardinal de Médicis la Légation de Perouſe, & enſuite celle de Bologne vacante par la mort du Cardinal de Reggio, qui arriva dans ce tems-là; afin qu'un de leurs Bannis, placé avec tant d'autorité, ſi près de leurs Frontieres, fit naître des troubles parmi eux.

XII. Le Pape met Piſe & Florence en interdit.

1511. La Ville de Florence y étoit alors très-disposée; Car outre que quelques personnes souhaitoient le retour des Medicis, il regnoit entre les principaux Citoyens des divisions & des haines causées par la grandeur & l'autorité du Gonfalonier, que l'ambition & la jalousie rendoient odieux à plusieurs; d'autres qui étoient mécontens de ce Magistrat, disoient que s'attribuant plus de pouvoir qu'il ne convenoit peut-être à sa dignité, il ne laissoit presque aucune part dans les affaires à ceux qui méritoient d'y entrer, & que le Gouvernement ne dépendant que du Gonfalonier, & de l'Assemblée du Peuple, il manquoit entre ces deux extrêmités un milieu nécessaire dans toute sage République. Ils vouloient donc qu'il y eût un Sénat, qui tempérât ces deux autorités, & qui étant composé des premiers de la Ville, leur donnât le moyen de jouir d'un rang distingué dans leur Patrie: ils ajoutoient que le Gonfalonier, qui avoit été élû principalement pour faire ce choix, s'en éloignoit entierement par l'envie de dominer, ou sur des soupçons mal fondés. Ces plaintes, quoique raisonnables dans le fond, n'avoient point un objet assez important pour se diviser, puisque ces Florentins, sans être Sénateurs, tenoient un rang honnête, & qu'après tout rien ne se concluoit sans leur participation: cependant elles furent l'origine & la source principale des maux que cette Ville essuya dans la suite. Les Ennemis du Gonfalonier, sçachant que ce Magistrat aussi-bien que le Cardinal de Volterre son frere étoient attachés au Roy de France, & qu'ils comptoient sur sa protection, s'opposoient de tout leur pouvoir à toutes les Délibérations favorables à ce Prince, & appuyoient au contraire les intérêts du Pape. Cette division affoiblissoit aussi la haine qu'on portoit aux Medicis, parce que les plus considérables de Florence, quoique toujours éloignés de consentir à leur retour, n'étoient plus si attentifs à les détruire, & à rompre les liaisons des autres avec cette Maison; ils paroissoient même disposés à les favoriser, par jalousie contre Soderin. Ainsi non seulement les véritables amis des Medicis, qui n'étoient pas fort considérables par eux-mêmes, commençoient à concevoir des espérances, pour le retour de cette maison, mais encore plusieurs jeunes gens de la Noblesse souhaitoient qu'il y eût une révolution par ce moyen, soit à cause du fâcheux état de leurs affaires, soit par des mécontentemens particuliers, soit enfin par le desir de s'élever.

XIII. Divisions dans la République de Florence.

Il y avoit déja quelques années que le Cardinal de Médicis fomentoit ces diſpoſitions dans Florence. Depuis la mort de Pierre ſon frere, dont le nom y étoit également redouté & odieux, il avoit affecté de ne ſe point mêler des affaires de cette République, & de n'aſpirer en aucune maniere à la grandeur paſſée de ſa maiſon. Il avoit toujours fait beaucoup d'accueil & de careſſes à tous les Florentins qu'il voyoit à Rome, & les avoit ſervis avec chaleur : Il ne témoignoit pas moins de bonne volonté, à ceux qui s'étoient déclarés ouvertement contre Pierre ; & rejettoit adroitement toute la haine de ce qui s'étoit paſſé ſur ce frere, comme ſi toutes ces injures étoient enſevelies avec lui. Cette conduite jointe à la réputation qu'il avoit à la Cour de Rome, d'être naturellement libéral, doux & poli envers tout le monde, lui avoient gagné pluſieurs Florentins : Ainſi ce ne fut pas ſans raiſon que le Pape, dans la vûe d'exciter des troubles à Florence, le chargea de la Légation de Bologne. 1511.

XIV. Les Florentins appellent au Concile.

Les Florentins appellerent de l'interdit au S. Concile de l'Egliſe Univerſelle, ſans néanmoins parler de Piſe, pour ne pas aigrir le Pape ; & ſuppoſant que cet appel ſuſpendoit l'effet de l'interdit, le Souverain Magiſtrat donna une Ordonnance, qui enjoignoit au Clergé des quatre principales Egliſes, d'y célébrer publiquement le Service Divin ; ce qui laiſſant à chacun la liberté de déférer à l'interdit, ou de le mépriſer, étoit un effet bien ſenſible des diviſions de la République.

Cependant les Ambaſſadeurs d'Arragon & d'Angleterre renouvellerent leurs inſtances auprès du Roy de France, l'aſſurant que le Pape feroit la paix, pourvu qu'on lui rendît Bologne, & que les Cardinaux à qui, diſoient-ils, Jule étoit dans la diſpoſition de pardonner, ſe rendiſſent au Concile de Latran. Le Roy, que la ſeule reſtitution de Bologne arrêtoit, répondit, que ce n'étoit point une Ville rebelle, dont il prenoit la défenſe ; puiſque Bologne reconnoiſſoit actuellement la Souveraineté de l'Egliſe, comme elle l'avoit reconnue durant pluſieurs années avant le Pontificat de Jule, qui devoit ſe contenter d'y jouir d'une autorité ſemblable à celle que ſes Prédéceſſeurs y avoient exercée ; qu'il avoit été forcé par l'inquiétude du Pape, & par ſon humeur martiale & turbulente, d'accorder ſa protection aux Bolonois, & qu'ainſi il

1511. y alloit de ſon honneur de la défendre avec autant d'ardeur que la Ville de Paris même : Que le Concile de Piſe avoit été propoſé & convoqué comme un moyen honnête & ſalutaire pour réformer les déſordres introduits dans l'Egliſe, & qu'on lui rendroit facilement ſon ancienne ſplendeur, ſi le Pape, ſans faire de ſchiſme, aſſiſtoit à ce Concile comme il convenoit.

XV. Ligue *de Rome*, entre le Pape, le Roy d'Arragon & les Venitiens, contre la France.

Cette réponſe acheva de déterminer le Pape à la guerre; c'eſt pourquoi n'écoutant plus que ſon ancienne animoſité, la paſſion de recouvrer Bologne, ſa colére, & la frayeur que lui cauſoit le Concile, il réſolut de ſigner (*a*) une Ligue avec le Roy Catholique & les Venitiens; il en preſſa la concluſion avec d'autant plus de vivacité, qu'il craignît d'être abandonné s'il diféroit, les Troupes Eſpagnols commençant déja à ſe rembarquer à Capri, pour faire voile, diſoient-elles, en Afrique.

La Ligue fut publiée le 5 d'Octobre, en préſence du Pape & de tous les Cardinaux qui étoient à la Cour de Rome, dans l'Egliſe de Santa-Maria del-Popolo. Le Traité portoit que cette Confédération tendoit principalement à conſerver l'unité de l'Egliſe, à la garantir du ſchiſme dont elle étoit menacée par le Conciliabule de Piſe, & à lui rendre la Ville de Bologne, & toutes les autres Places qui appartenoient médiatement ou immédiatement au S. Siége; ce qui regardoit Ferrare : Que les Alliés déclareroient la guerre à tous ceux qui s'oppoſeroient à quelqu'un de ces trois articles, ou qui tenteroient d'en empêcher l'exécution; ce qui déſignoit le Roy de France, & que pour cet effet, on mettroit ſur pié une groſſe Armée pour les chaſſer entiérement d'Italie : Que le Pape fourniroit 400 hommes d'Armes, 500 Chevaux-Legers, & 6000 Fantaſſins; les Venitiens, 800 hommes d'Armes, 1000 Chevaux-Legers, & 8000 hommes de pié; & le Roy d'Arragon, 1200 hommes d'Armes, 1000 Chevaux-Legers, & 10000 hommes d'Infanterie Eſpagnole, pour l'entretien deſquels le Pape & les Venitiens donneroient tous les mois chacun 20000 ducats : Qu'il en ſeroit actuellement avancé 80000; moyennant quoi ces Troupes ſe rendroient dans deux mois en Romagne, ou dans tout autre endroit dont les Alliés conviendroient : Que le Roy

(*a*) Les Confédérés donnerent à cette Ligue le nom de *Sainte*.

d'Arragon armeroit douze Galeres, & les Venitiens quatorze: Que Dom Raimond de Cardone, Catalan de Nation, & alors Viceroi de Naples, ſeroit Capitaine Général de l'Armée : Qu'en cas qu'on prit dans la Lombardie quelques Places qui euſſent appartenu aux Venitiens, on obſerveroit à l'égard de ces Villes la Déclaration du Pape, & cette Déclaration contenue dans un écrit particulier, portoit qu'elles leur ſeroient rendues. On laiſſa à l'Empereur & au Roy d'Angleterre la liberté d'acceder à la Ligue ; les Confédérés ſe flatoient d'engager enfin le premier à rompre avec la France ; à l'égard de Henri, ſon Miniſtre le Cardinal d'York, qui s'étoit trouvé à toutes les Conférences, avoit conſenti qu'on inſérât cet article dans le Traité. 1511.

La concluſion de la Ligue fut ſuivie de la mort de Jerôme Donato, Ambaſſadeur de Veniſe, qui avoit gagné les bonnes graces du Pape par ſa prudence & par ſon habileté, & qui par cette raiſon avoit été fort utile à ſa Patrie auprès de Sa Sainteté. Cette Ligue formée ſous le ſpécieux prétexte de délivrer l'Italie du joug des Etrangers, fut regardée différemment des uns & des autres, ſelon la diverſité des intérêts & des paſſions. Les uns éblouis par ce titre impoſant, donnoient des éloges magnifiques au Pape, pour avoir conçu un ſi noble deſſein, & ſi digne de la Majeſté du Chef de l'Egliſe. En effet, diſoient-ils, de quelle adreſſe n'a-t'il pas fallu ſe ſervir pour armer (*a*) les Barbares contre les Barbares, pour les engager à ſe détruire mutuellement, tandis que le ſang Italien ſera ménagé ; ils ajoutoient qu'après que l'une des deux Nations auroit épuiſé toutes ſes forces à chaſſer l'autre d'Italie, il ſeroit facile de la forcer à ſon tour d'abandonner ces Provinces.

D'autres qui raiſonnoient peut-être plus ſolidement, & qui ſans ſe laiſſer ſurprendre à l'apparence, conſideroient la choſe en elle-même, craignoient fort que cette guerre ne fût plus funeſte à l'Italie, que celles qui avoient attaqué ſa liberté : Quelle folie, diſoient-ils, de ſe flater que les armes Italiennes, ſans vigueur, ſans diſcipline, ſans réputation, ſans Chefs d'autorité, & ſurtout les Puiſſances d'Italie étant diviſées entr'elles, pourront chaſſer de ce pays un Prince Victorieux, qui, quand il manqueroit de toutes autres reſſources, aura toujours celle de ſe réunir

(*a*) Les Eſpagnols contre les François.

avec quelqu'un des Confédérés, pour la ruine commune de tous
1511. les autres ? Ils ajoutoient que bien loin que ces nouveaux troubles duſſent faire eſpérer que le Pape & les Venitiens réunis puſſent un jour chaſſer d'Italie les François & les Eſpagnols ; au contraire, il y avoit lieu de craindre que cette guerre n'y attirât encore d'autres Nations pour la piller : Qu'il ſeroit à deſirer pour ce malheureux pays, que la diviſion & l'imprudence de ſes Princes n'euſſent pas appellé les Etrangers à la ruine de leur Patrie : Mais qu'enfin, puiſque deux de ſes plus belles parties ſe trouvoient occupées par la France & l'Eſpagne, il étoit de ſon avantage que ces deux Puiſſances en demeuraſſent en poſſeſſion, juſqu'à ce qu'il plût à la bonté Divine d'en ordonner autrement : Qu'elles ſe ſerviroient de contrepoids l'une à l'autre, & qu'à la faveur de cet équilibre, les Provinces qui n'étoient pas encore aſſervies, conſerveroient leur liberté ; au lieu que ces deux Princes venant à ſe diſputer leurs conquêtes, le reſte de l'Italie ſeroit expoſé pendant ce tems-là au pillage, & à tous les malheurs de la guerre : Et qu'enfin, celui des deux qui demeureroit Vainqueur, la réduiroit dans une ſervitude encore plus dure.

Le Pape devenu plus fier & plus entreprenant par la concluſion de la Ligue, ne manqua pas auſſi-tôt après le terme marqué par le Monitoire contre les Cardinaux auteurs du Concile, d'aſſembler un Conſiſtoire avec beaucoup de cérémonie dans la Sale *des Rois*, & s'y étant rendu en habits Pontificaux, il déclara les Cardinaux de Ste Croix, de S. Malo, de Conſenza, & de (*a*) Bayeux déchus de la dignité de Cardinal, & ſoumis à toutes les peines portées contre les Hérétiques & les Schiſmatiques. En même tems il publia un Monitoire dans la même forme que le premier, contre le Cardinal de San-Severino, qu'il n'avoit pas encore attaqué.

XVI. Le Pape ſonge à attaquer d'abord les Florentins.

Il agiſſoit avec la même ardeur pour la guerre, & il ſollicitoit vivement la venue des Eſpagnols. Son deſſein étoit de ſe venger avant tout des Florentins, afin d'amener cette République au but des Confédérés par le rétabliſſement des Médicis ; & encore plus pour ſatisfaire ſa haine contre Pierre Soderin Gonfalonier, qu'il ſuppoſoit avoir été la ſeule cauſe de

(*a*) Il avoit apparemment publié un Monitoire particulier contre le Cardinal de Bayeux ; car il n'y avoit que les trois autres qui fuſſent compris dans celui dont il eſt parlé plus haut.

l'inviolable attachement des Florentins pour le Roy de France, & du conſentement qu'ils avoient donné pour la tenue du Concile à Piſe. 1511.

XVII. Subſides impoſés ſur le Clergé de Florence.

Ce deſſein du Pape ayant tranſpiré à Florence, on y ſongea à ſe mettre en état de défenſe ; & entre différens moyens qui furent propoſés, on dit que pour ſoutenir une guerre injuſte de la part de l'Egliſe, il étoit permis de ſe ſervir des revenus Eccléſiaſtiques ; qu'ainſi il falloit obliger le Clergé à fournir de grands ſubſides ; mais à condition que ces fonds ſeroient dépoſés dans un lieu sûr ; qu'on n'y toucheroit en aucune maniere, qu'après que la guerre ſeroit entamée ; & qu'auſſi-tôt que le danger ſeroit éloigné, on les rendroit à ceux à qui ils appartiendroient. Pluſieurs Florentins rejetterent cette propoſition, quelques-uns par la crainte des Cenſures, & des peines portées par les Canons contre ceux qui violent la liberté Eccléſiaſtique ; mais la plûpart, uniquement pour contrarier Soderin, que l'on ſçavoit être l'auteur de l'avis. Il preſſa néanmoins ſi vivement cette affaire, & il fut ſecondé par tant de perſonnes, qui penſoient comme lui, que la Loy paſſa dans les Conſeils particuliers ; ainſi ne lui manquant plus que l'approbation du Peuple, il en convoqua l'Aſſemblée, & il parla en ces termes.

» Meſſieurs, on ne peut révoquer en doute la mauvaiſe vo-» lonté que le Pape a toujours eûe contre la République ; l'in-» terdit qu'il vient de jetter ſur nous avec tant de précipita-» tion, ſans vouloir nous entendre, ni avoir égard aux aſſu-» rances qu'on lui donnoit, d'obliger bien-tôt les Cardi-» naux à ſortir de Piſe, n'eſt pas la premiere preuve que nous » en avons. Il ſuffit de nous en rappeller ſeulement quelques » traits ; car je ſerois trop long, ſi je voulois les rapporter tous » en détail.

» Perſonne de vous n'ignore qu'après la levée du ſiége de » Piſe, il n'oublia rien auprès du Roy de France & de ſon » Miniſtre, pour détourner ce Prince de nous accorder ſa » protection, & pour l'engager à la donner aux Piſans. Il n'étoit » alors que Cardinal. Depuis ſon exaltation, a-t'il accordé à » notre République une ſeule des graces dont le S. Siége eſt » ordinairement ſi libéral ? Avons-nous jamais pû obtenir » de lui dans nos plus grands beſoins, la permiſſion de » nous aider des revenus de l'Egliſe, grace qu'Alexandre VI.

1511. » nous a pluſieurs fois accordée, malgré ſon averſion pour
» nous ? Pendant la guerre de Piſe, nos prieres ont-elles arraché
» de lui la moindre faveur ; quoique la juſtice de notre cauſe
» dût nous le rendre favorable, & que la sûreté de l'Egliſe exi-
» geât, auſſi-bien que le repos de l'Italie, que le pere commun
» des Chrétiens fit tous ſes efforts pour étouffer ces diviſions.
» Au contraire, n'avons-nous pas éprouvé que toutes les fois
» que les Piſans avoient recours à lui, il les écoutoit avec em-
» preſſement, & les fortifioit dans leur opiniâtreté en leur don-
» nant des eſpérances.

» Il a montré les mêmes diſpoſitions à notre égard dans tou-
» tes les occaſions ; car il nous a refuſé de prendre ſur le Cler-
» gé de quoi fournir à l'entretien de (*a*) l'Univerſité, quoiqu'il
» ne fût queſtion que d'une ſomme modique, toujours accordée
» par ſes Prédéceſſeurs, pour un uſage ſi utile. Le projet de
» Bartelemi d'Alviane concerté à Rome avec le Cardinal Aſ-
» canio, ne ſe trama point ſans la participation du Pape ; trop
» d'indices nous en aſſurerent pour en douter ; & nous en euſſions
» été les victimes, ſi la mort imprévûe de ce Cardinal n'eût
» rompu la partie. Quoique les motifs qui avoient fait naître cette
» entrepriſe ceſſaſſent alors, non ſeulement le Pape (*b*) ne
» voulut jamais empêcher d'Alviane de lever des ſoldats
» dans le Territoire de Rome, quelques inſtances que nous lui en
» fîmes ; mais il défendit encore aux Colonne & aux Savelli,
» par le moyen deſquels nous aurions pu facilement conjurer cet
» orage, de ſe jetter ſur les terres de ceux qui ſe préparoient
» à nous attaquer. N'eſt-ce pas encore Jule, qui dans l'affaire
» de Sienne, a toujours ſoutenu Pandolphe Petrucci contre
» nous ? c'eſt lui qui nous força par ſes menaces à prolonger
» la Tréve ; & ſi depuis il nous a procuré la reſtitution de la
» Ville de Montepulciano, pour la défenſe de laquelle il avoit
» envoyé des Troupes aux Siennois, ne croyez pas que ce ſoit
» un effet de ſa bonne volonté pour vous, il n'avoit d'autre

(*a*) C'étoit l'Univerſité de Piſe, qui avoit été transferée à Florence depuis la revolte des Piſans ; celle de Florence ne fut établie que plus de ſoixante ans après cette revolte, par le grand Duc Côme premier.

(*b*) Ceci paroît contraire à ce qui eſt rapporté Tom. I. pag. 533 ſçavoir ; que le Pape avoit ordonné à d'Alviane de licentier ſes Troupes, ou de ſortir des Etats de l'Egliſe.

» motif

» motif que la crainte de voir l'Armée du Roy de France en » Toscane. 1511.

» Mais qui peut l'avoir indisposé contre cette République ? » Florence a toujours eu pour sa personne le respect & l'attachement qui sont dûs à un Souverain Pontife ; nous lui avons » rendu à lui-même tous les services qu'il a exigés, & qui dépendoient de nous. En effet ne lui avez-vous pas fourni des Gens » d'armes pour l'entreprise de Bologne, sans aucune obligation, » même contre vos propres intérêts ? mais sa haine a été plus » forte que vos respects & vos services.

» Je passe légerement sur un fait qui me regarde, de peur » qu'on ne croye que le ressentiment me fait parler, & parce que » je sçai que vous ne l'avez pas oublié ; je veux dire, qu'il a prêté » l'oreille à ceux qui lui offroient de me tuer ; vous voyez que » je le ménage jusques dans mes expressions : Etoit-ce personnellement à moi que s'adressoit sa haine ? mais quel sujet de » plainte pouvoit-il avoir contre un homme qu'il avoit toujours traité comme son ami, avant d'être Pape ? Ce ne pouvoit » donc être qu'à votre liberté, Messieurs, qu'il avoit dessein » de porter ces coups, c'est elle qu'il vouloit faire périr.

» Il a toujours souhaité avec passion que cette République se » prêtât à ses injustices & à son ambition, & qu'elle partageât » la dépense & les périls de toutes ses entreprises. Voyant bien » qu'il n'y avoit pas lieu d'espérer que la sagesse & la maturité de » vos Conseils pussent produire de téméraires résolutions, il s'é» toit proposé d'instaler ici des Tirans qui dépendissent de lui, » & qui ne se réglant, ni par vos conseils, ni par votre intérêt, » se laissassent emporter à l'impétuosité de ses volontés.

» Qui peut douter qu'aujourd'hui qu'il se voit appuyé de si » rédoutables forces, que la Romagne lui obéit, que Sienne, » d'où il peut pénétrer jusqu'au sein de la République, lui est » dévouée, qui peut douter, dis-je, que son dessein ne soit » d'attaquer la République, & qu'il ne veuille ravir par la » force, ce que l'artifice n'a pu lui faire obtenir, sur-tout dans » un tems où il nous voit presque sans défense ? La chose parle » d'elle-même, & la Légation de Bologne & de l'Armée » qu'il vient de donner au Cardinal de Médicis, en faveur » duquel il n'avoit rien fait jusqu'alors, n'est-elle pas une preuve » assez forte de ses pernicieux desseins ? En effet, placer ainsi

1511. » ſur vos Frontieres ce Cardinal qui aſpire à être votre Tiran, » l'honorer d'une ſi grande dignité, le rendre ſi puiſſant, & » lui mettre les armes à la main, n'eſt-ce pas vouloir ſoulever » les ſujets de la République, & encourager les mauvais Ci- » toyens, qui préférent la tyranie à la liberté, ſi pourtant la dé- » pravation va juſqu'à déſirer la ſervitude.

» Dans ces circonſtances, ces Magiſtrats que vous m'avez » aſſociés dans le Gouvernement, & pluſieurs autres bons Ci- » toyens, ont jugé que pour défendre votre liberté menacée, » nous devons faire des préparatifs comme ſi la guerre étoit » certaine; & que quoiqu'il y ait lieu de croire que le Roy de » France nous fournira de puiſſans ſecours, du moins pour » ſon propre intérêt, cette eſpérance ne doit pas nous faire » négliger ce qui eſt en notre pouvoir; parce que mille con- » jonctures peuvent nous priver de l'aſſiſtance de ce Prince. » Il n'y a aucune apparence que perſonne puiſſe déſaprouver » cette réſolution, & qu'on n'en ſente pas toute la néceſſité; » ſi néanmoins il ſe trouvoit quelqu'un capable de la blâmer, » il pourroit bien avoir d'autres motifs que le zéle du bien » public.

» Nous n'ignorons pas que quelques perſonnes alleguent » contre l'avis que je vous propoſe, que n'étant pas certain » que le Pape ait deſſein de nous faire la guerre, il eſt inutile » d'aller bleſſer ſon autorité en taxant le Clergé, & de lui don- » ner par-là un juſte ſujet d'indignation, qui le mette en droit, » & même dans une eſpéce de néceſſité, de nous attaquer. » Mais peut-on douter de ſes intentions, après tant de ſignes » évidens; & convient-il à la prudence de ceux qui ſont à la » tête de la République, d'attendre à ſe mettre en défenſe, » qu'on les ait attaqués, & de s'expoſer à périr avant de s'être » mis en état de repouſſer l'Ennemi.

» On ajoûte, que pour ne pas attirer la colére de Dieu & du » Pape tout enſemble, nous devons pourvoir à notre ſûreté » par d'autres moyens, n'étant pas dans cette néceſſité, hors » de laquelle il eſt ſévérement défendu par les Canons, d'im- » poſer aucunes Charges ſur les biens ou ſur les perſonnes des » Eccléſiaſtiques: on a peſé cette raiſon avec beaucoup de ſoin, » & nous avons conſidéré que les revenus publics ne peuvent » fournir aux frais qu'il faudra faire: Que les impôts ont épuiſé

» les particuliers, & les épuiſeront encore davantage, pour
» peu que la guerre dure: Qu'ainſi il eſt convenable & néceſſai- 1511.
» re que les revenus de l'Egliſe nous aident à ſoutenir une guerre
» faite par des Eccléſiaſtiques: Que cet expédient a été pra-
» tiqué pluſieurs fois dans cette Ville, & que les autres Prin-
» ces & Républiques l'ont employé plus ſouvent que Florence.
» Au reſte nous avons réſolu de ne nous en ſervir qu'avec une
» modération inconnue ici même & ailleurs, lorſqu'on y a eu re-
» cours. Ces deniers fournis par le Clergé, ne ſeront em-
» ployés qu'à la guerre. On les gardera dans un lieu sûr, pour
» être reſtitués à leurs premiers maîtres, en cas que la crainte
» de la guerre ceſſe. Si le Pape ne nous inquiéte pas, cet ar-
» gent ſe retrouvera dans ſon entier; de ſorte qu'on ne pourra
» pas dire que le Clergé ait ſouffert de cette taxe. Si le Pape
» nous attaque, qui pourra nous faire un crime d'avoir eu recours
» à tous les moyens poſſibles pour repouſſer une guerre injuſte?
» Mais examinons de plus près le motif de cette guerre.
» C'eſt, dit-on, la tenue du Concile à Piſe; mais le Pape
» doit-il nous ſçavoir ſi mauvais gré d'un conſentement don-
» né par néceſſité, comme il ne l'ignore pas lui-même. On craint
» que notre conduite ne l'aigriſſe, & ne lui donne un prétexte de
» nous faire la guerre: Mais eſt-ce donc provoquer un ennemi qui
» nous attaque, que de ne pas lui tendre la gorge, ou de ne
» pas s'offrir ſans réſiſtance à ſes coups? Eſt-ce vouloir irriter
» le Pape, que de nous mettre en état de repouſſer ſon injuſte
» violence? Ce ſeroit bien l'exciter en effet davantage à nous
» attaquer, que de ne pas ſonger à nous défendre; car l'eſpé-
» rance d'une Victoire facile l'animeroit encore plus vivement à
» la pourſuite de ſon projet. Au reſte, Meſſieurs, ne craignez
» pas que votre démarche puiſſe offenſer le Ciel; la gran-
» deur & la certitude du péril, jointes au beſoin preſſant, per-
» mettent de nous ſervir de cette partie des revenus Eccléſiaſ-
» tiques, qui n'eſt point employée à de pieux uſages, mais même
» des choſes Saintes, & la preuve en eſt bien facile. La nature
» nous a ordonné de veiller à la conſervation de notre être & de
» nous défendre. Cette Loy dictée par Dieu même, confirmée
» par le ſuffrage de toutes les Nations, née avec le monde, & auſſi
» durable que lui, ne peut recevoir aucune atteinte de la part des
» Loix Civiles ni Canoniques. Celles-ci écrites ſur le papier ne

» ſont que l'ouvrage des hommes ; mais l'autre vit & reſpire
1511. » dans tous les cœurs, où elle eſt gravée par la nature.

» Je ne doute point qu'on ne m'oppoſe que la République » n'eſt pas dans une extrême néceſſité ; mais faut-il attendre » que nous y ſoyons réduits, pour commencer à nous défendre. » Quand le mal nous aura gagnés, ſera-t'il tems de recourir » aux remedes ? D'ailleurs, qui peut ſoutenir que, quand la plû- » part de nos Cytoyens ſont réduits à manquer des commodi- » tés de la vie, & à ne pouvoir ſoutenir la dépenſe néceſſaire à » leur état, ils ne ſont pas dans la néceſſité ? C'eſt-là ce qu'on » doit appeller de ce nom, & les Loix de la prudence n'exi- » gent pas que nous attendions que le Peuple ſoit actuellement » expoſé à périr par la faim, & dans l'impuiſſance de faire » ſubſiſter ſes femmes & ſes enfans. D'ailleurs, Meſſieurs, » cette impoſition n'incommodera point les Eccléſiaſtiques ; au » contraire elle les déchargera de cette partie de leurs reve- » nus qu'ils accumuleroient dans leurs coffres, ou qu'ils em- » ployeroient à des dépenſes ſuperflues ; que pluſieurs même, ſi » j'oſe parler avec liberté, feroient peut-être ſervir à des plai- » ſirs qui bleſſent leur état.

» Tous les gens ſenſés conviennent que Dieu voit avec plai- » ſir la liberté établie dans les Villes ; parce qu'on a plus d'é- » gard au bien public dans ce genre de Gouvernement, que » dans les autres. La Juſtice s'y rend avec plus d'équité, les Ci- » toyens ſe portent plus volontiers à la vertu & cherchent da- » vantage la véritable gloire ; enfin la Religion & ſes devoirs y » trouvent de plus fidéles obſervateurs. Croyez-vous offenſer » Dieu, quand pour vous aſſurer un bien ſi précieux, pour la con- » ſervation duquel on eſt trop heureux de répandre ſon propre » ſang, vous vous ſervirez d'une petite partie des fruits d'un bien » purement temporel ? Quoique ces revenus ſoient attachés & » conſacrés aux Egliſes, elles ne les tiennent que de la pieuſe » libéralité de nos Ancêtres. Pourquoi ſeroit-il donc injuſte » que les Egliſes contribuaſſent à la défenſe & au ſalut de la » Patrie ; puiſqu'expoſées comme tout le reſte à la cruauté & à » l'avarice du Soldat, elles ont beſoin d'être défendues, & » que l'Armée du Pape ne les reſpectera pas davantage, que ne » le feroient les Turcs ?

» Mettez donc à couvert votre Patrie & votre Liberté, tan-

»dis que vous le pouvez ; vous ne ſçauriez rien faire qui ſoit
»plus agréable à Dieu, que d'éloigner la guerre de vos Mai- 1511.
»ſons, de vos Héritages, de vos Egliſes, de vos Monaſtéres,
»& le plus sûr moyen d'en venir à bout eſt de montrer à ceux
»qui ſongent à vous attaquer, que vous êtes réſolus de tout em-
»ployer pour votre défenſe.

Après ce diſcours, la Taxe paſſa tout d'une voye ſans oppoſition ; ce qui augmenta encore la colére du Pape, & l'anima davantage à preſſer les Confédérés de faire la guerre aux Florentins ; mais il en fut détourné auſſi-bien que les Miniſtres du Roy d'Arragon en Italie, par Pandolphe Petrucci, qui n'approuvant pas qu'on portât la guerre en Toſcane, conſeilloit au contraire de faire le Siége de Bologne. Il apportoit pour raiſon, que cette Ville, qui ne pouvoit ſe ſoutenir par elle-même, ne ſeroit défendue que par la France ; au lieu que les Florentins étoient en état de ſe défendre par leurs propres forces, outre leſquelles ils auroient encore les ſecours de Louis XII. qui avoit intérêt de ſoutenir cette République : Que ces Politiques, malgré leur attachement pour ce Prince, n'avoient, par prudence, & par le deſir de conſerver leur Etat, fait la guerre à perſonne en ſa faveur ; & qu'après tout il n'avoit tiré d'eux d'autres ſecours que deux cens hommes d'Armes pour la défenſe de la Lombardie, à laquelle ils étoient obligés par le Traité fait avec Louis & le Roy Catholique en commun : qu'on ne pouvoit rien faire qui fut plus agréable & plus utile au Roy de France, que de forcer les Florentins à ſortir de la neutralité, & de confondre ainſi leur cauſe avec la ſienne : Qu'il y auroit de l'imprudence à leurs ennemis de les obliger à faire ce que toute l'autorité & les prieres du Roy de France n'avoient pu obtenir d'eux : Que tout le monde préſumoit aſſez, & que pour lui il étoit certain, que les Florentins ne ſouffroient qu'à regret le Concile à Piſe, & qu'ils n'y avoient conſenti que pour n'avoir oſé refuſer le Roy dans les circonſtances de la révolution de Bologne, ne voyant aucunes Troupes en Italie pour lui réſiſter, & étant certain que l'Empereur & lui étoient les Promoteurs de cette Aſſemblée, à la tenue de laquelle on croyoit que le Roy Catholique concouroit avec eux : Qu'il ſçavoit encore que les Florentins étoient tout-à-fait éloignés de recevoir des Troupes Françoiſes dans leurs Etats,

1511. qu'ainſi il étoit dangereux de les menacer & de les aigrir ; qu'au contraire il ſeroit fort utile de les traiter avec douceur, & de recevoir leurs excuſes : Que de cette maniere où l'on obtiendroit d'eux avec le tems ce qu'on ne pouvoit les forcer de faire aujourd'huy, ou que du moins en n'uſant point de violence pour les engager à prendre un parti, ils ſe tiendroient ſi bien en repos qu'ils ne nuiroient point aux Alliés dans des tems malheureux : Et qu'enfin ſi la Victoire favoriſoit ces derniers, ils ſeroient les maîtres alors d'établir à Florence un Gouvernement à leur gré.

Quoique ces raiſons perdiſſent un peu de leur poids dans la bouche de Pandophe, qui ne diſſuadoit la guerre de Toſcane que parce qu'elle auroit déſolé Sienne, auſſi-bien que Florence, elles parurent néanmoins ſi ſolides, qu'on réſolût de ne point attaquer les Florentins : les brouilleries qui ſurvinrent peu de jours après entr'eux & les Cardinaux du Concile de Piſe, firent voir qu'on avoit pris le bon parti.

XVIII. Le Concile de Piſe, eſt transféré à Milan.

On a vû plus haut, que les Cardinaux ne s'étoient pas trouvés à l'ouverture du Concile : Ils s'étoient arrêtés au Bourg de San-Donino, ou pour attendre les Evêques de France, & ceux que l'Empereur devoit envoyer, ou par d'autres raiſons. Ils prirent différens chemins pour ſe rendre à Piſe, & comme les deux (*a*) Eſpagnols qui devoient paſſer par Bologne, avoient toujours entretenu commerce avec l'Ambaſſadeur du Roy d'Arragon à Rome, & qu'ils avoient demandé aux Florentins, & obtenu un Saufconduit pour demeurer à Florence, le bruit ſe répandit qu'ils alloient ſe reconcilier avec le Pape ; mais quand ils furent arrivés dans le Mugello, ils tournerent tout d'un coup vers Lucques, pour aller joindre les autres ; ſoit que cela eût été ainſi concerté entr'eux, ſoit que l'ambition du Cardinal de Ste Croix l'emportât enfin ſur ſes craintes, ou qu'ayant reçû avis de leur dépoſition, ils euſſent perdu toute eſpérance de réconciliation avec le Pape.

D'un autre côté les Cardinaux de S. Malo, d'Albret & de Bayeux, accompagnés des Evêques de France, avoient pris la route de Pontrémoli pour paſſer l'Apennin, & à leur priére, trois cens Lances du Milanès venoient pour les eſcorter ſous les ordres (*b*) d'Odet de Foix, Seigneur de Lautrec, que les

(*a*) Sainte Croix & Coſenza.

(*b*) Odet de Foix, Seigneur de Lau-

Cardinaux avoient nommé pour veiller à leur sûreté, ſous prétexte qu'il y auroit du danger pour eux à demeurer à Piſe ſans cette Garde, & que d'ailleurs le Concile, ſoutenu par les armes du Roy de France, en auroit plus d'autorité, & ſeroit plus à portée de faire reſpecter ſes Décrets, ou de contenir ceux qui oſeroient le troubler. 1511.

Les Florentins avertis de ce deſſein, qu'on leur avoit caché juſqu'au départ des Lances, réſolurent de ne les point recevoir dans Piſe. Ils conſidéroient la ſituation préſente de cette Ville dont les Habitans ne leur étoient pas fort attachés: Que la derniere revolte commencée ſous les yeux & du conſentement du Roy Charle, s'étoit ſoutenue par l'affection des Soldats François pour les Piſans; & que d'ailleurs la licence des Troupes pouvoit cauſer mille fâcheux accidens; mais ce qui les effrayoit plus que tout le reſte, étoit la crainte que l'entrée des Troupes Françoiſes à Piſe ne fît de la Toſcane le Théâtre de la guerre, ce qui peut-être étoit en effet le deſſein ſecret du Roy. C'eſt pourquoi ils firent dire à ce Prince, qu'il étoit difficile de loger tant de monde dans un Pays ſi étroit & ſi ſtérile; qu'on auroit même bien de la peine à y fournir à la ſubſiſtance de ceux qui viendroient au Concile; qu'au reſte ces Troupes n'étoient pas néceſſaires, parce qu'ils faiſoient ſi bien garder Piſe, & qu'il s'y obſervoit un ſi grand ordre, que les Cardinaux pouvoient s'aſſurer d'y être en toute sûreté. En même-tems ils déclarerent au Cardinal de S. Malo, qui avoit toute la Direction des Affaires du Concile, qu'ils ne vouloient point recevoir de Troupes dans cette Ville.

Le Cardinal feignit de ſe rendre, mais il donna ordre que les Lances avançaſſent toujours par pelotons & ſans bruit, comptant que quand elles ſeroient dans le voiſinage de Piſe, elles y entreroient par force ou par adreſſe, & que les Florentins n'oſeroient s'y oppoſer par reſpect pour le Roy; mais Louis XII. ayant répondu qu'il trouvoit bon que ſes Troupes n'allaſſent point à Piſe, les Florentins envoyerent François Vettori au Cardinal de S. Malo avec tout l'appareil d'une Ambaſſade conforme au faſte de ce Cardinal, pour lui notifier que ſi les Cardinaux en-

trec, étoit Fils de Jean de Foix, Seigneur de Lautrec & de Jeanne d'Aidie de Comminges. Lautrec fut Maréchal de France en 1516. Chevalier de S. Michel, Gouverneur de Guyenne, & Lieutenant Général pour le Roi en Italie.

troient avec des Troupes dans leur Etat, non ſeulement ils
1511. ne les recevroient point à Piſe, mais qu'ils les traiteroient comme Ennemis, auſſi-bien que les Troupes, ſi elles paſſoient l'Apennin, parce que cette démarche donneroit lieu de croire qu'elles vouloient s'introduire par ſurpriſe dans cette Ville. Le Cardinal étonné d'une déclaration ſi poſitive, fit repaſſer l'Apennin aux Troupes, à l'exception de cent cinquante Archers, que les Florentins voulurent bien lui permettre de retenir auprès de lui, avec Lautrec & Châtillon.

Tous les Cardinaux ſe rendirent à Lucques, ce qui fit que le Pape mit auſſi cette Ville en interdit. Le Cardinal de Coſenza y tomba malade, & mourut peu de jours après, & les quatre autres allerent à (*a*) Piſe. Ils y furent reçûs avec froideur par les Magiſtrats & par les Habitans; parce que les Florentins étoient fort fâchés qu'ils y fuſſent venus, & qu'en général les Peuples avoient peu de reſpect pour ce Concile. Quoique le prétexte de réformer l'Egliſe fût ſpécieux, & que cette Réforme eût été non ſeulement utile, mais encore néceſſaire, & même agréable à toute la Chrétienté, il étoit évident que l'ambition & d'autres paſſions étoient l'unique motif de cette Aſſemblée; que ſous couleur de procurer le bien public, les Cardinaux ne ſongeoient qu'à leurs intérêts particuliers, & aſpiroient au Pontificat, ayant eux-mêmes plus grand beſoin de réforme, que ceux qu'ils vouloient réformer. D'ailleurs on n'ignoroit pas que de pures raiſons de Politique avoient engagé le Roy de France à propoſer le Concile, l'Empereur à y conſentir, & le Roy d'Arragon à feindre de le deſirer; les Peuples ne voyoient qu'avec horreur, que ces Princes vouluſſent couvrir leurs entrepriſes du voile de la Religion, & faire ſervir les choſes ſaintes à des vûes purement temporelles.

La haine & le mépris des peuples n'éclaterent pas ſeulement à l'Entrée des Cardinaux dans Piſe; le Clergé de la Ville ayant eu ordre de s'aſſembler dans l'Egliſe Cathédrale pour aſſiſter à la premiere Seſſion, il n'y eut pas un ſeul Religieux qui voulût s'y trouver; les Prêtres même de cette Egliſe refuſerent de prêter des Ornemens pour célébrer la Meſſe du S. Eſprit; & ils pouſſerent la hardieſſe juſqu'à fermer les Portes de l'Egliſe aux Prélats qui compoſoient le Concile. Les Cardinaux en porte-

(*a*) Ils y arriverent le 30. d'Octobre.

rent

rent leurs plaintes à Florence ; & il fut ordonné qu'on ne leur refuſeroit ni l'entrée des Egliſes, ni les Ornemens néceſſaires pour le Service Divin, mais on n'obligea pas le Clergé d'y aſſiſter. Ces démarches oppoſées des Florentins, qui permettoient que le Concile ſe tint dans leurs Etats, & qui le laiſſoient en même tems expoſé au mépris, partoient de la diviſion de la République, & choquoient également le Pape & le Roy de France. 1511.

Les Cardinaux jugeant qu'ils n'étoient pas en ſûreté dans Piſe ſans Troupes, & que le Concile étoit ſans autorité dans une Ville où l'on n'obéiſſoit pas à ſes Décrets, penſoient ſérieuſement à ſe retirer, dès qu'ils lui auroient donné la premiere forme ; mais ils furent obligés de précipiter leur départ, à cauſe d'un incident qui, quoique produit par un pur hazard, avoit néanmoins ſa ſource dans l'indiſpoſition du Peuple. Un Soldat François inſultant une Femme de mauvaiſe vie dans un lieu public, tous ceux qui ſe trouvent en cet endroit prennent parti contre cet homme, un grand nombre de François ou Soldats, ou Domeſtiques des Cardinaux & Prélats, accourent au bruit en armes, & d'un autre côté une foule de Piſans & de Soldats Florentins s'y rendent auſſi ; les uns criant, *France*, & les autres, (*a*) *Marzocco*, qui eſt le lion de la République de Florence, & ils ſe battent avec fureur. A la vérité le déſordre fut enfin appaiſé par l'arrivée des Officiers François & Florentins ; mais il y eût beaucoup de monde bleſſé des deux côtés, entre autres Châtillon & Lautrec le furent légérement.

Cet accident conſterna les Cardinaux, & les Prélats, qui étoient alors aſſemblés dans l'Egliſe de S. Michel, tout près du lieu où la ſcéne ſe paſſoit : c'eſt pourquoi dans la Seſſion du lendemain, ils arrêterent que le Concile ſeroit transféré à Milan ; & ils partirent en grande diligence. Il n'y avoit pas encore quinze jours qu'ils étoient arrivés à Piſe. Ce changement fut très-agréable aux Piſans, aux Florentins & même aux Prélats. Il ne reſtoient qu'avec peine dans une Ville où les mauvais logemens, & les autres incommodités, ſuites de la longue Guerre de Piſe ne convenoient en aucune façon à la vie molle & délicieuſe de Prêtres & de François ; d'ailleurs n'étant venus que pour obéir aux ordres du Roy, & contre leur grè, ils ne ſouhai-

(*a*) Voyez Tome premier, pag. 92. n. *a*.

toient rien tant, que de voir arriver des accidens qui puſſent
1511. traverſer, éloigner, ou rompre le Concile.

Mais le mépris & la haine des Peuples accompagnant partout les Cardinaux, ils trouverent à Milan les mêmes deſagrémens, & de plus grands encore qu'à Piſe. Le Clergé ne les regardant point comme des Princes de l'Egliſe Romaine, qu'on avoit accoutumé d'honorer & d'adorer preſque par tout où ils alloient, mais comme des Hommes profanes & excommuniés, diſcontinua d'abord de lui-même le Service Divin. Le Peuple les chargeoit de malédictions, & les outrageant de paroles, y ajoûtoit encore d'injurieuſes démonſtrations; mais il en vouloit ſur-tout au Cardinal de Ste Croix, qui paſſoit pour l'Auteur de cette Entrepriſe, & qui attiroit davantage les regards depuis qu'il avoit été élû Préſident du Concile dans la derniere Seſſion à Piſe. On n'entendoit dans les rues que ces diſcours du commun Peuple: » Qu'ordinairement la Bénédiction, » la Paix, la Concorde étoient le fruit des Conciles; mais que » celui-ci n'attireroit que malédictions, que Guerres, que » diſſentions: Que les autres avoient été aſſemblés pour » réunir l'Egliſe diviſée, mais que celui-ci ne l'avoit été » que pour la déchirer: Que la préſence de ces rebelles au » S. Siége ne devoit procurer qu'effuſion de Sang, que la Fa» mine, la Peſte, & la perdition entiere des Corps & des » Ames: Que la malédiction que méritoit cette Aſſemblée, » retomberoit ſur ceux qui lui obéiroient, qui la favoriſe» roient, qui en logeroient les Membres, ou qui auroient le » moindre commerce avec eux. » Gaſton de Foix, qui quelques mois avant le départ de Longueville, avoit été fait Gouverneur du Milanès & Général de l'Armée, empêcha que ces diſcours n'euſſent des ſuites plus facheuſes. Il obligea le Clergé par des ordres ſévéres, de reprendre la célébration du Service Divin, & le peuple de parler avec plus de modération.

Tels furent les triſtes commencemens de ce Concile; mais les longueurs de Maximilien déconcertoient bien davantage les Cardinaux. Ce Prince n'envoyoit ni Prélats, ni Commiſſaires; cependant, il venoit encore d'aſſurer expreſſement le Cardinal de San-Severino, & il aſſûroit ſans ceſſe le Roy de France, qu'il les feroit partir inceſſamment. Dans ces circonſtances, ſoit qu'il voulût ſe préparer une excuſe, ſoit qu'il crût qu'il n'é-

toit pas de ſa dignité d'envoyer au Concile les Evêques de ſes Etats héréditaires, à moins que tous ceux du Corps Germanique n'y allaſſent auſſi, il convoqua à Auſbourg tous les Prélats d'Allemagne, pour délibérer de quelle maniere la Nation ſe comporteroit dans l'Affaire du Concile; s'éfforçant de perſuader au public que par ce moyen il les engageroit de s'y rendre tous. La légéreté de ce Prince cauſoit beaucoup de chagrin au Roy de France. Outre l'indifférence qu'il marquoit par rapport au Concile, il étoit de notoriété publique, qu'il écoutoit les Propoſitions de Paix, que le Pape, & le Roy d'Arragon lui faiſoient pour les Venitiens, en lui offrant de grands avantages. Cependant il ſe plaignoit hautement de la conduite du Roy d'Arragon, qui avoit, diſoit-il, contrevenu ſi ouvertement à la Ligue de Cambray, & l'avoit (*a*) compris ſans ſa participation dans le Traité, ou plûtôt dans l'Acte de trahiſon qu'il venoit de ſigner à Rome. Il propoſa même à Galeas de San-Severino, de déclarer la Guerre au Pape, & d'aller en perſonne à Rome, pourvû que le Roy lui donnât une partie de ſon Armée, & de grandes ſommes d'argent; mais il parloit avec tant de froideur, qu'il n'étoit pas difficile de voir que, quand toutes ſes demandes lui auroient été accordées, il ſeroit encore incertain du parti qu'il auroit à prendre. Louis ne ſçavoit à quoi ſe déterminer. S'il abandonnoit l'Empereur, ce Prince alloit ſe joindre à ſes Ennemis; & s'il vouloit entretenir ſon Alliance, il falloit l'acheter à un prix exceſſif. D'ailleurs il ne ſçavoit pas trop quelle utilité il pourroit en retirer, connoiſſant par expérience que tous les ſecours que l'on donnoit à Maximilien ne lui ſervoient preſque point, & que ſa mauvaiſe conduite lui nuiſoit beaucoup. Enfin il ne pouvoit juger sûrement ſi la proſpérité de Maximilien ne ſeroit pas auſſi préjudiciable à la France, que le mauvais état des affaires de ce Prince.

1511.

XIX. Diſpoſitions de Louis XII. au ſujet de la Ligue de Rome.

Le Roy d'Arragon ne négligeoit rien pour entretenir le Roy dans ces incertitudes, afin de l'empêcher de ſe préparer à la Guerre; il lui faiſoit entendre que la Ligue ſe tiendroit ſeulement ſur la défenſive. Le Roy d'Angleterre dans la même vûe avoit aſsûré l'Ambaſſadeur de France à Londres, qu'il n'avoit aucune part au Traité de Rome, & que ſon intention étoit de ſe maintenir en bonne intelligence avec le Roy; en,

(*a*) La Ligue de Rome.

1511. même-tems l'Evêque de Tivoli propoſoit de nouveau la Paix à Louis XII. pourvû qu'il ne favoriſât plus le Concile, & qu'il abandonnât Bologne, lui promettant que moyennant ces deux conditions, le Pape n'entreprendroit rien contre lui, & lui en donneroit toutes les sûretés imaginables.

Louis aimoit mieux faire la Paix, même à des Conditions deſavantageuſes, que de s'expoſer aux riſques de la Guerre, & à des dépenſes, qui ſeroient exceſſives, s'il avoit en même-tems à réſiſter aux Confédérés, & à fournir aux beſoins de l'Empereur; mais il étoit retenu par le dépit de ſe voir comme forcé par le Roy d'Arragon à cette démarche. D'ailleurs quelle aſſurance avoit-il que le Pape, après avoir recouvré Bologne, & quand il n'auroit plus rien à craindre de la part du Concile, obſerveroit fidellement le Traité, ou que même, lorſqu'on ſeroit ſur le point de lui accorder toutes ſes demandes, il ne retireroit pas ſa parole, comme il avoit déja fait pluſieurs fois; ce qui ſeroit une tache à la Majeſté du Nom Royal, & donneroit atteinte à ſa propre réputation? Enfin il conſidéroit que l'Empereur auroit lieu d'être fort offenſé, de ce qu'il auroit voulu faire ſa Paix particuliere, & lui laiſſer ſur les bras tout le poids de la Guerre contre les Venitiens.

Il répondit donc à l'Evêque de Tivoli qu'il ne conſentiroit jamais que Bologne fût plus dépendante du Pape, qu'elle l'avoit été autrefois. En même tems il dépêcha vers l'Empereur André de Burgo, Cremonois, Ambaſſadeur de ce Prince à la Cour de France, pour l'engager enfin par de grandes offres à prendre un parti certain. Maximilien étoit alors à Brunech auprès de Trente. Pendant le ſéjour qu'il y fit, quelques uns de ſes ſujets du Tirol s'emparerent de Batiſten, Château très-fort à l'entrée du Val-di-cadoré.

Toute Négociation de Paix étant donc rompue, le Roy ſe propoſa de lever d'autre Infanterie pour remplacer les Troupes que la Palice avoit ramenées dans le Duché de Milan, après avoir néanmoins laiſſé à Verone trois milles Hommes de pié pour appaiſer l'Empereur, qui étoit fort irrité de ſon départ; il arrêta encore qu'après avoir aſſemblé toute l'Armée, on attaqueroit la Romagne, qu'il eſperoit de ſoumettre entiérement ou du moins en partie avant que les Eſpagnols puſſent s'y rendre. Qu'enſuite, l'on s'avanceroit ſuivant les occurrences, &

que l'on feroit la guerre en ce Pais-là juſqu'au Printems; qu'alors il paſſeroit lui-même en Italie avec toutes les forces de la France, devant ſe trouver ainſi par tout ſupérieur aux Ennemis; mais agiſſant dans cette affaire avec moins de vivacité que la conjecture préſente ne le demandoit, & ſon éloignement pour la dépenretardant les préparatifs néceſſaires, & ſur tout les levées d'Infanterie, il apprit que les Suiſſes commençoient à remuer. 1511.

Comme nous avons ſouvent parlé de cette Nation, & que nous en parlerons encore, il n'eſt pas hors de propos, & c'eſt même ici le lieu d'en dire deux mots en particulier. Les Suiſſes ſont les Peuples appellés *Helvetii* par les Latins; ils habitent le Mont S. Claude, qui eſt une des plus hautes parties du Mont Jura, & les montagnes (*a*) de S. Plomb & de S. Godard. Ils ſont naturellement belliqueux, ruſtiques & plus adonnés à la garde des Troupeaux qu'à l'Agriculture à cauſe de la ſtérilité de leurs Montagnes. Ce Pays obéiſſoit autrefois aux Ducs d'Autriche; mais s'étant revolté depuis long-tems contre eux, il eſt gouverné par ſes Habitans, & ne reconnoît ni l'Empereur, ni aucun autre Souverain. Cette République eſt (*b*) diviſée en treize Parties, qu'ils appellent *Cantons*, dont chacun a ſes Magiſtrats, ſes Loix, & ſes Coûtumes particulieres. Tous les ans, ou plus ſouvent, ſi les affaires de la République l'exigent, les Députez des Cantons s'aſſemblent, tantôt dans un lieu, tantôt dans un autre, pour délibérer de la Paix, de la Guerre, des Alliances & des propoſitions des Puiſſances qui demandent que la Nation permette par un décret public de lever des Soldats dans la Suiſſe, ou ſouffre que les Particuliers s'enrolent volontairement. Ces Aſſemblées ſont appellées *Dietes* comme en Allemagne. Quand ces Peuples ont accordé des Soldats par un Décret, les Cantons eux-mêmes leur choiſiſſent un Capitaine général, auquel on donne une Commiſſion & des Drapeaux au nom de la République.

XX. Digreſſion ſur la Nation Suiſſe.

Ce peuple ſauvage & groſſier, s'eſt rendu redoutable par une grande union de tous ſes membres & par la gloire des armes. Un courage indomptable, joint à une diſcipline admirable, a non ſeulement garanti leur pays de l'invaſion des Princes, mais leur

(*a*) L'Italien dit *Briga*, Baudran place cette Montagne entre le Valois & le Milanès.

(*b*) En 1511 ils n'étoient encore que douze Cantons. Voyez Tome premier, page 456. Note (*a*).

1511. a encore acquis beaucoup de réputation au dehors dans l'art militaire. Cette intrépidité auroit fait plus d'honneur à ces Peuples s'ils l'avoient employée à s'agrandir, au lieu de la vendre à l'ambition des Princes ; & s'ils s'étoient propoſé un objet plus noble que l'argent ; mais ils ſe ſont tellement laiſſé corrompre par l'avarice, qu'ils ont manqué l'occaſion de ſe rendre formidables à toute l'Italie ; & ne ſortant de leur Pays que pour trafiquer de leur ſang, leur République n'a jamais retiré aucun fruit de leurs victoires.

L'avidité du gain les a accoutumés à rançonner tiraniquement ceux qu'ils ſervent, & à ſe rendre inſupportables par leurs demandes exceſſives & par des mutineries continuelles, lorſqu'ils ne ſont pas contens. Ce déſordre regne également dans la Suiſſe où les principaux de la nation mettent les Princes à contribution, pour les favoriſer dans les Dietes. Ainſi les particuliers profitant ſeuls des conceſſions que la république fait aux étrangers, la diviſion & la jalouſie s'eſt miſe parmi ces Peuples mercénaires. Il arrive ſouvent de-là que quelques-uns refuſent d'obéir aux décrets des Dietes, & même il n'y a pas long-tems que ces diſſentions exciterent parmi eux une guerre civile qui a donné atteinte à la grande réputation dont ils jouiſſoient.

Il y a au-deſſous de la Suiſſe certaines Villes & Bourgades habitées par des Peuples appellés *Valleſans*, parce qu'ils ſont dans les Vallées. Cette nation eſt fort inférieure aux Suiſſes, en nombre, en force, & en courage. Un peu plus bas eſt un autre Peuple appellé (*a*) *les Griſons*, qui ſe diviſent en trois cantons, & qui pour cette raiſon prennent le titre de Seigneurs *des trois ligues*. La principale ville du Pays eſt Coire. Ils ſont la plûpart du tems ligués avec les Suiſſes ; ils vont à la guerre avec eux, & ont à peu près les mêmes loix & les mêmes uſages ; mais moins braves qu'eux, ils le ſont beaucoup plus que les Valleſans.

XXI. Troiſiéme irruption de

Les Suiſſes, qui n'avoient pas encore dégénéré, comme ils l'ont fait depuis, ſe diſpoſoient à entrer dans le Milanès à la ſollicita-

(*a*) Ils formerent leur République en 1471. & s'allierent avec les Suiſſes en 1491. Leurs trois *Ligues* ſont ; la Ligue *Griſe* ; la Ligue *de la Maiſon de Dieu* ; & la Ligue *des dix Droitures*. Ils ont pris leur nom de la premiere ; & ce nom provient des Echarpes griſes que ceux de cette premiere Ligue avoient accoutumé de porter.

1511.

L'Armée de Suiſſes dans le Duché de Milan, mais ſans ſuccès.

tion du Pape. Il ne paroiſſoit pas que cette réſolution vînt de tout le corps Helvetique, & ils faiſoient courir le bruit qu'il n'y avoit que les cantons de *Schvvitz*, & de *Fribourg*, qui y euſſent part; le premier parce qu'un de ſes courriers avoit été tué par des ſoldats François en paſſant par le Duché de Milan; & l'autre pour des injures particulieres qu'il prétendoit avoir recûes. Le Roy avoit eu connoiſſance du deſſein de ces deux cantons, & n'ignoroit pas même la mauvaiſe volonté de toute la nation: mais s'opiniâtrant à ne pas ajoûter aux anciennes penſions 20000 francs, qui ne font qu'environ 10000 ducats, il ne put prévenir le mal, & s'accommoder avec eux, comme il en étoit vivement preſſé par tous ſes Miniſtres, & par les amis qu'il avoit en Suiſſe, qui l'aſſuroient que la choſe étoit facile. Ce fut ainſi qu'il négligea d'avoir à peu de frais l'amitié des Suiſſes, que depuis il auroit voulu acheter à quelque prix que ce fût. Il ſe perſuadoit, ou qu'ils ne ſortiroient point de leurs Montagnes, ou que s'ils exécutoient ce deſſein, il n'en avoit pas beaucoup à craindre, parce qu'ils n'avoient ni Cavalerie ni Canon: à la vérité les Rivieres étoient fort groſſes dans cette ſaiſon, (on étoit alors au commencement de Novembre) & les Suiſſes manquoient de Bateaux & de Pontons: D'ailleurs les vivres du Duché de Milan avoient été tranſportés dans des Places fortes par ordre de Gaſton de Foix: Enfin toute la frontiere étoit en bon état & bien gardée: ſi leurs Troupes deſcendoient dans la Plaine, on devoit leur oppoſer les Gens d'armes; ainſi trouvant leur route ſemée d'obſtacles, ils ſeroient bientôt forcés de retourner ſur leurs pas.

Cependant les Suiſſes ſans s'effrayer de toutes ces difficultés, commençoient déja à deſcendre à Vareſe: leur nombre groſſiſſoit tous les jours; ils avoient avec eux quelques munitions de bouche, & ſept piéces de Campagne avec d'autres plus petites portées ſur des chevaux. Cette irruption étoit d'autant plus à craindre, que les Peuples du Milanès commençoient à ſe laſſer de la licence des Soldats François, qui étoit beaucoup augmentée: d'ailleurs l'avarice du Roy avoit empêché qu'on ne levât de l'Infanterie & de la Cavalerie. Il n'avoit alors dans toute l'Italie que 1300 Lances & 200 Gentilshommes qui ne pouvoient être tous employés contre les Suiſſes, une partie étant en garniſon à Verone & à Breſſe,

& Gaſton ayant tout nouvellement envoyé 200. Lances à
1511. Bologne, où il jugeoit ces troupes néceſſaires. En effet, le Cardinal de Medicis & Marc-Antoine Colone étoient à Faenza dans le voiſinage de cette premiere ville, & la citadelle de Saſſiglioné dans la montagne de Bologne venoit de leur être livrée par le Commandant. Enfin Bologne étoit remplie de diviſions.

Les Suiſſes envoyerent de Vareſe un Trompette au Lieutenant Général du Roi, pour lui déclarer la guerre. Il n'avoit alors auprès de lui qu'un petit nombre de Gendarmes, n'ayant pas eu le tems de raſſembler le reſte. A l'égard de l'Infanterie, il n'en avoit tout au plus que 2000. hommes, n'en ayant point levé dans la crainte de déplaire au Roi. Néanmoins il s'étoit avancé à Aſſaron qui eſt à treize milles de Milan, ne ſongeant ſeulement qu'à côtoyer les ennemis, & à leur couper les vivres. C'étoit le ſeul moyen qui lui reſtât pour les arrêter; car il n'y avoit entre Vareſe & Milan, ni Rivieres difficiles à paſſer, ni Places capables de ſe défendre. De Vareſe ils s'avancerent à Galera au nombre de 10000. Gaſton de Foix accompagné de Jean-Jacque Trivulce, ſe poſta (*a*) à Legnago qui eſt à quatre milles de Galera. Cependant les habitans de Milan levoient de l'Infanterie à leurs propres dépens pour garder la Ville; & Théodore Trivulce faiſoit fortifier les Baſtions, & applanir le Terrain intérieur le long des Remparts qui environnent les Fauxbourgs, afin que la Cavalerie pût y agir, comme ſi toute l'Armée eût dû ſe retirer dans Milan.

Gaſton à la tête de cinq cens Lances & de deux cens Gentilshommes, & avec beaucoup d'artillerie, ſe préſenta devant Galera. Les Suiſſes ne l'eurent pas plûtôt apperçu qu'ils ſortirent en bataille: mais ne voulant pas combattre en raſe campagne, juſqu'à ce qu'ils fuſſent en plus grand nomdre, ils rentrerent auſſitôt. Cependant il leur arrivoit continuellement des Troupes. Se trouvant donc aſſez forts pour ne pas refuſer la bataille, ils s'avancerent à Buſti, d'où cent Lances ne ſe ſauverent qu'avec peine après avoir perdu leurs bagages, & une partie leurs chevaux. Enfin les François reculant toujours à meſure que les Suiſſes avançoient, ſe retirerent dans les Fauxbourgs

(*a*) Ce n'eſt pas le *Legnano*, dont il a été parlé ci-deſſus, ſitué ſur l'Adige à plus de 35. lieues de Milan.

de

de Milan. Ils paroiſſoient réſolus de s'y défendre ; mais on en doutoit, parce qu'ils faiſoient porter une grande quantité de Vivres dans le château. Les Suiſſes s'approcherent à deux milles des Fauxbourgs. La crainte étoit déja fort diminuée dans la Ville : les Gend'armes que l'on avoit rappellés, & l'Infanterie qu'on levoit, arrivoient de moment à autre, & l'on attendoit inceſſamment Molard & Jacob avec leur Infanterie Gaſcone & Allemande, l'un rappellé de Verone, & l'autre de Carpi. On intercepta dans ce tems-là des Lettres des Suiſſes à leurs Magiſtrats, par leſquelles ils leur mandoient que les François ſe défendoient foiblement ; que pour eux ils étoient fort ſurpris de n'avoir pas encore entendu parler du Pape, & de ne ſçavoir ce que faiſoit l'Armée des Venitiens ; que cependant ils continueroient de ſuivre le Plan que l'on avoit formé. Leur nombre étant monté juſqu'à ſeize mille, ils tournerent vers Monza, qu'ils n'attaquerent pas, & ils s'approcherent de l'Adda ; ce qui fit craindre aux François qu'ils ne vouluſſent paſſer cette Riviere ; pour les en empêcher, on jetta du monde dans Caſciano. 1511.

Dans ces circonſtances les Suiſſes envoyerent demander un Sauf-conduit pour un de leurs Capitaines, qui ſe rendit à Milan ; il propoſa aux Généraux François de donner la paye d'un mois à l'Armée, moyennant quoi ils reprendroient le chemin de la Suiſſe. Mais ce Capitaine s'en retourna ſans rien conclure, parce qu'on lui offrit beaucoup au-deſſous de ce qu'il exigeoit : Il revint le lendemain, & demanda davantage que la veille ; mais il ſe retira ſans convenir de rien, quoiqu'on lui eût fait de plus grandes offres que le jour précédent. Il envoya ſur ſes pas un Trompette, pour déclarer qu'il ne vouloit plus de paix ; dès le jour ſuivant les Suiſſes prirent le chemin de Côme, au grand étonnement de tout le monde, & s'en retournerent dans leur pays.

Cette retraite précipitée donna occaſion à la politique de s'exercer. On ne ſçavoit ſi leurs deſſeins ſe bornoient à l'attaque du Milanès, ou s'ils ſongeoient à paſſer outre. Quelque fut leur projet, pourquoi ſe retirer ſi bruſquement, ſurtout n'ayant encore rencontré aucun obſtacle conſidérable, & par quelle raiſon ne pas accepter l'argent qu'on leur offroit, puiſqu'ils l'avoient demandé ? Quoi qu'il en ſoit, il eſt certain qu'après leur départ, il arriva deux Courriers ; l'un du Pape,

& l'autre des Venitiens. On crut que ſi ces deux hommes fuſſent venus plûtôt, les Suiſſes ne ſe ſeroient pas retirés ; & que ſi dans le même tems que ceux-ci entrerent dans le Duché de Milan, les Eſpagnols s'étoient approchés de Bologne, les François n'auroient pas été en état de réſiſter à tant d'ennemis.

1511.

Le Roi, à qui l'expérience faiſoit ſentir la faute qu'il avoit faite, écrivit à Gaſton de Foix, avant de ſçavoir la retraite des Suiſſes, de ne pas épargner l'argent, pour s'accommoder avec eux : enſuite voyant bien que, ſuppoſé que cela pût ſe faire, il auroit toujours néanmoins la guerre à ſoûtenir, il donna ordre à tous les Gensd'armes qui étoient en France de paſſer les Monts, ne réſervant que 200 Lances, pour la sûreté de la Picardie & il envoya à Gaſton un nombreux renfort d'Infanterie Gaſconne, & lui commanda de faire des recrues en en Allemagne & en Italie.

XXII. Neutralité des Florentins cauſée par leurs diviſions.

Le ſecours des Florentins étoit d'un grand poids dans cette conjoncture, parce que le théatre de la guerre devoit être voiſin de leurs Etats, d'où l'on pouvoit commodément inſulter l'Etat Eccléſiaſtique, & couper les vivres aux Confédérés, s'ils s'approchoient de Bologne ; c'eſt pourquoi le Roi pria inſtament cette République de ſe joindre à lui avec toutes ſes forces. Il leur repréſenta que dans une pareille occaſion, des ſecours médiocres & limités aux termes des traités ne ſuffiroient pas ; qu'ils ne pouvoient jamais avoir une occaſion plus favorable de lui rendre ſervice, & de s'acquerir pour toujours ſon amitié & celle de ſes Succeſſeurs ; qu'au reſte s'ils y faiſoient réflexion, ils ſentiroient que c'étoit ſe défendre eux-mêmes, ne devant pas douter de la haine du Pape, ni de l'envie qu'avoit le Roi Catholique de les réduire ſous ſa domination.

Les ſentimens étoient partagés à Florence. Beaucoup de gens aveuglés par l'avantage préſent d'épargner, ne portoient pas leurs vûes plus loin dans l'avenir. D'autres ſe rappelloient le peu de reconnoiſſance que les ſervices des Florentins avoient trouvé dans le Roy, & dans ſon Prédéceſſeur, & qu'ils n'avoient obtenu qu'à prix d'argent : que Louis ne les empêchât pas de reprendre Piſe. Après cet exemple, pouvoient-ils compter ſur ſes promeſſes, ou ſe flater

qu'il ſeroit plus ſenſible à de nouvelles marques de leur affection, qu'il ne l'avoit été par le paſſé ? C'eût donc été, à les entendre, la plus haute imprudence de s'embarquer pour ſes intérêts dans une guerre, dont ils porteroient preſque tout le poids, ſi elle étoit malheureuſe, ſans pouvoir en eſpérer la moindre utilité ſi elle réüſſiſſoit. 1511.

Le Parti ſupérieur étoit celui des ennemis du Gonfalonier. Ils appuyoient fortement les raiſons des premiers, & y ajoûtoient encore, que tant qu'ils reſteroient neutres, ils ne s'attireroient la haine d'aucun des partis, & ne donneroient aux deux Rois aucun ſujet légitime de ſe plaindre d'eux : Que par leur Traité avec la France, ils n'étoient obligés que de lui fournir trois cens hommes d'Armes pour la défenſe de ſes Etats d'Italie, & que ſatisfaiſant à cette obligation, Louis ne pouvoit rien exiger au-delà : Que le Roi d'Arragon, bien loin de s'en offenſer, ſe croiroit trop heureux qu'ils n'entraſſent pas pour davantage dans cette guerre ; d'ailleurs outre que ceux qui obſervent religieuſement leurs Traités, méritent toujours des éloges & de l'eſtime, Ferdinand s'aſſureroit par cet exemple, qu'il trouveroit au beſoin dans l'exactitude de la République les ſecours qu'elle devoit lui fournir, ſuivant le même Traité, commun à ce Prince avec le Roi de France : Que ſi ces rivaux faiſoient la Paix, la République après une conduite ſi meſurée, ne pouvoit manquer d'y être compriſe, & d'être protégée par tous les deux ; que ſi l'un venoit à ſuccomber, ils n'auroient rien à craindre du Vainqueur, parce qu'il n'auroit pas lieu de ſe plaindre d'eux ; & qu'en tout cas, il ne leur ſeroit pas difficile d'acheter ſon amitié avec des ſommes bien moins conſidérables que ce qu'il leur en coûteroit pour les frais de la guerre. Que par ce moyen, bien mieux que par les armes, leurs Peres avoient pluſieurs fois aſſuré leur liberté ; & que ſi l'on ſuivoit une autre route aujourd'hui, l'on auroit à ſoûtenir des dépenſes exceſſives tant que la guerre dureroit ; Enfin, ſuppoſé que le Parti contraire à la France eût l'avantage, la Patrie & la liberté ſeroient dans un peril manifeſte.

Le Gonfalonier étoit d'un ſentiment oppoſé : il croyoit que le bien de la République demandoit qu'elle ſe déclarât ouvertement pour le Roi de France, & c'étoit dans cette

1511. vûe qu'il avoit favoriſé le Concile & irrité le Pape, afin que les Florentins menacés par Jule, & obligés de s'en défier, fuſſent dans une eſpece de néceſſité de prendre ce parti. Il ſoûtenoit que rien n'étoit plus dangereux, que d'attendre dans l'inaction l'événement d'une guerre qui ſe feroit à leurs portes, entre des Princes ſi ſupérieurs à la République : Que la neutralité n'étoit bonne que pour ceux que leurs forces mettoient en état de ne rien craindre de la victoire de l'un ou de l'autre Parti, & que ſouvent même l'épuiſement des deux Combattans offroit à ceux qui étoient demeurés neutres, l'occaſion de s'agrandir : Que le témoignage qu'on ſe rendoit à ſoi-même de n'avoir offenſé perſonne, ni donné aucun ſujet légitime de plainte, n'étoit pas un sûr rempart contre les événemens ; parce qu'il n'arrivoit que rarement, & peut-être jamais, que le Vainqueur écoutât la juſtice & la modération ; Que ces excuſes n'empêchoient pas que les grands Princes ne ſe cruſſent outragés toutes les fois que ne ſe pliant pas aveuglément à leurs volontés, on négligeoit de s'attacher à leur fortune : Qu'il y avoit de la folie à croire que le Roi de France n'auroit point de reſſentiment contre les Florentins, qui l'auroient abandonné dans un ſi grand péril, eux ſur qui il avoit ſi fort compté, & qui lui avoient tant de fois promis le contraire : Qu'il y avoit encore plus d'imprudence de ſe flater que le Pape & le Roi d'Arragon, s'ils avoient le deſſus dans cette guerre, traiteroient la République avec modération ; qu'aucontraire l'un voudroit ſatisfaire ſa haine, & tous deux établir à Florence un gouvernement qui convint à leurs vûes, perſuadés que tant qu'elle ſeroit libre, elle favoriſeroit toujours plûtôt les intérêts de la France que les leurs : En falloit-il d'autre preuve, que le choix qu'avoit fait le Pape de concert avec le Roi Catholique, du Cardinal de Medicis pour être Légat de l'Armée ? Qu'ainſi vouloir demeurer Neutres, c'étoit s'expoſer au reſſentiment du Vainqueur, quel qu'il fût ; au lieu qu'en ſe joignant à l'un des deux Partis, les Florentins auroient au moins l'eſpérance de conſerver leur liberté par ſon moyen, ce qui n'étoit pas à négliger dans les conjonctures préſentes ; & ſi la Paix ſe faiſoit enſuite, ils pourroient obtenir par ſon moyen de meilleures conditions. : Que par toutes ces raiſons il étoit inutile de délibé-

rer pour quî l'on devoit ſe déclarer ; & qu'il n'étoit pas douteux qu'il ne fût préférable de s'en tenir à l'ancienne alliance d'une Couronne, qui, ſi elle n'avoit pas reconnu les ſervices de la République par des récompenſes proportionnées, l'avoit du moins ſecourue pluſieurs fois contre ſes ennemis : qu'enfin de nouveaux engagemens ſont toujours peu ſûrs & ſuſpects. Ces raiſons du Gonfalonier étoient aſſez fortes pour déterminer les eſprits ; mais l'oppoſition de ceux qui auroient été fâchés qu'il eût, auprès du Roy de France, le mérite ſignalé d'avoir fait déclarer Florence en ſa faveur, empêchoit qu'elles n'euſſent leur effet. 1511.

Pendant ces conteſtations, ou les uns ne ſongeoient qu'à contrarier les autres, ou ne prenoit aucune réſolution, ce qui produiſoit des délibérations bizarres qui ſe détruiſoient réciproquement, & bleſſoient également les deux partis. Les Florentins firent même alors une démarche, qui déplût fort au Roy de France. Ils envoyerent en Ambaſſade à la Cour d'Arragon François Guichardin, Auteur de cette Hiſtoire, Docteur en Droit, & ſi jeune alors (*a*) qu'il n'avoit pas l'âge requis par les Statuts de la République pour entrer dans la Magiſtrature ; ils ne chargerent cet Ambaſſadeur d'aucunes inſtructions pour adoucir les Confédérés.

XXIII. L'Armée du Pape & du Roy d'Arragon commencent la guerre.

Peu de tems après la retraite des Suiſſes, les Troupes Eſpagnoles & celles du Pape commencerent à défiler dans la Romagne. Dès qu'elles parurent, toutes les Villes que le Duc de Ferrare poſſedoit en-deçà du Po, ſe rendirent à la ſimple ſommation d'un Trompette, à l'exception de Baſtia de Genivolo. Comme toutes les forces & l'Artillerie que le Viceroy attendoit, n'étoient pas encore arrivées, il s'arrêta à Imola ; & pour ne pas reſter dans l'inaction pendant ce tems-là, il donna ordre à Pierre Navarre, Capitaine Général de l'Infanterie Eſpagnole, d'aſſiéger Baſtia. Navarre commença à battre cette Place avec trois pieces de canon, mais il trouva l'entrepriſe plus difficile qu'il ne ſe l'étoit imaginé, parce que la Ville étoit bien munie, & courageuſement défendue par 500 hommes de pié ; c'eſt pourquoi il fit faire deux Ponts de bois pour faciliter à ſes ſoldats le paſſage des foſſés, qui étoient

(*a*) Il n'avoit alors que 29 ans.

pleins d'eau. Le troiſiéme jour du ſiége, qui fut le dernier de
1511. cette année, il donna un violent aſſaut ; le choc fut long, & ſoûtenu avec beaucoup de valeur de part & d'autre ; mais enfin ſon Infanterie ayant eſcaladé la muraille, emporta la Place, & preſque toute la garniſon fut paſſée au fil de l'épée, avec Veſtitello qui la commandoit.

Navarre laiſſa 200 Fantaſſins à Baſtia contre l'avis de Jean
1512. Vitelli, qui lui repréſenta qu'elle étoit ſi ruinée par le canon, qu'elle ne pouvoit ſe défendre, à moins qu'on ne la réparât. En effet, à peine eut-il rejoint le Viceroi, que le Duc de Ferrare y vint avec neuf groſſes pieces d'Artillerie, & ayant bien-tôt achevé de renverſer les murs de cette petite place, il donna l'aſſaut avec tant de furie, qu'il l'emporta le jour même. Celui qui y commandoit, & toute la Garniſon furent maſſacrés par repréſailles. Le Duc y reçut à la tête un coup de pierre, dont la bonté de ſon caſque para l'effet.

Pendant ce tems-là, les Troupes Eccléſiaſtiques & Eſpagnoles s'étoient toutes aſſemblées à Imola ; elles étoient nombreuſes, pleines de bravoure, & conduites par des Capitaines expérimentés, ayant d'ailleurs beaucoup d'Artillerie, qu'on avoit fait venir preſque toute du Royaume de Naples. L'Armée du Roy Catholique étoit compoſée de mille hommes d'Armes, huit cens Genetaires, & huit mille hommes de pié Epagnols. Il y avoit dans ces Troupes pluſieurs Barons du Royaume de Naples, dont le principal étoit Fabrice Colonne, qui avoit le titre de *Gouverneur Général*, Proſper Colonne ayant refuſé de marcher, pour ne pas obéir au Viceroi. Les Troupes du Pape conſiſtoient en 800 hommes d'Armes, 800 Chevaux-Legers, & 8000 hommes d'Infanterie Italienne, ſous les ordres de Marc-Antoine Colonne, Jean Vitelli, Malateſte Baglioné, fils de Jean-Paul, Raphael Pazzi, & d'autres Capitaines, tous ſubordonnés au Cardinal de Médicis, Légat de l'Armée. Elles n'avoient point de Capitaine Général, parce que le Duc de Termini, que le Pape avoit choiſi pour cet emploi, comme un homme qui avoit les bonnes graces du Roy d'Arragon, venoit de mourir à Civitta-Caſtellana. Le Duc d'Urbin qui avoit accoutumé de remplir cette place, n'étoit pas venu, ſoit que le Pape ne l'eût pas jugé à propos, ſoit que le Duc ne voulût pas ſervir ſous le

le Viceroi, qui étoit *Généraliſſime* de l'Armée des Confédérés.

Il fut réſolu qu'on feroit le ſiége de Bologne. Ce n'eſt pas qu'on ne connût bien toute la difficulté de l'entrepriſe; on n'ignoroit pas que les François étoient à portée de ſecourir cette Ville, mais outre qu'on ne pouvoit rien entreprendre qui ne fût encore plus difficile, c'eût été marquer trop de foibleſſe que de demeurer dans l'inaction avec des forces ſi conſidérables; d'ailleurs, il falloit ſatisfaire l'impatience du Pape, à qui le moindre délai auroit donné occaſion d'accuſer les Eſpagnols d'Artifice & d'infidélité. Le Viceroi (*a*) alla donc ſe poſter entre la Riviere de Lidice & Bologne, où il commença par détourner les Canaux qui alloient des Rivieres du Reno & de Savana à cette Ville. Il s'approcha enſuite des murailles, diſpoſant la plus grande partie de l'Armée entre la montagne & le chemin qui conduit de Bologne en Romagne, parce que les convois venoient de ce côté-là. Fabrice Colonne avec l'Avant-garde, qui étoit compoſée de 700 hommes d'Armes, 500 Chevaux-Legers, & 6000 hommes d'Infanterie, prit ſon quartier ſur le grand chemin qui va en Lombardie, entre Ponte-à-Reno, & la Porte de San-Felicé, dans le deſſein d'empêcher les François de venir au ſecours de Bologne: Enfin pour ſe rendre maîtres des hauteurs, on mit des Troupes dans le Monaſtere de S. Michel in Boſco, bâti ſur une éminence voiſine de la Ville, & qui la commande, & on ſe ſaiſit auſſi de l'Egliſe de Santa-Maria del-Monté. 1512.

XXIV. Elle aſſiége Bologne.

Outre les Habitans dont ces troubles continuels avoient fait autant de Soldats, quoique peut-être ils ne fuſſent pas naturellement braves, & quelques Chevaux & Fantaſſins que les Bentivoglio y entretenoient, Gaſton de Foix avoit encore envoyé à Bologne 2000 Lanſquenets & 200 Lances, ſous les ordres d'Odet de Foix & d'Yves d'Alegre, Capitaines de réputation. D'Alegre s'étoit rendu recommandable par ſa longue expérience dans les armes, & de Foix relevoit l'éclat de ſa naiſſance, par d'heureuſes diſpoſitions au métier de la guerre. Il y avoit encore dans cette Ville deux braves Capitaines, (*b*) la Fayette & Vincent, ſurnommé *le grand Diable*; mais les

(*a*) Au mois de Janvier.

(*b*) Antoine, petit fils de Gilbert Motier, Seigneur de la Fayette, Maréchal de France, ſous Charle VI. & Charle VII. Gilbert avoit fort contribué à chaſſer les Anglois du Royaume.

1512. assiégés étoient bien plus rassurés par les promesses que Gaston leur faisoit de les secourir, que par les forces qu'ils avoient actuellement : L'enceinte de la Ville est très-vaste, & la partie située du côté des montagnes fort difficile à défendre ; il n'y avoit de ce côté-là d'autres Fortifications, que celles qu'on avoit pu faire à la hâte dans le péril présent ; d'ailleurs, beaucoup de gens parmi la Noblesse & le Peuple étoient suspects aux Bentivoglio, & la réputation qu'avoit l'Infanterie Espagnole de prendre facilement les Places, à cause de son agilité, dont elle venoit de donner une nouvelle preuve à la Bastia, faisoit beaucoup d'impression sur les esprits. Mais la lenteur des assiégeans rassura beaucoup la Ville. Neuf jours se passerent à faire agir par intervales une batterie de quatre piéces, placée au Couvent de S. Michel, sans autre dessein que de ruiner quelques maisons, & de tuer du monde aux assiégés : On cessa même de tirer dès qu'on s'apperçut que c'étoit consumer des munitions sans fruit. La cause de ce retardement fut que les Assiégés avoient appris dès le premier jour du siége, que Gaston s'étoit avancé à Final, & rassembloit ses Troupes de toutes parts ; & qu'il y avoit bien de l'apparence qu'il ne négligeroit rien pour conserver Bologne, place si importante au Roy de France. Sur cet avis, on délibéra comment on se conduiroit à ce siége pour réussir promptement, & de quelle maniere on empêcheroit les François de se jetter dans la Place ; il fut résolu que Fabrice Colonne, après s'être muni de vivres, passeroit de l'autre côté de la Ville, & se posteroit sur la hauteur qui est au-dessous de Santa-Maria del-Monté, d'où il pourroit aisément fermer les passages, & où il ne seroit pas si fort éloigné du reste de l'Armée, que s'il lui arrivoit quelque accident, il ne pût être promptement secouru ; on arrêta aussi qu'en même tems on établiroit les Batteries du côté que l'Armée occupoit, ou dans quelqu'autre lieu peu éloigné. Les auteurs de cet avis disoient qu'il n'étoit pas croyable, que la conservation de tout ce que les François possedoient en Italie, dépendant de celle de leur Armée, Gaston osât rien tenter qui le mît dans la nécessité d'en venir à une action décisive ; qu'il n'y avoit pas même d'apparence qu'il fit marcher toute l'Armée au secours de Bologne, ni qu'il dégarnît entierement le Milanès, n'étant pas encore bien assuré du côté de

la Suiſſe, & ayant beaucoup à craindre de la part de l'Armée Venitienne, qui étoit actuellement ſur les confins du Veroneſe, & menaçoit Breſſe. 1512.

Mais le lendemain, cet avis fut condamné, même par la plûpart de ceux qui l'avoient appuyé ; ils firent réflexion qu'on ne pouvoit pas aſſurer que l'Armée Françoiſe ne vînt pas au ſecours de Bologne ; ſi elle y venoit, l'Avant-garde ſeule ne ſeroit pas en état de lui réſiſter. Ainſi le Viceroi s'en tint à l'avis que Pierre Navarre lui avoit donné ſans le communiquer aux autres, qui étoit de prendre des vivres pour cinq jours, de laiſſer ſeulement du monde pour garder S. Michel, & de faire paſſer toute l'Armée de l'autre côté de la Ville. Il comptoit que de cette maniere, il empêcheroit les François d'entrer dans Bologne ; & que comme cette Place n'étoit pas fortifiée de ce côté-là, parce qu'on n'avoit jamais craint qu'elle fût attaquée par cet endroit, elle ſeroit infailliblement priſe avant cinq jours. Mais quand on ſçut cette réſolution dans le camp, il n'y eût pas un Officier qui ne condamnât un parti ſi hazardeux. En effet, c'étoit faire camper l'Armée dans un lieu, où elle ſeroit privée des vivres qui venoient de la Romagne ; ce qui ne manqueroit pas de la diſſiper, ſi Bologne tenoit plus de cinq jours. » Y a-t'il quel-» qu'un aſſez hardi, diſoit Fabrice Colonne, pour nous pro-» mettre la priſe de cette Place dans un terme ſi court, & peut-» on s'expoſer à un danger auſſi certain ſur une eſpérance auſſi » frivole. Si nous ne réuſſiſſons pas dans le tems que nous nous » ſerons preſcrits, n'eſt-il pas évident qu'ayant en tête une Ville » défendue par un Peuple nombreux & par une forte Garniſon, » tandis que l'Armée Françoiſe nous prendra en queuë, nous ne » pourrons, ſans être taillés en pieces, retirer des Troupes affoi-» blies par la faim, & pleines de conſternation & d'épouvante.

Quelques autres propoſoient de mettre plus de Troupes à l'Avant-garde, de la poſter au-delà de Bologne, preſque au pié de la montagne, entre les Portes de Saragoza & de S. Felix ; de fortifier ce quartier par des retranchemens & d'autres défenſes, & de battre la Ville par ce même endroit, où les murailles & les remparts étoient ſi foibles, qu'on s'en ſaiſiroit aiſément, ſur-tout en braquant du canon ſur la montagne, pour prendre en flanc ceux qui défendroient la brêche durant l'aſſaut ; mais cet avis fut encore rejetté, parce que ces meſures

1512. ne ſuffiſoient pas pour empêcher les François de ſecourir la Place ; d'ailleurs ſi l'Avant-garde venoit à être attaquée, il ſe paſſeroit au moins trois heures avant que l'Armée pût la joindre, quoiqu'elle fut maîtreſſe des hauteurs.

Dans cette diverſité d'avis, où il eſt bien plus aiſé de critiquer avec juſteſſe les ſentimens d'autrui, que de propoſer des moyens sûrs; on prit enfin le parti d'attaquer Bologne du côté où l'Armée étoit campée. Une des raiſons qui fit prendre cette réſolution, fut que l'on commença à ſe perſuader que les François ne viendroient pas au ſecours de Bologne, puiſqu'ils avoient tant différé de paroître. L'on ſe mit donc à préparer les batteries, & l'on fit revenir l'Avant-garde dans le camp ; mais on eût bien-tôt pluſieurs avis que le nombre des Ennemis groſſiſſoit ſans ceſſe à Final ; c'eſt pourquoi la crainte s'emparant une ſeconde fois des eſprits, les mêmes difficultés revinrent encore. On convenoit unanimement que ſi Gaſton s'approchoit, il falloit l'attaquer avant qu'il pût entrer dans Bologne ; mais les uns repréſentoient que dans ce cas il faudroit retirer le canon des batteries pour s'en ſervir contre lui, ce qui ne ſe pourroit faire qu'avec beaucoup de peine & de danger, & qu'ainſi il ſeroit à propos d'en différer l'établiſſement ; les autres diſoient, qu'il étoit également honteux & préjudiciable de demeurer ſi long-tems dans l'inaction devant cette Place, & de donner aux Aſſiégés le moyen de ſe raſſurer, & aux François celui de les ſecourir : Qu'ainſi il falloit diſpoſer les batteries ſans délai, de maniere cependant qu'il fut facile d'en retirer le canon en cas de beſoin ; ils ajoûtoient qu'on devoit applanir le terrein aſſez pour que l'Armée & l'Artillerie puſſent en même tems & ſans difficulté aller aux Ennemis.

Le Légat ſoûtenoit ce dernier avis avec beaucoup de chaleur. Laſſé de tant de longueurs il commençoit à les regarder comme l'effet de l'artifice des Eſpagnols, & des Ordres ſecrets de leur Roy. Il diſoit que ſi l'on avoit d'abord attaqué la Place, elle ſeroit peut-être priſe au moment qu'il parloit : Qu'il falloit enfin réparer cette faute, & ne pas demeurer plus long-tems devant Bologne, comme ſi c'étoit une Place alliée, ou comme ſi l'on n'avoit pas le courage de l'attaquer : Que tous les jours il recevoit des Couriers de Sa Sainteté, & & qu'il ne ſçavoit plus quelle réponſe faire, ni comment ex-

cuſer la lenteur de l'Armée. Le Viceroi piqué des diſcours du Légat, répondit vivement, qu'il étoit étonné que le Cardinal qui n'avoit aucune expérience de la guerre, voulût par ſon impatience faire prendre des partis dangereux : Qu'il s'agiſſoit ici de l'intérêt commun, & qu'on ne pouvoit le ménager avec trop de maturité : Qu'ordinairement les Papes & les Républiques entreprenoient volontiers des guerres, mais que bien-tôt rebutés par la dépenſe & les difficultés ils ſe preſſoient trop de les finir : Qu'il laiſsât donc délibérer les Officiers, qui dans le fond avoient les mêmes intentions que lui, avec l'expérience militaire qu'il n'avoit pas. 1512.

Enfin Pierre Navarre, dont le Viceroi ſuivoit les avis, remontra que dans une affaire auſſi importante, on ne devoit pas regréter deux ou trois jours, pendant leſquels on feroit les préparatifs, ſoit pour attaquer la Ville, ſoit pour donner Bataille, afin de meſurer ſes opérations ſur les mouvemens des François : Cet avis fut ſuivi.

Au bout de deux Jours les Aſſiégeans ne furent pas plus inſtruits qu'auparavant, parce que Gaſton de Foix demeuroit toujours à Final. Cento, la Pievé, & pluſieurs autres Places du Bologneſe s'étoient rendues à lui ; & il attendoit que toutes ſes Troupes fuſſent raſſemblées, ce qui ne pouvoit ſe faire que lentement, parce qu'elles étoient diſperſées en différens poſtes éloignés les uns des autres. Ainſi le Viceroi n'ayant plus de prétexte pour différer, les batteries furent enfin établies, vis-à-vis de la partie du mur, qui eſt environ à cinquante pas de la Porte de S. Stephano, qui regarde Florence, & où il forme un angle en tirant vers la Porte de Caſtiglione, qui regarde la montagne. Pierre de Navarre fit creuſer une Mine plus près de cette derniere Porte, à l'endroit où la petite Chapelle appellée Baracané eſt priſe dans l'épaiſſeur du mur même, en dedans ; ce fut pour affoiblir les forces des Aſſiégés, qui par ce moyen auroient à ſoutenir deux attaques en même tems. Cependant, ſongeant toujours à faire tête aux François en cas qu'ils vinſſent, le Viceroy renvoya l'Avant-Garde dans le poſte où elle étoit auparavant.

Le Canon abatit dans un jour près de trente Toiſes de la Muraille, & le Baſtion de la Porte fut tellement ruiné, que les Aſſiégés l'abandonnerent. Il eût été facile de donner

l'aſſaut, mais on voulut attendre que la Mine fut achevée; ce-
1512. pendant il ne s'en falut guere, que la témérité des Soldats n'obligeât de donner l'Aſſaut ce jour-là-même avec beaucoup de déſordre. Quelques Fantaſſins Eſpagnols ayant appliqué des Echelles au Baſtion y entrerent par un trou qui s'y étoit fait, & deſcendirent par-là dans une petite maiſon attenant la muraille, & où il n'y avoit point de Garde. Les Soldats ayant apperçu l'action de leurs compagnons les ſuivoient en foule, ſi leurs Capitaines accourus au bruit ne les eûſſent arrêtés. Les Aſſiégés pointerent un Canon contre cette petite maiſon, & tuerent une partie de ceux qui y étoient; le reſte ſe ſauva promptement. Pendant qu'on achevoit la Mine, l'Armée s'occupa à faire des Pontons, & à combler les Foſſés avec des Faſcines, afin que l'Infanterie pût aller de plein pié à l'Aſſaut, & l'on diſpoſa quelques pieces de Canon pour tirer au-delà de la Bréche, afin que les Aſſiégés ne puſſent s'en approcher pour la défendre.

Pendant ce tems-là les François qui étoient dans la Place, voyant que le Peuple commençoit à s'effrayer, envoyerent en diligence demander du ſecours à Gaſton, qui le jour même fit partir mille Fantaſſins, & le lendemain cent quatre-vingt Lances. Cette démarche fit croire aux Confédérés qu'il ne marcheroit pas lui-même, n'y ayant pas d'apparence que s'il avoit compté de venir, il ſe fût affoibli par ce détachement; & en effet ſon deſſein étoit de ne pas avancer, croyant ce ſecours ſuffiſant pour défendre Bologne, & d'ailleurs ne voulant pas hazarder une Bataille ſans néceſſité.

Enfin toute l'Armée fut miſe en Bataille pour donner l'Aſſaut, dès que la Mine auroit joué. Elle fit ſauter en l'air avec beaucoup de fracas, le Mur où étoit la Chapelle, & l'enleva ſi haut, que les Aſſiégeans virent à découvert le dedans de la Ville, & les Soldats en bonne ordre derriere la Breche; mais le Mur retomba tout entier dans la même place, d'où l'effort de la Mine l'avoit arraché, & il ſe rejoignit ſi bien avec le reſte, qu'il ne paroiſſoit pas qu'il en eût été ſeparé. Ainſi l'Aſſaut ne pouvant ſe donner par cet endroit, les Généraux jugerent à propos de n'y point penſer du tout, parce qu'il n'y avoit qu'une breche. Les Bolonois regarderent cet événement comme un Miracle, perſuadés qu'une choſe auſſi extraordinaire ne pou-

voit être arrivée que par une faveur ſpéciale d'en haut. Depuis ce tems-là on a augmenté & embelli cette Chapelle, où la dévotion du Peuple eſt fort grande. 1512.

XXV. Gaſton de Foix ſe jette dans Bologne, & fait lever le Siége.

Gaſton croyant qu'il n'y avoit plus rien à craindre pour Bologne après cet incident, eût envie de marcher à Breſſe. Le péril de Bologne lui avoit fait dégarnir cette Place, qui étoit alors menacée par les Venitiens; il ſoupçonnoit même qu'ils y avoient de ſecrétes intelligences: mais les prieres des Officiers qui étoient dans Bologne, le firent changer de réſolution. Ils lui remontrerent que la Place ſeroit plus expoſée que jamais après ſa retraite; au lieu que s'il y venoit, il pourroit défaire les Ennemis dans leur Camp. C'eſt pourquoi, contre l'avis de preſque tous les Officiers de ſon Armée, il part de Final, & marchant toute la nuit en bataille, malgré la neige & le vent, il entre dans Bologne le lendemain deux heures après le lever du Soleil, par la Porte de S. Felix avec treize cens Lances, ſix mille Lanſquenets, qu'il avoit tous mis à l'Avant-Garde, & huit mille autres Fantaſſins François & Italiens.

Gaſton ne fut pas plûtôt arrivé qu'il propoſa d'attaquer le Camp des Ennemis le jour même, & pour cet effet de faire ſortir les Troupes par trois Portes, & le Peuple par le chemin de la Montagne. Il les auroit trouvés dans une entiere ſécurité ſur ſon arrivée, car il eſt certain qu'ils l'ignorerent tout ce jour-là, & même le lendemain juſqu'à une certaine heure; mais d'Alegre conſeilla de donner le reſte de la journée aux Troupes pour ſe repoſer; ni lui, ni perſonne n'imaginant qu'une Armée ſi nombreuſe pût être venue par le grand chemin, & avoir entré de jour dans une Ville aſſiégée, à l'inſçû des Aſſiégeans.

Ils auroient encore été long-tems ſans le ſçavoir, ſi par hazard ils n'avoient fait priſonnier un ſoldat Albanois dans une ſortie que firent quelques Cavaliers. Interrogé ſur ce qui ſe paſſoit dans la place; il répondit qu'il ne pouvoit leur donner beaucoup d'éclairciſſemens, n'y étant arrivé que la veille avec l'Armée. Surpris de ce qu'il leur diſoit, ils le queſtionerent avec plus de ſoin, & voyant qu'il perſiſtoit toujours à dire la même choſe, ils le crurent à la fin. Enſuite ils n'héſiterent pas à prendre la réſolution de lever le Siége; ne ſe croyant pas en ſûreté ſi près d'une grande Armée, ſur-tout avec des Troupes qui avoient beaucoup ſouffert par la rigueur de la ſaiſon & par le voiſina-

ge de la Ville. (*a*) Cette réſolution priſe ils retirerent ſans
1512. bruit leur Artillerie, décamperent bien avant dans la nuit, le dix-neuviéme jour du Siége, & prirent le chemin d'Imola, repaſſant dans la route qu'ils avoient applanie en venant, ayant par ce moyen au milieu d'eux le grand Chemin par où marchoit leur Artillerie. L'Arriere-Garde fut compoſée de l'élite de l'Armée, & l'on s'éloigna ſans péril ; n'étant ſorti de la Ville que quelques Cavaliers François, qui ſe débanderent d'abord pour piller les Munitions de guerre & les vivres ; Malateſta Baglioné qui fermoit la marche, vint même à bout de les repouſſer.

Gaſton laiſſa dans Bologne trois cens Lances & quatre mille Hommes d'Infanterie, & partit auſſi-tôt pour voler au ſecours du Château de Breſſe ; car les Venitiens s'étoient déja rendu maîtres de cette Ville la veille du jour qu'il étoit entré dans Bologne. Le Sénat, à la ſollicitation du Comte Louis Avogaro Gentil-homme Breſſan, & de preſque tous les Habitans du Pays, qui faiſoient eſperer que la Ville ſe ſouleveroit, avoit ordonné à André Gritti de marcher de ce côté-là. Il ſe mit donc en chemin avec 300 Hommes d'armes, 1300 Chevaux-Legers, & 3000 Hommes d'Infanterie, traverſa l'Adige à Alberé auprès de Legnago, enſuite le Minzo au Moulin de la Volta, entre Goïto & Valeggio ; & prenant par Montechiaro il paſſa la nuit à Caſtagnetolo, Village à cinq milles de Breſſe, d'où il envoya auſſi-tôt ſes Chevaux-Legers juſqu'aux Portes de cette Ville. En même-tems tout le Pays favoriſant les Venitiens, le Comte Louis s'approcha d'une des Portes de Breſſe, à la tête de huit cens Hommes des Vallées d'Eutropia & de Sabia qu'il avoit fait ſoulever ; il chargea ſon Fils d'aller de l'autre côté de la Ville avec d'autres Troupes : mais Gritti ne recevant aucune nouvelle, & ne voyant pas même paroître le ſignal dont on étoit convenu, apprenant d'ailleurs que la Ville étoit ſur ſes gardes, il ne jugea pas à propos d'aller plus avant ; ſur ces entrefaites, le jeune d'Avogaro ayant été attaqué par une partie de la Garniſon, fut fait priſonnier.

XXVI. Succès des Venitiens

Gritti ſe retira donc vers Montagnana, d'où il étoit parti d'abord, laiſſant pourtant une Garde au Pont qu'il avoit fait jetter

(*a*) On voit que Gaſton de Foix fit une grande faute de ne pas les attaquer le jour précédent : Il y a toute apparence qu'il les auroit défaits.

ſur l'Adige ; mais il fut rappellé de nouveau peu de jours après;& repaſſant cette Riviere avec deux Canons & quatre Fauconneaux, il vint encore ſe poſter à Caſtagnetolo. En même-tems le Comte Louis s'approcha à un mille de Breſſe, ſuivi d'un très-grand nombre d'Habitans des Vallées ; & quoiqu'il n'y eût aucun mouvement favorable dans la Ville, néanmoins Gritti ſe trouvant plus fort que la premiere fois, réſolut d'employer la force. Il joignit donc tous les Payſans à ſes Troupes, & il fit donner l'Aſſaut par trois endroits. L'attaque de la Porte de la Torré ne réuſſit pas, mais celles de la Porte de Pilé, où étoit Avogaro, & de la Porte de Garzula où commandoit Balthazar Scipioné, eurent un heureux ſuccès; & il a couru un bruit que les Soldats de Scipioné ſe gliſſerent par-deſſous la Grille de fer, par laquelle la Riviere dont la Porte prend ſon nom, entre dans la Ville. Les François réſiſterent inutilement, & voyant les Ennemis dans la Place dont les Habitans qu'on avoit contenus juſqu'alors en les empêchant de prendre les Armes, ſe déclarerent pour les Venitiens, ils ſe retirerent dans la Citadelle avec (*a*) M. du Lude, Gouverneur de Breſſe, après avoir perdu leurs Chevaux & leurs Bagages. Dans ce tumulte, le Quartier nommé *la Citadella*, ſéparé du reſte de la Ville, & qui étoit preſque entierement habité par des Gibelins, fut mis au pillage, & l'on n'y épargna que les Maiſons des Guelfes. 1512.

Incontinent après la priſe de cette Ville, Bergame ouvrit ſes Portes aux Venitiens par le moyen de quelques uns des Habitans. Il n'y eut que deux Forts, l'un ſitué au milieu de la Ville, & l'autre à un demi mille qui ſe conſerverent aux François. Orci-Vecchi, Orci-Nuovi, Ponté-Vico & pluſieurs autres Villes voiſines ſuivirent l'exemple de Bergame. Gritti auroit pouſſé plus loin ſes ſuccès, ou du moins auroit mieux affermi ſes conquêtes, ſi Veniſe où la joye fut extrême, eût été auſſi empreſſée à envoyer les Troupes & l'Artillerie néceſſaires pour le Siége du Château de Breſſe, qui n'étoit pas en état de faire beaucoup de réſiſtance, qu'elle le fût à créer & à dépêcher des Magiſtrats pour gouverner les Villes reconquiſes. Cette négligen-

XXVII. Gaſton de Foix marche au ſecours du Château de Breſſe.

(*a*) Jacque Daillon, Seigneur du Lude Frere aîné du Seigneur de la Crotte dont il eſt parlé ci-deſſus. Il fut Chambellan des Rois Louis XII. & François I. Sénéchal d'Anjou & Gouverneur de Fontarabie, & ce fut lui qui défendit ſi bien cette Place contre les Eſpanols en 1522. Il mourut en 1532.

1512. ce fit d'autant plus de tort aux Venitiens, que la diligence de Gaſton de Foix fut extraordinaire. Ayant paſſé le Po à la Stellata, il envoya de-là cent cinquante Lances & cinq cens Fantaſſins François à Ferrare : Il paſſa enſuite le Minzo à Ponté mulino, n'en ayant fait demander la permiſſion au Marquis de Mantoue, que dans l'inſtant du paſſage, afin qu'il n'eût pas le tems de délibérer, & que la nouvelle de ſa marche ne fut pas ſi-tôt ſçûe des Venitiens. Le lendemain il logea à Nogara, dans le Veronéſe, & le jour d'après à Ponté-Peſeré & à Trevillé, à trois milles de la Scala

XXVIII. Il taille en piéces, chemin faiſant, une partie de l'Armée des Venitiens.

Il apprit en cet endroit que Jean Paul Baglioné, après avoir eſcorté quelques Troupes & de l'Artillerie que le Venitiens envoyoient à Breſſe, s'étoit rendu de Caſtelfranco, à l'Iſola della-Scala avec trois cens Hommes d'Armes, quatre cens Chevaux-Legers, & douze cens Fantaſſins. Il y courut ſur le champ, à la tête de trois cens Lances & de ſept cens Archers, ſuivis du reſte de l'Armée, qui ne pouvoit pas marcher auſſi vîte que lui ; & ayant ſçû que les Ennemis n'en étoient partis qu'une heure auparavant, il ſe mit ſur leurs traces avec la même promptitude.

Sur ces entrefaites, Jean Paul apprit que Bernardin de Montoné, auquel on avoit confié la garde du Pont d'Alberé, l'avoit rompu, ſur l'avis qu'il avoit eû de l'approche des François, pour éviter d'être enfermé entre eux & les Allemans : car l'Empereur libre du ſoin de garder le Frioul, où il n'avoit plus que la Ville de Gradiſca, tout le reſte lui ayant été enlevé par les Venitiens, en avoit fait venir trois mille Hommes d'Infanterie qui étoient actuellement dans Verone. Cette nouvelle auroit déterminé Jean Paul à retourner à Breſſe, ſi on ne lui avoit découvert un gué au-deſſous de Verone. Comme il alloit chercher ce paſſage, il apperçut de loin Gaſton, dont la diligence incroyable avoit dérobé le bruit de ſa marche, & il crût que ce ne pouvoit être qu'un Parti de la Garniſon de Verone. C'eſt pourquoi, ayant rangé ſes Troupes en bataille à la Tour de Magnanino près de la Scala, & non loin de l'Adige, il attendit les Ennemis avec intrépidité. Le choc des Lances fut terrible de part & d'autre, & l'on combattit enſuite de près avec d'autres armes plus d'une heure ; mais les Venitiens s'affoibliſſoient inſenſiblement, tandis que les Troupes Françoiſes

arrivoient

arrivoient de moment à autre. Ils rétablirent néanmoins plusieurs fois le combat, mais à la fin accablés sous le nombre, ils prirent la fuite à l'entrée de la nuit, & furent poursuivis par les Ennemis jusqu'à la Riviere. Jean Paul la passa sans danger, mais plusieurs des siens s'y noyerent. Les Venitiens eurent environ 90 Hommes d'Armes tués ou faits prisonniers; Guy Rangoni & Baltazar Signorello de Perouse furent du nombre des derniers. Toute leur Infanterie se dissipa, & ils perdirent deux Fauconneaux en quoi consistoit toute leur Artillerie. Cette Victoire ne coûta presque point de sang aux Vainqueurs. 1512.

Le jour suivant, Gaston rencontra Meleagre de Forli accompagné de quelques Chevaux-Legers Venitiens; il les mit d'abord en fuite, fit Meleagre prisonnier; & sans perdre un moment, le neuviéme jour après son départ de Bologne, il entra avec son Avant-garde dans un des Fauxbourgs de Bresse à deux portées de traits de la Porte de Torre-lunga: Le reste de l'Armée campa derriere lui le long du chemin qui conduit à Peschiera. Aussi-tôt qu'il eût pris son quartier, & ne se donnant pas le tems de respirer, il envoya une partie de son Infanterie attaquer le Monastere de S. Fridiano, situé à mi-côté au-dessus du Fauxbourg qu'il occupoit. Ce poste étoit gardé par plusieurs Payſans du Val-de-Tropia: ses Troupes ayant grimpé par plusieurs endroits, à la faveur d'une grande pluye, qui empêchoit le feu de l'Artillerie placée dans ce Monastere, elles attaquerent ces Payſans, & en tuerent une partie.

XXIX. Conquêtes & Victoire de Gaston.

Le lendemain, Gaston envoya un Trompette à Bresse pour sommer les Habitans de se rendre, & offrir la vie, la liberté & les Biens à tout le monde, excepté aux Venitiens. On fit une réponse pleine de fierté en présence d'André Gritti; & aussitôt Gaston fit passer l'Armée de l'autre côté de la Ville, & se logea dans le Fauxbourg de la Porte de Saint Jean, afin d'être plus près du Château. (a) A la pointe du jour suivant, il choisit dans toutes les Troupes plus de 400 Hommes d'Armes couverts d'armes blanches, & 6000 Hommes d'Infanterie, partie Gascons, partie Allemans; & se mettant à la tête de cette Troupe, qui étoit à pié, il monta par le côté qui regarde la Porte de Pise, & entra sans nul obstacle dans la premiere enceinte du Château. Après un moment de repos, il

(a) Ce fut le Jeudy gras 19 de Février.

1512. exhorta ſes Soldats en peu de mots à deſcendre hardiment dans cette Ville opulente, où n'ayant que de legeres fatigues à eſſuyer ils alloient acquerir beaucoup de gloire & s'enrichir par le pillage ; il ajoûta, qu'ils n'avoient à combattre que des Troupes Venitiennes, qui leur étoient certainement inférieures par le nombre & la valeur : Qu'à l'égard d'une Populace ſans aucune expérience de la guerre, & qui ſongeoit déja plûtôt à fuir qu'à réſiſter, ils devoient la mépriſer. Que bien loin de ſeconder les Ennemis, ce Peuple ne ſerviroit qu'à mettre par ſa lâcheté le déſordre parmi les Troupes réglées. Que les ayant amenés comme l'élite d'une Armée floriſſante, il les conjuroit de faire honneur à ſon choix, & d'aſſurer leur propre gloire. En effet, quelle ſeroit leur honte, ſi depuis long-tems accoutumés à forcer des Villes pourvues d intrépides Défenſeurs, bordées d'une nombreuſe Artillerie, & fermées par de fortes Murailles, ils ne prenoient pas celle-ci, qui étoit toute ouverte, & où ils n'avoient à combattre que des Hommes ?

Après ce diſcours, Gaſton ſortit du Château, faiſant marcher ſon Infanterie à la tête des Hommes d'Armes. Il trouva quelques Corps d'Infanterie avec du Canon diſpoſés à l'arrêter, mais il les diſſipa ſans peine ; & deſcendant fierement la Côte, il ſe rendit à la Place du *Palais du Capitaine*, qu'on appelle *le Burletto*, où toutes les Troupes Venitiennes raſſemblées l'attendoient de pié ferme. Le choc fut opiniâtre & terrible en cet endroit ; les uns combattant pour leur ſalut, & les autres pour la gloire & pour le Pillage d'une Ville fort riche. Les Officiers s'y diſtinguerent tous avec éclat, mais la valeur de Gaſton ſe faiſoit ſur tout remarquer. Enfin les Venitiens furent contraints d'abandonner le champ de Bataille malgré tous leurs efforts. Les François ſe partagerent auſſi-tôt en deux Corps, dont l'un entra dans la Ville, & l'autre dans le quartier de la Citadelle. Ils trouvent par tout beaucoup de réſiſtance de la part des Soldats & du Peuple ; mais enfin ils renverſent de tous côtés ce qui s'opoſe à eux, voulant ſe rendre entierement maîtres de la Ville avant de s'abandonner au pillage. Gaſton avoit donné là-deſſus des ordres ſévéres, & ſi quelqu'un s'écartoit, il étoit tué ſur le champ par ſes Compagnons.

Les François perdirent dans cette Action beaucoup d'Infanterie, & un aſſez grand nombre de Gend'armes, (*a*) il périt environ 8000 hommes du côté des Venitiens, partie du Peuple, & partie des Troupes, qui conſiſtoient en 500 hommes d'Armes, 800 Chevaux-Legers, & 8000 hommes d'Infanterie. De ce nombre fut Fréderic Contarini Provéditeur des Albanois; il fut tué d'un coup de feu dans le combat ſur la grande Place. Tous les autres y furent faits Priſonniers, à la réſerve de 200 Albanois, qui s'enfuirent par une Poterne voiſine de la Porte de S. Nazaro; mais ce ne fut que pour tomber entre les mains des François qui étoient reſtés hors de la Ville, & ils furent tous tués ou pris. Cette partie des François étant entrée par cette Poterne, profita de la Victoire des autres, & ſe mit à piller avec eux. André Gritti, Antoine Juſtiniani, que le Sénat avoit envoyé en qualité de Podeſtat à Breſſe, Jean Paul Manfroné & ſon fils, le chevalier *della Volpe*, Balthaſar de Scipioné, un fils d'Antoine Pio, le Comte Louis Avogaro, avec un autre de (*b*) ſes fils; & Dominique Buſecchio Capitaine de Cavalerie Albanoiſe furent faits priſonniers. Le Comte Louis eut la tête tranchée dans la Place publique en préſence de Gaſton; le ſupplice de ſes deux fils ne fut différé que de quelques jours. 1512.

Les Breſſans qui ſe faiſoient gloire de tirer leur origine des François, en furent fort maltraités. Cette Ville qui ne le cédoit à aucune de la Lombardie, & qui les ſurpaſſoit toutes par ſes richeſſes, ſi l'on en excepte Milan, fut abandonnée au pillage; les choſes ſacrées & profanes, les biens, l'honneur & la vie des Habitans furent livrés ſept jours de ſuite à l'avarice, à l'incontinence & à la cruauté du Soldat. Gaſton mit pourtant à couvert l'honneur des Religieuſes, & des femmes qui s'étoient réfugiées dans les Couvents. C'eſt ainſi qu'en moins de quinze jours, Gaſton de Foix oblige l'Armée du Pape & des Eſpagnols à lever le Siége de Bologne, taille en pieces Jean Paul Baglioné avec une partie de l'Armée Venitienne, & rentrant à Breſſe, rempor-

(*a*) Le Chevalier de Bayard y fut dangereuſement bleſſé à la Cuiſſe; ce fut dans cette Ville qu'il en uſa ſi généreuſement avec une Dame, chez qui il fut porté après ſa bleſſure.

(*b*) L'ainé avoit été fait priſonnier auparavant. Comme on l'a vu ci-deſſus.

1512. te ſur le reſte de cette Armée une Victoire ſi funeſte aux Venitiens & aux Habitans de cette Ville. La gloire de ce jeune Vainqueur ſe répandit dans toute l'Europe ; & l'Italie ne balança point à avouer qu'elle n'avoit vu depuis long-tems aucun exploit Militaire digne d'entrer en parallele avec cette activité par tout victorieuſe.

L'Expédition de Breſſe avoit été précédée de celle de Bergame, dont les Habitans, qui ne s'étoient révoltés que par l'inquiétude de quelques particuliers, rappellerent les François dès qu'ils parurent dans le Pays : toutes les autres Villes qu'ils avoient perdues, rentrerent auſſi ſous leur puiſſance. Gaſton n'eût pas plûtôt donné une forme au Gouvernement de la Ville de Breſſe, fait repoſer ſes Soldats, & rétabli parmi eux le bon ordre que le butin fait à Breſſe avoit un peu troublé, qu'il ſongea à de nouvelles expéditions & à exécuter les Ordres du Roy, en marchant contre l'Armée des Alliés, qui depuis la levée du Siége de Bologne, demeuroit toujours dans le Bolognese.

XXX. Le Roy d'Angleterre accede à la Ligue ; & ſe diſpoſe à la guerre.

Il étoit ſurvenu des incidens, qui avoient obligé la Cour de France à prendre de nouvelles meſures. La Guerre avec les Anglois étoit déja preſque certaine, & quoique Henri VIII. eût d'abord nié poſitivement qu'il fût dans ce deſſein, & que depuis il l'eut caché ſous des diſcours équivoques, on reçût enfin de Rome la nouvelle, qu'il avoit ſigné la Ligue. On ſçavoit encore qu'on faiſoit en Angleterre des préparatifs de Troupes & de Vaiſſeaux ; & qu'on en équipoit (*a*) en Eſpagne pour les faire paſſer dans cette Iſle, dont les Peuples avoient beaucoup de penchant à faire la Guerre à la France. Il arriva tout à propos dans ce tems-là à Londres une Galéaſſe du Pape, chargée de Vins Grecs, de Fromages & d'autres préſens, qui furent diſtribués de ſa part au Roy & à pluſieurs Seigneurs & Prélats, qui les reçurent avec plaiſir. La Populace qui ſouvent eſt auſſi frappée des plus petites choſes que des grandes, accourut avec beaucoup d'empreſſement pour voir ce Vaiſſeau, le premier qui eût jamais abordé en Angleterre avec le Pavillon du S. Siége.

(*a*) Dans ce tems-là les Anglois n'avoient pas une Marine ſi nombreuſe ni ſi formidable qu'aujourd'hui. Les Eſpagnols & les Portugais étoient alors les Maîtres de la Mer.

D'ailleurs l'Evêque de Murray, le même qui avoit négocié la Paix entre le Pape & le Roi de France, ayant rendu dans le Parlement des témoignages très-favorables à la cauſe du premier, ſoit qu'il pensât comme il parloit, ſoit que le Chapeau l'eût tenté, on y arrêta que les Prélats Anglois iroient au Concile de Latran. Henri, à la priere des Miniſtres du Pape, congédia l'Ambaſſadeur de France, lui déclarant qu'il n'étoit pas convenable que le Miniſtre d'un Prince qui perſécutoit ſi ouvertement le S. Siége, parût dans une Cour auſſi dévouée à l'Egliſe, que l'étoit celle d'Angleterre. Déja même on pénétroit le Plan formé par les Alliés, quoiqu'ils le tinſſent fort ſecret. Le Roi d'Angleterre devoit infeſter avec ſa Flote les côtes de Normandie & de Bretagne, & envoyer 8000. hommes d'Infanterie en Eſpagne pour joindre les Troupes du Roi d'Arragon, afin de faire une irruption en Guienne. 1512.

XXXI. Extrême embarras de Louis XII.

Ces deſſeins donnoient beaucoup d'inquiétude à Louis XII. Le ſeul nom Anglois étoit redoutable à la France, qui auroit encore plus de raiſon de le craindre, quand les Eſpagnols ſe ſeroient joints à cette nation. Louis avoit fait paſſer tous les Gendarmes en Italie, & il ne lui reſtoit que 200. Lances. S'il rappelloit ces Troupes, ou même une partie, il expoſoit à un péril certain le Milanès qui lui étoit ſi cher; & ſi pour les remplacer, il levoit de nouvelles Compagnies d'ordonnance, que pouvoit-il attendre d'une Milice ſans expérience? D'ailleurs ſa méfiance s'augmentoit de jour en jour ſur le compte de l'Empereur: André de Burgos qu'il avoit envoyé vers ce Prince, étoit revenu; & quoiqu'il rapportât que Maximilien paroiſſoit diſpoſé à entretenir ſon Alliance, ce dernier faiſoit toujours des propoſitions fort dures, & mêlées de beaucoup de plaintes.

Il demandoit qu'on lui donnât des aſſurances qu'il ſeroit mis en poſſeſſion de tout ce qui devoit lui revenir ſuivant le Traité de Cambrai. Il ajoutoit qu'il ne vouloit plus s'en tenir à de ſimples promeſſes, perſuadé depuis longtems que le Roi étoit très-éloigné de conſentir qu'il s'emparât de Padouë: Que dans la vûë de le conſumer par une guerre ſans fin, Louis avoit dépenſé, ſans beaucoup de néceſſité, deux cens mille ducats par an, pour lui en faire coûter cinquante mille, n'ignorant pas que cette derniere ſomme, quoique bien moins conſiderable que la premiere,

1512. l'étoit bien davantage par rapport à lui, que deux cens mille ne l'étoient pour un Roi de France : Que c'étoit dans cette même vûë que le Roi lui avoit refuſé Trivulce, qui auroit terminé promptement la guerre. Il exigeoit encore que la (*a*) ſeconde fille du Roi, qui n'avoit que deux ans, épousât ſon petit-fils ; qu'on lui donnât la Bourgogne en dot, & que cette Princeſſe fût envoyée dès-à-préſent à ſa Cour. Il vouloit auſſi qu'on remît à ſa déciſion l'affaire de Ferrare, celle de Bologne & celle du Concile. Enfin il s'oppoſoit à la marche de l'Armée Françoiſe du côté de Rome, & il proteſtoit qu'il ne ſouffriroit jamais que le Roi s'aggrandît en Italie.

Ces propoſitions dures & inſupportables en elles-mêmes cauſoient d'autant plus de chagrin au Roi, qu'il ne pouvoit pas s'aſſurer, que quand il auroit tout accordé à l'Empereur, ce Prince léger ne changeroit pas encore de parti à la premiere occaſion : la dureté même de ſes demandes le perſuadoit preſque qu'il étoit déja déterminé à rompre avec lui, & qu'il ne cherchoit qu'un prétexte pour cela, ſurtout Maximilien ne ſe mettant pas trop en peine de diſſimuler ſa mauvaiſe volonté. Il n'avoit pas envoyé avec Burgos de commiſſaires pour le Concile de Piſe, malgré ſes promeſſes réïterées ; au contraire les Prélats de l'aſſemblée d'Ausbourg avoient déclaré ce Concile ſchiſmatique ; diſpoſés néanmoins, diſoient-ils, à changer de ſentiment ſi on leur faiſoit voir qu'ils s'étoient trompés. Malgré ſa méfiance à l'égard de l'Empereur, le Roi étoit obligé de tenir pour ſon ſervice 200. lances & 3000. hommes d'Infanterie dans Verone, & 1000. dans Legnano, dans le tems qu'il avoit le plus de beſoin de réunir toutes ſes forces.

Louis étoit encore fort inquiet de la diſpoſition des Suiſſes à ſon égard. A la vérité il les avoit fait conſentir à donner l'entrée de leurs Diétes (*b*) au Bailli d'Amiens qu'il avoit chargé d'amples pouvoirs, ayant enfin pris le ſage parti (ſi pourtant ceux qu'on prend, après avoir laiſſé échapper l'occaſion favorable, méritent ce nom) de ne rien épargner pour regagner cette nation. Mais la haine du commun peuple contre lui, & les efforts du Cardinal de Sion l'emportoient ſur le crédit de ceux qui

(*a*) Renée de France, qui épouſa depuis Hercule d'Eſt de Ferrare. Elle mourut au Château de Montargis le 12. Juin 1575. âgée de 66. ans.

(*b*) Il ſe nommoit Raoul de Lannoy.

étoient dans les intérêts de la France ; & les Suiſſes paroiſſoient diſpoſés à donner 6000 hommes aux Alliés, qui les leur demandoient pour les oppoſer à l'Infanterie Allemande que le Roy avoit à ſon ſervice. 1512.

D'un autre côté Louis n'eſpéroit plus la Paix avec le Pape, quoique la Négociation eût été continuée, même au plus fort de la Guerre par le Cardinal de Nantes ; & le Cardinal de Strigonie, Prélat fort accrédité dans le royaume de Hongrie. Jule leur avoit tout nouvellement déclaré qu'il n'écouteroit plus rien ſi le Conciliabule de Piſe n'étoit annullé avant tout, & ſi les Villes de Bologne & de Ferrare n'étoient rendues à l'Egliſe : enſuite paſſant aux voyes de fait, il avoit excommunié quelques-uns des Prélats François qui étoient venus au Concile, & (*a*) Philippe de Dexio grand juriſconſulte de ce tems-là, qui avoit écrit en faveur de ce Concile, & qui en dirigeoit la forme.

Enfin le Roy n'avoit dans ces conjonctures aucun appui en Italie, ſur lequel il put compter. Ferrare & Bologne lui étoient à charge. Les Florentins, auſquels il avoit fait de nouvelles inſtances de ſe joindre à lui pour attaquer la Romagne, ne lui donnoient que des réponſes vagues ; il les ſoupçonnoit même d'inconſtance à ſon égard. Le Viceroy de Naples avoit un Agent à Florence ; & cette République ayant envoyé un Ambaſſadeur à la Cour d'Arragon, elle ne communiquoit plus ſes Affaires à Louis XII. comme auparavant. Ce Prince ayant fait propoſer aux Florentins de renouveller l'Alliance qui devoit expirer dans peu de mois, ſans exiger de l'argent, ni rien qui pût leur être onéreux, ils différoient de le faire pour ſe conſerver la liberté de prendre le parti qui leur paroîtroit le plus ſûr. Le Pape avoit grand ſoin d'entretenir cette diſpoſition ; pour empêcher que la rigueur dont il avoit uſé envers eux, ne les portât à joindre leurs Armes à celle du Roy de France, il leur avoit donné l'abſolution des Cenſures, ſans qu'ils la lui euſſent demandée ; & voulant les raſſurer entiere-

(*a*) Il étoit fils naturel de Triſtan de Dexio, dont la famille avoit pris ſon nom du Village de Dexio auprès de Milan, où elle étoit établie depuis 300 ans. Philippe nâquit en 1454. Il remplit avec éloge des Chaires de Droit à Pavie & à Valence, fut Conſeiller au Parlement de Grenoble, & mourut à Sienne le 15 d'Octobre 1535. laiſſant une fille naturelle, qui ne juſtifia que trop ſa naiſſance par ſes déſordres.

ment ſur ſon compte, il leur avoit envoyé Jean Gozzadini, 1512. Bolonois, l'un de ſes Cameriers, en qualité de Nonce, avec des inſtructions favorables.

XXXII. Gaſton a ordre d'attaquer l'Armée Confédérée, & les Etats de l'Egliſe.

Ainſi le Roy ſe voyant ſeul contre tant d'Ennemis déclarés, ou ſur le point de ſe déclarer, & ne ſe croyant pas en état de leur réſiſter, s'il leur donnoit le tems d'agir tous à la fois, donna ordre à Gaſton de combattre l'Armée des Alliés, le plûtôt qu'il ſeroit poſſible; & s'il étoit Vainqueur, comme il n'en doutoit pas, attendu ſa ſupériorité, d'attaquer ſans ſcrupule Rome & le Pape: il comptoit de ſe délivrer par ce moyen de tant d'inquiétudes; & pour diminuer la haine de cette expédition, il voulut qu'elle ſe fît au nom du Concile de Piſe, & que ce Concile envoyât un Légat à l'Armée, pour recevoir au nom de cette Aſſemblée toutes les Conquêtes qu'on feroit.

Suivant ces ordres Gaſton partit de Breſſe, & ſe rendit à Final où il fut obligé de reſter quelques jours tant à cauſe des grandes pluies que pour ſe munir de vivres, qu'il tiroit de Lombardie, & raſſembler toutes les Troupes que le Roy avoit en Italie, excepté celles qu'il falloit néceſſairement laiſſer à la garde des Places. Delà il s'avança à San-Giorgio dans le Bolognéſe, où il reçut trois mille Hommes de pié Gaſcons, mille avanturiers, & mille Picards, Infanterie d'élite & fort eſtimée en France. Ainſi ſon Armée ſe trouva compoſée de 5000 Lanſquenets, 5000 Hommes de pié Gaſcons & 8000 partie Italiens & partie François, & de 1600 Lances, en comptant les deux cens Gentilshommes dont nous avons parlé. Cette Armée devoit être jointe par le Duc de Ferrare avec cent Hommes d'Armes, deux cens Chevaux-Legers & une grande quantité d'excellente Artillerie: Gaſton avoit été obligé de laiſſer la ſienne à Final à cauſe des mauvais chemins. Le Cardinal de San-Severino ſe rendit à l'Armée de la part du Concile, en qualité de Légat de Bologne: C'étoit un homme plein de fierté & dont les inclinations martiales ne s'accordoient guéres avec ſont état.

Gaſton marcha aux Ennemis, brûlant d'envie de les combattre, tant pour obéir aux ordres du Roy, qui l'en preſſoit ſans ceſſe, que pour exercer ſon courage & contenter ſon amour pour la gloire; paſſion qui s'étoit beaucoup accrûe par ſes heureux ſuccès; mais cette ardeur ſi vive ne le rendit pas témeraire,

méraire, & il ne s'approcha du Camp des Confédérés qu'avec beaucoup de précaution ; ſon deſſein étoit ou de les attirer dans un terrein où il pût combattre ſans déſavantage, ou de les forcer à en venir aux mains en leur coupant les vivres. 1512.

Mais les Ennemis étoient bien éloignés d'engager une action déciſive. Leur Armée, depuis que les Troupes du Duc d'Urbin s'étoient retirées à l'occaſion de certaine brouillerie, ne conſiſtoit qu'en mille quatre cens Gendarmes, mille ChevauxLegers, ſept mille Hommes d'Infanterie Eſpagnole, & trois mille Italiens de nouvelle Milice ; c'eſt pourquoi voyant les François ſi ſupérieurs en nombre & par la bonté de leur Cavalerie, ils n'avoient garde d'hazarder une Bataille dans un terrain où l'avantage fût égal. Ils vouloient au moins attendre l'arrivée des ſix mille Suiſſes que les Cantons leur avoient accordés, & dont la ſolde à laquelle le Pape & les Venitiens devoient contribuer, ſe négocioit actuellement à Veniſe, où le Cardinal de Sion & douze députés des Cantons s'étoient rendus. D'ailleurs le Roy Catholique avoit donné des ordres exprès d'éviter le combat autant qu'il ſeroit poſſible, ſe fondant principalement ſur ce qui faiſoit la crainte du Roy de France ; c'étoit de temporiſer juſqu'à ce que le Roy d'Angleterre & lui euſſent porté la guerre en France ; conjoncture qui mettroit Louis XII. dans la néceſſité de rappeller ſes Troupes d'Italie ou du moins la plus grande partie : ainſi la guerre ſe termineroit dans ce Pays, ſans qu'il en coutât une goute de ſang. Par cette raiſon, Ferdinand ſe ſeroit oppoſé au Siége de Bologne, s'il n'en eût été empêché par les plaintes & l'impatience du Pape.

Dans ces vûes le Viceroy & les autres Généraux s'étoient propoſé de ſe tenir toujours à portée des Ennemis, pour ne pas abandonner à leur diſcrétion les Villes de la Romagne, & pour ſe conſerver la liberté du chemin de Rome, en prenant toujours des poſtes bien ſitués ou appuyés de quelque bonne Place ; afin de ne pouvoir être attaqués ſans beaucoup de déſavantage pour les Ennemis. Ainſi ils étoient réſolus de reculer toujours, ſans ſe mettre en peine des diſcours du public, & de s'attacher uniquement en Capitaines habiles à ſe menager la victoire que la ſolide renommée & la gloire accompagnent toujours. C'eſt pourquoi le jour que l'Armée Françoiſe vint camper à Caſtel-Guelfo & à Medicina, les Alliés qui en étoient campés fort

près, ſe retirerent ſous les murs d'Imola. Le lendemain, les Fran-
1512. çois s'avancerent à un mille & demi de cette Ville, où ils trouverent les Ennemis en Bataille dans leur camp ; mais ils n'oſerent les attaquer ſi bien retranchés. Paſſant enſuite bien au-delà, ils poſterent leur Avant-garde à Bubano, Place à quatre milles d'Imola, & le reſte de l'Armée à Mordano & à Bagnara, Villes diſtantes l'une de l'autre d'environ un mille ; occupant toujours le grand chemin pour la commodité des vivres, qui leur venoient ſans obſtacle par le Fleuve du Po, & par Lugo, Bagnacavallo & les places voiſines, que les Eſpagnols avoient abandonnées à l'arrivée de Gaſton dans le Bologneſe, & qui étoient retournées au pouvoir du Duc de Ferrare. Le jour ſuivant, les Alliés ſe retirerent à Caſtel-Bologneſe, laiſſant une bonne Garniſon dans la Citadelle d'Imola, & 60 hommes d'Armes dans la Ville, ſous le commandement de Jean de Saſſatello ; ils camperent ſur le grand chemin en s'étendant vers la montagne. Le même jour les François prirent d'aſſaut le Château de Solarolo ; & Cotignola ſe rendit à eux, auſſi-bien que Granarolo. Ils ſéjournerent dans leur camp le lendemain, & les Alliés allerent ſe poſter au lieu qu'on appelle (*a*) *il campo alle Moſche*. Dans ces différentes marches, les deux Armées étoient toujours en Bataille, ayant l'Artillerie à leur front, & l'Avant-garde oppoſée aux Ennemis, comme ſi l'on eût été ſur le point d'en venir aux mains, mais avec une extrême circonſpection de part & d'autre ; l'une pour ne pas être forcée au combat, à moins que l'avantage du lieu ne la dédommageât de la ſupériorité des Ennemis ; & l'autre, pour engager l'action dans un lieu à peu-près égal.

XXXIV. Tréve entre l'Empereur & les Venitiens.

Gaſton reçût alors de nouveaux ordres pour donner Bataille, fondés ſur ce qui venoit d'arriver. Les Venitiens, quoiqu'affoiblis par l'affaire de Breſſe, avoient d'abord réſiſté aux prieres & aux menaces du Pape & du Roy d'Arragon, qui vouloient leur perſuader de faire la paix avec l'Empereur ; & refuſé d'y entendre, à moins qu'on ne leur laiſsât Vicence. Mais enfin le Pape leur avoit fait conclure ſous ſes yeux une Tréve de huit mois, pendant laquelle chacun devoit conſerver ce dont il étoit alors en poſſeſſion. Les Venitiens s'obligerent de donner à l'Empereur 50000 florins du Rhin ; ce Traité rendit

(*a*) *Le Champ aux Mouches.*

le Roy certain du changement de Maximilien. D'un autre côté, Jerome (*a*) Cabaviglia, Ambaſſadeur d'Arragon, l'ayant prié de lui donner audience, lui déclara qu'il avoit ordre de ſe retirer, & l'exhorta au nom de Ferdinand, d'abandonner les Tyrans de Bologne, qu'il ſoutenoit contre l'Egliſe, & de ne plus troubler pour une cauſe ſi injuſte, une paix ſi importante & ſi utile à la Chrétienté ; il ajoûta, que ſi le Roy appréhendoit que la réſtitution de Bologne n'exposât ſes propres Etats, le Roy d'Arragon lui offroit toutes les sûretés qu'il pouvoit exiger ; mais qu'enfin il ne lui convenoit pas de manquer à la protection que tout Prince Chrétien doit au S. Siége. 1512.

XXXV. Siége de Ravenne.

Sur ces entrefaites Gaſton convaincu qu'il ne réuſſiroit pas à ſuivre le plan qu'il s'étoit propoſé, n'étant pas poſſible d'empêcher les Ennemis d'avoir des vivres, attendu qu'ils étoient maîtres de toutes les Villes de la Romagne, & qu'il ne pouvoit les combattre qu'avec beaucoup de déſavantage ; joint à cela que ſon Armée n'avoit pas ſuffiſamment de vivres, il réſolut de l'avis du Conſeil de Guerre de former le ſiége de Ravenne. Il comptoit que les Ennemis ne voudroient pas laiſſer prendre ſous leurs yeux une Ville ſi importante, dont la perte entraîneroit celle de leur réputation, & qu'ainſi il pourroit les attirer dans un lieu égal. Comme il ne vouloit pas qu'ils découvriſſent ſon deſſein, de peur qu'ils ne s'approchaſſent les premiers de Ravenne, il alla ſe poſter entre Cotignola & Granarolo à ſept milles de leur camp, & il y demeura quatre jours en attendant de Ferrare douze canons, & douze autres piéces plus petites. Les Ennemis ne laiſſerent pas de pénétrer ce qu'il avoit envie de faire, & ils envoyerent à Ravenne Marc-Antoine Colonne, avec 60 hommes d'Armes de ſa Compagnie : Pierre de Caſtro ſuivi de cent Chevaux-Legers, Salazart & Parades à la tête de ſix cens Fantaſſins Eſpagnols eurent ordre de s'y rendre auſſi : mais pour y engager Colonne il fallut que le Légat, le Viceroy, Fabrice Colonne, Pierre Navarre, & tous les autres Capitaines, lui promiſſent chacun en particulier que toute l'Armée iroit à ſon ſecours, ſi les François l'aſſiégeoient.

Le reſte de l'Armée ſe mit ſous le Canon de Faenza du côté qui regarde Ravenne. Pendant que les Eſpagnols étoient en cet endroit il y eut une rencontre aſſez ſanglante entre les deux

(*a*) Il eſt nommé ailleurs *Cabanillas*.

1512. partis. Dans le même tems Gaſton envoya cent Lances & quinze cens Hommes d'Infanterie pour prendre Ruſſi, gardé par ſes ſeuls Habitans, qui montrerent d'abord beaucoup d'aſſurance, ſelon la coutume du Peuple ; mais bien-tôt la peur les ſaiſit, & le jour même ils demanderent à capituler. Les François s'étant apperçus que les Aſſiégés négligeoient leurs Gardes, entrerent bruſquement dans la Ville, la mirent au pillage, tuerent plus de deux cens hommes, & firent le reſte priſonnier.

Enſuite Gaſton s'approcha de Ravenne, & le lendemain il campa auprès des murs, entre les deux Rivieres, au milieu deſquelles cette Ville eſt ſituée. Ces deux Rivieres, dont l'une eſt le Ronco, que les Anciens appelloient (*a*) *Vitis*, & l'autre le Montoné ; ont toutes deux leur ſource dans l'Appennin, à l'endroit où il ſépare la Romagne d'avec la Toſcane. Ce dernier qui après le Po, eſt le plus conſidérable des Fleuves qui prennent leur ſource dans le côté gauche de l'Appennin, paſſe à Forli, & baigne preſque ſes Murs ; l'autre paſſe de l'autre côté à la droite de cette Ville, mais à deux milles de diſtance. Ces Fleuves ſe rapprochent enſuite, de maniere qu'ils coulent le long des Murs de Ravenne des deux côtés. Au-deſſous de cette Ville, le Ronco entre dans le Montoné, & ils ſe jettent enſemble dans la Mer, qui aujourd'hui eſt à trois milles de Ravenne, dont on dit qu'elle battoit autrefois les Murailles. L'Armée Françoiſe étoit entre ces deux Rivieres, ayant en tête la Porte Adriana, qui eſt preſque contigue au rivage du Montoné.

Gaſton fit auſſi-tôt dreſſer deux Batteries ; l'une contre la Tour Roncona, qui eſt entre la Porte Adriana & le Ronco ; & l'autre au-delà du Montoné, ſur lequel il fit jetter un Pont pour faire paſſer une partie de ſon Armée ; il preſſa les Canoniers avec beaucoup de vivacité dans la réſolution de donner l'aſſaut avant l'arrivée des Ennemis, qu'il ſçavoit être en marche. Il avoit encore une autre raiſon de ſe hâter, c'eſt qu'il ne pouvoit avoir de vivres qu'avec beaucoup de peine ; parce que les Venitiens s'étant poſtés à Ficheruolo avec des Barques armées, arrêtoient tout ce qui venoit de la Lombardie par le Po, & avoient coulé à fond des Bateaux à l'embouchure du Canal qui va du Po à deux milles de Ravenne, ce qui fermoit le paſ-

(*a*) C'eſt le Montoné qui s'appelloit *Vitis*. Le Ronco s'appelloit *Bedeſis*.

ſage aux Barques qui venoient de Ferrare ; d'ailleurs on ne pouvoit rien tranſporter par terre ſans beaucoup de fatigue & de péril : Enfin il étoit impoſſible d'aller au fourage plus loin qu'à ſept ou huit milles du Camp. Tout cela détermina Gaſton à donner l'aſſaut le jour même, quoique la brêche ne fût que d'environ dix toiſes, & qu'on ne pût même y monter ſans Echelles, parce que le Mur avoit encore ſix piés de hauteur ; mais il eſpera de vaincre ces difficultés par la valeur & le bon ordre de ſes Troupes. Voulant les piquer d'émulation, il forma trois Bataillons ſéparés, d'Allemans, d'Italiens & de François ; & il choiſit dans chaque Compagnie de Gendarmerie dix Hommes d'élite auſquels il fit prendre les armes, dont ils ſe ſervent à cheval, & les mit à pié à la tête de l'Infanterie. Si l'Attaque fut terrible, les Aſſiégés ſe défendirent avec beaucoup de courage, & Marc-Antoine Colonne fit des prodiges de valeur : Enfin les François déſeſpérant de forcer la Ville, & ayant eu beaucoup de monde tué par une Coulevrine braquée ſur un Baſtion, ils prirent le parti de ſe retirer après trois heures de combat. Il y eut environ trois cens Fantaſſins, & quelques Hommes d'Armes tués & autant de bleſſés. Châtillon entr'autre, & (*a*) Spinoſa qui commandoit l'Artillerie, reçurent des coups de feu, dont ils moururent peu de jours après. Frederic de Bozzolo ne reçut qu'une legere bleſſure. 1512.

Les Habitans de Ravenne effrayés envoyerent le jour ſuivant, ſans en rien communiquer à Marc-Antoine Colonne, un Député au Camp, pour capituler : mais tandis qu'on négocie, on apperçoit l'Armée des Confédérés. Les Généraux ne voulant pas manquer à la parole donnée à Marc-Antoine, s'étoient avancés à Forli, d'où marchant entre le Montoné & le Ronco, ils avoient paſſé cette derniere Riviere au bout de quelques milles, & venoient à Ravenne le long de ſes bords. A cette vûe les François ſe mirent promptement en Bataille avec grand bruit, retirerent le Canon des Batteries ; & Gaſton délibera avec ſes Capitaines s'il paſſeroit (*b*) la Riviere à l'heure même, pour empêcher les Ennemis d'entrer dans Ravenne. Il n'auroit jamais oſé s'y déterminer, parce qu'il lui eût été impoſſible d'exécuter ce deſſein avec aſſez

(*a*) Ce nom eſt corrompu, c'étoit le Baron d'Eſpy.

(*b*) Le Ronco.

d'ordre & de diligence. Si au contraire les Ennemis ſe fuſſent
1512. avancés, il leur eût été facile de ſe jetter ce jour-là dans la Place par le Bois de la Pineta, qui eſt entre la Ville & la Mer ; & par ce moyen les François auroient été obligés d'abandonner honteuſement la Romagne, faute de vivres.

Mais les Alliés ne ſentirent pas leur avantage ; ils craignoient d'être forcés à combattre en raſe campagne dans leur marche, & jugeant que l'approche ſeule de l'Armée mettroit Ravenne en sûreté, parce que Gaſton n'oſeroit y donner l'aſſaut en leur préſence, ils s'arrêterent à Mulinaccio, à trois milles de Ravenne, & ils employerent le reſte du jour & la nuit ſuivante à creuſer à la tête de leur Camp un Foſſé auſſi large & auſſi profond que le tems put le leur permettre.

Les François de leur côté délibérerent ſur ce qu'ils feroient, & les ſentimens furent partagés dans le Conſeil. Il leur paroiſſoit trop dangereux de donner un nouvel aſſaut, la brêche n'étant pas fort grande, & l'Armée ayant d'ailleurs les Ennemis à dos. Il étoit d'un autre côté non ſeulement inutile, mais même impoſſible, attendu la diſette des vivres, de reſter plus longtems devant Ravenne. Mais auſſi leur retraite alloit donner à l'Ennemi plus de réputation, qu'ils n'en avoient acquis eux-mêmes par tous leurs exploits. Enfin c'étoit beaucoup riſquer & aller contre tout ce qu'on s'étoit propoſé juſqu'alors, que d'attaquer le Camp des Alliés que l'on croyoit bien retranché. De tous les dangers, il falloit ſur tout éviter celui qui pouvoit avoir de plus funeſtes ſuites, & il n'y en avoit point qui fût plus à craindre que la défaite de l'Armée. Dans ces incertitudes Gaſton préféra d'attaquer les Ennemis dès la pointe du jour, comme le parti le plus glorieux & le plus sûr.

XXXVI. Bataille de Ravenne.

Suivant cette réſolution on travailla à applanir les bords du Ronco pendant la nuit ; à la pointe du jour (*a*) les Lanſquenets traverſerent cette Riviere ſur un Pont qu'on y avoit jetté, mais preſque tout le reſte de l'Infanterie de l'Avant-garde & du corps de Bataille la paſſa à gué. Quatre cens Lances de l'Arriere-garde reſterent ſur le bord de la Riviere du côté de Ravenne avec d'Alegre qui les commandoit. Il avoit ordre de joindre l'Armée, en cas de beſoin, & devoit s'oppoſer aux ſorties des Aſſiégés. Paris Scoto fut chargé de garder avec mille Fan-

(*a*) Le 11 du mois d'Avril, c'étoit le jour de Pâque.

taſſins l'autre Pont que l'on avoit fait ſur le Montoné.

Après le paſſage de la Riviere, Gaſton rangea ſon Avant-garde ſur le bord du Ronco qu'elle avoit à ſa droite. Ce premier corps où commandoit le Duc de Ferrare, étoit compoſé de ſept cens Lances & de l'Infanterie Allemande, placée à la gauche de cette Cavalerie. A côté de l'Avant-garde, qui avoit l'Artillerie devant elle, le Général poſta l'Infanterie de la Bataille, conſiſtant en 8000 Hommes, partie Gaſcons, partie Picards. Enſuite en s'éloignant toujours de la Riviere, il forma (*a*) ſon Arriere garde de 5000 hommes de pié Italiens, conduits par Frederic de Bozzolo; car quoiqu'en paſſant à Bologne on en eût retiré toute la Garniſon, cette Infanterie ne montoit qu'à ce nombre, beaucoup de Soldats ayant déſerté faute de payement. Il mit à la gauche des Italiens tous les Archers & les Chévaux-Legers, dont le nombre montoit à plus de trois mille. Après cette Ligne, qui s'arrondiſſoit en croiſſant, il diſpoſa plus près du bord de la Riviere ſix cens Lances, derriere le Corps de Bataille, ſous les ordres de la Palice & du Cardinal de S. Severino, Légat du Concile; ce Légat qui étoit d'une taille avantageuſe, & qui avoit l'air martial, étoit armé de pié en cap, faiſant plûtôt l'office d'un Capitaine, que d'un Cardinal & d'un Légat. Gaſton ne ſe réſerva aucun poſte particulier; mais ayant choiſi dans toute l'Armé trente des plus braves Gentils-hommes pour l'accompagner, il ſe réſerva la liberté de ſe porter & de donner ſes ordres par tout: Il étoit facile de le reconnoître à ſes Armes éclatantes. Après avoir rangé ſon Armée en Bataille, il monta ſur la chauſſée de la Riviere d'où il anima ſes Soldats avec une éloquence peu ordinaire aux guerriers; ſon viſage riant, ſes yeux pleins de feu & ſa contenance noble & aſſurée ajoûtoient encore à ſes paroles: 1512.

» Compagnons, dit-il, la fortune qui juſqu'ici nous a favo-
» riſé comme une tendre mere, nous offre aujourd'hui l'oc-
» caſion ſi fort deſirée, de combattre en raſe campagne, & en
» même tems de ſaiſir la plus belle de toutes les Victoires. Ra-
» venne & toutes les Villes de la Romagne ſeront enſuite
» à votre diſcrétion; c'eſt le moindre prix de votre valeur,
» & l'Italie n'ayant plus rien à vous oppoſer, nous marcherons

(*a*) Il y a dans l'Italien *l'Ultimo ſquadrone*, Daniel qui cite Guichardin ſemble joindre ces 5000 Hommes au Corps de bataille.

1512. » à Rome ſans aucun obſtacle : Là d'immenſes tréſors, fruits
» de pluſieurs ſiécles de rapines exercées à l'ombre de la Re-
» ligion, des monceaux d'or & d'argent, des pierres précieu-
» ſes, & des priſonniers opulens, ſeront la récompenſe de vos
» travaux, & feront envier votre ſort à toute la terre. De Ro-
» me nous paſſerons auſſi facilement à Naples, où nous ren-
» drons à l'Eſpagnol toutes les injures qu'il a faites à la France.

» Votre courage, notre bonheur, le rapide ſuccès des der-
» niers jours, tout eſt pour moi d'un heureux préſage. Cette
» ardeur qui brille dans tous les yeux, & le ſouvenir des ac-
» tions de valeur que je vous ai vu faire à preſque tous, ne
» me permettent pas d'imaginer ſeulement qu'on puiſſe inter-
» rompre nos conquêtes. Nous n'avons à combattre aujour-
» d'hui que ces mêmes Eſpagnols, qui à notre arrivée leve-
» rent honteuſement le ſiége de Bologne à la faveur de la nuit,
» & qui n'ont échappé tout recemment à notre Victoire,
» qu'en fuyant ſous les murs d'Imola & de Faenza, ou dans
» les Montagnes. C'eſt cette Nation qui n'a jamais oſé paroître
» devant nos Armées dans le Royaume de Naples, en plaine
» & dans un terrain où l'avantage fut égal. Elle s'eſt toujours
» défendue par la ſituation des lieux, ou derriere des rem-
» parts, des rivieres & des retranchemens : Jamais elle n'a
» compté que ſur la ruſe & les ſtratagêmes. Aureſte, ces Trou-
» pes que nous allons vaincre ne ſont pas ces Eſpagnols vieillis
» dans les guerres de Naples ; vous n'aurés à diſſiper que
» des Milices ſans expérience, qui n'ont encore eû à ſoute-
» nir que les arcs, les fléches, & les lances émouſſées des
» Maures, & qui furent même aſſez lâches l'année précédente,
» pour ſe laiſſer battre dans l'Iſle des Gerbes par cette Nation
» foible, timide, mal armée, & ſans nulle connoiſſance de
» l'Art Militaire. Ce même Pierre Navarre, qu'ils regardent
» comme un Héros, ſuivit alors les autres dans leur fuite, &
» montra qu'il y a bien de la différence entre renverſer des
» murailles par l'effort du canon & des mines, & combattre
» de près avec un vrai courage & une intrépidité que rien ne
» peut ébranler. Les voilà, ces fiers Eſpagnols, renfermés der-
» riere un foſſé, que la peur leur a fait creuſer pendant la nuit.
» L'Infanterie raſſurée par ce miſérable retranchement, & par
» des chariots armés, comme ſi l'on combattoit avec ces inſ-
» trumens

» trumens pueriles, & que le courage & la force fuſſent inutiles
» dans les batailles, nous attend dans ſon poſte : Mais il fau- 1512.
» dra bien qu'elle l'abandonne ? L'Artillerie la forcera d'en
» ſortir : Nous verrons alors ſi l'artifice Eſpagnol ſoutiendra
» l'impétuoſité Françoiſe, la fierté Allemande, & la généroſité
» Italienne.

» Une ſeule choſe peut diminuer la gloire dont nous allons
» nous couvrir ; nous ſommes le double des Ennemis. Mais
» nous feroit-on un crime de profiter d'un avantage qui nous
» eſt donné par la fortune ? On ne blâmera que leur impru-
» dence & leur témérité ; perſonne n'ignore que ce n'eſt pas
» le courage qui les amene au combat, mais l'autorité de Fa-
» brice Colonne, qui n'a oſé manquer à l'indiſcrete promeſſe
» donnée à Marc-Antoine ; ou plûtôt c'eſt la Juſtice Divine
» qui veut abaiſſer l'orgueil, & punir les déſordres du faux
» Pape Jule, & toutes les perfidies du traitre Ferdinand envers
» notre Roy. Mais que ſert d'exciter vos courages ; c'eſt per-
» dre en paroles le tems de combatre & de vaincre : Allons
» donc chers Compagnons, volez au combat, obéiſſez à l'or-
» dre, & je promets à mon Roy l'Empire de l'Italie : Je vous
» promets toutes les richeſſes de cette conquête. Vous me
» verrez dans tous les rangs, à vos côtez, expoſer ma vie com-
» me dans toutes les occaſions où nous avons combattu en-
» ſemble. Heureux, & le plus heureux de tous les Capitaines,
» de trouver dans cette Victoire le moyen de combler mes ſol-
» dats de plus de gloire & de richeſſes, qu'aucune Armée n'en
» a acquis depuis 300 ans.

L'Armée ne répondit à ce diſcours que par des cris de joye, mêlés au ſon des trompettes & au bruit des tambours. On marcha d'abord au camp des Ennemis, qui n'étoit pas à deux milles de l'endroit où l'on avoit paſſé la Riviere. Ils s'étoient étendus le long du rivage à leur main gauche, ayant devant eux le foſſé, dont nous avons parlé, qui tournant à droite environnoit tout leur camp, à l'exception d'un eſpace de 40 piés, qu'ils avoient laiſſé ouvert à la tête des retranchemens, afin de donner une libre ſortie à la Cavalerie.

A la premiere nouvelle que les François commençoient à paſſer la Riviere, les Confédérés s'étoient mis en bataille dans l'ordre ſuivant. Fabrice Colonne à la tête de l'Avant-garde,

1512. compoſée de 800 Gendarmes, & de 6000 hommes d'Infanterie, s'étendoit le long de la Riviere, ſa Cavalerie ayant les Lances Françoiſes à l'oppoſite. Derriere l'Avant-garde, toujours en cotoyant la Riviere, venoit le Corps de Bataille de 600 hommes d'Armes, ſous les ordres du Viceroi, ſecondé par le Marquis *Della Paludé*. Ce fut là que le Cardinal de Medicis, preſqu'aveugle de naiſſance, & recommandable par ſa douceur, jugea à propos de ſe placer en habit de paix, bien différent en cela comme en toute autre choſe, du Cardinal San-Severino; cette Cavalerie avoit à ſa droite un Bataillon de 4000 Fantaſſins: Enfin ſuivoit l'Arriere-garde, compoſée de quatre cens hommes d'Armes, & de quatre mille hommes d'Infanterie, ſous les ordres de Carvajal Officier Eſpagnol. Les Chevaux-Legers conduits par (*a*) Ferdinand d'Avalos, Marquis de Peſcaire, encore jeune, mais de grande eſpérance, furent mis à l'aîle droite, pour voler où leur ſecours ſeroit néceſſaire. L'Artillerie marchoit devant les Gendarmes, & Pierre Navarre, qui ayant pris avec lui cinq cens hommes de pié ſeulement, ne s'étoit choiſi aucun poſte particulier, avoit placé à la tête de l'Infanterie trente chariots, ſemblables aux chars armés de faux en uſage chez les anciens, & qu'il avoit chargés de petites pieces de campagne, & armés d'un long épieu, pour mieux ſoutenir le choc des François.

Les Eſpagnols ainſi rangés, attendirent derriere le foſſé qu'on vint les attaquer, prenant en cela un fort mauvais parti. Fabrice Colonne avoit voulu charger les François, lorſqu'ils commençoient à paſſer la Riviere, parce que les Alliés auroient eu beaucoup plus d'avantage à n'avoir affaire qu'à une partie des Ennemis, qu'ils ne pouvoient en retirer du petit foſſé qui les ſéparoit, quand il faudroit ſoutenir l'attaque de toute l'Armée; mais l'avis de Pierre Navarre, l'oracle du Viceroi prévalut, & rien ne s'oppoſa au paſſage des François.

Leur Armée s'étant approchée environ à deux cens pas du foſſé, & voyant les Ennemis obſtinés à demeurer dans leurs retranchemens, elle fit alte pour ne pas donner aux Alliés l'avantage qu'elle vouloit avoir: ainſi les deux Armées reſterent en préſence pendant plus de deux heures, ſans

(*a*) Il étoit fils d'Alfonſe, dont il eſt parlé dans le ſecond Liv.

faire autre choſe que de ſe canoner de part & d'autre. L'Infanterie Françoiſe fut fort maltraitée, à cauſe de la diſpoſition avantageuſe que Navarre avoit faite de l'Artillerie. Pendant ce tems-là, le Duc de Ferrare ayant fait conduire une partie du canon des François avec beaucoup de diligence par derriere l'Armée, le plaça à la pointe de leur aîle gauche, à l'endroit où étoient les Archers ; cette pointe, attendu que l'Armée étoit diſpoſée en croiſſant, débordoit de beaucoup ſur le flanc des Ennemis. Delà il ſe mit à faire un feu ſi terrible, qu'il écraſoit des rangs entiers d'Eſpagnols, & ſur-tout de leur Cavalerie. Navarre fit retirer l'Infanterie plus bas, à côté de la levée, & lui fit mettre ventre à terre. Fabrice crioit de toute ſa force, & envoyoit couriers ſur couriers dire au Viceroi, qu'il falloit ſortir & marcher aux Ennemis, plûtôt que d'être mis en piéces par le canon ; mais Navarre opiniâtre dans ſon ſentiment s'y oppoſa toujours, par une pernicieuſe ambition. Il ſuppoſoit que l'Infanterie Eſpagnole ſeule remporteroit la victoire, quand même tout le reſte périroit ; & ſur ce principe, il comptoit, que plus l'Armée ſeroit maltraitée, plus il auroit de gloire à vaincre. Cependant le canon avoit fait un ſi grand ravage parmi les Gendarmes & les Chevaux-Legers, qu'ils ne pouvoient plus tenir dans leur poſte : On voyoit à tout moment tomber par terre hommes & chevaux, & voler des têtes & des bras ; l'horreur de ce ſpectacle étoit redoublé par des cris affreux. 1512.

Alors Fabrice s'écria : *Périrons nous ſans tirer l'épée par l'opiniâtreté & la malice d'un* (a) *Maranne. L'Armée ſe verra-t'elle mettre en pieces ſans pouvoir venger ſa perte ſur un ſeul des Ennemis. Où eſt donc le ſouvenir de nos Victoires contre les François ? Et l'honneur de l'Eſpagne & de l'Italie ſera-t'il ſacrifié à un Navarre ?* A ces mots, ſans attendre l'ordre du Viceroi, il ſort du camp avec ſes Gendarmes, & toute la Cavalerie le ſuit. Navarre fut donc contraint de donner le ſignal à l'Infanterie, qui ſe relevant fierement, engagea le combat avec l'Infanterie Allemande, qui s'étoit avancée de ſon côté.

La mêlée étant devenue générale, il ſe forma l'une des plus cruelles batailles qu'on eût vûe en Italie depuis long-tems.

(a) *Maranne* ou de race *Moriſque.*

1512. Car la journée du Taro n'avoit été à proprement parler qu'un rude choc de Lances ; les combats du Royaume de Naples furent plûtôt des coups de main que des batailles ; & à la Ghiaradadda, il n'y eût que la moindre partie de l'Armée Venitienne qui combattit. Mais ici l'action fut générale ; elle se passa en rase campagne, sans nul embarras d'eaux, ni de retranchemens ; & les deux Armées s'acharnerent opiniâtrément l'une contre l'autre, pour vaincre ou pour mourir, animées par la gloire, & par la haine Nationale. Il y eût même un combat particulier entre deux Capitaines, l'un Allemand, nommé Jacque Empser ; & l'autre Espagnol, nommé Zamudio ; ces deux braves s'étant fait un défi à la tête de leurs Escadrons, la victoire favorisa l'Espagnol, qui tua son ennemi.

La Cavalerie de la Ligue inférieure par elle-même à celle des François, avoit d'ailleurs été fort maltraitée par le canon : ainsi après avoir fait des prodiges de valeur, & se voyant prise en flanc par Yves d'Alegre, à la tête des Lances de réserve, & des 1000 Fantassins laissés au Pont du Montoné, que la Palice avoit fait avancer, elle se mit en fuite dans l'impossibilité de resister plus long-tems, Fabrice Colonne ayant été pris. Les Chefs furent les premiers à lui donner l'exemple ; car le Viceroi & Carvajal, sans tenter de rétablir le combat avec leurs Gendarmes, s'enfuirent, & furent suivis de presque toute l'Arriere-garde. Antoine de Leve s'enfuit avec eux ; cet homme alors confondu dans la foule, passant dans la suite par tous les Grades Militaires, devint un grand Capitaine.

Les Chevaux-Legers avoient déja été taillés en pieces, & le Marquis de (*a*) Pescaire leur Chef fait prisonnier tout couvert de blessures & de sang. Le Marquis della Paludé qui avoit mené le corps de Bataille au combat, par un terrain plein de fossés & de ronces, ce qui l'avoit mis en grand désordre, avoit aussi été pris ; & la terre étoit couverte d'hommes & de chevaux morts ou mourans.

L'Infanterie Espagnole, quoiqu'abandonnée par la Cavalerie, ne laissoit pas de soutenir le combat avec beaucoup de valeur. Elle avoit été mise en désordre par le premier choc

(*a*) Le Marquis de Pescaire & Della Paludé furent défaits & pris par le Chevalier Bayard, & par Louis d'Ars.

des piques Allemandes ; mais s'étant avancée ſur eux à la longueur de l'épée, & pluſieurs Eſpagnols le poignard à la main s'étant gliſſés à la faveur de leurs écus, entre les jambes des Allemans, en firent un horrible carnage, & pénétrerent juſqu'au centre de leur Bataillon. 1512.

D'un autre côté, les Fantaſſins Gaſcons s'étant ſaiſi du chemin qui eſt entre la riviere & la levée, avoient attaqué l'Infanterie Italienne, qui, quoique maltraitée d'abord par l'Artillerie, commençoit à ſe rétablir, lorſqu'Yves d'Alegre fondit ſur elle à la tête de ſon Eſcadron. La fortune trahit en cette occaſion la valeur de ce Capitaine. Il vit tuer (*a*) ſon fils, & ne pouvant ſurvivre à ſa douleur, il s'élança dans le fort de la mêlée, où après avoir combattu en déſeſpéré, & jonché la terre d'Ennemis, il périt lui-même. L'Infanterie Italienne ne pouvant réſiſter à tant de Troupes plioit, lorſqu'une partie de l'Infanterie Eſpagnole accourut à ſon ſecours, & la rétablit. Cependant les Lanſquenets extrêmement preſſés par les Eſpagnols, ne ſe défendoient qu'avec peine ; mais Gaſton ayant mis en fuite toute la Cavalerie, vint les ſoutenir avec un nombreux Eſcadron. Alors les Eſpagnols ſe retirerent, mais ſans fuir, & en bon ordre, par le chemin qui eſt entre la Riviere & la levée, & marchant au petit pas & fort ferrés, ils repouſſoient les François qui vouloient les entamer dans leur retraite, & s'éloignerent ainſi peu à peu. A l'égard de Pierre Navarre, qui étoit au déſeſpoir, & qui aimoit mieux mourir que de ſe ſauver, il ne voulut point quitter le champ de bataille, où il fut fait priſonnier.

Gaſton ne pouvant ſouffrir que ces Eſpagnols ſe retiraſſent en auſſi bon ordre que s'ils euſſent été Vainqueurs, & croyant ſa Victoire imparfaite, s'il ne les tailloit en pieces, fondit avec impétuoſité ſur eux à la tête d'un Eſcadron de Cavalerie, & chargea avec furie les derniers rangs ; mais ayant été enveloppé, & renverſé de ſon cheval, ou comme d'autres le diſent, ſon cheval ayant été tué ſous lui, (*b*) il fut abattu à coups de pique.

Ainſi périt Gaſton de Foix ; & ſi l'on doit ſouhaiter de mourir, comme on le croit, lorſqu'on eſt au comble de la gloire,

(*a*) Le P. Daniel le nomme *Viverots*.
(*b*) Il reçût vingt-deux coups de pique ou d'épée, ſuivant Mezeray. Le P. Daniel dit quatorze.

ſa mort eſt une des plus heureuſes, après une ſi belle Victoire.
1512. Il étoit (*a*) fort jeune, mais il s'étoit déja couvert d'une gloire immortelle par tant de ſuccès, pouſſés avec un courage & (*b*) une rapidité incroyable, dans l'eſpace d'environ trois mois ; on peut dire qu'il fut grand Capitaine preſqu'avant que d'avoir été ſoldat. (*c*) Lautrec fut trouvé demi mort auprès de lui, & bleſſé en vingt endroits ; mais ayant été tranſporté à Ferrare, il guérit de ſes bleſſures.

La mort de Gaſton fut cauſe du ſalut de l'Infanterie Eſpagole. Tout le reſte de l'Armée des Alliés fut diſſipé & mis en déroute ; leurs Bagages, leurs Drapeaux, & leur Artillerie demeurerent aux François. Le Légat du Pape fut fait priſonnier, & Fréderic de Bozzolo l'ayant tiré des mains des Albanois, le préſenta au Légat du Concile. Fabrice Colonne, Pierre Navarre, les Marquis de Della Palludé, de Bitonto, & de Peſcaire, & pluſieurs autres Seigneurs, Barons, & Gentilshommes de marque, Eſpagnols ou du Royaume de Naples, furent auſſi faits priſonniers.

Il n'y a rien pour l'ordinaire de plus incertain que le nombre des morts dans les Batailles, mais l'opinion la plus commune, eſt qu'il y en eût au moins 10000 dans celle-ci ; ſçavoir, un tiers du côté des François, & le reſte du côté des Confédérés ; d'autres en comptent beaucoup au-delà de ce nombre. Quoiqu'il en ſoit, il n'eſt pas douteux que preſque tout ce qu'il y avoit de braves gens & de Troupes d'élite dans l'Armée de la Ligue, n'eût péri, & entr'autres Raphael Pazzi, Capitaine diſtingué au ſervice du Pape ; il y eût outre cela un très-grand nombre de bleſſés ; mais la perte des François à cet égard fût ſans comparaiſon plus grande, par la mort de Gaſton de Foix, & d'Yves d'Alegre, & par celle d'un grand nombre de Seigneurs de la premiere Nobleſſe de France, du Capitaine Jacob, de pluſieurs autres Officiers de l'Infanterie Allemande ; de Molard & d'autres Capitaines Gaſcons & Picards. Les Allemans eûrent beaucoup de part à la Victoire, mais elle leur couta bien du ſang. | A l'égard des Gaſcons & des Picards, ils perdirent ce jour-là toute la gloire qu'ils avoient eüe juſqu'alors en France. La perte ſeule de Gaſton fut plus préjudiciable aux François

(*a*) Il n'avoit que 23 ans.
(*b*) Il fut ſurnommé le *Foudre de l'Italie.*
(*c*) Il étoit couſin iſſu de germain de Gaſton.

que tout le reſte, & avec lui périt toute la vigueur de l'Armée.

Ceux des Vaincus qui ſe ſauverent de la Bataille, s'enfuirent du côté de Ceſena, d'où ils ſe retirerent dans les Places les plus éloignées. (*a*) Le Viceroi ne s'arrêta point qu'il ne fût (*b*) à Ancone, où il arriva ſuivi d'un fort petit nombre de Cavaliers. Il y en eût pluſieurs tués & dépouillés dans leur fuite par les Payſans qui s'étoient répandus de tous côtés. Le Duc d'Urbin, que l'on croyoit avoir conſpiré contre ſon Oncle, & qui ayant en effet envoyé peu de jours auparavant Baltazar de Caſtiglioné au Roy de France, entretenoit des Agens auprès de Gaſton de Foix, fit prendre les Armes aux gens du Pays contre les Fuyards, & fit même paſſer des Soldats dans le territoire de Peſaro, afin de les pourſuivre. Ceux qui s'enfuirent par les Etats de Florence, furent les ſeuls qu'on ne maltraita point; d'abord par l'attention des Officiers qui en uſerent ainſi de leur autorité privée, & enſuite par les ordres exprès de la République. 1512.

L'Armée Françoiſe ne fut pas plûtôt de retour dans ſon Camp, que Ravenne demanda à capituler. Mais pendant la négociation, & dans le tems que les aſſiégés négligeant la garde des murs, ſe préparoient à envoyer des vivres au Camp, les Fantaſſins Allemans & Gaſcons entrerent dans la Ville par la Bréche, & la mirent au pillage: outre leur haine naturelle contre les Italiens, la perte qu'ils avoient faite à la bataille, excitoit encore leur furie. Quatre jours après, Marc-Antoine Colonne qui s'étoit réfugié dans la Citadelle, la rendit, vies & bagages ſauves, ce qu'il n'obtint qu'en donnant ſa parole, avec les autres Capitaines, de ne point porter les Armes contre le Roy, ni contre le Concile de Piſe, juſqu'au 22 de Juillet prochain. L'Evêque Vitelli, qui étoit dans un autre Fort avec 150 Fantaſſins, le rendit auſſi au bout de quelque tems aux mêmes conditions. Les Villes d'Imola, de Forli, de Ceſena, & de Rimini, & toutes les Places de la Romagne, à l'exception des Citadelles des deux premieres, ſe ſoumirent aux Vainqueurs, & furent reçues par le Légat au nom du Concile de Piſe. Cependant l'Armée victorieuſe frappée de la mort de Gaſton,

XXXVII. La mort de Gaſton de Cardone.

(*a*) Raimond de Cardone étoit bien fait & de bonne mine, mais lâche & ſans talent pour la Guerre; ce qui faiſoit que Jule II. l'appelloit ſouvent *Madame de Cardone.*

(*b*) Ancone eſt à trente lieues du Champ de Bataille.

1512.

Foix fait perdre à l'Armée toute ſa vigueur.

ſe tenoit à quatre milles de Ravenne dans l'inaction. Le Légat & la Palice, auſquels la retraite du Duc de Ferrare qui avoit repris le chemin de ſes Etats, donnoit le commandement de l'Armée, incertains des intentions du Roy, étoient d'avis d'attendre ſes ordres : d'ailleurs ils n'avoient pas encore aſſez d'autorité, pour ſe faire obéir des Troupes, qui n'étoient occupées qu'à partager le butin, & à l'envoyer dans des lieux sûrs ; enfin l'Armée ſe trouvoit tellement affoiblie & découragée par une ſi ſanglante Victoire, qu'on eut dit qu'elle avoit été vaincue. Les Soldats conſternés, & les yeux baignés de larmes, appelloient triſtement Gaſton de Foix, proteſtant qu'ils l'auroient ſuivi par-tout, ſans que rien eût été capable de les arrêter. En effet, on ne doutoit pas, ſi ce jeune Héros eût ſurvêcu à ſa Victoire, qu'entraîné par l'ardeur de ſon grand courage, & animé par la promeſſe que le Roy lui avoit donnée, comme le bruit en couroit, de le couronner Roy de Naples, s'il faiſoit la conquête de ce Royaume, il n'eût auſſi-tôt volé à Rome avec ſa vivacité ordinaire ; ce qui n'auroit laiſſé au Pape & aux Confédérés, d'autre parti que celui de la fuite.

XXXVIII.

Effroi de la Cour de Rome après la défaite de Ravenne.

Cependant Octavien Frégoſe prit la poſte à Foſſombroné, & apporta à Rome le treize d'Avril la nouvelle de la Bataille : l'épouvante ſe répandit à la Cour ; les Cardinaux ſe rendirent auſſi-tôt auprès du Pape, & le conjurerent inſtamment d'accepter la Paix, qu'ils ne déſeſperoient pas d'obtenir du Roy de France à des conditions raiſonnables, & de vouloir enfin mettre le S. Siége & ſa propre perſonne à couvert de tant de périls : ils lui repréſentoient qu'il avoit aſſez travaillé pour l'agrandiſſement de l'Egliſe & pour la liberté de l'Italie ; que ſes bonnes intentions lui avoient acquis beaucoup de gloire ; mais qu'il paroiſſoit clairement que la volonté de Dieu étoit contraire à cette entrepriſe ; & que vouloir s'opiniâtrer à la pourſuivre, ſeroit expoſer l'Egliſe à une ruine certaine : Que c'étoit Dieu plus que lui, que regardoit le ſoin de ſon épouſe ; qu'ainſi il devoit s'en repoſer ſur ſa ſuprême volonté, & prenant le parti de la Paix, ſuivant le précepte de l'Evangile, rendre le repos à ſa vieilleſſe, à l'Etat Eccléſiaſtique, & à toute ſa Cour, qui ne demandoit, & ne reſpiroit que la fin de la Guerre : Qu'aparamment les Vainqueurs étoient déja en

marche

marche pour venir à Rome ; qu'ils ſeroient bientôt joints par le Duc d'Urbin ſon Neveu, & par (*a*) Robert des Urſins, Pompée Colonne, Antime Savelli, Pierre Margano, & (*b*) Renzo Mancini, que l'on ſçavoit avoir tous conſpiré contre lui, & recevoir des Penſions du Roy de France, & qui même long-tems avant la Bataille, ſe préparoient à inquiéter la Ville de Rome ; quel autre remede que la Paix contre un péril ſi preſſant ? 1512.

Mais les Ambaſſadeurs du Roy d'Arragon & des Venitiens tenoient au Pape des diſcours bien différens. Ils lui repréſentoient que les choſes n'étoient pas ſi déſeſpérées, ni l'Armée de la Ligue diſſipée de maniere, qu'on ne pût la remettre ſur pié en fort peu de tems & ſans beaucoup de frais : Qu'on ſçavoit que le Viceroy s'étoit ſauvé avec la plus grande partie de la Cavalerie : Que l'Infanterie Eſpagnole s'étoit retirée en bon ordre : Que ſi elle s'étoit ſauvée, comme il y avoit grande apparence, toute autre perte devoit ſe compter pour rien : Qu'il ne falloit pas croire que les François fuſſent ſi-tôt

(*a*) Il étoit fils de Paul des Urſins, & Protonotaire Apoſtolique.

(*b*) Laurent Mancini. L'ancien nom de ſa Famille étoit *Luci*, dont les Armes ſont deux Brochets, en Italien *Lucci: I Luci Romani, hora detti Mancini, portano due Lucci*, dit Gauges de Gozze dans ſon traité des Armes parlantes. Le ſurnom de *Mancini* a été apparemment donné à quelqu'un de cette Famille qui étoit manchot ou gaucher. Laurent dont il eſt ici parlé, portoit les deux noms de *Lucci* & de *Mancini*, comme il paroît par ſon Epitaphe tirée de l'Egliſe des Apôtres à Rome, & rapportée par Schrader, *in Monumentis Italiæ*, p. 123. La voici.

Lucius hâc Laurens tegitur Mancinus in Urnâ,
Clarus Eques, claro ſanguine, Marte potens.
Qui Venetum ducens Romano pectore turmas,
Retulit hîc dextra parta Trophœa Jovi.
Conſilio, virtute, manu, ſi vita fuiſſet,
Odriſii poterat vincere facta Dei.
Proh dolor! infelix poſuit Felicia Conjux
Arciona hæc caro mœſta ſepulcra Viro.
Quin etiam, ut dulcem viva eſt amplexa Maritum,
Conſtituit moriens Oſſibus Oſſa ſequi.
Vix. A. XLII. M. IV. D. III. Hor. XI.
Obiit M. D. XIV.

Paul Luci-Mancini, qui deſcendoit de Renzo Mancini fonda l'Académie des Humoriſtes, qui tinrent leurs Aſſemblées chez ce bel eſprit à Rome tant qu'il vécut, & enſuite chez Laurent ſon Fils. Ce dernier ayant épouſé Hieronima Mazarini, ſœur du Cardinal Mazarin, en eut pluſieurs enfans ; & entr'autres Philippe Duc de Nevers ; Laure, mariée à Louis, Duc de Mercœur & de Vendôme ; Olimpe, femme d'Eugene Maurice de Savoye, Comte de Soiſſons ; Marie, qui épouſa Laurent Colonne, Connétable du Royaume de Naples ; Hortenſe, mariée à Armand-Charle de la Porte, Duc de la Meilleraye, qui prit le nom & les Armes de *Mazarin* ; & enfin Marie-Anne qui épouſa Godefroi Maurice de la Tour d'Auvergne, Duc de Bouillon.

en état de venir à Rome. Que la mort de Gaſton cauſeroit néceſ-
1512. ſairement beaucoup de confuſion dans leur Armée, outre qu'ils ſeroient retenus par la crainte des Suiſſes, qui ſans doute ſe déclareroient pour la Ligue, & ſe jetteroient dans le Milanès. Qu'en vain l'on ſe flatoit d'obtenir la Paix du Roy de France, ſi ce n'étoit à des conditions injuſtes & honteuſes; Qu'il faudroit recevoir la Loy, & eſſuyer l'orgueil & l'inſolence de Bernardin Carvajal & de Frederic de San-Severino: Qu'il n'y avoit rien que le Pape ne dût préférer à l'indignité de ſe ſoumettre à une dure ſervitude cachée ſous l'apparence d'une Paix, qui ne pouvoit être sûre, ces Schiſmatiques aſpirant toujours à lui ravir ſa dignité avec la vie. Qu'il ſeroit moins dur pour lui, ſuppoſé qu'il y fut forcé, d'abandonner Rome, & de ſe retirer avec toute ſa Cour dans le Royaume de Naples ou à Veniſe; Qu'il pourroit demeurer avec la même sûreté & les mêmes honneurs qu'à Rome, dans le lieu qu'il choiſiroit pour ſa retraite. Que la perte de cette capitale n'emportoit pas celle de ſon autorité, qui réſidoit toujours dans la perſonne du Pape, en quelque lieu qu'il ſe trouvât: Qu'il montrât donc encore cette fermeté & ce courage qui lui avoient déja tant fait d'honneur, perſuadé que Dieu ne manqueroit pas de ſeconder ſes juſtes entrepriſes; & n'abandonneroit jamais la Barque de S. Pierre ſouvent battue des flots, mais jamais ſubmergée; & qu'enfin les Princes Chrétiens par zéle pour la Religion, & par jalouſie de l'agrandiſſement du Roy de France, employeroient à la défenſe de l'Egliſe toutes leurs forces, & voleroient à ſon ſecours en perſonne.

Au milieu de ces différens avis, le Pape étoit fort irréſolu. Il étoit facile de voir qu'il écoutoit d'un côté ſa haine, ſon dépit, & ſon opiniâtreté trop ſouvent inflexible, & de l'autre qu'il étoit ébranlé par la crainte. Ses réponſes aux Ambaſſadeurs montroient aſſez qu'il ne craignoit pas tant d'abandonner Rome, que de ſe retirer dans un lieu où il dépendroit d'autrui. Il diſoit aux Cardinaux qu'il vouloit la Paix, & il conſentoit même qu'on priât les Florentins d'en être les Médiateurs; mais il parloit avec tant de froideur qu'on ne pouvoit croire que ces diſcours fuſſent ſinceres. Ayant fait venir de Civita-Vecchia, Biaſcia Génois, Capitaine de ſes Galeres, on crut qu'il vouloit ſortir de Rome; mais

peu après il le renvoya. Il ſongeoit à de prendre à ſa ſolde les Barons Romains qui n'étoient pas de la Conjuration formée contre lui : enfin il écoutoit avec plaiſir les deux Ambaſſadeurs qui s'efforçoient de le raſſurer, & il laiſſoit ſouvent échapper des diſcours pleins d'outrage & d'emportement contre les François. 1512.

Dans ces circonſtances (*a*) Jule de Medicis, Chevalier de Rhodes, qui depuis fut Pape, arriva à Rome. Le Cardinal de Medicis en ayant obtenu la permiſſion du Cardinal de San-Severino, fit partir Jule ſous prétexte de repréſenter à ſes Amis la triſte ſituation où il ſe trouvoit ; mais ſon but étoit d'înſtruire le Pape du véritable état des choſes. Le Pape apprit de ſa bouche combien cette Victoire avoit affoibli les François ; le grand nombre d'Officiers & de braves Troupes qu'ils avoient perdu ; & de ceux que leurs bleſſures mettoient hors d'état de pouvoir ſervir de long-tems. Il ajoûta, qu'une infinité de Chevaux avoient péri dans l'action ; qu'une partie de l'Armée s'étoit diſperſée en différens lieux, pour mettre en ſûreté le pillage de Ravenne ; que les Généraux attendoient les ordres du Roy, qu'ils n'étoient pas même en bonne intelligence enſemble, la Palice ne pouvant ſouffrir la hauteur de San-Severino, qui vouloit être Général & Légat en même tems ; qu'il couroit un bruit ſourd de la venue des Suiſſes ; & qu'enfin il n'y avoit aucune apparence que l'Armée Françoiſe fût ſitôt en état de marcher à Rome.

Le Pape raſſuré par cette relation, manda Jule au Conſiſtoire pour faire le même rapport aux Cardinaux ; & dans le même tems le Duc d'Urbin ayant changé de réſolution, ſans qu'on en ſçut la cauſe, fit offrir à ſon Oncle deux cens hommes d'Armes, & quatre mille hommes d'Infanterie. Les Cardinaux n'en eurent pas moins d'empreſſement pour la Paix. Le Pape n'en faiſoit paroître aucun éloignement dans ſes diſcours, mais bien réſolu de ne la faire qu'à la derniere extrémité, quoiqu'il ne vit aucun moyen d'éviter le danger préſent, il auroit préféré de quitter

(*a*) Il étoit fils naturel de Julien de Medicis frere de Laurent, ainſi il étoit Couſin-Germain du Cardinal de Medicis. Il nâquit le 26 May 1478. un mois après la mort de ſon Pere, qui fut aſſaſſiné le 21 d'Avril dans la Conjuration des Pazzi. Le Cardinal de Medicis ayant été élû Pape en 1513. ſous le nom de *Leon* X. fit auſſi-tôt Jule Cardinal, qui fut dans la ſuite élû Pape le 19 Novembre 1523, & prit le nom de *Clement* VII.

1512. Rome, pourvû qu'il eût eu d'ailleurs quelque lieu d'eſpérer que les autres puiſſances, & ſur-tout les Suiſſes lui donneroient du ſecours. Ceux-ci paroiſſoient bien diſpoſés en ſa faveur, & ils avoient même interdit aux Ambaſſadeurs de France l'entrée de la Diéte Générale qui devoit délibérer ſur les demandes du Pape.

XXXIX. Artifice du Pape à l'égard de Louis XII.

Neanmoins il y eût dans ce tems-là quelque eſpérance que la Paix pourroit ſe conclure. Le Roy de France avant la Bataille de Ravenne, effrayé des dangers qui l'environnoient, rebuté d'ailleurs de la légereté de l'Empereur & de la dureté des conditions qu'il lui impoſoit, & réſolu enfin de ſe relâcher à l'égard du Pape ſur pluſieurs points, plûtôt que de reſter dans cette ſituation, avoit fait partir ſecretement (*a*) Fabrice Caretto, frere du Cardinal de Final, pour aller trouver les Cardinaux de Nantes & de Strigonie, qui avoient toujours continué la négociation. Il conſentoit que Bologne fût rendue au Pape, & que les Bentivoglio en fuſſent exilés : Que le Duc de Ferrare cédât au S. Siége Lugo & les autres Villes qu'il poſſédoit dans la Romagne, qu'il s'obligeât de payer le Cens ſur l'ancien pié, & d'empêcher qu'on ne fît du ſel à l'avenir dans ſes Etats. Qu'enfin le Concile fût aboli ; & pour prix de ſa condeſcendance, il ne demandoit au Pape que de faire la Paix, de donner l'abſolution des Cenſures à Alfonſe d'Eſt, & de le rétablir dans tous ſes droits. Il exigeoit auſſi que les Bentivoglio fuſſent maintenus dans la poſſeſſion de leurs biens particuliers, & que les Cardinaux & Prélats qui avoient adhéré au Concile, fuſſent rétablis dans leurs dignités. Quoique les Cardinaux de Nantes & de Strigonie euſſent lieu de douter que le Roy après la Victoire de Ravenne, voulût s'en tenir à ces propoſitions, ils n'y firent néanmoins aucun changement ; & le Pape ne voulant pas découvrir la réſolution qu'il avoit priſe de ne point faire la Paix, ne crut pas pouvoir rejetter des conditions ſi honorables & ſi avantageuſes. Il jugea même que cet artifice lui ſeroit peut-être utile pour ſuſpendre le progrès des Armes Françoiſes, & lui donneroit le moyen de voir quelles ſeroient les démarches de ceux ſur qui il fondoit toutes ſes eſ-

(*a*) Frere du Marquis & du Cardinal de Final. Il étoit alors Chef de la Langue d'Italie, & Amiral de l'Ordre de Rhodes ; & il fut depuis le 42. Grand-Maître du même Ordre en 1513. après Gui de Blanchefort. Il mourut au mois de Janvier 1521. & eut pour ſucceſſeur Philippe de Villiers de l'Iſle-Adam.

pérances. Il ſigna donc ces Articles neuf jours après la Bataille, à la ſollicitation de tout le Sacré College, promettant de les exécuter, ſi le Roy les ratifioit. En même-tems il manda au Cardinal de Final, qui étoit en France, mais non à la Cour, pour ne pas irriter le Pape, & à l'Evêque de Tivoli qui faiſoit les fonctions de Légat à Avignon, d'aller trouver le Roy pour négocier cette Affaire; mais il ne leur fit expédier aucuns pouvoirs pour conclure. 1512.

XL. Retraite des François dans le Duché de Milan.

Jule avoit été juſqu'alors très maltraité de la Fortune, qui depuis lui devint ſi favorable, qu'elle travailla ſans relâche à augmenter ſa grandeur. La premiere cauſe de ce changement, fut la retraite de la Palice. Celui-ci ayant été rappellé par le Général (*a*) de Normandie, ſur le bruit de la venue des Suiſſes, qui augmentoit de jour en jour, partit auſſi-tôt de Romagne, & ramena l'Armée dans le Duché de Milan, ne laiſſant avec le Légat du Concile que 300 Lances, autant de Chevaux-Legers, 6000 hommes d'Infanterie, & huit groſſes pieces de Canon. La conduite du Général de Normandie augmentoit encore la crainte qu'on avoit des Suiſſes; car voulant faire ſa Cour au Roy, même contre le bien de ſon ſervice, il avoit eu l'imprudence de congédier auſſi-tôt après la Victoire de Ravenne, l'Infanterie Italienne, & une partie de la Françoiſe, qui étoit dans le Milanès.

Le départ de la Palice diſſipa la frayeur du Pape, & confirmant ſon obſtination, lui donna le moyen de mettre Rome en ſûreté. Ç'étoit dans cette vûe qu'il avoit pris à ſa ſolde quelques Barons de Rome avec 300 hommes d'Armes, & qu'il traitoit actuellement avec Proſper Colonne pour le mettre à la tête de ſes Troupes. Les Conjurés dont le courage étoit abatu par la retraite des François, ne ſongerent plus qu'à faire leur paix particuliere. Pompée Colonne qui faiſoit des préparatifs à Monte-Fortino, conſentit par l'entremiſe de Proſper, à dépoſer cette Place pour la ſûreté du Pape entre les mains de Marc-Antoine Colonne, & il ne rougit pas de garder néanmoins l'argent du Roy de France. Robert des Urſins, qui s'étoit déja jetté les Armes à la main ſur les terres des Colonne, traita auſſi par le moyen de Jule des Urſins, retenant de même l'argent du Roy; & il reçut du Pape pour prix de ſa per-

(*a*) On appelloit ainſi l'Intendant des Finances de cette Province.

fidie l'Archevêché de Reggio en Calabre. Le ſeul Pierre Mar-
1512. gano eut honte de garder un argent qui ne lui appartenoit pas; & en cela il prit un parti plus convenable & en même-tems plus sûr: car dans la ſuite il fut fait priſonnier durant les Guerres que fit le Succeſſeur de Louis XII. en Italie, & il n'auroit pas manqué de ſubir la peine dûe à une ſi lâche conduite, s'il en avoit uſé comme les autres.

XLI. Ouverture du Concile de Latran.

Le Pape n'ayant plus rien à craindre au-dehors ni au-dedans, fit l'ouverture du Concile le trois de May dans l'Egliſe de Saint Jean de Latran, avec beaucoup de pompe. Déja certain d'y avoir non ſeulement la plus grande partie des Prélats d'Italie, mais encore d'Eſpagne, d'Angleterre, & de Hongrie, il s'y rendit en Habits Pontificaux, accompagné de tout le Sacré Collége, & d'une foule d'Evêques. Après la célébration de la Meſſe du S. Eſprit ſelon l'ancien uſage, & qu'on eût exhorté par un diſcours les Peres du Concile à procurer de tous leur pouvoir le bien de la Chrétienté, & de ſoutenir la dignité de la Religion, il fut déclaré, pour ſervir de baſe à tout ce qui ſeroit décidé dans la ſuite, que cette Aſſemblée étoit un légitime Concile, dans qui réſidoit toute l'autorité & la puiſſance de l'Egliſe Univerſelle; Cérémonies Saintes & bien propres à imprimer du reſpect, ſi l'on avoit pû ſe perſuader que les intentions, & le but des Chefs de cette Aſſemblée répondiſſent à leurs diſcours!

XLII. Jule rejette ouvertement la Paix.

Cependant le Roy de France apprit avec beaucoup de joye le ſuccès de ſes Armes à Ravenne; mais la mort de Gaſton de Foix, qu'il aimoit beaucoup, y mêla quelque amertume: quoiqu'il eût d'abord mandé au Légat & à la Palice de conduire l'Armée en toute diligence à Rome; ce premier feu ſe ralentit bientôt, & Louis revint à déſirer la Paix avec ardeur. L'Empereur avoit beau proteſter, qu'il vouloit lui demeurer inviolablement attaché; que la Tréve avec les Venitiens s'étoit conclue ſans ſon conſentement, & qu'il ne la ratifieroit jamais; le Roy ne ſe défioit pas moins pour cela de ſa légéreté, & il commença même à le ſoupçonner de diſſimulation. D'ailleurs c'étoit un Allié trop à charge dans la Guerre, & qui lui nuiſoit beaucoup dans l'affaire de la Paix; car il craignoit d'être obligé, de conclure à de facheuſes conditions, ſi Maximilien intervenoit dans le Traité. Enfin il ne doutoit plus

que les Suiſſes ne ſe fuſſent joints à ſes Ennemis, & que l'Angleterre ne lui déclarât bientôt la guerre. Henri VIII. lui avoit envoyé dire par un Hérault, que tous leurs Traités étoient rompus, attendu qu'il y étoit clairement exprimé qu'on ne feroit point la guerre à l'Egliſe, ni au Roy Catholique, Beaupere de l'Anglois. Louis XII. apprit donc avec beaucoup de plaiſir, que les Florentins avoient été priés de la part du Pape de procurer la Paix ; il envoya d'abord à Florence (*a*) le Préſident de Grénoble avec des pouvoirs très-étendus, & lui donna ordre d'aller à Rome s'il en étoit beſoin : Lorſqu'il apprit enſuite que le Pape avoit ſigné les Articles, démarche qui lui faiſoit croire qu'il étoit enfin porté à la Paix, il ne ſongea plus qu'à la conclure tout-à-fait. Néanmoins appréhendant que la retraite de ſon Armée ne ramenât le Pape à ſon opiniâtreté naturelle, il donna ordre à la Palice, qui étoit déja arrivé à Parme, de retourner promptement en Romagne avec une partie des Troupes, & de répandre le bruit qu'il devoit aller en avant. 1512.

Le Roy avoit une extrême répugnance à rendre Bologne ; mais ce n'étoit pas tant par complaiſance pour l'Empereur, qui l'en détournoit fortement, que parce qu'il craignoit que le Pape, même après la concluſion de la Paix, ne conſervât toujours la même animoſité contre lui, auquel cas il lui ſeroit fort préjudiciable de s'être dépouillé de cette Place, qui ſervoit de rempart au Milanès. D'ailleurs, quand il vît que le Cardinal de Final & l'Evêque de Tivoli n'avoient aucuns pouvoirs, il ne crut pas le procédé du Pape bien ſincére, & ſe perſuada que Jule n'avoit ſigné les Articles, que forcé par l'extrême embarras où il ſe trouvoit alors. Néanmoins il réſolut de les ratifier, en y faiſant ſeulement quelques modifications, qui ne changeoient rien au fond. Le Sécrétaire de l'Evêque de Tivoli fut dépêché à Rome pour en donner avis au Pape, avec ordre de prier Sa Sainteté au nom du Roy, d'envoyer ſes pouvoirs à ce Prélat & au Cardinal de Final pour achever le Traité, ou de faire venir de Florence à Rome le Préſident de Grénoble, qui étoit chargé des ſiens.

Mais les eſpérances du Pape s'augmentoient de jour en jour ; & ſon penchant pour la Paix, ſi jamais il en avoit eû, dimi-

(*a*) On croit que c'eſt Jean de Calvimont.

1512. nuoit auſſi tous les jours. Les pouvoirs du Roy d'Angleterre pour accéder à la Ligue, venoient d'arriver au Cardinal d'York à Rome : Expédiés dès le mois de Novembre, ils n'avoient tant tardé, que parce que celui qui en étoit Porteur, avoit été en Eſpagne avant de ſe rendre auprès du Cardinal. D'un autre côté, l'Empereur après bien des irréſolutions, venoit de ratifier la Tréve avec les Venitiens ; il ne s'étoit déterminé à cette démarche, que par les eſpérances que le Roy Catholique & le Roy d'Angleterre lui donnoient de le mettre en poſſeſſion du Milanès & de la Bourgogne. Ferdinand étoit celui qui contribuoit plus que tous les autres à nourrir l'opiniâtreté du Pape. Ce Prince avoit eû la premiere nouvelle de la défaite de Ravenne, par une lettre que le Roy de France avoit écrite à la Reine d'Arragon pour luy apprendre que Gaſton de Foix ſon frere étoit mort plein de gloire dans une Bataille qu'il avoit gagnée contre ſes Ennemis ; d'ailleurs il en avoit été informé depuis plus particuliérement par ſes Miniſtres d'Italie. Sentant bien que cette Victoire expoſoit le Royaume de Naples à un grand péril, il avoit réſolu d'envoyer en Italie le grand Capitaine avec de nouvelles Troupes. Il n'employa Gonſalve, que parce qu'il n'avoit d'ailleurs perſonne à qui il put confier ſon Armée ; car quoiqu'en apparence il le traitât avec diſtinction, il ne l'aimoit pas à cauſe de ce qui s'étoit paſſé dans le Royaume de Naples, & il ſe défioit de ſon crédit & de ſon autorité.

Toutes ces démarches raſſuroient le Pape, lorſque le Sécrétaire de l'Evêque de Tivoli apporta la ratification du Roy, inſinuant que ce Prince feroit ce que Jule voudroit à l'égard des modifications, qu'il n'avoit ajoûtées que pour ſauver ſon honneur par rapport à la protection de Bologne. Jule étoit tout-à-fait déterminé à ne point accepter les Articles ; mais ſa ſignature, & la parole qu'il avoit donnée au Sacré Collége, l'engagerent de feindre le contraire, comme il en uſoit quelquefois contre la réputation de ſincérité dont il jouiſſoit. Il fit donc lire les Articles dans le Conſiſtoire, & demanda l'avis des Cardinaux. Alors (*a*) le Cardinal d'O-

(*a*) L'Original dit, *il Cardinale arborenſe*, & Onuphre Panvini nomme ce Cardinal *Veſcovo arborenſe*. Oriſtan ou Oriſtagni, en Sardaigne, s'appelle en Latin *Arborea* ; elle eſt Capitale d'un Marquiſat autrefois Souverain, qui s'appelle *Arborenſis Marchionatus*. Ce Cardinal ſe nommoit Jacque Serra ; il étoit de Valence en Eſpagne & créature d'Alexandre VI.

riſtan

riſtan Eſpagnol, & celui d'York, qui s'étoient concertés en ſecret avec lui, prenant la parole, l'un au nom du Roy d'Arragon, & l'autre pour le Roy d'Angleterre, exhorterent fortement Jule à ne pas abandonner l'Egliſe dont il avoit embraſſé la défenſe avec tant de gloire. Ils lui repréſenterent que la néceſſité qui l'avoit forcé de prêter l'oreille à la Paix, ne ſubſiſtoit plus, & qu'il paroiſſoit clairement que Dieu, qui par des deſſeins impénétrables à nos foibles lumiéres, avoit permis que ſa Barque fut agitée par la tempête, ne vouloit pas qu'elle fît naufrage. Qu'il n'étoit ni juſte ni convenable que Sa Sainteté ſignât une Paix particuliere ſans la participation des autres Alliés : Qu'enfin il ſongeât qu'il alloit aliéner de Fidéles & ſincéres Amis, pour s'unir à des Ennemis reconciliés. 1512.

Le Pape paroiſſant fort ébranlé par ces raiſons, rejetta ouvertement la Paix ; & peu de jours après ſe livrant à ſon impétuoſité naturelle, il donna contre le Roy de France un Monitoire, par lequel il le ſommoit de remettre en liberté le Cardinal de Médicis ſous peine des Cenſures. Il conſentit néanmoins qu'on en ſuſpendit la Publication, parce que le Sacré College le ſupplia de différer autant qu'il ſeroit poſſible les voyes de rigueur, & s'offrit d'écrire au Roy, pour le prier que comme Prince très-Chrétien, il voulût bien rendre la liberté à ce Cardinal, ce qui feroit le même effet.

XLIII. Mépris des Milanois pour le Concile de Piſe.

Médicis avoit été conduit à Milan, où il étoit favorablement traité. L'autorité du S. Siége le faiſoit ſentir en ſa perſonne, tout priſonnier qu'il étoit, & ſa préſence rendoit encore plus mépriſable le Concile de Piſe, que perſonne ne reſpectoit pas même ceux qui avoient porté les Armes en ſa faveur. Le Pape lui ayant envoyé le pouvoir de donner l'Abſolution aux Soldats qui promettroient de ne plus ſervir contre l'Egliſe ; & d'accorder la Sépulture Eccléſiaſtique à tous ceux pour qui on la lui demanderoit, on ne ſçauroit croire quel fut le concours & la dévotion de ceux qui demandoient l'une ou l'autre, ſans que les Miniſtres du Roy s'y oppoſaſſent. Les Cardinaux du Concile de Piſe étoient dans une colére extrême, de voir que dans le lieu-même où ils étoient aſſemblés & juſque ſous leurs yeux, les Sujets & les Soldats du Roy, contre ſon honneur & ſon ſervice, mépriſant ouvertement leur autorité, & ſe tenant attachés à l'Egliſe Romaine, marquoient tant de reſpect pour

ce Cardinal, que tout le monde regardoit comme le seul Lé-
1512. gat Apostolique.

La Trêve conclue entre l'Empereur & les Venitiens, quoique ses Ministres assurassent toujours le contraire, fut cause que le Roy de France rappella une partie des Troupes qu'il avoit à Verone, sous prétexte qu'elles n'y étoient plus nécessaires. Les menaces du Roy d'Angleterre l'ayant obligé de faire repasser les Alpes à ses deux cens Gentils-hommes, aux Archers de sa Garde & à deux cens Lances, il avoit cru que s'il ne faisoit pas venir ses Troupes de Verone dans le Duché de Milan, il n'y en auroit pas assez pour faire tête aux Suisses. Par la même raison, il avoit obligé les Florentins d'envoyer en Lombardie les trois cens Hommes d'Armes, qu'ils étoient tenus de fournir pour la défense de ses Etats d'Italie. Il avoit profité de la conjoncture toute récente de la Victoire de Ravenne, pour les contraindre à renouveller pour cinq ans ce Traité, qui devoit finir dans deux mois : Il s'étoit obligé par ce nouvel Acte de défendre leur Etat avec six cens Lances, & ils lui avoient promis de leur côté quatre cens Hommes d'Armes pour la défense de tout ce qu'il possédoit en Italie; mais afin d'éviter toute occasion de se mêler de la Guerre avec le Pape, ils avoient excepté la Ville de Cotignola, supposant que l'Eglise pouvoit y prétendre quelques Droits.

XLIV. Irruption des Suisses dans le Milanès.

Les Suisses avoient enfin résolu d'accorder six mille Hommes au Pape, qui les leur avoit demandés pour s'en servir contre Ferrare; & tous les efforts des Partisans du Roy de France n'avoient abouti qu'à faire retarder cette résolution jusqu'alors. Le Peuple crioit avec fureur contr'eux dans les Diétes, & l'on ne peut dire jusqu'où il porta la haine contre le Roy. Ils disoient que non content d'avoir refusé d'augmenter peu considérablement les Pensions de gens dont la valeur & le sang lui avoient donné tant de réputation & d'Etats, il avoit parlé d'eux d'une maniere injurieuse & pleine de mépris. Qu'il leur avoit reproché leur bassesse, comme si l'origine de tous les hommes n'étoit pas la même, & comme si la Noblesse & les Grands n'avoient pas des Ancêtres pauvres, obscurs & misérables. Qu'il avoit pris des Lansquenets à son service pour faire voir qu'il pouvoit se passer des Suisses, croyant que quand ils n'auroient plus sa solde, ils se laisseroient mourir de faim dans

leurs Montagnes, ſans rien faire; mais qu'il ſe trompoit, & que ſon ingratitude ne ſeroit préjudiciable qu'à lui-même : Que rien ne pouvoit empêcher des Gens de guerre d'exercer leur courage, & qu'après tout l'or & l'argent étoient faits pour ceux qui avoient les armes à la main : Et qu'enfin il falloit convaincre l'Europe du mauvais choix d'un Prince qui préféroit les Lanſquenets à l'Infanterie Helvetique. 1512.

Ils étoient tellement animés, que regardant cette affaire comme la leur propre, ils ſortirent de leur Pays ſans avoir reçû autre choſe qu'un florin du Rhin par tête, au lieu qu'auparavant ils ne marchoient pour le ſervice des Princes, qu'après avoir touché des ſommes conſidérables pour leur ſolde, & qu'après que les Capitaines avoient été comblés de préſens. Ils s'aſſemblerent à Coire Capitale des Griſons : Ceux-ci qui étoient Alliés du Roy de France, & recevoient ſes Penſions, dépêcherent vers lui pour l'informer que leurs anciens Traités avec les Suiſſes, les obligeoient de joindre aux Troupes de cette Nation un certain nombre d'Infanterie.

Cette nouvelle répandit le trouble à Milan parmi les François, dont les forces étoient extrêmement affoiblies. Depuis la réforme de l'Infanterie Italienne, il ne leur reſtoit guéres plus de dix mille Hommes de pié; & le départ des Gendarmes que le Roy avoit fait revenir en France, réduiſoit les Lances au nombre de treize cens, dont trois cens étoient à Parme. Malgré cette diminution, le Général de Normandie raiſonnant plûtôt en homme chargé des deniers du Roy qu'en Militaire, ne voulut jamais permettre qu'on levât d'autre Infanterie ſans ordre du Roy; mais il fit revenir à Milan les Troupes que la Palice conduiſoit en Romagne, & qui étoient déja arrivées à Final, & donna ordre au Cardinal de San-Severino de ramener celles qu'il avoit avec lui dans la même Province. Après cette retraite, Rimini, Ceſene, leurs Citadelles & même la Ville de Ravenne, retournerent ſans obſtacle au pouvoir du Pape, & Bologne, pour laquelle on s'étoit donné tant de mouvemens, demeura comme à l'abandon.

Les Suiſſes s'étant aſſemblés en corps d'Armée, ſe rendirent de Coire à Trente. L'Empereur leur avoit accordé le paſſage par ſes Etats; & pour tâcher de cacher au Roy de France

ſes véritables deſſeins, il diſoit que l'Alliance qu'il avoit avec
1512. les Cantons, l'avoit forcé à cette condeſcendance. De Trente, ils pénétrerent dans le Veronéſe, où ils étoient attendus par l'Armée Venitienne. Le Sénat contribuoit à leur ſolde avec le Pape. On n'avoit pas aſſez d'argent pour les payer tous, car ils étoient plus de ſix mille au-delà du nombre qu'on avoit demandé: mais leur haine contre le Roy étoit ſi violente qu'ils ſupporterent patiemment pour la premiere fois toutes ſortes de contre-tems.

D'un autre côté, la Palice s'étoit d'abord avancé avec l'Armée à Pontoglio, pour diſputer le paſſage de l'Oglio, dans la perſuaſion où il étoit qu'ils avoient deſſein d'entrer en Italie par ce côté-là; mais s'étant apperçu depuis qu'il ſe trompoit, il s'étoit poſté à Caſtiglioné dellé Stiveré, Place à ſix milles de Peſchiera, ne ſçachant ſi leur deſſein étoit d'aller droit à Ferrare, comme le bruit en courroit, ou s'ils vouloient attaquer le Duché de Milan. Cette incertitude fut peut-être cauſe de tous les malheurs qui arriverent aux François: car on ne doute pas que les Suiſſes n'euſſent pris le chemin de Ferrare, ſans une Lettre, qui fût malheureuſement interceptée par la Cavalerie Albanoiſe des Venitiens. La Palice y diſoit au Général de Normandie, qui étoit reſté à Milan, que ſi les Ennemis venoient à marcher contre le Milanès, il ſeroit très-difficile de leur réſiſter. Sur cette Lettre, le Cardinal de Sion, qui s'étoit rendu de Veniſe à l'Armée des Suiſſes, réſolut de concert avec leurs Capitaines, d'attaquer ce Duché, jugeant avec raiſon que cette conquête ſeroit plus préjudiciable à la France que celle de Ferrare. Ils allerent donc à Villa Franca, où ils joignirent l'Armée des Venitiens, que Jean-Paul Baglioné commandoit en qualité de *Gouverneur*, elle étoit compoſée de quatre cens Hommes d'Armes, huit cens Chevaux-Legers, & ſix mille Hommes d'Infanterie, & fournie d'un grand nombre de Piéces de Batterie & de Campagne.

Cette marche fut cauſe que la Palice abandonnant Valeggio, qui étoit trop foible, ſe retira à Gambara dans le deſſein d'aller à Pontevico. Il n'avoit dans ſon Armée que ſix ou ſept mille Hommes d'Infanterie, ayant été obligé de mettre le reſte dans Breſſe, Peſchiera & Legnago, & tout au plus mille Lances. Il avoit ſongé à rappeller les trois cens qui étoient à Parme; mais le peril de Bologne, & les inſtances

des Bentivoglio, l'avoient obligé d'envoyer ces trois cens Lances dans cette derniere Ville, où il n'y avoit preſque perſonne pour la défendre. Alors les François ſentirent, mais trop tard, le danger où ils étoient, & la fauſſeté des eſpérances, dont on les avoit leurrés ; & maudiſſant l'avarice & les mauvais conſeils du Général de Normandie, ils le forcerent de conſentir enfin que Fréderic de Bozzolo & d'autres Capitaines Italiens, levaſſent 6000 hommes d'Infanterie ; mais ces Troupes ne pouvoient être prêtes que dans dix jours au plûtôt. Outre ces inconvéniens, la diviſion régnoit encore dans l'Armée : Tous les Officiers (*a*) n'obéiſſoient qu'à regret à la Palice ; & les Gendarmes haraſſés de tant de fatigues, aimoient mieux voir perdre le Duché de Milan, afin de pouvoir retourner en France, que de le défendre avec tant de peine & de danger. 1512.

La Palice n'eût pas plûtôt abandonné Valleggio, que les Venitiens & les Suiſſes y entrerent ; après quoi traverſant le Minzo, ils prirent des quartiers dans le Mantouan, où le Marquis donnoit paſſage indifféremment à toutes les Troupes, s'excuſant ſur l'impuiſſance où il étoit de s'y oppoſer. Alors les François prirent la réſolution de ſe renfermer dans les Places fortes, eſpérant qu'avec le tems ce grand nombre de Suiſſes viendroit à ſe diſſiper : Cette conjecture n'étoit pas ſans fondement ; car le Pape qui étoit auſſi éloigné de faire de la dépenſe, qu'il avoit d'ardeur pour la guerre, & ne croyant jamais pouvoir ſuffire à payer tant de monde, n'envoyoit de l'argent qu'avec beaucoup de lenteur. La Palice mit donc deux cens Fantaſſins, cent cinquante Lances, & 100 hommes d'Armes des Florentins dans Breſſe ; 50 Lances & 1000 hommes de pié à Crême ; & 1000 Fantaſſins & 100 hommes d'Armes des Florentins à Bergame. Le reſte qui conſiſtoit en 700 Lances, deux mille hommes d'Infanterie Françoiſe, & 4000 Allemans, ſe poſta à Pontevico, lieu bien ſitué & propre à couvrir Milan, Crémone, Breſſe & Bergame : on ſe flatoit d'y tenir, mais l'Infanterie Allemande reçut le lendemain un ordre de quitter le ſervice du Roy de France ; & comme ils étoient tous du Tirol, & qu'ils ne vouloient pas déſobéir

(*a*) Il n'étoit pas encore Maréchal de France, & ne le fut qu'en 1515. Mais il étoit grand Maître de France depuis la mort du Maréchal de Chaumont ; cette grande Charge jointe à ſa naiſſance, le rendoit très-digne de commander.

à leur Souverain, ils partirent le jour même.

1512. Cette retraite fit déſeſpérer aux François de pouvoir défendre le Duché de Milan ; c'eſt pourquoi, abandonnant Pontevico, ils ſe retirerent en déſordre à Pizzighitoné. Crémone ſe rendit à l'Armée des Alliés, qui s'en approchoit, & s'obligea de payer 40000 ducats aux Suiſſes ; mais la Citadelle demeura au pouvoir des François. Il s'éleva auſſi-tôt une conteſtation au ſujet de Crémone. Les Venitiens vouloient que cette Ville fût reçue pour leur République ; mais enfin elle le fut au nom de la Ligue & de Maximilien Sforce fils de Ludovic, pour qui le Pape & les Suiſſes prétendoient qu'on devoit faire la conquête du Milanès. Le même jour Bergame capitula auſſi. La Palice avoit été obligé d'en retirer la Garniſon pour la joindre à ſon Armée ; auſſi-tôt qu'elle en fût ſortie, certains Bannis y étant rentrés, la firent révolter.

De Pizzighitoné, la Palice alla paſſer l'Adda, & il fut joint par les 300 Lances deſtinées à la défenſe de Bologne, qu'il avoit rappellées dans le danger preſſant où il ſe trouvoit ; il croyoit pouvoir empêcher les Ennemis de paſſer cette Riviere, pourvu que l'Infanterie qu'on avoit donné ordre de lever arrivât bien-tôt. Mais cette reſſource lui manqua comme tout le reſte, parce qu'il ne ſe trouva point d'argent pour enrôler les Albanois. La caiſſe du Général de Normandie ſe trouvant épuiſée, & le crédit étant tout-à-fait ruiné dans une pareille conjoncture, on ne pouvoit faire des emprunts ſur les revenus du Roy, comme on en faiſoit ordinairement dans le beſoin. C'eſt pourquoi la Palice, après avoir demeuré quatre jours dans ſon poſte, n'eût pas plûtôt appris que les Ennemis s'approchoient de la Riviere, à trois milles de Pizzighitoné, qu'il ſe retira à S. Angelo pour gagner Pavie le lendemain, n'y ayant plus aucune eſpérance de ſauver le Milanès. Tout le Pays s'étant déja ſoulevé, Jean-Jacque Trivulce, le Général de Normandie, Antoine-Marie Palavicino, Galeas Viſconti, pluſieurs autres gens de qualité, & tous les Miniſtres & Officiers du Roy, ſortirent de Milan pour ſe retirer en Piémont. Quelques jours auparavant, les Cardinaux du Concile ayant autant à craindre de la part du Peuple de Milan que de celle des Ennemis, avoient auſſi (a) pris la fuite. Plus fiers dans leurs decrets, que fermes dans l'occaſion, ils venoient tout nouvellement de ſuſpendre le Pape de

(a) Ils ſe retirerent à Lyon.

toutes fonctions ſpirituelles & temporelles, comme pour préluder à ſa dépoſition. 1512.

Cependant le Cardinal de Médicis, que le Ciel réſervoit aux plus grands honneurs, profita du trouble des François pour ſe ſauver. Dans le tems qu'on le conduiſoit en France, & qu'il étoit ſur le point de paſſer le Po auprès de Baſſignana, qui eſt *l'Auguſta Baccienorum* des Anciens, quelques Payſans d'un Village nommé la Pievé del Cairo, où il avoit paſſé la nuit, ayant à leur tête Renaud Zallo, avec qui ſes Domeſtiques avoient concerté de l'enlever, vinrent à grand bruit, & mirent en fuite ſes Gardes, qui étoient diſpoſés à s'effrayer du moindre accident.

Au milieu de ces troubles, le deſſein de la Palice étoit de s'enfermer dans Pavie, & il pria Trivulce & le Général de Normandie de s'y rendre. Trivulce alla lui repréſenter l'impoſſibilité de tenir dans cette Place. Il ajoûta, que manquant d'Infanterie, ils n'avoient pas aſſez de tems pour en lever ; & qu'outre cela, on n'avoit point d'argent pour la payer : Qu'enfin la réputation de leurs armes étoit ruinée de tous côtés ; que leurs Amis étoient dans l'épouvante, & les Peuples aigris dès long-tems par l'extrême licence des Soldats.

Après cette remontrance, Trivulce alla jetter un Pont ſur le Po, pour faire paſſer les Troupes à l'endroit, où ce Fleuve en s'éloignant de Valence vers Aſt, coule dans un lit plus étroit. Mais déja les Ennemis, après avoir pris Lodi avec ſa Citadelle & S. Angelo, étoient devant Pavie. Les Venitiens commencerent par foudroyer le Château avec leur Artillerie ; & une partie des Suiſſes paſſa ſur des Barques le Teſin, qui baigne les murs de la Ville. Les François craignant qu'ils ne s'emparaſſent du Pont de pierre, qui étoit le ſeul paſſage par où il pouvoient ſe ſauver, marcherent vers ce Pont pour ſortir de la Place : mais avant que l'Arriere-garde fut dehors, le reſte des Suiſſes entrant par le Château qui avoit été abandonné, les chaſſerent devant eux tout le long de la Ville & du Pont. On ſe défendit avec beaucoup de vigueur, & ſur-tout quelques Lanſquenets, qui étoient reſtés à l'Armée après la retraite des autres, & qui avoient été placés aux derniers rangs de l'Arriere-garde ; mais quand ils vinrent à paſſer ſur le Pont de bois du Gravaloné, la charpente rompit ſous le poids de la

Cavalerie ; ceux des François & des Allemans qui n'étoient pas
1512. encore paſſés, furent tous tués ou faits priſonniers.

Pavie s'obligea de payer des ſommes conſidérables. Milan avoit déja compoſé à des conditions beaucoup plus dures, & toutes les autres Villes, à l'exception de Breſſe & de Crême, ſuivirent leur exemple. On crioit de tous côtés dans le Pays, *vive l'Empire* : Néanmoins le Duché étoit reçu & gouverné au nom *de la Ste Ligue*, c'eſt ainſi qu'on l'appelloit ; & le Cardinal de Sion, nommé par le Pape Légat de l'Armée, diſpoſoit de toutes choſes. L'argent & toutes les contributions étoient pour les Suiſſes, qui gagnerent ainſi beaucoup, ce qui attirant toute la Nation, ils vinrent en foule ſe joindre à leurs Compatriotes, dès que la Diéte de Zurich fut finie.

XLV. Succès du Pape, & pertes de Louis XII.

Dans cette révolution, les Villes de Parme & de Plaiſance ſe donnerent volontairement au Pape, qui prétendoit qu'elles lui appartenoient comme Membres de l'Exarcat de Ravenne. Les Suiſſes s'emparerent de Lucarne ; & les Griſons de la Valteline & de Chiavena, qui étoient à leur bien-ſéance. Janus Frégoſe, qui étoit au ſervice des Venitiens, étant allé à Genes avec des Troupes qu'il obtint du Sénat, fit ſoulever cette Ville ; le Gouverneur François prit le parti de s'enfuir, & Janus ſe fit élire Doge, Dignité que (*a*) ſon pere avoit poſſedée.

Toutes les Villes & les Places fortes de la Romagne retournerent à l'obéiſſance du Pape avec la même rapidité, & le Duc d'Urbin s'étant approché de Bologne à la tête de l'Armée Eccléſiaſtique, les Bentivoglio n'eſpérant pas d'être ſecourus, abandonnerent cette Place ; mais le Pape ne ceſſa pas pour cela de les perſécuter ; car il menaça d'interdire toutes Villes qui leur donneroient retraite. Il n'étoit pas moins irrité contre Bologne ; il ne pouvoit pardonner aux Habitans leur revolte après tant de bien-faits, ni l'indignité avec laquelle ils avoient traîné ſa Statue, & mépriſé ſon nom. C'eſt pourquoi il priva cette Ville de ſes Magiſtrats, & du Privilége qu'elle avoit auparavant de ſe gouverner elle-même ; exigeant outre cela de grandes ſommes de pluſieurs Habitans, qu'il regardoit comme Partiſans des Bentivoglio ; il courut même un bruit, peut-être ſans fondement, que ſi la mort ne l'avoit pas prévenu, il auroit ruiné Bologne, & transféré ſes Habitans à Cento.

(*a*) Le Cardinal Paul Frégoſe.

HISTOIRE
DES
GUERRES D'ITALIE
DE FRANÇOIS
GUICHARDIN.

LIVRE ONZIÉME.

JULE ſecond ayant heureuſement triomphé d'un Ennemi prêt à l'accabler, & reconquis les Places enlevées à l'Egliſe, dont même cette Victoire aggrandit les Etats, reprit ſes deſſeins ſur Ferrare, qui avoit été la cauſe des derniers troubles. Il brûloit d'en faire la conquête par les armes; néanmoins, croyant peut-être que la négociation & l'artifice le ſerviroient mieux que la force ouverte, il ſe rendit aux vives inſtances du (*a*) Marquis de Mantoue, qui le prioit de permettre au Duc de Ferrare de venir à Rome, pour y demander pardon à Sa Sainteté, & rentrer dans ſes bonnes graces.

1512.
I.
Artifices de Jule contre le Duc de Ferrare.

(*a*) Il étoit beau frere du Duc de Ferrare.

1512. L'Ambaſſadeur d'Eſpagne ſe joignit au Marquis en faveur d'Alfonſe, qui étoit parent de Ferdinand d'Arragon; car la mere (*a*) d'Alfonſe étoit fille du vieux Ferdinand Roy de Naples : D'ailleurs, le Roy d'Arragon avoit plus d'intérêt de s'attacher le Duc de Ferrare par ce ſervice, que de le laiſſer dépouiller de ſes Etats par le S. Siége, qui n'étoit déja que trop puiſſant. Enfin les Colonne prenoient en main ſes intérêts avec chaleur : Ils avoient contracté d'étroites liaiſons d'amitié avec Alfonſe, depuis qu'il avoit généreuſement accordé la liberté à Fabrice Colonne, fait priſonnier à la Bataille de Ravenne ; une circonſtance ajoûtoit bien du prix à ce bien-fait. Le Roy de France avoit demandé Fabrice au Duc de Ferrare ; mais ce Prince avoit adroitement différé de délivrer ſon priſonnier, en attendant que les affaires priſſent une nouvelle face.

Alfonſe ayant obtenu un ſauf conduit du Pape, ſe rendit à Rome ; & pour plus grande ſûreté, l'Ambaſſadeur d'Arragon lui donna parole au nom de ſon Maître, de l'aveu même de Jule, qu'il ſeroit libre de ſe retirer quand il voudroit. Le Pape commença par ſuſpendre l'effet des Cenſures lancées contre Alfonſe, & le reçut dans le Conſiſtoire, où ce Duc lui demanda très-humblement pardon, & le ſupplia avec une entiere ſoumiſſion, de le rétablir dans ſes bonnes graces, promettant de ſe comporter à l'avenir en bon & fidéle Vaſſal de l'Egliſe. Jule l'écouta avec bonté, & nomma ſix Cardinaux pour traiter avec lui. Mais pluſieurs jours s'étant écoulés en conteſtations, ces Commiſſaires déclarerent à Alfonſe, que le Pape étoit réſolu de réunir au Domaine de l'Egliſe la Ville de Ferrare, qui lui étoit légitimement dévolue ; qu'aureſte, on lui donneroit celle d'Aſt en échange. Cette derniere Ville, avoit été reçûe au nom de la Ligue, après la retraite des François, le Pape prétendoit qu'elle lui appartenoit, auſſi-bien que tout ce qui eſt en-deçà du Po ; & il avoit même envoyé, mais inutilement, l'Evêque de Gergenti pour en prendre poſſeſſion. Alfonſe rejetta conſtamment cette propoſition, ſi oppoſée à ce qu'on lui avoit fait eſpérer, & il commença à croire que le Pape avoit deſſein de l'amuſer à Rome, pour attaquer pendant ce tems-là Fer-

(*a*) Eléonore d'Arragon. Ainſi le Duc de Ferrare étoit petit neveu, à la mode de Bretagne, du Roy d'Arragon.

rare : Il n'en douta plus, lorſqu'il eut appris ce qui s'étoit paſſé à Reggio.

1512.

II. Le Pape s'empare de Reggio.

Jule ayant fait faire aux Habitans de cette Ville, que les troubles préſens avoient beaucoup effrayés, la propoſition de ſe donner à l'Egliſe comme Parme & Plaiſance, avoit ordonné au Duc d'Urbin de conduire ſes Troupes dans le Modénois. Witfruſt, qui avoit les mêmes vûes pour l'Empereur, ſe rendit en perſonne à Reggio ; le Cardinal d'Eſt, que ſon frere avoit chargé de l'adminiſtration pendant ſon abſence, voyant qu'il étoit impoſſible de conſerver cette Place, & jugeant qu'il ſeroit plus facile de la retirer des mains de Maximilien que de celles du Pape, conſeilloit aux Habitans de préférer l'Empereur ; mais ils répondirent qu'ils vouloient ſuivre l'exemple de leur Duc, qui s'étoit rendu auprès du Pape. Ils reçûrent donc les Troupes de l'Egliſe, qui s'emparerent encore de la Citadelle par ſurpriſe, malgré les précautions de Witfruſt, qui y avoit déja fait entrer quelques Lanſquenets. La Carfagnana ſe rendit auſſi au Duc d'Urbin. Mais ce Général bien-tôt de retour à Bologne, fut obligé de licentier ſon Infanterie, parce que les Alliés n'avoient pas approuvé que le Pape ſe fût emparé de Parme & de Plaiſance ; d'ailleurs, le Cardinal de Sion lui déclara qu'après la Victoire obtenue ſur l'Ennemi commun, il n'étoit pas néceſſaire d'aller plus avant, ni de ſe tenir en armes.

La dureté du Pape, & la perte de Reggio ayant fait naître de grands ſoupçons dans l'eſprit d'Alfonſe, ce Prince fit demander à Jule la permiſſion de ſe retirer. Ce fut l'Ambaſſadeur d'Eſpagne, & Fabrice Colonne, qui n'avoit pas abanné le Duc depuis ſon arrivée, qui ſe chargerent de cette commiſſion ; le Pape ne leur parut pas fort diſpoſé à l'accorder. Il leur répondit, qu'à la vérité il ne révoqueroit pas le Sauf-conduit, par rapport au différend d'Alfonſe avec l'Egliſe ; mais que pluſieurs Créanciers de ce Duc le ſollicitoient de leur rendre juſtice. Ils lui repartirent hardiment qu'il ne falloit pas ſe perſuader qu'on dût manquer de parole au Duc de Ferrare, non plus qu'à eux ; & pour prévenir le Pape, Fabrice monta à cheval le jour ſuivant, & ſe rendit à la petite Porte de S. Jean de Latran. Il en trouva la Garde plus nombreuſe qu'à l'ordinaire ; on fit même quelque difficulté de le laiſſer paſſer ;

1512. mais comme il étoit le plus fort, il s'en saisit, & attendant en cet endroit le Duc de Ferrare, qui le suivoit de près, accompagné de Marc-Antoine Colonne, il le conduisit en sûreté à Marino, d'où ce Prince retourna par Mer à Ferrare, n'y ayant pas de sûreté à s'y rendre par terre. On ne douta pas que sans les Colonne, le Pape n'eût fait arrêter Alfonse. Ce service important acquita Fabrice envers le Duc à qui il devoit la liberté.

Sur ces entrefaites, le Pape voulant marquer sa haine aux Florentins, engagea le Cardinal de Sion à faire piller le bagage des Troupes qu'ils avoient fournies au Roy de France. Elles n'avoient servi dans l'Armée qu'au nombre de 120 Lances & de 60 Chevaux-Legers, commandés par Luc Savelli; le reste étoit demeuré à la garde de Bresse sous les ordres de François Torelli; long-tems avant que les François eussent passé le Pô. Cette Cavalerie avoit obtenu un Sauf-conduit du Cardinal de Sion; D'ailleurs Jean-Paul Baglioné, & presque tous les Officiers Généraux des Troupes Venitiennes, leur avoient donné parole de ne les point inquiéter dans leur retraite en Toscane. Mais s'étant arrêtée auprès de Crémone, en suivant le chemin qui lui étoit marqué, elle fut pillée par les Soldats Venitiens, du consentement du Cardinal, qui même, à ce qu'on dit, commanda 2000 Fantassins afin de courir moins de risque, les Compagnies de Trivulce & du grand (*a*), Ecuyer, qui avoient aussi un Sauf-conduit, étant dans le même Quartier. Le Cardinal de Sion envoya aussi-tôt demander les dépouilles de ces Cavaliers à Christophe Moro & à Paul Capello Provéditeurs des Venitiens, prétendant qu'elles appartenoient aux Suisses; mais il fut refusé ouvertement. Quelques jours après, ces deux Provéditeurs étant allé au Quartier des Suisses pour parler au Cardinal, ils y furent arrêtés, & Jacques Stafflier, l'un des Capitaines de cette Nation les conduisit comme prisonniers chez le Cardinal, où ils furent contraints de promettre 6000 Ducats en équivalent de ce butin. En effet, il ne lui parut pas convenable de laisser à d'autres le fruit de sa perfidie. Il lui en échappa encore un autre trait à l'égard de Nicolas Capponi Ambassadeur de Florence. Celui-ci s'étant retiré à Casal Cervagio sur la foi d'un Sauf-conduit ob-

(*a*) C'étoit Galeas de S. Severino.

tenu du même Cardinal, ce Prélat fit enſorte que le Marquis de Montferrat lui livrât Capponi. 1512.

Cependant le Sénat de Veniſe brûloit de reconquérir les Villes de Breſſe & de Crême ; c'eſt pourquoi il vouloit faire paſſer les Troupes de la République en ces quartiers ; mais le Cardinal de Sion les retenoit toujours, ſous prétexte qu'il étoit néceſſaire qu'elles l'accompagnaſſent en Piémont pour faire la Guerre au Duc (*a*) de Savoye & au Marquis (*b*) de Saluces, qui avoient embraſſé le parti de la France. Quoique ce prétexte ceſſât par le grand nombre de Suiſſes qui étoit arrivé ; & par la certitude où l'on étoit que les François repaſſoient les Monts, le Cardinal ne laiſſoit pas d'héſiter à leur permettre de ſe retirer ; on croyoit qu'il n'en uſoit ainſi que pour complaire à l'Empereur, qui auroit bien voulu que les Venitiens ne repriſſent pas ces deux Places. Enfin les Suiſſes étant à Alexandrie, les Venitiens partirent tout d'un coup de Boſco, & paſſerent le Pô ſans nul obſtacle, à la Cava dans le Crémonois ; le Cardinal qui pouvoit les en empêcher, feignit de l'ignorer, pour faire plaiſir au Pape, comme on le crut alors. Ils ſe partagerent enſuite en deux Corps, afin d'attaquer en même tems Breſſe & Crême, qui étoient encore au pouvoir des François : la Garniſon de la premiere alla au-devant des Venitiens, & les attaqua au Village de Paterna ; mais elle fut obligée de ſe retirer après une perte de 300 hommes. Cependant les Suiſſes reſtés ſeuls dans le Milanès & dans le Piémont, & n'ayant rien à craindre de la part des François, mirent tout le Pays à contribution.

Le Roy de France eût bien de la peine à ſe réſoudre d'abandonner entierement l'Italie, mais la néceſſité le contraignit de ſe rendre aux inſtances de ceux qui lui conſeilloient d'attendre un tems plus favorable, & de ſonger à la défenſe de ſes propres Etats. Le Roy d'Angleterre en conſéquence de ſon Traité avec le Roy d'Arragon, avoit envoyé 6000 hommes d'Infanterie Angloiſe à Fontarabie, pour attaquer la Guyenne conjointement avec les Troupes Eſpagnoles. Sa Flotte commençoit même déja à infeſter les côtes de Normandie & de Bretagne, où tout étoit dans une extrême conſternation.

(*a*) Charle III. qui avoit ſuccédé en 1504. à Philibert II. ſon frere.

(*b*) Michel Antoine, fils de Ludovic, dont il eſt parlé dans le premier Tome.

D'ailleurs le Roy n'eſpéroit plus de regagner l'Empereur :
1512. (*a*) l'Evêque de Marſeille ſon Ambaſſadeur auprès de ce Prince lui avoit rapporté que Maximilien étoit abſolument contre lui ; que toutes les eſpérances qu'il lui avoit données, & toutes ſes négociations n'étoient que pure diſſimulation ; & qu'il n'avoit cherché qu'à l'accabler en le ſurprenant ou du moins à lui porter un coup mortel, comme il ſe vantoit de l'avoir fait, en rappellant l'Infanterie Allemande du Milanès.

III. Semences de diviſions entre les Alliés.

L'Italie n'avoit donc rien à craindre de la part des François tout le reſte de cette année. Il ne leur reſtoit plus que Breſſe, Crême, Legnano, le Châtelet & la Lanterne de Gênes, le Château de Milan, celui de Crémone, & quelques autres Places dans le Milanès ; il eſt vrai qu'il paroiſſoit y avoir des ſemences de diviſion entre les Alliés, dont les vûes étoient bien différentes. Les Venitiens ſouhaitoient de recouvrer Breſſe & Crême, qui devoient leur revenir ſuivant le (*b*) Traité, & qu'ils avoient aſſez achetées par toutes les fatigues de la Guerre ; le Pape le déſiroit auſſi. D'un autre côté l'Empereur, dont le Roy d'Arragon ne pouvoit ſe ſéparer, vouloit non ſeulement avoir ces deux Places, mais encore ôter aux Venitiens tout ce qui lui étoit aſſigné par la Ligue de Cambrai. Ces deux Princes prenoient en ſecret des meſures pour faire tomber le Duché de Milan à l'un de leurs petits-fils : au contraire le Pape & les Suiſſes demandoient hautement que ce Duché, comme on l'avoit toujours dit depuis le commencement de la Guerre, fût reſtitué à Maximilien Sforce, fils de Ludovic, qui depuis le malheur de ſon Pere, s'étoit retiré en Allemagne. Le Pape ſongeoit à empêcher par-là que l'Italie ne fût tout-à-fait ſous le joug des Allemans & des Eſpagnols. Pour les Suiſſes, il étoit de leur intérêt que le Milanès ne fut pas entre les mains d'un Prince trop puiſſant, & qui put ſe paſſer de leurs ſecours. La choſe dépendoit preſqu'entierement d'eux : car outre qu'ils étoient redoutables par leurs Armes, ils avoient actuellement entre

(*a*) Claude de Seyſſel originaire d'Aix en Savoye, ou ſelon d'autres de la petite Ville de Seyſſel dans le Bugey. Il étoit auſſi Maître des Requêtes. Il fut dans la ſuite Archevêque de Turin, & mourut en 1520. Nous avons pluſieurs ouvrages de lui, & entr'autres une Hiſtoire du regne de Louis XII.

(*b*) La Ligue de Rome.

leurs mains la plûpart des Places de cet Etat. C'eſt pourquoi le Pape s'efforçoit de les confirmer dans leur bonne volonté pour Maximilien Sforce, & de ſe les attacher, afin d'oppoſer leurs Troupes dans le beſoin à l'ambition de l'Empereur & du Roy Catholique. Dans ces vûës non ſeulement il affecta de parler avec éloge de la valeur des Suiſſes, & de relever avec éclat tout ce qu'ils avoient fait pour le S. Siége; mais il leur donna encore les Bannieres de l'Egliſe, & il les honora du Titre glorieux *de Défenſeurs de la liberté du S. Siége.* 1512.

Il y avoit encore d'autres ſemences de diviſions parmi les Alliés. Raimond de Cardonne ayant rétabli ſes Troupes, qui après la défaite de Ravenne s'étoient retirées dans le Royaume de Naples, ſongeoit à les ramener en Lombardie: mais le Pape & les Venitiens ne vouloient plus payer les 40000 Ducats qu'ils devoient tous les mois, diſant que cette obligation ne ſubſiſtoit plus, ſuivant même les termes du Traité, depuis que l'Armée Françoiſe avoit été forcée de repaſſer les Monts. Le Roy d'Arragon répondoit qu'on ne pouvoit pas dire que le Roy de France fût hors de l'Italie, où il poſſédoit encore Breſſe, Crême, & tant d'autres Places fortes. D'ailleurs l'Empereur & lui ſe plaignoient du Pape qui s'étoit, diſoient-ils, approprié tout le fruit d'une Victoire commune: ils ajoûtoient qu'il avoit encore uſurpé ce qui ne pouvoit être conteſté aux autres Alliés, & que ſur des prétentions frivoles & preſcrites, il s'étoit ſaiſi de Parme & de Plaiſance, qui depuis ſi long-tems étoient tenues en fief de l'Empire par les Ducs de Milan.

L'Affaire de Ferrare ne faiſoit pas moins de difficulté. Le Pape brûloit de s'emparer de cet Etat; & le Roy d'Arragon vouloit ſauver Alfonſe d'Eſt. Il étoit choqué de ce que le Pape, contre la foy donnée, avoit tenté, de faire arrêter ce Duc à Rome. Cette raiſon ſeule étoit cauſe que Jule différoit d'attaquer Ferrare, attendant peut-être que les plus importantes affaires fuſſent reglées auparavant. L'Empereur qui vouloit en être le principal arbitre, envoyoit l'Evêque de Gurck en Italie. Maximilien avoit deſtiné cet Evêque à y paſſer dès qu'il avoit été queſtion de la Paix entre le Pape & le Roy de France après la Bataille de Ravenne, parce qu'il appréhendoit qu'ils ne fiſſent entr'eux un Traité où ſes intérêts ne fuſſent pas menagés; les Affaires

ayant changé depuis, il perſiſta toujours dans le deſſein de le faire partir.

1512.

IV. Affaires de Florence.

On étoit encore arrêté par rapport aux Florentins qui commençoient à reſſentir l'effet de l'imprudente neutralité qu'ils avoient embraſſée ; ils comprenoient enfin qu'il ne ſuffit pas d'avoir une juſte cauſe, ſi elle n'eſt ſoûtenue par la prudence. Pendant la Guerre préſente, ils n'avoient fourni au Roy de France d'autres ſecours que celui dont ils étoient tenus pour la défenſe du Milanès, par un Traité commun avec le Roy d'Arragon. Après la Bataille de Ravenne, les Troupes Eſpagnoles qui ſe ſauverent par leurs Etats, ne ſouffrirent pas la moindre inſulte. Le Roy Catholique y avoit été ſi ſenſible qu'il en avoit remercié lui-même (*a*) leur Ambaſſadeur. Quand le Concile fut ſorti de Piſe, les Miniſtres de ce Prince en Italie propoſerent aux Florentins, & lui-même promit au même Ambaſſadeur, de défendre leur République envers & contre tous, à condition qu'ils ne prendroient pas la défenſe de Bologne, & ceſſeroient de favoriſer ce Conciliabule ; ils avoient pleinement exécuté ces trois articles Mais tout cela ne leur étoit d'aucune utilité, parce que leurs diviſions les avoient empêché de prendre un parti certain & décidé. Ils ne s'étoient unis ni au Roi de France, ni aux Confédérés ; & continuant de jour en jour dans cette eſpece de neutralité, non ſans faire des démarches équivoques & ſouvent oppoſées, ne ſe déclarant pas d'ailleurs hautement neutres, ils offenſerent mortellement le Roy de France, qui avoit d'abord beaucoup compté ſur eux, & n'adoucirent pas la haine du Pape. Le Roy d'Arragon, qui auroit payé bien cher leur neutralité, en recueillit tout le fruit ſans qu'ils en retiraſſent aucun profit. Dans ces conjonctures Jule excité par ſa haine contre le Gonfalonier, & par le déſir commun à tous les Papes d'entrer dans le gouvernement de la République de Florence, preſſoit les Alliés de faire une tentative en faveur des Medicis. Le Roy d'Arragon le ſouhaitoit auſſi, quoiqu'il témoignât le contraire à l'Ambaſſadeur de Florence ; mais il n'avoit pas le même empreſſement que le Pape dans cette affaire, parce qu'il craignoit que la

(*a*) C'étoit Guichardin Auteur de cette Hiſtoire, comme on la vu ci-deſſus.

démarche

démarche qu'on feroit pour le rétabliſſement de cette famille, ne donnât occaſion au Gonfalonier de faire déclarer les Florentins en faveur de la France, & qu'ils ne priſſent encore ce parti même après la deſtitution de ce Chef de la République. On différoit la déciſion de cette affaire, auſſi-bien que des autres, juſqu'à l'arrivée de l'Evêque de Gurck, avec qui le Viceroy & les Miniſtres des autres Alliés devoient conférer à Mantoue. 1512.

Cependant le Pape envoya à Florence Laurent Pucci Florentin ſon Dataire, connu depuis ſous le nom du Cardinal de *Santi-Quatro*, pour propoſer à la République conjointement avec l'Envoyé que le Viceroy y tenoit, d'accéder à la Ligue, & de contribuer aux frais de la Guerre contre les François: C'étoit là le ſujet apparent de ſon voyage; mais au fond il avoit ordre de ſonder les eſprits. Cette négociation dura pluſieurs jours ſans qu'il pût rien conclure. Les Florentins offroient bien de donner aux Alliés une certaine ſomme; mais ils ne s'expliquoient qu'en termes vagues ſur la propoſition d'entrer dans la Ligue, & de ſe déclarer contre le Roy de France. La cauſe de cette irréſolution, venoit en partie, de ce qu'ils croyoient, comme cela étoit en effet, que cette négociation n'étoit qu'un piége. Ils étoient ſur-tout retenus par la réponſe que l'Evêque de Gurck avoit faite à l'Ambaſſadeur qu'ils avoient envoyé au-devant de lui à Trente. Quand ce Miniſtre lui dit, que ſuivant le Traité conclu à Vienne par l'Empereur en perſonne, ce Prince étoit obligé de les défendre, le Prélat parut n'y faire aucune attention; il lui dit ſeulement que le Pape avoit deſſein de les attaquer, mais que s'ils vouloient donner 40000 Ducats à l'Empereur, il empêcheroit Jule de les inquiéter. Que l'Alliance de Sa Majeſté Impériale avec le Roy de France duroit encore, & qu'il les exhortoit à ne prendre aucun engagement juſqu'à ce que l'Empereur ſe fût déclaré.

Les Florentins n'auroient pas été éloignés d'acheter la Paix, mais l'autorité ſeule de l'Empereur; quoique l'Evêque de Gurck les aſſurât que les Eſpagnols y déféreroient, ne leur paroiſſant pas ſuffiſante pour ſe raſſurer, ils réſolurent de ſonger plus murement à qui ils devoient avoir recours dans cette occaſion pour ſe mettre en ſûreté. Ce parti étoit bon en ſoi; mais ce fut une grande imprudence & un ſecond effet de leurs diviſions,

de compter trop ſur les Milices du Domaine de la Républi-
1512. que, & de ne pas lever de bonnes Troupes pour empêcher une invaſion ſubite, ou du moins pour obtenir de meilleures conditions des Alliés, par la difficulté que ceux-ci trouveroient à les réduire

Pendant ce tems-là Cardonne arriva dans le Bologneſe avec l'Infanterie Eſpagnole ; ſes Soldats qu'il n'étoit pas en état de payer, coururent en fureur à ſa Tente, menaçant même de le tuer ; il fût donc obligé de s'enfuir ſecrétement vers Modéne, & il eût bien de la peine à ſe ſauver : une partie de ces Troupes tourna du coté de l'Etat de Florence ; le reſte demeura dans l'endroit où elles étoient d'abord campées, ſans obſerver aucune diſcipline : Enfin au bout de trois ou quatre jours, ce tumulte s'étant appaiſé par le payement d'une partie de ce qui étoit dû ; le Viceroy & les Soldats diſperſés ſe réunirent, & l'Armée lui promit d'attendre dans ce Camp qu'il fût revenu de Mantoue, où il ſe rendit. L'Evêque de Gurck y étoit déja arrivé. A ſon paſſage par le Veroneſe, les François qui étoient en Garniſon à Legnago, & qui ne pouvoient plus défendre cette Place, la remirent entre ſes mains ſans avoir égard aux offres avantageuſes des Venitiens. On croit que la Palice leur avoit donné cet ordre, auſſi-bien qu'à toutes les Garniſons des autres Places, afin de ſemer la diviſion entre l'Empereur & les Venitiens ; mais la Garniſon de Legnago n'en fut pas traitée plus favorablement ; car en ſortant de cette Vlile, elle fut pillée par l'Armée Venitienne, nonobſtant le Sauf-conduit de l'Evêque de Gurck. Après leur départ de Boſco, les Venitiens avoient repris Bergame ſans peine ; ils étoient actuellement devant Breſſe, qu'ils n'attaquoient pas à cauſe du Cardinal de Sion qui le leur avoit défendu.

V. Conférence *de Mantoue.*

Sur ces entrefaites, il fut réſolu à Mantoue de faire venir Maximilien Sforce dans le Duché de Milan, où l'on faiſoit des vœux ardens pour ſon retour. Il fallut que l'Empereur & le Roy d'Arragon ſe rendiſſent ſur cet Article à la volonté du Pape & des Suiſſes. Il fut encore arrêté que l'Evêque de Gurck conviendroit avec Jule du tems & de la forme d'une entrevûe, pour traiter d'une Alliance entre lui & l'Empereur, de la Paix avec les Venitiens, & des moyens de mettre l'Ita-

lie à couvert des entrepriſes de la France.

1512.

VI. Le Viceroy de Naples fait la Guerre aux Florentins.

Les Affaires de Florence occuperent auſſi l'Aſſemblée. Julien de Medicis, qui s'y étoit rendu pour le Cardinal ſon Frere, & en ſon propre nom, fit de grandes inſtances pour obtenir qu'on les rétablît dans cette Ville. Il repréſentoit que la diviſion des Habitans rendoit la choſe facile ; que pluſieurs y ſouhaitoient leur retour, & qu'enfin il avoit des liaiſons avec quelques Nobles fort puiſſans dans cette Ville : Que la plûpart des Gendarmes de Florence s'étoient diſſipés en Lombardie ; que le reſte étoit enfermé dans Breſſe ; & qu'ainſi les Florentins n'étoient pas en état de réſiſter à une ſi prompte attaque. Il faiſoit voir le fruit que les Alliés pouvoient eſpérer du rétabliſſement de ſa Maiſon ; qu'outre l'argent qu'il leur offroit, Florence paſſant du pouvoir d'un homme abſolument dévoué à la France, dans les mains d'une Famille offenſée & outragée par cette Couronne, cette Ville dépendroit uniquement des Confédérés. (*a*) Bernard de Bibiena, depuis Cardinal, & qui dès ſon enfance avoit été élevé ainſi que ſes Freres dans la Maiſon des Medicis, les appuyoit fortement au nom du Pape, qui l'avoit député exprès. L'Ambaſſadeur de Florence auprès de l'Evêque de Gurck, étoit Jean-Victor Soderino, Juriſconſulte, frere du Gonfalonier. Il ne lui fut fait aucune propoſition de la part du Viceroy ni de celle de la Ligue ; mais l'Evêque de Gurck lui découvrant l'intrigue des Médicis, l'exhortoit à traiter avec l'Empereur aux Conditions propoſées, & l'aſſuroit qu'enſuite ce Prince & le Roy d'Arragon prendroient Florence ſous leur protection. Jean-Victor, qui n'avoit pas les pouvoirs néceſſaires pour conclure, rendoit ſeulement compte à la République de l'état des choſes, & attendoit ſes ordres ; cependant perſonne ne faiſoit de démarche auprès du Viceroy pour traverſer les Médicis.

Leur rétabliſſement ne laiſſoit pas de ſouffrir de grandes difficultés par lui-même : Le Viceroy n'avoit point aſſez de Troupes, pour employer la force, à moins qu'il n'y fût contraint par la néceſſité ; & l'Evêque de Gurck vouloit que les Eſpagnols ſe rendiſſent inceſſamment en Lombardie, pour empêcher les Venitiens de reprendre Breſſe. Ainſi il y a bien de l'apparence

(*a*) Il ſe nommoit *Bernard Tardato*, il étoit de Bibiena dans le Caſentin. Il fut fait Cardinal par Leon X. du Titre de *Sancta Maria in Portico*.

1512. que ſi les Florentins avoient voulu accorder à l'Empereur la ſomme qu'il demandoit, & donner quelque argent au Viceroy dans le beſoin preſſant où il ſe trouvoit, ils auroient conjuré la tempête qui les menaçoit. En effet, l'Evêque de Gurck & le Viceroy auroient peut-être mieux aimé traiter avec une République, ſur les promeſſes de laquelle ils pouvoient compter, qu'avec les Medicis qui ne devoient exécuter les leurs qu'après leur rétabliſſement; mais perſonne ne prenant en main la Cauſe de cette République, il fut réſolu que l'Armée Eſpagnole marcheroit à Florence, avec le Cardinal & Julien de Médicis; & que ce Cardinal, à qui le Pape donnoit la dignité de Légat en Toſcane pour cette expédition, pourroit ſe ſervir des Troupes de l'Egliſe, & tirer des Villes voiſines celles qu'il jugeroit à propos.

Après qu'on eût pris ces réſolutions, le Viceroy retourna dans le Bologneſe, d'où il fit auſſi-tôt décamper ſon Armée pour marcher à Florence, qui faute d'avoir ſçû d'abord ce qu'on avoit concerté à Mantoue, n'eut pas le tems de faire les moindres préparatifs. Le Cardinal de Médicis joignit le Viceroy ſur la Frontiere, avec deux Canons qu'il avoit fait venir de Bologne, parce que les Eſpagnols n'avoient point de pieces de Batterie. Franciotto des Urſins & les Vitelli, qui étoient à la ſolde de l'Egliſe, vinrent trouver le Cardinal, mais ſans leurs Compagnies, ayant eu ordre du Duc d'Urbin de ne mener aucunes Troupes avec eux: il fit la même défenſe aux Officiers des Troupes de l'Egliſe, malgré les Brefs que le Pape lui avoit écrits, auſſi-bien qu'à toutes les Villes ſujetes du S. Siége dans le voiſinage des Etats de Florence. Néanmoins ce Duc avoit paru juſque-là favorable aux Médicis, & même Julien avoit paſſé pluſieurs années à ſa Cour. Quelque fût le motif de cette conduite, qu'on n'a jamais pénétré; le Duc refuſa conſtamment de les aider dans cette occaſion.

Le Viceroy ne fut pas plûtôt ſur les terres de Florence, que la République dépêcha vers lui un Ambaſſadeur. Cet Envoyé lui repréſenta l'attachement qu'elle avoit toujours eû pour le Roy d'Arragon, la conduite qu'elle avoit tenue dans la derniere Guerre; tout ce que ce Prince pouvoit attendre d'elle, s'il vouloit bien la prendre ſous ſa protection; & il le pria de lui déclarer, avant que de paſſer outre, ce qu'il deſiroit des Florentins, qui étoient diſpoſés à faire volontairement tout ce qu'il pourroit de-

mander de convenable, porvû que cela fût en leur pouvoir. Le Viceroy répondit, qu'il ne venoit pas de l'ordre du Roy d'Arragon ſeul, mais de celui de tous les Confédérés; qu'ils avoient jugé que tant que le Gonfalonier ſeroit en place, l'Italie ne pouvoit être en sûreté, parce que les Florentins ſeroient toujours attachés à la France: Qu'il demandoit donc au nom de la Ligue, que ce Magiſtrat fût deſtitué; & qu'on établit à Florence un Gouvernement qui ne fut pas ſuſpect aux Confédérés, ce qui n'étoit poſſible, qu'en rétabliſſant le Cardinal & Julien de Médicis dans leur Patrie; qu'enſuite, on ſeroit bien-tôt d'accord ſur le reſte: Que l'Ambaſſadeur pouvoit rendre compte de ſes intentions à la République; mais qu'il ne laiſſeroit pas de continuer ſa marche en attendant la réponſe. L'approche des Eſpagnols répandit la conſternation dans toute la Ville, & l'allarme y fut d'autant plus vive, que s'attendant à être attaqués d'un autre côté par les forces du Pape, on craignoit la diviſion des Habitans, & l'audace d'une infinité de perſonnes qui ne ſoupiroient qu'après une révolution. On n'avoit qu'un petit nombre de Gendarmes; & que très-peu d'Infanterie, qui d'ailleurs ramaſſée à la hâte étoit ſans nulle expérience; enfin il n'y avoit aucun Capitaine de mérite ni d'autorité ſur qui l'on pût compter, & tous les Officiers ſubalternes étoient ſi peu propres à la guerre qu'on n'en avoit jamais vû de pareils à la ſolde de la République. Malgré tous ces déſavantages, les Florentins ſe préparerent à la défenſe avec toute l'activité que le tems pouvoit leur permettre. Ils raſſemblerent leur Gendarmerie qui étoit diſperſée en differens lieux; leverent des Gens de pié tels qu'ils en purent trouver, & choiſiſſant ce qu'il y avoit de meilleur dans les anciennes Compagnies, ils raſſemblerent toutes leurs forces à Florence, pour la sûreté de cette Ville, & pour envoyer delà du ſecours aux Places qui en auroient beſoin. 1512.

On tenta auſſi, mais trop tard, les voyes de la Négociation. Le Cardinal de Volterre (*a*) qui étoit à Gradoli, dans le Territoire de Rome, fut chargé d'aller trouver le Pape, & de faire tous ſes efforts pour le flêchir, par toutes ſortes de moyens. Mais Jule ajoûtant la diſſimulation à la dureté, répondit qu'il n'entroit pour rien dans cette expédition, & que ſes Troupes n'y avoient aucune part; que pour ne pas s'attirer toute la Li-

(*a*) François Soderino frere du Gonfalonier.

1512. gue sur les bras, il avoit été obligé de permettre au Cardinal de Médicis de prendre de l'Artillerie à Bologne, & qu'enfin il lui étoit impossible de faire rompre un projet résolu malgré lui.

Cependant le Viceroy ayant traversé les Montagnes, & étant arrivé à Barberino, Ville à quinze milles de Florence, envoya un Exprès déclarer aux Florentins, que la Ligue n'en vouloit ni à leurs Etats, ni à leur Liberté, pourvû qu'on déposât le Gonfalonier; & qu'elle ne demandoit pas que les Médicis fussent rétablis dans le Gouvernement, mais qu'on leur permît de vivre dans leur Patrie en simples Particuliers, soumis à l'autorité des Loix & des Magistrats, comme le reste des Florentins.

Quand cette proposition fut publique dans la Ville, les avis se trouverent partagés suivant la différente disposition des esprits. Les uns trouvoient étrange » que l'intérêt d'un seul » homme mît en péril toute la République, sur tout la destitution » du Gonfalonier, ne donnant aucune atteinte au Gouvernement » populaire, ni à la liberté. On ajoûtoit qu'on n'auroit pas de » peine à contenir les Médicis, qui seroient sans crédit & sans » biens; qu'au contraire, on n'avoit point de forces à opposer à » l'Autorité & aux Armes d'une si puissante Ligue: Que la Ré- » publique étoit trop foible pour entreprendre de résister seule à » tant de forces réunies. Que l'Italie entiere étoit contre Floren- » ce, qui avoit d'ailleurs perdu toute espérance de secours de la » part des François. Que ceux-ci, après avoir lâchement aban- » donné leurs Conquêtes d'Italie, étoient assez occupés de la » défense de leur propre Pays, & que le sentiment de leur foi- » blesse, les avoit obligés de répondre à la République, lors- » qu'elle leur avoit demandé du secours, qu'ils trouvoient bon » qu'elle traitât avec la Ligue.

Les autres disoient » qu'il étoit ridicule de croire que les Con- » fédérés ne faisoient cette démarche qu'en haine du Gonfalo- » nier, & pour faire recevoir les Médicis à Florence comme de » simples particuliers. Qu'ils avoient des vûes bien différentes; » que ce n'étoit que pour disposer de la République à leur gré, » & pour en tirer de grandes sommes d'argent qu'ils vou- » loient rétablir ces Tyrans: Qu'ils cachoient leur dessein » sous des propositions favorables en apparence, mais qui » dans le fond étoient très-pernicieuses: En effet, di-

» ſoient-ils, demander aujourd'hui les armes à la main que
» le Gonfalonier ſe retire, n'eſt-ce pas vouloir ôter le Paſteur 1512.
» au Troupeau ? Le rétabliſſement des Médicis dans une pa-
» reille conjoncture, n'eſt-il pas un ſignal pour tous ceux
» qui ne ſongent qu'à abolir le grand Conſeil, dont la deſtruc-
» tion anéantira la liberté ? Par quels moyens empêcher les
» Médicis, ſoutenus au-dehors par l'Armée Eſpagnole, &
» appuyés au-dedans par tous les factieux & les brouillons,
» d'aſſervir la Ville le jour même qu'ils y entreront ? Ils ajoû-
» toient, qu'il étoit néceſſaire de conſidérer, avant que de rien
» déterminer, quelle ſuite pouvoit avoir cette démarche, ſur-
» tout ſi l'on commençoit par céder à des demandes injuſtes &
» tyranniques : Que la crainte du danger ne devoit pas aveugler
» les Florentins juſqu'à leur faire perdre de vûe le ſalut de la Ré-
» publique, & combien la ſervitude eſt affreuſe à des gens nés &
» nourris dans le ſein de la liberté : Qu'on ſe reſſouvînt avec
» quel courage les Florentins pour conſerver un bien ſi pré-
» cieux, avoient oſé ſe roidir contre Charle Roy de France,
» quoiqu'il fut au milieu de Florence à la tête d'une puiſſante Ar-
» mée : Qu'il étoit bien plus facile aujourd'hui de réſiſter à une
» petite Troupe, qui n'avoit que très-peu d'Artillerie, point
» d'argent, ni de vivres ; & trop foible pour ſoutenir la Guerre,
» pourvû qu'on repouſſât ſes premiers efforts : Que les Ennemis
» qui ne pouvoient pas reſter long-tems en Toſcane, ſe prê-
» teroient facilement à la Négociation, lorſqu'ils ſe verroient
» fruſtrés de l'eſpérance que les Bannis leur avoient donnée
» d'emporter Florence d'emblée.

Tels étoient les diſcours que les Florentins tenoient dans le particulier & en public : Mais le Gonfalonier voulant que le Peuple lui-même déterminât la réponſe qu'on devoit rendre à l'Envoyé du Viceroy, aſſembla le Conſeil Majeur, & parla en ces termes.

VII. Diſcours du Gonfalonier de Florence.

» Si je croyois, Meſſieurs, que la propoſition du Viceroy
» ne regardât que moi, j'aurois déja pris un parti conforme à
» mes ſentimens ; je me ſerois ſacrifié pour vous, & j'aurois
» renoncé avec d'autant moins de peine à la Dignité dont vous
» m'avez honoré, que les ſoins & les fatigues m'ont beaucoup
» affoibli depuis tant d'années que j'occupe cette Place impor-
» tante : Mais s'agiſſant peut-être, dans la conjoncture préſente

1512. » de plus grands intérêts que le mien, vos Magiſtrats mes Collé-
» gues, ont cru avec moi qu'une affaire auſſi ſérieuſe, & qui im-
» porte ſi fort à tous les Citoyens, ne devoit pas être renfermée
» dans les Conſeils ordinaires, mais qu'il falloit la propoſer à
» ce Conſeil ſuprême, où réſide le pouvoir univerſel & la Sou-
» veraineté de la République. Je ne veux rien ſuggerer à l'Aſ-
» ſemblée qui puiſſe la faire pencher d'un côté plûtôt que de
» l'autre; c'eſt donc maintenant votre affaire; c'eſt à vous d'en
» décider, je me ſoumettrai aveuglément à votre derniere réſo-
» lution; & je vous offre, non ſeulement ma Dignité, qui eſt
» à vous, mais encore ma perſonne & ma propre vie, trop heu-
» reux, ſi l'exécution de mes offres pouvoit ſauver la Républi-
» que. Examinez en quoi la demande du Viceroy peut inté-
» reſſer à votre Liberté; il ne me reſte plus qu'à preſſer le Ciel
» de vous éclairer ſur le bon parti.

» Si les Médicis étoient diſpoſés à vivre ici en ſimples parti-
» culiers, ſoumis aux Magiſtrats & aux Loix, leur retour ne
» pourroit qu'être approuvé; ce ſeroit rapprocher & réunir tous
» les membres de la République; mais s'ils ont d'autres deſ-
» ſeins, ſoyez en garde contre eux, & n'épargnez ni fatigues, ni
» dépenſes pour conſerver votre liberté, dont vous connoî-
» trez vainement le prix quand vous l'aurez perdue; malheur,
» dont la ſeule idée me fait frémir.

» On pourroit peut-être ſe flater que le Gouvernement des
» Médicis ſera le même qu'avant leur éxil; ne vous y trompez
» pas, les choſes ont bien changé depuis ce tems-là. Nour-
» ris alors parmi nous, preſqu'en ſimples Citoyens, poſſé-
» dant de grandes richeſſes ſelon leur état, & n'ayant
» reçu aucune offenſe de perſonne, ils regardoient l'affec-
» tion publique comme la baſe de leur fortune: Ils commu-
» niquoient les Affaires importantes aux Principaux de la Vil-
» le, & ils avoient grand ſoin de cacher leur grandeur ſous
» des dehors polis, bien loin de la faire ſentir avec orgueil;
» mais aujourd'hui, qu'ils ont pris des maniéres étrange-
» res, depuis tant d'années qu'ils vivent hors de Floren-
» ce, & qu'ignorant preſqu'entierement nos Coutumes & nos
» Loix, ils joignent le reſſentiment de leur éxil, des rigueurs
» exercées contre eux, & des injures reçûes de la part de tant
» de Familles, au ſouvenir du Décret, qui les dépouilla de leurs
biens,

» biens, & qu'ils ſçavent trop que la plus grande partie des
» Florentins, ou même preſque toute la Ville abhorre la tyran- 1512.
» nie ; tout le monde leur ſera ſuſpect ; la méfiance & la pau-
» vreté les forceront à s'emparer de tout ; ils ne chercheront
» plus à ſe maintenir par l'affection du Peuple, mais par la force
» & par les Armes : Ainſi vous verrez bientôt la Ville de Flo-
» rence dans le triſte état où étoit Bologne du tems des Ben-
» tivoglio, & où ſont actuellement Sienne & Perouſe.

» On parle avec éloge de l'adminiſtration de Laurent de
» Médicis, & de la ſageſſe de ſon Gouvernement. A la vérité
» la tyrannie étoit alors plus ſupportable à Florence qu'en
» beaucoup d'autres Villes ; mais dans le fond, c'étoit toujours
» une tyrannie, & notre condition ne laiſſoit pas d'être dure :
» C'étoit néanmoins un heureux tems en comparaiſon de celui
» où vous vivrez, ſi les Médicis ſe rétabliſſent à Florence.
» Vous devez, Meſſieurs, délibérer avec votre ſageſſe ordinai-
» re ; & mon devoir ſera ou de renoncer à ma Dignité, ou ſi
» vous en ordonnez autrement, de ſonger à la défenſe de vo-
» tre liberté.

La réſolution de ce Conſeil n'étoit pas douteuſe, vû l'inclination de tout le Peuple à maintenir le Gouvernement populaire : On conſentit à la vérité à recevoir les Médicis comme particuliers, mais on réſolut de ne point deſtituer le Gonfalonier ; & ſi les Ennemis s'opiniâtroient à le vouloir, on étoit déterminé à tout riſquer pour ſe défendre. On ne ſongea donc plus qu'à la Guerre ; on fit un fond d'argent ; & l'on envoya des Troupes à Prato, Ville à dix milles de Florence, que l'on croyoit devoir être attaquée la premiere par le Viceroi.

Après que ce Général eût aſſemblé ſon Armée à Barberino, & qu'on lui eût amené l'Artillerie, dont le tranſport au travers de l'Apennin avoit couté beaucoup de peine, le défaut d'argent faiſant manquer les Pioniers & les Inſtrumens néceſſaires, il marcha comme on l'avoit prévû vers Prato, où il arriva à la pointe du jour. Il battit auſſi-tôt pendant quelques heures la Porte de Mercatalé avec des Fauconneaux ; mais ſans aucun effet, parce qu'elle étoit bien fortifiée en dedans. Les Florentins avoient envoyé dans cette Place environ deux mille hommes de pié, la plûpart tirés des compagnies d'Ordonnance ; le reſte étoient de vils Artiſans ramaſſés à la hâte, & de tous ces

Soldats il y en avoit peu qui connuſſent la guerre. Ils y
1512. avoient auſſi envoyé 100 hommes d'Armes ſous les ordres de Luc Savelli, vieux Capitaine, que ni l'âge, ni un long uſage de la Guerre n'avoient pû inſtruire de l'Art Militaire ; cette Gendarmerie étoit celle qui avoit été pillée depuis peu en Lombardie : Au reſte, tant par le peu de tems qu'on avoit eu, que par l'incapacité de ceux qui avoient été chargés de pourvoir cette Place, il y avoit fort peu d'Artillerie, de munitions, & d'autres choſes néceſſaires à ſoutenir un ſiége.

Le Viceroi n'avoit que deux cens Gendarmes, cinq mille hommes de pié Eſpagnols, & deux canons. Cette Armée peu redoutable par le nombre, l'étoit beaucoup par une valeur éprouvée. L'Infanterie étoit celle-la même qui avoit fait une ſi belle retraite après la Bataille de Ravenne, & ces Soldats aguerris n'avoient que du mépris pour les Troupes des Florentins. Mais comme ils étoient venus ſans proviſions, & qu'ils ne trouvoient que fort peu de vivres dans le Pays, quoique la recolte fût à peine finie, ils ſouffrirent bien-tôt de la diſette, parce qu'on avoit retiré les grains dans les Places. Le Viceroi ébranlé par cette conſidération, penchoit vers la paix, à condition que les Médicis fuſſent reçûs à Florence ſur le pié des autres Citoyens. Il conſentoit qu'on ne parlât plus de la dépoſition du Gonfalonier, & que les Florentins lui donnaſſent une certaine ſomme d'argent, qu'on ne croyoit pas devoir exceder 30000 ducats. Il donna même un Sauf-conduit pour les Députés qui devoient conclure le Traité, & il les auroit attendus ſans continuer à battre Prato, ſi cette Place lui avoit fourni quelques vivres. Rien n'échappe plus vîte que l'occaſion ; rien n'eſt plus dangereux que de juger du métier qu'on ignore, & la défiance pouſſée trop loin, eſt toujours pernicieuſe. Les principaux de Florence, inſtruits par l'exemple de leurs Ancêtres à faire un Pont d'or à l'Ennemi, preſſoient le départ des Négociateurs, qui avoient un ordre précis de faire porter des vivres de Prato au Camp des Eſpagnols, afin que le Viceroi attendît patiemment la concluſion du Traité. Mais le Gonfalonier, ſoit qu'il ſe flatât malgré ſa timidité naturelle, que la néceſſité forceroit l'Ennemi à ſe retirer de lui-même, ſoit qu'il craignît le retour des Médicis quel qu'il pût être, ou qu'enfin il fût entraîné par ſa deſtinée, qui le réſervoit à cauſer ſa propre ruine & les

malheurs de ſa Patrie, prolongea artificieuſement le départ des Députés ; ils ne ſe rendirent donc pas au Camp du Viceroi le jour dont on étoit convenu. Celui-ci contraint par le beſoin de vivres, & dans l'incertitude de la venue de ces Miniſtres, changea ſa batterie la nuit ſuivante, & la fit pointer contre la Porte de Serraglio qui regarde la Montagne. Il choiſit cet endroit, parce qu'il y avoit près du mur une éminence qui devoit faciliter l'aſſaut quand la brêche ſeroit faite. 1512.

Des deux canons qui compoſoient cette Batterie, l'un créva d'abord, & l'autre s'affoiblit tellement à force de tirer, qu'au bout de pluſieurs heures il ne fit qu'une ouverture d'environ quatre toiſes. Quelques Fantaſſins Eſpagnols monterent auſſitôt ſur la brêche, où ils tuerent deux des Aſſiégés, ce qui commença à mettre les autres en déſordre, alors le reſte de l'Infanterie accourut avec des échelles. Les Aſſiégés avoient diſpoſé auprès du mur un Bataillon d'Arquebuſiers & de Piquiers, tant pour déloger les Ennemis qui paroîtroient ſur la muraille, que pour repouſſer ceux qui auroient la hardieſſe de deſcendre dans la Ville ; mais ce Bataillon prit honteuſement la fuite à la premiere vûe des Ennemis. Ainſi les Eſpagnols, ſurpris de voir tant de lâcheté & ſi peu de diſcipline dans ces Troupes, entrérent de toutes parts, & ſe répandirent dans la Ville, où ils ne trouverent aucune réſiſtance, la Garniſon jettant ſes armes, & ſe rendant ſans combattre. On vit alors dans Prato toutes les horreurs d'une Ville priſe d'aſſaut ; & rien ne ſeroit échappé à l'avarice, à la brutalité, & à la furie du Soldat, ſi le Cardinal de Médicis n'avoit ſauvé l'honneur des femmes, en mettant une Garde à la grande Egliſe, où elles s'étoient preſque toutes refugiées. Il fut tué plus de 2000 hommes, non les armes à la main ; car perſonne ne ſe défendit, mais en fuyant & en demandant quartier : Tous les autres furent faits priſonniers, avec le Commiſſaire des Florentins. Après la priſe de Prato, les Habitans de Piſtoya, ſans ſe ſouſtraire à la domination de Florence, convinrent avec le Viceroi de lui fournir des vivres, & il promit de ne les point inquiéter.

On n'apprit ce malheur à Florence qu'avec une extrême douleur, & cette nouvelle obligea les Députés de revenir ſur leurs pas. Le Gonfalonier ouvrit les yeux ſur ſa fauſſe démarche. Plein de trouble, & n'ayant plus d'autorité, cette

faute la lui ayant fait perdre, il s'abandonnoit à tous les conſeils
1512. qu'on lui donnoit, ſans pourvoir cependant à ſa ſûreté, ni au ſalut de la Républiqùe. Les gens avides de nouveautés encouragés par ſon abattement, ſe mirent à déclamer contre ſa conduite ; mais pour comble de maux, la plus grande partie de ceux mêmes qui favoriſoient davantage le Gouvernement populaire, étoient ſi effrayés du bruit des armes, auquel ils n'étoient point accoutumés, & par le malheur de Prato, que rien n'étoit plus facile que de les accabler.

Dans ces conjonctures, Paul Vettori & Antoine-François Albizi, jeunes Gentilshommes factieux, qui ſoupiroient après un changement, animés par le découragement des bons, oſérent entreprendre de forcer le Palais, pour en tirer le Gonfalonier. Il y avoit déja pluſieurs mois qu'ils avoient formé une conjuration avec quelques autres, en faveur des Médicis ; & ils s'étoient même abouchés pour cet effet avec Julien, dans un Village voiſin du Territoire de Sienne. Ils communiquerent leur deſſein à Barthelemi Valori, autre jeune ſéditieux, accablé de dettes, auſſi-bien que Vettori ; deux jours après (*a*) la perte de Prato, ils entrerent preſque ſans ſuite dans le Palais, où le Gonfalonier, qui avoit tout abandonné à la diſpoſition de la fortune, s'étoit retiré ſans pourvoir à ſa ſûreté. Ils pénétrerent juſqu'à ſa chambre, & le menaçerent de le tuer s'il ne ſortoit du Palais ; lui promettant de ne lui rien faire, s'il obéiſſoit. Il céda ſans réſiſtance, & toute la Ville s'étant ſoulevée au bruit, ſans que perſonne ne parut s'intéreſſer en ſa faveur, au lieu que pluſieurs ſe déclaroient contre lui, les Conjurés aſſemblerent ceux des Magiſtrats, à qui les Loix donnent de l'autorité ſur le Gonfalonier, & les preſſerent de le dépoſer dans les formes, jurant de le tuer en cas de refus. Dans cette cruelle alternative, les Magiſtrats le dépoſerent malgré eux ; après quoi il fut conduit à la maiſon de Vettori. La nuit ſuivante on le fit paſſer avec une nombreuſe eſcorte dans le Territoire de Sienne. Delà, il feignit d'aller à Rome, ſur un Sauf-conduit que le Pape lui avoit accordé ; mais il prit ſecrétement le chemin d'Ancone, d'où il paſſa par mer à Raguſe. Le Cardinal ſon frere l'avoit fait avertir que le Pape ne ſongeoit qu'à ſe ſaiſir de ſon argent, qu'on faiſoit monter à des ſommes conſidérables.

(*a*) Le 31 d'Août.

Après la dépoſition de Soderino, les Florentins envoyerent des Députés au Viceroi, avec qui le Traité fut bien-tôt conclu, par le moyen du Cardinal de Médicis. Ce Cardinal exigea ſeulement que ſa famille, & ceux qui avoient ſuivi ſa fortune, fuſſent rétablis dans leur Patrie, comme de ſimples particuliers, & qu'il leur fût permis de retirer dans un certain tems ceux de leurs biens qui avoient été alienés par le Fiſc, en rembourſant aux acquereurs le principal, & les dépenſes qu'ils pourroient avoir faites. Aureſte, les Florentins accederent à la Ligue; ils s'obligerent auſſi de payer à l'Empereur les quarante mille ducats que l'Evêque de Gurck avoit demandés, ſomme que les Médicis avoient promiſe à la Conférence de Mantoue, pour le prix de leur rétabliſſement, & quatre-vingt mille ducats au Viceroi pour ſon Armée; ces deux ſommes payables, moitié comptant, & le reſte dans deux mois: Ils promirent encore 20000 ducats au Viceroi en particulier; moyennant quoi, il s'engagea de ſortir des Etats de Florence après le premier payement, & d'abandonner les Places, dont il s'étoit emparé.

1512. VIII. Traité de Prato entre les Florentins & le Viceroi.

Outre ce Traité, les Florentins en firent avec le Roy d'Arragon un autre, où l'on s'engagea de part & d'autre à fournir un certain nombre de Lances pour la défenſe mutuelle. Ils s'obligerent en particulier, de prendre à leur ſolde deux cens hommes d'Armes des Sujets de ce Prince. Celui qui devoit les commander, n'étoit pas nommé dans le Traité; mais ce poſte étoit deſtiné au Marquis *della Paludé*, à qui le Cardinal de Médicis avoit promis, ou du moins fait eſpérer la Place de Capitaine Général des Troupes de Florence.

Les Florentins délivrés de la Guerre, & n'ayant plus de Gonfalonier perpétuel, ſongerent à réformer ce qui avoit paru défectueux dans le Gouvernement; & ils réſolurent unanimement de maintenir la liberté, & le Conſeil de tout le Peuple; il n'y eut qu'un petit nombre de jeunes gens, ou de perſonnes ſans crédit, qui ne furent pas de cet avis. Il fut donc reglé par de nouvelles Loix: Qu'à l'avenir le Gonfalonier ſeroit élû tous les ans: Que tous ceux qui auroient été revétus des premieres Dignités au-dedans ou au-dehors; ſçavoir, ceux qui auroient été Gonfalonier de Juſtice, ou des dix *de la* (*a*) *Balia*,

(*a*) *Balia* autorité.

1512. Magiſtrature conſidérable dans la République ; & ceux qui auroient eu des Ambaſſades ou des Commiſſions générales de la Guerre, ſeroient adjoints pour toujours au Conſeil des Quatre-vingt, qui changeoit tous les ſix mois, & où ſe régloient les plus importantes affaires ; & cela pour qu'elles ne fuſſent pas décidées ſans la participation des Principaux Citoyens : Qu'aureſte, la forme du Gouvernement ſubſiſteroit en ſon entier, telle qu'elle étoit alors. Jean-Baptiſte Ridolfi fut élû Gonfalonier pour cette premiere année ; Ridolfi étoit regardé comme un homme d'une prudence éprouvée. Le Peuple dans cette occaſion, comme c'eſt l'ordinaire dans des tems difficiles, ne jetta point les yeux ſur ceux qu'un air de popularité lui rend plus agréables ; mais il choiſit un homme, qui par ſa grande autorité dans la Ville, ſur-tout auprès de la Nobleſſe, & par ſes talens, put raffermir la République.

Mais la liberté des Florentins avoit de trop puiſſans Ennemis, pour qu'elle ſubſiſtât long-tems ſans être attaquée. Il y avoit ſur les terres de la République une Armée ſuſpecte ; & dans la Ville, une jeuneſſe factieuſe, qui n'aſpiroit qu'à l'aſſervir. Le Cardinal de Médicis même, malgré ſes diſcours modeſtes, ſongeoit à rendre à ſa maiſon le pouvoir dont elle avoit joui autrefois. En effet, il n'y avoit pas d'apparence qu'il ſe fût donné tant de peine pour rétablir ſa famille ſur le pié de ſimples particuliers. Il conſideroit de plus, que ce rétabliſſement, tout borné qu'il étoit, ne pouvoit être durable ; parce que le nom de Médicis ſeroit toujours odieux ; qu'il exciteroit ſans ceſſe la défiance des Florentins, & qu'on ne lui pardonneroit jamais d'avoir conduit une Armée Eſpagnole dans le ſein de la Patrie, le pillage de Prato, dont il étoit la cauſe, & d'avoir forcé la Ville par la terreur des armes, à ſubir des conditions ſi indignes & ſi dures. D'ailleurs ſon ambition étoit ſollicitée par les anciens Partiſans de ſa Maiſon, & par pluſieurs de ceux qui ne tenoient pas dans la République un rang qui répondît à la bonne opinion qu'ils avoient de leur mérite. Mais il ne pouvoit agir ſans l'aveu du Viceroi, qui étoit toujours à Prato, où il attendoit le premier payement, qu'il n'étoit pas facile de faire, vû l'état préſent des affaires à Florence.

Cardonne, quelque fut le motif qui le fit penſer ainſi, n'avoit aucune envie de changer la forme du Gouvernement de Flo-

rence ; mais le Cardinal de Médicis lui repréſenta, & lui fit repréſenter par le Marquis della Paludé, & par André Caraffa Comte de Santa-Severina, qui ſervoient dans l'Armée, que cette Ville, après l'offenſe qu'elle avoit reçue, n'auroit jamais que de la haine pour les Eſpagnols, & qu'elle ſe joindroit toujours aux Ennemis du Roy Catholique ; qu'il étoit même à craindre, qu'auſſi-tôt après le départ de l'Armée, on ne rappellât le Gonfalonier, que les Florentins n'avoient chaſſé que malgré eux. Ces raiſons, jointes à la lenteur de l'exécution du Traité, que le Viceroi attribuoit au Gouvernement populaire, le déterminerent à ſe rendre aux deſirs du Cardinal. 1512.

Après avoir pris des meſures néceſſaires avec ce Général, Médicis ſe rendit à Florence ; & pluſieurs Capitaines & Soldats Italiens y vinrent auſſi, les uns avec lui, & les autres ſéparément, ſans que les Magiſtrats oſaſſent s'y oppoſer, à cauſe du voiſinage des Eſpagnols. Le lendemain, pendant qu'un Conſeil de pluſieurs Florentins, où aſſiſtoit Julien de Médicis, ſe tenoit au Palais pour délibérer ſur les affaires préſentes, quelques Soldats ayant forcé la porte, ſe rendirent maîtres de tout le Palais, & pillerent la vaiſſelle d'argent qui ſervoit dans les repas publics. Le Gonfalonier & les autres Magiſtrats, dont l'autorité ne pouvoit ſe faire reſpecter par des gens armés, furent contraints de convoquer l'aſſemblée du Peuple dans la Place du Palais, au ſon de la groſſe Cloche, ſuivant la propoſition qu'en fit Julien de Médicis. Le Peuple ſe trouvant environné de Soldats, & de jeunes Florentins, qui avoient pris les armes en faveur des Médicis, on fut obligé de donner à cinquante Citoyens, nommés au gré du Cardinal, un pouvoir auſſi étendu que celui de tout le Peuple aſſemblé, ce Conſeil, qui fut auſſi appellé *la Balia*, uſant de ſon autorité ſans bornes, porta un Decret, qui rétablit le Gouvernement comme il étoit avant l'année 1494. On mit donc une Garde perpétuelle au Palais ; & les Médicis ayant repris leur ancien rang, gouvernerent avec plus d'empire & d'autorité que n'avoit jamais fait leur pere.

Ce fut ainſi que la liberté de Florence fut opprimée par les Medicis. La diviſion de ſes Habitans fut la principale cauſe de ce malheur. Cette révolution ne ſeroit pas arrivée, ſi même après l'imprudente Neutralité de la République, & la faute

1512. que fit le Gonfalonier, de ménager trop les Ennemis du Gouvernement populaire, on n'avoit pas tant négligé dans les derniers troubles les intérêts de la République. Car d'abord le Roy d'Arragon ne ſongea pas tant à changer le gouvernement de Florence qu'à rompre l'alliance des Florentins avec Louis XII. & à tirer d'eux quelque argent pour payer ſon Armée. Dans ce deſſein, il ne vit pas plûtôt les François hors du Milanès, qu'il manda au Viceroy, que ſi le rétabliſſement des Medicis ſouffroit trop de difficulté, ou ſi d'autres circonſtances l'appelloient ailleurs, il laiſſoit à ſa diſpoſition de traiter ou de ne pas traiter avec les Florentins, ſelon les occurrences. Voilà quels avoient été ſes premiers ordres : mais depuis, piqué du deſſein que Jule avoit eû de faire arrêter le Duc de Ferrare à Rome, & ayant pris ombrage des menaces que ce Pontife violent faiſoit ſans ceſſe contre (*a*) *les Barbares*, il déclara poſitivement à l'Ambaſſadeur de Florence, qu'il ne vouloit donner aucune atteinte au gouvernement de cette République ; & il envoya même à Cardonne un ordre précis de ne point inquieter les Florentins, croyant peut-être qu'il étoit de ſon intérêt, que le Gonfalonier brouillé avec le Pape demeurât en place : il pouvoit craindre d'ailleurs que le Cardinal de Medicis après ſon rétabliſſement, ne favoriſât davantage les intérêts de Jule que les ſiens. Le Viceroy ne reçût cet ordre que le lendemain de la révolution ; on voit par ces diſpoſitions de Ferdinand, que ſi après la retraite des François, hors du Milanès, Florence eût traité avec les Eſpagnols, ou ſi cette République ſe fût pourvue de bonnes Troupes, le Viceroy ne l'auroit point attaquée, ou du moins que ſe trouvant arrêté dans ſon entrepriſe, il ſe ſeroit retiré ſans peine, moyennant quelque argent ; mais une eſpece de fatalité empêcha les Florentins d'avoir recours à ces expédiens. Cependant, outre ce que la prudence humaine auroit dû leur ſuggérer, le Ciel leur avoit donné des préſages du malheur qui les menaçoit. Quelque tems auparavant, la Foudre tomba ſur la Porte de Florence, qui regarde Prato, & enleva les Fleurs-de-lys d'or d'un ancien Ecuſſon de marbre aux Armes de France. Le Tonnere tomba auſſi ſur le Palais, pé-

(*a*) Le Roy d'Arragon n'étant pas Italien, étoit compris dans ce que les Italiens appelloient alors *les Barbares*.

nétra

nétra dans la chambre du Gonfalonier, dans laquelle il ne toucha qu'à une grande boëte d'argent, où l'on recueilloit les suffrages du souverain Magistrat, & se précipitant ensuite au bas de l'escalier, il en arracha une grosse pierre qui en étoit la base, & l'appui, mais sans la briser; elle resta même si entiere qu'on eût dit que la plus adroite méchanique avoit été employée à la déplacer. Dans le même tems, ou peu de jours auparavant les Genois ayant froudroyé le Châtelet avec du Canon, que le Pape leur avoit prêté; le Commandant qui n'espéroit pas d'être secouru, rendit ce Fort moyennant dix mille Ducats; En effet, l'Escadre que le Roi avoit fait partir de Provence, avant d'avoir reçu la nouvelle de la défection de Genes, avoit repris le chemin de France. Ainsi il ne restoit plus à Louis XII. que la Lanterne de cette Ville, où quelques Vaisseaux François avoient jetté des vivres & des munitions. 1512.

X. Suite de la Guerre du Milanès.

Le Viceroy, après avoir terminé l'Affaire de Florence, fit marcher son Armée à Bresse. Les Venitiens assiégeoient cette Place dans les formes, en ayant enfin obtenu la permission des Suisses; ils avoient dressé deux batteries, l'une contre la Porte de S. Jean, & l'autre contre la Citadelle, comptant d'ailleurs se rendre maîtres de la Porte de Pilé à la faveur d'une intelligence, dont la découverte empêcha l'effet. Dès que l'Armée Espagnole fut arrivée à Gaïro, Place voisine de Bresse, d'Aubigny qui commandoit dans cette derniere Ville, la rendit au Viceroy avec la Citadelle & l'Artillerie, à condition que ses Troupes se retireroient avec leurs bagages, mais sans les honneurs de la Guerre. On croit que d'Aubigni préféra le Viceroi aux Venitiens par ordre du Roy, qui aimoit mieux que les Places fussent rendues à l'Empereur ou aux Espagnols, qu'à ces Républicains. Ce n'est pas que Louis fut plus aigri contre ces derniers que contre le reste des Confédérés, mais son but étoit de semer la division parmi eux. Ce fut dans la même vûe que la Garnison de Legnago livra cette Ville à l'Evêque de Gurck avant l'arrivée des Espagnols en Lombardie, sans égard pour les offres des Venitiens; & que dans le même tems que le Viceroy entroit dans Bresse, la Garnison de Peschiera en ouvrit aussi les Portes à ce Prélat. Il demandoit encore qu'on lui remît Bresse, mais le Viceroy voulut la garder pour la Li-

gue, au nom de laquelle il l'avoit reçûe. Il n'en fut pas de même
1512. de la Ville de Crême : pendant que Renzo de Ceré en faiſoit le ſiége avec une partie des Troupes Venitiennes, (*a*) Octavien Sforce Evêque de Lodi, Gouverneur de Milan, y envoya 4000 Suiſſes pour s'en ſaiſir au nom de Maximilien Sforce; mais Benoît Crivelli, gagné par la promeſſe qu'on lui donna de le faire Noble Venitien, livra cette Ville aux Venitiens : (*b*) M. de Duras qui commandoit dans la Citadelle, y conſentit, parce qu'il ne crut pas pouvoir compter ſur la parole des Suiſſes.

XI. Arrivée de l'Evêque de Gurck à Rome.

L'Evêque de Gurck alla enſuite à Rome : le Pape ſouhaitoit avec ardeur de le mettre dans ſes intérêts. Pour y réuſſir, il abaiſſa ſa fierté naturelle, juſqu'à faire recevoir ce Prélat dans toutes les Villes de l'Etat Eccléſiaſtique, avec des honneurs extraordinaires. Il le défraya même avec toute ſa ſuite dans ſa route. Les chemins étoient pleins de gens qui alloient au-devant de lui, & il trouva en différens endroits des Prélats & d'autres perſonnes de conſidération, que le Pape envoyoit pour le complimenter. Jule vouloit que le Sacré Collége le reçût en Corps à ſon entrée dans Rome, mais les Cardinaux rejetterent cette propoſition comme une nouveauté qui eût avili la pourpre. Il n'y eût que les Cardinaux (*c*) d'Agen & de Strigonie qui allerent au-devant de lui à un demi mille hors des Portes ; ce Prélat, en qualité de Lieutenant Général de l'Empereur, eût ces Cardinaux, l'un à ſa droite, & l'autre à ſa gauche dans tout le chemin, juſqu'à l'Egliſe de Santa Maria del Popolo, où ils le quitterent. Delà, ſuivi d'une grande foule, il ſe rendit au Conſiſtoire, où le Pape l'attendoit en habits de Cérémonie. Jule avoit reçû quelques jours auparavant avec beaucoup de diſtinction dans ce même lieu, douze Ambaſſadeurs des Cantons ; ils étoient venus pour lui rendre ſolemnellement l'obédience ; & l'aſſurer en même tems que le Corps Helvétique prendroit toujours la défenſe des Etats du S. Siége ; ils le remercierent outre cela de leur avoir donné le Chapeau,

(*a*) Il étoit fils naturel de Galeas Sforce Duc de Milan. Il fut fait Evêque de Lodi le 27 d'Octobre 1497. & il mourut en 1540.

(*b*) Jean de Durfort Seigneur de Duras, fils de Gailhard de Durfort quatriéme du nom, & de Jeanne de Suffolck. Il avoit vendu ſes pierreries & ſa vaiſſelle d'argent, pour faire ſubſiſter la Garniſon. Il mourut en 1520.

(*c*) Léonard de la Rovere Evêque d'Agen, Neveu de Jule II. Il fut fait Cardinal par ce Pape en 1505. & mourut le 27 Septembre 1520.

le Caſque, l'Epée, la Banniere, & le Titre de *Défenſeurs de la liberté l'Egliſe.*

1512.

XII. Négociation entre les Alliés.

Dès que l'Evêque de Gurck fut arrivé, on commença à traiter des affaires communes; & comme l'accommodement des conteſtations particulieres étoit un préalable néceſſaire à la parfaite réunion de l'Italie, afin de la mettre en état d'oppoſer toutes ſes forces au Roy de France; ce fut par là qu'on entama la négociation. De ces différends, le plus épineux étoit celui de l'Empereur avec les Venitiens. L'Evêque de Gurck conſentoit que Padoue, Treviſe, Breſſe, Bergame, & Crême, demeuraſſent aux Venitiens; mais il exigeoit qu'ils rendiſſent Vicence à l'Empereur; qu'ils renonçaſſent à tous leurs droits ſur cette Ville, & ſur toutes les autres que l'Empereur vouloit garder; qu'ils lui donnaſſent actuellement 200000 florins du Rhin, & qu'ils s'obligeaſſent à lui en payer 30000 à perpétuité tous les ans pour reconnoître la Souveraineté de l'Empire, par rapport aux Villes de leur domination qui en dépendoient: il paroiſſoit bien dur aux Venitiens de ſe rendre tributaires pour des Places, qu'ils avoient ſi long-tems poſſedées en toute Souveraineté; & d'être obligés de fournir des ſommes ſi conſidérables, quoique le Pape offrît de leur prêter une partie de cet argent; mais ſur-tout ils ne pouvoient ſe réſoudre à ceder Vicence. Ils diſoient que l'Empereur diviſeroit leur Etat, en gardant cette Place ſituée entre des Villes de leur dépendance, & les empêcheroit par-là de compter ſur la poſſeſſion de Breſſe, de Bergame, & de Crême; ils ajoûtoient encore, pour ſe diſpenſer d'accorder cet article, que la derniere fois que Vicence s'étoit ſoumiſe à eux, ils avoient promis à ſes Habitans de ne jamais ſéparer leur Ville du Domaine de la République.

De ſon côté, Jule faiſoit des propoſitions aux Ambaſſadeurs d'Eſpagne, plûtôt pour balancer leurs plaintes, que dans l'eſpérance d'obtenir ce qu'il propoſoit. Ces demandes étoient, que ſuivant les obligations du Traité de la Ligue, Ferdinand l'aidât à conquérir Ferrare: Qu'il abandonnât Fabrice & Marc-Antoine Colonne, déja excommuniés pour avoir forcé la Porte de Latran, & donné retraite dans leurs Places à Alfonſe d'Eſt rebelle à l'Egliſe, dans la mouvance de laquelle étoient ces mêmes Places; & qu'enfin il retirât aux Florentins, aux Sienois,

1512. aux Luquois, & à la Ville de Piombino, la protection qu'il leur avoit accordée, parce qu'elle tendoit à diminuer les droits de l'Empire ; & que d'ailleurs elle étoit ſuſpecte à l'Italie en général, & à l'Egliſe en particulier : le Pape ajoûtoit, qu'il ne convenoit pas aux autres Puiſſances d'Italie, que ce Prince eût un ſi grand nombre de Villes à ſa dévotion ; & que tant qu'il ſeroit Maître de la Toſcane, ſi voiſine des Places de l'Egliſe, ce dernier Etat ſeroit toujours en danger.

Les Eſpagnols répondoient, qu'ils ne refuſoient pas de ſeconder le Pape dans la conquête de Ferrare, pourvû que conformément au même Traité, il payât ce qui étoit dû à l'Armée, & qu'il lui donnât la ſolde à l'avenir : Qu'on ne pouvoit que blâmer ſon procédé envers Fabrice, & Marc-Antoine Colonne : Qu'il y avoit de l'imprudence à irriter des Officiers d'une ſi grande conſidération, & qui étoient ſi bien appuyés : Qu'une pareille conduite étoit capable de produire une nouvelle Guerre : Que le Roy ne pouvoit les abandonner ſans ſe déshonnorer ; & que ce ſeroit mal récompenſer les ſervices qu'ils avoient rendus à Sa Sainteté même, & à Sa Majeſté Catholique contre le Roy de France : Que les plaintes du Pape, par rapport à la protection accordée à la Toſcane, ne partoient pas de ſon zéle pour l'Egliſe ; mais de l'ardeur qui le portoit à ſe rendre maître de Sienne, de Lucques, & de Piombino : Qu'au reſte le Roy d'Arragon remettoit toute cette affaire à la déciſion de l'Empereur.

Tous les Confédérés concouroient à remettre Maximilien Sforce en poſſeſſion du Duché de Milan ; mais l'Empereur étoit bien éloigné au fond de lui accorder le Titre de Duc, & l'Inveſtiture. L'Evêque de Gurck & les Eſpagnols redoubloient leurs plaintes par rapport à l'invaſion de Parme & de Plaiſance. Ils diſoient, qu'elle donnoit atteinte aux droits de l'Empire, & que rendant l'Egliſe trop puiſſante, elle affoibliſſoit le Duché de Milan, qu'on devoit chercher à fortifier, comme étant expoſé aux premiers efforts des François : Que le Pape dans le Traité de la Ligue, n'avoit parlé que de Bologne & de Ferrare ; mais qu'aujourd'hui à l'ombre de frivoles prétentions, il uſurpoit deux autres Villes, qui n'avoient jamais été au pouvoir de l'Egliſe, pas même dans les tems les plus reculés : Qu'on ne rapportoit pour toute preuve des prétendues do-

nations des Empereurs, qu'une ſimple Chartre facile à fabriquer ; & que cependant le Pape, comme ſi ſon droit eût été notoire & inconteſtable, s'étoit emparé de ces Places litigieuſes à la faveur des troubles de Lombardie. 1512.

XIII
Elle ne réuſſit pas entre l'Empereur & les Venitiens.

Ces différens intérêts n'étoient pas faciles à concilier ; mais tout le reſte n'étoit rien en comparaiſon de l'accommodement de l'Empereur avec les Venitiens, quelques efforts que le Pape, les Ambaſſadeurs d'Eſpagne, & ceux des Cantons fiſſent pour les mettre d'accord : Jule étoit favorable aux Venitiens, parce qu'il croyoit leur conſervation néceſſaire à la ſûreté de l'Italie, & qu'il ſe flatoit de s'emparer de Ferrare avec leurs ſecours, ſans avoir beſoin des Eſpagnols : Dans cette vûe, il employoit auprès des Venitiens, les exhortations, les prieres, les menaces mêmes, pour les diſpoſer à finir avec l'Empereur. Le Roy d'Arragon craignoit que la diviſion de ces deux Puiſſances ſubſiſtant, ces Républicains ne fuſſent dans la néceſſité de ſe réunir à la France. Les Ambaſſadeurs d'Eſpagne étoient obligés de ſe conduire dans cette affaire avec beaucoup de circonſpection, & de ne pas trop preſſer l'Empereur, de peur qu'il ne reprît ſes liaiſons avec la France, dont Ferdinand avoit eû tant de peine à le détacher. D'ailleurs ce Prince avoit d'autres raiſons pour éviter de ſe brouiller avec Maximilien. De leur côté, les Miniſtres des Cantons, qui s'étoient obligés à défendre les Venitiens, moyennant une penſion annuelle de 25000 ducats, preſſoient auſſi cet accommodement, parce que ſuppoſé qu'on ne pût concilier les eſprits, ils ſe trouveroient dans la néceſſité, ou de manquer à cet engagement, ou de faire la Guerre à l'Empereur s'il attaquoit les Venitiens, & ils étoient bien éloignés de prendre ce dernier parti.

XIV.
Traité entre le Pape & l'Empereur contre les Venitiens.

Cependant l'Evêque de Gurck ne voulant pas abandonner ſes prétentions ſur Vicence, que les Venitiens s'obſtinoient de leur côté à garder ; & d'ailleurs n'ayant pas été poſſible de convenir de part & d'autre de la ſomme que ceux ci payeroient ; le Pape, qui ſouhaitoit ſur-tout que l'Empereur reconnût le Concile de Latran, pour anéantir celui de Piſe, déclara aux Ambaſſadeurs de Veniſe, qu'il ſeroit obligé de tourner les armes ſpirituelles & temporelles contre leur République ; ces menaces n'ayant eû aucun effet, il fit un traité particulier avec l'Empereur. Les Ambaſſadeurs d'Eſpagne n'y eurent point de part ; ſoit faute de

pouvoirs, ſoit que leur Maître, quoique réſolu de ſeconder
1512. l'Empereur, ne voulût pas ôter aux Venitiens toute eſpérance de ſecours.

Ce Traité qui fut publié depuis ſolemnellement dans l'Egliſe de Santa Maria del Popolo, portoit que les Venitiens ayant refuſé la Paix, leur opiniâtreté avoit obligé le Pape, de leur déclarer qu'il les abandonnoit, à cauſe de l'intérêt commun des Alliés. On y diſoit enſuite, que l'Empereur accédoit à la Ligue faite l'année précédente entre le Pape, le Roy d'Arragon & les Venitiens, en vertu de la liberté qui lui en avoit été laiſſée : Qu'il adhéroit au Concile de Latran, révoquant & annullant tous Ordres & Pouvoirs, qu'il avoit pu donner en faveur du Conciliabule de Piſe : Qu'il promettoit de ne ſecourir aucun Sujet ou Ennemi de l'Egliſe, & nommément le Duc de Ferrare & les Bentivoglio, uſurpateurs de Ferrare & de Bologne; & de rappeller l'Infanterie Allemande qui étoit à la ſolde du premier, ainſi que Frederic de Bozzolo, Vaſſal de l'Empire. De ſon côté le Pape s'obligeoit d'aider l'Empereur contre les Venitiens avec les Armes temporelles & ſpirituelles, juſqu'à ce que ce Prince eût recouvré toute ce qui lui appartenoit ſuivant les termes du Traité de Cambray. Les Venitiens étoient exclus de la Ligue de Rome par le nouveau Traité, & la Tréve faite avec eux y étoit rompue, ſous prétexte de leur contravention à l'une & à l'autre. Enfin ils y étoient déclarés Ennemis du Pape, de l'Empereur & du Roy d'Arragon; on laiſſoit à ce dernier la liberté d'accéder dans un certain tems & ſous de certaines conditions, à ce Traité où il étoit encore ſtipulé, que le Pape ne pourroit faire aucun accord avec les Venitiens, ſans la participation de l'Empereur, ou du moins qu'après que ce Prince ſeroit en poſſeſſion de ce qui lui appartenoit, comme il eſt dit ci-deſſus : Que ni l'un ni l'autre ne pourroit traiter avec aucun Prince Chrétien, que d'un conſentement mutuel : Que pendant la Guerre contre les Venitiens, le Pape n'inquiéteroit ni Fabrice ni Marc-Antoine Colonne, ſauf à lui de procéder contre (*a*) l'Evêque Pompée, Jule & quelques autres qu'il avoit déclarés rebelles : Qu'enfin ſi par le préſent Traité, on ne diſputoit point au Pape la poſſeſſion

(*a*) Pompée Colonne, Evêque de Rieti, dont il eſt parlé ci-deſſus.

de Parme, de Plaiſance & de Reggio, c'étoit ſans préjudice des Droits de l'Empire.

1512.

XV. L'Evêque de Gurck adhere au Concile de Latran pour l'Empereur.

L'Evêque de Gurck aſſiſta à la premiere Seſſion du Concile de Latran tenue après la publication du Traité: Il déclara qu'il adhéroit à ce Concile au nom de l'Empereur, comme ſon Lieutenant-Général en Italie, annullant tous Actes, & Procurations concernant celui de Piſe; & il proteſta en préſence de toute l'Aſſemblée, que l'Empereur n'avoit jamais approuvé ce Conciliabule, & qu'il déſavouoit tous ceux qui s'étoient ſervi de ſon nom.

XVI. Maximilien Sforce Fils de Ludovic, prend poſſeſſion du Milanès.

Enſuite ce Prélat partit de Rome afin de ſe trouver à Milan, quand Maximilien Sforce, que l'Empereur avoit fait venir à Verone, prendroit poſſeſſion de ſon Duché. Le Cardinal de Sion & les Ambaſſadeurs des Cantons, qui étoient à Milan, refuſoient d'attendre l'Evêque de Gurck pour la Cérémonie, & vouloient que les Actes qui ſeroient dreſſés dans cette occaſion témoignaſſent que leur Nation ſeule avoit reconquis le Milanès, ſur la France, & que Sforce ne devoit ſes Etats qu'à leur courage. Néanmoins l'Evêque de Gurck obtint d'eux plûtôt par adreſſe que par autorité, qu'on ne feroit rien avant ſon arrivée. En paſſant à Florence, il ratifia au nom de l'Empereur le Traité de Prato, & il reçût les Lucquois ſous la protection de ſon Maître, moyennant quelque Argent. Il ſe rendit enſuite à Crémone, où Maximilien Sforce & le Viceroy l'attendoient, & ils allerent enſemble à Milan, afin que Maximilien y fit ſon Entrée au jour marqué, avec tout l'appareil d'uſage en ces ſortes d'occaſions. Cette Entrée, s'étant faite dans les (*a*) derniers jours du mois de Décembre, il s'éleva une grande conteſtation entre le Cardinal de Sion & le Viceroy: l'un & l'autre prétendoit avoir droit de préſenter & de remettre les Clefs à Maximilien pour marquer qu'il prenoit poſſeſſion de Milan; mais le Viceroy cédant enfin, le Cardinal préſenta les Clefs au nom des Cantons, & fit tout ce qu'il falloit pour montrer que Maximilien recevoit le Duché des mains de cette Nation. Le deſir d'avoir un Souverain qui n'eût point d'autres Etats que le Milanès, fit que les Peuples de ce Duché reçûrent Maximilien avec une joye inexprimable. D'ailleurs on ſe flatoit qu'il reſſembleroit à ſon pere & à ſon ayeul. La mémoire de

(*a*) Ce fut le 29 Décembre ſelon Gradenigo Auteur Venitien.

1512. ce dernier étoit précieuſe à ces Peuples, & ils ſe ſouvenoient encore de ſes grandes qualités. A l'égard du premier, le dégoût d'une Domination étrangere avoit adouci la haine qu'on lui portoit, & lui avoit même rendu l'affection de ſes Sujets. La Citadelle de Novare ouvrit ſes Portes avant la fin des réjouiſſances faites à l'occaſion du Couronnement de Maximilien.

Le dernier Traité de Rome n'ôtoit pas toute eſpérance de faire la Paix entre l'Empereur & les Venitiens. Il ne fut pas plûtôt conclu que le Pape fit partir pour Veniſe Jacque Stafileo en qualité de Nonce, afin d'engager le Sénat à s'accommoder avec Maximilien. Trois Ambaſſadeurs des Cantons l'accompagnerent dans le même deſſein. D'un autre côté les Venitiens qui ne laiſſoient pas de craindre l'inimitié du Pape, & les forces de l'Empereur, avoient ordonné aux Ambaſſadeurs qu'ils avoient à Rome, d'adhérer au Concile de Latran, & ils rappellerent les Troupes qu'ils tenoient dans le Padouan; le Viceroy pour ne pas troubler de ſi heureuſes diſpoſitions, avoit conduit ſon Armée du côté de Milan. Mais toutes ces démarches de part & d'autre n'eurent aucun effet, parce que les difficultés, par rapport à Vicence & aux ſommes exigées par l'Empereur, étoient toujours les mêmes. Ainſi le Pape fut obligé de remettre à l'année ſuivante l'expédition de Ferrare, qu'il n'auroit pas différée d'un moment, ſi la Paix avoit pu ſe faire, ſe flatant que ſes forces unies à celles des Venitiens, auſquelles il croyoit pouvoir joindre le ſecours des Eſpagnols en cas de beſoin, lui ſuffiroient pour cette entrepriſe; au contraire dans l'état préſent des affaires, il n'y avoit pas d'apparence qu'il entreprît durant l'Hyver le Siége d'une Place couverte par une Riviere, & qu'Alfonſe avoit miſe en état de défenſe, & qu'il fortifioit encore tous les jours.

XVII. Digreſſion ſur les affaires de France.

On me reprochera peut-être de ſortir du plan que je me ſuis propoſé, ſi je rapporte en cet endroit ce qui arriva cette année en France; mais il y a tant de liaiſon entre ces événemens & les affaires d'Italie, que je crois devoir en dire ici deux mots en paſſant. Dès le commencement du mois de May, 6000 hommes de pié, Anglois, paſſerent à Fontarabie ſur des Vaiſſeaux d'Angleterre & d'Eſpagne, en conſéquence du Traité fait entre Ferdinand Roy d'Arragon, & Henri VIII. Roy d'Angleterre ſon Gendre; ces Troupes avoient ordre d'attaquer

quer conjointement avec l'Armée d'Eſpagne la Province de Guyenne, qui fait partie de l'ancienne Aquitaine. Au bruit de cet armement, le Roy de France qui n'étoit pas trop aſſuré du côté de la Picardie, mit ſur pié huit cens Lances de nouvelle Ordonnance, & fit lever une nombreuſe Infanterie dans les Provinces de la baſſe Allemagne, qui n'obéiſſoient pas à l'Empereur. 1512.

XVII. Le Roy d'Arragon uſurpe le Royaume de Navarre.

Dans ces conjonctures, le Royaume de Navarre, poſſédé par Jean d'Albret, & par Catherine de Foix ſa femme, qui le lui avoit apporté en Dot, étant d'une extrême importance à la ſûreté de la Guyenne, Louis XII. fit venir à la Cour le Sire d'Albret, pere de Jean & ne négligea rien pour mettre l'un & l'autre dans ſes intérêts. La mort de Gaſton de Foix ne lui fut pas inutile en cette occaſion. Gaſton avoit prétendu que les Femmes étoient inhabiles à ſuccéder au Royaume de Navarre, & que cette Couronne lui appartenoit comme à l'Héritier mâle le plus proche de la Maiſon de Foix; le Roy avoit favoriſé ſon neveu contre Jean. D'un autre côté, le Roy d'Arragon, qui ſongeoit depuis long-tems à s'emparer de ce Royaume, exigeoit de Jean d'Albret qu'il demeurât neutre entre la France & lui; qu'il donnât paſſage à ſes Troupes, pour entrer en Guyenne, & lui remît certaines Places comme un gage de ſon exactitude à obſerver la neutralité, promettant de les lui rendre dès que la Guerre ſeroit finie. Le Roy de Navarre bien inſtruit des intentions du Roy d'Arragon, comprit aiſément quel étoit le but de ſes demandes; & il aima mieux s'expoſer à un péril incertain, que de conſentir à ſa perte aſſurée, eſpérant d'ailleurs que le Roy de France qui avoit tant d'intérêt à établir le Théatre de la guerre en Navarre, ne lui manqueroit pas au beſoin; néanmoins pour avoir le tems d'attendre les Troupes deſtinées à l'appuyer, & afin d'éloigner par lui-même l'orage qui menaçoit ſes Etats, il négocioit toujours avec Ferdinand, qui uſoit en cette occaſion de ſes artifices ordinaires.

Mais la duplicité de l'Arragonois n'auroit pas été funeſte au Roy de Navarre, ſans la négligence de la Cour de France. Louis XII. ſe livrant à une fauſſe ſecurité, parce que les Anglois avoient paſſé quelques jours dans l'inaction depuis leur arrivée à Fontarabie, & qu'il comptoit d'ailleurs que Jean pourroit ſe ſoutenir du moins pendant quelque tems avec ſes ſeules forces, il différa de faire partir les Troupes qu'il devoit

lui envoyer. Cependant le Roy d'Arragon faiſant toujours eſ-
1512. pérer au Roy de Navarre qu'il pourroit traiter avec lui, fit marcher avec une extrême diligence les Troupes deſtinées à joindre les Anglois ; elles entrerent ſi promptement dans la Navarre, que le Roy ſe trouvant hors d'état de réſiſter, il fût obligé de ſe réfugier dans le Bearn, au-delà des Pirenées. La Navarre ainſi abandonnée fut ſoumiſe au Roy d'Arragon, ſans dépenſe & ſans obſtacle ; & il dut plûtôt cette conquête à la terreur qu'on avoit des Anglois qui étoient dans le voiſinage, qu'à ſes propres forces. Il n'y eut que quelques Places fortes qui ſe conſerverent à leur légitime Roy. L'Eſpagnol n'ayant aucun titre légitime pour colorer cette uſurpation, emprunta l'autorité du S. Siége. Quelque tems auparavant, le Pape dont la haine n'étoit pas encore ſatisfaite par toutes les pertes du Roy de France en Italie, avoit publié contre lui une Bulle, dans laquelle ne lui donnant pas le Titre de *Roy très-Chrétien*, mais ſeulement celui d'*Illuſtriſſime*, il le ſoumettoit, lui, & tous ſes Adhérans, aux peines portées contre les Hérétiques, & les Schiſmatiques, permettant à tout le monde de s'emparer de leurs biens, de leurs Etats & de tout ce qui leur appartenoit. Irrité contre la Ville de Lyon qui avoit ſervi d'azile aux Cardinaux, & autres Prélats du Concile de Piſe après leur retraite de Milan ; il défendit par la même Bulle, d'y tenir déſormais la célébre Foire qui revenoit tous les trois mois, & la rendit à la Ville de Genéve, à qui Louis XI. l'avoit ôtée pour le bien de ſon Royaume : Enfin pouſſant la haine aux dernieres extrêmités, il mit le Royaume de France en interdit.

Quand le Roy d'Arragon ſe vit maître de la Navarre, Royaume fort à la bienſéance de l'Eſpagne & qui en aſſuroit la Frontiere, quoiqu'il ne fût pas fort grand & ne rapportât qu'un médiocre revenu, il ne jugea pas à propos d'aller plus loin, ſentant bien qu'il n'étoit pas aſſez fort pour faire la Guerre à la France au-delà des Monts ; ç'avoit été par cette même raiſon qu'il avoit différé de tenir ſes Troupes prêtes à l'arrivée des Anglois. C'eſt pourquoi lorſque ceux-ci le ſolliciterent après cette Conquête, d'envoyer ſon Armée pour les joindre, afin de former enſemble le Siége de Bayonne (*a*), Ville voiſine de Fontarabie, il propoſa d'autres expéditions contre des Places éloi-

(*a*) A ſix lieux.

gnées de la Mer, ſous prétexte que Bayonne étoit ſi bien fortifiée & tellement pourvûe, qu'il n'y avoit aucune apparence qu'on vînt à bout de s'en emparer. Les Anglois répondirent que quelques Conquêtes qu'on pût faire en Guyenne, elles ſeroient inutiles, ſans la priſe de Bayonne. Après bien des conteſtations ſur ce ſujet, les Anglois perſuadés qu'on les jouoit, s'embarquerent ſans ordre, & repaſſerent en Angleterre. 1512.

Le Roy de France ſe vit donc en ſûreté de ce côté-là: D'ailleurs ne craignant plus rien de la part des Anglois, qui avoient auſſi attaqué ſes Places maritimes; & ſe trouvant maître de la Mer par l'augmentation de ſa Marine, il réſolut de paſſer en Navarre, qu'il ſe flatoit d'enlever à l'Uſurpateur. Ses eſpérances n'étoient pas ſans fondement, toutes ſes forces étant réunies en France depuis ſes malheurs en Italie.

D'un autre côté le Roy d'Arragon, voulant s'aſſurer de toute la Navarre, avoit d'abord envoyé quelques Troupes à Saint Jean Pié de Port qui eſt la derniere Ville de ce Royaume, ſituée au pié des Pirénées du côté de la France; & depuis, comme les forces des François commençoient à augmenter dans le voiſinage, il y avoit fait marcher Frederic, Duc d'Albe, Général de ſes Troupes avec toute ſon Armée; mais celle de France, dans laquelle étoient (*a*) le Dauphin, (*b*) Charle Duc de Bourbon, (*c*) le Duc de Longueville, & les plus grands Seigneurs du Royaume, étant devenue fort ſupérieure, le Duc d'Albe crut faire beaucoup de leur fermer l'entrée de la Navarre, en ſe poſtant avantageuſement entre la Plaine & les Montagnes.

Les François voyant qu'ils ne pouvoient forcer les Eſpagnols dans ce poſte, prirent le parti d'envoyer de Sauve-

(*a*) C'eſt apparemment François Duc de Valois, Généraliſſime de cette Armée, qui eſt ici appellé Dauphin; titre qui n'appartient qu'aux Fils aînés de nos Rois & non aux Héritiers préſomptifs de la Couronne en ligne Collatérale. Peut-être Guichardin donne-t'il ce titre au Duc de Bourbon, qui poſſédoit le Dauphiné d'Auvergne du chef de ſa Triſayeule; en ce cas il faudroit lire le Dauphin Charle Duc de Bourbon ſans virgule après le mot Dauphin.

(*b*) Il étoit Fils de Gilbert de Bourbon, Comte de Montpenſier, dont il eſt parlé dans le premier Tome, & de Claire de Gonzague. Comme l'aîné des mâles de la Maiſon de Bourbon, c'étoit lui que regardoit la Subſtitution des biens de la branche aînée, & il appuya ces Droits par ſon mariage avec Suſanne fille unique de Pierre II. Duc de Bourbon, héritiere de cette branche. François I. le fit Conétable de France le 12 Janvier 1515. Il eſt beaucoup parlé dans la ſuite de cette Hiſtoire.

(*c*) François d'Orléans Duc de Longueville II. du nom, dont il eſt parlé dans le premier Tome. Il mourut cette même année.

1512. terre, où ils étoient campés, le Roy de Navarre avec ſept mille Navarrois, & la Palice à la Tête de trois cens Lances pour paſſer les Pirenées par le Val de Ronçal ; ils devoient s'approcher de Pampelune Capitale de la Navarre, dont les habitans encouragés par le voiſinage de l'Armée Françoiſe, remuoient en faveur de leur Roy ; & s'emparer du Pas de Roncevaux, par où les Ennemis tiroient leurs vivres, n'en trouvant point dans l'endroit où ils campoient à cauſe de la ſtérilité du Pays.

Le Roy de Navarre & la Palice ſe ſaiſirent d'abord d'un paſſage, qui eſt au ſommet des Pirenées ; forcerent enſuite le Borguet, Ville ſituée au pied de ces Montagnes, & défendue par (*a*) Baldes Capitaine de la garde du Roy d'Arragon avec une nombreuſe Garniſon ; s'ils avoient marché à Roncevaux avec la même diligence, la diſette auroit ſeule détruit l'Armée Eſpagnole, au milieu d'un Pays difficile & bloqué par une Armée ennemie. Mais l'activité du Duc d'Albe les prévint. Il partit promptement, laiſſant à Saint Jean Pié de Port 1000 hommes d'Infanterie & toute ſon Artillerie, & il ſe rendit à Pampelune par le Pas de Roncevaux avant l'arrivée du Roy & de la Palice. Malgré ce contre-tems l'un & l'autre ne laiſſerent pas de faire le ſiége de Pampelune, après avoir reçu un renfort de 400 Lances & de 7000 Lanſquenets que le Dauphin leur avoit envoyé ; ils mirent donc en batterie quatre pieces de Canon, qu'ils avoient conduites avec beaucoup de peine au travers des Montagnes, & donnerent un aſſaut à la Place. Cette attaque ne leur réuſſit pas, & la rigueur de la ſaiſon (on étoit alors au mois de Décembre) jointe à la diſette de vivres, les força de repaſſer les Pirenées, où ils furent obligés de laiſſer leur Artillerie à cauſe de la difficulté des chemins, & des attaques continuelles des Montagnards. Dans le même tems Lautrec ſe jetta dans la Biſcaye avec 300 Lances & 3000 hommes de pied, pillant & brûlant tout le Pays. Il attaqua la Ville de Saint Sebaſtien, mais ſans ſuccès ; & repaſſant les Monts, il vint rejoindre le gros de l'Armée, qui ſe ſépara bientôt, n'eſpérant plus de rien faire en Navarre ; le réſultat de cette Guerre fut que le Roy d'Arragon demeura paiſible poſſeſſeur du Royaume de Navarre.

Dans le même tems le Roy Catholique qui s'étoit avancé à Legrogno, ayant découvert que Ferdinand, fils de Frederic

(*a*) D'autres le nomment *Ferdinand Valdez*.

Roi de Naples, avoit traité ſecretement avec le Roi de France pour paſſer dans ſon Armée, le fit enfermer dans la Fortereſſe de Chiativa, Château où l'on mettoit les Priſonniers d'Etat. Philippe Coppola Napolitain, qui avoit négocié ce Traité, fut tiré à quatre Chevaux, devenant par ſon malheur un grand exemple de la viciſſitude humaine; car il ſouffrit un ſi rude ſupplice pour avoir ſervi (*a*) Ferdinand, dont l'Ayeul paternel avoit fait trancher la tête au Comte de Sarni Pere de Coppola. La découverte de cette intrigue, dont l'Auteur étoit un Moine envoyé à Ferdinand par le Duc (*b*) de Ferrare, apporta quelque changement aux affaires d'Italie; car le Roi d'Arragon, irrité de ce complot, donna ordre au Viceroy de Naples, & à ſon Ambaſſadeur à Rome, de faire marcher ſon Armée contre Ferrare dès que Jule le voudroit, ſans rien exiger que ce qui ſeroit néceſſaire pour la ſubſiſtance des Troupes. 1512.

L'année 1513 ne fut pas moins remplie de grands événemens que la précédente. A la vérité les Venitiens & leurs Ennemis ſe tinrent d'abord en repos, & il n'y eut en Italie d'autre expédition militaire que la priſe de la Fortereſſe de Trezzo, qui ſe rendit à compoſition au Viceroy; mais on y étoit fort inquiet ſur l'avenir. On ſçavoit que le Roy de France, n'ayant plus rien à craindre pour ſes Etats, & voyant ſes Troupes augmentées d'un grand nombre d'Infanterie, de Lanſquenets & de pluſieurs nouvelles Compagnies de Lances, brûloit de rentrer dans le Milanès. Il auroit bien ſouhaitté d'exécuter ce deſſein pendant que les Châteaux de Milan & de Crémone tenoient encore pour lui, mais il craignoit l'oppoſition d'une Ligue puiſſante; & il n'étoit pas bien aſſuré que le Roy d'Angleterre ne l'inquiéteroit pas encore au Printems; il prit donc le parti d'attendre qu'il eût détaché de la Ligue quelqu'un des Confédérés, ou que les Venitiens ſe fuſſent joints à lui. 1513.

XVIII. Louis XII. ſonge à rentrer dans le Milanès.

Il avoit lieu de compter ſur l'alternative. Dès l'année précédente, l'Evêque de Gurck, dans ſon voyage de Rome à Milan, avoit favorablement écouté un homme de confiance du Cardinal de San-Severino, que la Reine de France lui avoit envoyé: D'ailleurs ce Prélat avoit fait partir depuis en ſecret un des

(*a*) Ferdinand I. Roi de Naples.
(*b*) Le Duc de Ferrare étoit couſin germain du Duc de Calabre.

1513. ſiens pour engager le Roi à ſeconder l'Empereur contre les Venitiens, & lui propoſer le mariage de Charle, petit-fils de ce Prince, avec la ſeconde fille de France, à qui l'on donneroit en dot le Duché de Milan, avec les droits que Louis prétendoit avoir au Royaume de Naples. Pour sûreté de ces conventions, la Princeſſe devoit être remiſe auſſi-tôt après le Traité, entre les mains de Maximilien, qui garderoit Crémone & la Ghiaradadda après que le Roy auroit reconquis le Milanès. D'un autre côté, Louis eſpéroit d'attirer les Venitiens dans ſon parti. La priſe de Breſſe par le Viceroy, & le dernier Traité de Rome entre le Pape & l'Empereur les avoient irrités. C'étoit pour cela qu'il avoit fait venir à la Cour André Gritti, fait priſonnier à Breſſe, & qui étoit encore en France: & qu'il avoit engagé Jean-Jacque Trivulce, en qui les Venitiens avoient beaucoup de confiance, d'envoyer ſon Sécrétaire à Veniſe ſous prétexte d'autres affaires. Enfin il paroiſſoit qu'on pourroit s'accommoder avec le Roy d'Arragon. Comme ce Prince avoit coutume d'employer des Religieux dans ſes négociations, il avoit envoyé ſecretement en France deux Moines pour traiter avec la Reine de certains préliminaires à la Paix générale, ou à un Traité particulier entre les deux Couronnes: Mais Louis XII. ne comptoit pas beaucoup ſur cette négociation, prévoyant que le Roy d'Arragon ne voudroit pas ſe déſaiſir de la Navarre; que de ſon côté il étoit bien éloigné de lui abandonner, le Roy Jean n'ayant perdu ſes Etats que pour avoir embraſſé ſon parti, & trop compté ſur ſa protection.

XIX. Il tente en vain de regagner les Suiſſes.

Mais le deſir de regagner les Suiſſes, occupoit bien davantage le Roy de France. Il étoit perſuadé que le ſuccès de ſon entrepriſe ſur le Milanès, dépendoit de ſa réunion avec les Cantons. Cette Nation s'étoit acquis tout récemment une grande réputation, non ſeulement par la terreur de ſes Armes, mais encore par ſa conduite dans l'affaire de Milan. Ils s'y étoient comportés non en Soldats qui trafiquent de leur ſang, mais avec toute la prudence des plus ſages Républicains, & la politique la mieux ſoutenue: conduite qui les avoit rendus arbitres de toutes choſes. Auſſi voyoit-on à leurs Diétes un grand nombre d'Ambaſſadeurs de tous les Princes de la Chrétienté. Le Pape, & preſque toutes les Puiſſances d'Italie ache-

voient leur alliance, & la permiſſion de lever chez eux des Troupes pour la défenſe de leurs Etats. Cette Nation fiere de ces avantages, & ſe flatant d'avoir procuré ſeule à Charle VIII. le moyen de troubler la paix de l'Italie, & à Louis XII. la conquête du Duché de Milan, la réduction de Génes, & ſes victoires ſur les Venitiens, traitoit tout le monde avec une hauteur inſupportable. Louis outre les eſpérances que lui donnoient pluſieurs particuliers d'entre les Suiſſes, ſe perſuadoit qu'il n'avoit qu'à leur offrir des ſommes conſidérables pour les ramener dans ſes Armées. Il s'en flatoit avec d'autant plus de fondement que les Cantons n'avoient pas voulu ratifier le Traité fait entre leurs Ambaſſadeurs & les Miniſtres qui gouvernoient le Duché de Milan au nom de Maximilien Sforce. Ces derniers avoient offert de leur donner 150000 Ducats auſſi-tôt qu'il ſeroit en poſſeſſion de toutes les Places du Milanès, & 40000 Ducats chaque année, pendant vingt-cinq ans, à condition que les Suiſſes le prendroient ſous leur protection, & lui permettroient de faire des levées dans leur Pays. 1513.

Comme ils avoient refuſé juſqu'alors de recevoir les Ambaſſadeurs que le Roy avoit voulu leur envoyer, il réſolut au commencement de cette année de leur céder de bonne grace les Fortereſſes du Val-di-lugana & de Locarné, pour obtenir d'eux une ſeule audience; ce qui fait bien voir avec quelle indignité les plus grands Princes mandioient la faveur de cette Nation. M. de la Tremoille ſe rendit donc par ordre du Roy à Lucerne, où la Diéte devoit le recevoir. Quelques honneurs qu'on lui rendît, il s'apperçut bientôt qu'il ne gagneroit rien par rapport au Duché de Milan; Peu de jours auparavant, ſix des Cantons avoient ratifié le Traité fait avec Maximilien Sforce; trois avoient réſolu de le ſigner, & le reſte délibéroit s'ils devoient imiter les autres: Ainſi ſans parler de Milan, il ſe réduiſit à demander les ſecours de la Nation pour recouvrer Génes & Aſte, dont il n'étoit point parlé dans le Traité de Maximilien. Dans la vûe d'appuyer cette demande, Trivulce fit prier la Diéte de lui promettre de s'y rendre, ſous prétexte de ſes affaires particulieres; on lui accorda ſa demande, mais à condition qu'il ne parleroit d'aucune choſe qui concernât le Roy de France; &

même auſſi-tôt qu'il fut arrivé à Lucerne, on lui fit défenſe
1513. de parler en aucune façon à la Tremoille. Enfin la Diéte ratifia unanimement le Traité fait avec le Duc de Milan ; & rejettant toutes les propoſitions de Louis XII. fit perdre à ce Prince toute eſpérance de lever des Troupes en Suiſſe.

Le Roy ayant ainſi échoué de ce côté-là, n'eût d'autre reſſource que de ſe tourner du côté de l'Empereur, ou des Venitiens. Les Confédérés craignant que ces Républicains ne priſſent ce parti, l'Evêque de Gurck s'étoit enfin déterminé à leur abandonner Vicence ; mais ces derniers encouragés par la crainte des Alliés, déclarerent qu'ils ne vouloient point de Paix ſi Verone ne leur étoit auſſi rendue, offrant en ce cas une ſomme plus conſidérable à l'Empereur : Enfin cette propoſition faiſant naître des difficultés, ils ſe déterminerent en faveur de la France ; ils convinrent avec le Sécrétaire de Trivulce, qu'ils ſe ligueroient avec le Roy, à condition qu'on leur donneroit Crémone & la Ghiaradadda.

Cet Agent ayant ſtipulé expreſſément que ce Traité n'auroit lieu qu'en cas que le Roy le ratifiât dans un certain tems, il fut agité dans le Conſeil de Louis XII. s'il étoit plus avantageux de ſe reconcilier avec l'Empereur, ou de ſe liguer avec les Venitiens. (*a*) Robertet, Sécrétaire du Roy, qui avoit beaucoup d'autorité, Trivulce & les principaux du Conſeil étoient pour le dernier parti. Ils alléguoient que l'expérience avoit fait connoître combien l'alliance de l'Empereur étoit ruineuſe, tant à cauſe de ſa légéreté que de ſa haine contre le Roy. Ils ajoûtoient que des gens sûrs rapportoient qu'on lui avoit entendu dire qu'ayant reçû de la part des François dix-ſept injures, qui étoient profondément gravées dans ſon eſprit, il ne vouloit pas perdre l'occaſion offerte de les venger toutes à la fois ; & qu'il ne prêtoit l'oreille aux propoſitions du Roy, que pour avoir plus de moyens de lui nuire à la faveur d'une feinte réconciliation, ou du moins pour empêcher ſes liaiſons avec les Venitiens & retarder ſes préparatifs. Enfin ils finiſ-

(*a*) Florimond Robertet. Il étoit de Montbriſon, & avoit été Conſeiller en la Chambre des Comptes de Forez. Pierre II. Duc de Bourbon le donna à Charle VIII. qui le mit à la tête des Finances, & le fit ſon Sécrétaire, ce qui revient à la Charge de Sécrétaire d'Etat d'aprés-ſent. Il ſuivit ce Prince en Italie ; il lui fut très-utile & ſucceſſivement à Louis XII. & à François I. Après la mort du Cardinal d'Amboiſe il eut plus de part à la confiance de Louis.

ſoient

ſoient en diſant qu'on étoit inexcuſable de ſe fier inconſidérément à un homme qui nous avoit déja trompé. 1513.

Le Cardinal de San-Severino ſoutenoit l'avis contraire, uniquement, diſoient les premiers, pour contrarier Trivulce, qui n'étoit pas agréable à ce Cardinal dont toute la famille étoit Gibeline. Il repréſentoit que rien ne pouvoit être plus utile au Roy, que de diviſer ſes Ennemis en ſe liguant avec l'Empereur, ſur-tout par un Traité ſolide & durable : Que la politique des Princes leur faiſant toujours ſacrifier l'amitié, la haine & les autres paſſions à leur intérêt, on s'aſsûreroit de Maximilien en lui fourniſſant actuellement les moyens de pourſuivre ſes droits contre les Venitiens, & par l'eſpérance de procurer le Duché de Milan à ſon petit Fils, l'exécution de ces deux projets, étant ce qu'il y avoit de plus utile pour l'Empereur. Il ajoûtoit que ce Prince étant ainſi détaché des Alliés, le Roy Catholique ne pourroit ſe diſpenſer de ſuivre ſon exemple, quand ce ne ſeroit que pour l'intérêt de ce même petit Fils, qui étoit auſſi le ſien : Qu'il n'y avoit aucun autre expédient plus propre à déconcerter le Pape; qu'au contraire une Ligue avec les Venitiens ſeroit une tache à la gloire du Roy; puiſqu'il faudroit en ce cas leur céder Crémone & la Ghiaradadda, membres du Duché de Milan, pour le recouvrement deſquels le Roy avoit troublé toute l'Europe : qu'enfin, cette Alliance lui ſeroit inutile, tant que les Confédérés demeureroient unis.

Cet avis l'auroit emporté par le crédit de la Reine, flatée du grand établiſſement qu'on propoſoit pour ſa Fille, ſi on avoit pû obtenir que la jeune Princeſſe reſtât à la Cour de France juſqu'à la conſommation du mariage; cela ſuppoſé la Reine ſe ſeroit engagée de ne la garder qu'au nom de l'Empereur, de l'élever comme l'Epouſe de Charle, & de la remettre à ſon Mari dès qu'elle auroit atteint l'âge nubile; mais le Roy ſçachant certainement que Maximilien ne conſentiroit jamais à cette propoſition, & que toutes ſes démarches n'étoient qu'un artifice pour l'amuſer, il abandonna cette Négociation, & rappella l'Eſparre frere de Lautrec, qu'il avoit fait partir pour aller trouver l'Evêque de Gurck.

Cependant le Roy d'Arragon, qui craignoit davantage de jour en jour que le Roy de France ne ſe liguât avec les Venitiens, con-

seilloit à l'Empereur de leur rendre Verone, & lui proposoit
1513. d'employer l'argent qu'il auroit de cette cession à porter la guerre en Bourgogne, où il promettoit de le seconder avec une Armée Espagnole. L'Evêque de Gurck étoit du même sentiment qu'il résolut d'appuyer par sa présence; il retourna donc en Allemagne accompagné de D. Pedro d'Urrea, qui étoit venu avec lui & de Jean-Baptiste Spinelli Comte de Carriati, Ambassadeur du Roy Catholique auprès des Venitiens. (*a*) Il avoit fait consentir ceux-ci à une Tréve qui devoit durer jusqu'à la fin du mois de Mars, afin que rien ne troublât cette Négociation; & pour les y engager il leur avoit donné parole conjointement avec ces deux Ministres, que l'Empereur leur rendroit Veronne, pouvû qu'ils s'obligeassent de lui payer 250000 ducats dans de certains termes, & 50000 tous les ans.

XXI. Nouveaux projets de Jule II.

Pendant ce tems-là, Jule dont les succès ne faisoient qu'irriter l'ambition, bien loin de la moderer, formoit chaque jour de plus grands projets. Il avoit résolu de tenter à l'entrée du Printems la Conquête de Ferrare, après laquelle il soupiroit depuis si long-tems. Il y avoit toute apparence que cette Ville entierement privée de secours, & attaquée par l'Armée Espagnole conjointement avec les Troupes du Pape, seroit hors d'état de résister. Outre cela Jule acheta secretement de l'Empereur moyennant trente mille Ducats la Ville de Sienne, en faveur du Duc d'Urbin, qui ne possédoit dans tout l'Etat Ecclésiastique, que la Ville de Pesaro, le Pape voulant faire voir par cette modération, que ce n'avoit pas été dans le dessein d'élever sa Famille qu'il avoit travaillé à étendre la Domination du Saint Siége. Il étoit convenu de prêter quarante mille Ducats à l'Empereur, qui devoit lui remettre Modéne pour sûreté de cette somme: D'un autre côté il menaçoit les Lucquois de les attaquer, s'ils ne lui donnoient la Carfagnana, qu'ils avoient usurpée sur le Duc de Ferrare pendant la Guerre du Ferrarois. Piqué contre le Cardinal de Médicis, qui lui paroissoit avoir plus d'attachement pour le Roy d'Arragon que pour lui, & qui d'ailleurs ne lui donnoit pas à Florence le pouvoir, dont Jule s'étoit flaté, ce Pontife avoit lié de nouvelles intrigues, pour changer une seconde fois le Gouvernement de cette Ville. Il avoit cité à Rome le Cardinal de Sion, qui s'étoit emparé des Biens de plusieurs particuliers dans

(*a*) Elle s'étoit négociée à Milan.

le Milanès, & lui avoit ôté la Dignité de Légat. Enfin voulant mettre le Duc d'Urbin en état de faire valoir ſes nouveaux droits ſur la Ville de Sienne, par d'étroites liaiſons avec les voiſins de cette Ville, il prit à ſa ſolde Charle Baglioné, pour chaſſer de Pérouſe Jean-Paul du même nom, qui étoit uni par les liens du ſang avec les enfans de Pandolphe Petrucci, ſucceſſeurs à l'autorité de leur pere dans Sienne. Il vouloit auſſi dépouiller Janus Frégoſe de la Dignité de Doge de Gênes, & la donner à Octavian; tout le reſte de la famille Frégoſe y conſentoit, croyant que cette place étoit plûtôt dûe à Octavian qu'à Janus, parce que les Ancêtres d'Octavian l'avoient poſſedée. Il penſoit auſſi continuellement aux moyens de chaſſer l'Armée Eſpagnole d'Italie, ou à l'opprimer par le ſecours des Suiſſes, qu'il regardoit comme ſes uniques amis : ſon but étoit de s'emparer du Royaume de Naples, & de délivrer l'Italie de la ſervitude des *Barbares* ; expreſſion qui lui étoit familiere, pour déſigner tous les Peuples qui n'étoient pas Italiens : Dans cette vûe il avoit empêché les Cantons de faire Alliance avec le Roy Catholique. Enfin, comme s'il eût été le maître d'ébranler le monde entier en même tems, toujours furieux contre Louis XII. quoiqu'il eût donné audience à un Envoyé de la Reine, il excitoit le Roy d'Angleterre à faire la Guerre à la France. Pour l'y engager plus fortement, il avoit fait rendre par le Concile de Latran, un décret qui transféroit le Titre de *Roy très-Chrétien* à Henry VIII. & il avoit déja fait expédier une Bulle, par laquelle il privoit Louis de la Dignité & du Titre de *Roy de France*, donnant ce Royaume à qui voudroit s'en emparer. 1513.

XXII. Mort, & Portrait de Jule II.

Ce fut au milieu de ces grands projets, & peut-être de plus vaſtes encore, n'y ayant rien de ſi outré qu'on ne puiſſe préſumer d'un homme ſi fier & ſi entreprenant; ce fut, dis-je, au milieu de ces deſſeins que le Pape fut ſurpris de la maladie, dont il mourut pluſieurs jours après en avoir été attaqué. Lorſqu'il ſentit les approches de la mort, il aſſembla le Conſiſtoire, où il n'eût pas la force d'aſſiſter : Il y fit confirmer la Bulle qu'il avoit déja publiée contre ceux qui acheteroient le Souverain Pontificat; & déclarer que l'Election de ſon Succeſſeur regardoit le Sacré College, & non le Concile; & que les Cardinaux Schiſmatiques n'y ſeroient point admis : il leur pardonna néan-

1513. moins ſes injures perſonnelles, & il ajoûta, qu'il prioit Dieu d'oublier celles qu'ils avoient faites à ſon Egliſe. Enſuite, il ſupplia le Sacré College de ceder la Ville de Peſaro, ſous le Titre de *Vicariat* au Duc d'Urbin ; rappellant aux Cardinaux que ç'avoit été principalement par le moyen de ſon Neveu, que cette Ville étoit retournée au pouvoir de l'Egliſe après la mort de Jean Sforce. Au reſte, il ne montra aucun attachement particulier à ce qui le touchoit perſonnellement ; & même Madonna Felicé ſa fille, & pluſieurs perſonnes l'ayant preſſé de donner le Chapeau à Guy de Montefalco, frere uterin de Felicé, il répondit qu'il n'en étoit pas digne. Sa fermeté & ſa ſévérité ne l'abandonnerent point, & il eût juſqu'au dernier ſoupir la même force d'eſprit qu'avant ſa maladie : Enfin il reçut avec beaucoup de dévotion les Sacremens de l'Egliſe, & mourut le 21 de Février, vers la fin de la nuit.

Ce Pape avoit un courage & une fermeté inébranlables ; mais ſon impétuoſité, & une ambition démeſurée, l'auroient ſans doute précipité dans les derniers malheurs, ſi la majeſté de ſon rang, & les diſſentions des Princes n'euſſent éloigné le péril ; car il ne ſçut jamais écouter ni la modération, ni la prudence. Jule ſe ſeroit rendu digne d'une gloire immortelle, s'il eût porté toute autre Couronne que la Thiare, ou s'il ſe fût appliqué à faire reſpecter l'autorité ſpirituelle de l'Egliſe par des moyens de paix, avec toute l'ardeur qu'il montra pour étendre ſa puiſſance temporelle par les armes. Cependant aucun de ſes Prédéceſſeurs ne reçut tant d'éloges, ſurtout de la part de ceux, qui depuis que les choſes ont perdu leur vrai nom, & qu'on n'en juge plus ſur l'équité, croyent que les Papes ſont plûtôt obligés d'accroître les Etats de l'Egliſe par les armes, & par l'effuſion du ſang Chrétien, que de procurer le ſalut des ames par une vie exemplaire, & par la réforme du vice & des abus ; ce qui eſt l'unique objet, pour lequel ces Pontifes ſe glorifient d'avoir été établis Vicaires de Jeſus-Chriſt ſur la terre.

Après la mort du Pape, le Viceroi de Naples fit prendre à ſon Armée la route de Plaiſance ; cette Ville fut obligée de rentrer ſous la domination du Duc de Milan, & celle de Parme ſuivit ſon exemple. D'un autre côté, le Duc de Ferrare reprit ſes Places de Romagne, après quoi il s'approcha de Reggio ; mais voyant que les Habitans ne faiſoient aucun mouve-

ment en ſa faveur, il n'oſa l'aſſiéger; parce que l'Armée Eſpagnole étoit campée entre cette Place & Plaiſance.

1513.

XXIII. Le Cardinal de Médicis eſt élû Pape, & prend le nom de *Leon* X.

L'Etat de l'Egliſe, la Ville de Rome, & le Sacré College, ne furent point troublés par la mort du Pape Jule II. comme ils l'avoient été après le décès des deux Papes qui l'avoient précédé. Dès que les obſéques furent finies, les Cardinaux entrerent paiſiblement dans le Conclave au nombre de 24. après avoir mis en liberté le fils du Marquis de Mantoue. Le premier ſoin du Sacré College, fut de reſſerrer dans des bornes fort étroites l'autorité du Pape qui devoit être élû, & d'empêcher qu'il ne la portât auſſi loin que ſon Prédéceſſeur; mais comme il y a peu d'hommes aſſez hardis pour s'oppoſer aux volontés du Prince, la plûpart s'empreſſant au contraire à briguer ſa faveur, les Cardinaux ne furent pas long-tems après l'Election, ſans abolir preſque tout ce nouveau Réglement. Au bout de ſept jours, Jean Cardinal de Médicis fut (*a*) créé Pape d'une commune voix, & il prit le nom de Leon X. Il n'avoit que 37 ans; l'uſage où l'on étoit de ne jetter les yeux que ſur de vieux Cardinaux, fit paroître ſon Election extraordinaire. Il dût la Thiare principalement à l'intrigue des jeunes Cardinaux, qui étoient convenus en ſecret de choiſir un Pape de leur âge.

La nouvelle de cette Election cauſa beaucoup de joie à toute la Chrétienté; tout le monde eſpéroit que Leon rempliroit dignement la premiere place de l'Egliſe. Le ſouvenir des vertus de ſon pere; la réputation qu'il avoit lui-même d'être libéral, poli, & de mœurs irreprochables, l'opinion où l'on étoit qu'à l'exemple de Laurent de Médicis, il protégeroit le mérite & les lettres; enfin la pureté de ſon Election entierement canonique, étoient autant de raiſons d'en augurer favorablement. Quatre jours après, les Cardinaux de Ste Croix & de San-Severino vinrent ſe remettre au pouvoir du nouveau Pape, ce qui fit juger que Dieu approuvoit ſon exaltation. Ayant appris la mort de Jule, ils s'étoient embarqués avec l'Ambaſſadeur de France pour aller à Rome. Enſuite étant arrivés à Livourne, & ayant appris l'Election du Cardinal de Médicis, ils compterent ſi fort ſur ſa bonté, & particulierement le Cardinal de San-Severino, qui avoit d'anciennes & d'étroi-

XXIV. Soumiſſion des Cardinaux de Ste Croix & San-Severino.

(*a*) Le 11 de Mars.

tes liaiſons avec Médicis & ſon frere, qu'ils prirent la réſo-
1513. lution de continuer leur chemin par terre. Ainſi ſur un ſimple Sauf-conduit du Gouverneur de Livourne, qui ne pouvoit leur ſervir que dans l'étendue du Territoire de cette Ville, & ſans aucune autre sûreté, ils ſe rendirent à Piſe: On les y reçût avec honneur; & delà ils furent conduits à Florence, où on leur fit un bon traitement; mais on les y retint par ordre du Pape. Il leur fit conſeiller (*a*) par l'Evêque d'Orviete, de reſter à Florence pour leur propre sûreté, & pour la paix de l'Egliſe, juſqu'à ce qu'on eût réglé la maniere dont ils ſeroient reçûs à Rome. Il devoit auſſi leur dire, que leur dépoſition juridique en elle-même, ayant été d'ailleurs confirmée par le Concile de Latran, ils feroient bien de ne point porter les marques de la Dignité de Cardinal; parce que cette humble conduite favoriſeroit les bonnes intentions du Pape à leur égard.

XXVI. Magnificence de ſon Couronnement.

Cependant la cérémonie du Couronnement de Leon ſe fit, ſelon la coutume, dans l'Egliſe de S. Jean de Latran. Les Domeſtiques & les Courtiſans du Pape, un nombre infini de Prélats & de Seigneurs qui s'étoient rendus à Rome, & même le Peuple Romain, parurent avec tant d'éclat & de magnificence dans cette occaſion, que tout le monde avouoit hautement que Rome n'avoit point vû de jour ſi brillant depuis que le repos de l'Italie avoit été troublé par l'irruption de Barbares. Alfonſe d'Eſt, qui après avoir obtenu la ſuſpenſion des Cenſures, étoit allé à Rome, dans l'eſpérance de terminer bien-tôt ſes différends avec le Pape, dont la douceur le raſſuroit, porta le Gonfanon de l'Egliſe dans cette cérémonie; l'Etendart de la Religion de Rhodes, fut porté par Jule de Médicis, armé de toutes piéces, & monté ſur un fort beau cheval. Jule étoit né avec l'inclination martiale; mais les conjectures lui firent embraſſer l'état Eccléſiaſtique, où il fut un grand exemple des viciſcitudes de la fortune. Ce jour fut d'autant plus remarquable, que Leon X. qui ſe trouvoit alors aſſis ſur le S. Siége, avoit été fait priſonnier à pareil jour l'année précédente. Toute cette pompe, dont les frais monterent à 100000 ducats, confirma le Peuple dans la bonne opinion qu'il avoit du nouveau Pape;

(*a*) Hercule Baglioné. Il prit poſſeſſion de cet Evêché le 25 d'Avril 1512. & il mourut en 1520.

jugeant qu'un Prince ſi libéral & ſi magnifique ne pouvoit manquer de faire le bonheur de Rome ; mais les gens qui ne ſe laiſſent pas éblouir par l'extérieur, auroient deſiré plus de gravité & de modération dans le nouveau Pontife, ne croyant pas que ce faſte convînt à un Pape, & qu'il dût dans la circonſtance des tems, prodiguer une partie ſi conſidérable de l'argent que ſon prédéceſſeur avoit amaſſé. 1513.

La mort de Jule, & l'exaltation de Leon ne rendoient pas la paix à l'Italie ; au contraire, les choſes paroiſſoient plus diſpoſées à la Guerre. L'Empereur étoit fort éloigné de conſentir à la reſtitution de Verone, qu'il regardoit comme la Porte de l'Italie, ni d'accepter l'accord projetté à Milan, quoique la Trêve eût été prorogée juſqu'à la fin d'Avril. Fatigué même des inſtances que les Ambaſſadeurs du Roy Catholique lui faiſoient ſur ce ſujet, il dit au Comte de Carriati, qu'il méritoit mieux le nom d'Ambaſſadeur des Venitiens, que celui de Miniſtre du Roy d'Arragon.

XXVII. Tréve entre les Rois de France & d'Arragon.

Cette diſpoſition de l'Empereur fut encore fortifiée par la Tréve d'un an, que Louis XII. & le Roy Catholique conclurent pour leurs Etats ſitués au-delà des Alpes. Ce Traité mettoit le premier en état de recommencer la Guerre dans le Milanès. Ferdinand avoit toujours été fort éloigné de la faire avec les François près de frontieres d'Eſpagne ; parce que ſes finances n'étant pas fort conſidérables, il étoit obligé d'employer les forces des Seigneurs & des Peuples de ce Royaume, ce qui le mettoit dans une eſpece de dépendance à leur égard en tems de Guerre ; d'ailleurs, ces ſecours étoient toujours tardifs : mais il avoit alors d'autres raiſons pour ſouhaiter la paix : elle lui étoit néceſſaire pour affermir la conquête de la Navarre ; il ſe voyoit d'un autre côté réduit par la mort de ſa premiere femme à la ſimple Regence de Caſtille. Son autorité étoit chancelante dans ce Royaume, ſurtout pendant la Guerre, comme il venoit de l'expérimenter tout recemment, lorſqu'il s'étoit agi de défendre la Navarre ; car quoiqu'il y eût réuſſi, il n'avoit pas laiſſé de courir de grands riſques par la lenteur des ſecours Caſtillans. Toutes ces raiſons l'engagerent à conſentir à la Tréve : il ne ſçavoit pas encore la mort de Jule II. quand il la conclut ; mais il n'ignoroit pas l'Election de Leon X. lorſqu'on fit publier cette Tréve.

1513. Les raiſons du Roy Catholique pour juſtifier une démarche ſi peu attendue, furent, que le Pape & les Venitiens n'avoient pas rempli à ſon égard les conditions de la Ligue, par le refus qu'ils avoient fait depuis la Bataille de Ravenne, de fournir les quarante mille Ducats qu'ils étoient tenus de lui payer tous les mois, tant que le Roy de France auroit encore des Places en Italie: Que lui ſeul avoit travaillé pour l'intérêt commun des Alliés, ſans penſer au ſien; puiſqu'il n'avoit retiré aucun avantage de la Victoire, & que ſes Etats d'Italie n'étoient pas augmentés depuis la guerre: Que le Pape n'en avoit pas uſé de même; qu'il s'étoit emparé de Parme, de Plaiſance & de Reggio; & que ſa paſſion pour la Conquête de Ferrare, avoit empêché la réduction des Places du Milanès, & de la Lanterne de Génes: Qu'il avoit fait tous ſes efforts pour accorder l'Empereur avec les Venitiens; mais que le Pape aveuglé par ſon intérêt particulier, avoit inconſidérément exclus les Venitiens de la Ligue: Que ſes Ambaſſadeurs avoient fait une faute à la concluſion de la nouvelle Ligue de Rome, en le laiſſant nommer contre ſon intention dans l'Article qui contenoit cette excluſion des Venitiens, lui dont il n'étoit fait aucune mention dans tout le reſte du même Traité: Que les Venitiens n'avoient pas répondu à l'opinion qu'on avoit de leur prudence, ayant manqué de faire la Paix, par leur obſtination à garder Vicence: Qu'il ne pouvoit pas entretenir une Armée en Italie ſans les Subſides promis, & qu'il étoit au-deſſus de ſes forces de porter ſeul tout le poids de la guerre, au-delà des Monts, comme les autres Alliés le voudroient, dans la vûe de le conſumer: Que le Pape n'avoit pas diſſimulé l'envie qu'il avoit de lui enlever le Royaume de Naples: Que néanmoins tous ces ſujets de mécontentement ne lui feroient pas abandonner l'Egliſe, ni ſes autres Alliés d'Italie, lorſqu'ils en uſeroient à ſon égard comme il en uſoit au leur; & qu'il comptoit que les réflexions que leur feroit naître la Tréve qu'il venoit de ſigner, les détermineroient à prendre avec lui de meſures juſtes & convenable pour la défenſe commune.

Le Roy d'Arragon comprit l'Empereur & le Roy d'Angleterre dans la Tréve, quoiqu'il n'eût aucun pouvoir ni de l'un ni de l'autre, & qu'il ne leur en eût même rien communiqué; mais ce qui fut ridicule, c'eſt que dans le même tems qu'on publioit

publioit ce Traité dans toute l'Eſpagne, il arriva un Courrier pour notifier à Ferdinand de la part d'Henri VIII. les grands préparatifs qui ſe faiſoient en Angleterre contre la France, & pour le ſommer d'agir en même tems du côté de l'Eſpagne comme ils en étoient convenus l'un & l'autre. 1513.

Cette Tréve répandit la conſternation en Italie parmi ceux qui n'aimoient pas les François; on ne douta pas que le Roy n'y envoyât inceſſamment une Armée, & que les Venitiens ne ſe joigniſſent à lui; l'Empereur s'obſtinant toujours à ne point faire la Paix avec eux. Il paroiſſoit difficile de réſiſter à Louis XII. L'Armée Eſpagnole, quoiqu'elle eût tiré de tems en tems quelque argent du Milanès déja fort épuiſé, ne pouvoit plus ſubſiſter. On ignoroit les intentions du nouveau Pape: A la vérité, il y avoit tout lieu de croire qu'il ſouhaitoit que les Alpes bornaſſent la domination Françoiſe; mais nouvellement placé ſur le Saint Siége, & auſſi ſurpris que les autres de cette Tréve faite dans un tems où l'on croyoit le Roy d'Arragon plus occupé de la Guerre que jamais, il flotoit dans l'incertitude. D'ailleurs il ſouffroit impatiemment, qu'on differât ſi long-tems de lui rendre Parme & Plaiſance qu'il avoit demandées avec beaucoup de vivacité. On l'avoit flaté de cette reſtitution, quoique les Alliés fuſſent dans le deſſein de conſerver ces Places au Duc de Milan; ils croyoient qu'en donnant au Pape de vaines eſpérances, ils pourroient l'engager à défendre ce Prince contre les François. Le ſecours des Suiſſes paroiſſoit le plus puiſſant & le plus certain; mais Maximilien Sforce ni les autres Alliés n'étant pas en état de leur fournir les ſommes promiſes par le Traité, on craignoit que ces ſecours ne manquaſſent, dans le tems qu'on en auroit beſoin.

XXVIII. Armée Françoiſe en Italie.

Auſſi-tôt que le Roy de France eût fait la Tréve, il réſolut d'envoyer promptement une Armée en Italie. Outre les motifs que nous avons rapportés, il y étoit encore excité par la connoiſſance qu'il avoit que les Peuples du Milanès accablés d'Impôts, fatigués des exactions des Suiſſes, ruinés par le ſéjour des Eſpagnols, à qui il avoit fallu donner beaucoup d'argent, & pouſſés à bout par la dureté de ces deux Nations, dont ils avoient reçû un plus cruel traitement que de la part des François, brûloient de rentrer ſous ſa domination. Pluſieurs Gentilshommes particuliers avoient même député, les uns vers le Roy, les autres vers

Trivulce qui avoit eu ordre de ſe rendre à Lion pour être plus à
1513. portée de l'Italie. Ces Députés le preſſoient de faire avancer ſon Armée, l'aſsûrant que dès qu'elle auroit paſſé les Alpes, on prendroit les Armes en ſa faveur. A ces promeſſes ſe joignoient les ſollicitations continuelles de Trivulce & de tous les Bannis, qui ſuivant la coutume de ceux qui ſont hors de leur Patrie, ne ceſſoient de peindre au Roy cette expédition comme très-facile, ſur-tout ſi les Venitiens s'uniſſoient à lui. Louis avoit encore d'autres raiſons pour hâter l'exécution de ſon deſſein. Il ſe flatoit d'achever la Conquête du Milanès avant qu'Henri VIII. fût en état d'attaquer la France : En effet, ce Prince ne pouvoit pas le faire ſi-tôt. L'Angleterre qui jouiſſoit depuis long-tems d'une Paix profonde, manquoit d'Armes, d'Artillerie & de preſque toutes les choſes néceſſaires à la guerre : d'ailleurs, Henri VIII. n'avoit point de Cavalerie, parce que les Anglois ne s'en ſervent jamais, & même ſon Infanterie n'étant point diſciplinée, il étoit obligé de lever beaucoup de Lanſquenets, dans le deſſein où il étoit de paſſer en France avec une puiſſante Armée ; tous ces préparatifs demandoient un tems conſidérable. Enfin Louis craignoit que les Places qui tenoient encore pour lui, ne capitulaſſent faute de vivres, ſur-tout la Lanterne de Genes, qu'on avoit tanté inutilement de rafraichir peu de jours auparavant. Le Vaiſſeau chargé de cette commiſſion, fut eſcorté juſqu'à Arbinga par trois autres Vaiſſeaux, & par un Gallion ; ayant paſſé à la faveur du vent malgré une Eſcadre Génoiſe; & pénétré juſqu'au Château, il s'étoit mis à l'Ancre ; & s'étant approché de la Lanterne il commençoit à décharger ſes munitions, lorſqu'André Doria, qui fut dans la ſuite un ſi grand Capitaine de Mer, s'étant gliſſé avec un gros Vaiſſeau, entre la Lanterne & le Bâtiment François, en coupa les cables, & vint à bout de s'en rendre maître après un combat fort opiniâtre, où il fut bleſſé au viſage.

XXIX. Ligue entre la France & les Venitiens.

Cependant Louis XII. avoit envoyé un grand nombre de Lances en Bourgogne & en Dauphiné ; & ayant réſolu de commencer promptement la guerre, il ſe hâta de faire un Traité avec les Venitiens. La négociation avoit traîné pendant pluſieurs mois, parce que l'eſpérance d'une Ligue avec l'Empereur avoit retardé la concluſion de cette premiere Alliance, & que les Venitiens avoient demandé Crémone & la

Ghiaradadda : d'ailleurs le Sénat avoit été fort partagé ſur cette affaire. Les plus accrédités propoſoient la Paix avec l'Empereur. Il étoit, diſoient-ils, plus utile à la République ſur-tout dans l'épuiſement où elle ſe trouvoit, d'éviter actuellement de grandes dépenſes & les périls de la guerre, pour être en état de profiter dans la ſuite des occaſions favorables, que de s'engager dans de nouveaux embarras, & de s'unir au Roy de France, dont ils ſçavoient par leur propre expérience que l'amitié n'étoit ni sûre ni fidéle : mais le plus grand nombre penſoit que les occaſions de rendre à la République ſa premiere ſplendeur ſeroient rares ; & que la Paix avec l'Empereur, tant qu'il garderoit Verone, n'éloigneroit ni le péril ni la crainte du péril. Il fut donc réſolu de traiter avec le Roy de France, ſans demander davantage ni Crémone ni la Ghiaradadda ; & le Traité fut conclu (*a*) à la Cour de France par le miniſtére d'André Gritti, qui n'y étoit plus regardé comme un priſonnier de guerre, mais qu'on y traitoit comme un Miniſtre de ſa République. Gritti (*b*) & Barthelemi d'Alviano furent mis en liberté, à la faveur du nouveau Traité. Il y fut ſtipulé, que les Venitiens fourniroient au Roy huit cens hommes d'Armes, quinze cens Chevaux-Legers & dix mille hommes de pié pour le ſervir contre tous ceux qui s'oppoſeroient au recouvrement d'Aſte, de Génes & du Milanès. Le Roy de ſon côté s'obligea d'aider les Venitiens à reprendre toutes les Places qu'on leur avoit enlevées en Lombardie & dans la Marche Tréviſane, en conſéquence de la Ligue de Cambray. Après la ſignature du Traité, Jean-Jacque Trivulce & Barthelemi d'Alviano ſe rendirent à Suze ; celui-ci pour aller à Veniſe par le chemin le plus sûr ; & l'autre pour aſſembler l'Armée Françoiſe compoſée de quinze cens Lances, huit cens Chevaux-Legers & quinze mille hommes d'Infanterie, ſçavoir huit mille Allemans & ſept mille François ; M. de la Trémoille devoit la commander ; le Roy l'avoit nommé ſon Lieutenant Général, pour donner plus d'éclat à cette expédition. 1513.

XXX. Démarches équivoques du Pape & des Eſpagnols à cette nouvelle.

Cependant le Roy ſollicitoit vivement le Pape de ne le point traverſer dans le recouvrement du Milanès ; il lui proteſtoit non ſeulement de borner ſes Conquêtes à ce Duché, mais en-

(*a*) A Blois le 14 de Mars.
(*b*) Il avoit été fait priſonnier à la Bataille de la Ghiaradadda.

1513. core de laiſſer toujours Sa Sainteté l'arbitre de la Paix. Leon paroiſſoit écouter favorablement les prieres du Roy, & même pour lui ôter toute méfiance, il traitoit avec lui par l'entremiſe de Julien de Médicis ſon frere; néanmoins il étoit ſuſpect au Roy pour pluſieurs raiſons; mais ſur-tout par la conduite qu'il avoit tenue avant ſon Pontificat. A la vérité il n'avoit pas été plûtôt élû qu'il lui avoit envoyé par Cintio, l'un de ſes Domeſtiques, une Lettre polie, mais conçûe en termes ſi vagues, qu'il ne paroiſſoit pas fort porté en ſa faveur. D'ailleurs il avoit conſenti que Proſper Colonne fût nommé Capitaine Général du Milanès, ce que Jule n'avoit jamais voulu permettre à cauſe de ſa haine pour les Colonnes; mais Louis XII. avoit encore de plus juſtes raiſons de s'allarmer. Leon avoit déclaré à Henri VIII. qu'il étoit dans le deſſein de maintenir la Ligue faite par Jule II. avec l'Empire, l'Eſpagne & l'Angleterre. Il avoit écrit aux Suiſſes un Bref, où il les exhortoit à défendre l'Italie; & il paroiſſoit dans la réſolution d'entretenir l'Alliance que ſon Prédéceſſeur avoit faite avec eux. Par ce Traité ils étoient obligés à la défenſe de l'Etat Eccléſiaſtique moyennant 20000 Ducats de penſion annuelle: Outre cela il n'avoit pas levé l'excommunication du Duc de Ferrare; & il différoit de lui rendre Reggio ſous divers prétextes: Il alléguoit ſur-tout pour temporiler, qu'il vouloit attendre que le Cardinal d'Eſte fut de retour à Rome; ce Prélat pour ſe dérober à la perſécution de Jule, & aux inſtances que lui faiſoit le Roy de France de ſe trouver au Concile de Piſe, s'étoit retiré dans ſon Evêché d'Agria en Hongrie: Enfin le Pape venoit de ſolliciter les Venitiens, en grand ſecret, de ſe reconcilier avec l'Empereur; cette démarche étoit directement contraire aux intentions du Roy, qui d'ailleurs avoit interprêté en mauvaiſe part un Bref, où Leon paroiſſant n'avoir d'autre motif que les devoirs de ſa Dignité, le preſſoit de ne point prendre les Armes, & de faire la Paix à des conditions raiſonnables; Louis n'auroit pu qu'approuver ce conſeil ſi le Pape avoit également preſſé le Roy d'Angleterre de laiſſer la France en repos.

Les ſoupçons du Roy étoient bien fondés; car le Pape ne ſouhaitoit rien tant que d'empêcher les François de réuſſir en Italie, ſoit qu'il crût leur établiſſement contraire à la ſûreté du Pays & à la grandeur du S. Siége, ſoit qu'il écoutât ſes reſſentimens contre

la France. Il n'avoit pas oublié l'attachement de ſon pere & de ſes ancêtres pour cette Couronne, ni les biens & les honneurs qu'ils en avoient reçus ; mais le ſouvenir de ſon éxil & de celui de ſes freres, dont Charle VIII. avoit été la cauſe, étoit plus préſent à ſon eſprit. Outre cela, le Succeſſeur de ce Prince conſtant à favoriſer le Gouvernement populaire à Florence, ou n'avoit eu que du mépris pour les Médicis, ou s'il avoit quelques fois paru leur accorder ſa protection, ce n'avoit été que pour intimider la République de Florence, afin de l'amener à ſon but, après quoi il les avoit auſſi-tôt abandonnés : Peut-être même avoit-il du reſſentiment de ſa priſe à la Bataille de Ravenne, de ſa détention à Milan, & du deſſein que le Roy avoit eu de le faire paſſer en France ; mais malgré ces deſirs de vangeance, ne ſe voyant pas aſſez fortement appuyé pour faire tête à la France, il uſoit dans ces conjonctures de beaucoup d'artifice & de diſſimulation. 1513.

A l'égard des Suiſſes, ils paroiſſoient toujours également bien diſpoſés à défendre le Milanès, & ils offroient de s'y rendre en plus grand nombre qu'auparavant, n'exigeant pour cela qu'une ſomme aſſez modique : Il n'y avoit que le Pape en état de leur donner cet argent. Le Viceroi incertain du parti qu'il devoit prendre, ne donnoit que des réponſes obſcures & équivoques : Tantôt il offroit au Pape de s'oppoſer aux François, pourvû que Sa Sainteté ſe déclarât ouvertement contre eux, joignît ſes forces aux ſiennes, & payât pour trois mois la ſolde d'une nombreuſe Infanterie : Pour faire croire que ces offres étoient ſincéres, il avoit tiré ſes Troupes du Parmeſan & du Territoire de Reggio, & les tenoit ſur la Trebia, laiſſant toujours à Tortone & à Alexandrie quelques Soldats qui y étoient en Garniſon : tantôt il diſoit que le Roy d'Eſpagne, en l'informant de la Tréve, lui avoit ordonné de ramener ſon Armée dans le Royaume de Naples, tandis que Jérome de Vic Ambaſſadeur de ce Prince auprès du Pape, tenoit un autre langage. Ce Miniſtre, en cas que le Pape voulût armer pour la défenſe du Milanès, promettoit que ſon Maître attaqueroit la France de ſon côté, nonobſtant la Tréve, ce qu'il prétendoit pouvoir faire ſans violer ſa parole. C'eſt pourquoi, pluſieurs crurent que Ferdinand, dans la crainte que perſonne n'osât ſe déclarer contre le Roy de France en Italie, après la con-

1513. cluſion de la Tréve, avoit ordonné au Viceroi de reconduire ſon Armée dans le Royaume de Naples, ſans irriter la France par de nouvelles injures, à moins que les Puiſſances d'Italie n'embraſſaſſent avec chaleur la défenſe du Milanès. Par le même motif, il marquoit au Roy de France beaucoup d'impatience pour la Paix ; il s'offroit même d'engager l'Empereur & le Roy d'Angleterre à la faire ; & il l'aſſuroit que ſon Armée ne le traverſeroit en aucune maniere dans le Milanès

XXXI. Armée de Suiſſes dans le Milanès.

Le Viceroy déterminé à partir, rappella les Garniſons d'Alexandrie & de Tortone qui étoient ſous les ordres du Marquis de Peſcaire, & en même tems il fit part de ſa réſolution à Trivulce, pour s'en faire un mérite auprès du Roy de France, comme le bruit en courut alors : mais il n'exécuta pas ce deſſein pour lors, parce que les Suiſſes ſe portant avec ardeur à la défenſe du Milanès, avoient déja envoyé cinq mille hommes de pié, & en faiſoient encore eſpérer un plus grand nombre. Il parut même qu'il avoit pris un parti tout oppoſé ; car il députa Proſper Colonne vers l'Armée des Suiſſes, pour convenir du lieu où il pourroit s'unir à eux, afin d'agir conjointement contre les François ; peut-être n'en uſoit-il ainſi que pour ne pas achever d'aigrir l'Empereur, qu'il ſçavoit être fort fâché de la Tréve ; peut-être auſſi avoit-il reçû de nouveaux ordres de ſe conformer aux volontés du Pape, qui étoit néanmoins encore auſſi irréſolu qu'auparavant. Malgré cette démarche, lorſque les Suiſſes ſe furent avancés dans le Tortoneſe, où Proſper étoit convenu qu'on iroit les joindre, Cardonne leur fit propoſer de venir le trouver ſur la Trebia. Les Suiſſes choqués de ce changement, répondirent fierement, qu'ils voyoient bien que ce n'étoit pas pour combattre qu'il les invitoit à le joindre, mais pour fuir avec moins de riſque. Qu'au reſte ſa frayeur les inquiétoit peu ; & que la jonction de ſes Troupes ou ſa fuite leur étoient indifférentes, l'appui de leur Nation ſuffiſant au Milanès contre toute la terre.

XXXII. Succès des armes Françoiſes dans ce Duché.

Cependant tout le Duché étoit déja en mouvement. Le Comte de Muſocco fils de Jean-Jacque Trivulce, s'étoit rendu maître d'Aſte, & enſuite d'Alexandrie, ſans aucune réſiſtance ; & les François partis de Suze, marchoient à grandes journées vers Milan. Maximilien Sforce qui étoit arrivé trop tard pour ſe jetter

dans Alexandrie, joignit les Suiſſes à Tortone, d'où ils allerent à Novarre. Le Viceroi leur fit dire qu'il alloit ſe retirer. Les Habitans de Milan à la nouvelle de ſa retraite, députerent vers leur Duc pour lui dire, que ſe voyant abandonnés & ſans aucune défenſe, ils étoient forcés de traiter avec les François, afin d'éviter les derniers malheurs : Il reçut leurs excuſes avec beaucoup de bonté ; & leur recommanda de pourvoir au ſalut de la Patrie en bons Citoyens ; après cela, Sacromoro Viſconti, qui faiſoit le ſiége du Château de Milan, ſe déclara pour les François, & fit entrer des vivres dans la Place. 1513.

Le Viceroi ſe retira de ſon Camp de la Trebia avec ſon Armée, qui conſiſtoit en 1200 hommes d'Armes & 8000 d'Infanterie, ne penſant qu'à ſauver ſes Troupes ; mais il reçût le jour même entre Plaiſance & Firenzuola une lettre qui le ramena ſur cette Riviere. Le Pape, à qui Parme & Plaiſance venoient d'être rendues, ayant pris la réſolution de tenter la défenſe du Milanès par le moyen des Suiſſes, en avoit informé ce Général : Pour cet effet, il donna ſecretement quarante-deux mille ducats à Jérome Moroné, Ambaſſadeur du Duc de Milan à Rome, pour les envoyer aux Suiſſes ; exigeant, ſuppoſé que la choſe vint à être ſçûe, qu'on fît paſſer cette ſomme pour le payement de la penſion de 20000 ducats qu'il avoit promiſe à leur République, & de 22000 autres que trois Cantons prétendoient leur être dûs par Jule II. & dont ce Pape n'avoit jamais voulu entendre parler.

Le retour du Viceroi ſur la Trebia, & le bruit de la marche d'une nouvelle Armée de Suiſſes, firent repentir les Milanois de s'être déclaré avec précipitation, & furent cauſe qu'ils promirent à Maximilien Sforce de lui ouvrir leurs Portes, auſſi-tôt que les Eſpagnols & les Suiſſes unis enſemble tiendroient la Campagne. Le Viceroi, qui avoit dans ſes Troupes Proſper Colonne, promettoit de les joindre bien-tôt ; il avoit même jetté un Pont ſur le Po dans ces vûes, & il étoit ſur le point de le paſſer : mais il différoit toujours, parce que ſon principal objet étant la conſervation de ſon Armée, il ne vouloit agir que ſelon les occurrences, & que d'ailleurs il y avoit du danger à ſe mettre entre les François & l'Armée Venitienne, qui ayant déja occupé Crémone, avoit établi un Pont ſur le Po à la Cava, & n'étoit pas loin de lui.

1513. Cependant Barthelemi d'Alviane s'étoit rendu de Suze à Veniſe par un grand détour. Après s'être diſculpé de la défaite de Vaïla au dépens du Comte de Pitigliano, qui ne vivoit plus, il releva beaucoup les avantages de la Guerre préſente. Le Sénat le fit Capitaine Général, avec l'autorité & les appointemens qu'avoit eu Pitigliano : d'Alviano par un de ces jeux ordinaires à la fortune, obtint cet honneur le même jour qu'il avoit été fait priſonnier quatre ans auparavant. Il alla ſe mettre auſſi-tôt à la tête de l'Armée, qui s'aſſembloit à San-Bonifacio dans le Veronèſe; il avoit avec lui Théodore Trivulce, qui avoit le Titre de *Lieutenant du Roy de France*. Il la fit avancer avec une extrême diligence juſqu'aux Portes de Verone, où il y avoit une intrigue formée pour le recevoir : mais le lendemain 500 Lanſquenets s'y étant jettés par l'Adige, la conjuration fut découverte ; ainſi n'eſpérant plus d'y entrer, il réſolut, contre l'avis du Provéditeur, de marcher vers le Po, pour donner de l'inquiétude aux Eſpagnols, ou pour joindre l'Armée Françoiſe, ſelon l'occaſion ; & il ne fit ſçavoir cette réſolution à Veniſe, qu'un jour après ſon départ de Verone. Il étoit perſuadé que l'événement de cette Guerre ſuivroit le ſort du Milanès, que toutes les conquêtes que les Venitiens pourroient faire, ſeroient peu durables, ſi les François ne recouvroient pas ce Duché ; & qu'ainſi le point déciſif étoit de les aider à s'en rendre Maîtres. Mais il craignoit que le Sénat n'improuvât cette réſolution, n'ignorant pas que ce corps vouloit qu'on entamât la guerre par la priſe de Verone & de Breſſe, & que quelques-uns des Officiers Généraux de l'Armée étoient d'avis de ne paſſer le Minzo, qu'après qu'on auroit eû nouvelle des progrès de l'Armée Françoiſe ; ils diſoient même que ſi l'on recevoit un échec, la retraite ſeroit difficile, parce qu'on auroit à percer le Veroneſe & le Mantouan, deux Pays, dont l'un étoit ſujet, & l'autre mouvant de l'Empire.

Valeggio & la Ville de Peſchiera ſe rendirent à d'Alviano, qui les effraya par ſes menaces ; le Commandant de la Citadelle la lui livra auſſi, moyennant une ſomme peu conſidérable qu'il partagea avec la Garniſon qui étoit Allemande. Dans le même tems, quelques-uns des plus accrédités d'entre les Montagnards, ſuivis d'une grande troupe de Payſans, s'emparerent de la Ville de Breſſe pour les Venitiens. Les Breſſans députe-

rent

rent d'abord vers d'Alviane, pour le prier de ſe rendre dans leur Ville, afin de réduire la Citadelle, où il y avoit Garniſon Eſpagnole ; le Provéditeur joignit ſes inſtances à leurs ſollicitations, mais d'Alviane uniquement attentif à pourſuivre ſon projet, refuſa conſtamment d'y mener ſes Troupes. 1513.

Il ſe rendit enſuite aux Portes de Crémone ; Galeas Palavicino, qui avoit lié une intelligence avec quelques Habitans, y entroit alors au nom du Roy de France : mais le Général Venitien bien éloigné de partager la gloire de cette Conquête, tomba ſur les Troupes de Palavicino qu'il tailla en pieces ; & ayant pénétré dans la Ville, il pilla le bagage de la Garniſon, que le Duc de Milan y tenoit au nombre de 300 Chevaux & de 500 hommes de pié, ſous les ordres de Ceſar Fieramoſca. Il ne fut pas obligé de perdre du tems devant la Citadelle ; car elle avoit toujours demeuré au pouvoir des François, & elle venoit d'être rafraîchie de vivres par Renzo de Ceré : celui-ci, retournant à Crême où il commandoit, avoit rencontré à Soreſina 200 Chevaux d'Alexandre Sforce, qu'il avoit diſſipés. Ainſi d'Alviane ne trouvant aucun obſtacle, ſe rendit à la Cava ſur le Po, où il demeura juſqu'à ce qu'on eût établi un Pont ſur ce Fleuve ; en attendant, il ſouffrit que ſes Soldats ravageaſſent les Etats du Pape ; après quoi il s'avança à Pizzighitoné. La priſe de Crémone avoit déja fait déclarer Sonzino, Lodi, & les autres Villes voiſines pour les François.

D'Alviane, avant que de partir de Crémone, avoit envoyé un détachement de l'Armée à Breſſe, ſous la conduite de Renzo de Ceré, non ſeuleument pour aſſurer la conquête de la Ville, & prendre le Château ; mais encore pour arrêter les progrès des Impériaux. Il ne s'étoit pas plûtôt éloigné de Verone, que Rocandolf Capitaine des Lanſquenets, & Frederic de Gonzague Seigneur de Bozzolo, étoient ſortis de cette Place à la tête de 600 Chevaux & de 2000 Fantaſſins, & avoient marché à S. Bonifacio, où le Général Venitien avoit laiſſé 300 Chevaux Legers & 600 hommes de pié ſous les ordres de Sigiſmond Cavalli & de Jean Forté. Ces Troupes qui étoient diſperſées dans la Campagne ſans ordre ni diſcipline, voyant venir les Ennemis, ſe réfugierent dans Cologna ; mais les Allemans ayant forcé la Place, prirent tous ces fuyards, mirent la Ville au pillage, & la brûlerent. Ils allerent enſuite

en faire autant à Soavé ; & ayant rompu le Pont que les Venitiens avoient conſtruit ſur l'Adige, ils auroient emporté Vicence avec la même facilité, ſi des Payſans ne s'y étoient promptement jettés en aſſez grand nombre. Ces ſuccès firent d'autant plus d'impreſſion, que le bruit courut qu'il arrivoit encore à Verone de nouvelle Infanterie du Tirol.

1513.

XXXIII. Réduction de Genes & du Milanès.

Dans le même tems la Ville de Genes fut attaquée du côté de la Mer par une Eſcadre Françoiſe, compoſée de neuf Galeres, & de quelques autres Bâtimens ; & du côté de la Terre, par les Fieſque & les Adorne. Une querelle ſurvenue quelque tems auparavant entre les premiers & le Doge, donna occaſion à cette expédition. Jerome fils de Jean-Louis de Fieſque, fut aſſaſſiné par Ludovic Frégoſe, & par Fregoſin freres du Doge, en ſortant du Palais. Ottobuono & Sinibaldo, freres de Jerome, indignés de ce meurtre, ſe retirerent dans leurs Terres, & s'étant ligués avec les Adorne, traiterent avec la France : Enſuite ils attaquerent Genes d'un côté à la tête de 4000 hommes de pié, tandis qu'Antoniot & Jerome Adorne freres l'inveſtirent de l'autre avec ceux des Habitans de la Côte qui ſuivoient leur parti, & les Milices levées au dépens du Roy. Le Doge n'étoit pas en état de réſiſter aux deux Factions des Fieſque & des Adorne réunies ; d'ailleurs la diligence de ceux-ci avoit prévenu les ſecours des Eſpagnols ; enfin la défaite de 1000 hommes de pié qu'il avoit placés ſur les hauteurs voiſines de Genes, acheva ſa ruine. Il prit donc le parti de s'enfuir avec Frégoſin par Mer, ayant eû à peine le tems de ſe ſauver ; & il confia la garde du Châtelet à Ludovic ſon autre frere. Les Conjurés entrerent auſſi-tôt dans Genes, où les Fieſque immolerent à leur reſſentiment Zacharie troiſiéme frere du Doge, qui avoit auſſi trempé dans le meurtre de Jerome ; il avoit été fait priſonnier dans la Montagne. On lui fit ſouffrir un genre de ſupplice affreux ; car il fut attaché à la queue d'un cheval, qui le traîna dans toute la Ville. Ce fut ainſi que Genes rentra ſous la domination du Roy de France, qui en donna le Gouvernement à Antoniot Adorne. L'Eſcadre dont nous avons parlé, mit des Munitions & des Troupes dans la Lanterne ; & ayant enſuite pillé la Specie, elle s'arrêta à Portovénéré.

Après cette Victoire, il n'y eut plus que Novare & Côme qui tinſſent encore pour Maximilien Sforce dans le Duché de

Milan ; mais tout l'honneur de cette Guerre ne regardoit que les Suiſſes, à la honte des François, des Allemans, des Eſpagnols & des Venitiens. 1513.

L'Armée Françoiſe ayant laiſſé une nombreuſe Garniſon à Alexandrie pour s'aſſurer du Pays au-delà du Pô, s'approcha de Novare. Un bonheur ſi conſtant, l'aveu que les Ennemis avoient fait de ſa ſupériorité, en ſe renfermant dans cette Place, & la peur manifeſte des Eſpagnols lui inſpiroient une juſte fierté. D'ailleurs tout ſembloit rappeller le paſſé, les François étoient devant cette même Ville de Novare, où Ludovic Sforce pere de Maximilien avoit été fait priſonnier : L'Armée étoit commandée par la Tremoille & Trivulce, qui la commandoient lorſqu'on ſe ſaiſit de ce malheureux Prince ; enfin Maximilien Sforce avoit dans ſes Troupes quelques unes de ces mêmes Compagnies Suiſſes, & une partie des mêmes Capitaines qui avoient vendu ſon Pere à Louis XII. ce qui fit que la Tremoille eût l'aſſurance d'écrire au Roy, qu'il comptoit lui livrer Maximilien dans le même endroit où il avoit pris Ludovic.

Les Aſſiégeans foudroyerent la Ville avec beaucoup de furie ; mais ils choiſirent un poſte peu propre à une attaque. Les Suiſſes en parurent ſi peu allarmés qu'ils ne voulurent jamais ſouffrir qu'on fermât la porte de la Ville qui regardoit le Camp. A peine la brêche fut-elle ouverte que les François donnerent fierement l'Aſſaut ; mais on le ſoutint avec tant de valeur, qu'ils furent obligés de ſe retirer. Les Généraux ayant eû avis que le même jour il étoit entré un renfort de Suiſſes dans Novare & qu'on y attendoit encore (a) Hautrocher Capitaine de grande réputation avec un plus grand nombre de Troupes, ne crurent pas pouvoir l'emporter ; c'eſt pourquoi ils s'en éloignerent de deux milles le lendemain, comptant moins déſormais ſur l'effort de leurs armes, que ſur les déſordres qu'ils eſpéroient que le défaut d'argent feroit naître parmi les Ennemis.

XXXIV. Défaite de l'Armée Françoiſe *à Novare* par les Suiſſes.

Mais le courage & l'ardeur de Mottin l'un des Capitaines Suiſſes fit perdre cette eſpérance aux François. Il aſſembla les Soldats dans la grande Place de Novarre, & les exhorta par un diſcours vif & preſſant à marcher au Camp des Ennemis

(a) Il eſt appellé *Altoſaſſo* dans l'Italien.

1513. ſans attendre Hautrocher qui devoit arriver le lendemain, & à ne pas laiſſer partager à ces Troupes l'honneur d'une Victoire, qu'ils pouvoient s'aſsûrer tout entier. Il leur repréſenta pour les animer davantage, que les actions récentes faiſant toujours oublier ce qui les précédoit, on n'attribueroit la Victoire qu'aux nouveaux venus : » C'eſt, diſoit-il, la difficul-» té même & le péril de l'entrepriſe qui la feront réuſſir. » Car rien n'épouvante & ne déconcerte plus les hommes » que la ſurpriſe. Les Ennemis ſont actuellement dans la ſé-» curité ; ils ne ſoupçonnent pas ſeulement que nous puiſ-» ſions avoir deſſein de marcher contre eux : Leur Armée » eſt encore en déſordre & ſans défenſe dans ſon nouveau » Camp. Vous ſçavez tous que leurs Troupes n'oſoient » combattre autrefois, ſi elles n'étoient appuyées de notre » Infanterie : J'avoue que depuis quelques années elles ont eu » cette aſſurance ; mais ce n'a jamais été contre nous : Quelle » ſera donc leur épouvante quand ils verront fondre ſur eux » avec furie ces mêmes hommes qui faiſoient autrefois tou-» te la force & la sûreté de leurs Armées. Vous ne devés » craindre ni leur Cavalerie ni leurs Canons. Vous ſçavez » par expérience qu'ils ne comptent pas beaucoup eux-mê-» mes ſur ces avantages, lorſqu'il s'agit de nous les oppo-» ſer ; Gaſton de Foix, ce Capitaine ſi intrépide, ne nous » laiſſa-t'il pas toujours les maîtres de la Plaine, il y a deux ans, » lorſque nous vînmes juſqu'aux Portes de Milan ; nous n'a-» vions pourtant alors que nos Piques pour toutes Armes, » & ce Général avoit un grand nombre de Lances & beau-» coup d'Artillerie.

» Je n'ignore pas qu'il y a des Lanſquenets dans l'Armée » ennemie, & c'eſt ce qui redouble encore mon ardeur : Cette » circonſtance n'eſt pour nous qu'un avantage de plus. Elle » nous offre l'occaſion de montrer à ce Roy, qui par ava-» rice & par ingratitude, a mépriſé nos ſervices & notre » ſang, qu'il n'a jamais commis de faute plus préjudiciable » à ſes intérêts : Elle nous met encore à portée d'appren-» dre aux Allemans qui ſe ſont flatés que, pour nous ôter » les moyens de ſubſiſter, ils n'avoient qu'à offrir leurs ſervi-» ces ; de leur apprendre, dis-je, qu'ils ne ſont pas compara-» bles aux Suiſſes ; que s'ils parlent la même Langue, & obſer-

» vent la même diſcipline, ils ne ſont ni ſi intrépides, ni ſi fer-
» mes dans l'action : il faut nous rendre maîtres de l'Artillerie 1513.
» Françoiſe ; & j'avoue qu'il y a quelque péril : mais il n'eſt pas ſi
» conſidérable, puiſqu'elle eſt encore ſans défenſe. L'impétuoſité
» de notre attaque, & les ténébres de la nuit favoriſeront la réuſ-
» ſite de ce deſſein. Jettons-nous donc bruſquement d'abord
» ſur l'endroit où elle eſt gardée. Elle ne pourra nous arrêter,
» que quelques inſtans ; & ce tems ſi court ne ſera pas même
» employé tout entier contre nous ; la ſurpriſe, le trouble &
» le déſordre des Ennemis leur en feront perdre une partie.
» C'eſt le ſeul obſtacle que nous ayons à ſurmonter, tout le
» reſte eſt facile. La Cavalerie Françoiſe n'oſera ſe jetter dans
» nos Piques ; & cette lâche Infanterie Françoiſe & Gaſcone
» n'aura jamais l'aſſurance de ſe mêler dans nos Bataillons.
» Voilà, chers Compagnons, une belle occaſion de montrer
» du courage & de la prudence. La gloire de notre Nation
» eſt venue au point, que nous ne pouvons en augmenter l'é-
» clat, que par des actions extraordinaires. Enfin ſouvenez-
» vous que nous ſommes à Novare ; que c'eſt-là que nous
» nous ſommes deshonorés par une indigne perfidie envers
» le malheureux Ludovic, & qu'il faut effacer cette infamie :
» Marchons donc avec le ſecours de Dieu, qui ne peut nous man-
» quer contre des Impies & des Ennemis de ſon Nom. Volons à
» la Victoire : Elle eſt ſûre & facile, s'il nous reſte encore le
» moindre courage. La gloire en égalera le péril ; & la ſupériorité
» des Ennemis ne ſervira qu'à nous procurer un plus riche
» butin.

A ce diſcours de Mottin, toute l'Armée jetta de grand cris, & chacun témoigna en levant les mains au Ciel qu'il étoit de ſon avis. Il ordonna aux Soldats d'aller manger & prendre du repos, pour être prêts à ſe mettre en bataille au premier bruit du Tambour. Jamais la Nation Helvétique ne forma d'entrepriſe plus fiere ni plus hardie. Une poignée de Soldats ſans Cavalerie, & ſans Canon, alloit choquer une Armée nombreuſe, abondamment pourvûe de l'une & de l'autre ; le courage ſeul & non la néceſſité les animoit à cette action de vigueur ; car la Ville de Novare n'avoit plus rien à craindre, & il devoit leur arriver le lendemain un renfort conſidérable : Ainſi ils aimerent mieux combattre avec plus de péril & de

gloire, que d'attendre des ſecours, qui auroient diminué l'un & l'autre.

1513. Ils ſortirent donc de Novare après minuit, le ſix de Juin, au nombre de dix mille hommes : Sept mille furent deſtinés à attaquer l'Artillerie qui étoit gardée par l'Infanterie Allemande ; le reſte eût ordre d'arrêter la Gendarmerie avec leurs Piques. Le peu de tems qu'avoient eû les François, ne leur avoit pas permis de fortifier leur Camp ; d'ailleurs ils ne ſoupçonnoient pas ſeulement qu'on dût ſonger à les attaquer : Ainſi au premier avis qu'ils eûrent par les Sentinelles, de la marche des Ennemis, une attaque ſi prompte & ſi peu attendue dans l'obſcurité de la nuit, jetta le trouble & la terreur dans le Camp. Néanmoins les Gendarmes formerent promptement leurs Eſcadrons ; l'Infanterie Allemande ne fut pas long-tems à ſe mettre en Bataille, auſſi-bien que le reſte des Gens de pié : Déja l'Artillerie foudroyant les Suiſſes qui l'attaquoient, en faiſoit un carnage affreux, ce qu'on jugeoit plûtôt par les cris des bleſſés qu'autrement, à cauſe des ténébres où l'on étoit. Mais ces braves Soldats ſans s'effrayer de la mort de leurs Compagnons & ſans rompre les rangs, alloient toujours en avant avec intrépidité. Enfin, lorſqu'ils ſe furent approchés de l'Artillerie, le choc devint terrible entr'eux & l'Infanterie Allemande ; le deſir de la gloire & encore plus la haine les rendant furieux de part & d'autre. Alors on vit à la faveur du jour naiſſant, toutes les viciſſitudes & les horreurs d'un combat égal & opiniâtre ; les uns plioient & bien-tôt rétablis enfonçoient les rangs, qui les avoient vû reculer. On s'avançoit de part & d'autre, on cédoit, on gagnoit du terrain, & les deux partis faiſoient les derniers efforts pour réſiſter à la furie de l'Ennemi ; on ne voyoit dans tous les rangs que des morts & du ſang ; les Capitaines devenus Soldats combattoient ; & reprenant le commandement s'empreſſoient de pourvoir à tout ; ranimant les Soldats, donnant des ordres, ſoutenant les rangs trop preſſés & rétabliſſant ceux que la force obligeoit de plier. Cependant la Cavalerie demeuroit dans l'inaction ; & toute l'autorité, les priéres, les menaces de la Tremoille & de Trivulce, ne purent engager les Gendarmes épouvantés à fondre ſur les Suiſſes, qu'ils avoient en tête, & qui ſe contentoient de les empêcher d'aller au ſecours de l'Infanterie. Enfin les Suiſſes l'emporterent. Maîtres de l'Artillerie, ils

la tournent contre les François, & achevent de les mettre en déroute. La fuite de l'Infanterie entraîna celle des Gendarmes, qui ne donnerent dans cette occaſion aucun ſigne de courage. (*a*) Robert de la Marck fut le ſeul, à qui la tendreſſe paternelle fit faire une action de valeur: Voyant (*b*) Fleuranges & (*c*) Jamets ſes Fils, Capitaines dans l'Infanterie Allemande, bleſſés & portés par terre, il entreprit de les ſauver quelque choſe qu'il lui en coutât; & pénétrant à la tête d'un Eſcadron, parmi les Suiſſes, que ſon courage ſurprit, il fut aſſez heureux pour dégager ſes deux Fils (*d*). 1513.

Le Combat dura prés de deux heures, & fut trés-ſanglant de part & d'autre. Il y périt environ quinze cens Suiſſes, & entr'autres le brave Mottin fut tué d'un coup de Pique dans la gorge. Du côté des François, le nombre des morts fut beaucoup plus grand; quelques-uns font monter leur perte à dix mille hommes. La plus grande partie des Allemans mourut les armes à la main, au lieu que preſque toute l'Infanterie Françoiſe & Gaſcone fût maſſacrée en fuyant. La Cavalerie échappa à la furie des Suiſſes, qui ne purent la pourſuivre; il n'y a point de doute qu'ils ne l'euſſent facilement diſſipée s'ils avoient eu des Chevaux; car elle fit ſa retraite dans un extrême déſordre. Tout le Bagage, vingt-deux groſſes Pieces d'artillerie, & tous les Chevaux deſtinés à la ſervir, furent le prix de la Victoire. Les Suiſſes rentrerent le jour-même comme en triomphe à Novarre. Cette Action fit grand bruit dans l'Europe; & on alla juſqu'à ſoutenir que la hardieſſe de l'entrepriſe, le mépris marqué de la mort, l'extrême valeur des Suiſſes dans la mêlée, & le bonheur de leurs armes étoient bien audeſſus des plus grands efforts de la valeur Greque & Romaine.

Les Vaincus ſe réfugierent en Piémont, d'où ils repaſſerent auſſi-tôt les Alpes, malgré tous les efforts de Trivulce; après leur défaite, toutes les Villes du Milanès, qui s'étoient

(*a*) Robert II. du Nom, Duc de Bouillon. Il étoit Fils de Robert I. auſſi Duc de Bouillon, tué au Siége d'Yvoy en 1489. & de Jeanne de Marlay. Il épouſa Catherine de Croy, Fille de Philippe Comte de Chimay, Chevalier de la Toiſon d'or, & mourut en 1535.

(*b*) Robert de la Marck III. du Nom, Seigneur de Fleuranges & Duc de Bouillon après ſon Pere. Il épouſa Guillemette de Sarbruk, Comteſſe de Braine; & fut Maréchal de France.

(*c*) Guillaume de la Marck, Seigneur de Jamets, mort en 1529. ſans poſtérité.

(*d*) L'aîné avoit 46 bleſſures.

1513. données à eux, obtinrent leur pardon moyennant de groſſes ſommes d'argent. Milan paya 200000 Ducats, & les autres Villes furent taxées ſuivant leurs facultés. Il étoit bien juſte que les Suiſſes qui avoient acheté la Victoire au prix de leur ſang, en retiraſſent le fruit auſſi-bien que la gloire. Ils eurent donc tout l'argent qui fut donné par les Peuples. Enſuite voulant profiter de tous les avantages que pouvoit leur procurer la Victoire, ils entrerent dans le Marquiſat de Montferrat & en Piémont, où l'on avoit donné retraite à l'Armée Françoiſe; ils y firent un butin immenſe, pillant ou faiſant contribuer les Peuples, ſans attenter à la vie, ni à l'honneur de perſonne.

Les Eſpagnols ne laiſſerent pas de mettre à profit cette Victoire, quoiqu'ils n'y euſſent contribué en aucune maniere. Janus & Octavian Frégoſe allerent trouver Cardonne; le premier vouloit être rétabli dans la dignité de Doge, & l'autre la demandoit pour lui-même. Le Viceroy préféra Octavian, pour qui le Pape s'intéreſſoit beaucoup à cauſe de leur ancienne amitié, & de la promeſſe qu'il en tira de lui payer 50000 Ducats, quand il ſeroit établi à Génes. On lui donna donc 3000 Hommes de pié ſous les ordres du Marquis de Peſcaire, & le Viceroy s'avança avec le reſte de l'Armée à Chieſteggio, pour le ſoutenir, faiſant courir le bruit qu'il paſſeroit outre ſi la choſe étoit néceſſaire; mais il n'en fut pas beſoin: Car auſſi-tôt que le Marquis & Octavian ſe préſenterent devant Génes, les Adorne n'étant pas aſſez forts pour réſiſter, ſe retirerent, & Octavian fut élû Doge. Ainſi dans l'eſpace d'un an, cette Ville obéit ſucceſſivement aux François, à Janus, aux Adorne, & à Octavian.

XXXV. Continuation de la Guerre.

D'Alviane ayant appris la défaite de l'Armée Françoiſe, & craignant que les Eſpagnols ne vinſſent fondre ſur lui, ſe retira à Pontevico. Delà, laiſſant Renzo de Ceré dans Crême, & abandonnant Breſſe, parce qu'en y laiſſant des Troupes il auroit trop affoibli ſon Armée, qui n'étoit plus que de 600 hommes d'Armes, 1000 Chevaux-Legers, & 5000 Hommes de pié, il ſe rendit à la Tomba près de l'Adige. Il marcha avec tant de précipitation & d'épouvante, ne s'arrêtant que quand la néceſſité l'obligeoit de faire rafraîchir ſes Troupes, qu'il laiſſa en chemin quelques pieces d'artillerie qui ne pouvoient

voient le ſuivre. Ainſi la moindre Troupe qui l'eût attaqué, n'auroit pas manqué à le défaire. Sa crainte ceſſa quand il vit qu'il n'étoit pas pourſuivi ; & il s'arrêta à la Tomba. 1513.

Il eut ſoin de faire porter à Padoue & à Treviſe le plus de vivres qu'on pût trouver dans le Veroneſe ; & en même-tems il envoya Jean-Paul Baglioné à Legnago avec 60 hommes d'Armes & douze cens hommes d'Infanterie. Baglioné fut reçu d'abord par les Habitans de la Ville, où il n'y avoit point de Garniſon : il fit dreſſer enſuite une batterie dans la grande Place contre le Château, qui étoit gardé par 150 hommes d'Infanterie partie Eſpagnols, partie Allemans ; après quoi il donna l'aſſaut ; on ne ſçait ſi l'on en doit attribuer le ſuccès à la Fortune ou à la valeur. Pendant l'action, quelques feux d'artifices jettés par les Aſſiégeans, tomberent ſur la Poudre à canon qui fit ſauter une partie du Château : Dans le déſordre de l'incendie, les Aſſiégeans ſe jetterent dans la Place, les uns par la brêche, les autres par eſcalade ; le Commandant Eſpagnol fut pris, & ceux de la Garniſon qui n'avoient pas péri dans la premiere chaleur du combat, furent faits priſonniers.

Après la priſe de Legnago, le Général Venitien jetta un Pont ſur l'Adige, & il s'avanca enſuite au Village de San-Giovanni à quatre milles de Verone, comptant ſur quelques habitans de cette Ville, qui lui avoient promis de ſe révolter contre les Imperiaux. Il s'approcha le lendemain matin de la Porte de San-Maſſimo, & pointa du Canon contre le Baſtion de cette Porte & contre la muraille, qui y eſt contigue, en attendant qu'on prît les Armes en ſa faveur dans la Ville. La batterie ayant abattu environ dix ou douze toiſes du mur, & fait écrouler le Baſtion de maniere que ſes ruines formoient un bon retranchement devant la Porte, on donna un terrible aſſaut. Mais la Place fut vigoureuſement défenduë par trois cens Chevaux & trois mille Lanſquenets commandés par Roccandolf Officier de réputation. Il y avoit beaucoup à deſcendre de deſſus la brêche dans la Place : d'ailleurs les Habitans ne faiſoient aucun mouvement en faveur des Venitiens ; c'eſt pourquoi d'Alviane déſeſpérant d'emporter Verone, fit ſonner la Retraite. Il avoit même commencé à retirer ſon Canon, lorſque tout d'un coup il chan-

1513. gea de deſſein, ſur un avis, qui lui vint, dit-on, de la part des Habitans, & il recommença l'Aſſaut avec plus de furie qu'auparavant. Mais trouvant toujours une égale réſiſtance de la part des Ennemis, & la même froideur dans ceux qui l'avoient rappellé, il retira ſon Artillerie avec une extrême diligence, & revint au poſte qu'il avoit quitté le matin: cette attaque lui couta plus de deux cens hommes, & entre autres Thomas Fabro de Ravenne, Officier d'Infanterie. Si d'Alviane ne réuſſit pas, du moins il fit parler avantageuſement de ſon activité dans toute l'Italie, & l'on étoit ſurpris qu'il eût fait en un jour, ce qui en coute ordinairement trois ou quatre aux autres Capitaines. Enſuite il ravagea le Territoire de Vérone, dans la vûe de forcer les Habitans à traiter avec lui. Cependant l'Armée Eſpagnole s'approchoit. Le Viceroi ayant appris la perte de Legnago, & n'étant plus arrêté par l'affaire de Génes, réſolut de voler au ſecours de l'Empereur. Il paſſa le Pô à la Stradella; les Villes de Bergame & de Breſſe ſe rendirent d'abord, & Peſchiera ſuivit leur exemple. Il forma le ſiége de la Citadelle de cette Place, défendue par une Garniſon de 250 hommes: on croyoit communément qu'elle pouvoit ſe défendre quelques jours, mais il la força d'abord; & le Provéditeur fut fait priſonnier, avec tous les Soldats qui n'avoient pas été tués à l'aſſaut.

A l'approche des Eſpagnols, d'Alviane ſe retira à Alberé au-delà de l'Adige; & pour augmenter ſon Armée, il y fit venir de l'Infanterie du Poleſine de Rovigo, & rappella la Garniſon de Legnago. Quelques tems après, les Venitiens ayant appris la jonction du Viceroy avec les Allemans, & la perte de Legnago, & inſtruits que l'Ennemi marchoit à Montagnana, ils réſolurent de ſe réduire à la défenſe de Padoue & de Treviſe, les ſeules Places qui leur reſtoient en ces quartiers, & donnerent ordre à leur Armée de s'y retirer; ainſi 200 hommes d'Armes, 300 Chevaux-Legers & 2000 hommes de pié, ſe rendirent à Treviſe ſous le commandement de Jean-Paul Baglioné, qui avoit avec lui Malateſta de Sogliano & le Chevalier Della Volpé. D'Alviane partit avec le reſte pour ſe jetter dans Padoue. Il mit dabord tous ſes ſoins à faire fortifier cette Place, à réparer les

Baſtions & à perfectionner les ouvrages qui n'étoient pas achevés : enſuite afin d'empêcher les Ennemis de s'en approcher, il fit ruiner toutes les maiſons & couper tous les arbres à trois milles aux environs ; ainſi tout étant découvert, ils ſe ſeroient expoſés à beaucoup de danger ; outre qu'ils auroient eu beſoin d'un nombre infini de Pionniers pour tenter les approches de la Place. 1513.

XXXVI. Leon X. s'efforce de regagner le Roy de France.

Cependant le Pape travailloit avec ardeur à étouffer la diviſion que le Concile de Piſe avoit fait naître dans l'Egliſe. Cette affaire dépendoit abſolument du Roy de France ; c'eſt pourquoi Leon employa toute ſon adreſſe pour tâcher de l'appaiſer. Il le fit aſsûrer que le bruit qui s'étoit répandu qu'il avoit envoyé de l'argent aux Suiſſes, étoit faux : qu'il ne ſoûpiroit qu'après une Paix générale, & n'avoit d'autre deſſein que de ſe montrer le Pere commun de tous les Princes Chrétiens : que ſans les diſſentions de la France avec l'Egliſe, il ſuivroit avec joie l'inclination qu'il avoit à rechercher l'amitié du Roy, & que la violence qu'il étoit obligé de ſe faire dans cette occaſion lui étoit très-douloureuſe : mais que pour l'honneur du S. Siége & de ſa propre dignité, il ne pouvoit communiquer avec lui, qu'après ſa réconciliation, & lorſque cette démarche lui permettroit de le traiter en *Roi Très-Chrétien*, & en *Fils aîné de l'Egliſe*.

Louis ne ſouhaitoit rien tant pour ſes propres intérêts, que la réunion de la France à l'Egliſe. Les Peuples, toute la Cour la demandoient avec inſtance, & la Reine l'en ſollicitoit ſans ceſſe : d'ailleurs il ſentoit bien qu'il ne pouvoit traiter avec le Pape qu'après avoir obtenu l'abſolution des Cenſures : ainſi il le crut ſur ſa parole, ou fit ſemblant de le croire ; & il lui envoya l'Évêque de Marſeille pour cette négociation. Dès que cet Ambaſſadeur fut arrivé à Rome, le Pape fit rendre par le Concile un Decret qui permit aux Evêques de France & aux autres Prélats, que Jule II. avoit traités comme Schiſmatiques, de faire purger dans tout le mois de Novembre prochain, le Decret de contumace porté contr'eux.

XXXVII. Retour de Ste. Croix & de San-Severino à Rome.

Dans la même Seſſion, il fut fait lecture d'un écrit ſigné de la main de Bernardin Carvajal & de Frederic de San-Severino, où ſans prendre la qualité de Cardinaux, ils approuvoient tout ce qui avoit été fait dans le Concile de Latran, pro-

mettant d'y adhérer & d'obéir au Pape ; ainſi ils reconnu-
1513. rent par cet Acte que leur dépoſition étoit légitime, puiſqu'elle avoit été confirmée par ce Concile, du vivant de Jule qui l'avoit prononcée. On avoit déja parlé de leur rendre la Pourpre ; mais les Ambaſſadeurs de l'Empereur, du Roy d'Arragon, & les Cardinaux de Sion & d'Yorck s'y étoient fortement oppoſé. Ils diſoient que pardonner aux Auteurs d'un ſi grand ſcandale, c'étoit bleſſer la Majeſté du S. Siége, & donner un dangereux exemple. Outre cela, ils s'appuyoient encore de la fermeté de Jule, qui par la ſeule conſidération du bien public, les avoit pourſuivis juſqu'à la mort. Le Pape penchoit vers la douceur, jugeant qu'il lui ſeroit plus facile d'effacer la mémoire du Concile de Piſe par la clémence, que par la rigueur : D'ailleurs il étoit bien aiſe d'adoucir par ce moyen, le Roy de France, qui ſollicitoit vivement en faveur de ces deux Cardinaux : enfin il n'étoit retenu par aucune haine particuliere contr'eux, & l'injure ne le regardoit pas perſonnellement ; au contraire Frederic de San-Severino avoit toujours été lié d'amitié avec les freres de Leon, & avec lui-même : c'eſt pourquoi ne voulant prendre conſeil de perſonne, il fit lire dans le Concile l'acte de ſoumiſſion de Bernardin & de Frederic, & il marqua enſuite le jour de leur réhabilitation, qui ſe fit ainſi.

Ils entrerent pendant la nuit ſecretement dans Rome, ſans aucunes marques de la dignité de Cardinal. Le lendemain matin, avant que de ſe préſenter devant le Pape, qui tenoit le Conſiſtoire où les Cardinaux de Sion & d'Yorck n'avoient pas voulu ſe trouver, pour ne pas aſſiſter à cette cérémonie, ils parurent dans le Palais du Vatican, vêtus en ſimples Prêtres avec la Barette noire. Le peuple étoit accouru en foule, pour les voir ; & tout le monde étoit perſuadé qu'une humiliation ſi publique, devoit être bien ſenſible à Carvajal & à San-Severino, dont l'orgueil étoit égal. Etant entrés au Conſiſtoire, ils ſe mirent à genoux, & demanderent pardon au Pape & aux Cardinaux, avec beaucoup de ſoumiſſion. Enſuite ils déclarerent qu'ils approuvoient tout ce qui avoit été fait par le Pape Jule, & nommément leur dépoſition ; après quoi ils ratifierent l'élection de Leon X. condamnant à haute voix le Conciliabule de Piſe, comme Schiſmatique & déteſtable. Dès qu'on eut dreſſé un Acte autentique de leur déclara-

tion, & qu'ils l'eurent ſigné, ils ſe leverent, firent la révérence, & allerent embraſſer tous les Cardinaux, qui ne quitterent pas leurs ſiéges; s'étant enſuite revêtus de la Pourpre, ils reprirent la place qu'ils occupoient avant leur dépoſition. Cet Acte les remit bien en poſſeſſion de la dignité de Cardinal, mais il ne leur rendit pas leurs bénéfices qu'on avoit conféré à d'autres. 1513.

XXXVIII. Le Pape veut reconcilier l'Empereur & les Venitiens.

Cette condeſcendance du Pape ne contenta qu'en partie le Roy, d'ailleurs mécontent de ce que Leon s'efforçoit de faire la Paix entre l'Empereur & les Venitiens; la choſe ne paroiſſoit pas difficile, après ce qui étoit arrivé. L'Empereur devoit la deſirer ſelon toutes les apparences pour ſe mettre en état de recouvrer la Bourgogne en faveur de ſon petit-fils: les Venitiens ſembloient avoir encore plus de raiſons de la ſouhaiter. La déroute des François devoit les effrayer, & ils ſçavoient que Louis XII. menacé de toutes parts, étoit hors d'état de rien entreprendre en Italie de toute cette année; ils apprenoient d'ailleurs que l'Armée Eſpagnole s'approchoit de leurs frontieres, & que les Troupes de Vérone devoient la joindre: enfin leurs Troupes & ſur-tout leur Infanterie, étoient peu nombreuſes, leurs finances épuiſées; & ils avoient à ſoutenir ſeuls tout le poids de la Guerre, ſans pouvoir compter ſur le moindre ſecours prochain. Néanmoins toujours fermes & bravant le péril, ils perſiſtoient à vouloir que la reſtitution de Vicence & de Vérone, fût un des préliminaires de la Paix.

XXXIX. Suite de la Guerre.

Dans ces circonſtances l'Empereur pria le Pape de lui prêter 200 hommes d'Armes contre les Venitiens. Leon étoit peu diſpoſé à les lui accorder, afin de ne pas aigrir le Roy de France; d'ailleurs il ne croyoit pas qu'il fût de l'intérêt de l'Empereur, ni du ſien propre, de ſe rendre ſuſpect aux Venitiens pour ſi peu de choſe. Mais Maximilien inſiſtant avec vivacité, il ne voulut pas d'un autre côté lui donner lieu de croire qu'il n'avoit pas deſſein d'entretenir l'alliance contractée avec le dernier Pape. D'ailleurs il ne devoit aucun menagement aux Venitiens, dont l'Armée avoit inſulté le Parmeſan & le Plaiſantin, lorſque d'Alviane étoit dans le voiſinage de Crémone, & qui même n'avoient ſongé qu'après la retraite des François au-delà des Monts, à

1513. nommer des Ambaſſadeurs pour lui porter le compliment d'obédience ſuivant l'ancien uſage. Il envoya donc enfin ces deux cens hommes d'Armes ſous les ordres de Troïle Savelli, d'Achille Torelli, & de Mutio Colonne.

Ce ſecours tout léger qu'il étoit, cauſa beaucoup de frayeur à Veniſe. Il fut pour le Sénat comme le ſignal de ce que Leon feroit dans la ſuite pour l'Empereur, & comme une preuve certaine qu'il ſeroit inſéparable de leurs Ennemis. Ils n'abandonnerent cependant pas leur premiere réſolution; au contraire, voulant braver la fortune, ils ordonnerent au Provéditeur de la Mer, qui étoit à Corfou, de raſſembler le plus de Bâtimens qu'il pourroit, & d'aller inſulter les côtes de la Poüille. Mais refléchiſſant enſuite au danger qu'il y avoit à irriter le Roy d'Arragon.; ils révoquerent un ordre ſi imprudent. Les forces de ce Prince n'étoient pas mépriſables ; d'ailleurs il avoit toujours paru porter l'Empereur à la Paix.

Cependant le Viceroy ſe tenoit dans ſon poſte de Montagnagna, toujours indécis ſur ce qu'il avoit à faire. Les Allemans lui propoſoient d'aſſiéger Padoue ou Tréviſe ; mais il n'étoit pas en état de faire ces deux ſiéges, n'ayant dans ſon Armée que 1000 hommes d'Armes, peu de Chevaux-Legers, & environ 10000 hommes d'Infanterie, partie Eſpagnols, partie Allemans. Enfin on réſolut de s'en tenir là-deſſus à la déciſion de l'Evêque de Gurck, qui devoit bien-tôt ſe rendre à l'Armée, & on attendit ſon arrivée.

Dans le même tems Renzo de Ceré, Gouverneur de Crême, ayant eû avis qu'un Commiſſaire Eſpagnol étoit à Bergame pour recevoir 25000 ducats, que le Viceroy avoit exigés dans la Capitulation de cette Ville, il y envoya une partie de ſa Garniſon ; ces Soldats s'y étant gliſſés pendant la nuit par le moyen des Habitans, enleverent le Commiſſaire avec l'argent qu'il avoit reçû, & le conduiſirent à Crême.

Il y eut auſſi des troubles à Génes, pour changer encore le Gouvernement de cette Ville. Antoniot & Jerôme Adorne s'adreſſerent dans ces vûes au Duc de Milan & aux Suiſſes. Ils repréſenterent au premier l'attachement de leur pere pour le ſien, ajoûtant : qu'autrefois les Adorne avoient aidé Ludovic à recouvrer la Seigneurie de Génes, dont les intrigues des Frégoſe l'avoient dépouillé, & qu'il en avoit joui en paix du-

rant pluſieurs années : Qu'ils avoient partagé la mauvaiſe fortune des Sforce ; puiſque dans le même tems que Ludovic avoit perdu le Milanès, ils avoient été chaſſés de Génes ; & qu'ainſi il étoit juſte qu'ils participaſſent aujourd'hui à leur proſpérité : Que leur affection & leur fidélité étoient toujours les mêmes ; & qu'on ne devoit pas leur faire un crime de la néceſſité où ils s'étoient trouvés d'avoir recours à ce même Roy de France, qui les avoit exilés de leur Patrie ; que ç'avoit été dans une tems où tout appui leur manquoit. D'ailleurs, ils le conjurerent de ſe reſſouvenir de l'ancienne haine des Frégoſe contre ſa Maiſon, de toutes les injures & de toutes les trahiſons que Baptiſte & le Cardinal, ſucceſſivement Doges de Génes, avoient faites à ſon pere ; & de conſiderer qu'il ne pouvoit jamais compter ſur Octavian, qui ayant hérité de cette haine, ne vouloit pas d'ailleurs reconnoître de Souverain à Génes. 1513.

Enſuite ils tenterent d'engager les Suiſſes à prendre en main leurs intérêts, en promettant de payer leur appui auſſi cher qu'Octavian Frégoſe avoit acheté celui des Eſpagnols : Ils ajoûterent, que la défenſe du Milanès reconquis par les armes des Suiſſes regardant cette Nation, ils jugeaſſent ſi ce Duché ſeroit en ſûreté, tandis que Génes, qui en étoit ſi voiſine obéiroit à un Doge vendu à l'Eſpagne : Que c'étoit une tache à leur gloire, d'avoir ſouffert que cette Ville, qui devoit être le Prix de la Bataille de Novare devint la proye des Eſpagnols, qui, tandis que les Suiſſes bravoient la mort avec tant d'intrépidité, étoient demeurés dans une lâche inaction ſur la Trebia ; qu'ils y avoient attendu en ſûreté quel ſeroit le ſort du combat, pour fuir, ſi la valeur des Suiſſes étoit malheureuſe, & pour leur enlever le fruit de la Victoire, ſi elle favoriſoit leur courage. Le Duc de Milan & les Suiſſes animés par les Adorne, faiſoient déja marcher du côté de Génes, l'un toutes ſes Troupes & les autres 4000 hommes ; mais les menaces du Viceroi & l'autorité du Pape, qui étoit dans les intérêts d'Octavian rompirent cette entrepriſe. Enſuite le Viceroy alla ſe poſter à la Battaglia, à ſept milles de Padoue ; & Bernardin Carvajal étant allé reconnoître inconſidérément le Pays avec peu de Cavalerie, fut pris par Mercurio Capitaine des Chevaux-Legers Venitiens.

1513. Sur ces entrefaites, l'Evêque de Gurck s'étant rendu à l'Armée, on délibera sur ce qu'on avoit à faire. Ce Prélat proposa le Siége de Padoue, dont il promettoit la réussite dans la confiance qu'il avoit, disoit-il, que la valeur des Allemans & des Espagnols, unis ensemble contre des Italiens, vaincroit sûrement les plus grandes difficultés. Il avouoit que le Siége de Tréviſe ſeroit plus facile; mais il repréſentoit d'ailleurs, que la priſe de cette Ville n'importoit pas beaucoup au fond de la guerre, au lieu que la Conquête de Padoue couvriroit abſolument toutes les Places dont l'Empereur étoit en poſſeſſion, & feroit perdre aux Venitiens toute eſpérance de rentrer jamais dans les Villes qu'on leur avoit enlevées. Le Viceroy & la plûpart des Officiers n'étoient pas de cet avis. Vouloir forcer Padoue, étoit, ſelon eux, s'embarquer dans une entrepriſe pleine d'obſtacles inſurmontables, la Ville étant bien fortifié, abondamment pourvûe de Troupes, d'Artillerie, de Munitions, & défendue par la jeune Nobleſſe de Veniſe, qui s'y étoit déja rendue comme autrefois. Ils ajoûtoient que cette Place étoit d'un grand circuit; & que vû d'ailleurs ſa nombreuſe Garniſon, ſans compter les autres difficultés, il faudroit deux Armées pour l'inveſtir, tandis qu'on pouvoit à peine ſe flater d'en avoir une. Que le nombre des Soldats étoit peu conſidérable; d'ailleurs, les Lanſquenets attendroient-ils long-tems, ſans ſe mutiner, qu'on leur payât leurs montres: Qu'enfin ils n'avoient preſque ni Munitions, ni Pionniers, dont on ne pouvoit néanmoins ſe paſſer au Siége d'une grande Place. Cependant le Viceroy & les autres Officiers Généraux furent obligés de ſuivre la volonté de l'Evêque de Gurck. L'Armée alla donc camper à Baſſanello, ſur la Rive droite du Canal, à un mille & demi de Padoue; mais ſe trouvant fort expoſée en cet endroit au feu d'un Baſtion des Aſſiégés, elle paſſa le Canal & campa un peu plus loin. Les Généraux envoyerent de l'Infanterie ſe ſaiſir de l'Egliſe de S. Antoine, qui eſt à un demi mille de la Ville; & pour en faire les approches avec moins de péril, ils ouvrirent la Tranchée auprès de la Porte du nom de cette Egliſe; mais comme cela demandoit un travail infini, & qu'il étoit difficile de trouver des Pionniers dans un Pays abandonné, les ouvrages n'avançoient pas beaucoup, & les Travailleurs étoient fort expoſés; la Garniſon faiſoit de fréquentes ſorties jour & nuit,

nuit, & d'ailleurs on manquoit de vivres : Enfin n'y ayant que la moindre partie de la Ville qui fut inveſtie, les Albanois ſortoient ſans obſtacle par les autres portes, empêchant les Convois d'aborder au Camp où d'ailleurs on ne recevoit rien par l'Adige, que les Venitiens tenoient avec des Barques armées. 1513.

Tant de difficultés obligerent Cardonne d'aſſembler une ſeconde fois le Conſeil de Guerre; on y fut généralement d'avis qu'il y auroit moins de honte à lever le Siége, qu'à s'expoſer davantage par opiniâtreté. Quand le Viceroy, ſuivi de pluſieurs Officiers, vint faire part de cette réſolution à l'Evêque de Gurck, qui n'avoit pas voulu ſe trouver au Conſeil, il répondit, que n'étant pas Homme de Guerre, il avouoit ſans honte qu'il avoit pû ſe tromper; qu'au reſte, s'il avoit conſeillé le Siége de Padoue, ce n'avoit pas été par ſes propres lumiéres, mais ſur l'autorité du Viceroy, qui avoit pluſieurs fois preſſé l'Empereur d'y conſentir, lui faiſant eſpérer d'emporter cette Place. Enfin ces aigreurs ne levant pas les obſtacles, on décampa le dix-huitiéme jour du Siége. L'Armée fut continuellement harcelée dans ſa retraite par les Chevaux-Legers, & elle ſe retira à Vicence, alors déſerte, & qui étoit toujours à la diſcrétion du parti qui tenoit la Campagne.

Pendant que les Eſpagnols étoient devant Padoue, les Troupes du Duc de Milan, que le Viceroy avoit renforcées de mille hommes de pié commandés par Antoine de Leve, prirent Pontevico, où il y avoit deux cens hommes de Garniſon. Ces braves Soldats ne craignant ni le Canon ni l'effort des Mines, ſoûtinrent vigoureuſement l'Aſſaut; mais ils furent contraints de ſe rendre faute de vivres au bout d'un mois. Vers ce même tems, Renzo de Ceré défit Silvio Savelli, qui alloit à Bergame par ordre du Duc de Milan avec ſa Compagnie, & quatre cens hommes d'Infanterie Eſpagnole. Peu de jours après, un Commiſſaire Eſpagnol s'étant rendu à cette même Ville pour y recevoir de l'argent, le même Renzo y envoya de Crême 300 Chevaux & cinq cens hommes de pié, qui prirent la Citadelle où il n'y avoit qu'une foible Garniſon, & enleverent l'Eſpagnol, qui s'y étoit réfugié avec l'argent qu'il étoit venu chercher. A cette nouvelle, le Duc de Milan envoya Silvio Savelli & Céſar Fieramoſca avec ſoixante hommes d'Armes, trois cens Chevaux-Legers, & deux mille

1513. hommes de la Montagne de Brianza pour reprendre Bergame : Ils rencontrerent en chemin cinq cens Chevaux-Legers & trois cens hommes de pié, que Renzo y envoyoit auſſi, & ils les mirent en fuite ; ce qui fit que les Venitiens abandonnerent cette Place, laiſſant ſeulement Garniſon dans la Citadelle qu'on appelle *la Capella*, ſituée ſur la Montagne hors de la Ville.

L'Evêque de Gurck & le Viceroi ſéjournerent quelque tems à Vicence, d'où ils donnerent ordre à Proſper Colonne, d'aller ravager Baſciano & Maroſtica ; ces Villes ne leur avoient donné aucun ſujet d'en uſer ainſi ; mais ils vouloient que leur Armée qui n'étoit pas payée, ſubſiſtât aux dépens des Peuples. L'Empereur manquoit toujours également d'argent, & le Roy d'Arragon n'étoit pas en état de ſoutenir ſeul le poids de la Guerre ; d'ailleurs le Milanès ſurchargé par les Suiſſes, étoit bien éloigné de pouvoir fournir la moindre choſe. L'Armée ſouffroit beaucoup à Vicence ; les Chevaux-Legers diſſipoient tous les convois qui n'étoient pas fortement eſcortés ; & comme l'on n'avoit qu'un petit nombre de Cavalerie-Legere, il falloit y employer des Gendarmes. Pour ſe tirer de ce mauvais pas, l'Evêque de Gurck prit le chemin de Verone avec l'Infanterie Allemande, fort mécontent du Viceroy ; celui-ci le ſuivant à petites journées, ſe poſta à Alberé ſur l'Adige, où il reſta quelque tems pour donner aux Habitans du Veronèſe le tems de faire leurs vendanges & de ſemer en ſûreté ; mais il ne lui fut pas poſſible d'arrêter les courſes des Chevaux-Legers, qui enleverent même les Bœufs de l'Artillerie Allemande à la Porte de Verone.

XL. Le Viceroy s'avance juſqu'aux Lagunes de Veniſe.

Le Viceroy avoit eu deſſein de mettre ſes Troupes en quartier dans les Territoires de Breſſe & de Bergame, d'où il ſeroit à portée d'inquiéter Crême, la ſeule Ville que les Venitiens poſſédaſſent au-delà du Minzo. Cette réſolution s'étant répandue, raſſura les Pays voiſins de Padoue. On y accourut donc en foule de toutes parts, & on y tranſporta beaucoup de vivres, ce qui changea le deſſein du Viceroy. Car ne pouvant faire ſubſiſter ſon Armée autrement que par le pillage, il profita de l'occaſion ; & ayant fait venir l'Infanterie Allemande, il marcha à Montagnana & à Eſte, d'où il ſe rendit au Village de Bovolenta ; ſes Soldats prirent un grand nombre de Beſtiaux, après quoi ils brûlerent ce Village, & pluſieurs belles Maiſons bâties aux environs.

L'avidité du pillage & le peu de réſiſtance qu'on lui oppoſoit, parce que toutes les Troupes Venitiennes étoient renfermées dans Padoue & Treviſe, firent naître au Viceroy l'envie d'approcher de Veniſe. Proſper Colonne n'approuvoit pas cette démarche, qui lui paroiſſoit téméraire & dangereuſe; néanmoins l'Armée traverſa le Bacchiglioné, ſaccagea Pievé di Sacco, Place fort peuplée, & s'avança enſuite à Meſtré, & delà à Marghera ſur les Lagunes. Pour rendre cette expédition plus mémorable, on fit conduire du côté de Veniſe dix groſſes piéces de Canon, dont les boulets porterent juſqu'au Monaſtére de S. Secondo. Enſuite les Soldats ſe répandirent dans tout le Pays, que les Habitans avoient abandonné, & non contens d'avoir fait un butin conſidérable, ils brûlerent Meſtré, Marghera, Lizza-fuſina, toutes les Villes & Villages du Pays, & les Maiſons qui avoient quelque apparence. Les Soldats Italiens, ceux même du Pape, moins excuſables que les Etrangers, s'acharnerent avec autant de férocité que ces derniers à déſoler leur propre Patrie, & à la dépouiller de ce qui contribuoit à ſa magnificence. 1513.

XLI. Déroute de l'Armée Venitienne.

Les Habitans de Veniſe voyant leurs Maiſons de Campagne, & leurs Villages en feu, & entendant le Canon des Ennemis, qui n'avoient d'autre but que de faire affront à la Ville de Veniſe, furent outrés de rage & de douleur. Un ſi terrible revers de fortune, qui après tant de Victoires ſur Mer & ſur Terre, en Italie & ailleurs, les expoſoit aujourd'hui aux inſultes d'une foible Armée en comparaiſon de celles qu'ils avoient mis ſur pié tant de fois; l'inſolence & le mépris outrageant que cette poignée de Soldats témoignoient à la République, revolterent tous les eſprits. Le Sénat même abandonnant la réſolution qu'il avoit priſe de fuir les riſques d'une Bataille, quelque avantage qu'on en pût eſpérer, ſe rendit aux vives ſollicitations du Général d'Alviane, qui propoſoit de raſſembler toutes les Troupes, d'y joindre tous les Payſans de la Plaine & des Montagnes, & de charger les Ennemis dans leur retraite. Il aſſuroit que l'exécution de ce projet étoit facile, que les Ennemis ayant eû la témérité de s'engager ſi avant, & de ſe mettre entre Veniſe, Treviſe & Padoue, ils ne pourroient ſe retirer qu'avec beaucoup de difficulté, chargés de butin comme ils l'étoient; & qu'enſuite ils ſeroient arrêtés par la di-

1513. ſette des vivres, par les Rivieres, ou par l'embarras des défilés.

Les Eſpagnols ayant eû avis de cette réſolution, preſſerent leur marche, & ils arriverent à Citadella; mais il s'y étoit déja jetté un grand nombre de Soldats ennemis. L'Armée alla donc camper plus bas, ſur le bord de la Brenta, dans le deſſein de paſſer cette Riviere au Village de Conticella, où elle étoit guéable. Cependant ils n'oſerent le tenter, parce que d'Alviane étoit de l'autre côté avec ſes Troupes rangées en bataille, & ſoutenues par l'Artillerie qui bordoit le Rivage. Ce Général ne ſe contentant pas de garder ce poſte, avoit encore mis des Troupes à tous les autres paſſages. Les Eſpagnols feignant d'être toujours dans la réſolution de paſſer la Riviere au-deſſous de Citadella, d'Alviane porta toutes ſes forces de ce côté-là; mais la nuit ſuivante le Viceroy la paſſa ſans obſtacle à Nuova-croce, qui eſt à trois milles au-deſſus de Citadella; enſuite il marcha avec une extrême diligence vers Vicence. D'Alviane voulant les arrêter au paſſage du Bacchiglioné, les devança; & il reçut près de cette Ville deux cens cinquante hommes d'Armes & deux mille hommes de pié, que Jean-Paul Baglioné & André Gritti lui amenerent de Treviſe.

Le Général Venitien n'étoit pas dans le deſſein de riſquer un Combat, il ne ſongeoit qu'à fermer tous les paſſages & les défilés, & à s'oppoſer à la marche des Ennemis de quelque côté qu'ils vouluſſent tourner. Pour cet effet il avoit envoyé Jean-Paul Manfroné avec 4000 hommes de pié à Montecchio, & 500 Chevaux avec un grand nombre de Payſans à Barberano, pour couper aux Ennemis le chemin des Montagnes; outre cela il avoit fait occuper par d'autres Payſans tous les Paſſages, qui conduiſoient en Allemagne, & les avoit fait fortifier; enfin on avoit entrecoupé les chemins de foſſés, & on y avoit roulé de groſſes Pierres & jetté de grands abbatis d'Arbres. D'Alviane laiſſant une bonne Garniſon à Vicence ſous les ordres de Théodore Trivulce, ſe poſta avec le reſte de l'Armée à Olmo, qui eſt à deux milles de cette Place, ſur le chemin qui conduit à Verone, & il fortifia ſi bien ce paſſage & un autre défilé voiſin, où il mit de l'Artillerie, qu'il étoit impoſſible de les attaquer ſans beaucoup de perte. Le Chemin de Verone étant ainſi fer-

mé, les Ennemis qui cotoyoient les Montagnes, ne pouvoient s'étendre que très-difficilement dans ce Terrain marécageux ; d'ailleurs le chemin de la Montagne, qui étoit encore plus étroit, & bien gardé, n'étoit pas moins impraticable. Ainſi les Eſpagnols inveſtis preſque de toutes parts, & continuellement harcelés par la Cavalerie Legere étoient fort embarraſſés. La nuit étant ſurvenue, ils camperent à un demi mille des Venitiens, après un leger Combat de quelques heures : Enſuite ils ſe mirent à délibérer ſur ce qu'ils feroient dans cette extrêmité, & ils ſe déterminerent à prendre le chemin d'Allemagne pour ſe rendre à Verone par Trente, quoiqu'ils fuſſent preſque certains que les Venitiens ſeroient maîtres de cette premiere Ville avant qu'ils puſſent y arriver ; car ils en étoient aſſez éloignés, & ils n'avoient laiſſé dans cette Place qu'une foible Garniſon. 1513.

Suivant cette réſolution l'Armée partit à la pointe du jour, & tourna vers Baſſano ayant les Ennemis à dos, conjoncture la plus triſte & la plus périlleuſe à la Guerre. Quoiqu'ils marchaſſent en bon ordre, ils comptoient ſi peu de ſe ſauver, qu'ils ſe ſeroient crus trop heureux de ne perdre que leur Bagage & quelques Chevaux. Comme ils décamperent ſans bruit, d'Alviane ne s'apperçût pas ſi-tôt de leur retraite, à cauſe d'un Brouillard épais qui s'étoit élevé ce jour-là. Mais il ne l'eût pas plûtôt appriſe qu'il ſe mit à les pourſuivre avec toute ſon Armée, compoſée de mille hommes d'Armes, mille Albanois & 6000 hommes d'Infanterie. Ces derniers tomboient à tous momens ſur les Ennemis, & une infinité de Payſans deſcendant des Montagnes, faiſoient feu continuellement ſur eux : Ces attaques jointes à l'embarras des Chariots chargés de bagage & de butin, & à la difficulté des chemins, étroits & entrecoupés de foſſés, qu'on n'avoit pas le tems de combler, rendoient la marche exceſſivement pénible. La vigilance des Chefs, & le courage des Soldats ne laiſſoient pas de maintenir le bon ordre, quoiqu'on fût obligé de marcher avec précipitation ; mais lorſqu'on eût fait environ deux milles de cette maniere, toute l'Armée ſentit bien qu'il n'étoit pas poſſible de continuer la retraite.

L'impatience des Venitiens ne leur permit pas de laiſſer murir une ſi belle occaſion ; d'Alviane toujours impétueux, & peu maître de ſon courage, fondit en bon ordre, avec

1513. toute l'Armée ſur l'Arriere-garde des Ennemis, commandée par Proſper Colonne. Sa fougue naturelle fut encore enflammée par des paroles piquantes de Loredano, l'un des Provéditeurs, qui lui reprocha de ne pas tomber ſur des gens qui fuioient déja. On raconte encore la choſe d'une autre maniere. Ce fut, dit-on, Proſper Colonne qui détermina le Viceroy à courir les riſques d'un combat, plûtôt que de s'abandonner à la foible eſpérance qu'il avoit de ſe ſauver : on ajoûte que les Eſpagnols ayant tout d'un coup rebrouſſé chemin, comme pour retourner vers Vicence, d'Alviane envoya Jean-Paul Baglioné & les Troupes venues de Treviſe, occuper les Fauxbourgs de cette premiere Ville, & que ce Général, avec le reſte de l'Armée, ſe poſta à Créatia qui eſt à deux milles de cette Ville : qu'il y avoit en cet endroit une petite hauteur, d'où l'Artillerie pouvoit faire beaucoup de mal aux Ennemis, & au pié de cette éminence un vallon capable de contenir l'Armée en bataille, & qui n'avoit qu'une ſeule iſſue étroite & preſque environnée de Marais ; & qu'enfin Proſper jugeant que ce lieu là ne ſeroit pas avantageux aux Venitiens, conſeilla d'en faire le champ de bataille. Quoiqu'il en ſoit, Proſper reçut d'Alviane avec beaucoup de valeur, & fit dire au Viceroy qui commandoit le Corps de Bataille, de venir à ſon ſecours ; en même-tems l'Infanterie Eſpagnole s'avançant d'un côté ſous les ordres du Marquis de Peſcaire, & les Lanſquenets de l'autre, la charge fut ſi vive que les Venitiens commencerent à plier. Les Soldats de Romagne, qui avoient à leur tête (*a*) Barboné de Naldo de Briſighella, furent les premiers à jetter leurs Armes, & à prendre la fuite ; ce lâche exemple fut ſuivi du reſte de l'Armée, & perſonne ne fit tête à l'Ennemi. D'Alviane lui-même frappé d'une déroute ſi prompte, démentit ſon courage, & céda la Victoire ſans la diſputer. L'Artillerie & tout le Bagage en furent le prix ; l'Infanterie Venitienne ſe ſauva de différens côtés, tandis qu'une partie des Lances s'enfuirent dans les Montagnes ; le reſte ſe ſauva à Padoue & à Treviſe, où d'Alviane & Gritti ſe réfugierent auſſi. François Calzonné, Antoine Pio vieux Capitaine & Conſtance

(*a*) Il eſt nommé dans la ſuite *Babboné*.

ſon fils, Meleagre de Forli, & Louis de Parme, furent tués dans cette déroute. Paul de Sant-Angelo ſe ſauva demi mort & couvert de bleſſures. Jean-Paul Baglioné, Jule fils de Jean-Paul Manfroné, Malateſta de Sogliano, & pluſieurs autres Officiers de marque furent faits priſonniers. Le Provéditeur Loredano eut encore un plus triſte ſort; car étant tombé entre les mains de deux Soldats, qui ſe le diſputoient, l'un d'eux le tua brutalement. Il y eut en tout environ 400 hommes d'Armes & 4000 hommes de pié tués ou faits priſonniers, parce que le Marais en empêcha beaucoup de ſe ſauver; & qu'il en perit encore un plus grand nombre dans la fuite, Théodore Trivulce ayant fait fermer les Portes de Vicence, de peur que les Vainqueurs n'y entraſſent pêle-mêle avec les Vaincus, ce qui fut cauſe que pluſieurs ſe noyerent dans la Riviere voiſine qu'ils tenterent de paſſer à la nage; Hermés Bentivoglio, & Sacromoro Viſconti furent du nombre de ces derniers. 1513.

Ce fut ainſi que les Venitiens perdirent leur Armée auprès de Vicence, le 7 d'Octobre; Déroute qui doit inſtruire les Capitaines à ne compter ſur l'Infanterie Italienne dans un combat, qu'après qu'elle s'eſt formée dans pluſieurs batailles. Cette occaſion eſt d'ailleurs mémorable, parce qu'un inſtant y donna la victoire à des Troupes qui déſeſpéroient preſque entierement de leur ſalut. Treviſe & Padoue auroient été fort expoſées après cette défaite malgré la préſence du Général dans la premiere, & de Gritti dans l'autre, ſi la ſaiſon avancée avoit permis d'aſſiéger des Places ſi bien fortifiées, ou ſi les Chefs de l'Armée Ennemie avoient pû diſpoſer de Troupes mal payées. D'ailleurs les Venitiens faiſant tête au malheur, malgré la crainte que leur inſpiroit un événement ſi contraire à leurs eſpérances, pourvurent avec ſoin à la ſûreté de ces deux Places; & ils y envoyerent beaucoup de jeune Nobleſſe, comme c'étoit-là la coutume dans les grands périls.

XLII. Négociation inutile. Paix entre l'Empereur & les Venitiens.

L'Empereur parut plus diſpoſé depuis cette victoire à faire la Paix avec les Venitiens. Elle ſe négocioit toujours à Rome. L'Evêque de Gurck s'étoit rendu à cette Ville, principalement pour faire le compliment d'obédience à Sa Sainteté, au nom de l'Empereur & de l'Archiduc. François Sforce, Duc de Barri, l'avoit accompagné pour en faire autant au nom de Maximilien, Duc de Milan ſon frere. Quoique l'Evêque eût tou-

1513. jours la qualité de Lieutenant Général de l'Empereur en Italie, il entra dans Rome, avec moins de faſte que la premiere fois ; il ne voulut pas même prendre en chemin les marques du Cardinalat, que le Pape lui avoit envoyées juſqu'à Pongibonzi. A l'arrivée du nouveau Cardinal, les Ambaſſadeurs de Veniſe, remirent de concert avec lui tous les differends de leur République avec l'Empereur à la déciſion du Pape. Mais cette démarche n'étoit pas ſincere ; car ni le Cardinal, ni les Ambaſſadeurs, qui craignoient également de remettre une affaire ſi importante à un arbitrage ſuſpect, ne voulurent ſigner le compromis qu'après que le Pape eût donné ſecretement parole à chacun d'eux ſéparément, de ne rien décider que de leur conſentement. En conſéquence de cet acte le Pape ſuſpendit par un Bref tous Actes d'hoſtilité entre les Parties, & elles poſerent les Armes avec joye. Mais cette ſuſpenſion fut mal obſervée par le Viceroy. Après ſa victoire, il s'étoit poſté entre Montagnana & Eſte, d'où il avoit envoyé une partie de ſes Troupes dans le Poleſine de Rovigo. Elles faiſoient par-tout des ravages inouis. Le Viceroy alléguoit pour s'en excuſer, tantôt que ces Pays dépendoient de l'Empire, tantôt qu'il attendoit des nouvelles du Cardinal de Gurck.

L'arbitrage du Pape entamé, & continué, ſans deſſein d'y déférer de part & d'autre, finit comme il avoit commencé. Il ſurvint trop de difficultés dans la négociation, & les Parties étoient trop attachées à leurs intérêts pour ſe concilier. L'Empereur vouloit garder une partie des Places conquiſes, & faire payer bien cher la reſtitution des autres. Les Venitiens au contraire les redemandoient toutes, & n'offroient qu'une modique ſomme. On ſoupçonnoit alors le Roy Catholique de traverſer en ſecret la négociation, quoiqu'il feignît toujours de la déſirer. Les Venitiens lui reprochoient d'avoir remis tout récemment à l'Empereur la Ville de Breſſe que le Viceroy avoit gardée juſqu'à ce tems, ſous prétexte d'engager plus fortement l'Empereur à faire la Paix. On conjecturoit que Ferdinand n'en uſoit ainſi que parce qu'il n'eſpéroit pas de ſe reconcilier ſincerement avec les Venitiens après les outrages qu'il leur avoit faits ; d'ailleurs ſentant bien que ſa réputation & ſa grandeur en Italie, dépendoient

dépendoient de ſon Armée, & ne pouvant payer ces Troupes faute d'argent, il vouloit les faire ſubſiſter des contributions de ſes Alliés, & du pillage des Ennemis: Toutes ces raiſons obligerent le Pape à ſe déſiſter de l'arbitrage dont il s'étoit chargé. 1513.

XLIII. Suite de la Guerre.

Quelque tems après, les Allemans ſurprirent par le moyen d'un petit nombre de Bannis, Marano, ville Maritime du Frioul, & prirent enſuite Montéfalconé. Les Venitiens voulurent reprendre Marano, qui n'eſt qu'à 60 milles de Veniſe, & ils l'attaquerent par mer & par terre; mais toujours malheureux, ils furent battus par tout. Renzo de Ceré fut le ſeul entre les mains de qui les Armes Venitiennes ne perdirent pas toute leur réputation; quoiqu'il fut attaqué dans Crême par la peſte & ſur le point de l'être par la famine; ſe trouvant d'ailleurs comme aſſiégé par les Troupes Eſpagnoles & Milanoiſes, qui avoient leurs quartiers dans toutes les Villes voiſines, il ne laiſſa pas de ſurprendre Calcinaïa ville du territoire de Bergame, où il enleva le bagage de Céſar Fieramoſca, de 40 hommes d'Armes & de 200 Chevaux-Legers de la Compagnie de Proſper Colonne. Peu de jours après il s'introduiſit la nuit dans Quinzano, où il ſurprit le Lieutenant du Comte de Santa-Severina; & il pilla le bagage de 50 hommes d'Armes de la Compagnie de Proſper à Trevi..

Pendant ces hoſtilités, le reſte de l'Italie fut aſſez tranquille; ſi ce n'eſt que les Fieſque & les Adorne à la tête de 3000 hommes du Pays, & peut-être favoriſés ſous main, par le Duc de Milan, prirent la Spécié avec d'autres Places de la côte du Levant, & ſe préſenterent devant les Murs de Génes: mais ils furent obligés de ſe retirer en déſordre, après avoir perdu une partie de leur monde & quelques piéces d'Artillerie.

Il y eut auſſi un commencement de guerre en Toſcane. Les Florentins ſe mirent à inquiéter les Lucquois, dans l'eſpérance que la crainte des forces du Pape les obligeroit d'acheter la Paix par la reſtitution de Pietraſanta & de Mutroné. Ils diſoient qu'il n'étoit pas juſte que la Ville de Lucques jouît des avantages d'un Traité qu'elle avoit violé en donnant des ſecours ſecrets aux Piſans. Les Lucquois firent de grandes plaintes au Pape, & au Roy Catholique, dont ils avoient la protection: mais n'ayant reçu aucune réponſe favorable des

deux côtés, ils prirent enfin le parti de remettre cette affaire à
1513. la déciſion du premier, dont les Florentins accepterent la médiation. Leon décida que les Lucquois, qui avoient reſtitué quelque tems auparavant la Carfagnana au Duc de Ferrare, rendroient Pietraſanta & Mutroné aux Florentins, à condition qu'il y auroit entr'eux une Paix ferme & durable.

Vers la fin de cette année, les Châteaux de Milan & de Crémone, qui commençant à manquer de vivres, avoient déja promis de ſe rendre dans un certain tems, s'ils n'étoient pas ſecourus, ouvrirent leurs Portes à Maximilien Sforce: ainſi il ne reſtoit plus au Roy de France en Italie que la Lanterne de Génes. Les Habitans de cette Ville tenterent de faire ſauter ce Fort par le moyen des Mines. Pour s'en approcher, ils conſtruiſirent une eſpece de Bac, couvert de 50 pieds de long ſur 30 de largeur, & capable de contenir 300 hommes; & ils le revêtirent de laine, pour amortir les boulets de Canon. Cette nouvelle machine qui couta beaucoup de ſoins à l'Ingénieur, eut néanmoins le ſort de la plûpart de ces ſortes d'inventions, dont l'épreuve fait voir l'inutilité.

HISTOIRE
DES
GUERRES D'ITALIE
DE FRANÇOIS
3
GUICHARDIN.

LIVRE DOUZIÉME.

CETTE même année, le Roy d'Angleterre ayant formé la réſolution d'attaquer la France, par terre & par mer, avec de puiſſantes forces, offrit 120000 Ducats à l'Empereur pour entrer dans le même tems en Bourgogne avec 3000 Chevaux, & 8000 Hommes de pié, partie Suiſſes, partie Allemans. Quoique cette Guerre ſoit étrangere à l'Italie, il eſt à propos d'en dire ici deux mots, comme on a déja fait plus haut dans une autre occaſion, à cauſe de la liaiſon que ces troubles ont avec les affaires de ce Pays. Henri VIII. non content d'armer Maximilien con- 1513.

tre Louis XII. engagea encore les Suiſſes, moyennant quel-
1513. que argent, à faire une diverſion de leur côté en France. Pour lever même toutes ſortes de difficultés à leur égard, Maximilien conſentit qu'ils gardaſſent une partie de la Bourgogne juſqu'à l'entier payement de leur ſolde. L'Anglois avoit toujours compté que le Roy d'Arragon ſon Beau-pere, ſe joindroit à lui dans cette occaſion, comme celui-ci l'avoit fait eſpérer. Auſſi n'apprit-il qu'avec beaucoup de ſurpriſe & d'indignation la nouvelle de la Tréve conclue entre Louis XII. & Ferdinand. Toute l'Angleterre en fut extrêmement irritée, & ſi le Roy n'avoit interpoſé ſon autorité, la Populace de Londres auroit aſſommé l'Ambaſſadeur d'Arragon. Cette conduite de l'Eſpagnol, ne fut pas capable de rallentir l'ardeur de Henri. Si ſes eſpérances étoient trompées de ce côté-là, il étoit aſsûré des ſecours de l'Empereur, & il pouvoit entrer en France par les Etats de l'Archiduc, qui non content de permettre à ſes Sujets de ſervir le Roy d'Angleterre, promit encore de fournir des vivres à ſon Armée. Louis de ſon côté n'oublioit rien pour conjurer l'orage qui le menaçoit. Il faiſoit équipper une Flote pour l'oppoſer aux Anglois, & levoit des Troupes de toutes parts, & ſur-tout des Lanſquenets, pour former une Armée de terre. Il avoit même député vers les Cantons, afin d'en obtenir quelque ſecours dans l'occaſion préſente, où il ne s'agiſſoit nullement des affaires d'Italie. Mais les Suiſſes ne ſongeant qu'à la ſûreté du Milanès, vouloient, avant de rien accorder, que le Roy ſe réconciliât avec le S. Siége, & fît ſortir ſes Troupes du Château de Milan. Ils exigeoient encore qu'il renonçât à ſes prétentions ſur ce Duché, & promît de n'attaquer jamais ni Milan, ni Génes.

Louis n'ayant pas réuſſi de ce côté-là, réſolut de ſuſciter des affaires à Henri. Dans cette vûe, il fit venir à la Cour le Duc de Suffolc qui avoit des Droits à la Couronne d'Angleterre. Henri dans le premier feu de ſa colere fit décapiter le Frere de ce Seigneur, qu'il avoit toujours retenu en priſon, depuis que Philippe Roy de Caſtille le lui avoit livré, lorſqu'il fut jetté ſur les côtes d'Angleterre. Le Roy de France pouvoit encore eſperer de faire une Paix ſolide avec l'Eſpagne. En effet, le Roy d'Arragon ne croyant pas que le Duché de Milan pût ſe défendre aiſément contre la France & les Venitiens réunis, avoit

envoyé un de ſes Secrétaires à ce Prince, pour lui propoſer un Traité plus durable que la Tréve; d'ailleurs n'ignorant pas que l'agrandiſſement de l'Empereur, & de l'Archiduc les mettroit en état de lui diſputer la Régence de Caſtille, il avoit intérêt d'empêcher la ruine de la France, qui balançoit ſeule leur grandeur. Enfin Louis XII. avoit armé l'Ecoſſe contre l'Angleterre. Jâque qui regnoit alors en ce Pays, s'étoit engagé à faire une diverſion en faveur d'un ancien Allié, dont il craignoit que le malheur n'entraînât ſa ruine. Il ne demanda même que 50000 livres pour acheter des munitions, & il ſe prépara avec une extrême diligence à paſſer en Angleterre. 1513.

Mais ſoit que le Roy de France eut tourné ſes vûes du côté du milanès, ſoit qu'entraîné par ſa négligence ordinaire, il comptât trop d'ailleurs ſur la Tréve faite avec l'Eſpagne, il n'avoit ſongé que fort tard à ces expédiens: Henri VIII. ne fut pas plus actif que ſon Ennemi, & il laiſſa écouler pluſieurs mois, ſans achever ſes préparatifs. Comme l'Angleterre jouiſſoit depuis long-tems d'une profonde Paix, & que la méthode de la Guerre étoit abſolument changée, on y manquoit des armes, qui étoient alors en uſage; il fallut donc en acheter de nouvelles, de l'Artillerie & des munitions, & lever de l'Infanterie, & même de la Cavalerie en Allemagne, les Anglois ne combattant jamais qu'à pié. Ainſi les Troupes Angloiſes ne paſſerent la Mer qu'au mois de Juillet. Après avoir pris quelques jours de repos dans le voiſinage de Boulogne, elles formerent le Siége de Terouanne, Ville de Picardie, ſituée dans le Pays appellé *Morini* par les Latins. Henri ne tarda pas à ſe rendre à l'Armée. Il avoit cinq mille Chevaux & plus de quarante mille hommes d'Infanterie. Les Anglois arrivés devant Terouanne, fortifierent d'abord leur Camp, ſuivant leur ancienne coutume, par des Foſſés profonds, des Paliſſades, & des Chariots, & borderent ces retranchemens d'un grand nombre de Piéces de Canon; ce qui faiſoit une eſpece de Place forte. Enſuite ils commencerent à faire agir l'Artillerie contre la Ville & à creuſer les Mines; mais leur courage ne répondit pas à un ſi terrible appareil, ni à leur réputation; car ils n'oſerent ſe préſenter à l'Aſſaut. A la verité la Place étoit bien pourvûe d'Artillerie, mais elle n'avoit qu'une foible Garniſon de 250 Lances & deux mille hommes de pié, animés cependant

1513. par l'eſpérance d'un prompt ſecours. En effet, Louis étoit déja à Amiens où il avoit aſſigné le rendez-vous à ſon Armée; elle devoit être de deux mille cinq cens Lances, de dix mille Lanſquenets commandés par le Duc de Gueldres, & d'un pareil nombre d'Infanterie Françoiſe; les Aſſiégés encouragés par la proximité de leur Roy, faiſoient un feu continuel avec leur Artillerie. Ce n'eſt pas qu'ils fuſſent ſans crainte au-dedans, car excepté le bled dont ils étoient aſſez bien pourvûs, ils manquoient d'ailleurs de vivres. Sur ces entrefaites, le grand Chambellan d'Angleterre fut tué d'un coup de Canon, & Talbot Gouverneur de Calais eut la jambe emportée.

Quoique la vigoureuſe défenſe de Terouanne dût raſſurer le Roy de France, il étoit néanmoins fort inquiet ſur l'événement du ſiége; car n'ayant commencé ſes préparatifs que très-tard, avec la négligence naturelle aux François, & l'Infanterie Allemande étant d'ailleurs difficile à trouver, il n'avoit pas encore formé ſon Armée. Il étoit réſolu de ne point hazarder de Bataille, pour ne pas expoſer ſes Etats à un péril évident en cas de malheur: D'un autre côté, il eſpéroit que l'hyver qui ſe fait ſentir de bonne heure en Picardie, combattroit pour lui. Il prit donc le parti de demeurer à Amiens, & ſes Troupes s'étant enfin aſſemblées, il leur aſſigna des quartiers dans le voiſinage de Terouanne; il donna le commandement de ces Troupes au Duc de Longueville, qu'on appelloit auſſi le Marquis de Rothelin, Prince du ſang Royal, & Capitaine des cent Gentilhommes de la Garde, & au Maréchal de la Palice. Enfin il enjoignit à ces deux Généraux de ne rien hazarder, & de ſe contenter de mettre des vivres & des Troupes dans les Places voiſines qu'on n'avoit pas mieux pourvûes que Terouanne; ils avoient auſſi ordre d'en faire entrer dans cette Ville, ce qui n'étoit pas facile, vû leur méſintelligence. Longueville fier de ſa haute nobleſſe, & la Palice de ſon expérience à la Guerre, cherchoient à s'emparer de toute l'autorité: Cependant les vives inſtances de la Garniſon de Terouanne les déterminerent à faire partir de concert 1500 Lances qui devoient ſe couler dans la Place, par l'endroit le plus éloigné du Camp Ennemi. Cette Cavalerie s'étant approchée des murs, le Canon de la Ville fit un feu ſi terrible que trois mille An-

glois qui gardoient les paſſages, furent obligés de les abandonner. Le reſte de l'Armée ne put même faire aſſez de diligence pour fermer une ſeconde fois ce chemin, ayant été arrêtée par des Tranchées que la Garniſon avoit fait creuſer près de cet endroit. Ainſi Fontraille qui étoit à la tête du ſecours, pénétra juſqu'à la Porte de la Ville, & y fit entrer quatre-vingt Gendarmes qui avoient quitté leur Chevaux; comme les Aſſiégés, le ſouhaitoient, & ſe retira ſans aucune perte. Il lui eut été facile de jetter en même-tems des vivres dans la Place, s'il en eut apporté avec lui. 1513.

Lougueville & la Palice animés par ce ſuccès, entreprirent de faire entrer un grand Convoi à Terouanne; mais les Ennemis ayant préſenti ce deſſein, fermerent les paſſages par de nouveaux retranchemens, & commanderent leur Cavalerie & quinze mille Lanſquenets pour combattre les François dans leur retraite. Ceux-ci trouvant les chemins fermés, ſe retiroient en déſordre, ſans la moindre défiance. Ils étoient même déja montés ſur des Bidets, pour marcher plus commodément, lorſqu'ils ſe virent bruſquement attaqués. Dans la premiere ſurpriſe, ils prennent la fuite ſans réſiſtance; il y en eut plus de trois cens tués, ou pris dans cette déroute. Le Duc de Longueville, Bayard, la Fayette & pluſieurs autres Officiers de Marque furent du nombre des derniers. La Palice qui avoit eu le même ſort, s'échappa heureuſement des mains de l'Ennemi.

On crut généralement que cette Victoire eût été ſuivie de la Conquête de la France, ſi les Anglois avoient ſçû en profiter. Car pour tailler toute l'Armée en piéces, ils n'avoient qu'à tomber ſur un gros de Lanſquenets, qui étoit reſté derriere la Gendarmerie. Auſſi à la premiere nouvelle de cette défaite, le Roy de France croyant ſes Lanſquenets perdus comme la Cavalerie, il s'abandonna au déſeſpoir, & parut déterminé à ſe retirer en Brétagne. Cependant les Anglois qui n'avoient d'autre objet que la priſe de Terouanne, expoſerent à la vûe des Aſſiégés les priſonniers & les drapeaux qu'ils venoient d'enlever; alors la Garniſon Françoiſe n'eſpérant plus de ſecours, & les Lanſquenets ne voulant pas s'expoſer à périr par la Famine, jugerent à propos de ſe rendre. On convint donc que ſi dans deux jours la Place n'étoit pas ſecou-

rue, la Garniſon auroit la liberté de ſe retirer où elle voudroi
1513. avec ſes Chevaux. Ce fut un grand bonheur pour la France que Terouanne eût réſiſté pendant 50 jours; car ſi elle eût capitulé plûtôt, ce Royaume ſe ſeroit trouvé dans une extrême péril. Quelques jours avant la Capitulation, l'Empereur ſe rendit au Camp des Anglois, & revit avec plaiſir ces mêmes lieux, où jeune encore, & avec bien moins de puiſſance qu'alors, il avoit défait ſi glorieuſement l'Armée de Louis XI. Tant qu'il demeura dans l'Armée, il y donna l'ordre.

I. Irruption des Suiſſes dans la Bourgogne.

La France avoit des Ennemis plus redoutables que les Anglois: Les Suiſſes qui l'attaquerent dans le même-tems, mirent ce Royaume encore dans un plus grand danger. Ils vouloient abſolument que Louis abandonnât ſes prétentions ſur le Milanès: ſes refus aigrirent ſi fort le Peuple que ſe déclarant avec fureur contre lui, il brûla les Maiſons de pluſieurs particuliers de Lucerne, qu'on croyoit dans les intérêts de la France, & força les principaux de la Nation à jurer qu'ils rapporteroient leurs Penſions, pour être diſtribuées en commun; une Diéte ayant enſuite ordonné qu'on prendroit les Armes, vingt mille Suiſſes ſe jetterent en Bourgogne avec mille Chevaux & pluſieurs Piéces d'Artillerie que l'Empereur leur fournit. Ce Prince leur avoit promis auſſi-bien qu'au Roy d'Angleterre, de marcher en perſonne à cette Expédition; mais ſoit légereté de ſa part, ſoit méfiance ſur le compte des Suiſſes, il ne voulut pas accomplir ſa promeſſe.

Leur Armée parut bien-tôt à la vûe de Dijon, Capitale de la Province. Les Soldats ſe défiant de leurs Officiers, qui en effet étoient entrés en négociation avec les François, ſe ſaiſirent de l'Artillerie qu'ils tournerent contre la Ville; la Tremoille (*a*) y commandoit une Garniſon de mille Lances & de 6000 hommes d'Infanterie. Ce Seigneur voyant qu'il ne lui étoit pas poſſible de défendre la Place, crut devoir recourir d'abord aux derniers remédes; ainſi ſans attendre les ordres du Roy, il convint avec les Aſſiégeans, que ce Prince céderoit ſes prétentions ſur le Milanès; qu'il payeroit aux Suiſſes 600000 Ducats en différens termes; & pour la ſûreté du Traité, il leur donna en ôtage quatre perſonnes de la premiere qualité. Les Suiſſes de leur côté ne s'engagerent qu'à ſe retirer dans leur Pays, ſans

II. Traité de *Dijon*.

(*a*) Il étoit Gouverneur de Bourgogne.

que

que le Roy pût compter à l'avenir ſur leur amitié. Enfin il leur étoit libre de rentrer en France quand ils voudroient. Dès qu'on leur eût livré les ôtages, ils reprirent la route de la Suiſſe. Enſuite ils firent dire au Roy d'Angleterre, qu'ils n'avoient traité ſans ſa participation que parce qu'il avoit manqué à ſa parole, en ne leur payant pas au jour marqué les ſommes promiſes; on crut aſſez généralement que la prudence de la Tremoille avoit ſauvé la France. En effet après la priſe de Dijon, les Suiſſes auroient pû pénétrer ſans obſtacle juſqu'aux Portes de Paris. D'un autre côté, le Roy d'Angleterre auroit paſſé la Somme, & ſe ſeroit joint à eux, ſans que le Roy de France, qui n'avoit encore que ſix mille Lanſquenets eût été en état de s'oppoſer à cette jonction. Le Duc de Gueldres n'étoit pas encore arrivé, & Louis n'auroit pû que ſe renfermer dans ſes Places. Ce Traité lui parut néanmois déſavantageux, & il ſe plaignit de la Tremoille, à cauſe de la ſomme qu'il avoit promiſe, & particulierement parce qu'il crut que la renonciation à ſes Droits ſur le Duché de Milan étoit une tache à ſa propre réputation, & à la gloire du nom François. Dans cette idée quoiqu'il eût tout lieu de craindre que les Suiſſes ne revinſſent ſur leurs pas, il refuſa de ratifier le Traité; & il aima mieux s'expoſer aux dernieres extrêmités, que de renoncer à de ſi cheres prétentions. A la vérité il étoit raſſuré par la proximité de l'hyver, & par l'eſpérance que les Suiſſes ne pourroient ſe raſſembler ſi-tôt. Il leur fit propoſer de nouvelles Conditions; mais ils les rejetterent avec hauteur, & menacerent de faire trancher la tête aux Otages, ſi le Roy ne leur envoyoit la ratification dans un certain tems. 1513.

Après la priſe de Teroüanne, l'Archiduc prétendit que cette Place lui appartenoit, en vertu de quelques anciens droits. Le Roy d'Angleterre au contraire vouloit la garder comme ſa conquête. Mais pour aller au-devant de toute diviſion, Henri convint avec l'Empereur de la démanteler, quoique le contraire eût été ſtipulé par la Capitulation. Enſuite Maximilien quitta le Camp, perſuadé par la manœuvre des Troupes Angloiſes, que cette Nation ignoroit l'Art de la Guerre, & qu'elle étoit fort téméraire.

V. Siege & priſe de *Tournay*.

Henri mit enſuite le ſiége devant Tournay, Place fort riche, & depuis long-tems attachée à la France; mais cette Ville étant enclavée dans les Etats de l'Archiduc, les François

qui n'oſoient paroître en campagne ne pouvoient la ſecourir. Le Roy de France regarda comme un grand bonheur que les Anglois euſſent pris ce parti ; car il craignoit qu'ils ne pénétraſſent dans le Royaume ; ce qui l'auroit jetté dans un étrange embarras. A la vérité il avoit alors deux cens Lances, huit cens Chevaux-Legers Albanois, & 19000 hommes d'Infanterie, ſçavoir 10000 Allemans, (*a*) 1000 Suiſſes, & 8000 François, outre 500 Lances qu'il avoit envoyées à S. Quentin ; mais l'Armée Angloiſe étoit ſupérieure en nombre, & elle avoit reçû des renforts ſi conſidérables, qu'on la faiſoit monter à 80000 Combattans. Il eſpéroit même ſi peu de conſerver Boulogne, & le reſte du Pays qui eſt au-delà de la Somme, qu'il s'étoit borné à la défenſe d'Amiens, d'Abbeville, & des autres Places ſituées ſur cette Riviere, dont il étoit réſolu de diſputer le paſſage à l'Ennemi. Son deſſein étoit de temporiſer juſqu'à l'Hyver, ou du moins juſqu'à ce que la diverſion que le Roy d'Ecoſſe devoit faire, & ſur laquelle il comptoit beaucoup, eût mis l'Anglois dans la néceſſité de défendre ſes propres Etats. Le bruit commun fut que les Anglois ne ſe déterminerent au ſiége de Tournay, que par les Conſeils de l'Empereur, qui eſpéroit que cette Place ſeroit rendue ſur le champ, où dans la ſuite à ſon petit fils, auquel on prétendoit qu'elle appartenoit. Cette entrepriſe étoit peu digne d'une Armée auſſi belle que la leur. On crut encore qu'ils craignirent de manquer de vivres s'ils entroient en France, & qu'il ne fût trop facile de ſecourir les autres Villes qu'ils pourroient aſſiéger. Tournay n'avoit point de Troupes étrangeres pour ſa défenſe, elle n'eſpéroit d'ailleurs aucun ſecours, & l'Artillerie des Aſſiégeans la foudroyoit de tous cotés ; ainſi elle ne fit que peu de réſiſtance, & les Bourgeois ſe rendirent vies & bagues ſauves, en payant néanmoins cent mille ducats pour ſe racheter du pillage.

1513.

VI. Bataille de la Twede où le Roy d'Ecoſſe eſt tué.

La fortune ne fut pas d'ailleurs plus favorable à la France. Le Roy d'Ecoſſe fut vaincu dans une ſanglante Bataille ſur la (*b*) Twede. Catherine d'Arragon, Reine d'Angleterre ſe

(*a*) C'étoient apparemment de ſimples particuliers qui s'étoient mis à ſon ſervice ſans l'aveu de la Nation.

(*b*) Cette Riviere ſe jette dans la Mer Britannique, au-deſſous de la Ville de Barwick. La Bataille ſe donna au mois de Septembre.

trouva en perſonne à l'Armée Angloiſe dans cette occaſion. Jacque y périt avec ſon fils naturel, l'Archevêque de S. André, & pluſieurs autres Prélats & Seigneurs du Royaume, il reſta ſur le champ de Bataille plus de douze mille Ecoſſois. 1513.

Vers la fin d'Octobre, Henry ayant laiſſé dans Tournay une nombreuſe Garniſon, congédia ſa Cavalerie & ſon Infanterie Allemande, & repaſſa dans ſes Etats ; cette derniere Place fut tout le fruit d'une guerre où il avoit fait une dépenſe prodigieuſe, & dont les préparatifs avoient annoncé de ſi grands événemens ; car les Fortifications de Terouanne étant ruinées, le Roy de France pouvoit y rentrer lorſqu'il voudroit. A l'égard des motifs qui firent repaſſer la Mer à l'Anglois, ce fut l'inutilité de ſon ſéjour dans un Pays froid, où ne pouvant rien entreprendre, il étoit néanmoins obligé à de groſſes dépenſes pour l'entretien de ſon Armée. D'ailleurs il vouloit mettre ordre aux affaires (*a*) du nouveau Roy d'Ecoſſe, qui étoit fils de (*b*) ſa ſœur, & dont elle étoit Tutrice : (*c*) Le Duc d'Albanie Prince du Sang Royal d'Ecoſſe, s'étoit déja rendu dans ce Royaume pour le même ſujet.

Après le départ de Henri, le Roy de France licencia auſſi ſon Infanterie, & il ne conſerva que ſes Allemans. Mais quoique le danger fût encore éloigné, Louis n'étoit pas ſans inquiétude pour l'année ſuivante : en effet, le Roy d'Angleterre avoit juré de revenir au Printems, & il commença dès lors à s'y préparer, pour être plûtôt en campagne que la premiere fois. D'ailleurs Louis ſçavoit que l'Empereur étoit toujours fort animé contre lui, & il craignoit que le Roy Catholique ne s'unît aux Ennemis de la France. En effet, ſon empreſſement à s'excuſer auprès de Maximilien & de Henry, par rapport à la Tréve, indiquoit déja aſſez ſa mauvaiſe volonté ; mais une Lettre qu'il écrivoit à ſon Ambaſſadeur en Allemagne, & qui fut interceptée, leva tous les doutes qui pouvoient encore arrêter le Roy de France. Ferdinand ne diſoit plus

(*a*) Jacque V. fils de Jacque IV. il fut pere de la Reine Marie Stuart. Il n'avoit alors qu'un an & demi.

(*b*) Marguerite d'Angleterre.

(*c*) Il ſe nommoit Jean Stuart, & étoit fils d'Alexandre frere de Jacque III. Roy d'Ecoſſe, & d'Anne de la Tour, qui étoit fille de Bertrand de la Tour ſeptiéme du nom, Comte d'Auvergne, & de Boulogne, & de Louiſe de la Tremoille. Il épouſa une autre Anne de la Tour ſa couſine germaine, fille de Jean III. Comte d'Auvergne, & de Jeanne de Bourbon. C'étoit Louis XII. qui l'avoit envoyé en Ecoſſe pour y traverſer Henry VIII.

dans cette Lettre, comme auparavant, qu'il vouloit faire la
1513. Guerre aux Infidéles, & marcher en perſonne à la conquête de Jéruſalem; il propoſoit au contraire à l'Empereur de ſe réunir, & de travailler de concert à faire tomber le Milanès entre les mains de Ferdinand leur petit-fils commun, frere puîné de l'Archiduc. Il lui repréſentoit, qu'enſuite tout le reſte de l'Italie ſeroit obligé de recevoir la Loy qu'ils voudroient lui impoſer; qu'à la faveur de cette union, il ſeroit facile à l'Empereur de ſe faire élire Pape, comme il l'avoit toujours ſouhaité depuis la mort de (*a*) ſa femme, & qu'il pourroit mettre alors la Couronne Impériale ſur la tête de l'Archiduc; il finiſſoit en remarquant que des projets ſi importans ne pouvoient réuſſir qu'à la faveur du tems & des occaſions. Enfin le Roy de France devoit craindre les Suiſſes, il n'avoit rien négligé pour les appaiſer; mais quelques avantages qu'il leur eût propoſés, ils les avoient rejettés avec hauteurs. Ils étoient même plus irrités que jamais, depuis que les Otages que la Tremoille leur avoit donnés, craignant avec raiſon d'être les victimes de l'inobſervation du Traité de Dijon, avoient pris la fuite, & s'étoient ſauvés en Allemagne; outre cela, il avoit tout ſujet d'appréhender qu'au premier jour, où du moins l'année ſuivante, lorſqu'il ſeroit occupé à repouſſer ſes autres Ennemis, ils n'entraſſent une ſeconde fois en Bourgogne, ou dans le Dauphiné.

VII. Reconciliation du Roy de France avec le Pape.

Dans des circonſtances ſi difficiles, Louis crut devoir ſe reconcilier avec le Pape pour ce qui concernoit le ſpirituel, & ſur-tout renoncer au Concile de Piſe, & en détruire juſqu'aux moindres veſtiges. Ce dernier article fut agité à Rome pendant pluſieurs mois, & l'on y trouva des difficultés extrêmes, par rapport à ce qui avoit été fait, ou par l'autorité de ce Concile, ou contre les Droits du Souverain Pontife. L'approbation de ces Actes auroit bleſſé la Dignité du S. Siége; & l'on ne pouvoit les anéantir ſans cauſer beaucoup de confuſion: ainſi pour trouver les moyens de terminer une affaire ſi épineuſe, le Pape nomma trois Cardinaux. Il ne paroiſſoit pas convenable de donner au Roy l'abſolution des Cenſures, s'il ne la demandoit, & cet objet formoit encore une autre difficulté. Louis refuſoit de faire une démarche, qui

(*a*) Blanche-Marie Sforce ſa ſeconde femme.

portoit avec elle l'aveu d'un Schiſme honteux à la France. Mais enfin las des chagrins que lui donnoit cette affaire, & cédant aux deſirs de ſes Peuples qui brûloient de ſe réunir à l'Egliſe Romaine ; ne pouvant d'ailleurs réſiſter plus long-tems à la Reine, qui ne voyoit qu'avec peine cette diviſion, il ſe détermina à contenter le Pape ; il s'y porta d'autant plus volontiers, qu'il s'étoit flaté que dès que cet obſtacle ſeroit levé, Leon qui lui avoit fait tout eſpérer, ſeroit dans ſes intérêts, quoiqu'il vînt d'adreſſer tout récemment au Roy d'Ecoſſe un Bref, par lequel il lui faiſoit défenſe de prendre les armes contre le Roy d'Angleterre. Ainſi dans la huitiéme Seſſion du Concile de Latran, tenue ſur la fin de cette année, les Miniſtres du Roy de France, en vertu de ſes pouvoirs qu'ils produiſirent, adhérerent en ſon nom à ce Concile, renoncerent à l'Aſſemblée de Piſe, & promirent que ſix des Evêques François qui s'y étoient trouvés, viendroient à Rome faire la même déclaration au nom de l'Egliſe Gallicane, & que le Roy nommeroit quelques autres Prélats pour traiter l'affaire de la (*a*) *Pragmatique* qu'il abandonnoit à la déciſion du Concile. Dans la même Seſſion, ils obtinrent une entiere abſolution de tout ce qui avoit été fait contre l'Egliſe Romaine. Tels furent les événemens de l'année 1513. en Italie, en Angleterre, & en France. 1513.

Sur ces entrefaites, Anne de Bretagne qui avoit ſouhaité avec tant d'ardeur la réunion de ce Royaume à l'Egliſe Romaine, (*b*) mourut au commencement de 1514. Cette grande Reine ſi recommandable par ſa piété, emporta dans le tombeau les regrets de la France & de la Bretagne. (*c*) Dès que Louis fut reconcilié avec le S. Siége, & que le Concile de Piſe ſe trouva ſans appui, ceux mêmes à qui la grandeur de ce Prince avoit d'abord fait ombrage, commencerent à appréhender que ſes Ennemis ne l'opprimaſſent. Cette conſidération frappa ſurtout Leon X. Quoique ce Pontife fût toujours dans la réſolution d'empêcher le retour des François à Milan, il craignit cependant que le Roy, preſſé par de trop puiſſans Enne- 1514.

VIII. Mort d'Anne de Bretagne.

(*a*) La *Pragmatique Sanction* eſt un Réglement donné par Charle VII. à Bourges, touchant la Diſcipline Eccléſiaſtique.

(*b*) Le 9 de Janvier, âgée de 36 ans.

(*c*) Louis XII. en porta le deuil en noir, & fut trois jours ſans vouloir parler à perſonne.

1514. mis, & effrayé des dangers qu'il avoit courus l'année précédente, ne traitât avec l'Empereur, & que, comme le Roy Catholique l'en ſollicitoit de l'aveu de Maximilien, il ne donnât ſa fille en Mariage à l'un de leurs petits-fils, avec le Duché de Milan pour dot. Il fit donc repréſenter aux Suiſſes que leur acharnement contre la France pouvoit avoir des ſuites préjudiciables à leurs propres intérêts, & que ce Prince ſeroit peut-être dans la néceſſité de prendre un parti qui leur ſeroit auſſi funeſte qu'au S. Siége : Qu'ils n'ignoroient pas quelle étoit la haine de Maximilien & de Ferdinand contr'eux : Que par cette raiſon ſi ces Princes devenoient Maîtres du Milanès, les Cantons auroient autant à craindre pour leur propre liberté, que pour celle de l'Egliſe, & de toute l'Italie : Qu'ils devoient à la vérité s'oppoſer aux efforts que le Roy de France pourroit faire contre Milan ; mais auſſi qu'ils devoient craindre, en voulant éviter une extrémité, de tomber dans une autre beaucoup plus dangereuſe : Que ce ſeroit agir contre toutes les régles de la prudence, que d'abandonner le Milanès à l'Empereur & au Roy d'Arragon, dont la puiſſance ſeroit d'autant plus redoutable, qu'ils trouveroient en Italie moins de réſiſtance que les François : Que leur République après s'être illuſtrée par des exploits ſans nombre, & d'éclatantes Victoires, devoit encore ſe diſtinguer par ſa ſageſſe, & ſa conduite durant la paix : Qu'ils jugeaſſent donc de l'avenir par la ſituation préſente des affaires, & qu'une prudente politique les empêchât d'écouter de trop vifs reſſentimens : Que s'ils agiſſoient avec hauteur & précipitation, il faudroit employer des moyens violens, dont les ſuites ſont toujours fort incertaines ; l'expérience faiſant voir tous les jours que la force & le courage étoient ſouvent le jouet des caprices de la fortune : Qu'ils feroient donc beaucoup mieux de ſe relâcher de leurs Droits, & de ſouffrir que le Traité de Dijon reçût quelques modifications : Qu'ils devoient ſe prêter à un accommodement, avec d'autant plus de facilité, que le Roy offroit d'augmenter leur ſolde, & de faire une Tréve de trois ans pour le Milanès, pourvû qu'on ne le contraignît pas à renoncer à ſes prétentions ſur ce Duché ; qu'après tout, la renonciation qu'il feroit ſeroit inutile, & qu'il n'obſerveroit le Traité que tant qu'il ne trouveroit pas d'occaſion favorable de rentrer dans ſes Droits ; qu'ainſi exi-

ger avec opiniâtreté cette renonciation, c'étoit vouloir pouſſer ſans fruit les choſes à la derniere extrêmité ; enfin le Pape preſſa le Roy de France de ratifier le Traité de Dijon, pour ne pas attirer une ſeconde fois dans ces Etats un Ennemi formidable. Il lui repréſenta qu'il étoit de la prudence de choiſir, entre deux partis, le moins dangereux, & que la crainte d'un leger péril ne devoit pas le précipiter dans un plus grand danger : Il ajoûta que le Roy craignoit peut-être que la ratification du Traité de Dijon ne ternît la gloire ; mais qu'il devoit conſiderer qu'il ſeroit bien plus honteux pour lui de céder lâchement le Milanès à des Princes nés ſes Ennemis, & de la part deſquels il avoit eſſuyé tant d'outrages & de perfidies ; d'ailleurs, quelle ſûreté pouvoit-il eſpérer après une démarche, qui donnant atteinte à ſa réputation, fortifieroit deux puiſſances, qui ne tendoient qu'à opprimer la France, & ſur la foy deſquelles ſes pertes lui avoient appris à ne pas compter ? Qu'à la vérité la renonciation exigée par les Suiſſes devoit lui paroître bien dure ; mais que d'un autre côté elle étoit moins honteuſe que l'autre parti ; un ſimple écrit ne pouvant jamais rendre ſes Ennemis plus puiſſans : Que d'ailleurs étant public, que c'étoit un de ſes Miniſtres, qui ſans ſon aveu avoit ſtipulé cette renonciation, on ne pouvoit pas dire qu'elle vînt de lui : Qu'au reſte la néceſſité de tenir une parole donnée en ſon nom, ſeroit plus que ſuffiſante, pour mettre ſon honneur à couvert dans cette occaſion : Que d'ailleurs il devoit ſe reſſouvenir que ce Traité, dont la ratification le révoltoit ſi fort, avoit ſauvé la France, comme perſonne ne l'ignoroit. Leon dit encore qu'il ne pouvoit qu'approuver les mouvemens que Louis ſe donnoit pour faire un autre Traité avec les Cantons ; que de ſon côté il n'oubliroit rien pour les y porter, mais qu'enfin s'ils perſiſtoient dans leurs premieres réſolutions, il lui conſeilloit en bon pere, de céder au tems & à la néceſſité, tant pour les raiſons alléguées, que pour fournir au S. Siége un prétexte de ſe ſéparer des Ennemis de la France. 1514

Le Roy ſentit toute la force de ſes raiſons, mais il fut piqué des menaces tacites dont elles étoient mêlées. Il demeura perſuadé que pour diminuer le nombre de ſes Ennemis, il ſeroit obligé d'abandonner quelques uns de ſes droits ; mais il étoit dans la ferme réſolution de s'expoſer à tout, plûtôt que de renoncer

1514. abſolument au Milanès. Son Conſeil & tous les Grands du Royaume étoient de même avis, malgré leur répugnance naturelle pour les Guerres d'Italie; ils étoient trop jaloux de la gloire du nom François pour voir ſans indignation, qu'on voulût forcer leur Prince à une rénonciation ſi honteuſe.

Les Suiſſes montroient encore bien plus d'opiniâtreté dans leurs Diétes. Le Roy leur offroit 400000 Ducats comptant, & promettoit de leur en payer 800000 dans de certains termes. Le Cardinal de Sion & les Principaux de la Nation, qui voyoient le péril où ils ſeroient expoſés, ſi le Roy traitoit avec l'Empereur & le Roy Catholique, étoient d'avis d'accepter ces Propoſitions; mais le Peuple auprès de qui le Cardinal de Sion n'avoit plus le même crédit qu'auparavant, & qui ſe défioit des Penſionnaires de la France, étoit toujours plein d'animoſité contre cette Couronne; d'ailleurs les ſuccès de la derniere campagne inſpiroient tant de fierté à cette multitude, qu'elle ſe crut en état de défendre le Milanès contre toute l'Europe, & qu'elle ne voulût rien écouter de la part du Roy, qu'il n'eût ratifié purement & ſimplement le Traité de Dijon. Enfin ſa fureur alla loin, qu'elle propoſa d'entrer une ſeconde fois en la Bourgogne; mais le Cardinal & les Principaux de la République firent remettre adroitement de Diéte en Diéte la réſolution de cet armement. Dans cette incertitude, le Roy de France négocioit toujours avec le Roy Catholique le mariage qui avoit été propoſé. La principale difficulté ſubſiſtoit toujours, & il n'étoit pas décidé ſi la jeune Princeſſe reſteroit à la Cour de France juſqu'à ce qu'elle eût atteint l'âge nubile, ou ſi elle ſeroit remiſe entre les mains de l'Empereur, qui ſans cette condition croyoit ne pouvoir compter ſur la foy du Traité. Louis de ſon côté faiſoit adroitement durer toutes ces difficultés, dans l'eſpérance que le bruit de cette négociation qu'il avoit ſoin de divulguer, feroit quelque impreſſion ſur les Suiſſes qui avoient interêt d'en empêcher la concluſion.

X. Prorogation de la Tréve entre la France & l'Eſpagne.

Quintana Sécrétaire du Roy Catholique, que la négociation de ce mariage avoit fait venir en France l'année précédente, s'y rendit encore celle-ci; il paſſa enſuite en Allemagne du conſentement de Louis, revint en France, & à ſon retour, la Tréve ci-devant conclue entre les Rois de

France

France & d'Arragon fut prorogée pour un an aux mêmes conditions, dans le deſſein de faciliter la Paix. On y ajoûta une Clauſe ſecrete, portant que Louis XII. ne feroit aucune tentative ſur Milan durant cette année ; mais on n'y comprit ni Génes ni Aſte. La France ſe donna bien de garde de divulguer cette obligation, que Ferdinand fit publier ſolemnellement dans toute l'Eſpagne ; ces démarches ſi différentes firent douter de cet Article ſecret. Ce Traité laiſſoit, à Maximilien & au Roy d'Angleterre, la liberté d'y accéder dans trois mois, & Quintana aſſura qu'ils le feroient l'un & l'autre. Il n'en avoit cependant aucune promeſſe de la part de Henry ; mais l'Empereur y avoit été déterminé par le Roy d'Arragon, qui toujours réſolu d'éloigner la Guerre des Frontieres d'Eſpagne, lui inſinuoit que c'étoit l'unique moyen d'achever le mariage propoſé. 1514.

Le Pape allarmé par la prorogation de la Tréve, craignit que ces trois Princes n'euſſent déja ſigné, ou ne fuſſent ſur le point de ſigner une Ligue funeſte à l'Italie: Dans cette crainte, & toujours perſuadé qu'il étoit également dangereux que le Milanès fût ſoumis ou à l'Empereur & au Roy Catholique, ou à la France, il ne ſçavoit comment parer à ces deux inconvéniens ; car ce qui éloignoit l'un, raprochoit l'autre de trop près, & l'abaiſſement de la France avoit des ſuites auſſi dangereuſes que ſa ſupériorité : Ainſi pour empêcher que la néceſſité n'obligeât Louis XII. de s'unir avec Maximilien & Ferdinand, il redoubla ſes efforts auprès des Suiſſes, à qui la Tréve inſpiroit déja de la méfiance, & ne négligea rien pour les engager à la Paix ; d'un autre côté pour rendre à ce Prince l'entrée de l'Italie plus difficile, Leon s'empreſſa avec la même ardeur à reconcilier l'Empereur & les Venitiens ; mais comme une ſimple Tréve auroit maintenu ce Prince dans la poſſeſſion des Places où il avoit des Garniſons, le Sénat ne vouloit pas en entendre parler ; bien réſolu de faire une ſolide Paix ou de continuer la Guerre. Ces Républicains malgré leurs pertes & la certitude où ils étoient que le Roy de France ne feroit paſſer aucunes Troupes en Italie la campagne prochaine, montrerent toujours une égale fermeté : Elle ne fut pas même ébranlée par l'incendie d'une partie de leur Ville. Le feu ayant pris, ſoit par un effet de la colere du Ciel, ſoit

1514. par un hazard près du Pont de Rialto pendant la nuit, il conſuma le quartier le plus riche & le plus fréquenté, & quelque diligence qu'on fît pour l'éteindre, on ne put jamais en venir à bout, à cauſe d'un vent du Nord qui ſouffloit avec fureur.

XI. L'Empereur & les Venitiens prennent le Pape pour arbitre.

Cependant le Pape vint à bout d'engager l'Empereur & les Venitens à remettre entre ſes mains un Compromis ſans bornes en apparence. Mais il avoit donné aux deux Parties une Promeſſe écrite, de ne prononcer que de leur aveu réciproque. Dès qu'il eut été choiſi pour arbitre, il voulut faire ceſſer par un Bref tous Actes d'hoſtilité de part & d'autre ; les Allemans & les Eſpagnols n'y déférerent pas ; ceux-ci, qui étoient en quartier dans le Poléſine & à Eſte, ravagerent les Pays circonvoiſins ; & le Viceroy mit des Troupes à Vicence, pour faire valoir la poſſeſſion de cette Ville, lorſque la Sentence arbitrale ſeroit rendue. Outre cela Frangipani fit de gands ravages dans le Frioul ; & les Allemans à l'aide de quelques Bannis, ſurprirent Marano, Port de Mer dans la même Province, auprès d'Aquilée. A cette nouvelle, les Venitiens firent partir de cette Ville Balthazart Scipioné à la tête de quelques Troupes, & Jerôme de Savorgniano avec un grand nombre de Payſans, pour reprendre Marano. Ces deux Capitaines aſſiégerent cette Place par terre tandis que l'Armée Navale la preſſoit du côté de la Mer ; mais cinq cens Chevaux & deux mille Lanſquenets étant venus au ſecours, & les Aſſiégés ayant fait en même tems une ſortie, les Venitiens furent défaits, & perdirent leur Artillerie, une Galére & quelques autres Bâtimens ; après cette Victoire les Allemans forcerent Monfalconé.

Peu de jours après, quatre cens Chevaux, & douze cens Lanſquenets de Vicence, avec d'autres Troupes nouvellement arrivées dans le Frioul, ſe joignirent à la Garniſon de Marano, & ravagerent tout le Pays. Dans des circonſtances ſi fâcheuſes, Malateſta de Sogliano Gouverneur de la Province, & Jerôme de Savorgniano qui s'étoient poſtés à Udine, le premier à la tête de ſix cens Chevaux & de deux mille hommes d'Infanterie, & le ſecond avec deux mille Payſans, ne ſe croyant pas en état de repouſſer l'Ennemi, ſe retirerent au-delà de la Livenza, d'où ils ſe propoſerent de ſe porter partout, où leur ſecours ſeroit neceſſaire. Les Impériaux ſe diviſerent en deux Corps ; le premier alla s'emparer de Feltré, & fit

pendant quelque tems des courſes aux environs de cette Place; mais les Venitiens ayant fermé tous les paſſages, en attaquerent une partie, qui étoit à Baſſano dans la plus grande ſécurité, & malgré l'inégalité du nombre, ils tuerent trois cens hommes de pié aux Ennemis, qui étoient cinq cens en tout, & en firent pluſieurs priſonniers avec deux de leurs Capitaines. L'autre Corps alla former le ſiége d'Oſope, Ville ſituée ſur le ſommet d'une Montagne fort eſcarpée. Dès que la brêche fut ouverte, les Aſſiégeans y donnerent pluſieurs Aſſauts; mais leurs efforts étant inutiles ils prirent le parti de bloquer la Place, où il ſçavoient qu'on manquoit d'eau: mais le Ciel ayant pourvu à ce beſoin par des pluyes abondantes, les Impériaux leverent le ſiége, après avoir tenté un dernier Aſſaut, qui ne fut pas plus heureux que les précédens. 1514.

XII. Bizare & inutile déciſion du Pape.

Toutes ces hoſtilités touchoient ſenſiblement le Pape, & il auroit voulu trouver un expédient capable de ſatisfaire les deux Parties, dont la volonté & les prétentions n'avoient d'autre régle que des événemens journaliers, qui varioient d'un moment à l'autre. L'Empereur ayant conſenti que les Venitiens rentraſſent dans Vicence à condition qu'il garderoit Verone, ils avoient éxigé qu'on leur rendît ces deux Places; mais lorſque le mauvais état de leurs affaires les avoit forcés d'abandonner la derniere, Maximilien avoit prétendu les conſerver l'une & l'autre. Leon fatigué de toutes ces longueurs, prévoyant même que ſa déciſion ne ſeroit pas reçue; mais voulant remplir le devoir de Médiateur, il rendit une Sentence arbitrale par laquelle il ordonna qu'il y auroit une Paix durable entre l'Empereur & les Venitiens, & qu'on quitteroit les Armes de part & d'autre; mais au lieu de régler par le même jugement les conditions de cette Paix, il ſe réſerva de les déclarer dans un an. Il s'expliqua ſeulement, par rapport au Roy Catholique qu'il comprit dans cette Paix, & dans la ſuſpenſion d'Armes: Il ajoûta, que l'Empereur dépoſeroit entre ſes mains Vicence, & toutes les Places que ce Prince & les Eſpagnols occupoient dans les Territoires de Padoue & de Treviſe; Que les Venitiens lui remettroient pareillement Crême; & qu'au reſte chacun garderoit de ſon côté ce dont il étoit actuellement en poſſeſſion, juſqu'à la déclaration des Conditions de la Paix: Que les Parties rati-

fieroient cette déciſion dans un mois ; & qu'enſuite, les Ve-
1514. nitiens payeroient à l'Empereur 25000 Ducats, & 25000 autres, trois mois après : Qu'enfin ſi cette Sentence n'étoit pas ratifiée par toutes les Parties dans le terme preſcrit, elle ſeroit réputée nulle.

XIII. Continuation de la Guerre entre l'Empereur & les Venitiens.

Leon ne décida d'une maniere ſi extraordinaire, que pour ménager toutes les Parties, & il ne fixa un ſi long terme pour les ratifications, qu'afin que le Roy Catholique eût le tems d'envoyer ſes Pouvoirs. Son Ambaſſadeur aſſuroit cependant qu'il n'en avoit pas abſolument beſoin, & que ſon Maître ne feroit aucune difficulté de ratifier. Les Venitiens réſolurent de rejetter cette Paix dont les Conditions étoient incertaines. Ainſi l'arbitrage de Leon demeura ſans effet. Pendant ce tems-là ils défendoient Crême avec ſuccès, quoique cette Ville eut beaucoup à ſouffrir de la Peſte & de la Famine, tandis qu'elle étoit inveſtie par l'Ennemi. Car Proſper Colonne à la tête de deux cens Gendarmes, de deux cens cinquante Chevaux-Legers & de deux mille hommes d'Infanterie, étoit à Effenengo ; & Silvio Savelli avec ſa Compagnie de Cavalerie & deux mille hommes de pié, avoit pris ſon quartier à Umbriano, l'un & l'autre à deux milles de Crême. Les Aſſiégés faiſoient de fréquentes ſorties, & entr'autres Renzo de Ceré ayant ſurpris, à la faveur d'une nuit noire, le poſte d'Umbriano il tailla en piéces une partie de l'Infanterie de Silvio, & diſſipa le reſte. Après cet échec, Proſper fut obligé de ſe retirer. Peu de jours après Renzo trouva un Gué dans la Riviere d'Adda, qui étoit alors fort baſſe, pénétra juſqu'à Caſtiglione de Lodigiana, & enleva cinquante Lances qui y étoient en Garniſon. De ſi heureux exploits, fruits d'une habileté rare, le firent regarder comme l'un des meilleurs Capitaines d'Italie. Les Venitiens réſolurent enſuite de ne rien négliger pour rentrer dans le Frioul ; c'eſt pourquoi il y envoyerent d'Alviane, à la tête de deux cens Lances, de quatre cens Chevaux-Legers, & de ſept cens hommes de pié. En marchant vers Portonon, où il y avoit une partie des Troupes Allemandes, ſa Cavalerie qui le devançoit, attaqua Rizzan, Capitaine Allemand, qui avoit avec lui deux cens hommes d'Armes & trois cens Chevaux-Legers. Elle commençoit à plier lorſque d'Alviane qui

ſurvint avec le reſte de l'Armée, rétablit le Combat : La Victoire également diſputée demeura long-tems indéciſe ; mais Rizzan ayant été bleſſé au viſage, & pris par Malateſta de Sogliano, ſes Troupes prirent la fuite, & ſe retirerent en déſordre à Portonon. Craignant enſuite de ne pouvoir s'y défendre, elles abandonnerent cette Ville qui fut miſe au pillage, avec un grand carnage des Habitans. Après cette conquête le Général Venitien marcha du côté d'Oſope, que Frangipani aſſiégeoit avec un autre Corps de Troupes Allemandes ; à ſon approche elles leverent le ſiége ; ſa Cavalerie Legere les ayant pourſuivis, ſe ſaiſit de leur Bagage & de leur Artillerie. Ces avantages, remirent preſque toute la Province au pouvoir des Venitiens ; enſuite d'Alviane ayant tenté inutilement de forcer Goritia, il prit le chemin de Padoue avec ſes Troupes ; il écrivit à Rome que dans cette Expédition les Allemands avoient eu deux cens Lances, autant de Chevaux-Legers & deux mille hommes de pié, tués ou faits priſonniers ; mais à peine ſe fut-il retiré, que les Impériaux ayant reçu de nouvelles Troupes, s'emparerent de Cremonio & de Monfalconé, & ſecoururent Marano que les Venitiens aſſiégeoient : quelques jours auparavant ces derniers y avoient pris Frangipani dans une embuſcade, & l'avoient fait conduire à Veniſe. A la nouvelle de l'arrivée du ſecours, les Aſſiégeans ſe retirerent en déſordre ; peu après leur Cavalerie Albanoiſe fut battue, & le Provéditeur Jean Vitturi pris avec cent Chevaux. La proximité de l'Allemagne, & la facilité d'entrer dans le Frioul & d'en ſortir, y occaſionnoient ces fréquentes révolutions. Les Impériaux n'envoyoient à cette Guerre que des Compagnies de Milice, qui, dès qu'elles avoient fait quelque butin, ſe retiroient à l'approche des Troupes Venitiennes, dont les Payſans augmentoient ordinairement le nombre. Elles revenoient enſuite à la premiere occaſion favorable. Après cet échec, le Sénat fit partir des Troupes réglées pour le Frioul ; ce qui engagea le Viceroy d'y envoyer de ſon côté deux cens Gendarmes, cent Chevaux-Legers & cinq cens Fantaſſins, ſous la conduite d'Alarcon, l'un des Capitaines Eſpagnols qui commandoient dans le Quartier pris entre Eſte, Montagnaga, & Cologna : cet Officier ſe mit auſſi-tôt en marche ; mais ayant appris 1514.

en chemin qu'on étoit convenu d'une Tréve dans le Frioul pour
1514. faire les Vendanges, il revint ſur ſes pas.

Tandis que la Guerre ne ſe faiſoit que foiblement en Italie, on preſſoit avec ardeur la négociation de la Paix. Louis XII. ne déſeſpérant pas de vaincre l'opiniâtreté des Suiſſes, & de leur faire accepter de l'argent, faiſoit tous ſes efforts pour les engager à s'en contenter, ſans exiger une renonciation au Milanès; mais le Peuple étoit ſi fort aigri contre la France, que lorſque les Otages prirent la fuite, les Suiſſes obligerent par les plus fieres menaces le Gouverneur de Genéve de leur livrer le (*a*) Préſident de Grénoble, que le Roy y avoit envoyé pour une négociation particuliere; & ſans que l'humanité, ni tout ce que ce Magiſtrat pût dire pour ſa juſtification, fût capable d'arrêter leur fureur, ils le mirent à la Torture, pour lui faire déclarer ſi quelques-uns de leurs Chefs étoient encore Penſionnaires du Roy, ou en relation avec lui. D'un autre côté, la conduite miſtérieuſe du Pape le rendoit ſuſpect au Roy: car Leon étoit obligé d'uſer auprès de tout le monde d'une extrême circonſpection, pour faire réuſſir ſes différentes vûes. Louis crut donc qu'il agiſſoit ſecretement auprès des Suiſſes pour traverſer ſa reconciliation avec eux: il ne le ſoupçonna pas à la vérité de les exciter à la Guerre, dont au contraire il les détournoit ſans ceſſe; mais il ſe perſuada que Leon dans la crainte qu'un Traité avec la France ne rompît leur liaiſon avec le Saint Siége, les avoit exhortés à éxiger l'exécution du Traité de Dijon. Dans cette idée le Roy menaça le Pape de ſe reconcilier avec l'Empereur & le Roy d'Arragon, tant pour tromper la rage de ſes autres Ennemis, que pour faire ceſſer, comme il l'expoſa lui même au Pape, des dépenſes qui épuiſoient ſon Royaume, & pour s'épargner le chagrin & les embarras que l'inſolence de ſes Soldats lui cauſoient. Il avoit en effet à ſa ſolde vingt mille Lanſquenets, qu'il n'avoit pu même raſſembler que durant le ſiége de Tournay; & afin de les avoir tout prêts au beſoin, il leur avoit donné des Quartiers en France, où ils faiſoient de terribles ravages. Enfin il reprocha au Pape ſon injuſte haine, qui, diſoit-il, ne vou-

(*a*) Jean de Calvimont, comme on l'a dit plus haut.

loit pas le ſouffrir en Italie, tandis que les autres Puiſſances ne cherchoient qu'à l'inquiéter dans ſes propres Etats. 1514.

Dans ces extrêmités où ſe trouvoit le Roy de France, Henry VIII. conçut un violent dépit contre Ferdinand, qui venoit de proroger ſans ſa participation la Tréve avec cette Couronne. Il ſe plaignit amérement de cette injure, & dit que c'étoit la troiſiéme fois que le Roy d'Arragon le trompoit; il parut dès-lors s'éloigner tous les jours de l'expédition de France. Le Pape informé de ces premieres diſpoſitions à la Paix, réſolu de les faire ſervir à ſes deſſeins. Il engagea donc le Cardinal d'Yorck d'employer ſon crédit ſur l'eſprit de ſon Maître, pour lui perſuader que content de la gloire qu'il avoit acquiſe, & qu'ayant trouvé peu de retour & de bonne foy dans l'Empereur, le Roy Catholique & les Suiſſes, il devoit conſentir enfin à un Traité avec la France. Leon craignoit toujours que Louis ne fît la Paix avec l'Empereur & le Roy Catholique, & ne donnât, comme il l'en menaçoit ſans ceſſe, une de ſes filles au Prince d'Eſpagne, ſi l'Anglois rentroit encore en France. D'ailleurs, il prévoyoit que cette Couronne & l'Angleterre feroient la Paix tôt ou tard; il jugea donc à propos de s'en faire un mérite auprès de Louis XII. en paroiſſant contribuer à un Traité qu'il n'étoit pas en ſon pouvoir d'empêcher. On repréſenta au Pape, que dès que le Roy de France n'auroit plus rien à craindre du côté de l'Angleterre, il attaqueroit le Milanès. Ce Pontife répondit qu'il ne l'ignoroit pas; mais qu'il étoit néceſſaire de faire attention aux ſuites qu'une longue diviſion entre ces deux Rois devoit faire craindre; que dans une affaire ſi délicate, il n'étoit pas poſſible d'obvier à tous les inconvéniens; qu'en tout cas le Milanès auroit toujours l'appui des Cantons; & qu'enfin dans la conjecture préſente, il falloit donner quelque choſe au hazard. Soit que l'autorité du Pape eût fait impreſſion ſur les eſprits, ſoit que les parties intéreſſées euſſent par elles-mêmes une véritable inclination à la Paix, la Négociation fut auſſi-tôt entamée à Rome, entre le Pape & le Cardinal d'Yorck; & enſuite transférée à Londres, où Louis XII. envoya le Général (*a*) de Normandie, ſous prétexte de traiter de la ran-

XIV. Paix entre la France & l'Angleterre.

(*a*) Daniel l'appelle Intendant des Finances de Normandie.

con du Duc de Longueville. On ne convint d'abord que d'une
1514. ſuſpenſion d'armes ſur terre ſeulement, pour tout le tems que ce Miniſtre ſeroit en Angleterre. Sur ces entrefaites, une nouvelle injure que l'Empereur fit à Henry, le diſpoſa encore davantage à la Paix : Maximilien, contre la parole qu'il lui avoit donnée, de ne conſentir jamais ſans lui à la Tréve conclue entre la France & l'Arragon, ratifia néanmoins ce Traité par un Acte qu'il envoya en Eſpagne. Ferdinand ſe contenta de notifier dans une lettre à Louis XII. cette ratification, dont il garda l'original, pour le faire ſervir à ſon artificieuſe politique. Cependant la France & l'Angleterre commençoient à s'accorder ſur les articles de la Paix. Le Pape dans la vûe de gagner les deux Rois, fit partir en poſte (*a*) l'Evêque de Tricarico pour la Cour de France. Ce Prélat offrit au Roy les ſervices de Leon ; & paſſa enſuite en Angleterre du conſentement de Louis, pour faire le même compliment à Henry.

La Négociation ſouffrit d'abord de grandes difficultés. Le Roy d'Angleterre demandoit Boulogne en Picardie, & des ſommes conſidérables ; mais il reſtraignit enfin ſes prétentions à la Ville de Tournay, dont il exigea la ceſſion. Les Miniſtres François ſe révolterent d'abord contre cette propoſition. Dans ces circonſtances, Henry fit partir l'Evêque de Tricarico, pour preſſer le Roy de terminer au plûtôt, & pour l'exhorter, comme de lui-même, à faire quelque effort en faveur de la Paix; mais il ne jugea pas à propos d'expliquer à ce Prélat quel étoit le point de la difficulté. L'Evêque s'étant acquitté de ſa commiſſion, Louis qui ne vouloit pas que ſes Peuples lui imputaſſent d'avoir aliéné une Ville conſidérable, & très-affectionnée à la France, propoſa cette affaire dans un Conſeil, où tous les principaux Seigneurs ſe trouverent ; les ſentimens n'y furent pas partagés, & l'on convint unanimement qu'on ne devoit pas balancer à céder Tournay, ſans s'arrêter aux offres du Roy Catholique, qui pour empêcher le Traité, promettoit même de contribuer à la conquête du Milanès.

(*a*) Louis de Canoſſe, étoit d'une noble & ancienne famille de Verone, il avoit beaucoup de mérite. François I. lui donna l'Evêché de Bayeux, & le fit entrer dans ſon Conſeil. Il fut Ambaſſadeur de France à Veniſe, d'où il ſe rendit dans ſa Patrie ; il y mourut en 1529.

Dès

Dès que la réponſe du Roy, & ſes pouvoirs pour la ceſſion de Tournay furent arrivés en Angleterre, la Paix fut conclue pour tout le tems de la vie des deux Monarques, & pour une année après la mort de l'un ou de l'autre. Ce Traité (*a*) portoit que le Roy d'Angleterre garderoit Tournay, & que la France lui payeroit 100000 liv. par an juſqu'à la concurrence de 600000 écus : Que pour la défenſe de leurs Etats, les deux Rois ſe fourniroient réciproquement 10000 hommes d'Infanterie, s'ils étoient attaqués par Terre, & 6000 hommes ſeulement, ſi on leur faiſoit la Guerre ſur la Mer : Que dans toutes ſortes de cas la France prêteroit 1200 Lances au Roy d'Angleterre, qui de ſon côté s'obligeoit d'envoyer 10000 hommes de pié au Roy de France : Que ces dernieres Troupes ſeroient payées par celui des deux qui les emprunteroit. Le Roy d'Ecoſſe, l'Archiduc, & l'Empire, furent compris dans ce Traité ; mais il n'y fut fait aucune mention de l'Empereur, ni du Roy Catholique ; les Suiſſes y furent auſſi nommés. Mais il fut ſtipulé que quiconque défendroit le Milanès, Génes, & la Ville d'Aſte contre la France, ceſſeroit de jouir des avantages de cette Paix. (*b*) 1514.

XV. Louis XII. épouſe Marie d'Angleterre.

Quelques tems après Louis épouſa la ſœur du Roy d'Angleterre, & reconnut avoir reçu 400000 écus pour ſa dot : Henry toujours plein de reſſentiment contre le Roy Catholique, ne voulut pas que ſon Ambaſſadeur aſſiſtât à la cérémonie des fiançailles qui ſe firent en Angleterre. Preſque dans le même tems, Louis reçut la ratification de la Tréve que l'Empereur avoit envoyée au Roy Catholique. Les pouvoirs de ces deux Princes pour conclure le Mariage de Ferdinand d'Autriche leur petit-fils, avec la ſeconde fille de France, qui n'avoit encore que (*c*) quatre ans, arriverent auſſi à leurs Miniſtres : mais la Paix avec l'Angleterre rompit cette alliance ; & pour ſatisfaire davantage Henry VIII. le Roy de France fit ſortir de ſes (*d*) Etats le Duc de Suffolc, qu'il avoit fait

(*a*) Il fut ſigné au commencement du mois d'Août.

(*b*) Le Traité fut conclu le 7 d'Août, & le Mariage ſe fit à Abbeville le 9 d'Octobre. François Duc de Valois alla recevoir la nouvelle Reine à Boulogne ; après la mort de Louis XII. Marie épouſa Charle Brandon Duc de Suffolk, & mourut en 1533. à l'âge de 37 ans.

(*c*) Elle étoit née à Blois le 25 d'Octobre 1509.

(*d*) Richard de la Poole, qui porta toujours le nom de Comte de Suffolc, quoique Henry l'eut donné à Brandon.

1514.

Commandant de ſes Lanſquenets. Louis ſçut ſi bien adoucir ce traitement par des honneurs & des bienfaits, que ce Seigneur ne put être mécontent. (*a*)

XVI. Le Pape traite avec l'Empereur, & le Roy d'Arragon, & enſuite avec le Roy de France.

Pendant que les deux Rois traitoient enſemble, le Pape entretenoit de ſon côté une Négociation particuliere : Toujours réſolu d'empêcher Louis de rentrer dans le Milanès, l'artificieux Italien ne ſongeoit qu'à l'amuſer, auſſi bien que les autres Puiſſances ; c'eſt pourquoi il lui avoit fait faire des propoſitions par le Cardinal de San-Severino, Miniſtre des affaires de France à Rome. San-Severino écrivit donc au Roy, que la ſituation de l'Europe ne permettant pas au Pape de faire un Traité durable avec la France, il falloit du moins convenir de certaines conditions, qui puſſent avec le tems former une union plus étroite & plus ſolide entre le S. Siége & cette Couronne. Quoique le Roy eût paru d'abord approuver le projet qui lui en avoit été envoyé, il fut quinze jours ſans répondre, ſoit qu'il eût alors d'autres affaires, ſoit qu'il attendît des réponſes d'ailleurs, pour ſe déterminer ; pendant ce délai, le Pape conclut avec l'Empereur & le Roy Catholique une Alliance défenſive pour un an ſeulement. Le Roy Catholique avoit preſſé la concluſion de ce Traité, par la crainte où il étoit que le Pape ne voulût mettre la Couronne de Naples ſur la tête de Julien ſon frere ; cette méfiance n'étoit pas ſans fondement ; car il étoit certain que Leon avoit déja lié quelques intrigues avec les Venitiens à ce ſujet. Preſque auſſi-tôt après la ſignature du Traité, la réponſe du Roy de France arriva. Louis approuvant tous les Articles propoſés, y ajoûtoit ſeulement, que puiſqu'il devoit prendre ſous ſa protection les Etats de Florence, Julien de Médicis, frere de Leon, & Laurent (*b*) ſon neveu qui gouvernoient cette République, il étoit juſte que de leur côté ils s'engageaſſent à donner des ſecours à la France dans l'occaſion. Après une explication ſi préciſe, le Pape répliqua qu'il avoit traité avec l'Empereur & l'Eſpagne, & que le Roy ayant différé à lui faire réponſe, il avoit eu lieu d'entrer en défiance :

(*a*) Il ſe retira à Metz avec 6000 liv. de penſion. Dans la ſuite il ſervit François I. dans toutes ſes expéditions, & fut tué à côté de ce Prince à la Bataille de Pavie.

(*b*) Laurent de Médicis étoit fils de Pierre, frere aîné de Leon X.

Qu'au reſte cette alliance n'étoit que pour un tems fort court ; qu'elle ne contenoit rien de préjudiciable à la France, & qu'elle n'apporteroit aucun obſtacle au Traité propoſé. Le Roy ſe rendit à ſes raiſons, & pour qu'il ne tranſpirât rien de cette alliance, elle ne fut exprimée que dans un écrit particulier ſigné des deux parties. 1514.

Les Rois de France & d'Angleterre s'étoient reconciliés avec plus de facilité qu'on ne s'y étoit attendu ; on n'avoit pas cru qu'une ſincere amitié pût ſuccéder ſi promptement à la plus vive animoſité. Cet événement ſurprit le Pape, & lui donna peut-être quelque inquiétude ; il avoit été perſuadé comme les autres, que la Négociation n'auroit d'autres ſuites qu'une Tréve, ou que ſi la Paix ſe faiſoit, ce ſeroit à des conditions dures pour le Roy de France, & que du moins le Traité mettroit pour un tems le Milanès à couvert des Armes Françoiſes. A l'égard de l'Empereur & du Roy Catholique, ils ne virent cette alliance qu'avec chagrin : mais comme il n'y a point de ſi grand mal, qui ne ſoit ordinairement accompagné de quelque bien, Ferdinand trouva que ce même Traité lui procureroit deux grands avantages ; en effet, l'Archiduc ſon petit-fils ne pouvant plus eſpérer de faire le Mariage de (*a*) ſa ſœur avec le Roy de France, & devant prendre dorénavant quelques précautions contre l'Angleterre, alloit être obligé de recourir à ſes conſeils, & d'avoir plus d'égards pour lui : D'un autre côté, Marie d'Angleterre pouvoit donner à Louis XII. un fils qui éloigneroit du Trône le Duc de Valois, que Ferdinand haiſſoit, parce que ce Prince brûloit de voir le Roy de Navarre rétabli dans ſes Etats. Les Suiſſes ſeuls, quoique toujours animés contre la France, paroiſſoient approuver cette Paix : ils ſe réjouiſſoient de ce que ſelon toutes les apparences, Louis XII. devant attaquer le Milanès, ils alloient avoir une nouvelle occaſion de ſignaler leur courage, & leur zéle pour la défenſe de cet Etat. On ne doutoit pas en effet que le Roy n'ayant plus rien à craindre pour la France, ne tentât de rentrer dans ce Duché ; mais on ne ſçavoit s'il remettroit cette expédition à l'année ſuivante, ou ſi tenté par la facilité actuelle de la choſe, il prendroit les

XVII. Artifice du Pape à l'égard de Louis XII.

(*a*) Guichardin n'a pas encore parlé du Mariage d'Eléonore d'Autriche avec Louis XII. Cette Princeſſe n'avoit alors que ſeize ans ; elle étoit née le 24 de Novembre 1498.

armes ſans différer ; ſur-tout ne paroiſſant faire alors aucuns pré-
1514. paratifs.

Tandis que l'on étoit dans cette incertitude, le Pape toujours éloigné de voir le Milanès entre les mains du Roy, pouſſa néanmoins l'artifice juſqu'à l'exhorter à ſaiſir l'occaſion favorable pour s'emparer de cet Etat, lui repréſentant que l'Armée Eſpagnole étoit fort affoiblie & mal payée : Que le Peuple étoit épuiſé & réduit au déſeſpoir, par la licence & la cruauté des Troupes : Que perſonne n'étoit en état de fournir de l'argent aux Suiſſes, pour les attirer dans ce Duché ; & qu'ainſi il ne trouveroit que très-peu de réſiſtance. Ces raiſons firent d'autant plus d'impreſſion ſur l'eſprit de Louis, que peu de tems avant ſa reconciliation avec l'Anglois, le Pape avoit paru ſouhaiter de voir retourner Génes au pouvoir de la France, & qu'il lui avoit fait eſpérer qu'il engageroit Octavian Frégoſe à traiter avec lui.

Il eſt certain que Leon n'agiſſoit pas avec ſincérité dans cette affaire, & l'on croit que deux motifs lui faiſoient mettre en uſage une ſi profonde diſſimulation ; le premier fut le deſir de s'aſſurer de l'amitié du Roy, qu'il crut devoir prévenir, dans la crainte que Louis, qui avoit une nombreuſe Gendarmerie ſur pié, avec beaucoup de Lanſquenets, ne ſoumît facilement le Milanès, qui étoit alors ſans défenſe. L'autre motif partoit d'une politique encore plus rafinée : Il ſçavoit, dit-on, que le Roy s'étoit obligé par un article ſecret, de ne point attaquer le Milanès pendant la Tréve, comme l'Empereur & le Roy Catholique le publioient hautement, quoique Louis aſſurât le contraire. Ainſi, Leon perſuadé que ce Prince ne contreviendroit pas à cet article ſecret, crut que ſans courir le riſque de voir ſuivre ſes conſeils, il pouvoit lui offrir toutes ſortes de ſecours pour l'entrepriſe de Milan, afin d'être autoriſé par le refus, que le Roy en feroit alors, à les lui refuſer dans la ſuite. En effet, les choſes tournerent comme le Pape l'avoit prévû ; car ſoit que le Roy fut retenu par la Tréve, ſoit qu'il manquât d'argent, ſoit enfin à cauſe des approches de l'Hyver, il prit le parti de différer juſqu'au Printems ; & dans ſa réponſe au Pape, qu'il crut inviolablement attaché à ſes intérêts, il allégua pluſieurs raiſons pour lui faire gouter la remiſe de cette expédition, ſans parler de l'ar-

ticle ſecret, qui peut-être y étoit le ſeul obſtacle réel. Il avoit néanmoins dès-lors quelque envie de tenter la réduction de Génes, ou du moins de ſecourir la Lanterne. Ce Fort avoit reçu pluſieurs fois cette année des rafraichiſſemens, que de petits Bâtimens, qui feignoient de vouloir entrer dans le Port de Génes, y jettoient en paſſant : mais depuis il avoit été réduit à de ſi grandes extrêmités, que ne pouvant attendre le ſecours, il avoit été obligé de ſe rendre aux Génois, qui l'avoient raſé ſur le champ juſqu'aux fondemens : La perte de la Lanterne cauſa un déplaiſir extrême au Roy, & lui fit oublier l'expédition de Génes ; il ne ſongea donc plus qu'à ſe préparer à la conquête du Milanès. Il étoit perſuadé que le Pape favoriſeroit ſon entrepriſe ; en effet, les proteſtations d'amitié que Leon lui faiſoit, la conduite qu'il avoit tenue dans les Négociations avec le Roy d'Angleterre & les Suiſſes, ſes ſollicitations encore récentes pour l'expédition du Milanès, mais ſur-tout les offres que Louis avoit faites à ce Pontife, de l'aider à faire la conquête du Royaume de Naples, pour l'Egliſe, ou pour Julien de Médicis, autoriſoient en quelque façon la confiance de ce Prince : mais ce qui arriva bientôt après, lui fit ſoupçonner la ſincérité du Pape. 1514.

XVIII. Leon achette Modéne de l'Empereur.

Leon n'avoit jamais voulu terminer les différends du S. Siége avec le Duc de Ferrare ; & quoique dans les premiers jours de ſon Exaltation, il eût donné de grandes eſpérances à ce Prince, & qu'il l'eut aſſuré que Reggio lui ſeroit rendu dès que le Cardinal ſon frere ſeroit de retour de Hongrie, il s'étoit ſervi de différens prétextes pour éloigner cette reſtitution. A la vérité, il avoit confirmé ſes promeſſes par un Bref exprès, & avoit laiſſé au Duc la jouiſſance des revenus de cette Ville, comme devant bien-tôt retourner ſous ſon obéïſſance : mais l'intention de Leon étoit entiérement contraire à ces démarches extérieures, & il avoit même deſſein de s'emparer de Ferrare. Il y étoit non ſeulement excité par ſon ambition, mais encore par Albert Pio (*a*) Comte de Carpi, Ambaſſadeur de l'Empereur, & l'ennemi déclaré du Duc, & par pluſieurs autres ; ils lui repréſentoient d'un côté, l'exemple de Jule II. qui s'étoit couvert de gloire par l'agrandiſſement des Etats de l'Egliſe ; & de l'autre, la

(*a*) On a vû dans le premier Tome qu'il étoit ennemi du Duc de Ferrare.

facilité qu'il y avoit à fixer la fortune de ſon frere. Le Pape
1514. écoutoit d'autant plus volontiers ces ſollicitations, que Julien, dont l'ambition aſpiroit aux plus grands honneurs, ayant abandonné à ſon neveu le Gouvernement de la République de Florence, le preſſoit ſans ceſſe d'établir ſa fortune. Ainſi Leon, conformément à ces conſeils, donna à l'Empereur, toujours indigent, quarante mille ducats, à condition que pour ſûreté de cette ſomme, on lui laiſſeroit la Ville de Modéne, ſuivant ce qui avoit déja été propoſé quelque tems avant la mort de Jule II. Son deſſein étoit d'unir cette Place aux Villes de Reggio, de Parme, & de Plaiſance, & d'en former un Etat pour Julien de Médicis, qui le gouverneroit ſous le nom de *Vicaire Perpétuel*, & d'y joindre Ferrare, s'il étoit poſſible de la ſubjuguer.

Cette Affaire réveilla les ſoupçons du Roy de France, & en effet ce Traité ſuppoſoit une étroite intelligence entre le Pape & l'Empereur; d'ailleurs le Roy trouva mauvais qu'on fournît de l'argent à Maximilien, quoique Leon pour s'excuſer, aſſurât qu'il y avoit long-tems que l'Empereur avoit reçû ces quarante mille Ducats. La méfiance du Roy augmenta encore, lorſque le Pape, à l'occaſion d'une grande Victoire gagnée par le (*a*) Sultan contre le (*b*) Sophi de Perſe, adreſſa un Bref à tous les Princes Chrétiens pour les exhorter à tourner contre l'Ennemi commun les Armes, dont ils ſe déchiroient, ſuppoſant que ce ſuccès de Selim étoit dangereux pour toute la Chrétienté: Enfin le Roy découvrit tout-à-fait les deſſeins du Pape, quand Leon prit ce même prétexte, pour envoyer à Veniſe (*c*) Pierre Bembo ſon Sécretaire, qui fut depuis Cardinal. Ce Miniſtre étoit chargé de porter le Sénat à ſe reconcilier avec l'Empereur; mais comme les obſtacles qui avoient déja empêché ce Traité, ſubſiſtoient toujours, non ſeulement les Venitiens n'eurent aucun égard aux Remontrances du Nonce, mais encore ils informerent le Roy du motif de ſa Miſſion. Ce Prince piqué de ces obſcures intrigues & de la perfidie du

(*a*) Selim I. qui avoit ſuccédé à Bajazet II. ſon Pere en 1512. Cette Bataille fut donnée le 26 d'Août.

(*b*) Iſmaël I.

(*c*) Il nâquit en 1470. & mourut en 1547. Leon X. qui aimoit les Gens de Lettres, le fit ſon Sécrétaire, dès qu'il fut Pape; & Paul III. lui donna le Chapeau en 1539. Nous avons pluſieurs Ouvrages de lui en Vers & en Proſe, & entr'autres une Hiſtoire de Veniſe.

Pape, qui cherchoit à le priver du ſecours de ſes Alliés à la veille de la Guerre, reprit la Négociation avec le Roy Catholique dans l'eſpérance que la crainte d'un Traité avec l'Eſpagne obligeroit Leon à changer de conduite; & ſi ce moyen ne lui réuſſiſſoit pas, il réſolut de conclure avec cette Couronne; ce qui prouve avec combien d'ardeur il ſouhaitoit de ſe remettre en poſſeſſion du Milanès. 1514

XIX. Suite de la Guerre entre l'Empereur & les Venitiens.

Cependant la Guerre ne ſe faiſoit que foiblement en Italie, & toutes ſes opérations ſe réduiſirent à quelques tentatives contre les Venitiens. Si l'on ajoûte foi à leurs Hiſtoriens, les Ennemis mirent en uſage les plus noirs artifices, & les moyens les plus odieux. Ils aſſurent que quelques Soldats Eſpagnols de concert avec leurs Capitaines s'introduiſirent à Padoue comme transfuges, pour aſſaſſiner d'Alviane, dans l'eſpérance que l'Armée venant à paroître aux Portes de la Ville, il ſeroit facile de s'en emparer, dans le trouble que la mort de ce Général devoit y cauſer; lâcheté bien différente de la généroſité Romaine, qui, loin de ſuborner des aſſaſſins, avertiſſoit l'Ennemi des perfidies qu'on trâmoit contre lui, ne voulant devoir la Victoire qu'à la valeur & à la vertu. Ils ajoûtent que ce complot ayant été découvert, ces Scélérats furent punis du dernier ſupplice.

Quoiqu'il en ſoit, l'Armée Eſpagnole qui étoit beaucoup diminuée, ſe poſta entre Montagnana, Cologna & Eſte: Les Venitiens voulant la forcer à rentrer dans le Royaume de Naples, donnerent des ordres pour équipper une Eſcadre qu'André Gritti devoit commander, & qui étoit deſtinée contre la Pouille; mais il ſurvint tant de difficultés, qu'on fut obligé d'abandonner ce projet. Les Eſpagnols ſe rendirent enſuite à la Torré près de Vicence, afin de faire le dégât des Bleds dans le Padouan, avec les Allemans qui étoient dans Verone: Ils les attendirent dans ce poſte pendant pluſieurs jours; mais la foibleſſe & le petit nombre des Impériaux ne leur permit pas de ſortir de Verone, c'eſt pourquoi ces derniers abandonnerent ce deſſein; néanmoins les Allemans leur ayant envoyé quinze cens Fantaſſins, & l'Armée, outre ces Troupes auxiliaires, ſe trouvant compoſée de ſept cens Lances, ſept cens Chevaux-Legers & trois mille cinq cens hommes d'Infanterie, ils mirent le ſiége devant

Citadella où il y avoit une Garniſon de 300 Chevaux-Legers.
1514. Etant arrivés deux heures après le levé du Soleil à la vûe de cette Ville, (car ils avoient forcé leur marche pendant toute la nuit,) ils dreſſerent auſſi-tôt leurs Batteries; le jour même ils emporterent la Place au ſecond aſſaut, & enleverent toute la Cavalerie qui y étoit; après cette expédition ils rentrerent dans leurs Quartiers, qui étoient à trois milles de Vicence. D'Alviane qui avoit ſous ſes Ordres ſept cens hommes d'armes, mille Chevaux-Legers & ſept mille hommes d'Infanterie, ne fit aucun exploit conſidérable contre les Eſpagnols. Comme le Sénat lui avoit fait d'expreſſes défenſes de combattre, il s'étoit poſté dans un endroit avantageux par ſa ſituation ſur la Riviere de la Brenta, & rien ne fut capable de l'en faire ſortir; il ſe contentoit de harceler les Ennemis avec ſa Cavalerie Legere. Dans la ſuite même il ſe retira à Barziglioné, preſque aux Portes de Padoue dans un poſte encore plus sûr. Il eut donc été facile aux Eſpagnols de faire quelques tentatives, mais le Pays étant ruiné par les ravages des deux Armées, le défaut de vivres les obligea de retourner dans leurs premiers Quartiers, & d'abandonner Vicence & le Fort de Brendola, qui en eſt à ſept milles. Ils n'étoient pas payés, & ne pouvoient ſubſiſter que des Contributions qu'ils tiroient de Verone, de Breſſe, de Bergame & des autres Villes voiſines.

Après la retraite des Eſpagnols, d'Alviane occupa un poſte avantageux entre la Bataglia & Padoue, & ayant appris qu'il y avoit peu de Troupes à Eſte, dont la Garniſon faiſoit négligemment la garde, il y envoya pendant la nuit un parti de 400 Chevaux & de mille hommes de pié; ils entrerent dans la Ville avant même qu'on ſe fût apperçu de leur marche, & enleverent 80 Chevaux-Legers du Capitaine Corvera, qui ne ſe ſauva qu'avec peine dans le Château. Le Général Venitien ayant enſuite reçu de nouvelles Troupes, s'approcha de Montagnana, & offrit la Bataille au Viceroy, qui n'ayant oſé l'accepter à cauſe de la ſupériorité de l'Armée Ennemie, prit le parti de ſe retirer dans le Poleſine de Rovigo: Après cette retraite, d'Alviane ne trouvant plus de réſiſtance au-delà de l'Adige, fit inſulter chaque jour les Portes de Verone par ſes Partis. Le Viceroy craignant pour cette Place, s'y jetta avec toute ſon Armée, à l'exception de trois cens Gendarmes & de mille hommes d'Infanterie

fanterie qu'il laiſſa dans le Poléſine. Cependant Crême étoit dans le plus grand danger : Preſque entierement bloquée par les Troupes du Duc de Milan, qui occupoient tous les environs, elle ſouffroit tout ce que la Famine & la Peſte ont de plus cruel ; & manquant d'ailleurs de munitions, & de pluſieurs autres choſes qu'on avoit demandées pluſieurs fois en vain, elle n'étoit défendue que par une foible Garniſon, qui pour comble de maux n'étoit pas payée. Enfin cette Place étoit réduite à de telles extrêmités, que le Gouverneur déclara aux Venitiens, qu'il ſeroit forcé de capituler au premier jour. Dans cette triſte ſituation la fortune de Renzo ne l'abandonna pas ; ce Capitaine attaqua à l'improviſte Silvio Savelli, qui avoit deux cens Lances, mille Chevaux-Legers, & quinze cens hommes de pié ſous ſes ordres. La Victoire fut ſi complette, qu'il n'échappa que cinquante Gendarmes de Savelli, avec leſquels il s'enfuit à Lodi. Il fut enſuite facile aux Venitiens de jetter des ſecours dans Crême, & le Comte Nicolas Scoto y fit entrer quinze cens hommes d'Infanterie. Quelques jours après, Renzo ſe voyant à la tête d'une Troupe plus nombreuſe, ſurprit la Ville de Bergame, à la faveur d'une intelligence qu'il avoit avec les Habitans ; & la Garniſon Eſpagnole s'enfuit à (*a*) la Capella. Dans ce même tems Mercurio & Malateſta Baglioné enleverent trois cens Chevaux, qui étoient en Quartier près de cette Ville ; mais peu de jours après, Nicolas Scoto ayant rencontré ſur le chemin de Bergame à Crême un Parti de deux cens Suiſſes, il fut entierement défait, quoiqu'il eût avec lui cinq cens hommes de pié. Il reſta même priſonnier, & les Vainqueurs le remirent entre les mains du Duc de Milan qui le fit décapiter. 1514.

A la Nouvelle de la priſe de Bergame par les Venitiens, le Viceroy & Proſper Colonne ſortirent de leur inaction, pour aſſiéger cette Place avec cinq mille hommes d'Infanterie, ſoutenus d'ailleurs par les Troupes Eſpagnoles & Milanoiſes. Leur Artillerie foudroia d'abord la Porte de ſainte Catherine ; & fit en peu de tems une brêche ſi conſidérable, que Renzo qui étoit dans la Place, n'oſant plus la défendre, fut obligé de capituler ; il abandonna la Ville à la diſcrétion du Vainqueur, n'exigeant que la liberté de ſe retirer avec ſes Troupes, &

(*a*) On a vû ci-deſſus que c'étoit le nom de la Citadelle de cette Ville.

leurs bagages, mais ſans les honneurs de la guerre. Le Vice-
1514. roy impoſa ſur les Habitans une taxe de 80000 ducats.

Pendant ces différens mouvemens aux environs de Crême & de Bergame, d'Alviane ſignala ſon induſtrie & ſon activité par une action d'éclat. Deux cens Gendarmes renfermés dans la Ville de Rovigo, s'y croioient dans une entiere sûreté, & regardoient l'Adige comme un obſtacle, que l'Armée Venitienne campée à l'autre rive, ne pouvoit franchir : mais le Général Venitien, dans le tems qu'on le craignoit moins, jette en diligence un Pont ſur la Riviere auprès de l'Anguillara, paſſe à l'autre bord, & arrive à Rovigo avec un détachement d'élite & ſans bagage. Cent Soldats qui avoient pris les devants, & qui déguiſés en Payſans, s'étoient introduits dans-la Place, comme pour ſe trouver au marché qui s'y tenoit ce jour là, étoient déja maîtres d'une porte : il entre donc ſans réſiſtance, & les Eſpagnols ſurpris ſont obligés de ſe rendre. Les autres Troupes de la même Nation, qui avoient leurs quartiers dans le Poléſine, prirent l'épouvante, & ſe réfugierent d'abord à la Badia, la plus forte Place de tout ce Pays ; mais ne s'y croyant pas encore en sûreté, elles ſe retirerent enfin vers Ferrare, & abandonnerent tout le Poléſine, & même Legnago.

D'Alviane marcha enſuite contre Oppiano, dans le voiſinage de cette Ville, où il fit auſſi venir des Barques armées, par la riviere. Delà il ſe rendit à Villacerea près de Verone, dans le deſſein d'inquiéter cette Place tout l'hyver, s'il ne pouvoit la prendre auparavant. Elle étoit défendue par 2000 hommes d'Infanterie Eſpagnole & 1000 Lanſquenets. Mais ayant eu avis que trois cens Lances, 500 Chevaux-Legers, & 6000 hommes de pié des Ennemis marchoient du côté de Legnago, & craignant qu'ils ne lui coupaſſent les vivres, ou ne l'obligeaſſent à combattre, il décampa ; & les ſuivit juſqu'à l'Adige, qu'ils paſſerent à Albereto. Les Chevaux-Legers & les Barques Venitiennes, qui les empêchoient de s'étendre pour chercher des vivres, les réduiſirent à de fâcheuſes extrémités. D'Alviane apprit dans le même endroit, que les Ennemis après avoir repris Bergame retournoient à Verone ; comme il n'étoit pas dans la réſolution de les attendre, il envoya ſes Gendarmes à Padoue par terre ; & pour

éviter l'incommodité des pluies,& des chemins qui étoient rompus, il ſe mit ſur les Barques avec l'Infanterie, les Bagages & l'Artillerie ; il deſcendit la Riviere pendant la nuit, craignant toujours d'être attaqué par les Ennemis, que l'inondation en empêcha : Dès qu'il eut pris terre, il marcha ſans ſe repoſer, & avec la diligence ordinaire vers Padoue, où il trouva ſes Gendarmes qui étoient arrivés deux jours avant lui. Il donna des Quartiers à ſes Troupes entre cette Ville & Treviſe. Le Viceroy & Proſper Colonne mirent leurs Troupes dans le Poléſine de Rovigo, & ſe rendirent enſuite à Inſpruck, pour conférer avec l'Empereur ſur la ſituation préſente des affaires. 1514.

La détention de Frangipani, qui de tous les Capitaines attachés à l'Empereur, étoit celui dont l'activité cauſoit de plus grands troubles dans le Frioul, procura cette année à cette Province une tranquillité, dont elle n'avoit pas coutume de jouir. Les Venitiens connoiſſant combien il leur importoit de retenir un tel Priſonnier, refuſerent de le mettre (*a*) en liberté, quoiqu'on offrît de leur rendre Jean-Paul Baglioné. Quelque tems auparavant on avoit propoſé l'échange de ce dernier contre Carvajal, & les Eſpagnols lui avoient même permis d'aller à Rome, ſur la parole qu'il donna de ſe remettre en priſon, en cas que la choſe ne réuſsît pas. Mais Carvajal étant mort ſur ces entrefaites, Baglioné ſe prétendit libre, & refuſa de tenir ſa parole.

Les Fieſque & les Adorne, ſecretement appuyés, comme on le crut alors par le Duc de Milan, s'introduiſirent pendant la nuit dans la Ville de Génes, vers la fin de cette année, & pénétrerent juſqu'à la Place du Palais. Mais Octavian Frégoſe les ayant attaqués avec ſa Garde, les repouſſa avec beaucoup de valeur : Sinibaldo de Fieſque, Jerôme Adorne, & Jean Camille de Naples, furent faits priſonniers ; Octavian reçut une legere bleſſure à la main.

Cette même année Emmanuel Roi de Portugal fit préſenter deux Eléphans au Pape, par l'Ambaſſadeur qu'il avoit chargé de faire le compliment d'obédience à Sa Saintété. Nous parlons ici de ces animaux comme d'une choſe rare en Italie,

(*a*) Il avoit été pris à la déroute de Vicence.

où l'on n'en a peut-être point vû d'autres, depuis que les
1514. triomphes & les jeux publics de l'ancienne Rome ont ceſſé. A leur entrée dans Rome, il y eut un grand concours des Peuples voiſins, que la nouveauté du ſpectacle attira.

XX. Le Roy de France ſe prépare à la guerre d'Italie.

Cependant le Roy de France ne ſongeant qu'à rentrer dans le Milanès, ſollicitoit Leon de ſe déclarer en ſa faveur; quoiqu'au fond il fut réſolu de partir, quelques fuſſent les diſpoſitions du Pontife à ſon égard. Il réïtéra les offres qu'il lui avoit déja faites, ajoûtant que ſi Sa Sainteté ne vouloit pas traiter avec lui, il accepteroit enfin les conditions propoſées par l'Empereur & le Roy Catholique. Il lui repréſenta d'un côté, les forces de la France, ſoutenues par les Venitiens ſes Alliés, qui promettoient de puiſſans ſecours; & de l'autre, la foibleſſe préſente de l'Empereur & du Roy d'Arragon en Italie, qui bien loin d'être en état de fournir aux Suiſſes l'argent néceſſaire pour les arracher à leurs Montagnes, ne pouvoient pas même payer leurs propres Troupes, tant les finances de l'un & de l'autre étoient épuiſées. Louis dit encore que les Peuples du Milanès ayant éprouvé la dureté du joug Eſpagnol & Impérial, brûloient de rentrer ſous la domination Françoiſe: Que le Pape n'avoit rien à craindre de cette Couronne: Qu'en effet la puiſſance des Rois de France en Italie, & ſur-tout la ſienne, avoit toujours été avantageuſe au S. Siége, & que contens de ce qui leur appartenoit véritablement, ils avoient toujours été bien éloignés d'aſpirer à la conquête de l'Italie entiere, comme l'expérience le prouvoit aſſez: Qu'au contraire toutes les démarches de l'Empereur & du Roy Catholique ne tendoient qu'à impoſer le joug à tous les Princes de ce Pays & même aux ſouverains Pontifes; & qu'enfin perſonne n'ignoroit que Maximilien ne reſpiroit que l'accompliſſement de ce projet: Qu'ainſi il devoit ſonger à pourvoir en même tems à la ſûreté de l'Egliſe, à la liberté de l'Italie, & à l'intérêt des Médicis: & qu'une alliance avec la France lui en procureroit des moyens favorables, qu'il ne retrouveroit peut-être jamais.

D'un autre côté, l'Empereur & le Roy d'Arragon ſollicitoient le Pape avec les mêmes inſtances, de les ſeconder dans la défenſe de l'Italie; ils lui repréſenterent que ſi leur union les avoit rendus aſſez puiſſans pour enlever le Milanès à

la France, ils n'auroient pas à plus forte raiſon, beaucoup de peine à le défendre contre cette Couronne, tant que la Confédération ſubſiſteroit. Que Leon ne devoit pas ſe flater que Louis XII. voulût jamais lui pardonner d'avoir fourni l'année derniere de l'argent aux Suiſſes, pour les faire marcher contre l'Armée Françoiſe; qu'il devoit craindre au contraire que ce Prince après la conquête du Milanès, ne ſongeât à venger cette injure, & à prévenir tout ce qu'on pourroit faire à l'avenir contre ſes intérêts. 1514.

Mais les offres des Suiſſes faiſoient bien plus d'impreſſion ſur l'eſprit du Pape. Ces Peuples toujours animés contre la France, promettoient de garder les défilés du Mont Cenis, du Mont Genévre, & de Final avec 6000 hommes, moyennant 6000 florins du Rhin tous les mois; ils allerent même juſqu'à promettre d'entrer dans la Bourgogne au nombre de 20000 hommes, pourvû qu'on leur donnât le double de cette ſomme par mois. Ces ſollicitations oppoſées cauſerent au Pape une grande perplexité: & en effet, ſi ſon inclination le faiſoit pancher d'un côté, ſes ſoupçons & ſes craintes le ramenoient à ſon incertitude. Il reſta pendant quelque tems dans cette irréſolution, & ne donnant dabord que des réponſes vagues, il ne chercha qu'à trouver les moyens de ne ſe point déclarer; mais enfin vivement preſſé par Louis XII. il répondit que ce Prince ſçavoit mieux que perſonne combien les intérêts de la France lui étoient chers: Qu'il n'ignoroit pas qu'il l'avoit exhorté à paſſer en Italie, dans un tems où la conquête de Milan étoit facile; que ces ſollicitations qui avoient dû être ſecretes, & qu'il l'avoit prié de cacher, étoient néanmoins devenues publiques, ce qui avoit été également préjudiciable au S. Siége & à la France. Leon ajoûtoit qu'après ces démarches il s'étoit vû lui-même ſur le point d'être attaqué, tandis que cette indiſcrétion avoit rendu l'expédition du Milanès plus difficile & plus périlleuſe, en réveillant les Ennemis de la France: Qu'enfin la grande puiſſance des Turcs l'allarmoit, & qu'ainſi il ne convenoit ni à ſon caractere, ni à ſa dignité de conſeiller aux Princes Chrétiens d'armer les uns contre les autres dans de pareilles circonſtances: Qu'il ne pouvoit donc faire autre choſe en faveur du Roy, que de l'exhorter à attendre une occaſion plus favorable; & qu'alors il contribue-

roit avec toute l'ardeur poſſible à faire réuſſir ſes deſſeins ſur le
1514. Milanès. Si cette réponſe fut parvenue juſqu'au Roy de France, quoiqu'elle ne découvrît pas les intentions du Pape, elle auroit néanmoins ſuffi pour faire comprendre à Louis qu'il n'avoit rien à eſpérer de Leon, & que même ce Pontife n'auroit d'autres intérêts que ceux des Ennemis de la France. C'eſt ainſi que finit l'année 1514.

1515. La Guerre alloit recommencer avec plus de vivacité que jamais, quand la mort, qui ſe plaît ſouvent à renverſer les projets des hommes au milieu des plus douces eſpérances, vint ſuſpendre les Armes de la France. Louis XII. enyvré des charmes de ſa nouvelle Epouſe qui n'avoit que dix-huit ans, oublia ſon âge & ſa foibleſſe (*a*) pour contenter ſa paſſion; mais bientôt ſurpris d'une violente fiévre accompagnée de diſſenterie, il mourut preſque ſubitement le premier de Janvier 1515. jour que ſa mort a rendu remarquable. Louis mérita l'affection des François par ſon amour pour la Juſtice, & par ſa tendreſſe pour eux. La fortune fut toujours à ſon égard également inconſtante dans ſes faveurs, & dans ſes revers. En effet de ſimple Duc d'Orleans, il ſe vit Roy de France par la mort inopinée de Charle VIII. qui étoit plus jeune que lui, & de deux Fils de ce Prince: Il conquit avec une rapidité ſurprénante le Duché de Milan, & le Royaume de Naples; & il fut long-tems l'Arbitre de l'Italie entiére: Enſuite ayant forcé Génes à rentrer dans le devoir, il ſçut abaiſſer l'orgueil de Veniſe. Ces deux expéditions où il ſe trouva en perſonne, lui acquirent beaucoup de gloire; mais d'un autre côté il fut contraint d'épouſer la Fille de Louis XI. Princeſſe contrefaite & ſtérile, ſans qu'un ſacrifice de cette nature lui valût les bonnes graces & la protection de ſon Beaupere: D'ailleurs après la mort de Louis XI. La Ducheſſe de Bourbon lui enleva la Régence du Royaume pendant la Minorité du Roy, & le força en quelque façon de ſe réfugier en Bretagne. Ayant eu le malheur d'être pris à la journée de S. Aubin, il fut privé de la liberté pendant deux ans. Enfin après avoir été expoſé à toutes les miſeres d'un long ſiége dans Novare, il perdit encore dans la ſuite le Royaume de Naples, le Milanès, Génes & toutes les Places conquiſes ſur les Venitiens, & il eut à ſoutenir preſque au ſein de ſes Etats

XXI. Mort & Portrait de Louis XII.

(*a*) Il avoit près de 53 ans.

une Guerre qui mit la France à deux doigts de ſa perte; après tant de malheurs il avoit éloigné l'Ennemi de ſes Frontieres; ſon nouveau mariage étoit le Gage d'une Paix aſſurée avec Henri VIII. & tout lui ſembloit lui promettre un heureux ſuccès contre le Duc de Milan. 1515.

XXII. Avénement de François I. à la Courone. Son Portrait.

Louis eut pour Succeſſeur François d'Angoulême, ſon plus proche parent par les Mâles, qui étoit auſſi de la Maiſon d'Orléans. François monta ſur le Trône à l'excluſion des filles de ſon Prédéceſſeur, en vertu de la Loy Salique, qui ne permet pas aux Filles de France de ſuccéder à la Couronne (*a*) tant qu'il y a des Mâles du Sang Royal. Le nouveau Roy commença ſon régne avec les applaudiſſemens de toute la France; ſon courage, ſa grandeur d'ame & ſa généroſité faiſoient l'admiration des Peuples à qui de ſi nobles qualités donnoient les plus grandes eſpérances. Sa bonne mine rehauſſée par l'éclat de la jeuneſſe, (*b*) ſa libéralité, ſa douceur, ſon affabilité envers tout le monde, le ſoin qu'il avoit eu d'orner ſon eſprit d'une infinité de rares connoiſſances lui gagnoient tous les cœurs; il étoit ſur tout adoré de la Nobleſſe dont il embraſſoit les intérêts avec chaleur. Il prit en même-tems les titres de Roy de France & de Duc de Milan, tant à cauſe des anciens Droits de la Maiſon d'Orléans ſur le Milanès, que parce que ce Duché lui appartenoit en vertu de l'Inveſtiture que l'Empereur en avoit donnée à Louis XII. en conſéquence du Traité de Cambray. Il ne ſouhaitoit pas avec moins de paſſion que ſon Prédéceſſeur de rentrer dans cet Etat: D'ailleurs la gloire que Gaſton de Foix avoit acquiſe, & le ſouvenir de tant de Victoires, qui avoient ſignalé les Armes des deux derniers Roix en Italie, excitoient puiſſamment l'ardeur de ce Prince & de la jeune nobleſſe Françoiſe. Mais pour ne pas réveiller la jalouſie de ſes Voiſins qu'une Déclaration prématurée auroit mis ſur leurs gardes, il parut ſuivant le conſeil de ſes Miniſtres, n'avoir d'autres vûes que de conſerver l'amitié des Puiſſances & d'affermir ſa naiſſante autorité. Les Ambaſſadeurs de pluſieurs Princes étant venus pour le complimenter, il les reçut tous avec beaucoup de politeſſe, mais

(*a*) Guichardin paroît ignorer ici toute l'étendue de la Loy Salique, en vertu de laquelle la Couronne de France ne tombe jamais en quenouille.

(*b*) Il étoit né à Cognac le 12 de Septembre 1494. ainſi il n'avoit que 20 ans & quelques mois.

1515.

XXIII.

Il traite, avec le Roy d'Angleterre, & l'Archiduc.

ſur-tout ceux d'Angleterre qui vinrent les premiers. Henri encore pénétré du reſſentiment de l'injure qu'il avoit reçûe du Roy Catholique, vouloit renouveller avec le nouveau Roy les liaiſons qu'il avoit formées avec Louis XII. L'Archiduc envoya auſſi dans le même tems à la Cour de France une Ambaſſade dont (*a*) le Comte de Naſſau étoit le chef. Il étoit chargé de faire hommage du Comté de Flandres, que Charle tenoit en Fief de la Couronne de France. Les Ambaſſadeurs de ces deux Princes terminerent promptement & avec ſuccès les négociations dont ils étoient chargés. L'Alliance d'Angleterre fut confirmée pour la vie des deux Rois, & ſans qu'on fit le moindre changement aux clauſes du dernier Traité. L'on réſerva ſeulement au Roy d'Ecoſſe la faculté d'y accéder dans l'eſpace de trois années; à l'égard de l'Archiduc, on négligea de part & d'autre pluſieurs difficultés, qui paroiſſoient oppoſées à la concluſion du Traité. (*b*) D'un côté, l'Archiduc, qui devenu majeur, venoit de prendre en main le Gouvernement de ſes Etats, avoit été preſſé par les Flamans de prévenir une Guerre qu'ils étoient bien aiſes d'éloigner; il craignoit d'ailleurs que la France ne lui ſuſcitât quelques obſtacles, lorſqu'à la mort de Ferdinand ſon Ayeul, il voudroit ſe mettre en poſſeſſion de la Couronne d'Eſpagne. Enfin il ne croyoit pas pouvoir demeurer ſans péril entre deux Nations unies enſemble, ſans avoir l'un ou l'autre des deux Rois pour ami. D'un autre côté, le Roy de France étoit bien-aiſe de traiter immédiatement avec l'Archiduc, & d'éloigner toutes les occaſions qui pouvoient engager ce jeune Prince d'avoir recours aux conſeils & à l'appui de Maximilien ou de Ferdinand; il ſe fit donc entr'eux à Paris un Traité de Paix, & d'Alliance perpétuelle, auquel l'Empereur & le Roy Catholique, ſans leſquels l'Archiduc agiſſoit, pourroient acceder dans le terme de trois mois. Il étoit ſtipulé dans ce Traité, que le Mariage de l'Archiduc avec Renée de France, Fille de Louis XII. s'accompliroit enfin: Que

(*a*) Henri Comte de Naſſau, Fils de Jean III. dit *le Jeune*, Comte de Naſſau, & d'Eliſabeth Fille de Henri Landgrave de Heſſe. Il nâquit en 1483. & mourut en 1538. De trois Femmes qu'il épouſa, il n'y eut que Claude de Châlons la ſeconde, Sœur unique de Philibert Prince d'Orange, qui lui donna des Enfans. Philibert étant mort ſans poſtérité en 1530. la Principauté d'Orange & les autres biens de la Maiſon de Châlons paſſerent dans celle de Naſſau.

(*b*) Ces deux Traités furent conclus à Paris.

cette

cette Princeſſe auroit en Dot 600000 Ecus, & le Duché de Berry ; que ce Duché lui appartiendroit à perpétuité auſſi-bien qu'à ſes Enfans ; pourvû qu'elle renonçât à tous les Droits qu'elle pouvoit prétendre ſur les Duchés de Milan & de Bretagne. Que dès que la Princeſſe auroit atteint l'âge de 9 ans, elle ſeroit remiſe entre les mains de l'Archiduc : Et que le Roy fourniroit à ce Prince des Troupes & des Vaiſſeaux pour paſſer en Eſpagne après la mort du Roy Catholique. Le Duc de Gueldre fut compris dans le Traité à la priere du Roy ; on ajoûte qu'il fut encore arrêté que dans trois mois on enverroit une Ambaſſade à Ferdinand, au nom du Roy & de l'Archiduc, pour le prier de faire reconnoître ce dernier en qualité de *Prince d'Eſpagne*, (titre qu'on donne à l'Héritier préſomptif de la Couronne) ; de reſtituer la Navarre, & d'abandonner la défenſe du Milanès. 1515.

Il eſt certain que ces deux Princes ſongerent plus aux avantages préſens, que ce Traité leur procuroit qu'à ſon exécution future. En effet, quelle certitude pouvoit-on avoir du mariage d'un enfant qui n'avoit pas encore quatre ans ? Y avoit-il même lieu de croire que le Roy eût intention de faire une alliance qui eût donné à l'Archiduc des prétentions aſſez bien fondées ſur le Duché de Brétagne ? Car lorſque la Ducheſſe Anne épouſa Louis XII. les Brétons qui ſouhaitoient d'avoir un Prince particulier, avoient ſtipulé que ſi l'aîné des Enfans de cette Princeſſe devenoit Roy de France, ſon puîné auroit le Duché de Bretagne ; & le cas étoit arrivé, puiſque l'aînée étoit Reine de France.

XXIV. Il renouvelle la Ligue avec les Venitiens.

Dans le même-tems François I. traitoit avec le Roy Catholique pour la prorogation de la Tréve ; mais il vouloit que l'Eſpagnol lui laiſsât la liberté d'attaquer le Milanès. Il ſe flatoit qu'ayant gagné Ferdinand, il ne lui ſeroit pas difficile d'amener l'Empereur à ſon but, & afin de pouvoir traiter avec ce Prince contre les Venitiens mêmes, il différa pendant quelque tems à leur donner une réponſe poſitive ſur leurs offres de renouveller la ligue faite avec Louis XII. Le Roy Catholique étoit toujours bien éloigné de faire la Guerre ſur la Frontiere d'Eſpagne ; mais conſidérant qu'il alloit ſe rendre ſuſpect aux Suiſſes, s'il abandonnoit le Milanès à la diſcrétion du Roy de France, & perdre ſon crédit dans tous les eſprits ; que le Pape même, qui juſqu'alors étoit reſté dans l'irréſolution, pourroit ſe déclarer en

faveur de la France, il exigea que le Traité subsistât, tel qu'il
1515. avoit été conclu avec Louis XII. Ainsi François n'espérant plus de réussir de ce côté-là, & jugeant que l'Empereur ne voudroit pas traiter avec lui sans le Roy d'Arragon, il confirma l'Alliance faite par son Prédécesseur avec les Venitiens.

Le Roy pouvoit encore agir auprès du Pape, & des Suisses qui ne s'étoient pas déclarés; il fit donc presser ces derniers de recevoir ses Ambassadeurs; mais ces Peuples aussi peu traitables qu'ils l'étoient sous Louis XII. & toujours également opiniâtres, n'y voulurent jamais consentir: A l'égard du Pape, qui disposoit absolument des Florentins, François le pria seulement d'attendre les événemens pour se déterminer, afin de ne rien risquer. Il lui représenta néanmoins qu'il ne trouveroit point ailleurs pour lui-même & pour sa maison de plus grands & de plus solides avantages que dans l'alliance de la Couronne de France.

Après ces Négociations, il mit tous ses soins à remplir ses Coffres, & fit monter ses Compagnies d'Ordonnance jusqu'au nombre de quatre mille Lances. Pour cacher ses vûes, il publia qu'il ne feroit aucune expédition cette année, & qu'il n'avoit d'autre dessein que de mettre la Bourgogne & le Dauphiné à couvert de l'irruption des Suisses, qui demandoient hautement l'exécution du Traité de Dijon. L'exemple des derniers Rois, qui avoient évité de faire la Guerre dans l'année de leur avénement à la Couronne, fit réussir cette feinte auprès de plusieurs personnes; mais l'Empereur & le Roy d'Arragon ne donnerent pas dans le piége. Ils connoissoient l'activité du jeune Roy; & n'ignorant pas d'ailleurs l'amour & l'estime des Peuples pour François, il ne douterent pas qu'il ne lui fût plus facile qu'à ses Prédécesseurs de disposer de toutes les forces de la France. Enfin ils sçavoient que le feu Roy avoit déja fait de grands préparatifs; de sorte que son Successeur n'auroit, pour ainsi dire, qu'à continuer une Guerre déja commencée; ce qu'il feroit avec d'autant plus de confiance, qu'il n'avoit rien à craindre de l'Angleterre. Ainsi pour se mettre à couvert des surprises de l'Ennemi, ils presserent le Pape & les Suisses de se liguer avec eux; mais Leon sans se déclarer, ménageoit également l'un & l'autre parti. A l'égard des Suisses, ils étoient plus animés que dans les premiers tems de leur rupture avec la France; tout le corps de la Nation s'étoit cru

offenſé du refus que Louis XII. avoit fait d'augmenter leurs Penſions, du mépris qu'il leur avoit marqué en prenant des Lanſquenets à ſa ſolde, & des diſcours injurieux, qui lui étoient échapés contr'eux; mais cette injure qui d'abord ne regardoit la Nation qu'en général, avoit brouillé pluſieurs particuliers. La jalouſie de quelques-uns d'entr'eux, contre ceux qui recevoient des Penſions de la France, avoit augmenté leur haine contre cette Couronne. D'ailleurs les plus hardis qui s'étoient diſtingués par leur animoſité contre ſes Partiſans, qu'on appelloit *Galliſans*, ayant été élevés par la faveur de la Populace aux premieres Charges, & s'étant acquis beaucoup d'autorité, craignirent de perdre ces avantages, ſi la République traitoit avec la France. Ces intérêts perſonnels exclurent des aſſemblées le zéle du bien public : l'ambition, la haine des particuliers & la partialité, y triompherent ſeules; & malgré les Partiſans de la France, on rejetta opiniâtrement les offres du Roy quoique très-avantageuſes à la République. 1515.

XXV. Ligue des Suiſſes, de l'empereur, du Roy d'Arragon, du Duc de Milan contre François I.

Dans ces circonſtances, les Ambaſſadeurs de l'Empereur, du Roy Catholique & du Duc de Milan, s'étant rendus en Suiſſe, y conclurent une Ligue pour la défenſe de l'Italie; on laiſſa au Pape la liberté d'accéder à ce Traité, depuis l'inſtant de la concluſion juſqu'au quatriéme Dimanche du Carême ſuivant. Il fut ſtipulé que pour contraindre le Roy de France à ſe déſiſter de ſes Droits ſur le Milanès, les Suiſſes entreroient en Bourgogne ou en Dauphiné, à condition que les autres Confédérés leur payeroient 30000 Ducats par mois; & que le Roy d'Arragon attaqueroit la France avec une nombreuſe Armée du côté de Perpignan ou de Fontarabie; ainſi François I. obligé de défendre ſes propres Etats, ne pourroit inquiéter le Milanès.

Ce Prince ne fit éclater ſon deſſein qu'au mois de Juin. Il avoit amaſſé des ſommes immenſes, & levé en Allemagne une nombreuſe Infanterie. Il faiſoit conduire à Lyon beaucoup d'Artillerie; & il avoit tout récemment envoyé Pierre Navarre en Guyenne pour lever encore 10000 hommes de pié ſur les Frontiéres de la Navarre. Cet Officier étoit paſſé depuis peu au ſervice de la France. Le Roy d'Arragon qui lui attribuoit la perte de la Bataille de Ravenne, n'avoit pas voulu donner 20000 Ducats pour ſa Rançon. Louis XII. avoit remis ce

1515. prisonnier au Comte de Longueville, pour l'indemniser en partie des (*a*) 100000 livres qu'il avoit payées pour la sienne en Angleterre ; mais François I. étant parvenu au Trône, paya la rançon de Navarre, & lui donna de l'emploi dans ses Troupes. Navarre pour n'avoir rien à se reprocher, fit faire des excuses au Roy d'Arragon, de ce que ne recevant de lui aucun secours, il avoit été obligé de céder à la nécessité, & il rendit même les Terres que ce Prince lui avoit données dans le Royaume de Naples.

XXVI. Le Pape entre secretement dans cette Ligue.

Dès que le bruit se fut répandu que François I. alloit porter la guerre dans le Milanès, & qu'il se disposoit à marcher en personne à cette expédition, ses instances auprès du Pape ne furent plus secretes, & il le sollicita ouvertement de joindre ses Armes aux siennes. Outre les autres moyens dont il pouvoit se servir pour gagner Leon, il employa la médiation de Julien de Médicis, qu'il croyoit dans les intérêts de la France. En effet, Julien venoit d'épouser Philiberte, sœur de Charle Duc de Savoye, (*b*) & tante maternelle du Roy, & il lui avoit constitué un douaire de 100000 ducats que le Pape lui avoit donnés. Comme les deux freres avoient préféré ce Mariage à une autre Alliance que le Roy Catholique leur avoit proposée avec une de ses parentes de la Maison de Cardonne, François avoit cru que ç'avoit été à sa considération, & par l'envie de s'unir plus étroitement avec lui. Il se persuada encore que l'intérêt de Julien étoit de s'attacher à la France, tant pour se mettre en état de soutenir la dépense convenable à sa nouvelle Alliance, que pour s'affermir dans le Vicariat perpétuel des Villes de Modéne, Reggio, Parme, & Plaisance, que le Pape lui avoit donné depuis peu, & dans lequel il ne pourroit se maintenir qu'avec peine après la mort de son frere, sans une puissante protection ; mais ces conjectures furent bien-tôt détruites par les démarches du Pape. Leon accorda au Roy d'Arragon une Croisade sur l'Espagne pour deux ans ; on assuroit qu'elle procureroit plus d'un million de ducats à ce Prince. D'ailleurs on sçut que ce Pontife avoit de

(*a*) Il avoit gagné une grande partie de cette somme au Roy d'Angleterre à la Paume.

(*b*) Philiberte étoit sœur de Louise, mere de François I. mais de différens lits. Louise étoit du premier, & avoit pour mere Marguerite de Bourbon ; Philiberte étoit fille de Claudine de Brosse.

fréquentes conférences avec Albert de Carpi, & Jerôme de Vic, Ambaſſadeurs de l'Empereur & du Roy Catholique : Que ces Miniſtres ne le quittoient preſque pas, & qu'ils paroiſſoient avoir part à toutes ſes réſolutions. En effet, quoique Leon reçût bien en apparence ceux qui le ſollicitoient de la part du Roy, & qu'il les aſſurât qu'il avoit les intentions les plus favorables ; cependant il différoit à ſe déclarer ouvertement, ſon deſſein étant d'empêcher que le Duché de Milan ne tombât entre les mains d'un Prince étranger ; mais le Roy qui vouloit quelque choſe de plus précis, & connoître les véritables ſentimens du Pape, lui envoya de nouveaux Ambaſſadeurs, entre leſquels étoit (*a*) Guillaume Budé Pariſien, le premier homme de ſon ſiécle dans la Littérature Gréque & Latine. Antoine-Marie Palavicini, qui avoit les bonnes graces du Pape, ſuivit auſſi cette Ambaſſade ; mais toutes ces tentatives furent inutiles ; car dès le mois de Juillet Leon étoit entré dans la Ligue conclue pour la défenſe du Milanès. A la vérité, il avoit exigé qu'on ne publiât pas cette démarche, qu'il ne vouloit divulguer que quand il auroit un prétexte pour la colorer, & lorſque les circonſtances l'y forceroient. Tantôt il demandoit que le Roy conſentît à lui abandonner Parme & Plaiſance ; tantôt il faiſoit d'autres propoſitions, afin que les refus du Roy l'autoriſaſſent à ſoutenir qu'il ne s'étoit joint aux Ennemis de la France que malgré lui, & contre ſon inclination : Tantôt enfin craignant que le Roy ne lui accordât toutes ſes demandes, (car il n'oſoit rien propoſer qui ne parût au moins convenable,) il ne donnoit que des réponſes équivoques. 1515.

XXVII. Le Doge de Génes traite avec la France.

Si Leon employoit l'artifice, on ſe ſervit contre lui des mêmes armes, & il fut auſſi trompé. Octavian Frégoſe, Doge de Génes, effrayé par les préparatifs de la France, & ayant d'ailleurs autant à craindre de la part des Confédérés, & du penchant que le Duc de Milan & les Suiſſes avoient pour ſes Ennemis, fit un Traité ſecret avec le Roy, par l'entremiſe (*b*) du Duc de Bourbon. Mais pendant la Négocia-

(*a*) Il étoit fils de Jean Budé, Seigneur d'Yeres, de Villers ſur Marne, & de Marly, grand Audiencier de France, & de Catherine le Picart. François I. le fit Maître des Requêtes en 1522. & ce fut lui qui engagea ce Prince à fonder le Collége Royal. Il nâquit en 1467. & mourut en 1540.

(*b*) Ce Prince avoit été fait le 12 de Janvier 1515. Connétable de France,

1515. tion & depuis le Traité, il ne ceſſa d'aſſurer la Cour de Rome qu'il avoit des vûes entierement oppoſées. Ses anciennes liaiſons avec Julien frere de Leon, dont le crédit l'avoit élevé à la premiere Dignité de Génes, tromperent ſi bien ce Pontife, qu'il empêcha le Duc de Milan d'attaquer Génes. Ce Prince ayant eu vent de la Négociation du Doge avec la France, avoit déja fait avancer à Novare 4000 Suiſſes avec les Fieſque & les Adorne. Le Traité portoit que la Ville & Seigneurie de Génes ſeroient rendues au Roy avec le Châtelet : Que Frégoſe quittant le titre de Doge, prendroit le nom de Gouverneur perpétuel pour le Roy, & pourroit diſpoſer des Charges : Que François lui donneroit cent Lances, l'Ordre de S. Michel, & une Penſion durant ſa vie : Qu'on ne rebâtiroit point la Tour de Codifa, dont la proximité avoit toujours cauſé de l'ombrage aux Génois : Qu'on leur rendroit tous les Priviléges abolis par Louis XII. Que le Roy donneroit un certain nombre de Bénéfices à Frédéric, Archevêque de Salerne, frere d'Octavian ; & à Octavian même des Places en Provence, en cas qu'il fut forcé d'abandonner Génes. Il ne fut pas difficile à Octavian de juſtifier ſa démarche, lorſqu'elle devint publique : En effet, on n'ignoroit pas ce qu'il avoit à craindre de la part du Duc de Milan & des Suiſſes ; mais ſa diſſimulation à l'égard du Pape, qui l'avoit comblé de biens, & à qui il avoit promis de ne faire aucun Traité ſans ſon aveu, ne fut pas généralement approuvée : Il lui écrivit une longue Lettre, où il expoſa toutes ſes raiſons ; il l'aſſura qu'il avoit été bien éloigné de vouloir bleſſer le reſpect, qu'il lui devoit comme au Souverain Pontife, & manquer à la reconnoiſſance de tant de bienfaits ; il finiſſoit en diſant, qu'il lui ſeroit difficile de ſe juſtifier auprès d'un ſimple particulier, ou d'un Prince peu inſtruit des Maximes d'une prudente politique ; mais qu'écrivant au Souverain le plus habile de ſon ſiécle, & qui ſçavoit ce qu'un Prince pouvoit & devoit faire, lorſque ſes Etats étoient en danger, où qu'il ſe préſentoit un avantage conſidérable, il lui perſuaderoit ſans peine qu'il n'avoit pû agir autrement. Enfin après tant de négociations & d'intrigues, on étoit ſur le point d'en venir à l'éxécution.

XXVIII. François I. paſſe en Italie.

Charge vacante depuis la mort de Jean II. Duc de Bourbon, arrivée le premier d'Avril 1488.

Déja le Roy de France qui s'étoit rendu à Lyon avec toute ſa Nobleſſe, & les Ducs de (*a*) Loraine & de Gueldre, faiſoit marcher vers l'Italie la plus nombreuſe & la plus belle Armée, qui depuis très-long-tems eût paſſé les Monts. Il n'avoit rien à craindre pour ſes Frontiéres du côté de l'Eſpagne : car le Roy d'Arragon, qui dans la crainte que l'orage n'allât fondre ſur ſes Etats, avoit d'abord pourvû à la ſûreté de ſes Frontiéres, & uni à perpétuité le Royaume de Navarre à la Caſtille, pour engager ſes Sujets à le défendre avec plus d'ardeur, avoit licencié toutes les Troupes, dès qu'il avoit été certain que le Roy de France ne ſongeoit qu'à l'Italie ; ainſi ce Prince qui avoit promis aux Alliés de porter la Guerre en France, ne ſe mit pas plus en peine de tenir ſa parole, que celles qu'il leur avoit données les années précédentes. 1515.

Le Viceroy de Naples, après avoir obſervé durant pluſieurs mois une eſpéce de Tréve tacite avec les Venitiens, s'étoit rendu dans le Vicentin pour s'approcher de leur Armée, qui occupoit un poſte avantageux à Olmi, près de Vicence : mais au bruit de la marche des François, il revint à Verone, pour aller, diſoit-il, au ſecours du Milanès. Le Pape fit auſſi défiler ſes Troupes & celles des Florentins vers la Lombardie, ſous les ordres de ſon frere, qu'il avoit fait Capitaine Général de l'Egliſe ; elles étoient deſtinées à la défenſe du Milanès, comme Leon en étoit convenu avec les Confédérés quelques jours auparavant : Néanmoins uſant encore de diſſimulation, il inſinuoit aux Ambaſſadeurs de France, qu'il n'avoit en vûe que la ſûreté de Plaiſance, de Parme, & de Reggio ; il ſçut même les tromper avec tant de dextérité, que le Roy comptant ſur ſon Alliance, leur envoya de Lyon les Pouvoirs néceſſaires pour conclure, à condition que Parme & Plaiſance reſteroient à l'Egliſe, juſqu'à ce que retirant ces Places, il en donnât un équivalent qui ſeroit agréé du Pape ; mais l'événement fit voir que les démarches de Leon & du Viceroy en faveur du Milanès étoient inutiles ; & que c'étoit une eſpéce de fatalité que le ſalut ou la perte de ce Duché dépendît du bonheur ou du malheur des Armes Helvétiques. En effet, les Suiſſes malgré les lenteurs des Alliés & le défaut d'argent, s'étoient aſſemblés en diligence, & il en

(*a*) Antoine, dont il eſt parlé ci-deſſus.

1515. étoit déja arrivé plus de vingt mille, dont la moitié s'avança vers les Alpes, pour empêcher les François de deſcendre dans les Plaines de Lombardie. Leur marche donna beaucoup d'inquiétude au Roy, qui ſans cet obſtacle, ſe promettoit une Victoire preſque certaine, attendu le nombre de ſes Troupes; il avoit en effet 2500 Lances, & 40000 hommes d'Infanterie; ſçavoir, 22000 Lanſquenets commandés par le Duc de Gueldre, 10000 Baſques levés par Pierre Navarre, & 8000 François, outre 3000 Pionniers qu'on payoit ſur le pié de l'Infanterie. On conſidéra dans le Conſeil de Guerre, qu'on ne pouvoit ſe flater de forcer des paſſages défendus par des Soldats pleins de valeur, à moins de les accabler ſous le nombre; mais que ce moyen n'étoit pas praticable, la ſituation du Terrain ne permettant pas de s'étendre: Que d'un côté, la réſiſtance ſeroit opiniâtre & longue, & qu'on ne pourroit rien faire de conſidérable en peu de tems: Que de l'autre, il n'étoit pas poſſible de ſéjourner avec des Troupes ſi nombreuſes dans un Pays ſtérile, où tous les convois qui venoient de France, quelques abondans qu'ils fuſſent, ne ſuffiſoient pas à la ſubſiſtance des Troupes.

Dans ces conjonctures on propoſa différens avis; les uns vouloient qu'on évitât les Ennemis, & qu'on fît paſſer 800 Lances à Savone par la Provence, & qu'enfin Navarre s'y rendît par Mer avec ſes 10000 Baſques; d'autres ſoutenoient au contraire, que ce ſeroit perdre un tems précieux: que d'ailleurs on affoibliroit par ce moyen l'Armée, & que c'étoit donner de la réputation aux Armes des Suiſſes. Il fut enfin réſolu, que ſans s'éloigner beaucoup du chemin qu'on avoit pris, on chercheroit quelque paſſage négligé par les Ennemis, ou moins bien gardé que les autres; & que cependant (*a*) Aimard de Prie avec 400 Lances & 5000 hommes d'Infanterie prendroit la route de Génes, plûtôt pour inquiéter Alexandrie & les autres Villes ſitués au-delà du Pô, que dans l'eſpérance d'une diverſion.

On peut entrer en Italie du côté de Lyon par deux endroits; ſçavoir, par le Mont Cenis, qui dépend de la Savoye; & par le Mont Genévre dans le Dauphiné, en allant de cette Ville à Grénoble: Le premier chemin eſt le plus court & le plus fréquenté. Néanmoins les Armées Françoiſes paſſoient ordinairement

(*a*) Frere de René de Prie Cardinal, dont il eſt parlé ci-deſſus. Il fut Chambelan du Roy, & Grand Maître des Albaletriers de France.

par

par le dernier plus propre au tranſport de l'Artillerie. Ces deux routes aboutiſſent à Suze, qui eſt à l'entrée de la Plaine : les Suiſſes occupoient non ſeulement ces défilés, mais encore les autres paſſages voiſins ; car pour ceux qui ſont au-deſſous vers la Mer, ils étoient ſi étroits & ſi eſcarpés, qu'il paroiſſoit impoſſible d'y faire paſſer le Canon, & la Cavalerie : D'un autre côté, Trivulce chargé par le Roy de trouver un paſſage, & ſuivi par un grand nombre de Pionniers, & d'Ingénieurs expérimentés, alla chercher un endroit qui ne fût point occupé par les Suiſſes. Pendant ce tems, & en attendant qu'on choisît une route, l'Armée reſta en différens quartiers. La plus grande partie campa entre Grénoble & Briançon, pour y attendre les convois qui n'étoient pas encore arrivés. 1515.

A peine le Roy étoit-il ſorti de Lyon pour ſe mettre en marche, qu'il arriva un Exprès de la part du Roy d'Angleterre. Il étoit chargé de preſſer vivement le Roy de ne point paſſer en Italie, pour ne pas troubler la Paix de la Chrétienté. Henri allarmé de l'Alliance de l'Archiduc & de la France, qui depuis ne trouvoit plus d'obſtacles à ſes deſſeins, avoit changé tout d'un coup de ſentimens à l'égard du nouveau Roy. Il commençoit même à prêter l'oreille aux Ambaſſadeurs d'Eſpagne. Ces Miniſtres lui repréſentoient ſans ceſſe qu'il devoit ſe défier de l'agrandiſſement de la France, & que François I. élevé dans la haine qui diviſoit les deux Nations, ayant fait ſes premieres armes contre lui, ne pouvoit qu'être l'Ennemi des Anglois. Mais les plus préſſans motifs du changement de Henri étoient la rivalité de gloire & la jalouſie d'état. Il ne voyoit qu'avec chagrin, & ſe diſoit à lui-même, que quoiqu'à ſon avénement au Trône, la Paix regnât depuis long-tems en Angleterre, & que ſon pere eût laiſſé d'immenſes (*a*) tréſors, il n'avoit cependant oſé faire la guerre à la France, alors ſans appui, environnée de puiſſans Ennemis, & épuiſée par des pertes continuelles, qu'après avoir fait des préparatifs extraordinaires ; tandis que François I. (*b*) plus jeune que lui, & qui venoit à peine de monter ſur un Trône ébranlé par tant de revers, avoit l'aſſurance de marcher dès l'entrée de ſon regne à une expédition, où il auroit à combattre pluſieurs Puiſ-

XXIX. Henri VIII. diſſuade François I. de ſon entrepriſe.

(*a*) Cela montoit à dix-huit cens mille livres ſterlings, ce qui fait 250. millions deux cens mille francs, en comptant la livre ſterling pour 14. livres Françoiſes.

(*b*) François I. avoit quatre ans moins qu'Henri VIII.

fances réunies : Qu'avec le plus formidable appareil, après de
1515. grandes dépenſes, & dans l'occaſion la plus favorable, il n'avoit pû conquérir que la ſeule Ville de Tournay ; au lieu que ſi François réuſſiſſoit, comme il y avoit aſſez d'apparence, le Duché de Milan, & une gloire immortelle ſeroient le fruit de cette Victoire : Que ce Prince s'ouvriroit par ce ſuccès un chemin à d'autres conquêtes ; & que peut-être avant de ſortir de l'Italie, il ſoumettroit le Royaume de Naples. Ainſi tourmenté par ſa jalouſie, il reçût facilement toutes les impreſſions que le Roy Catholique voulut lui donner au préjudice de la France, contre qui ſa haine ſe réveilla plus vive que jamais : mais comme il n'étoit pas en état d'empêcher à force ouverte l'entrepriſe de François, & qu'il vouloit peut-être trouver quelque prétexte plauſible de rupture, il ſe contenta d'envoyer à ce Roy

XXX. L'Armée paſſe les Alpes.

l'Exprès dont nous avons parlé. Ce Miniſtre tenta inutilement de perſuader François I. qui continuant ſa marche, ſe rendit en Dauphiné, où il fut joint par les Lanſquenets, appellés les *Bandes noires* ; elles étoient commandées par Robert de la Mark. Ces Troupes ſorties de la baſſe Allemagne ſe ſont acquis en France une grande réputation de courage & de fidélité. Dans le même tems Trivulce fit dire au Roy qu'il étoit poſſible de tranſporter l'Artillerie par les Alpes Maritimes & Cottiennes, qui conduiſent dans le Marquiſat de Saluces : Qu'à la vérité le chemin étoit fort rude ; mais qu'avec des Pionniers & des Machines, on viendroit à bout d'y paſſer : Que comme il n'y avoit aucune Garde de ce côté-là, ni ſur les Montagnes, ni à la tête des Vallées, il étoit plus à propos de prendre cette route, où l'on n'auroit à ſurmonter que les difficultés du terrain & la fatigue, que d'aller heurter de front des Troupes qu'une valeur opiniâtre rendoit redoutables, & qui étoient déterminées à vaincre ou à périr : Qu'enfin ce dernier parti étoit d'autant plus dangereux, que ſi l'on ne réuſſiſſoit pas d'abord, il ne ſeroit pas poſſible de faire ſubſiſter l'Armée dans un Pays ſtérile & déſert, où l'on ne pouvoit faire venir aſſez de vivres pour une ſi nombreuſe Armée : cet avis paſſa en effet ſans aucune oppoſition. Dès que cette réſolution fût priſe, on commença à voiturer l'Artillerie qu'on avoit fait arrêter dans un lieu d'où il étoit facile de la conduire du côté qu'on jugeroit le plus convenable. Trivulce, comme on vient de le dire, avoit

mandé au Roy que le tranſport du Canon ne ſeroit pas aiſé ; mais la choſe fut encore plus difficile à exécuter qu'il ne l'avoit prévu. Il fallut d'abord grimper ſur des Montagnes, où il n'y avoit aucun ſentier ouvert ; & l'on fut obligé de faire un chemin pour l'Artillerie, d'élargir ſouvent le terrain, & de l'applanir lorſqu'on ſe trouvoit arrêté. Du ſommet de ces Montagnes, on appercevoit avec horreur des précipices profonds dans ces Vallées que l'Argentiere arroſe. Le chemin étoit ſi rude, que ſouvent les chevaux, quoiqu'en grand nombre, ne pouvoient traîner le canon, & que les Artillers tentoient inutilement de le ſoutenir à force d'épaules. On fut donc obligé pluſieurs fois de lier les piéces avec des cables, pour les deſcendre à la main ; ce fut l'Infanterie qui ſe chargea de ce pénible travail. Après avoir vaincu toutes ces difficultés, les mêmes obſtacles ſe préſenterent, & l'on trouva encore d'autres Montagnes auſſi roides & auſſi eſcarpées. Enfin après cinq jours de marche, l'Artillerie deſcendit dans la Plaine du Marquiſat de Saluces, en-deçà des Monts ; ce paſſage fut d'autant plus heureux, que les François auroient échoué dans leur entrepriſe, pour peu qu'ils euſſent trouvé de réſiſtance de la part des Ennemis ; mais ſur-tout ſi les neiges dont ces Montagnes ſont couvertes preſque toute l'année n'euſſent pas été fondues par les chaleurs du mois d'Août. Mais comme on n'avoit jamais imaginé qu'on pût ſeulement penſer à tranſporter de l'Artillerie par ces Montagnes, les Suiſſes poſtés à Suſe, ne ſongerent qu'à garder les paſſages du Mont Cenis, du Mont Genevre, & des autres Montagnes voiſines. Les Gendarmes & l'Infanterie paſſerent en même tems ; les uns par le même chemin ; les autres par le Pas de *la Dragoniere*, ou par les hauteurs de Roque Sparviere & de Coni, paſſage plus bas du côté de la Provence. (*a*) La Palice qui avoit pris cette derniere route, y trouva l'occaſion d'acquérir beaucoup de gloire. Ayant appris que Proſper Colonne, avec la Compagnie qu'il commandoit, étoit à Villefranche, Place à ſept milles de Saluces, & moins connue par elle-même, que par la proximité de la ſource du Pô, il partit de Singlaré avec quatre Eſcadrons de Cavalerie, & ayant fait une longue marche ſous la

1515.

(*a*) Le Roy venoit de lui donner le Bâton de Maréchal de France, pour le dédommager de la charge de Grand Maître, dont il s'étoit démis.

conduite de quelques Payſans, il parut tout d'un coup à Ville-
1515. franche. Proſper y étoit dans une entiere ſécurité, s'imaginant que les François étoient encore éloignés, & ne les croyant pas capables d'une activité ſi contraire à ſa lenteur naturelle. On dit que ſon deſſein étoit d'aller joindre les Suiſſes ce jour-là même : mais quoiqu'il en ſoit, il eſt certain qu'il étoit à table lorſque les François arriverent, & qu'ils avoient inveſti la maiſon où il étoit avant qu'il s'en fût apperçû ; car la Palice pour ne le pas manquer, avoit eû la précaution de faire avertir en ſecret les Habitans, qui de leur côté avoient enlevé les Sentinelles. Ainſi Proſper Colonne, ce Capitaine ſi célébre, & qui devoit être d'un grand piods dans la guerre préſente, à cauſe de ſon crédit dans le Milanès, fut fait priſonnier le 15 d'Août, d'une maniere peu digne de ſa réputation. Pierre Margano Romain fut pris avec lui, une partie de ſa Compagnie eut le même ſort ; & le reſte ayant pris la fuite au premier bruit, ſe diſperſa de différens côtés.

Le paſſage des François, & la priſon de Proſper Colonne, changerent la face des affaires & les diſpoſitions des différentes Puiſſances. Leon s'étoit flaté que les Suiſſes empêcheroient le Roy de France de paſſer les Monts, & il comptoit beaucoup ſur l'expérience de Proſper ; mais déconcerté par deux événemens ſi contraires à ſes vûes, il écrivit à Laurent de Médicis ſon neveu, Capitaine Général des Florentins, qui commandoit l'Armée de l'Egliſe en Lombardie, en l'abſence de Julien, que la fiévre retenoit à Florence, de ne rien entreprendre, & de temporiſer. Laurent ſuivit ces ordres, & profita de ce tems pour reprendre le Château de Rubiere, dont Guy Rangoni s'étoit emparé. Cette Place lui fut rendue à compoſition, & moyennant deux mille ducats que reçut Rangoni ; cette expédition lui fit paſſer pluſieurs jours dans le Territoire de Modéne, & de Reggio. Outre cette premiere précaution, Leon mit encore en uſage ſes artifices ordinaires, & fit partir ſecretement Cintio l'un de ſes Officiers, pour juſtifier ſa conduite auprès du Roy, & pour entamer par la médiation du Duc de Savoye, une Négociation qui pût lui ſervir dans la ſuite, s'il n'étoit pas poſſible de défendre le Milanès.

Mais il s'en fallut peu que le Cardinal de Bibbiena & quelques autres qui préféroient leurs vûes particulieres aux inté-

rêts du Pape, ne le précipitaſſent dans une fauſſe démarche. Ils lui repréſenterent qu'il étoit à craindre que les heureux ſuccès du Roy de France, ne rendiſſent le courage au Duc de Ferrare & aux Bentivoglio, & ne les engageaſſent à attaquer d'un côté, Modene & Reggio; & de l'autre, la Ville de Bologne: Que peut-être même, ils auroient l'appui de la France dans cette entrepriſe: Que dans ce cas, il ſeroit impoſſible de réſiſter à tant d'ennemis, & qu'ainſi il devoit les prévenir par ſes bienfaits, & s'aſſurer de leurs ſecours, & de leur fidélité par le rétabliſſement des uns à Bologne; & par la reſtitution de Modéne & Reggio, en faveur de l'autre. Ces conſeils euſſent été bientôt ſuivis de l'exécution, ſi le Cardinal Jule de Médicis, que Leon avoit envoyé à Bologne en qualité de Légat, pour y maintenir ſon autorité dans les troubles préſens, & pour aider de ſes Conſeils Laurent, qui étoit encore jeune, n'eût été d'un avis contraire. Médicis comprit d'abord que cette démarche ſeroit auſſi préjudiciable à la gloire du Pape, que la réunion de ces Places avoit été glorieuſe à ſon Prédéceſſeur: Que lui-même enfin rendroit odieuſe la mémoire de ſa Légation, s'il la commençoit par remettre Bologne, l'une des plus célebres Villes de l'Etat Eccléſiaſtique au pouvoir de ſes anciens Tyrans, & qui s'étoit ſi hautement déclarée pour le S. Siége. Il vint à bout de faire prendre au Pape un Parti plus ſage & plus digne de luy. 1515.

Leon X. dès les premiers mois de ſon Pontificat, avoit élevé Jules au Cardinalat, quoiqu'il fut bâtard; ce Pape ſuivit en cela l'exemple d'Alexandre VI. mais il ne l'imita pas en tout. Alexandre en donnant le Chapeau à Céſar Borgia ſon fils, fit dépoſer par des témoins, qu'au tems de la naiſſance de Céſar, ſa mere avoit un Mari, & le fait étoit véritable; il en avoit conclu que ſuivant les Loix, Céſar devoit être regardé comme légitime & non comme Adulterin. A l'égard de Jule, les témoins aſsûrerent que ſa Mere, jeune encore, & n'étant liée par aucun engagement, avoit été ſéduite par la promeſſe ſecrete que Julien de Médicis lui fit de l'épouſer, ce qui étoit abſolument faux. Le ſuccès des Armes de la France fut auſſi cauſe que le Viceroy tint une conduite ſi différente de celle qu'il s'étoit propoſée. Il n'avoit pû à la vérité juſqu'alors ſortir de Veronne, tant parce qu'il n'é-

toit pas poſſible de faire marcher ſes Troupes ſans les payer,
1515. que parce qu'il attendoit des Recrües que l'Empereur, qui étoit à Inſpruch, devoit lui envoyer pour la défenſe de Véronne & de Breſſe ; mais ces difficultés levées, il avoit été arrêté qu'il ſe mettroit en Campagne, au lieu que ſur la nouvelle de l'irruption des François, il prit le parti de temporiſer ; & de voir, avant d'agir, quel ſeroit le ſort du Milanès.

Les Suiſſes mêmes furent frappés de ce que le Roy avoit paſſé les Monts. Ils ſe retirerent d'abord à Pignerol ; ayant eu enſuite avis que l'Armée Françoiſe s'aſſembloit à Turin, ils allerent à Chivas. Cette Ville ayant refuſé de leur fournir des vivres, ils la prirent & la pillerent auſſi-bien que Verceil, preſque ſous les yeux du Roy de France, qui étoit à Turin. Enfin s'étant arrêtés à Novarre, ceux d'entr'eux à qui il reſtoit encore quelque inclination pour la France, prirent occaſion du mauvais état de leurs affaires, pour faire paroître ces ſentimens ; & la négociation fut entamée.

Cependant les Troupes Françoiſes, qui avoient pris le chemin de Génes, & que 40000 hommes de pié, qu'Octavian Frégoſe faiſoit payer par les Génois, avoient jointes, ſe ſaiſirent d'abord de Caſtellaccio, entrerent enſuite dans Alexandrie & dans Tortone, où il n'y avoit point de Garniſon, & ſoumirent enfin tout le Pays qui eſt en deçà du Pô. Le Roy de ſon côté s'avança à Verceil, où il apprit que le Pape s'étoit déclaré contre lui, & ce fut le Duc de Savoye, qui le lui fit ſçavoir de la part de Leon même. François en conçut un violent chagrin contre ce Pontife ; maître néanmoins de ſon reſſentiment, & pour ne pas aigrir davantage le Pape, il fit publier dans ſon Camp & dans Alexandrie, d'expreſſes défenſes de commettre la plus légere hoſtilité dans les Etats de l'Egliſe.

Il s'arrêta pluſieurs jours à Verceil, pour voir quelle ſeroit l'iſſue de la négociation avec les Suiſſes : Quoiqu'ils l'euſſent toujours continuée, ils ne laiſſoient pas de faire des démarches tout-à-fait oppoſées ; car s'étant mutinés à Novarre, ſous prétexte que l'argent promis par le Roy d'Arragon n'arrivoit pas, & ayant enlevé par force les ſommes que le Pape avoit envoyées, ils ſortirent de cette Ville comme des furieux, pour repaſſer en Suiſſe ; ce que pluſieurs d'entr'eux ſouhaitoient pour mettre en ſûreté le butin, qu'ils avoient fait

depuis trois mois de ſéjour en Italie. Mais à peine furent-ils hors des Portes de cette Ville, que l'argent du Roy d'Arragon arriva ; après s'en être ſaiſis, ils ſentirent toute la honte, dont cette violence alloit les couvrir ; & revenant à eux-mêmes, ils remirent ces deux ſommes entre les mains des Commiſſaires, pour être payés à l'ordinaire. Ils allerent enſuite à Galera, pour y attendre 20000 autres Suiſſes, que l'on diſoit être en marche, & le Cardinal de Sion en mena 3000 à Pavie pour la défenſe de cette Place. 1515.

Le Roy de France s'étoit flaté de regagner les Suiſſes, & de traiter avec eux ; mais leur conduite ayant diminué ces eſpérances, il partit de Verceil pour marcher contre Milan, après avoir laiſſé dans la premiere de ces deux Villes le Duc de Savoye, (*a*) le Bâtard, frere de ce Duc, Lautrec, & (*b*) le Général de Milan, pour ſuivre la négociation avec les Suiſſes. Après que ces derniers furent ſortis de Novarre, cette Ville ayant capitulé, les François firent le ſiége de la Citadelle ; Pavie ouvrit auſſi ſes Portes, & le Roy paſſa enſuite le Teſin.

Trivulce s'avança le même jour avec un détachement, juſqu'à S. Criſtofano près de Milan, & delà au Fauxbourg de cette Ville du côté de la Porte Ticineſe, eſpérant que la Ville, où il n'y avoit point de Garniſon, lui ouvriroit ſes Portes. D'ailleurs il avoit reçû des avis que les Habitans laſſés des exactions des Suiſſes & des Eſpagnols, ſoupiroient après la domination Françoiſe ; mais la crainte de la férocité des premiers, & la mémoire encore récente du traitement qu'ils en avoient reçu l'année derniere, après la journée de Novarre, lorſque Milan ſe déclara pour le Roy de France, leur fit prendre la réſolution d'attendre des événemens plus déciſifs. Ainſi ils firent prier Trivulce de ne pas paſſer plus avant ; & le lendemain ils envoyerent des Députés à Bufaloro, où le Roy étoit, pour le ſupplier de ſe contenter de

(*a*) René de Savoye Comte de Vilars & de Tende, fils naturel du Duc Philippe. Il eut de grands Etabliſſemens en France, par le moyen de Louiſe de Savoye ſa ſœur, Mere de François I. Il fut Chevalier de l'Ordre de S. Michel, Grand-Maître de France, Sénéchal & Gouverneur de Provence. Il mourut en 1525. des bleſſures qu'il avoit reçues à la bataille de Pavie, où il fut fait priſonnier.

(*b*) On croit que c'étoit Thomas Bohier, dont il eſt parlé ci-deſſus, & dans la ſuite, ſous le nom de *Général de Normandie*.

1515. leur bonne volonté. Ces Députés lui repréſenterent qu'ils étoient entierement dévoués à ſes intérêts, & prêts à lui fournir des vivres ; mais qu'ils ne pouvoient actuellement ſe déclarer plus ouvertement : Qu'en effet une démarche plus poſitive lui ſeroit inutile, & qu'il n'en tireroit pas plus de fruit que de celle qu'ils avoient faite l'année précédente en faveur de Louis XII. démarche qui avoit été pour eux la ſource de mille maux : Que dès qu'il auroit triomphé de ſes Ennemis, Milan s'empreſſeroit à le recevoir. François avoit d'abord témoigné quelque reſſentiment de ce qu'ils n'avoient pas reçu d'abord Trivulce ; mais touché de ces motifs, il traita les Députés avec bonté, & leur accorda ce qu'ils demandoient.

XXXI. Traité entre la France & les Suiſſes, qui le rompent auſſi-tôt.

Ce Prince fit enſuite marcher l'Armée à Biagraſſa. Pendant qu'il y étoit, le Duc de Savoye après avoir conféré avec vingt Députés des Suiſſes à Verceil, ſe rendit à Galera ſuivi du Bâtard & des autres Miniſtres François, & il y conclut au nom du Roy un Traité avec les Cantons. Ce Traité portoit : Qu'il y auroit Alliance entre eux & le Roy durant la vie de ce Prince, & dix ans après ſa mort : Que les Suiſſes & les Griſons rendroient les Vallées dépendantes du Milanès, dont ils s'étoient emparé : Qu'ils n'exigeroient plus à l'avenir de ce Duché, la Penſion annuelle de quarante mille Ducats qu'ils en avoient reçu. Que le Roy donneroit à Maximilien Sforce le Duché de Nemours, une Penſion de douze mille francs, cinquante Lances à commander, & lui feroit épouſer une Princeſſe du Sang Royal : Qu'il payeroit déſormais aux Suiſſes la Penſion de quarante mille livres qu'ils recevoient autrefois de la Couronne de France, & qu'il donneroit la ſolde de trois mois à toutes les Troupes de cette Nation, qui étoient actuellement en Lombardie, ou en chemin pour s'y rendre. Qu'il payeroit aux Cantons dans certains termes les 600000 Ecus promis, par le Traité de Dijon, & 300000 autres pour l'équivalent des Vallées qu'ils devoient rendre ; & qu'enfin il auroit toujours quatre mille Suiſſes à ſa ſolde. Le Pape fut compris de part & d'autre dans le Traité, à condition qu'il rendroit Parme & Plaiſance. L'Empereur, le Duc de Savoye, & le Marquis de Montferrat y furent auſſi nommés ; mais il n'y fut fait aucune mention du Roy Catholique, des Venitiens, & des autres Princes d'Italie.

Mais

Mais à peine le Traité eut-il été ſigné par les Suiſſes qu'ils le rompirent, par l'opiniâtreté de leurs Compatriotes qui arriverent ſur ces entrefaites. Ces derniers fiers de leurs Victoires précédentes, & prétendant faire autant de butin qu'ils en voyoient à leurs Compagnons, témoignerent beaucoup d'éloignement pour la Paix : Voulant donc empêcher l'effet du Traité, ils s'oppoſerent à la reſtitution des Vallées, ſans que ceux-ci puſſent les détourner de cette réſolution. Ils s'avancerent même au nombre de 35000 juſqu'à (*a*) Monza pour ſe jetter dans les Fauxbourgs de Milan ; Albert Petra fameux Capitaine de cette Nation, indigné de leur procédé, ſe retira en Suiſſe avec pluſieurs Compagnies, par le Chemin de Côme, que le Roy avoit laiſſé libre exprès. Cette rupture inopinée fit renaître la confuſion en Italie & augmenta l'incertitude des événemens. De nouvelles Armées s'approcherent du Milanès ; le Viceroy de Naples ayant laiſſé Marc-Antoine Colonne avec cent Gendarmes, ſoixante Chevaux-Legers & deux mille Lanſquenets à Verone, & douze cens à Breſſe, ſe mit enfin en marche & ſe rendit ſur les bords du Pô, dans le voiſinage de Plaiſance, prêt à paſſer ce Fleuve. Ce Général étoit à la tête de ſept cens Lances, de ſix cens Chevaux-Legers, & de ſix mille hommes d'Infanterie. D'un autre côté, dès que Laurent de Médicis qui avoit trouvé avec adreſſe un prétexte de ſéjourner pluſieurs jours à Parme, vit les Eſpagnols en mouvement, il s'avança vers Plaiſance avec ſon Armée, qui conſiſtoit en ſept cens Gendarmes, huit cens Chevaux-Legers & quatre mille hommes de pié ; il avoit fourni aux Suiſſes durant la négociation, quatre cens Chevaux-Legers commandés par Mutio Colonne & (*b*) par Ludovic, Comte de Pitigliano. Colonne étoit au ſervice du Pape & Ludovic à la ſolde des Florentins. Médicis ne leur avoit envoyé cette Cavalerie, dont ils avoient beſoin pour recouvrer des vivres, qu'après en avoir été prié. En faiſant cette démarche, il avoit moins eu en vûe de concourir à l'avantage de la Ligue, que de ne pas irriter les Suiſſes, qui s'il les eût refuſés,

1515.

XXXII. Les Eſpagnols & les Allemans marchent vers le Milanès.

(*a*) Ou Moncia.

(*b*) Ludovic des Urſins, il étoit Fils de Nicolas des Urſins, Comte de Pitigliano, dont on a vû la mort ci-deſſus.

n'auroient pas compris le Pape dans le Traité qu'il négocioient
1515. avec la France.

Barthelémi d'Alviane, qui avoit promis au Roy d'arrêter les Eſpagnols par une puiſſante diverſion, n'eût pas plûtôt appris que le Viceroy avoit quitté Verone qu'il partît du Poleſine de Rovigo à la tête de neuf cens Gendarmes, quatorze cens Chevaux-Legers, neuf mille hommes d'Infanterie, & une aſſez nombreuſe Artillerie; traverſa l'Adige; & cotoyant le Pô, parut à la vûe de Crémone. Il faiſoit gloire de ſon activité, talent Militaire, que les Capitaines de notre ſiécle ſemblent négliger; & il ſe comparoit par cet endroit à Claudius Nero, qui s'eſt rendu ſi fameux par la marche qu'il fit avec une partie de l'Armée Romaine, pour aller combattre Aſdrubal ſur le Fleuve (*a*) Metro.

Ces différens mouvemens rendoient le ſort de cette Guerre plus incertain que jamais: d'un autre côté, le Roy de France qui étoit aux environs de Milan avec une Armée nombreuſe, & fournie de toutes les Munitions néceſſaires, s'avançoit vers Marignan pour faciliter ſa jonction avec le Général Venitien, & empêcher en même-tems les Troupes du Pape & les Eſpagnols de joindre l'Armée des Suiſſes. De l'autre on voyoit auſſi dans le voiſinage de cette Ville trente-cinq mille Suiſſes, Nation redoutable & juſqu'alors invincible aux François: Le Viceroy, campé tout près de Plaiſance ſur le Chemin de Lodi, pouvoit paſſer le Pô quand il voudroit; il étoit diſpoſé à joindre les Suiſſes tandis que Laurent de Médicis, qui étoit dans cette premiere Ville avec les Troupes du Pape & des Florentins, ſe préparoit à groſſir l'Armée des Eſpagnols: Enfin d'Alviane que ſa Valeur & ſon activité rendoient redoutable, étoit dans le territoire de Crémone, preſque ſur les rives du Pô, avec l'Armée Venitienne, dans le deſſein de ſecourir les François, ſoit par une jonction, ſoit par une diverſion. Cependant la Ville de Lodi, ſituée entre Milan & Plaiſance, à une égale diſtance de ces deux Places, étoit ſans défenſe. Renzo de Ceré qui l'avoit priſe & pillée pour les Venitiens, ayant eu quelques démêlés avec d'Alviane, avoit quitté leur ſervice, & s'étoit mis à la ſolde du Pape avec deux cens Lances & autant de Chevaux-

(*a*) C'eſt le *Metaurus* des Latins.

Legers, après avoir obtenu ſon Congé du Sénat, plûtôt par menaces, qu'autrement. Comme les Soldats qu'il avoit à Padoue ne pouvoient le venir joindre ſi-tôt, parce qu'ils étoient retenus par les Venitiens, il ſortit de Lodi, pour aller faire des Recrües, & rendre ſes Compagnies completes. Cependant le Cardinal de Sion craignant d'être la victime du Traité des Suiſſes avec le Roy de France, & effrayé de voir que Milan penchoit en faveur des François, s'étoit d'abord réfugié à Plaiſance avec mille Suiſſes, & une partie des Troupes du Duc de Milan. Il s'étoit rendu enſuite à (*a*) Verone afin de preſſer la marche du Viceroy, & prenant le chemin de Milan avant que l'Armée Françoiſe l'eût fermé; il laiſſa quelques Soldats à Lodi: mais ils l'abandonnerent, dès qu'ils ſçûrent le Roy à Marignan. 1515.

Pendant que le Viceroy s'arrêtoit ſur le bords du Pô, & avant que Laurent de Médicis ſe fut rendu à Plaiſance, les Suiſſes enleverent Cintio que le Pape envoyoit au Roy de France; & ſurprirent les Brefs & les Lettres de Créance dont il étoit porteur. Le Viceroy par reſpect pour le Pape rendit auſſi-tôt la liberté au priſonnier; mais la connoiſſance de cette intrigue lui fit craindre que les Troupes de l'Egliſe ne vouluſſent pas ſe joindre à lui, quand il auroit paſſé le Pô. Ces défiances avoient d'autant plus de fondement qu'il apprit dans le même tems que Laurent de Médicis avoit auſſi député en ſecret vers le Roy. En effet Laurent, ſoit de ſon propre mouvement, ſoit par ordre de ſon oncle, avoit fait faire des excuſes à ce Prince, de ce que forcé d'obéir au Pape, il ſe trouvoit à la tête d'une Armée, qui devoit combattre contre les François; & il l'avoit fait aſſurer en même-têms qu'il ne négligeroit rien de ce qui pourroit le convaincre qu'il avoit cherché, & qu'il cherchoit encore à gagner ſes bonnes graces & à le ſervir, pourvû qu'il pût le faire ſans s'attirer la colere de Leon, & ſans ſe déshonorer lui-même.

Laurent de Médicis ſe rendit le même jour à Plaiſance, & tint avec le Viceroy un Conſeil de Guerre où ils délibérerent, s'ils paſſeroient enſemble le Pô pour ſe joindre aux Suiſſes. D'un côté on repréſenta qu'il étoit, facile de s'emparer de Lodi; qu'à la faveur de cette Place on empêcheroit que d'Alviane ne joignît l'Armée Françoiſe, tandis qu'on ſe mettroit

(*a*) Il y a *Crémone*, dans l'Original, même de pluſieurs Editions, mais c'eſt une erreur.

1515. à portée d'aller joindre les Suiſſes vers Milan, ou d'en être joint à Lodi. Que ſi les François étoient, comme on le diſoit, dans le deſſein de ſe poſter entre ces deux Villes, ou qu'ils y fuſſent déja, ils ſeroient contenus par la crainte des Armées qu'ils auroient derriere eux, & que peut-être on trouveroit un moyen facile de joindre les Suiſſes; que toute la difficulté ne conſiſtoit alors qu'à prendre un chemin à la vérité un peu plus long. Que cette jonction étoit non ſeulement utile, mais encore néceſſaire, ſoit pour empêcher ces derniers de renouer avec les François, ſoit pour les ſoutenir dans un tems où ils n'avoient point de Cavalerie à oppoſer à une Armée ſi conſidérable; que l'honneur du Pape & du Roy Catholique exigeoit cette démarche, le Traité de la Ligue les obligeant l'un & l'autre à ſecourir le Milanès, & d'ailleurs étant liés par tant de paroles données aux Suiſſes, qui, ſi on leur manquoit, alloient devenir des Ennemis irréconciliables: Qu'enfin la ſûreté des Etats du Pape & du Roy d'Arragon le demandoit auſſi, parce qu'en effet la défaite des Suiſſes ou leur réconciliation avec la France ôteroit à l'Italie toute eſpérance de ſecours, & qu'alors les François pourroient s'avancer ſans obſtacle juſqu'aux Portes de Rome.

Ceux qui n'étoient pas d'avis qu'on paſsât le Pô, apporterent pluſieurs raiſons pour appuyer leur oppoſition. Ils diſoient ſur-tout qu'il ne falloit pas ſe flater que le Roy eût négligé d'envoyer des Troupes à Lodi: qu'ainſi ils ſeroient obligés à une retraite honteuſe, & qui peut-être ne ſeroit pas ſans danger; les François & les Venitiens pouvant les attaquer en même-tems; qu'il ſeroit impoſſible de repaſſer le Fleuve ſans déſordre, & avec aſſez de promptitude pour éviter l'Ennemi. Que le paſſage du Pô pourroit peut-être ſe tenter, ſi l'on avoit lieu d'en attendre un avantage égal au danger qui devoit le ſuivre; mais que quand on ſeroit dans Lodi, on ne trouveroit pas plus de facilité pour la jonction qu'auparavant; qu'en effet une Armée puiſſante étant poſtée entre Milan & cette Place, il leur ſeroit auſſi difficile de joindre les Suiſſes, qu'il le ſeroit aux Suiſſes de les joindre eux-mêmes? Qu'enfin une pareille démarche mettroit toutes les forces de l'Egliſe & de l'Eſpagne, & par conſéquent la ſûreté des Etats de ces Puiſſances à la diſcrétion d'une Troupe de furieux, qui en venoient ſouvent aux plus grandes extrémités, & dont une partie avoit

traité avec la France, tandis que l'autre, qui déſapprouvoit la Paix, n'étoit pas bien d'accord avec elle-même. Malgré de ſi preſſantes raiſons, le Conſeil de Guerre fixa le paſſage du Pô au lendemain. On réſolut de ne ſe charger d'aucun bagage, & on pourvut à la ſûreté de Parme & de Plaiſance par de fortes Garniſons; mais le Viceroy & Médicis étoient bien éloignés de penſer ſérieuſement à paſſer ce Fleuve. L'un & l'autre ne ſongeoit qu'à ſauver les apparences, en feignant de le vouloir, à juſtifier ſa conduite aux dépens de ſon Allié, & à ſe dérober au péril. Le Viceroy plein de méfiance depuis qu'il avoit intercepté les dépêches de Cintio, & connoiſſant les artifices du Pape, étoit perſuadé que Laurent avoit ordre de ne pas avancer plus loin; & Laurent de ſon côté, voyant que le Viceroy ne ſe hazardoit qu'avec peine, jugeoit auſſi qu'il n'avoit pas intention de paſſer le Fleuve. Il étoit plus de midi lorſque les Eſpagnols commencerent à défiler ſur le Pont. Médicis devoit les ſuivre avec ſes Troupes; mais le paſſage des premiers ayant duré juſqu'à la nuit, le Général Italien prit ce prétexte pour remettre la choſe au lendemain; il ſe tint néanmoins dans ſon Poſte, & le Viceroy même ayant été informé par un Détachement de quatre cens Chevaux-Legers de l'une & de l'autre Armée, qu'on avoit envoyés à la découverte, que cent Lances Françoiſes étoient entrées la veille à Lodi, il repaſſa la Riviére; enſuite les deux Armées rentrerent dans leurs premiers Quartiers: Ainſi d'Alviane s'avança ſans obſtacle juſqu'à Lodi. 1515.

Dans le même tems le Roy de France quitta Marignan pour aller à S. Donato, & les Suiſſes ſe retirerent à Milan; les uns voulant la Paix, les autres la Guerre, ils tinrent Conſeil pluſieurs fois; Mais enfin le Cardinal de Sion les ayant aſſemblés, les exhorta avec beaucoup de véhemence à marcher à l'inſtant contre le Roy de France, ſans craindre ſa Cavalerie ni ſes Canons. Quoi, leur dit-il, » un Ennemi cent fois » vaincu nous ravira dans un ſeul jour le fruit de pluſieurs an» nées de travaux & de péril, & nous verrons lâchement flé» trir une gloire que nous avons achetée de tout notre ſang; » mais encore, quel eſt cet Ennemi ſi redoutable? Ne ſont» ce pas ces mêmes François, qui doivent tant de victoires » à nos armes, & que nous avons toujours vaincus depuis nos

1515. » querelles avec eux. N'eſt-ce pas cette même Nation, dont » une poignée de Suiſſes tailla l'Armée en piéces l'année pré- » cédente à Novare : Effrayée de notre courage, & confuſe » de ſa propre lâcheté, elle a été forcée de nous combler d'é- » loges. En effet, la gloire que vous avez acquiſe ſous les » Drapeaux des François, eſt beaucoup augmentée depuis que » vous combattez contr'eux. Le petit nombre de Suiſſes qui vain- » quit les François, n'avoit ni Cavalerie ni Canon. Ces bra- » ves Soldats étoient à la veille de recevoir un ſecours conſi- » dérable ; mais dédaignant de l'attendre, & animés par l'in- » trépide Mottin, qui ſera toujours l'honneur du nom Helvé- » tique, ils marcherent contre le Camp des Ennemis ; ils bra- » verent le feu de leur Artillerie, dont ils ſe ſaiſirent ; ils les » renverſerent, & le carnage des Lanſquenets fut ſi grand, » que les Vainqueurs s'en laſſerent. Ces mêmes Ennemis oſe- » ront-ils ſeulement attendre aujourd'hui une Armée de 40000 » Suiſſes, capable d'affronter toutes les autres Nations réunies ? » Non, vous les verrez fuir au ſeul bruit de votre approche ; » car c'eſt moins leur courage que vos diviſions, qui leur inſ- » pire la hardieſſe de venir ſi près de Milan : Ne croyez pas » que la préſence de leur Roy puiſſe les raſſurer ; au contraire, » il leur donnera lui-même l'exemple de la fuite, pour con- » ſerver ſa Couronne & ſa vie.

» Mais ſi vous n'oſez attaquer les François avec une Ar- » mée ſi nombreuſe, c'eſt-à-dire, avec toutes les forces de la » Suiſſe ; comment pourrez-vous donc vous défendre vous- » mêmes ? Pourquoi ſommes-nous en Lombardie, & ſi près de » Milan, ſi nous craignons le combat ? Une lâche crainte ſera » donc le fruit de ces fieres menaces, qui faiſoient craindre » à la Bourgogne une irruption de votre part. Souvenez-vous » de la joye que vous cauſerent & le Traité de la France avec » l'Angleterre, & les favorables diſpoſitions du Pape pour » Louis XII. vous ne vîtes alors dans le plus grand nombre » d'Ennemis qui menaçoient le Milanès, qu'une matiere plus » abondante à votre gloire. Ah ! ſi nous devions montrer au- » jourd'hui ſi peu de courage, c'eſt un malheur pour nous d'a- » voir remporté depuis peu tant de Victoires, & d'avoir af- » franchi l'Italie du joug des François. Il valoit mieux nous » contenter de notre ancienne gloire, que d'en acquérir une

» nouvelle, pour tromper aujourd'hui l'attente du monde en- 1515.
» tier. Ce jour va décider, ſi c'eſt la fortune ou la valeur qui
» nous donna la Victoire à Novare. Marchez donc à
» l'Ennemi, pour apprendre à l'Univers ce qu'il en doit
» penſer, ſi notre courage eſt auſſi heureux qu'à Novarre,
» comme je n'en doute pas, nous enleverons les ſuffrages
» de nos Contemporains, & même de la poſtérité, à qui
» nous ferons oublier les Romains. En effet, on ne voit pas dans
» leur Hiſtoire que ces Vainqueurs du Monde ayent jamais
» oſé combattre un Ennemi auſſi ſupérieur à eux, que le fut l'Ar-
» mée Françoiſe aux Suiſſes devant Novare. On lira avec étonne-
» ment qu'avec peu de Troupes, ſans Cavalerie & ſans Ca-
» non, nous avons taillé en piéces près de cette Ville, une
» nombreuſe Armée, pourvûe de toutes les munitions néceſ-
» ſaires, & commandée par (*a*) les deux plus illuſtres Géné-
» raux que la France & l'Italie puſſent nous oppoſer. La poſ-
» térité ne ſera pas moins frapée du récit de la Victoire que
» vous allez remporter à S. Donato, ſur des Ennemis qui
» ont à notre égard autant d'avantages que les Vaincus en eu-
» rent à Novare ſur les Vainqueurs, & d'ailleurs commandés
» par le Roy de France en perſonne. On ne pourra qu'admi-
» rer notre mépris pour ce grand nombre de Lanſquenets, qui
» n'aura été pour nous qu'une occaſion favorable d'extermi-
» ner cette Milice Ennemie, & de les mettre hors d'état de
» diſputer la gloire des armes à la Nation Helvétique.

» Je n'ai aucune aſſurance de la jonction des Troupes du
» Pape & de l'Eſpagne; je la crois même impoſſible par plu-
» ſieurs raiſons. Ainſi quel eſt donc notre but de les attendre?
» Seroit-ce parce que nous croyons leur appui néceſſaire. Fé-
» licitons-nous plûtôt des obſtacles qui nous empêchent de
» partager avec autrui, l'honneur & le fruit de la Victoi-
» re. Mottin craignit d'en faire part à des Troupes de ſa Na-
» tion; & nous, Compagnons, nous pourrions aujourd'hui
» compter aſſez peu ſur notre courage, pour vouloir aſſo-
» cier des Etrangers à notre triomphe. Enfin, ſi l'honneur de
» la Nation & l'état de nos affaires ne veulent point de dé-
» lai, marchons à l'inſtant contre les François. La délibéra-

(*a*) M. de la Trémoille, & Jean-Jacque Trivulce.

» tion eſt le partage de la timidité ; mais la vûe de l'Ennemi
1515. » doit-être le ſignal du combat pour des hommes tels que
» vous. Armez-vous donc, & allez combattre ſous les auſ-
» pices du Ciel, qui pourſuit l'orgueil des François ; allez
» aſſouvir votre juſte haine dans le ſang de ces foibles Enne-
» mis, dont l'ambition menace le monde entier, mais que leur
» lâcheté livre à ceux, qui leur oppoſent la moindre réſiſtance.

XXXIV. Bataille de Marignan.

A peine le Cardinal eût-il ceſſé de parler, que les Suiſſes prenant auſſi-tôt leurs armes avec furie, ſortent par la porte Romaine, ſe mettent en Bataille, & quoique le jour fût déja avancé, marchent au Camp de l'Ennemi avec de ſi grands cris de joie, qu'on les eût crus déja Vainqueurs. Les Officiers excitent les Soldats à ſe hater ; l'Armée entiere s'écrie que l'on n'a qu'à donner le ſignal dès qu'elle ſera à la vûe des Retranchemens François ; qu'elle veut couvrir la terre de morts ce jour-là-même, & exterminer pour toujours l'Infanterie Allemande, mais ſur-tout ces Compagnies, à qui leurs enſeignes noires préſageoient en quelque façon leur défaite. Cependant ils arrivent à la vûe du Camp François deux heures avant la nuit, & marchant avec furie contre les Retranchemens & l'Artillerie, ils enfoncent les premiers Bataillons, (a) & s'emrent d'une partie du Canon. Mais la Cavalerie étant accourue dans cet endroit avec une grande partie de l'Armée ; & le Roy même s'y étant rendu à la tête d'un Eſcadron de Gentilshommes, il arrêta ce premier effort. Le Combat devenu furieux, dura bien avant dans la nuit avec une viciſſitude égale de part & d'autre. La Gendarmerie Françoiſe ſouffrit beaucoup dans ce choc ; pluſieurs Officiers y périrent, & le Roy même reçut pluſieurs coups dans ſes armes. Mais enfin les Combattans laiſſant tomber leurs armes de laſſitude, ſe ſéparerent d'eux-mêmes, ſans attendre l'ordre des Généraux. Les Suiſſes, à qui le Cardinal de Sion fit apporter des vivres de Milan, reſterent ſur le Champ de Bataille en attendant le jour, & il ne ſe fit pendant la nuit aucun mouvement, comme ſi l'on fût convnu d'une Trêve. L'heureux ſuccès de la premiere attaque des Suiſſes, fut cauſe que l'on répandit dans toute l'Italie le bruit de la déroute des François :

(a) Cette Bataille qui ſe donna à *San-Donato* le 13 de Septembre, eſt appellée communément la Bataille de Marignan.

çois; cependant le Roy connoiſſant la grandeur du péril, ne laiſſa pas paſſer inutilement le reſte de la nuit ; il l'employa à placer ſon Artillerie dans des lieux convenables, à rallier ſa Cavalerie, & à mettre en Bataille ſes Lanſquenets & ſes Gaſcons ; le jour parut, & les Suiſſes, qui, loin de redouter l'Armée Françoiſe, auroient mépriſé toutes les Forces de l'Italie jointes enſemble, recommencerent le Combat avec la même furie que la veille, mais avec quelque déſordre. Ils furent reçus avec beaucoup d'intrépidité, & d'ordre. Cependant l'Artillerie Françoiſe & les traits des Troupes Gaſcones éclairciſſoient les Bataillons Suiſſes ; & la Cavalerie venant à les charger en même-tems, ils ſe virent attaqués de front & en flanc. 1515.

Sur ces entrefaites, d'Alviane arriva dans la plus grande chaleur du combat ; averti durant la nuit par ordre du Roy, il s'étoit mis en marche ſur le champ avec ſes Chevaux-Legers, & avec tout ce qu'il avoit de Troupes en état de forcer une marche ; le reſte de l'Armée ſuivoit par pelotons. En arrivant il tomba bruſquement ſur les Suiſſes qu'il prit en queue ; malgré ce ſurcroit d'Ennemis, ils ſe ſoutinrent encore long-tems avec le même courage. Enfin preſſés de tout côtés, voyant d'ailleurs que toute l'Armée Venitienne alloit arriver, & n'eſpérant plus de vaincre, ils battirent la retraite, emportant leur Artillerie ſur leurs épaules ; ils quitterent le Champ de Bataille ſans déſordre & ſans confuſion, & marcherent du côté de Milan à pas lents, & avec tant de fermeté & d'audace, que les François étonnés n'oſerent les pourſuivre ; cependant deux Compagnies de Suiſſes qui s'étoient réfugiées dans un Village où les Chevaux-Legers des Venitiens mirent le feu, périrent dans l'incendie ; mais tout le reſte de leur Armée rentra dans Milan en bon ordre, avec autant de fierté ſur le viſage & de feu dans les yeux qu'ils en avoient en allant au Combat ; on dit qu'ils avoient pris quinze Piéces de gros Canon à la premiere Action, & que ne pouvant les conduire juſqu'à Milan, ils les laiſſerent dans des Foſſés.

Telle fut cette célébre Bataille de Marignan la plus cruelle & la plus ſanglante qu'on eut vûe depuis long-tems en Italie. En effet l'impétuoſité des Suiſſes au commencement de leur attaque, l'obſcurité de la nuit qui ſurvint, le déſordre qu'elle cauſa, l'acharnement des Combattans qui ſe mêlerent pluſieurs fois ſans

1515. régle, & ſans que les Chefs fuſſent à portée de donner des Ordres, ou d'être entendus ; le hazard enfin qui diſpoſa preſque de tout dans cette action, la rendirent plus furieuſe & plus meurtriere. Le Roy même dont la Perſonne fut ſouvent expoſée, ne dut ſon ſalut qu'à ſon propre courage, & à ſa bonne fortune. Il s'étoit vû fort ſouvent tout ſeul & ſéparé de ſes Gentilhommes par la confuſion de la mêlée. Auſſi Trivulce cet ancien Officier, qui s'étoit trouvé à tant de Batailles, aſſuroit que l'affaire de Marignan n'étoit pas un Combat entre des hommes, mais entre de féroces Géans, & que dix-huit Actions où il avoit combattu, ne lui paroiſſoient que des jeux d'enfans, depuis la derniere journée. On crut que le ſeul effort de l'Artillerie ravit la Victoire aux Suiſſes ; car dans le premier feu de leur attaque, ils avoient forcé les Retranchemens, pris une partie du Canon, & gagné beaucoup de terrain. L'arrivée du Général Venitien dans le tems que la Victoire balançoit encore, contribua beaucoup à la déterminer en faveur des François, qui ſe ranimerent à la vûe de leurs Alliés, tandis que les Suiſſes en furent effrayés. Le nombre des morts eſt preſque toujours incertain dans les Batailles, mais il le fut ſur-tout dans celle-ci. Car ſoit erreur, ſoit paſſion, il en parut des liſtes tout-à-fait différentes. Les uns diſoient qu'il avoit été tué plus de quatorze mille Suiſſes, d'autres dix-mille ; quelques-uns enfin plus modérés n'en porterent le nombre qu'à huit mille. Il y eût même des gens qui voulurent le réduire à trois mille hommes, tous ſimples Soldats, & ſans nom ; les François perdirent à la premiere Action (*a*) François, Frere du Duc de Bourbon ; d'Imbercourt, Sancerre, (*b*) le Prince de Talmont, Fils de Monſieur de la Tremoille, (*c*) Boiſy, Neveu du Cardinal de Roüen, le Comte de Salazar, Chatelart ; (*d*) Buſſy, & (*e*) la Moya, Enſeigne des Gentilhommes du Roy, tous Officiers diſtingués par leur naiſſance, par leur rang ou par les Emplois qu'ils avoient dans l'Armée. On parla auſſi

(*a*) Il ſe nommoit *le Duc de Châtellerault.*

(*b*) Charle de la Tremoille. Il n'avoit que 29 ans ; il avoit épouſé Louiſe de Coëtivy, héritiere du Comté de Taillebourg, de la Baronie de Royan.

(*c*) Pierre Gouffier, Seigneur de Boiſy, dont il eſt parlé ci-deſſus.

(*d*) Jacque d'Amboiſe Seigneur de Buſſy, Fils-aîné de Jean d'Amboiſe auſſi Seigneur de Buſſy, l'un des Freres du Cardinal George d'Amboiſe, & de Catherine de S. Belin.

(*e*) *La Moya.* Daniel dit Vatilien & la Mote.

fort différemment du nombre de leurs morts ; les uns le firent monter à ſix mille hommes, & d'autres à trois mille au plus, en y comprenant même quelques Capitaines de Lanſquenets. 1515.

Les Suiſſes étant de retour à Milan, eurent entr'eux de vives conteſtations ſur ce qu'ils avoient à faire ; les uns vouloient la Paix, & les autres étoient d'avis de reſter à la défenſe de Milan. Ceux qui avoient eu part à la premiere Négociation, cherchant un prétexte pour ſe retirer, demanderent de l'argent à Maximilien Sforce, qui n'en avoit point, comme ils ne l'ignoroient pas ; s'étant donc aſſemblés le lendemain, ils partirent à la perſuaſion de Roſte leur Capitaine Général, & prirent le chemin de Côme pour gagner leur Pays, faiſant cependant eſperer au Duc de revenir bien-tôt au ſecours du Château de Milan, où ils laiſſerent quinze cens Suiſſes & cinq cens hommes de pié Italiens. Dans cette eſpérance Maximilien s'enferma dans ce Fort avec (*a*) Jean de Gonzague, Jérôme Moroné, & quelques autres Gentilhommes Milanois, n'ayant permis qu'avec peine à François, Duc de Bari ſon Frere de ſe retirer en Allemagne. Le Cardinal de Sion ſe rendit en même-tems auprès de l'Empereur pour lui demander du ſecours, mais il promit en partant qu'il ne tarderoit pas à revenir. Milan ſe voyant ſans défenſe ouvrit ſes Portes aux François, & s'obligea de leur payer des ſommes conſidérables ; mais le Roy ne voulut pas y entrer, tant que les Ennemis ſeroient dans le Château, ne croyant pas qu'il convînt à la dignité Royale de demeurer dans une Place, dont il ne ſeroit pas entierement le Maître. Enſuite il fit célébrer trois jours de ſuite la Meſſe ſur le Champ de Bataille ; d'abord pour rendre graces à Dieu de ſa Victoire ; enſuite, pour ceux, qui avoient péri dans le Combat, & enfin pour demander la Paix. Il fit bâtir une Chapelle dans le même endroit, comme un monument de ſa Victoire. Toutes les Villes & les Places fortes du Milanès ouvrirent leurs Portes au Vainqueur, il n'y eut que les Châteaux de Milan & de Crémone qui ſe conſerverent à Maximilien. Pierre Navarre qui fut chargé d'aſſiéger la premiere de ces Places, promit de l'emporter en moins d'un mois ; ſa promeſſe ſurprit tout le monde ; car ce Château étoit abondamment pourvû de toutes les munitions néceſſaires, & défendu par

XXXV. Milan & tout le Milanès ſe ſoumettent au Roy.

(*a*) Frere du Marquis de Mantoue.

une Garniſon de plus de deux mille hommes.

1515. Après la Victoire des François, le Viceroy reſta encore quelques jours dans ſon poſte, parce que la néceſſité l'y contraignoit, & qu'il n'avoit point d'argent; mais ayant enfin reçu quelques ſommes peu conſidérables, & Laurent de Médicis lui ayant prêté ſix mille Ducats, il ſe retira à Pontenuro dans le deſſein de gagner le Royaume de Naples. A la nouvelle de l'affaire de Marignan, le Pape avoit d'abord affecté de proître auſſi ferme que ſon Prédéceſſeur; il exhorta même les Miniſtres des Alliés à ſe roidir contre la fortune, & à ne rien négliger pour empêcher les Suiſſes de traiter avec la France, ou s'ils ne le pouvoient, à leur ſubſtituer de l'Infanterie Allemande; mais il ſentit combien ces préparatifs ſeroient longs; & que le péril préviendroit ces foibles reſſources; qu'il ſeroit le premier expoſé aux armes des François; & que ſi par reſpect pour l'Egliſe, ils n'attaquoient pas l'Etat Eccléſiaſtique, ils n'en uſeroient certainement pas de même à l'égard de Parme & de Plaiſance, qui dépendoient du Duché de Milan, ni par rapport à Florence, dont la conſervation lui étoit auſſi chere que celle des Etats du Saint Siége. Ses craintes n'étoient pas en effet mal fondées; car le Roy avoit fait jetter un Pont ſur le Pô, dans le voiſinage de Pavie pour marcher contre Parme & Plaiſance; & après la priſe de ces Places il devoit envoyer des Troupes à Florence par Pontrémoli, contre les Médicis, en cas que le Pape refuſât de s'accommoder avec lui.

XXXVI. Paix entre le Pape & le Roy.

Leon n'ignorant pas ces diſpoſitions, chargea le Duc de Savoye & l'Evêque de Tricarico ſon Nonce, de traiter avec le Roy; comme ce Prince deſiroit ſincérement la Paix, tant pour prévenir les nouvelles Ligues qu'on pouvoit former contre lui, & par reſpect pour le S. Siége, que par la crainte de ces terribles foudres lancés par Jule contre Louis XII. & dont la France étoit encore épouvantée, la Négociation ne ſouffrit point de difficultés. Par ce Traité, le Roy prit ſous ſa protection le Pape & l'Etat Eccléſiaſtique; Julien & Laurent de Médicis avec l'Etat de Florence: Il s'obligea de procurer à Julien un établiſſement en France, & de lui donner une Penſion; il en promit auſſi une autre à Laurent avec le commandement de cinquante Lances: Enfin il conſentit que le Viceroy paſsât ſur les Terres de l'Egliſe pour ramener

ſon Armée dans le Royaume de Naples : De ſon côté Leon s'engagea de retirer ſes Troupes de Verone, & de n'en plus fournir à l'Empereur contre les Venitiens : Il fut encore ſtipulé qu'il rendroit au Roy les Villes de Parme & de Plaiſance, & que par une eſpéce de dédommagement les Peuples du Milanès ſe fourniroient de Sel à Cervia. On comptoit que ce Droit ſeroit d'un revenu conſidérable, & c'étoit la raiſon pour laquelle le Pape avoit exigé la même choſe dans le Traité fait avec le Duc de Milan. Enfin on convint que le Duc de Savoye décideroit, ſi les Florentins avoient manqué au Traité, qui étoit entr'eux & le Prédéceſſeur du Roy, & il devoit régler la peine de l'infraction. Le Roy aſſura qu'il n'exigeoit cela que par honneur, ſans prétendre en retirer aucun autre avantage. 1515.

Dès que ce Traité fut rédigé, l'Evêque de Tricarico ſe rendit en Poſte à Rome, pour le faire ratifier au Pape. Laurent de Médicis, afin de preſſer le départ du Viceroy, retira ſes Troupes de Plaiſance, & les mit à Parme & à Reggio. Il vint enſuite trouver le Roy pour lui faire ſa Cour & l'aſſurer que quelque fût l'événement de la Guerre, il ſeroit inviolablement attaché à ſes intérêts ; on eût quelque peine à obtenir la ratification du Pape, qui ne pouvant ſe déterminer à abandonner Parme & Plaiſance, auroit voulu ſçavoir auparavant le réſultat des Suiſſes aſſemblés à Zurich, le premier de leurs Cantons, & le plus animé contre la France ; il étoit queſtion dans cette Diette de ſecourir le Château de Milan, quoiqu'ils euſſent évacué les Vallées, & les Villes de Bellinzoné & de Locarné ; mais ils avoient gardé les Citadelles de ces deux Places, dans la derniere deſquelles le Roy de France rentra ſur ces entrefaites, moyennant 6000 Ecus qu'il donna au Gouverneur ; d'ailleurs les Griſons n'avoient pas voulu abandonner Chiavenné. Ces circonſtances retenoient le Pape, mais l'Evêque de Tricarico lui repréſenta ſi vivement que le Roy pourroit attaquer Parme & Plaiſance ſans différer, & envoyer des Troupes en Toſcane ; & il exagéra ſi fort la perte que les Suiſſes avoient faite à la Bataille, qu'enfin Leon ratifia, en ajoûtant néanmoins que Parme & Plaiſance, ſeroient ſimplement évacuées par ſes Troupes ſans autre formalité, & qu'enſuite le Roy s'en mettroit en poſſeſſion. Il ne voulut pas auſſi rappeller tout-à-coup les Troupes qu'il

avoit à Verone au ſervice de l'Empereur ; mais il donna ſa
1515. parole de les en faire ſortir dans peu, ſous quelque prétexte : il obtint que les Florentins ne ſeroient point inquiétés au ſujet de leur prétendue contravention au Traité. Il exigea outre cela, que le Roy ne pût donner ſa protection à aucun Vaſſal ou Sujet de l'Egliſe ; & que non ſeulement il ne l'empêchât pas de procéder contr'eux, comme leur Seigneur, & de les punir ; mais encore qu'il lui fournît dans ces occaſions tous les ſecours néceſſaires, lorſqu'il en ſeroit requis. Enfin on convint que le Pape & le Roy auroient enſemble une Conférence dans un endroit propre à une entrevue. Ce fut le dernier qui en fit la propoſition, & tous les deux la ſouhaitoient également. L'intention du Roy étoit de ſerrer plus étroitement les nœuds de ſa nouvelle Alliance avec Leon, & de le rendre favorable aux Partiſans que la France avoit en Italie ; il eſperoit encore que ſa Préſence & les offres avantageuſes qu'il lui feroit en faveur de ſon Frere & de ſon Neveu, l'engageroient à lui permettre d'attaquer le Royaume de Naples, dont il brûloit de s'emparer. Leon de ſon côté ſe promettoit de faire uſage du talent qu'il avoit de s'inſinuer dans les eſprits, pour amuſer François premier. On repréſenta au Pape, que cette démarche bleſſoit la Majeſté du ſouverain Pontificat, & qu'il étoit plus convenable que ce Prince vînt le trouver à Rome ; mais il répondit, qu'il n'oublioit ſa grandeur que pour empêcher François d'attaquer le Royaume de Naples pendant la vie du Roy Catholique, dont la ſanté toujours foible depuis plus d'un an annonçoit une mort prochaine.

XXXVII. Traité entre le Roy & Maximilien Sforce.

Cependant Pierre Navarre continuoit le ſiége du Château de Milan, & s'étant rendu maître d'un Caſemate du Foſſé à main droite en entrant dans la Place, & vers la Porte de Côme il s'approcha de la Muraille, & y attacha les Mineurs ; il les fit auſſi creuſer dans pluſieurs autres endroits, dont il avoit ruiné les défenſes ; il ſe ſervit encore de la Sappe pour renverſer un grand pan de muraille qui couvroit le flanc du Château ; & afin d'en rendre la chute plus terrible, & de le faire tomber dans le même tems que les mines joueroient, il y fit mettre des Etayes. Malgré ſon activité, comme on ſçavoit que les Suiſſes préparoient du ſecours à cette Place, ſuivant le

réſultat de la Diéte de Zurich, on étoit perſuadé qu'il ne pourroit forcer la Place qu'après un long ſiége, & de plus grands efforts; mais un Traité lui en ouvrit bien-tôt les Portes. Jean de Gonzague qui commandoit dans ce Fort pour le Duc de Milan ayant eu des Conférences ſecretes avec le Duc de Bourbon (*a*) ſon Parent, qui s'aboucha d'ailleurs avec Jérôme Moroné & deux Capitaines Suiſſes de la Garniſon, la Capitulation fut conclue le 4 d'Octobre. Ce traité cauſa dans toutes les Cours une égale ſurpriſe, & on blâma la lâcheté ou la perfidie de Moroné, qui abuſa dans cette occaſion de la confiance de ſon Prince; mais il tâcha de s'excuſer ſur la diviſion qui s'étoit miſe, diſoit-il, entre les Suiſſes & les Italiens de la Garniſon. Le Traité portoit que Maximilien Sforce remettroit ſans délai au Roy de France les Châteaux de Milan & de Crémone, & lui céderoit tous ſes Droits ſur le Milanès: Que le Roy lui donneroit de quoi payer ſes dettes: Que le Duc demeureroit en France, où il auroit une Penſion annuelle de trente mille Ducats, juſqu'à ce que François I. lui eut procuré le Chapeau, & un pareil revenu. Que le Roy pardonneroit à Galeas Viſconti & à quelques autres Gentilhommes Milanois, qui avoient ſignalé leur zéle pour Maximilien: Qu'il donneroit ſix mille Ecus aux Suiſſes de la Garniſon: Qu'il aſſureroit à Jean de Gonzague la poſſeſſion des Terres que le Duc lui avoit aſſignées dans le Milanès, & lui donneroit outre cela une Penſion: Qu'il maintiendroit auſſi Moroné dans ſes Biens, & lui conſerveroit les bienfaits de Maximilien avec les Emplois, dont il étoit revêtu; & qu'enfin il lui donneroit une Charge de Maître des Requêtes en France. 1515.

Peu de tems après la concluſion du Traité, Maximilien Sforce, ſurnommé *le Môre*, comme ſon Pere, ſortit du Château de Milan, & prit la route de France; charmé, diſoit-il, d'être délivré de l'inſolence des Suiſſes, des exactions de l'Empereur & de l'artifice des Eſpagnols. La fortune en le précipitant d'un ſi haut rang parut moins aveugle, que lorſqu'elle y avoit élevé cet homme, que ſon incapacité & la baſſeſſe de ſes ſentimens & de ſes mœurs rendoient indigne du moindre honneur. Quelque tems avant la Concluſion de ce Traité, les Venitiens avoient envoyé en Ambaſſade au Roy, Antoine Gri-

XXXVIII. Continuation de la guerre entre l'Empereur & les Venitiens.

(*a*) Le Conétable de Bourbon étoit Fils de Claire de Gonzague, ſœur de Jean.

1515. mani, Dominique Treviſani, George Cornaro & André Gritti, Sénateurs de la premiere diſtinction, pour le féliciter de ſa Victoire, & le prier de leur fournir les ſecours, dont ils avoient beſoin pour rentrer dans les Places qu'on leur avoit enlevées. Ils n'avoient d'obſtacle à craindre que de la part de l'Empereur, & des Troupes que le Pape avoit à Verone ſous la conduite de Marc-Antoine Colonne; car le Viceroy après avoir demeuré quelques jours dans le Modénois en ſortant du Plaiſantin, pour voir ſi le Pape ratifieroit la Paix avec le Roy de France, étoit retourné à Naples par la Romagne, à la premiere nouvelle de la ratification. Dans ces circonſtances, le Roy donna ordre au Bâtard de Savoye & à Théodore Trivulce de conduire ſept cens Lances & ſept mille Lanſquenets au ſecours des Venitiens. Ces Troupes différerent leur départ, ſoit pour attendre l'événement de l'attaque du Château de Milan, ſoit que le Roy eût deſſein de s'en ſervir à faire en même-tems le ſiége du Château de Crémone; mais ce délai n'empêcha pas d'Alviane de faire quelques entrepriſes aſſez heureuſes. Les Venitiens qui venoient de rentrer dans Bergame, & qui auroient voulu, s'il eût été poſſible, recouvrer Breſſe & Verone, avec la même facilité, & ſans aucun ſecours étranger, lui avoient défendu de pourſuivre le Viceroy: Ainſi il marcha vers Breſſe avec ſon Armée, dans le deſſein d'aſſiéger cette Place; mais ayant appris qu'il venoit d'y entrer mille Lanſquenets, il réſolut d'attaquer d'abord Verone, tant parce que cette Ville n'étoit pas ſi bien fortifiée que l'autre, & qu'il trouveroit là des vivres avec plus de facilité qu'ailleurs, que parce qu'après la priſe de cette Place, la Conquête de Breſſe, où il ne pourroit plus venir de ſecours du côté de l'Allemagne, ſeroit plus aiſée; mais craignant que le Viceroy, & les Troupes du Pape, qui étoient encore aux environs de Reggio & de Modene, ne paſſaſſent le Pô à Oſtie pour ſecourir Verone, il différa cette entrepriſe; le départ du Viceroy fit ceſſer cet obſtacle, mais ce fut inutilement. Car le Général Venitien étant tombé malade à Ghedi dans le Breſſan, il mourut au commencement du mois d'Octobre, n'ayant pas encore ſoixante ans; ſa perte fut très-ſenſible aux Venitiens, & ſes Troupes le regréterent encore plus. Accablées de douleur, elles garderent ſon corps dans leur Camp pendant vingt-cinq jours, & le porterent

terent avec une Pompe lugubre dans leurs marches. Lorſqu'on voulut le tranſporter à Veniſe, Théodore Trivulce ne permit pas qu'on demandât un Saufconduit à Marc-Antoine Colonne pour traverſer le Veronèſe; il répondit à ceux qui lui conſeilloient de prendre cette précaution, qu'un Général, qui pendant ſa vie n'avoit jamais eu peur des Ennemis, ne devoit donner aucun ſigne de crainte après ſa mort. Ses Funérailles ſe firent aux dépens de la République avec beaucoup de magnificence. Il fut inhumé dans l'Egliſe de S. Etienne, où l'on voit encore aujourd'hui ſon tombeau. André Navigieri jeune Gentilhomme Venitien fort éloquent, prononça ſon Oraiſon funébre. D'Alviane auſſi actif que brave ſçut exécuter avec une diligence incroyable les Ordres de ſa République; mais ſoit qu'il fût malheureux, ſoit, comme on le diſoit aſſez communément, qu'il agît avec trop de précipitation, il perdit pluſieurs Batailles; peut-être même n'en gagna-t'il jamais, lorſqu'il y commanda en Chef. 1515.

Après ſa mort les Venitiens prierent le Roy de leur envoyer Jean-Jacque Trivulce pour commander leurs Armées; ſon habileté & ſon expérience à la Guerre le firent autant deſirer que la faction Guelfe dont il étoit, & à la faveur de laquelle il avoit toujours eu des liaiſons avec la République. Tandis qu'il étoit en chemin pour ſe mettre à la tête des Troupes, l'Armée s'empara de Peſchiera, après avoir défait quelques Eſcadrons de Cavalerie & trois cens hommes de pié Eſpagnols, qui marchoient au ſecours de cette Place; elle ſe ſaiſit auſſi d'Aſola & de Lonato, abandonnés par le Marquis de Mantoue. Dès que Trivulce l'eut jointe, le Sénat donna des ordres précis pour le ſiége de Breſſe; c'étoit beaucoup hazarder, & il paroiſſoit difficile de prendre cette Place ſans le ſecours de la France. En effet, Breſſe avantageuſement ſituée, étoit d'ailleurs défendue par deux mille hommes, partie Allemans & partie Eſpagnols: Enfin un grand nombre de Guelfes qui auroient pû favoriſer les Venitiens, en avoient été chaſſés, & l'hyver approchant, la ſaiſon alloit être fort pluvieuſe; l'événement juſtifia les ſages conjectures de Trivulce touchant cette entrepriſe. Les Venitiens ayant dreſſé des Batteries ſur le bord du Foſſé à l'endroit où la Riviere de Garzella ſort de la Ville, les Aſſiégés qui avoient déja fait de fréquentes ſorties, parurent au nombre de 1500 hommes, Allemans & Eſpagnols, & chargerent

1515. avec furie cent Gendarmes & ſix mille hommes de pié qui gardoient l'Artillerie ; le reſte de la Garniſon faiſant en même tems un feu terrible de Mouſqueterie ſur ces Troupes, elles prirent la fuite, quoique Jean-Paul Manfroné eût ſoutenu quelque tems l'effort des Ennemis à la tête de 30 Gendarmes. Ils tuerent environ 200 hommes de pié, brûlerent la poudre, & emmenerent dans la Ville dix piéces de Canon. Après cet échec, Trivulce jugeant à propos de s'éloigner pour attendre l'arrivée des François, ſe retira à Cocaï, à douze milles de Breſſe ; dans cet intervalle, les Venitiens eurent ſoin d'avoir d'autre Artillerie, & des Munitions.

Les Troupes Françoiſes ne furent pas plûtôt arrivées, qu'on reprit le ſiége : on dreſſa deux Batteries, l'une contre la Porte de Pile vers le Château, & l'autre contre la Porte S. Jean. On avoit été obligé de renvoyer les Lanſquenets de l'Armée Françoiſe, parce qu'ils avoient refuſé de ſervir au ſiége d'une Place poſſedée par l'Empereur ; Pierre Navarre vint les remplacer avec 5000 Gaſcons & François. Trivulce fit faire deux attaques, l'une par les François, & l'autre par les Venitiens ; la conduite de ce ſiége ne roula que ſur lui, parce qu'une maladie obligea le bâtard de Savoye de ſe retirer. La brêche ne tarda pas long-tems à s'ouvrir ; mais comme les Aſſiégés avoient des Retranchemens intérieurs, & qu'ils avoient fait tous les préparatifs poſſibles pour une vigoureuſe réſiſtance, on ne jugea pas à propos de donner un aſſaut, & l'on eut recours aux Mines & à la Sappe. Cependant Marc-Antoine Colonne étant ſorti de Verone, à la tête de 600 Chevaux, & de 500 hommes de pié, tomba ſur Jean-Paul Manfroné & (*a*) Marc-Antoine Bua, qui étoient ſortis de Valleggio avec 400 Gendarmes & 400 Chevaux-Legers, & les tailla en piéces. Jule Manfroné, fils de Jean-Paul ayant eû ſon cheval tué ſous lui dans cette action, reſta priſonnier, & ſon pere s'enfuit à Goito. Colonne s'empara enſuite de Legnago, où il ſurprit quelques Nobles Venitiens.

Cependant le ſiége de Breſſe tiroit en longueur : Pierre Navarre ne réuſſiſſoit pas avec la Mine & la Sappe, comme il s'en étoit flaté, & le bruit couroit que l'Empereur avoit fait partir huit mille Lanſquenets, à qui les Aſſiégeans n'eſpéroient pas de pouvoir fermer les paſſages. Ainſi la retraite

(*a*) Ou plûtôt Mercure.

étant devenue preſque néceſſaire, le Sénat conſentit à une eſpéce de capitulation, pour ménager la gloire des armes de la République. Les Aſſiégés promirent de rendre la Place ſi elle n'étoit pas ſecourue dans trente jours. D'un autre côté, on leur permit de ſortir Enſeignes déployées, avec toute leur Artillerie & leur Bagage, ſi le ſecours n'arrivoit pas. La certitude dans laquelle on étoit de la prochaine arrivée des Troupes Impériales, fit regarder cette derniere condition comme inutile; mais il ne l'étoit pas aux Aſſiégés de ſe délivrer d'un ſiége incommode, en les attendant. Trivulce mit enſuite huit mille hommes de pié dans le Château de Bré, qui appartenoit aux Comtes de Lodroné; mais à la premiere nouvelle de l'approche des Lanſquenets Impériaux, à qui le Château d'Anſô ſe rendit, cette Infanterie abandonna lâchement ſon poſte, & revint à l'Armée. Les Chefs mêmes ne firent pas paroître plus de courage; car dans la crainte d'être attaqués en même tems par les Allemans, par la Garniſon de Breſſe, & par celle de Verone, qui étoit ſous les ordres de Marc-Antoine Colonne, ils ſe retirererent à Ghedi, où ils avoient déja envoyé leur gros Canon, & preſque tout leur Bagage, prévoyant ſans doute qu'ils ſeroient contraints de s'y refugier. Après leur retraite, les Allemans entrerent dans (*a*) Verone ſans aucun obſtacle, la fournirent de vivres & de munitions, renforcerent la Garniſon, & reprirent enſuite la route de leur Pays. 1515.

XXXIX. Entrevûe de Leon X. & de François I. à Bologne.

Cependant le Pape & le Roy de France étant convenus de s'aboucher, fixerent le lieu de l'entrevûe à Bologne. Le Roy avoit préféré cette Ville à celle de Florence pour pluſieurs raiſons: Il ne vouloit pas s'éloigner de Milan dans un tems où la Paix ſe négocioit avec les Suiſſes par la médiation du Duc de Savoye; d'ailleurs, comme il le diſoit lui-même, il auroit été obligé de mener avec lui des Troupes, pour ne pas entrer dans Florence avec moins de pompe que Charle VIII. & il auroit fallu employer pluſieurs jours à préparer cette entrée; ce retard lui convenoit d'autant moins, qu'il avoit réſolu de ne congédier ſon Armée qu'après ſon retour en France, quelque choſe qu'il lui en coutât. Le Pape ſe rendit donc à Bologne

(*a*) Mocenigo, Auteur Venitien, dit Breſſe au lieu de Verone; en effet, les Allemans venoient au ſecours de Breſſe.

1515. le 8 de Décembre, & le Roy, que les Cardinaux (*a*) de Fiesque & de (*b*) Médicis allerent recevoir sur les confins du Territoire de Reggio en qualité de Légats Apostoliques, y arriva deux jours après. Il fit son entrée sans aucune Escorte de Gendarmes, & avec une Cour peu nombreuse ; après avoir été introduit, suivant l'usage, dans le Consistoire où étoit le Pape, il lui rendit par le moyen du Chancelier (*c*) l'obédience dont il ne s'étoit pas encore acquitté. Le Pape & le Roy demeurerent trois jours ensemble dans le même Palais, & se donnerent des marques d'une parfaite confiance. Après des promesses mutuelles de fidélité à exécuter leur Traité, ils eurent de longues conférences sur les affaires de Naples. Comme le Roy n'étoit pas encore en état de l'attaquer, il se contenta de l'espérance que le Pape lui donna, de favoriser cette entreprise, après la mort du Roy d'Arragon qui sembloit prochaine, ou du moins après l'expiration de la Ligue, qui le lioit avec lui pour seize mois seulement. Le Roy sollicita le Pape de rendre Modéne & Reggio au Duc de Ferrare ; Leon le lui promit, exigeant que le Duc lui remboursât les 40000 ducats prêtés à l'Empereur pour Modéne, & une certaine somme pour les dépenses qu'il avoit faites dans ces deux Places. François le sollicita encore en faveur de François-Marie Duc d'Urbin, contre qui le Pape étoit fort irrité. En effet, ce Duc étant alors au service de l'Eglise avec une Compagnie de 200 Gendarmes, avoit promis de se rendre à l'Armée du Pape, que Julien de Médicis commandoit ; mais dans la suite la maladie de Julien de Médicis ayant engagé le Pape à donner le commandement de ses Troupes à Laurent de Médicis, le Duc avoit

(*a*) Nicolas de Fiesque, de la création d'Alexandre VI. Il fut Archevêque d'Ambrum.

(*b*) Jule, dont il est parlé ci-dessus.

(*c*) Antoine Duprat, natif d'Issoire en Auvergne. D'Avocat plaidant médiocrement bien, il devint successivement Lieutenant Général au Siége de Montferrant, Avocat du Roy au Parlement de Toulouze, Maître des Requêtes, Président à Mortier au Parlement de Paris en 1506. Premier Président en 1507. & enfin François I. le fit Chancelier à son Avénement à la Couronne. Dans la suite, & après la mort de Françoise Veiny d'Arbouse sa femme, il prit l'Etat Ecclésiastique ; & il fut successivement Evêque de Gap, de Valence, de Meaux, d'Albi ; Archevêque de Sens, Cardinal, de la Création de Clement VII. & Légat du S. Siége. Le *Concordat*, & la Vénalité des Offices, dont il fut le premier Auteur, ont fait grand tort à sa mémoire. Il mourut en 1535. âgé de soixante-douze ans.

refuſé de marcher, ſous prétexte que s'il avoit bien voulu ſervir ſous les ordres de Julien, avec qui il avoit d'anciennes liaiſons d'amitié, il ne vouloit pas en uſer de même avec le nouveau Général, ni paroître comme un ſimple Officier dans une Armée qu'il avoit commandée tant de fois en Chef. Il avoit même porté les choſes plus loin; & quoiqu'il eût promis de joindre ſes Troupes à celles du Pape, & qu'elles fuſſent déja en marche, il les avoit rappellées, ſur le point de traiter avec la France, ou même après avoir ſecretement conclu avec cette Couronne. Enfin depuis la Bataille de Marignan, il avoit envoyé pluſieurs perſonnes à la Cour de France, pour animer le Roy contre Leon. Ainſi le Pape plein de reſſentiment, & penſant d'ailleurs à mettre le Duché d'Urbin dans ſa Maiſon, ne ſe rendit pas aux inſtances du Roy; il lui remontra au contraire avec tant d'art & de ménagement, qu'un exemple qui pouvoit autoriſer les Vaſſaux du S. Siége à la révolte, étoit trop dangereux pour être toleré, que le Roy ne pût réſiſter à ſes raiſons. A la vérité, ſa gloire le ſollicitoit de pourvoir à la ſûreté d'un Prince, dont l'attachement pour la France faiſoit tout le crime; preſque tout le Conſeil du Roy & ſes Courtiſans vouloient qu'il n'abandonnât pas le Duc d'Urbin; ils lui rappelloient la faute que le feu Roy avoit faite, de ſouffrir que Valentinois opprimât pluſieurs Seigneurs Italiens, & lui repréſentoient que leur ruine avoit ſi fort augmenté la puiſſance de Borgia, qu'il auroit cauſé de grands embarras à Louis XII. ſi la mort n'eût enlevé Alexandre VI. 1515.

Leon promit au Roy de lui accorder des décimes ſur le Clergé pour un an. (*a*) Outre cela il fut convenu entr'eux que le Roy nommeroit déſormais aux Bénéfices, dont la collation regardoit les Communautés & les Chapitres avant ce Traité. Cet article étoit fort avantageux à François & à ſes Succeſſeurs, qui par ce moyen ſont en état de diſpoſer à leur gré de tant de riches Bénéfices. De ſon côté, le Roy permit au Pape de ſe faire payer déſormais (*b*) les Annates ſur le

(*a*) C'eſt ce qu'on appelle le *Concordat*, par lequel la *Pragmatique Sanction* fut abolie. Ce Traité ne fut conclu que le 16 d'Août 1516. entre les Cardinaux d'Ancone & de Santi Quattro, Commiſſaires du Pape, & le Chancelier du Prat; & il fut inſéré dans les Actes du Concile de Latran.

(*b*) Revenu d'une année. C'eſt ce qu'on paye pour l'expédition des Bulles.

1515. pié du revenu réel des Bénéfices, & non ſuivant l'ancienne Taxe, qui étoit fort modique. Mais Leon y fut trompé; car cette recherche devant ſe faire en France, & par des Officiers François, il n'y eut perſonne qui voulut pourſuivre, ou contraindre les Titulaires des Bénéfices, qui donnoient de fauſſes déclarations. Le Roy s'engagea auſſi à n'accorder ſa protection à aucune Ville de Toſcane : Néanmoins peu de tems après, il pria le Pape de trouver bon qu'il ne la refusât pas aux Lucquois, qui lui offroient 25000 ducats, & qui prétendoient qu'elle leur étoit dûe, en vertu du Traité conclu entre Louis XII. & leur République ; mais Leon n'y voulut jamais conſentir, & il ſe contenta d'aſſurer le Roy qu'il ne les inquiéteroit en aucune maniere. On arrêta enfin dans cette entrevûe, que le Pape députeroit vers l'Empereur le Pere Gille Général des Auguſtins, célébre Prédicateur, pour exhorter ce Prince à céder Breſſe & Verone aux Venitiens, moyennant quelque argent.

Tous ces articles ne furent que verbaux, & l'on ne fit d'Acte par écrit que touchant la Collation des Bénéfices, & le nouveau Tarif (*a*) des Annates. Avant de finir cette entrevûe, le Pape donna le Chapeau (*b*) à Boiſy, frere du (*c*) Grand Maître de France, Favori du Roy, & qui avoit le plus de part au Gouvernement. François I. ſortit de Bologne fort content de ſon entrevûe avec Leon, qu'il regardoit comme un ſincere ami. En effet, le Pape avoit tout mis en uſage pour lui inſpirer cette confiance ; mais ſes ſentimens ſecrets étoient bien loin de ſes démarches, & il ne voyoit qu'avec peine le Duché de Milan au pouvoir du Roy. La néceſſité où il s'étoit vû de ſe déſaiſir des Villes de Parme & de Plaiſance, aigriſſoit encore ſes chagrins contre la France : Il ſe repentoit auſſi de s'être obligé de reſtituer Modéne & Reggio au Duc de Ferrare ; auſſi cet article ne fut-il jamais exécuté. Le Pape s'étant rendu à Flo-

(*a*) Ce ne fut qu'un ſimple projet.

(*b*) Adrien Gouffier. Il fut enſuite Légat en France en 1519. Il étoit Evêque d'Albi, & Grand Aumonier-de France. Il mourut en 1523.

(*c*) Artus Gouffier, Seigneur de Boiſy, frere aîné d'Adrien. Ils étoient fils de Guillaume, Seigneur de Boiſy, dont il eſt parlé ci-deſſus, & de Philippine de Montmorenci ſa ſeconde femme. Artus avoit été Gouverneur de François I. & ce Prince à ſon Avénement à la Couronne, lui donna la Charge de Grand Maître, dont Jacque de Chabanne, Seigneur de la Palice, donna ſa démiſſion, moyennant le Bâton de Maréchal de France. Il mourut en 1519.

rence, où il ſéjourna pendant un mois ou environ, le Duc lui donna toutes les ſûretés imaginables du payement qu'il devoit lui faire, dès qu'on lui auroit livré ces deux Places; on en vint même juſqu'à dreſſer les actes néceſſaires pour cette reſtitution; mais le Pape différa toujours, ſous divers prétextes, & ſe détermina enfin à refuſer ouvertement d'exécuter ſa parole. 1515.

Dès que le Roy fut de retour à Milan, il licencia ſes Troupes, à la réſerve de 700 Lances, 6000 Lanſquenets, & de 4000 Volontaires François, qui furent deſtinés à la garde de ce Duché. Il en laiſſa le Gouvernement à Charle Duc de Bourbon, & repaſſa enſuite en France avec une diligence extrême, dans les premiers jours de l'année 1516. il étoit entierement perſuadé que l'alliance qu'il venoit de conclure avec le Pape, mettroit ſes Etats d'Italie à l'abri des viciſſitudes de la fortune, & qu'il n'avoit plus rien à craindre pour eux, ſur-tout depuis que les Suiſſes avoient traité avec lui, quelques efforts que le Roy d'Angleterre eût fait pour les engager à recommencer la Guerre. Les Cantons s'obligerent par un Décret public, de fournir dans tous les tems à la France, le nombre de Troupes qu'elle voudroit prendre à ſa ſolde, tant pour attaquer que pour ſe défendre en Italie & ailleurs. Mais ils excepterent le Pape, l'Empire, & l'Empereur du nombre de Puiſſances contre leſquelles ils s'obligeoient de ſervir les François. De ſon côté, François I. ratifia leurs anciennes penſions, & promit de leur payer dans certains termes les 600000 Ecus du Traité de Dijon, & 300000 autres pour la reſtitution des Villes & des Vallées dépendantes du Milanès. Quoique les cinq Cantons qui en jouiſſoient euſſent refuſé de les évacuer, les huit autres Cantons voulurent bien recevoir leur Contingent; mais à condition qu'ils ne ſeroient pas obligés de combattre contre les Cantons Diſſidens. 1516.

XL. Traité entre le Roy de France & les Suiſſes.

Au commencement de la même année, (a) l'Evêque Petrucci, ſoutenu par le Pape dont il ſuivoit depuis long-tems la fortune, & avec le ſecours des Florentins, chaſſa de Sienne Borgheſe Petrucci ſon couſin, fils de Pandolphe, qui avoit

(a) Raphael Petrucci Evêque de Groſſeto. Il fut fait Cardinal par Leon X. après l'attentat du Cardinal Alfonſe Petrucci ſon parent, dont il ſera parlé dans la ſuite.

toute l'autorité dans cette Ville, & s'empara du Gouvernement. Le Pape entra dans cette affaire, parce que Sienne étant placée entre l'Etat Eccléſiaſtique, & le Territoire de Florence, il étoit de ſon intérêt qu'elle fût entre les mains d'un homme ſur qui il pût compter. Il eſpéroit peut-être encore qu'il ſe préſenteroit quelque occaſion favorable de la faire tomber entre les mains de ſon frere, ou de ſon neveu par le moyen, & du conſentement de l'Evêque même.

1516.

La Paix n'étoit plus troublée en Italie que par la querelle de l'Empereur & des Venitiens; ces derniers ſouhaitoient avec ardeur de recouvrer Breſſe & Verone, avec les ſecours de la France; mais il parût bien-tôt quelques diſpoſitions prochaines à de nouveaux troubles. Le bonheur qui avoit accompagné les armes de François I. donna de l'inquiétude au Roy d'Arragon pour le Royaume de Naples: Il réſolut donc de former une Ligue avec l'Empereur & le Roy d'Angleterre contre la France. Maximilien toujours avide de nouveautés, & qui ſe ſentoit hors d'état de conſerver avec ſes ſeules forces les Places conquiſes ſur les Vénitiens, prêta d'abord l'oreille aux propoſitions de Ferdinand: Henri VIII. à qui la jalouſie des ſuccès de la France faiſoit oublier les infidélités du Roy d'Arragon; & qui d'ailleurs vouloit mettre auprès du jeune Roy d'Ecoſſe des gens (*a*) abſolument dévoués à la Cour d'Angleterre, ſouſcrivit auſſi ſans peine à cette Ligue.

XLI. Mort de Ferdinand Roy d'Arragon.

Cette intrigue auroit été ſuivie de plus près, & auroit eu dès-lors de dangereuſes ſuites, ſi le Roy d'Arragon eût vécu; mais enfin inſenſiblement affoibli par une longue maladie, il mourut au mois de Janvier dans un petit Village appellé Madrigalès, (*b*) en allant à Seville avec toute ſa Cour. Ce fut un Prince d'une prudence & d'un mérite rares, & dont rien n'auroit peut-être terni la gloire, s'il eût été moins infidéle à ſa parole. Car après ſa mort, on découvrit le peu de fondement qu'on avoit eu de l'accuſer d'avarice, ſes coffres ne s'étant pas trouvés auſſi remplis qu'un régne de (*c*) quarante-

(*a*) Jean Stuart Duc d'Albanie, couſin germain du feu Roy d'Ecoſſe, avoit été envoyé dans ce Royaume par Louis XII. pour traverſer le Roy d'Angleterre, comme on l'a vû ci-deſſus. François I. l'y maintenoit toujours; & les changemens que ce Duc faiſoit en Ecoſſe, chagrinoient beaucoup Henri.

(*b*) Le 23 de Janvier.

(*c*) Il régna 42 ans ſur la Caſtille, ou comme Titulaire avec Iſabelle ſa femme, ou comme Regent, depuis la mort de deux

deux ans d'épargne ſembloit le promettre. Mais telle eſt la corruption des hommes, que la prodigalité dans les Rois, quoiqu'inſéparable de la vexation, eſt plus admirée qu'une ſage économie, qui craint de fouler les Peuples. Ferdinand auroit joui toute ſa vie d'un bonheur conſtant, ſi la mort ne l'eût pas privé de ſon fils unique ; car la perte de ſes femmes, & de ſon gendre, auſſi-bien que la maladie de ſa fille, furent ſi favorables à ſa propre grandeur, qu'elles lui donnerent lieu de la conſerver juſqu'à la mort. Il eſt vrai qu'il fut obligé de quitter pour un tems le Gouvernement de Caſtille, mais ce fut plûtôt un leger caprice de la fortune, qu'un véritable revers. Au reſte, on peut dire que tout conſpira pour le rendre heureux. La mort de ſon (*a*) frere aîné lui donna la Couronne d'Arragon ; & ſon mariage avec Iſabelle le mit ſur le Trône de Caſtille, où il s'affermit par la défaite de ſes Compétiteurs. Il conquit enſuite le Royaume de Grénade ſur les Infidéles, qui l'avoient poſſedé près de 800 ans ; & joignit à ſes Etats les Royaumes de Naples, & de Navarre, Oran, & pluſieurs Places importantes ſur les côtes d'Afrique. Jamais ſes Ennemis ne purent lui réſiſter, & il leur impoſa toujours la Loy : Enfin couvrant ſans ceſſe ſon ambition du voile de la Religion, & du prétexte du bien Général de la Chrétienté, il vit toujours le ſuccès couronner ſa politique. 1516.

La mort du grand Capitaine étoit arrivée environ un mois auparavant. Gonſalve avoit vécu éloigné de la Cour, dont il étoit mécontent. Cependant le Roy par eſtime pour les vertus de ce grand homme, voulut qu'à la Cour & dans tout le Royaume, on rendit à ſa mémoire des honneurs qui ne ſont dûs qu'aux Souverains. L'Eſpagne entiere qui révé-

Henri l'*Impuiſſant* ſon beau-frere arrivée en 1474. & 37 ans ſur l'Arragon, depuis la mort de Jean II. ſon pere arrivée au mois de Janvier 1479.

(*a*) Jean II. pere de Ferdinand avoit épouſé en premieres nôces, n'étant encore que Duc de Pennafiel, Blanche fille de Charle d'Evreux ſurnommé *le Noble* Roy de Navarre, & heritiere de ce Royaume, & il en eut Charle Prince de Viane, & Eléonore. Il épouſa enſuite Jeanne Henriqués, dont il eût Ferdinand. Cette Marâtre perſécuta cruellement le Prince de Viane, Héritier du Royaume de Navarre ; & enfin elle empoiſonna ce malheureux Prince. C'eſt ainſi que Ferdinand devint l'aîné, & hérita du Royaume d'Arragon, auquel ſon pere avoit ſuccédé après la mort d'Alfonſe, Roy d'Arragon & de Naples ſon frere aîné. Eléonore *de Navarre*, ſœur du Prince de Viane, & héritiere de ce Royaume, épouſa Gaſton IV. Comte de Foix.

roit le nom de ce Héros, applaudit à la reconnoiſſance du
1516. Roy. L'habileté de Gonſalve à la Guerre, & ſa prudence le faiſoient regarder comme le premier Capitaine de ſon ſiécle, & ſa libéralité lui avoit gagné tous les cœurs.

XLII. François I. brûle de faire la conquête du Royaume de Naples.

François I. ayant appris la mort de Ferdinand, conçut une nouvelle ardeur pour la conquête de Naples. Il voulut d'abord y envoyer le Duc de Bourbon à la tête de 800 Lances, & de 10000 hommes d'Infanterie, comptant ſur une Victoire facile dans le premier trouble où ſeroit cet Etat, preſque ſans défenſe, l'Archiduc ne pouvant le ſecourir aſſez promptement. Il ne doutoit pas d'ailleurs que le Pape après des promeſſes auſſi poſitives que les ſiennes, ne lui fût favorable, & il s'en flatoit avec d'autant plus de fondement, que Leon ſembloit avoir le même intérêt que lui: En effet il devoit craindre l'énorme puiſſance de Charle, déja Maître de tant de Royaumes qu'il héritoit du Roy Catholique, & devant encore ſucceder à l'Empereur. François ſe perſuadoit même que ce jeune Prince n'oſeroit lui réſiſter, dans la crainte où il devoit être que la France ne le troublât dans la poſſeſſion encore récente des Royaumes d'Eſpagne, & ſur-tout de celui d'Arragon, que quelque Prince du Sang Royal pouvoit lui conteſter, s'il trouvoit un appui pour ſoutenir ſes droits. A la vérité, Ferdinand & Iſabelle avoient fait décider de leur vivant par les Etats de ce Royaume, que l'excluſion des femmes, portée par les anciennes Conſtitutions, ne tomboit pas ſur les mâles ſortis de la ligne feminine, quand il n'y avoit ni freres, ni oncles, ni neveux du feu Roy, ou d'autres mâles plus proches que celui qui tenoit ſes droits d'une femme, ou qui fuſſent du moins dans un dégré égal; en conſéquence la même Aſſemblée avoit ordonné, qu'après la mort de Ferdinand, ſa ſucceſſion appartiendroit à l'Archiduc Charle, & cette déciſion étoit fondée ſur ce qui s'étoit paſſé après la mort de Martin, Roy d'Arragon, qui ne laiſſa point d'enfans mâles. Les Commiſſaires alors délégués par les Etats du Royaume, pour décider la queſtion, déférerent la Couronne à Ferdinand, ayeul du dernier mort, quoiqu'il ne deſcendît des Rois d'Arragon que par les femmes; le Comte d'Urgel & les autres parens du feu Roy en ligne maſculine, ſe trouvant plus éloignés de Martin que ce Prince. Cependant les Peuples avoient murmuré en ſecret contre le dernier Réglement, &

s'étoient toujours plaint que l'autorité des Princes regnans avoit prévalu à l'équité dans l'Assemblée des Etats. En effet il paroissoit ridicule que les femmes, qui étoient exclues de la Couronne, pussent transmettre à leur postérité un droit qu'elles n'avoient pas elles-mêmes. Pour détruire la Sentence prononcée en faveur du vieux Ferdinand, on répondoit que la terreur de ses Armes y avoit eu plus de part que la justice. Le Roy de France étoit informé de ces dispositions des Peuples ; il sçavoit encore que les Provinces Arragonnoises, celles du Royaume de Valence & du Comté de Catalogne, qui réunies ensemble, forment le corps du Royaume d'Arragon, brûloient d'avoir un Souverain pour elles seules: C'étoit par ces raisons qu'il espéroit que Charle traiteroit volontiers avec lui par rapport au Royaume de Naples. Dans la résolution d'attaquer cet Etat, il s'efforça de gagner par ses bienfaits des Seigneurs qui pussent favoriser ses desseins : ce fut dans cette vûe qu'il ordonna que Prosper Colonne, dont la rançon étoit fixée à 35000 Ducats, seroit mis en liberté pour la moitié de cette somme. Cela fit croire, que Prosper lui avoit donné secrétement parole de ne point porter les Armes contre lui, & peut-être-même de le servir dans la Guerre de Naples, mais avec quelque réserve pour sauver les apparences & ménager sa réputation. 1516.

XLIII. Expédition de l'Empereur contre le Milanès.

François, ainsi déterminé à l'expédition de Naples, déliberoit déja de se mettre en Campagne, lorsque de nouvelles conjonctures l'obligerent de songer à sa propre défense. Il apprit que l'Empereur, qui dès le commencement de la Négociation entamée par le Roy d'Arragon, avoit reçû cent vingt mille Ducats, se préparoit comme il l'avoit promis, à faire une irruption dans le Milanès, après qu'il auroit secouru Verone & Bresse ; car l'Armée des Venitiens commandée par Théodore Trivulce, depuis que Jean-Jacque Trivulce étoit retourné à Milan, s'étoit postée à six milles de Bresse, & désoloit tout le Pays par le moyen de ses Albanois. Ces Coureurs ayant un jour été attaqués par un Détachement de la Garnison, les Venitiens & les Bressans accoururent chacun de leur côté au secours de leurs Troupes, & il y eut un Combat assez opiniâtre ; mais la Garnison fut contrainte de regagner la Place, après avoir fait une perte considérable ; le frere mê-

me du Gouverneur reſta Priſonnier. Quelques jours après
1516. Lautrec, Général de l'Armée Françoiſe, & Théodore Trivulce ayant eu avis qu'on envoyoit à Breſſe de l'argent deſtiné au payement des Troupes, firent partir Janus Frégoſe, & Jean-Conrad des Urſins avec un Détachement choiſi dans les deux Armées pour fermer les paſſages. Ces deux Officiers ſe poſterent au Château d'Anfo ſuivant l'ordre qu'ils en avoient, & ayant attaqué les 3000 Lanſquenets qui eſcortoient le Convoy, ils en tuerent 800; le reſte ſe ſauva à Lodroné avec l'argent. Les Venitiens envoyerent enſuite 2500 hommes de pié dans le Val-di-ſabia, pour renforcer la Garniſon du Château d'Anfo; cette Infanterie brûla Lodroné & Aſterio.

Le danger qui menaçoit Breſſe, & la crainte que la Garniſon ſi vivement preſſée ne ſe rendît, obligerent l'Empereur de hâter ſa marche; il vint donc à Verone par le chemin de Trente avec une Armée de cinq mille Chevaux, de quinze mille Suiſſes, que (*a*) cinq Cantons lui avoient fournis, & de dix mille hommes d'Infanterie, partie Allemans, partie Eſpagnols. A ſon arrivée les François & les Venitiens, après avoir mis de fortes Garniſons dans Vicence & dans Padoue, ſe retirerent à Peſchiera. Ils avoient aſſuré qu'ils empêcheroient l'Empereur de paſſer le Menzo; mais l'exécution, comme il arrive aſſez ſouvent, ne répondit pas à leurs promeſſes & l'approche de Maximilien éteignit cette ardeur qu'ils avoient fait éclater dans le Conſeil de Guerre. Ils paſſerent donc l'Oglio, & ſe retirerent à Crémone; cette retraite qui diminua beaucoup leur réputation, accrut celle des Ennemis.

L'Empereur trompé par un mauvais conſeil, ou entraîné par ſa deſtinée, mit le ſiége devant Aſola, qu'une Garniſon de cent Gendarmes & quatre cens hommes de pié Venitiens défendoit; il y perdit inutilement pluſieurs jours; & l'on croit que ce retardement, à la faveur duquel les Venitiens & les François ſe préparerent à la défenſe, lui ravit la Victoire. Il paſſa enſuite la Riviere de l'Oglio à Orcinovi; les Ennemis prirent le parti de laiſſer dans Crémone trois cens Lances & trois mille hommes d'Infanterie, & de ſe retirer au-delà de l'Adda dans le deſſein de lui en diſputer le paſſage. Leur retraite le rendit maître de tout le Pays, qui eſt entre l'Oglio, le Pô &

(*a*) C'étoient les cinq Cantons qui n'avoient pas voulu ratifier le Traité conclu avec François I. Comme on l'a vû ci-deſſus.

l'Adda ; il n'y eut que Crémone & Crême, dont l'une étoit gardée par les François, & l'autre par les Venitiens, qui n'ouvrirent point leurs Portes. Il avoit dans ſon Armée le Cardinal de Sion, & pluſieurs Bannis du Milanès ; Marc-Antoine Colonne Officier du Pape l'accompagnoit auſſi avec 200 Gendarmes, ce qui augmentoit la crainte des François, dont l'unique reſſource étoit l'eſpérance d'être bien-tôt joints par 10000 Suiſſes, qui avoient reçu d'avance trois mois de leur paye. Après que l'Empereur eut paſſé l'Oglio, il s'approcha de l'Adda pour le traverſer à Pizzighitone ; mais y ayant trouvé quelques obſtacles, il ſe rendit à Rivolta. Les François ſe poſterent à Caſciano de l'autre côté de la Riviere ; mais dès le lendemain voyant que l'Adda étoit guéable en pluſieurs endroits, & ne ſe ſentant pas en état de réſiſter, les Suiſſes n'étant pas encore arrivés, ils ſe retirerent à Milan ; cette eſpece de fuite fut une tache à la réputation de Lautrec, qui s'étoit vanté & qui avoit même écrit au Roy qu'il arrêteroit les Allemans ſur les bords de l'Adda. L'Empereur l'ayant paſſé ſans obſtacle entra auſſi-tôt dans Lodi qui lui ouvrit ſes Portes ; enſuite s'étant approché de Milan, il y envoya un Hérault pour ſommer ſes Habitans de ſe rendre ; il le chargea de leur dire, que ſi l'Armée Françoiſe étoit encore dans trois jours à Milan, il les traiteroit avec plus de rigueur que Frederic Barberouſſe, qui pour éterniſer la mémoire de ſa vengeance & de leur révolte avoit fait ſemer du Sel dans leur Ville après l'avoir réduite en cendres. 1516.

L'épouvante ſe ſaiſit des François, qui ne ſçavoient à quoi ſe réſoudre. Il y en eut qui propoſerent d'abandonner Milan, puiſqu'on n'étoit pas en état de réſiſter à l'Ennemi, & qu'il n'y avoit aucune apparence que les Suiſſes puſſent arriver à tems. A la vérité on ſçavoit qu'ils étoient en marche ; mais on avoit appris d'un autre côté que les Cantons avoient donné, ou qu'ils étoient ſur le point de donner des ordres pour rappeller les Troupes de la Nation qui étoient au ſervice de l'Empereur ou du Roy de France ; on avoit même tout lieu de croire que cet ordre ſeroit plûtôt ſuivi par ceux qui n'étoient encore qu'en chemin, que par ceux qui ſervoient actuellement dans l'Armée Impériale. La propoſition de quitter Milan parut trop lâche à la plûpart des Officiers François. On ſe flata de voir bien-tôt arriver les Suiſſes, & de pouvoir défendre Milan ; ceux qui étoient

1516. d'avis de reſter dans cette Ville, diſoient qu'il falloit ſe borner à ſa défenſe ; qu'il ſuffiſoit de retenir huit cens Lances & toute l'Infanterie ; qu'on diſtribueroit le reſte des Gendarmes avec les Lances Venitiennes & leurs Chevaux-Legers dans les Places voiſines, & que par ce moyen on pourroit harceler l'Ennemi, & lui couper les vivres. Quelque honteux que fut le premier avis, il l'auroit cependant emporté, ſi Gritti & André Tréviſani, Provéditeurs de l'Armée Venitienne ne s'y fuſſent oppoſés ; ils obtinrent que du moins on différeroit la retraite de quelques jours. On étoit ſur le point de partir lorſqu'on apprit que dix mille hommes, tant Suiſſes que Griſons, devoient arriver le lendemain, ſous la conduite d'Albert Petra.

Cette nouvelle rendit le courage aux François, & la défenſe de Milan fut réſolue ; mais ne croyant pas pouvoir conſerver les Fauxbourgs, ils y mirent le feu par le Conſeil des Provéditeurs, qui crurent cette extrêmité néceſſaire, ou qui ſaiſirent cette occaſion de ſatisfaire l'ancienne haine, qui diviſe les Venitiens & les Milanois. Ils eurent auſſi la précaution de chaſſer de la Ville les principaux Gibelins, ou de s'en aſſurer : ces factieux qui étoient d'autant plus ſuſpects d'attachement au parti Impérial, qu'il y en avoit un grand nombre dans l'Armée Ennemie.

Cependant, Maximilien s'avança juſqu'à Lambra à deux milles de Milan, & il n'eut pas plûtôt occupé ce poſte, que les Suiſſes arrivérent pleins d'ardeur, & paroiſſans réſolus de défendre Milan, ſans vouloir néanmoins combattre contre les Troupes de leur Nation. Leur arrivée inſpira une nouvelle ardeur aux François, & cauſa beaucoup d'inquiétude à l'Empereur. Il ſe rappella la haine irréconciliable de cette Nation contre la Maiſon d'Autriche, & ſe rappellant l'infortune de Ludovic Sforce, & la perfidie que les Suiſſes avoient tramée contre ce malheureux Prince avec leurs Compatriotes, qui étoient dans l'Armée Françoiſe, il commença à craindre la même trahiſon de leur part. Sa frayeur étoit d'autant plus grande, qu'il n'avoit point d'argent, & que les François n'en manqueroient pas pour les corrompre. Son inquiétude devint encore plus vive après que Jacque Staffier, Général des Suiſſes qui étoient dans ſon Armée, lui eut demandé leur ſolde avec hauteur ; il étoit hors d'état de les ſatisfaire, tant

parce que ſon indigence étoit toujours la même, que parce que la Garniſon de Breſſe avoit retenu pour elle-même une ſomme d'argent qui venoit d'Allemagne. Enfin Maximilien fut ſi frappé de la crainte de ce péril, qu'il décampa tout-à-coup, & regagna la Riviere de l'Adda. S'il ſe fût approché de Milan trois jours plûtôt, au lieu de perdre un tems précieux devant Aſola, les François épouvantés, & comptant peu ſur l'arrivée des Suiſſes, auroient ſans doute repaſſé les Monts; peut-être même que s'il n'avoit pas fait une retraite ſi précipitée, la défiance que les François devoient avoir des Suiſſes, après les égards que ceux-ci avoient marqués à leurs Compatriotes de l'Armée Impériale, les auroit enfin déterminés à ſe retirer, ou que les Suiſſes prétextant l'ordre de leurs Magiſtrats, auroient repris la route de leur Pays. 1516.

L'Empereur ayant repaſſé l'Adda, fit quelque ſéjour dans le Territoire de Bergame, après avoir laiſſé ſes Suiſſes à Lodi; ils l'avoient menacé de ſe retirer, ſi dans quatre jours ils n'étoient pas payés. Il les retenoit cependant par la promeſſe de les ſatisfaire au premier jour avec l'argent, qu'il attendoit d'Angleterre; il paroiſſoit en même-tems être dans le deſſein de retourner à Milan; Tout cela cauſoit d'autant plus d'inquiétude aux François, que les Suiſſes leur étoient ſuſpects, tant à cauſe de la lenteur affectée de leur marche, que du refus qu'ils avoient fait de combattre contre ceux de leur Nation qui ſervoient l'Empereur. D'ailleurs en conſéquence de l'ordre que les Cantons leur avoient envoyé de quitter le ſervice de la France, deux mille s'étoient déja retirés, & il étoit à craindre que le reſte ne ſuivît cet exemple, quoiqu'on aſſurât le Roy qu'il y avoit un contr'ordre ſecret. L'Empereur après avoir tiré 16000 Ducats de la Ville de Bergame, & fait une marche inutile du côté de Crême, dont il eſpéroit s'emparer par le moyen d'une intelligence qu'il y avoit pratiquée, revint dans le Bergamaſc, & réſolut enfin de retourner à Trente. En communiquant ce deſſein aux Officiers de ſon Armée, il leur dit, qu'il alloit chercher de l'argent, qu'il les rejoindroit dès qu'il en auroit, & que les ſommes qui venoient d'Angleterre ſeroient arrivées; les priant d'attendre ſon retour. Cependant les Suiſſes reſtés à Lodi, mirent cette Ville au pillage, en forcerent la Citadelle,

quoiqu'ils fuſſent ſans Canon ; firent le même traitement à la
1516. Ville de S. Angelo, & ſe retirerent dans la Ghiaradadda faute de vivres.

Après le départ de Maximilien, il y eût lieu de croire que les Suiſſes repaſſeroient l'Adda avec l'Armée Impériale qui étoit allée les joindre à Romano : En effet le Marquis de Brandebourg s'étoit rendu au Camp, & le Cardinal de Sion étoit arrivé à Bergame avec 30000 Ducats fournis par le Roy d'Angleterre. Le Duc de Bourbon à qui cette démarche des Suiſſes étoit d'autant plus à craindre, que la plûpart des Troupes de cette Nation & une partie des Venitiennes l'avoient abandonné, vint camper de l'autre côté de la Riviere ; mais les deſſeins des Impériaux tomberent par leur propre foibleſſe : en effet l'argent apporté par le Cardinal n'étant pas ſuffiſant pour payer les montres dûes aux Suiſſes, ils reprirent le chemin de leurs Montagnes par la Valteline. La même raiſon fit paſſer dans le Camp des François 3000 hommes de pié, partie Allemans, partie Eſpagnols. Dans des circonſtances ſi favorables, les François & les Venitiens traverſerent l'Adda, & tinrent les Impériaux en allarme durant quelques jours par des courſes & des attaques fréquentes, dont néanmoins l'avantage fut aſſez égal de part & d'autre. Dans l'une de ces actions, les François perdirent auprès de Bergame environ deux cens Gendarmes : ils battirent à leur tour les Allemans, & Céſar Fieramoſca fut fait priſonnier ; le reſte des Troupes Impériales ayant reçû un Ducat par tête, s'approcha enſuite de Breſſe ; mais ne pouvant réſiſter à la Cavalerie Legere des Ennemis, Marc-Antoine Colonne conduiſit à Verone les Lanſquenets & quelques gens de pié Eſpagnols, & les autres ſe diſſiperent : telle fut la fin de l'expédition de l'Empereur.

XLIV. Le Pape ſe rend ſuſpect à François I.

La conduite que le Pape tint dans cette occaſion le rendit ſuſpect au Roy : Ce Prince l'avoit fait prier d'envoyer conformément à leur Traité cinq cens Lances au ſecours du Milanès, ou du moins de les faire marcher vers la Frontiere de ce Duché, & de payer 3000 Suiſſes, comme Leon l'avoit, diſoit-il, offert lui-même à Antoine-Marie Palavicin ; mais le Pape n'avoit répondu qu'avec froideur parrapport à ce dernier article ; à l'égard de l'autre, il dit, que le mauvais état de ſes Troupes

ne

ne lui permettant pas de les faire agir, il les feroit remplacer par celles des Florentins. Elles ſe mirent effectivement en marche avec quelques Soldats de l'Etat Eccléſiaſtique, & s'avancerent du côté de Bologne & de Reggio, mais avec la lenteur la plus marquée. Outre ces premieres cauſes de méfiance, deux autres circonſtances firent croire au Roy, que le Pape avoit contribué à l'expédition de l'Empereur, & qu'elle n'avoit pas été réſolue ſans ſa participation. En effet, à la premiere nouvelle de l'arrivée de Maximilien en Italie, Leon ſe prépara à lui envoyer en qualité de Légat, Bernard de Bibiena, Cardinal de Santa Maria in Portico, qui s'étoit toujours déclaré contre la France: Il permit d'ailleurs à Marc-Antoine Colonne de ſuivre avec ſes Troupes l'Armée Impériale. Cependant il eſt conſtant que Leon pour ſon propre intérêt fut fâché de voir l'Empereur ſi près de Rome avec de ſi grandes forces; & qu'il craignit que ſi ce Prince réuſſiſſoit, il ne tentât d'opprimer l'Italie entiere ſuivant ſes anciennes vûes; cette crainte & ſon caractere, qui le portoit à ménager également les deux partis, lui firent diſſimuler ſes véritables ſentimens; ainſi d'un côté il n'oſa pas rappeller Marc-Antoine Colonne, ni envoyer au Roy les Troupes qu'il étoit obligé de lui fournir; & il fit partir Bibiena pour la Cour de l'Empereur. D'un autre côté ayant ſçû que Maximilien avoit quitté les environs de Milan, il donna ordre à ce Légat de prétexter une maladie, & de s'arrêter à Rubiera, pour voir, avant de s'engager plus loin, quelle ſeroit la ſuite de cette retraite. Enſuite voulant appaiſer le Roy, il chargea Laurent de Médicis ſon Neveu, d'engager les Florentins à payer un mois de ſolde à 3000 Suiſſes de l'Armée du Roy. Celui-ci parut agir de lui-même dans cette occaſion, & ſeulement donner en cela des marques du feint attachement qu'il avoit promis à ce Prince lorſqu'il alla le trouver à Milan. François accepta ſes offres; mais voulant faire ſentir à Laurent qu'il n'étoit pas la dupe des artifices de ſon Oncle, il dit en badinant, que puiſque le Pape étoit toujours contre lui dans la Guerre, & que l'entrevûe de Bologne n'avoit pu engager Sa Sainteté à lui donner du ſecours dans le péril, il étoit d'avis de faire avec elle un autre Traité, qui n'auroit lieu qu'en tems de Paix, & quand il n'y auroit rien à craindre.

1516.

L'Armée de l'Empereur s'étant diſſipée, les Venitiens ſans at-

tendre les François, & le flatant que la Garniſon de Breſſe qui
1516. n'étoit compoſée que de 600 Eſpagnols & de 400 Chevaux ſeroit trop foible pour leur réſiſter, arriverent devant cette Place pendant la nuit, pour l'eſcalader; mais leurs Echelles s'étant trouvées trop courtes, & la Garniſon paroiſſant diſpoſée à ſe bien défendre, ils manquerent l'entrepriſe; enſuite l'Armée Françoiſe vint les joindre, ſous les ordres d'Odet de Foix, que le Roy (*a*) venoit de faire Gouverneur du Milanès à la Place du Duc de Bourbon, qui le lui avoit remis de ſon propre mouvement. Les deux Armées firent alors le ſiége de Breſſe dans les formes; & pour diviſer les forces des Aſſiégés, on dreſſa des Batteries en quatre endroits différens. La Garniſon ſe ſoutint tant qu'elle eſpéra que 7000 hommes d'Infanterie du Tirol, que l'Empereur avoit fait avancer juſqu'à la Montagne, viendroient au ſecours de la Place; mais les Venitiens ayant fermé les paſſages à la faveur du Château d'Anfo & d'autres Forts, les Aſſiégés effrayés de la largeur de la Bréche, capitulerent la veille de l'Aſſaut; ils obtinrent que la Garniſon ſortiroit de la Ville & de la Citadelle avec ſes bagages ſeulement, ſi elle n'étoit pas ſecourue dans vingt-quatre heures.

XLV. Le Pape ſe vit contre le Duc d'Urbin.

Dans le même-tems le Pape qui ſongeoit à porter ſes Armes dans le Duché d'Urbin, commença par publier un Monitoire contre François-Marie de la Rovere, à qui ce Duché appartenoit. Leon y expoſoit que ce Prince, quoiqu'actuellement au ſervice de l'Egliſe, avoit non ſeulement refuſé de faire marcher les Troupes, dont il avoit reçû la paye, mais qu'il avoit encore traité ſecretement avec les Ennemis. Qu'il avoit précédemment fait aſſaſſiner le Cardinal de Pavie; qu'il n'avoit été abſous de ce crime que par grace, & ſans aucune des formalités d'uſage en pareille occaſion, & qu'il étoit coupable de pluſieurs autres meurtres différens; que quoiqu'il fût Neveu & Vaſſal du Pape dont il commandoit même alors les Troupes, il avoit député Balthazar de Caſtiglioné vers le Roy de France pour lui faire offre de ſes ſervices, & cela dans le plus grand feu de la Guerre entre Jule & les François. Que dans le même-tems il avoit refuſé le paſſage à des Troupes qui alloient joindre l'Armée du Pape; & que dans un Duché qu'il tenoit en Fief du

(*a*) Il fut fait auſſi Maréchal de France cette année.

S. Siége, il avoit fait ſouffrir toutes ſortes de mauvais traitemens aux Troupes de l'Egliſe, qui s'étoient ſauvées de la Bataille de Ravenne; mais de tous les griefs du Pape contre le Duc d'Urbin celui qui aigriſſoit davantage ce Pontiſe, étoit le refus que François-Marie avoit fait d'aider Leon, & ſon frere à ſe rétablir à Florence. 1516.

Ce deſſein auroit éclaté beaucoup plûtôt ſi le Pape n'eut craint de ſe rendre odieux par la ruine du Neveu d'un Pape, qui avoit porté ſi haut la Puiſſance du Saint Siége. D'ailleurs les prieres de ſon Frere contribuerent encore à ſuſpendre ſa haine. Julien durant l'exil des Médicis avoit demeuré pluſieurs années à la Cour d'Urbin du vivant du (*a*) Duc Guy, & enſuite avec le Duc regnant, après la mort de Guy : La reconnoiſſance l'engageoit à faire tous ſes efforts, pour empêcher ſon oncle de ravir à François-Marie une Principauté, où il avoit trouvé un azile ſi favorable; mais une longue maladie ayant enfin enlevé Julien, & l'expédition de l'Empereur n'ayant eu aucune ſuite ; le Pape ſollicité par Laurent ſon Neveu, & par (*b*) Alfonſine mere de Laurent, qui l'un & l'autre brûloient de s'emparer de ce Duché, ſe détermina à agir ſans délai. Enſuite pour excuſer l'ingratitude de cette démarche, dont il reçut des reproches de pluſieurs perſonnes, il allégua les injures que le Duc d'Urbin lui avoit faites, & les peines dont les loix puniſſoient un Vaſſal rebelle à ſon Seigneur, & un Capitaine qui au préjudice de ſon engagement, refuſoit de fournir les Troupes dont il avoit reçu la paye; il ajoûta qu'outre ces conſidérations il étoit encore déterminé par le danger qu'il y avoit de ſouffrir dans le ſein des Etats de l'Egliſe, un homme qui mépriſant le ſoin de ſa réputation, & ſes ſermens, l'avoit déja ſi ſenſiblement outragé, & de la part duquel on devoit craindre de plus grands attentats dans l'occaſion.

Cette Guerre fut bientôt terminée. Dès que l'Armée du Pape, commandée par Laurent de Médicis, parut ſur la Frontiere du Duché d'Urbin, la Capitale & les autres Villes ſe rendirent ſans aucune réſiſtance. Le Duc qui s'étoit retiré à Peſaro, conſentit qu'elles pourvuſſent à leur ſûreté par une ſoumiſ-

(*a*) Guy Balde de Montefeltro, dont il eſt parlé ci-deſſus.

(*b*) Alfonſine des Urſins, veuve de Pierre de Médicis.

sion volontaire, parcequ'il ne pouvoit les défendre. Pesaro ou-
1516. vrit aussi ses Portes, dès que l'Armée s'en fut approchée; ce n'est pas que la Place ne fût bien fortifiée & suffisamment pourvûe de Troupes, puisqu'il y avoit 3000 hommes de Garnison, & que la Mer étoit libre d'ailleurs; (*a*) mais la Rovere qui avoit déja envoyé sa femme & son fils (*b*) à Mantoue, jugea à propos de s'y réfugier aussi. C'est pourquoi après avoir laissé dans le Château de Pesaro son favori Tranquillo de Mondolfo, il abandonna la Ville. On raisonna beaucoup sur le motif de sa retraite. Les uns disoient qu'il avoit lieu de se défier de la Garnison, dont la plus grande partie n'étoit pas payée; d'autres croyoient que sa tendresse pour sa Femme, dont il ne pouvoit pas demeurer éloigné, avoit servi de prétexte à couvrir sa lâcheté.

Ainsi en quatre jours l'Armée du Pape soumit les Villes de Pesaro, de Sinigaglia & tout le Duché d'Urbin, à l'exception des Châteaux de ces deux Villes, de San-Leo & de Mayolo. Celui de Sinigaglia se rendit même presque aussi-tôt; à l'égard de la Citadelle de Pesaro, elle ne tint que deux jours, & promit de se rendre si elle n'étoit pas secourue dans vingt; ce qui fut accordé à condition que les Assiégés ne répareroient pas les Bréches, & ne feroient aucune nouvelle Fortification; mais le Traité fut mal observé de la part du Commandant. Car ayant relevé les murs il eut l'audace, non seulement de violer sa parole au bout des vingt jours convenus, mais encore de faire une sortie sur les Assiégeans; cette infidélité lui coûta cher. En effet les Officiers chargés de la conduite du siége pendant l'absence de Laurent qui étoit retourné à Florence après la Capitulation, ayant eû la précaution de faire creuser des Tranchées autour du Château durant le délai; & de mettre en Mer quelques Bâtimens pour empêcher qu'il n'y entrât du secours, ils recommencerent à battre la Place si vivement, que la Garnison se souleva contre le Gouverneur, & le livra aux Généraux du Pape qui le firent pendre quelques jours après. Mayolo se rendit aussi. La prise de cette Place facilita le siége de San-Leo, qui situé à l'opposite, n'en est éloigné que d'un mille. Comme San-Leo étoit dans une assiéte extrê-

(*a*) Eléonore de Gonzague, fille de François, Marquis de Mantoue.

(*b*) Guy Balde de la Rovere. Il fut Duc d'Urbin après son Pere.

ment avantageuſe, & qu'il n'y avoit pas d'apparence de l'emporter de vive force, on réſolut d'affamer la Garniſon ; c'eſt pourquoi deux mille hommes d'Infanterie en formerent le blocus. Cependant trois mois après, un Charpentier trouva le moyen d'y faire entrer l'Armée du Pape. Cet homme choiſit une nuit fort noire, pour monter avec une longue échelle ſur un Rocher, qui paroiſſoit être l'endroit le plus eſcarpé & le plus difficile de la Montagne, où San-Leo eſt bâti. Ayant enſuite fait ôter ſon échelle, il reſta dans ce poſte pendant toute la nuit, l'obſcurité l'empêchant d'aller plus haut. A la pointe du jour, il grimpa avec des crampons de fer juſqu'au ſommet de la Montagne ; enſuite étant revenu à l'aide des mêmes crampons au Rocher d'où il étoit parti, il s'y tint le reſte du jour, & revint au Camp la nuit ſuivante par le moyen de ſon échelle qu'on lui tint prête. Il aſſura les Généraux qu'on pouvoit monter par cet endroit ; on lui donna donc un détachement de 150 hommes qui étant monté avec la même échelle, reſterent juſqu'aujour ſur le Rocher dont on a parlé, & grimperent enſuite l'un après l'autre dans ces paſſages étroits. Trente d'entr'eux avoient déja gagné le ſommet de la Montagne avec un Tambour & ſix Drapeaux, & ils avoient mis ventre à terre pour attendre leurs Compagnons qui n'étoient pas encore montés, lorſqu'une Sentinelle qui venoit d'être relevée, paſſant dans un endroit plus élevé que celui où ils étoient, les apperçut dans cette ſituation, & donna l'alarme. Se voyant découverts, ils donnerent, ſans attendre le reſte des leurs, le ſignal dont ils étoient convenus avec les Généraux, qui dans l'inſtant même firent eſcalader la Montagne par différens endroits, pour diviſer les forces des Aſſiégés. Ils coururent en effet vers tous les poſtes qui étoient attaqués ; mais dès qu'ils virent que pluſieurs des Ennemis étoient déja ſur le ſommet de la Montagne avec ſix Drapeaux, & qu'ils avoient tué quelques-uns des leurs, l'épouvante les ſaiſit, & ils ſe retirerent dans la Citadelle. Cependant les Aſſaillans gagnoient du terrain ; ceux qui s'étoient le plus avancés, ayant forcé la Porte du mur qui ferme les paſſages de la montagne, ils y monterent tous, & s'en rendirent maîtres ; c'eſt pourquoi les Aſſiégés capitulerent deux jours après, quoique la Place fût bien pourvûe de toutes ſortes de munitions. 1516.

1516. Le Duché d'Urbin qui ne valoit pas plus de 25000 Ducats de revenu, en y joignant même Pesaro, & Sinigaglia, qui n'en faisoient pas partie, étant ainsi en la disposition du Pape, il fit continuer la procédure commencée contre François-Marie. Enfin ce Fief fut réuni au Domaine de l'Eglise. Le Pape en donna ensuite l'Investiture en plein Consistoire à Laurent son neveu ; & pour donner plus de force & d'autenticité à cet Acte, il voulut que tous les Cardinaux le signassent ; il n'y eut que Dominique Grimani Evêque d'Urbin, qui ayant des liaisons particulieres avec la Rovere, refusa de consentir à sa ruine ; mais craignant la colere du Pape, il sortit quelques jours après de Rome, où il ne rentra qu'après la mort de Leon.

XLVI. François I. tente de gagner le Pape.

Le Roy ne put voir sans un vif ressentiment le malheur du Duc d'Urbin, qui n'étoit dépouillé de ses Etats qu'à cause de son attachement pour la France ; mais d'autres démarches de Leon lui furent plus sensibles. En effet, Prosper Colonne à son retour de France s'étoit arrêté à Busseto, Ville appartenant aux Palavicin ; & se défiant encore en cet endroit des François, il s'étoit retiré à Modéne, où (*a*) Jerôme Moroné s'étoit aussi refugié, malgré la parole qu'il avoit donnée de se rendre en France. Tant qu'ils furent ensemble dans cette Ville, & depuis à Bologne, ils ne cesserent de lier des intrigues avec les Bannis, pour surprendre quelque Place importante du Milanès ; ils avoient encore pour complice & pour appui Mutio Colonne, dont la Compagnie avoit ses quartiers dans le Modénois, avec l'agrément du Pape, qui participoit à toutes ces intrigues. D'ailleurs Leon avoit exhorté le Roy Catholique, (c'est le nom que l'Archiduc portoit depuis la mort de son ayeul maternel) à ne faire aucun nouveau Traité avec la France. Enfin Ennio Evêque de Veroli, Nonce en Suisse, & qui dans un âge fort avancé parvint au Cardinalat, avoit fortement sollicité les cinq Cantons Dissidens de traiter avec l'Empereur. Ce Prince étoit alors entre Inspruk & Trente, où il ne faisoit d'autre mal aux François que de leur causer de l'inquiétude. Mais il se négocioit une Ligue entre Maximilien,

(*a*) Il chercha toujours depuis à nuire à la France, par dépit de ce qu'on ne lui avoit pas donné une Charge de Maître des Requêtes, qu'on lui avoit promise.

le Roy d'Angleterre & les Suiſſes, pour attaquer le Duché de Milan, le Roy ſoupçonnoit avec raiſon le Pape d'entrer dans cette intrigue ; car il laiſſoit aſſez paroître ſa mauvaiſe volonté, par les prétextes qu'il apportoit de jour en jour, pour ſe diſpenſer de lui accorder la permiſſion de lever des Décimes en France, quoiqu'il la lui eût promiſe dans la Conférence de Bologne. 1516.

Malgré tant de ſujets d'aigreur, le Roy cherchoit à gagner Leon X. par toutes ſortes de moyens ; ce qui prouve la grandeur du reſpect qu'inſpire la Majeſté Pontificale. Après la retraite de l'Empereur, il avoit été arrêté qu'on mettroit à contribution les Villes de la Mirandole, de Carpi, & de Corregio, comme dépendantes de l'Empire ; mais le Pape qui avoit pris les Seigneurs de ces trois Villes ſous ſa protection, en ayant fait des plaintes, François révoqua cet ordre. Outre cela, le Roy offrit au Pape de nétoyer la Mer de Toſcane, infeſtée par les Corſaires de Barbarie, & d'y envoyer pour cet effet l'Eſcadre que Pierre Navarre équipoit à Marſeille ; & ſur laquelle cet Officier ſe propoſoit d'embarquer 6000 hommes d'Infanterie, pour faire une deſcente ſur les côtes d'Afrique. Mais toutes ces offres de ſervice ne changerent pas les diſpoſitions du Pape à ſon égard ; il nia une partie des faits dont le Roy ſe plaignoit, tâcha d'excuſer les autres, refuſa même de rappeller de Suiſſe l'Evêque de Veroli, quelques inſtantes prieres que lui en fit ce Prince ; & enfin il ne voulut pas faire ſortir du Modénois Mutio Colonne, qui feignoit d'y avoir pris ſes quartiers de ſa propre autorité : Mutio ne ſe retira même qu'après que Proſper Colonne fut ſorti de Bologne, & que toutes leurs intrigues eurent échoué ; ce qui rendoit ſon ſéjour déſormais inutile en ce Pays. Mais ſa retraite lui fut fatale ; car peu de tems après ayant ſurpris Fermo à la faveur de la nuit avec les Troupes des Colonne, & quelques gens de pié Eſpagnols, il reçut dans l'ardeur du pillage de cette Ville, une bleſſure, qui le mit bien-tôt au tombeau.

Telle étoit la ſituation des affaires, lorſque Lautrec ſollicité par les Venitiens ſe poſta ſur l'Adige, qu'il devoit paſſer à Uſolingo, dans le deſſein de joindre leur Armée, & de faire de concert le ſiége de Verone ; il avoit 6000 Lanſquenets que la République devoit payer durant cette expédition. Mais

le bruit de la marche des Suiſſes, & l'inquiétude que le ſéjour
1516. de Proſper Colonne à Modéne donnoit à ce Général, rompirent cette entrepriſe : Ayant appris que le Cardinal de Ste Marie in Portico s'étoit rendu dans la même Ville, Lautrec reprit le chemin de Peſchiera, & malgré les plaintes des Venitiens, poſta ſes Troupes ſur les deux rives du Menzo. Il y demeura même plus d'un mois, quoiqu'il n'eût plus rien à craindre de Proſper, ni du Cardinal, & qu'il s'offrît une favorable occaſion de prendre Verone. Il en étoit ſorti plus de 2000 hommes de pié Allemans ou Eſpagnols qui s'étoient mis à la ſolde des Venitiens, & tous les jours il en paſſoit un grand nombre dans leur Camp. Pour excuſer ſon inaction, il dit qu'il attendoit de l'argent de France ; que les Venitiens eux-mêmes en manquoient, & qu'ils n'étoient pas aſſez bien pourvus d'Artillerie & de Munitions pour ce Siége. Mais la véritable raiſon de cette conduite étoit l'ordre qu'il avoit d'attendre l'événement d'une Négociation entamée entre la France & l'Eſpagne.

François I. perſuadé que Charle avoit beſoin de ſon appui pour paſſer dans ce Royaume, & y affermir ſon autorité, vouloit en obtenir des conditions plus favorables que celles du Traité de Paris ; & par la médiation de ce Prince faire avec l'Empereur un Traité, dans lequel il avoit deſſein de ſtipuler la reſtitution de Verone en faveur des Venitiens. Charle de ſon côté ſuivant le Conſeil de M. de Chiévres (*a*) ſon Gouverneur, (car ce Prince n'étoit encore que dans ſa quinziéme année,) n'avoit pas refuſé un accommodement que les circonſtances préſentes rendoient néceſſaire. C'étoit à Noyon que ſe tenoient les Conferences, où (*b*) l'Evêque de Paris, (*c*) le grand Maître de la Maiſon du Roy, & (*d*) le Premier Préſident du Parlement de Paris traitoient pour la France, avec M. de Chiévres, & le Grand Chancelier de l'Empereur, Miniſtres du Roy Catholique.

Quoique Lautrec attendît l'événement de cette Négociation, il ravagea cependant la Campagne, & ſuivant l'uſage déplo-

(*a*) Philippe de Crouy, dont il eſt parlé ci-deſſus.

(*b*) Etienne Poncher, dont il eſt parlé ci-deſſus.

(*c*) Artus Gouffier.

(*d*) Pierre Mondot de la Marthonie, il fut mis à la tête du Parlement de Paris, lorſqu'Antoine Duprat, qui occupoit cette place, fut fait Chancelier. Il mourut en 1517.

rable

rable de notre ſiécle, il faiſoit la Guerre aux malheureux Payſans. En effet, ayant jetté un Pont près du Village de Monzarbanio, il fit couper les bleds du Territoire de Verone, & ſes Chevaux-Legers ſe répandirent de tous côtés : Il envoya auſſi un détachement aux environs de Mantoue, où le dégât fut ſi terrible, que le Marquis offrit douze mille Ecus pour le faire ceſſer. D'un autre côté, la Garniſon de Verone, qui faiſoit auſſi des courſes dans le Vicentin & dans le Padoüan, mit au pillage l'infortunée Ville de Vicence. Enfin Lautrec déterminé par les plaintes réïtérées des Venitiens, paſſa l'Adige à Uſolingo ſur un Pont qu'il fit jetter en cet endroit ; & après avoir fait un grand butin dans ce Pays, où il n'étoit pas attendu, il s'approcha de Verone pour en faire le ſiége ; il s'empara d'abord de la Chiuſa, Place qui rendoit le paſſage plus difficile aux ſecours qui pouvoient venir d'Allemagne. Mais le jour de ſon arrivée devant les murs de Verone, les Lanſquenets, ſoit de leur propre mouvement, ſoit à l'inſtigation ſecrete du Général même, déclarerent qu'ils n'attaqueroient point une Ville qui appartenoit à l'Empereur, & dont la conquête n'intéreſſoit pas directement le Roy de France ; ce refus imprévu fit d'autant plus de peine aux Venitiens, qu'ils avoient payé cette Infanterie pour trois mois : Lautrec ayant donc repaſſé l'Adige, alla ſe poſter à un mille de Verone ; l'Armée Venitienne, qui n'étoit compoſée que de cinq cens Gendarmes, d'autant de Chevaux-Legers, & de quatre mille hommes de pié, ne ſe trouvant pas en ſûreté de l'autre côté de la Riviere, prit le parti de le rejoindre. 1516.

XLVII. Traité de Noyon, entre François I. & Charle Roy d'Eſpagne.

Sur ces entrefaites, les Miniſtres des Rois de France & d'Eſpagne conclurent un Traité de Paix le 15 d'Août à Noyon ; portant qu'il y auroit pour toujours entre les deux Couronnes une Alliance défenſive envers & contre tous : Que le Roy Catholique épouſeroit (a) la fille du Roy de France, qui n'étoit encore âgée que d'un an : Que la Princeſſe auroit pour Dot tous les Droits que François I. prétendoit avoir ſur le Royaume de Naples, ſuivant le partage fait entre Louis XII. & Ferdinand : Que le Roy Catholique payeroit à la France une penſion annuelle de cent mille Ecus, pour l'entretien de

(a) Louiſe, qui mourut enfant.

1516. la jeune Princeſſe, juſqu'à ce qu'elle eût atteint l'âge nubile: Que ſi elle venoit à mourir avant le Mariage, & qu'il y eut alors une autre fille de France, le Roy Catholique l'épouſeroit aux mêmes conditions; mais que s'il n'y en avoit point, Charle prendroit pour épouſe la Princeſſe Renée, qui lui avoit déja été promiſe par le Traité de Paris; qu'en tout cas la Princeſſe qu'il épouſeroit venant à mourir ſans enfans, la portion du Royaume de Naples qui lui auroit été donnée en Dot, retourneroit à la France: Que le Roy d'Eſpagne rendroit la Navarre à ſon Roy légitime dans un certain tems, ſinon que François pourroit aider ce Prince à rentrer dans ſes Etats. Cet Article portoit que (*a*) le Roy de Navarre prouveroit auparavant ſon droit à cette Couronne. Il fut encore convenu par le même Traité, que l'Empereur auroit deux mois pour y acceder; mais que ſon acceſſion n'empêcheroit pas le Roy de France d'aider les Venitiens à reprendre Verone: Que ſi Maximilien vouloit dépoſer cette Ville entre les mains du Roy d'Eſpagne, & conſentir qu'il la remît dans ſix ſemaines au Roy de France pour en diſpoſer à ſa volonté, ce Prince lui payeroit cent mille Ecus, & les Venitiens cent mille autres en deux termes; ſçavoir, la moitié dans le tems que ſe feroit le dépôt de Verone, & le reſte ſix mois après: Que François le tiendroit quitte d'environ 300000 Ecus que Louis XII. lui avoit prêtés durant leur Alliance: Qu'en ce cas il y auroit une Tréve de dix-huit mois entre l'Empereur & les Venitiens, pendant laquelle Maximilien garderoit Riva-di-Trento, Roveré, & tout ce qu'il poſſedoit alors dans le Frioul; & les Venitiens de leur côté, les Places qu'ils lui avoient enlevées, juſqu'à ce que les deux Rois euſſent réglé les limites des Etats de l'Empereur & de la République: Enfin le Pape fut nommé de part & d'autre comme Allié.

Cependant les Venitiens preſſoient Lautrec de faire le ſiége de Verone, dans l'incertitude de ce que feroit l'Empereur par rapport au Traité de Noyon. En s'emparant de cette Place par la force, leur but étoit de ne pas payer la ſomme ſtipulée dans le Traité. D'un autre côté, le Roy qui deſiroit la Paix

(*a*) Le Traité portoit qu'il envoyeroit des Ambaſſadeurs en Eſpagne, non pour prouver ce droit, qui étoit inconteſtable; mais ſeulement pour le repréſenter, afin d'engager Charle à reſtituer ſous des conditions moins onéreuſes. Voyez le Recueil des Traités de Leonard. Tome II.

avec ce Prince, préféroit l'exécution du Traité à la voie des armes ; mais Lautrec n'ayant plus de prétextes d'inaction, tant parce que les Venitiens avoient levé beaucoup d'Infanterie, & exécuté tout ce qu'il avoit exigé, que parce que les Lanſquenets ne refuſoient plus de faire le ſiege, il fut obligé de céder à leurs inſtances. Ainſi les deux Armées paſſerent l'Adige ſur deux Ponts, l'un au-deſſus, & l'autre au-deſſous de Verone. Le Général François prit ſes quartiers à la Tomba, & tourna ſon Artillerie contre la Porte de Ste Lucie. La ſeconde attaque fut confiée aux Lanſquenets, qui dreſſerent une Batterie contre la Porte de S. Maxime. Enſuite on devoit réunir toute l'Artillerie contre l'endroit où le mur, qui eſt entre la Citadelle & la Ville, ſe joint à la muraille de cette derniere Place, afin d'attaquer en même tems l'une & l'autre, & d'obliger la Garniſon à ſe diviſer pour défendre ce mur de communication. Les Venitiens ſe poſterent à Saint Michel au-deſſous de Verone, entre la Riviere & le Canal, & s'attacherent à battre la Porte de Veſcovo, qui eſt l'endroit le plus foible de la Ville. En deux jours le Canon des François raſa les dehors de la Place, quoique très-forts ; mais les Venitiens trouverent plus de difficulté à détruire trois Baſtions qui leur étoient oppoſés. Dès qu'ils furent ruinés, les deux Armées, chacune de ſon côté, foudroyerent les murs avec dix-huit groſſes piéces d'Artillerie & quinze moyennes, & firent en trois jours deux brêches d'environ trente-cinq piés de large, qu'ils continuerent d'agrandir. Comme les Venitiens attaquoient l'endroit le plus foible, ils avoient preſque réduit en poudre tous les Baſtions & les Remparts. Néanmoins il leur avoit été impoſſible d'empêcher que le feu de la Place ne les prît en flanc, parce que les Forts d'où il partoit, étoient ſi bien enfoncés dans le Foſſé, que les boulets qu'on tiroit contr'eux, paſſoient par-deſſus, ou s'amortiſſant à terre, perdoient toute leur force avant d'y arriver. On avoit en même tems ſappé le mur, qui malgré les étayes qu'on y avoit miſes, s'écroula plûtôt que les Généraux ne le vouloient. 1516.

La Garniſon de Verone conſiſtoit en 800 Chevaux, 5000 Lanſquenets, & 1500 Eſpagnols ; elle étoit commandée par Marc-Antoine Colonne, qui avoit quitté le ſervice du Pape pour paſſer à celui de l'Empereur. Elle ſe défendit avec courage, &

les brêches étoient réparées avec autant d'activité que de pré-
1516. voyance. Le Commandant ſe diſtinguoit auſſi avec éclat, & quoique bleſſé à l'épaule d'un coup de feu, il ſe trouvoit nuit & jour à toutes les attaques au milieu des plus grands périls. Déja les Batteries Françoiſes avoient ouvert le mur en quatre endroits; entre la Porte de la Citadelle, & celle de Ste Lucie, & chacune de ces brêches étoit aſſez large pour recevoir des Compagnies entieres en bon ordre; les Venitiens de leur côté avoient fait un égal progrès. Cependant Lautrec demanda encore un plus grand nombre de piéces de Canon, pour augmenter les Batteries; & malgré l'inſtance des Venitiens, qui le preſſoient de donner l'aſſaut, il n'y avoit ſortes de prétextes qu'il ne ſaiſît pour le différer: Un accident qui ſurvint alors, lui en fournit de plauſibles. Il venoit au Camp par la Plaine de Verone 800 barils de Poudre avec d'autres Munitions ſur des Chariots tirés par des bœufs; mais les Conducteurs s'empreſſant à l'envi d'y arriver, marcherent ſi vîte, que les roues s'enflâmerent, & mirent le feu aux poudres & à tous les équipages. De leur côté, les Aſſiégés avoient beaucoup à ſouffrir, & la Place dont les Ennemis n'avoient quitté depuis pluſieurs mois les environs, commençoit à manquer de vivres; car il n'y en entroit que fort peu, & ſecretement par les Montagnes.

Telle étoit la ſituation de la Ville & des Aſſiégeans, lorſque 9000 Lanſquenets arriverent de la part de l'Empereur au ſecours de Verone. Ils prirent la Chiuſa par compoſition, & ſe ſaiſirent du Château de la Corvara, paſſage ſur la Montagne voiſine de l'Adige du côté de Trente, & qui pendant les Guerres de l'Empereur & des Venitiens, avoit été pluſieurs fois pris & repris par les différens partis. A leur approche, Lautrec craignant ces Troupes, ou feignant de les craindre, leva le ſiége malgré les Venitiens, & ſe retira à Villa-franca, où il fut ſuivi d'une partie de leur Armée: Le reſte, ſous la conduite de Jean-Paul Manfroné, ſe retira à Boſeto au-delà de l'Adige; après cette retraite les Venitiens déſeſpérant de prendre Verone, envoyerent toute leur groſſe Artillerie à Breſſe. Ainſi les Impériaux ne trouvant aucun obſtacle, vinrent camper à la Tomba, où les François avoient eu leurs quartiers. Il en entra une partie

dans Verone ; le reſte demeura aux environs, juſqu'à ce que la Place fut pourvûe des rafraîchiſſemens dont elle avoit beſoin. Avant de partir, ils y laiſſerent une Garniſon de ſept à huit mille Lanſquenets ; car les Eſpagnols ne pouvant ſimpatiſer avec les Allemans, avoient paſſé preſque tous au ſervice des Venitiens, avec Maldonat leur Colonel. Ce ſecours ne fut pas d'une grande utilité à Verone ; les Allemans n'ayant apporté que vingt mille Florins du Rhin, fournis par le Roy d'Angleterre, ils conſumerent pendant leur ſéjour dans cette Ville, preſque tout ce qu'ils avoient amené de vivres. Les François qui s'étoient retirés à Villafranca, acheverent d'épuiſer en peu de tems le Veronèſe & le Mantouan, & comme malgré les ordres du Roy ils vouloient retourner dans leurs quartiers, les Venitiens qui avoient intérêts qu'ils demeuraſſent en ce Pays, furent obligés de leur envoyer de Breſſe tout ce qu'ils demandoient ; dépenſe qui montoit à plus de mille Ecus par jour. Quelque envie que l'Armée eût de ſe retirer, il auroit bien fallu ſe rendre enfin aux inſtances des Venitiens, lorſque tout ſembla ſe diſpoſer à la paix. L'Empereur qui avoit fait tous ſes efforts pour empêcher ſon petit fils de traiter avec la France, ſe laiſſa entraîner à ſon avidité pour l'argent, en faveur duquel il parut oublier ſa haine contre la France, & ſes projets ſur l'Italie ; ainſi non ſeulement il ratifia la Paix, mais il réſolut encore de reſtituer Verone dans la forme portée par le Traité.

1516.

XLVIII. L'Empereur accéde au Traité de Noyon.

Cette démarche de l'Empereur procura un nouvel avantage au Roy de France ; car tous les Suiſſes voyant la Paix conclue entre ces deux Puiſſances, (*a*) ſe déterminerent à la faire avec le Roy à l'exemple des Griſons. Viſconti, (*b*) qui ayant perdu les bonnes graces du Roy, étoit alors exilé, contribua beaucoup à la concluſion de cette affaire, & par les ſoins qu'il prit, non ſeulement il obtint la permiſſion de rentrer dans ſa Patrie & dans ſes biens, mais il mérita que le Roy le comblât de bienfaits dans la ſuite. On convint par le Traité, que le Roy payeroit 350000 Ducats aux Cantons dans trois mois, & leur fe-

XLIX. Nouveau Traité entre François I. & les Suiſſes.

(*a*) Ce n'eſt pas la Paix avec l'Empereur qui détermina les Suiſſes, mais les diſpoſitions où ils ſçavoient que l'Empereur étoit, puiſqu'ils firent leur Traité avec le Roy deux mois avant celui de l'Empereur.

(*b*) Il avoit ſuivi le parti de Maximilien Sforce contre la France.

roit une Penſion annuelle à l'avenir : Qu'ils lui permettroient
1516. de lever dans leur Pays un certain nombre d'Infanterie, toutes les fois qu'il le demanderoit. Il y eut ſur cet Article quelque difference, eu égard aux différens Cantons ; car cinq d'entr'eux ne s'engagerent à cette clauſe que pour la défenſive ſeulement, au lieu que les huit autres s'y obligerent pour la défenſive & l'offenſive. Que les Suiſſes pourroient retenir, ou reſtituer au Roy, comme bon leur ſembleroit, les Châteaux de Lugano & de Lucerna, paſſages fort avantageux & très-importans à la ſûreté du Milanès : Qu'enfin au cas qu'ils les rendiſſent, le Roy leur payeroit 300000 Ducats ; mais à peine le Traité fut-il ſigné qu'ils raſerent ces deux Places, ainſi finit l'année 1516.

Dès les premiers jours de la ſuivante (*a*) l'Evêque de Trente ſe rendit à Verone ; & dans une entrevûe qu'il eut avec
1517. Lautrec, entre cette Ville & Villafranca, il lui déclara que Verone étoit dépoſée entre les mains du Roy d'Eſpagne, & qu'il offroit de la remettre au Roy de France dans le terme de (*b*) ſix mois marqué par le Traité de Noyon. Il y eût quelque difficulté pour ſçavoir, ſi ce terme couroit du jour de la ratification de ce Traité par l'Empereur, ou du jour de la conſignation de cette Ville entre les mains du Roy Catholique ; ce qui fit naître une longue conteſtation : mais les murmures de la Garniſon qui demandoit de l'argent, obligerent l'Evêque de Trente à terminer la diſpute. Il compta donc depuis l'ordre que l'Empereur lui avoit donné ; & promit de remettre la Place le 15 de Janvier, ce qui fut exécuté. Les Venitiens donnerent à l'Evêque cinquante mille Ducats, & quinze mille à la Garniſon de Verone, comme on en étoit convenu ; & Lautrec s'engagea de faire conduire à Trente l'Artillerie qui étoit dans la Place ; l'Evêque remit de ſon côté Verone entre les mains de ce Général qui la reçut au nom du Roy de France ; & dans l'inſtant, la rendit aux Venitiens repréſentés par André Gritti, leur Provéditeur.

L. Tréve entre l'Empereur & les Venitiens.

Cette heureuſe fin d'une Guerre ſi longue & ſi onéreuſe, cauſa

(*a*) C'étoit Bernard Cleſi, élû Evêque & Prince de Trente le 12 Juin 1514. Il fut fait Cardinal par Clement VII. en 1529. & mourut le 28 de Juin 1539.

(*b*) Le Traité de Noyon diſoit ſix ſemaines, & non ſix mois, comme on l'a dit ci-deſſus ; cette faute d'impreſſion ſe trouve dans pluſieurs Editions.

dans Veniſe la plus vive allegreſſe, & l'on y oublia bien-tôt tous les périls, & les fatigues paſſés, ſi l'on en croit quelques Hiſtoriens de cette République, la dépenſe qu'elle fit dans cette Guerre, à compter depuis la Ligue de Cambray, monte à cinq millions de Ducats, dont cinq cens mille furent le fruit de la vente des Offices. La joye ne fut pas moindre à Verone, & dans les autres Places ſoumiſes aux Venitiens, & l'on ſe flata par tout de jouir des avantages d'une douce tranquillité, à l'abri des ravages & des maux qui déſoloient depuis ſi long-tems ce malheureux Pays. 1517.

HISTOIRE
DES
GUERRES D'ITALIE
DE FRANÇOIS
3
GUICHARDIN.

LIVRE TREIZIÉME.

1517.

I. Apparences d'une Paix ſolide en Italie.

LA fin de la Guerre entre l'Empereur & les Venitiens, jointe à la Paix que la France venoit de conclure avec l'Eſpagne & l'Empire, ſembloit promettre quelques années de repos à l'Italie après tant de malheurs. En effet les Suiſſes, dont on pouvoit ſe ſervir pour exciter de nouveaux troubles, venoient de traiter avec la France, ſans que cette démarche les rendît Ennemis d'aucune autre Puiſſance. D'ailleurs les eſprits s'étoient ſi bien conciliés à Noyon, qu'on parloit déja d'une entrevûe, que les Rois de France

France & d'Eſpagne devoient avoir à Cambrai pour affermir la Paix. Monſieur de Chiévres, le Grand Maître de France, & Robertet, s'étoient même déja rendus dans cette Ville pour préparer toutes choſes. Les démarches de l'Empereur ſembloient répondre de ſon inclination à la Paix. En effet il avoit rendu Verone à la République de Veniſe, & fait partir deux Ambaſſadeurs pour la France, afin de ratifier la Paix en ſon nom. Ainſi ce n'étoit pas ſans raiſon que l'Italie eſpéroit de voir finir ſes maux, par la réunion de tant de Puiſſances ennemies. Cependant il étoit comme impoſſible qu'elle pût demeurer tranquille, ſoit par un triſte effet de ſon malheur, ſoit à cauſe des différens intérêts du grand nombre de Princes qui la partageoient entr'eux. L'Empereur & les Venitiens avoient à peine quitté les Armes, & même l'affaire de la reſtitution de Verone n'étoit pas encore entierement finie, lorſque François-Marie de la Rovere excita de nouveaux troubles : Ce Prince trouva le moyen de s'attacher quelques Troupes Eſpagnoles, qui avoient ſervi, ou dans Verone pour l'Empereur, ou dans les Armées de France & de Veniſe. Il leur propoſa de l'aider à rentrer dans le Duché d'Urbin, dont le Pape venoit de le dépouiller ; il n'eut pas de peine à perſuader des Soldats étrangers, qui juſqu'alors accoutumés à vivre de pillage & de rapine, ne voyoient qu'à regret la Paix renaître en Italie. Ces Troupes étoient au nombre d'environ cinq mille hommes de pié, commandés par Maldonat, Capitaine Eſpagnol, qui avoit acquis beaucoup d'expérience à la Guerre. Frederic de Bozzolo ſe joignit à cette Infanterie avec huit cens Chevaux-Legers, dont il partageoit le commandement avec Gayoſo Eſpagnol, Zuccher (*a*) Bourguignon, André Bua, & Conſtantin Boccali Albanois. Tous ces Officiers avoient de l'expérience & de la réputation : Mais Frederic de Gonzague, Seigneur de Bozzolo, étoit bien au-deſſus des autres par la naiſſance, & par les Emplois Militaires qu'il avoit exercés dès ſa plus tendre jeuneſſe. Plein d'ardeur pour la gloire, il offrit ſon ſecours au Duc d'Urbin en conſidération des liaiſons d'amitié qui étoient entr'eux, & par haine contre Laurent de Médicis, qui, lorſque le Pape le mit à la tête des Troupes de l'Egliſe & de Florence à la place de Julien de Médicis, avoit

1517.

II. François-Marie de la Rovere entre dans le Duché d'Urbin à la tête d'une Armée.

(*a*) C'eſt-à-dire Francontois.

refuſé de lui continuer le commandement de l'Infanterie qu'il
1517. tenoit de ce Général.

François-Marie marcha contre le Duché d'Urbin, le jour de la reſtitution de Verone. Son Armée étoit plus redoutable par le courage des Soldats que par leur nombre, ou les préparatifs du Général: En effet, ſi l'on excepte les Armes & les Chevaux, elle manquoit de toutes les choſes néceſſaires. La marche de ces Troupes cauſa beaucoup de crainte au Pape; en effet il n'ignoroit pas que les Généraux qui la conduiſoient étoient animés contre ſa Maiſon, & quelle étoit la valeur de l'Infanterie Eſpagnole: il craignit ſur-tout l'affection qu'avoient les Peuples du Duché d'Urbin pour François-Marie. Le ſouvenir de la douceur & de l'équité de la Maiſon de Montefeltro, qui avoit long-tems gouverné ce Pays, y étoit encore récent, & l'on y avoit pour la Rovere, qui avoit été élevé à la Cour d'Urbin, & qui d'ailleurs étoit fils d'une ſœur du Duc Guy, tout l'attachement qu'on avoit eu pour ce Prince. Leon étoit au déſeſpoir d'être obligé de faire la Guerre à des gens qui n'avoient rien à perdre, & qui ne combattoient qu'en vûe du pillage; il craignoit encore que ce dernier motif ne raſſemblât ſous les Drapeaux de ſon Ennemi, une foule de Soldats que la Paix tenoit dans l'inaction; mais le Pape étoit bien autrement allarmé par la crainte où il étoit que la France ne trempât dans cette expédition. Il ſçavoit que François I. n'avoit ſupporté qu'avec chagrin le malheur de François-Marie. D'ailleurs il ne pouvoit ſe diſſimuler à lui-même, qu'il avoit donné à ce Prince bien des ſujets de plaintes; que lorſque les Impériaux avoient attaqué le Milanès, il avoit manqué à exécuter ſon Traité avec la France. Que la Bulle qu'il avoit envoyée au Roy pour la Collation des Bénéfices de France & du Milanès étoit tout-à-fait différente du projet concerté à Bologne; & cela ſous prétexte qu'on n'avoit pas ſigné l'Acte dreſſé dans cette Ville: Conduite, qui avoit tellement déplu au Roy, que la Bulle avoit été renvoyée: Qu'il avoit eu de ſecretes intrigues avec les autres Puiſſances, & en particulier avec les Suiſſes, au préjudice de la France: Que pour empêcher qu'on ne reprît Verone, il avoit accordé à l'Infanterie Eſpagnole, qui marchoit au ſecours de cette Place, le paſſage ſur les Terres de l'Egliſe: En-

fin il n'avoit pas oublié les Conditions difficiles & fâcheuſes, auſquelles il avoit permis au Roy de lever des Décimes ſur le Clergé. Tant de ſujets de plaintes donnés à ce Prince, ne permettoient pas de douter qu'il ne fût très-indiſpoſé contre lui. Il s'en aſſuroit encore davantage lorſqu'il conſidéroit que l'expédition de François-Marie s'étoit concertée aux environs de Verone; il ne pouvoit s'imaginer que Lautrec l'eût abſolument ignorée, & qu'il n'y entrât pas pour quelque choſe, puiſqu'il ne lui en avoit donné aucun avis. Enfin Bozzolo avoit toujours été juſqu'alors au ſervice du Roy, & il n'étoit pas tout-à-fait certain qu'il l'eût quitté, ce que Lautrec aſſuroit néanmoins, pour diſſiper les ſoupçons du Pape. Leon n'étoit pas plus aſſuré des dipoſitions du Sénat de Veniſe; il couroit un bruit que les Provéditeurs de l'Armée de la République avoient favoriſé François-Marie, & l'on n'ignoroit pas d'ailleurs les ſujets de mécontentement que les Venitiens avoient contre le Pape, dont la puiſſance particuliere, jointe à la grande autorité qu'il avoit à Florence, les allarmoit beaucoup. Le Pape avoit donc de juſtes raiſons de s'effrayer, mais ſur-tout dans un tems, où rien ne le raſſuroit d'ailleurs; toutes les Puiſſances venoient de ſe reconcilier enſemble, ou de traiter avec la France; d'ailleurs ſon artificieuſe & obſcure politique avoit indiſpoſé tout le monde contre lui, & même ceux auſquels il étoit favorable: ces diſpoſitions venoient de ſa lenteur à ſe déclarer, & à exécuter ſes promeſſes; il n'ignoroit pas qu'on étoit en général peu content de lui, & cette connoiſſance lui faiſoit craindre tous les Princes. Ç'avoit été par cette raiſon qu'il avoit envoyé Frere Nicolas (*a*) Allemand, Sécrétaire du Cardinal de Médicis, vers le Roy Catholique. Ce Miniſtre étoit chargé de le détourner de l'entrevûe projettée avec le Roy de France, dont le Pape craignoit les ſuites. Tandis qu'il cherchoit à diſſiper ſes craintes par la Négociation, il ne ceſſoit de prendre des meſures contre le Duc d'Urbin. Laurent ſon Neveu faiſoit paſſer des Milices en Romagne & une partie des anciennes Compagnies Florentines, pour joindre Renzo de Ceré & (*b*) Vitelli qui étoient

1517.

(*a*) Il fut depuis *Archevêque de Capoue*.

(*b*) Il eſt appellé dans la ſuite *Vitello Vitelli*.

1517. à Ravenne avec leurs Troupes; ces Officiers avoient ordre de couper les passages aux Ennemis. Mais ceux-ci les prévinrent par leur diligence : & ayant passé le Pô à Ostie, ils traverserent le Bolognése par Cento & Butrio, & furent reçûs dans les Places dépendantes du Duc de Ferrare. Ensuite après avoir mis au pillage le Château de Granarolo, dans le territoire de Faenza, ils s'approcherent de cette Ville pour tâcher d'y exciter quelque mouvement en faveur d'un jeune homme de la famille de Manfredi, qui étoit dans l'armée. N'ayant pas réussi, ils continuerent leur route sans inquiéter les autres Villes de la Romagne, qui étoient pourvûes de fortes Garnisons; d'ailleurs Renzo & Vitelli s'étoient rendus par Mer à Rimini pour assurer davantage cette Place. Dans ces circonstances, Médicis arriva à Cesene où il avoit donné rendez-vous à son Armée, & voyant que l'Ennemi étoit déja passé, il leva encore de nouvelles Troupes; mais il en eut bientôt plus qu'il n'auroit voulu. Jean de Poppi son Sécrétaire, qu'il avoit auprès de Lautrec, voyant 2500 Lansquenets, & plus de quatre mille Gascons renvoyés par ce Général, sur le point de retourner dans leur pays, s'imagina que ces Troupes n'ayant rien à faire, pourroient peut-être servir François-Marie. Dans cette idée il crut devoir les prendre à la solde de Médicis qui viendroit aisément à bout de vaincre par leur moyen. C'est pourquoi se servant du crédit de Lautrec, auprès des Capit aines, il engagea ces Troupes à marcher tout d'un coup vers Bologne. Cette démarche de Poppi jetta le Pape & son Neveu dans un grand embarras; ils dissimulerent néanmoins la défiance qu'ils avoient de ces Troupes dans la crainte qu'elles n'augmentassent les forces de l'Ennemi, s'ils refusoient de les recevoir.

Cependant François-Marie fut reçu avec une extrême allegresse par tous les Peuples du Duché d'Urbin. Il n'y avoit aucunes Garnisons dans les Villes, si ce n'étoit dans la Capitale. Laurent n'avoit pû mettre en état de défense que cette Place, où il avoit envoyé deux mille hommes de pié de Citadi-Castello, par le conseil de Vitelli; ces Troupes avoient à leur tête Jacque Rossetto, Vitelli n'ayant pas voulu les commander lui-même. Rossetto avoit été averti par plusieurs personnes de se défier des Habitans, & de chasser de la Ville tous

ceux qui étoient en état de porter les Armes. Mais il négligea cet avis. François-Marie sans s'arrêter aux autres Villes, marcha droit à Urbin, qui ne se rendit pas d'abord; mais s'étant présenté une seconde fois, l'infidélité du Commandant, comme on le crut assez généralement, ou la crainte qu'il eût d'une émeute populaire, fit ouvrir les Portes de la Ville à François-Marie. Rossetto exigea pour toutes conditions que la Garnison pût emporter son bagage & se retirer où elle voudroit. (*a*) L'Evêque Vitelli, Gouverneur du Duché pour Laurent, fut fait prisonnier, & tout le Duché suivit l'exemple de la Capitale, excepté San-Leo, qu'une foible Garnison pouvoit défendre à la faveur de la situation du lieu. La Ville (*b*) d'Agobio, qui d'abord s'étoit déclarée pour François-Marie, mais qui avoit bien-tôt repris le parti de Laurent, voyant les heureux succès du premier, se remit une seconde fois entre ses mains. Après cette prompte révolution il ne resta plus à Médicis que Pesaro, Sinigaglia, Gradara & Mondaïno, Villes qui n'étoient pas du Duché d'Urbin. François-Marie avoit envie de se rendre maître de quelque Place Maritime; mais Sinigaglia & Pesaro étant trop bien fournies de Troupes pour qu'il risquât de les attaquer, il feignit d'en vouloir à la derniere de ces Places, & tout d'un coup il tourna vers Fano, qui étoit moins difficile à prendre, & où il n'étoit pas attendu, parce que cette Place n'avoit jamais été en son pouvoir. Renzo de Ceré qui étoit à Pesaro, ayant pénétré son dessein, avoit envoyé promptement Troïle Savelli à Fano avec cent Gendarmes & six cens hommes de pié. François-Marie fit tirer contre les Murs cinq piéces de Canon de médiocre calibre qu'il avoit trouvées à Urbin; mais manquant de poudre, il eut bien de la peine à faire une Bréche d'environ quarante piés de large. Il donna néanmoins un Assaut, où il perdit près de cent cinquante hommes. Cette perte ne l'empêcha pas de tenter une seconde attaque le lendemain; ses Soldats s'y porterent avec tant de furie que la Bréche fut abandonnée par les Assiegés. La place auroit même été emportée si Fabiano de Galesé, Lieutenant de Troïle, secondé d'un petit nombre de Gendarmes, n'eût fait ferme avec un courage héroïque. François-Marie avoit dessein de risquer en-

1517.

(*a*) Il se nommoit Jule, & il en est parlé ci-dessus.

(*b*) Ou Gobio.

1517. core un Aſſaut, mais ayant appris qu'il étoit entré dans la Place durant la nuit, cinq cens hommes de pié venus de Peſaro par Mer, il leva le ſiége, & ſe rendit à Monté-Baroccio, Place bâtie ſur une Montagne fort eſcarpée, dont la deſcente eſt douce du côté de Foſſombroné & d'Urbin, & très-rude du côté de Peſaro; enfin voyant qu'il ne pouvoit former alors aucune entrepriſe, il ſe tint dans ce Poſte pour veiller à la défenſe du Duché d'Urbin qui étoit derriere lui.

Pendant ce tems-là, Médicis fut joint à Rimini par l'Infanterie Allemande & Gaſcone que Jean de Poppi avoit amenée. Il avoit encore pris à ſa ſolde quinze cens autres Lanſquenets, qui avoient été en Garniſon à Verone, & beaucoup d'Italiens; enfin il avoit raſſemblé preſque toute la Cavalerie du Pape & des Florentins. Suivant le Conſeil des Officiers de l'Armée, qui régloient ſes démarches à cauſe de ſon peu d'expérience à la Guerre, il ſe rendit à Peſaro avec ſes Gendarmes, & donna ordre à ſon Infanterie d'aller occuper les Montagnes oppoſées à l'Ennemi.

Peſaro eſt ſitué à l'entrée d'une Vallée qui regarde Urbin, & d'où ſort la (*a*) Riviere, appellée *le Porto* par les gens du Pays, à cauſe de ſa profondeur en cet endroit; en effet les Bâtimens peuvent y entrer en toute ſûreté: La Riviere baigne les murs de la Ville du côté de Rimini, & la Citadelle regarde la Mer. Il y avoit pluſieurs Magazins entre Peſaro & la Riviere, mais Renzo avoit jugé à propos de les ruiner pour la ſûreté de la Ville. Cette Place eſt preſque toute environnée de hauteurs, entre leſquelles & la Mer il y a une petite Plaine d'environ deux milles de largeur, du côté de Fano: On voit ſur ces Collines deux éminences à l'oppoſite qui dominent toutes les autres; celle qui regarde la Mer, ſe nomme Candelara; l'autre du côté d'Urbin, s'appelle Nugolara; elles ont l'une & l'autre à leur ſommet un Château de même nom qu'elle. L'Infanterie Italienne de Médicis prit ſon poſte à Candelara; & à l'égard des Lanſquenets & des Gaſcons, ils occuperent l'autre Fort qui étoit plus voiſin de l'Ennemi. Leur deſſein n'étoit que de le fatiguer par de legeres attaques, & de l'empêcher de courir le Pays, & de rien entreprendre. Le Pape avoit défendu d'en venir à une action

(*a*) C'eſt la Foglia.

décisive, à moins qu'on ne fût presque assuré d'en sortir avec honneur, sentant bien tout le danger qu'il y avoit à se risquer contre de si braves Troupes, animées d'ailleurs par le prix de la Victoire, qui n'étoit pas égal des deux côtés. En effet, si l'Armée du Pape eût été vaincue, les Etats de l'Eglise & de Florence auroient été exposés au dernier péril: Il jugea donc plus à propos de temporiser, & de prendre le parti de la défensive. Il se flatoit avec assez de raison que le défaut d'argent, & la difficulté d'avoir des vivres dans un Pays aussi stérile & aussi épuisé, dissiperoient les Ennemis; d'ailleurs les Troupes qui auroient par ce moyen le tems de se discipliner, augmentoient chaque jour par la jonction de Soldats pleins d'expérience. Enfin il avoit sollicité les secours de tous les Princes Chrétiens, tant auprès des Ambassadeurs qu'ils avoient à Rome, que par les Brefs qu'il leur avoit écris à eux-mêmes avec assez d'artifice; car il se plaignit à l'Empereur & au Roy d'Espagne d'une Conspiration formée par François-Marie de la Rovere, & par les Troupes Espagnoles, dans le Camp du Roy de France, & sous les yeux de son Lieutenant Général, & leur fit entendre assez clairement que ce Prince ne l'avoit pas ignorée; mais dans son Bref à François I. il se contenta de paroître soupçonner légerement Lautrec. 1517.

Ces plaintes de Leon firent différentes impressions sur ces Princes. L'Empereur & son petit-fils ne furent pas fâchés que ce Pontife se crut offensé par la France. Maximilien écoutant toujours sa haine contre cette Couronne; & d'ailleurs entraîné par sa légereté, s'étoit déja brouillé avec François I. & venoit de conclure un nouveau Traité avec le Roy d'Angleterre; enfin dans une entrevûe où il s'étoit trouvé avec son petit-fils dans le voisinage d'Anvers, il l'avoit dissuadé de se rendre à la Conférence de Cambray, qui fut rompue d'un commun accord de la part des deux Rois. Le Traité de Noyon n'avoit pas guéri le Roy Catholique de sa jalousie & de ses défiances contre le Roy de France. L'ayeul & le petit-fils offrirent donc leurs services au Pape, & ils ordonnerent à leurs sujets de quitter l'Armée du Duc d'Urbin. Charle envoya le Comte de Potenza dans le Royaume de Naples, pour remettre la Gendarmerie sur pié, & conduire quatre cens Lances à l'Armée du Pape: enfin, dans la vûe de marquer à Leon les favorables dispositions, où il étoit à son égard, il confisqua le Du-

1517.

III. Nouveau Traité entre le Pape & le Roy de France.

ché de Sora, que le pere de François-Marie avoit acheté dans la Terre de Labour. Le Roy de France au contraire vit avec plaiſir le Pape dans l'embarras, & ſon premier deſſein fut de l'amuſer, comme il l'avoit été lui-même par ce Pontife ; il lui fit donc réponſe qu'il étoit bien fâché de ce qui étoit arrivé, & qu'il ordonneroit à Lautrec de le ſecourir ; qu'au reſte c'étoit par ſa faute qu'il s'étoit attiré cette guerre, & que les Eſpagnols n'auroient pas été en état de lui nuire, s'il n'avoit pas lui-même groſſi leur nombre, en donnant paſſage aux Troupes de cette Nation, qui marchoient au ſecours de Verone. Mais faiſant réflexion, que le Pape privé du ſoutien de la France, pourroit ſe livrer à l'Eſpagne, il réſolut de l'aider, & de retirer cependant quelque utilité du beſoin que Leon avoit de ſon appui.

Dans cette réſolution, il fit partir de Milan 300 Lances pour aller au ſecours du Pape ; & il lui fit propoſer en même tems un nouveau Traité, celui de Bologne devant être regardé comme anéanti par toutes les infractions qu'il avoit ſouffertes de la part de Sa Sainteté : outre cela, il ſe plaignit vivement de la conduite du Pape à ſon égard ; mais ſur-tout de ce qu'il avoit écrit aux autres Puiſſances, que la France avoit trempé dans l'entrepriſe de François-Marie ; & de ſa rigueur envers George Sopraſaſſo qu'il avoit excommunié, pour complaire au Cardinal de Sion, ſans être arrêté par l'attachement de George pour la France, dont cet Officier favoriſoit les intérêts en Suiſſe. D'un autre côté, (*a*) la Régente mere du Roy, qui avoit beaucoup d'empire ſur ſon eſprit, déclamoit hautement contre l'inhumanité du Pape, qui non content d'avoir dépouillé François-Marie d'un Etat qui lui appartenoit ſi légitimement, l'avoit encore excommunié, & refuſoit de payer les penſions de la Ducheſſe Douairiere d'Urbin, qui n'avoit pas de quoi vivre, auſſi-bien que la femme de ce malheureux Prince. La méfiance du Pape s'accrut, lorſqu'il apprit ces plaintes de la Régente : néanmoins ſa ſituation l'obligea d'accepter les 300 Lances, moins pour s'en ſervir, que pour augmenter la réputation de ſes forces. C'eſt pourquoi lorſqu'elles

(*a*) Louiſe de Savoye, fille de Philippe Duc de Savoye, & de Marguerite de Bourbon, ſa premiere femme. François I. en partant pour ſon expédition de Milan en 1515. lui laiſſa la Régence du Royaume, & depuis ce tems-là, le nom de Régente lui reſta toujours. Elle étoit née en 1477.

furen

furent parties de Milan, il les fit reſter pluſieurs jours dans le Territoire de Modéne & de Bologne ; enſuite Laurent leur donna des quartiers à Rimini, où elles n'étoient pas à portée de lui nuire, vû l'éloignement des Ennemis. Le Traité qui ſe conclut alors à Rome entre le Pape & le Roy, ne raſſura pas entierement Leon ; parce que François ne ſe détermina à le ratifier qu'après beaucoup de difficultés, qui ſuſpendirent long-tems la concluſion de cette affaire ; encore fallut-il que le Pape cédât en pluſieurs points avant que le Roy ſignât. Ce Traité obligeoit les deux parties à ſe fournir mutuellement un certain nombre de Troupes, & 12000 Ducats par mois pour la défenſe de leurs Etats. Le Roy s'engagea auſſi à donner des Troupes, mais en plus petit nombre, & 6000 Ducats par mois aux Florentins pour la défenſe de leur République, & à Laurent de Médicis pour celle du Duché d'Urbin. Cette obligation étoit réciproque de la part de Florence & de Médicis, en cas que le Roy eût beſoin de leur ſecours : outre cela il fut convenu que la France aideroit le Pape à ſoumettre les Vaſſaux de l'Egliſe : Que le Roy nommeroit aux Bénéfices, & pourroit lever des Décimes ſur le Clergé, conformément aux promeſſes qui lui avoient été faites à la Conférence de Bologne ; mais avec cette clauſe, que ce ſubſide ne ſerviroit qu'à faire la Guerre contre les Turcs, raiſon ſpécieuſe pour colorer cette conceſſion ; car le Pape promit ſecretement d'anéantir cette condition par un Bref, quand cet argent ſeroit dépoſé pour ce prétendu deſſein, & de permettre au Roy de s'en ſervir comme bon lui ſembleroit. Leon s'engagea encore en particulier de ne point exiger du Roy que ce Prince lui fournît des Troupes contre le Duc de Ferrare ; il conſentit même que la France lui continuât ſa protection. Dans la Conférence de Bologne, le Pape avoit promis de rendre Reggio, Modéne & Rubiere. François le preſſa de tenir ſa parole. Leon ne refuſoit pas abſolument de le faire ; mais il vouloit remettre cette reſtitution à un autre tems, ſous prétexte qu'elle ſeroit honteuſe pour lui, dans des conjonctures où il avoit une fâcheuſe Guerre à ſoutenir, & qu'elle marqueroit trop une extrême néceſſité ; mais le Roy ne vouloit point entendre parler de délais. Enfin cette affaire fut terminée par cet expédient ; le Pape s'engagea de donner au Roy un Bref, où il s'oblige-

1517.

roit de rendre dans ſept mois ces trois Places au Duc de Ferrare, comptant bien ſi le péril venoit à ceſſer, de ne pas avoir plus d'égard à ce Bref, qu'aux promeſſes qu'il avoit faites à Bologne. Le Roy n'ignoroit pas les diſpoſitions du Pape : mais craignant de s'en faire un ennemi, s'il le preſſoit d'avantage, il accepta l'expédient ; en effet, il ne pouvoit aliéner tout-à-fait Leon ſans beaucoup de péril. L'Angleterre alors ennemie déclarée de la France ; l'Empereur, le Roy d'Eſpagne, & les Suiſſes lui cauſoient beaucoup d'inquiétude ; il crut donc que dans l'impoſſibilité d'obtenir quelque choſe de plus réel, il falloit ſe contenter d'une promeſſe par écrit.

1517.

IV. Suite de la Guerre d'Urbin.

Cependant Médicis avoit beaucoup augmenté le nombre de ſes Troupes durant cette négociation, non ſeulement il avoit fait des recrues conſidérables d'Italiens, mais le Pape avoit encore pris à ſa ſolde mille hommes d'Infanterie Eſpagnole, & autant de Lanſquenets ; il y avoit toute apparence qu'ils termineroient heureuſement cette Guerre avec des forces ſi conſidérables. Les Ennemis avoient choiſi des poſtes fort avantageux ; ainſi le ſeul moyen de les obliger à la retraite, étoit de les affamer. C'eſt pourquoi, Camille des Urſins eut ordre de ſe rendre avec 700 Chevaux-Legers dans le Pays, qu'on appelle le Vicariat, d'où l'ennemi tiroit la plus grande partie de ſes vivres.

Sur ces entrefaites, un Trompette ſe rendit à Peſaro pour demander un ſauf-conduit de la part du Capitaine Suarez Eſpagnol, qui devoit venir trouver Médicis avec une autre perſonne. Laurent l'accorda ſans difficulté, croyant que cet Officier étoit un Capitaine qui portoit auſſi ce nom, & avec qui il avoit de ſecretes liaiſons ; mais il fut bien ſurpris d'en voir arriver un autre, accompagné d'Horace de Fermo, Secretaire de François-Marie. Ces deux hommes demanderent une audience publique, & l'obtinrent. Suarez y dit à Médicis de la part de François-Marie, que leur différend pouvant ſe décider l'épée à la main dans un combat ſingulier, ou entre pluſieurs braves, dont ils ſe feroient accompagner chacun de leur côté, il lui laiſſoit le choix de ces deux partis ; qu'il étoit plus convenable de vuider ainſi leur querelle, que par une Guerre funeſte aux Peuples, & d'ailleurs, également ruineuſe pour celui des deux qui demeureroit Vainqueur. Enſuite il voulut lire un Cartel qu'il avoit à la main, mais on l'en empêcha. Laurent ayant conſulté les Offi-

ciers de ſon Armée, répondit, qu'il acceptoit le défi, pourvû que François-Marie commençât par abandonner les Places qu'il venoit d'uſurper ſur lui. Enſuite il fit mettre en priſon les deux Envoyés, par le Conſeil de Renzo de Ceré, qui blâmoit leur hardieſſe, digne, ſelon lui, d'être punie; mais les autres Officiers lui ayant repréſenté que c'étoit violer le droit des gens, il relacha Suarez, ne retenant que ſon Compagnon. Il colora cette perfidie d'un prétexte ridicule; il dit qu'on avoit dû faire exprimer dans le ſauf-conduit le nom d'Horace, tant parce que cet homme étoit né ſujet de l'Egliſe, qu'à cauſe de l'emploi qu'il avoit auprès de François-Marie. Le deſſein de Laurent étoit d'apprendre par ſon moyen les ſecrets de François-Marie, & de découvrir quel étoit le reſſort ſecret de cette expédition. En effet, il le fit bien-tôt appliquer à la torture, & il courut un bruit qu'il y avoit donné à entendre que la France avoit beaucoup de part à cette Guerre. 1517.

Cependant la Cavalerie Legere qu'on avoit envoyée dans le Vicariat, n'avoit pas empêché les Ennemis d'en tirer des vivres; il falloit donc y faire paſſer de plus grandes forces, pour leur ôter tout-à-fait cette reſſource. L'Armée de Médicis étoit alors aſſez nombreuſe pour paroître en préſence de l'Ennemi: elle conſiſtoit en 1000 hommes d'Armes, autant de Chevaux-Legers, & 15000 hommes de pié de différens Pays, parmi leſquels il y avoit plus de 2000 Eſpagnols, que le Pape avoit pris à ſon ſervice dans Rome. La Guerre d'Urbin étant la ſeule qu'il y eût alors en Italie, & les Officiers ayant eu le tems de ſubſtituer des Soldats aguerris aux Milices levées à la hâte, cette Armée avoit la fleur & l'élite de l'Infanterie qui étoit alors en ces Provinces. Il fut donc réſolu qu'on iroit ſe poſter à Sorbolungo, Place dans le Territoire de Fano, à cinq milles de Foſſombroné, d'où il ſeroit facile d'enlever les vivres du Vicariat aux Ennemis.

La Ville de Foſſombroné eſt bâtie ſur le Fleuve Metro, ſi célébre par la défaite d'Aſdrubal Cette Riviere après avoir coulé à travers des Montagnes, entre au-deſſous de Foſſombroné, dans une Plaine qui va toujours en s'élargiſſant juſqu'à la Mer, où elle ſe jette à quinze milles de cette Ville, dans le voiſinage de Fano, du côté de Sinigaglia. On voit à la droite de ce Fleuve le Vicariat, Pays plein de fertiles côteaux & de

1517. Places, & qui confine à la côte par un long eſpace : la gauche du Metro eſt bordée de Collines, mais pour peu qu'on s'en éloigne, on rencontre de hautes Montagnes fort eſcarpées. La Plaine a plus de trois milles de large du côté de Fano.

Médicis craignant d'être prévenu par l'Ennemi, fit partir avant la pointe du jour (*a*) Jean de Médicis, Jean-Baptiſte de Stabbia, & Brunoro de Forli avec 400 Chevaux-Legers, pour ſe ſaiſir de Sorbolungo ; il donna ordre en même-tems à l'Infanterie qui étoit à Candelara & à Nugolara, d'aller joindre cette Cavalerie vers le Metro en traverſant les Montagnes ; & laiſſant Guy Rangoni avec 150 hommes d'Armes à Pelaro, il partit lui-même après le Soleil levé avec le reſte de l'Armée, & prit le chemin de Fano en cotoyant la Mer. Tournant enſuite du côté de Foſſombroné à l'entrée de la Vallée, il arriva vers le midi à un lieu nommé (*b*) Mulino-di-Madonna, ſur la Riviere. Toute ſa Cavalerie, & l'Infanterie Italienne la traverſerent à gué ; mais les Gaſcons & les Allemans furent ſi longtems à paſſer un Pont qu'on avoit fait pour eux, que l'Armée ne put gagner Sorbolungo ce jour-là, comme on l'avoit réſolu, & fut obligée de camper à San Giorgio, Orciano, & Mondaïno, Places éloignées d'un mille l'une de l'autre. La Cavalerie Legere, quoique partie la premiere, ne réuſſit pas mieux. Jean de Médicis, qui faiſant ſes premieres armes dans cette Campagne, donnoit déja de grandes eſpérances de ſes talens militaires, s'apperçut qu'on avoit pris le chemin le plus long ; mais voyant ſes avis négligés, il ſe rendit ſeul à Sorbolungo quelques heures avant la nuit : les deux autres Officiers après une longue route, revinrent au Camp, ſe plaignant d'avoir été trompés par leurs Guides. Il fut impoſſible au jeune Médicis de reſter à Sorbolungo, parce que la Rovere, qui ſur l'avis qu'on lui avoit donné de la marche des Ennemis, & pénétrant leur deſſein, étoit parti de ſon Camp le même jour en diligence, ſe rendit dans cette Place auſſi avant la nuit, après avoir paſſé la Riviere ſans aucun obſtacle ſur le Pont de Foſſombroné. Médicis qui n'avoit avec lui que ſa Compagnie, ſe voyant

(*a*) Il étoit fils de Jean de Médicis, dont il eſt parlé ci-deſſus, & de Catherine Sforce. Il épouſa Marie Salviati, fille de Jacque, & fut pere de Côme de Médicis, qui fut le premier Grand Duc de Toſcane en 1569.

(*b*) Le Moulin de Notre-Dame.

hors d'état de réſiſter, prit le parti de ſe retirer à Orciano; il eut pluſieurs de ſes gens faits priſonniers par un gros de Cavalerie qui le pourſuivit. Dès qu'il pût voir Laurent de Medicis, il ſe rendit chez lui, & y ayant rencontré Brunoro & Jean-Baptiſte de Stabbia, il dit avec indignation, qu'on n'avoit manqué de terminer heureuſement cette Campagne, que par la négligence ou la lâcheté de ces deux hommes. Depuis cette faute qui ne fut pas la derniere, Médicis livré à de mauvais conſeils, vit toujours aller depuis ſes affaires en décadence. Orciano & Sorbolungo, Places bâties ſur des éminences, ſont à un peu plus de deux milles l'une de l'autre; l'eſpace qui eſt entre deux eſt plein de côteaux & de monticules, au milieu deſquels on voit le Château de Barti; François-Marie y avoit poſté une partie de ſes Troupes, la proximité des deux Armées fut cauſe qu'on ne ceſſa de ſe harceler de part & d'autre le lendemain. Dans ces conjectures, Médicis ayant aſſemblé le Conſeil de Guerre, les avis y furent partagés. Quelques-uns, ſur-tout ceux de qui le ſuffrage n'étoit d'aucun poids, propoſoient de marcher droit aux Ennemis, voulant ſe faire paſſer pour braves, par des conſeils hardis, qui devant être ſans exécution, n'expoſeroient perſonne au péril. Renzo & Vitelli, qui régloient toutes les démarches de Médicis, rejetterent cette propoſition. Ils repréſenterent que les Ennemis avoient l'avantage d'un bon poſte, qu'ils étoient appuyés à dos par une Place, qu'on ne pouvoit arriver à leur Camp que par un chemin fort difficile; & qu'enfin Sorbolungo étant en leur pouvoir, il falloit décamper, n'étant preſque plus poſſible de les empêcher de tirer des vivres du Vicariat, le ſeul objet pour lequel on avoit fait ſortir l'Armée de Peſaro; mais afin que cette retraite ne reſſemblât point à une fuite, ils ne propoſerent pas de ramener l'Armée dans cette Ville; mais ils conſeillerent de marcher contre Monté-Barroccio, & les autres Places que les Ennemis avoient abandonnées, d'où l'on pourroit enſuite aller faire le ſiége de la Ville d'Urbin. 1517.

Le lendemain l'Armée ſe mit donc en marche à la pointe du jour; mais les Soldats furent ſi perſuadés qu'on fuyoit, que deux Gendarmes paſſerent dans le Camp de François-Marie, & lui donnerent avis de la prétendue fuite des En-

1517. nemis. Ce Général ne doutant plus de la Victoire, fit marcher sur le champ son Armée à travers les Montagnes, pour tomber sur Médicis lorsqu'il seroit dans la Plaine, supposant qu'il avoit pris le chemin le plus court & le plus aisé: En effet, si la chose fût arrivée ainsi, la Bataille eût été inévitable; mais le hazard voulut que Médicis, pour sauver une piéce de Canon qu'il avoit été obligé de laisser en chemin deux jours auparavant, fit repasser le Metro à ses Troupes à Mulino-di-Madonna, ce qui l'éloignoit de plus de quatre milles du lieu, où le droit chemin l'auroit conduit; preuve sensible que le moindre accident décide souvent des plus grands événemens à la Guerre. La Cavalerie & l'Infanterie passerent à gué, mais avec lenteur. Elles se mettoient en bon ordre en sortant de la Riviere, & marchoient en Bataille vers Fossombroné par la Plaine. L'Infanterie étoit presque entierement passée, & il ne restoit plus sur l'autre bord que les Gendarmes, & les Chevaux-Legers qui composoient l'arrieregarde, lorsque la Cavalerie legere des Ennemis, qui étoit fort nombreuse & fort leste, vint tomber sur eux. Constantin Baglioné perdit la liberté dans cette occasion; il étoit le fruit de l'amour incestueux, dont Jean-Paul avoit brûlé pour sa propre sœur. Celui-ci qui n'étoit que depuis quelques jours dans l'Armée, & sur qui rouloit le Commandement de l'Avant garde, ayant appris le malheur de son Fils, n'oublia rien pour l'arracher aux Ennemis. Pendant qu'il faisoit tous ses efforts, le corps de Bataille, commandé par Médicis ayant devancé Baglioné, devint l'Avantgarde; ensuite l'Arrieregarde ayant suivi ce premier Corps en prit la Place; de sorte que Jean-Paul se trouva fermer la marche de l'Armée. A l'égard de Renzo & de Vitelli, ils avoient pris les devans avec un Corps d'Infanterie.

François-Marie & les Officiers de son Armée s'appercevant que les Ennemis marchoient vers Fossombroné, à mesure qu'ils passoient la Riviere, virent bien qu'ils ne fuyoient pas, & que leur dessein étoit de se saisir de Monté-Baroccio. Ne songeant donc plus à les combattre, ils n'eurent d'autre objet que de marcher promptement vers un passage important sur la Riviere de Tavernelle. La nature a creusé dans cet endroit un fossé escarpé qui coupe la Plaine jusqu'à la Montagne, & qu'on ne peut traverser que dans un lieu où l'on a continué le grand chemin; si l'Ennemi s'en

étoit saisi le premier, il les auroit mis dans un grand embarras. Les Troupes de François-Marie ayant abandonné leurs Bagages, se mirent à courir vers ce défilé sans aucun ordre. Ludovic, fils de (*a*) Liverot de Fermo, qui venoit de joindre l'Armée de Médicis avec mille hommes de pié, & un Sergent Espagnol qui connoissoit le Pays, fit remarquer au Général & à ses Officiers l'avantage de cette occasion. L'Infanterie Allemande & Gascone témoignoit même déja beaucoup d'ardeur pour le Combat ; l'Armée entiere le demandoit à grands cris, & Médicis paroissoit aussi le souhaiter ; mais Renzo de Ceré & Vitelli n'approuvant pas cette résolution, dirent, qu'il valoit mieux se retirer sur une hauteur voisine, d'où il seroit facile de tomber sans aucun risque avec la Cavalerie Legere sur les Ennemis au passage de la Riviere ; Renzo négligeant donc de se rendre maître du Fossé en question, tourna vers la hauteur. Les Soldats Espagnols de l'Armée de François-Marie s'étant aussi-tôt emparés de ce même Poste, firent un feu terrible de Mousqueterie sur les Lansquenets de Médicis, qui se trouverent à la portée de leurs Armes, & pousserent de grands cris pour marquer la joye qu'ils avoient de se voir hors d'un péril certain. C'est ainsi que Médicis, par l'ignorance ou la lâcheté de ses Officiers Généraux, si même la perfidie n'eut point de part à cette démarche, laissa échapper une si belle occasion d'écraser son Ennemi. Ce Général campa cette nuit à Saltara, & François-Marie continuant sa route avec diligence, & marchant jusque bien avant dans la nuit, se rendit à son premier Poste de Monté-Baroccio, & prévint deux mille hommes d'Infanterie ennemie, qui avoient ordre de s'en saisir. Médicis s'avança le lendemain à deux milles au-dessus de Saltara vers la Montagne, près de Monté-Baroccio, mais au-dessous de cette Place du côté de la Mer. Les deux Armées demeurerent ainsi campées environ à un mille l'une de l'autre. Médicis n'étoit pas si avantageusement posté que les Ennemis ; car tirant ses vivres de Pesaro, d'où on les conduisoit à Fano par Mer, il falloit les transporter par terre lorsque le vent étoit contraire ; c'est pourquoi la disette se faisoit souvent sentir à son Armée, 1517.

(*a*) Dont il est parlé dans le I. Tome.

1517. parce que les convois étoient la plûpart du tems interceptés par la Cavalerie Legere de François-Marie que les Payſans avertiſſoient exactement des moindres démarches de l'Ennemi.

Sur ces entrefaites, François-Marie envoia un Trompette à l'Infanterie Gaſcone de l'Armée ennemie, pour lui montrer des Lettres qu'on avoit trouvées dans les papiers des Secretaires de Médicis dont le Bagage avoit été enlevé en partie, le jour qu'il abandonna le Poſte de Saltara. Le Pape fâché que les Gaſcons euſſent obligé ce Général à augmenter leur paye, lui recommandoit dans ces Lettres de faire enſorte qu'ils repaſſaſſent les Monts : Cette lecture fit tant d'impreſſion ſur l'eſprit de ces Troupes qu'elles ſe feroient mutinées, ſi Carbon leur Capitaine & Laurent ne les euſſent appaiſées, en les aſſurant que ces Lettres étoient ſuppoſées.

Médicis craignant que cette affaire n'eût des ſuites, & conſidérant d'ailleurs qu'outre la diſette de vivres qui le preſſoit, il ne pouvoit pas eſpérer de rien faire de conſidérable dans ce Poſte où il riſquoit beaucoup, il prit la réſolution de le quitter ſans être arrêté par la honte qu'il y avoit à faire de ſi fréquentes retraites devant l'Ennemi ; il propoſa donc de ſe jetter dans la partie du Vicariat qui eſt plus proche de la mer, & de s'y étendre juſqu'à Foſſombroné. L'Armée entiere approuva ce deſſein ; & blâma hautement la conduite de Renzo & de Vitelli ; tous juſqu'au ſimple Soldat, diſoient ouvertement, que ſi l'on avoit d'abord pris ce parti, les Ennemis ſeroient déja vaincus par la Famine. Médicis parla plus vivement que les autres : Il ſe plaignit même avec aigreur de ces deux Officiers, leur faiſant de grands reproches de ce qu'ils avoient expoſé à un extrême péril une Armée, plus nombreuſe & plus forte que celle de l'Ennemi, ſoit, afin de tirer la Guerre en longueur pour leur intérêt, ſoit pour lui ravir à lui-même la gloire de ſignaler ſes armes, peut-être enfin par la crainte de voir augmenter ſa puiſſance & devenir auſſi funeſte à leur Maiſon, que l'avoit été la grandeur de Valentinois.

On alla donc faire le ſiége de San-Conſtanzo, Place du Vicariat, qui vouloit ſe rendre aux premiers coups de Canon ; mais comme il étoit facile de l'emporter, Médicis dans le deſſein de regagner tout-à-fait les Gaſcons, fit retirer le reſte des Troupes, afin qu'ils euſſent ſeuls l'avantage de prendre & de piller

cette

cette Ville. L'Armée marcha enſuite contre Mondolfo, Place mieux fortifiée que la premiere, & la plus forte du Vicariat; en effet elle eſt bâtie ſur le ſommet d'une colline, & environnée d'un Foſſé & de bonnes murailles, gardées par 200 hommes de pié Eſpagnols: d'ailleurs la ſituation du lieu forme un ſecond Rempart à ce Fort. Renzo eut ordre d'établir une Batterie pendant la nuit, du côté du midi, mais il le fit avec tant de négligence, & la mit ſi peu à couvert, que les Aſſiégés tuerent huit Canoniers & pluſieurs Pionniers en moins d'une heure après le lever du Soleil. Antoine Santa Croce, Capitaine d'Artillerie fut auſſi bleſſé dans cet endroit. Médicis fort irrité de cette négligence s'y rendit malgré l'oppoſition de tous les Officiers qui lui repréſentoient qu'il ne devoit pas aller chercher un péril certain, tandis qu'il pouvoit confier à autrui le ſoin qui l'y attiroit; il demeura juſqu'à midi dans cet endroit, & ne ſe retira qu'après que les Batteries furent en ſûreté; il alla ſe rafraîchir à l'ombre de quelques Arbres, où il ſe croyoit garanti du feu de la Place par la hauteur de la Colline; mais en marchant toujours il parut à peine devant la Citadelle, qu'il vit mettre le feu à une Arquebuſe; voulant éviter le coup, il ſe jetta promptement à terre; la bale qui auroit donné dans la capacité du Buſte, s'il eût été debout, vint frapper le haut de la tête, offenſa l'os, & gliſſa juſqu'à la Nuque. Cet accident n'empêcha pas de continuer le ſiége, la Bréche étoit déja ouverte: Néanmoins les Officiers ſentant toute la difficulté de monter à l'Aſſaut, parce que le Terre plain n'étoit pas encore aſſez éboulé, firent creuſer une Mine ſous une grande Tour qui tenoit à la Muraille attaquée. Au bout de cinq jours elle la fit ſauter avec beaucoup de fracas, & entraîna un grand pan du mur contigu. On donna ſur le champ l'Aſſaut avec beaucoup de déſordre & ſans ſuccès. Cependant la Garniſon n'eſpérant pas d'être ſecourue, & voyant que François-Marie, ſoit pour ne pas perdre un Poſte tel que Monté-Baroccio, ſoit pour quelqu'autre raiſon, étoit réſolu d'y reſter, elle ſe rendit ſur le ſoir, vies & bagues ſauves, abandonnant lâchement la Ville au pillage. 1517.

Leon ayant été informé du malheur arrivé à Médicis, qui fut en danger de perdre la vie, fit partir pour l'Armée le Cardinal de Sainte Marie in Portico, en qualité de Légat; la

mauvaiſe conduite des Officiers, jointe à une eſpéce de fatalité, ayant déja commencé à ruiner les affaires du Pape, le Cardinal prit le commandement de l'Armée ſous de malheureux auſpices. Le lendemain de ſon arrivée, il s'éleva par hazard une querelle entre deux Soldats, dont l'un étoit Italien & l'autre Allemand. Ceux de ces deux Nations qui ſe trouverent le plus près de cet endroit accoururent au bruit, appellant réciproquement leurs Compatriotes à leur ſecours; tout le Camp fut bientôt en mouvement. Les Troupes de part & d'autre, ſans s'informer de la cauſe de ce tumulte, allerent s'armer dans leurs quartiers, & maſſacrerent tous ceux qu'ils rencontrerent; mais le déſordre s'accrut encore par l'avidité des Gaſcons, qui pillerent le quartier des Italiens, pendant que ceux-ci marchoient en bataille vers le lieu de la querelle. Les principaux Officiers de l'Armée, qui tenoient alors le Conſeil de Guerre, accoururent auſſi-tôt; mais ils trouverent les eſprits ſi échauffés & le péril ſi grand que tous préferant leur intérêt propre au bien public, ſe retirerent dans leurs Quartiers, raſſemblerent leurs Gendarmes, & ne ſongeant qu'à les ſauver, s'éloignerent avec eux à un mille du Camp: il n'y eut que le Légat qui rempliſſant le devoir de ſa Place avec fermeté, s'expoſa courageuſement à périr au milieu d'une foule de furieux, pour ſervir ſon Maître. Enfin après bien des dangers, il appaiſa le tumulte à l'aide de quelques Capitaines d'Infanterie; mais cela ne put ſe faire ſitôt qu'il n'eût déja péri pluſieurs Soldats. Les Allemans perdirent plus de cent hommes; & il y eut vingt Italiens & quelques Eſpagnols tués.

1517.

Les Officiers craignant que cette querelle n'eût de fâcheuſes ſuites, prirent le parti de ne rien entreprendre pour lors, & de ſéparer les Troupes. Les Gendarmes de l'Egliſe & ceux des Florentins furent envoyés à Peſaro avec l'Infanterie Italienne; à l'égard des Lances Françoiſes elles étoient toujours à Rimini, le Pape & le Roy n'ayant pas encore réglé leurs différends. L'Infanterie Gaſcone eut ordre de camper dans la Plaine à un demi mille de la Place; & les autres gens de pié furent diſperſés dans la Montagne de l'Impérialé, qui eſt au-deſſus de Peſaro, du côté de Rimini, & où l'on voit un Palais bâti par l'ancienne Famille de Malateſta; les Eſpagnols furent mis ſur le ſommet, les Allemans au-deſſous, & les Corſes dans la Plai-

ne. Il n'y eut durant vingt-trois jours que quelques petits Combats entre la Cavalerie legere des deux Armées. François-Marie n'eſpérant pas de vaincre en raſe campagne une Armée ſi nombreuſe, & n'oſant auſſi faire aucun ſiége ſi près d'elle, ne ſongeoit qu'à conſerver ſes Conquêtes,& demeuroit tranquille dans ſon poſte ; mais le vingt-quatriéme jour ce Prince ſortant la nuit de Monté-Barroccio, parut à la pointe du jour ſur le haut de la Montagne de l'Impérialé dans le Camp des Eſpagnols de Médicis ; ce qui arriva fit croire que ces Troupes ou du moins une partie, étoient d'intelligence avec François-Marie : Les Soldats Eſpagnols de ſon Armée, qui avoient mis de petites branches d'Arbre à leurs chapeaux ayant crié à leurs compatriotes, de les ſuivre s'ils vouloient ſe ſauver, la plus grande partie de ceux-ci prenant auſſi des branches vertes, ſe joignirent à eux : Les Officiers avec environ huit cens hommes, n'eurent point de part à cette défection, & ſe retirerent à Peſaro. François-Marie paſſa enſuite au Quartier des Allemans, où il n'y avoit point de Garde de ce côté-là, parce qu'ils ſe croyoient en ſûreté à cauſe du voiſinage des Eſpagnols, & les ſurprenant il en tua ou bleſſa plus de ſix cens ; les autres s'enfuirent au Quartier des Corſes, & s'approcherent enſemble de Peſaro. Les Gaſcons informés des progrès de l'Ennemi, ſe mirent en Bataille, mais ils ne voulurent jamais ſortir de leurs Retranchemens. 1517.

Enſuite François-Marie fit avancer ſon Armée entre Urbin & Peſaro, dans l'eſpérance d'attirer à ſon parti les Gaſcons, & ceux des Lanſquenets qui avoient été pris conjointement avec ces premiers à la ſolde du Pape dans les Troupes de Lautrec, & qui ne s'étoient pas ſéparés depuis. D'Ambre jeune homme fort conſideré parmi les Gaſcons, & qui tenoit à Lautrec par les liens du ſang, étoit jaloux de l'autorité du Capitaine Carbon, dont la naiſſance avoit moins d'éclat. Il s'étoit ſecrétement engagé de paſſer dans l'Armée de François-Marie avec ces Troupes, dont la conduite lui donna occaſion de former ce projet. Car non contentes d'avoir obtenu qu'on augmentât leur paye, elles demandoient encore avec menaces qu'on leur fit de meilleures conditions. Les Miniſtres du Pape refuſoient de leur côté de ſatisfaire l'avidité de ces Etrangers. Dans ces circonſtances, Carbon & le Capi-

taine des Lances Françoiſes, qui s'étoit rendu de Rimini à Pe-
1517. ſaro pour cette affaire, faiſoient tous leurs efforts pour l'accommoder ; mais cinq ou ſix jours après la ſurpriſe du Mont Impérialé, François-Marie s'avança fort près du Camp des Gaſcons. D'Ambre en ayant mis ſur le champ une partie en Bataille, alla ſe joindre aux Ennemis avec les Lanſquenets, & ſix piéces d'Artillerie, malgré les prieres de Carbon, qui ne put conſerver que ſept Officiers, & 1300 hommes ; mais comme un déſordre en entraîne toujours un autre à la Guerre, l'Infanterie Italienne ſentant tout le beſoin qu'on avoit d'elle après tant de défections, ſe mutina le lendemain matin ; & pour la faire rentrer dans ſon devoir, on fut forcé de lui accorder toutes ſes demandes, les Soldats & les Officiers ne connoiſſant ni retenue, ni modération, & n'écoutant que leur avarice. Le bon ordre & l'union qui regnoient dans l'Armée de François-Marie, avoient quelque choſe de ſurprenant ; car ſes Troupes n'étoient pas payées de leur ſolde, & c'étoit moins l'autorité du Chef, & ſes talens militaires qui contenoient les Soldats, comme l'Hiſtoire le raconte d'Annibal, que leur propre ardeur & leur opiniâtreté. Au contraire, les Troupes de l'Egliſe dont la paye ne manquoit jamais, & qui même en avoient une très-forte, étoient dans la confuſion & le trouble, & brûloient d'abandonner leur Général pour ſuivre le parti oppoſé : exemple qui prouve bien que l'argent contribue bien moins que d'autres cauſes à maintenir la diſcipline.

Le Légat & les Officiers Généraux conſternés par ces fréquentes défections, furent long-tems incertains du parti qu'ils avoient à prendre ; mais leur intérêt particulier, qui ſeul régloit leurs démarches, les empêcha de remédier à un déſordre qu'ils n'avoient pas ſçû prévenir. Après de longues délibérations, ils conſeillerent au Pape de rétablir les Bentivoglio dans Bologne, avant qu'ils entrepriſſent d'y rentrer les armes à la main ; ce que le mauvais état des affaires de Sa Sainteté, & peut-être la ſollicitation d'une Puiſſance Etrangere leur feroit ſans doute tenter : ils ajoutoient qu'il ſeroit impoſſible de ſoutenir la Guerre contr'eux, puiſqu'on avoit tant de peine à réſiſter aux attaques de François-Marie. Pour donner plus de force à un Conſeil de cette nature, & pour ſe mettre à couvert des reſſentimens du Pape, quelque choſe qui arrivât, on mit ce réſultat par écrit,

& on le fit ſigner par le Légat, l'Archevêque (*a*) des Urſins, & tous les Officiers de marque. Le Légat avoit d'anciennes liaiſons d'amitié avec les Bentivoglio, & des Urſins (*b*) leur étoit attaché par les liens du ſang. Celui qu'on chargea de porter ce conſeil au Pape, fut le Comte Robert Boſchetto, Gentilhomme Modénois. Leon X. ne put lire cette lettre ſans colere; il ſe plaignit avec beaucoup d'aigreur de l'infidélité de ſes Miniſtres, qui de concert avec des gens qu'il avoit comblés de bienfaits, & qui pouvoient en eſpérer à tout moment de ſa libéralité, oſoient lui donner de ſi lâches conſeils, dont l'exécution lui ſeroit plus funeſte que tout le mal qu'il pouvoit craindre de la part de ſes plus cruels Ennemis. Des Urſins qui étoit peut-être l'auteur de cette manœuvre, en porta toute la peine, & Leon ne lui donna pas le Chapeau qu'on croyoit qu'il devoit avoir à la premiere promotion. 1517.

V. Expédition de la Rovere dans la Toſcane.

Les forces de François-Marie étant ainſi augmentées par la défection des Troupes de l'Ennemi, il conçut de plus grands projets qu'auparavant; il y fut même contraint par la ſituation de ſes affaires. Son Infanterie n'avoit preſque rien reçû depuis trois mois, & il étoit hors d'état de la payer, auſſi-bien que les nouvelles Troupes qui venoient d'embraſſer ſon parti: d'ailleurs le Duché d'Urbin étoit ſi fort épuiſé, que bien loin d'y trouver de quoi fournir à la paye de l'Armée, il étoit impoſſible d'y recouvrer des vivres. C'eſt pourquoi, François-Marie fut obligé d'avoir moins d'égard à ſes propres intérêts, qu'à l'avidité du Soldat. Il auroit ſouhaité d'affermir ſa nouvelle conquête par la priſe de Fano, ou de quelqu'autre Place Maritime; mais les diſpoſitions de l'Armée l'obligerent de tourner vers la Toſcane. Les Soldats eſpéroient faire un grand butin dans ce fertile & riche Pays, que la ſécurité, où l'on y étoit, leur livreroit ſans réſiſtance. De ſon côté François-Marie comptoit changer la face des affaires à Pérouſe & à Sienne par le moyen de (*c*) Charle Baglioné, & de (*d*) Borgheſe Petrucci; d'ailleurs, outre que cette révolution lui eût été fort

(*a*) Robert Archevêque de Reggio, dont il eſt parlé ci-deſſus.

(*b*) Hermés Bentivoglio avoit épouſé une fille de Paul des Urſins.

(*c*) Le Duc de Valentinois l'avoit rétabli à Pérouſe, d'où Jean-Paul Baglioné le chaſſa une ſeconde fois après la mort d'Alexandre VI.

(*d*) Il avoit été chaſſé de Sienne par Raphael Petrucci ſon Couſin avec le ſecours de Leon X.

utile, elle ne pouvoit que cauſer beaucoup de chagrin au
1517. Pape & à ſon neveu. C'eſt pourquoi dès que les Gaſcons eurent joint ſon Armée, il la fit marcher vers Pérouſe.

Il ne fut pas plûtôt deſcendu dans la Plaine de Gobio, qu'il jugea à propos de faire éclater ſa méfiance, ou plûtôt la certitude qu'il avoit d'une conſpiration formée contre ſa perſonne, par Maldonat & quelques autres Officiers. Dans le tems que l'Armée de François-Marie paſſa dans la Romagne, Suarèz, l'un des Capitaines Eſpagnols, qui étoit reſté en chemin, feignant une maladie, ſe fit prendre priſonnier par les Troupes du Pape, & conduire à Laurent de Médicis qui étoit à Ceſene; & il lui dit de la part de Maldonat & des autres Capitaines Eſpagnols, que n'ayant pû s'oppoſer à la déſertion de leurs Compatriotes, ils ne les avoient ſuivi que pour être à portée de le ſervir plus efficacement auſſi-bien que Sa Sainteté, ce qu'ils ne manqueroient pas de faire, dès qu'ils le pourroient. Cette intrigue fut d'abord aſſez ſecrete; mais Renzo de Ceré excita la défiance de François-Marie. Renzo ayant rencontré un Tambour Eſpagnol, lui dit comme par raillerie: Quand vos Camarades veulent ils nous livrer leur Général. Ce diſcours qui fut rapporté à François-Marie, fit impreſſion ſur ſon eſprit, & le rendit attentif à toutes les démarches de ſes Officiers. Enfin il vit clairement dans les lettres ſurpriſes avec le bagage de Médicis, qu'il ſe tramoit une conjuration contre ſa propre perſonne, & que Maldonat en étoit le Chef; mais il avoit diſſimulé juſqu'à ce jour.

Dans la réſolution de punir les traitres, il aſſembla toute l'Infanterie Eſpagnole, & étant monté ſur une éminence qu'ils environnoient, il marqua une extrême reconnoiſſance de leur affection pour lui, & leur dit. » Que jamais » ni Prince, ni Capitaine n'avoit trouvé tant de zéle dans » ſes Troupes, que celui dont il voyoit avec joye qu'ils » brûloient pour lui: Qu'ils avoient bien voulu le ſuivre ſans » intérêt, & ſans eſpoir de récompenſe, puiſqu'il étoit hors » d'état de reconnoître actuellement leurs ſervices, & qu'il ſe- » roit encore dans l'impuiſſance de le faire même après avoir » reconquis ſes Etats, qui ne pourroient lui fournir de quoi » payer l'attachement de tant de braves gens: Que ce qui aug- » mentoit ſa reconnoiſſance, étoit qu'ils avoient embraſſé ſon

» parti, ſans qu'il les eût jamais prévenus d'aucun bienfait, » ſans que le lien de la Patrie les ſollicitât en ſa faveur, & enfin 1517.
» ſans aucun autre motif que leur affection, puiſqu'il n'avoit » même jamais fait la Guerre avec eux : Qu'ils l'avoient pré- » féré à un puiſſant Prince, quoiqu'ils ſçuſſent bien qu'on les » conduiroit dans un Pays pauvre & ſtérile, où il leur ſeroit » impoſſible de s'enrichir : Que malheureuſement hors d'état » de leur montrer toute l'étendue de ſa reconnoiſſance autrement » que par un vif & ſincere reſſentiment de leur zéle, il avoit » du moins la ſatisfaction d'apprendre que leur déſintéreſſement, » leur fidélité, & leur courage faiſoient l'admiration de l'Ita- » lie & de l'Europe entiere : Que tout le monde ne voyoit qu'a- » vec ſurpriſe que des Troupes ſi peu nombreuſes, ſans argent, » ſans Artillerie, ſans munitions, euſſent tant de fois forcé » à de honteuſes retraites, une Armée où rien ne manquoit, & » compoſée de tant de Peuples belliqueux : Qu'on admiroit ſur- » tout leur fermeté à faire tête aux forces d'un puiſſant Pontife » & de la République de Florence, qui avoient pour eux l'appui » des Rois de France & d'Eſpagne, & que plûtôt que de » manquer à la bonne foy dont de braves Soldats doi- » vent ſe piquer, ils euſſent eu le courage de ne point écouter » les ordres de leurs Souverains qui vouloient la leur faire vio- » ler ; mais que plus il étoit charmé de leur gloire, plus il étoit » ſenſible à tout ce qui pouvoit la ternir : Que ce n'étoit qu'à » regret & avec la plus vive douleur qu'il en venoit à révéler » la honte de quelques-uns d'entr'eux, & à les expoſer à l'indi- » gnation de leurs Compatriotes : Qu'il étoit au déſeſpoir d'être » forcé d'en uſer ainſi avec des gens auſquels il avoit voué un » éternel attachement ; mais que ſon ſilence lui faiſant crain- » dre que le mal ne gagnât, & que la perfidie d'un très-petit » nombre ne flétrît la gloire de tout le corps, il ſe détermi- » noit enfin malgré lui à leur déclarer qu'il y avoit quatre trai- » tres parmi eux. S'ils n'en vouloient qu'à ma vie, continua-t'il en » ſoupirant, je me garderois bien d'exciter votre reſſentiment » contre ces malheureux ; de cruels revers que je n'ai point mé- » rités m'ont trop appris à ſouhaiter la mort. Ce n'eſt donc au- » jourd'hui que ma tendre reconnoiſſance pour vous, qui m'o- » blige à rompre le ſilence, & à découvrir la trahiſon du Co- » lonel Maldonat, à qui votre honneur & votre ſûreté auroient

1517. » du être plus chers qu'à perſonne. Suarèz ſon Complice s'eſt » fait prendre par les Ennemis pour tramer cette perfidie; & » de concert avec deux autres Officiers, il a promis à Médicis » de me livrer entre ſes mains : je ſçai depuis long-tems toute » l'intrigue dont je vous rends compte, je m'étois contenté » d'abord de pourvoir à ma ſûreté; mais conſidérant que je » ne pouvois vous laiſſer plus long-tems expoſés aux atten- » tâts des traitres, j'ai enfin réſolu de vous inſtruire de leurs com- » plots. Les Lettres qu'on a trouvées dans les bagages de Médi- » cis en ſont une trop certaine & trop funeſte preuve. Vous allez » en être aſſurés par vos yeux, après cela interrogez vous- » mêmes les Accuſés, voyez ce qu'ils ont à dire pour leur défen- » ſe; je me repoſe du reſte ſur votre équité & ſur le ſoin de vo- » tre gloire ». A peine eut-il ceſſé de parler qu'on produiſit les lettres interceptées & les indices. Toute l'Aſſemblée en écouta la lecture en grand ſilence. Enfin Maldonat, Suarèz, & les deux autres Officiers furent condamnés tout d'une voix à la mort, ſans qu'on voulût les entendre. La Sentence fut exécutée ſur le champ, & ils furent paſſés par les Piques; l'Armée ayant été pour ainſi dire purgée du levain, qui pouvoit la corrompre, comme le diſoient les Eſpagnols, continua ſon chemin vers Pérouſe.

Jean-Paul Baglioné averti du deſſein des Ennemis, étoit parti en diligence de Peſaro, pour ſe jetter dans Pérouſe: Il fit prendre les Armes à ſes Amis, à un grand nombre d'Habitans du territoire & des lieux circonvoiſins, & les mit dans la Ville. Camille des Urſins ſon Gendre, qui étoit à la ſolde des Florentins, ayant eu ordre du Légat de marcher au ſecours de Pérouſe avec ſa Compagnie de Gendarmes & deux cens Chevaux-Legers, s'y rendit en diligence. Selon toutes les apparences, Jean-Paul devoit être en état de ſoutenir l'effort des Ennemis avec des forces ſi conſidérables, ſur tout depuis qu'on avoit pris des meſures d'ailleurs pour arrêter leurs progrès. Vitelli s'étoit rendu à Citta-di-Caſtello ſuivi de ſes Gendarmes, & le Capitaine de Size l'y avoit accompagné avec les Lances Françoiſes, qui ne cauſoient plus d'ombrage depuis la concluſion d'un Traité entre le Pape & la France. Médicis, qui venoit de quitter la Ville d'Ancône afin de ſe rendre à Péſaro, étoit allé en poſte à Florence pour veiller à la ſûreté de cette Ville & des Places de ſon territoire.

re. Enfin le Légat pour obliger François-Marie d'abandonner la Toſcane, devoit mener le reſte de l'Armée dans le Duché d'Urbin, qui n'étoit défendu que par ſes Habitans. 1517.

François-Marie en ſe préſentant devant Pérouſe comptoit ſur quelques intelligences. En effet Jean-Paul Baglioné marchant un jour à Cheval dans la Ville, fut attaqué au milieu de la rue par un homme qui ne put le bleſſer, & qui fut aſſommé ſur le champ par les gens de ce Seigneur. Il ſaiſit cette occaſion pour faire main-baſſe ſur quelques perſonnes ſuſpectes. Heureuſement ſorti de ce péril, il ſembloit n'avoir plus rien à craindre; l'Ennemi qui étoit depuis pluſieurs jours devant Pérouſe, n'étant pas en état de la forcer. Néanmoins il crut devoir traiter avec François-Marie dans le tems que le Pape s'y attendoit le moins. Le prétexte dont il couvrit cette démarche, fut que le Peuple de Pérouſe, qu'il n'étoit pas en état de contenir, ne vouloit pas ſouffrir les ravages que l'Ennemi faiſoit à la campagne. Il s'obligea par ce Traité de payer 10000 Ducats à François-Marie, de fournir des vivres pour quatre jours à ſon Armée, & de ne point porter les Armes contre lui dans cette Guerre.

Ce Traité chagrina fort le Pape, & le confirma dans l'opinion où il étoit que Jean-Paul jaloux de la puiſſance de Laurent de Médicis, ſouhaitoit que François-Marie rentrât dans le Duché d'Urbin. La lenteur de Baglioné à joindre l'Armée de Médicis, & les plaintes qu'il avoit faites d'être moins conſidéré que Renzo, & Vitelli, avoient fait naître de la méfiance dans l'eſprit de Leon. Cette démarche fut peut-être la ſource du malheur de Baglioné.

VI. Suite de la Guerre d'Urbin.

François-Marie ayant ainſi traité avec Pérouſe, marcha vers Citta-di-Caſtello, où ſon Armée fit quelques ravages. Son deſſein étoit de pénétrer dans l'Etat de Florence par Borgo San-Sepolcro; mais il fut obligé de voler à la défenſe de ſes propres Etats. Le Légat qui avoit ſous ſes ordres une partie de l'Armée de Médicis, ayant reçu de grands renforts de Milices Italienne, & forcé la Ville de Foſſombroné au bout de trois jours, l'avoit livrée au pillage: La Pergola ne fut pas mieux traitée. Le Comte de Potenza à la tête de quatre cens Lances que le Roy d'Eſpagne envoyoit au ſecours du Pape joignit le Légat ſous les murs de cette Ville, où il n'y avoit pour toute défenſe, qu'un Capitaine Eſpagnol, & beaucoup

de Payſans à qui la frayeur inſpira d'abord de ſe rendre : pendant
1517. qu'on négocioit le Capitaine Eſpagnol qui étoit ſur le Rempart ayant été bleſſé au viſage, les Soldats monterent ſur le champ à l'Aſſaut, & forcerent la Place. Le Légat vouloit aller enſuite aſſiéger Cagli, mais ayant eu avis de la Marche de François-Marie, il réſolut de ſe retirer : Ses Troupes ſortirent donc de la Pergola la nuit même, & ſe rendirent à Montélioné. L'Armée commençoit à s'y cantonner pour y paſſer la nuit, lorſqu'on apprit que l'Ennemi marchoit avec plus de diligence qu'on ne l'avoit crû, & qu'il avoit fait prendre les devans à mille Cavaliers dont chacun menoit un Fantaſſin en croupe : Cette nouvelle fut cauſe qu'on fit encore ſept milles, & l'Armée s'arrêta dans un endroit appellé le Boſco ; l'inquiétude où l'on étoit, fit partir le Légat avant le jour. Enfin il ſe rendit à Fano, ſur le point qu'il alloit être attaqué par la Cavalerie Ennemie qui avoit fait tant de diligence, que ſi l'on fût parti quatre heures plus tard, il auroit été impoſſible d'éviter le combat.

VII. On conſpire contre le a)

Sur ces entrefaites, le Cardinal Alfonſe de Sienne (*a*) conſpira contre la vie du Pape. Leon oubliant les ſervices que Pandolphe Petrucci, pere d'Alfonſe, avoit rendus aux Médicis pour les rétablir à Florence, & même les démarches de ce Cardinal pour lui procurer la Tiare, l'avoit fait chaſſer de Sienne auſſi-bien que Borgheſe ſon Frere. Cet exil le privant de ſon Patrimoine, le mettoit hors d'état de ſoutenir l'honneur de la Pourpre avec le même éclat qu'auparavant. Déſeſpéré de la conduite de Leon à ſon égard, & ſe laiſſant emporter à la fougue de la jeuneſſe, il réſolut d'abord de le poignarder ; mais le péril & la difficulté de cet attentât continrent ſeuls ſa fureur : Car il ne fut arrêté ni par la grandeur du crime, ni par la conſidération du ſcandale, que cauſeroit le meurtre d'un Pape aſſaſſiné de la propre main d'un Cardinal. S'étant donc forcé à diſſimuler ſa rage, il forma le deſſein d'empoiſonner Leon par le moyen de Baptiſte de Verceil fameux Chirurgien, avec qui il étoit lié d'une étroite amitié ; c'eſt pourquoi il vanta beaucoup ſon habileté au Pape qui avoit depuis long-tems

(*a*) Alfonſe Petrucci, il fut fait Cardinal par Jule II. Il eſt appellé ici le *Cardinal de Sienne*, aparamment parce qu'il étoit né dans cette Ville dont il n'a jamais été Archevêque.

une fiſtule fort incommode ; mais l'impatience d'Alfonſe fit avorter cet horrible complot. Ce jeune Cardinal trop aigri pour bien cacher ſa haine, ſe plaignoit ſans ceſſe de l'ingratitude du Pape ; il parla ſi haut, qu'à la fin il excita la méfiance de Leon. C'eſt pourquoi il prit le parti de ſortir de Rome, de peur d'être arrêté ; mais il y laiſſa Antoine Nino ſon Secretaire, avec qui il entretint toujours un commerce de lettre ; Leon en ayant fait intercepter quelques unes, apprit par ce moyen que ſa vie étoit en danger. Le Pontife diſſimulant cette découverte, ne négligea rien pour attirer Alfonſe à Rome ; il lui fit inſinuer qu'il étoit prêt à lui rendre juſtice ſur les affaires de ſa Famille, & il lui envoya même un Saufconduit. Enfin pour le raſſurer davantage, il promit à l'Ambaſſadeur d'Eſpagne de ne faire aucune violence à ce Cardinal. L'imprudent Alfonſe ſe rendit donc à Rome, quoiqu'il ſe ſentit coupable d'un ſi grand crime ; il n'y fut pas plûtôt arrivé, qu'il ſe vit arrêter dans la Chambre même du Pape, avec le Cardinal (*a*) Bandinello de Sauli, Génois, qui avoit auſſi beaucoup contribué à l'éxaltation du Pape ; mais que ſes liaiſons avec Alfonſe firent ſoupçonner d'avoir part à la Conjuration. On les enferma l'un & l'autre dans le Château Saint-Ange ; tandis qu'on ſe ſaiſit de Baptiſte de Verceil, à Florence, où il exerçoit alors la Chirurgie. L'Ambaſſadeur d'Eſpagne ſe plaignit hautement de la priſon d'Alfonſe, & dit que la parole que le Pape lui avoit donnée, devoit être auſſi ſacrée pour ce Pontife que ſi le Roy d'Eſpagne lui-même l'avoit reçûe ; mais Leon répondit qu'un Saufconduit, quel qu'il pût être, étoit nul, dès qu'il s'agiſſoit d'une conſpiration contre la vie d'un Pape, à moins que le cas n'y fut expreſſément énoncé ; & que d'ailleurs le crime de Poiſon anathématiſé par les Loix divines, & humaines étoit compris dans la même exception. 1517.

Le Pape chargea Mario-Peruſco, Romain, Procureur Fiſcal de leur faire leur Procès. Mario les ayant interrogés avec ſoin, Alfonſe avoua qu'il étoit l'auteur de la Conſpiration, & que Bandinello ne l'avoit pas ignorée. Cette Dépoſition fut confirmée par Baptiſte de Verceil, & par Pocointeſta de Bagnacavello, qui avoit été long-tems Capitaine de la Garde publique de la Grande-Place de la Ville de Sienne,

(*b*) Il étoit auſſi Créature de Jule II.

1517. ſous le Gouvernement de Pandolphe Petrucci & de Borgheſe pere & frere d'Alfonſe. Verceil & Bagnacavello furent tirés à quatre Chevaux. Enſuite le Pape fit arrêter dans le premier Conſiſtoire qui ſe tint, & conduire au Château Saint-Ange (*a*) Raphaël Riario, Cardinal de Saint George, Camerlingue du S. Siége. Riario tenoit le premier rang dans le ſacré Collége par ſes richeſſes, ſa magnificence & le reſpect que lui concilioit ſon ancienneté dans le Cardinalat. Il dit, qu'on ne lui avoit jamais parlé de la conſpiration; mais que les plaintes & les menaces d'Alfonſe lui avoient fait ſoupçonner que ce Cardinal en vouloit à la vie de Sa Sainteté. Dans un ſecond Conſiſtoire, où les Cardinaux peu accoûtumés à voir sêvir contre leurs pareils, parurent conſternés & pleins d'effroy, Leon ſe plaignit que les Princes mêmes de l'Egliſe euſſent pouſſé la noirceur & la cruauté juſqu'à vouloir ôter la vie à leur Chef, eux que leur état obligeoit plus étroitement à veiller à ſa conſervation. Enſuite déplorant ſon malheur, il ajoûta qu'il avoit donc perdu le fruit de tant de bienfaits, dont il les avoit tous comblés, juſque-là qu'on l'avoit accuſé de prodigalité. Il dit encore qu'il y avoit dans le Conſiſtoire des gens qui avoient eu part à ce crime: Que s'ils confeſſoient d'eux-mêmes leur faute, avant qu'on ſe ſéparât, il étoit diſpoſé à leur en accorder le pardon; mais que s'ils ne prenoient pas ce parti, il les abandonneroit à toute la ſévérité de la Juſtice. (*b*) Adrien, Cardinal de Corneto & François Soderin, Cardinal de Volterre s'étant jettés à ſes piés, lui avouerent qu'ils avoient auſſi entendu faire au Cardinal de Sienne des plaintes & des menaces contre ſa Perſonne Sacrée. Enfin le Procès ayant été examiné en plein Conſiſtoire, Alfonſe & Bandinello y furent dépouillés du Cardinalat, dégradés & livrés au bras ſéculier. Alfonſe fut étranglé la nuit ſuivante en priſon; à l'égard de Bandinello, le Pape commua la peine de mort en une priſon perpétuelle; enfin peu de tems après, il lui rendit la liberté & la Pourpre, moyennant une certaine ſomme. Ce Cardinal méritoit néanmoins davantage la colere du Pape, que le malheureux Alfonſe.

(*a*) Neveu & Créature de Sixte IV.

(*b*) Le même qu'Alexandre VI. avoit voulu empoiſonner.

Leon l'avoit accablé de bienfaits, & lui donnoit même beaucoup de part dans la faveur ; enfin il n'avoit eu pour s'associer à ce parricide d'autre motif, que ses liaisons avec Alfonse, & le dépit de s'être vû préférer le Cardinal de Médicis dans la Collation de quelques Bénéfices. On dit, peut-être avec plus de malignité que de fondement qu'avant de le mettre en liberté, on lui avoit fait prendre un poison lent. Ensuite il fut question du Cardinal de St George ; comme il n'étoit pas si coupable que les autres, Leon ne le traita pas avec la même sévérité, quoique les Loix portées par les Princes pour la sûreté de leurs Etats, prononcent la peine de mort, non seulement contre les criminels de Leze-Majesté, mais encore contre ceux qui n'ont pas déclaré jusqu'au moindre signe, qui leur a fait conjecturer la conspiration, sur-tout lorsqu'on en veut à la vie des Princes. Leon eut égard à la vieillesse, au crédit de ce Cardinal & à l'amitié qui les avoit long-tems unis, & moyennant une somme considérable il le rétablit presque aussitôt dans sa dignité, dont il avoit été privé avec les deux autres ; mais il ne lui rendit le droit de suffrage dans le Consistoire qu'environ un an après cette affaire. A l'égard des Cardinaux de Corneto & de Volterre ils payerent secretement un grande somme pour adoucir Leon ; mais n'y ayant plus de sûreté pour eux à Rome, Volterre obtint du Pape la permission de se retirer à Fondi, où il demeura jusqu'à la mort de ce Pontife, sous la protection de Prosper Colonne ; Adrien se sauva si secretement, qu'on n'a jamais sçu ce qu'il étoit devenu. 1517.

VIII. Promotion de 31 Cardinaux dans un seul jour.

Leon encore effrayé de la Conjuration, & n'ignorant pas que le supplice des Conjurés, ou même d'autres raisons avoient indisposé presque tous les Cardinaux contre lui, songea à se faire de nouvelles créatures. Il fit donc une Promotion de Cardinaux avec si peu de retenue, que dans un Consistoire tenu (*a*) le matin, il en créa trente-un. Le Sacré Collége n'approuva cette démarche que par crainte. Ce grand nombre le mit à portée de remplir ses différentes vûes par rapport aux choix des Sujets. Parmi ces (*b*) Cardinaux il y eut deux de ses neveux, &

(*a*) Ce fut le 2 de Juillet.

(*b*) Leon X. donna le Chapeau pendant son Pontificat à trois de ces Neveux ; sçavoir, à Jean Salviati, fils de Jacque Salviati & de Lucrece de Médicis ; à Innocent Cibo, fils de Franceſquet-

1517. pluſieurs perſonnes qui étoient ſes Domeſtiques avant & depuis ſon Exaltation, & enfin des gens qui avoient mérité par différens moyens ſes bonnes graces, ou celle du Cardinal de Médicis, c'étoit là tout leur mérite; quelques-uns de ces Chapeaux furent donnés à la ſollicitation des différentes Couronnes, & d'autres vendus pour ſubvenir aux preſſans beſoins du Pape. Cependant tous ces Cardinaux n'étoient pas indignes de la Pourpre (*a*) y en avoit même pluſieurs diſtingués par leur ſçavoir, Les Généraux des trois Ordres de S. Auguſtin, de S. Dominique & de S. François furent de ce nombre. Ce qu'il y eut de plus ſingulier dans cette Promotion, fut que le Pape donna la Pourpre à deux (*b*) perſonnes de la même famille; (c'étoit celles des Trivulce), parce que l'un étoit ſon Camerier, & qu'il vouloit d'ailleurs obliger le Maréchal de Trivulce, & parce que l'autre qui avoit quelque réputation de ſçavoir, l'avoit déterminé par une ſomme aſſez médiocre à récompenſer ſon mérite; mais on fut bien plus ſurpris de la Nomination de Franciotto des Urſins, de Pompée Colonne, & de cinq autres perſonnes des premieres Maiſons de Rome, de différentes Factions; conduite toute oppoſée à celle de Jule II. Ce Pontife convaincu que la puiſſance des Barons Romains avoit toujours abaiſſé l'autorité des Papes, & cauſé des troubles funeſtes au Saint Siége n'avoit jamais voulu donner la Pourpre à aucun de ces Seigneurs, après la mort des plus illuſtres Cardinaux que la cruauté & l'avarice d'Alexande VI. avoient pourſuivis. Dans cette occurrence, Leon prit legérement un parti tout-à-fait oppoſé, & qui fut fatal à ſa Maiſon. Ces Cardinaux ne dûrent pas cet honneur à leur mérite; car des Urſins quitta l'Epée pour la Pourpre, & Colonne étoit ce même Pompée qui (*c*) avoit voulu ſoulever le Peuple de Rome contre la domination des Prêtres, ce qui l'avoit fait priver de ſon Evêché.

to Cibo, & de Madelaine de Médicis; & à Nicolas Ridolfi, fils de Nicolas Ridolfi, & de Conteſina de Medicis.

(*a*) Gille de Viterbe; Thomas de Vio de Gaëte, ſurnommé *Cajetan*, & Chriſtophe Romano de Forli.

(*b*) Scaramuccia & Auguſtin Trivulce. Le premier étoit Evêque de Côme depuis 1508. Louis XII. lui avoit donné une Charge de Conſeillerau Parlement de Paris, en conſidération de Jean-Jacque Trivulce.

(*c*) Voyez ci-deſſus, page. 188.

1517.

IX.
Suite de la Guerre d'Urbin.

Pendant que le Pape veilloit à ſa sûreté dans Rome, François-Marie de la Rovere que la retraite, ou plûtôt la fuite de l'Ennemi avoit privé de la gloire d'en venir à une action déciſive, ſe jetta dans la marche d'Ancône, pour ne pas laiſſer dans l'inaction une Armée auſſi nombreuſe que la ſienne, & qui groſſiſſoit tous les jours par l'eſpérance du pillage, depuis qu'on ſçavoit qu'il étoit Maître de la Campagne. Fabriano, & pluſieurs autres Villes lui donnerent une ſomme conſidérable, pour empêcher le ravage de leurs Territoires. Il en pilla quelques autres, & particulierement celle de Jeſi, qui fut forcée dans le tems qu'elle capituloit ; enſuite il parut devant Ancône, où le Légat avoit envoyé des Troupes. La Négociation fut longue avec les Habitans de cette Ville, qui lui donnerent enfin 8000 Ducats ; il s'engagea de ne point faire le dégat de leurs bleds, qui étoient dans leur maturité ; cette Place ſe conſerva par ce moyen dans l'obéiſſance du Saint Siége. Ces longueurs furent très-préjudiciables à François-Marie, qui voulant réparer le tems perdu, ſe préſenta devant Oſimo ; mais ne pouvant la réduire, il alla former le ſiége de Corinaldo, où il y avoit une Garniſon de 200 hommes d'Infanterie Etrangere. Il ne fut pas plus heureux dans cette entrepriſe que dans la premiere, & il ſe vit obligé de l'abandonner au bout de vingt-deux jours ; le peu de ſuccès de ſes Armes à l'attaque de toutes ces Places, diminua la réputation de ſes Troupes. Ce n'eſt pas qu'elles ne fuſſent très-braves, & conduites par d'excellens Officiers ; mais elles manquoient preſqu'entierement d'Artillerie, n'ayant que de très-petites piéces, & fort peu de Munitions. Les Villes qui reſiſterent à François-Marie, ne ſe défendirent que par le courage de leurs Habitans ; car elles ne reçurent aucun ſecours. A la vérité, le Comte de Potenza, Général de l'Armée du Pape, avoit envoyé des partis juſque ſous les murs d'Urbin ; & Size à ſon retour de Citta-di-Caſtello, s'étoit jetté dans le Monté-feltro, & avoit forcé Secchiano & quelques autres Places peu conſidérables ; mais ils s'étoient retirés l'un & l'autre à cinq milles de Peſaro, biens réſolus de reſter dans ce poſte tant qu'ils ne ſeroient pas contraints d'en ſortir. Ils ne demeuroient ainſi dans l'inaction que parce qu'ils n'oſoient, à cauſe de la foibleſſe de leur Infanterie, approcher d'un Ennemi qui les avoit

fort maltraités dans le tems qu'ils étoient plus forts que lui.
1517. Ils se confirmerent encore dans ce dessein, qui d'ailleurs étoit conforme aux intentions du Pape, par l'espérance de voir bientôt arriver 6000 hommes, que le Roy de France avoit conseillé à Leon de lever en Suisse.

François I. sans cesser de se défier du Pape, souhaitoit néanmoins qu'il triomphât de ses Ennemis; sa méfiance s'étoit accrûe par les rapports de Galeas Visconti, & de Marc-Antoine Colonne. Galeas rétabli dans sa Patrie après un long exil, & Colonne mécontent de l'Empereur, qui n'avoit pas, disoit-il, payé ses services, comme il le devoit, avoient pris parti dans les Troupes du Roy à des conditions avantageuses, & ils avoient informé ce Prince de toutes les intrigues que le Pape avoit employées contre la France auprès de l'Empereur & des Cantons. D'ailleurs, François n'ignoroit pas que Leon venoit de contracter une Alliance secrette avec Maximilien, & les Rois d'Espagne & d'Angleterre; quoiqu'elle ne fût que défensive, & qu'ainsi elle ne dût pas allarmer beaucoup le Roy de France, il ne laissoit pas de s'en inquiéter. Malgré ces soupçons, il auroit voulu que le Pape fût sorti de la Guerre d'Urbin avec honneur, & il étoit dans le dessein de lui fournir de puissans secours, pour l'empêcher par ce service de former de plus étroites liaisons avec ces trois Couronnes. Il avoit encore un autre motif d'en user ainsi; il commençoit à redouter l'Infanterie Espagnole & Allemande, qui faisoit la principale force des Troupes de François-Marie. Ces ombrages l'avoient, non seulement engagé de conseiller au Pape de lever des Troupes en Suisse, mais encore à lui offrir 300 Lances, commandées par Thomas de Foix, Seigneur de Lescun frere de Lautrec: outre qu'il lui assura que cet Officier le serviroit très-utilement, il lui fit espérer qu'il pourroit ramener à leur devoir les Troupes Gascones qui avoient passé dans l'Armée de François-Marie; ces deux Freres ayant beaucoup de crédit sur l'esprit de leurs Compatriotes par l'éclat de leur naissance. Leon avoit enfin accepté ces offres, après avoir beaucoup hésité; car si le Roy de France se défioit de lui, il se défioit de son côté de ce Prince, & il s'étoit toujours figuré que Lautrec avoit excité les Gascons à la défection. En effet, la conduite des Princes de ce tems-là montre assez, quand

X. Défiances réciproques entre les Princes.

quand on l'examine de près, que leurs défiances mutuelles étoient bien fondées, & que ni Traités, ni Alliances, ni ſervices ne pouvoient les en guérir. Tandis que le Pape & le Roy de France étoient en garde l'un contre l'autre, le Roy d'Eſpagne les craignoit tous les deux; il n'eut pas plûtôt appris l'arrivée des Suiſſes & de Leſcun, qu'il crût que Leon & François s'étoient réunis pour lui enlever le Royaume de Naples. Ces craintes des différentes Puiſſances étoient favorables au Pape, & tous les Princes s'empreſſoient à rechercher ſon amitié, afin de ne l'avoir pas pour Ennemi. 1517.

Cependant François-Marie ayant levé le ſiége de Corinaldo, rentra dans le Duché d'Urbin pour aſſurer la recolte : toujours dans le deſſein de conquérir Péſaro, il ſe préſenta bien-tôt devant cette Ville, où le Comte de Potenza étoit enfermé avec ſes Troupes, & il mit en Mer quelques Bâtimens pour empêcher qu'il n'entrât des vivres dans la Place ; mais le Pape en ayant fait armer ſeize à Rimini, pour eſcorter quelques Barques chargées de rafraîchiſſemens, cette petite Flote rencontra l'Eſcadre de François-Marie, coula à fond l'Amiral, & prit le reſte ; ce malheur l'obligea de ſe retirer.

Leſcun s'avançoit toujours avec ſes trois cens Lances ; mais les Suiſſes n'arrivoient point, les Cantons n'ayant pas voulu accorder de Troupes, que le Pape ne leur eût auparavant payé d'anciens arrérages de leurs Penſions. Leon, que les grandes dépenſes qu'il avoit faites, mettoient hors d'état de ſatisfaire à leurs demandes, donna ordre à ſes Miniſtres de lever deux mille hommes de pié ſans l'autorité de la République, & quatre mille autres, Allemans & Griſons. Ces Troupes arriverent enfin, & furent diſtribuées dans les Fauxbourgs de Rimini, que la (*a*) Riviere ſépare de la Ville, & qui ſont environnés de murs. Alors François-Marie s'étant rendu pendant la nuit ſous les arches du Pont de marbre qui joint le Fauxbourg à la Ville, ne put paſſer la Riviere que la Marée avoit groſſie. Il y eut un Combat furieux entre ſes Troupes & l'Infanterie qui venoit d'arriver. Guaſparri, Capitaine des Gardes du Pape, qui avoit levé ces Troupes, y fut tué ; mais la perte fut plus conſidérable du côté de François-Marie, qui

(*a*) C'eſt la Marecchia.

reçut lui-même un coup de feu dans ſes armes. Balaſtiquin, &
1517. Vinea, Capitaines Eſpagnols, furent du nombre des morts, & Fréderic de Bozzolo des bleſſés. Le Duc conduiſit enſuite ſon Armée en Toſcane, uniquement pour la faire ſubſiſter, le Duché d'Urbin étant trop épuiſé pour qu'elle pût y trouver des vivres. Il campa durant quelques jours entre la Pievé, Borgo, San Sepolcro, & Anghiari, Villes du Florentin; enſuite s'étant emparé de Montédoglio, Place foible & peu importante, il donna un long aſſaut à Anghiari, dont la force conſiſtoit plûtôt dans la fidélité & le courage des Habitans, que dans la bonté des Fortifications; auſſi lui fut-il impoſſible de la réduire. Il alla donc camper au pié de l'Apennin, entre San-Sepolcro & Citta-di-Caſtello; & enſuite ayant fait venir quatre pieces de Canon de Mercatello, il s'avança à un demi mille de San-Sepolcro par le chemin qui conduit à Urbin, ne ſçachant à quoi ſe déterminer. Cependant l'Armée ennemie l'avoit ſuivi en Toſcane: une partie des Italiens s'étoient jettés dans San-Sepolcro, & Vitelli étoit entré avec le reſte à Citta-di-Caſtello; l'Infanterie Allemande, Corſe, Griſone, & Suiſſe, occupoient Anghiari, la Pievé di San-Stephano, & les autres Villes aux environs; & Laurent de Médicis s'étoit enfin rendu de Florence à San-Sepolcro. François-Marie fut pluſieurs jours en cet endroit ſans rien faire, commençant à manquer de vivres, & ne voyant nulle apparence de réuſſir dans ſon expédition. Son Armée ne pouvant ſubſiſter que par le pillage, n'étoit pas moins redoutable à ſes Partiſans qu'à ſes Ennemis. D'ailleurs ces Troupes n'étant pas payées, & ne pouvant preſque compter ſur aucun butin, puiſqu'elles n'avoient ni Artillerie, ni Munitions pour forcer les Places; & voyant que de grandes Puiſſances s'étoient déclarées en faveur de l'Ennemi; enfin n'eſpérant plus qu'une action déciſive, où le tems vint adoucir leur ſituation, elles commencerent à ſe dégoûter de la Guerre, & François-Marie lui-même perdit preſque toute eſpérance.

Leon de ſon côté auroit bien voulu ſortir de cet embarras, ſes finances étoient abſolument épuiſées, & il ne pouvoit ſoutenir ſon Armée par lui-même. D'ailleurs il ne comptoit pas trop ſur les Rois de France & d'Eſpagne, mais particulierement ſur le premier, qui tardoit à lui envoyer le ſecours d'argent

qu'il lui avoit promis par le Traité ; la conduite de Leſcun fortifioit encore la méfiance du Pape : ce Général qui étoit reſté en Romagne, comme Leon l'avoit ſouhaité, ayant été prié d'envoyer une partie de ſes Troupes en Toſcane, l'avoit refuſé, ſous prétexte qu'il ne vouloit pas les diviſer. Dans cette ſituation des deux partis, il y avoit eû diverſes négociations entre le Légat, & François-Marie: Leſcun, & Dom Hugue de Moncade, Viceroy de Sicile, que le Roy Catholique avoit envoyé pour cet effet, en avoient été Médiateurs : mais avec quelque chaleur qu'on eût agi pour les faire réuſſir, on n'avoit pû rien conclure juſqu'alors, parce que François-Marie propoſoit des conditions trop dures. Enfin ce Prince fut forcé de ſouſcrire à la Paix, par la démarche de ſon Infanterie Eſpagnole : ces Troupes rebutées par les obſtacles qu'elles enviſageoient dans la continuation de la Guerre, & d'ailleurs ébranlées par les prieres & les menaces de Moncade, qui leur déclara que le Roy d'Eſpagne vouloit abſolument qu'elles ſe retiraſſent, réſolurent d'abandonner François-Marie. Celui-ci fut donc obligé de traiter avec (*a*) l'Evêque d'Avellino, envoyé par le Légat ; les Troupes Gaſcones y conſentirent, à la ſollicitation de Leſcun : Il fut arrêté que le Pape payeroit 40000 Ducats à l'Infanterie Eſpagnole, qui prétendoit que cette ſomme lui étoit dûe pour quatre mois de ſolde : Qu'il donneroit outre cela 60000 Ducats aux Gaſcons & aux Allemans qui s'étoient réunis : Que toutes ces Troupes ſortiroient des Etats de l'Egliſe, de Florence, & d'Urbin dans l'intervalle de huit jours : Que François-Marie évacueroit dans le même terme les Places qu'il occupoit : Qu'il auroit la liberté de ſe retirer en ſûreté à Mantoue avec ſon Artillerie, & tous ſes effets, mais ſur-tout d'emporter cette fameuſe Bibliothéque, fruit de la magnificence & des ſoins de (*b*) Frederic ſon ayeul maternel, le plus grand Capitaine de ſon tems, & qui joignoit à pluſieurs belles qualités un grand amour des Sçavans & des Lettres : Qu'enfin le Pape lui donneroit l'abſolution des

1517.

XI. Fin de la Guerre d'Urbin.

(*a*) Archange Madriganni, Milanois. Il fut pourvû de l'Evêché d'Avellino le 18 d'Août 1516. & le poſſeda juſqu'en 1520.

(*b*) Fréderic de Montefeltro Duc d'Urbin, dont il eſt parlé ci-deſſus. Cette Bibliothéque fort nombreuſe étoit meublée d'excellens Livres, dont les Relieures étoient garnies d'or & d'argent maſſif, au rapport d'un Ecrivain Italien.

1517. Cenſures, & pardonneroit aux Habitans du Duché d'Urbin, & à tous ceux qui s'étoient déclarés pour François-Marie dans cette occaſion.

Lorſqu'on mit ces articles par écrit, François-Marie voulut inſérer dans le Traité certains termes, qui donnoient à entendre que c'étoient les Eſpagnols qui livroient le Duché d'Urbin au Pape. Ceux-ci ſe récriant contre lui, ſe plaignirent qu'il voulût les déshonorer. Ce Prince craignant que ces Troupes ne le livraſſent au Pape, prit tout d'un coup le parti de ſe retirer à Piviéri-di-Seſtina : il fut ſuivi par une partie des Chevaux-Legers, & par l'Infanterie Italienne, Allemande & Gaſcone ; il emporta quatre pieces de Canon. Après ſa retraite, les Eſpagnols ſignerent le Traité, reçurent la ſomme ſtipulée, & repaſſerent dans le Royaume de Naples au nombre d'environ 600 Chevaux, & 4000 hommes de pié: Les Gaſcons & les Allemans abandonnerent auſſi François-Marie, & furent payés de leur perfidie ; il n'y eut que les Troupes Italiennes à qui l'on ne fit aucunes offres, qui lui demeurerent fidéles. Après cette défection, François dont Leſcun parut avoir la ſûreté fort à cœur, ſe retira à Mantoue par la Romagne & le Bolognèſe, eſcorté par Fréderic de Bozzolo, & par 100 Chevaux, & de 600 hommes de pié, & il ratifia le Traité par néceſſité.

Ce fut ainſi que la Guerre d'Urbin, qui couta beaucoup aux Vainqueurs, & qui les couvrit de honte, finit au bout de huit mois. Le Pape y dépenſa 800000 Ducats, dont il engagea les Florentins de fournir la plus grande partie. Tout le monde taxa de lâcheté, d'imprudence, d'incapacité, & même de trahiſon les principaux Officiers du Pape. Médicis fut d'abord ſupérieur en force à François-Marie, mais l'ignorance ou le défaut de courage empêcha les Généraux de profiter de cet avantage. Une ſi lâche conduite leur ôta d'abord toute réputation, & fut la ſource de tous les déſordres qui regnerent dans l'Armée ; ils en vinrent même juſqu'à manquer de vivres : enfin la fortune ſe faiſant, pour ainſi dire, un plaiſir de ſeconder leur imprudence, ſuſcita mille embarras à Leon. Une conjuration formée contre ſa vie ; & le péril des Etats de l'Egliſe & de Florence, l'obligerent d'avoir recours à la ſupplication, & de contracter de nouveaux engagemens pour obtenir des ſecours ; enfin il ſe vit

forcé pour ſortir d'embarras, de donner de l'argent aux Troupes qui avoient commencé à lui faire la Guerre, ou à celles qui enrollées à ſes propres frais, l'avoient abandonné, après en avoir extorqué beaucoup d'argent. 1517.

Vers la fin de cette année, le Roy Catholique aborda heureuſement aux côtes d'Eſpagne. Le but de ſon voyage étoit de prendre poſſeſſion de ſes Royaumes; François I. voulut bien lui accorder un délai de ſix mois, pour le payement de 100000 Ducats ſtipulés dans leur Traité. Ces deux Princes diſſimulant leurs véritables ſentimens, ſe donnoient mutuellement toutes les marques d'une ſincere amitié. Dans le même tems les Venitiens prorogerent pour deux ans la Ligue défenſive qu'ils avoient faite avec le Roy de France. L'Alliance de cette Couronne leur enfloit tellement le cœur, qu'ils ſe mettoient fort peu en peine de ménager les autres Puiſſances. En effet, ils n'avoient pas encore daigné rendre l'obédience au Pape, quoiqu'il leur eût envoyé (*a*) Altobello Evêque de Pola en qualité de Légat; on blâma beaucoup cette démarche, qui paroiſſoit dégrader la dignité du S. Siége.

L'Italie après une longue Guerre, jouit enfin d'une profonde tranquillité durant l'année 1518. Tous les Princes de la Chrétienté paroiſſoient diſpoſés à la Paix entr'eux, & le Pape les exhortoit à prendre les armes contre les Turcs. Il y eut diverſes négociations à ce ſujet; mais au fond on étoit bien éloigné de penſer ſérieuſement à cette expédition. Selim venoit de rendre ſon nom ſi redoutable par les conquêtes qu'il avoit faites en 1517. qu'il y avoit tout lieu de craindre que ce Conquérant, dont la puiſſance & l'ambition étoient ſeçondées par un courage indomptable, ne tournât ſes armes victorieuſes contre les Chrétiens, s'ils ne le prévenoient dans ce deſſein. (*b*) Ce Prince ayant ſçu que Bajazet ſon pere qui étoit fort vieux, ſongeoit à aſſurer la ſucceſſion de l'Empire à Achomat (*c*) ſon fils aîné, s'étoit révolté contre lui, & après avoir corrompu les Janiſſaires, l'avoit contraint à lui remettre le Gouvernement. On crut même généralement que ce fils barbare, pour s'aſſurer le fruit de ſon crime, avoit empoiſonné ce malheureux pere. Ayant enſuite taillé en pieces

1518.

XII. Victoires & conquêtes de Selim.

(*a*) Il fut fait Evêque de Pola en 1497. & mourut en 1532.

(*b*) Selim monta ſur le Trône en 1512.

(*c*) Ou plûtôt Achmet.

1518. l'Armée d'Achomat, il le fit mourir ouvertement. Corcut ſon cadet eut le même ſort ; ſa férocité encore avide de ſang après la mort de tous ſes parens, maſſacrés impitoyablement, ſelon la coutume des Turcs, le fit balancer s'il ne feroit pas auſſi périr le Prince Soliman, le ſeul fils qu'il eût alors. Après avoir affermi ſon Trône par tant de barbaries, il ſoumit les Adulites, Peuple ſauvage qui demeuroit dans les Montagnes. Enſuite il marcha contre le (*a*) Sophi, & l'ayant vaincu, il prit la Ville de Tauris, (*b*) Capitale de la Perſe, & conquit la meilleure partie de ce Royaume. Mais la diſette des vivres, & la ſtérilité de cette année le força d'abandonner ſes conquêtes. Ce fut le ſeul obſtacle qui l'arrêta ; car les Perſes fuyant devant lui, s'étoient retirés dans les Montagnes. Selim de retour à Conſtantinople, punit les ſéditieux de ſes Troupes, & ayant accordé quelques mois de repos à ſon Armée, il donna ſes ordres, comme pour marcher une ſeconde fois contre la Perſe ; mais il fondit tout à coup ſur les Etats du Soudan de Sirie & d'Egypte. Les Mahometans avoient depuis long-tems beaucoup de reſpect pour les Soudans, que leurs vaſtes Etats, leurs grands revenus, & la conſtitution de leur Milice rendoient fort puiſſans. Cet Empire qui ſubſiſtoit depuis 300 ans avec beaucoup de gloire, n'étoit pas héréditaire. Les Mammelus choiſiſſoient parmi eux un homme d'un mérite ſupérieur, qui ayant paſſé par tous les degrés de la Milice, étoit enfin parvenu à gouverner les Provinces, & au commandement des Armées. Ce Corps Militaire étoit compoſé de l'élite des jeunes gens, que l'on enlevoit de bonne heure dans les Provinces voiſines de cet Empire, & qui étoient formés dès l'âge le plus tendre à la frugalité, au travail, & à l'exercice des armes & du cheval. Les enfans des Mammelus ne ſuccedoient point à leurs peres ; toute cette Milice ne montoit qu'à ſeize ou dix-huit mille hommes ; mais ſuppléant au nombre par une extrême valeur, ils tenoient l'Egypte & la Sirie dans une dure ſervitude ; il étoit défendu aux Peuples de ces deux Royaumes d'avoir des armes & de monter à cheval ; par ce moyen maîtres des honneurs & des richeſſes de ce grand Empire, ils faiſoient la Guerre avec leurs ſeules forces ; & ayant ſoumis pluſieurs Nations voiſines, & dompté les Arabes ; ils

(*a*) Iſmaël, premier du nom. (*b*) Ils l'ont depuis établi à Iſpahan.

avoient auſſi remporté pluſieurs Victoires contre les Turcs, qui n'avoient preſque jamais eu l'avantage ſur eux. 1518.

Tels étoient les Ennemis que Selim réſolut d'abattre. Il les vainquit pluſieurs fois en Bataille rangée, dans l'une deſquelles périt le Soudan qui regnoit alors ; ſon Succeſſeur ayant été pris, Selim le fit mourir honteuſement en public, & ce Prince extermina preſque tous les Mammelus. Le Caire, Ville fort peuplée, la demeure des Soudans, ſubit le joug avec la Sirie & l'Egypte entiere. Tant de conquêtes, qui doubloient les revenus de Selim, & la ruine d'un Empire qui avoit juſqu'alors arrêté les Turcs, rendoient, avec raiſon, leur puiſſance redoutable à la Chrétienté. L'ambition de ce Prince guerrier, ſon ardeur pour la gloire, & le chagrin qu'il avoit, diſoit-on, marqué en liſant l'Hiſtoire d'Alexandre & de Céſar, de n'avoir encore rien fait qui l'approchât de ces Conquérans, augmentoient la crainte de l'Europe. Comme il travailloit avec ardeur à groſſir le nombre de ſes Troupes, à les endurcir à la Guerre, à faire conſtruire des Vaiſſeaux, & donnoit tous ſes ſoins à de grands préparatifs ; on craignoit pour l'Iſle de Rhode, le Boulevart de la Chrétienté du côté de l'Orient, ou pour la Hongrie, que le courage de ſes Habitans avoit rendue formidable aux Turcs ; mais qui par la foibleſſe (*a*) d'un Roy mineur, ſous la tutelle des Prélats & des grands Seigneurs diviſés entr'eux, n'inſpiroit alors à ces Barbares que la confiance de s'en emparer facilement : on craignoit encore qu'ils n'en vouluſſent à l'Italie. Selim avoit une belle occaſion de l'attaquer ; c'étoit la diviſion des Princes Chrétiens, & le fâcheux état où de longues Guerres avoient réduit ce malheureux Pays. Il y étoit d'ailleurs encouragé par l'exemple de Mahomet ſon ayeul, qui bien moins puiſſant que lui, avoit fait faire une deſcente dans le Royaume de Naples, où il avoit ſurpris & forcé la Ville d'Otrante, à la faveur de laquelle, ſi la mort n'eût interrompu ſes deſſeins, il lui eût été facile d'inquiéter toute l'Italie.

XIII. Projet d'une Croiſade contre les Turcs.

Leon X. effrayé de tant de ſuccès, ordonna des Prieres publiques & des Proceſſions où il aſſiſta nus piés, pour montrer qu'il vouloit d'abord avoir recours à Dieu contre le péril : enſuite il

(*a*) Louis Jagellon.

1518. exhorta par ſes Brefs tous les Princes Chrétiens à oublier leurs differends pour ſauver la Religion menacée, & à prévenir l'Ennemi commun, en portant la Guerre au ſein de ſes Etats.

Pour prendre de juſtes meſures on eut recours à des gens expérimentés dans la Guerre, & à des perſonnes qui connoiſſoient le Pays, l'état des Provinces, les forces & les armes de cet Empire. Leur avis fut, qu'il étoit néceſſaire d'amaſſer de grandes ſommes qui ſeroient fournies par les Princes & par tous les Chrétiens, ſur leſquels on mettroit une impoſition. Suivant leur projet, l'Empereur à la tête d'une Armée d'Allemans, dont le nombre & la valeur répondiſſent à cette grande expédition; & ſuivi de la Cavalerie de Pologne & de Hongrie, Nations belliqueuſes, & accoutumées depuis plus long-tems à faire la Guerre contre les Turcs, devoit ſe rendre par le Danube dans la Boſnie, qui eſt l'ancienne *Mœſie*, pour paſſer enſuite dans la Thrace & s'approcher de Conſtantinople, Capitale de l'Empire Ottoman: A l'égard du Roy de France il étoit chargé d'embarquer à Brindes toutes ſes forces, celles des Venitiens & des autres Puiſſances d'Italie, & l'Infanterie Suiſſe; & de pénétrer par l'Albanie dans la Gréce, où il trouveroit tout diſpoſé à la revolte, la plûpart des Habitans étant Chrétiens, & brûlant de s'affranchir de la ſervitude: Enfin les Rois d'Eſpagne, de Portugal & d'Angleterre réuniſſant leurs Flotes à Cartagene & dans les Ports Voiſins, feroient voile vers le Détroit de Gallipoli, avec deux cens Vaiſſeaux chargés d'Infanterie Eſpagnole & d'autres Troupes; & après s'être ſaiſi des Dardanelles, devoient s'avancer à la vûe de Conſtantinople où cent Galéres de l'Egliſe, parties du Port d'Ancône, ſe joindroient à leurs Vaiſſeaux: Il y avoit toute apparence que les Turcs ainſi attaqués de toutes parts, ne pourroient échapper à la Victoire des Chrétiens, ſecondés de l'aſſiſtance du Ciel.

Leon, pour hâter l'exécution de ce Projet, ou du moins pour qu'on ne pût l'accuſer d'avoir manqué au devoir de Pere commun, après avoir ſondé les diſpoſitions des Princes, publia dans le Conſiſtoire une Tréve pour cinq ans entre toutes les Puiſſances de la Chrétienté; il ſoumit aux plus rigoureuſes Cenſures les infracteurs de cette ſuſpenſion. Enfin, pour faire approuver aux Princes les négociations qu'il avoit avec leurs Ambaſſadeurs à Rome, il réſolut d'envoyer les Cardinaux de

Saint

saint Sixte & de sainte Marie in Portico, l'un en Allemagne & l'autre en France; le Cardinal Egidio devoit se rendre à la Cour d'Espagne, & Laurent Campege en Angleterre. Ces Cardinaux consommés dans les Affaires, étoient d'ailleurs en réputation de sçavoir, & considérés du Pape, qui leur donnoit beaucoup de part dans la faveur. 1518.

Les Puissances parurent embrasser cette affaire avec chaleur, & la Tréve fut unanimement ratifiée. A les entendre, on eût dit que chacun en particulier n'attendoit que la déclaration des autres pour marcher à cette expédition, mais ce premier feu ne dura pas long-tems. L'incertitude du péril, son éloignement, la difficulté d'amener tant de personnes différentes à se réunir dans un même point de vûe, ce qui demande beaucoup de tems, & enfin la réflexion, que le danger ne regardoit véritablement que certains Etats, firent oublier la cause commune pour ne se régler que par des intérêts particuliers, & l'on ne parla plus de cette affaire que pour sauver les apparences; cette conduite des Princes n'a rien qui doive étonner: il est naturel à l'homme de se familiariser insensiblement avec ce qui l'a d'abord effrayé, & de se rassurer même tout-à-fait, à moins que quelque nouvel accident ne réveille ses craintes; la longue maladie & la mort de Selim (*a*) interrompant ses préparatifs, rendirent enfin le calme à tous les esprits. Il eut pour Successeur Soliman son Fils fort jeune encore, dont le caractere qui sembloit porté à la douceur & bien éloigné de la Guerre, démentit dans la suite ces premieres impressions.

Le Pape & le Roy de France se donnoient alors des marques d'une tendre amitié; François fit épouser à Laurent de Médicis (*b*) Madelaine, de l'illustre Maison (*c*) de Boulogne, qui lui

(*a*) Il mourut en 1520.

(*b*) Madelaine de la Tour, elle étoit Fille de Jean de la Tour, Comte d'Auvergne & de Boulogne, & de Jeanne de Bourbon, Fille de Jean de Bourbon Comte de Vendôme, Trisayeul de Henri IV. Roy de France. Madelaine avoit une sœur aînée, nommée Anne, qui épousa en 1505. Jean Stuart Duc d'Albanie, dont il est parlé ci-dessus; Anne étant morte sans enfans, Madelaine hérita du Comté d'Auvergne & des autres Biens de la Branche aînée de la Maison de la Tour, qui passerent à la Reine Catherine de Médicis sa Fille.

(*c*) Le Comté de Boulogne entra dans la Maison d'Auvergne en 1220 par le Mariage d'Alix de Brabant, avec Guillaume VIII. Comte d'Auvergne; elle étoit Fille de Henri I. Comte de Brabant & de Mahaud de Boulogne, & unique héritiere de sa Mere. Leurs Descendans furent Comtes d'Auvergne & de Boulogne. Marie d'Auvergne unique héritiere de cette Maison porta ces deux Comtés dans la Maison de la Tour par son mariage avec Bértrand III. du nom, Seigneur de la Tour en 1488. Leur postéri-

1518 apporta dix mille Ecus de Rente, partie provenant de ſon chef, partie de la liberalité du Roy, & il pria Leon d'envoyer une perſonne pour tenir en ſon nom ſur les Fonts de Baptême un Fils de France (*a*) qui venoit de naître. Laurent qui ſe préparoit à paſſer en France pour ſon mariage, hâta ſon départ à cette occaſion, & ſe rendit en poſte à cette Cour, qui le reçut avec de grands honneurs. Médicis aſſura le Roy d'un attachement ſincere, & lui promit de ſuivre ſa fortune quelque choſe qui pût arriver. Le Pape l'avoit chargé d'un Bref, qui permettoit à ce Prince de faire uſage de l'argent des Décimes & de la Croiſade, à condition de remplacer ces ſommes en cas qu'on fît la Guerre au Turc, & d'en donner cinquante mille Ecus à Laurent. François pénétré de reconnoiſſance lui rendit le Bref, qui obligeoit le Pape à reſtituer Modéne & Reggio: car n'ignorant pas que rien ne pouvoit être plus deſagréable à Leon que de ſe voir preſſer ſur cet article; il avoit laiſſé paſſer le terme de ſept mois marqué dans le Bref, préférant, comme il arrive ſouvent, les intérêts du plus puiſſant à ceux du plus foible.

XV. L'Empereur & les Venitiens prorogent la Tréve pour cinq ans.

Le Sénat de Veniſe prorogea dans le même-tems pour cinq ans la Tréve conclue avec l'Empereur, à qui cette République s'engagea de payer 20000 Ecus par an, pendant que dureroit cette Suſpenſion, & de donner aux Bannis de leurs Places qui l'avoient ſervi dans cette Guerre, la quatriéme partie de leurs Revenus confiſqués, ce qui fut fixé à 5000 Ducats par an. Ce Traité ſe fit par la médiation de la France. Maximilien ſe ſeroit peut-être déterminé à faire la Paix, s'ils avoient voulu lui donner plus d'argent; mais le Roy de France préféra la Tréve, afin de s'attacher davantage les Venitiens dans cette incertitude de la paix ou de la Guerre; d'ailleurs il craignoit qu'en procurant de grandes ſommes à l'Empereur, ce Prince ne formât des deſſeins préjudiciables à la France.

XVI. Traité entre les Rois de France & d'Angleterre.

Les Conjonctures préſentes inclinant toutes les Puiſſances à la Paix, les Couronnes de France & d'Angleterre réglerent auſſi leurs différends; & pour affermir davantage cette réconci-

té porta indifféramment le nom de la *Tour* & de *Boulogne*, & fort ſouvent tous les deux enſemble.

(*a*) Né le 31. Mars, il regna dans la ſuite ſous le nom de Henri II.

liation, ils arrêterent le mariage du (*a*) Dauphin François, avec (*b*) la Princeſſe d'Angleterre alors préſomptive Héritiere de cette Iſle. Henri promit de donner 400000 Ducats pour la Dot de ſa Fille, mais le Dauphin & la Princeſſe étoient dans un âge ſi tendre que les choſes pouvoient changer mille fois avant l'accompliſſement de ce mariage. Les deux Rois firent une Ligue défenſive, à laquelle l'Empereur & le Roy d'Eſpagne pouvoient accéder dans un certain terme. L'Anglois s'obligea de rendre Tournay, dont la garde lui étoit onéreuſe; François en faveur de cette reſtitution, promit de payer à Henri 260000 Ducats à quoi furent évalués les frais que la Place lui coutoit, de donner quittance de 300000 Ducats de la Dot de la Princeſſe, & de lui fournir pareille ſomme dans douze ans. Henri s'engagea même à reſtituer cette Ville, quoique la Paix & le Mariage n'euſſent pas lieu : Les Ambaſſadeurs des deux Couronnes allerent chercher la Ratification du Traité. Cette Cérémonie ſe fit avec beaucoup de pompe dans les deux Cours, & l'on convint d'une (*c*) entre-vûe des deux Rois entre Calais & Boulogne. Quelque tems après Tournay fut rendu à la France. 1518.

Sur ces entrefaites Madame, fille aînée du Roy de France, qui étoit deſtinée au Roy d'Eſpagne étant morte, il y eut entre les deux Couronnes un Nouveau Traité, où le premier fut confirmé, & la ſeconde (*d*) Fille de France promiſe à la place de ſa Sœur, François & Charle qui avoit fait payer à Lyon les 100000 Ducats portés par le précédent Traité, ſe donnerent mutuellement de grandes marques d'amitié. Charle porta le Collier de l'Ordre de S. Michel le jour de la Fête de ce Saint, & François celui de la Toiſon le jour de S. André.

XVII. Nouveau Traité entre la France & l'Eſpagne.

Tandis que l'Italie & le reſte de la Chrétienté commençoient à reſpirer après de ſi grands troubles, Jean-Jacque Trivulce étoit tourmenté de mille chagrins. Son extrême vieilleſſe, ſa valeur, ni ſa fidélité tant de fois éprouvée depuis qu'il ſervoit la France, ne purent le garantir des

(*a*) François, Dauphin de France, Duc de Bretagne, né le 28 Février 1517. il mourut le 12 Août 1536.

(*b*) Marie qui fut Reine d'Angleterre après Edouard VI. ſon Frere. Elle étoit née le 18 Février 1515.

(*c*) Cette Entrevûe ne ſe fit qu'au mois de Juin 1520 en pleine Campagne à une égale diſtance d'Ardres & de Guines.

(*d*) Charlote, qui mourut Enfant comme ſa Sœur.

traits de l'envie. Lautrec (*a*) étoit ſon plus mortel ennemi
1518. Peut-être l'ambition & l'inquiétude de Trivulce favoriſant les artifices de ſes Ennemis, contribuerent-elles à le rendre ſuſpect à la Cour. On fit entendre au Roy que cet Italien étoit d'une Maiſon fort attachée aux Venitiens, tant par le lien de la Faction Guelfe, que par d'anciennes liaiſons, & qu'actuellement Théodore Trivulce étoit Gouverneur des Troupes de cette République, qui venoit encore de prendre à ſa ſolde René, parent de ce premier. Toute cette intrigue contre Trivulce avoit engagé le Roy à donner l'Ordre de S. Michel avec une Penſion à Galeas Viſconti, devenu Chef des Gibelins par la mort de François Bernardin Viſconti. Le Roy par ces bienfaits & en le faiſant valoir de concert avec Lautrec qui en parloit avec éloge de ſon côté à toute occaſion, n'avoit en vûe que d'oppoſer un Ennemi plus conſidérable à Trivulce. Ce Capitaine ne pouvant diſſimuler le chagrin de cette préférence, augmenta les ſoupçons du Roy par l'aigreur de ſes plaintes. Ses Ennemis trouverent bientôt un prétexte encore plus favorable de le perdre tout-à-fait dans l'eſprit de ſon Maître. Trivulce ſe fit naturaliſer Suiſſe, comme s'il eût voulu ſe faire un appuy de cette Nation contre ſon Prince, ou qu'il eût formé quelque deſſein ambitieux. Malgré ſon grand âge, il ſe rendit à la Cour, afin de ſe juſtifier. Lautrec par ordre du Roy fit retenir & garder à Vigevano la Femme & le Fils du feu Comte de Muſocco ſon Fils unique. François I. le reçut avec beaucoup de froideur, & ne lui fit rendre aucun honneur: Il lui reprocha qu'il s'étoit fait Suiſſe, ajoûtant, que s'il ne l'en puniſſoit pas, ce n'étoit qu'en faveur de la réputation où il étoit, d'avoir rendu à la France des ſervices, qui n'étoient pas au fond ſi conſidérables qu'on le diſoit dans le monde. Trivulce fut donc obligé de déſavouer ce qu'il avoit fait; peu de jours après (*b*) il tomba malade & mourut à Chartres, où il avoit ſuivi la Cour. Perſonne ne refuſe à Trivulce l'éloge de grand Capitaine. En effet, il avoit donné dans mille occaſions de preuves de ſon courage & de ſon habileté. Il fut un grand exemple de la viciſſitude des choſes humaines,

(*a*) Madame de Châteaubriant, alors Maîtreſſe du Roy, ſervoit avec ardeur la jalouſie de ſon frere Lautrec.

(*b*) Il mourut du chagrin que lui cauſa le mépris du Roy.

& ſa vie ne fut qu'un mélange de proſpérités & de malheurs; auſſi l'Epitaphe qu'il ordonna de graver ſur ſon Tombeau, exprimoit-il parfaitement cette conſtante alternative de biens & des maux: La voici. (*a*) *Jean-Jacque Trivulce qui ne s'eſt jamais repoſé, repoſe ici.* 1518.

XVIII. L'Empereur veut faire élire Roy des Romains, le Roy d'Eſpagne ſon Petit-Fils.

Cependant Maximilien voulant faire paſſer la Couronne Impériale après ſa mort ſur la tête d'un de ſes Petits Fils, fit tous ſes efforts cette année, pour engager les Electeurs à choiſir l'un de ces jeunes Princes pour Roy des Romains, titre qui aſſure l'Empire à celui qui le porte, ſans qu'il ſoit beſoin d'une ſeconde Election. Mais les Empereurs ne pouvant faire un Roy des Romains, qu'après (*b*) avoir pris la Couronne Impériale des mains du Pape, Maximilien ſollicita Leon d'envoyer des Légats en Allemagne, pour le couronner au nom de Sa Sainteté, ce qui étoit ſans exemple: Il avoit d'abord eu deſſein de donner l'Empire à Ferdinand, le plus jeune de ſes petits fils: en effet conſidérant que l'aîné poſſédoit déja de grands Etats, il ſouhaitoit d'aſſurer l'Empire au Cadet, perſuadé que la grandeur de la Maiſon d'Autriche ſeroit plus durable, quand deux Princes la ſoutiendroient, que ſi toute la puiſſance ſe réuniſſoit ſur la tête d'un ſeul; mais ſes Miniſtres, le Cardinal de Sion, & ceux à qui la grandeur de la France étoit odieuſe ou redoutable, lui repréſenterent que l'intérêt de ſa Maiſon s'oppoſoit à un partage qui diviſeroit ſa puiſſance; qu'en ajoûtant la Couronne Impériale à celle d'Eſpagne, Charle auroit aſſez de forces pour ſubjuguer l'Italie entiere, & ſoûmettre à ſa Couronne une grande partie de la Chrétienté: que l'exécution de ce projet feroit non ſeulement la grandeur de ſa poſtérité; mais encore la ſûreté & le bonheur de tous les Chrétiens, qui n'auroient plus tant à craindre de la part des Infideles: Que la dignité Impériale poſſedée depuis ſi long-tems par la Maiſon d'Autriche n'ayant preſque été juſqu'alors qu'un magnifique titre, ſans puiſſance réelle, tant par la propre impuiſſance de Maximilien même, que par celle de ſes Prédéceſſeurs; il devoit ne rien négliger pour lui rendre ſon ancienne ſplendeur; ce qu'il ne pouvoit faire, qu'en ſe donnant le Roy d'Eſpagne pour Succeſſeur: Que l'ordre de la naiſſance & la fortune lui en offrant une ſi

(*a*) *Hîc quieſcit, qui numquàm quievit.*

(*b*) Cela n'eſt plus en uſage aujourd'hui.

1518. belle occaſion, il ne falloit pas manquer d'en profiter : Que l'Empereur Auguſte, & pluſieurs de ſes Succeſſeurs pour ne pas laiſſer périr leur dignité, ou donner atteinte à leur Grandeur, lorſqu'ils n'avoient point de Fils ou de proches Parens, s'étoient choiſi, par le moyen de l'adoption, des Succeſſeurs qui ne leur tenoient que de fort loin par les liens du Sang, & qui ſouvent même leur étoient abſolument étrangers. Que tout récemment, quoique le feu Roy Catholique eût beaucoup de tendreſſe pour Ferdinand ſon Petit-Fils, qui avoit été élevé ſous ſes yeux ; qu'il n'eût jamais vû l'Aîné, & que même dans les dernieres années de ſa vie (*a*) il l'eût trouvé peu docile à ſes avis, il n'avoit pas néanmoins partagé ſes Etats entre les deux freres, & que ſans être touché pour ainſi dire de l'indigence où il laiſſoit Ferdinand qu'il aimoit, il ne lui avoit pas même fait part de ſes Conquêtes, & cela en faveur d'un homme qu'il regardoit comme un étranger. Que ce Roy lui avoit toujours conſeillé de laiſſer l'Empire à l'aîné, & que s'il vouloit établir le Cadet, il fit en ſorte d'acquerir de nouveaux Etats pour les lui donner. Que Ferdinand n'avoit pû avoir d'autres motifs que la grandeur de la Maiſon d'Autriche, lorſque lui aſſurant le Royaume d'Arragon, il avoit laiſſé ſa propre Maiſon dans l'oubli, ſans avoir égard aux vœux des Peuples de l'Arragon, à l'improbation d'une infinité de gens & à l'injuſtice qu'il y avoit peut-être dans cette conduite.

La Cour de France ſentant combien le Roy d'Eſpagne alloit devenir redoutable, s'il ſuccédoit à l'Empire, traverſoit de tout ſon pouvoir les deſſeins de l'Empereur. Elle faiſoit détourner ſecretement les Electeurs de cette Election ; & preſſoit vivement le Pape de ne pas conſentir à la demande de Maximilien ; François I. envoya auſſi des Ambaſſadeurs à Veniſe pour engager le Sénat à ſe joindre à lui dans cette occaſion, afin de parer un coup ſi préjudiciable à toutes les Puiſſances ; mais l'or d'Eſpagne prévalut aux intrigues de la France. La plûpart des Electeurs étoient déja convenus du prix de leur ſuffrage en faveur de Charle d'Autriche, qui ayant envoyé 200000 Ducats en Allemagne, promettoit d'y faire paſſer encore de plus grandes ſommes : d'ailleurs ils ne pouvoient avec bienſéance, ni ſans ex-

(*a*) Charle avoit traité à Paris avec François I. ſans la participation du Roy Catholique ; comme on la vû ci-deſſus.

citer des troubles, s'éloigner de la volonté de l'Empereur, vû ce qui s'étoit fait par le passé. Il n'y avoit pas aussi d'apparence que le Pape refusât d'envoyer des Légats en Allemagne pour y couronner Maximilien. A la vérité, il étoit plus glorieux au S. Siége que l'Empereur vînt en personne à Rome ; mais d'un autre côté on n'ignoroit pas que ce n'étoit qu'une simple cérémonie sans réalité. 1518.

Cependant Maximilien mourut (*a*) au commencement de l'année 1519. à Lintz sur la Frontiére d'Autriche, où il passoit le tems à la chasse, selon sa coutume. Il étoit alors dans l'état où il avoit toujours été ; la fortune lui avoit offert toute sa vie les plus favorables occasions ; mais je ne sçai si elle ne s'attacha pas davantage à le traverser dans l'exécution de ses desseins, ou plûtôt s'il ne détruisît pas lui-même son bonheur, par une légereté sans exemple, par la bizarerie de ses projets, & enfin par une profusion sans mesure. Ce Prince étoit d'ailleurs grand homme de Guerre, plein d'activité, infatigable, & maître de son secret : la clémence, la douceur, une aimable affabilité ornoient de si belles qualités & ses autres vertus. 1519.

XIX. Mort de Maximilien.

Dès que Maximilien fut mort, les Rois de France & d'Espagne briguerent ouvertement le Trône de l'Empire. Quelque intérêt que ces deux Grands Princes eussent à se supplanter réciproquement, ils agirent en cette occurrence avec beaucoup de modération ; on n'entendit des deux côtés ni menaces de Guerre, ni paroles injurieuses ; l'un & l'autre ne songerent qu'à gagner les Electeurs. François I. s'expliqua même d'une maniere digne d'éloge, avec les Ambassadeurs d'Espagne : Il leur dit, qu'il étoit naturel de rechercher une Couronne, que les ayeux de Charle & les siens propres avoient portée en différens tems ; mais que la concurrence ne devoit pas alterer leur union, & qu'il falloit suivre l'exemple de deux jeunes rivaux, qui ne se disputent que par des soins le cœur d'une maîtresse aimable. Charle d'Autriche fondoit ses droits sur une longue suite d'Empereurs de sa Maison, prétendant que les Electeurs n'avoient pas coutume de refuser leurs suffrages à la postérité des Empereurs, à moins que le Prétendant ne fût indigne de regner : Il disoit encore, qu'il n'y avoit personne en Allemagne qui fût aussi accrédité & aussi puissant que lui ; ajoutant qu'il regardoit comme une chose injuste, & même hors de vrai semblance, que le College de

XX. Les Rois de France & d'Espagne se disputent l'Empire.

(*a*) Le 12 Janvier.

1519. l'Empire voulût revêtir un Prince Etranger d'une Dignité, qui faiſoit depuis tant de ſiécles la gloire & l'ornement de la Nation Germanique : Qu'enfin ſi quelqu'un des Electeurs s'étoit laiſſé gagner par argent, ou par d'autres moyens, il ſçauroit bien l'intimider, & que les autres s'oppoſeroient à lui ; qu'en tout cas les Villes Franches d'Allemagne ne ſouffriroient jamais qu'on choisît un Etranger à la honte des Allemans, & ſur-tout le Roy de France, Ennemi de la Nation Germanique, qui par ce moyen en ſeroit privée pour toujours. Charle comptoit qu'il ſeroit facile de finir avantageuſement la négociation entamée par ſon ayeul avec les Electeurs, ſur-tout les préſens qu'on devoit faire à chacun d'eux étant déja reglés.

De ſon côté le Roy de France ſe flatoit d'éblouir les Electeurs par les ſommes conſidérables qu'il ſe propoſoit de répandre parmi eux. D'ailleurs il avoit d'anciennes liaiſons avec quelques-uns de ces Princes qui le flatoient d'une réuſſite facile ; c'étoit donc à leur ſollicitation, qu'il briguoit l'Empire ; & comme rien n'eſt plus ſéducteur que nos deſirs, il ſe fondoit encore ſur d'autres moyens qui lui paroiſſoient ſolides ſans l'être. Il ſçavoit que les Princes Allemans craignoient d'avoir un Chef trop puiſſant, qui pourroit revendiquer les uſurpations que pluſieurs d'entr'eux avoient faites ſur l'Empire ; & c'étoit par cette raiſon qu'il ſe flatoit de l'excluſion de ſon rival ; en effet, Charle eût été plus puiſſant que tous ſes Prédéceſſeurs dans l'Empire, ſi l'on en excepte les premiers Céſars. D'un autre côté, il s'imaginoit que pour lui n'ayant point en Allemagne d'Etats, ni d'anciennes liaiſons, il ne devoit pas cauſer les mêmes ombrages aux Princes de l'Empire ; il croyoit que cette raiſon balanceroit dans les Villes Impériales, non ſeulement la conſidération de l'honneur du Corps Germanique, mais l'emporteroit encore ſur elle ; l'intérêt particulier ayant ordinairement plus de force que l'amour du bien public. Il ſçavoit d'ailleurs que pluſieurs grandes Maiſons d'Allemagne, qui prétendoient à l'Empire, ne voyoient qu'avec chagrin qu'une ſeule famille s'appropriât comme ſon patrimoine, une dignité, qui de ſa nature étoit élective, & qu'on n'osât refuſer ſes ſuffrages au plus proche parent des derniers Empereurs ; c'étoit ainſi qu'elle avoit paſſé des mains d'Albert d'Autriche entre celle de Fréderic

ſon

ſon frere, qui l'avoit laiſſée à Maximilien ſon fils, & il s'agiſſoit aujourd'hui de la mettre ſur la tête du Roy d'Eſpagne, petit-fils de ce même Maximilien. 1519.

C'étoit ſur ces diſpoſitions des Princes de l'Empire, que François I. fondoit en partie ſes eſpérances : il ſe flatoit que leurs jalouſies & leurs diviſions ſeroient favorables à ſes deſſeins. En effet, il arrive ſouvent dans ces ſortes d'occaſions, lorſqu'un Prétendant voit ſes eſpérances ruinées, qu'il embraſſe aveuglément le parti d'un tiers, quel qu'il ſoit, plûtôt que de céder à ceux dont l'oppoſition le fait exclure. François comptoit encore beaucoup ſur les bons offices du Pape, dont il croyoit l'amitié ſincere ; d'ailleurs il ne pouvoit ſe figurer que Leon voulût jamais ſouffrir que l'on mît la Couronne Impériale ſur la tête d'un Prince puiſſant, à qui la proximité du Royaume de Naples avec les Etats de l'Egliſe, & les ſecours de la Faction Gibeline qui lui étoit dévouée, ouvroient un chemin juſqu'à Rome. Mais il ne faiſoit pas réflexion que cette raiſon politique lui étoit également contraire ; & que le Pape & tous les autres Princes avoient autant à craindre de la réunion des Couronnes de l'Empire & de France ſur une même tête, que de la puiſſance du Roy d'Eſpagne devenu Empereur. En effet, le Roy de France n'avoit pas moins de forces que ſon rival : à la vérité Charle avoit un plus grand nombre d'Etats ; mais ils étoient ſéparés, tandis que la France ne faiſant qu'un ſeul corps, étoit pleine de zéle & d'obéiſſance pour ſes Rois, & d'ailleurs très-riche. Mais François s'aveuglant ſur ce qui traverſoit ſes deſſeins, preſſa le Pape de les favoriſer, l'aſſurant qu'il pourroit diſpoſer de ſa perſonne & de ſes Etats, avec un pouvoir auſſi entier que ſi Leon étoit ſon propre pere. Le Pape ſe trouva dans un extrême embarras : il ne craignoit pas moins l'Election du Roy de France que celle du Roy d'Eſpagne. Ces deux rivaux l'effrayoient également, tant par rapport à la ſûreté des Etats de l'Egliſe, que du reſte de l'Italie; & ne pouvant compter ſur le foible crédit qu'il avoit auprès des Electeurs, il jugea à propos de ſe conduire avec beaucoup de politique & d'art dans la conjoncture préſente. Il ne doutoit pas que le Roy de France, malgré les eſpérances que lui donnoient quelques-uns des Electeurs, ne prétendît vainement à l'Empire, ne pouvant ſe perſuader que tout avides d'argent que fuſſent ces Princes, ils vou-

1519. luſſent ſe déshonorer en ôtant la Couronne Impériale à la Nation Germanique, pour la mettre ſur la tête d'un François. Il craignoit bien autrement que le Roy d'Eſpagne n'emportât les ſuffrages. Ce Prince n'étoit pas étranger pour les Allemans comme le Roy de France ; d'ailleurs Maximilien ſon ayeul avoit lié avant ſa mort pluſieurs intrigues en ſa faveur ; enfin il y avoit beaucoup d'autres raiſons d'appréhender qu'il ne vint à bout de ſon projet, s'il n'étoit traverſé par quelque puiſſante oppoſition. Leon ne voyoit que le Roy de France qui pût former obſtacle aux deſſeins de ſon rival, en faiſant agir en faveur de l'un des Electeurs, le crédit & l'argent qu'il employoit pour lui-même ; mais il déſeſpéroit de faire entrer François I. dans ces vûes. En effet, ce Prince étoit alors trop plein de flateuſes eſpérances pour écouter le Pape : c'eſt pourquoi Leon réſolut de l'animer encore à la pourſuite de ſes deſſeins, ſentant bien que plus François auroit fait de pas, plus il ſeroit facile de l'engager à procurer l'élection d'un tiers avec autant d'ardeur qu'il en auroit eu pour la ſienne propre, ſur-tout dans la chaleur du dépit que devoit lui cauſer la fauſſeté des eſpérances qui lui étoient inſpirées par les Electeurs. Il ſe promettoit de le trouver alors plus acceſſible à ſes Conſeils, parce qu'il auroit gagné ſa confiance en paroiſſant ſeconder ſes projets & ſes deſirs ; il ſe flata même qu'il pourroit arriver que le Roy d'Eſpagne le voyant embraſſer avec chaleur les intérêts de ſon rival, ſe détermineroit à faire élire un tiers, dans la crainte que la France ne l'emportât. Dans ces vûes politiques, Leon s'empreſſa de marquer à François I. un vif deſir de le voir monter ſur le Trône de l'Empire. Il alla même juſqu'à le preſſer de ne rien négliger pour y parvenir, lui promettant d'employer en ſa faveur tout le crédit que lui donnoit la Tiare ; & pour l'empêcher de douter de la ſincérité de ces aſſurances, il fit partir pour l'Allemagne Robert des Urſins, Archevêque de Reggio, en qualité de Nonce. Le Roy avoit beaucoup de confiance en ce Prélat, qui fut chargé de faire de ſon côté, & conjointement avec les Miniſtres de France, toutes ſortes d'efforts pour faire tomber la Couronne au Roy ; mais le Pape lui ordonna ſecretement de régler ſes démarches ſur les diſpoſitions où il trouveroit les Electeurs, & ſur l'état des affaires. Cette ſage & fine politique de Leon n'auroit pas manqué d'avoir ſon effet, ſi les Miniſtres

de France en Allemagne euſſent eu davantage de prudence ; l'Archevêque de Reggio moins d'indiſcrétion, & plus de fidélité aux ordres de ſon Maître. 1519.

Pendant le cours de ces intrigues, François I. mit en Mer une Flote de vingt Galeres & de quelques Bâtimens, ſous les ordres de Pierre Navarre ; il y avoit 4000 hommes ſur ces Vaiſſeaux. Le prétexte de cet armement fut de donner la chaſſe à des Corſaires d'Afrique, qui infeſtant la Méditerrannée depuis long-tems ſans obſtacle, avoient ſur-tout fait de grandes priſes cette année. Cette Flote devoit même aborder aux côtes de Barbarie, ſi Leon le jugeoit à propos ; mais le véritable deſſein du Roy étoit de mettre à couvert de toute inſulte ce Pontife, qui venoit de ſe déclarer en ſa faveur. La Flote que le Roy d'Eſpagne faiſoit équiper, lui cauſoit de l'ombrage ; cependant Charle ſongeoit moins à attaquer les Etats d'autrui, qu'à la ſûreté du Royaume de Naples. Quoique ces armemens excitaſſent la défiance de part & d'autre, néanmoins les deux Rois conſervoient toujours les dehors d'amitié, dont ils s'étoient réciproquement amuſés juſqu'alors. Il y eut même à Montpellier une entrevûe du Grand Maître de France avec M. de Chiévres ; l'un & l'autre de ces Seigneurs étoient l'ame & le conſeil des deux Rois. Ils devoient y concerter le tems où s'accompliroit le Mariage du Roy d'Eſpagne avec la ſeconde fille de France, mais ſur-tout finir l'affaire de la Navarre. Charle s'étoit engagé par le Traité de Noyon à rendre ce Royaume à ſon Prince légitime ; mais il avoit différé juſqu'alors ſous mille prétextes, quelques inſtances que le Roy de France lui eût faites à ce ſujet. La mort du Grand Maître qui ſurvint avant que la Conférence fut entamée, fit évanouir toutes les eſpérances que cette négociation avoit fait naître.

XXI. Mort de Laurent de Médicis.

Sur ces entrefaites, Laurent de Médicis qui avoit toujours été malade depuis ſon Mariage & ſon retour en Italie, mourut quelques jours après ſa femme, qu'une couche venoit d'emporter. On ne put empêcher Leon X. d'unir les Etats de Florence au S. Siége. Il voulut qu'ils en dépendiſſent tant qu'il vivroit ; on eut beau lui repréſenter qu'il étoit le ſeul héritier légitime de la poſtérité maſculine de Côme de Médicis, qui avoit commencé la grandeur de ſa Maiſon, & qu'ainſi il devoit rendre la liberté à ſa Patrie ; il ne voulut rien écouter, & il donna le Gouvernement

de Florence au Cardinal de Médicis, ſoit pour y conſerver
1519. le nom de ſa famille, ſoit que ſon éxil lui eût inſpiré de la haine pour le Gouvernement Républicain. Laurent ne laiſſoit (*a*) qu'une fille unique, à qui l'Inveſtiture du Duché d'Urbin donnoit cet Etat; mais le Pape ne croyant pas pouvoir y maintenir ſa petite niéce, à cauſe de l'affection des Peuples pour leur ancien Duc, réunit ce Duché au S. Siége, avec Péſaro & Sinigaglia. Enfin appréhendant que cette réunion ne contînt pas aſſez les Peuples, il fit abbattre les murs d'Urbin, & des autres Places fortes de ce Duché, mais il ne toucha pas à la Ville d'Agobbio, qu'il eut au contraire grand ſoin de s'attacher par des faveurs, & qu'il regarda comme la Capitale de ce Duché, parce que jalouſe de la Ville d'Urbin, elle étoit par cette raiſon moins zélée pour les intérêts de François-Marie de la Rovere. Dans le deſſein d'affoiblir encore d'avantage ce Duché, il mit les Florentins en poſſeſſion du Fort de S. Leo, de tout le Montefeltro, & y joignit Pivieri di Seſtina, qui dépendoit de Céſene; il s'acquitta par ce moyen avec eux des ſommes qu'il en avoit empruntées pour la Guerre d'Urbin, & dont il avoit chargé la Chambre Apoſtolique: on ne fut pas fort ſatisfait de cette ſorte de payement à Florence; mais on fut obligé de recevoir ce que le Pape voulut donner.

XXII. Election du Roy d'Eſpagne à l'Empire.

Cependant l'Europe entiere attendoit en ſilence le choix des Electeurs de l'Empire; les Rois de France & d'Eſpagne recherchoient leurs ſuffrages avec plus d'ardeur que jamais. Le premier étoit trompé chaque jour par le (*b*) Marquis de Brandebourg, l'un des Electeurs, qui ayant reçu les offres des grandes ſommes que le Prince lui avoit faites, en avoit même déja touché une partie. Ce Marquis s'étoit obligé dans un Traité ſecret, de donner au Roy ſa voix, & celle de (*c*) l'Archevêque de Mayence ſon frere, l'un des trois Electeurs Eccléſiaſtiques. François I. comptoit d'ailleurs beaucoup ſur les Electeurs ſéculiers; & en particulier ſur le ſuffrage du (*d*) Roy de Boheme, qui fait pancher la balance, en cas de partage dans le Collége Electoral. Plein de cette

(*a*) Catherine de Médicis, qui fut Reine de France.

(*b*) Joachim, dont il eſt parlé ci-deſſus.

(*c*) Albert de Brandebourg, Cardinal de la création de Leon X.

(*d*) Louis Jagellon, qui étoit auſſi Roy de Hongrie.

confiance, il fit tenir à l'Amiral, (*a*) qui étoit en Allemagne, des ſommes conſidérables, avec ordres de les diſtribuer aux Electeurs ; enſuite ayant été informé que pluſieurs Villes Impériales & le Duc de Wirtemberg formoient un Corps de Troupes, pour intimider ceux qui voudroient déférer l'Empire à un Prince étranger, il ſe diſpoſa à reprimer ces Ennemis. 1519.

La Nation Germanique étoit fort oppoſée à l'Election d'un Prince étranger. Les Suiſſes mêmes ſe regardant comme membres de ce grand Peuple, & pleins de zéle pour la gloire de la Patrie, ſupplierent Sa Sainteté de n'employer ſes bons Offices, que pour des Princes Allemans dans cette occaſion. Ces remontrances n'empêcherent pas Leon d'appuyer la cauſe du Roy de France, comptant de l'engager enfin par ce grand zéle apparent à faire tomber ſur la tête d'un Prince d'Allemagne, une Couronne à laquelle il verroit enfin qu'il avoit inutilement prétendu. Le Pape s'en ouvrit donc au Roy, mais ſans ſuccès. François I. ſe repaiſſoit toujours des vaines eſpérances que lui donnoient l'Amiral & Robert des Urſins ; l'un & l'autre ſe laiſſoient amuſer, par des promeſſes qu'on faiſoit payer bien cher à la France ; d'ailleurs, le premier comme François, & Miniſtre du Roy, emporté par le deſir de voir la Couronne Impériale ſur la tête de ſon Maître, ne douta pas ſeulement que cette affaire pût manquer ; à l'égard du ſecond, c'étoit un homme leger, qui vouloit faire ſa Cour au Monarque : telle étoit la ſituation des choſes, lorſque les Electeurs ſe rendirent à Francfort, Ville de la baſſe Allemagne ; ces Princes nomment à l'Empire, non par un droit fondé ſur la raiſon, ou ſur une ancienne coutume, mais par une conceſſion du Pape Grégoire V. (*b*) qui étoit d'Allemagne. Tandis que les Electeurs s'occupoient à diſcuter les intérêts des Prétendans pour laiſſer écouler le tems juſqu'aux termes marqués dans les Statuts de l'Empire pour l'élection ; on vit paroître dans le voiſinage de Francfort une Armée d'Eſpagnols, le Roy Catholique ayant jugé plus à propos de lever des Troupes, que de donner aux Electeurs

(*a*) Guillaume Gouffier, Seigneur de Bonivet, frere puîné d'Artus, Grand Maître de France. Il avoit eu la Charge d'Amiral en 1517.

(*b*) Voyez la note (*c*) pag. 369. Tome premier.

l'argent qu'elles lui couterent ; ſon prétexte fut d'aſſurer la liber-
1519. té des ſuffrages, & d'empêcher la violence. La proximité de l'Armée enfla le courage aux Partiſans de Charle ; & détermina en ſa faveur ceux qui n'avoient point embraſſé juſqu'alors de parti : le Marquis de Brandebourg en conçut une telle frayeur, que dans la crainte de ſe rendre d'ailleurs odieux à toute la Nation, il n'oſa ſe déclarer pour le Roy de France.

Dans cette conſternation des Partiſans du Roy de France, Charle d'Autriche, Roy d'Eſpagne, fut nommé Empereur le 28 de Juin par les Archevêques de Mayence & de Cologne, par le Comte Palatin & le Duc de Saxe. Le Marquis de Brandebourg ayant eu pour lui le ſuffrage de l'Archevêque de Tréve, le confirma par le ſien propre ; ce qui ne faiſoit que deux voix en ſa faveur : mais quand les ſix Electeurs auroient été partagés, on ne doute pas que le Roy d'Eſpagne ne l'eût emporté par le ſuffrage de Louis, Roy de Boheme & de Hongrie, dont il étoit aſſuré. L'Election de l'Eſpagnol abattit fort le courage au Roy de France & à ſes Partiſans d'Italie, & releva les eſperances de Charle V. En effet ils voyoient deux puiſſantes Couronnes ſur la tête d'un jeune Prince, à qui des Prophéties préſageoient une grandeur ſans bornes, & un bonheur prodigieux. Ils conſidéroient que ſi ſes Finances n'étoient pas ſi abondantes que celles du Roy de France, Charle remplaceroit cette ſupériorité par la facilité d'avoir beaucoup d'Infanterie Allemande & Eſpagnole dans ſes Armées, Troupes fort eſtimées & pleines de bravoure. Que le Roy de France, n'ayant point de gens de pié capables de réſiſter à cette double Infanterie, ſeroit hors d'état de ſoutenir de grandes Guerres à moins qu'il ne levât des Troupes étrangeres ; reſſource d'ailleurs très-onéreuſe, parce qu'il faudroit la payer bien cher, & qu'elle ſouffriroit la plûpart du tems des difficultés preſque inſurmontables : Qu'enfin il ſeroit contraint de prodiguer l'argent aux Suiſſes, de les ménager, & d'eſſuyer bien des duretés de leur part, ſans pouvoir être entierement aſſuré de leur conſtance & de leur fidélité. Il y avoit toute apparence que ces deux jeunes Rivaux ſe feroient bientôt une ſanglante Guerre. François I. brûlant de faire valoir les prétentions qu'il avoit ſur le Royaume de Naples ne ſouhaitoit pas avec moins

d'ardeur de faire rendre la Navarre à Jean d'Albret (*a*). Charle avoit long-tems fait eſpérer qu'il rendroit cette Couronne à ſon légitime Maître ; de ſon côté le nouvel Empereur ſçavoit très-mauvais gré au Roy de l'avoir obligé à faire le Traité de Noyon au mépris du Traité de Paris, & de ce que pour y parvenir il s'étoit prévalu de la néceſſité où il ſe trouvoit alors de paſſer en Eſpagne : D'ailleurs, l'Affaire du Duc de Gueldre, étoit ſeule Capable d'armer ces deux Princes. La Flandre regardoit comme un ennemi ce Duc, à qui François avoit accordé ſa protection. Charle ſongeoit encore à rentrer dans le Duché de Bourgogne, dont Louis XI. s'étoit ſaiſi à la mort de Charle Duc de Bourgogne, biſayeul maternel du jeune Empereur. Enfin le Duché de Milan pouvoit encore allumer la Guerre entre l'Empire & la France ; car François n'avoit ni demandé, ni obtenu l'Inveſtiture de ce Duché depuis la mort de Louis XII. & l'on prétend même qu'il y avoit des nullités dans l'Acte qui en avoit été donné à ce Prince par Maximilien. Malgré tant de raiſons de ſe brouiller, ils étoient obligé de diſſimuler, à cauſe des circonſtances où ils ſe trouvoient l'un & l'autre. Charle, avant de rien entreprendre, devoit, ſuivant la coutume, aller prendre la Couronne Impériale dans la Ville d'Aix-la-Chapelle ; & ils craignoient réciproquement de faire éclater leurs jalouſies avant de s'être aſſurés des autres Puiſſances, & ſur-tout du Pape, ſuppoſé que l'Italie fût le théâtre de la Guerre. Leon diſſimuloit ſi adroitement qu'il étoit impénétrable ; peut-être ne s'étoit-il encore décidé en aucune maniere. A la vérité, pour que Charle pût accepter l'Empire, malgré l'excluſion exprimée dans l'Inveſtiture du Royaume de Naples, en conformité des anciens Actes qui en avoient été donnés par les Souverains Pontifes, il l'avoit diſpenſé de cette obligation ; mais cette condeſcendance étoit moins un effet de ſa bonne volonté pour l'Empereur, que de la crainte d'en faire un mortel ennemi par un refus. Pendant tout ce tems-là on jouit en Italie d'une Paix, qui ne fut troublée que par une intrigue de Leon contre la Ville de Ferrare. On avoit crû ce Duché à couvert de l'ambition du Pape après la mort de Laurent ſon neveu ; & en effet, il y avoit dans la Maiſon de Médicis plus

1519.

XXIII. Tentative inutile du Pape contre Ferrare.

(*a*) Jean d'Albret étoit mort ; c'étoit Henri ſon Fils que regardoit cette reſtitution.

d'Etats que de Prince pour les poſſeder, depuis la mort de ſon frere & de ſon neveu ; cependant il ſouhaitoit toujours avec la même ardeur de ſoumettre Ferrare, ſoit par ſon animoſité contre le Duc, ſoit pour égaler, ou du moins pour ſuivre de près Jule II. preuve ſenſible que l'ambition des Prêtres n'a pas beſoin d'un intérêt de famille, pour être auſſi vive qu'elle peut l'être.

1519.

La ſituation des affaires, jointe au bon état des Fortifications de Ferrare, ne permettoit pas au Pape d'employer la force ouverte. Alfonſe n'avoit rien négligé pour mettre cette Capitale en ſûreté ; il y avoit fait venir une excellente & nombreuſe Artillerie, avec beaucoup de Munitions. D'ailleurs l'opinion commune étoit que ce Prince avoit amaſſé de grandes ſommes, tant par une dépenſe meſurée, que par de nouvelles impoſitions, & par une extrême induſtrie, faiſant plûtôt le rôle de Marchand que de Prince. C'eſt pourquoi, Leon ne pouvoit tout au plus qu'employer l'artifice & la ruſe contre lui, tant qu'il n'y auroit point de changement dans les affaires. Ce Pontife avoit autrefois tenté de former des liaiſons avec différentes perſonnes, & ſur-tout avec Nicolas d'Eſt ; mais toutes ces intrigues ayant échoué, Alfonſe, qui d'ailleurs ne lui en voyoit point pratiquer de nouvelles, étoit comme raſſuré contr'elles, quoiqu'il ne doutât pas de ſa mauvaiſe volonté ; mais le Duc ſe trouvant tellement abbatu par une longue maladie, que l'on déſeſpéroit preſque de ſa vie, & le Cardinal d'Eſt ſon frere, que le peu de crédit où il étoit à Rome, avoit éloigné de cette Ville, s'obſtinant à demeurer en Hongrie ; Leon crut avoir une occaſion favorable d'entreprendre ſur Ferrare, par le moyen de quelques Bannis de cette Ville, qui s'étoient liés avec Alexandre Frégoſe Evêque de Vintimiglia, qui demeuroit à Bologne. Ce Prélat avoit été contraint de s'éxiler de Genes, pour éviter le reſſentiment d'Octavian, qui le ſoupçonnoit d'aſpirer à la dignité de Doge, que le Cardinal (*a*) ſon pere avoit occupée. Alexandre voyant tous ſes efforts inutiles pour rentrer dans ſa Patrie, ſe flâta de travailler plus heureuſement à rétablir les autres dans la leur. C'eſt pourquoi ayant concerté toutes choſes avec le Pape & ces Bannis, il leva 2000 hommes d'Infanterie dans le Territoire de Rome, & dans la Lunigiana, ſous prétexte de les conduire à Genes

(*a*) Paul Fregoſe.

pour

pour y rentrer les armes à la main : Leon fournit en ſecret 10000 Ducats pour faire ces levées. Octavian n'en eût pas plûtôt été inſtruit, qu'il arma par mer & par terre : Alexandre feignant d'être bien fâché de voir Génes à couvert de ſes armes, permit à Fréderic de Bozzolo, qui ſoutenoit la Ville Concordia contre Jean-François de la Mirandole, de ſe ſervir de ſes Troupes durant l'eſpace d'un mois, pour lequel elles avoient reçu la paye. Fréderic ayant accepté ces offres, l'Evêque paſſa l'Apennin, & marcha lentement du côté de Concordia. Toute cette manœuvre n'étoit que pour avoir un prétexte de paſſer le Pô. Pour cet effet, Albert Comte de Carpi, qui entroit dans l'intrigue, avoit fait louer, ſous le nom de quelques Marchands de Blé, certaines Barques qui étoient à l'embouchure de la Secchia ; c'eſt ainſi qu'on appelle l'endroit où cette Riviere ſe jette dans le Pô. L'Evêque de Vintimiglia devoit s'en ſervir pour paſſer ce Fleuve, & enſuite marcher promptement à Ferrare. Il avoit remarqué, lorſqu'il étoit dans cette Ville, qu'il y avoit environ douze ou quatorze toiſes de la muraille ruinées du côté du Pô, ce qui facilitoit l'entrée de la Ville par cet endroit ; comme ce mur s'étoit écroulé tout récemment, Alfonſe, quoique très-vigilant pour l'ordinaire, n'y avoit pas fait beaucoup d'attention, croyant ce poſte aſſez défendu par la Riviere ; & n'ayant d'ailleurs aucune défiance ſur le compte du Pape & des autres Puiſſances. 1519.

Le Marquis de Mantoue ne fut pas plûtôt inſtruit par le bruit public, que Frégoſe avoit paſſé l'Apennin, que ſans autre motif que l'uſage, où il étoit de fermer le paſſage des Rivieres aux Troupes Etrangeres, il fit venir à Mantoue toutes les Barques qui étoient à l'embouchure de la Secchia. L'Evêque de Vintimiglia ne pouvant en avoir d'autres aſſez à tems, parce que les Gouverneurs des Villes de l'Etat Eccléſiaſtique n'étoient pas du ſecret, & n'avoient aucun ordre de lui en fournir, il fut obligé de s'arrêter aux environs de Corregio, pour prendre de nouvelles meſures avec les Miniſtres du Comte de Carpi. Il fut aſſez peu circonſpect pour laiſſer pénétrer ſon ſecret à pluſieurs, & pour en faire confidence à quelques perſonnes. Le Marquis de Mantoue qui ne tarda pas à l'apprendre, en avertit d'abord le Duc de Ferrare. Alfonſe étoit ſi éloigné de ſoupçonner un pareil deſſein ; qu'il n'auroit pas ajoûté foi

à cet avis, ſans la circonſtance du mur écroulé. Il donna auſſi-
1519. tôt des ordres pour faire échouer le projet de Frégoſe, à qui ſeul il l'attribua dans la lettre qu'il écrivit au Pape, pour l'en informer, feignant d'ignorer que Leon fût l'auteur de cette entrepriſe : il le pria d'envoyer ſes ordres aux Gouverneurs des Villes Eccléſiaſtiques, afin qu'ils lui donnaſſent des ſecours. Leon leur écrivit auſſitôt en faveur d'Alfonſe ; mais il leur donna ſecretement des ordres tout contraires. Frégoſe apprenant que le Duc de Ferrare ſe mettoit en état de ne rien craindre, & ne pouvant d'ailleurs paſſer le Pô que très-difficilement, perdit toute eſpérance, & s'approcha de la Ville de Concordia, où l'on ſe défioit de lui. Ces ſoupçons n'étoient pas ſans fondement ; car tandis qu'il propoſoit à la Garniſon de cette Place le ſiége de la Mirandole, il s'approcha durant la nuit des murs de Concordia, & tenta de l'emporter de vive force ; ſon deſſein étoit de faire croire que cette Ville, & non celle de Ferrare, avoit été le but de ſon expédition. Après cet aſſaut, où il fut repouſſé, il licencia ſes Troupes qui ſe diſſiperent. On crut généralement, & le Duc de Ferrare fut perſuadé, que ſi le Marquis de Mantoue n'avoit pas empêché Frégoſe de paſſer le Pô, cet Evêque ſeroit entré dans Ferrare par la brêche dont nous avons parlé. En effet, il n'auroit rencontré aucun obſtacle dans une Ville où il n'y avoit point de Troupes, & où l'on étoit dans une entiere ſécurité. D'ailleurs, le Duc étoit accablé par la maladie, & le Peuple ſi mécontent du Gouvernement, que preſque perſonne n'auroit pris les armes en faveur du Prince dans cette occaſion.

1520. Cette tentative n'ayant pas réuſſi, l'Italie jouit encore de la Paix durant l'année 1520. mais le repos de l'Egliſe fut troublé par de nouvelles opinions, qui commencerent à ſe répandre.

XXIV. Origine du Lutheraniſme. Les Novateurs n'attaquerent d'abord que l'Egliſe Romaine ; mais bien-tôt ils ne reſpecterent pas même la Religion Chrétienne. L'Electorat de Saxe en Allemagne, fut le berceau de ces dangereuſes nouveautés. Martin Luther Prêtre de l'Ordre de S. Auguſtin, renouvella d'abord en Chaire la plûpart des erreurs des Bohémiens, anathematiſées par l'Egliſe aſſemblée à Conſtance : Jean Hus & Jerôme de Prague, Chefs de ces Fanatiques, avoient pouſſé l'opiniâtreté, juſqu'à ſe faire brûler, pour la défenſe de ces erreurs qui furent long-tems bornées au ſeul Royaume de Boheme. La cauſe des déclamations de Luther

fut l'indigne abus que Leon X. fit de l'autorité Pontificale. Le Pape ſuivant aveuglément les conſeils de Laurent Pucci, Cardinal de Santi Quattro, par rapport à la diſpenſation des Bénéfices, & des graces ſpirituelles, & avoit répandu dans la Chrétienté, ſans diſtinction de tems ni de lieux de grandes Indulgences, non ſeulement en faveur des vivans, mais encore des ames du Purgatoire, dont elles devoient abréger la Pénitence. On ſçut généralement que le motif de ces profuſions ſpirituelles étoit l'envie de tirer de l'argent des Peuples. Ceux qui étoient prépoſés à la diſtribution des Indulgences, gens qui, pour la plûpart, avoient acheté du Pape le pouvoir de les vendre, en uſerent avec ſi peu de modération, qu'ils exciterent le ſcandale & l'indignation en beaucoup d'endroits, & ſur tout en Allemagne, où pluſieurs de ces Négocians ſpirituels en vinrent juſqu'à donner à vil prix, & à jouer dans les cabarets le pouvoir de délivrer les ames du Purgatoire. 1520.

La libéralité de Leon en faveur de Madelaine (a) de Médicis ſa ſœur accrut encore le ſcandale. Ce Pape, dont la facilité dans l'exercice de ſon autorité, donnoit ſouvent atteinte à la Majeſté du Pontificat, eut la foibleſſe de donner à Madelaine une partie des exactions, qui devoient ſe faire à l'ombre des Indulgences. Cette femme avare chargea l'Evêque Aremboldo d'aller piller pour elle pluſieurs Provinces d'Allemagne. Cet homme digne d'un pareil emploi, s'en acquitta avec beaucoup de dureté, & une extrême avarice. Les Peuples n'ignoroient pas que tout cet argent ne devoit point entrer dans les coffres du Pape, ni de la Chambre Apoſtolique, qui peut-être auroit pû en employer une petite partie à quelque bon uſage; ſçachant au contraire qu'il étoit deſtiné à contenter l'avarice d'une femme, ils déteſterent non ſeulement ſes Miniſtres & leurs exactions, mais encore l'auteur de ce préſent indiſcret, & mépriſerent ſon autorité. Luther profitant de l'indiſpoſition des eſprits, commença par ſe moquer des Indulgences, & par attaquer dans les Papes le pouvoir de faire de pareilles conceſſions. Des diſcours ſi hardis flatant le Peuple, Luther eut bien-tôt des Auditeurs en foule. Se voyant applaudi, il donna chaque jour de nouvelles atteintes à l'autorité des Papes, & après avoir

(a) Veuve de Franceſquetto Cibo.

déclamé peut-être avec raiſon contre ces abus, ou du moins
1520. d'une maniere en quelque façon excuſable, à cauſe du juſte ſujet que Leon avoit donné de blâmer ſa conduite, ce Moine aveuglé par l'ambition, & ſéduit par les applaudiſſemens du Peuple & la faveur du Duc de Saxe, (*a*) attaqua non ſeulement avec fureur la puiſſance des Papes, & l'autorité de l'Égliſe Romaine; mais adoptant encore les erreurs des Bohémiens, il en vint ſucceſſivement juſqu'à ſe déclarer contre les Saintes Images, à dépouiller les Egliſes de leurs biens, & à permettre le Mariage aux Religieuſes & aux Moines; liberté qu'il s'efforça, non ſeulement de prouver dans la Chaire, mais qu'il autoriſa encore par ſon exemple. Il borna la puiſſance du Pape au ſeul Diocèſe de Rome, & ſoutint que chaque Evêque avoit un pouvoir égal dans l'étendue de ſon Diocèſe. Il proſcrivit les Déciſions des Conciles, les Ecrits des Peres, les Décrétales, & le Droit Canon; & il n'adopta que l'ancien & le nouveau Teſtament, qu'il interprêta d'une maniere ſuſpecte & inouie. Luther & ſes Sectateurs ſe livrerent chaque jour à de plus déteſtables erreurs. Ils oſerent décrier les Sacremens de l'Egliſe, & mépriſer les Jeunes, la Pénitence, & la Confeſſion; preſque toute l'Allemagne fut infectée de cette contagion: Il y eût même quelques-uns de ces furieux, qui ajoutant encore aux erreurs de Luther, dogmatiſerent ſur l'Euchariſtie avec une audace pernicieuſe & digne de l'Enfer. Le mépris des Conciles & des SS. Peres étant la baſe de ces étranges nouveautés, chacun eut la liberté de ſe faire un ſiſtême de Religion, & d'expliquer l'Ecriture à ſon gré. Cette Doctrine fit des progrès extraordinaires, même hors de l'Allemagne, parce qu'elle aboliſſoit des obligations établies par l'Egliſe pour le ſalut des Fidéles, & qu'elle laiſſoit aux particuliers la liberté de vivre à leur volonté. La nouvelle de la révolte de Luther n'eût pas plûtôt pénétré à Rome, que Leon s'efforça d'étouffer ce mal dans ſa naiſſance; mais il ne ſçût pas employer les moyens propres à y réuſſir. Il cita d'abord Luther à Rome, & lui interdit la Chaire; mais celui-ci mépriſant ces ordres; Leon l'excommunia, ſans réformer lui-même ſa conduite, qui donnant priſe à Luther, étoit d'ailleurs blamée de toute la Chrétienté. Les Cenſures, bien loin de diminuer le cré-

(*b*) Fréderic ſurnommé le ſage, né en 1463. & mort le 5 May 1525.

dit de Luther, ne ſervirent qu'à l'étendre davantage, & elles ne furent regardées que comme une perſécution, que l'innocence de ſes mœurs, & la pureté de ſa Doctrine lui attiroient. Leon fit partir une foule de Religieux pour aller s'oppoſer à l'erreur en Allemagne, & il écrivit de tous côtés aux Princes & aux Prélats; mais l'inclination des Peuples, & la faveur du Duc de Saxe rendirent toutes ces démarches inutiles. La Cour de Rome ouvrit alors les yeux; & commençant à ſentir toute l'importance de ces troubles, elle craignit que la grandeur des Papes, leurs intérêts temporels, & l'unité de la Religion Chétienne n'en reçuſſent une dangereuſe atteinte. 1520.

Le Pape tint pluſieurs Conſiſtoires; & il y eut de fréquentes Aſſemblées de Cardinaux & de Théologiens choiſis, pour trouver les moyens d'arrêter un mal qui croiſſoit tous les jours. Il y en eut pluſieurs qui furent aſſez prudens pour repréſenter à Leon, que la rigueur dont il avoit uſé envers Luther, ſans remédier aux abus qui avoient cauſé ſa révolte, n'ayant ſervi qu'à le rendre plus reſpectable & plus cher aux Peuples, il étoit plus ſage de diſſimuler ce déſordre, qui peut-être finiroit de lui-même, que d'aigrir les eſprits par des coups d'autorité. Mais la hauteur naturelle à tous les hommes ſuggerant des moyens violens au Pape, il pourſuivit non ſeulement Luther & ſes Partiſans, mais il réſolut de donner encore un Monitoire terrible contre le Duc de Saxe, que cette démarche lia plus fortement aux erreurs de Luther. Ces nouvelles opinions firent de ſi grands progrès durant quelques années, que tout le monde Chrétien fut ſur le point d'en être infecté; mais les Puiſſances ayant compris qu'elles n'étoient pas moins préjudiciables à leur autorité temporelle, qu'au pouvoir ſpirituel des Papes, employerent même juſqu'à la ſévérité pour empêcher que ces nouveautés ne pénétraſſent dans leurs Etats. D'un autre côté, rien n'a tant contribué à affermir ces erreurs, ſouvent prêtes à ſe confondre & à ſe détruire par la licence & la contrarieté des principaux Sectaires, rien, dis-je, ne les a tant affermies que la liberté qu'elles donnent de vivre comme on veut, & que l'avarice des Grands, qui s'obſtinent à garder les biens uſurpés ſur les Egliſes.

1520.

XXV. Supplice de Jean-Paul Baglioné.

On ne vit cette année rien de mémorable en Italie, ſi ce n'eſt que Jean-Paul & Gentilé Baglioné qui partageoient le Gouvernement de Pérouſe, ſe brouillerent enſemble, & que le premier chaſſa l'autre de cette Ville, ſoit pour jouir ſeul de toute l'autorité, dont il avoit déja la meilleure part, ſoit qu'il y eut entr'eux quelqu'autre ſujet de diſſention. Gentilé en ayant porté ſes plaintes au Pape, Leon irrité contre Jean-Paul, lui ordonna de venir lui-même à Rome. Ce dernier craignant pour ſa perſonne, chargea ſon fils de s'y rendre pour lui, & d'aſſurer le Pape d'une parfaite ſoumiſſion à ſes volontés. Mais Leon s'opiniâtrant à vouloir que Jean-Paul vint ſe juſtifier en perſonne, il s'y détermina enfin après bien des irréſolutions. Raſſuré par l'attachement qu'il avoit toujours eu pour la Maiſon de Médicis, il céda aux ſollicitations de Camille des Urſins ſon gendre, & de ſes autres amis; ceux-ci avoient employé tout leur crédit auprès du Pape, pour le rendre favorable à Jean-Paul. Ils ſe laiſſerent ſi bien leurer par des diſcours artificieux, & par l'aſſurance verbale qu'il leur donna que Baglioné n'avoit rien à craindre, qu'ils vinrent à bout de perſuader ce dernier. Le Pape étoit alors depuis quelques jours dans le Château S. Ange ſous prétexte de ſe divertir, comme cela arrivoit aſſez ſouvent. Baglioné étant allé le lendemain de ſon arrivée lui rendre ſes devoirs, il fut arrêté par le Commandant de ce Fort, avant qu'il eût pu voir le Pape. Il ſubit enſuite un rigoureux interrogatoire, & ayant avoué pluſieurs crimes, que des paſſions brutales, l'ambition & des intérets particuliers lui avoient fait commettre, il fut laiſſé plus de deux mois en priſon, après leſquels il eut la tête tranchée.

On croit que Leon ne le fit périr que parce qu'il avoit remarqué pendant la guerre d'Urbin qu'il n'étoit pas dans ſes intérêts, qu'il avoit des intrigues avec la Rovere, & que ne croyant pas pouvoir compter ſur lui, ni par conſéquent ſur Pérouſe, en cas de troubles, il avoit crû devoir prévenir ſes mauvaiſes intentions. Auſſi pour s'aſſurer de cet Etat, il donna la Légation de Pérouſe (*a*) à Silvio, Cardinal de Cortone, qui lui étoit attaché depuis long-tems, & qu'il avoit élevé dans ſa mai-

(*a*) Silvio Paſſevini natif de Cortone, créature de Leon X. il n'eut le Chapeau qu'en 1521.

son. Outre cela il rétablit Gentilé dans cette Ville, le gratifia des biens de son rival, & confia toute l'autorité à cet homme qui n'avoit aucun mérite. Après avoir terminé cette affaire, il résolut de faire une seconde tentative contre la Ville de Ferrare, par le moyen de (*a*) Hubert de Gambara Protonotaire Apostolique, & de Ridolfel Officier de quelques Lansquenets que le Duc y avoit en Garnison. Ce dernier s'étoit engagé de livrer, quand on voudroit, la Porte de Castello Tialto, où des Troupes envoyées de Bologne & de Modéne pourroient se rendre en passant le Pô, sur le Pont de bois qui est vis-à-vis de cette Porte. En conséquence, Guy Rangoné & (*b*) le Gouverneur de Modéne eurent ordre de faire des levées sous différens prétextes, de marcher tout d'un coup vers cette Porte, & d'y attendre le reste des Garnisons de Bologne & de Modéne, qui avoient ordre de s'y rendre; mais Ridolfel à qui le Protonotaire compta 2000 Ducats de la part du Pape, ayant découvert dès le commencement toute l'intrigue au Duc de Ferrare, ce Prince content de s'être assuré des dispositions du Pape à son égard, publia qu'il sçavoit tout par le moyen de cet Officier.

1520.

XXVI. Seconde tentative du Pape contre Ferrare.

Sur ces entrefaites, le nouvel Empereur se rendit d'Espagne en Flandre par Mer; dans ce trajet il descendit en Angleterre de son bon gré, & non par nécessité comme son pere. Il y eut une entrevûe avec Henri, après laquelle ils se séparerent en bonne intelligence. Ensuite s'étant rendu à Aix la-Chapelle, Ville fameuse par le séjour qu'y fit autrefois Charlemagne, & par son tombeau, il y reçut (*c*) selon l'ancien usage, en vertu du suffrage des Princes Allemans, la premiere Couronne du monde, qu'on dit être celle que porta ce Fondateur de l'Empire Germanique.

XVII. Charle V. est couronné Empereur à Aix-la-Chapelle.

Pendant que Charle se faisoit Couronner, l'Espagne se révolta contre lui. Les Peuples de ce Royaume n'y avoient appris qu'avec chagrin son Election à l'Empire, prévoyant que leur Roy seroit obligé d'être le plus souvent hors de ses Etats héréditaires, ce qui ne pouvoit leur être que très-préjudiciable; mais la principale cause de leur révolte étoit l'avarice des Ministres, & sur-tout de Chiévres, dont l'insatiable cupidité avoit mis en usage toutes sortes de moyens pour se satisfaire.

XXVIII. Troubles d'Espagne.

(*a*) Il étoit Bressan & sujet des Venitiens, fils de Jean-François Comte de Pratalbuino. Il fut fait Cardinal par Paul III. en 1539.

(*b*) C'étoit François Guichardin, Auteur de cette Histoire.

(*c*) Le 23 d'Octobre.

1520. Les autres Miniſtres qui étoient auſſi Flamans l'avoient imité, en vendant à des Etrangers les Charges qui ſe donnoient pour l'ordinaire aux Eſpagnols, & en faiſant acheter bien cher les faveurs & les expéditions de la Cour ; toutes ces exactions rendirent le nom Flamand odieux à l'Eſpagne entiere. Les Habitans de Valladolid avoient déja remué au départ de l'Empereur ; mais à peine eut-il quitté la Frontiere d'Eſpagne, que la révolte devint générale. Les Rebelles proteſterent que ce n'étoit pas contre leur Prince ; mais contre ſes Miniſtres qu'ils prenoient les armes. Enſuite ayant ſecoué le joug de l'autorité du Roy, ils formerent un Conſeil ſous le nom de la Sainte Junte. Les Miniſtres & les Officiers du Roy ayant pris les armes pour les réprimer, on ſe fit ouvertement la Guerre. Enfin, le déſordre fut ſi grand, que l'Empereur n'avoit preſque plus d'autorité dans ce Pays ; ces troubles ranimerent en Italie & ailleurs les eſpérances des Princes, à qui une Puiſſance ſi formidable cauſoit de l'ombrage. Malgré cette révolte, l'Empereur fit une deſcente dans l'Iſle des Gerbes, d'où il chaſſa les Maures ; il fut encore aſſez heureux pour que la réputation du Roy de France reçût quelque atteinte en Allemagne. François pour entretenir la diſcorde dans l'Empire favoriſoit le (*a*) Duc de Wirtemberg, qui étoit en guerre avec le Cercle de Souabe ; mais ces Peuples chaſſerent ce Duc de ſes Etats, & vendirent ſon Duché à l'Empereur, qui dans l'ardeur d'abaiſſer les Partiſansdu Roy de France, s'engagea de défendre ce Cercle envers & contre tous ; Wirtemberg ayant compté inutilement ſur les ſecours de France, n'eut d'autre parti à prendre que d'avoir recours à la clémence de l'Empereur, & d'en recevoir la Loy, ſans rentrer pour cela dans ſes Etats.

XXIX. Il s'empare de l'Iſle des Gerbes, & dépouille le Duc de Wirtemberg de ſes Etats.

Vers la fin de cette année, environ 3000 hommes d'Infanterie Eſpagnole, qui après un ſéjour de pluſieurs mois en Sicile, refuſerent de retourner en Eſpagne, paſſerent à Reggio dans la Calabre malgré leur Officiers ; enſuite marchant vers Rome, ils firent partout de grands ravages. Le Pape conçut alors de ſérieuſes allarmes ; le ſouvenir de la Guerre d'Urbin lui fit craindre que ces Troupes excitées par quelques Princes, ou ſe joignant à François-Marie, aux fils de Jean-Paul Baglioné, & aux autres

(*a*) Il ſe nommoit Ulrick.

Ennemis

Ennemis du S. Siége, ne lui ſuſcitaſſent de fâcheuſes affaires. C'eſt pourquoi, Leon & le Viceroy de Naples offrirent aux Officiers de prendre une partie de ces Troupes à leur ſolde, & de donner de l'argent au reſte ; mais ces offres ne ſervirent qu'à les rendre plus hardis : ils s'avancerent donc vers le Tronto, non par les chemins étroits de la Capitanate, mais par les Plaines de la Poüille ; & leur petite Armée groſſiſſant à chaque inſtant par la jonction d'autres gens de pié, & même de quelque Cavalerie, ils devinrent de jour en jour plus formidables ; ils ſe diſſiperent néanmoins plus facilement, & plûtôt qu'on ne ſe l'étoit imaginé. Après avoir paſſé le Tronto, ils entrerent dans la Marche d'Ancône, où le Pape avoit envoyé beaucoup de Troupes, & ils aſſiégerent Ripa Tranſona : mais ayant fait une perte conſidérable dans un aſſaut, ils prirent le parti de la retraite. Ce malheur ayant abattu leur courage & diminué la terreur de leurs armes, ils ſe haterent d'accepter des Miniſtres de l'Empereur, des conditions bien moins avantageuſes que celles qu'ils avoient rejettées d'abord avec tant de hauteur. 1520.

HISTOIRE
DES
GUERRES D'ITALIE
DE FRANÇOIS
5
GUICHARDIN.

LIVRE QUATORZIÉME.

1521.

CE fut ainſi que ces Troupes rentrerent dans le devoir au commencement de l'année 1521. La crainte qu'elles avoient inſpirée à Leon X. venoit moins de la réalité du péril, que de l'impreſſion qui lui étoit reſtée de la bravoure, que l'Infanterie Eſpagnole avoit montrée dans la derniere Guerre d'Urbin : car il n'y avoit aucune raiſon, même apparente, de s'allarmer. Quelque tems après, l'Italie vit commencer une Guerre plus funeſte & plus longue que les précédentes, & fut le Théâtre que l'Empereur & le Roy de France choiſirent pour faire éclater leurs diſſenſions. Il ſembloit que le Ciel & la

fortune enviaſſent à ce malheureux Pays, la Paix chancelante dont il ne jouiſſoit qu'avec crainte depuis trois ans, & craigniſſent qu'un plus long repos ne lui rendît ſon ancienne ſplendeur. Ces nouveaux troubles furent l'ouvrage d'une Puiſſance, qui plus étroitement obligée que toute autre à maintenir la tranquillité, eſt néanmoins ſouvent la premiere à ſemer artificieuſement la diviſion, & à fomenter un feu qu'elle devroit éteindre avec ſon propre ſang, ſi c'étoit le ſeul moyen de l'étouffer. Car, quoique les ſujets de rupture ſe multipliaſſent de jour en jour entre Charle V. & François I. ils n'avoient cependant aucune raiſon preſſante d'éclater l'un contre l'autre; & leur puiſſance étoit aſſez balancée en Italie, pour ne pouvoir ſe faire mutuellement la Guerre, ſans former des Alliances & des Confédérations dans ces Provinces. Les Venitiens étoient obligés de défendre le Milanès, & les Suiſſes dégoutés de faire la Guerre en leur propre nom, ne penſoient plus qu'à ſuivre le parti de ceux qui voudroient payer leur courage. Ainſi la France n'avoit rien à craindre pour ce Duché de la part de l'Empereur. D'un autre côté, François I. étoit hors d'état d'attaquer le Royaume de Naples, à moins qu'il n'engageât le Pape dans ſes intérêts. Ces deux Princes n'oublioient rien pour l'attirer chacun dans ſon parti. On ne doutoit pas que Leon ne vînt à bout de conſerver la Paix, ſi gardant une exacte neutralité, il employoit le crédit qu'elle lui donneroit, & l'autorité Pontificale à contenir la haine & l'inquiétude des deux Rivaux. Ce Pontife n'avoit aucune raiſon de ſouhaiter, ni d'exciter la Guerre, qui ne lui avoit jamais réuſſi; & même, il étoit de ſon intérêt de maintenir l'équilibre entre ces deux Puiſſances, dont chacune, ſi elle venoit à prendre le deſſus, ſeroit en état de ſubjuguer l'Italie entiere ſans aucun obſtacle; en effet, il auroit eû à craindre pour les Etats de l'Egliſe qu'il gouvernoit abſolument, & pour la République de Florence, dont il pouvoit diſpoſer en Maître: D'ailleurs, naturellement ami du repos, & voluptueux comme il l'étoit, ſa proſpérité & la licence où il vivoit, lui faiſoient haïr les affaires, & il n'y avoit pas d'apparence que conſacrant les jours entiers à la muſique, à de ridicules ſpectacles de Farceurs & de Baladins, & même à des plaiſirs encore moins convenables au Chef de l'Egliſe, il ſongeât à faire la

1521.

Guerre. Outre cela, ſon faſte & ſa magnificence étoient ſi grands
1521. qu'on en auroit encore été frappé, quand bien même ce Pape fût deſcendu d'une longue ſuite de Rois ; il avoit diſſipé en fort peu de tems, par d'exceſſives dépenſes & de folles libéralités, les tréſors que ſon prédéceſſeur avoit accumulés avec tant de ſoin, & les ſommes prodigieuſes que les expéditions en Cour de Rome, & la création intéreſſée de mille nouveaux Offices avoient produites. Il étoit obligé de chercher ſans ceſſe des moyens pour fournir à ſes profuſions, qui loin de diminuer augmentoient tous les jours : Enfin, il n'avoit point de parens dont l'élévation pût réveiller ſon ambition ; & quoiqu'il déſirât toujours avec ardeur de réunir Parme, Plaiſance & Ferrare au S. Siége, ce motif ne paroiſſoit pas capable de le déterminer à troubler le repos du Monde ; au contraire, il ſembloit qu'il dût lui perſuader de temporiſer & d'attendre de favorables conjonctures ; mais rien n'eſt plus vrai que nous n'avons point de plus cruel ennemi que la proſpérité ; cette dangereuſe yvreſſe nous livrant à nos caprices, nous rend hardis au mal, & nous excite à troubler notre propre bonheur. Le Pape au milieu de la joie & des plaiſirs, forme le deſſein de s'unir avec l'Empire, ou la France, pour armer ces deux Puiſſances l'une contre l'autre. On ne ſçait pas au juſte le motif de cette réſolution. Leon ſe crut peut-être déshonnoré par la perte de Parme & de Plaiſance, dont la conquête avoit immortaliſé Jule II. Il put encore s'abandonner au deſir de s'emparer de Ferrare. Peut être s'imaginoit-il que s'il mouroit ſans ſe ſignaler, ce ſeroit une tâche à la mémoire de ſon Pontificat. Il pouvoit craindre auſſi que le Roy de France & l'Empereur, déſeſpérant de l'attirer dans leur parti, ne ſe déterminaſſent un jour à s'unir enſemble pour opprimer la liberté de l'Egliſe : Enfin, j'ai oüi dire au Cardinal de Médicis ſon Favori, qu'il ſe flatoit qu'après avoir conquis d'abord Génes, & le Milanès ſur la France, il viendroit enſuite aiſément à bout d'enlever le Royaume de Naples à l'Empereur, & d'acquerir par ces exploits le titre glorieux de Libérateur de l'Italie, objet déclaré de toutes les démarches de ſon Prédéceſſeur ; mais que comme il ne pouvoit exécuter ce dernier projet avec ſes ſeules forces, il avoit formé le deſſein d'appaiſer le Roy de France, en donnant le Chapeau à quelques-unes de ſes Créatu-

res, & par tous les autres bienfaits qu'il pourroit ſouhaiter, afin d'en obtenir des Troupes, comme ſi François I. eût dû ſe croire dédommagé de ſes pertes en Italie, par celles qu'il y verroit faire à l'Empereur ; mais ſoit qu'il ſe fut déterminé par l'un de ces motifs, ou par tous enſemble, il tourna toutes ſes penſées du côté de la guerre, & ne ſongea, comme nous l'avons dit, qu'à s'unir avec l'Empire ou la France ; mais afin de n'être pas opprimé par l'une ou l'autre de ces deux Puiſſances pendant qu'il négocieroit avec elles, & pour être en même tems plus à portée de faire la Guerre, il donna ordre à l'Evêque de Piſtoya, (*a*) qui depuis fut Cardinal, de ſe rendre en Suiſſe pour y lever 6000 hommes. Les Cantons accorderent ces Milices ſans difficulté, en faveur de l'Alliance que Leon avoit renouvellée avec eux après la Guerre d'Urbin. Ces Troupes paſſerent par le Milanès, & reſterent pluſieurs mois par ordre du Pape dans la Romagne & la Marche d'Ancône. La Paix où l'Italie étoit alors, fit raiſonner les Politiques ſur cette démarche de Leon, qui paroiſſoit ſe charger de la ſolde de ces Troupes ſans néceſſité ; pour empêcher qu'on ne pénétrât ſon deſſein, il fit courir le bruit qu'il n'avoit eû d'autre vûe que de ſe garantir des intrigues & des entrepriſes que méditoient ſans ceſſe les Rebelles à l'Egliſe. Mais perſonne ne fut la dupe d'une ſi frivole raiſon ; les uns diſoient que Leon craignoit la France ; d'autres, qu'il ſongeoit à s'emparer de Ferrare ; quelques-uns enfin, qu'il en vouloit au Royaume de Naples. Cette derniere conjecture étoit aſſez bien fondée. Le Pape & le Roy de France traitoient en ſecret contre l'Empereur, & méditoient d'attaquer conjointement le Royaume de Naples. Gaëte, avec tout ce qui eſt entre le Garigliano & l'Etat Eccléſiaſtique, eût été pour le Pape. Le ſecond fils du Roy auroit eu tout le reſte ; mais comme ce Prince étoit encore fort jeune, le Roy devoit le remettre entre les mains d'un Légat Apoſtolique qui réſidant à Naples, gouverneroit le Royaume juſqu'à ce que le Prince fût Majeur. Par le même Traité, le Roy s'obligeoit d'aider le Pape à réprimer les ſujets de l'Egliſe, & ſes Rebelles Vaſſaux ; condition, qui non ſeulement aſſuroit à Leon ſes uſurpations ſur la Maiſon d'Eſt ; mais qui tendoit encore à contenter ſon

1521.

II. Le Pape & le Roy de France traitent enſemble contre l'Empereur.

(*a*) Antoine Pucci. Il étoit neveu du Cardinal Laurent Pucci.

ambition par la conquête du Duché de Ferrare.

1521. Pendant le cours de ces intrigues, François I. à la faveur des troubles d'Eſpagne, donna ordre à Leſpare frere de Lautrec, d'entrer en Navarre à la tête d'une Armée, pour y rétablir le légitime Roy. Dans le même tems (*a*) Robert de la Mark & le Duc de Gueldre, commençerent à troubler la Flandre. Le Général François ſoumit aiſément la Navarre, qu'il trouva ſans défenſe, & qui d'ailleurs chériſſoit encore le nom d'Albret. Il prit Pampelune à la faveur de l'Artillerie, & marchant enſuite contre la Frontiére (*b*) du Royaume de Caſtille, il s'empara de Fontarabie, & pénétra juſqu'à Legrogno ; mais comme il arrive aſſez ſouvent, ce qu'on avoit regardé comme préjudiciable à l'Empereur, lui fut au contraire très-favorable. Nous avons vû plus haut que toute l'Eſpagne étoit en combuſtion. D'un côté, le Peuple révolté contre ſon Prince avoit tiré de priſon le Duc de Calabre, qui refuſa de ſe mettre à la tête des Rebelles contre l'Empereur. De l'autre, un grand nombre de Seigneurs avoient pris les armes en faveur de Charle, pour mettre leurs biens à couvert de la licence populaire ; mais les Eſpagnols, que la perte de la Navarre n'avoit point interreſſés, voyant les Frontiéres de Caſtille attaquées par l'Armée Françoiſe, & d'ailleurs ayant eû du deſavantage contre les Partiſans de leur Souverain, ils poſerent les armes pour ſe réunir contre l'Ennemi commun.

III. François I. enleve la Navarre aux Eſpagnols.

IV. Alliance de ce Prince avec les Suiſſes.

Après l'heureuſe expédition de la Navarre, la France auroit encore réuſſi dans une autre entrepriſe plus importante, ſi cette Couronne avoit ſçû profiter de ſon bonheur : après bien des intrigues en Suiſſe, les Miniſtres de l'Empereur eurent le chagrin de voir préférer la France à leur Maître.

(*a*) C'étoit Robert II. Duc de Boüillon, ſurnommé *le Sanglier d'Ardenne*. La Cour Souveraine & les Pairs du Duché de Boüillon ayant décidé un Procès en faveur du Seigneur de Chimay, contre le Seigneur d'Eimeries ; ce dernier eut recours à l'Empereur, qui reçut ſon appel. Robert piqué de cette atteinte à ſa Souveraineté, s'unit avec le Roy de France, & fit la Guerre à l'Empereur, qui le dépouilla de ſon Duché, la France ne lui ayant fourni que de foibles ſecours. Robert IV. petit-fils de celui-ci, ſe remit en poſſeſſion de ſes Etats en 1552. par le moyen de Henri II. Ce fut par cette Guerre que commencerent les longs démêlés de Charle V. & de François I.

(*b*) Il y a dans l'original le Royaume de Catalogne ; mais c'eſt une faute d'impreſſion trop groſſiere pour l'attribuer à l'Auteur. Fontarabie eſt dans le Guipuſcoa Province éloignée de la Catalogne, & qui confine à la vieille Caſtille, dans laquelle ſe trouve Legrogno.

1521.

Les Cantons rejetterent l'alliance de Charle contre l'opinion de bien des gens, & même contre les eſpérances données à ce Prince. Le Traité portoit, que François pourroit lever en Suiſſe autant d'Infanterie qu'il voudroit pour quelque expédition que ce pût être, & que de leur côté ils n'accorderoient aucunes troupes contre lui. Mais lorſqu'il fallut ratifier cette Alliance qui s'étoit négociée à Rome de concert avec le Pape, on jetta des ſoupçons dans l'eſprit du Roi; on lui repréſenta, que la duplicité de Leon, & la haine qu'il avoit marquée contre la France depuis ſon exaltation, devoient faire craindre quelque manœuvre ſecrete de ſa part dans cette occaſion : Qu'il étoit hors de toute vrai-ſemblance que le Pape voulût ſincerement que le Roi, ou l'un des fils de France regnât à Naples : Qu'il n'ignoroit pas combien la France, ſi elle uniſſoit ce Royaume avec le Milanès, ſeroit redoutable au ſaint Siége : Qu'une amitié ſi vive & ſi prompte, après tant de haine, ne pouvoit manquer de cacher quelque myſtere : Qu'ainſi le Roi prît bien garde de ſe laiſſer tromper, & de perdre le Milanès, en croyant s'emparer du Royaume de Naples. Qu'il faudroit envoyer une Armée en Italie pour cette conquête : Que le Pape d'intelligence avec l'Empereur, & par le moyen de ſes 6000. Suiſſes, pourroit la tailler en pieces dans ſa route par les Etats de l'Egliſe : Qu'enſuite le Milanès ſeroit ſans défenſe : Qu'aureſte, quelque noirceur qu'il y eût dans cette politique, ce pouvoit être le deſſein du Pape, qui n'ayant pû enlever le Milanès à la France par la force, auroit enfin réſolu de mettre la fourbe & l'artifice en œuvre pour y réuſſir. Le Roi frappé de ces réflexions, differa de ratifier le Traité. Peut-être attendoit-il d'ailleurs la fin de quelqu'autre négociation : Quoiqu'il en ſoit, il ne fit aucune réponſe ſur ce ſujet. Le Pape, ſoit qu'en effet il usât d'artifice avec la France dans cette conjoncture, ſelon ſa coutume, ſoit que le ſilence de cette Cour lui fît entrevoir la méfiance où elle étoit, ſoit enfin qu'il craignît que François n'informât l'Empereur de cette négociation, ce qui pourroit réunir ces deux Princes contre lui, prit la réſolution de ſe liguer avec Charle-Quint contre le premier. Il y fut d'ailleurs engagé par le déſir de recouvrer Parme & Plaiſance, de s'immortaliſer par quelque entrepriſe éclatante, & par le dépit que lui cauſoit la fierté de

V. Il differe de ratifier le Traité de Rome.

1521. Lautrec & de l'Evêque de Tarbes, chargés l'un & l'autre des affaires dans le Milanès. Ce Géneral & ce Prélat aigrirent Leon par le mépris qu'ils faiſoient de ſes Bulles, auſquelles ils refuſoient de déferer. De ſon côté Charle V. irrité par l'expédition de la Navarre, n'eut pas de peine à traiter avec le Pape. Il en étoit d'ailleurs ſollicité par les bannis de Milan, & par quelques perſonnes de ſon Conſeil, jalouſes du crédit de M. de Chiévres, qui étoit d'avis de ne pas rompre avec la France; mais ce qui hâta la concluſion de cette affaire fut, comme on le crut alors, l'eſpérance que conçut l'Empereur de regagner les Suiſſes par le crédit du Pape, & par le ſien propre, avant que le Roi de France pût s'aſſurer d'eux par ſes bienfaits.

VI. L'Empereur met Luther au ban de l'Empire.

La conduite de Charle V. à l'égard de Luther, acheva de mettre le Pape dans les interêts de l'Empire. Charle ayant donné un ſauf-conduit à cet Héreſiarque, l'avoit fait venir à la diéte de Wormes. Les Théologiens nommés par ce Prince pour examiner ſa doctrine, ayant rapporté qu'elle étoit erronée & pernicieuſe à la Religion, l'Empereur le mit au ban de l'Empire. Luther en fut ſi frappé, que ſi le Cardinal de ſaint Sixte Légat Apoſtolique (*a*) ne l'eût réduit au déſeſpoir par ſes menaces, on croit qu'il auroit abjuré ſes erreurs, pourvû qu'on lui eût donné quelque dignité dans l'Egliſe, ou de quoi ſubſiſter avec honneur.

VII. Ligue entre le Pape & l'Empereur.

Quoiqu'il en ſoit, le Pape & l'Empereur ſignerent un Traité à l'inſçu de Monſieur de Chiévres. Ce Seigneur qui avoit eu juſqu'alors beaucoup de crédit ſur l'eſprit de l'Empereur, mourut fort à propos ſur ces entrefaites, pour n'avoir pas le chagrin de voir ſes conſeils mépriſés. Par ce Traité, l'un & l'autre s'obligerent à une défenſe réciproque, & Charle s'engagea de protéger la Maiſon de Médicis & la République de Florence; outre cela, il fut ſtipulé qu'on attaqueroit le Milanès dans le tems & de la maniere dont on conviendroit de part & d'autre. Qu'après la conquête de ce Duché l'Egliſe auroit Parme & Plaiſance,

(*a*) Guichardin ſe trompe ici par rapport au tems & au lieu. Ce fut à Ausbourg que ſaint Sixte parla durement à Luther plus d'un an avant la diéte de Wormes.

dont

dont elle jouiroit comme elle avoit fait ci-devant : Que François (*a*) Sforce, qui étoit alors à Trente, ſeroit mis en poſſeſſion du Milanès, & maintenu dans ce Duché par les Confédérés, tant à cauſe de l'Inveſtiture donnée à Ludovic ſon pere, qu'en vertu de la renonciation de Maximilien ſon frere : Que cet Etat ne pourroit prendre du ſel pour ſon uſage que dans les Salines de Cervia : Que le Pape auroit non ſeulement la liberté de faire la Guerre à ſes Sujets & Vaſſaux rebelles, mais que l'Empereur ſeroit obligé de le ſeconder contr'eux, & ſur-tout contre le Duc de Ferrare après l'expédition du Milanès. Outre cela, Charle voulut bien augmenter le Cens qu'il devoit au Pape pour le Royaume de Naples : Enfin il promit 10000 Ducats de Penſion au Cardinal de Médicis ſur l'Archevêché de Toléde qui venoit de vaquer ; & des Terres du même revenu dans le Royaume de Naples, pour Alexandre fils naturel de Laurent de Médicis Duc d'Urbin ; mais afin d'éclaircir ſur quel fondement l'Empereur vouloit enlever le Milanès à la France, il eſt néceſſaire d'expoſer en peu de mots les prétentions de Charle ſur ce Duché. Ses Miniſtres ſoutenoient que la maiſon d'Orléans n'avoit aucun droit ſolide à cet Etat, le Contrat de Mariage de Valentine n'ayant pas été ratifié par l'Empereur qui régnoit alors : Qu'actuellement le Milanès appartenoit immédiatement à l'Empire, parce que Maximilien, ayeul de Charle, avoit révoqué avec des clauſes ſi marquées l'Inveſtiture accordée à Ludovic Sforce, pour lui-même & pour ſa poſtérité, que cette révocation avoit eû ſon effet, ſur-tout à l'égard des enfans de ce dernier, qui n'ayant jamais poſſedé ce Duché, n'avoient pû fonder leur droit que ſur une ſimple eſpérance, & non ſur une poſſeſſion effective : Qu'ainſi l'Inveſtiture donnée à Louis XII. & à ſa fille Claude, à condition qu'elle épouſeroit Charle d'Autriche, étoit valable : Que ce Prince en avoit été dès lors inveſti par ce Contrat, y étant ſtipulé, que ſi ce Mariage manquoit de s'accomplir, ſans qu'on pût l'en accuſer, l'Inveſtiture de Louis XII. & de ſa fille ſeroit nulle, & que le Duché appartiendroit inconteſtablement à Charle : Que ces conventions anéantiſſoient la ſeconde Inveſtiture donnée à Louis XII. pour lui, pour la même Princeſſe Claude & le Duc d'Angoulême, cet Acte poſté-

1521.

VIII. Prétentions de l'Empereur ſur le Duché de Milan.

(*a*) C'eſt le Duc de Bari, dont il eſt parlé ci-deſſus.

rieur ne pouvant préjudicier aux droits d'un Mineur, qui
1521. d'ailleurs étoit ſous la tutelle de Maximilien ; qu'ainſi François I. ne pouvoit faire aucun uſage de la conceſſion de l'Empereur Maximilien : Qu'il n'avoit jamais obtenu ni demandé d'autre Inveſtiture : Qu'il ne pouvoit pas auſſi ſe fonder ſur la ceſſion de Maximilien Sforce ; parce que l'autorité Impériale n'y étoit pas intervenue, & qu'un Fief cédé par le Vaſſal, ſans l'aveu du Seigneur Suzerain, retournoit de plein droit à ce même Seigneur ; d'ailleurs, Maximilien Sforce n'ayant jamais poſſedé le Milanès en vertu d'aucune Inveſtiture perſonnelle ; mais n'en ayant joui que ſur un ſimple conſentement de l'Empereur, il n'avoit pû tranſporter à perſonne des droits qu'il n'avoit pas.

IX. Vaines tentatives du Pape ſur Génes, & ſur le Milanès.

Le Pape & l'Empereur tinrent fort ſecret le Traité qu'ils venoient de ſigner, dans le deſſein de ſurprendre Génes & le Milanès en même tems, par le moyen des Bannis, avant de faire la Guerre ouvertement. En conſéquence de ce projet, les Galeres que l'Empereur avoit dans le Port de Naples, jointes à celles du Pape, devoient paroître tout d'un coup à la vûe du Port de Génes, & deux mille Eſpagnols étoient deſtinés à les monter. Jerôme Adorne avoit ordre de ſe trouver ſur cette Flote, & devoit faire agir ſes Amis & ſes Partiſans dans les Places de la Côte ; d'ailleurs François Sforce & Jerôme Moroné qui étoient à Trente, prirent des meſures avec les plus conſidérables d'entre les Bannis, pour attaquer à l'improviſte les Garniſons Françoiſes, de Milan, de Parme, de Plaiſance, & de Crémone ; Manfrede Palavicini, & Matto de Brinzi Chef de parti dans les Montagnes, devoient embarquer des Lanſquenets ſur le Lac de Côme, pour faire une tentative ſur cette Ville, où ils ſe flatoient d'avoir de ſecretes intelligences. Après la réuſſite de ces projets, ou même de plus importans, pluſieurs Gentilshommes exilés du Milanès avoient ordre de ſe rendre ſecrétement à Reggio, où Moroné ſe trouveroit un jour marqué, & d'entrer dans ce Duché avec trois mille hommes de pié, qui ſeroient levés en toute diligence. En même tems Leon fit tenir 10000 Ducats à François Guichardin, qui étoit depuis long-tems Gouverneur de Reggio & de Modéne, avec ordre de les remettre à Moroné, pour faire ſecrétement des levées. Guichardin devoit encore favoriſer les deſſeins de

Moroné, ſans rien laiſſer paroître qui pût donner au Roy de France aucun ſujet de plainte contre les Miniſtres du S. Siége, ou faire ſoupçonner le Pape lui-même. 1521.

Mais quelques meſures qu'on eût priſes, tous ces projets échouerent dans l'exécution; l'Eſcadre compoſée de ſept Galeres, quatre Brigantins & quelques Vaiſſeaux parut ſans fruit à la vûe du Port de Génes. Le Doge averti du deſſein des Ennemis, s'étoit précautionné contr'eux, & contre les troubles qui pouvoient s'exciter dans la Ville. C'eſt pourquoi l'Eſcadre fut obligée de ſe retirer dans la côte de Levant. L'expédition de Lombardie n'eut pas un ſuccès plus heureux. Quelques-uns des Bannis qui étoient du ſecret le divulguerent indiſcrétement, & dirent même que Moroné devoit ſe rendre à Reggio. Fréderic de Bozzolo informé de ces bruits, courut en inſtruire Leſcun, Gouverneur de Milan à la place de Lautrec ſon frere, qui venoit de partir pour la France. Auſſi-tôt Leſcun rappelle les Gendarmes diſperſés, ſe rend en diligence à Parme avec 400 Lances, & donne ordre à Fréderic d'y conduire 1000 hommes d'Infanterie de ſes Places. L'avis de Bozzolo devint plus certain, par l'arrivée publique des Bannis à Reggio; au lieu de ſuivre l'ordre qu'ils avoient de ſe raſſembler en ſecret, ils firent ouvertement des levées aux environs de cette Ville, & ſe comportérent comme des gens qui ſont ſur le point d'exécuter quelque entrepriſe. Moroné même qui n'arriva qu'après eux, ne tint pas une conduite plus meſurée. Peut-être que ſon deſſein étoit de brouiller tout-à-fait le Pape avec la France. Quoiqu'il en ſoit, tout le Monde vit bien que ces grands projets ne réuſſiroient pas; cependant Leſcun, pour diſſiper entierement cet orage, réſolut de ſortir de Parme & d'aller ſe préſenter à l'improviſte devant Reggio le jour de la Fête de S. Jean-Baptiſte; il comptoit de ſurprendre les Bannis, ou bien quelques-uns d'entr'eux; en cas qu'ils n'en vînt pas à bout, il arriveroit du moins qu'ils prendroient la fuite au bruit de ſa marche; ou que le Gouverneur, qui n'étoit pas homme de Guerre, effrayé de n'avoir pour ſa défenſe aucunes Troupes Etrangeres, ne manqueroit pas de livrer ces Bannis; ou qu'enfin on pourroit pénétrer dans la Place à la faveur du déſordre que la marche des Lances y cauſeroit. Guichardin ſoupçonna quelque choſe de ce deſſein, malgré

1521. tout ce qui ſembloit devoir le raſſurer ; car l'entrepriſe de Gênes n'étant pas encore publique, étoit-il vrai-ſemblable que Leſcun voulût entrer en armes dans les états du S. Siége, ſans des ordres précis de la Cour de France, & donner ainſi occaſion à la Guerre ; mais craignant tout de la vivacité Françoiſe, il écrivit ſur le champ à Gui Rangoné, qui étoit alors dans le Modénois, de ſe rendre la nuit ſuivante à Reggio, afin d'avoir des Troupes pour réſiſter aux Ennemis. Enſuite il fit entrer dans la Ville tout ce qu'il put des Milices levées par Moroné ; enfin il ordonna aux Habitans de Reggio, dont il connoiſſoit l'antipatie pour les François, de ſe tenir prêts à ſe rendre à la garde des Portes, dès qu'on donneroit le ſignal. La choſe arriva comme Guichardin l'avoit prévû. Le lendemain matin le Général François parut à la tête de 400 Lances, ſuivi d'un peu loin par Fréderic de Bozzolo, qui conduiſoit 1000 hommes de pié. Leſcun s'étant approché de la Ville, députa Bonneval l'un de ſes Capitaines vers le Gouverneur, pour lui demander une entrevûe, qu'il obtint facilement. On choiſit pour le rendez-vous la Poterne du Ravelin de la Porte qui regarde la Ville de Parme, ſans autre sûreté de part & d'autre que la bonne foi réciproque. Auſſitôt Leſcun s'y rendit avec pluſieurs Gentilshommes ; & le Gouverneur ne ſe fit pas attendre. Il y eut d'abord des deux côtés de grandes plaintes. Leſcun dit qu'il étoit ſurpris que dans un tems, où le Pape & le Roy étoient alliés, on donnât retraite dans les Etats de l'Egliſe à des Bannis ameutés pour troubler le Milanès. Guichardin répondit qu'il n'étoit pas moins ſurpris, que dans les mêmes circonſtances Leſcun eût fait entrer des Troupes ſur les terres du Pape. Cependant on ouvrit une des Portes de la Ville pour y faire entrer une voiture chargée de farine ; comme les François s'étoient répandus autour de la Place, Bonneval qui ſe trouva près de cet endroit, pouſſa vers cette Porte avec quelques Gendarmes pour la forcer ; on le reçut avec beaucoup de vigueur, & la Porte ſe referma d'abord. Le bruit de cette attaque inopinée ayant percé juſqu'à l'endroit où ſe tenoit la Conférence, quelques-uns des Habitans & des Bannis poſtés dans le Ravelin, firent feu ſur la ſuite de Leſcun. Alexandre Trivulce mourut deux jours après d'une bleſſure qu'il reçut malheureuſement ; car il s'étoit oppoſé de

tout ſon pouvoir à cette expédition. Le reſte s'enfuit, & l'on ne tira pas ſur Leſcun, dans la crainte de tuer en même tems le Gouverneur. Le Général François plein de frayeur, ſe plaignit amérement de cette perfidie apparente, ne ſachant s'il devoit reſter ou prendre la fuite; mais Guichardin lui prenant la main, & le raſſurant, Leſcun le ſuivit ſur ſa parole dans le Ravelin avec un ſeul Gentilhomme François nommé (*a*) la Motte; auſſi-tôt le bruit courut parmi les Gendarmes que le Général étoit priſonnier. Dans cette conſternation, ils ſe mirent à fuir avec tant de déſordre, que la plûpart jetterent leur Lances pour ſe ſauver plus promptement. Cependant, cette frayeur ne fut pas générale, & il en reſta quelques-uns pour attendre le réſultat de l'entrevûe. Après qu'elle eut duré fort long-tems, & que Leſcun vit clairement que les ſiens avoient cauſé ce déſordre, le Gouverneur lui tint parole & le renvoya, conformément aux ordres du Pape, qui portoient de ne rien faire qui pût offenſer la France. Quelque choſe qu'en ayent dit certains Politiques, la détention de ce Général n'auroit cauſé aucun mouvement dans le Milanès. A la vérité, la Gendarmerie s'enfuit, mais n'ayant pû être pourſuivie, à cauſe du peu de Cavalerie qu'il y avoit alors dans la Place, elle ſe remit bien-tôt de ſa frayeur, & ſe rallia dès qu'elle eût rencontré Fréderic de Bozzolo, qui s'avançoit avec ſon Infanterie. D'ailleurs, le trouble que la premiere nouvelle de la priſe de Leſcun & de la déroute des Lances, avoient cauſé dans les Villes de Parme & de Milan, ceſſa par l'aſſurance qu'on y eut bien-tôt du ſalut de cette Cavalerie. Suppoſé qu'elles ne ſe fuſſent pas raſſurées, il auroit fallu faire marcher une Armée dans le Milanès, & l'on n'en avoit point alors. Enfin, quelle ſuite pouvoit avoir la priſe de Leſcun, que pluſieurs autres Officiers capables de commander auroient aiſément remplacé. Dès qu'il eut quitté le Gouverneur, il prit le chemin de Coriago, Village à ſix milles de Reggio. Il n'y eut pas plûtôt raſſemblé ſes Troupes, qu'il ſe rendit dans le Parmeſan & paſſa la Lenza, après avoir député la Motte à Rome, pour rendre raiſon des motifs de ſa derniere expédition, & ſupplier Sa Sainteté de chaſſer de ſes Etats les Bannis du Milanès, pour ſatisfaire au Traité, qui ſubſiſtoit entre la France & Rome.

1521.

(*a*) Nos Hiſtoriens le nomment *la Motte Groüin.*

1521.

X.

Le tonnerre tombe au Château de Milan.

* *A guiſa d'un fuoco.*

Sur ces entrefaites les François eurent comme un préſage des malheurs qu'ils éprouverent bien-tôt ; ils en furent d'autant plus effrayés, qu'il n'y avoit alors aucun lieu de craindre un pareil accident. Une eſpece de feu * tomba tout-à-coup ſur des barils de poudre à canon qu'on avoit tirés du Château de Milan, pour les conduire à différentes Villes : ce fut le jour de la Fête de S. Pierre après le coucher du Soleil, & dans un tems où le Ciel n'étoit couvert d'aucun nuage. La poudre s'enflâmmant avec furie, fit ſauter de deſſus la porte du Château une belle Tour de marbre où étoit l'Horloge de la Ville. Le mur, les chambres, & les maiſons contigus à cette Tour s'écroulerent en même tems. Le bruit de la poudre & des ruines qu'elle cauſoit, augmenté par de violens coups de Tonnerre, ébranla toute la Ville de Milan. On voyoit voler çà & là des maſſes énormes, & des éclats de pierres qui tuerent pluſieurs perſonnes. Il y en eut auſſi un grand nombre d'enſevelies ſous les ruines, qui couvrirent tellement toute la Place devant le Château, qu'on en fut dans une ſurpriſe générale, & l'effort de la poudre fut ſi terrible, qu'il y eut des Pierres emportées à cinq cens pas de cet endroit. On ſe promenoit dans la Place pour y prendre le frais lorſque cet accident arriva. C'eſt pourquoi, plus de 150 ſoldats de la Garniſon du Château furent écraſés. Le Commandant de ce Fort, & celui d'un autre plus petit furent ſi frappés de ce malheur, auſſi-bien que le reſte des François, & le mur ſe trouva tellement ruiné, que le Peuple de Milan auroit pû ſe rendre maître du Château pendant la nuit, s'il l'avoit tenté.

Cependant, le Pape ſaiſit l'occaſion de la marche de Leſcun contre Reggio, pour juſtifier ſa conduite. Ayant donc aſſemblé le Conſiſtoire, il y peignit avec les plus odieuſes couleurs l'expédition de ce Général ; & ſans parler de l'Alliance ſecrete qu'il venoit de contracter avec l'Empereur, ni de la tentative ſur Génes, il dit qu'après l'entrepriſe de Leſcun on ne pouvoit plus douter des diſpoſitions de la France à l'égard du S. Siége : Que pour ſe mettre à couvert de ſes armes, il étoit dans la néceſſité de ſe liguer avec l'Empereur, qui s'étoit toujours conduit en véritable Prince Chrétien, & ſur-tout à la Diette de Wormes, où ſon zéle pour la Religion avoit ſi vivement éclaté. C'eſt pourquoi Leon X. & Dom Juan Manuel

Ambaſſadeur de Charle V. faiſant ſemblant de négocier l'Alliance déja conclue, Proſper Colonne qui devoit avoir la conduite de la Guerre, fut auſſi-tôt mandé pour prendre des meſures, afin d'agir ouvertement, l'artifice & la ſurpriſe n'ayant pas réuſſi : la tentative ſur la Ville de Côme n'avoit pas en effet été plus heureuſe que les précédentes. Palavicini & Matto de Brinzi s'étoient préſentés durant la nuit devant cette Ville avec 800 hommes de pié, partie Allemans, partie Italiens. Antoine Ruſco Habitant de cette Ville, devoit les introduire dans la Place, par une ouverture qu'il avoit promis de faire à la muraille attenant ſa maiſon. Ils s'étoient flatés qu'enſuite ils ne trouveroient pas beaucoup de réſiſtance de la part de la Garniſon Françoiſe, qui n'étoit pas nombreuſe ; mais après avoir attendu aſſez long-tems, ils furent bien ſurpris de ſe voir attaqués par le (*a*) Gouverneur, qui, quoiqu'il eût joint quelques-uns des plus fidéles Habitans à ſes Troupes, étoit encore inférieur aux Ennemis. Néanmoins malgré ce déſavantage, il eut ſi peu de peine à les diſſiper, que le bruit courut que le Capitaine des Lanſquenets avoit été gagné par argent. Le Gouverneur fit couler à fond trois Barques, en prit ſept, & fit pluſieurs Priſonniers. Palavicin & Matto qui ſe ſauvoient au travers des Montagnes furent de ce nombre ; à l'égard des Allemans qui furent pris, on leur rendit la liberté. Les autres Priſonniers furent conduits à Milan, où ces deux Officiers furent tirés à quatre chevaux. Dans leur interrogatoire ils accuſerent Barthelemi Ferrero Milanois, fort accrédité dans cette Ville, d'entretenir de ſecretes liaiſons avec Moroné. On ſe ſaiſit auſſi-tôt du coupable & de ſon fils. Le pere avoüa que Moroné l'avoit fait preſſer par des Exprès, de conſpirer contre le Roy, il ſubit le même ſupplice que les deux autres, pour n'avoir pas révélé les intrigues de ce Rebelle. 1521.

Le Pape ſur le point de faire la Guerre en Lombardie, comprit de quelle importance le Mantouan pourroit être dans ces conjonctures. Il fit donc Général des Troupes de l'Egliſe (*b*) Fréderic Marquis de Mantoue, & lui aſſigna la ſolde de 200 Lances, & d'autant de Chevaux-Legers ; Fréderic avant d'ac-

(*a*) C'étoit le Capitaine *Garou* Gaſcon.

(*b*) Fréderic de Gonzague II. du nom, fils de François, mort au mois de Mars 1519. Fréderic mourut en 1540. après que Charle V. eut érigé le Marquiſat de Mantoue en Duché.

cepter cet emploi, renvoya le Collier de l'Ordre de S. Michel au Roy de France.

1521.

XI. Mesures du Pape & de l'Empereur pour la Guerre du Milanès.

Cependant, Prosper Colonne qui venoit de se rendre à Rome, conseilla d'ouvrir la Guerre dans le Milanès dès qu'on le pourroit, & d'y faire entrer par les confins des Etats de l'Eglise la Gendarmerie du Pape & des Florentins, composée de 600 Lances, en y comprenant celles du Marquis de Mantoue: elles devoient être jointes par les Gendarmes que l'Empereur avoit dans le Royaume de Naples, & dont le nombre étoit presque le même. Il dit qu'il falloit lever 6000 hommes d'Infanterie Italiens: Ajoûtant, que les 2000 Fantassins Espagnols qu'Adorne avoit sous ses Ordres dans la côte de Génes, & 2000 autres que le Marquis de Pescaire devoit amener du Royaume de Naples, joindroient l'Armée au rendez-vous entre Modéne & Reggio: Que le Pape & l'Empereur payeroient en commun quatre mille Lansquenets & deux mille Grisons, ausquels on joindroit les deux mille Suisses demeurés au service de l'Eglise. Les autres Troupes de cette Nation s'ennuyant d'une longue inaction, & voyant approcher le tems de la récolte, avoient repris le chemin de leurs Montagnes, malgré les efforts de Leon, qui par cette retraite perdit cent cinquante mille Ducats, qu'il avoit donnés pour les faire venir. Cependant, le Pape & l'Empereur résolurent de presser vivement les Cantons de leur accorder six mille hommes, conformément au Traité de cette République avec le S. Siége, & de ne donner aucunes Troupes à la France. Leon pour obtenir ce dernier Article, représenta que le Traité fait avec cette Couronne étoit postérieur à l'Alliance qu'il avoit avec eux. Si les Cantons se rendoient aux instances du Pape, on devoit attaquer le Milanès du côté de Côme. Charle & Leon se flatoient d'exciter sans peine un soulevement dans ce Duché par le moyen des Bannis, dont plusieurs étoient d'une naissance distinguée. Les Peuples de cet Etat que Louis XII. s'étoit conciliés n'avoient que de l'aversion pour son Successeur; à cause de la licence, où les Troupes Françoises, faute d'être bien payées, vivoient à Milan, & dans les autres Places. François I. n'étoit pas en état de leur fournir exactement la solde, tant à cause des dépenses superflues qu'il avoit bien voulu faire, que

partie à cauſe de celles qu'il n'avoit pû éviter. Ses Miniſtres même raſſurés par ſa négligence, ne rendoient pas la juſtice avec la même exactitude que ſous le regne de Louis XII. qui ſur-tout avoit à cœur la félicité des Milanois. D'ailleurs, ce Peuple ne voyoit qu'avec chagrin les Troupes loger continuellement dans ſes maiſons, quoiqu'il ne fût pas obligé de les nourrir. Ce n'eſt pas que la choſe n'eût été pratiquée ſous le dernier Roy, qui pour leur rendre cette gêne plus ſupportable, leur avoit allégué l'exemple de la Ville de Paris; mais la ſituation actuelle des choſes rendoit cette incommodité plus fâcheuſe. Enfin, le Peuple étoit ſollicité à la révolte par ſon goût pour la nouveauté, & par le deſir ſi naturel à tous les hommes de s'affranchir des maux préſens, ſans craindre l'avenir. 1521.

XII. Préparatifs de François I. pour la défenſe du Milanès.

La nouvelle du Traité conclu entre le Pape & l'Empereur, & des préparatifs qu'ils faiſoient en conſéquence étant parvenue à la Cour de France, on réſolut de repouſſer leurs efforts. Lautrec, que ſes propres affaires avoient attiré près du Roy eût ordre de repaſſer les Monts en diligence. Ce Général connoiſſant la négligence & la légereté du Prince, & de ſes Miniſtres, vouloit qu'avant de partir on lui remît 300000 Ducats, qui, diſoit-il, ſuffiroient à la défenſe du Milanès; mais enfin il ſe rendit aux inſtances du Roy & de ſa mere, qui conjointement avec ceux qui avoient ſoin des finances, l'aſſurerent qu'il trouveroit cette ſomme à ſon arrivée dans le Milanès. Il ne tarda donc pas à partir, après être convenu avec le Roy de joindre aux Troupes de ce Duché 600 Lances & 6000 hommes de pié, que les Venitiens, conformément à leur Traité avec la France, offroient dans ces conjonctures, faiſant même déja marcher la Gendarmerie dans le Veronois & le Breſſan. On avoit encore arrêté que François prendroit à ſa ſolde dix mille Suiſſes, que les Cantons lui permettroient ſans doute de lever, en faveur du nouveau Traité: qu'il feroit paſſer en Italie ſix mille Avanturiers; & qu'enfin on leveroit de l'Infanterie Italienne. Lautrec ſe flatoit que ces Troupes ſuffiroient pour donner Bataille, ou du moins à mettre de bonnes Garniſons dans les Places; & qu'en ſuivant ce dernier parti il gagneroit du tems, & fatigueroit des Ennemis trop foibles pour ſoutenir long-tems le poids de la Guerre. En effet, la prodigalité de Leon, & la Guerre d'Urbin avoient épuiſé

les finances de ce Pontife. A l'égard de l'Empereur, ſes Etats ne
1521. pouvoient fournir aux frais d'une longue Guerre. D'un autre côté, Lautrec ſe flatoit que le Duc de Ferrare, craignant que Leon n'uſurpât ſon Duché, ſi ce Pontife avoit le deſſus dans le Milanès, prendroit les armes pour rentrer dans les Places qui lui avoient été enlevées, ou du moins ſe mettroit ſur la défenſive, & par ce moyen obligeroit le Pape à garnir ſes Frontiéres, ce qui feroit une diverſion en ſa faveur.

Pendant qu'on ſe préparoit ainſi de part & d'autre à la Guerre, François I. ne négligeoit rien pour adoucir l'eſprit du Pape; mais tous ſes efforts ne purent rien gagner. Sur ces entrefaites Proſper Colonne ſe rendit à Bologne, où il raſſembla toutes ſes Troupes, & ſans attendre celles du Royaume de Naples & d'Allemagne, il vint ſe poſter ſur la Lenza, à cinq milles de Parme, après avoir mis en ſûreté Modéne, Reggio, Ravenne, & Imola contre les ſurpriſes du Duc de Ferrare. Il eſpéroit que les Cantons refuſeroient des Soldats au Roy de France, qui ſe verroit ainſi forcé d'abandonner le Milanès, où il étoit d'ailleurs haï des Peuples; mais l'événement trompa ſes eſpérances. Le Cardinal de Sion, de concert avec les Miniſtres du Pape & de l'Empereur, fit de vains efforts pour faire échouer la demande du Roy. George Soprafaſſo eut ordre de ſe rendre à Milan avec 4000 Valeſans. Lautrec ayant reçu ce renfort, envoya Leſcun ſon frere à Parme avec 400 Lances & 5000 Italiens, commandés par Fréderic de Bozzolo: D'un autre côté, les Venitiens aſſembloient leurs Troupes à Pontevico, pour les envoyer dans le Milanès; & le Duc de Ferrare faiſoit tous les jours de nouvelles levées. C'eſt pourquoi, Proſper voyant qu'il avoit beſoin de Troupes plus nombreuſes que les ſiennes, demeura ſept jours dans ſon poſte, ſans faire aucun mouvement. Il reçut en cet endroit 400 Lances, qu'Antoine de Leve amenoit du Royaume de Naples. Le Marquis de Mantoue le joignit auſſi avec une partie de ſes Troupes; ce Prince avoit été nommé Capitaine Général des Troupes de l'Egliſe, comme on l'a vû plus haut. Cependant, ſon arrivée ne diminua en rien l'autorité de Proſper Colonne, qui ſans avoir aucun titre devoit, ſuivant l'intention du Pape & de l'Empereur, commander toute l'Armée en Chef. François Guichardin même, Com-

miſſaire Général de l'Armée, mais dont l'autorité s'étendoit plus loin que celle qui pour l'ordinaire eſt attachée à cette Place, avoit toutes les Troupes de l'Egliſe, & nommément le Marquis de Mantoue ſous ſes ordres. Proſper conduiſit enſuite l'Armée à S. Lazzaro, qui n'eſt qu'à un mille de Parme, ſur le chemin qui conduit à Reggio, dans la réſolution d'attendre en cet endroit l'arrivée de l'Infanterie Allemande, & du Marquis de Peſcaire, qui devoit amener du Royaume de Naples 300 Lances & 2000 hommes de pié Eſpagnols. Dans cet intervalle, il s'occupoit à ruiner les Moulins à farine des Parmeſans, & à détourner les eaux. Cependant, les démarches des Venitiens cauſerent quelque changement dans les affaires. Ces Républicains voulant faire plaiſir à la France, envoyerent une partie de leurs Troupes dans le Veronois, pour s'oppoſer au paſſage des Allemans. D'ailleurs, ces derniers avoient déclaré en arrivant à Inſpruk, qu'ils comptoient recevoir la ſolde du premier mois dans la Ville de Trente, & même attendre au pié de la Montagne de Montebaldo qu'on envoyât de la Cavalerie pour aſſurer leur marche juſqu'au Camp. C'eſt pourquoi, Proſper donna ordre à 200 Chevaux-Legers de ſe rendre à Mantoue, d'où s'étant joints avec 2000 hommes des Milices du Pays, ils devoient aller eſcorter les Allemans. Le Marquis s'étoit auſſi engagé de leur prêter ſon Artillerie; car pour ſe concilier les bonnes graces du Pape & de l'Empereur, il agiſſoit dans cette occaſion, non comme étant à leur ſolde, mais comme s'il eût eu ſes propres intérêts à défendre. Il n'étoit pas ſi facile de ſatisfaire à l'autre demande des Lanſquenets. Le Pape qui devoit fournir ſa cotte part & celle de l'Empereur, auroit été néceſſité de faire paſſer cet argent par les Etats des Venitiens, dont il avoit tout à craindre; il ſurvint d'ailleurs une autre difficulté de la part des Allemans. Ils n'eurent pas plûtôt appris que les Venitiens ſe diſpoſoient à diſputer le paſſage, qu'ils exigerent une eſcorte plus nombreuſe, ne donnant même aucune réponſe déciſive, ni ſur le tems où ils paſſeroient la Montagne, ni ſur la route qu'ils vouloient prendre. Cette incertitude fut cauſe que le Marquis de Peſcaire, qui étoit déja dans le Modénois, marcha vers le Mantouan pour les contenter, & ſe fit envoyer du Camp cent hommes d'Armes & 300 hommes d'Infanterie Eſpagnole. Enfin, les Lanſquenets ne

1521.

voulant pas même attendre juſqu'au terme qu'ils avoient
1521. fixé, l'accourcirent de cinq jours, déclarant que ſi l'Eſcorte n'arrivoit pas dans vingt-quatre heures à leur poſte, ils étoient réſolus de repaſſer en Allemagne. Il étoit impoſſible au Marquis de Peſcaire de les joindre à tems : c'eſt pourquoi, l'on fit partir en toute diligence Gui Rangoné & Louis de Gonzague ; mais toutes ces démarches étoient ſuperflues. Proſper avoit toujours aſſuré que les Venitiens ne pourroient jamais fermer les paſſages à ſix mille hommes d'Infanterie, Allemans & Griſons. En effet, le Sénat bien éloigné d'attirer la Guerre ſur les Etats de la République, & dont l'unique but avoit été de ſatisfaire en apparence les François, fit retirer les Troupes Venitiennes la veille du jour marqué par les Allemans pour ſe mettre en marche. Cet obſtacle étant levé, ces Troupes ſe rendirent à Valleggio, & delà dans le Mantouan ; après quoi elles joignirent l'Armée à S. Martin, où Proſper étoit venu camper la veille à l'arrivée du Marquis de Peſcaire, après avoir demeuré treize jours à S. Lazzaro. Enſuite, on délibéra ſur le parti qu'on avoit à prendre, & le Conſeil de Guerre ſe partagea. Les uns vouloient aſſieger Parme, comme étant la premiere Place Frontiére, & parce qu'il ſeroit dangereux de la laiſſer derriere l'Armée ; dont les convois ſeroient expoſés aux courſes de la Garniſon, auſſi-bien que les Villes ſituées entre Parme & Bologne. Ils ajoûtoient qu'elle n'étoit défendue que par des Milices faites à la hâte & de peu de valeur : Que même il en déſertoit tous les jours quelques Soldats qui venoient ſe rendre au Camp faute de payement, & de farines dans la Place : Que ſa grandeur la rendoit difficile à défendre : Que le Peuple y étoit indiſpoſé contre les François : Et que malgré ſon abattement il ſe ranimeroit à la vûe de l'Armée devant ſes murs : Qu'enfin, il ſeroit aiſé de vaincre des gens qui ſe verroient dans la néceſſité d'être en garde contre les Habitans ; tandis qu'ils auroient différentes attaques à ſoutenir au-dehors. Ceux qui n'étoient pas de cet avis, diſoient au contraire, que la Place étoit en bon état, & la Garniſon aſſez forte pour ſe bien défendre : Qu'il ne falloit pas croire qu'elle fût beaucoup affoiblie par les Déſerteurs, que ce n'étoient que des miſérables, & qu'il y étoit reſté des Troupes aguerries, ſoutenues d'ailleurs par une nombreuſe Gendar-

merie Françoiſe : Que ſi Leſcun, Fréderic de Bozzolo, & tant d'autres Officiers n'avoient pas été sûrs de la valeur de ces Soldats, ils n'auroient jamais pris le parti de ſe renfermer dans la Ville de Parme : Qu'actuellement que la methode de la Guerre venoit d'être changée, & la défenſe des Places perfectionnée, il étoit très-difficile de réuſſir dans les ſiéges. Que ſi la premiere entrepriſe de l'Armée venoit à manquer, que deviendroit la réputation de leurs Armes ? Que l'on convenoit généralement qu'il faudroit battre les murs au moins par deux endroits, ce qui ſeroit difficile, vû le peu d'Artillerie & de Munitions qu'on avoit ? Qu'il faudroit néceſſairement attendre quelque jours pour en avoir davantage : Que ce délai non ſeulement feroit perdre du tems, mais qu'il fourniroit encore à Lautrec, qu'on attendoit de jour en jour à Crémone, le moyen de joindre l'Armée Venitienne, la plus grande partie des Suiſſes qui étoient arrivés, & de recevoir les Volontaires que le Roy de France avoit fait partir : Qu'il étoit à craindre que durant le ſiége de Parme, il ne vint à ſe ſaiſir de quelque poſte, d'où ſans riſquer d'être forcé au combat, il pût troubler les Fourages & les Convois que l'Armée tiroit chaque jour de Reggio, & qui ſouffroient déja beaucoup des courſes de la Garniſon de Parme : Qu'il étoit plus sûr de ſe munir de vivres pour quelques jours, & laiſſant Parme derriere l'Armée, d'aller ſurprendre Plaiſance, Ville plus vaſte que la premiere, & preſque ſans défenſe, ſans Munitions, & où le Peuple n'étant pas moins Ennemi des François que les Parmeſans, avoit plus de moyens de leur nuire : Qu'ainſi, il y avoit toute apparence qu'on viendroit à bout de la forcer d'abord. Proſper qui favoriſoit cet avis, ajoûta qu'il connoiſſoit l'endroit par où François Sforce s'étoit introduit ſans obſtacle autrefois dans cette Ville, lorſque ſuivi des Troupes Milanoiſes, dont il étoit Général, il la reprit ſur les Venitiens, qui s'en étoient ſaiſis après la mort de Philippe-Marie Viſconti : Qu'il y trouveroit des vivres en abondance, & que cette conquête procureroit tant de facilité pour attaquer Milan, que les François ſeroient dans l'obligation d'y jetter preſque toutes leurs forces, ce qui mettroit les Villes voiſines de Parme à couvert de leurs Armes : Qu'il ſe flatoit même, qu'en paſſant ſeulement le Pô avec ſes Chevaux-Legers, & marchant en diligence vers Milan, cette Ville prendroit les Armes en

1521.

1521. ſa faveur à la premiere nouvelle de ſon arrivée : ç'avoit été ſon deſſein avant ſon départ de Bologne ; dans ces idées il ne s'étoit pas mis en peine d'avoir une nombreuſe Artillerie ni beaucoup de Munitions, comptant peu d'aſſiéger des Places. Les ſentimens étant ainſi partagés, les principaux Officiers réſolurent ſecrétement de pourvoir à la ſubſiſtance de l'Armée pour quatre jours au moins ; & de faire marcher enſuite 500 Gendarmes, une partie des Chevaux-Legers, l'Infanterie Eſpagnole, & 1500 hommes de pié Italiens vers Plaiſance. Le reſte de l'Armée ne pouvant faire tant de diligence, devoit les ſuivre avec l'Artillerie, les Vivres, & le Bagage. Ils comptoient que la Ville ouvriroit ſes portes aux premieres Troupes ; qu'en tout cas, ils fermeroient les paſſages aux ſecours qui voudroient s'y jetter, & qu'elle ſe rendroit ſûrement dès que toute l'Armée ſeroit devant les murs ; mais la veille du jour marqué pour cette expédition, quelques Cavaliers François ayant traverſé le Pô, s'avancerent juſqu'à Buſſeto, ce qui fit croire que toute leur Armée avoit paſſé ce Fleuve ; on différa donc la marche juſqu'à ce qu'on fût pleinement informé de la vérité. Pour s'aſſurer de l'état des choſes, Jean de Médicis Commandant de la Cavalerie Legere du Pape, ſortit avec quatre cens Chevaux, & quelques heures après on ſçût certainement que ces Cavaliers avoient repaſſé le Pô, & que Lautrec ne faiſoit aucun mouvement. On ſe préparoit à marcher, lorſque la jalouſie fit naître une conteſtation entre Proſper & le Marquis de Peſcaire, qui n'étoient déja pas trop unis avant ce démêlé. Proſper vouloit ſe mettre à la tête de ceux qui devoient marcher les premiers, le Marquis ſoutenoit de ſon côté, qu'il étoit peu convenable que l'Infanterie Eſpagnole, dont il étoit Capitaine Général, fût commandée par un autre que lui. Cette rivalité entre les Généraux, qui nuit ſouvent aux affaires des Princes, rompit l'entrepriſe de Plaiſance. La diverſité des avis, & la lenteur naturelle de Proſper, auroient encore reculé les opérations de la Guerre, ſi le Commiſſaire des Troupes Pontificales n'avoit repréſenté avec force combien de nouveaux délais fâcheroient Sa Sainteté, auprès de laquelle il s'étoit efforcé d'excuſer les premiers d'abord par la lenteur des Eſpagnols, & par celle des Lanſquenets enſuite ; ajoutant qu'il lui ſeroit

impoſſible à préſent de trouver des prétextes pour colorer l'inaction des Troupes. Ces remontrances réunirent les différens partis, & ſans délibérer, tous furent d'avis de marcher à Parme. Cette bruſque réſolution fut priſe avec tant d'ardeur, que ceux même qui s'y oppoſoient la veille, diſoient hautement que la Place ne tiendroit pas, vû les fréquentes déſertions que la diſette de vivres & d'argent y occaſionnoient; néanmoins, on fut obligé d'attendre encore quelques jours pour faire venir du canon de Bologne, & pour faire les préparatifs d'un ſiége en forme. La négligence de Proſper ou ſon changement d'avis, donna le tems à Lautrec de raſſembler les Troupes qu'il attendoit de France, de Veniſe, & de Suiſſe: Exemple qui doit inſtruire les Capitaines à ſe munir dès l'entrée d'une Campagne de ce dont ils peuvent avoir beſoin à tout événement, vû la néceſſité où ils ſe trouvent le plus ſouvent de changer leur premier deſſein. Cependant l'Armée demeuroit dans l'inaction, & toutes les opérations de la Guerre ſe réduiſirent à quelques Eſcarmouches aux environs de la Ville de Parme. Enfin après avoir occupé treize jours le poſte de San-Martino, Proſper fit paſſer la Parma durant la nuit à ſes Troupes. Elles camperent ſur le chemin de Rome, dans les Fauxbourgs de la Porte de Santa-Croce qui regarde Plaiſance. Leſcun y avoit fait mettre le feu la veille, pour empêcher l'Ennemi de ſe mettre à couvert dans ce poſte, ſoupçonnant qu'on en vouloit à Parme. Cette Place eſt diviſée par la Riviere de la Parma, guéable par tout, ſi ce n'eſt dans des tems de pluies. La moins conſidérable partie de cette Ville, dont elle fait environ le tiers, qu'on appelle le Codiponté, donne du côté de Plaiſance, & n'eſt habitée que par le plus commun Peuple: ce fut cet endroit qu'on choiſit pour établir l'Armée, à cauſe de la facilité qu'on y avoit de couper les ſecours qui voudroient ſe jetter dans la Place. D'ailleurs les murs étoient de peu de défenſe de ce côté-la, & bâtis de maniere que les Aſſiégés ne pourroient tirer ſur le flanc des Aſſiégeans.

1521.

XIV. Siége de Parme.

Le Marquis de Peſcaire, qui s'étoit chargé la veille d'examiner la Place conjointement avec quelques Officiers, rapporta qu'on pouvoit toujours commencer à faire agir l'Artillerie; mais on crut devoir abattre auparavant une forte Tour qui étoit ſur la Porte: la maçonnerie en étoit ſi ſolide qu'on fût un jour à la raſer;

1521. ainſi l'on ne put dreſſer de Batterie que la nuit ſuivante à la gauche de cette Porte. On avoit eu deſſein d'en établir une ſeconde à la droite, afin de faire brêche des deux côtés. Les Généraux ſe flatoient de diviſer par ce moyen les forces des Aſſiégés, preſqu'autant que l'auroient pû faire deux attaques éloignées l'une de l'autre, mais alors impraticables, à cauſe du peu d'Artillerie qu'on avoit. Elle ne conſiſtoit effectivement qu'en ſix canons & deux coulevrines; d'ailleurs une haute chauſſée qui couvroit le foſſé du côté droit, auroit empêché les boulets de parvenir juſqu'à la muraille, & l'on avoit trop peu de tems pour applanir cet obſtacle. De l'autre côté le canon eut bien-tôt ruiné le mur, trop foible & trop vieux pour réſiſter: à la vûe de deux larges brêches, les Officiers parloient d'une maniere vague de donner l'aſſaut le jour même. Le Marquis de Peſcaire qui conjointement avec l'Infanterie Eſpagnole dirigeoit le feu du canon, commanda quelques Fantaſſins pour s'approcher des murs, afin d'examiner, s'il étoit poſſible, l'état des défenſes intérieures. Ces Soldats montés ſur la brêche crierent de toutes leurs forces que l'Armée pouvoit avancer. Auſſi-tôt l'Infanterie Eſpagnole & Italienne accourut en déſordre, & commençoit à grimper ſur la brêche, où même Jerôme Guichardin Capitaine d'Infanterie fut tué, lorſque les Officiers Généraux ne croyant pas qu'une attaque ſi peu réglée pût réuſſir, firent ſonner la retraite. Cet accident ralentit l'ardeur des Aſſiégeans, ou du moins fournit un prétexte de ne pas donner l'aſſaut ce jour-la. On continua le lendemain à foudroyer la partie du mur qui étoit encore entre les deux brêches. Le bruit courut dans l'Armée, qu'il ſeroit difficile de forcer la Place d'un ſeul aſſaut, à cauſe des retranchemens conſtruits en dedans par les François; les Généraux pour s'aſſurer de la vérité, commanderent deux Fantaſſins de chaque Nation; mais ſoit que ces Soldats manquaſſent de courage, ſoit que leur obſervation fût légere, ſoit peut-être, comme beaucoup de gens le crurent, qu'on les eût gagnés, ils dirent qu'il y avoit huit ou neuf piés de de la brêche à l'eſplanade du Rempart, derriere lequel on avoit creuſé un foſſé très-profond, ſoutenu par de bonnes défenſes. Sur ce rapport on réſolut d'avoir recours aux Mines & à la Sappe. Le but de ce deſſein étoit de faire crouler le mur en dedans pour combler le foſſé, qu'on diſoit être au pié du

rempart

rempart en dedans. Enſuite, dès qu'on auroit reçu les deux Canons de Mantoue, on devoit établir une autre Batterie à la droite de la Porte, contre un endroit où le mur venant à tourner au bout d'un long eſpace en droite ligne, forme un angle, d'où l'on pourroit prendre les Aſſiégés en flanc, dès qu'on ſe ſeroit logé ſur la Bréche. On commença donc à faire uſage de la Mine & de la Sappe, mais avec une extrême lenteur, tant à cauſe de la difficulté du terrain, que du défaut de munitions néceſſaires, dont Proſper toujours incertain ne s'étoit pas encore fourni. Cependant, Lautrec qui n'avoit ſi fort différé ſa marche, qu'à cauſe du retardement des Troupes qu'il attendoit, parut enfin ſur le Pô, à la tête de la meilleure partie, qu'il avoit raſſemblée. Il avoit 500 Lances, environ 7000 Suiſſes, 4000 hommes d'Infanterie arrivés de France, ſous la conduite de Mr. (*a*) de S. Valier, qui le joignirent le jour qu'il ſe mit en marche; 400 Gendarmes & quatre mille hommes de pié, Venitiens, commandés par Théodore Trivulce & André Gritti; l'un en qualité de Gouverneur, & l'autre de Provéditeur. Le Duc d'Urbin & Marc-Antoine Colonne ſervoient dans l'Armée; le dernier comme étant à la ſolde du Roy, mais ſans aucun titre & ſans Compagnie; & l'autre ſans autre motif que l'eſpérance de rentrer dans ſes Etats. Lautrec attendoit encore ſix mille Suiſſes qui venoient avec la lenteur ordinaire à cette Nation. Il étoit dans la réſolution de riſquer la Bataille dès que toutes ces Troupes ſeroient réunies, s'il n'y avoit que ce moyen de ſauver Parme. En attendant il faiſoit de petites marches, cotoyant preſque toujours le Pô. Mais craignant que Leſcun, qui commandoit à Parme ne ſe rendît, il lui fit dire, qu'il marcheroit à ſon ſecours dès que les Suiſſes qu'il attendoit ſeroient venus, parce que les Troupes de cette Nation qu'il avoit déja dans ſon Armée, refuſoient de paſſer le Pô avant l'arrivée de leurs Compatriotes : Que néanmoins il s'approcheroit bien-tôt de Parme; & l'avertiroit de ſa proximité par des coups de Canon; que le jour d'après il attaqueroit le Camp des Ennemis, & qu'il ſe feroit précéder par de

1521.

(*a*) Jean de Poitiers, Comte de St. Valier, Pere de la fameuſe Diane de Poitiers, Ducheſſe de Valentinois.

1521. la Cavalerie pour les amuſer, afin de donner le tems à la Garniſon de ſortir & de venir joindre ſon Armée. Leſcun le preſſoit vivement d'exécuter ſa promeſſe, & lui fit dire qu'il ne pouvoit plus tenir que trois jours dans le Codiponté, & que deux dans l'autre partie de la Ville, ſituée au-delà du Fleuve, parce que la Place étoit d'une grande étendue, mal fortifiée; & que par les fréquentes déſertions la Garniſon ſe trouvoit réduite à 2000 hommes de pié; d'ailleurs les Gendarmes qui ſoutenoient tout l'effort du ſiége, n'étant plus qu'au nombre de 300. ſeroient hors d'état de réſiſter à pluſieurs attaques en différens endroits. Lautrec s'avança comme il l'avoit promis, & vint à Zibello, Place environ à vingt milles de Parmes, ayant commandé 400 cens Chevaux pour amuſer l'Ennemi.

Pendant ce tems-la, les Aſſiégeans ayant enfin achevé leurs travaux, le Comte Guy-Rangoné Capitaine Général de l'Infanterie Italienne, fit dreſſer la ſeconde Batterie contre l'Angle dont on a parlé; mais la Garniſon ayant apperçu le mouvement des Aſſiégeans, abandonna le Codiponté, pour ſe retirer en bon ordre au-delà de du Fleuve avec l'Artillerie; on auroit d'abord pris ce parti dans la Ville, ſi les Ennemis avoient plûtôt fait cette manœuvre. Les Confédérés furent bientôt inſtruits de cette retraite, & dès la pointe du jour ils ſe jetterent dans la Place, les uns par les brêches, les autres par eſcalade; ils furent reçus avec beaucoup de joye par les Habitans, qui rentroient avec plaiſir ſous la domination du Pape; mais ces derniers eurent bientôt la douleur de voir piller leurs maiſons. Enſuite on ſe mit à déboucher les Portes pour faire entrer l'Artillerie, qui fut conduite ſur le bord de la Riviere; enfin on la fit agir, mais il étoit déja ſi tard qu'on ne pût rien faire de conſidérable.

A cette nouvelle, Lautrec vint camper à ſept milles de Parme; les conjectures furent partagées dans l'Armée des Aſſiégeans ſur le deſſein de ce Général: Les uns le déterminoient à donner Bataille, les autres ſeulement à procurer à ſon frere la facilité de ſortir de Parme durant la nuit pour le joindre avec la Garniſon, ou du moins d'obtenir de meilleures conditions, ſuppoſé qu'il voulût ſe rendre. En effet, il y avoit eu lieu de juger que Leſcun y avoit penſé: car Fréderic de Bozzolo,

qui avoit été bleſſé d'un coup de feu à l'épaule ſur le Rempart, avoit entâmé quelques jours auparavant une négociation avec le Marquis de Peſcaire; mais les choſes n'avoient pas été pouſſées aſſez loin, pour ſçavoir préciſément quel avoit été le deſſein de Leſcun; tout ce qu'il y a de certain, c'eſt que Lautrec, comme on s'en eſt aſsûré depuis, étoit réſolu de ne donner bataille qu'après la jonction du des Suiſſes qu'il attendoit. A la vérité ſa Gendarmerie étoit plus nombreuſe & plus leſte que celle des Ennemis, & il étoit mieux fourni d'Artillerie; mais il ſçavoit d'un autre côté, que leur Infanterie dont le nombre étoit de 9000 Allemans ou Eſpagnols, 2000 Suiſſes, & plus de 4000 Italiens étoit ſupérieure à la ſienne. Cependant, les Aſſiégeans ne ſçurent pas profiter de cet avantage; & ce qui arriva dans cette occaſion, fit voir que ſouvent à la Guerre les choſes de la derniere importance dépendent des plus legers incidens. La premiere nuit que l'Armée paſſa dans le Codiponté, on apprit de Modéne & de Bologne, que le Duc de Ferrare étant ſorti de cette Ville avec 100 Gendarmes, deux cens Chevaux-Legers & deux mille hommes d'Infanterie, dont mille, partie Corſes, partie Italiens, avoient été fournis par Lautrec, venoit de forcer Final & San-Felicé, & qu'il étoit à craindre qu'il ne voulût marcher en avant. On n'ignoroit pas que la France ſollicitoit depuis long-tems Alfonſe à cette expédition: Ainſi l'on auroit dû pourvoir à la ſûreté de Modéne; mais Proſper, qui n'avoit ceſſé de ſoutenir que la choſe n'arriveroit pas, s'étoit toujours défendu d'y faire marcher un Détachement; ſoit qu'il comptât ſur la parole d'Alfonſe ſon ami intime, & avec lequel il négocioit même alors un accommodement par ordre du Pape; ſoit qu'il ne voulût pas affoiblir ſon Armée dans un tems où il s'attendoit à voir arriver bientôt les Ennemis; car il avoit coutume de prendre toutes ſes ſûretés & d'avoir des Troupes de reſte: Peut-être avoit-il de ſecretes raiſons d'en uſer ainſi. La marche du Duc de Ferrare cauſa beaucoup de troubles dans l'Armée, & le Conſeil de Guerre s'étant d'abord aſſemblé, le Comte Guy-Rangoné eut ordre d'aller ſe jetter dans Modéne avec 200 Chevaux-Legers & 800 hommes de pié, qui joints à 700 hommes, dont la Garniſon de cette Place étoit compoſée, parurent capables d'arrêter les Ennemis. En-

1521.

1521. ſuite, comme le jour n'étoit pas encore prêt à paroître, & qu'il n'y avoit rien qui pût obliger le Conſeil à ſe ſéparer alors, on ſe mit à parler de l'approche de l'Ennemi, plûtôt pour paſſer le tems que pour en délibérer; en effet, on avoit eu avis que Lautrec étoit arrivé vers l'entrée de la nuit ſur le Taro; mais on avoit fauſſement ajoûté, que le reſte des Suiſſes avoit joint ſon Armée. D'ailleurs, les Généraux ignoroient que ce n'avoit été qu'à force de prieres qu'il avoit fait marcher les Suiſſes, qui étoient actuellement dans ſes Troupes, & qu'ils ne s'étoient laiſſé fléchir qu'à condition de ne point paſſer le Taro.

Proſper, le Marquis de Peſcaire & Vitelli, s'accordoient à regarder la priſe de Parme comme impoſſible, ſi l'on n'établiſſoit pas encore une Batterie de l'autre côté de la Place; leurs raiſons étoient, que quand on auroit achevé la Bréche commencée la veille, il ſeroit difficile d'y monter à cauſe de la hauteur des bords de la Riviere en cet endroit, & du feu de la Mouſqueterie, qui venant des trois Ponts & des Maiſons voiſines, prendroit les Soldats en flanc: Que la proximité de Lautrec, ſuppoſé même qu'il ne ſongeât point à donner Bataille, ne laiſſeroit pas de rendre l'Aſſaut plus difficile: qu'après le pillage de Codiponté, pluſieurs Soldats avoient deſerté pour mettre le butin en ſûreté, & que la plus grande partie de ceux qui étoient reſtés, ne penſoient pas tant à combattre qu'à s'aſſurer auſſi de ce qu'ils avoient enlevé dans cette partie de la Ville; Que l'Armée ne pouvoit demeurer dans ſon Camp qu'avec beaucoup de péril & d'incommodité, attendu les nombreuſes Eſcortes dont il faudroit chaque jour appuyer les Fourageurs & les Convois qui étoient déja obligés de tourner autour des murs de Parme pour ſe rendre au Camp. Qu'il arriveroit peut-être que Lautrec & les Aſſiégés profiteroient de l'abſence de ces Détachemens pour attaquer l'Armée par différens endroits. Ils ajoûtoient, que ſi les Troupes du Duc de Ferrare venoient à s'augmenter, on ſeroit obligé d'envoyer des renforts à Modéne & à Reggio; Que même il ſeroit facile à ce Prince de leur couper les vivres, avec ce qu'il avoit de Troupes en pouſſant des partis dans le Païs; qu'en ce cas on ſeroit forcé de lever le Siége, & peut-être ne pourroit-on le faire qu'avec un extrême dan-

ger, si l'on ne prenoit ce parti qu'à l'extrêmité. Ces discours marquoient assez ce qu'ils pensoient, mais aucun de ces trois Officiers ne parloit d'une maniere décisive. Enfin, après que la conversation eût duré long-tems, le Marquis de Pescaire ne pouvant pas doûter du sentiment des deux autres, « Je voi » bien, dit-il, que nous avons tous la même pensée, mais que » personne ne veut se déclarer, & que chacun attend qu'un au- » tre conseille la retraite: Pour que vous puissiez parler en li- » berté, je dirai franchement, que nous sommes fort exposés » dans ce Camp, & que ce seroit nous abuser, que de compter » sur la prise de Parme; mon avis est donc qu'il faut lever » le siége, tandis que nous le pouvons avec moins de péril. Je » pensois comme vous, ajoûta Prosper, & je me serois enfin ex- » pliqué, si vous ne l'aviez pas fait pour moi ». Vitelli & Antoine de Leve approuverent cette résolution, mais le dernier fut d'avis d'examiner s'il ne seroit pas à propos d'aller attaquer Lautrec. On lui répondit, que s'il n'étoit pas possible de continuer le Siége, il l'étoit encore moins de forcer les François au combat; que peut-être les 2000 Suisses qu'on avoit dans l'Armée ne voudroient pas combattre, tant à cause des ordres qui leur étoient venus de la part des Cantons pour abandonner le Service du Pape, que de la répugnance qu'ils auroient, selon toutes les apparences, à se battre contre une Armée où leurs Compatriotes étoient en si grand nombre; Qu'il étoit facile de s'appercevoir que le pillage du jour précédent avoit si fort dérangé les Troupes, qu'il ne seroit pas aisé de les mettre en mouvement. Il parut donc que les Généraux ne pensoient qu'à lever le Siége sans rien entreprendre. Cependant, Prosper & Pescaire, après un long entretien qu'ils eurent tête à tête, demanderent à Guichardin ce qu'il croyoit que le Pape penseroit de cette résolution. » Pourquoi, dit le Commissaire au Marquis, ne pren- » drons-nous pas aujourd'hui Parme, comme vous nous en as- » suriez hier au soir. Nous ne la prendrons, répondit le Mar- » quis en Espagnol, ni aujourd'hui, ni demain, ni après » demain ». Le Commissaire repliqua, qu'il n'étoit pas douteux que la levée du siége ne fît beaucoup de peine au Pape, parce qu'elle lui feroit perdre toute espérance de terminer la Guerre à son avantage: Qu'au reste, le fond de la délibération rouloit sur la vérité, ou sur la fausseté des faits:

1521.

1521. Qu'il convenoit, que ſi la continuation du ſiége entraînoit quelque péril, & qu'on ne pût eſpérer d'y réuſſir, il y auroit ſans doute de l'imprudence à ne pas faire retraite; mais que s'il n'en étoit rien au fond, cette démarche donneroit une terrible atteinte à leurs affaires; qu'ils conſidéraſſent donc avec maturité l'état de l'Armée & l'importance de la choſe, & balançaſſent ce qu'on avoit à craindre avec ce qu'on pouvoit eſpérer. Proſper & le Marquis n'héſiterent pas à répondre que la prudence exigeoit qu'on ſe retirât, & le Commiſſaire n'oſant contrarier des Officiers de cette capacité, la levée du ſiége fut réſolue pour ce jour-là même, avec ordre de démonter les Batteries ſur le champ.

Dès que le réſultat des Généraux fut répandu dans l'Armée, les Officiers qu'on n'avoit pas appellés au Conſeil, les accuſerent de timidité; c'eſt pourquoi le Commiſſaire & Moroné s'étant unis enſemble, firent tous leurs efforts pour regagner Proſper. Il ne s'éloigna pas d'une ſeconde délibération; diſant qu'il n'avoit jamais honte de changer d'avis, & de ſe rendre à des raiſons ſupérieures à celles qui l'avoient d'abord déterminé; diſpoſition louable & qui mérite plus d'éloges à proportion que ceux qui la font paroître, ont plus d'expérience & d'autorité; ce Général donna donc ſes ordres pour aſſembler le Conſeil une ſeconde fois. Mais Peſcaire, qui faiſoit déja retirer le Canon, & qui d'ailleurs étoit bien éloigné de rien changer à la réſolution qu'on avoit priſe, refuſa de ſe rendre au Conſeil: C'eſt pourquoi l'on ſe retira douze jours après qu'on eût formé le Siége, & l'Armée reprit le chemin de San-Lazzaro avec beaucoup de déſordre. L'Infanterie Allemande ayant propoſé inutilement des conditions inſupportables touchant la ſolde, refuſa de ſuivre l'Armée, caſſa les anciens Officiers qui blâmoient cette conduite, & ſe donna pour Chef l'auteur de la ſédition. Il y avoit lieu de craindre que ces Troupes n'allaſſent au Camp des François; mais après le départ de l'Armée, & lorſqu'on n'eſperoit plus rien de ces mutins, on les vit arriver de leur propre mouvement. Ce fut un bonheur que Lautrec ne ſçut pas profiter de la précipitation de cette retraite & du déſordre cauſé par les Lanſquenets, pour tailler l'Armée en pieces.

Le Pape, qui attendoit la nouvelle de la priſe de Parme,

n'apprit qu'avec beaucoup de chagrin une retraite, qui ruinoit l'eſpérance la mieux fondée. Il ſe voyoit au milieu de mille dangers, & chargé de preſque tout le poids de la Guerre, puiſqu'il étoit obligé de payer toutes les Troupes, à l'exception de la Gendarmerie & de l'Infanterie Eſpagnole, dont la ſolde étoit fournie par l'Empereur; mais ce qui devoit le chagriner davantage, étoit la méfiance qu'il avoit des Généraux de ce Prince. L'opinion même la plus générale étoit, que des vûes ſecretes, & non la crainte du danger, avoient fait lever le Siége de Parme, & que ces Capitaines avoient ſeulement appréhendé que le Pape ſatisfait de la conquête de cette Ville & de Plaiſance ne montrât plus la même ardeur pour ſubjuguer le reſte du Milanès, où il n'avoit plus rien à eſperer, & qu'il ne voulût pas ſupporter de ſi grandes dépenſes pour l'intérêt d'autrui; politique des Impériaux qui paroiſſoit aſſez par la lenteur des approches & par la ridicule diſpoſition des attaques du côté du Codiponté; en effet, la priſe de cette partie de la Ville ne rendoit pas la conquête du reſte plus facile. On ſe confirmoit encore dans ces idées par l'affectation des Généraux à remettre l'Aſſaut de jour en jour, comme ſi leur deſſein eût été de donner aux François le tems de ſecourir la Place, & enfin par la lâcheté qui leur avoit honteuſement fait abandonner au ſeul bruit de l'arrivée d'un Ennemi fort inférieur, cette partie de la Ville dont ils étoient les maîtres. Il y eut des gens qui crurent que Proſper pouvoit bien n'avoir aucune part à cette manœuvre, & qu'il avoit été lui-même la dupe de Peſcaire, qui ne cherchoit qu'à ternir la gloire de ce Général, dont il étoit jaloux. D'un autre côté, bien des gens qui raiſonnoient peut-être plus juſte, n'attribuerent cette retraite qu'à la crainte du péril, à l'approche d'une Armée dont on exagera d'abord les forces, & crurent qu'il n'y eut aucun artifice de la part des Généraux. Ce qu'il y a de certain, eſt que la levée du ſiége ne ſurprit perſonne autant que les François, qui déſeſpéroient preſque du ſalut de Parme à cauſe de la lenteur des Suiſſes qu'ils attendoient. Pluſieurs même d'entre les premiers ne pouvant attribuer cette démarche à la crainte, s'imaginerent que Proſper, qui n'ignoroit pas le déſordre & la confuſion que le pillage d'une Ville met dans une Armée, & prévoyant qu'il ne ſeroit pas poſſible d'empêcher celui de Parme, avoit jugé qu'il ſeroit

1521.

1521. très-dangereux de prendre cette Place, les Ennemis en étant si près.

Le premier soin de Lautrec fut de rafraîchir la Garnison de Parme ; ensuite il se rendit à Fontanella ; trois jours après, une partie de l'Armée eut ordre d'aller s'emparer de Roccabiança, dans le Parmesan près du Pô. Roland Palavicini, qui en étoit Seigneur, rendit la Ville & la Citadelle dès les premiers coups de canon, à condition qu'il pourroit se retirer en liberté. Enfin, Lautrec dispersa son Armée entre San-Secondo & la Riviere du Taro, dans la résolution de se régler sur les mouvemens des Ennemis ; & d'ailleurs, bien rassuré par leur retraite & par l'arrivée du reste des Suisses, il donna ordre à ces Troupes de rester à Crémone ; cependant les Confédérés ne se croyant pas en sûreté à San-Lazzaro, se retirerent sur la Lenza, du côté de Reggio, dans le dessein de s'éloigner à mesure que les François marcheroient en avant. Il n'y eut même que les plaintes du Pape & des Ministres de l'Empereur, & la crainte de se déshonorer dans toute l'Armée, qui les empêcherent de reculer davantage. Les deux Armées resterent plusieurs jours dans leur poste sans rien faire, sinon que Lautrec envoyoit tous les jours en courses des Chevaux-Legers, qui conjointement avec ceux de la Garnison de Parme, s'avançoient jusqu'à Reggio par les Montagnes, & désoloient l'Armée des Confédérés, interceptant les vivres qui leur venoient de cette Place ; cette activité de Lautrec faisoit paroître toute la lenteur de Prosper, qui n'envoyoit que très-difficilement sa Cavalerie-Legere en partis, & ne se décidoit qu'avec peine dans les moindres opérations de la Guerre.

XV. L'Empereur forme & leve le siége de Mézieres.

Les armes de l'Empereur ne furent pas plus heureuses au-delà des Monts qu'en Italie. Ce Prince étant entré en France par la Flandre avec une nombreuse Armée, mit le siége devant Mézieres ; mais trouvant plus de résistance qu'il n'avoit compté, & la Place (*a*) ayant été puissamment secourue, il leva le siége ; il fut même en risque de voir tailler ses Troupes en piéces dans sa retraite. Cependant, les Confédérés malgré leur peu de progrès, résolurent de pénétrer dans le Duché de Milan, dès que l'Armée seroit augmentée de 6000 hommes de pié Italiens qu'ils levoient de jour en jour, & de ne plus s'amuser à

XVI. Suite de la Guerre du Milanès.

(*a*) C'étoit le Chevalier de Bayard qui défendoit cette Place.

faire

faire de siéges. Ils se confirmoient dans leur résolution, par l'espérance de voir arriver 12000 Suisses à la solde du Pape. Ces Troupes n'avoient pourtant été accordées par les Cantons, que pour la défense des Etats de l'Eglise seulement, & non pour s'en servir contre le Roy de France. Le Cardinal de Sion, qui se déclaroit ouvertement dans les Diétes l'Ennemi de cette Couronne, Ennio Evêque de Veroli Nonce du Pape, & les Ambassadeurs de l'Empereur, n'avoient pas voulu d'abord les accepter à cette condition ; mais ils avoient enfin pris ce parti, dans l'espérance que quand elles seroient une fois en Italie, on pourroit à la faveur de leur avidité, ou par artifice, corrompre leurs Officiers, & les engager à suivre l'Armée dans le Milanès. 1521.

Cette résolution prise, il n'y avoit pas beaucoup à délibérer sur le chemin qu'on feroit prendre à l'Armée. Il étoit évident qu'on ne pouvoit continuer la Guerre en-deçà du Pô sans beaucoup de difficultés, & l'on n'espéroit plus de s'emparer de la Ville de Parme ; mais si l'Armée laissoit cette Place derriere soi, il falloit nécessairement attaquer les Ennemis, que l'avantage de leurs postes, & le nombre de leur Artillerie rendoient redoutables. Car on ne pouvoit sans un extrême péril demeurer entr'eux & Parme, ni passer outre sans les combattre, parce qu'en se mettant ainsi entre leur Camp & des Places toutes à leur dévotion, l'Armée se verroit expolée à périr faute de vivres, n'étant pas possible d'en tirer du Pays Ennemi, ni de plus loin. On se détermina donc à porter la Guerre au-delà de ce Fleuve, dans un Pays abondant, qui n'ayant pas essuyé les ravages de la Guerre, fourniroit tous les vivres nécessaires : on ne devoit y trouver aucun obstacle jusqu'à la Riviere d'Adda, en laissant Crémone sur la gauche, & en gagnant l'Oglio, parce qu'il n'y avoit dans ces Cantons aucune Place capable de résistance. Outre cela, les Généraux comptoient que les François n'oseroient disputer les passages jusqu'à l'Adda, parce que les Venitiens ne voudroient pas exposer leurs Troupes au hazard d'une Bataille, si près de leurs Etats. Plusieurs même disoient qu'en faisant approcher l'Armée des Frontieres de cette République, le soin de leur propre sûreté les obligeroit de retirer la plus grande partie des forces qu'ils avoient dans l'Armée de France ; mais ce qui détermina tout-à-fait les Confédérés

à paſſer le Pô, fut la facilité que cette démarche leur donne-
1521. roit de joindre les Suiſſes qu'ils attendoient.

Pendant qu'on faiſoit les préparatifs néceſſaires pour l'exécution de ce deſſein, & qu'on levoit de l'Infanterie dans la Romagne & dans la Toſcane; le Pape donna ordre au Comte Guy Rangoné de marcher contre les Habitans de la Montagne de Modéne, à la tête des nouvelles Milices, & des Troupes qu'il avoit avec lui. Ces Peuples n'avoient voulu reconnoître pour Souverain que le Duc de Ferrare, pendant que l'Empereur avoit poſſedé Modéne, & depuis qu'elle étoit rentrée ſous la domination de l'Egliſe. A la premiere nouvelle de ſa marche, ils prirent le parti de la ſoumiſſion avec d'autant plus de promptitude, qu'il courut en même tems un bruit que d'autres Milices de Toſcane devoient joindre Rangoné.

Sur ces entrefaites, les François éventerent une (*a*) intrigue formée contr'eux par Boniface Evêque d'Alexandrie, fils de François-Bernardin Viſconti. Ce Prélat en ayant eu avis, s'enfuit d'abord de Milan. Dans le même tems Nicolas Varolo, l'un des principaux Bannis de Crémone, ayant pratiqué des intelligences avec quelques Habitans de cette Ville, au préjudice de la France, il vit ſes liaiſons découvertes, & ſes Complices punis. Les Bannis du Milanès étoient alors en grand nombre dans l'Armée des Confédérés; mais ſoit que la fortune leur fût contraire, ſoit qu'ils ſe livraſſent à l'imprudence & à la témérité, toutes leurs entrepriſes échouerent; & bien loin d'être d'aucune utilité par leur induſtrie ou par leurs intelligences, ils ne s'occupoient qu'à ruiner le plat Pays, ce qui ne faiſoit qu'augmenter la difficulté d'avoir des vivres; il faut pourtant excepter Moroné de ce nombre. Proſper avoit d'abord envoyé ces Bannis vers Plaiſance: après avoir fait de grands ravages ſans diſtinction dans les terres des Alliés & des Ennemis, ils prirent querelle dans le partage du butin, & Pierre Scoto Plaiſantin, l'un des Principaux d'entr'eux, fut tué par Viſconti & par quelques autres.

Dans ce même tems, Proſper voulut brûler les Pontons des François, qu'on avoit retirés auprès de Cremone, & qui étoient négligemment gardés. Son deſſein étoit de pénétrer

(*a*) Il fut pourvû de l'Evêché d'Alexandrie le 23 de Juillet 1518. & il le quitta volontairement en 1533.

dans le Milanès, pendant que Lautrec en raſſembleroit d'autres ; mais comme le chemin pour ſe rendre en cet endroit étoit long, Jean de Médicis qu'on avoit chargé de cette expédition, ne put y arriver qu'après le lever du Soleil, avec 200 Chevaux-Legers & 300 hommes d'Infanterie Eſpagnole. Au bruit que firent les Payſans, les Bateliers mirent leurs Pontons en sûreté au milieu de la Riviere. 1521.

Cependant tout étant prêt pour le paſſage du Pô, l'Armée ſe rendit à Berſello, où l'on avoit jetté un Pont de Bateaux ; mais comme en ſe diſpoſant à porter la Guerre dans le Pays Ennemi, il falloit en même tems ſonger à la défenſe du ſien propre, Vitello Vitelli qui fut mis à la tête de 150 hommes d'Armes, d'un pareil nombre de Chevaux-Legers, & de 2000 hommes d'Infanterie des Compagnies d'ordonnance des Florentins, eut ordre de couvrir les Villes de l'Egliſe que l'Armée laiſſoit derriere elle. L'Evêque de Piſtoya deſtina d'ailleurs à la sûreté de ces Places les 2000 Suiſſes qui étoient actuellement dans l'Armée, parce qu'on ne voulut pas les oppoſer au grand nombre de leurs Compatriotes qui ſervoient la France, en vertu d'un Decret public, & ſous les Drapeaux de la République ; cette précaution étoit d'autant plus ſage, que l'on ignoroit encore ce que feroient, à leur arrivée, les Troupes de cette Nation, qui s'étoient aſſemblées à Coire, d'où l'on attendoit à tout moment la nouvelle de leur départ. L'Evêque & Vitelli ſe chargerent non ſeulement de la défenſe de Modéne & des autres Places de l'Egliſe en cas d'inſulte ; mais encore de porter la Guerre dans le Ferrarois. Le Duc s'attribuant la gloire d'avoir fait lever le ſiége de Parme, & ſatisfait de la conquête de Final & de S. Félice, n'avoit pas pouſſé plus loin ſes avantages, parce que le Pape plus irrité que jamais par ces hoſtilités, travailloit à le dépouiller du Duché de Ferrare, par le moyen des Cenſures Eccléſiaſtiques.

L'Armée paſſa le Pô le premier d'Octobre, & vint camper à Caſal Maggioré. Elle fut non ſeulement tout le jour à paſſer ce Fleuve, mais encore une grande partie de la nuit, à cauſe d'une foule de gens inutiles, & d'une infinité de Bagage qui la ſuivoient. Les Généraux qui comptoient que les Troupes ſeroient paſſées à midi au plus tard, furent ainſi trompés dans leur attente ; ceux qui paſſerent les derniers

1521. étoient ſi accablés de laſſitude, & la nuit étoit ſi noire, qu'on fut obligé de laiſſer entre le Pô & Caſal une partie du Canon, beaucoup de Munitions, & pluſieurs Soldats. Lautrec qui venoit d'être joint par les Suiſſes qu'il attendoit, & qui s'étoit poſté à Colorno en même tems que les Ennemis à Berſello, Places à ſix milles l'une de l'autre, n'avoit qu'à ſe rendre par ſon Pont de Bateaux à Caſal, qui n'eſt qu'à trois milles de la premiere, le même jour qu'ils paſſerent le Pô, ou tomber ſur ceux qui n'étoient pas encore paſſés à midi, pour les tailler en piéces ; mais l'ignorance où l'on eſt ſouvent de la ſituation de l'Ennemi, fait perdre tous les jours une infinité de favorables occaſions à la Guerre.

Le Cardinal de Médicis arriva cette nuit même à Caſal, en qualité de Légat de l'Armée. Quoique Leon X. eût entamé une Négociation avec l'Ambaſſadeur de France, mais en grand ſecret, il ne voulut pourtant pas que l'Empereur ni ſes Miniſtres le puſſent croire rebuté par le peu de progrès de leurs Armes communes, & il s'imagina que la préſence d'un Légat les feroit agir dorénavant avec plus d'ardeur. Comme Médicis étoit le plus proche parent du Pape, & que Leon ne faiſoit rien ſans ſa participation, quoique ce Cardinal demeurât ordinairement à Florence ; il avoit autant d'autorité dans l'Armée, que le Pape même en auroit eu. Sa préſence étoit capable de donner de l'éclat à cette expédition, & d'obliger Proſper Colonne & le Marquis de Peſcaire à ne pas faire éclater leurs diviſions. La méſintelligence de ces deux Officiers s'étoit fort accrue depuis que le dernier avoit mandé à Rome qu'il n'avoit jamais approuvé la levée du ſiége de Parme, & que ſon Rival étoit le ſeul auteur.

L'Armée ayant eu un jour de repos à Caſal, marcha par le Cremonois vers l'Oglio, ſur les bords duquel elle arriva le quatriéme jour. Tout ce qu'il y eut de remarquable dans cette marche, fut que l'Armée étant campée dans un Village nommé la Corté de Frati, il s'éleva une querelle entre l'Infanterie Eſpagnole & Italienne, dans laquelle pluſieurs de ces derniers furent maſſacrés, malgré la vigilance des Généraux, qui appaiſerent le tumulte preſque dans ſa naiſſance. Le jour d'auparavant, Jean de Médicis étant allé à la découverte des Ennemis, qui avoient paſſé le Pô le même jour que l'Armée

s'étoit rendue à Casal, mit en fuite la Cavalerie Legere des Venitiens commandée par Mercurio, & soutenue par quelques Cavaliers François. Outre cela, il fit prisonnier Louis Gaëtano, dont le pere portoit (*a*) le nom de Duc de Trajetto, quoique cette terre fut actuellement entre les mains de Prosper Colonne. 1521.

Les Généraux, en quittant la Corté, avoient résolu d'aller camper à Bordellano à huit milles de là, sur l'Oglio, mais la difficulté du chemin impraticable à l'Artillerie les obligea de rester à Rebecca, Place sur la même Riviere, à l'oppoſite de Pontevico, Ville appartenant aux Venitiens. Pendant qu'ils s'y retranchoient, ils eurent avis que Lautrec, suivi des Troupes Venitiennes, ayant laissé ses Bagages à Cremone, avoit pris son poste à San-Martino, qui n'est qu'à cinq milles de Rebecca, dans le dessein de s'opposer à leur marche le lendemain. Cette nouvelle surprit avec raison le Légat & les Généraux; car lorsque le Sénat avoit commandé les Troupes de la République pour joindre l'Armée de Lautrec, ils avoient fait entendre au Pape qu'ils n'en usoient ainsi que pour remplir extérieurement les obligations de leurs Traités avec la France. C'est pourquoi, les Généraux s'étoient toujours flaté que Gritti avoit un ordre secret de ne point combattre, & cette opinion avoit été confirmée par le Cardinal Légat; mais se trouvant fausse par l'événement, il falloit songer à d'autres mesures, la réunion des François & des Venitiens donnant à Lautrec une supériorité inconteſtable sur les Confédérés. La Cavalerie des premiers étoit fort nombreuse: d'ailleurs outre 7000 hommes de pié partie François partie Italiens, ils avoient 10000 Suisses, tandis qu'à peine les Alliés avoient alors 7000 hommes tant Espagnols que Lansquenets, & 6000 Italiens la plûpart de nouvelle Milice, qui figuroient plus par le nombre que par la valeur.

Prosper & les autres Généraux résolurent donc d'attendre à Rebecca l'arrivée des Suisses; ils étoient actuellement en marche, & suivant les Lettres du Cardinal de Sion, qui les amenoit, ils devoient joindre l'Armée dans trois ou quatre

(*a*) Charle VIII. avoit donné le Duché de Trajetto à Prosper Colonne, après en avoir dépouillé la famille Gaëtano.

1521. jours ; en attendant, ils fortifierent leur Camp avec plus de ſoin qu'ils ne l'avoient fait la veille. Ce ne fut pas à cauſe de ſa ſituation, qui les expoſoit à tout le feu de Pontevico ; car ils ne firent pas beaucoup d'attention à cet inconvénient, raſſurés par la prévention du Légat : il étoit perſuadé que les Venitiens s'en tenant aux termes de leurs Traités, qui les obligeoient ſeulement à fournir des Troupes pour la défenſe du Milanès, étoient bien éloignés de permettre aux Garniſons de leurs Places d'inſulter les Troupes du Pape & de l'Empereur. La difficulté d'avoir des vivres à Rebecca, s'oppoſoit au deſſein qu'on avoit d'attendre les Suiſſes dans ce poſte ; les proviſions qui avoient ſuivi l'Armée ne pouvoient pas durer long-tems, & le peu qu'on y tranſportoit diminuoit chaque jour, parce que les Habitans du Pays, craignant la fureur des Bannis, qui mettoient tout au pillage, avoient cherché leur ſalut dans la fuite. C'eſt pourquoi, Guichardin Commiſſaire des Troupes de l'Egliſe, repréſenta que n'étant pas poſſible de tenir dans ce poſte, & l'arrivée des Suiſſes pouvant être retardée par mille incidens, il ſeroit peut-être plus à propos de ſe retirer à cinq ou ſix milles, vers la Frontiére du Mantouan, Pays allié qui fourniroit des vivres en abondance : Que la choſe étoit actuellement facile ; mais que peut-être elle ne pourroit ſe faire ſans un extrême péril, ſi l'Ennemi avoit le tems de s'approcher davantage. Les Généraux ne déſaprouvoient pas au fond cet expédient ; mais la honte toute récente de la levée du ſiége de Parme, les empêchoit de dire librement leur avis ; d'ailleurs ils ſe flatoient de la prompte arrivée des Suiſſes, parce qu'il ne faut que cinq ou ſix jours pour ſe rendre de Coire dans le Bergamaſque, qui n'eſt pas fort éloigné de Rebecca.

Il fut donc arrêté qu'on demeureroit dans ce poſte, & l'on commença dèslors à diſtribuer avec meſure le peu de vivres qu'il y avoit dans l'Armée ; comme l'on n'avoit point de Fours portatifs dans le Camp, & que les maiſons où il y en avoit de ſtables ſervoient de logement, les Soldats cuiſoient leur pain ſur la braiſe : cette incommodité jointe au peu de farine qu'on leur donnoit, fit que pluſieurs Italiens déſerterent, quoiqu'ils euſſent du vin & de la viande en abondance. Le troiſiéme jour, Lautrec qui s'étoit arrêté à Bordellano, fit paſſer à midi une partie de ſon canon de l'autre côté de l'Oglio, & le fit entrer dans

Pontévico, du consentement secret du Provéditeur, qui feignit de s'y opposer; à l'entrée de la nuit cette Artillerie fut pointée contre le Camp des Alliés. Alors les Généraux furent convaincus du danger de leur poste : Ils auroient pû se mettre à couvert derriere quelques côteaux ; mais n'y devant pas avoir des vivres avec plus de facilité qu'auparavant, & commençant d'ailleurs à craindre la lenteur des Suisses, ils prirent le parti de se retirer. C'est pourquoi l'Armée décampa sans bruit avant la pointe du jour, ayant ses Bagages devant elle, & marchant en ordre de Bataille ; elle arriva de cette maniere à Gabionetta, Place à cinq milles de Rebecca sur les Frontiéres du Mantouan. 1521.

Les Généraux avouerent unanimement qu'ils avoient couru un péril certain, dont un heureux coup du sort, & l'incapacité de l'Ennemi les avoit préservés. En effet, si le jour qu'ils avoient résolu d'aller camper à Bordellano, ils ne s'étoient pas arrêtés à Rebecca, ils n'auroient pû sauver l'Armée, parce qu'ils auroient été dans une égale, ou même plus pressante nécessité de se retirer ; ce qui eût été presque impossible, vû la longueur de la marche qu'ils auroient eu à faire, & devant se trouver plus près des Ennemis qu'ils ne le furent dans cette occasion. Lautrec les auroit encore taillés en pieces, si dans le même tems qu'il fit passer son Artillerie à Pontevico, il s'étoit approché de leur camp : par ce moyen ils n'auroient pû décamper sans péril en présence d'une Armée Ennemie, ni se mettre en ordre de Bataille, à cause du feu de la Place ; & cependant la faim les auroit chassés de leur poste au bout de trois ou quatre jours. Beaucoup de gens, & sur-tout les Officiers Suisses le pressoient de prendre ce parti ; mais naturellement hautain, & mépriſant les conseils d'autrui, il fit sentir aux Ennemis par sa manœuvre, le péril où ils étoient, au lieu de les accabler d'abord comme il le pouvoit, & leur donna le tems de se tirer d'un si mauvais pas. Après leur retraite, Lautrec se saisit du poste qu'ils venoient de quitter, & les Capitaines Suisses en ayant examiné la situation, dirent à ce Général qu'il leur devoit les gratifications dont on a coutume de reconnoître le courage des Soldats après le gain d'une Bataille, n'ayant pas tenu à eux que l'Ennemi n'eût été défait.

Les Confédérés camperent plusieurs jours à Gabionnetta,

où ils se retrancherent avec beaucoup d'attention ; mais les Suisses qu'ils attendoient n'arrivant point, & la proximité d'un Ennemi supérieur, qui faisoit mine de vouloir attaquer l'Armée, les tenant en allarme ; ils repasserent l'Oglio & prirent le parti de se poster à Ostiano, Place appartenant à Ludovic de Bozzolo, bien résolus d'y rester jusqu'à ce que les Suisses fussent arrivés. L'événement fit voir la sagesse de cette résolution ; car immédiatement après, il survint de grandes pluies, dont l'Armée auroit beaucoup souffert à Gabionetta, située dans un terrain fort bas.

1521.

Pendant que les deux Armées demeuroient oisives, l'une à Ostiano, & l'autre à Rebecca, l'Evêque de Pistoya & Vitelli ayant joint ensemble leurs Suisses & leur Infanterie Italienne, tomberent sur les Troupes du Duc de Ferrare. Elles étoient campées à Final dans un poste très-bien situé, & où elles s'étoient encore retranchées ; mais les Suisses marchant tête baisée contr'eux malgré le péril, forcerent tous ces obstacles, & firent un grand carnage, dans lequel le Chevalier Cavriana fut enveloppé. Le Duc de Ferrare qui étoit alors à Bondeno, fut si frapé de ce malheur, qu'abandonnant tout d'un coup cette Place, il s'enfuit à Ferrare, & se pressa de retirer les Bateaux du Pont qu'il avoit jetté à Bondeno.

Sur ces entrefaites, les Suisses se rendirent dans le Bergamasque ; mais malgré les instances du Cardinal de Sion & des Ministres du Pape & de l'Empereur, ils déclarerent qu'ils n'attaqueroient point le Milanès, & qu'ainsi ils ne joindroient pas l'Armée, qui les attendoit à Ostiano, pour faire la Guerre au Roy de France, offrant de servir le Pape par tout ailleurs, & d'assurer les Etats du S. Siége, l'unique objet des engagemens qu'ils avoient pris avec Sa Sainteté. Ensuite interprétant grossierement le Traité, ce qui leur arrive assez souvent dans les différentes occasions, ils consentirent d'aller assieger Parme & Plaisance comme Villes appartenant à l'Eglise, ou du moins sur lesquelles la France n'avoit pas des Droits bien établis ; mais ils assurerent en même tems qu'ils ne se mettroient en marche qu'après qu'on auroit envoyé 300 Chevaux-Legers audevant d'eux, pour leur procurer des vivres sur la route. On fit donc partir ce détachement qui surprit la vigilance des Venitiens, & passa avec une extrême

vîtesse

viteſſe par leurs Etats. Cette Cavalerie ayant joint les Suiſſes, ces derniers chercherent à s'approcher de l'Armée, afin de pouvoir délibérer plus facilement ſur le parti qu'ils avoient à prendre; & chemin faiſant, ils mirent en fuite quelques Troupes Françoiſes & Venitiennes qui étoient tant à Pontoglio qu'au Lac Eupilo. Lorſqu'ils furent près de l'Armée, on entama la négociation pour les engager à ſervir contre la France. L'Archevêque de Capoue entre autres fut les trouver de la part du Cardinal de Médicis. Ceux du Canton de Zurich, qui comme les plus conſidérables de la Nation, ſe piquent d'agir avec plus de maturité, rejetterent conſtamment toutes les propoſitions qu'on leur fit; les autres après bien des incertitudes ne donnerent aucune réponſe poſitive, & conſentirent à ſuivre l'Armée, ſans dire ſi ce ſeroit même juſque dans le Duché de Milan. Cependant, on prit le parti d'aller en avant, à la perſuaſion du Cardinal de Sion & des Officiers Suiſſes, qui s'étoient laiſſé gagner, & l'on ſe flata de pouvoir diſpoſer abſolument des Soldats, puiſqu'ils ne refuſoient pas de ſuivre l'Armée. Les Troupes du Canton de Zurich qui étoient au nombre de 4000 hommes prirent la route de Reggio, & les autres joignirent l'Armée à Gambara, où elle s'étoit avancée, après un ſéjour d'un mois tant à Gabionnetta qu'à Oſtiano. 1521.

On voyoit dans cette Armée deux Légats, ſçavoir les Cardinaux de Sion & de Médicis, qui faiſoient porter devant eux leurs Croix d'argent au milieu d'une foule de Blaſphémateurs, de Meurtriers & de Voleurs; tant eſt grand l'abus qu'on fait aujourd'hui de la Religion. Après trois jours de marche ſur les Terres des Venitiens, l'Armée ſe rendit à Orcivecchi, Place dépendante de cette République. On excuſa cette démarche auprès du Sénat par la néceſſité où l'on ſe trouvoit de prendre ce chemin, & par l'éloignement où l'on étoit de faire la moindre hoſtilité contre la République, excuſe aſſez ſemblable à celle dont le Sénat s'étoit ſervi, lorſqu'André Gritti fut, diſoit-on, forcé de laiſſer entrer l'Artillerie de Lautrec à Pontevico.

La République des Suiſſes regardant comme une tache à la gloire de la Nation, qu'on vit leurs Drapeaux dans les deux Armées, donna ordre aux Capitaines de ſe retirer de part & d'autre; mais le Courier qui alloit à Orcivecchi, fut adroitement arrêté en chemin, au lieu que les Suiſſes de l'Armée Françoiſe

1521. partirent preſque tous ſur le champ. On croit que le dégoût d'une longue Campagne, dont les Suiſſes ſont plus ſuſceptibles que d'autres Troupes, & l'obéiſſance, furent moins la cauſe de cette prompte retraite, que l'impuiſſance où l'on étoit de payer leur ſolde. En effet, Lautrec ne recevoit point d'argent de France, & le Milanès tout ſurchargé qu'il étoit, ne pouvoit ſuffire à la paye de l'Armée. Cette circonſtance fait bien voir, ce que peut l'imprudence & la malignité des Miniſtres ſur l'eſprit des Princes, qui négligeant leurs propres affaires s'en repoſent ſur autrui, ou qui ne ſont pas aſſez éclairés pour juger ſainement des conſeils qu'on leur donne. Le Roy de France avoit deſtiné 300000 Ducats pour l'Armée d'Italie, en conſéquence de la Parole que ce Prince avoit lui-même donnée à Lautrec; mais la Régente Mere du Roy, craignoit ſi fort l'élévation de ce Général, qu'oubliant les intérêts de ſon propre Fils, elle engagea ſecretement, les Généraux (*a*) des Finances à faire un autre emploi de cet argent. La retraite des Suiſſes jetta Lautrec dans un extrême embarras, & rendit fort incertain le ſort de cette Campagne, qu'il croyoit auparavant devoir lui être favorable; c'eſt pourquoi, ayant mis Garniſon à Crémone & à Pizzighitone, il alla ſe poſter à Caſſano avec le reſte de l'Armée, afin d'empêcher les Alliés de paſſer l'Adda. Il ſe flatoit de réuſſir dans ce projet, parce qu'outre les obſtacles qui ſe rencontrent ordinairement à traverſer une Riviere en préſence de l'Ennemi, les bords de ce Fleuve étoient beaucoup plus hauts du côté de Milan que de l'autre, ſituation qui mettroit l'Artillerie à portée de faire beaucoup d'effet contre la Rive oppoſée. D'un autre côté, les Confédérés étant partis d'Orcivecchi, & ayant paſſé encore une fois l'Oglio, ſe rendirent à Rivolta. Après trois campemens ils trouverent des vivres en abondance, qui venoient de la Ghiaradadda, que les François avoient abandonnée. Proſper & les autres Généraux ſe diſpoſoient à jetter un Pont entre Rivolta & Caſſano; mais il y avoit trop de riſque en cet endroit à l'oppoſite duquel on voyoit les François; trois jours ſe paſſerent à diſputer dans le Conſeil: Enfin, Proſper conçut un projet, dont ils ſe donna bien de garde de faire part au Marquis de Peſcaire, afin

(*a*) Perſonne n'ignore l'hiſtoire & le malheur de Semblancai Sur-Intendant des Finances.

d'avoir ſeul la gloire du ſuccès. Pour en dérober même toute connoiſſance à ce rival, il réſolut de ne pas employer l'Infanterie Eſpagnole dans cette occaſion. Il fit donc paſſer l'Adda pendant la nuit en ſilence à quelques Compagnies de gens de pié Italiens, vis-à-vis de Vauri ſur deux petites Barques, qu'il avoit fait prendre ſur la Riviere de Brembo. Vauri poſté ſur le bord de l'Adda à cinq milles de Caſſano, n'a point d'autre défenſe qu'une eſpece de petit Fort ; aureſte, cet endroit eſt très-propre à paſſer l'Adda. Cette Place étoit gardée par quelques Cavaliers que commandoit Hugues de Peppoli, Lieutenant de la Compagnie de Gendarmes d'Octavian Frégoſe. Peppoli ſe rendit ſur le Rivage au premier bruit ; mais le feu de la Mouſqueterie l'obligea bien vîte à ſe retirer. Il y a beaucoup d'apparence qu'il auroit arrêté l'Ennemi, s'il eût eu quelques Arquebuſiers, pour ſoutenir ſa Cavalerie ; il aſſura depuis qu'il en avoit demandé à Lautrec. A meſure que l'Infanterie de Proſper paſſoit, elle ſe retranchoit pour attendre le ſecours promis. Dès qu'il eut appris la réuſſite de ſon projet, il envoya de ce côté-la preſque toute l'Infanterie de l'Armée, qui étoit dans les Places de la Ghiaradadda, avec ordre de paſſer ſucceſſivement ſur les deux Barques, & ſur deux autres, de celles que l'Armée avoit avec elle pour jetter des Ponts ; il les avoit fait tranſporter par terre cette même nuit ſur le bord du Fleuve ; enſuite il ſe rendit en perſonne dans cet endroit avec les Généraux & le Cardinal de Médicis, laiſſant ordre à Rivolta de former le pont, dès qu'on verroit les François s'éloigner de leur poſte. 1521.

Cependant, le ſuccès de l'entrepriſe ne laiſſa pas d'être douteux durant quelques tems ; & il eſt certain que ſi Lautrec (*a*) avoit fait partir un détachement au premier avis qu'il eut du paſſage, il auroit taillé les Confédérés en piece ; mais ce ne fut qu'après beaucoup d'incertitudes & d'irréſolutions, qu'il donna ordre à Leſcun de marcher avec 400 Lances, & l'Infanterie Françoiſe, à laquelle il joignit quelques pieces de Canon. Ces Troupes ayant précipité leur marche, fondirent avec furie ſur le retranchement des Ennemis, qui ranimés à la vûe du

(*a*) Paul Jove, dit que Lautrec dormoit lorſque le Courier de Hugues de Peppoli arriva, & que ſes Valets de Chambre refuſerent abſolument de l'éveiller pour ne pas troubler ſon repos.

1521. renfort qu'ils voyoient ſur la rive oppoſée, repouſſerent les François avec vigueur. Leſcun ayant mis pié à terre avec toutes les Lances, fit des prodiges de valeur dans ces chemins étroits; & l'on ne doute pas que ſi l'Artillerie fût arrivée auſſitôt que lui, il n'eût remporté l'honneur de cette journée; mais déja Tégane, Capitaine des Griſons, & deux Corps d'Infanterie Eſpagnole paſſoient le Fleuve en diligence ſur les Barques, encouragés par le Cardinal de Médicis & par les Généraux. Jean de Médicis, ſans autre éguillon que ſon propre courage & l'amour de la gloire, ſe lança dans la Riviere malgré ſa profondeur: il étoit monté ſur un Cheval Turc plein de vigueur, qui le mit bientôt à l'autre bord, où ſa préſence enflammant l'ardeur des ſiens glaça le courage de l'Ennemi. Alors Leſcun n'eſpérant plus de vaincre, quoique l'Artillerie fût arrivée, reprit le chemin de Caſſano, laiſſant un de ſes Drapeaux à l'Ennemi. Enſuite, Lautrec marcha du côté de Milan avec toute l'Armée; il n'y fut pas plûtôt entré, qu'il fit trancher la tête à Chriſtophle Palavicini, ſoit pour ſatisfaire la haine qu'il lui portoit, ſoit pour contenir les Milanois par ſon ſupplice. Palavicin après pluſieurs mois de priſon, n'en ſortit que pour donner un ſpectacle que la naiſſance, le rang & l'âge de ce Seigneur devoient rendre très-touchant. Proſper, que ſa lenteur & la levée du Siége de Parme faiſoient mépriſer à Rome & dans l'Armée, regagna l'eſtime & la confiance par le paſſage de l'Adda; & cette action faiſant oublier le paſſé, comme la choſe arrive d'ordinaire, le Peuple & les Soldats célébroient ſa gloire & l'induſtrie avec laquelle il avoit, ſans perte, ni péril, dérobé le paſſage de cette Riviere, où Lautrec ſe flatoit avec tant de confiance d'arrêter les Confédérés, qu'il en avoit donné des aſſurances poſitives à ſon Roi, & qu'il le diſoit hautement chaque jour devant tout le monde.

Il y avoit néanmoins des gens qui tâchoient de diminuer la gloire de cette action par des raiſons vrayes, ou du moins ſpécieuſes. Ils diſoient, que ni le deſſein, ni l'exécution n'étoient le fruit d'une capacité ſi rare & d'un courage ſi extraordinaire: Que quand on trouve des obſtacles au paſſage d'une Riviere ou d'un défilé, la ſimple raiſon nous dicte de chercher un endroit au-deſſus ou au-deſſous, plus facile à paſſer. Que le paſſage de Vauri étoit voiſin de l'Armée, ai-

ſé, connu de tout le monde, & très fréquenté : Que Lautrec avoit été ſi négligent à le faire garder, que Proſper n'avoit eu beſoin d'induſtrie que pour avoir ſecrétement des Barques, & faire paſſer ſes Troupes avec le ſilence néceſſaire. Quelques-uns même, peut-être trop ſévéres & plus enclins à blâmer des fautes douteuſes, qu'à louer des actions hors de toute atteinte, ſoûtenoient qu'il n'y avoit eu dans cette occaſion, ni la prudence, ni l'ordre convenable ; & que Proſper n'avoit ordonné aux Troupes diſperſées à Trévi, à Caravagio & dans d'autres Places, d'aller ſoûtenir celles qui paſſoient à Vauri, qu'après s'être aſſuré du paſſage de la Riviere, lenteur qui avoit retardé ce ſecours plus de quatorze heures ; enſorte que ſi Lautrec avoit pris ſon parti dès le premier avis, il ſeroit aiſément rentré dans Vauri, & n'auroit pas eu de peine à tailler en pieces les Troupes qui venoient de s'en emparer ; mais tous ces diſcours ne purent obſcurcir la gloire de Proſper ; car le vulgaire n'a d'autre régle de ſes jugemens, que le bon ou le mauvais ſuccès, & il donne toujours à l'habileté, ce qui n'eſt ſouvent qu'un pur effet du hazard. 1521.

XVII. Conquête de Milan & de la plus grande partie du Milanès.

Lautrec ayant décampé, les Confédérés jeterent le lendemain un Pont entre Rivolta & Caſſano. L'Armée crut qu'on alloit la mener droit à Milan : mais Proſper ne fut pas de cet avis, par un trait de prudence qui fut blamé du vulgaire, mais que les gens conſommés dans l'art de la Guerre approuverent. Il jugea donc à propos, d'aller par un chemin plus long camper à Marignan, Place également diſtante de Milan & de Pavie. Le motif de cette conduite, fut l'incommodité de la ſaiſon déja froide & pluvieuſe qui ne permettoit pas de tenir la campagne. D'ailleurs, il crut qu'il étoit plus convenable de prendre cette route pour s'approcher de la Ville de Milan ; parce que, ſuppoſé qu'on ne pût la forcer d'abord, on ſeroit à portée de tourner tout d'un coup vers Pavie, où Lautrec, pour réunir toutes ſes forces à Milan, n'avoit point mis de Garniſon ; ce qui rendant la priſe de cette premiere Ville immanquable, donneroit aux Confédérés la facilité d'avoir une Place d'Armes, fort commode pour harceler l'Ennemi & pour aſſurer la ſubſiſtance de l'Armée. Lautrec avoit d'abord eu deſſein d'abandonner la défenſe des Fauxbourgs de Milan à cauſe du peu d'Infanterie qui lui reſtoit ; mais craignant que les Ennemis ne s'y logeaſſent avec avantage pour faire

1521. le Siége de la Ville, il forma le deſſein d'y mettre des Troupes. Il y avoit de la prudence & du courage dans cette réſolution, ſi la vigilance néceſſaire en eût accompagné l'exécution ; ſelon même toutes les apparences, le malheur qui ſurprit les François quelque tems après, ne leur ſeroit point arrivé. Proſper s'étant rendu à Marignan avec l'Armée, la plûpart de ſes Troupes y camperent. A l'égard des Suiſſes, ils prirent un poſte plus près de Milan, à l'Abbaye de Chiaravallé. Toute l'Armée demeura trois jours dans l'inaction en attendant l'Artillerie, que la difficulté des chemins retardoit. Enſuite, on marcha vers Milan le 19 de Novembre, dans la réſolution de prendre le chemin de Pavie dès le lendemain, ſi l'on ne s'emparoit pas d'abord de cette Capitale. Il arriva le matin une choſe ſinguliere, qui ſurprit les Légats & les principaux Officiers, que la néceſſité de faire défiler les Suiſſes avoit arrêtés dans un Pré voiſin de Chiaravallé. Tout à coup un Vieillard vêtu comme un homme du commun, ſe préſenta devant eux, & leur dit, qu'il étoit Député par les Habitans de la Paroiſſe de San-Siro de Milan, que tout le Peuple étoit diſpoſé à prendre les Armes contre les François, au ſon de toutes les Cloches, à la premiere approche de l'Armée, & les preſſa vivement de marcher promptement vers cette Ville. Enſuite, quelque diligence & quelque recherche qu'on put faire, il fut impoſſible de trouver ce Vieillard, & de ſçavoir qui l'avoit envoyé, ce qui donna un air de merveilleux à cette avanture.

L'Armée marcha donc en Bataille vers la Porte Romaine, & laiſſa la groſſe Artillerie à la tête d'un chemin qui conduit à Pavie. Le Marquis de Peſcaire qui étoit à l'avant-garde avec l'Infanterie Eſpagnole, s'avança ſur le Foſſé qui eſt entre cette Porte & la Porte Ticineſe, vers l'entrée de la nuit, & ayant fait marcher quelques Mouſquetaires vers un Baſtion élevé dans un endroit appellé *Vicentino*, auprès de la Porte Ludovica, ſans aucun deſſein formé de l'emporter, l'Infanterie Venitienne qui le gardoit, effrayée de la ſeule préſence des Ennemis, prit lâchement la fuite. Les Suiſſes qui étoient poſtés auprès d'eux les imiterent ; c'eſt pourquoi les Eſpagnols traverſant le Foſſé & bientôt le Rempart, pénétrerent dans le Fauxbourg ſans aucun obſtacle. Théodore Trivulce qui accourut au bruit, ſur une petite mule & ſans armes, fut fait pri-

sonnier. Il paya depuis au Marquis de Pescaire 20000 Ducats pour sa rançon. André Gritti ne se sauva qu'avec peine, & les François suivant les Venitiens dans leur fuite, se retirerent dans la Ville par un long détour; mais n'étant pas préparés à la défense, n'ayant d'ailleurs que fort peu d'Infanterie, & le Peuple paroissant disposé à la revolte, ils se posterent autour du Château. 1521.

Cependant le Marquis de Pescaire poussoit avec vigueur ses avantages, & s'étant rendu à la Porte Romaine, (car les Portes de la Ville ont les mêmes noms que celles des Fauxbourgs), elle lui fut ouverte par les principaux de la Faction Gibeline, qui s'en étoient rendu maîtres. Peu de tems après, le Cardinal de Médicis, le Marquis de Mantoue, Prosper & une partie de l'Armée entrerent aussi dans la Ville par la Porte Ticinése de la même maniere, ne pouvant comprendre par quel moyen ou par quel desordre de l'Ennemi ils avoient pu faire une si belle Conquête, avec si peu de péril & tant de facilité. La négligence des François en fut la premiere cause. On sçût depuis que Lautrec avoit absolument ignoré la marche des Ennemis, & qu'il étoit même persuadé que vû la difficulté des chemins gâtés par les pluyes, les Ennemis n'entreprendroient pas ce jour-là de transporter l'Artillerie, sans laquelle il ne croyoit pas qu'on pût attaquer Milan. En effet, dans le tems que l'Armée entroit dans la Place, il se promenoit dans les rues sans inquiétude & sans armes, avec d'autres Officiers, & Lescun se reposoit au lit des fatigues de la nuit précédente. Cependant, si Lautrec eût rassemblé les Troupes, il auroit pû facilement mettre en pieces les Ennemis dispersés dans la Ville, dans les Fauxbourgs & dans la Campagne; mais saisi d'épouvante, que redoubloit encore l'obscurité qui ne lui permit pas de reconnoître d'abord le véritable état des choses, il laissa échapper une si belle occasion. Il prit donc le parti d'abandonner Milan, dont il laissa néanmoins le Château bien gardé, & abondamment pourvû. Il se rendit cette nuit même à Côme avec son Armée; & après avoir laissé dans cette Ville 50 hommes d'armes & 600 hommes de pié, il passa par la Pievé d'Inzino, traversa le fleuve de l'Adda à Lecco, & se rendit dans le Territoire de Bergame.

Lodi & Pavie suivirent l'exemple de Milan; & en même tems l'Evêque de Pistoya & Vitelli, qui laissant Parme derriere eux, s'étoient avancés du côté de Plaisance, furent reçûs

dans cette Ville. Crémone ouvrit auſſi ſes Portes à la premiere
1521. nouvelle de la révolution de Milan, à quoi l'on ajoûtoit la défaite entiere des François. Le Peuple prit les armes, & ſe mit à crier, *Vive l'Empire & le Duc de Milan.* Lautrec en ayant eû avis à Bergame, détâcha ſur le champ ſon Frere avec une partie de l'Armée, mais il fut repouſſé par le Peuple : C'eſt pourquoi ce Général marcha lui-même vers Crémone avec toutes ſes Troupes, malgré le peu deſpérance qu'il avoit de la réuſſite, & n'ignorant pas que cette Ville pouvoit être facilement ſecourue par les Suiſſes qui étoient à plaiſance; enſuite, ſe ſentant trop foible pour faire tête de tant de côtés à la fois, il envoya ordre à Fréderic de Bozzolo d'abandonner Parme. Le Cardinal de Médicis, au premier avis du ſoûlévement de Crémone, avoit mandé à l'Evêque de Piſtoya d'y envoyer une partie des Suiſſes pour aſſurer cette Ville; mais l'Evêque bien éloigné de diviſer ſes forces, qu'il vouloit réſerver pour l'expédition de Gênes, fut ſi lent à ſe déterminer que Lautrec reprit Crémone, dont le Château tenoit encore pour la France, & qui n'avoit d'autre défenſe que les Habitans, qui même députerent d'abord vers ce Général pour lui demander pardon de leur révolte. Lautrec ranimé par ce ſuccès, dépêcha promptement un Courier à Fréderic de Bozzolo pour le faire reſter à Parme; mais il avoit abandonné cette Place & paſſé le Pô avec ſes Troupes. Vitelli qui alloit à plaiſance à la tête des ſiennes, s'étant trouvé près de Parme dans le tems que Fréderic en ſortoit, y étoit entré à la ſollicitation des Habitans.

Dans le même tems, le Marquis de Peſcaire ſortit de Milan avec les Troupes Eſpagnoles, Allemandes & Griſonnes, pour aſſiéger Côme. Dès que le canon fut établi, les Aſſiegés qui n'eſpéroient aucun ſecours, ſe rendirent vies & bagues ſauves; mais lorſque les François furent ſur le point de ſe retirer, les Eſpagnols mirent la Ville au pillage, à la honte du Marquis, que Jean de Chabanes qui commandoit cette Garniſon, appella peu de tems après en duel. Sur ces entrefaites, les Confédérés dépêcherent l'Evêque de Veroli pour appaiſer les Cantons, qui avoient trouvé fort mauvais qu'on eût employé leurs Troupes contre le Roy de France; ils ſe plaignoient hautement du Cardinal de Sion, du Pape, & de tous ſes Miniſtres, & ſur-tout de l'Evêque de Veroli, qui en qualité

qualité de Nonce auprès d'eux, & par conſéquent mieux inſtruit que perſonne des conditions auſquelles la République accordoit cette Infanterie, avoit néanmoins plus contribué que tout autre à leur faire violer les ordres des Mágiſtrats ; auſſi fut-il arrêté à ſon arrivée à Bellinzoné. Tel étoit alors l'état des affaires, & le Pape & l'Empereur pouvoient ſe flater d'aſſurer facilement leurs conquêtes. La Cour de France étoit hors d'état d'envoyer ſitôt de nouvelles Troupes en Italie ; & les Puiſſances qui venoient de ſoumettre Milan avec une partie de ce Duché, avoient aſſez de forces, non ſeulement pour ſe maintenir dans leurs conquêtes, mais encore pour achever celle de tout le Milanès ; enfin le Sénat de Veniſe étoit conſterné de la déroute des François, & craignoit de voir fondre les Alliés ſur la République ; toutes ces conjonctures faiſoient eſpérer au Pape que les Troupes de France ſeroient bien-tôt contraintes de ſortir des Etats du S. Siége ; mais un accident imprévû changea tout à coup la face des affaires. Ce fut la mort ſubite de Leon X. Ce Pontife ayant appris à la Magliana, Maiſon de Campagne où il alloit ſouvent, la nouvelle de la priſe de Milan, il en conçut une joie inexprimable. La nuit ſuivante il fut attaqué d'une fievre aſſez légere ; & s'étant fait tranſporter le lendemain à Rome, les Médecins jugerent ſa maladie ſans danger ; néanmoins il mourut quelques jours après. Ce fut le premier du mois de Décembre. On ſoupçonna Barnabé Maleſpina ſon Camerier, qui faiſoit l'office d'Echanſon, de l'avoir empoiſonné, & on le mit en priſon ; mais la choſe n'alla pas plus loin. Le Cardinal de Médicis s'étant rendu à Rome, le fit mettre en liberté, pour éloigner toute occaſion de ſe brouiller davantage avec le Roy de France, qu'on diſoit ſourdement, mais ſur de foibles conjectures, avoir engagé le coupable à cet attentât.

1521.

XX. Mort de Leon X.

Leon X. à conſidérer humainement les choſes, mourut au comble de la fortune & de la gloire. La conquête de Milan éloignoit de ſes Etats le péril qui le menaçoit, & mettoit fin à des dépenſes auſquelles il étoit obligé de fournir, de quelque maniere que ce fût, malgré l'extrême épuiſement de ſes finances. Peu de jours avant de mourir, il avoit eu la nouvelle de la réduction de Plaiſance ; & le jour de ſa mort il apprit la conquête de Parme, Places qu'il avoit ſi vivement

1521. ſouhaité de recouvrer, que lorſqu'il entreprit la Guerre, il dit au Cardinal de Médicis, qui vouloit l'en diſſuader, que le deſir de les rendre à l'Egliſe étoit ſon premier motif, & que la mort ne lui feroit plus de peine lorſqu'il les y auroit réunies. Ce Pontife qui étoit un aſſemblage de bonnes & de mauvaiſes qualités, trompa l'opinion publique lorſqu'il monta ſur le Trône de l'Egliſe; car il ſçut régner avec plus de politique & d'éclat qu'on ne l'avoit eſpéré; mais il n'eut pas pour ſes Sujets toute la tendreſſe & la bonté qu'ils en avoient attendu.

Les affaires de l'Empereur en Lombardie ſouffrirent beaucoup de la mort de Leon. En effet, il n'y avoit pas le moindre doute que le Roy de France n'ayant plus à craindre ce dangereux Ennemi, qui par le moyen de ſes finances avoit ſeul entâmé & ſoutenu la Guerre, ne fit bien-tôt paſſer une Armée en Italie, & que les Venitiens ne s'uniſſent à lui plus étroitement que jamais. Il ne fut donc plus queſtion du ſiége de Crémone ni de Génes; & les Miniſtres de l'Empereur, qui n'avoient fourni qu'avec peine à la ſolde des Troupes Eſpagnoles juſqu'alors, ſe voyoient dans l'obligation de congédier une partie de leur Armée. Cette réforme ſouffroit néanmoins de grandes difficultés, Génes, Crémone, Alexandrie, le Château de Milan, les Citadelles de Novarre & de Trezzo, Pizzighitone, Domuſſola, Arona, & tout le Lac majeur étant encore au pouvoir de la France, qui venoit d'ailleurs de rentrer dans le Château de Pontrémoli, par la valeur de Sinibaldo de Fieſque, & du Comte de Noceto.

La France n'avoit pas été plus heureuſe au-delà des Monts, qu'en Italie. La Ville, & peu de tems après la Citadelle de Tournay avoient été priſes par l'Empereur, lequel y avoit trouvé beaucoup d'Artillerie & des Munitions en abondance. Après la mort du Pape on vit changer entierement la face du Milanès, où l'on établit une nouvelle forme de Gouvernement. Les Cardinaux de Sion & de Médicis ſe rendirent en diligence à Rome pour le Conclave, & Les Généraux de l'Empereur ne garderent que 1500 Suiſſes; le reſte fut renvoyé, auſſi-bien que l'Infanterie Allemande. Les Troupes Florentines reprirent le chemin de la Toſcane. A l'égard de celles de l'Egliſe, Guy Rangoné en

conduiſit une partie à Modéne ; le reſte demeura dans le Milanès ſous les ordre du Marquis de Mantoue, plûtôt de leur propre mouvement, que par ordre du Sacré Collége, qui plein de diviſions ne ſe déterminoit à rien. Lautrec ayant porté ſes plaintes aux Cardinaux ſur ce qu'il y avoit encore des Troupes du S. Siége dans ce Duché contre le Roy de France, qui par les ſervices & les bienfaits ſans nombre de ſes Prédéceſſeurs, méritoit à ſi juſte titre la qualité de Défenſeur & de Fils aîné de l'Egliſe, il ne pût en tirer d'autre réponſe, ſinon que le Pape qui ſeroit élû décideroit cette affaire. 1521.

L'Evêque de Pyſtoya prit une partie des Suiſſes qui étoient à Plaiſance, & les conduiſit à Modéne pour la défenſe de cette Place & de Reggio contre le Duc de Ferrare. Depuis la mort de Leon, ce Prince s'étoit mis en Campagne à la tête de 100 Lances, 2000 hommes de pié, & de 300 Chevaux-Legers. Bondeno, Final, la Montagne de Modéne, & la Carfagnana s'étoient volontairement remiſes ſous ſon obéiſſance ; & ayant repris preſque ſans peine Lugo, Bagnacavallo, & ſes autres Places de Romagne, il étoit actuellement devant les murs de Cento.

XIX. Siége de Parme par les François.

Les Suiſſes du Canton de Zurich reſterent à Plaiſance, & ne voulant pas ſe diviſer, il fut impoſſible d'en obtenir un détachement de mille hommes pour aller défendre Parme. Ainſi cette Ville reſtant comme à l'abandon, Lautrec qui étoit à Crémone avec 600 Lances & 2500 hommes d'Infanterie, voulut profiter de l'occaſion pour la reprendre. Fréderic de Bozzolo, dont l'avis étoit d'un grand poids par rapport à ce ſiége, parce qu'il connoiſſoit exactement le Pays, contribua beaucoup à l'y déterminer, & tel fut le plan de l'entrepriſe. L'Infanterie Italienne qui étoit à la ſolde de la France ſous les ordres de Bozzolo, & les Troupes Venitiennes qui avoient pour Chef Marc-Antoine Colonne, ce qui faiſoit 5000 hommes de pié, devoient aller fondre ſur la Ville de Parme à l'improviſte avec 300 Lances commandées par Bonneval. La Garniſon de la Place ne conſiſtoit qu'en 600 Italiens & 50 hommes d'Armes de la Compagnie du Marquis de Mantoue. A la vérité, le Peuple étoit bien diſpoſé pour l'Egliſe, mais d'ailleurs preſque ſans armes ; & redoutant les François, il ne ſe reſſouvenoit qu'avec frayeur de

1521. la dureté avec laquelle le Bozzolo l'avoit déja traité. Outre cela, les bréches du Codiponté n'avoient pas encore été réparées. Enfin la vacance du S. Siége, durant laquelle les Peuples ne ſont pas ordinairement fort attachés à l'Egliſe, & qui rend les Gouverneurs plus attentifs à leur intérêt, qu'à la sûreté des Places confiées à leur vigilance, étoit encore une circonſtance favorable aux deſſeins de Lautrec. Une partie de Troupes commandées par ce Général pour le ſiége de Parme ſe rendit de nuit par le Pô à Torricella, poſté à douze milles de cette Place; elles y furent jointes par les Gendarmes, qui paſſerent la Riviere cette même nuit ſur des Barques qu'on avoit fait venir de Crémone: Marc-Antoine Colonne devoit les ſuivre avec l'Infanterie Venitienne, qui avoit ſes Quartiers ſur l'Oglio.

François Guichardin, que le Cardinal de Médicis avoit envoyé de Milan à Parme en qualité de Gouverneur, ayant aſſemblé cette nuit même les Habitans, leur diſtribua mille Piques qu'il avoit fait venir depuis deux jours de Reggio, à tout événement, & exhorta vivement le Peuple à ſe défendre. Enſuite, il pourvût en diligence à toutes les choſes néceſſaires pour ſoûtenir un Siége; il voyoit bien que ſa Garniſon étoit trop foible pour défendre la Place, ſans le ſecours du Peuple, ſur qui la prudence défend de compter beaucoup dans des cas imprévûs & dans le peril. Enfin, il abandonna le Codiponté, qui lui parut en trop mauvais état pour en fermer l'entrée aux Ennemis. Les Habitans de cette partie de la Ville ne quitterent qu'à regret leurs Maiſons; pluſieurs même combattant les motifs & l'autorité du Gouverneur, ſoutenoient qu'on pouvoit s'y défendre, & ne ſe rendirent que lorſque l'Ennemi fut devant les murs. Il ne s'en fallut même pas beaucoup que les François profitant de l'occaſion, n'entraſſent pêle-mêle avec eux dans la Ville; mais ce ne fut pas la plus grande difficulté que Guichardin eût à vaincre; il étoit bien autrement inquiet du défaut d'argent dans ces circonſtances, qui tomboient préciſément au jour où il falloit donner la paye à la Garniſon.

Fréderic de Bozzolo entra d'abord dans le Codiponté, ſuivi de 3000 hommes d'Infanterie, & de quelques Chevaux Legers. Bonneval & Marc-Antoine Colonne n'arriverent que

1521.

le jour ſuivant, le premier avec les lances Françoiſes, & le ſecond avec deux mille hommes de pié Venitiens. Ils n'avoient d'autre artillerie que deux *Sacres*; n'étant pas poſſible de voiturer de gros canons dans le voiſinage du Pô, où les chemins ſont impraticables en hyver. Ils n'auroient pû en faire venir qu'avec beaucoup de tems; ce qui eût fait manquer l'entrepriſe, dont la réuſſite dépendoit principalement de l'activité & de la diligence à prévenir les ſecours qu'ils craignoient vainement qu'on n'envoyât de Modéne ou de Plaiſance à Parme. Cependant le peuple croyoit que Bonneval & Marc-Antoine avoient de groſſes pieces d'artillerie. Cette opinion s'étoit formée ſur le rapport des Payſans réfugiés dans la Ville, & ſur l'erreur de quelques Parmeſans que Frederic avoit fait priſonniers aux environs de la Place & remis en liberté, après leur avoir fait adroitement inſinuer cette fauſſeté par quelques bannis de Parme qu'il avoit avec lui. Ils ajoutoient que ces deux Officiers avoient beaucoup plus de troupes qu'ils n'en avoient en effet. Cette prévention avoit tellement abattu le peuple, que non ſeulement la multitude, mais même le Conſeil de la Ville, pria le Gouverneur de conſentir qu'ils capitulaſſent, pour éviter de tomber entre les mains des Ennemis, & ſe garantir du pillage. Guichardin employa la raiſon & les plus vives inſtances pour les raſſurer. Après de longues conteſtations ſur ce ſujet, il ſurvint une nouvelle difficulté. Les ſoldats demanderent la paye, & ſe mutinant furent ſur le point de ſortir de la Ville. Les Habitans avoient promis de fournir une partie des fonds néceſſaires. Le Gouverneur voyant qu'ils ne ſe mettoient pas en peine de tenir parole, leur repréſenta que quelque fût l'événement, ils pouvoient s'aſſurer pour jamais la protection du S. Siége, en lui donnant actuellement cette marque de leur attachement; & les ayant perſuadés, il appaiſa la mutinerie des ſoldats. Mais la fraïeur du peuple s'augmentant de plus en plus, & les troupes voyant que leur petit nombre les mettoit à la diſcretion des Habitans, & craignant d'être attaqués par dedans & par dehors en même tems, elles témoignerent une extrême envie de ſe dérober au péril par la capitulation. Guichardin eut alors beſoin de toute ſa fermeté: il leur repréſenta qu'il partageoit le danger avec eux, & dit aux principaux de la Ville; que leur crainte étoit ſans fon-

1521. » dement. Qu'il étoit sûr que les Ennemis n'avoient point » de grosse artillerie, sans quoi néanmoins il étoit abso- » lument impossible de forcer la Ville : Que la jeunesse de » Parme jointe à la Garnison, seroit plus que suffisante pour » repousser de plus grandes forces : Qu'il avoit dépêché un » courier à Modéne où Vitelli & Rangoné étoient avec leurs » troupes & les Suisses : Qu'il ne doutoit pas que l'interêt de » leur propre gloire & la crainte de la prise de Parme, dont » la perte pouvoit avoir de funestes suites, ne les engageas- » sent à faire partir des secours, qui ne pouvoient pas tarder » plus d'un jour à venir : Qu'il avoit aussi envoyé à Plaisan- » ce, d'où il avoit eu de favorables réponses : Qu'ils conside- » rassent que Leon X. son bienfaiteur étant mort, il n'y avoit » aucune raison particuliere qui l'obligeât à s'exposer de gaïeté » de cœur à un péril aussi certain que celui qu'ils se figuroient : » Qu'en effet le passé étoit une preuve sans replique, que les » Ministres d'un Pape n'avoient rien à esperer de son successeur : » Que même le nouveau Pontife seroit peut-être ennemi de » Florence, sa patrie : Qu'aucun motif public, ni personnel ne » lui faisoit désirer de voir croître la puissance des Papes : Qu'il » pourroit même se trouver dans la nécessité de souhaiter leur » abaissement : Qu'il n'avoit à Parme ni femme, ni enfans, » ni biens qui lui fissent craindre l'insolence ou l'avarice des » François, en cas que la Ville voulût rentrer sous leur » domination : Qu'ainsi, n'esperant rien de la défense de » Parme, & n'ayant à craindre de la part de l'Ennemi, s'ils » capituloient, aucun des maux que les François leur avoient » fait déja souffrir, devant au contraire partager les malheurs des » Habitans, si la Place étoit forcée, ils devoient bien s'i- » maginer que sa fermeté ne venoit que de la certitude où » il étoit, que les Ennemis, faute de grosse artillerie, ne pou- » voient s'emparer de la Ville par la force : Qu'enfin, s'il y » avoit le moindre lieu de douter, lui-même, par le penchant » qu'ont naturellement tous les hommes à se mettre en sûre- » té, il auroit proposé de capituler ; & cela avec d'autant plus » de facilité, que vû l'impuissance où il étoit de s'opposer à la » volonté du peuple, & surtout pendant la vacance du saint » Siége, on ne pourroit le rendre responsable de leur dé- » marche. »

Ce fut par ces raiſons expoſées en Public & dans le particulier & par diverſes manœuvres qu'il amuſa les Habitans pendant toute la nuit. Il n'en uſoit ainſi que parce qu'il s'étoit apperçu que malgré la crainte qu'ils avoient que leur Ville ne fût emportée d'aſſaut & miſe au pillage, ils ne vouloient pas ſe rendre ſans ſon aveu, de peur de paſſer pour Rebelles. Enfin, à la pointe du jour, Fête de S. Thomas, on vit clairement par le calibre des boulets tirés par les Aſſiégeans, qu'ils n'avoient que de foible Artillerie. 1521.

Alors le Gouverneur aſſembla le Conſeil, ſe flatant de trouver les eſprits raſſurés; mais la frayeur étoit au contraire fort augmentée, parce qu'on croyoit le péril plus preſſant; c'eſt pourquoi, ſans vouloir rien entendre, on paſſa des plus vives inſtances aux proteſtations, & preſque aux menaces pour l'obliger à capituler. Guichardin leur répondit avec fermeté, que puiſque ſa Garniſon n'étoit pas aſſez forte pour les contenir, du moins l'infamie dont ils étoient ſur le point de ſe couvrir par la révolte & l'infidélité, vengeroit l'injure qu'ils alloient faire au S. Siége & à ſon Miniſtre. Enſuite, il leur reprocha hautement l'atteinte que cette conduite donnoit au ſerment qu'ils avoient prêté peu de jours auparavant entre ſes mains au S. Siége dans la grande Egliſe. Enfin, il proteſta que quand il les verroit prêts à lui donner la mort, ils ne viendroient jamais à bout d'arracher le lâche conſentement qu'ils exigeoient, tant qu'il n'arriveroit point de nouvelles Troupes ou de groſſe Artillerie à l'Ennemi; ou s'il ne ſurvenoit quelque incident qui rendit le péril plus grand, que l'eſpérance qu'il avoit de repouſſer les François.

Après cette réponſe, il ſortit du Conſeil pour diſpoſer tout néceſſaires, en cas que les Ennemis donnaſſent l'Aſſaut ce jour-là, comme on s'y attendoit. Le Conſeil fut long-tems incertain du parti qu'il prendroit; mais enfin la peur plus forte que tout autre ſentiment, les fit réſoudre à ſe rendre. Ils envoyerent donc quelques-uns d'entr'eux dire au Gouverneur, que s'il refuſoit toujours de conſentir à leur ſalut, ils étoient déterminés à s'en aſſurer ſans lui: Mais à peine ces Députés abordoient le Gouverneur qu'on entendit les cris des Corps de Gardes des Portes, des Troupes qui étoient ſur le Rempart & les Cloches de la plus haute Tour. C'étoit le ſignal

1521. que l'Ennemi ſortant du Codiponté s'avançoit pour donner l'Aſſaut. Alors Guichardin ſe tournant vers les Députés qui n'avoient pas encore parlé : « Meſſieurs, leur dit-» il, il n'eſt plus tems de ſonger à vous rendre, il s'agit » maintenant de faire une vigoureuſe défenſe, ou d'être hon-» teuſement forcés & de ſubir les horreurs du pillage, ou » de la priſon, à moins que vous ne vouliez imiter Raven-» ne & Capoue, qui ſe virent en proye à la Barbarie du Sol-» dat, tandis qu'elles capituloient. Juſqu'ici, j'ai fait tout ce » qu'un homme ſeul pouvoit faire, & j'ai trouvé le moyen » de vous mettre dans l'heureuſe néceſſité de vaincre ou de » mourir. Si je pouvois moi ſeul repouſſer l'Ennemi, je ne balan-» cerois pas à le faire ; mais cela ne ſe peut ſans votre ſecours. » Ainſi, Meſſieurs, défendez aujourd'hui votre propre vie, » vos biens, l'honneur de vos Femmes & vos Enfans avec une » auſſi vive ardeur que l'étoit tout à l'heure votre empreſſement » à courir ſans néceſſité au-devant du joug des François, qui, » comme vous ne l'ignorez pas, ſont vos plus mortels Enne-» mis ». Enſuite, pouſſant ſon Cheval d'un autre côté, il les laiſſa dans un grand embarras, & perſuadés qu'il n'étoit plus tems de chercher des expédiens. Il fallut donc ſonger à la défenſe.

Les Ennemis qui avoient apporté beaucoup d'échelles, voulurent eſcalader un Baſtion que Fréderic de Bozzolo avoit fait conſtruire vers le Pô, dans le tems qu'il étoit aſſiégé dans Parme ; ils attaquerent auſſi la Porte qui regarde Reggio, & dans le même tems appliquerent les échelles à deux autres endroits. La Ville couroit d'autant plus de riſque, que les Ennemis encouragés par leurs Officiers, & ſur tout par Fréderic, combattoient avec ardeur ; au lieu que les Habitans ſaiſis de frayeur, n'oſoient approcher des Remparts, & s'étoient la plûpart enfermés dans leurs maiſons, où ils n'attendoient plus que la ruine de la Patrie. Cette conſternation & les différentes attaques durerent pendant quatre heures ; cependant, le péril vint à diminuer inſenſiblement, tant à cauſe de la laſſitude des Aſſiégeans, que des bleſſures qu'ils remportoient. D'un autre côté, les Habitans ranimés par le courage de la Garniſon, accoururent en foule ſur les Remparts & l'aſſaut duroit encore, que tous juſques aux Moines combattoient avec ardeur. Pluſieurs Femmes même voulurent partager la gloire du péril, en portant juſque

ſur

sur les murs des rafraichiſſemens à leurs Défenſeurs. Le Gouverneur eut grand ſoin que rien ne manquât de ce qui étoit néceſſaire pour la défenſe. Alors les François déſeſperant du ſuccès, ſe retirerent dans le Codiponté, après avoir perdu beaucoup de monde. Le lendemain ils leverent le Siége; & après avoir reſté deux jours aux environs de Parme, ils repaſſerent le Pô. Fréderic de Bozzolo, auteur de cette expédition, aſſura qu'il ne s'étoit flaté de réuſſir, que ſur la fauſſe idée qu'il avoit eue qu'un Gouverneur qui ne faiſoit que d'arriver à Parme, & qui d'ailleurs n'étoit pas Homme de Guerre, voulût après la mort du Pape qu'il ſervoit, s'expoſer au péril, ſans eſpoir de récompenſe, au lieu de ſe mettre en ſûreté, comme il le pouvoit, ſans bleſſer l'honneur, ni le devoir. 1521.

Les affaires des François en Italie ſouffrirent beaucoup de ce mauvais ſuccès; car le Milanès s'encouragea par l'exemple de Parme à leur réſiſter, ſur-tout depuis qu'on ſçut que cette Ville, ſans autre ſecours qu'une foible Garniſon, avoit eu la gloire de les repouſſer. Et en effet, la Place n'avoit reçu aucun ſecours, ni de Plaiſance, ni de Modéne. Rangoné s'excuſa d'envoyer des Troupes, ſous prétexte du péril où Modéne pourroit ſe trouver de la part du Duc de Ferrare, ſi l'on affoibliſſoit ſa Garniſon, ce Prince pouvant fondre ſur cette Place tout-à-coup; quoiqu'il eût été repouſſé de devant Cento par les Bolonois, & que l'approche des Suiſſes l'eût obligé à ſe retirer de Final. L'Evêque de Piſtoya flotant entre les inſtances de Guichardin, & les ſollicitations de Vitelli, qui (*a*) pour ſon intérêt perſonnel le preſſoit de marcher en Romagne avec les Suiſſes, afin de couper le paſſage au Duc d'Urbin, fut ſi long-tems à ſe déterminer qu'il ne pût contenter ni l'un ni l'autre: ainſi Parme ſe défendit ſans aucun ſecours étranger; & le Duc d'Urbin ne rencontra point d'obſtacles dans ſa route, les Suiſſes qui s'ennuyoient enfin de n'être pas payés, n'ayant pas voulu marcher contre lui.

XX. La Rovere rentre dans ſes Etats.

Ce Prince avoit uni ſes forces aux Troupes de Malateſta & & d'Horace Baglioné freres, dont le but étoit de rentrer dans Pérouſe leur Patrie. Tout ce qu'il put obtenir des Venitiens & des François, fut que ces derniers permirent à ceux de leurs Soldats qui voudroient aller à cette expédition, de l'y ſuivre,

(*a*) A cauſe de la Ville de Citta-di-Caſtello, dont le Duc d'Urbin pouvoit s'emparer.

& que les premiers donnerent un congé aux Baglioné, qui étoient
1521. au ſervice de la République. Le Duc & ſes deux Alliés avoient raſſemblé à Ferrare deux cens Gendarmes, trois cens Chevaux-Legers & 3000 hommes de pié, qui les ſuivoient par affection, ou par l'eſpérance du pillage. Ils paſſerent de Ferrare à Lugo par le Pô, & ne trouvant aucun obſtacle dans l'Etat de l'Egliſe, ils ne ſe furent pas plûtôt approchés du Duché d'Urbin, que le Duc rappellé par les vœux du Peuple, ſe remit en poſſeſſion de ſes Etats, à l'exception (*a*) des Places ſoumiſes aux Florentins. Il rentra même dans la Ville de Peſaro avec une égale facilité, & peu de jours après dans la Citadelle; enſuite, profitant de ſon bonheur, il chaſſa de Camerino Jean-Marie de Varano, ancien Seigneur de cette Ville, qui s'étoit fait décorer du nom de Duc par Leon X. La Rovere donna la Seigneurie de cette Ville à un jeune homme de la même famille nommé Sigiſmond, qui prétendoit y avoir plus de droit que Jean-Marie. Ce dernier, au pouvoir de qui la Citadelle demeura, prit le parti de ſe réfugier dans Aquila.

Après cette expédition, la Rovere marcha contre Pérouſe avec Malateſta & Horace Baglioné. Les Florentins, uniquement par déférence pour le Cardinal de Médicis, avoient pris la défenſe de cette Ville. Médicis n'aimoit ni le Duc d'Urbin, ni les Baglioné; ſa haine venoit de la crainte que leur voiſinage ne donnât atteinte à l'autorité dont il jouiſſoit à Florence. D'ailleurs, aſpirant au Pontificat, il cherchoit à ſe faire regarder comme le ſeul Défenſeur des Etats de l'Egliſe pendant la vacance du S. Siége. Les Cardinaux diviſés entr'eux par les brigues & l'ambition, ne ſe mettoient guéres en peine de défendre la Lombardie, la Toſcane, ni les autres Etats du S. Siége; & même quand ils y auroient penſé, il eût été difficile de le faire; car on ne trouva rien dans les coffres du Pape. Leon X. avoit non ſeulement diſſipé les tréſors accumulés par ſon Prédéceſſeur, & les ſommes immenſes qu'il avoit tirées de la vente des Offices, dont la création avoit diminué de 40000 Ducats de Rente les revenus ordinaires de l'Egliſe, mais il avoit encore laiſſé de grandes dettes, & mis en gage les pierreries & d'autres riches effets du tréſor Ponti-

(*a*) C'étoit le Montefeltro.

fical. Ce fut à cette occaſion que quelqu'un dit avec ſubtilité, que la mort des autres Papes étoit le terme de leur Pontificat, mais que le regne de Leon X. dureroit encore long-tems après la ſienne. 1521.

Dans ces circonſtances, le Sacré Collége ſe contenta d'envoyer (*a*) l'Archevêque des Urſins à Pérouſe, pour concilier les Baglioné entr'eux : mais ce fut inutilement ; car outre que ce Prélat étoit ſuſpect à Gentilé, à cauſe de l'Alliance (*b*) de la Maiſon des Urſins avec les enfans de Jean-Paul, il propoſa d'ailleurs des conditions qui ne purent le raſſurer contre le péril. C'eſt pourquoi, le Duc d'Urbin, Malateſta, & Horace Baglioné, de concert avec Camille des Urſins qui venoit de ſe joindre à eux avec quelques Volontaires, allerent camper à Ponte S. Janni le 30 de Décembre, d'où s'étendant juſqu'à la Baſtia & dans les Places voiſines, ils tenoient jour & nuit la Ville de Pérouſe en allarme. Outre 500 hommes d'Infanterie que Gentilé avoit pris à ſa ſolde, les Florentins, à la faveur de l'expédition du Duc d'Urbin contre Peſaro, avoient eu le tems de mettre cette Ville en défenſe, & y avoient envoyé Vitelli avec 2000 hommes de pié & 100 Chevaux-Legers.

XXI. Continuation de la Guerre entre Charle V. & François I. dans le Milanès.

Cependant les Confédérés & les François ſe tenoient dans l'inaction de part & d'autre, & toutes les opérations de la Guerre ſe terminoient à des courſes réciproques. Les François qui étoient à Crémone au nombre de 2000 hommes de pié, déſoloient le Plaiſantin & le Parmeſan, à la faveur d'un Pont qu'ils avoient jetté ſur le Pô. A la vûe de ces déſordres, les Officiers Généraux preſſerent Proſper de ſe déterminer à quelque expédition. C'eſt pourquoi, il fit mettre l'Artillerie en marche pour faire le ſiége de Trezzo ; mais il abandonna ce projet, ſous prétexte de n'engager l'Armée dans aucune affaire qui put l'empêcher de veiller à la ſûreté des Etats de l'Egliſe contre les François. Mais la conduite de ce Général démentoit ſes diſcours : car lorſqu'il apprit le ſiége de Parme, bien loin de faire la moindre démarche en faveur de cette Ville, il dit qu'il falloit attendre l'événement ; & depuis, lorſque les Troupes Suiſſes du Canton de Zurich laiſſerent Plaiſance à l'abandon, pour obéir à l'ordre de leurs Magiſ-

(*a*) Robert Archevêque de Reggio.
(*b*) Camille des Urſins ſon frere avoit épouſé une fille de Jean-Paul Baglioné.

trats, il s'oppoſa au Marquis de Mantoue qui vouloit y conduire les Troupes qu'il avoit à Milan. Ce Prince ne laiſſa pas de ſe rendre dans Plaiſance avec de l'Infanterie qu'il tira de ſes Etats, & ayant emprunté de l'argent afin d'y faire ſubſiſter ſes Troupes, il eut la gloire de la conſerver au S. Siége. Pendant ces divers mouvemens, le Sacré Collége différa l'Election d'un Pape, pour donner le tems aux Cardinaux abſens de ſe rendre à Rome. Proſper Colonne fit arrêter dans le Milanès le Cardinal (*a*) d'Ivrée, qui étoit favorable à la France; mais le Sacré Collége ayant donné un Decret pour différer l'Election juſqu'à ce qu'on eût relâché ce Cardinal, Proſper lui rendit la liberté.

1521.

XXII. Conclave après la mort de Leon X.

Le Conclave ayant donc été réſolu pour le 27 de Décembre, au lieu qu'il n'y avoit eu que vingt-quatre Cardinaux à l'Election de Leon X. on en compta trente-neuf dans cette occaſion, ce qui fut un effet de la nombreuſe Promotion faite par ce Pontife

1522.

Le commencement de l'année 1522. fut marqué par la révolution de Pérouſe. La lâcheté des Aſſiegés ne contribua pas moins à la priſe de cette Ville, que la valeur des Aſſiégeans. Ces derniers ayant reçu un renfort conſidérable de Volontaires, qui faiſoient monter leur Armée au nombre de 200 Lances, 300 Chevaux-Legers, & 5000 hommes d'Infanterie, & s'étant ſaiſis du Fauxbourg de S. Pierre abandonné par les Aſſiegés, tenterent d'eſcalader les portes de S. Pierre, de Sogli, & de Brogni, & pluſieurs autres endroits. Avant d'entâmer l'affaire, ils mirent en Batterie ſept pieces de Campagne fournies par le Duc de Ferrare, & dont ils ſe ſervirent pour écarter les Aſſiegés de deſſus le Rempart. L'aſſaut commença dès la pointe du jour, & dura preſque toute la journée à pluſieurs repriſes: les Aſſiegeans pénétrerent même dans la Place en deux ou trois différens endroits; mais ils furent toujours repouſſés avec perte, quoiqu'ils n'euſſent que la Garniſon en tête, tandis que le Peuple ſe tenoit dans l'inaction. Ce favorable ſuccès fit eſpérer à Gentilé & au Commiſſaire Florentin qu'ils ne ſeroient pas moins heureux dans la ſuite; mais la lâcheté de Vitelli changea bien-tôt la face des affaires: car,

XXIII. Révolution de Pérouſe.

(*a*) Boniface Ferrerio. Il fut Evêque d'Ivrée en 1499. & Leon X. lui donna le Chapeau en 1517. Il réſigna ſon Evêché à Philibert Ferrerio ſon neveu l'année ſuivante, & garda néanmoins le nom de Cardinal d'Ivrée juſqu'à ſa mort arrivée en 1543.

soit crainte que le Peuple mieux disposé pour les enfans de Jean-Paul que pour Gentilé, ne se déterminât en leur faveur ; soit que l'avantage, qu'avoit l'Ennemi, d'occuper le Fauxbourg de S. Pierre lui parût plus grand qu'il n'étoit en effet ; soit enfin que la haine, qu'il n'ignoroit pas, que le Duc d'Urbin & les Baglioné lui portoient, le fit trembler pour sa vie, si la Ville venoit à être forcée, il déclara qu'il étoit résolu de se retirer. Les autres Officiers de la Garnison s'efforcerent envain de le faire changer ; il répondit, que sa présence étoit désormais inutile à Pérouse, à cause d'un coup de feu qu'il avoit reçu au petit doigt du pié, & qui l'obligeoit de garder le lit. On eut beau lui représenter les suites fâcheuses de sa retraite dans l'esprit des Soldats & des Habitans, il persista dans ses craintes, qu'il communiqua même au reste des Officiers, qui se retirerent tous cette nuit à Citta-di-Castello : les Baglioné furent aussi-tôt reçus dans Pérouse. Cette révolution surprit extrêmement ceux à qui l'on avoit écrit l'heureux succès du jour précédent. 1522.

XXIV. Brigue du Cardinal de Médicis dans le Conclave.

Cependant la division regnoit toujours dans le Conclave. Le Cardinal de Médicis, que la réputation de sa puissance, ses richesses, & la gloire dont la conquête de Milan venoit de le couvrir rendoient recommandable, bruloit de monter sur le Trône de l'Eglise. C'est pourquoi, il s'étoit assuré de quinze Cardinaux, dont il devoit les suffrages, partie à l'intérêt, partie à l'affection, partie à la reconnoissance des bienfaits de Leon X. & partie enfin à l'ambition. Car quelques-uns se flatoient d'obtenir son appui, pour le remplacer s'il venoit à échouer dans son dessein, qui souffroit en effet de grandes difficultés. Il paroissoit dangereux à un grand nombre de Cardinaux de choisir deux Papes sans interruption dans la même famille, ce qui seroit en quelque façon commencer à rendre le Pontificat héréditaire. Les vieux qui prétendoient à cette grande Place, s'opposoient sur-tout à l'Election de Médicis, & ne pouvoient souffrir que le choix tombât sur un homme qui n'avoit pas 50 ans. D'ailleurs, toute la Faction Françoise, & quelques-uns même des Impériaux étoient contraires à son Exaltation, depuis que le Cardinal (*a*) Colonne, qui d'abord avoit paru le favoriser, s'étoit hautement déclaré contre lui. Enfin, il ne devoit rien espérer des Mé-

(*a*) Pompée Colonne.

contens du regne de Leon X. Tous ces obſtacles ne purent
1522. détruire ſes eſpérances : il ſe flatoit que diſpoſant de plus d'un tiers du Conclave, il ne ſeroit pas poſſible de faire un choix tant que ſa Faction demeureroit unie, & qu'enfin ſes Ennemis ou rebutés de ces longueurs, ou déſunis, ſeroient forcés de ſe rendre. Il y en avoit effectivement pluſieurs à qui le grand âge ne permettoit pas de ſupporter long-tems les incommodités du Conclave. Médicis avoit encore une autre raiſon d'eſpérer. Les Cardinaux s'accordoient bien à rejetter ſon Election ; mais diviſés ſur-tout autre choix, chacun ambitionnoit la Thiare pour ſoi ou pour un ami, & les plus opiniâtres étoient réſolus de ne ceder à perſonne.

XXV. Adrien VI. élu Pape.

Dans ces circonſtances la révolution de Pérouſe fléchit un peu l'opiniâtreté du Cardinal de Médicis. Petrucci, (*a*) l'un de ſes Partiſans, qui étoit à la tête du Gouvernement de Sienne, craignant pour ſon autorité dans ſon abſence, & que le Duc d'Urbin ne voulût aſſiéger cette Ville, comme le bruit en couroit, preſſa l'Election d'un Pape. Il fit entendre à Médicis que s'il arrivoit quelque changement à Sienne, la Ville de Florence pourroit s'en reſſentir, & il le détermina par ſes inſtances à ſe déſiſter de ſes prétentions, ſans que ni l'un ni l'autre jettaſſent les yeux ſur aucun Cardinal en particulier.

Tel étoit la ſituation des choſes, lorſqu'un (*b*) matin, comme on étoit ſur le point d'aller au Scrutin, ſelon l'uſage, quelqu'un propoſa (*c*) le Cardinal de Tortoſe nommé Adrien, Flamand de Nation, autrefois Précepteur de Charle V. & depuis Cardinal ſous le Pontificat de Leon X. à la ſollicitation de ce Prince, dont il étoit actuellement Premier Miniſtre en Eſpagne. Perſonne ne ſongeoit ſérieuſement à l'Election d'Adrien, & il ne fut propoſé que pour paſſer le tems ; mais y ayant eu quelques ſuffrages en ſa faveur, le Cardinal de S. Sixte ne ceſſa de parler avec éloge des Vertus & de la Doctrine de ce Cardinal. Quelques Cardinaux ſe joignirent à S. Sixte, qui vit tout le Conclave paſſer ſucceſſivement à ſon avis avec

(*a*) Raphael Petrucci.

(*b*) Le 9 de Janvier.

(*c*) C'étoit Adrien Florent, ſurnommé Boyens, né d'une famille obſcure en Hollande l'an 1459. La réputation qu'il s'acquit dans l'Univerſité de Louvain, engagerent l'Empereur Maximilien à lui confier le ſoin des études de Charle Archiduc d'Autriche ſon petit-fils. Ferdinand Roy d'Eſpagne lui donna dans la ſuite l'Evêché de Tortoſe, & Leon X. le fit Cardinal le 1 Juillet 1517.

tant de rapidité, que cette prompte détermination fut plûtôt l'effet d'un mouvement indéliberé, que l'ouvrage de la réflexion. En effet, il n'y en avoit pas un seul qui pût dire le motif, qui, dans des tems si difficiles & si orageux, l'avoit engagé de donner sa voix à un (*a*) Barbare, séparé de Rome par tant de terres; & qui n'ayant jamais rendu de services au S. Siége, ni même eu la moindre liaison avec aucun des Cardinaux, dont il étoit à peine connu de nom, n'avoit jamais vû l'Italie, & ne (*b*) songeoit pas même à la voir. Dans cette impossibilité de justifier humainement une Election si bizare, ils l'attribuerent au S. Esprit, dont l'inspiration, disoient-ils, détermine toujours les suffrages dans le Conclave. Adrien apprit son Exaltation dans la Ville de Vittoria en Biscaye, & conservant son premier nom, il voulut être appellé Adrien VI. 1522.

Cependant le Duc d'Urbin & ses Alliés ayant laissé Malatesta à Pérouse, où le séjour de l'Armée nuisit beaucoup à leurs autres desseins, & après avoir tiré de l'argent des amis qu'ils avoient dans cette Ville & à Todi, où Camille des Ursins avoit rétabli les Bannis, ils marcherent en diligence vers Sienne avec (*c*) Lactance Petrucci, que Leon X. avoit dépouillé de l'Evêché de Soana. Borgheſe & Fabio fils de Pandolphe Petrucci, retenus à Naples par les Ministres de l'Empereur, ne purent se trouver à cette expédition. La Régence de Sienne n'avoit d'autre ressource que dans le secours de Florence, sur lequel elle comptoit, à la faveur de ses liaisons avec le Cardinal de Médicis. En effet, ce Cardinal engagea ses amis, qui gouvernoient la République en son absence, à faire partir aussi-tôt pour Sienne Guy Vaïna avec cent Chevaux-Legers, & des fonds pour lever de l'Infanterie, qu'on devoit joindre à celle qui étoit au service des Siennois; ils s'étoient encore assuré quelques jours auparavant de secours bien plus considérables. Car lorsque le Duc d'Urbin & les Baglioné marcherent contre la Ville d'Urbin, Florence

(*a*) C'est ainsi, comme on l'a déja vû plusieurs fois, que les Italiens appelloient alors tous les Etrangers.

(*b*) *Dellaquale extravaganza*, dit l'Auteur, *non potendo con ragione alcuna escusarsi; transferivano la causa nello Spirito santo, solito, secondo dicevano, a inspirare, nella elettione de Pontifici i cuori de Cardinali.*

(*c*) Il y fut rétabli par Adrien VI. qui le déclara injustement accusé de participer à la conspiration d'Alfonse Petrucci contre Leon X.

craignant pour la Toſcane, avoit entâmé une négociation avec
1522. les Troupes Suiſſes du Canton de Berne, qui refuſant de repaſſer dans leur pays, étoient reſtées à Bologne avec l'Evêque de Piſtoya au nombre d'un peu plus de mille hommes. Ce Prélat qui avoit deſſein d'offrir ces Troupes au Pape qui ſeroit élu, fit tant naître de difficultés que l'affaire tira en longueur; mais il ſe rendit enfin, & le Traité fut conclu avec les Florentins, auſquels ces ſecours couterent beaucoup, ayant été obligés de prendre encore à leur ſolde 400 Lanſquenets qui s'étoient joints aux Suiſſes. D'ailleurs, ils avoient donné ordre à Jean de Médicis qui étoit en Lombardie de revenir; ils ſe flatoient que toutes ces forces ſeroient ſuffiſantes pour défendre la Ville de Sienne, pourvû qu'elles arrivaſſent à tems. Cette Ville couroit alors de grands riſques. La meilleure partie du Peuple ennemie du Gouvernement de Petrucci, & d'ailleurs animée par ſon ancienne haine contre Florence, ne voyoit qu'avec chagrin les Troupes de cette République entrer dans Sienne. D'ailleurs, le Cardinal Petrucci étoit abſent, & quoique François ſon neveu s'efforçât de le remplacer, il étoit bien loin de la grande autorité de ſon oncle. Auſſi dès que le Duc d'Urbin fut dans le Territoire de Sienne on lui envoya des Députés, ſans que les principaux membres de la Régence s'y oppoſaſſent. C'étoit dans la vûe d'éviter le péril qui les menaçoit, ou de tirer les choſes en longueur de quelque façon que ce pût être. La Rovere exigea d'abord trente mille Ducats, & que la forme du Gouvernement fût changée; enſuite il modéra ſes prétentions & devint ſi traitable, qu'il y avoit tout lieu de croire que la Régence traiteroit avec ce Prince de ſon propre mouvement, ou forcée par le ſoulevement du Peuple; mais les choſes changerent bientôt de face. Il arrivoit de moment à autre des Troupes de Florence, & l'on reçut en même tems la nouvelle que Jean de Médicis s'avançoit avec les Suiſſes; les Partiſans de Petrucci ſe raſſurerent, & rompirent la négociation. Le Duc d'Urbin ſans perdre de tems ſe préſenta devant les murs de Sienne; mais comme toute ſon Armée ne montoit qu'à 7000 hommes de nouvelle Milice, & qu'il n'eſpéroit plus de faire un Traité, d'ailleurs les Suiſſes devant arriver le lendemain, il ne jugea pas à propos de reſter plus d'un jour devant cette Place, & ſe retira dans ſon Duché.

Après

Après cette expédition, les Troupes de Florence marcherent à Pérouſe avec beaucoup d'empreſſement, & cette République ſaiſit l'occaſion d'obliger le ſacré Collége, qui gouvernant les Etats du S. Siége pendant l'abſence du Pape, avoit ſollicité ces ſecours; auſſi le Cardinal de Cortone que Leon X. avoit nommé Légat de Pérouſe, ſe trouva-t'il en perſonne dans l'Armée; cependant les Cardinaux étoient toujours auſſi diviſés & auſſi peu conſtans depuis l'Election d'un Pape, qu'ils l'avoient été dans le Conclave; ils le paroiſſoient même davantage. Ils étoient convenus que trois d'entr'eux, ſous le nom de *Priori*, auroient ſoin des affaires pendant un mois, & ſeroient remplacés par trois autres, ce qui devoit ſe pratiquer juſqu'à l'arrivée d'Adrien. La fonction de ces trois Miniſtres étoit d'aſſembler le Sacré Collége, & d'en faire exécuter les réſolutions. Ceux qui furent nommés les premiers à cet Emploi, n'étant pas favorables au Cardinal de Médicis, qui étoit parti pour Florence d'abord après l'Election du Pape, dirent hautement, qu'on ne devoit pas ſouffrir que les Troupes de Florence entraſſent en Armes dans les Etats du S. Siége. Elles avoient déja mis au pillage la Ville de Paſſignano, qui leur avoit fermé ſes Portes. Enſuite, ayant pris leur poſte à Olmo, Place à trois milles de Pérouſe, dont elles comptoient de s'emparer bientôt, elles reçurent en cet endroit de la part des trois Cardinaux, un ordre pour ſe retirer. Il y a toute apparence qu'elles n'y auroient pas déféré, ſi l'on n'avoit reconnu le peu de fondement des eſpérances qu'on avoit conçues. En effet, les Baglioné avoient fait entrer un grand nombre de Soldats à Pérouſe, & le peuple leur étoit plus favorable qu'à Gentilé, qui étoit dans l'Armée; c'eſt pourquoi, prenant une ſeconde fois prétexte des ordres du Sacré Collége, elles ſortirent du Pérouſin après avoir inutilement tenté la voye de la négociation, & reprirent ſans peine le Montéfeltro, qui, excepté San-Leo & le Fort de Maïolo, avoit reçu le Duc d'Urbin, après quoi l'on mit bas les Armes de part & d'autre, comme par une convention tacite, le Duc n'étant pas en état de ſoutenir la Guerre contre Florence, & cette République n'ayant aucun intérêt de la faire à ce Prince. Le Sacré Collége, où les Ennemis du Cardinal de Médicis dominoient, venoit de ſigner un Traité, par lequel le Duc, jouiſſant de ſes Etats juſqu'à l'arrivée du Pape en Italie, s'obligeoit de n'inquiéter dans

1522.

cet intervalle, ni les Florentins, ni les Siennois, & de ne
1522. contracter aucun engagement avec perſonne.

XXVII. La Guerre continue dans le Milanès.

Pendant que toutes ces choſes ſe paſſoient à Rome & ailleurs, les Impériaux & les François, faute d'argent d'un côté & de Troupes de l'autre, demeuroient dans l'inaction. L'Armée de l'Empereur voyant qu'on ne la payoit pas, refuſa de quitter ſes quartiers; & l'on ne pût envoyer que la Compagnie de Jean de Saſſatello, avec quelques autres Soldats & quelques Habitans du Milanois contre Alexandrie. Saſſatello préférant des eſpérances incertaines à des avantages actuels, avoit quitté dès le commencement de cette Guerre le ſervice des Venitiens pour ſe mettre à la ſolde du Duc de Milan, qui n'étoit pas encore rentré dans ſes Etats. La témérité des Guelfes d'Alexandrie, qui faiſoient la principale force de la Place, facilita cette entrepriſe, qui d'abord avoit paru pleine d'obſtacle. En effet, les Aſſiégés ayant fait une ſortie qui leur réuſſit mal, ſe retirerent avec tant de déſordre, que l'Ennemi entra pêle-mêle avec eux dans la Ville, & la mit au pillage: peu de jours après on vint à bout de chaſſer auſſi facilement quelques troupes Françoiſes que la faction Guelfe avoit fait entrer dans la Ville d'Aſte.

Tel étoit alors l'état de la Guerre en Lombardie. Le gros des deux Armées paroiſſoit enſeveli dans une eſpéce de léthargie, à laquelle, ſelon toutes les apparences, il alloit ſuccéder de violentes ſecouſſes. Il y avoit eu de grandes conteſtations dans la Dietre des Suiſſes touchant les demandes de la France: Les Cantons de Zurich & de Schwits s'étoient ouvertement déclaré contre cette Couronne. Lucerne ne reſpiroit que le ſervice du Roy; à l'égard des autres ils n'étoient pas d'accord avec eux-mêmes. L'avidité de quelques particuliers, dont les uns exigeoient des Penſions, & les autres qu'on payât d'anciennes dettes, avoit fait tirer les choſes en longueur; mais le Roy avoit enfin obtenu les Troupes qu'il demandoit pour chaſſer les Impériaux du Milanès, & déja (*a*) le Batard de Savoye, & Galeas de San-Severino, grand Ecuyer, marchoient en Lombardie avec plus de 10000 hommes de cette Nation, par les Montagnes de ſaint Bernard & de ſaint Gotard. D'un autre côté, l'Empereur ayant engagé le Roy d'Angleterre à lui prêter une ſom-

(*a*) René de Savoye. Il avoit été revêtu de cette Charge en 1519. après la mort d'Artus Gouffier.

me conſidérable, pour ſe mettre en état de réſiſter, donna ordre à Jérôme Adorne de lever ſix mille Lanſquenets à Trente, & de les conduire à Milan. Cet Officier étoit encore chargé de prendre avec lui François Sforce, dont on croyoit que la préſence animeroit les Peuples à bien défendre leurs Villes, où l'on faiſoit des vœux ardens pour le retour de ce jeune Prince: D'ailleurs, on vouloit ſe ſervir de ſon nom pour tirer plus facilement les deniers dont on avoit une extrême beſoin. La Ville de Milan n'étant pas encore inſtruite de cet ordre de l'Empereur, avoit auſſi envoyé de l'argent à Trente pour lever 4000 hommes d'Infanterie; & ces Troupes s'étant trouvées prêtes à l'arrivée d'Adorne, il ſe mit d'abord en marche à leur tête, laiſſant des ordres pour la levée des 6000 qu'il devoit faire lui-même; ſon deſſein étoit de ſe rendre à Côme par la Valteline; mais n'ayant pû obtenir le paſſage des Griſons, il ſurprit la vigilance des Officiers (*a*) Venitiens qui étoient à Bergame, & paſſa par le territoire de cette Ville & par la Ghiaradadda. Dès qu'il eut conduit ces Troupes à Milan, il reprit le chemin de Trente pour exécuter les ordres de l'Empereur. 1522.

Cependant on n'oublioit rien pour aigrir davantage le Peuple de Milan contre les François, dans la vûe de le diſpoſer à ſe bien défendre, & à payer plus facilement les contributions qu'il faudroit néceſſairement impoſer pour ſubvenir aux frais de la Guerre. Pour y parvenir, Moroné ſuppoſa des Lettres, des Envoyés, & il n'y eut ſorte d'artifice qu'il n'inventa; mais André Barbato, Religieux de l'Ordre de S. Auguſtin y réuſſit en Chaire au-delà de tout ce qu'on peut s'imaginer; on alloit en foule à ſes Sermons. Il ne ceſſoit d'exhorter le Peuple à défendre avec courage la liberté de la Patrie contre des *Barbares* ſes irréconciliables Ennemis, depuis que la bonté du Ciel avoit délivré cette Ville du joug de ces Tyrans: Enſuite il les animoit par l'exemple de Parme, Ville foible & peu conſidérable par rapport à celle de Milan, & rappelloit les noms de leurs Ancêtres qui s'étoient ſignalés dans toute l'Italie; il leur repréſentoit le devoir des vrais Citoyens envers la Patrie: Que ſi des Payens, ajoûtoit-il, qui n'avoient pour objet qu'une gloire fragile & périſſable, s'étoient dévoués à la mort en fa-

(*a*) L'Auteur les appelle *Rettori*.

1522. veur du Pays; de quel amour de la Patrie ne devoient pas brûler des Chrétiens, qu'un ſi généreux ſacrifice immortaliſoit ſur la terre, & faiſoit jouir du bonheur des Saints dans l'éternité. Qu'ils ſe fiſſent une affreuſe image de leur ſituation, ſi la Ville venoit à être forcée par les François. Que ſi cette fiere Nation les avoit traités ſi cruellement ſans être offenſée, avec quelle animoſité ne ſe reſſentiroit-elle pas des injures qu'elle prétendoit avoir reçûes: Que ne ſe bornant pas à faire expirer le Peuple de Milan au milieu des plus affreux tourmens, & à s'enrichir du pillage de cette Ville, elle ne ſe croiroit pleinement vengée, que par l'entiere extinction du nom Milanois, & qu'en renchériſſant ſur la férocité de Fréderic Barbérouſſe. Ces véhémences rendirent la haine du Peuple contre les François ſi vive, & la crainte de tomber entre leurs mains ſi préſente, qu'il fallût moins exciter ſon ardeur que la modérer.

Tandis qu'on faiſoit jouer ces reſſorts, Proſper s'occupoit à mettre la Ville de Milan en état de ſoutenir un ſiége. Il comptoit de s'y renfermer, & de s'y défendre quelques mois, ſuppoſé même qu'il ne pût avoir les 6000 Allemans qui devoient être levés à Trente. Il pourvut auſſi à la ſûreté des autres Places. (*a*) Philippe Torniello ſe rendit à Novarre avec 2000 hommes d'Infanterie, & Monſignorino Viſconti dans Alexandrie avec 1500 tous Italiens, qui ne recevant point de paye, ſubſiſtoient aux dépens du Peuple; on envoya auſſi à Pavie 2000 Lanſquenets & 1000 Italiens, ſous les ordres d'Antoine de Leve. Proſper garda 700 Lances, autant de Chevaux-Legers & 12000 hommes d'Infanterie pour la défenſe de Milan. Il étoit à craindre que les François qui étoient dans le Château, ne ſe jettaſſent ſur l'intérieur de la Ville. Proſper afin de les reſſerrer dans ce Fort, & pour empêcher qu'il n'y entrât des munitions, fit creuſer deux Tranchées diſtantes d'environ vingt pas l'une de l'autre, autour du Château, entre les Portes de Verceil & de Côme. Ces travaux qui avoient un mille, traverſoient dans toute ſon étendue le Jardin qui eſt derriere le Château, entre le chemin de ces deux Villes. A la tête de chaque Tranchée, on avoit conſtruit un Cavalier fort haut & bien aſſuré pour y placer de l'Artillerie. Proſper ſe propoſoit de mettre de l'Infanterie en-

(*a*) Il étoit Fils de François Bernardin Viſconti, & s'appelloit Aſtor & non Monſignorino, qui n'eſt apparamment qu'un nom de guerre.

tre ces deux lignes dont chacune avoit un revers très-élevé. L'invention de ces Tranchées qui fit beaucoup d'honneur à ce Général, fut regardée comme quelque choſe de merveilleux; & le Ciel facilitant l'exécution de ce projet ſembla promettre un heureux ſuccès à l'induſtrie de Proſper ; car la Neige qui vint à tomber pour lors, fut aſſez épaiſſe & aſſez haute pour qu'on pût en élever deux Chauſſées, qui devant ſervir de modéle pour faire les revers des Tranchées, mirent encore les Pionniers à couvert du feu de la Place. Enfin les Troupes Suiſſes attendues par les François n'arrivant point à cauſe des Neiges dont les Montagnes étoient couvertes, on eut tout le loiſir d'achever ce grand ouvrage. 1522.

Tandis que Proſper ſe diſpoſoit à l'attaque & à la défenſe, Lautrec aſſembloit ſon Armée. Ce Général ayant ſçu que Louis de Gonzague étoit à Firenzuola, de l'autre côté du Pô avec ſa Compagnie de Chevaux-Legers, envoya un Détachement, qui trouvant cette Cavalerie endormie, n'eut pas de peine à lui enlever ſes Bagages. Dans le même-tems André Gritti & Théodore Trivulce raſſemblerent les Troupes Venitiennes autour de Crémone, après quoi s'étant joints aux François & aux Suiſſes, ils paſſerent enſemble l'Adda le premier jour de Mars, ſous les ordres de Lautrec, qui conſerva toute ſon autorité, quoique le grand Maître & le grand Ecuyer ſe fuſſent rendus à l'Armée. Jean de Médicis la joignit auſſi ſur ces entrefaites. Ce Seigneur avoit été ſur le point de ſe mettre au ſervice de François Sforce, & s'étoit même déja mis en chemin pour Milan, où la réputation de ſa valeur le faiſoit attendre avec impatience. Malgré ces démarches il accepta les offres de la Cour de France, plus conſidérables que celles du Duc de Milan, & ſur leſquelles il y avoit plus de fond à faire. C'eſt pourquoi, prétextant qu'il n'avoit pas encore reçu la ſomme qu'on devoit lui envoyer de Milan, il partit du Parmeſan où il venoit de piller la Ville de Buſſetto, qui avoit refuſé de loger ſes Troupes, & paſſa dans l'Armée Françoiſe, campée à deux milles du Château de Milan, entre le chemin de Côme & de Verceil. Après trois jours de préparatifs, Lautrec ſortit de ſes Retranchemens en ordre de Bataille, comme pour attaquer les ouvrages de Proſper ; mais ſoit que ce n'eût pas été d'abord ſon deſſein, ſoit que le nombre des Troupes dont ces ouvrages étoient remplis, la

1522. diſpoſition actuelle du Peuple, & la fierté de l'Ennemi firent changer de réſolution à ce Général, qui ſe retira ſans rien faire. Le même jour (*a*) Marc-Antoine Colonne, jeune Officier de grande eſpérance, & Camille Trivulce Fils naturel du Grand Maréchal, furent écraſés ſous les ruines d'une Maiſon que le Canon de la Ville abbattit & devant laquelle ils ſe promenoient, en faiſant élever un Cavalier où l'on pût placer de l'Artillerie pour plonger dans les Retranchemens de l'Ennemi.

Cependant, Lautrec n'eſpérant pas de forcer Milan, ſongeoit au moyen de la réduire à la faveur du tems; c'eſt pourquoi, ſa Cavalerie-Legere qui étoit nombreuſe, jointe à la multitude de Bannis qu'il avoit dans l'Armée, déſoloit tout le Pays, de maniere qu'il étoit très-difficile de faire entrer des vivres dans la Place. Enſuite, on ruina par ſes ordres tous les Moulins, & l'on coupa les eaux qui couloient vers Milan. Ce Général comptoit que les Troupes Impériales ſe laſſeroient enfin de ne point recevoir la paye, car elles n'avoient ſubſiſté juſqu'alors que par le moyen des Milanois; en effet, l'Empereur ne leur envoyoit preſque point d'argent, & il n'en venoit que très-peu du Royaume de Naples & d'ailleurs.

Mais la haine du Peuple de Milan contre les François, & le deſir de voir le nouveau Duc, réparoient cet inconvénient, & rendoient legeres les plus fâcheuſes incommodités. Toute la jeuneſſe prit même les Armes, & choiſiſſant des Capitaines dans chaque Paroiſſe, montoit la garde nuit & jour dans les poſtes éloignés de l'Ennemi, pour ſauver une partie de la fatigue aux Troupes réglées; & lorſque la Farine vint à manquer par la ruine des Moulins, la Ville y pourvût par des Moulins à bras. Sur ces entrefaites, François Sforce Duc de Milan qui faute d'argent avoit long-tems différé ſon départ, & qui n'en auroit pas eu encore ſitôt, ſans le Cardinal de Médicis, dont il emprunta 9000 Ducats, partit enfin de Trente avec 6000 Allemans; & s'étant ouvert un paſſage par le Fort de Croara, appartenant aux Venitiens, il traverſa ſans obſtacle le Véronois & le Mantouan; enſuite paſſant le Pô à Caſal Maggiore, il ſe rendit à Plaiſance où il fut joint par le Marquis de Mantoue, ſuivi de 300 Lances des Troupes de l'Egliſe: Enfin, il s'a-

(*a*) Brantome, dit, que ce fut Proſper Colonne lui-même qui pointa le Canon contre ſon Neveu ſans le connoître.

vança juſqu'à Pavie, pour y attendre l'occaſion favorable de paſſer à Milan. On y avoit une extrême impatience de le voir; car les reſſources pour la ſubſiſtance des Troupes diminuant de jour en jour, il paroiſſoit abſolument néceſſaire de ſe joindre aux 6000 Allemans, afin de marcher à l'Ennemi pour terminer la Guerre. Mais Lautrec qui dès le premier avis de l'arrivée de ces Troupes à Plaiſance, avoit fait camper ſon Armée à Caſino ſur le chemin de Pavie à cinq milles de Milan, & celle des Venitiens à Binaſco ſur la même route, rendoit cette jonction difficile. Ce Général s'occupa durant quelques jours à ſoumettre S. Angelo & S. Colombano. Il apprit ſur ces entrefaites que Leſcun ſon Frere, qu'il avoit fait partir pour la Cour de France, afin d'y rendre compte de l'état des choſes, apportoit de l'argent, & qu'il étoit déja dans le Milanès avec de l'Infanterie levée à Génes; c'eſt pourquoi il donna ordre à Fréderic de Bozzolo d'aller au-devant de lui avec 400 Lances & 7000 hommes de pié, partie Suiſſes, partie Italiens. Le Marquis de Mantoue pour couper la marche de ces Troupes, ſe rendit de Pavie à Gambalo; mais ſoit que Fréderic, comme le diſoit le Marquis, eut fait mine de tourner du côté du Teſin pour éviter ſa rencontre, ce qui rendoit inutile ſon ſéjour à Gambalo; ſoit, comme je panche plus à le croire, que le Marquis appréhendât Fréderic, dont les Troupes étoient plus nombreuſes qu'on ne l'avoit dit d'abord, il reprit bientôt le chemin de Pavie. Bozzolo paſſa donc ſans obſtacle juſqu'à Gambalo, & s'étant joint à Leſcun, ils marcherent enſemble contre Novarre, qu'ils forcerent au troiſiéme aſſaut à la faveur du Canon de la Citadelle, qui tenoit encore pour la France. Le Vainqueur maſſacra la meilleure partie de la Garniſon. Philippe Torniello Commandant de la Place fut fait priſonnier. Il avoit dépêché Couriers ſur Couriers vers le Marquis de Mantoue, qui s'étoit mis en marche pour le ſecourir; mais ce dernier ayant eu avis de la priſe de Novare, il retira ſes Troupes de Vigevene, & laiſſant Garniſon dans la Citadelle, il retourna ſur ſes pas & revint encore à Pavie. Quelques avantageuſes que fuſſent en elles-mêmes, la conquête de Novarre & la jonction de Leſcun avec Bozzolo, elles ne purent compenſer le tort qu'elles cauſerent au Roy de France. Car, François Sforce à la tête des Lanſquenets, pénétra juſqu'à Milan à la faveur de ces deux événemens. Ce jeune Prince s'étant

1522.

1522. concerté avec Proſper, ſortit ſecretement de Pavie pendant la nuit, laiſſant 2000 hommes d'Infanterie & 300 Chevaux au Marquis de Mantoue, pour la garde de cette Place. Celui-ci ſous prétexte de ne pas s'éloigner des Etats de l'Egliſe, n'avoit pas voulu l'accompagner. Le Duc s'étant rendu promptement à Seſto par des chemins détournés, y trouva Proſper avec une partie de l'Armée. Ils entrerent enſemble à Milan, ou le Peuple fit éclatter ſa joie par des tranſports inexprimables. On ſe rappelloit avec plaiſir l'heureux Gouvernement du Pere de François Sforce & des autres Ducs de cette Maiſon; & l'on brûloit d'avoir un Souverain, qui ne regnant que ſur le Milanès, ſeroit plus tendre pour ſon Peuple, plus à portée de récompenſer le mérite dans ſes Sujets; & de la part duquel ils auroient moins à craindre ces fiers dédains, qu'inſpire ordinairement trop de grandeur.

La retraite du Duc de Milan fit eſperer à Lautrec de prendre Pavie plus facilement. C'eſt pourquoi raſſemblant ſes Troupes, il marcha contre cette Ville, dont il forma le ſiége. Proſper allarmé du péril de la Place, détacha ſur le champ 1000 hommes d'Infanterie Corſe & quelques Eſpagnols, qui paſſant au travers du Camp François s'ouvrirent le chemin de Pavie, l'épée à la main, avec quelque perte pour les Ennemis. Ils trouverent cette Place fort mal pourvûe, mais ſurtout de poudre à Canon. Cependant, Lautrec fit planter deux Batteries; l'une au Fauxbourg de Santa Maria *in Pertica*, vers le Teſin; & l'autre à *Borgoratto*. Il y eut bientôt des Brêches d'environ ſix Toiſes. C'eſt pourquoi l'Armée eut ordre de monter à l'Aſſaut; mais ayant été repouſſée avec vigueur, & voyant les Aſſiégés dans la diſpoſition de ſe bien défendre, elle déſeſpéra de réuſſir dans cette entrepriſe. D'ailleurs, on avoit déja dépenſé l'argent que Leſcun avoit apporté de France, & les vivres commençoient à manquer au Camp, où il étoit impoſſible d'en voiturer par des chemins impraticables. D'un autre côté, les pluyes avoient tellement enflé le Teſin, qu'il n'étoit pas sûr d'y faire remonter des Barques. Enfin, Proſper étoit ſorti de Milan, à la tête de l'Armée pour ſecourir la Place. A la vérité les pluyes l'avoient arrêté d'abord à Binaſco; mais ayant trouvé moyen de pénétrer juſqu'à la Chartreuſe, bâtie dans le Parc, à cinq milles de Pavie & qui peut-être eſt le plus beau Monaſtére d'Italie, il obligea par

1522.

XVIII. Affaire de la Bicoque.

par ſa proximité l'armée Françoiſe de lever le ſiége. Lautrec prit le parti de ſe retirer à Landriano, où il ſe rendit après avoir eſſuyé quelques legeres eſcarmouches. Enſuite, afin d'être à portée de recevoir un ſecours d'argent, qu'on avoit fait reſter dans Arona pour le garantir du pillage d'un corps de troupes Milanoiſes qui étoient à Buſto ſous les ordres d'Anchiſe Viſcomti, le Général François réſolut d'aller juſqu'à Monza. Ce retardement fut très-funeſte à la France ; car les Suiſſes excités par leur impatience ordinaire, députerent leurs officiers vers Lautrec pour ſe plaindre de l'injuſtice qu'il y avoit à ne pas payer les troupes d'une Nation toujours prête à ſe ſacrifier pour la gloire du nom François. Ils ajouterent, qu'indignés de voir l'Univers inſtruit par ces traits d'avarice & d'ingratitude, que la France eſtimât ſi peu le courage & la fidelité de tant de braves gens, ils étoient réſolus de ne plus attendre, & de ne pas compter à l'avenir ſur des promeſſes ſi ſouvent réïterées, & toujours ſans exécution. Qu'ils lui déclaroient donc que leurs ſoldats alloient reprendre le chemin de la Suiſſe ; mais que pour montrer à la terre entiere que ce n'étoit ni la crainte de l'Ennemi, ni les périls de la guerre, toujours affrontés par les Suiſſes, comme le paſſé le prouvoit aſſez, qui les obligeoient à la retraite, on n'avoit qu'à les mener le jour ſuivant contre les confédérés, afin qu'ils puſſent ſe retirer le ſur-lendemain : Qu'ils lui conſeilloient de profiter de ces heureuſes diſpoſitions, & de mettre les Suiſſes à la tête de l'armée : Qu'ils eſperoient, qu'après avoir forcé le camp des François près de Novare, ils n'auroient pas de peine à pénétrer avec de plus grandes forces dans les retranchemens des Eſpagnols, plus ruſés à la vérité que cette Nation, mais jamais plus braves dans les combats..

Lautrec effrayé du péril qu'il y avoit à choquer de front un ennemi bien retranché, n'oublia rien pour appaiſer les Suiſſes. Il leur repréſenta qu'ils ne devoient pas accuſer le Roi des délais qu'ils avoient eſſuyés : Que le péril de tranſporter de l'argent à travers d'un Pays infeſté d'Ennemis, en étoit la ſeule cauſe, & qu'au reſte ils n'attendroient pas encore longtems : mais ſourds à ſes prieres comme à ſes promeſſes, ils écouterent encore moins tout ce qu'il put leur alleguer pour vaincre leur réſolution. Dans cette extrêmité, Lautrec prit enfin le parti de riſquer une action déciſive, quoiqu'avec beaucoup de déſavan-

1522. tage, conſiderant qu'il valoit encore mieux courir ce péril, auquel d'ailleurs les Suiſſes ſeroient les premiers expoſés, que de laiſſer le champ libre à l'Ennemi; ce qu'il ſeroit forcé de faire, s'il balançoit juſqu'au lendemain.

Les confédérés étoient campés à la Bicoque, environ à trois milles de Milan. Il y avoit en cet endroit une maiſon aſſez conſiderable avec de vaſtes jardins entourés de foſſés très-profonds. La campagne aux environs étoit coupée d'une infinité de ruiſſeaux, comme dans toute la Lombardie, pour rendre les paturages plus abondans. Ce fut là que Lautrec réſolut d'attaquer les Ennemis (*a*) qu'il jugeoit diſpoſés à profiter de l'aſſiéte d'un poſte ſi avantageux pour ſe défendre. Ce Général ayant donc abandonné Monza pour ſe rendre à la Bicoque, chargea les Suiſſes de marcher contre la tête des retranchemens que défendoit le Capitaine George Fronsberg (*b*) avec toute l'infanterie Allemande. Il leur donna toute ſon artillerie pour répondre au feu des Imperiaux placé dans ce même endroit. Enſuite, Leſcun ſuivi de 3000. lances, & d'un corps d'infanterie Françoiſe & Italienne, devoit s'avancer ſur la gauche par le chemin de Milan pour ſe ſaiſir d'un Pont à la faveur duquel on pouvoit entrer dans le camp. Lautrec s'y propoſa d'y pénetrer lui-même par un autre endroit avec un gros de cavalerie, auquel, pour tromper l'Ennemi, il fit quitter la Croix blanche, & prendre la Croix rouge que les troupes Imperiales portent ſur leurs habits.

Proſper Colonne ayant appris la marche des François, réſolut de les attendre dans ſon camp, dont la diſpoſition favorable ſembloit lui promettre une pleine victoire. Il diſtribua ſes troupes dans les differens poſtes, & fit dire à François Sforce de faire prendre les armes aux Milanois, & de venir le joindre en diligence. Ce Prince parut bien-tôt à la tête de quatre cens chevaux & de ſix mille hommes de pié raſſemblés au ſon de la cloche; on leur confia la garde du Pont que Leſcun devoit attaquer. Cependant les Suiſſes s'étant approchés des retranchemens furent ſurpris de trouver les foſſés ſi profonds; cet obſtacle les empêcha de fondre bruſquement ſur l'artillerie, comme ils l'avoient réſolu: mais leur audace n'en fut pas ralentie: au contraire, ils firent des

(*a*) Ce fut le jour de Quaſimodo. (*b*) *Fronsberg* ou *Frandsberg*.

prodiges de valeur pour venir à bout de franchir le Foſſé. D'un autre côté, Leſcun s'étant avancé vers le Pont, qu'il ne s'attendoit pas de trouver ſi bien gardé, revint ſur ſes pas. A l'égard de Lautrec, Proſper ne fut pas long-tems la dupe de ſon artifice, & pour le rendre inutile, il fit prendre à ſes Soldats des épics ſur leurs chapeaux. Ainſi tout le poids de l'action tomba ſur les Suiſſes, qui firent de vains efforts pour vaincre la difficulté du terrain, & la réſiſtance des Ennemis. Fierement repouſſés de front, leurs flancs étoient encore éclaircis par le feu d'un grand nombre de Mouſquetaires Eſpagnols, cachés dans les bleds preſqu'en maturité. Enfin, le carnage effroyable dont ils virent leur témérité ſuivie, les forca de reculer & de rejoindre les François, qui ſe retirerent en bon ordre avec l'Artillerie vers Moncia. Le Marquis de Peſcaire & d'autres Officiers preſſerent vivement Proſper de pourſuivre les Ennemis avec toute l'Armée; mais ce ſage Général jugeant que c'étoit une retraite & non pas une fuite, comme il s'en aſſura par quelques Soldats qu'il fit monter ſur des arbres fort hauts; il tint ferme, & répondit qu'il étoit bien éloigné de faire oublier la témérité d'autrui par la ſienne propre, & de remettre au caprice de la fortune une Victoire déja certaine. » Demain, ajoûta Proſ- » per, vous ſerez pleinement convaincus de la grandeur de » votre avantage; notre Ennemi ne ſent pas encore toute la » profondeur de la plaie que nous venons de lui faire; mais » dès que la chaleur de l'action qui l'anime encore, ſera ral- » lentie, vous le verrez ouvrir les yeux ſur ſa ſituation, perdre » courage, repaſſer les Monts, & nous livrer par ſa retraite » une Victoire qui nous couteroit aujourd'hui beaucoup de » ſang & de péril. 1522.

Il périt environ trois mille Suiſſes des plus déterminés, & vingt-deux Officiers à l'attaque des Foſſés, au lieu que la perte des Impériaux ne fut pas conſidérable; parmi les perſonnes de marque, il n'y eut que Jean de Cardone Comte de Culiſano, qui fut bleſſé d'un coup de feu. Lautrec conſterné de ſa défaite, ſortit de Moncia pour aller à Trezzo paſſer l'Adda. Ce fut en cet endroit que les Suiſſes le quitterent; & paſſant par le Bergamaſque, ils regagnerent bien-tôt leurs Montagnes en plus petit nombre qu'ils n'étoient venus. Ce revers

1522. fut ſi rude à cette fiere Nation, qu'elle parut oublier durant pluſieurs années ce courage indomptable qui la diſtinguoit des autres. Le Grand Maitre, le Grand Ecuyer, & pluſieurs Capitaines François ſe retirerent avec eux. Lautrec ſe rendit à Crémone avec ſes Gendarmes, afin de pourvoir à la ſûreté de cette Ville, dont il confia la défenſe à ſon Frere. Quelques jours après il reprit le chemin de France, portant aux pieds de ſon Maître, non des victoires & des lauriers, mais des plaintes contre les Miniſtres, pour ſe diſculper lui-même de la perte du Milanès, dont ſes fautes, leur négligence, les mauvais conſeils qu'ils donnoient au Roy, & pour tout dire enfin, la malignité de la fortune étoient la cauſe.

(*a*) La Ville de Lodi étoit demeurée fidéle à la France dans tout le cours de cette Guerre; c'eſt pourquoi, Lautrec avant de partir y fit entrer Bonneval & Fréderic de Bozzolo, avec ſix Compagnies de Lances, auſquelles ſe joignit une nombreuſe troupe d'Infanterie. Les Impériaux avoient eu deſſein de marcher d'abord contre Lodi après l'affaire de la Bicoque; mais la mutinerie des Lanſquenets que François Sforce avoit amenés de Trente, les en avoit empêchés. Ces Troupes vouloient qu'on leur donnât un mois de paye pour la Victoire qu'on venoit de remporter. Les Généraux prétendoient qu'il n'y avoit pas lieu d'exiger cette gratification, alléguant pour les en convaincre, qu'il y avoit une extrême différence entre repouſſer ſimplement une attaque, & tailler les Ennemis en pieces. Que perſonne ne pouvoit dire qu'on eût défait ni vaincu des gens qui s'étoient retirés en bon ordre avec leur Artillerie; mais toutes ces raiſons échouerent contre l'inſolence des Mutins, & l'on fut obligé d'accorder leur demande, en promettant de la remplir dans un certain terme. Pluſieurs jours s'étant écoulés dans ces conteſtations, les Lances Françoiſes eurent le tems de ſe rendre dans Lodi, & l'Infanterie dont elles étoient ſuivies alloit y entrer, quand le Marquis de Peſcaire parut de l'autre côté de la Place à la tête de l'Infanterie Eſpagnole, qui avoit devancé l'Armée Impériale. La Gendarmerie Françoiſe n'avoit pas encore établi de Sentinelles ni de Gardes, à cauſe de la confuſion où l'on eſt ordinaire-

(*a*) Il y a ſans doute faute d'impreſſion ci-deſſus dans l'original, où il eſt dit que Lodi ouvrit ſes Portes après la priſe de Milan.

ment, lorſqu'on arrive dans une Ville pour s'y loger. Peſcaire, à la faveur du trouble, ſe jetta bruſquement ſur un des Fauxbourgs qui étoit environné de murs ; il n'y trouva que très-peu de réſiſtance, & s'en rendit Maître avec aſſez de facilité. Les Lances Françoiſes pleines de frayeur, & voyant que l'Infanterie n'étoit pas encore arrivée, ſe précipiterent en déſordre vers le Pont qu'on avoit conſtruit ſur l'Adda. Les Eſpagnols s'étant jettés en même tems dans Lodi, pourſuivirent les fuyards juſqu'à la Riviere, prirent un grand nombre de Soldats, & tous les Officiers, à la réſerve de Bonneval & de Fréderic de Bozzolo ; enſuite, tournant leur furie contre les Habitans, ils mirent tout au pillage dans cette Ville infortunée. 1522.

Après cette expédition, Peſcaire marcha du côté de Pizzighitone, qu'il prit à compoſition. Proſper ne tarda pas à paſſer l'Adda, pour aller faire le ſiége de Crémone avec toute l'Armée. Comme toutes les reſſources de Leſcun rouloient ſur les ſecours que l'Amiral devoit conduire en Italie, il n'étoit pas fort éloigné de capituler, croyant aſſez faire de ſe mettre en état d'attendre ſans péril ce que produiroit l'arrivée de ce Général. François I. dans le deſſein de conſerver les Places qui tenoient encore pour la France dans le Milanès, avoit fait partir ce Général à la tête de 4000 Lances & de 10000 hommes d'Infanterie. D'un autre côté, Proſper ne cherchoit qu'à terminer promptement l'affaire de Crémone, afin de pouvoir marcher contre Génes pour y rétablir les Adornes, avant que l'Amiral pût ſe rendre en Italie. Il fut donc convenu que Leſcun ſortiroit de Crémone Enſeignes déployées, avec toutes les Troupes & l'Artillerie, ſi dans le terme de quarante jours, qui devoit finir le 26 de Juin, il n'arrivoit pas des ſecours aſſez nombreux pour forcer le paſſage du Pô, ou pour s'emparer dans le Milanès d'une Ville défendue par une Garniſon : qu'il engageroit la Cour à donner des ordres pour évacuer les Places qui tenoient encore pour la France, excepté les Châteaux de Milan, de Crémone, & de Novarre : Que pour aſſurer l'exécution de ces deux articles, il donneroit quatre ôtages : Que les priſonniers ſeroient rendus des deux côtés en cas d'évacuation de la part des François : & qu'enfin ils pourroient repaſſer les Monts avec les Bagages & l'Artillerie.

1522. Immédiatement après la ſignature du Traité & les ôtages livrés, Proſper tourna du côté de Génes, & la fit inveſtir par deux endroits. Le Marquis de Peſcaire avec l'Infanterie Eſpagnole & Italienne fut chargé de l'attaque du Codifaro. Proſper fit la ſienne à l'oppoſite avec les Gendarmes & l'Infanterie Allemande, du côté de Biſagna. Génes étoit alors gouvernée par le Doge Octavian Frégoſe, Prince, qui par de grandes qualités, mais ſur-tout par ſon équité & ſes autres vertus, s'étoit concilié dans Génes autant d'affection qu'il pouvoit en attendre d'un Peuple déchiré par mille Factions, & qui n'avoit pas encore entierement perdu le ſouvenir de ſon ancienne liberté. Frégoſe n'avoit pour toute défenſe que 2000 hommes d'Infanterie Italienne, qu'il avoit eu ſoin de faire lever: Car le Peuple, que diviſoit la fureur des partis, voyoit à ſes Portes avec indifférence une Armée nombreuſe, & compoſée de Nations ſi différentes, s'imaginant que cette révolution n'auroit, comme les précédentes, d'autres ſuites que le changement de Doge, d'Officiers & de Garde dans la Place publique, ſans aucun péril pour ceux qui ſeroient demeurés paiſibles ſpectateurs dans cette occaſion.

L'Armée ne parut pas plûtôt à la vûe de Génes, que Frégoſe députa Benoît Vivaldi Génois vers les Généraux, pour négocier un accommodement; mais l'arrivée de Pierre Navarre que la France envoyoit au ſecours de Génes avec deux Galeres, raſſura un peu le Doge, qui reprit bien-tôt ſes craintes au bruit du canon, que le Marquis de Peſcaire avoit fait pointer contre la Ville; (*a*) le Traité ne ſouffroit plus de difficulté, lorſque l'Infanterie Eſpagnole qui avoit foudroyé une Tour auprès de la Porte, ſe logea ſur la Bréche par la négligence du dedans, que la Capitulation occaſionoit peut-être. Les Eſpagnols, ſans perdre de tems, pénétrerent dans la Ville, partie par cette Tour, partie par la Bréche. Peſcaire en ayant fait avertir Proſper, mit le reſte de ſes Troupes en Bataille, & ne trouva aucune réſiſtance dans Génes, où tout fuyoit devant lui.

(*b*) L'Archevêque de Salerne, & le Capitaine de la Garde,

(*a*) Proſper Colonne, au rapport de quelques Hiſtoriens Italiens, avertit les Génois de ſe défier du Marquis de Peſcaire.

(*b*) Fréderic Frégoſe, frere du Doge.

ſe réfugierent ſur des Vaiſſeaux avec pluſieurs Soldats, & quelques Habitans de cette Ville. Le Doge trop infirme pour ſe ſauver, fit dire au Marquis qu'il étoit ſon priſonnier, & mourut quelques mois après. Pierre Navarre perdit auſſi la liberté. La Ville fut livrée à l'avarice du Soldat : il y eut pluſieurs riches familles qui ſe garantirent du pillage par de groſſes ſommes, qu'elles s'obligerent de payer à différentes troupes de Soldats, qui reçurent des gages, ou des Lettres de Change pour sûreté de leur payement. Ce fut par ce moyen qu'on ſauva le célébre (*a*) Baſſin ſi ſoigneuſement conſervé dans l'Egliſe Cathédrale. On fit un immenſe butin d'Argenterie, de riches meubles, de pierreries & d'argent monoyé dans une Ville enrichie par un commerce floriſſant. Pour adoucir l'amertume de cette perte, les Adornes obtinrent qu'on ne fît aucune inſulte aux Habitans de l'un & de l'autre ſexe ; ayant repréſenté que le Peuple n'avoit pas pris les armes, & que la Capitulation étoit preſque ſignée lorſqu'on étoit entré dans la Place. 1522.

Après le départ de l'Armée, Antoniot Adorne, qui fut nommé Doge, fit foudroyer le Châtelet avec l'Artillerie qu'il avoit empruntée des Florentins ; au bout de quatre jours, le Commandant de ce Fort voyant Adorne Maître de la Citadelle & de l'Egliſe de S. François, ſe rendit à de certaines conditions. Le Roy de France perdit alors toute eſpérance de conſerver les Places qu'il poſſedoit encore en Lombardie : c'eſt pourquoi, l'Armée qu'il venoit de faire partir, & qui s'étoit avancée juſque dans le Territoire d'Aſt, repaſſa les Monts. Leſcun même, que certaines difficultés ſurvenues par rapport aux Fortereſſes de Trezzo, de Lecco, & de Domuſſola, retinrent à Crémone quelques jours au-delà du terme convenu, reprit le chemin de France dès qu'elles furent réglées. Il fut traité partout ſur ſon paſſage avec honneur, & les articles de la Capitulation furent obſervés avec beaucoup de fidélité.

XXIX. Vaine tentative de Bentivoglio contre Bologne.

Sur ces entrefaites, Annibal Bentivoglio & Annibal Rangoné formerent le deſſein de profiter des troubles de Lombardie & de l'abſence du Pape, pour ſurprendre Bologne. Ils

(*a*) Baſſin, ou vaſe d'Emeraude. George Fronſberg reçut mille Ducats pour le laiſſer à cette Egliſe.

allerent donc en grand ſilence ſe préſenter devant cette Ville
1522. du côté des Montagnes à la pointe du jour, avec 4000 hommes & trois pieces de canon ; les Soldats n'entendant aucun bruit de ce côté-la, quelques-uns d'eux deſcendirent dans le Foſſé, & planterent des Echelles contre les murailles ; mais les Habitans avertis dès la veille, donnerent l'allarme à propos, firent tirer le canon ſur eux, & ſortirent en foule pour les attaquer. Ceux-ci n'oſant les attendre, prirent d'abord la fuite, abandonnant leur Artillerie ; Rangoné fut bleſſé par derriere en fuyant. Tout le monde crut que le Cardinal de Médicis étoit le Promoteur ſecret de cette entrepriſe, & que dans la crainte que le Pape, de ſon propre mouvement, ou par l'inſpiration d'autrui, ne voulût diminuer la puiſſance des Médicis, il avoit réſolu d'exciter par ce moyen dans les Etats du S. Siége des troubles, qui non ſeulement empêcheroient Adrien de le perſécuter, mais qui mettroient encore ce Pontife dans la néceſſité de recourir à ſes conſeils.

XXX. François I. tente de rétablir les Soderins à Florence.

(*a*) Tandis que Bologne éloignoit l'Ennemi de ſes murs, il s'élevoit en Toſcane des troubles qui ne finirent pas ſitôt. Les affaires de Pérouſe, de Sienne, & du Montefeltro furent à peine terminées, que le Roy de France ſollicité par le (*b*) Cardinal de Volterre, écrivit à Renzo de Ceré de marcher contre Florence, pour y rétablir les Freres & les Neveux de ce Cardinal, qu'il prit hautement ſous ſa protection ; & comme les finances de François étoient alors dans un épuiſement extrême, Volterre ſe chargea de fournir les ſommes néceſſaires pour cette expédition, après avoir tiré parole d'en être rembourſé dans un certain tems.

Pendant que Renzo ſe préparoit à l'exécution de ces ordres, le Cardinal de Médicis eut avis du péril qui le Menaçoit ; & craignant que le Duc d'Urbin ne prît les armes dans le tems que l'orage éclateroit, il ſe hata de traiter avec lui, ſans préjudice des Droits reſpectivement prétendus ſur le montefeltro par ce Prince & par les Florentins. Par ce Traité, François-Marie s'obligea de commander en Chef les Troupes de la République pendant une année, à commencer au premier du mois de Septembre ſuivant ; il lui étoit libre de conſerver ce poſte

(*a*) La tentative ſur Bologne, & ces faits ſont antérieurs à l'affaire de la Bicoque.

(*b*) François Soderin.

encore

encore un an après. Médicis prit d'ailleurs à la ſolde des Florentins Horace Baglioné, dont l'engagement avec les Vénitiens ne devoit finir qu'au mois de Juin. Cet Officier traita d'abord pour Malateſta ſon frere; mais celui-ci déja payé pour joindre Renzo de Ceré avec 2000 hommes d'Infanterie & 100 Chevaux-Legers, ne voulut pas violer ſi ouvertement ſa parole; craignant d'un autre côté d'aigrir la haine du Cardinal de Médicis & des Florentins, par de nouveaux ſujets de plainte, il feignit une maladie, & ayant envoyé 2000 hommes de pié, 100 Chevaux-Legers & quatre Fauconneaux à Renzo, qui s'étoit avancé juſqu'à Caſtel della Pievé, il lui fit dire qu'il étoit hors d'état de le joindre en perſonne. Cependant, il avertit ſecretement le Cardinal de Médicis, qu'il ſigneroit le Traité conclu par Horace, dès que ſon engagement ſeroit expiré, & que dans cet intervalle il ſe comporteroit avec une extrême circonſpection, dans les choſes auſquelles il ſeroit obligé de ſe prêter. 1522.

Quelque tems après Renzo ſe rendit dans le Territoire de Sienne à la tête de 7000 hommes d'Infanterie, de 500 Chevaux, & ſuivi des Bannis, que le Duc d'Urbin avoit employés dans la derniere expédition contre cette Ville. Si le deſſein qu'avoit Renzo d'y changer la face du Gouvernement eût réuſſi, rien n'eût été plus facile, que de pénétrer juſqu'au cœur des Etats de Florence, & d'y rétablir les Sodérins. Médicis ſentant le péril qui menaçoit ſon autorité, fit paſſer dans le Siennois toutes les Troupes de la République, ſous les ordres de Guy Rangoné, qui fut nommé Gouverneur Général pour cette expédition ſeulement. Cet Officier n'ignorant pas que l'argent manqueroit bientôt aux Ennemis, s'ils n'étoient favoriſés par quelque heureux ſuccès, ſe propoſa de les amuſer, & cependant d'enlever leurs convois; c'eſt pourquoi, réglant ſes démarches ſur les leurs, il jettoit ſucceſſivement des Troupes dans les Places les plus voiſines du Siennois & des Etats de Florence. Dans ces fréquentes marches, la Compagnie (*a*) de Vitelli ſortant de Torrita, pour ſe jetter dans Aſinalunga, fut miſe en déroute par 300 Chevaux Ennemis, & Jérôme Peppoli, Lieutenant de cet Officier, fut pris avec 25 Lances & deux Enſeignes.

(*a*) Il étoit au ſervice des Florentins.

1522. La premiere Place attaquée par Renzo, fut Chiuſi (*b*), Ville moins conſidérable, parce qu'elle eſt aujourd'hui, que par ſon antiquité & par les exploits de ſon Roy Porſenna ; mais n'ayant que quatre Fauconneaux, il lui étoit très-difficile de forcer des Places où il y avoit Garniſon ; auſſi voyant qu'il ne pouvoit prendre cette Ville il pénétra plus avant dans le Pays, entre les Places de Torrita & d'Aſinalunga, pour s'approcher de Sienne. Son Armée eut bientôt à ſouffrir de la diſette des vivres au milieu d'un Pays Ennemi. Dans cette extrêmité, Renzo mit le ſiége devant Torrita, dont la Garniſon étoit compoſée de 100 Gendarmes, & de 150 hommes de pié ; mais ayant encore échoué dans cette ſeconde tentative, il ſe rendit à Montélifré, & de cette Ville à Bagno Rapalano, qui n'eſt qu'à 12 milles de Sienne. Le Comte de Pitigliano s'étoit jetté d'abord dans cette Ville par l'ordre des Florentins, & Rangoné, dont l'induſtrie & l'activité rendoient inutiles tous les efforts de Renzo, s'y rendit à la tête de 200 Chevaux-Legers, laiſſant derriere lui le reſte des Troupes qui le ſuivoient. L'arrivée de cette Cavalerie, la proximité des ſecours qu'on attendoit, & l'extrême diſette de vivres où ſe trouvoit Renzo, qui d'ailleurs avoit perdu beaucoup de ſa réputation dans l'eſprit des Ennemis, & même de ſes Soldats, abattirent le courage de ceux qui ſoupiroient dans Sienne après une révolution. Malgré ces inconvéniens, Renzo fit avancer ſes Troupes à cinq cens pas de cette Ville; mais voyant que perſonne ne remuoit en ſa faveur, il ſe retira le lendemain & fut pourſuivi par l'Armée des Florentins, qui n'étoit arrivée à Sienne qu'après ſa retraite. Les Officiers déſeſperant de l'atteindre, ramenerent leurs Troupes dans cette Ville. La Cavalerie-Legere & l'Infanterie, qui étoient dans la Ville avant l'Armée, continuerent la pourſuite, ſans autre avantage, que de s'emparer de l'Artillerie des Ennemis. Renzo précipitant ſa marche, autant peut-être à cauſe de la faim qui le preſſoit, que par crainte, fut obligé d'abandonner honteuſement ſes Canons en chemin. Enfin, voyant ſes Troupes fort diminuées il les fit repoſer dans Acquapendente, ſçachant bien qu'il n'avoit rien à craindre dans cette Place de la part des Florentins, qui reſpectoient trop les Etats de l'Egliſe pour y entrer les Armes à la main ; mais il ne put y reſter long-tems dans l'inaction :

(*b*) C'eſt le *Cluſium* des Latins.

car ſe voyant dans le beſoin d'argent, & mépriſé des Cardinaux de Volterre, de Monté (*a*) & de Côme (*b*) que la Cour de France avoit chargés de le faire agir ; il conduiſit le reſte de ſes Troupes, dans la Côte de Sienne, ou ayant mis tout au pillage, il tenta ſans fruit de forcer Orbitello. Cependant, les Florentins dont l'Armée s'étoit avancée juſqu'à Ponté à Centina, qui confine avec le Siennois & les Etats du S. Siége, menacerent Renzo de ſe jetter ſur ſes Terres, s'il ne poloit les Armes. Le Sacré College qui craignoit que le Domaine de l'Egliſe ne ſouffrît de cette Guerre, s'entremit pour faire la Paix, que chacun ſouhaitoit de ſon côté. En effet, les Florentins étoient charmés de n'être plus obligés à des dépenſes, dont ils n'avoient rien à eſperer, & Renzo qui manquoit preſque de tout, voyoit bien qu'il ſeroit très-difficile de remettre de plus grandes forces ſur pié, vû l'état préſent des affaires du Roy de France, qui ſe ruinoient de jour en jour dans la Lombardie. Le Traité de Paix ſe réduiſit à convenir de part & d'autre, qu'on ne feroit réciproquement aucun Acte d'hoſtilité, ſous peine de 50000 Ducats, dont les Cautions furent reſpectivement fournies à Rome. A l'égard de la compenſation des ravages de cette Guerre, on s'en remit à la déciſion du Pape lorſqu'il ſeroit en Italie. 1522.

XXXI. Troubles de la Ville de Lucques.

Dans le même tems la Ville de Lucques fut troublée par un accident cruel & d'un dangereux exemple. Vincent de Poggio, noble Lucquois, & Laurent Totti, ſous prétexte de venger leurs injures particulieres ; mais peut-être plus animés par l'ambition & par le chagrin de ſe voir dans la miſere, maſſacrerent le Gonfalonier dans l'Hôtel de la Ville & pluſieurs de leurs ennemis. La frayeur fut ſi générale parmi les Habitans, que perſonne n'oſa s'oppoſer à cette barbarie ; mais la rage de ces furieux s'étant ralentie, & faiſant place à la crainte que leur inſpiroit l'énormité de l'attentat, ils conſentirent à s'exiler de leur Patrie, moyennant certaines conditions arrêtées avec eux par l'entremiſe de pluſieurs de leurs Concitoyens. On n'y eut dans la ſuite aucun égard, & ils eſſuyerent par tout une cruelle perſécution de la part des Lucquois.

Les troubles de Toſcane & de Lombardie ayant été paci-

(*a*) Antoine de Monté à San-Sovino, dont il eſt parlé dans le *I. T.*

(*b*) Scaramuccia Trivulce dont il eſt parlé ci deſſus.

1522. fiés, comme on l'a vû plus haut; il ſembloit qu'on ne dût pas en craindre de nouveaux; mais les affaires du S. Siége étant négligées, tant à cauſe de l'abſence du Pape, que des brigues & de l'ambition des Cardinaux, Sigiſmond Malateſta fils de Pandolphe, ancien Seigneur de Rimini, s'empara de cette Ville preſque ſeul, à la faveur de quelques foibles Partiſans qu'il y avoit. Auſſi-tôt le Sacré Collége ſollicita le Cardinal de Médicis de ſe rendre à Bologne dont il étoit Légat, pour rentrer dans Rimini, & remédier au déſordre des affaires de la Romagne, avec les ſecours du Marquis de Mantoue, Capitaine Général des Troupes de l'Egliſe qui devoit le joindre. Médicis prit auſſi-tôt le chemin de cette premiere Ville; mais ſa préſence en ces quartiers ne fut d'aucune utilité, faute d'argent & par la jalouſie de quelques Cardinaux, qui traverſerent tout ce qui pouvoit contribuer à ſa gloire.

Fin du ſecond Volume.

GR III S
BRITISH MUSEUM